400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

# NORA ROBERTS

## Les héritiers de Sorcha

INTÉGRALE



J'AI LU

Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère… Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

*OceanofPDF.com*

# NORA ROBERTS

## LES HÉRITIERS DE SORCHA

À l'aube du grand amour
À l'heure où les cœurs s'éveillent
Au crépuscule des amants




OceanofPDF.com

Nora Roberts

# Les héritiers de Sorcha

## À l’aube du grand amour
## À l’heure où les cœurs s’éveillent
## Au crépuscule des amants

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Josée Bégaud
Traduit de l’anglais (États-Unis) par Sylvie Del Cotto

À l’aube du grand amour
© Nora Roberts, 2013
© Éditions J’ai lu, 2014, pour la traduction française

À l’heure où les cœurs s’éveillent
© Nora Roberts, 2014
© Éditions J’ai lu, 2015, pour la traduction française

Au crépuscule des amants
© Nora Roberts, 2014
© Éditions J’ai lu, 2015, pour la traduction française

© Éditions J’ai lu, 2018, pour la présente édition
Dépôt légal : janvier 2018

ISBN numérique : 9782290160558
ISBN du pdf web : 9782290160541

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290157343

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

**Présentation de l’éditeur :**
Lorsque Iona Sheehan vient s’installer dans le comté de Mayo, en Irlande, elle rencontre ses cousins Branna et Connor O’Dwyer. Tout comme elle, ils descendent de Sorcha la Ténébreuse, une sorcière dotée d’un immense pouvoir. Unis par le secret de l’héritage que cette dernière leur a légué, Iona, Branna et Connor ne renoncent toutefois pas à mener une vie normale. Tandis que chacun rencontre l’âme soeur, l’ombre d’un être diabolique les rattrape. L’amour les délivrera-t-il d’une malédiction millénaire ?

Couverture : © Evgeniya Porechenskaya / Shutterstock

**Biographie de l’auteur :**
NORA ROBERTS s’est imposée comme un véritable phénomène éditorial mondial avec près de cent cinquante romans publiés et traduits en vingt-cinq langues.

À L’AUBE DU GRAND AMOUR
Titre original : DARK WITCH
The Berkley Publishing Group, New York
© Nora Roberts, 2013
© Éditions J’ai lu, 2014, pour la traduction française

À L’HEURE OÙ LES CŒURS S’ÉVEILLENT
Titre original : SHADOW SPELL
The Berkley Publishing Group, New York
© Nora Roberts, 2014
© Éditions J’ai lu, 2015, pour la traduction française

AU CRÉPUSCULE DES AMANTS
Titre original : BLOOD MAGICK
The Berkley Publishing Group, New York
© Nora Roberts, 2014
© Éditions J’ai lu, 2015, pour la traduction française

© Éditions J’ai lu, 2018, pour la présente édition

*OceanofPDF.com*

# Sommaire

Identité
Copyright
Biographie de l’auteur
À L’AUBE DU GRAND AMOUR
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Épilogue

À L’HEURE OÙ LES CŒURS S’ÉVEILLENT
Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

AU CRÉPUSCULE DES AMANTS

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Glossaire

Du même auteur aux Éditions J’ai lu

*OceanofPDF.com*

# À L'AUBE
# DU GRAND AMOUR

*Traduit de l'anglais (États-Unis)*
*par Josée Bégaud*

*Au pouvoir de la famille,*
*celle où l'on naît, celle que l'on se crée.*

*Quand serons-nous toutes trois réunies ?*
*Dans le tonnerre, les éclairs ou la pluie ?*
*Quand le hourvari aura cessé,*
*Quand la bataille sera perdue et gagnée.*
William SHAKESPEARE, *Macbeth*

OceanofPDF.com

1

# Hiver 1263

Non loin de l’ombre portée par le château, au cœur du bois de feuillus, Sorcha menait ses enfants vers leur foyer au crépuscule. Les deux plus jeunes chevauchaient le robuste poney ; Teagan, tout juste âgée de trois ans, dodelinait de la tête à chaque pas. Bien fatiguée, après l’excitation d’Imbolc, les feux de joie et les célébrations, songea Sorcha.

— Fais attention à ta sœur, Eamon.

Pour Eamon, cinq ans, « faire attention » à sa petite sœur consista à lui enfoncer les doigts dans les côtes pour la réveiller, avant de se remettre à grignoter les gâteaux à l’orge préparés par sa mère le matin même.

— Bientôt au dodo, chantonna Sorcha lorsque Teagan se mit à geindre. Bientôt au dodo…

Elle s’était attardée trop longtemps dans la clairière. Imbolc célébrait certes les premiers frémissements dans les entrailles de la Terre nourricière, mais la nuit glacée n’en tombait pas moins trop vite en cette saison.

L’hiver avait été particulièrement rigoureux, avec ses vents cinglants chargés de neige et de grésil. Le brouillard, insinuant, envahissant, perdurait depuis l’automne, masquant le soleil et la lune. Trop souvent, dans ce vent et ce brouillard, elle avait entendu crier son nom – un appel auquel elle

refusait de répondre. Trop souvent, dans ce monde en gris et blanc, elle avait vu les ténèbres.

Elle refusait de frayer avec elles.

Son homme l'avait suppliée d'emmener les enfants vivre avec son *fine* *[1] tandis qu'il livrait bataille tout au long de cet interminable hiver.

Elle serait partout accueillie à bras ouverts en tant que femme du *cennfine**. Mais aussi en raison de qui et de ce qu'elle était.

Elle avait cependant besoin de ses bois, de sa chaumière, de son lieu à elle. La solitude lui était aussi nécessaire que l'air qu'elle respirait.

Elle continuerait sans jamais faillir à s'occuper des siens, de sa maison et de son foyer, de son art, de tout ce qui lui incombait. Et surtout des précieux enfants que Daithi et elle avaient conçus. Elle ne craignait pas la nuit.

On l'appelait la Ténébreuse, et son pouvoir était immense.

En cet instant, elle se sentait néanmoins douloureusement femme, privée de son homme, aspirant à retrouver sa chaleur, son corps aux muscles déliés, serré contre elle dans l'obscurité froide et solitaire.

Que lui importaient la guerre, la cupidité et l'ambition de tous ces petits rois ? Tout ce qu'elle voulait, c'était son homme auprès d'elle, sain et sauf.

Quand il reviendrait, ils concevraient un nouveau bébé, et de nouveau elle sentirait la vie croître en elle. Elle pleurait toujours le petit être qu'elle avait perdu en cette nuit noire et brutale où la première bise hivernale avait soufflé, emplissant les bois de sa plainte.

Combien d'hommes et de femmes avait-elle soignés ? Combien en avait-elle sauvés ? Pourtant, quand le sang s'était écoulé de son corps, toute sa magie, toutes ses offrandes et ses marchandages avec les dieux avaient échoué à conserver cette vie si fragile emportée par le flux.

Mais elle savait bien, trop bien, qu'il était plus facile de guérir les autres que de se guérir soi-même. D'autant que les dieux étaient aussi inconstants qu'une jeune fille frivole au mois de mai.

— Regarde ! Regarde ! (Brannaugh, son aînée âgée de sept ans, quitta le chemin empierré en dansant, leur molosse sur les talons.) L'épine noire est en fleur, c'est un signe !

Elle les voyait elle aussi, à présent, ces fleurs d'un blanc crème pointant tout juste leur nez parmi les branches noires enchevêtrées. Sa première pensée, teintée d'amertume, fut que ses propres entrailles ne portaient aucun fruit, alors que la déesse Brigitt accordait à la Terre le bonheur de la fertilité.

Puis elle observa sa fille au regard perçant, aux joues rosies, qui tournoyait dans la neige : sa première fierté ! *Moi aussi, j'ai connu le bonheur de la fertilité*, songea-t-elle. *Par trois fois*.

— C'est un signe, maman. (Ses cheveux bruns volant à chaque tour, Brannaugh leva le visage vers la lumière faiblissante.) Le printemps est proche.

— Tu as raison. C'est bon signe.

Comme l'avait été cette journée maussade. La légende ne disait-elle pas qu'un jour sans soleil annonçait un printemps précoce, puisque la vieille Cailleach avait besoin de lumière pour trouver du bois pour son feu ?

L'éclat de l'épine noire en fleur incitait les autres plantes à l'imiter.

Sorcha vit l'espoir briller dans les yeux de ses enfants, ce même espoir qu'elle avait lu dans les yeux, entendu dans la voix de toutes les personnes rassemblées autour du feu de joie. Elle en chercha l'étincelle au plus profond d'elle-même, et n'y trouva que l'effroi.

Il reviendrait ce soir – elle le sentait déjà, tout proche. Aux aguets, attendant son heure. *Rentrons*, se dit-elle. *Rentrons à la maison, derrière la porte fermée au verrou, avec toutes mes amulettes pour protéger mes bébés. Et pour me protéger, moi*.

D'un claquement de langue, elle incita le poney à accélérer l'allure et siffla pour rappeler le chien auprès d'elle.

— Viens vite, Brannaugh, ta sœur est presque endormie.

— Papa revient à la maison au printemps.

Le cœur toujours lourd, Sorcha ne put s’empêcher de sourire en prenant la main de Brannaugh.

— Oui, ma jolie, il reviendra à Beltaine, et nous ferons une grande fête.

— Je pourrai le voir avec toi ce soir ? Dans le feu ?

— Nous avons beaucoup à faire avant de nous coucher. Soigner les animaux, par exemple.

— Juste un instant ? supplia Brannaugh en renversant le visage en arrière pour la fixer de ses yeux gris fumée. Juste pour le voir un peu ; comme ça, je pourrai rêver qu’il est de retour.

Comme moi, se dit Sorcha, avec un sourire venu du cœur, cette fois.

— Juste un instant, alors, mignonne, quand nous aurons terminé notre travail.

— Et tu prendras ta potion.

— Ah oui ? répondit Sorcha d’un air faussement perplexe. Tu trouves que j’ai l’air d’en avoir besoin ?

— Tu es toujours très pâle, maman, remarqua Brannaugh en veillant à ne pas parler trop fort.

— Juste un peu fatiguée ; il n’y a pas de quoi t’inquiéter. Dis donc, Eamon, tiens un peu ta sœur ! Alastar sent l’écurie, et Teagan risque de tomber.

— Elle tient mieux à cheval qu’Eamon et moi !

— C’est vrai, le cheval est son talisman, mais elle est presque assoupie.

Un dernier virage, et les sabots du poney résonnèrent sur le sol gelé tandis qu’il trottait allégrement vers l’appentis jouxtant la chaumière.

— Eamon, occupe-toi d’Alastar ; une mesure de grain supplémentaire, ce soir. Tu n’as plus le ventre vide, toi, n’est-ce pas ? ajouta-t-elle en entendant son garçon maugréer.

Il lui répondit par un grand sourire, beau comme un matin d’été, et lui tendit les bras, alors qu’il pouvait être vif comme un lièvre pour sauter à bas

du poney quand il le voulait.

Il avait toujours été câlin, songea Sorcha en le serrant dans ses bras avant de le poser à terre.

Elle n'eut pas besoin de dire à Brannaugh de se mettre au travail. Sa fille était presque aussi bonne ménagère qu'elle. Sorcha prit Teagan dans ses bras pour la porter dans la maison, lui murmurant des riens pour la bercer.

— C'est l'heure des rêves, ma chérie.

— Je suis un poney, et je galope toute la journée.

— Oui, oui, le plus beau de tous, et le plus rapide.

Le feu n'était plus que braises après leur longue absence, et dissipait à peine le froid. En passant devant le foyer avec sa petite dans les bras, Sorcha tendit la main. Aussitôt, des flammes s'élevèrent au-dessus des cendres.

Elle borda Teagan dans sa couchette, lui caressa les cheveux – brillants comme le soleil, à l'instar de ceux de son père – et attendit qu'elle ferme les yeux – sombres et profonds comme ceux de sa mère.

— Que seuls de doux rêves t'accompagnent, murmura-t-elle en touchant l'amulette qu'elle avait fixée au-dessus des lits de ses enfants. Ni danger ni malheur la nuit durant. Par ce que tu es, par ce que tu vois, sois protégée jusqu'au soleil levant.

Elle posa un baiser sur la douce petite joue. Les tiraillements de son ventre la firent grimacer quand elle se redressa. La douleur était passagère, mais devenait plus forte par ces froids persistants. Elle allait donc suivre le conseil de sa fille et se préparer une potion.

— Brighid, en ce jour qui est tien, aide-moi à guérir. J'ai trois enfants qui ont besoin de moi. Je ne peux pas les livrer à eux-mêmes.

Laissant Teagan endormie, elle alla aider les deux aînés à terminer leurs corvées.

Quand la nuit tomba – trop vite, trop tôt –, elle barricada la porte avant de répéter son rituel du soir avec Eamon.

— J'suis pas fatigué, pas du tout du tout ! s'écria-t-il, les paupières alourdies par le sommeil.

— C'est évident. Je vois bien que tu es parfaitement réveillé. Tu vas voler cette nuit, *mhic** ?

— Oui, là-haut parmi les nuées. Tu m'apprendras, demain ? Et je peux emmener Roibeard demain matin ?

— Oui, je t'apprendrai. Et tu pourras prendre ton épervier. Il est à toi ; tu le vois, le connais, le sens. Alors, au lit maintenant !

Elle ébouriffa ses cheveux d'un brun d'écorce, et d'un baiser ferma ses yeux – fiers et bleus comme ceux de son père.

Quand elle descendit de la soupente, elle trouva Brannaugh déjà installée près du feu avec le chien – il était sien. Rayonnante de santé – la déesse soit louée –, et de ce pouvoir qu'elle ne détenait ni ne comprenait totalement. Elle avait encore le temps. Puissent les dieux faire qu'elle ait encore le temps.

— J'ai préparé la tisane, lui dit Brannaugh. Juste comme tu me l'as appris. Tu te sentiras mieux après l'avoir bue.

— C'est toi qui t'occupes de moi, à présent, *mo chroi** ? (Sorcha saisit le bol en souriant et le huma avant de hocher la tête.) Tu es habile, c'est bien. Le don de guérison est précieux. Grâce à lui, tu seras bien accueillie et très demandée où que tu ailles.

— Je ne veux aller nulle part. Je veux vivre ici avec toi, avec papa, Eamon et Teagan tout le reste de ma vie.

— Un jour, tu t'intéresseras peut-être à ce qu'il y a par-delà notre bois. Et puis, un homme viendra.

Brannaugh eut un rire dédaigneux.

— Je n'en veux pas. Qu'est-ce que j'en ferais ?

— Ah ! ça, c'est une histoire pour un autre jour.

Elle s’assit près de sa fille devant le feu, les enveloppant toutes deux d’un grand châle, puis avala sa boisson. Quand Brannaugh lui effleura la main, elle retourna la sienne et entrelaça leurs doigts.

— D’accord, reprit-elle. Mais nous ne resterons pas longtemps. Tu as besoin de dormir.

— Je peux le faire ? Évoquer moi-même la vision ?

— Voyons ce que tu sais faire. Procède comme tu veux. Vois-le, Brannaugh, l’homme qui t’a donné la vie. C’est l’amour qui l’évoque.

Sorcha regarda la fumée tourbillonner, les flammes bondir puis s’assagir. *Bien*, songea-t-elle, impressionnée. Brannaugh apprenait vraiment vite.

L’image essaya de se former, dans les creux et les vallons de la flamme. Un feu au cœur du feu. Des silhouettes, des mouvements, un instant le murmure de voix très lointaines.

Le visage de sa fille reflétait l’intensité de sa concentration, et une légère sueur perlait sur son front. C’est trop, se dit Sorcha. Trop pour quelqu’un d’aussi jeune.

— Attends, proposa-t-elle doucement. Nous allons le faire ensemble.

Elle projeta son pouvoir, le mêlant à celui de Brannaugh.

Grondement de flammes, tourbillon de fumée, ballet d’étincelles… Puis la flamme claire.

Il était là, l’homme qu’elles aspiraient toutes deux à revoir.

Assis près d’un autre feu contenu par un cercle de pierres. Sa tresse de cheveux blonds retombait sur la cape sombre drapée autour de ses larges épaules. Le *dealg** correspondant à son rang, épinglé à son vêtement, reflétait la lumière des flammes.

Elle avait elle-même forgé cette broche par le feu et par sa magie – le chien, le cheval, l’épervier.

— Il a l’air fatigué, observa Brannaugh, appuyant sa tête contre le bras de sa mère. Mais si beau ! C’est le plus beau des hommes.

— Oh ! que oui ! Beau, fort et courageux.

Comme il lui manquait !

— Tu vois quand il va revenir ?

— On ne peut pas tout voir. Peut-être aurai-je un signe quand il sera plus près de nous. Ce soir, nous le savons en bonne santé, en sécurité, c'est suffisant.

— Il pense à toi, dit Brannaugh en se penchant pour observer le visage de sa mère. Je le sens. Et lui, tu crois qu'il sent qu'on pense à lui ?

— Il n'a pas le don, mais il a son cœur, son amour. Alors, peut-être que oui. Au lit, maintenant ! Je ne vais pas tarder à vous rejoindre.

— L'épine noire est en fleur, et la vieille Cailleach n'a pas vu le soleil aujourd'hui. Il va bientôt revenir, conclut Brannaugh en se levant pour embrasser sa mère avant de monter à l'échelle, suivie de son chien.

Seule, Sorcha observa son amour dans le feu. Seule, elle pleura.

Elle avait à peine séché ses larmes qu'elle entendit l'appel.

Il la réconforterait, la réchaufferait – tel était le pouvoir de ses séduisants mensonges. Il lui donnerait tout ce qu'elle voulait, et plus encore. Il suffisait qu'elle se livre à lui.

— Je ne serai jamais tienne.

*Tu le seras. Tu l'es déjà. Viens, à présent, et connais tous les plaisirs, toute la jouissance. Toute la puissance.*

— Tu ne m'auras jamais, ni ce que je détiens en moi.

L'image dans le feu se modifia. C'est lui qui y apparut. Cabhan, dont le pouvoir et les desseins étaient plus obscurs que la nuit hivernale. Cabhan, qui la voulait, elle – son corps, son âme, sa magie.

Tel était le désir du sorcier qu'elle sentait sa concupiscence comme des mains moites sur sa peau. Mais plus encore, elle le savait, il enviait son don. Sa convoitise pesait sur elle comme un lourd nuage.

Dans les flammes, il souriait, si séduisant, si impitoyable.

*Tu seras mienne, Sorcha la Ténébreuse. Toi, et tout ce que tu es. Nous sommes voués l'un à l'autre. Pareils l'un et l'autre.*

*Non*, pensa-t-elle. *Nous sommes comme le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, qui ne se mêlent que pour créer des ombres*.

*Tu es si seule, croulant sous un tel fardeau. Ton homme t'abandonne dans un lit glacial. Viens dans le mien te réchauffer à mon ardeur. Unir ton ardeur à la mienne. Ensemble, nous gouvernerons l'univers entier.*

Elle eut un moment d'abattement, les tiraillements de son ventre tournaient à la douleur.

Puis elle se leva, laissa le vent chaud souffler dans ses cheveux et le pouvoir l'inonder jusqu'à ce qu'elle en resplendisse tout entière. Et vit, malgré les flammes, le désir brut qui se lisait sur le visage de Cabhan.

C'était là ce qu'il voulait, elle le savait : ce rayonnement qui lui courait dans les veines. Et c'était ce qu'il n'obtiendrait jamais.

— Connais mon âme, sens mon pouvoir, en cette heure et à jamais. Tu m'offres tes sombres désirs, tu viens à moi dans la fumée et les flammes. Que je trahisse mon sang, mes enfants, mon homme, et je gouvernerai l'univers entier si seulement je prends ta main. Aussi ma réponse te parvient-elle de par le vent et les mers. Que s'élèvent la jeune fille, la mère et la vieille femme en trinité. Tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

Elle lança les bras devant elle, libéra la furie pleinement féminine tapie en elle et la projeta vers la pulsation du cœur de Cabhan.

Elle eut un instant de pur et sauvage plaisir en entendant son cri de rage et de douleur mêlées, en voyant cette rage et cette douleur exploser sur son visage éclairé par les flammes.

Puis le feu ne fut plus que feu, couvant sous la cendre pour la nuit, apportant un peu de chaleur contre les rigueurs de l'hiver. Sa chaumière ne fut plus qu'une chaumière, paisible et faiblement éclairée. Elle-même n'était plus qu'une femme seule avec ses enfants endormis.

Elle se tassa sur son banc, noua un bras autour du déchirement de ses entrailles.

Cabhan n’était plus là, pour l’heure du moins. Mais la peur, elle, demeurait. Peur de lui ; peur de laisser ses enfants sans mère, si par malheur ni potions ni prières ne parvenaient à guérir son corps.

Sans mère, et sans défense.

À son réveil, elle trouva sa benjamine blottie contre elle, et savoura le réconfort que lui procurait cette proximité alors même qu’elle s’étirait, prête à se lever.

— Reste, maman, reste !

— Là, là, mon rayon de soleil, j’ai du travail qui m’attend. Et toi, tu devrais être dans ton lit.

— Le méchant est venu. Il a tué mes poneys.

La panique lui serra la poitrine, tel un étau. Cabhan s’attaquant à ses enfants – à leur corps, leur esprit, leur âme ? Une peur et une rage incommensurables s’emparèrent d’elle.

— C’était juste un rêve, mon bébé, répondit-elle en serrant Teagan contre elle, la câlinant et la berçant pour la calmer. Juste un rêve.

Mais les rêves étaient puissants et dangereux.

— Mes poneys ont crié, et je n’ai pas pu les sauver. Il leur a mis le feu, et ils ont crié. Alastar est arrivé, et il a renversé le méchant. Je l’ai enfourché, et nous sommes partis, mais je n’ai pas pu sauver les poneys. J’ai peur du méchant dans le rêve.

— Il ne te fera pas de mal. Jamais je ne le laisserai te faire du mal. Seulement aux poneys de tes rêves, ajouta-t-elle en fermant les yeux et en couvrant de baisers les joues, les cheveux ébouriffés et brillants de Teagan. Nous en rêverons de nouveaux. Des verts, et des bleus.

— Des poneys verts ?

— Oui, ma belle, verts comme les collines.

Serrant contre elle sa fille, Sorcha leva une main, dessina du doigt un cercle, le fit tourbillonner sous les poneys – des bleus, des verts, des rouges, des jaunes qui dansaient dans les airs au-dessus de leurs têtes. Écoutant le rire de sa petite, elle enfouit résolument au fond de son être ses peurs et sa colère.

Jamais il ne toucherait à ses enfants. Elle le verrait mort, et se verrait morte avec lui, plutôt que de le laisser agir.

— Et maintenant, tous les poneys à la mangeoire ! Viens avec moi. Pour nous aussi, il est temps de déjeuner.

— Y a du miel ?

— Oui, répondit-elle avec un sourire à ce vœu si simple à satisfaire. Il y en aura pour les gentilles petites filles.

— Je suis gentille !

— Tu as le plus pur et le plus gentil de tous les cœurs.

Sorcha prit Teagan dans ses bras, et la petite lui noua les bras autour du cou, lui murmurant à l'oreille :

— Le méchant a dit que c'est moi qu'il prendra en premier, parce que je suis la plus jeune et la plus faible.

— Jamais, je te le jure sur ma vie, dit-elle en écartant légèrement sa fille pour qu'elle lise dans ses yeux sa sincérité. Je te le jure. Et pour ce qui est d'être faible, tu es loin de l'être, ma chérie, et ne le seras jamais.

Puis elle alimenta le feu, versa du miel sur le pain, prépara le thé et le picotin – ils auraient tous besoin de leurs forces pour ce qu'elle prévoyait de faire. Ce qu'elle devait faire.

Son garçon descendit de la soupente, les cheveux encore hérissés. Il se frotta les yeux, renifla comme un chien de chasse.

— Je me suis battu contre le sorcier maléfique. J'ai pas fui.

Le cœur de Sorcha se mit à battre la chamade.

— Tu as rêvé. Raconte-moi.

— J’étais dans la courbe de la rivière, là où on attache le bateau. Il s’est approché, et j’ai tout de suite su que c’était un sorcier de magie noire, parce que son cœur est noir.

— Son cœur.

— Je voyais son cœur, même s’il souriait, faisait mine d’être un ami en m’offrant du gâteau au miel. « Tiens, petit, il a dit, j’ai quelque chose de bon pour toi. » Mais le gâteau était plein de vers et de sang noir, à l’intérieur. J’ai bien vu qu’il était empoisonné.

— Dans ton rêve, tu as vu à l’intérieur de son cœur, et du gâteau.

— C’est vrai, je te le promets !

— Je te crois.

Son petit homme avait donc plus de pouvoirs qu’elle ne le pensait.

— Je lui ai répondu : « Mange-le toi-même, ton gâteau, car c’est la mort que tu tiens à la main. »

» Alors il l’a jeté, les vers en sont sortis et ont été réduits en cendres. Il croyait qu’il allait pouvoir me noyer dans la rivière, mais je lui ai jeté des pierres. Et puis Roibeard est arrivé.

— Tu as appelé l’épervier ?

— J’ai fait le vœu qu’il vienne, et il a piqué vers nous, les serres en avant. Le sorcier a disparu comme fumée au vent. Et je me suis réveillé dans mon lit.

Sorcha l’attira contre elle et lui caressa les cheveux.

Parce qu’elle avait déchaîné sa furie contre Cabhan, il s’en prenait maintenant à ses enfants.

— Tu es courageux et droit, Eamon. Déjeune, à présent. Il faut s’occuper des animaux.

Sorcha se dirigea vers Brannaugh, qui se tenait au bas de l’échelle.

— Toi aussi, viens manger.

— Il est venu dans mon rêve. Il a dit que je serais sa femme. Il… il a essayé de me toucher. Ici, précisa-t-elle en se couvrant la poitrine des

mains, pâle à cette évocation. Et là. (Elle se couvrit l'entrejambe. Tremblante, elle pressa son visage contre sa mère, qui l'avait prise dans ses bras.) Je l'ai brûlé. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais j'ai brûlé ses doigts. Il m'a maudite et a crispé les poings. Kathel est arrivé, il a sauté sur le lit en grondant et en essayant de le mordre. Et puis l'homme a disparu. Mais il a essayé de me toucher, et il a dit que je serais sa femme, et…

— Jamais ! répliqua Sorcha, la peur laissant place à la rage. Je t'en fais le serment. Jamais il ne posera la main sur toi. Mange, maintenant, et tout ce que je t'ai servi. Nous avons beaucoup à faire.

Elle les envoya tous trois nourrir et abreuver les animaux, nettoyer l'appentis et traire la vache.

Restée seule, elle se prépara, rassembla ses outils. La coupe, les cloches, les bougies, le couteau sacré et le chaudron. Des herbes qu'elle avait cultivées et séchées. Et les trois bracelets de cuivre que Daithi lui avait achetés à une foire d'été, il y a bien longtemps.

Elle sortit, inspira profondément et leva les bras pour mettre le vent en mouvement. Puis elle appela l'épervier.

Il arriva avec un cri qui résonna au-dessus des arbres et des collines alentour, incitant les serviteurs du château, près de la rivière, à scruter le ciel. Ses ailes largement déployées reflétaient le faible éclat du soleil hivernal. Sorcha leva le bras de manière à ce que les serres cruelles agrippent son gant de cuir.

Elle plongea les yeux dans ceux du rapace.

— Rapide et sage, fort et intrépide. Tu appartiens à Eamon, mais à moi aussi. Tu serviras ma volonté. Les miens serviront la tienne. J'ai besoin de toi. Ce que je demande est pour mon fils, ton maître et ton serviteur.

Elle lui montra le couteau, sans que le regard de l'épervier faiblisse un seul instant, puis continua :

— Roibeard, ce que je te demande, le voici : une goutte du sang de ta poitrine par trois fois. Une seule plume de ton aile puissante, et pour ces

dons, je chante ta louange. Ainsi fais-je pour la protection de mon fils.

Elle le piqua de son couteau, approcha la fiole pour y recueillir les trois gouttes. Arracha une seule plume.

— Je te remercie, murmura-t-elle. Ne t'éloigne pas.

Quittant sa main, l'oiseau s'éleva seulement jusqu'à la branche d'un arbre. Les ailes repliées, il observa.

Elle siffla pour appeler le chien. Kathel la regarda avec amour et confiance.

— Tu appartiens à Brannaugh, mais à moi aussi, commença-t-elle avant de répéter le rituel, recueillant les trois gouttes de sang, et une touffe de poils sur son flanc.

Enfin, elle pénétra dans l'appentis, accueillie par les voix et les rires de ses enfants au travail. Elle y puisa des forces. Puis caressa la tête du poney.

Teagan accourut en apercevant le couteau qu'elle tenait à la main.

— Non !

— Je ne lui ferai pas de mal. Il t'appartient, mais à moi aussi. Il servira ma volonté, et la tienne, comme tu serviras la sienne.

» J'ai besoin de toi, Alastar. Ce que je demande est pour ma fille, ta maîtresse et ta servante.

— Maman, s'il te plaît, ne le coupe pas !

— Juste une piqûre, une égratignure, et seulement s'il y consent.

» Alastar, ce que je te demande, le voici : une goutte du sang de ta poitrine par trois fois. Quelques crins de ta belle crinière, et pour ces dons, je chante ta louange. Ainsi fais-je pour la protection de ma petite.

» Juste trois gouttes, répéta-t-elle en le piquant du bout de la lame. Juste quelques crins. Et ceci en retour.

Alastar n'avait pas bougé, le regard calme et sagace, mais Sorcha posa les mains sur la petite plaie et y projeta sa magie afin qu'elle se referme. Un baume pour le cœur tendre de sa fille.

— Venez avec moi, tous les trois, ordonna-t-elle en hissant Teagan sur sa hanche et en les conduisant vers la maison. Vous savez ce que je suis. Je ne vous l'ai jamais caché. Vous savez aussi que chacun d'entre vous possède le don. Je vous l'ai souvent dit. Vos pouvoirs sont jeunes, innocents. Un jour, ils seront puissants et vifs. Vous devez les honorer. Ne les utilisez jamais pour faire du mal à qui que ce soit, car la souffrance que vous infligez vous reviendra triplement. La magie est une arme, mais elle ne doit pas être utilisée contre les purs, les faibles, les innocents. C'est à la fois un don et un fardeau ; il en sera ainsi pour vous aussi. Chacun de vous le transmettra à ceux qui seront issus de lui. Aujourd'hui, apprenez-en plus. Faites bien attention à moi, à mes gestes. Regardez, écoutez, apprenez.

Elle se tourna vers Brannaugh en premier.

— Ton sang, le mien et celui de ce chien. Le sang est la vie. Le perdre, c'est la mort. Trois gouttes à toi, trois gouttes à moi, celles du chien, le charme est tien.

Brannaugh plaça sa main sur celle de sa mère sans hésiter et n'eut pas un frémissement quand Sorcha la piqua de son couteau.

— Mon garçon, dit-elle à Eamon. Trois gouttes à toi, trois gouttes à moi, trois à l'épervier, le don est scellé.

Les lèvres d'Eamon se mirent à trembler, mais il tendit la main.

— Et mon bébé. N'aie pas peur.

Teagan avait les yeux brillants de larmes, mais confia sa main à sa mère en la regardant solennellement.

— Trois gouttes à toi, trois gouttes à moi, le cheval lie notre magie. (Elle mélangea le sang et embrassa la menotte de Teagan.) Voilà, c'est fini.

Après avoir glissé les fioles dans la bourse qu'elle portait à la ceinture, elle souleva le chaudron.

— Apportez le reste, dit-elle aux enfants. Pour la suite, mieux vaut être dehors.

Elle choisit son emplacement sur le sol durci par le froid, à l'écart de la neige accumulée sous les arbres.

— Tu veux qu'on ramasse du bois ? demanda Eamon.

— Non, ce n'est pas la peine. Mettez-vous là, ensemble.

Elle se plaça un peu plus loin, invoqua la déesse, la terre, le vent, l'eau et le feu, puis traça le cercle. La courte flamme lécha le sol en rond avant de revenir à son point de départ. À l'intérieur du cercle, la température devint printanière.

— Protection et respect ! Le mal ne peut entrer ici, les ténèbres ne peuvent vaincre la lumière. Au sein du cercle, tout est fait au nom du bien et de l'amour.

» D'abord, l'eau, de la mer et du ciel. (Elle mit ses mains en conque, les ouvrit au-dessus du chaudron ; une eau bleue comme celle d'un lac sous le baiser du soleil s'y déversa.)

» Puis la terre, notre sol, nos cœurs. (Elle projeta une main en avant, puis l'autre, et une riche terre brune se répandit dans le chaudron.)

» Puis l'air, chanson du vent, souffle du corps. (Elle ouvrit les bras et souffla. Musical, l'air alla se mêler à la terre et à l'eau.)

» À présent le feu, flamme et chaleur, commencement et fin. (L'air frémit quand elle jeta les bras au ciel puis abaissa les deux mains, flamboyante, une flamme bleutée dans les yeux. Le chaudron s'embrasa – langues de feu, étincelles dansantes.)

» Votre père me les a donnés, symboles de son amour et du mien. Vous êtes tous trois issus de cet amour.

(Elle jeta les trois bracelets de cuivre dans la flamme, puis, parcourant le cercle, ajouta les poils, le crin, la plume et le sang.)

» La déesse me donne le pouvoir afin qu'ici je me tienne en cette heure. Que le charme que je crée protège mes enfants trois fois, et tout ce qui vient d'eux, de moi. Cheval, épervier, chien, le sang est votre lien. De vie en vie protégerez et servirez, dans la joie, la peine, la guerre ou la santé.

» Dans la terre, l’air, la flamme et la mer.

» Tel est mon vouloir, qu’il en soit ainsi.

Sorcha leva haut les bras, tournant le visage vers le ciel.

La flamme s’éleva, telle une tour rouge et or, d’un bleu vif en son cœur, s’étirant et se tordant dans le ciel hivernal.

La terre trembla. Les eaux glaciales de la rivière grondèrent furieusement. Et le vent hurla comme un loup en chasse.

Puis il s’apaisa et mourut. Il n’y eut plus que les trois enfants, main dans la main, observant leur mère qui vacillait, blanche comme neige.

Brannaugh fit un pas vers elle, mais Sorcha secoua la tête.

— Pas encore. La magie est un labeur. Elle donne, et prend. Il faut aller jusqu’au bout.

(Puisant dans le chaudron, elle en retira trois amulettes de cuivre.)

» À Brannaugh le chien, à Eamon l’épervier, à Teagan le cheval. (Elle passa les amulettes au cou des enfants.) Voici vos emblèmes et vos talismans. Ils vous protégeront. Vous devrez toujours les garder avec vous. Toujours. Il ne peut atteindre ce que vous êtes si vous avez votre talisman avec vous, si vous croyez en son pouvoir, en le mien et le vôtre. Un jour, vous le transmettrez à l’un de vos descendants. Vous saurez qui choisir. Vous raconterez à vos enfants son histoire, et entonnerez les chants anciens. Vous ferez vôtre le don et le transmettrez.

Teagan admirait son amulette en souriant, tournant et retournant la médaille ovale dans les rayons du soleil.

— Elle est jolie. On dirait Alastar.

— Elle vient de lui et de toi, de ton père et de moi, de ton frère et de ta sœur. Pourquoi ne serait-elle pas jolie ? dit Sorcha en s’accroupissant pour lui poser un baiser sur la joue. J’ai de si jolis enfants. (Elle était presque à bout de forces et dut retenir un gémissement quand Brannaugh l’aida à se relever.) Je dois à présent fermer le cercle, et tout remporter dans la maison.

— Nous t’aiderons, promit Eamon en lui prenant la main.

Avec ses enfants, elle ferma le cercle, puis les laissa porter les outils jusqu'à la maison.

— Il faut que tu te reposes. Assieds-toi près du feu, dit Brannaugh en la conduisant jusqu'au banc. Je vais te préparer une potion.

— Bonne idée, ma chérie, et fais-la bien forte. Montre à ton frère et à ta sœur comment la préparer.

Elle sourit quand Teagan vint lui poser un châle sur les épaules, quand Eamon lui étala une couverture sur les genoux. Elle s'apprêtait à prendre le bol apporté par Brannaugh, quand sa fille le retira. Pressant la coupure qu'elle avait au doigt, elle y fit tomber trois gouttes de sang.

— Le sang est la vie.

— C'est vrai, répondit Sorcha en soupirant. C'est vrai. Merci.

Elle but la potion, et s'endormit.

---

1. Les termes suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage. (*N.d.E*)

*OceanofPDF.com*

# 2

Une semaine durant, puis deux, elle resta forte. Son pouvoir demeurait intact. Cabhan livrait une lutte terrible, cherchant tour à tour à l'abattre par la force et à s'insinuer sous sa garde, mais elle tenait bon.

L'épine noire était désormais partout en fleur, de même que les perce-neige. La lumière se faisait plus printanière qu'hivernale.

Chaque soir, Sorcha observait Daithi dans le feu. Quand elle le pouvait, elle lui parlait, se risquait à lui envoyer son esprit pour rapporter son odeur, sa voix, son toucher, et laisser autant d'elle auprès de lui.

Afin de les rendre l'un et l'autre plus forts.

Elle ne lui parlait pas de son adversaire maléfique. La magie était son univers, à elle. L'épée, le poing ni même le cœur de guerrier de Daithi ne pouvaient rien contre Cabhan et consorts. C'était à elle qu'il revenait de défendre la maison, sienne avant même qu'elle prenne Daithi pour compagnon. À elle de protéger les enfants qu'ils avaient conçus ensemble.

Elle ne pouvait cependant s'empêcher de compter les jours jusqu'à Beltaine, jusqu'au moment où elle le verrait prendre le chemin du retour.

Ses enfants étaient en pleine santé, ils apprenaient. Une petite voix impérieuse l'incitait à leur enseigner un maximum de choses aussi vite que possible. Elle acceptait sans murmurer.

Chaque soir, à la lumière de la chandelle et du feu, elle passait des heures à noter par écrit ses incantations, ses formules magiques et même ses

pensées. Quand elle entendait le loup hurler ou le vent battre les murs, elle les ignorait.

Par deux fois elle fut mandée au château pour soigner quelqu'un ; elle emmena ses enfants afin qu'ils puissent jouer avec d'autres de leur âge, pour les garder près d'elle.

Elle voulait aussi qu'ils soient témoins du respect accordé à la Ténébreuse. Car son nom, et tout ce qu'il signifiait, serait leur héritage.

Chaque fois qu'ils rentraient ensuite chez eux, il lui fallait une potion pour restaurer les forces dans lesquelles elle avait puisé pour exercer ses talents de guérisseuse.

Malgré son impatience à retrouver son homme et sa santé, peut-être ébranlée à jamais, il ne se passait pas un jour sans qu'elle enseigne son art à ses enfants. Elle se contentait d'observer Eamon quand il appelait à lui Roibeard – l'épervier lui appartenait désormais bien plus qu'à elle, comme il se devait. Et regardait avec fierté sa petite, aussi redoutable qu'un guerrier quand elle montait Alastar.

Elle éprouvait autant de fierté que d'inquiétude à savoir que Brannaugh et son fidèle Kathel patrouillaient fréquemment dans les bois.

S'ils avaient indéniablement hérité du don, ils n'en étaient pas moins des enfants. Aussi veillait-elle à introduire la musique et les jeux dans leur quotidien, et à préserver autant que possible leur innocence.

Ils avaient des visiteurs ; certains venaient lui demander une amulette, un baume, d'autres étaient en quête d'une réponse à leurs questions, d'autres encore espéraient l'amour ou la fortune. Elle leur apportait son aide chaque fois qu'elle le pouvait, acceptait leurs offrandes. Et surveillait la route, encore et toujours, tout en sachant que l'homme qu'elle aimait ne serait pas de retour avant plusieurs semaines.

Un jour où le vent s'était fait brise, où le ciel était plus bleu que gris, elle emmena les enfants sur la rivière, dans la barque fabriquée par leur père.

— Y en a qui disent que les magiciens peuvent pas voyager sur l’eau, annonça Eamon.

— Vraiment ? répondit Sorcha en riant, goûtant la caresse de la brise sur son visage. Nous voilà pourtant sur l’eau sans couler.

— C’est Donal qui le dit, au château.

— Qu’il le dise, ou même qu’il le croie, c’est une chose ; cela ne signifie pas pour autant que c’est vrai.

— Eamon a fait voler une grenouille devant Donal. C’est pareil que se vanter.

Eamon lança à sa petite sœur un regard noir qu’il aurait volontiers accompagné d’une bourrade si sa mère avait eu le dos tourné.

— Faire voler des grenouilles, c’est peut-être drôle, mais tu ne devrais pas galvauder ta magie juste pour t’amuser.

— Je m’entraînais.

— Entraîne-toi plutôt à nous attraper du poisson pour le dîner. Non ! pas comme ça, ajouta-t-elle en voyant son fils élever les mains au-dessus de l’eau. La magie n’est pas toujours la solution. Il faut aussi savoir se débrouiller sans. Tu ne dois jamais gaspiller tes dons quand ton ingéniosité, tes mains ou ton dos suffisent à te tirer d’affaire.

— J’aime bien pêcher.

— Moi, j’aime pas ! répondit Brannaugh la mine boudeuse, tandis que leur barque remontait la rivière. On passe son temps à attendre. Je préfère la chasse. On est dans les bois, et puis ce serait bien d’avoir du lapin pour le dîner.

— Demain, pourquoi pas ? Ce soir, nous aurons du poisson si ton frère est suffisamment habile et chanceux. Et peut-être une tourte aux pommes de terre.

Brannaugh, qui commençait à s’ennuyer, tendit sa ligne à sa sœur et se mit à contempler le château sur la rive, avec ses imposants murs de pierre.

— Tu ne voudrais pas vivre là-bas, maman ? J’ai entendu les femmes parler, et elles disaient que nous serions les bienvenus.

— Nous avons notre propre foyer. Ce n’était peut-être qu’une hutte jadis, mais il existe depuis plus longtemps que ces murs. Il était déjà là sous le règne des O’Connor, avant la maison de Burke. Rois et princes passent sur cette terre, mignonne, mais le foyer est éternel.

— J’aime bien regarder le château. Les tours sont si hautes, si majestueuses ! Mais je préfère nos bois. Est-ce que les Burke auraient été capables de nous prendre notre maison ? demanda-t-elle en appuyant la tête contre le bras de sa mère.

— Ils auraient pu essayer, mais ils ont bien fait de respecter les pouvoirs magiques. Il n’y a pas de querelle entre eux et nous.

— S’ils nous cherchaient querelle, papa les combattrait, et moi aussi. Au château, Dervla m’a raconté que Cabhan avait été banni, poursuivit-elle en coulant un regard vers Sorcha.

— Tu le savais déjà.

— Oui, mais elle a dit qu’il revenait, et qu’il couchait avec les femmes. Il leur murmure des choses à l’oreille, et elles croient qu’il est leur époux. Le lendemain matin, quand elles comprennent qui il est, elles pleurent. Dervla m’a expliqué que tu donnais des amulettes aux femmes pour éloigner Cabhan, mais… il a réussi à entraîner une des filles de cuisine dans les tourbières. On ne l’a pas encore retrouvée.

Elle aussi avait entendu la nouvelle, et savait parfaitement que l’on ne retrouverait jamais la jeune femme.

— Il en fait ses jouets, les faibles sont les proies dont il se nourrit. Son pouvoir est maléfique et froid. La lumière et le feu auront toujours raison de lui.

— Mais il revient ! Il gratte aux portes et aux fenêtres.

— Il ne peut pas entrer, affirma-t-elle malgré le frisson qui courait dans ses veines.

Au même moment, Eamon poussa un cri et tira brusquement sa ligne hors de l'eau. Un poisson brilla d'un éclat argenté au soleil.

— Habile et chanceux, lança gaiement Sorcha en prenant le filet.

— Moi aussi, je veux en attraper un ! dit Teagan en se penchant avec enthousiasme vers l'eau, comme pour y apercevoir son poisson.

— Espérons que tu y arriveras, car il nous en faudra plus d'un, même si celui-ci est de belle taille. Tu as bien travaillé, Eamon.

Ils en attrapèrent trois de plus, et si elle usa d'un soupçon de magie pour venir en aide à sa benjamine, ce fut par amour pour elle.

La barque prit le chemin du retour ; le soleil resplendissait, la brise dansait, et l'air était empli des voix de ses enfants.

*Une belle journée*, songea Sorcha. Le printemps était si proche qu'elle en avait presque le goût dans la bouche.

— Cours vite devant, Eamon, et nettoie les poissons. Quant à toi, Brannaugh, mets les pommes de terre à cuire. Je m'occupe du bateau.

— Je reste avec toi, décida Teagan en glissant sa main dans celle de sa mère. Je vais t'aider.

— Bonne idée. Il va falloir aller chercher de l'eau à la rivière.

— Les poissons, ils sont contents qu'on les attrape et qu'on les mange ?

— Sans doute pas, mais c'est leur raison d'être.

— Pourquoi ?

*Toujours pourquoi*, songea Sorcha en attachant la barque. C'était le premier mot qu'avait prononcé Teagan.

— Les puissances n'ont-elles pas mis les poissons dans l'eau, et donné aux humains la faculté de fabriquer des lignes et des filets ?

— Moi, je suis sûre que les poissons aiment mieux nager qu'aller sur le feu.

— Tu n'as pas tort. C'est pourquoi nous ne devons pas gaspiller la nourriture et devons être reconnaissants à la nature de ce qu'elle nous donne à manger.

— Et si on ne les attrapait pas pour les manger ?

— Nous aurions bien souvent faim.

— Ils parlent, sous l'eau, les poissons ?

— Je dois avouer que je n'ai encore jamais tenu une conversation avec eux. Viens là, il commence à faire froid, ajouta-t-elle en resserrant la cape autour des épaules de Teagan. Nous aurons peut-être de l'orage, ce soir. Il est temps de rentrer, conclut-elle en regardant les nuages s'accumuler et voiler le soleil.

Elle s'était à peine redressée que le brouillard arriva. Gris, sale, rampant sur le sol comme un reptile, étouffant la clarté du jour.

Ce n'était pas un orage qui se préparait, comprit Sorcha. La menace était déjà bel et bien là.

Elle fit passer Teagan derrière elle au moment même où Cabhan surgit du brouillard.

Son habit noir était piqueté d'argent, tel un ciel nocturne constellé d'étoiles. Ses cheveux ondulaient jusqu'aux épaules, encadrant d'ébène son beau visage dur. Ses yeux, aussi noirs que le cœur d'un Gitan, luisaient de pouvoir et de plaisir en déshabillant Sorcha de la tête aux pieds.

Elle les sentait sur sa peau, comme des mains hardies.

Il portait autour du cou un grand pendentif d'argent en forme de soleil, avec en son centre une grosse pierre, un œil rouge luisant. Cet objet était nouveau, et elle perçut aussitôt son pouvoir maléfique.

— Belle dame, dit-il en s'inclinant devant elle.

— Tu n'es pas le bienvenu ici.

— Je vais où bon me semble. Et qu'aperçois-je ? Une femme et sa jolie petite fille, toutes seules. Un régal pour les brigands et les loups. Tu n'as pas d'homme pour assurer ta sécurité, Sorcha la Ténébreuse. Je serai ton escorte.

— Je n'ai besoin de personne pour assurer ma sécurité. Va-t'en, Cabhan ! Tu gaspilles ici ton temps et tes pouvoirs. Jamais je ne me

soumettrai à un être comme toi.

— Oh ! mais si ! T'unir à moi est ton destin. Je l'ai vu dans le miroir.

— Tu vois des mensonges, des désirs, et non la vérité ou le destin.

Il se contenta de sourire, d'un sourire aussi séduisant que sa voix.

— Ensemble, nous régnerons sur cette terre, et partout où nous voudrons. Tu seras parée de bijoux et de drap fin aux couleurs vives.

Il fit tourbillonner ses mains. Teagan eut un hoquet de surprise en voyant sa mère vêtue de pourpre royale, resplendissant sous les bijoux, le front ceint d'une couronne sertie de gemmes.

Sorcha répliqua aussitôt d'un geste du poignet et retrouva son simple drap de laine noire.

— Je n'ai ni besoin ni envie de tes couleurs, de tes brillants. Laisse-nous en paix, moi et les miens, ou tu sentiras ma colère !

Il s'esclaffa, et son rire mélodieux était aussi séduisant qu'effroyable.

— Peux-tu t'étonner, mon cœur, que tu sois la seule femme que je veux ? La flamme qui t'anime, ta beauté, ton pouvoir, tout est destiné à m'appartenir.

— Je suis la femme de Daithi, maintenant et à jamais.

Cabhan eut un geste dédaigneux de la main.

— Daithi se soucie plus de ses coups de main, de ses stratagèmes et de ses minables petites guerres que de toi ou des morveux que tu lui as donnés. Depuis combien de lunes n'a-t-il pas partagé ta couche ? Tu as froid la nuit, Sorcha. Je le sens. Je te ferai découvrir des plaisirs que tu n'as jamais connus. Et je ferai de toi plus que tu n'es déjà. Je te ferai déesse.

La peur tentait de s'insinuer en elle comme le brouillard alentour.

— Je préfère mourir de ma propre main que partager ta couche. Tout ce que tu veux, c'est accroître ton pouvoir.

— Tu es bien bête de ne pas en vouloir autant. Ensemble, nous écraserons tous ceux qui se dresseront contre nous, vivrons comme des

dieux, serons des dieux. Et pour cela je te donnerai ce que tu désires de tout ton cœur.

— Tu ignores ce que j'ai dans le cœur.

— Un bébé dans tes entrailles, pour remplacer celui que tu as perdu. Mon fils, né de toi. Plus puissant que toute créature passée ou à venir.

Elle fut soudain envahie par le chagrin, et par la peur. Une terrible peur de ce désir en germe, au fond de son cœur, d'accepter ce qu'il offrait : une vie, forte, réelle, se développant en elle.

Percevant sa peur, Cabhan se rapprocha.

— Un fils dans ton sein, murmura-t-il. Rayonnant, éclatant de santé, un splendide garçon qui naîtra plein de force, à nul autre pareil. Donne-moi la main, Sorcha, et je te donnerai ce que ton cœur désire.

Un instant elle trembla, un instant seulement – par tous les dieux, comme elle aurait voulu sentir cette vie en elle !

Elle n'avait pas fini de trembler que Teagan bondissait de derrière ses jupes pour lancer de toutes ses forces une pierre et frapper Cabhan à la tempe. Un mince filet de sang d'un rouge sombre, très sombre, coula sur sa peau blême.

Le regard féroce, il décocha un coup de poing. Sans lui laisser le temps d'atteindre sa cible, Sorcha le repoussa par la seule puissance de sa volonté et prit Teagan dans ses bras.

Le vent né de sa propre furie fouettait désormais tout autour d'elle.

— Si tu touches un seul cheveu de mon enfant, je te tuerai mille fois et t'infligerai dix mille années d'atroces souffrances ! Je le jure par tout ce que je suis.

— Vous me menacez, toi et ton avorton ? (Les yeux fixés sur le visage de Teagan, il eut un sourire venimeux.) Un joli petit avorton. Vif comme un poisson dans l'eau. Et si je t'attrapais pour te manger ?

Tremblante, agrippée de toutes ses forces à sa mère, Teagan n'hésita pas pour autant à lui tenir tête.

— Va-t’en !

Mû par la furie et la peur, son pouvoir jeune et inexpérimenté fusa pour atteindre son but avec autant de précision que le caillou quelques minutes plus tôt. Cabhan saignait désormais de la bouche, et son sourire devint haineux.

— Toi d’abord, puis ton frère. Ta sœur… je préfère la laisser mûrir un peu, car elle aussi me donnera des fils.

(Du bout du doigt, il étala le sang coulant sur son visage avant de tracer une croix sur son amulette.)

» Pour toi, je les aurais épargnés, dit-il à Sorcha. Désormais, tu les verras morts.

— Il ne peut pas te faire de mal, murmura Sorcha à l’oreille de Teagan avant de s’interrompre, horrifiée, en voyant Cabhan se métamorphoser en une volute de brouillard. L’amulette flamboyait, la gemme se mit à tournoyer jusqu’à ce que les yeux de Cabhan rougeoient autant qu’elle.

Une fourrure noire couvrit son corps. Des griffes acérées surgirent de ses doigts. Alors même qu’il semblait se répandre sur le sol, il renversa soudain la tête et se mit à hurler.

Lentement, précautionneusement, Sorcha posa Teagan par terre, derrière elle.

— Il ne peut pas te faire de mal, répéta-t-elle, priant en elle-même pour que ce soit vrai, pour que la magie dont elle avait imprégné le talisman de cuivre résiste à cette métamorphose.

Sans aucun doute, il avait vendu son âme en échange de cet art maléfique.

Le loup découvrit les dents et bondit.

Elle le repoussa, lançant les mains en avant, concentrant toutes ses forces dans la pure lumière blanche qui jaillit de ses paumes. Sous la brûlure, le loup poussa un cri presque humain, puis chargea de nouveau,

bondissant, cherchant à mordre, les yeux horriblement humains bien qu'emplis de sauvagerie. De ses griffes, il lacéra la jupe de Sorcha.

Teagan déchira l'air de ses cris :

— Va-t'en, va-t'en !

Elle bombarda le loup de pierres qui se transformaient en boules de feu en atteignant leur cible. Le brouillard sentait la chair et la fourrure brûlées.

La bête maléfique se rua vers elle, hurlant toujours. Teagan fit deux pas en arrière tandis que Sorcha le cinglait de toute sa puissance. La cape de la petite fille s'ouvrit, révélant le talisman de cuivre. Une flamme bleue, droite et acérée comme une flèche, en jaillit et marqua d'un pentagramme le flanc de l'animal.

Hurlant de douleur, le loup fut propulsé en arrière, labourant l'air de ses griffes, claquant des mâchoires dans le vide. Sorcha rassembla ses forces restantes pour projeter sa lumière, son espoir et son pouvoir.

Une blancheur aveuglante envahit l'espace, et elle tomba à genoux en agrippant désespérément la main de Teagan.

Le brouillard se dissipa. Du loup, il ne restait plus que la terre brûlée devant l'empreinte de son corps.

Teagan pleurait, redevenue une petite fille qui s'accrochait à sa mère et se pressait de toutes ses forces contre elle, terrorisée par un monstre effroyablement réel.

— Là, là, ma chérie, il est parti. Tu n'as plus rien à craindre. Il faut rentrer maintenant, mon bébé.

Mais Sorcha n'avait plus même la force de se relever. Se sentir aussi impuissante la mettait elle aussi au bord des larmes. Et dire que, naguère, elle aurait eu le pouvoir de voler de par les bois avec son enfant dans les bras ! À présent, ses lèvres tremblaient, sa respiration était brûlante, et son cœur battait si fort et si vite qu'il résonnait dans ses tempes.

Si Cabhan trouvait la force de revenir…

— Cours vite à la maison, ma mignonne. Tu sais comment y aller d'ici. Va vite, je te suivrai.

— Je reste avec toi.

— Obéis-moi, Teagan.

— Non, non, protesta-t-elle d'un air têtu en se frottant les yeux de ses poings. Viens ! Viens avec moi.

Serrant les dents, Sorcha réussit à se mettre debout. Mais au bout de deux pas elle retomba à genoux.

— Je ne peux pas, ma chérie. Mes jambes refusent de me porter.

— Alastar le peut, lui. Je vais l'appeler, et il nous ramènera à la maison.

— Tu peux l'appeler d'aussi loin ?

— Il va arriver à toute vitesse.

Teagan se redressa sur ses vigoureuses petites jambes et leva les bras au ciel.

— Alastar, Alastar, libre et courageux, entends et viens, je le veux. Fidèlement accours pour nous porter secours.

» C'est Brannaugh qui m'a aidée, pour les paroles. C'est bien ? demanda-t-elle avec inquiétude à sa mère.

— Très bien, dit Sorcha.

Elle était si jeune. Simple et pure.

— Dis-le deux fois encore, ma chérie. Le chiffre trois a de fortes vertus magiques.

Teagan obtempéra, puis revint auprès de sa mère lui caresser les cheveux.

— Ça ira mieux quand tu seras à la maison, maman. Brannaugh te fera de la tisane.

— Oui, ma jolie. J'irai mieux une fois rentrée, affirma Sorcha en songeant que c'était la première fois qu'elle mentait à sa fille. Trouve-moi un bon bâton bien solide. En m'appuyant dessus, je devrais pouvoir marcher un peu.

— Alastar va venir.

Sorcha en doutait, mais elle acquiesça.

— Allons à sa rencontre. Mais trouve-moi d'abord un solide bâton, Teagan. Nous devons rentrer à la maison avant la nuit.

Teagan était encore en train de fouiller les fourrés lorsqu'elles entendirent des sabots sonner sur le chemin.

— Le voilà ! Alastar ! Alastar ! Nous sommes ici !

Elle avait appelé son guide ! se dit Sorcha avec fierté, malgré son épuisement. Pendant que sa fille courait à la rencontre du cheval, elle rassembla toutes ses forces pour se mettre debout.

— Tu es le prince des chevaux, dit-elle en pressant son visage contre la joue d'Alastar. Tu peux m'aider à monter, Teagan ?

— Il va t'aider, tu vas voir. C'est un tour que je lui ai appris. J'attendais que papa revienne pour vous montrer.

» À genoux, Alastar ! À genoux ! dit Teagan en riant, accompagnant son ordre d'un geste de la main.

Le cheval baissa la tête, puis s'agenouilla.

— Quelle petite futée !

— Il te plaît, ce tour ?

— Beaucoup, ma chérie.

S'agrippant à la crinière, Sorcha se hissa à dos de cheval. Agile et légère, Teagan vint d'un bond se placer devant elle.

— Tiens-toi à moi, maman ! Alastar et moi, on va te ramener à la maison.

Sorcha noua les bras autour de la taille de sa benjamine et s'en remit à elle et à Alastar. Chaque foulée lui était douloureuse, mais les rapprochait de la chaumière.

En approchant de la clairière, elle vit ses deux aînés accourir, Brannaugh traînant à grand-peine l'épée de son grand-père, Eamon armé d'un poignard.

Si courageux ! trop courageux.

— Rentrez maintenant, rentrez vite à la maison !

— Le méchant est venu, cria Teagan. Il s'est changé en loup. Et je lui ai lancé des cailloux, Eamon, comme toi !

Les voix des enfants, les questions, l'excitation, les frissons de peur tournoyaient dans la tête de Sorcha comme un écho sans fin. Trempée de sueur, elle s'agrippa de nouveau à la crinière d'Alastar pour se laisser glisser à terre. Tout devint gris et se mit à tourner autour d'elle.

— Maman est malade. Elle a besoin de sa tisane.

— Rentrez, parvint à murmurer Sorcha. Tirez les verrous.

Comme portée par les flots, elle entra dans la maison, s'écroula sur le banc, entendit Brannaugh donner ses ordres d'un ton bref de capitaine : « De l'eau ! Ranimez le feu ! »

Un mouchoir frais sur le front… Un liquide chaud, revigorant, qui lui coulait dans la gorge. La douleur s'éloigna, les brumes s'estompèrent.

— Repose-toi, lui dit Brannaugh en lui caressant les cheveux.

— Je me sens mieux. Ton pouvoir de guérisseuse est très fort.

— Teagan dit que le loup a brûlé.

— Non. Nous l'avons blessé, c'est vrai, mais il est toujours vivant. Hélas !

— Nous le tuerons. Nous tendrons un piège pour le tuer.

— Peut-être, quand j'aurai recouvré mes forces. Ses pouvoirs se sont accrus, il peut désormais se métamorphoser. J'ignore quel prix il lui a fallu payer pour de tels pouvoirs, mais il était certainement élevé. Ta sœur l'a marqué. Là, précisa-t-elle en se touchant l'épaule gauche. D'un pentagramme. Faites désormais bien attention, et méfiez-vous de quiconque porte cette marque.

— Ne t'inquiète pas. Nous ferons attention. Nous allons préparer le souper, et tu te sentiras plus forte quand tu auras mangé et te seras reposée.

— Tu vas me préparer un talisman. En suivant à la lettre mes indications. Ensuite, tu me l'apporteras. Le souper peut attendre.

— Ça te redonnera des forces ?

— Oui.

Brannaugh prépara le talisman, et Sorcha se le passa au cou, le posant près de son cœur. Elle but de nouveau une potion, puis se força à manger malgré son manque d'appétit.

Elle dormit, rêva, et trouva Brannaugh montant la garde à son réveil.

— Va te coucher, maintenant. Il est tard.

— Nous allons rester avec toi. Je peux t'aider à aller te coucher.

— Je vais rester ici, près du feu.

— Alors, moi aussi. Nous allons prendre des tours de garde. Je réveillerai Eamon quand ce sera son tour, et Teagan t'apportera ta tisane demain matin.

Trop lasse pour protester, trop fière de ses enfants pour les gronder, Sorcha sourit.

— Ce sont les nouvelles règles ?

— Jusqu'à ce que tu ailles mieux.

— Je vais déjà mieux, je te le promets. Sa magie est extrêmement puissante et maléfique. J'ai dû user de toutes mes forces pour la contrer. Tu aurais été fière de notre Teagan. Elle s'est montrée si féroce, si vive. Et toi, courant vers nous avec l'épée de grand-père !

— Elle est très lourde.

Sorcha rit, et cela lui fit du bien.

— C'était un grand gaillard avec une barbe rousse de la longueur de ton bras.

» Puisque tu refuses d'aller te coucher, ajouta-t-elle en caressant les cheveux de Brannaugh avec un soupir, prépare-nous une paillasse par terre. Nous allons toutes les deux dormir un peu.

Une fois Brannaugh endormie, elle ajouta un talisman pour que les rêves de sa fille soient doux et agréables.

Puis elle se tourna vers le feu. Il était grand temps, plus que temps, de demander à Daithi de rentrer. Elle avait besoin de son épée, de sa force virile. Elle avait besoin de lui.

Aussi ouvrit-elle son esprit au feu, et son cœur à son amour.

Son esprit voyagea par monts et par vaux à travers la nuit, par-delà les bois et les cours d'eau où se mirait la lune. Elle franchit en volant les lieues et les lieues qui la séparaient de son amour, et rejoignit enfin le campement de leur clan.

Il dormait près du feu, enveloppé de clair de lune.

Quand elle se glissa près de lui, un sourire retroussa les commissures de ses lèvres, et il l'enlaça.

— Tu sens les clairières ombreuses et le feu de cheminée.

— Il est temps que tu rentres.

— Bientôt, *a ghrá**. Deux semaines, pas plus.

— Dès demain, tu dois prendre le chemin du retour. Mon cœur, mon guerrier, dit-elle en lui prenant le visage dans la coupe de ses mains, nous avons besoin de toi.

— J'ai aussi besoin de toi.

Il roula sur elle dans son rêve, approcha ses lèvres des siennes.

— Pas dans notre lit, même si nuit et jour je te désire à en avoir mal. J'ai besoin de ton épée, et de toi à mes côtés. Cabhan a attaqué aujourd'hui.

— Tu es blessée ? demanda Daithi en se mettant debout d'un bond, la main sur la garde de son épée. Les enfants ?

— Non, non. Mais il s'en est fallu de peu. J'ai peur de ne pouvoir lui tenir tête.

— Personne n'est plus fort que toi. Jamais il ne touchera la Ténébreuse.

Sorcha sentit son cœur se briser à ce témoignage de confiance qu'elle ne méritait plus.

— Je ne vais pas bien.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne voulais pas te tracasser… Non, c'était par orgueil. Mais l'heure n'est plus à ce genre de fierté. J'ai peur de ce qui va arriver, Daithi. Peur de lui. Je ne peux pas lui tenir tête sans toi. Pour nos enfants, pour nos vies, rentre à la maison.

— Je vais partir cette nuit même. J'emmènerai des hommes avec moi et rentrerai chez nous.

— À l'aube. Attends qu'il fasse jour, car la nuit lui appartient. Hâte-toi.

— Deux jours. Dans deux jours je serai rentré. Et Cabhan sentira le tranchant de mon épée, j'en fais le serment.

— Je guetterai ton retour. Je suis tienne dans cette vie et dans toutes celles à venir.

— Guéris-toi, ma magicienne, dit-il en portant la main de Sorcha à ses lèvres. C'est la seule chose que je te demanderai jamais.

— Reviens, et je guérirai.

— Deux jours.

— Deux jours.

Elle l'embrassa, le serrant étroitement contre elle. Et emporta le baiser sur le chemin du retour, par-delà le miroir de la lune et les vertes collines.

Elle revint dans son corps, fatiguée, si fatiguée, mais plus forte aussi. Entre eux, le flux de la magie était puissant et pur.

*Deux jours*, pensa-t-elle en fermant les yeux. Elle profiterait des deux jours de chevauchée de Daithi pour se reposer et laisser sa puissance magique se reconstituer. Garderait les enfants près d'elle, les envelopperait de lumière.

De nouveau elle dormit ; et de nouveau elle rêva.

Daithi n'avait pas attendu le jour. Il chevauchait au clair de lune, sous la froide clarté des étoiles. Une expression farouche se lisait sur son visage tandis que son cheval dansait sur le sol durci.

Sa monture bondissait de l’avant, distançant celles des trois hommes qui l’accompagnaient.

Profitant de la clarté lunaire et stellaire, il se dirigeait vers son foyer, vers sa famille et sa femme. Car il aimait la Ténébreuse plus que sa propre vie.

Quand le loup surgit de l’ombre, il eut à peine le temps de dégainer son épée. Il tenta de frapper la bête, mais le cheval rua, et sa lame rencontra le vide. Le brouillard l’emprisonnait entre des murailles grisâtres, l’isolant de ses hommes.

Il se battit vaillamment, mais le loup esquiva chacun de ses coups, claquant des mâchoires, usant de ses griffes meurtrières, disparaissant dans le brouillard pour en surgir de nouveau l’instant d’après.

Elle vola au secours de Daithi, franchissant de nouveau collines et cours d’eau.

Elle sentit les mâchoires déchirer la chair, le sang couler du cœur de son homme, et du sien tout à la fois. Ses larmes ruisselaient en pluie, chassant le brouillard. Criant son nom, elle se laissa tomber auprès de lui.

Elle essaya ses formules magiques les plus sûres, le plus puissant de tous ses talismans, mais le cœur de Daithi avait cessé de battre à jamais.

Serrant la main de son homme dans la sienne, elle implora la miséricorde de la déesse. Seul le rire du loup répondit dans l’obscurité.

Brannaugh frissonnait en dormant. Des rêves l’assaillaient, emplis de sang, de grognements féroces et de mort. Elle chercha désespérément à les fuir, à se libérer. Elle voulait sa mère, son père, le soleil et la chaleur du printemps.

Les nuages et le froid l’enveloppaient.

Le loup s’élança hors du bois, lui barrant le chemin. Ses crocs dégoulinaient de sang.

Avec un cri étouffé, elle se redressa sur sa paillasse en agrippant de toutes ses forces son amulette. Se recroquevillant, les genoux entre les bras, elle se frotta le visage contre les cuisses pour sécher ses pleurs. Elle n'était plus un bébé qu'un cauchemar faisait pleurer.

Il était grand temps de réveiller Eamon. Avec un peu de chance, elle parviendrait à trouver un sommeil plus calme dans son propre lit.

Elle tourna d'abord la tête pour vérifier si sa mère dormait, et vit le banc vide. Se frottant les yeux pour chasser le sommeil, elle l'appela à voix basse.

Tandis qu'elle se mettait debout, elle l'aperçut gisant à terre, comme morte, entre la cheminée et l'échelle de la soupente.

— Maman ! Maman !

Terrorisée, elle la rejoignit d'un bond et s'agenouilla à ses côtés. Les mains tremblantes, elle la tourna sur le côté et lui posa la tête sur ses genoux, répétant encore et encore son nom comme une incantation.

Trop blanche, trop immobile, trop froide. La berçant avec douceur, Brannaugh agit instinctivement. Quand la chaleur surgit en elle, elle l'infusa à sa mère. Les mains tremblantes, la tête renversée en arrière, elle pressa de toutes ses forces sur le cœur de Sorcha, fixant le vide de ses yeux gris fumée, aspirant la lumière pour la transmettre à sa mère.

La chaleur se déversa d'elle à flots, remplacée par le froid, jusqu'à ce qu'elle s'écroule en avant, frissonnante. Tout tournait autour d'elle, ciel et mer, lumière et obscurité. Une douleur comme elle n'en avait jamais connu lui tenaillait le ventre et la frappait au cœur.

Puis soudain ce fut fini, seul demeura l'épuisement.

Au loin, elle entendit son chien aboyer.

— Assez, c'est assez, murmura Sorcha d'une voix faible, éraillée. Arrête, Brannaugh. Arrête, à présent.

— Ce n'est pas assez. Il t'en faut plus.

— Non, écoute-moi : souffle calme, esprit calme, cœur calme. Souffle, esprit, cœur.

— Que se passe-t-il ? demanda soudain Eamon en dégringolant de l'échelle de la soupente. Maman !

— Je l'ai trouvée comme ça. Aide-moi à l'emmener se coucher.

— Non, intervint Sorcha. Le temps est précieux. Eamon, laisse Kathel entrer, et va réveiller Teagan.

— Elle est déjà réveillée, elle est là.

— Ah ! mon bébé ! Ne t'inquiète pas.

— Il y a du sang sur tes mains !

— Hélas ! ce n'est pas le mien, répondit Sorcha en contemplant ses mains, enfouissant son chagrin au fond de son cœur.

— Va chercher un torchon, Teagan, pour que nous l'aidions à se laver.

— Non, pas un torchon. Le chaudron. Allez chercher mes bougies, mon livre, et le sel. Tout le sel que nous avons. Ranime le feu, Eamon, et toi, Brannaugh, prépare ma potion – aussi forte que possible.

— J'y vais.

— Teagan, sois bien sage et prépare un paquet avec toute la nourriture que nous avons.

— Nous allons en voyage ?

— C'est cela. En voyage. Va nourrir les animaux, Eamon. Je sais, il est tôt, mais donne-leur une bonne ration, et mets toute l'avoine restante dans un grand sac pour Alastar.

Elle prit le bol des mains de son aînée et le vida à longues gorgées.

— Maintenant, rassemblez vos affaires, vos vêtements, des couvertures… Prenez l'épée, le poignard, tout notre argent, et les bijoux que m'a laissés ma grand-mère. Prenez tout. Tout, Brannaugh, ne laisse rien de précieux. Mets tout dans des sacs, fais vite. Vite ! répéta-t-elle d'un ton si impérieux que Brannaugh courut vers l'échelle.

Le temps s’écoulait, songea la Ténébreuse, sitôt venu, déjà passé. Il lui en restait si peu, désormais. Mais elle ferait en sorte qu’il lui suffise.

Tandis que ses enfants exécutaient ses ordres, elle s’efforça au calme, rassemblant ses forces, concentrant son pouvoir.

Brannaugh redescendit bientôt de la soupente, et Sorcha se leva, se redressant de toute sa taille. Sa peau était tiède, son visage avait repris des couleurs, son regard était vif, énergique.

— Tu es remise !

— Non, ma chérie. Je ne suis pas remise, et ne le serai jamais. Mais pour l’instant je dois être forte, ajouta-t-elle en intimant d’un geste le silence à Brannaugh. Je ferai ce que j’ai à faire, et tu m’imiteras. Vous m’imiterez tous trois, reprit-elle en regardant tour à tour son fils et sa benjamine. Avant le lever du soleil, vous serez partis. Vous resterez dans les bois et vous dirigerez vers le sud. Ne prenez pas la route avant d’être loin d’ici. Allez trouver ma cousine Ailish, du clan O’Dwyer, et racontez-lui notre histoire. Elle fera tout son possible.

— Nous partirons tous les quatre !

— Non, Eamon. Je vais rester ici. Tu vas devoir être fort et courageux, protéger tes sœurs comme elles te protégeront. Je ne survivrais pas au voyage.

— Je vais te soigner ! protesta Brannaugh.

— Ce n’est pas en ton pouvoir. C’est écrit. Mais je ne vous laisse ni seuls ni démunis. Ce que je suis et le pouvoir que je possède continueront à vivre en vous. Un jour, vous reviendrez, car c’est ici votre foyer, et le foyer est la source. Je ne peux vous rendre votre innocence, mais je vous donnerai le pouvoir.

» Tenez-vous ici, à mes côtés, car vous êtes mon cœur, mon âme, mon sang et mes os. Vous êtes tout ce que je suis. Je trace à présent le cercle. Les ténèbres n’entreront pas.

La flamme traça un cercle sur le sol, puis d’un geste Sorcha la fit sauter sous le chaudron. Contemplant ses mains, elle poussa un long soupir, puis fit un pas en avant.

— Ceci est le sang de votre père.

(Elle ouvrit les mains au-dessus du chaudron, et le sang s’y déversa.)

» Ceci, ce sont mes larmes, et les vôtres. Il chevauchait pour notre protection, avait pris le chemin du retour comme je le lui avais demandé. Profitant de ma peur, de ma faiblesse, Cabhan a tendu un piège à votre père et lui a pris la vie, comme il prendra la mienne. La vie, mais non l’esprit ni le pouvoir.

(Elle s’agenouilla, entoura de ses bras ses enfants en larmes.)

» Je voudrais profiter de chaque instant qui me reste pour vous réconforter, mais nous n’avons pas le temps de pleurer. N’oubliez jamais celui qui vous a engendrés et qui vous aimait. Songez que je vais le rejoindre, et que nous veillerons sur vous.

— Ne nous oblige pas à partir, dit Teagan en sanglotant sur l’épaule de sa mère. Je veux rester avec toi. Je veux papa !

— Vous emporterez avec vous la lumière qui est en moi. Je serai toujours avec vous. (De ses mains redevenues propres et blanches, Sorcha essuya les larmes sur les joues de sa fille.) Toi, mon rayon de lumière, mon espérance. Toi, mon fils courageux. Mon cœur. (Elle posa un baiser sur les doigts d’Eamon.) Toi, si solide, toujours en quête de savoir. Ma force. (Elle prit le visage de Brannaugh entre ses deux mains.) Emportez-moi avec vous.

» Et maintenant, il est temps de prononcer ensemble cette incantation. Restez près de moi ! Répétez après moi, imitez mes gestes.

(Elle tendit les mains.)

» Sang et larmes dissipent nos alarmes. (Elle passa la main au-dessus du chaudron ; le liquide se mit à bouillonner.) Sel par quatre fois barricade chez soi. Herbes et baies en sus lui ôtent la vue. Mes enfants point ne verra,

leur vie libre sera. Jolis pétales, de haine teintés, tendent leur piège parfumé. Par feu et fumée le sort soit jeté, qu'ainsi Cabhan meure étouffé. À mon appel il viendra ici, tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

La lumière embrasa l'intégralité du cercle.

Elle invoqua Hécate, Brigitt, Morrigann et Badb Catha, appelant sur elle la force et la puissance des déesses. L'air trembla, sembla se fendre en deux. Des voix résonnèrent tandis que Sorcha, debout, levait les bras, tour à tour impérieuse et suppliante.

La fumée prit la couleur du sang, embrumant la pièce, avant d'être aspirée dans le chaudron comme par un tourbillon.

Les yeux enfiévrés, Sorcha versa la potion dans un flacon, le ferma et le glissa dans sa poche.

— Maman… murmura Brannaugh.

— Telle je suis, et telle je serai. Ne me crains pas, pas plus que ce que je te donne en cet instant. Mon bébé, continua-t-elle en prenant les mains de Teagan. Le pouvoir grandira en toi au fur et à mesure que toi-même tu grandiras. Toujours tu feras preuve de gentillesse, toujours tu demanderas pourquoi. Tu défendras les sans-défense. Prends.

— C'est chaud ! s'écria Teagan, dont les mains flamboyaient entre celles de sa mère.

— Cela va refroidir, jusqu'au moment où tu en auras besoin.

» Mon fils. Tu voleras et combattras. Tu seras toujours loyal et fidèle. Prends.

— Laisse-moi plutôt te protéger.

— Protège tes sœurs.

» Brannaugh, mon aînée. J'ai tant à te demander. Tes dons sont déjà puissants. Je te donne plus à présent. Plus qu'à Teagan et qu'à Eamon, ainsi que je le dois. Tu construiras et créeras. Le jour où tu aimeras, jamais tu ne cesseras. Tu seras celle vers qui l'on se tourne en premier, à jamais cela sera ton fardeau. Pardonne-moi, et prends.

— Ça brûle ! dit Brannaugh avec un hoquet de surprise.

— Un instant seulement.

Et durant cet instant Sorcha éprouva mille années d'affliction. Elle se tourna vers son aînée.

— Ouvre. Prends. Vis.

Elle en garda juste assez pour elle, puis se laissa glisser à terre. Elle n'était plus la Ténébreuse.

— Vous êtes désormais la Ténébreuse, en trinité. Tel est mon don, et ma malédiction. Fort est chacun d'entre vous, plus fort encore en trinité. Un jour, vous reviendrez. Allez, maintenant. Partez vite. L'aube point. Sachez que mon cœur part avec vous.

Teagan se cramponna à elle de toutes ses forces, cria et donna des coups de pied à Eamon quand il la détacha de sa mère.

— Emmène-la dehors, mets-la sur Alastar, murmura Brannaugh.

Eamon hocha la tête, mais auparavant s'agenouilla devant sa mère.

— Je vous vengerai, mon père et toi, ma mère. Je protégerai mes sœurs aux dépens de ma vie. Je le jure.

— Je suis fière de toi, mon fils. Je vous reverrai tous. Mon bébé, dit-elle à Teagan, tu reviendras. Je te le promets.

Brannaugh se tourna vers sa sœur et lui passa une main au-dessus de la tête. Aussitôt, Teagan s'assoupit.

— Emmène-la, Eamon, et tous les paquets que tu peux porter. Je prendrai le reste.

— Je vais vous aider. J'ai suffisamment de force, affirma Sorcha.

Elle n'avait surtout aucune intention de laisser Cabhan pénétrer dans sa maison.

Ils chargèrent le cheval.

— J'ai compris, dit Brannaugh à sa mère en la regardant droit dans les yeux.

— Je sais.

— Je ne laisserai personne leur faire de mal. Si tu ne parviens pas à détruire Cabhan, ceux de ton sang le feront. Dût-il leur falloir mille ans, ceux de ton sang le feront.

— La nuit s'enfuit, va vite. Alastar vous portera tous trois assez longtemps pour que vous vous éloigniez. (Ses lèvres tremblèrent avant qu'elle ne trouve en elle la volonté d'être ferme.) Notre bébé a le cœur bien tendre.

— Je prendrai toujours soin d'elle. Je te le promets.

— Cela me suffit. Va, va, ou tout cela aura été en vain.

Brannaugh se hissa sur Alastar derrière son frère et sa sœur, plongée dans le sommeil.

— Si je suis ta force, maman, tu es la mienne. Tous ceux qui descendront de nous connaîtront le nom de Sorcha. Tous honoreront la Ténébreuse.

Les yeux embués de larmes, elle tourna la tête vers le bois et talonna le cheval pour qu'il prenne le galop.

Sorcha les suivit du regard, continua en esprit à les voir tandis qu'ils s'enfonçaient dans les bois obscurs et s'éloignaient d'elle. Se rapprochaient de leur vie à venir.

Quand le jour se leva, elle prit le flacon dans sa poche et but la potion. Puis attendit l'arrivée du maléfique.

Il vint accompagné du brouillard, mais sous les traits d'un homme, attiré par sa senteur, par l'éclat de sa peau. Par son pouvoir, fallacieux désormais, mais irrésistible.

— Mon homme est mort, dit-elle d'une voix atone.

— Ton homme est devant toi.

— Mais tu n'es pas un homme comme les autres.

— Je suis plus que les autres. Tu m'as appelé, Sorcha la Ténébreuse.

— Je ne suis pas une femme comme les autres. Je suis plus. Les besoins doivent être satisfaits. La puissance appelle la puissance. Feras-tu de moi

une déesse, Cabhan ?

La convoitise et la lubricité assombrissaient son regard et l'aveuglaient, songea Sorcha.

— Je te montrerai plus que tu n'imagines. Ensemble, nous aurons tout et serons tout. Il te suffit de t'unir à moi.

— Et mes enfants ?

— Quoi, tes enfants ? Où sont-ils ? demanda-t-il en tournant les yeux vers la chaumière, prêt à y entrer.

— Ils dorment. Je suis leur mère. Donne-moi ta parole qu'il ne leur arrivera rien. Je ne te laisserai pas entrer sans cela. Et je ne m'unirai pas à toi si tu ne m'en fais pas le serment.

— Il ne leur arrivera rien par ma faute. Je te le jure, dit-il en souriant.

*Menteur*, pensa-t-elle. *Je peux toujours voir dans ton esprit, et dans le gouffre obscur de ton cœur*.

— Alors viens, embrasse-moi. Fais-moi tienne comme je te fais mien.

Il l'attira violemment contre lui, la tira sauvagement par les cheveux pour lui incliner la tête vers l'arrière, et lui écrasa la bouche de ses lèvres.

Elle entrouvrit les siennes, et le laissa insinuer sa langue dans sa bouche, la mort dans le cœur. Laissa le poison faire son œuvre.

Il recula en chancelant, la main crispée sur la gorge.

— Qu'as-tu fait ?

— Je t'ai vaincu. Je t'ai détruit. Et de mon dernier souffle je te maudis. En ce jour et sans surseoir, j'invoque ce qu'il me reste de pouvoir. Puisses-tu mourir en d'atroces souffrances, victime de Sorcha et de sa vengeance. Ton sang par le mien à jamais est maudit. Tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

Alors même que sa peau se mettait à fumer et à noircir, il projeta contre elle toute sa puissance. Elle tomba, ensanglantée, souffrant terriblement, mais s'accrocha à la vie. Juste pour le voir mourir.

— Que tous ceux qui descendront de toi soient maudits, réussit-elle à articuler alors que les flammes jaillissaient du corps de Cabhan et que ses cris déchiraient l'univers.

» Ma mort contre la sienne, murmura-t-elle quand les cendres du sorcier recouvrirent le sol. C'est bien. C'est juste. C'est fait.

Elle lâcha prise, libéra son esprit et laissa son corps près de la chaumière, au cœur du bois de feuillus.

Sous les volutes du brouillard, quelque chose bougea parmi les cendres noires.

*OceanofPDF.com*

3

# Comté de Mayo, 2013

Le froid perçait jusqu'aux os, intensifié par le vent cinglant et la pluie glaciale tombant à seaux d'un ciel plombé et chargé.

Tel fut l'accueil réservé par l'Irlande à Iona Sheehan.

Elle adora.

Comment ne pas adorer ? songea-t-elle, les bras croisés sur la poitrine, en contemplant par la fenêtre le paysage sauvage et trempé. Elle était dans un château, dormirait ce soir dans un château. Un vrai château en plein cœur de l'ouest de l'Irlande.

Certains de ses ancêtres avaient travaillé ici, probablement dormi ici. Tout ce qu'elle avait réussi à apprendre jusque-là montrait que sa famille, du moins du côté de sa mère, était issue de cette magnifique partie du monde, de cette région magique d'un pays magique lui aussi.

Elle avait risqué presque tout ce qu'elle possédait pour venir ici, trouver ses racines et renouer avec elles, du moins l'espérait-elle. Pour les comprendre, surtout.

Elle avait brûlé les ponts et les avait abandonnés en cendres dans l'espoir d'en construire ici de nouveaux, plus solides. Des ponts qui la conduiraient où elle voulait aller.

Elle avait laissé sa mère vaguement irritée. Mais sa mère n'éprouvait de toute façon jamais de véritables colères, chagrins, joies ou passions. Quelle épreuve pour elle de se retrouver avec une fille qui se laissait emporter par ses émotions comme par un étalon sauvage ! Quant au père d'Iona, il s'était contenté de lui tapoter la tête de son air absent, en lui souhaitant bonne chance comme à quelque vague connaissance. Sans doute n'avait-elle jamais été autre chose pour lui.

Ses grands-parents paternels considéraient ce voyage comme une aventure et lui avaient donné un chèque arrivé fort à propos.

Elle leur en était reconnaissante, même si elle savait qu'ils étaient de ces gens pour qui « loin des yeux » signifie « loin du cœur », et qu'ils ne lui accorderaient probablement plus la moindre pensée.

Le cadeau de sa grand-mère maternelle, sa précieuse Nan, s'accompagnait pour sa part d'innombrables questions.

C'était pour y trouver réponse qu'elle était ici, dans ce joli coin du comté de Mayo entouré d'eau, ombragé d'arbres centenaires.

Le mieux était d'attendre le lendemain, de s'installer tranquillement et de faire une sieste puisqu'elle avait à peine fermé l'œil dans l'avion depuis Baltimore. De défaire ses valises, au moins. Elle avait une semaine devant elle au château d'Ashford, une dépense tout à fait absurde, certes, mais aussi un plaisir comme l'on s'en offre une fois dans sa vie, et qu'elle avait tant désiré en raison de ses liens avec le passé.

Elle ouvrit ses valises, commença à sortir les vêtements.

Elle avait naguère rêvé d'une stature dépassant son pauvre petit mètre soixante, de formes plus épanouies que cette mince silhouette d'adolescente voulue par la destinée. Puis elle avait cessé de rêver et compensé en privilégiant une garde-robe aux couleurs vives et de très hauts talons chaque fois qu'elle le pouvait.

Comme disait Nan, l'illusion valait largement la réalité.

Elle avait aussi rêvé d'être belle, comme sa mère, mais se contentait désormais de ce qu'elle était – mignonne. La seule fois où elle avait vu sa mère réellement horrifiée, c'était la semaine précédente, quand elle avait coupé ses longs cheveux blonds et adopté une *pixie cut*.

Loin d'y être elle-même habituée, elle passa les doigts dans ses mèches. Cela lui allait bien, non ? Cette coupe courte ne soulignait-elle pas un peu ses pommettes ?

Peu importait si elle en venait un jour à regretter son coup de tête ; elle en avait regretté d'autres. Essayer des choses nouvelles, prendre des risques – tels étaient ses objectifs pour le moment. « Attendre un peu » – le credo de ses parents depuis toujours –, c'était terminé. Elle voulait vivre l'instant présent.

Du coup, au diable les valises, elle n'allait pas attendre le lendemain ! Et si elle mourait dans son sommeil ?

Elle fouilla dans ses affaires pour en extirper ses bottines, un foulard, et son nouvel imperméable rose bonbon spécial Irlande. Une capuche à rayures roses et blanches et son immense sac en bandoulière… Elle était prête.

Cesse de réfléchir, agis plutôt ! s'ordonna-t-elle en sortant de sa jolie chambre bien chauffée.

Presque aussitôt, elle se trompa de couloir et en profita pour explorer. Elle avait demandé une chambre dans la partie la plus ancienne du château, et elle se plaisait à imaginer les allées et venues des servantes chargées de joncs fraîchement coupés, ou les châtelaines à leur rouet. Ou bien encore les guerriers revenant du champ de bataille en cotte de mailles ensanglantée.

Elle avait plusieurs jours à sa disposition pour visiter le château, le parc, et Cong, le village voisin, et elle avait bien l'intention d'en profiter.

Mais son objectif premier restait de trouver la Ténébreuse, et de nouer un premier contact.

Quand elle sortit du château sous les sifflements du vent et les trombes d'eau, elle songea que c'était un jour parfait pour les sorcières.

La petite carte dessinée par Nan était dans son sac, mais elle l'avait gravée dans sa mémoire. S'éloignant des grands murs de pierre, elle prit le chemin menant au cœur du bois de feuillus. Passa dans des jardins endormis pour l'hiver, de grandes étendues vertes détrempées. Un peu tard, elle se rappela le parapluie rangé dans son sac, l'en sortit tout en avançant dans la pénombre suggestive des bois humides de pluie.

Les arbres étaient bien plus grands qu'elle ne se l'était imaginé, avec leurs troncs immenses et leurs branches noueuses bizarrement contorsionnées. *Une vraie forêt de conte de fées*, se dit-elle, enthousiasmée, malgré la pluie qui éclaboussait ses bottines.

Au-delà du tambourinement sur son parapluie, elle percevait les gémissements et les soupirs du vent, et un sourd grondement qui devait venir de la rivière.

Elle franchit plusieurs chemins de traverse et embranchements, mais elle avait toujours sa carte en tête.

Il lui sembla entendre un cri au-dessus d'elle, et un instant elle s'imagina un battement d'ailes. Soudain, malgré tambourinement, grondement, gémissements et soupirs, tout sembla s'immobiliser. Le chemin se fit plus étroit, moins bien entretenu. Son cœur s'accéléra et résonna dans ses oreilles, trop fort, trop rapide.

Sur sa droite, un arbre déraciné révélait une souche plus haute qu'un homme, plus large que l'envergure de ses bras. Des lianes épaisses comme son poignet s'enchevêtraient pour former une sorte de mur. Elle se sentit attirée, gagnée par une irrésistible envie de les séparer, de se frayer un chemin pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté. L'idée qu'elle risquait de se perdre lui traversa l'esprit pour aussitôt disparaître.

Elle voulait juste voir.

Elle fit un pas en avant, puis un deuxième. Une odeur de fumée et de chevaux lui parvenait, qui l'attirait plus encore. Alors même qu'elle tendait la main, une masse énorme et noire surgit, qui la fit reculer en vacillant. *Un ours !* pensa-t-elle instinctivement.

Comme son parapluie lui était tombé des mains, d'un regard affolé elle chercha une arme quelconque – bâton, pierre –, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait du plus gros chien qu'elle eût jamais vu, un chien aux pattes massives qui la contemplait fixement.

Pas un ours, certes, mais pareillement capable de la tuer s'il n'était pas un brave animal de compagnie.

— Bonjour… le chien.

Il continuait à l'observer de ses yeux plus dorés que bruns. Il s'avança vers elle en reniflant, et elle croisa les doigts pour que ce ne soit pas le prélude à une bonne morsure. Puis il lança deux aboiements qui résonnèrent comme des coups de canon, avant de s'éloigner en bondissant.

— Bien !… D'accord !…

Elle se pencha en avant, les mains sur les genoux, pour reprendre son souffle. Pas à dire, elle attendrait un beau jour ensoleillé pour reprendre son exploration. Ou du moins un jour un peu moins humide et plus lumineux.

Récupérant son parapluie boueux et trempé, elle pressa le pas. Elle aurait mieux fait de patienter, finalement. Elle se retrouvait mouillée, nerveuse, et plus fatiguée par le voyage qu'elle ne l'avait cru. Mieux aurait valu faire une sieste à l'hôtel, douillettement allongée sous la couette à écouter la pluie tomber, plutôt que de s'aventurer dehors et de se faire tremper.

Pour comble de bonheur, voilà que le brouillard envahissait l'air, déferlant sur le sol telles les vagues sur la grève. Les volutes de brume devenaient épaisses comme les lianes, et le son de la pluie ressemblait au murmure d'une voix.

À moins que quelqu’un ne fût réellement en train de parler, dans une langue qu’elle ne comprenait pas, mais presque, songea-t-elle soudain. Elle accéléra le pas, aussi impatiente de sortir des bois qu’elle l’avait été d’y entrer.

Le froid se fit brutal, au point que de petits nuages de vapeur lui sortaient de la bouche. Les voix résonnaient à présent dans sa tête : « Demi-tour ! Demi-tour ! »

Partagée entre l’obstination et l’anxiété, elle continua d’avancer, finissant presque par courir sur le chemin glissant – et par sortir du bois, à la suite du chien.

La pluie n’était plus que de la pluie ; le vent, du vent. Le chemin débouchait sur une route bordée de quelques maisons aux cheminées surmontées d’un panache de fumée. Au-delà, la beauté des collines voilées de brume.

— Trop d’imagination, et pas assez dormi, conclut-elle à haute voix.

Devant les maisons, de petits jardins profitant du repos hivernal pour préparer les floraisons du printemps ; le long du trottoir et dans les allées particulières, quelques voitures stationnées.

Elle n’était plus bien loin, d’après la carte de Nan. Elle avança dans la rue, comptant les maisons.

Celle qu’elle cherchait était plus éloignée de la chaussée et de ses voisines que les autres, comme si elle avait besoin de place pour respirer. La jolie chaumière aux murs d’un bleu profond et à la porte rouge vif faisait elle aussi penser à un conte de fées – pourtant, une Mini gris argent était garée dans l’allée. La maison avait une extension en L se terminant par un bow-window en façade. Même au cœur de l’hiver, des pensées en pots aux couleurs vives ornaient le haut des marches, tournant leurs corolles exotiques vers le ciel pour profiter de la pluie.

Une vieille enseigne en bois était suspendue au-dessus du bow-window, où se lisait en lettres profondément gravées :

# LA TÉNÉBREUSE

— Je l’ai trouvée !

Iona resta un moment immobile sous la pluie, les yeux fermés. Chaque décision prise au cours des six semaines passées – peut-être même depuis sa naissance – l’avait menée ici.

Elle hésitait à se diriger vers le L – l’atelier, lui avait expliqué Nan – ou vers l’entrée de la maison. En s’approchant, elle aperçut une lumière reflétée par la vitre, puis des étagères portant des flacons de couleurs vives et pastel, et des bouquets d’herbes séchées. Des mortiers et des pilons, des jattes et… des chaudrons ?

De petits nuages de vapeur sortaient de l’un d’entre eux, posé sur la cuisinière, et une femme se tenait debout devant un plan de travail, réduisant un aliment en poudre.

La première pensée d’Iona fut qu’il était vraiment injuste que certaines femmes aient autant d’allure sans recherche apparente, juste avec un fouillis sexy de cheveux bruns relevés à la va-vite, un visage rosi par les efforts et par la vapeur. Avec sa fine ossature, elle serait belle à tout âge, et les commissures de sa bouche bien dessinée se relevaient légèrement en un sourire de contentement.

Était-ce l’œuvre des gènes, ou de la magie ? Pour certaines femmes, cela revenait au même.

Prenant son courage à deux mains, Iona tendit la main vers la poignée de la porte.

Elle l’avait à peine effleurée que la femme relevait la tête pour l’observer. Le sourire s’accentua en une expression polie de bienvenue. Iona entra dans l’atelier.

Le sourire s’estompa. Les yeux gris fumée la fixaient avec une telle intensité qu’Iona s’arrêta net, à peine le seuil franchi.

— Puis-je entrer ?

— C’est déjà fait.

— Euh… oui, en effet. J’aurais dû frapper. Je suis désolée, je… Mon Dieu ! ça sent incroyablement bon, ici. Romarin, basilique, lavande et… tout, en fait. Je suis désolée, répéta-t-elle. Vous êtes bien Branna O’Dwyer ?

— C’est moi, répondit la jeune femme en attrapant un essuie-mains sous le plan de travail et en s’approchant. Vous êtes trempée.

— Oh ! désolée. Je mets de l’eau partout. Je suis venue à pied du château. De l’hôtel. J’ai une chambre au château d’Ashford.

— Vous avez de la chance, c’est un endroit magnifique.

— Un vrai rêve, du moins ce que j’en ai vu pour le moment. Je viens juste d’arriver. Enfin… je suis là depuis deux heures environ, et j’ai tenu à vous rendre visite aussitôt. Je suis venue pour faire votre connaissance.

— Pourquoi ?

— Oh ! je suis désolée, c’est…

— Vous semblez désolée de beaucoup de choses en bien peu de temps.

— Hum… C’est l’impression que ça donne, c’est vrai, dit Iona en tirebouchonnant l’essuie-mains. Je m’appelle Iona. Iona Sheehan. Nous sommes cousines. Enfin, ma grand-mère Mary Kate O’Connor est une cousine de votre grand-mère Ailish… Ailish Flannery. Nous sommes donc… je m’y perds un peu : des cousines issues de germains ? ou issues d’issues de germains ?

— Une cousine est une cousine. Dans ce cas, enlève donc ces bottines boueuses, nous allons prendre le thé.

— Merci. Je sais bien que j’aurais dû écrire, ou téléphoner, ou je ne sais quoi. Mais j’avais peur que tu me dises de ne pas venir.

— Vraiment ? murmura Branna en mettant la bouilloire à chauffer.

— C’est juste qu’après avoir pris ma décision, j’avais besoin de continuer à aller de l’avant. J’ai toujours voulu visiter l’Irlande – cette histoire de racines –, mais je remettais chaque fois à plus tard, continua-t-elle en posant ses bottines boueuses près de la porte et en accrochant son

manteau à la patère. Et puis un jour… j'ai su que c'était maintenant. Sans plus perdre de temps.

— Va t'asseoir à la table du fond, près du feu. Le vent est froid, aujourd'hui.

— À qui le dis-tu ! Plus je m'enfonçais dans les bois et plus il était froid, j'en suis sûre, et puis… Seigneur ! l'ours !

L'énorme chien couché près de la petite cheminée leva la tête et la regarda avec cette même tranquillité qui l'avait caractérisé dans les bois.

— Je veux dire… le chien ! Quand il est apparu soudain d'entre les arbres, j'ai cru un instant que c'était un ours. Mais c'est vraiment un très gros chien. Il est à toi ?

— Il est à moi, et je suis à lui. Il s'appelle Kathel, et il ne te fera pas de mal. As-tu peur des chiens, cousine ?

— Non. Mais il est énorme ! C'est quel genre ?

— Quelle race, tu veux dire ? Son père était un lévrier irlandais, et sa mère, un croisé de danois irlandais et de lévrier écossais.

— Il a un air à la fois féroce et digne. Je peux le caresser ?

— C'est une affaire entre lui et toi, répondit Branna en venant poser le thé et les biscuits au sucre sur la table.

Elle s'abstint de commenter quand Iona s'accroupit et fit sentir le dos de sa main au chien, avant de lui caresser doucement la tête.

— Bonjour, Kathel. Je n'ai pas eu le temps de me présenter tout à l'heure. Tu m'as fichu une belle frousse.

» Je suis si heureuse de faire ta connaissance et d'être ici, continua-t-elle en se relevant et en souriant à Branna. Les choses se sont passées si vite, tout cela me tourne dans la tête. J'ai du mal à croire que je suis là, debout dans ton atelier.

— Assieds-toi, dans ce cas ! et bois ton thé.

— J'avais à peine entendu parler de vous, expliqua Iona en prenant place et en se réchauffant les mains sur sa tasse. Je veux dire, Nan m'avait

bien parlé des cousins. De ton frère et toi.

— Connor.

— Oui, Connor, et les autres qui vivent à Galway, ou à Clare. Ça fait des années qu'elle voulait m'amener ici, mais ça ne s'est pas fait. Mes parents – ma mère, surtout – n'y tenaient pas vraiment, puis ils se sont séparés, et après ça, tu sais comment c'est, on est ballotté de l'un à l'autre… Puis ils se sont remariés chacun de leur côté, et le plus bizarre est que ma mère a insisté pour que son premier mariage soit annulé. Il paraît que ça ne fait pas de moi une bâtarde, mais c'est pourtant l'impression que ça donne.

— J'imagine, oui, répondit Branna en haussant les sourcils.

— Après ça, il y a eu les études, puis mon travail, puis j'ai vécu quelque temps avec quelqu'un. Jusqu'au jour où je l'ai regardé en me demandant : « Pourquoi ? » Il n'y avait franchement rien entre nous à part l'habitude et la commodité, et on a besoin de plus, tu ne trouves pas ?

— Je trouve aussi, oui.

— Je veux plus que cela, par moments du moins. En fait, la plupart du temps j'ai l'impression de n'avoir jamais été à ma place. Là où j'étais, j'avais toujours le sentiment qu'il y avait quelque chose qui clochait un peu. Et puis, j'ai commencé à rêver – ou du moins à me rappeler mes rêves –, si bien que je suis allée voir Nan. Tout ce qu'elle m'a raconté aurait dû me sembler totalement fou. J'aurais dû me dire que c'était un tissu de sottises, et pourtant non. Cela m'a paru tout expliquer.

» Je jacasse, je jacasse… C'est le trac, expliqua-t-elle en prenant un biscuit qu'elle avala tout rond. Ils sont bons. Je suis…

— Ne me dis pas une fois de plus que tu es désolée. Ça finit par être pitoyable. Raconte-moi plutôt tes rêves.

— Il veut me tuer.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas. Ou du moins je ne savais pas. D'après Nan, il s'appelle, ou s'appelait, Cabhan, et c'est un sorcier. Maléfique. Il y a des

siècles et des siècles, notre ancêtre, la première Ténébreuse, l'a détruit. Sauf qu'une partie de lui a survécu. Aujourd'hui encore il veut me tuer. Enfin, nous tuer. Je sais, ça paraît insensé.

— Tu me trouves l'air surpris ? demanda Branna en buvant placidement son thé.

— Non. Tu as l'air très calme. J'aimerais bien pouvoir en dire autant. Et tu es si belle ! J'ai toujours voulu l'être, moi aussi. Et plus grande. Comme toi. Mais je jacasse… Je suis incapable de m'arrêter.

Se levant, Branna ouvrit un placard pour y prendre une bouteille de whiskey.

— C'est un jour idéal pour ajouter une goutte de whiskey à son thé. Tu as donc entendu l'histoire de Cabhan et de Sorcha, la première Ténébreuse, et c'est ce qui t'a décidée à venir en Irlande faire ma connaissance.

— En gros, oui. J'ai démissionné de mon travail, et j'ai vendu toutes mes affaires.

— Quoi ? Tu as tout vendu ? répéta Branna, qui pour la première fois parut réellement surprise.

— Dont vingt-huit paires de chaussures de grande marque – achetées en soldes, mais tout de même. Ça m'a fait un peu mal, mais je voulais tourner la page. Sans compter que j'avais besoin de cet argent pour venir ici. Et pour y rester. Mon visa me permet de travailler. Je vais me trouver un boulot, et un endroit où vivre.

Elle reprit un biscuit dans l'espoir que cela mettrait un terme à son flot de paroles, mais il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

— Je sais bien que c'est une folie de dépenser autant pour un séjour à Ashford, mais j'en avais vraiment envie. Je n'ai plus rien ni personne là-bas, à part Nan, et elle viendra me rejoindre si je le lui demande. J'ai le sentiment que je pourrais trouver ma place ici. Que je pourrais atteindre un équilibre. J'en ai assez de ne pas savoir pourquoi je ne m'intègre jamais.

— Quel genre de travail faisais-tu ?

— J’étais monitrice d’équitation. Guide de randonnée équestre, palefrenière. J’espérais autrefois devenir jockey, mais je les aime trop pour ça, et je n’avais pas la passion de la course et de l’entraînement.

— Tu parles des chevaux, bien sûr, dit Branna en hochant la tête et en l’observant.

— Oui. Ça se passe bien avec eux.

— J’en suis sûre. Je connais l’un des propriétaires des écuries du coin, l’hôtel y envoie ses clients. Ils organisent des promenades guidées, des leçons d’équitation… Boyle aurait peut-être quelque chose à te proposer.

— Tu plaisantes ? Jamais je ne m’étais imaginé trouver d’emblée un travail dans une écurie. Je pensais commencer par un boulot de serveuse, ou de vendeuse. Ce serait fantastique si ça pouvait marcher.

Certains auraient dit que c’était trop beau pour être vrai, mais Iona n’avait jamais été convaincue par cet adage. Pour elle, si c’était beau, ce devait être vrai.

— Écoute, je suis prête à nettoyer les stalles, à panser les chevaux. Tout ce qu’il veut.

— Je lui en toucherai un mot.

— Jamais je ne pourrai assez te remercier, répondit Iona en prenant Branna par la main.

Un éclat de lumière et de chaleur accompagna son geste.

Iona se mit à trembler, mais elle ne se dégagea pas et ne détourna pas le regard.

— Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que le moment est peut-être enfin venu. La cousine Mary Kate t’a-t-elle offert quelque chose ?

— Oui. Le jour où je suis allée la voir et où elle m’a raconté.

De sa main libre, elle attrapa le pendentif caché par son pull-over et montra l’amulette de cuivre à l’emblème du cheval.

— C’est Sorcha qui l’a fabriquée pour sa benjamine…

— Teagan, termina Iona. Pour la protéger de Cabhan. Pour Brannaugh, c'était le chien… J'aurais dû comprendre quand j'ai vu Kathel ! Et pour Eamon, c'était l'épervier. D'aussi loin que je m'en souvienne, elle me racontait ces histoires, mais je croyais que c'étaient juste des contes. C'était aussi ce que ma mère m'affirmait. Elle n'aimait pas que Nan me les raconte. Du coup, j'ai arrêté de lui en parler – à ma mère, je veux dire. Elle préfère ne pas trop se poser de questions.

— C'est pourquoi ce n'est pas elle qui a reçu l'amulette, mais toi. Elle n'était pas celle qui avait été désignée. Toi, si. La cousine Mary Kate était prête à venir ici, mais nous savions que ce n'était pas elle non plus, qu'elle était juste la gardienne de l'amulette, de l'héritage. D'autres avant elle la lui ont transmise, qui l'avaient préservée et attendaient que l'heure soit venue. C'est désormais toi qui en as hérité.

Et toi, songea Branna, tu es venue à moi.

— T'a-t-elle expliqué ce que tu es ? demanda-t-elle à haute voix.

— Elle m'a dit… que j'étais la Ténébreuse, répondit Iona avec un long soupir. Mais toi…

— La Ténébreuse est triple. Trois est un chiffre magique. Et nous sommes désormais trois : toi, moi, et Connor. Mais chacun d'entre nous doit accepter le tout, s'accepter soi-même et accepter l'héritage. Est-ce ton cas ?

— J'y travaille, affirma Iona en buvant une gorgée de thé au whiskey, dans l'espoir de se calmer.

— Que sais-tu faire ? Elle ne t'aurait pas transmis cette amulette si elle n'avait pas été certaine. Montre-moi ce que tu sais faire.

— Quoi ? Comme pour une audition ? dit Iona en essuyant ses paumes soudain moites sur son jean.

— J'ai pratiqué toute ma vie. Toi, non. Mais c'est dans ton sang. Ne sais-tu rien faire pour le moment ? demanda Branna en penchant son beau visage d'un air sceptique.

— Je sais faire certaines choses. C’est juste que je n’ai jamais… sauf avec Nan. (Mal à l’aise, et mécontente de l’être, elle approcha la bougie posée sur la table.) J’ai le trac ! marmonna-t-elle. Comme quand j’ai auditionné pour le spectacle de fin d’année, à l’école. Un vrai fiasco.

— Fais le vide dans ton esprit. Laisse venir.

Iona se força à respirer calmement, régulièrement, concentrant son attention et son énergie sur la mèche de la bougie. Elle sentit la chaleur monter en elle, la lumière s’insinuer. Puis elle souffla doucement.

La flamme tremblota, vacilla, puis brûla pour de bon.

— C’est génial, murmura Iona. Jamais je ne m’y ferai ! C’est… magique.

— C’est ton pouvoir. Il faut t’entraîner, le canaliser, le respecter. L’honorer.

— J’ai l’impression d’entendre Nan. Elle m’a montré quand j’étais encore petite, et j’y ai cru. Ensuite, j’ai pensé que c’étaient juste des tours de magie, comme le prétendaient mes parents. Et je crois… non, je sais que ma mère a dit à Nan d’arrêter, sans quoi elle ne serait plus autorisée à me voir.

— L’esprit de ta mère est fermé. Comme celui de beaucoup d’autres gens. Il n’y a pas de raison d’être en colère contre elle.

— Elle m’a empêchée de connaître tout cela. De savoir qui je suis.

— À présent, tu le sais. Tu peux faire d’autres choses ?

— Quelques-unes. Faire léviter des objets – pas de gros objets, et ça réussit une fois sur deux. Les chevaux. Je comprends ce qu’ils ressentent. Ça a toujours été le cas. J’ai essayé une fois une métamorphose, mais j’ai misérablement échoué. Mes yeux sont devenus pourpres, même le blanc des yeux, et mes dents brillaient comme un néon. J’ai dû prendre deux jours de congé maladie avant que ça disparaisse.

Amusée, Branna leur versa de nouveau du thé et du whiskey.

— Et toi, qu’est-ce que tu sais faire ? Je t’ai montré de quoi j’étais capable. À ton tour.

— C’est de bonne guerre.

Branna fit un geste vif de la main et lui montra une boule de feu blanc dans sa paume.

— Waouh ! C’est… Je veux faire ça, moi aussi, déclara Iona en approchant prudemment le bout de ses doigts pour sentir la chaleur sur sa peau.

— Alors, il faudra t’entraîner ; tu finiras par apprendre.

— Tu seras mon professeur ?

— Je te guiderai. C’est déjà en toi, mais il faut te montrer la voie… affiner. Je te donnerai des livres à lire et à étudier. Profite de ta semaine au château, et réfléchis bien à ce que tu veux, Iona Sheehan. Réfléchis bien, car, si tu commences, il ne sera plus question de faire demi-tour.

— Je ne veux pas faire demi-tour.

— Je ne parle pas de l’Amérique, ni de ta vie là-bas. Je parle de la voie que nous emprunterons. (Elle fit un nouveau geste vif de la main, le feu disparut, et elle reprit sa tasse de thé.) Cabhan, ou ce qu’il reste de lui, est sans doute pire que ce qu’il était jadis. Et ce qui demeure veut ce que tu possèdes, ce que nous possédons tous trois. Ainsi que notre sang. Ton pouvoir, ta vie, tu les risqueras l’un et l’autre, alors réfléchis, car ce n’est pas un jeu.

— Nan m’a dit que c’était un choix, mon choix. Elle m’a expliqué que Cabhan voudra ce que je possède, ce que je suis, et sera prêt à tout pour l’obtenir. Elle a pleuré quand je lui ai annoncé que je partais pour l’Irlande, mais elle était fière de moi aussi. Dès que je suis arrivée ici, j’ai su que j’avais fait le bon choix. Je ne veux pas ignorer qui je suis. Je veux juste le comprendre.

— Tu peux encore choisir de rester ou non. Si tu décides de rester, tu habiteras ici, avec Connor et moi.

— Ici ?

— C’est aussi bien que nous vivions ensemble. La maison est suffisamment grande.

Rien ne l’avait préparée à une telle proposition. Jamais personne dans sa vie ne lui avait fait un tel cadeau.

— Tu serais prête à me laisser vivre ici, avec vous ?

— Nous sommes cousines, après tout. Profite de ta semaine. Connor et moi avons choisi depuis longtemps, et juré d’accepter ce qui nous attend si le troisième d’entre nous se présentait. Mais toi, tu n’as pas eu une vie entière pour y penser, alors réfléchis à tous les aspects, et attends d’être totalement sûre. C’est à toi de décider, et à personne d’autre.

Et cette décision, quelle qu’elle soit, changerait la face des choses à jamais, songea Branna.

*OceanofPDF.com*

# 4

Iona fut aussi trempée au retour qu'à l'aller, sans que cela dissipe sa bonne humeur. Après s'être longuement réchauffée sous la douche, elle sortit un pantalon de flanelle et un tee-shirt chaud de sa valise avant de l'entreposer par terre – elle la viderait plus tard –, puis se glissa sous la couette.

Elle dormit comme une marmotte pendant quatre bonnes heures.

Elle se réveilla à la nuit tombée, complètement désorientée et affamée.

Refusant de se laisser distraire par le fouillis qui régnait dans la chambre, elle se contenta d'en extirper un jean, un pull, de bonnes chaussettes et des bottines. Puis, armée de son guide et de l'un des livres prêtés par Branna, elle se dirigea vers le restaurant qui jouxtait l'hôtel, à la fois pour le repas et la compagnie qu'elle y trouverait.

Le feu crépitait dans la cheminée tandis qu'elle dégustait un bol de soupe aux légumes grillés tout en parcourant son livre. Le mélange des accents autour d'elle – irlandais, américain, allemand, et peut-être bien suédois – était réconfortant. Elle opta pour du *fish and chips* et s'offrit un verre de champagne pour fêter cette première soirée.

Le sourire que lui adressa la serveuse en venant remplir son verre d'eau était aussi lumineux que sa chevelure d'un roux flamboyant.

— Vous avez bien mangé ?

— C'était merveilleux. Tout est merveilleux, dit Iona en s'étirant de bien-être et en souriant à son tour.

— C’est la première fois que vous venez à Ashford ?

— Oui. C’est un endroit extraordinaire. Je n’arrive toujours pas à croire que ce n’est pas un rêve.

— Il paraît que le temps va s’améliorer demain, si vous avez envie de vous balader.

— J’aimerais bien, oui.

Et si elle louait une voiture, songea Iona, pour voir comment elle se sentait sur les petites routes ? Peut-être valait-il mieux se contenter d’une balade à pied dans le village, pour le moment.

— En fait, j’ai déjà fait un tour dans le parc et les bois, cet après-midi, expliqua-t-elle à la serveuse.

— Malgré la pluie ?

— Je n’ai pas pu résister. Je voulais voir ma cousine. Elle habite tout près d’ici.

— Vraiment ? C’est toujours agréable d’avoir de la famille sur place quand on fait du tourisme. De qui s’agit-il, si ce n’est pas indiscret ?

— J’ai deux cousins, en fait, même si j’ai seulement vu Branna aujourd’hui. Branna O’Dwyer.

La jeune femme continua à sourire, mais la regarda avec curiosité.

— Ainsi, vous êtes une cousine des O’Dwyer ?

— Oui. Vous les connaissez ?

— Tout le monde connaît Branna et Connor O’Dwyer. Lui, il est fauconnier. L’hôtel propose des parcours découverte en partenariat avec l’école de fauconnerie, et c’est Connor qui s’en occupe. C’est une activité très populaire auprès de nos hôtes. Quant à Branna… elle a une boutique à Cong, nommée La Ténébreuse, d’après une légende locale. Elle fabrique des savons, des lotions toniques et capillaires, ce genre de choses.

— J’ai vu son atelier aujourd’hui. Il faudra que je passe voir la boutique et l’école de fauconnerie.

— Ce sont deux balades agréables à faire à pied à partir de l’hôtel. Bon, il est temps que je vous laisse finir votre repas !

La serveuse s’éloigna, mais Iona la vit échanger quelques mots avec l’une de ses collègues, puis toutes deux regardèrent dans sa direction.

Manifestement, les O’Dwyer excitaient la curiosité des gens du coin. Ce n’était guère surprenant ; en revanche, être là à terminer ses frites en sentant que l’on parlait d’elle la mit un peu mal à l’aise.

Ces deux serveuses savaient-elles que Branna n’avait pas seulement donné à sa boutique le nom d’une magicienne, mais qu’elle en était une elle aussi ?

Comme moi, d’ailleurs, songea Iona. Il est temps que je découvre ce que cela signifie exactement.

Elle ouvrit donc son livre et passa le reste du repas à lire.

La pluie se calma un peu, mais il y avait un vent à décorner les bœufs, ce qui l’incita à rentrer bien vite à l’hôtel, plutôt que d’aller explorer les rives de la Cong, comme elle l’avait prévu.

Le personnel de l’hôtel l’accueillit avec son amabilité habituelle. Elle prit sur les présentoirs les brochures consacrées à l’école de fauconnerie et aux écuries, puis demanda qu’on lui serve du thé dans sa chambre – après tout, elle était en vacances, ou presque.

Une fois remontée, elle mit livre et brochures de côté pour enfin s’occuper de ses valises.

Malgré la purge radicale subie par sa garde-robe, et la vente d’un maximum d’articles, il lui en restait plus que nécessaire. Elle avait apporté avec elle tout ce qui lui avait paru pouvoir servir dans sa nouvelle vie.

Elle avait à peine terminé de remplir l’armoire et la commode, et de remettre dans sa valise ce qui pouvait attendre, que le thé fut servi, avec des biscuits joliment présentés sur une assiette. Elle se remit en pyjama, s’assit sur son lit, bien calée par les oreillers empilés contre la tête de lit, et rédigea

un courriel sur son portable, afin d'annoncer à sa grand-mère qu'elle était bien arrivée et qu'elle avait déjà rencontré Branna.

L'Irlande est telle que tu me l'as racontée, et bien plus encore, même si j'ai encore vu peu de chose. Je peux en dire autant de Branna. C'est tellement généreux de sa part de me proposer de m'installer chez elle. Quant au château, il est splendide, et je vais savourer chaque minute de mon séjour, même si j'ai hâte d'aller vivre chez Branna – et Connor. J'espère faire bientôt sa connaissance. Si je décroche un boulot aux écuries, ce sera parfait. Alors, croise les doigts pour moi !

Imagine-moi dans un superbe lit d'un château irlandais, Nan, occupée à boire mon thé et à réfléchir à l'avenir. Je n'ai pas oublié ce que tu m'as dit, que ce ne serait pas aisé, et que je serais confrontée à des choix difficiles. Branna ne m'a laissé aucun doute à ce sujet elle non plus. Mais je suis très excitée et très heureuse.

J'ai l'impression d'avoir enfin trouvé ma place.

Demain, j'irai voir les écuries, l'école de fauconnerie, le village et la boutique de Branna. Je te raconterai.

Je t'aime,

Iona

Tant qu'elle y était, elle accomplit ses devoirs filiaux en envoyant des courriels à son père et à sa mère. Puis écrivit avec bonne humeur à quelques amis et anciens collègues, en se promettant de leur envoyer quelques photos une autre fois.

Elle remit la batterie de son portable à charger, prit ses livres et les brochures, et cette fois se glissa sous la couette en se calant contre les oreillers.

Heureuse jusqu'au fond du cœur, elle parcourut les brochures en s'attardant sur les photographies. L'école de fauconnerie semblait fascinante. Et les écuries, parfaites. Sa mère se plaisait à répéter : « N'espère pas trop de l'avenir. »

Mais Iona en espérait mille et une choses.

Elle glissa sous son oreiller la brochure des écuries, dans l'espoir que la nuit porte conseil au propriétaire et qu'il l'embauche. Puis elle rouvrit le livre de Branna.

Vingt minutes plus tard, la lumière toujours allumée, le plateau et la théière posés sur le lit à côté d'elle, elle dormait à poings fermés.

Cette fois, elle rêva d'éperviers et de chevaux, et de l'énorme chien noir. De la chaumière nichée au cœur du bois de feuillus, où le brouillard rampait à ras de terre.

Elle descendit d'un cheval du même gris que le brouillard et traversa les brumes, le capuchon de sa mante protégeant ses cheveux. Elle porta des roses, marque d'amour, jusqu'à la pierre polie par les ans, profondément gravée par le chagrin et par la magie. Elle y déposa ses roses, blanches comme l'innocence qu'elle avait perdue.

— Je suis rentrée, maman. Nous sommes tous trois à la maison.

Du bout des doigts, elle essuya les larmes qui ruisselaient sur ses joues, puis parcourut l'inscription :

*SORCHA*
*La Ténébreuse*

Les mots se mirent à saigner sur la pierre.

*Je t'attends.*

Ce n'était pas la voix de sa mère, mais celle de Cabhan. En dépit de tout ce qui avait été accompli, de tout ce qui avait été sacrifié, il avait survécu.

Elle le savait déjà. Ils le savaient tous. N’était-ce pas pour cette raison, autant que pour voir la tombe de sa mère, qu’elle était venue seule ?

— Tu attendras longtemps, dans ce cas. Un jour, une lune, mille ans, mais jamais tu n’auras ce que tu convoites.

*Tu viens seule, à la clarté des étoiles. Tu es en quête d’amour. Je te donnerai ce que tu cherches.*

— Je ne suis pas seule. Je ne suis jamais seule.

Elle fit volte-face, son capuchon tomba, et ses cheveux blonds brillèrent à la clarté des étoiles.

Le brouillard déroula ses volutes avant de prendre l’apparence d’un homme. Ou de ce qui avait été un homme.

Elle l’avait déjà affronté, dans son enfance. Mais elle avait plus que des pierres à sa disposition, à présent.

Une ombre, c’était ce qu’il était désormais. Une ombre qui hanterait ses rêves, étoufferait la lumière.

*Tu es jolie et mignonne tout plein ! Une femme à présent, mûre à point. Est-ce que tu jettes toujours des pierres ?*

Tout en le regardant droit dans les yeux, elle surveillait le flamboiement de la pierre rouge qu’il portait autour du cou.

— Je vise aussi bien que par le passé.

Il se mit à rire et se rapprocha insidieusement. Elle perçut son odeur aux relents de soufre. Seul un marché avec le diable pouvait avoir assuré sa survie.

*Ta mère n’est plus là pour te cacher derrière ses jupes. Je l’ai vaincue, lui ai pris la vie, ai brisé son pouvoir entre mes mains.*

— Tu mens. Nous crois-tu aveugles ? Nous crois-tu ignorants du passé ?

Son amulette était animée d’une pulsation rougeoyante – son cœur, songea-t-elle. Son centre, son pouvoir. Elle avait bien l’intention de la lui prendre, quel que soit le prix à payer.

— D’un baiser, elle t’a brûlé. Et moi, je t’ai marqué jusqu’à ce jour.

Elle tendit les mains dans sa direction, les doigts crochus, et la marque qu’il portait à l’épaule se mit à brûler comme une flamme.

Il hurla, et elle en profita pour bondir vers lui, essayant de lui arracher son amulette. Il riposta aussitôt de ses doigts transformés en griffes, et lui lacéra le dos de la main.

*Soyez maudits, toi et tous ceux de ton sang. Je t’écraserai sous mes poings, j’exprimerai ce que tu es dans une coupe en argent. Et je le boirai.*

— Ceux de mon sang t’enverront en enfer.

Elle lui porta un coup de sa main ensanglantée, y insufflant tout son pouvoir.

Mais le brouillard s’effilocha, si bien qu’elle frappa dans le vide. La pierre rouge continua de battre, battre encore, puis disparut.

Dans son rêve, Cabhan semblait regarder son adversaire droit dans les yeux. Et lire dans son esprit.

— Ceux de mon sang t’enverront en enfer ! répéta-t-elle. Ce n’est pas moi, en ce temps et en ce lieu, qui m’en chargerai. Mais ce sera toi, à ta propre époque. Ne l’oublie pas.

Soutenant sa main blessée, elle appela son cheval. Se mit en selle. Se retourna une fois pour contempler la pierre tombale, les fleurs, la maison qu’elle avait connue autrefois.

— Sur mon amour j’en fais le serment, nous n’échouerons pas, quand bien même nous faudrait-il mille vies terrestres. Une nouvelle vie se prépare, ajouta-t-elle en posant la main sur son ventre arrondi.

Puis elle s’éloigna à travers bois pour regagner le château où elle demeurait avec sa famille.

Iona se réveilla en tremblant. Sa main droite était traversée d’une pulsation douloureuse, et elle tâtonna de la gauche pour trouver la lumière. Le dos de sa main était labouré de sillons à vif ruisselant de sang.

Bouleversée, elle ne put retenir un cri, se leva précipitamment et attrapa une serviette dans la salle de bains avant de s'approcher du lavabo.

Elle n'eut pas le temps d'emmailloter sa blessure qu'elle commença déjà à changer. Fascinée et horrifiée tout à la fois, Iona regarda les sillons se refermer ; le sang sécha puis disparut avec la douleur. En l'espace de quelques secondes, sa main ne portait plus aucune marque.

Un rêve ? Non. Une vision ? Une vision dont elle avait été à la fois actrice et spectatrice.

Elle avait physiquement ressenti la douleur – ainsi que la fureur, le chagrin. Elle avait senti le pouvoir, plus que jamais auparavant, plus qu'elle ne savait en posséder.

Le pouvoir de Teagan ?

Levant les yeux, Iona s'étudia dans le miroir, rappela les images de son rêve. C'était pourtant son propre visage qu'elle avait vu… ou bien se trompait-elle ? Sa silhouette, sa couleur de cheveux.

Mais pas sa voix, songea-t-elle soudain. Ni sa langue maternelle, même si elle avait compris chaque mot. Sans doute du vieil irlandais.

Elle avait besoin d'en savoir plus, d'en apprendre plus. De comprendre comment elle pouvait se retrouver aspirée par des événements survenus des centaines d'années auparavant, au point de ressentir une douleur physique.

Se penchant au-dessus du lavabo, elle s'éclaboussa le visage d'eau froide et aperçut l'heure à sa montre. Pas même quatre heures du matin, mais sa nuit était terminée. Son horloge interne finirait par s'adapter au décalage horaire ; pour l'instant, autant prendre les choses comme elles se présentaient. Elle pouvait lire jusqu'au lever du soleil.

Elle retourna dans sa chambre et souleva le plateau portant la théière, resté sur le lit pendant qu'elle dormait. Sur les jolis draps blancs, trois gouttes rouges. De sang. Le sien !

Elle n'avait donc pas seulement souffert dans ce rêve – ou cette vision –, elle avait aussi saigné.

Quel était ce pouvoir capable d'agir sur elle dans ses rêves et de faire saigner une blessure reçue par son ancêtre ?

Laissant le plateau où il était, elle s'assit sur le bord du lit, effleura sa gorge de ses doigts.

Que serait-il arrivé si ces griffes l'avaient atteinte là, lui sectionnant la jugulaire ? Serait-elle morte ? Un rêve était-il capable de tuer ?

Ce n'étaient pas des livres qu'il lui fallait ! C'étaient des réponses, et elle savait qui les détenait.

À six heures, pleine d'énergie après un bon café, elle reprit l'allée qui, de fontaines en massifs fleuris puis en vertes pelouses, la menait vers le bois de feuillus. Cette fois, la lumière était douce et claire, même si elle se fit plus pâle au travers des branches quand le chemin rétrécit. À la différence de la première fois, Iona remarqua les panneaux indiquant l'école de fauconnerie et les écuries.

Elle se promit d'aller y faire un tour un peu plus tard dans la matinée, et de terminer par une balade à Cong. Dans l'immédiat, pas question de se satisfaire d'une pile de livres et de quelques tours de magie.

Son rêve était toujours si présent qu'elle se surprit à examiner sa main pour y détecter les traces de griffes.

Un long cri aigu lui fit lever la tête. Un épervier planait dans le ciel d'un bleu délavé, dessinant une magnifique trajectoire d'un brun doré qui tourna et tourna avant de fondre vers le sol. Elle aurait juré avoir perçu le souffle de ses ailes quand il se glissa entre les cimes pour venir se percher sur une branche, juste au-dessus d'elle.

— Mon Dieu ! tu es absolument splendide !

Il la fixait de ses yeux dorés, sans ciller, les ailes royalement repliées le long du corps. Elle eut l'idée extravagante qu'il avait laissé sa couronne chez lui.

Évitant tout geste brusque, elle prit son téléphone dans la poche arrière de son pantalon et ouvrit l'application photo en retenant son souffle.

— J’espère que tu ne m’en voudras pas. Ce n’est pas tous les jours que l’on rencontre un épervier ! Ou un faucon. Je ne suis pas sûre de savoir à quelle espèce tu appartiens. Si tu me permets…

Elle cadra et prit le cliché, puis un second.

— Tu chasses, ou tu fais ta balade matinale ? Je suppose que tu viens de la fauconnerie, mais…

Elle s’interrompit en voyant le rapace tourner la tête. Elle aussi avait eu l’impression d’entendre un lointain sifflet. L’épervier réagit aussitôt ; il quitta sa branche, plongea un instant vers le sol, puis disparut entre les cimes.

— Pas à dire, je vais m’inscrire pour une sortie de découverte des rapaces ! décida-t-elle en vérifiant ses photos avant de ranger son téléphone.

Elle arriva au niveau de l’arbre déraciné et du mur de lianes. De nouveau elle se sentit attirée, mais elle résista. Ce n’était ni le jour ni l’heure ; les émotions provoquées par son rêve étaient trop vives.

D’abord, des réponses.

Le chien était assis à l’orée du bois, comme s’il l’attendait. Il agita la queue en signe de bienvenue, accepta une caresse sur la tête.

— Bonjour, Kathel. Je suis bien contente de ne pas être la seule debout à cette heure-ci. J’espère que Branna ne va pas m’en vouloir de me pointer aussi tôt, mais j’ai réellement besoin de lui parler.

Kathel la précéda jusqu’à la jolie chaumière bleue et l’attendit devant la porte rouge vif.

— Nous y voilà !

Elle utilisa le heurtoir en forme de nœud de la Trinité, tout en se demandant comment elle allait présenter sa visite à sa cousine.

Mais ce ne fut pas Branna qui ouvrit la porte. Ce fut son frère.

Avec sa masse de cheveux souples d’un brun roux et son visage à l’élégante ossature, il ressemblait à un prince guerrier ébouriffé, à peine tiré

du sommeil. Des yeux verts comme les collines la contemplèrent en clignotant.

Grand et mince, il était vêtu d'un pantalon de flanelle grise et d'un pull blanc dont la couture se défaisait.

— Je suis désolée, commença-t-elle, avant de se dire qu'elle semblait vouée à prononcer ces mots quand elle venait ici.

— Bonjour. Tu dois être notre cousine américaine, Iona.

— Oui, je…

— Bienvenue chez nous.

Deux bras solides l'enveloppèrent avec un tel enthousiasme qu'elle décolla sur la pointe des pieds. Cet accueil enjoué et chaleureux lui mit les larmes aux yeux, et elle oublia toute nervosité.

— Je suis Connor, au cas où tu n'aurais pas deviné. C'est Kathel qui t'a amenée ?

— Non, enfin, oui. Je voulais de toute façon vous voir, mais il est venu à ma rencontre.

— Entre ! viens te mettre au chaud. L'hiver n'a pas encore dit son dernier mot.

— Merci. Je sais qu'il est tôt…

— C'est certain. Les journées refusent d'attendre quelques heures de plus pour commencer !

D'un geste de la main qui parut à la fois nonchalant et miraculeux à Iona, il fit jaillir les flammes des mottes de tourbe entassées dans la cheminée de la salle de séjour.

— Allons déjeuner, continua-t-il, et tu me raconteras tout ce qu'il y a à savoir sur Iona Sheehan.

— Ce ne sera pas bien long !

— Oh ! je suis sûr du contraire, répondit-il en la prenant par la main.

La maison lui laissa une impression de couleurs, de vie et de lumière, de senteurs de vanille et de feu de cheminée. Et d'espace, bien plus qu'elle ne

s’y attendait.

Ils aboutirent dans la cuisine, qui avait sa propre cheminée en pierre, de longs plans de travail couleur d’ardoise, et des murs peints d’un bleu doux. Des herbes en pots semblaient se plaire sur les larges appuis de fenêtre, des casseroles en cuivre étaient pendues au-dessus de l’îlot central. Les placards gris foncé révélaient toute une vaisselle colorée derrière leurs portes vitrées. Dans une véranda étaient installées une belle table ancienne et des chaises joliment dépareillées.

Le mélange de simplicité campagnarde et d’efficacité contemporaine promise par l’électroménager faisait merveille.

— Quelle belle cuisine ! Elle pourrait figurer dans une revue de décoration.

— Tu trouves ? Il faut dire que Branna a des idées bien arrêtées, et cette cuisine est l’une d’entre elles. Tu sais cuisiner ? continua-t-il avec un bref sourire charmeur, en penchant la tête pour l’examiner.

— Euh… un peu. Enfin, je peux préparer à manger, mais je suis nulle.

— Quel dommage ! Je n’ai plus qu’à m’y mettre. Café, ou thé ?

— Café, merci. Mais tu n’es pas obligé de cuisiner.

— Si… si je veux manger, ce qui est le cas. En général, c’est Branna qui cuisine ; moi, je suis à la plonge. Mais je me débrouille pour le petit déjeuner.

Il appuya sur les boutons d’une intimidante cafetière électrique, sortit du réfrigérateur des œufs, une motte de beurre et du bacon.

— Enlève ton imperméable et fais comme chez toi, Iona. Branna m’a dit que tu t’offrais la vie de château à Ashford pendant quelques jours, avant de venir ici. Tu t’y plais ?

— C’est un lieu de rêve. Hier, j’ai passé bien trop de temps à dormir. Je compense manifestement aujourd’hui ! Ça ne te dérange pas que je m’installe ici ?

— Quelle question ! Nous nous relaierons pour la plonge, c’est autant de gagné pour moi !

Il décrocha un poêlon et le posa sur la cuisinière.

— Les tasses sont là, dit-il avec un geste à l’appui ; la crème, là, si tu en veux ; et le sucre, là.

Il déposa le bacon dans le poêlon, et elle admira son aisance, aussi miraculeuse que sa manière d’allumer le feu d’un simple geste du poignet.

— D’après ce que Branna m’a raconté, tu voudrais travailler aux écuries ?

— J’aimerais vraiment.

— Je sais qu’elle en a touché un mot à Boyle. Il en discutera avec toi aujourd’hui.

— C’est vrai ? (Son cœur fit un bond dans sa poitrine.) C’est génial ! Fantastique. Quand j’ai tout plaqué pour venir ici sans véritable projet, ni travail ni endroit où habiter, les gens ont eu tendance à penser que j’avais perdu la tête.

— Ce ne serait plus une aventure si l’on savait à l’avance ce que l’on va faire !

— Je suis bien d’accord, répondit-elle avec un grand sourire. Et voilà que j’ai déjà un entretien d’embauche, et une famille avec laquelle je vais vivre ! En plus, alors que je n’avais vraiment pas prévu hier soir de sortir à pied à six heures du matin, j’ai vu un épervier dans les bois. Il a piqué droit vers moi et s’est posé sur une branche pour m’observer. J’ai pris des photos. (Elle sortit son téléphone pour les lui montrer.) Je suppose que tu seras capable de me dire de quel genre d’épervier, ou de faucon, il s’agit.

Tout en ôtant le bacon du poêlon, Connor pencha la tête pour mieux voir l’image.

— En fait, c’est une buse de Harris – comme celles que l’on utilise pour nos parcours découverte. Un beau rapace. Cette buse s’appelle Merlin et appartient à Fin. Finbar Burke, précisa-t-il. Il est copropriétaire des écuries

avec Boyle, et c’est lui qui a créé l’école de fauconnerie d’Ashford. Il possède pas mal de choses à droite et à gauche.

— J’aurai aussi un entretien avec lui ?

— Oh ! il laissera sans doute Boyle s’en occuper. Beaucoup de crème et deux sucres dans mon café, s’il te plaît.

— Comme moi.

— Branna, c’est juste une goutte de crème. Prépare-le-lui. Elle est en train de descendre, et elle va en avoir besoin.

— Comment sais-tu…

Il eut un sourire amusé.

— Elle envoie des vibrations féroces le matin avant son café. Comme il est un peu tôt pour elle, je ne serais pas étonné qu’elle morde.

Iona attrapa une troisième tasse et s’empressa d’y verser du café. Elle était en train d’y ajouter une goutte de crème quand Branna entra, les cheveux lâchés jusqu’à la taille, le regard noyé et peu commode.

Elle prit la tasse que lui tendait Iona et avala deux grandes gorgées en l’observant.

— Qu’est-ce qui se passe ? grommela-t-elle.

— Hé ! ne la malmène pas, protesta Connor. Elle a passé un mauvais moment. Laisse-lui une chance de se nourrir un peu.

— Je doute qu’elle soit venue ici à l’aube pour prendre le petit déjeuner. Quant à toi, Connor, tes œufs vont être trop cuits, comme d’habitude.

— Allons donc ! Coupe plutôt du pain et mets-le à griller, elle nous racontera quand elle aura retrouvé son calme.

— *Elle* est là, leur rappela Iona.

— À six heures et demie du matin, ajouta Branna, tout en prenant le couteau à pain et en enlevant le torchon qui couvrait la miche posée sur une planche à découper.

— Je suis désolée, mais…

— Elle commence une phrase sur deux par « je suis désolée », commenta Branna en coupant le pain avec vigueur et en en mettant une tranche dans le grille-pain.

— Bon sang ! finis ton café avant que ta mauvaise humeur me coupe l'appétit. Donne-nous des assiettes, Iona, dit-il gentiment, tandis que sa sœur s'adossait au plan de travail pour boire son café, l'air maussade.

Sans répondre, Iona attrapa des assiettes et des couverts dans les placards désignés par Connor, puis mit la table.

Elle s'assit avec ses cousins, contempla le monceau d'œufs et de bacon dans son assiette, la corbeille de pain grillé, et les écouta se chamailler à propos de la cuisson des œufs, du linge propre qui n'avait pas été plié et des courses à faire au marché.

— J'ai semé la zizanie entre vous en venant d'aussi bonne heure. Du coup, vous vous disputez, mais…

— Nous ne nous disputons pas, affirma Connor avant d'engouffrer une bouchée d'œufs. Pas vrai, Branna ?

— Nous communiquons ! précisa cette dernière, avant de se mettre à rire en rejetant vers l'arrière ses magnifiques cheveux bruns et de mordre dans son pain grillé. Si nous nous disputions, il n'y aurait pas que les œufs de brûlés !

— Ils ne sont pas brûlés ! protesta Connor. Ils sont… fermes.

— Ils sont très bien, intervint Iona.

Branna lui jeta un regard incrédule, avant d'ajouter :

— Tu aurais sûrement mieux mangé à l'hôtel. Le chef est excellent.

— J'avais autre chose en tête que la nourriture, ce matin. Je ne peux pas me contenter de lire, et d'avancer en tâtonnant… Je ne peux rien décider tant que je ne sais pas vraiment.

— Maintenant qu'elle s'est nourrie un peu, dit Branna à Connor, elle va pouvoir nous raconter ce qui s'est passé, n'est-ce pas, Iona ?

— J'ai fait un rêve qui n'était pas un rêve.

Elle le leur raconta, rapportant tous les détails dont elle se souvenait.

— Laisse-moi voir ta main, l'interrompit Branna. Celle qui a saigné.

Elle prit la main d'Iona dans la sienne, en effleura le dos du bout des doigts. La peau se fendit, le sang perla.

— Tiens-toi tranquille ! dit-elle d'un ton sec quand Iona réprima un cri en essayant de se dégager. Ce n'est plus qu'un souvenir. Ça ne te fait plus mal. C'est juste le reflet de ce qui s'est passé.

— C'était réel. Ça m'a fait mal, ça m'a brûlée. Et il y avait du sang sur le drap.

— À ce moment-là, oui, c'était réel. À présent, ce n'est plus qu'un reflet.

Elle effleura de nouveau la peau du bout des doigts, et la plaie disparut.

— J'étais enceinte, reprit Iona. Enfin, *elle* était enceinte, je veux dire. Dans la vision, ou le rêve. Lui ne le savait pas. Il ne le voyait pas, ou ne le sentait pas, je ne sais pas quel mot utiliser.

» Il faut que j'en sache plus, Branna, continua-t-elle avec agitation, en se passant les deux mains dans les cheveux. Tu m'as dit que je devais soigneusement réfléchir, mais comment le pourrais-je alors que je ne sais pas tout ?

— Tout se tient, répondit Branna, et Connor approuva d'un hochement de tête. Tu es plus ouverte que je ne le pensais. Je te donnerai quelque chose pour filtrer les visions ; disons que ça t'aidera peut-être à garder une distance minimale. Connor et moi te guiderons de notre mieux. Mais nous ne pouvons pas te dire ce que nous ignorons. Si Teagan est retournée seule à la chaumière au cœur des bois, y a affronté Cabhan, c'est toi qui nous l'apprends.

— Branna et moi connaissons des bribes de cette histoire ; tu en sauras plus peu à peu. Nous sommes l'un et l'autre remontés dans le temps, nous avons eu des aperçus, ressenti ce que tu ressens aujourd'hui.

— Mais nous n'étions que deux, ajouta Branna. Il faut être trois.

— Il s’est montré plus audacieux avec toi, parce que tu es plus vulnérable. Ce ne sera pas toujours le cas, assura Connor.

Tout en ayant le sentiment d’être ridicule, elle posa la question qui la tracassait.

— Peut-il me tuer si je retourne dans le passé pendant mon sommeil ?

— Il pourrait essayer, et il essaiera probablement, répondit Branna sans détour, et sans paraître trouver la question ridicule. Tu l’en empêcheras.

— Comment ?

— Grâce à ta volonté, et à ton pouvoir. Grâce à l’amulette que tu portes et dois porter en permanence, et grâce à ce que je te donnerai.

Branna cessa de pousser de sa fourchette les œufs restant dans son assiette, reprit sa tasse de café, et de nouveau observa Iona par-dessus le bord.

— Mais tu dois bien comprendre que, si tu restes, si tu choisis de t’associer à nous et d’être ce que tu es, il s’attaquera à toi. Tu dois prendre la décision en toute liberté, en étant consciente du danger, ou bien partir vivre ta vie ailleurs.

Tout cela était complètement incroyable. Pourtant, elle avait vécu ce rêve, senti la douleur.

Elle avait aussi conscience d’être désormais happée par ce qui vivait en elle.

Si les ponts brûlaient, se redit-elle, c’était dans l’espoir d’en construire de nouveaux. Où qu’ils conduisent. Or ces nouveaux ponts lui avaient déjà permis de comprendre, mieux que jamais auparavant, ce qu’elle était, qui elle était.

— Je reste ici.

— Tu as eu peu de temps pour réfléchir, commença Branna, mais Iona secoua la tête.

— Je sais, sans le moindre doute, que je n’ai jamais été à ma place où que ce soit jusqu’à présent. J’ai l’intuition que c’est parce que ma place est

ici. Je suis originaire de ce pays et descends de Teagan. J'ai aussi compris que, cette nuit, elle voulait que je la voie blesser Cabhan, que je constate qu'il avait peur. Est-ce… N'est-ce pas un moyen de me dire que je peux lui faire du mal ?

— Si ta place est ici – et je le crois –, eh bien ! tu y es désormais. Ne cherche pas à franchir trop vite les obstacles, intervint Connor en lui tapotant la main. Tu en es au tout début.

— Je suis une excellente cavalière, les obstacles ne me font pas peur. J'apprendrai. Enseignez-moi ce que je dois savoir. Montrez-moi ! demanda-t-elle en se penchant vers eux, mue par l'urgence.

— Ce n'est pas la patience qui te caractérise ! remarqua Branna en se calant contre son dossier.

— Ça dépend, répondit Iona. Pas vraiment, je le reconnais.

— Il t'en faudra, pourtant. Mais nous allons avancer. À petits pas.

— Parlez-moi de la chaumière où ils vivaient, où Sorcha est morte. Elle existe toujours ? Il y a un grand arbre déraciné, et de grosses lianes…

— Ne va pas là-bas, coupa Branna. Pas encore, et pas seule.

— Elle a raison. Tu devras attendre. Promets-nous de ne pas chercher à approcher seule, ajouta Connor en lui prenant la main, l'irradiant aussitôt de sa chaleur. Donne-moi ta parole, et je saurai si tu comptes la tenir.

— D'accord. Je le promets. Mais vous m'y emmènerez.

— Pas aujourd'hui. J'ai des choses à faire, et Connor doit aller à son travail. Quant à toi, il faut que tu ailles voir Boyle.

— Maintenant ?

— Après le petit déjeuner, ce sera bien suffisant, et après avoir fait la vaisselle pour te faire pardonner de m'avoir tirée du lit à une heure impossible ! Reviens un peu plus tard. Je devrais avoir terminé vers trois heures.

— Je serai là.

Rassérénée, Iona prit une nouvelle tranche de pain grillé.

OceanofPDF.com

# 5

Revenue sur le sentier à travers bois, Iona essaya de se préparer à l'entretien avec Boyle, de réfléchir à ce qu'elle devrait dire, et à la manière de le formuler. Elle espérait que sa tenue vestimentaire ferait l'affaire – elle portait un jean et son pull rouge favori depuis son départ de l'hôtel, ne s'étant pas attendue à avoir aussi vite un entretien d'embauche. Après tout, elle se présentait pour un travail de palefrenière ou de valet d'écurie ; elle n'avait pas vraiment besoin d'un tailleur et d'un attaché-case… qu'elle ne possédait pas, de toute façon.

Ce qu'elle avait sur elle, c'était son curriculum vitæ, les recommandations de ses précédents employeurs, et les références fournies par ses élèves ou leurs parents.

Peu importait pour l'instant le salaire qu'on lui proposerait. L'essentiel était de mettre un pied dans la porte. À partir de là, elle avait bien l'intention de faire ses preuves, et ce serait d'autant plus facile qu'elle aurait non seulement un emploi, mais un travail qu'elle adorait.

Le trac lui nouait le ventre, comme chaque fois qu'elle désirait trop intensément quelque chose. Elle se promit d'éviter de se transformer en moulin à paroles quand elle verrait son employeur potentiel, ou de l'envoyer paître.

Dès qu'elle arriva dans la clairière et aperçut le bâtiment, son trac disparut. La forme des écuries, la peinture rouge décolorée par les intempéries, les deux chevaux passant la tête par le vantail ouvert, les

remorques, les vans disséminés sur les espaces gravillonnés… elle se retrouvait dans son élément, presque chez elle.

Les odeurs de foin, de grain, de chevaux, de crottin, de cuir et de graisse à sabots lui allèrent droit au cœur. Elle en fut submergée et s'approcha aussitôt des chevaux, sans pouvoir se retenir.

L'alezan la regarda calmement s'avancer. Il s'ébroua, bougea, baissa la tête quand elle lui caressa la joue, puis la poussa gentiment du nez.

— Je suis contente moi aussi de faire ta connaissance. J'espère que nous nous verrons souvent. Tu es très beau.

Les yeux clairs, le poil propre, lustré, la crinière bien brossée, et un naturel apparemment accommodant, remarqua-t-elle. Ces chevaux bien soignés et en bonne santé plaidaient en faveur de Boyle McGrath et de Finbar Burke, qu'elle n'avait pas encore rencontrés.

— Et ton ami, qui est-ce ?

Elle se tourna vers le deuxième cheval, un bai vigoureux qui se frottait l'encolure au chambranle de la porte, faisant mine de ne pas s'intéresser à elle.

Quand elle fit un pas vers lui, il coucha les oreilles. Iona se contenta d'incliner la tête sur le côté en essayant de le calmer par la pensée, jusqu'à ce qu'il redresse les oreilles.

— Voilà. Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Je suis juste passée vous dire bonjour.

Elle lui flatta rapidement l'encolure.

— C'est Caesar qui vous jauge.

Iona se retourna pour regarder l'amazone en bottes de cheval qui se tenait derrière elle. Elle était vêtue d'un pantalon de cheval ajusté qui épousait ses formes, et d'une grossière chemise écossaise. Ses cheveux d'une riche teinte brune, qu'elle portait en une longue tresse ébouriffée, rappelèrent à Iona le précieux manteau de vison de sa grand-mère. Si son

accent était typiquement irlandais, sa peau dorée et ses yeux bruns évoquaient des Gitans réunis autour du feu, et un climat ensoleillé.

— Il aime bien jouer les farouches lors de la première rencontre. Il n'aime pas trop qu'on le caresse… d'habitude, ajouta-t-elle en voyant qu'Iona continuait à le flatter.

— Il préfère se montrer prudent avec les inconnus. Ce sont des chevaux de randonnée, tous les deux ?

— Nous gardons Caesar pour les cavaliers expérimentés, mais ils travaillent tous deux ici, oui.

— J'espère que ce sera mon cas aussi. Je m'appelle Iona Sheehan. Je suis venue voir Boyle McGrath.

— Ah oui ! vous êtes la Yankee, la cousine de Connor et de Branna. Je suis Meara Quinn, précisa-t-elle en s'approchant pour serrer la main d'Iona tout en la jaugeant d'un œil avisé. Vous êtes bien matinale !

— J'ai encore un peu de mal avec le décalage horaire. Je peux revenir plus tard, si vous préférez.

— Oh ! maintenant, c'est très bien. Boyle n'est pas encore arrivé, mais il ne va pas tarder. Je peux vous faire faire le tour du propriétaire, si vous voulez.

— Volontiers. Vous travaillez ici depuis longtemps ? poursuivit Iona, oubliant sa nervosité comme l'avait fait Caesar.

— Huit ans, à peu près. Pas loin de neuf, à bien y réfléchir. Quand on aime, on ne compte pas !

Elle passa devant, marchant à grandes foulées de ses longues jambes, si bien qu'Iona dut presser le pas. Sur le côté, une pièce abritait un fouillis de bombes, de guêtres et de bottes. Un chat tigré, mince, se faufila vers la sortie, jetant à Iona un œil aussi avisé que celui de Meara.

— C'était Darby, qui nous fait l'honneur d'habiter ici. Nous supportons son mauvais caractère parce que c'est un redoutable chasseur de rats et de souris. Il gagne sa pâtée, va et vient à sa guise.

— La belle vie pour qui peut se l’offrir.

— Exactement ! répondit Meara en souriant. De notre côté, nous proposons des randonnées équestres, des promenades guidées entre le Lough Corrib et le Lough Mask. Les gens réservent en général pour une heure, mais peuvent demander plus s’ils le désirent et s’ils sont prêts à payer. Le manège est par ici.

À l’entrée d’Iona, une femme d’une trentaine d’années montée sur un alezan compact suivait les instructions d’un petit homme trapu en jean.

— C’est Mick. Il a été jockey dans sa jeunesse, et il en a gardé un stock inépuisable d’anecdotes.

— J’aurais plaisir à les entendre.

— Vous y aurez droit si vous passez plus de cinq minutes ici, n’en doutez pas !

Meara se campa les mains sur les hanches pour observer Mick, et Iona suivit son regard.

— Lors d’une course à Roscommon, reprit Meara, il a fait une mauvaise chute qui a mis fin à sa carrière. Il est désormais entraîneur et donne des cours. Ses élèves collectionnent les rubans bleus.

— C’est une chance pour vous de l’avoir, si je comprends bien.

— Tout à fait. Nous avons un autre manège aux grandes écuries, pas très loin d’ici, pour les cours de jumping et l’entraînement. Les gens du coin viennent prendre des cours, et réservent parfois des promenades guidées. À cette période de l’année, c’est généralement assez calme de ce côté-là, mais nous ne manquons pas d’occupation pour autant. Nous avons vingt-deux chevaux répartis entre les deux écuries. La sellerie est par ici.

» Nous montons à l’anglaise, ajouta-t-elle en regardant Iona. Si vous utilisez une selle western, vous aurez sans doute besoin d’un temps d’adaptation.

— Je monte des deux façons.

— C’est bien pratique. Boyle est intransigeant pour ce qui est de l’entretien du matériel, continua-t-elle en faisant signe à Iona d’entrer. Tous ceux qui travaillent ici font un peu de tout, en fonction des besoins : entretien, réservations, nettoyage des stalles, pansage, distribution de la nourriture… À l’extérieur des stalles, chaque cheval a son tableau avec ses rations journalières et son régime. Vous avez déjà assuré des promenades guidées ?

— Aux États-Unis, oui, bien sûr.

— Dans ce cas, vous savez que ça ne se limite pas à rester avec les clients. Il faut évaluer leurs aptitudes à la randonnée et leur façon de monter. La plupart de nos clients veulent aussi un peu de couleur locale, si vous voyez ce que je veux dire : qu’on leur parle de la région, de l’histoire, de la flore et de la faune.

— J’apprendrai. En fait, j’ai déjà commencé. J’aime bien savoir où je suis.

— Difficile sans cela de savoir où l’on va.

— De ce point de vue-là, je n’ai rien contre les surprises.

Des odeurs familières de cuir et de cire l’entouraient. La plupart des gens n’auraient probablement vu qu’un vaste fouillis dans la sellerie, mais elle repéra aisément l’organisation entre usage quotidien, réparations et entretien.

Les porte-brides occupaient un mur, les porte-selles le mur opposé. Les harnais occupaient la troisième cloison, avec des crochets et des râteliers pour les mors et les tapis de selle, des étagères pour le reste du matériel – chiffons, brosses, cire et graisse à sabots. Une sorte d’alcôve était réservée aux balais, aux fourches à foin, aux étrilles, aux cure-pieds, avec des crochets destinés cette fois aux seaux. Elle aperçut aussi un vieux réfrigérateur.

— C’est pour les médicaments, lui expliqua Meara. Ça permet de les avoir sous la main en cas de besoin. Nous faisons de notre mieux pour que

ça reste à peu près ordonné, mais on fait un grand rangement une ou deux fois par an, quand les écuries tournent au ralenti. Vous avez apporté votre équipement ?

— J'ai tout vendu, dit-elle avec tristesse. À part mes bottes de cheval, mes bottes en caoutchouc, et mon casque. Je n'étais pas sûre d'avoir un endroit où entreposer le reste, ni même d'avoir l'occasion de l'utiliser, du moins pendant les premiers temps. J'aurai besoin de mon propre équipement ?

— Non, non. Je suppose que vous avez envie de voir les chevaux, tant que nous sommes ici ? Nous faisons aussi pension, mais seulement à la grande écurie. Ici, nous gardons les chevaux de promenade, et ils font l'aller et retour entre les deux écuries en fonction des besoins.

Tout en parlant, Meara avançait à longues enjambées, menant Iona aux stalles.

— Nous avons une réservation pour quatre personnes ce matin, et deux autres cet après-midi : deux personnes pour l'une, six pour l'autre. Des leçons tout au long de la journée aussi. Les écuries sont donc au complet aujourd'hui.

(Elle s'arrêta pour caresser la tête d'un robuste alezan portant une étoile blanche.)

» Voici Maggie, qui est gentille comme tout. Elle est très bien avec les enfants, ou les personnes craintives. Elle est patiente, notre Maggie, et elle aime être tranquille. Pas vrai, ma mignonne ?

La jument frotta son nez contre l'épaule de Meara, puis inclina la tête vers Iona.

— Quelle jolie tête ! (Maggie accepta une caresse, puis de son nez désigna la poche d'Iona, qui se mit à rire.) Je n'en ai pas aujourd'hui. Mais promis, la prochaine fois j'apporterai une pomme. Tu es une… Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en s'apercevant que Meara la regardait d'un air bizarre.

— C'est juste curieux. Maggie adore les pommes.

» Et voilà Jack, poursuivit-elle sans insister. C’est un grand garçon qui ne dit jamais non à une sieste, et qui essaie systématiquement de brouter pendant les promenades, si on le laisse faire. Il lui faut une main ferme.

— Tu aimes manger et dormir, hé ? Qui pourrait dire le contraire ? Je parie qu’un solide gaillard comme toi peut porter cent cinquante kilos sans broncher.

— Pour ça, oui ! Celui-ci, c’est Spud. Jeune et fougueux, mais obéissant.

— Un beau brun, dit Iona en s’approchant de Spud pour caresser sa crinière noire. Qui a un faible pour les pommes de terre. Je n’ai pas de mérite à le deviner vu son nom[1], ajouta-t-elle en souriant, comme Meara la regardait avec curiosité.

— C’est vrai. Et voici Queen Bee, ainsi nommée parce qu’elle se prend pour la reine de l’écurie et régente les autres chevaux à la moindre occasion. À part ça, elle adore les promenades.

— Je la comprends. Moi aussi. Elle a eu un problème à la jambe antérieure, récemment ?

— Une légère entorse, il y a une semaine environ. Ça s’est bien remis. Si elle a prétendu le contraire, c’est juste qu’elle cherche à se faire plaindre.

Ne sachant trop comment réagir, Iona fit un pas en arrière, les mains dans les poches.

— Ce n’est pas moi qui vais flipper parce que quelqu’un communie avec les chevaux, fit observer Meara. Surtout quand ce quelqu’un est une cousine des O’Dwyer.

— Je m’entends bien avec eux. Les chevaux, je veux dire, expliqua Iona en caressant la majestueuse Queen Bee. J’espère pouvoir en dire bientôt autant des O’Dwyer.

— Connor est facile à vivre et ne résiste pas aux jolies filles, dont vous faites partie. Branna est juste, équitable, c’est une garantie suffisante.

— Vous êtes amis, tous les trois.

— Oui, depuis le berceau ou presque. Je peux donc être sûre que Branna ne vous aurait pas adressée à nous si vous n'étiez pas à la hauteur.

— Je m'y connais en chevaux.

C'était d'ailleurs le seul domaine où elle pouvait dire cela, songea-t-elle.

— Ça vous sera nécessaire.

Comme Iona la regardait avec perplexité, elle ajouta :

— Je connais Connor et Branna, et je sais que la troisième est celle qui communie avec les chevaux.

— Tout le monde est au courant ? demanda Iona en repensant aux regards curieux des serveuses, la veille au soir.

— Ce que les gens savent, ce qu'ils croient, ce qu'ils acceptent, c'est loin d'être toujours la même chose, n'est-ce pas ? Bon, puisque Boyle a du retard, nous pouvons…

Elle s'interrompit en entendant la sonnerie de son téléphone et le sortit de sa poche pour vérifier ses messages.

— Ah ! parfait, il arrive. Allons à sa rencontre, si ça vous convient.

Son nouveau patron potentiel !

— Des conseils à me donner ? demanda-t-elle à Meara.

— Rappelez-vous juste que Boyle est lui aussi juste et équitable, même s'il lui arrive de s'emporter, ou d'être pète-sec.

Rangeant son téléphone, Meara fit signe à Iona de l'accompagner.

— Il nous amène la dernière acquisition de Fin. L'associé de Boyle, précisa-t-elle. Il se déplace pas mal quand il a envie d'acheter des rapaces, des chevaux ou n'importe quoi d'autre.

— Mais c'est Boyle – Mr McGrath – qui dirige les écuries.

— Oui ; en fait, ils s'en occupent tous les deux, et Boyle se charge de la gestion quotidienne. Fin a trouvé cet étalon à Donegal et l'a fait transporter ici, car il n'est pas encore décidé à rentrer. Il voudrait l'utiliser pour la

monte d’ici quelque temps, et Boyle est pour sa part déterminé à lui enseigner les bonnes manières.

— À Fin, ou à l’étalon ?

— Bonne question ! dit Meara en éclatant d’un rire sonore. Peut-être bien aux deux, même si je parie qu’il aura plus de succès avec le cheval qu’avec Finbar Burke.

» N’empêche qu’il est beau gosse, avec un tempérament de tous les diables.

Iona se tourna dans la direction que lui indiquait Meara, sans trop savoir si la description s’appliquait au cheval ou à son cavalier. Pour l’un comme pour l’autre, sa première pensée fut qu’ils étaient magnifiques, et dotés d’un caractère volcanique.

Le cheval, un superbe animal qui mesurait bien seize paumes, mettait son cavalier à rude épreuve en ruant et trépignant de temps à autre, et elle perçut une lueur farouche dans ses yeux malgré la distance. Sa robe gris fumée portait des traces de sueur, malgré la fraîcheur matinale, et il gardait les oreilles obstinément couchées.

L’homme, superbe lui aussi, avait compris à qui il avait affaire. Au ton de sa voix, il était clair qu’il avait relevé le défi, et il obligeait sa monture à rester au trot.

Le seul timbre de cette voix la troubla. Elle le mit sur le compte du trac, dans la mesure où son bonheur dépendait de cet homme.

Mais plus il approchait et plus la sensation s’intensifiait. Une forte attirance, qu’elle ressentait dans le cœur et dans le bas-ventre. Il était réellement aussi impressionnant que le cheval, et tout aussi captivant pour Iona.

Ses cheveux, d’une riche teinte caramel, ni tout à fait bruns ni tout à fait roux, volaient en tous sens. Il portait une veste de grosse toile, un jean passé et des bottes éraflées, l’ensemble s’accordant à merveille avec son visage rudement charpenté. La forte mâchoire, la bouche à l’expression aussi têtue

que celle de son cheval reflétaient une certaine mauvaise humeur provoquée par les caprices de sa monture.

Une mince cicatrice, tel un éclair, lui zébrait le sourcil gauche. Curieusement, ce détail fit naître en elle une délicieuse petite tornade de désir.

Cow-boy, pirate, cavalier d'une tribu sauvage… Comment ses trois plus grands fantasmes pouvaient-ils s'incarner dans un seul et même homme ?

Boyle McGrath. Elle se répéta le nom intérieurement et conclut : Boyle McGrath, tu rimes sans doute avec « ennuis », mais ce que c'est bon…

— Eh bien ! il a l'air d'être de belle humeur, notre Boyle ! lança Meara. Enfin bon, mieux vaudra vous y faire si vous venez travailler ici, parce que Dieu sait que ce ne sera pas la seule fois.

S'avançant vers Boyle, elle lui demanda :

— Il te mène la vie dure ?

— Il a essayé de me mordre. Deux fois ! Un vrai salopard. Qu'il essaie encore, et il ne devra pas s'étonner si je le châtre avec un putain de couteau à beurre !

Quand Boyle tira sur les rênes, le cheval secoua la tête, piaffa, essaya de ruer. De ses grandes mains marquées de cicatrices aux jointures, il lui imposa sa volonté.

— Je pourrais bien assassiner Fin pour avoir acheté ce maudit canasson.

Comme par défi, le cheval essaya de ruer à nouveau. Instinctivement, Iona s'avança pour l'attraper par la bride.

— Reculez ! ordonna Boyle d'un ton sec. Il mord.

— J'ai déjà été mordue. Mais je préférerais éviter, répondit Iona en s'adressant au cheval et en le regardant droit dans les yeux. Alors, arrête. Tu es magnifique, lui dit-elle de sa voix la plus douce. Et tu es à cran. Mais je te suggère d'arrêter un peu et de voir ce qui se passe. D'accord ?

Elle jeta un coup d'œil furtif à Boyle. Il ne mordait peut-être pas, mais elle était sûre qu'il avait d'autres moyens de laisser sa marque sur son

adversaire.

— Je parie que vous aussi vous seriez irritable si quelqu'un vous embarquait loin de chez vous sans vous demander votre avis, et vous plantait là avec de parfaits inconnus.

— Irritable ? Il a décoché une ruade à un garçon d'écurie et mordu un palefrenier, tout ça en une seule matinée !

— Arrête, répéta tranquillement Iona quand le cheval tira sur la bride pour se dégager. Personne n'aime les petites brutes. Même quand ce sont des beautés comme toi, ajouta-t-elle en lui flattant l'encolure de sa main libre. Il est à cran, c'est tout, et il vous le fait savoir, reprit-elle en s'adressant à Boyle.

— C'est tout ? Et moi qui me plaignais ! (Il descendit de cheval et raccourcit les rênes.) Je suppose que vous êtes la cousine américaine, celle dont m'a parlé Branna ?

— Iona Sheehan. Je vous embête probablement autant que cet étalon. Mais je m'y connais en chevaux, et celui-ci n'a pas apprécié d'être arraché à son univers familier. Tout est différent, ici. Je sais ce que c'est, souffla-t-elle au cheval. Comment s'appelle-t-il ?

— Fin l'appelle Alastar.

— Alastar. Tu te feras une place ici.

Elle lâcha la bride, et l'animal coucha les oreilles. Mais, s'il avait envisagé un petit coup de dents au passage, il y renonça, et se contenta de regarder autour de lui.

— J'ai apporté mon CV, commença Iona en sortant la clé USB qu'elle avait fourrée dans sa poche avant de quitter le château, et en s'exhortant à ne penser qu'au travail pour éviter les ennuis. J'ai commencé l'équitation à l'âge de trois ans, et je travaille désormais avec les chevaux – pansage, nettoyage des écuries, randonnées équestres et promenades guidées. Je donne aussi des cours, particuliers ou collectifs. Je m'y connais en chevaux,

répéta-t-elle, et je suis prête à prendre n'importe quel poste en fonction de vos besoins.

— Je lui ai montré les lieux, intervint Meara en prenant des mains d'Iona la clé USB. Je vais aller poser ça sur ton bureau.

Boyle tenait toujours fermement les rênes et n'avait pas détourné d'Iona ses yeux d'or bruni pailleté de vert.

— Un CV, ce n'est guère que des mots sur le papier. Ça ne me montre pas ce que vous savez *faire*. Je peux vous embaucher pour nettoyer les écuries. Nous verrons si vous savez vous occuper de panser les chevaux avant de vous autoriser à les monter. On a aussi toujours du matériel à nettoyer.

*Mettre le pied dans la porte*, se répéta-t-elle.

— Je nettoierai et je panserai !

— Vous gagneriez plus en vous proposant comme serveuse, agent d'entretien ou réceptionniste au château.

— Mon objectif n'est pas de gagner plus, mais de faire ce que j'aime en suivant ma vocation. Autrement dit, travailler ici. Je nettoierai les écuries.

— Dans ce cas, Meara te montrera ce qu'il y a à faire. Et on se tutoie, désormais.

Il prit la clé USB que Meara tenait toujours à la main et la glissa dans sa poche.

— Je m'occuperai des formalités quand j'aurai mis ce numéro-là à l'écurie.

— Vous allez le mettre dans une stalle ?

— Je ne vais certainement pas lui retenir une chambre à l'hôtel.

— Ce qu'il aimerait… Vous ne croyez pas… Tu ne crois pas qu'il pourrait se dégourdir un peu plus les jambes ? Il s'est échauffé en venant ici.

Boyle haussa les sourcils, attirant le regard d'Iona sur cette cicatrice tellement sexy.

— Il a déjà bataillé une heure contre moi ce matin.

— Tu as l'habitude d'être le mâle dominant, pas vrai, Alastar ? Alors, avec toi, Boyle, il a l'impression… d'un défi. Tu disais qu'un CV ne montre pas ce que l'on sait faire. Laisse-moi te montrer. Je peux lui faire faire le tour du paddock.

— Tu pèses quoi ? Cinquante kilos toute mouillée ?

*N'oublie pas qu'il t'a embauchée !* Sans compter qu'à côté de lui, ou même à côté de Meara, elle paraissait sans doute petite et faible.

— Je connais seulement mon poids en livres, pas en kilos, mais je suis forte et j'ai de l'expérience.

— Il t'arracherait les bras avant de t'envoyer valser comme une irritation passagère.

— Je ne crois pas. Mais s'il le faisait, ça vous donnerait raison. Songes-y, ajouta-t-elle à l'adresse d'Alastar.

Boyle réfléchit un instant. Cette jolie reine des fées voulait lui prouver quelque chose ; il allait la laisser faire. Tant pis pour elle ! Il ne lui resterait plus qu'à se mettre de l'arnica sur le coccyx, ou sur la tête, en fonction de la partie de son anatomie qui toucherait terre en premier.

— Un tour de manège, concéda-t-il. À l'intérieur ! À condition que tu restes suffisamment longtemps sur son dos. Donne-lui un casque, Meara, s'il te plaît. Ça lui évitera peut-être de se fracasser le crâne en tombant.

— Il n'est pas le seul à être à cran, fit remarquer Iona en retrouvant son assurance et en adressant à Boyle un sourire. Il faut que je raccourcisse les étriers.

— À l'intérieur, répéta-t-il en y menant le cheval. J'espère que tu sais tomber.

— Oui. Mais je n'en aurai pas besoin.

Elle raccourcit les étriers en deux temps trois mouvements. Elle sentait le regard de Boyle sur elle, mais cela ne la dérangeait pas. Elle connaissait

son métier. Elle ferait son trou ici, avec reconnaissance, même si elle devait passer ses journées à nettoyer les stalles et le matériel.

Ce qui ne l'empêchait pas de mourir d'envie de se retrouver à cheval. Plus particulièrement sur ce cheval-là, Alastar. Elle avait hâte de le sentir sous elle, de partager sa puissance.

— Merci, dit-elle en attachant le casque et en utilisant le montoir puisque Meara avait pris la peine d'en apporter un.

Alastar frissonna sous elle. Elle resserra les genoux, tendit la main vers les rênes.

Boyle était prêt à changer d'avis – elle le voyait dans ses yeux mordorés.

— Branna va m'en vouloir si tu te retrouves à l'hôpital.

— Tu n'as pas peur de Branna.

Elle prit les rênes. Si elle n'avait jamais été sûre d'être à sa place là où elle vivait, elle s'était toujours sentie dans son univers quand elle était à cheval. Dès le premier instant.

Se penchant en avant, elle murmura à l'oreille d'Alastar :

— Ne me ridiculise pas, hein ? Un peu d'esbroufe ne nous fera pas de mal ; ça lui en remontrera.

Alastar avança docilement de quelques pas, puis rua, et retomba sur ses quatre fers avant de se cabrer.

*Ça suffit. On jouera à ça une autre fois.*

Elle lui fit décrire un cercle, changea de main, inversa le cercle, changea de nouveau avant de le faire passer au trot d'un mouvement de genoux.

Quand le cheval broncha puis essaya de ruer, elle se mit à rire.

— Je ne pèse peut-être pas autant que ton précédent cavalier, mais je reste où je suis.

Elle lui fit prendre le galop – qu'il avait de belles lignes ! – puis revint au trot.

Elle se sentait vivante !

— Elle vaut plus que des mots sur le papier.

— Peut-être. Bonne assiette, bonnes mains, et ce démon semble l'apprécier, va savoir pourquoi !

On aurait dit qu'elle était née à dos de cheval, songea-t-il, et qu'elle était capable de traverser d'une traite les bois en se riant des bourrasques, peut-être même de voler par-dessus les collines.

Irrité par ces idées fantasques, il passa d'un pied sur l'autre.

— Tu peux lui dire de t'accompagner, Meara, mais *pas* sur ce démon. Histoire de voir ce qu'elle vaut comme guide.

— Ce sera un bon étalon, tu sais. Fin a vu juste sur ce point-là.

— Fin se trompe rarement. Mais quand il se trompe, il ne fait pas les choses à moitié ! Enfin, elle fera l'affaire. Jusqu'au jour où ce ne sera plus vrai. Dis-lui de mettre Alastar dans le paddock. On verra bien s'il y reste.

— Et toi ?

— Je vais m'occuper de la paperasse.

— Quand veux-tu qu'elle commence ?

— Je dirais qu'elle a déjà commencé, répondit-il en observant Iona qui était passée au galop western.

Elle n'eut pas l'occasion d'aller au village. Ses projets furent chamboulés pour le mieux, et elle passa le reste de la matinée à nettoyer les stalles, panser les chevaux, signer des papiers et apprendre grâce à Meara les rythmes et les règles élémentaires de l'écurie.

Surtout, elle participa à une promenade guidée. L'allure n'était pas très vive, voire paresseuse, mais qu'importait puisque cela lui permit de monter le jovial Spud. Elle essaya de mémoriser la topographie tandis qu'ils suivaient tranquillement le chemin de terre battue, traversaient les grands bois puis suivaient le murmure de la rivière.

Une vieille cabane, un pin endommagé, un éboulis de roches.

Elle écoutait les inflexions de Meara, qui s'entretenait avec les clients – un couple d'Allemands venus passer quelques jours en Irlande –, et goûtait le mélange des accents.

Dire qu'elle était là, elle, Iona Sheehan (salariée !), à traverser à cheval les forêts de Mayo en écoutant des Allemands et une Irlandaise, à sentir sur ses joues la brise fraîche et humide, à observer les timides rais de soleil filtrant au travers des nuages et des arbres.

Elle était là. C'était bien réel. Elle comprit soudain, avec une certitude absolue, qu'elle ne retournerait jamais en Amérique.

Dorénavant, c'était ici qu'elle serait chez elle. Ici qu'elle créerait un foyer. C'était cette vie qui lui convenait, et qu'elle vivrait comme bon lui semblerait.

Si ce n'était pas magique, qu'est-ce qui l'était ?

Elle perçut d'autres voix, un rire bref et sonore si charmeur qu'elle sourit.

— Ce doit être Connor, en pleine promenade de découverte de la fauconnerie, lui dit Meara.

Ils atteignirent bientôt un virage, et elle aperçut son cousin, debout sur le chemin avec deux autres personnes. Un rapace était perché sur le bras ganté de la femme, et l'homme qui l'accompagnait prenait des photos.

— Oh ! c'est extraordinaire ! Vous ne trouvez pas ?

Éblouissant. Et comme hors du temps, songea-t-elle.

— Otto et moi nous sommes inscrits pour demain, expliqua l'Allemande. Je suis impatiente d'y être.

— Vous passerez un très bon moment. Il faudra que je fasse ça, moi aussi. Le fauconnier est mon cousin, ajouta-t-elle, toute fière.

— C'est un très bel homme. Il est votre cousin, et vous n'avez pas encore fait le parcours découverte ?

— Je suis arrivée hier seulement.

Elle eut un grand sourire quand Connor leur adressa, à Meara, à elle, ou à toutes deux, un clin d'œil espiègle.

— Cet oiseau est une buse de Harris, expliqua Meara. Puisque vous avez réservé une randonnée demain, prenez le temps de visiter l'école aussi. Je suis sûre que cette découverte de la fauconnerie sera l'un des temps forts de votre séjour à Ashford, et elle sera plus complète si vous voyez d'autres éperviers et faucons et en apprenez un peu plus sur eux.

L'oiseau de proie s'envola et alla se poser sur une branche. Les deux groupes se serrèrent sur le côté pour avoir la place de passer.

— Bonne journée, Connor, lui lança Meara en passant.

— À toi aussi. Tu t'offres une balade à cheval, cousine ?

— Je travaille.

— Génial ! Pour fêter ça, tu n'auras plus qu'à me payer une pinte de bière.

— Marché conclu !

Le point d'orgue de cette journée serait une bière au pub avec son cousin, après sa journée de travail. C'était *vraiment* magique !

— Excusez-moi, dit soudain la touriste allemande. Mon anglais est parfois insuffisant…

— Il est excellent ! protesta Iona en se tournant vers elle.

— Vous me disiez qu'il est votre cousin. Mais vous n'êtes pas irlandaise.

— Américaine, d'origine irlandaise. Je viens d'arriver. Littéralement.

— C'était votre première visite, hier ? Vous n'étiez jamais venue auparavant ?

— Non, jamais. En fait, j'ai une chambre au château pour quelques jours.

— Ah ! vous faites du tourisme.

— Non, je vis ici, à présent. Je suis arrivée hier, j'ai obtenu ce travail aujourd'hui, et je m'installerai avec mes cousins la semaine prochaine.

C’est comme un rêve.

— Vous avez quitté l’Amérique pour venir vivre ici ? C’est très courageux.

— J’ai surtout beaucoup de chance. C’est magnifique, ici, vous ne trouvez pas ?

— Oh si ! Nous vivons et travaillons à Berlin. C’est très animé. Ici, c’est calme, paisible. C’est très bien pour les vacances.

— En effet.

Et encore mieux pour y vivre, songea Iona. C’est mon pays.

Quand elle eut bouchonné Spud, rangé son équipement, aidé à nourrir et abreuver les chevaux, et fait la connaissance des autres employés présents – Mick au grand sourire, notamment, dont la fille aînée, apprit-elle, était la serveuse qui s’était occupée d’elle la veille au soir –, Iona estima qu’il était trop tard pour se rendre à Cong ou à la fauconnerie.

Elle alla trouver Meara.

— Je ne suis pas sûre de mes horaires.

— Oh ! répondit Meara en s’interrompant pour boire une longue gorgée de soda à l’orange. Je suppose que tu n’avais pas prévu de travailler toute la journée, et c’est pratiquement ce que tu as fait. Tu es prête à travailler demain ?

— Bien sûr.

— Huit heures me semble bien assez tôt, mais vérifie avec Boyle pour être sûre. Il a peut-être prévu autre chose sur son emploi du temps. Pour aujourd’hui, je pense que tu peux partir. Mick et Patty vont s’occuper de ce qu’il reste à faire ici, et moi, j’ai un cours particulier aux grandes écuries.

— Je vais voir avec lui, dans ce cas. Merci pour tout, Meara.

Toute à sa joie d’avoir passé une telle journée, elle serra Meara dans ses bras.

— Il n’y a vraiment pas de quoi, je n’ai pas fait grand-chose, j’en ai même fait moins que d’habitude, vu que tu t’es chargée de la plupart de mes corvées.

— Cela m’a fait du bien. Et je me sens bien ici. À demain.

— Bonne fin de journée. Mes amitiés à Branna et à Connor quand tu les verras.

Iona passa au manège, puis dans ce que Boyle appelait son bureau, fit demi-tour, contourna le bâtiment et trouva son patron à l’extérieur du paddock, planté devant Alastar et cherchant à lui faire baisser les yeux.

— Il a le sentiment que tu ne l’aimes pas.

— Son intuition est juste, dans ce cas, dit Boyle en lui jetant un bref coup d’œil.

— Allons donc ! répliqua-t-elle en s’enhardissant jusqu’à s’asseoir sur la clôture. Tu aimes son physique et sa force mentale, et tu te demandes comment le rendre plus docile sans lui faire perdre cette force.

Elle sourit quand Boyle s’approcha d’elle.

— Tu es un cavalier. Aucun cavalier vivant ne pourrait regarder ce magnifique animal sans penser ce que je viens de dire. Vous vous irritez réciproquement, mais c’est parce que vous êtes l’un et l’autre grands, beaux, avec un fort caractère.

Bien planté sur ses deux pieds, Boyle enfonça les pouces dans ses poches de devant.

— C’est ta conclusion après un contact aussi bref.

— Oui.

La joie que lui avait procurée cette journée l’illuminait comme un rayon de soleil. Elle aurait pu passer des heures assise là, dans l’air frais et humide, avec cet homme et ce cheval.

— Vous vous défiez l’un l’autre, reprit-elle. Il y a donc du respect entre vous, et chacun rumine un plan pour avoir le dessus.

— Comme c’est moi qui vais le monter, plutôt que l’inverse, je sais déjà qui aura le dessus.

— Pas vraiment. Quand j’étais petite, poursuivit-elle avec un soupir en observant Alastar, je rêvais d’avoir un cheval juste comme lui – un grand étalon plein d’assurance qui m’appartiendrait, et que je serais la seule à pouvoir monter. Je suppose que la plupart des filles ont ce genre de fantasme équestre à un moment de leur vie. Le mien ne m’a jamais quittée.

— Tu es bonne cavalière.

— Merci. Ça m’a permis d’avoir ce travail, dit-elle en le regardant, et en se disant que c’était une bonne chose qu’elle soit venue se percher sur cette clôture, sans quoi elle aurait bien pu le prendre dans ses bras comme elle l’avait fait avec Meara.

— En effet.

Il ne fit pas de commentaire quand Alastar, sans lui adresser un regard, s’approcha nonchalamment d’Iona et s’arrêta tout près d’elle. Ce cheval la regardait comme si elle détenait toutes les réponses, songea-t-il.

— Nous avons passé une bonne journée, toi et moi, hein ? dit-elle en caressant la joue lisse et en poursuivant jusqu’au poitrail. C’est bien, ici. Il faut juste prendre le temps de s’habituer.

Ce cheval qui, ce matin encore, avait blessé le plus ancien de ses palefreniers au bras, en laissant une marque de la taille d’un poing, sembla soupirer à son tour. Il fit encore un pas et vint pratiquement poser la tête sur l’épaule d’Iona, de façon qu’elle puisse lui glisser les mains le long de l’échine.

*Je veillerai sur toi, Alastar. Et tu veilleras sur moi.*

— Aucun doute, tu es l’une d’entre eux, murmura Boyle. Une O’Dwyer de la tête aux pieds.

Concentrée sur le cheval, Iona répondit d’un air absent.

— Par ma grand-mère, du côté maternel.

— Ce n’est pas une histoire de grand-mères, mais de sang et d’os. J’aurais dû le deviner, vu la façon dont ce cheval t’a mangé dans la main dès le premier instant.

Il s’adossa à la clôture et examina longuement Iona.

— Blonde et menue comme tu l’es, tu ne ressembles pas à Branna et à Connor, mais c’est dans le sang et les os.

Comme elle pensait avoir compris ce qu’il voulait dire, le trac la reprit.

— J’espère que c’est ce qu’ils pensent, puisqu’ils vont m’héberger. Et puis, Branna m’a aidée à décrocher ce travail ; sans elle, je n’aurais plus eu qu’à me démener et à en trouver un pour lequel j’aurais sans doute été nulle. Quoi qu’il en soit…

— D’après la légende, la benjamine de la première Ténébreuse parlait aux chevaux, et réciproquement. Toute petite déjà, elle était capable de monter le plus farouche des destriers. Et parfois, par les nuits sans lune, elle volait par-dessus arbres et collines sur l’un d’entre eux.

— Je… je devrais probablement me renseigner sur les légendes locales, pour les promenades guidées.

— C’est ça ! J’imagine que celle-là, tu la connais parfaitement. Celle de Cabhan, qui convoitait Sorcha à la fois pour sa beauté et pour son pouvoir. Et des trois enfants de la Ténébreuse, qui héritèrent de son pouvoir et de tout ce que cela implique. Sang et os, répéta-t-il.

La façon dont il la regardait, comme s’il discernait en elle quelque chose qu’elle ne comprenait pas encore entièrement, lui laissait la gorge sèche. Percevant son désarroi, Alastar frissonna et coucha les oreilles en tournant la tête vers Boyle.

Par prudence, Iona glissa les doigts sous la bride pour le calmer.

*C’est ma faute, Alastar. Je ne sais pas encore quoi dire, comment réagir.*

— Ma grand-mère m’a raconté beaucoup d’histoires, reprit-elle, consciente d’éluder, mais songeant que c’était le mieux pour l’instant, tant qu’elle ne le connaissait pas vraiment. À part ça, si tu n’as plus besoin de

moi, il faudrait que je parte. Je suis censée aller retrouver Branna, et je suis en retard. Meara m'a dit qu'elle n'avait plus rien pour moi aujourd'hui, et de venir demain à huit heures. Ça te convient ?

— Parfaitement.

— Merci de m'avoir embauchée. (Elle caressa une dernière fois Alastar avant de descendre de la clôture.) Je travaillerai dur.

— Oh ! j'y veillerai, ne t'inquiète pas.

— Bon. (Ses mains étaient à présent tellement moites qu'elle aurait voulu les frotter sur son jean.) À demain, alors.

— Toutes mes amitiés à tes cousins.

— Entendu.

Il la regarda s'éloigner, marchant vite comme si elle avait voulu fuir un marécage.

Jolie fille, songea-t-il. Ce qu'il ferait bien d'oublier à l'avenir. Jolie, solaire, une vraie reine des fées quand elle était à cheval.

Mieux valait chasser tout ça de son esprit. Il serait cependant plus difficile d'oublier qu'il venait d'embaucher une magicienne.

— Une Ténébreuse, la dernière des trois. Tous trois réunis ici, avec chien, rapace, et ce sacré cheval ! (Il fusilla Alastar du regard.) Celui-là, c'est à Fin qu'on le doit, hein ! Et qu'est-ce que ça nous prépare ?

Il se demandait aussi ce que Fin – son ami, son associé, presque son frère – avait dans la tête, et dans le cœur.

Comme pour lui faire comprendre ce qu'il pensait de Fin, et de Boyle tant qu'il y était, Alastar leva la queue et déféqua.

Boyle parvint à sauter de côté avant que cette opinion atterrisse sur ses bottes. Il jeta un regard noir à Alastar, puis renversa la tête en éclatant de rire.

---

1. *Spud* signifie « patate » en anglais. (*N.d.E*)

OceanofPDF.com

# 6

Iona emprunta le chemin désormais familier à travers les bois. Elle aperçut un jeune couple qui se baladait, main dans la main, et songea que ce devait être des clients de l'hôtel, peut-être des jeunes mariés, ou bien des touristes profitant d'une journée sans pluie et d'un soleil intermittent.

Elle aussi était cliente de l'hôtel pour quelques jours encore, mais elle ne faisait plus partie des touristes. Elle était une expatriée.

Le mot avait quelque chose de mystérieux et de chic – même si elle sentait l'écurie, peut-être même le fumier. Tant pis ! Elle était déjà en retard et ne voulait pas prendre le temps de repasser par sa chambre pour se doucher et se changer.

Il faudrait qu'elle établisse un vague emploi du temps incluant la visite de la fauconnerie et une balade à Cong. Peut-être pourrait-elle voir les rapaces demain, pendant son heure de déjeuner, à condition bien sûr qu'elle ait une pause en milieu de journée. Si Connor était partant, elle lui offrirait sa pinte de bière ce soir, après la leçon avec Branna ; et si elle l'invitait à dîner par la même occasion ?

Elle était aussi impatiente d'envoyer un e-mail à Nan pour lui raconter son travail, sa journée, et ce que Branna allait lui apprendre. Sa vie, si éparpillée et insatisfaisante quelques jours auparavant, débordait à présent de possibilités.

Ce trajet à pied, c'était celui qu'elle ferait désormais entre son travail et sa maison. Elle n'aurait plus à passer des heures dans les bouchons pour

regagner un minuscule appartement. Plus à rêver d'aventures, puisqu'elle en vivrait une au quotidien.

Plus à se demander ce qui lui manquait et qui expliquait que les gens la plaquent si facilement. Cette fois, c'était elle qui avait tout plaqué. Non, rectifia-t-elle. Elle était arrivée à destination. C'était tellement plus important.

Il ne dépendait que d'elle de faire en sorte que chaque aspect de sa nouvelle vie le devienne tout autant.

Quand elle arriva à l'arbre déraciné, elle ressentit la même attirance que les fois précédentes, entendit le murmure séducteur de son nom. Elle s'arrêta, regarda autour d'elle, ne vit personne.

Pourtant, cette même voix douce, presque plaisante, murmurait de nouveau son nom.

Elle hésita – ne percevait-elle pas une faible et lointaine lueur vacillante de l'autre côté du rideau de lianes, comme une lumière à la fenêtre, l'accueillant chez elle à son retour ?

Elle eut beau se répéter qu'elle était en retard, que Branna lui avait interdit de s'arrêter à cet endroit ou d'explorer les lieux, elle fit un nouveau pas en avant.

Cela ne lui prendrait qu'une minute. Juste un coup d'œil.

Un pas encore, et soudain tout prit un caractère onirique. La lumière devint plus forte, les murmures plus profonds, une douce et tiède somnolence venue de nulle part s'insinua en elle.

Son foyer. Il y avait si longtemps qu'elle aspirait à en avoir un. Et là…

Ses doigts avaient à peine effleuré les lianes que l'air se mit à battre comme un cœur ; la lumière se fit plus faible, crépusculaire.

Derrière elle, le chien aboya impérieusement, la faisant bondir en arrière.

Tremblante, telle une femme vacillant au bord d'une falaise, elle recula de plusieurs pas jusqu'à se retrouver aux côtés du chien, la main posée sur

sa belle tête.

Sa respiration résonnait si fort à ses oreilles qu'elle parvenait à peine à s'entendre penser.

— J'ai failli y aller. J'avais le sentiment qu'il le fallait, et que je le voulais plus que toute autre chose au monde. J'ai presque manqué à ma parole, alors que cela ne m'arrive jamais. Qu'y a-t-il donc là-bas ?

Elle se frotta les mains l'une contre l'autre pour les réchauffer, frissonna de nouveau.

— Je suis bien contente que tu sois arrivé, et je parierais que ce n'est pas un hasard. Allons-y. J'imagine qu'elle nous attend.

Le vent se leva tandis qu'ils s'éloignaient. Elle n'eut pas le temps de parvenir à l'orée du bois que déjà la pluie crépitait, tombée d'un unique nuage pour autant qu'elle pouvait en juger, car le soleil continuait à répandre sa lumière nacrée.

Kathel et elle accélérèrent. Elle se dirigeait vers l'entrée de la chaumière quand elle aperçut Branna dans l'atelier et bifurqua.

Comme la fois précédente, l'atelier embaumait le feu de cheminée, les herbes, la cire à bougie. Branna était debout, les cheveux relevés, vêtue d'un pull prune qui lui descendait aux hanches. Elle posa un pot de fleurs blanc sur le plan de travail, à côté d'un bol blanc, d'une grosse bougie et d'une plume blanches.

— Je suis en retard. Je suis désolée, mais…

— Tu m'avais prévenue dans le message sur mon répondeur. Ce n'est pas grave. (Elle regarda attentivement Iona tandis que Kathel venait se frotter à ses jambes.) Félicitations pour ta première journée. Ça s'est bien passé ?

— C'était fantastique. Fabuleux. Merci à toi. Merci mille fois.

Iona se précipita vers Branna pour la serrer très fort entre ses bras.

— Allons, allons, répondit Branna en tapotant Iona dans le dos. C'est de toute façon Boyle qui a décidé de t'embaucher.

— C’est toi qui m’as mis le pied à l’étrier. (Iona la serra une dernière fois contre elle avant de reculer.) C’est tout ce que je pouvais désirer. Dès la première minute, j’ai eu le sentiment… que j’étais à ma place. Tu vois ce que je veux dire ? Tout a fonctionné. Et Meara… tu la connais, n’est-ce pas ?

— Oui, oui, dit Branna en se détournant avec cette fluidité qui la caractérisait pour mettre la bouilloire à chauffer. Nous sommes de bonnes amies, et tu peux compter sur elle.

— Elle m’a tout de suite été sympathique. Là aussi, ça a fonctionné. Elle m’a montré les lieux avant l’arrivée de Boyle, et j’ai fait la connaissance de Mick – je suppose que tu le connais aussi.

— En effet.

— Il est si drôle, et a tant d’anecdotes à raconter. Je suis déjà un peu amoureuse de lui.

— Il a une femme et quatre enfants, et son premier petit-fils est en route.

— Oh ! je voulais juste dire… Tu me taquines. Enfin ! tout a été génial, absolument génial. Même si Boyle était de mauvaise humeur.

— Ça lui arrive, répondit Branna en posant des biscuits, au chocolat cette fois, sur une assiette.

— Il est apparu comme dans un film, sur un cheval qui est une pure merveille. Ils étaient tous les deux furax, tellement beaux… et pas commodes. Boyle traitait le cheval de tous les noms, et je suis à peu près sûre que ce dernier lui rendait la pareille. C’est son associé – Fin, c’est ça ? – qui l’a acheté et l’a envoyé à Boyle. Il est magnifique.

— Le cheval, tu veux dire ?

— Oui. Enfin, Boyle n’est pas mal non plus. En fait, pendant quelques minutes… (Elle tambourina de la main sur son cœur.) Simplement à le regarder. Dommage qu’il soit soupe au lait, parce que, vraiment…

Elle eut un grand sourire, roula des yeux et fit mine de s’éventer, avant de soudain demander, inquiète :

— Mon Dieu, vous n’êtes pas… Boyle et toi, vous n’êtes pas ensemble ?

— En couple ? Non, répondit Branna en riant et en s’occupant de mettre le thé à infuser. Connor et lui sont copains depuis l’enfance ; en fait, je suis même incapable de dire à quand remonte notre amitié. C’est quelqu’un de bien. Un tempérament bouillant, mais il est comme Meara : tu peux compter sur lui en toute circonstance.

— C’est bon à savoir, et je suppose qu’il avait des raisons d’être de mauvaise humeur aujourd’hui. Alastar lui a fait passer un mauvais quart d’heure, sans compter qu’il avait mordu l’un des garçons d’écurie. Et décoché une ruade à un autre, je crois.

— Attends ! lança Branna en l’attrapant par le bras pour stopper le flot de paroles. Tu as dit « Alastar » ? C’est le nom du cheval ?

— Oui. Pourquoi ? Quel est le problème ?

— C’est Fin qui a acheté ce cheval et l’a envoyé ?

— Oui. Meara a expliqué que Fin était encore en déplacement, mais qu’il s’était arrangé il y a un jour ou deux pour que le cheval le précède.

— C’est donc ça. (Branna inspira longuement, les mains posées sur le plan de travail.) Il est au courant.

— Qui ? au courant de quoi ? Tu me fiches la frousse, Branna.

— Fin. Il sait que tu es ici. Ou bien il sait que nous sommes tous les trois ici, réunis. Que ça va commencer. On raconte qu’« Alastar » était le nom du cheval de Teagan. Il a été son premier guide.

— Alastar. Je l’ignorais mais… c’était comme si nous nous reconnaissions l’un l’autre. Il y avait quelque chose entre nous, simplement j’ai cru… je ne sais pas, j’ai cru qu’il avait juste besoin de moi, besoin de quelqu’un qui le comprenne. Alastar. Le cheval de Teagan. Tu ne penses pas que c’est une coïncidence.

— Que ce cheval arrive quasiment en même temps que toi ? Et que Boyle te l'amène ce matin, ou presque ? Non, vraiment, je ne crois pas à une coïncidence. Ajoute à ça Finbar Burke, et il n'y a plus le moindre doute.

— Comment peut-il avoir été au courant, pour moi et pour le nom du cheval de Teagan ?

— Il a des pouvoirs, affirma Branna en posant bruyamment les tasses.

— Fin est comme nous ?

— Il ne peut être comparé qu'à lui-même, mais il a le sang de la magie en lui, comme nous. Il descend de Cabhan, le sorcier maléfique.

— Attends. Juste une seconde. (Elle se pressa les mains contre les tempes, essayant de comprendre ce qu'elle venait d'apprendre.) Tu parles de ce type maléfique que Sorcha a tué, ou presque ? Fin est l'un de ses descendants ?

— Oui, répondit Branna, le visage sombre, des éclairs dans les yeux, en remettant impatiemment en place une épingle à cheveux. Il porte la marque, et c'est Teagan qui a marqué Cabhan. Il a des pouvoirs, il est de ce sang.

— Il est maléfique ?

Branna eut un geste d'impatience, agitant une main en l'air avant de verser le thé.

— Il n'y a pas de réponse simple à une question de ce genre. Il n'a fait de mal à personne, sans quoi je le saurais. Mais il descend de Cabhan, et l'heure est presque venue. Il a envoyé le cheval pour nous le faire comprendre.

— Avoir Alastar joue en ma faveur, non ? En notre faveur ? C'est un avantage pour notre camp ?

— Nous verrons bien.

— Je ne comprends pas. (Parce qu'ils étaient posés devant elle, Iona prit un biscuit et le pointa vers Branna.) C'est l'associé de Boyle, et son ami.

Jusque-là, j'ai compris. Je ne vois pas comment il pourrait être dangereux si…

— La réponse est plus aisée, cette fois. Fin est dangereux, et l'a toujours été.

— Si Boyle est un type réglo, comment peuvent-ils être amis ?

— La vie a de ces mystères.

— Ça explique au moins que Boyle ait su que j'étais… tu sais de quoi je veux parler.

Branna poussa un soupir en portant sa tasse à ses lèvres.

— « Magicienne » n'est pas une injure, Iona. C'est qui tu es.

— Ce n'est pas vraiment un sujet qu'on abordait chez moi à l'heure de l'apéritif. Je m'y habitue peu à peu. J'aurais dû te le dire tout de suite : Boyle était au courant. Je ne lui en ai pas parlé – je n'avais aucune raison de le faire –, mais il était au courant. Ça n'a pas semblé l'indisposer plus que ça, mais forcément, s'il est l'ami d'un sorcier…

— Fin est un magicien, comme nous.

— D'accord. C'est juste que ça fait conte pour enfants.

— Tu as tellement de choses à apprendre, cousine ! dit Branna en lui tendant une tasse de thé.

— Il faut d'abord que je te raconte autre chose… Je ne manque jamais à ma parole. C'est important. Et pourtant, aujourd'hui, quand je revenais des écuries, j'ai failli traverser le rideau de lianes. Ce n'était pas mon intention, mais j'ai cru apercevoir une lumière, et j'ai entendu mon nom répété je ne sais combien de fois. C'était presque comme dans mon rêve. J'avais l'impression d'être sortie de mon corps, d'être aspirée. Comme si j'avais eu besoin de traverser, d'atteindre ce qui m'attendait. Kathel m'en a empêchée – encore une fois. Je ne viole pas mes promesses, Branna, je ne mens pas.

— Jamais ? demanda Branna en buvant son thé.

— Jamais. De toute façon, je suis nulle quand j'essaie, alors pourquoi m'embêter avec ça ? Mais je serais retournée là-bas si Kathel n'était pas

survenu. J’aurais été incapable de m’arrêter.

— Il te met à l’épreuve.

— Qui ?

— Cabhan, ou ce qu’il reste de lui. Il faudra que tu sois plus forte, et plus avisée. Quand ce sera le cas, Connor et moi t’emmènerons là-bas, comme nous l’avons promis. Bon ! voyons de quoi nous disposons pour notre travail.

Trop contente pour boire son thé, Iona reposa la tasse.

— Tu vas m’enseigner un sortilège ?

Riant à nouveau, Branna secoua la tête.

— As-tu galopé dès la première fois où tu es montée à cheval ?

— J’aurais bien voulu.

— Aujourd’hui, tu vas au pas, et je tiens la longe. Répète-moi ce que ta grand-mère t’a dit : quelle est la chose la plus importante à propos de ton pouvoir, de notre art ?

— De ne faire de mal à personne.

— Bien. Ne jamais faire de mal. Le don que tu possèdes fait autant partie intégrante de toi que la couleur de tes yeux ou la forme de ta bouche. Ce que tu en fais est un choix. Choisis bien.

— J’ai choisi en venant te voir ici.

— J’espère que tu ne le regretteras pas. Donc… Les éléments sont au nombre de quatre : la terre, l’air, l’eau, le feu, énuméra-t-elle en désignant les objets sur le plan de travail. Nous les invoquons et les utilisons avec respect. Il ne s’agit pas de leur imposer notre pouvoir, mais de fondre notre pouvoir avec le leur. D’abord, le feu – c’est presque toujours le premier que l’on apprend.

— Et le dernier que l’on perd, ajouta Iona. Nan me l’a expliqué.

— C’est vrai. Allume la bougie.

Ravie d’avoir quelque chose à montrer, Iona s’avança. Elle contrôla sa respiration, se concentra, imagina qu’elle puisait le pouvoir en elle avant de

le laisser sortir en un long souffle calme.

Une étincelle jaillit de la mèche de la bougie, puis une flamme.

— Très bien. L'eau. Nous en avons besoin pour vivre. Elle court dans notre corps, elle domine le monde dans lequel nous vivons. (Elle désigna le bol blanc, empli d'eau.) Claire et calme pour le moment. Immobile. Mais elle ondoie comme la mer, s'élève comme un geyser, se déverse comme une fontaine. Son pouvoir, et le mien.

Iona regarda l'eau s'animer ; de petites vagues se formèrent à l'intérieur du bol, clapotant sur le bord. Elle réprima un cri quand l'eau jaillit jusqu'au plafond, se rida, formant une lance liquide, puis s'ouvrit presque comme une fleur avant de revenir dans le bol, sans qu'une seule goutte soit tombée à côté.

— C'était magnifique.

— Un joli petit tour de magie, mais surtout une compétence importante. À toi d'animer l'eau, Iona. Sens-la, vois-la, demande-la.

Comme pour la flamme de la bougie, pensa Iona. Il faut se concentrer, et puiser en soi. De nouveau elle régula son souffle, essaya d'agir de même sur son esprit, sur les battements de son cœur. Elle fixa l'eau, essaya de visualiser les vaguelettes agitant la surface tranquille.

Et n'obtint pas la plus petite ondulation.

— Je ne fais pas ce qu'il faut.

— Non, tu manques de patience.

— Ce n'est pas faux. Bon, je recommence.

Elle fixa l'eau, projeta son pouvoir jusqu'à en avoir mal aux yeux.

— Il faut plus longtemps à certains. Où est le centre de ton pouvoir ? Où le sens-tu monter ? demanda Branna.

— Là, répondit Iona en posant la main sur le ventre.

— Pour Connor, c'est là, dit Branna en se tapotant le cœur. Aspire-le, puis expulse-le. Sers-toi de ta main pour le guider. Fais le geste : vers le haut, puis vers l'extérieur. Imagine, concentre-toi, demande.

— D’accord, d’accord.

Elle détendit les épaules, chassa ses cheveux vers l’arrière, changea de position. *Je veux que cette maudite eau bouge*, pensa-t-elle. Elle voulait apprendre à l’envoyer comme une lance vers le ciel. Peut-être avait-elle été trop timide. Du coup…

Elle inspira, puisa en elle, accompagna d’un geste de la main, montant le long de son ventre avant de projeter vers le bol… et se retint à grand-peine de crier quand l’eau jaillit vers le plafond.

— Nom de nom ! J’ai… oups !

L’eau retomba, tel un déluge en miniature, et soudain s’immobilisa juste au-dessus du plan de travail.

— J’aimerais autant éviter les dégâts, dit Branna avant de déverser l’eau dans le bol d’une pichenette.

— Oh ! c’est toi qui l’as fait. Je croyais que c’était moi.

— Tu l’as envoyée vers le plafond, et là, tu t’es déconcentrée. Je t’ai évité d’avoir à éponger.

— C’est moi qui l’ai fait ? (Tout excitée, elle dansa quelques secondes sur place.) Je suis la meilleure ! Waouh ! c’était génial. (Elle se mordit les lèvres.) Hum, ce n’est pas très respectueux.

— Il n’y a pas de raison de s’interdire la joie et l’émerveillement. C’est de la magie, après tout. Refais-le. Mais lentement. D’un geste fluide. Ne perds jamais le contrôle.

— Comme avec les chevaux, murmura Iona.

Elle fit s’élever l’eau, de quelques centimètres seulement cette fois, puis imagina une petite fontaine, la créa. Tout doucement, elle fit tourner la fontaine de façon à ce qu’elle décrive un cercle juste au-dessus du bol. La danse de l’eau l’emplit de joie et d’émerveillement.

— Tu as beaucoup de pouvoirs endormis en toi, lui dit Branna.

Enchantée, fière d’elle, éblouie, Iona fit glisser l’eau dans le bol.

— Il est temps de les réveiller.

Quand Connor entra, elle faisait léviter une plume. Elle ne la faisait pas danser gracieusement, comme Branna le lui avait montré, mais la plume flottait au-dessus du sol.

Il lui adressa un clin d'œil, puis, faisant tournoyer son doigt, envoya la plume la chatouiller sous le menton.

— Crâneur ! lança-t-elle sans pouvoir s'empêcher de rire, avant de faire tournoyer la plume à son tour. Je suis en maternelle à l'école des magiciens. J'ai créé une flamme, animé de l'eau, fait léviter une plume, et j'ai fait ça, ajouta-t-elle en montrant le pot de fleurs blanc, où fleurissait un pyrèthre rose.

— Bravo !

Impressionné, il s'approcha du plan de travail.

— Moi, j'ai fait ça, précisa-t-elle en montrant la minuscule pousse à côté de la fleur. Branna a fait l'autre.

— Bravo malgré tout. Quelle journée fructueuse ! (Il lui passa le bras autour des épaules pour la serrer contre lui.) Et maintenant, c'est l'heure de ma bière. L'école est finie, n'est-ce pas, Branna ? Il est six heures et demie, et je meurs de faim.

— Notre Connor a la magie dans le cœur, mais il pense avec son ventre. Ou ce qu'il y a juste au-dessous.

— Et je n'ai honte ni de l'un ni de l'autre. Allons au pub. Iona m'offre une bière, et moi, j'offre le repas. Ça me paraît une bonne affaire pour tout le monde.

— Pourquoi pas ? répondit Branna. Nous devons discuter de certaines choses, et je ne dirais pas non à une pinte et à un bon repas en même temps.

Elle retira les pinces qui retenaient ses cheveux et secoua ses mèches, faisant soupirer d'envie Iona.

— Viens, Kathel. J'en ai pour cinq minutes.

— Elle veut dire vingt minutes, rectifia Connor. Tu nous rejoins là-bas, dit-il à Branna, en prenant la main d'Iona.

— Ça ne me fait rien d’attendre.

— Elle va décider qu’il faut qu’elle se change, puis qu’elle doit se maquiller. J’ai largement le temps de boire ma pinte avant qu’elle ait terminé. Tu me raconteras ta journée pendant ce temps-là.

— Je crois que c’est la meilleure journée de ma vie. J’en ai pour un bout de temps.

— J’ai tout le temps devant moi… à condition de n’être privé ni de ma bière ni de mon repas.

Peut-être était-ce l’énergie générée par la pratique de son don, combinée à l’excitation suscitée par son nouveau travail, toujours est-il qu’Iona avait le sentiment qu’elle aurait pu sprinter jusqu’au village.

Connor ne voyait pas les choses de cet œil et remonta d’un pas tranquille la route tortueuse. Elle avait conscience de s’être transformée en moulin à paroles, mais c’était lui qui l’avait voulu, après tout. Il l’écouta tranquillement, riant et commentant de temps à autre.

Quand elle lui parla d’Alastar, Connor inclina la tête d’un air surpris. Son regard, d’ordinaire si rieur, sembla soudain plus aigu et plus circonspect.

— Voilà qui est intéressant !

— Ça a perturbé Branna.

— Fin a généralement cet effet-là. Alors, qu’il ait envoyé ici ce cheval… C’est un message, et il le lui adresse à elle en particulier.

— Une mise en garde ?

— Elle pourrait bien la prendre comme telle, dit-il avec un petit sourire.

— Mais toi, ça ne te perturbe pas.

— Arrivera ce qui doit arriver, non ? même si nous ignorons encore quelle forme cela prendra. Nous le savions bien quand tu t’es montrée chez nous.

Il détourna les yeux en direction du bois, regardant bien au-delà de ce qu'elle pouvait voir.

— C'est juste l'étape suivante, reprit Connor, et je dirais qu'avoir un bon cheval est à notre avantage.

— Mais il appartient à Fin, et si Fin fait partie… je ne sais pas… des forces adverses…

— Ce n'est pas le cas.

— Mais Branna a dit…

— Liens du sang, malédictions, marque du diable…

Connor s'en débarrassa d'un haussement d'épaules, comme il l'aurait fait d'une vieille veste.

— Il descend de Cabhan ?

— C'est vrai. J'aimerais bien savoir qui n'a pas une branche tordue dans son arbre généalogique. Descendre d'Untel ou Untel ne fait pas de quelqu'un ce qu'il est. On peut effectuer des choix, non ? Tu as choisi. Fin aussi, Dieu m'en est témoin, et Branna aussi. C'est ma sœur, et elle est aussi vitale pour moi que mon souffle. Fin est mon ami, il l'a toujours été. Un véritable numéro de funambule, mais heureusement j'ai un bon équilibre.

— Pour toi, il n'est pas maléfique.

Connor s'interrompit le temps de l'attirer contre lui et de lui effleurer le sommet du crâne d'un baiser, avec une affection tranquille qui la réchauffa jusqu'au plus profond d'elle-même.

— Pour moi, le mal se présente sous d'innombrables formes. Fin n'en fait pas partie. À part ça, pourquoi dis-tu qu'Alastar lui appartient ? Acheter quelque chose n'équivaut pas à le faire sien ; on peut le garder comme le perdre ou le donner. C'est toi qui as un lien avec ce cheval, non ?

— Je suppose, oui. Tu as confiance en Fin, je le vois bien. Mais Branna, non.

— Elle ne sait plus quoi penser, ce qui est rare chez elle. Fin reviendra quand il sera décidé à revenir. À ce moment-là, tu pourras te forger ta

propre opinion.

— Vous avez grandi ensemble, Fin, Boyle et toi ?

— Et ce n’est pas terminé.

Elle rit, avec toutefois un pincement au cœur.

— Je n’ai pas d’amis d’enfance. Nous avons déménagé quand j’avais six ans. Mes parents se sont séparés quand j’en avais dix, si bien que nous avons encore déménagé, et j’ai passé mon temps à aller et venir entre l’un et l’autre. Puis on a redéménagé quand chacun d’entre eux s’est remarié… Je trouve ça bien d’avoir des amis avec qui l’on a grandi.

— Les amis sont les amis, quel que soit l’âge où on les rencontre.

— C’est vrai. C’est une idée qui me plaît.

Il lui reprit la main, et de l’autre lui désigna le village où ils venaient d’arriver.

— Devant nous, ce sont les ruines de l’abbaye de Cong. Ce sont de jolies ruines souvent visitées par les touristes, même si la plupart d’entre eux viennent à Cong à cause de *L’Homme tranquille*.

— Nan adore ce film. Je l’ai regardé une fois de plus juste avant de venir.

— Nous avons un festival en septembre, en hommage au film. C’est superbe. Il y a deux ans, Maureen O’Hara est venue en personne. Elle est toujours d’une rare beauté. À la fois royale et bien réelle.

— Tu l’as rencontrée ?

— Juste quelques instants, mais des instants mémorables. Tu n’as pas réussi à visiter le village aujourd’hui ?

— Non, mais j’ai tout le temps devant moi. J’ai l’impression d’avoir déjà vécu ici. Grâce à tout ce que Nan m’a raconté, à ses photos et au guide touristique. C’est juste comme je me l’imaginais.

Les jolis pubs, boutiques et restaurants, le petit hôtel, les fleurs en pots et en jardinières pointant leur nez un peu plus loin, à l’ombre des ruines de

l’abbaye. Si les boutiques étaient fermées, les pubs étaient ouverts, et des gens déambulaient ici et là le long des trottoirs étroits.

— Où est la boutique de Branna ?

— Au coin de la rue, là-bas, près du salon de thé. C’est fermé à cette heure-ci, mais j’ai la clé, si tu veux voir à quoi ça ressemble.

— Merci, ce n’est pas la peine. Je suppose que j’aurai un jour de repos.

— Bien entendu ! Boyle ne te laissera pas chômer, mais il ne t’épuisera pas à la tâche.

Ils se remirent en marche et gravirent la pente. Elle leva le visage vers le ciel pour profiter de la fraîcheur de la brise.

— C’est la tourbe que je sens, n’est-ce pas ?

— Oui. Il n’y a rien de mieux qu’un feu de tourbe le soir, avec une bonne bière. Ici, nous aurons les deux, conclut-il en poussant une porte.

Le parfum de levure de la bière à la pression, l’odeur terreuse de la tourbe se consumant dans la cheminée, il n’y avait en effet rien de comparable, se dit Iona. Les clients étaient installés sur des tabourets au milieu du bar, ou prenaient leur repas à l’une des tables, dans un brouhaha de voix entrecoupé du cliquetis des verres.

Une demi-douzaine de personnes hélèrent Connor dès l’instant où il passa la porte. Il leur rendit leur bonjour, en salua d’autres de la main, et guida Iona vers le bar.

— Bonsoir, Sean. Je te présente ma cousine Iona Sheehan, qui vient des États-Unis. C’est la petite-fille de Mary Kate O’Connor.

— Bienvenue, dit-il à Iona en la regardant brièvement de ses yeux bleus et gais qui contrastaient avec sa tignasse blanche et son visage au teint rose. Comment va Mary Kate ?

— Très bien, merci.

— Iona travaille pour Boyle aux écuries. C’était son premier jour aujourd’hui.

— Vraiment ? Vous pratiquez l’équitation, alors ?

— Eh oui !

— Et elle m’offre une pinte pour célébrer l’événement. Je vais prendre une Guinness, s’il te plaît. Et toi, Iona ?

— Même chose pour moi, merci.

— Branna ne va pas tarder, alors, disons trois. Nous allons essayer de trouver une table. Tiens, Franny ! (Connor posa un baiser sur la joue d’une jolie blonde.) Je te présente ma cousine Iona, qui vient des États-Unis.

Ce n’était que le début. Iona calcula qu’en dix minutes et à moins d’un mètre du bar, elle avait fait la connaissance de plus de gens qu’elle n’en rencontrait d’habitude en un mois. Quand ils s’éloignèrent enfin vers le fond de la salle, elle avait la tête pleine de noms et de visages qui se mélangeaient allégrement.

— Tu connais tout le monde ?

— Dans le coin, oui, la plupart. Et en voilà deux de plus que tu connais déjà.

Elle repéra Boyle et Meara à une table encombrée de verres et d’assiettes. Connor réussit à s’en approprier une juste à côté d’eux.

— Comment ça va ?

— Pas mal. Tu t’offres Cong *by night*, Iona ? lui demanda Meara.

— Je fête mon nouvel emploi. Encore merci, dit-elle à Boyle.

— Nous étions justement en train de préparer le planning, lui dit Meara. Si jamais tu veux faire des projets, ton jour de repos sera le jeudi.

— Je déborde de projets, en ce moment.

— Iona m’a dit que Fin avait envoyé un nouveau cheval. Alastar, c’est bien ça ? Un peu soupe au lait ?

— Soupe au lait, mes fesses ! répondit Boyle en avalant ce qui restait de sa pinte. Il aurait bouffé le bras de Kevin Leery ce matin si on l’avait laissé faire, et avant ça il avait envoyé valdinguer Mooney.

— Et toi, il t’a mordu ?

— Pas encore, mais ce n’est pas faute d’avoir essayé. Avec ta cousine, en revanche, un vrai gentleman.

Iona eut un petit sourire et plongea le nez dans sa bière.

— Il est juste incompris, expliqua-t-elle.

— Je le comprends parfaitement.

— Nous nous demandions justement quelles étaient les intentions de Fin avec ce cheval-là, dit Meara en prenant une cuillerée de soupe, sans détourner les yeux de Connor. Alastar n’est pas un cheval de selle, aucun doute à ce sujet. Ce sera peut-être un bon étalon, mais Fin n’a pas du tout parlé d’en acquérir un avant son départ.

— Personne ne sait ce que Fin a en tête, à part lui, déclara Connor avec un haussement d’épaules désinvolte. Et encore, bien souvent, il ne le sait pas lui-même. À propos, voici Branna.

Il lui fit signe de la main et croisa son regard.

— Tout le monde est là, à ce que je vois, dit-elle en approchant de leur tablée. (Elle posa la main sur l’épaule de Meara en souriant à Boyle.) Tu continues à faire bosser ma copine pendant son dîner ?

— C’est plutôt l’inverse, protesta Boyle. Elle est impitoyable. J’avais l’intention de passer te voir demain. Le baume que tu nous as préparé est quasiment terminé.

— J’en ai d’autre en stock. Je le confierai à Iona demain matin, répondit-elle en s’asseyant et en prenant sa pinte de bière. À Iona et à son nouveau travail ! Et à toi, Boyle, pour avoir eu la bonne idée de l’embaucher.

Iona avait presque la tête qui lui tournait, à se retrouver entourée de ses cousins, de son patron, de sa collègue, avec devant elle un ragoût de bœuf à l’orge conseillé par Connor.

Pour son premier jour de travail en Irlande, les choses n’auraient pu mieux se passer.

Et pourtant, si !

Connor se leva pour revenir quelques instants plus tard avec un violon.

— Connor ! commença Branna.

— C'est moi qui régale. Le moins que tu puisses faire est de jouer pour gagner ton dîner.

— Tu joues du violon ?

Branna jeta un coup d'œil à Iona et haussa les épaules à la manière de son frère.

— Quand l'envie m'en prend.

— J'ai toujours voulu jouer d'un instrument, mais je suis indécrottable. Tu veux bien jouer pour nous ?

— Comment pourrais-tu refuser ? intervint Connor en tendant à sa sœur le violon et l'archet. Allez, une chanson, Meara chérie. Quelque chose de gai pour ne pas casser l'ambiance.

— Tu ne m'as pas offert mon dîner.

— Il reste le dessert, si tu as assez d'appétit, dit-il avec un clin d'œil à la fois espiègle et plein de sous-entendus.

— Une, concéda Branna en testant l'archet, remarquant qu'il l'avait colophané, sûr de parvenir à la convaincre. Tu le connais, nous n'aurons pas la paix sans cela.

Elle repoussa sa chaise, testa de nouveau, finit d'accorder son violon. Les gens alentour se turent en voyant Branna sourire et taper du pied pour marquer la mesure.

La musique se mit à danser, vive, enlevée, aussi joyeuse que l'avait demandé Connor. Branna échangeait avec sa complice des regards rieurs, et Iona y lut leur amitié, simple et profonde, tandis que Meara acquiesçait d'un signe de tête.

« Maman, les gars de notre ville

Veulent pas laisser les filles tranquilles. »

*Encore de la magie*, songea Iona. La musique claire et joyeuse, la voix riche et sensuelle de Meara, l'humour sur le visage de Branna qui continuait

à jouer. Une nouvelle vague de bonheur lui envahit le cœur tandis qu'elle gravait cet instant dans sa mémoire – les sons, les regards, et même la chanson. Jamais elle n'oublierait cette soirée, et ce qu'elle avait ressenti.

Elle s'aperçut que Boyle la regardait avec un sourire teinté de perplexité. Sans doute avait-elle l'air d'une idiote éblouie par les stars de la soirée, mais elle s'en fichait.

Quand les applaudissements éclatèrent, elle se surprit à danser littéralement sur sa chaise.

— C'était super ! Vous êtes incroyables, toutes les deux.

— Ça nous a valu un prix, pas vrai, Branna ?

— Et comment ! Premier prix du Concours Hannigan des jeunes talents. Un événement qui vécut ce que vécut notre gloire.

— Vous étiez très douées, et vous l'êtes toujours, mais nous sommes bien contents que Meara ne nous ait pas abandonnés pour une carrière de star, affirma Boyle en lui tapotant la main. Nous avons besoin d'elle aux écuries.

— Je préfère chanter pour le plaisir, plutôt que pour gagner ma croûte.

— Et si tu te donnais un peu plus de plaisir en nous en donnant aussi ? suggéra Iona à Meara. Allez, une autre !

— Tu vois ce que tu as fait ! lança Branna à son frère.

— Tu ne joues pas assez souvent pour le plaisir. Je le voudrais bien, pourtant.

Il posa la main sur la joue de Branna, et elle soupira.

— Tu sais vraiment t'y prendre, et tu en as parfaitement conscience.

— Iona n'est pas la seule Yankee présente ici, ce soir. J'en ai repéré quelques autres. Donnez-leur *Wild Rover* pour qu'ils s'en retournent chez eux avec le souvenir de deux beautés rencontrées au pub de Cong.

— Si tu présentes les choses comme ça… dit Branna en riant.

Rejetant ses cheveux en arrière, elle leva de nouveau son violon.

Soudain son sourire s’évanouit, toute trace d’humour disparut de ses yeux gris fumée. Un autre sentiment y passa, si fugitif qu’Iona ne sut le définir. Désir ? Mauvaise humeur ? Sans doute un mélange des deux.

Toujours est-il qu’elle abaissa son instrument.

— Ton associé est de retour, dit-elle à Boyle.

*OceanofPDF.com*

# 7

Tout en lui était vif et net : les pommettes et la mâchoire bien dessinées, les yeux d’un vert hardi, et la lueur pénétrante qui y brillait.

Son entrée avait coïncidé avec une bourrasque qui avait fait crépiter la tourbe se consumant dans l’âtre.

Plusieurs personnes lui dirent bonsoir, mais alors qu’elles avaient accueilli Connor avec une cordialité affectueuse, leur façon de saluer Finbar Burke fut plutôt empreinte de respect teinté d’une certaine prudence, voire de méfiance, songea Iona.

Il portait un manteau de cuir noir lui descendant aux genoux. La pluie, qui avait dû commencer à tomber pendant qu’elle était confortablement installée au chaud, luisait sur ses vêtements et sur ses cheveux noirs.

Avec prudence elle aussi, Iona coula un regard en direction de sa cousine. Le visage de Branna était à présent impassible, comme si ce tourbillon momentané d’émotions n’avait été qu’une illusion.

Fin se faufila à travers la foule et posa la main sur l’épaule de Boyle puis sur celle de Connor, comme Branna l’avait fait avec Meara. Iona remarqua qu’il fixait Branna des yeux.

— Je ne veux pas vous interrompre.

— Ha, ha ! le voilà enfin de retour du champ de bataille, plaisanta Connor. Juste à temps pour offrir sa tournée.

— Certains d’entre nous doivent travailler demain, lui rappela Branna.

— Heureusement, mon patron est compréhensif et généreux. Ce n’est pas comme le tien, qui peut se montrer réellement tyrannique ! rétorqua-t-il à sa sœur avec un clin d’œil.

— J’offre une tournée, dit Fin. Bonsoir, Meara, comment va ta mère ? J’ai entendu dire qu’elle était patraque, expliqua-t-il quand elle le regarda bizarrement.

— Elle va mieux, merci. Une bronchite qui a eu du mal à passer. Entre la prescription du médecin et la soupe de Branna, elle est rétablie.

— J’en suis heureux.

— Tu nous as apporté la pluie, fit remarquer Boyle.

— Apparemment. Tu sembles en grande forme, Branna.

— Ça va, merci. Tu es revenu plus tôt que prévu ?

— Six semaines, ce n’est déjà pas si mal. Je t’ai manqué ?

— Absolument pas.

Il eut un sourire bref et entendu, puis tourna son regard vif vers Iona.

— Tu dois être la cousine américaine. Iona, c’est bien ça ?

— C’est cela.

— Je suis Fin Burke, puisque ces malotrus ne nous présentent pas, dit-il en lui tendant la main par-dessus la table.

Elle lui rendit son salut et sentit aussitôt la chaleur, une bouffée de puissance. Sans cesser de sourire, il haussa un sourcil, comme pour dire : « Eh bien ! à quoi t’attendais-tu ? »

— Une autre Guinness ? lui proposa-t-il à voix haute.

— Non, merci. Si compréhensifs et généreux que puissent être mes patrons, j’ai atteint ma limite.

— Je ne dirais pas non à un thé avant d’affronter la pluie, dit Meara. Merci, Fin.

— Entendu pour un thé. Et toi, Boyle, une autre pinte ?

— Je conduis, je vais devoir en rester là.

— Moi, je veux bien, répondit Connor, je suis à pied.

— Bien, avec moi, ça fera deux. Bonsoir, Clare, dit-il à la serveuse qui approchait déjà. Du thé pour ces dames, s'il te plaît. Et deux pintes de Guinness, pour Connor et moi.

Il attrapa une chaise et prit place.

— Je ne veux pas embêter tout le monde avec nos affaires, Boyle. Nous en parlerons plus tard ; il ne doit de toute façon pas y avoir grand-chose de neuf depuis nos derniers échanges. Même chose pour toi, Connor.

— Ça me va. J'ai sorti Merlin plusieurs fois pendant que tu étais en balade, et Meara a fait de même. Sans compter qu'il est sorti tout seul quand il en avait envie. Tu passes à l'école demain ?

— Bien sûr, et aux écuries.

— J'espère que tu auras un mot gentil pour Kevin et pour Mooney, dit Boyle en prenant une gorgée de bière. Ta nouvelle acquisition les a malmenés.

— Il est fougueux et a une volonté de fer. T'a-t-il malmené toi aussi ?

— Non, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Elle, il l'aime bien, dit Boyle en désignant Iona.

— Vraiment ! répondit Fin en plongeant son regard dans celui d'Iona et en tambourinant sur la table.

— Avec moi, il n'a pas cessé de ruer comme s'il voulait m'expédier à Galway. Cette Yankee se met en selle, et il fait le tour du manège comme à la parade.

— Tiens donc ! Tu es bonne cavalière, Iona ?

— Aucun doute à ce sujet, intervint Boyle. D'ailleurs, à propos de « neuf », elle travaille désormais pour nous.

— J'en suis ravi. C'est un travail pour la durée de tes vacances ?

— En fait… je vais venir vivre ici. Ou plutôt, j'y vis déjà.

— Dans ce cas, bienvenue au pays ! J'espère que ta grand-mère, Mme O'Connor, va bien ?

— Très bien, merci, répondit Iona en serrant de toutes ses forces ses mains l'une contre l'autre sous la table pour les empêcher de trembler. Comme j'avais besoin d'un emploi, Branna a demandé à Boyle de me recevoir. J'ai travaillé à l'Académie équestre de Laurel, dans le Maryland. J'ai des références, et mon CV. Enfin, c'est Boyle qui les a maintenant, si tu veux les voir.

Elle avait beau s'enjoindre d'arrêter de parler à tort et à travers, sa nervosité fut la plus forte.

— Votre centre équestre est vraiment impressionnant, poursuivit-elle. Meara m'a fait visiter. Et pour Alastar, tu as raison : il est fougueux, volontaire, mais il n'est pas méchant de nature. Il est juste en colère, privé de ses repères habituels parce qu'il se retrouve dans un lieu complètement nouveau, avec des gens et des chevaux qu'il ne connaît pas. Alors il veut montrer à tout le monde, et surtout à Boyle, à qui nous avons affaire.

» Oh ! du thé, murmura-t-elle en voyant la serveuse approcher, heureuse de cette diversion.

— Tu la rends nerveuse, dit Branna à Fin, amusée. Quand elle a le trac, elle jacasse comme une pie.

— C'est vrai. Je suis désolée.

— Et elle passe son temps à être désolée. Il va vraiment falloir que ça cesse, Iona.

— Je sais. Pourquoi l'as-tu acheté… Alastar, je veux dire, demanda-t-elle à Fin. Oh ! pardon. Ça ne me regarde pas. Sans compter que tu as bien précisé que tu ne voulais pas parler affaires.

— Il est magnifique, répondit Fin. J'ai un faible pour la beauté, la force… et la puissance.

— Ça le décrit parfaitement, acquiesça Meara. Quiconque s'y connaît en chevaux voit d'emblée qu'il n'est pas fait pour trimballer des touristes sur son dos à longueur de journée.

— Non. Il est fait pour d'autres choses. Il a en réalité besoin d'autre chose, ajouta-t-il en regardant Branna.

— Où veux-tu en venir ? murmura-t-elle.

— Il m'a parlé. Tu me comprends, dit-il à Iona.

— Oui. Oui.

— Le voilà donc ici. Et la plus jolie petite pouliche de tous les comtés de l'Ouest est en route, elle aussi. Une vraie princesse âgée de deux ans, tout aussi fougueuse, nommée Aine, comme la reine des fées. Nous allons jouer les marieurs, Boyle, quand elle aura l'âge. Jusque-là, elle fera merveille pour le jumping, y compris avec les débutants, je crois.

— Tu ne penses pas seulement à la reproduction, dit Branna en écartant son thé.

— Ah ! mon cœur, j'y pense constamment.

— Tu savais qu'elle viendrait, et ce que cela signifierait. Les choses ont déjà commencé.

— Nous en parlerons, promit Fin en couvrant la main de Branna de la sienne. Mais pas au pub.

— Pas au pub, en effet, répondit-elle en retirant sa main. Tu en sais plus que tu n'en dis, et je veux savoir de quoi il retourne.

— Je ne t'ai jamais menti de toute notre vie, *mo chroi**, protesta-t-il avec une lueur d'irritation dans les yeux. Tu le sais très bien. Pas même quand un mensonge aurait suffi à me donner ce que je désirais plus que tout.

— Passer des choses sous silence ou mentir éhontément, c'est du pareil au même, répliqua-t-elle en se mettant debout. J'ai du travail qui m'attend. Tu veux bien profiter d'avoir ta camionnette pour ramener Iona à l'hôtel, Boyle ? Je n'ai pas envie qu'elle traverse les bois à pied en pleine nuit.

— Oh ! mais…

— Je m'en occupe, coupa Boyle sans paraître remarquer l'objection d'Iona. Ne t'inquiète pas.

— Je t’enverrai le baume demain matin. Quant à toi, Iona, on se voit demain après ton travail. Nous avons beaucoup à faire.

— Bon, soupira Connor en se levant pour suivre Branna.

— Reste, finis ta pinte tranquillement, intervint Meara en lui frottant le bras comme pour le réconforter, tout en le forçant à se rasseoir. Je vais la rattraper. Il est temps que je rentre, de toute façon. Merci pour le thé, Fin. Je suis contente que tu sois de retour. Je vous verrai tous demain, je suppose, conclut-elle en enfilant sa veste tout en se dirigeant vers la sortie.

— Il faudra t’y faire, dit Connor à Iona en lui tapotant le bras.

— Comme tu dis ! marmonna Fin, avant de retrouver son calme et de sourire, par un effort de volonté. J’ai tendance à mettre notre Branna de mauvaise humeur. Mais dis-moi, Iona l’Américaine, qu’as-tu eu le temps de voir et de faire en Irlande ?

— Heu… commença Iona, en se demandant comment ils pouvaient continuer à bavarder comme si de rien n’était, alors que l’air vibrait encore d’ondes de mauvaise humeur et de réelle douleur. Je… je n’ai pas fait grand-chose, à vrai dire. Et plein de choses à la fois. Je suis venue ici pour faire la connaissance de Branna et de Connor, ainsi que pour trouver un lieu de vie, un travail. Voilà qui est fait. Mais je n’ai pas encore eu le temps de visiter. Ce coin est tellement magnifique que ça me suffit.

— Il faudra que l’on te le fasse découvrir, malgré tout. Tu disais que tu avais trouvé un endroit où vivre ? Tu n’as pas traîné.

— J’ai une chambre au château pour quelques jours encore.

— C’est un lieu exceptionnel.

— C’est vrai. Ensuite, j’irai vivre avec Branna et Connor. Ça pose un problème ? dit-elle en voyant Fin battre des paupières à cette nouvelle, avant d’adresser un regard perçant à Connor.

— Elle t’a reconnue, se contenta de répondre Fin en se penchant vers elle, les yeux fixés sur son visage. Elle tend la main à bien des gens, mais en garde peu auprès d’elle. Le foyer est un sanctuaire. Si elle a fait de son

foyer le tien, c’est qu’elle t’a reconnue. Par tous les dieux, veille sur elles, murmura-t-il à l’adresse de Connor.

— Tu n’as pas à en douter.

— À propos de passer des choses sous silence…

Avec une certaine impatience, elle regarda les deux hommes tour à tour, puis Boyle qui se tenait là sans rien dire. Elle n’obtiendrait rien d’eux, du moins pas pour le moment.

— Il est temps que je rentre, dit-elle. Merci pour le dîner, Connor, et pour le thé, Fin. À demain, Boyle. Ce n’est pas la peine de me ramener à l’hôtel.

— Elle me tannera les fesses si je ne le fais pas, et pas seulement au figuré. Je te retrouve tout à l’heure à la maison, ajouta-t-il à l’intention de Fin.

— Je ne vais pas tarder.

Ne pouvant protester plus longtemps, Iona se dirigea vers la porte. Juste avant de sortir, elle vit que Fin contemplait sa pinte d’un air maussade, tandis que Connor lui parlait vivement à voix basse, penché vers lui.

Accueillie par des bourrasques de vent mêlées de pluie, elle songea que ce n’était finalement pas plus mal de ne pas avoir à marcher.

— Fin et toi vivez ensemble ? demanda-t-elle à Boyle.

— J’ai un appartement au-dessus du garage, tout en ayant accès à la maison principale chaque fois que je le désire, vu que Fin est souvent absent. C’est pratique pour nous d’habiter tout près des grandes écuries.

Il ouvrit la portière d’une vieille camionnette à la peinture rouge passé, et débarrassa à la hâte le siège de ce qui l’encombrait.

— Désolé pour tout ce bazar, je n’avais pas prévu d’avoir une passagère.

— Ne t’inquiète pas. Je suis soulagée de ne pas être la seule à vivre dans le fouillis.

— Si c’est vrai, méfie-toi ! Tu auras intérêt à t’imposer des limites, car Branna est ordonnée, et tu l’auras constamment sur le dos si tu laisses tes affaires traîner.

— C’est noté.

Elle se hissa sur le siège et se glissa parmi les blocs-notes, emballages et chiffons, sans compter une vieille serviette de toilette et une boîte en carton peu profonde contenant des cure-pieds, des anneaux de bride, des piles et un tournevis.

Il monta à son tour dans l’habitacle et mit le contact.

— Tu n’as pas dit grand-chose, ce soir, Boyle.

— Comme je suis leur ami à tous, je préfère ne pas m’en mêler.

La camionnette avançait dans un bruit de ferraille et dans un crépitement de pluie, et Iona se laissa aller contre le dossier.

— Il y a quelque chose entre eux.

— Entre qui ?

— Branna et Fin. Ils sont ensemble, ou l’ont été. Il y a une telle tension sensuelle entre eux qu’il y a de quoi recevoir une décharge.

Boyle passa d’une fesse sur l’autre, et fronça les sourcils en fixant la route devant lui.

— Je n’aime pas parler de mes amis derrière leur dos.

— Il ne s’agit pas de parler d’eux derrière leur dos. C’était juste une observation. Ce doit être compliqué, pour l’un comme pour l’autre. De toute façon, il est clair que j’ai besoin de savoir ce qui se passe. Tu en sais plus sur eux que moi, et je suis maintenant mêlée à tout ça.

— Tu t’y es toi-même mêlée, pour autant que je peux en juger.

— Peut-être. Et alors ? Comment as-tu deviné que j’étais comme eux ?

— Je les connais et fais partie de ce groupe pratiquement depuis ma naissance. J’ai vu la même chose en toi, avec le cheval.

L’air perplexe, elle se tourna vers lui.

— Il n’y a pas beaucoup de gens qui prendraient la chose avec autant de détachement. Comment se fait-il que ce soit ton cas ?

— Je les connais depuis toujours, répéta-t-il.

— Ça ne me paraît pas si simple. Je peux faire ça, dit-elle en tendant le bras devant elle, concentrée, et en faisant jaillir une petite flamme dans sa paume.

C’était dérisoire, comparé à ce dont Branna était capable, mais elle y avait travaillé depuis sa leçon.

C’est à peine s’il lui accorda un regard.

— Bien pratique en randonnée, quand on a oublié les allumettes.

— Quel flegme ! lâcha-t-elle, admirative malgré elle. Si j’avais fait un truc de ce genre devant le gars avec qui je sortais, il se serait enfui tellement vite qu’il en aurait laissé un trou dans ma porte, comme dans les BD.

— Il ne devait pas être très branché randonnée.

Elle se mit à rire, puis eut un hoquet de surprise en voyant le brouillard s’élever devant eux comme un mur. Elle crispa les poings quand la camionnette passa au travers, s’enfonça les ongles dans la paume quand il les enveloppa d’un épais rideau.

— Tu entends ça ? Tu l’entends ?

— Entendre quoi ?

— Mon nom. Il ne cesse de le répéter.

Désormais obligé de rouler au pas, Boyle gardait les deux mains détendues sur le volant.

— Qui répète ton nom ?

— Cabhan. Il est dans le brouillard. Peut-être même qu’il *est* le brouillard. Tu ne l’entends pas ?

— Non.

Il ne l’avait d’ailleurs jamais entendu. Et ça lui convenait très bien ainsi.

— Je me disais que demain tu pourrais continuer à bosser avec Meara, continua-t-il.

— Hein ? Quoi ?

— J’attendrai d’avoir son feu vert avant de te confier des clients.

Il parlait tranquillement, conduisait lentement. Il aurait été capable de faire cette route les yeux fermés, et c’était presque le cas compte tenu de la visibilité.

— Je veux aussi voir comment tu te débrouilles en cours. Pour ça, tu travailleras en binôme avec Mick, ou avec moi de temps en temps. Tu fais du jumping ?

Il savait bien que oui, qu’elle avait les rubans bleus et les trophées pour le prouver, ainsi que les diplômes lui permettant d’enseigner. Il avait lu son CV.

— Oui, y compris en compétition depuis l’âge de huit ans. À un moment, j’ai envisagé d’intégrer l’équipe olympique, mais…

— C’est trop prenant ?

— Non. Enfin, oui, d’une certaine façon. Il faut vraiment avoir le soutien de sa famille, et les moyens financiers.

» Tu as entendu ça ? demanda-t-elle à nouveau en regardant de tous côtés et en se frottant nerveusement la gorge du bout des doigts. Ne me dis pas que tu ne l’as pas entendu ?

— Ça, oui. (Le hurlement sauvage lui avait fait froid dans le dos. Et cela, c’était nouveau. Pour lui, du moins.) Je suppose qu’il n’aime pas que l’on parle de lui.

— Comment se fait-il que tu n’aies pas peur ?

— Je suis accompagné d’une magicienne, non ? De quoi devrais-je m’inquiéter ?

Elle eut un rire étranglé, puis lutta pour calmer les battements de son cœur.

— Aujourd’hui, j’ai appris à faire léviter une plume. Je crains que ça ne nous soit pas très utile.

Lui, il avait ses deux poings, et un couteau de scout dans sa poche en cas de besoin.

— C’est plus que ce dont je suis capable. Regarde, le brouillard se dissipe, et nous voilà à Ashford.

En effet, le château de conte de fées s’étendait devant eux, les fenêtres éclairées d’une lumière dorée.

— Ils y sont venus. Les trois premiers Ténébreux. Des années après avoir été envoyés au loin par leur mère, ils sont revenus. Ils ont habité au château, parcouru les bois. J’ai rêvé que la benjamine revenait, à dos de cheval comme elle était partie toute petite. Son cheval s’appelait Alastar.

— Tiens donc. J’ignorais le nom du cheval. Ça explique tout, non ?

— Je ne sais pas ce que ça explique. Je ne sais pas non plus ce que je suis censée faire.

— Ce que tu dois faire.

— Ce que je dois faire, murmura-t-elle alors qu’il s’arrêtait devant l’entrée de l’hôtel. Je vois. Merci de m’avoir ramenée, et d’avoir continué à me parler, tout à l’heure, malgré tous ces phénomènes bizarres. Ça m’a bien aidée…

— Pas de quoi. Je t’accompagne à l’intérieur.

Elle faillit protester. Il n’y avait que quelques pas jusqu’à la porte. Puis elle repensa à la voix dans le brouillard et changea d’avis. Ce n’était pas plus mal d’avoir un grand homme bien bâti avec soi. Aucune honte à cela.

À ses côtés, elle gagna le hall chaleureux, richement coloré et fleuri, où la réceptionniste l’accueillit comme toujours avec le sourire.

— Bonsoir, madame Sheehan. Bonsoir, Boyle, je suis contente de te voir.

— Tu travailles tard, Bridget ?

— Eh oui ! Vu la pluie qui tombe, c’est une soirée parfaite pour travailler. Voilà votre clé, madame. J’espère que vous avez passé une bonne journée ?

— Excellente. Merci encore, Boyle.

— Je t’accompagne jusqu’à ta porte.

— Oh ! mais…

Il se contenta de lui prendre la clé et de regarder le numéro.

— C’est dans la partie ancienne, n’est-ce pas ? dit-il en attrapant Iona par le bras et en l’entraînant dans le couloir.

— On tourne ici, intervint-elle.

— C’est un vrai labyrinthe, ce château !

— Ça fait partie de son charme.

Elle essaya de ne pas s’inquiéter de ce qu’avait pu conclure la réceptionniste à propos de ses relations avec Boyle.

Il s’arrêta devant la porte de la chambre et la déverrouilla, puis inspecta soigneusement la pièce du regard.

— Ce n’est rien de dire que tu es désordonnée !

— Je t’avais prévenu.

Elle écarquilla les yeux en le voyant entrer dans la chambre. Il ne s’imaginait tout de même pas…

Il attrapa le bloc de papier à lettres et le stylo portant le logo de l’hôtel, puis griffonna quelque chose.

— C’est mon numéro de portable. Si jamais quelque chose t’inquiète, appelle-moi. Enfin, Branna serait sans doute plus à même de t’aider, mais je peux être ici en quelques minutes.

— C’est… c’est très gentil.

— Oh ! pas d’effusions. Je viens de t’embaucher et de me taper toute la paperasse, non ? Je n’ai aucune envie que tu retournes illico en Amérique. Ferme la porte à clé, mets-toi au lit et allume la télé si tu as besoin de meubler le silence.

Il se dirigea vers la porte, s’arrêta sur le seuil et se retourna.

— N’oublie pas que tu peux allumer un feu dans la paume de ta main, ajouta-t-il en la regardant.

Puis il sortit en fermant la porte derrière lui. Elle avait à peine esquissé un sourire qu'il tambourina à la porte, la faisant sauter au plafond.

— Ferme cette satanée porte à clé !

Elle se dépêcha d'obtempérer, puis écouta ses pas s'éloigner dans le couloir.

Elle conclut un marché avec elle-même : au travail, elle se concentrerait sur ses tâches. Pas question de risquer son gagne-pain sous prétexte qu'elle pouvait avoir des épreuves à affronter.

En dehors de son travail, elle profiterait des leçons de Branna chaque fois que celle-ci aurait du temps à lui consacrer. Elle apprendrait, s'entraînerait, étudierait.

Mais elle exigerait aussi des réponses, et les obtiendrait.

Dès le lendemain, elle recommença donc à nettoyer, curer, brosser, transporter, nourrir et abreuver, évitant Boyle autant que possible. Quand elle repensait à leur retour de Cong et à sa panique, elle était gênée. C'était elle qui était censée détenir un pouvoir hors du commun, quoique balbutiant, et elle s'était comportée comme une petite chose tremblante, le laissant veiller sur elle.

Pire encore, quand il était entré dans sa chambre, elle avait laissé son imagination divaguer l'espace d'une seconde – ou peut-être même de deux ou trois. Il lui avait bien fallu reconnaître que « divaguer » était le seul terme qui convenait quand elle avait renoncé à son rêve. *Pas un rêve de sorciers maléfiques et d'ombres menaçantes*, songea-t-elle en brossant la crinière de Spud.

Non. Un rêve sexy en diable, avec dans les rôles principaux Boyle et elle, et un champ de pavots digne du *Magicien d'Oz*… qui ne leur avait pas du tout donné envie de dormir !

Cette révélation subconsciente avait largement contribué à la mettre mal à l'aise.

Meara passa la tête à l’entrée de la stalle. Elle portait une casquette vert pomme, aujourd’hui, et avait glissé sa longue queue de cheval dans l’ouverture sur la nuque.

— Tu as tressé la crinière de Queen Bee.

— Euh, oui, mais… je vais la défaire.

— Non, non, surtout pas. C’est mignon tout plein, et elle a l’air très fier de sa nouvelle coiffure. Évite simplement les fioritures avec les hongres. Boyle nous reprocherait de vouloir les transformer en dandys, alors que ce sont simplement de bons chevaux pour les promenades. C’est un tel homme, notre Boyle !

— J’ai remarqué. Vous vous complétez.

— Je l’espère, en effet. Ça va s’éclaircir ; nous avons donc une promenade guidée cet après-midi. Les clients ont déplacé le rendez-vous à quinze heures en espérant que le temps s’améliore, et c’est apparemment le cas. Ils seront quatre : deux couples d’amis, qui viennent des États-Unis. Ce sera sympa pour toi. Boyle a envoyé quelqu’un chercher Rufus ; c’est un grand hongre, plutôt espiègle. Un de nos clients fait près de deux mètres.

— C’est-à-dire ?

— Oh ! tu veux dire en mesures américaines ? (Meara repoussa sa casquette vers l’arrière et se gratta la tête.) Ça doit faire dans les six pieds et demi, je crois. À part Rufus, nous sellerons Bee, Jack, et notre ami Spud. Choisis celui que tu veux parmi ceux qui restent.

— Peut-être Caesar, à moins que tu le veuilles ?

— Vas-y, dit Meara en notant son choix sur son bloc. Nos clients ont demandé une promenade d’une heure et demie ; tu verras donc un peu plus de pays qu’hier.

— Je veux voir le pays tout entier ! Au fait, Meara, continua-t-elle, mue par la culpabilité engendrée par son rêve. Je voulais juste te remercier de m’avoir prêté Boyle hier soir, pour rentrer au château.

— Je n’ai pas l’habitude de le prêter. Tu peux le garder tout entier, si tu veux.

— Oh !… vous vous êtes disputés ?

— À propos de quoi ? demanda Meara d’un air perplexe, avant d’éclater d’un rire espiègle. Toi, tu t’es imaginé que Boyle et moi étions en couple ! Non, non, non ! J’aime cet homme à la folie, mais je n’en veux pas dans mon lit. Ce serait comme de coucher avec mon frère. Rien que d’y penser, ça me coupe l’appétit.

— Vous n’êtes pas… commença Iona, plus mal à l’aise encore qu’auparavant. Je croyais juste…

— Tu trouves qu’on a l’air d’un couple d’amoureux ?

— C’est juste qu’il y a quelque chose… d’intime, je suppose, entre vous ; si bien que je croyais que vous étiez ensemble. Tu vois ce que je veux dire.

— Nous sommes comme frère et sœur.

— Bien. Enfin, je suppose que c’est bien. Mais c’est peut-être un problème.

— Un problème ? répéta Meara en se penchant sur le côté pour mieux voir Iona. Tu me fascines ! Pourquoi serait-ce un problème ?

— Tant que je vous croyais ensemble, j’avais de bonnes raisons d’ignorer mes…

Elle agita ses doigts au-dessus de son ventre.

— Ah ! Boyle te provoque des… reprit Meara en imitant le geste d’Iona.

— Il est vraiment craquant quand il est à cheval, ou pas, d’ailleurs. Dès l’instant où je l’ai vu, j’ai juste… waouh !

Iona posa une main sur son cœur, l’autre sur son ventre, et les tapota.

— À ce point ?

— Un dur à cuire comme lui ? soupe au lait, avec ces mains énormes et cette cicatrice, répondit Iona en se tapotant le sourcil. Et ces yeux de lion !

— De lion, répéta prudemment Meara. Hum, oui, pourquoi pas. Boyle McGrath, le roi des animaux, lança-t-elle avant de partir d'un nouvel éclat de rire sonore.

— Et ça, c'est juste le physique, qui est sacrément impressionnant. Ajoute à ça qu'il s'est montré vraiment gentil avec moi. Et puis le sexe. En rêve ! s'empressa-t-elle d'ajouter quand Meara la contempla bouche bée. J'ai fait un rêve érotique la nuit dernière, si bien que je me sentais drôlement coupable, parce que je t'aime bien. Mais tu ne veux pas entendre tout ça.

— Si, si ! au contraire. Je veux tout entendre dans le moindre détail.

Iona gémit avant d'être prise d'un fou rire, et se couvrit le visage de ses mains.

— Tu es amie avec Boyle. Si tu lui racontes que la Yankee en pince pour lui, il va soit éclater de rire, soit me mettre aussitôt à la porte.

— Il ne ferait ni l'un ni l'autre, mais pourquoi diable irais-je lui raconter une chose pareille ? Ce n'est pas le genre de sale tour qu'on se joue entre sœurs, non ? Pour moi, c'est quasiment une règle universelle.

— Oui, bien sûr. Mais bon ! je crois que c'est le décalage horaire, et puis toutes ces nouveautés, j'ai encore un peu de mal à m'y faire. Ce n'est rien. Ça va passer.

— Tu ferais peut-être bien…

Elle s'interrompit en entendant des imprécations.

— Bon sang ! lança-t-elle.

Elle fit demi-tour et partit à grandes enjambées. Comme les voix d'hommes, apparemment furieux, se faisaient de plus en plus fortes, Iona lui emboîta le pas.

Boyle se tenait face à un homme trapu au physique de taureau, portant une casquette rouge et une veste écossaise. Le taureau en question, le visage presque aussi rouge que sa casquette, martelait l'air d'un index rageur.

— Je viens ici prêt à me montrer raisonnable, alors que tu n’es qu’un sale tricheur et un sale menteur…

— Je te répète que l’affaire est close, Riley. Alors, sors de ma propriété, et n’y remets pas les pieds.

— Je sortirai d’ici quand tu m’auras rendu le cheval que tu m’as volé, ou que tu m’auras versé un prix raisonnable. Si tu crois pouvoir me rouler, espèce de voleur, gronda l’homme en forçant Boyle à reculer de deux pas.

— Bon Dieu ! marmonna Meara. Il l’aura bien cherché.

— Ne me touche plus jamais, dit Boyle d’une voix contenue.

— Je te toucherai si ça me plaît, espèce de merdeux !

Riley lança le poing en avant. Boyle esquiva en penchant la tête sur le côté, et le poing lui frôla l’oreille.

— Nous devrions appeler la police, ou les gendarmes, je ne sais pas comment vous les appelez dans ce pays, suggéra Iona.

— Inutile, répondit Meara en la regardant à peine.

— Dernière chance, prévint Boyle, les bras toujours le long du corps, en montrant ses mains grandes ouvertes. Libre à toi de tenter le coup, mais je te préviens, tu le regretteras.

— Je vais te réduire en pulpe ! hurla Riley en chargeant tête baissée, les poings en avant.

Boyle sautilla de côté, tourna sur lui-même et décocha deux directs rapprochés.

*Dans les reins ?* se demanda Iona, les yeux écarquillés. Grand Dieu !

Riley trébucha, mais resta debout, et lança de nouveau le poing en avant. Cette fois, il effleura Boyle à l’épaule comme celui-ci parait le coup de l’avant-bras. Boyle enchaîna aussitôt : droit à la mâchoire, gauche sur le nez. Direct du bras avant, uppercut – sauf erreur de sa part –, direct du bras arrière. Deux coups droits en plein centre.

Boyle était incroyablement rapide. Léger et vif sur ses pieds, réagissant à peine quand Riley parvint à le frapper. Les poings nus frappaient et

écrasaient la chair et les os. Riley, le nez tellement abîmé que le sang lui dégoulinait sur la bouche, chargea d'un pas vacillant. Boyle pivota pour porter un coup de bas en haut – un uppercut, aucun doute cette fois – et atteignit son adversaire à la mâchoire, telle une flèche frappant la cible dans le mille.

Il allait frapper encore mais retint son geste.

— Et merde ! l'entendit-elle grommeler tandis qu'il se contentait de mettre son pied aux fesses de Riley et de l'envoyer le nez dans la poussière.

— Mon Dieu !

— Allons ! dit Meara en lui tapotant l'épaule, ce n'est rien. Juste une petite bagarre.

— Ce n'est pas ça. C'est…

Iona agita de nouveau les doigts au-dessus de son ventre, et Meara éclata de rire.

— Pas à dire, tu me fascines !

À un ou deux mètres de là se tenait Fin sur un Alastar ombrageux.

— Encore ? dit tranquillement Fin.

— Ce crétin a refusé de s'en aller alors que je lui ai donné je ne sais combien de fois sa chance, dit Boyle en suçant ses jointures à vif.

— Ah ça ! j'ai vu comme tu lui donnais sa chance. Comment était-il censé s'en aller avec ton poing dans la figure ?

— Ça, c'était après avoir eu sa chance, dit Boyle avec un grand sourire.

— Bon. Assurons-nous tout de même que tu ne l'as pas tué, parce que je n'ai aucune envie de t'aider à cacher un cadavre ce matin. (Il mit pied à terre en faisant signe à Iona.) Oui, toi. Sois gentille, attache Alastar au poteau. Ne le desselle pas.

Il lui tendit les rênes, qu'elle prit aussitôt.

Boyle fit rouler Riley sur le dos du bout de sa botte.

— Nez cassé, aucun doute, et quelques dents branlantes, mais il n'en mourra pas.

Les mains dans les poches, Fin se planta près de lui, et ils observèrent ensemble Riley, inconscient.

— C’est toujours cette histoire de cheval que tu as gagné, je suppose.

— Oui.

— Quel imbécile !

Sifflotant joyeusement, Mick s’approcha avec un seau d’eau.

— Je me suis dit que ça pourrait vous rendre service.

— Écartez-vous, conseilla Fin en lui prenant le seau des mains et en jetant l’eau à la figure du vaincu.

Riley toussa et cracha. Ses yeux s’ouvrirent et roulèrent dans leurs orbites.

— Ça ira comme ça, marmonna Boyle en s’accroupissant pour lui attraper un bras.

Avec un soupir, Fin se saisit de l’autre bras.

Caressant machinalement Alastar, Iona les regarda traîner l’homme jusqu’à sa camionnette et le hisser sur le siège. Elle ne put entendre ce qu’ils se disaient, mais quelques instants plus tard le véhicule s’éloigna, zigzaguant quelque peu.

Les hommes observèrent eux aussi son départ, puis Fin adressa à Boyle quelques mots qui le firent rire. Celui-ci passa un bras autour des épaules de Fin, et tous deux revinrent vers elle.

Ils étaient tellement à l’aise l’un avec l’autre qu’il était évident qu’ils étaient bien plus que des associés. Et même plus que des amis. Des frères.

— Le spectacle est terminé pour aujourd’hui, lança Boyle. Tout le monde au travail.

Les employés qui s’étaient approchés repartirent vaquer à leurs occupations.

— Tu devrais mettre quelque chose sur tes jointures, dit Iona en toussotant.

Boyle se contenta de les regarder distraitement, et de les suçoter de nouveau. Avec un haussement d'épaules, il entra dans le bâtiment.

Fin s'arrêta près d'Iona.

— C'est un bagarreur-né, ce Boyle.

— C'est l'autre qui a commencé.

— J'en suis sûr, dit Fin en riant. La maturité aidant, Boyle a appris à attendre d'avoir été réellement provoqué, et il est rare qu'il porte le premier coup. Sans ça, ça fait des semaines qu'il aurait administré à Riley la raclée qu'il méritait, au lieu d'engager ce pari.

Elle aurait dû se mêler de ses affaires. Vraiment…

— Quel pari ?

— Riley est un maquignon de la pire espèce. Il avait en sa possession une jument qu'il négligeait. À ce qu'on m'a raconté, elle n'avait plus que la peau sur les os, elle était malade, boiteuse. Il avait prévu de la vendre à des fabricants de pâtée pour chiens.

Les yeux lançant des éclairs, Iona dit avec un rictus de rage :

— Je lui mettrais volontiers mon poing dans la figure.

— Tu n'as pas les mains pour ça, répondit Fin en observant Alastar qui frottait ses naseaux contre l'épaule d'Iona, tandis qu'elle penchait la tête vers lui. Il est préférable d'utiliser tes pieds, dans ces cas-là, et de viser les couilles.

— Je ne demanderais pas mieux pour ce salopard.

— Mieux vaut que je te raconte le reste, car Boyle ne le fera probablement pas ; il n'est pas très bavard, voire carrément muet quand il peut se le permettre. Il a proposé à Riley de lui verser ce qu'il aurait touché s'il avait vendu la jument, et même un peu plus, mais Riley ne nous aime pas trop, Boyle et moi, et il a exigé le double. Comme Boyle est plus roublard en affaires qu'on ne l'imaginerait, il lui a proposé un pari : si Riley parvenait à boire plus de whiskey que lui sans rouler sous la table, Boyle lui verserait ce qu'il demandait. Sinon, Riley lui remettrait la jument pour le

prix proposé. Le patron du pub a noté le pari dans son livre, et des sommes considérables ont changé de mains, à ce qu'on m'a dit.

» À la fin d'une longue nuit, poursuivit Fin en détachant les rênes, Boyle était toujours sur ses pieds. Je suis sûr qu'il a eu une gueule de bois de première classe le lendemain matin, mais il a aussi eu la jument.

— Un pari d'ivrognes.

— Comme je le disais, notre Boyle a mûri. Bon. À toi, maintenant. En selle, conclut-il en tendant les rênes à Iona avant de lui présenter ses mains entrelacées.

La tête pleine de questions et d'impressions, elle posa sa botte dans l'étrier improvisé et se mit souplement en selle.

— Où veux-tu que je l'emmène ?

— Je veux vous voir tous les deux au manège. Montre-moi ce que tu sais faire.

*OceanofPDF.com*

# 8

Une fois sa journée de travail terminée, Iona s'autorisa à penser à la magie. Sur quoi porterait la leçon de Branna, aujourd'hui ? Quelles nouvelles merveilles allait-elle voir, ressentir, accomplir ? Elle dit au revoir aux chevaux et à ses collègues, puis se prépara à partir.

Dans son petit bureau, un Boyle renfrogné, aux jointures enflées, triait des papiers.

Pas à dire, il lui faisait toujours autant d'effet. Bien entendu, elle n'avait aucune intention de flirter avec son patron. D'ailleurs, si ça se trouvait, il avait une ribambelle de petites amies. Ou, pire, il n'était absolument pas attiré par elle.

De toute façon, elle n'avait pas envie d'une relation de couple ou d'une situation compliquée. Il fallait d'abord qu'elle ait les deux pieds bien plantés dans sa nouvelle vie, qu'elle en sache plus sur son pouvoir naissant – et qu'elle l'aiguise, si elle voulait réellement aider ses cousins.

Une femme qui s'apprêtait à lutter contre des maléfices anciens n'avait pas à se laisser distraire par des sourcils sexy, de larges épaules ou…

— Décide-toi, bon sang ! ronchonna Boyle sans s'arrêter de taper sur son clavier d'ordinateur. Dedans ou dehors ?

— Désolée. Je… euh, je n'étais pas sûre… J'ai fini pour aujourd'hui, articula-t-elle enfin.

Il releva la tête et croisa son regard. Puis poussa une sorte de grognement avant de se focaliser de nouveau sur son travail.

Ses mains devaient lui faire mal. Elle voyait pratiquement les élancements douloureux.

— Tu devrais mettre de la glace sur ces jointures.

— Ça ira. J'ai connu pire.

— Sans doute, mais si elles sont enflées et raides, ou, pire, infectées, tu ne pourras plus faire grand-chose.

— Pas besoin d'une infirmière, merci.

Quelle tête de mule ! Mais elle l'était tout autant. Elle retourna dans l'écurie chercher la trousse à pharmacie et deux poches de glace. Puis revint d'un pas décidé dans son bureau.

— Certains diraient sans doute que tu te montres stoïque et viril, commença-t-elle en approchant une chaise de la sienne. Moi, je vois plutôt un bébé boudeur parce qu'il a mal aux mains.

— Si j'ai mal aux mains, c'est parce que j'ai voulu me faire plaisir. Je ne boude pas. Range-moi tout ce bazar.

— Quand j'aurai fini, répondit-elle en sortant l'antiseptique et en lui attrapant le poignet. Ça va piquer.

— Ne sois donc pas… Eh ! ça fait mal, merde !

— Un vrai bébé, lâcha-t-elle avec une certaine satisfaction, avant de souffler pour faire passer la brûlure. Si tu t'amuses à boxer quelqu'un à poings nus, il y a inévitablement un prix à payer.

— Si tu désapprouves les bagarres, t'as mal choisi ton endroit. Et ton pays.

— Je ne désapprouve pas, du moins compte tenu des circonstances, et du fait que ce salopard l'avait bien mérité. Laisse cette main tranquille pendant que je m'occupe de l'autre, ordonna-t-elle en lui posant une poche de glace sur une main. Il était clair que tu savais ce que tu faisais. Tu pratiquais la boxe à la fac ?

— En quelque sorte, dit-il en se renfonçant dans son fauteuil, résigné – la glace lui faisait un bien fou, il fallait le reconnaître. T'essaies de me

mettre le feu à la main pour la purifier, ou quoi ?

— Ça va picoter une minute ou deux. Que voulais-tu dire par « en quelque sorte » ?

Il lui lança un regard qui ne pouvait être qualifié que de « noir ». Elle s'était toujours demandé à quoi cela ressemblait.

— Tu poses trop de questions !

— J'en ai juste posé une, protesta-t-elle. Sans compter que parler est le meilleur moyen d'oublier que ça pique. Que voulais-tu dire par « en quelque sorte » ?

— Bon sang ! Je me suis payé la fac en me battant. Des combats à mains nues. On ne peut donc pas dire que la bagarre d'aujourd'hui soit une nouveauté. Je sais prendre soin de moi.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait, alors ? C'est un moyen particulièrement dur de se payer des études.

— Pas si l'on aime ça. Ni si l'on gagne.

— Ce qui était ton cas ?

— Ça me plaisait plus quand je gagnais, et j'ai gagné un certain nombre de matchs.

— Bravo. C'est comme ça que tu t'es fait cette cicatrice à l'arcade sourcilière ?

— Ça fait *deux* questions, souligna-t-il. C'était un autre genre de bagarre, dans un pub, avec une bouteille cassée. J'avais bu moi aussi ; mes réflexes étaient un peu lents.

— Tu as de la chance d'avoir gardé ton œil.

Surpris par son ton pragmatique, il haussa son sourcil sexy.

— Pas si lents que ça.

Elle se contenta de sourire.

— L'autre main.

Il avait des mains énormes. Solides, avec de grands doigts spatulés et de larges paumes. Les mains rudes d'un homme qui s'en servait pour travailler,

ce qu’elle respectait.

— Fin m’a raconté pour la jument, et le pari.

Il n’y eut pas de regard noir, cette fois. Il passa d’une fesse sur l’autre.

— Fin adore les histoires, et les raconter.

— J’aimerais bien la voir.

— Nous la gardons aux grandes écuries. Elle reste peureuse avec les gens qu’elle ne connaît pas ; il lui faudra encore un peu de temps et de soins.

— Comment l’as-tu appelée ?

Il passa de nouveau d’une fesse sur l’autre, comme il le faisait toujours quand il était mal à l’aise ou un peu gêné.

— Darling. Ça lui va bien. Bon, t’as fini ?

— Presque. Ça me plaît, que tu l’aies fait rouler sous la table pour ce cheval qui avait besoin de toi. Et que tu lui aies fichu une raclée aujourd’hui. Ça ne devrait probablement pas me plaire. Mes parents ont essayé de m’inculquer d’autres principes. Mais ils ont échoué.

Relevant les yeux, elle s’aperçut qu’il l’observait.

— On ne peut pas être ce que l’on n’est pas, dit-il.

— C’est vrai. Je les ai vaguement déçus, ce qui est pire, d’une certaine manière, que de les avoir gravement déçus. Je fais donc de mon mieux pour ne pas me décevoir, moi aussi.

Elle se recula.

— Voilà ! conclut-elle en lui prenant doucement le bout des doigts pour examiner les articulations. C’est mieux.

Leurs yeux se croisèrent de nouveau.

Plus aucun doute ! Des papillons dans le ventre, des frissons, un petit coup au cœur… elle se préparait de sérieux ennuis si elle n’y prenait pas garde.

Mais c’est Boyle qui rompit le charme de l’instant.

— Merci. Tu ferais mieux d’y aller, maintenant. Tu as certainement des occupations qui t’attendent.

— En effet.

Elle s’apprêtait à reprendre la trousse à pharmacie, mais il interrompit son geste.

— Laisse, je m’en occuperai. Demain matin, huit heures.

— Je serai là.

Quand elle fut partie, il contempla ses mains d’un air sombre. Il avait l’impression de toujours sentir celles d’Iona sur les siennes. Un autre genre de picotement. Il releva la tête quand Fin parut à la porte et s’appuya au chambranle. Avec un certain sourire.

— Commence pas !

— Joli brin de fille. Intelligente, enthousiaste. Si elle avait flirté un poil de plus, il ne me serait plus resté qu’à fermer la porte pour éviter de tenir la chandelle.

— N’importe quoi. Elle s’était seulement mis en tête de s’occuper de mes mains, voilà tout.

— Pas vraiment tout. Et je te connais, *mo dearthair**. Tu penses à elle, tout en te disant que tu ne devrais pas.

Et alors, il était humain, non ? Mais il n’était pas stupide ni déraisonnable pour autant.

— C’est la cousine de Connor, et elle travaille pour nous. Je n’ai pas à penser à elle en dehors de ça.

— Quelles conneries ! C’est une jolie femme, suffisamment intelligente et forte pour faire ses propres choix, comme elle l’a déjà prouvé. Son pouvoir, ça t’inquiète un peu.

Boyle se laissa aller contre le dossier et hocha lentement la tête, sans quitter Fin des yeux.

— Ce que ça veut dire, et ce que vous allez sans doute tous être amenés à faire – et moi avec, puisque je suis avec vous… il y a de quoi me faire

réfléchir. Ça devrait d'ailleurs aussi être ta priorité, Fin. Ce n'est pas le moment de flirter.

— Pourquoi ? Cette histoire pourrait signifier notre fin à tous. Quitte à mourir, j'aimerais autant que ce soit après avoir couché avec une femme, plutôt qu'avant.

— Et moi, je préférerais vivre. Et coucher avec la femme une fois la bataille remportée.

L'humeur de Fin se fit plus enjouée, comme son sourire.

— Commence donc par manger le dessert. Tu pourras toujours te resservir. Je vais aller faire un tour avec Alastar, voir comment il se comporte.

— Du côté de chez Branna ?

— Pas encore, non. Elle n'est pas prête. Moi non plus.

Resté seul, Boyle retourna à ses méditations. Il était urgent qu'ils se préparent, se dit-il en se rappelant le hurlement dans le brouillard. Tous, jusqu'au dernier.

À la fin de la semaine, Iona se réveilla juste avant six heures du matin. Elle avait passé sa dernière nuit au château. Elle avait très envie de partager le foyer de ses cousins, mais pour cela elle devait renoncer à sa vie de princesse.

Plus de sympathiques femmes de chambre pour ranger sa chambre ou lui apporter son thé et ses biscuits. Plus de somptueux buffets pour le petit déjeuner. Plus de lit douillet dans lequel se blottir la nuit en écoutant le vent, la pluie ou les deux, et en s'imaginant au XIII$^{e}$ siècle.

Qu'importait ! puisqu'en échange elle aurait une famille. C'était mille fois mieux.

Elle avait refait ses valises la veille au soir. Elle se leva pour finir de ranger, calculer les pourboires et prendre la dernière douche de sa vie de château.

Il lui restait une demi-heure avant l'arrivée de Connor – il avait insisté pour passer la chercher –, qu'elle pouvait consacrer à la pratique de son art.

Compte tenu du lieu, le plus sûr serait sans doute les plumes. Branna refusait de lui enseigner autre chose tant qu'elle n'aurait pas maîtrisé les quatre éléments – « maîtrisé » conformément aux exigences de Branna. Iona avait eu beau la cajoler, la flatter, essayer de la soudoyer, rien n'y avait fait.

Eh bien ! elle les maîtriserait.

Elle avait au moins suffisamment progressé pour pouvoir désormais s'attaquer à un petit tas de plumes, plutôt qu'à une seule.

Dans la pénombre, elle fit le calme dans son esprit, alla puiser son pouvoir au plus profond d'elle-même. Tendant les mains devant elle, elle se concentra sur la brise douce et tiède, un mouvement, un murmure.

Voletant, les plumes blanches s'élevèrent, se séparèrent, oscillèrent puis tournoyèrent dans l'air. Elle les envoya plus haut, légère ascension, retombée tout en douceur. *Doucement, doucement*, se répétait-elle. *Du doigté*.

Les jolies plumes blanches se retournaient, tournoyaient, reflétant ses gestes. Haut, bas, volutes paresseuses, ronds parfaits, puis une étroite tour blanche.

— Ça y est, je le sens, murmura-t-elle. C'est délicieux.

Riant, elle les fit tournoyer, encore et encore. Écarta les bras de façon à ce que les plumes se suivent à la queue leu leu, puis forma deux cercles tourbillonnants. Un serpentin, un huit, puis elle les laissa retomber en un nuage duveteux.

— Vingt sur vingt ! Branna elle-même devra me donner la note maximale pour cela.

Un toc-toc rapide à la porte lui fit pousser un cri. Une cascade de plumes retomba sur elle.

— Et flûte !

Elle en fit tomber de ses épaules et souffla sur celles qui lui collaient au visage tout en se dirigeant vers la porte.

— Tu m'as déconcentrée, commença-t-elle. J'étais juste… Oh ! Boyle.

— Il y a des plumes partout. Tu as déchiré un oreiller ?

— Non, ce sont mes plumes. Que fais-tu là ? Il y a eu un accident ? ajouta-t-elle, l'irritation laissant place à l'inquiétude. Quelqu'un est blessé ?

— Non, non. Ni accident ni blessé. Connor a dû aller à la fauconnerie. Un problème de plomberie, et c'est lui le bricoleur de la maison. Il m'a délégué le soin de passer te chercher. Tes bagages sont prêts ?

— Oui. Je suis désolée. J'aurais pu demander à quelqu'un de l'hôtel de m'emmener.

— Puisque je suis là, allons-y.

— D'accord. Merci. Il faut juste que je nettoie toutes ces plumes.

— Hum…

La sensation des doigts de Boyle effleurant ses cheveux la prit par surprise.

— En voilà encore quelques-unes, dit-il en les lui tendant.

— Oh ! merci.

Elle se mit à quatre pattes pour ramasser ses plumes.

— Ces plumes que tu as répandues par terre ont une valeur particulière ?

— Non. Ce sont juste des plumes.

— Laisse-les, alors. La femme de ménage s'en occupera. Il va te falloir une heure pour les ramasser.

— Je ne vais certainement pas laisser Sinead nettoyer mes bêtises, protesta-t-elle en récoltant quelques plumes supplémentaires avant de s'asseoir sur ses talons. Je suis une idiote.

— Sans commentaire.

— Attends ! Attends une seconde.

Elle se remit debout, inspira : d'abord, faire le calme dans son esprit.

Puis, d’un geste des mains, elle fit s’élever toutes les plumes. Avec un petit rire de contentement, elle les réunit en bouquet, puis les recueillit dans ses mains en conque.

— Tu as vu ça ? Tu as vu ? répéta-t-elle, radieuse, en lui présentant la coupe de ses mains.

— Je ne suis pas aveugle.

— C’est fantastique. J’ai le sentiment d’être moi. Regarde ça.

Elle lança les mains vers le plafond et libéra les plumes, les fit de nouveau tourbillonner, plonger, remonter, puis remit ses mains en conque pour les récupérer.

— C’est joli, non ? Ça fait des jours que je m’entraîne, et ça y est, j’ai compris. Vraiment compris.

Avec un sourire jusqu’aux oreilles, elle leva les yeux vers lui, et s’arrêta. Tout s’arrêta.

Il la regardait de cette façon si franche qui était la sienne – droit dans les yeux. Ce n’est pas de l’émerveillement qu’elle y décela, ni de l’amusement ou de l’irritation.

Mais du désir.

— Oh !…

Un soupir plus qu’une exclamation. Écoutant son cœur, elle se pencha vers lui.

Il fit un pas en arrière, l’évitant vivement, totalement.

— Tu as récupéré tes plumes, dit-il en passant à côté d’elle pour aller récupérer les deux valises sur le lit. Prends ce que tu peux ; s’il reste des paquets, je ferai un tour de plus.

— Juste ma veste et mon ordinateur portable. Je vais les prendre. Je suis désolée. (Mortifiée, elle enfouit les plumes dans leur sac et le referma.) Je me suis laissé emporter, et j’ai mal jugé la situation. Je pensais que… mais visiblement, non.

— Bouge-toi, tu veux ? reprit-il d'un ton si sec que les mots lui firent l'effet d'une gifle. Nous avons tous du travail qui nous attend.

Il souleva les valises comme si elles étaient vides et repassa à côté d'elle.

— D'accord, d'accord, j'ai compris. Je l'ai déjà dit et je le répète : je suis une idiote. Je ne te plais pas, message reçu cinq sur cinq. Aucune raison d'être grossier pour autant.

Elle fourra son sac de plumes dans la sacoche de l'ordinateur.

— J'ai déjà été rejetée, et j'ai survécu. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de te sauter dessus ; tu peux te dispenser de me rudoyer. Je suis une grande fille, continua-t-elle en attrapant sa veste et son foulard. Je suis responsable…

Il laissa tomber les valises avec un tel bruit qu'elle sursauta.

— Tu parles dix fois trop.

Et sans plus de préliminaires il l'attira brusquement vers lui. Prise au dépourvu, elle s'écroula contre lui et ne put proférer qu'un *ouf !* avant qu'il lui relève le menton et s'empare de sa bouche comme un affamé.

Un baiser sans douceur, à lui couper le souffle, qui ne lui laissait d'autre choix que de s'y livrer tout entière. C'était à présent un désir incandescent qui émanait de lui. Elle aurait trébuché sous cet assaut de sensualité s'il ne l'avait tout simplement soulevée de terre.

Étourdie, conquise, elle lui noua les bras autour du cou et se laissa porter par cette déferlante passionnée.

Deux secondes plus tard, il la reposait sans cérémonie sur ses deux pieds.

— J'ai au moins trouvé le moyen de te faire taire.

— Heu…

Il reprit les valises.

— Bouge-toi les fesses si tu veux que je t'emmène.

— Quoi ? Qu’est-ce qui t’a pris ? demanda-t-elle en fourrageant dans ses cheveux.

— Tu avais raison, tu es une idiote. Bien sûr que tu me plais. Il faudrait ne pas avoir de sang dans les veines pour ne pas être attiré. Ce n’est pas le problème.

— Et quel est le problème ?

— Je ne tiens pas à aller plus loin. Et si tu poses une seule question de plus, je te plante là avec tes bagages, et tu te débrouilleras seule pour aller chez Branna.

— J’ai juste fait un petit pas, protesta-t-elle en enfilant sa veste. C’est toi qui m’as sauté dessus.

Elle se saisit de son ordinateur portable et sortit de la chambre, la tête haute.

— Je ne peux pas dire le contraire, marmonna-t-il. Ce qui fait aussi de moi un idiot.

Elle garda la bouche résolument fermée pendant le bref trajet. Elle ne lui adresserait pas la parole. Ce qui lui demanda un énorme effort de volonté, vu qu’elle ne manquait pas de choses à lui dire. Pas question cependant de lui donner cette satisfaction.

Mieux valait l’ignorer. Ce serait plus adulte.

Même pas. C’était une question de *pouvoir*.

Au même instant, la camionnette tressauta, comme si elle avait rencontré une bosse sur cette route parfaitement plate.

Boyle lui décocha un bref regard incandescent.

C’était elle qui avait fait ça ? Elle s’agrippa les mains pour éviter de pousser un cri de triomphe. Avait-elle été capable de soulever une camionnette ? Sans le vouloir, d’accord, mais c’était tout de même un sacré progrès par rapport aux plumes.

Elle songeait à réessayer, juste pour voir, quand fort heureusement Boyle s’arrêta devant chez Branna.

Elle sortit brusquement du véhicule, faillit aller prendre ses bagages sur le plateau, puis y renonça. Puisqu'il avait trimballé ses valises jusqu'à sa camionnette, il pouvait bien les trimballer jusqu'à la maison. Tournant les talons, elle se dirigea droit vers la porte.

Les yeux lourds de sommeil, Branna ouvrit sans lui laisser le temps de frapper.

— Tu n'as pas traîné.

— Il est arrivé en avance. Merci encore de m'accueillir chez toi.

— On en reparlera dans une semaine ou deux. Bonjour, Boyle. Si tu es parti pour jouer les porteurs, c'est la deuxième porte à gauche. Je vais te montrer ta chambre, Iona, dit Branna en la précédant dans l'escalier étroit. J'ai la chambre à l'arrière de la maison, et Connor celle en façade. J'ai ma propre salle de bains. Quand on a fait construire l'extension, c'était ma priorité. Partager la salle de bains avec lui, c'était l'enfer, comme tu le découvriras.

— Ça ne me dérange pas du tout.

— Si tu dis encore ça dans une semaine ou deux, c'est que tu es une menteuse. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas d'autre solution.

Le lit sobre en fer forgé, peint en blanc crème, faisait face à la fenêtre, où un brise-bise de dentelle encadrait la vue sur les bois. Le plafond suivait la pente du toit et formait un coin douillet, avec un petit bureau et un fauteuil recouvert de tapisserie au petit point.

La commode, de format réduit elle aussi, était ornée de fleurs peintes se détachant sur un fond crème assorti à la tête de lit. Le dessus du meuble accueillait un pied de trèfle aux jolies fleurs blanches. Sur les murs peints de ce même vert se détachaient des vues des collines, des bois et des jardins.

— Oh ! Branna, c'est merveilleux. C'est tellement joli, s'extasia Iona en effleurant des doigts la descente de lit toute douce, dans des tons chauds de

prune, de violet et de lavande, pliée au pied du lit. J'adore cette chambre. Merci du fond du cœur.

Cette fois, Branna était un peu mieux préparée à ce qu'Iona la prenne avec enthousiasme dans ses bras, sinon à décoller de terre.

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Si tu veux changer quoi que ce soit…

— Jamais de la vie ! C'est parfait.

— Où est-ce que je les mets ? demanda Boyle, resté sur le seuil, sans chercher à masquer sa mauvaise humeur.

Iona se tourna vers lui, sans une once d'enthousiasme.

— Où tu veux. Merci.

La prenant au mot, il laissa tomber les valises à l'entrée de la pièce, sans faire un seul pas à l'intérieur.

— Bon, ben, j'y vais.

— Tu n'es pas si pressé que ça ? demanda Branna, toujours souriante et amicale, malgré les mille et une questions qu'elle devait se poser devant ces variations de la température ambiante. Je t'offre le petit déjeuner pour te remercier.

— Merci, mais j'ai des choses à faire. Tu peux venir à neuf heures, ce matin. Prends le temps de t'installer.

Sans attendre de réponse, il tourna les talons, et le bruit de ses pas s'éloigna dans l'escalier.

— Qu'est-ce qui vous prend, tous les deux ? demanda Branna. Attends ! ajouta-t-elle en voyant que les yeux d'Iona jetaient des éclairs. Allons d'abord à la cuisine. J'ai le sentiment que j'aurai bien besoin de mon café.

Quand elles eurent regagné le rez-de-chaussée, elle remplit deux mugs.

— Vas-y, raconte.

— Il arrive sans prévenir et tambourine à ma porte. J'étais en train de faire léviter des plumes. J'ai compris, d'ailleurs, Branna. Je te montrerai. Bref, il m'a complètement déconcentrée, si bien qu'il y avait des plumes partout, mais je les ai récupérées, et je lui ai montré. J'étais tellement

excitée, tellement heureuse, c’est normal, non ? Mais je n’étais ni aveugle ni stupide pour autant.

Elle faisait les cent pas dans la cuisine tout en parlant, ponctuant ses allers et retours de grands gestes d’une main. Branna ne quittait pas des yeux le mug d’Iona, de crainte qu’elle finisse par le renverser.

— Je sais bien quand un homme est prêt à me sauter dessus. C’est un regard que je connais. Toi aussi.

— En effet, et c’est bien agréable la plupart du temps.

— Exactement. Comme c’était le cas, j’ai suivi le mouvement, ou du moins j’étais prête à suivre. Bon sang ! tout ce que j’ai fait, c’est me pencher un peu vers lui. Et voilà qu’il se recule comme si je l’avais agressé avec un bâton enflammé.

— Hum… dit Branna en décrochant le poêlon.

— Je me suis sentie comme une véritable idiote. Tu sais comment on se sent, dans ces cas-là. Enfin, non. Tu n’en sais probablement rien. J’imagine mal un homme reculer au lieu de te prendre dans ses bras. En tout cas, j’avais chaud partout, et pas pour les bonnes raisons. J’étais vraiment gênée. Je lui ai donc dit que j’étais désolée, que je m’étais méprise, voilà tout. Bon, d’accord, peut-être que j’ai un peu trop parlé, mais je me sentais mal à l’aise et stupide, et complètement déboussolée, parce que j’avais cru que Meara et lui étaient en couple, mais elle m’a affirmé que non, du coup j’ai pensé que je pouvais y aller, alors qu’au départ je voulais éviter à cause de Meara, c’était pour moi chasse gardée. Et puis, il est le patron, alors je ne voulais pas faire de faux pas. Tu parles d’un faux pas ! Bref. J’étais là à m’excuser et à prétendre que ce n’était pas grave quand il m’a sauté dessus.

— Vraiment ? demanda Branna en cessant un instant de s’occuper des œufs et du bacon.

— Il me tire à lui, il m’embrasse à me faire couler le cerveau par les oreilles et à me décoller la boîte crânienne (bruit d’explosion à l’appui, et geste des mains pour montrer le geyser), et quoi, cinq secondes plus tard ? il

me lâche sans le moindre ménagement et y va d'un commentaire mesquin, comme quoi il a réussi à me faire taire, et qu'il est temps de se bouger les fesses.

— Boyle McGrath ne fera jamais carrière comme poète.

— Je me fiche pas mal de la poésie. Il n'avait pas à me rabaisser comme ça.

— C'est vrai, reconnut Branna avec une sympathie mêlée d'amusement. Boyle est un peu brusque, et parfois ça peut ressembler à de la méchanceté, mais en règle générale ce n'est pas le cas.

— Eh bien ! j'ai dû avoir droit à l'exception plutôt qu'à la règle.

— Sans doute, s'il t'a embrassée à te faire couler le cerveau par les oreilles. Tu travailles pour lui, c'est une situation un peu délicate. Il est le genre d'homme à prendre ce genre de choses à cœur.

— Mais…

— Tiens, mets-toi à table et mange, dit-elle en tendant à Iona une assiettée d'œufs au bacon et une épaisse tranche de pain grillé. Toutes ces émotions de bon matin, ça m'ouvre l'appétit, continua-t-elle en s'asseyant à son tour avec son assiette et son café. Dis-toi que cet homme a des règles : tu ne tricheras pas, ne voleras pas, ne mentiras pas, ne maltraiteras pas les animaux ni ne profiteras des plus faibles que toi. Tu ne chercheras pas la bagarre – c'est une règle qui n'existe que depuis quelques années –, mais tu ne te déroberas pas non plus. Tu défendras tes amis, et tu offriras une tournée au pub. Jamais tu ne toucheras à la femme d'un autre, jamais tu ne t'engageras sans avoir l'intention de tenir parole.

— Je ne cherchais pas la bagarre, et je ne suis la femme de personne. Je ne suis pas plus faible que lui. Physiquement, si, bien sûr, mais j'ai d'autres atouts qu'il n'a pas. Je crois bien avoir réussi à faire décoller son pick-up… sa camionnette ; juste un peu, comme s'il y avait eu une grosse bosse sur la route. Entre l'hôtel et ici.

Franchement amusée, cette fois, Branna déjeunait de bon appétit.

— L’irritation peut exacerber les pouvoirs. Il faudra que tu apprennes à contrôler ce phénomène. Tu l’as dit toi-même : c’est ton patron. Il y a certainement pensé. Tu peux être sûre que c’est important pour lui, même si tu as fait le premier pas. S’il t’a embrassée à te faire couler le cerveau par les oreilles, tu peux aussi être sûre qu’il le voulait vraiment. Ce n’était pas contrôlé, pas plus que le décollage de la camionnette.

Pensive, Iona coupa une bouchée de sa tartine.

— Tu ne crois pas qu’il a fait ça pour me donner une leçon ?

— Oh non ! pas Boyle. Jamais il n’aurait une idée de ce genre. Ce que j’essaie de te dire – c’est juste mon hypothèse, d’après ce que tu m’as raconté –, c’est que, s’il s’est conduit comme cela après, c’est sans doute qu’il était furieux contre lui-même. L’autre soir, au pub, il a eu quelques regards éloquents.

— C’est vrai ?

— Ah ! dans quelle position tu me mets. Ma cousine et ma sœur magicienne d’un côté, et de l’autre un homme qui est un ami depuis l’enfance.

— Tu as raison. Tu ne devrais pas te retrouver au milieu à cause de moi.

— Ne dis pas de bêtises. Être sœurs, ce n’est pas rien. À mon avis, il a réfléchi et décidé que c’était contraire aux règles. Et maintenant, il est furieux et frustré, parce qu’il n’a fait que compliquer la situation.

— Tant mieux ! répondit Iona en prenant une nouvelle bouchée d’un air décidé. Comme ça, nous pourrons tous les deux être furieux et frustrés. Ça me fait du bien, de parler avec toi. Je sais que j’ai tendance à tout déballer, tandis que toi… tu ne le fais pas. Mais si jamais tu as besoin de parler à quelqu’un, je suis capable de me taire et d’écouter.

— Ce ne seront pas les sujets de conversation qui nous manqueront. À présent que tu vis ici, nous devrons profiter de tous les instants. Il te reste beaucoup à apprendre, et j’ignore de combien de temps tu disposes. Je ne le vois pas, et ça m’inquiète vraiment.

— Je sais que c’est bien peu de chose, mais j’ai réussi à faire léviter toutes les plumes d’un coup. Je pouvais les diriger, changer d’allure, les retourner. J’avais le sentiment de ne plus avoir besoin de réfléchir, d’avoir compris une bonne fois pour toutes. Je sentais ce que je devais faire.

— Ce n’est pas peu de chose. Tu as bien progressé jusqu’à maintenant. Si mon seul objectif était de te donner accès à tout ce qu’il y a en toi, nous pourrions prendre le temps nécessaire, et ce serait plus agréable pour toi comme pour moi. Mais je ne sais pas comment, ni quand il viendra, continua-t-elle en contemplant les collines par la fenêtre. Je ne comprends même pas qu’il puisse revenir après avoir été réduit en cendres par une puissante magie. Mais il va venir, cousine, dès qu’il se croira suffisamment fort pour nous vaincre tous. À nous de faire en sorte qu’il ait tort.

— Nous sommes quatre…

— Trois, coupa Branna sèchement. Nous sommes trois. Fin ne fait pas partie du cercle.

— D’accord.

Il y avait là bien des zones d’ombre. Elle essaierait de ne pas s’en mêler tant qu’elle n’y verrait pas plus clair.

— Nous sommes trois, reprit-elle. Lui, il est seul. C’est un gros avantage.

— Pour sortir vainqueur, il est capable de nuire à tous et à chacun, et il le fera. Notre sang, notre art, tout ce que nous sommes nous impose de ne nuire à personne. C’est quelque chose qu’il ne comprend peut-être pas, mais il sait que c’est le cas.

Elle se leva pour aller ouvrir la porte du jardin. Le chien entra aussitôt. Iona n’avait rien entendu.

— Kathel t’accompagnera jusqu’aux écuries quand tu seras prête.

— Mon chien de garde ?

— Il adore se balader. Cabhan te prêtera de plus en plus d’attention à mesure que tes pouvoirs s’affirmeront. Ne l’oublie pas.

— Je n’oublierai pas. Quand m’emmèneras-tu dans les bois, à l’endroit dont je t’ai parlé ?

— Bientôt. Je dois me préparer. J’ai du travail. Va défaire tes bagages avant de sortir.

— Je vais débarrasser. Tu n’es pas obligée de me préparer le petit déjeuner.

— Ne t’inquiète pas, je ne le ferai que si j’en ai envie, répondit Branna si simplement qu’Iona n’en fut que plus sûre d’être la bienvenue. Pour cette fois, ne t’occupe pas de débarrasser. Mais, à partir de ce soir, tu t’arrangeras avec Connor. Quand je cuisine, l’un de vous deux doit faire le reste.

— C’est plus qu’équitable.

— Par là, nous avons un petit lave-linge séchant, même si nous étendons le linge dehors quand il fait beau. Nous nous répartirons aussi les courses et les autres corvées. Au printemps, il y aura le jardinage : défense de toucher au moindre brin d’herbe tant que je ne serai pas sûre que tu sais ce que tu fais !

— Nan m’a appris. Je me débrouille pas mal du tout.

— Nous verrons. Tu pratiqueras la fauconnerie avec Connor.

— Ça me ferait très plaisir.

— Je suis sûre que ça te plaira, mais ce n’est pas la seule raison. Même si chacun de nous a son guide, nous sommes plus forts si nous créons des liens avec chacun des trois, et réciproquement.

— Je comprends. Tu viendras voir Alastar ?

— Oui, bientôt. Tu es ici chez toi, maintenant et pour toujours.

— Tu ne sais pas ce que c’est d’avoir le sentiment de ne pas être à sa place. Je ne suis pas sûre que tu puisses comprendre à quel point ça me touche.

— Dans ce cas, va finir de t’installer ! Quand tu rentreras ce soir, nous nous mettrons au travail. Au fait, c’est pour toi. (Branna tendit la main devant elle, ferma le poing, puis le rouvrit. Une clé argentée reposait sur sa

paume.) Nous ne fermons pas toujours les portes à clé, mais si jamais c’est le cas, tu pourras les ouvrir.

— Il faudra que tu me montres comment faire ça, murmura Iona en prenant la clé, tiède encore de la magie de Branna. Merci.

— De rien. Je serai dans mon atelier quand tu reviendras des écuries. Viens m’y rejoindre, et sois prête à apprendre.

— Ne t’inquiète pas, je serai prête.

Tout excitée, Iona dansait presque en regagnant sa chambre.

Cette maison était désormais le foyer d’Iona, songea Branna. Elle s’en occuperait, travaillerait pour le financer, et, un jour, n’aurait d’autre choix que de se battre pour le défendre.

*OceanofPDF.com*

# 9

Iona guidait son premier groupe en solo, montée sur Alastar. Elle ignorait si elle devait cette responsabilité à ses mérites, plutôt qu'au désir de Boyle de se débarrasser d'elle, mais peu importait.

Elle savoura cette heure passée avec son cheval et sentit qu'il prenait lui aussi plaisir à se trouver en sa compagnie, même s'il eût préféré un bon galop. Elle-même apprécia la conversation à bâtons rompus avec le couple du Maine ; elle était fière de se sentir à l'aise sur les sentiers, de savoir s'orienter sur le terrain, et de connaître la plupart des réponses aux questions.

*Nous gagnons notre vie*, pensa-t-elle en flattant l'encolure d'Alastar.

À son retour, Meara sortit des écuries pour les accueillir.

— Je vais prendre le relais, si vous le voulez bien. On a besoin de toi aux grandes écuries, Iona.

— De moi ?

— Et d'Alastar. Tu sais comment y aller ?

— Bien sûr. Tu m'as montré, et je l'ai noté sur ma carte. Mais…

— C'est un ordre de Fin. Tu ferais mieux d'y aller tout de suite. Votre promenade s'est bien passée ? demanda-t-elle au couple.

Perplexe, Iona fit faire demi-tour à Alastar et reprit le chemin qu'elle venait de quitter.

Boyle s'était-il plaint d'elle ? Allait-elle être mise à la porte ?

La confusion de ses pensées était telle qu'Alastar tourna la tête pour la regarder.

— Je suis bête. Je me fais une montagne d'un rien. Boyle est soupe au lait, mais il n'est pas mesquin.

Sans compter que Fin l'aimait bien, ou du moins l'appréciait un peu. Elle saurait de quoi il retournait une fois arrivée là-bas. Du coup, elle s'accorda le plaisir de lâcher la bride à Alastar.

— Allons-y, décida-t-elle, et avant même qu'elle ait pu lui donner le plus petit coup de talon, il partit ventre à terre. Waouh !

Elle leva le visage vers le ciel en riant tandis qu'Alastar avalait le sentier dans un fracas de tonnerre. La griserie d'Alastar, la sienne – une seule et même sensation. Merveilleuse, inséparable. Leurs pouvoirs les éperonnaient l'un et l'autre, si bien que l'espace d'un instant, puis un instant encore, elle sentit qu'ils décollaient tous deux de terre. Volant, cette fois, le vent fouettant cheveux et crinière.

Faisant écho à son rire, Alastar émit un hennissement triomphal.

Il était né pour cela. Comme elle.

— Doucement, murmura-t-elle. Mieux vaut rester au sol. Pour le moment.

Cet envol momentané puis la joie de galoper sur un cheval magnifique dissipèrent toutes ses inquiétudes. Elle le laissa fixer l'allure – cet étalon était d'une vélocité incroyable –, suivit la courbe de la rivière, puis s'en éloigna par un sentier étroit coupant au travers d'arbres poussant dru, pour finalement déboucher dans la clairière où se trouvaient les écuries, derrière un grand terrain de saut d'obstacles.

Elle incita Alastar à ralentir – doucement, doucement –, afin de pouvoir reprendre son souffle et observer les lieux.

La maison de pierre grise était imposante, avec ses deux tourelles fantaisistes et le miroitement de ses nombreuses fenêtres. Une jolie cour

pavée, fermée dans le fond par le mur du jardin, la séparait du garage et de l'appartement à l'étage, où habitait Boyle.

Un paddock formait un angle sur la droite. Trois chevaux se tenaient près de la clôture, le regard fixé sur les arbres, comme abîmés dans une profonde contemplation.

Elle aperçut des hommes, des remorques, des pick-up – non ! des camionnettes –, un solide 4 x 4 noir.

Tout donnait une impression de prospérité, de fonctionnalité et de fantaisie mêlées. Ramenant l'allure d'Alastar à un trot digne, elle se dirigeait vers les écuries quand elle s'entendit héler.

Elle aperçut Fin – jean, bottes, et sa belle veste de cuir – qui lui faisait signe de gagner le terrain de saut d'obstacles, qu'il avait presque atteint lui-même.

Il lui ouvrit la barrière pour lui permettre d'entrer.

— Meara m'a dit que tu voulais me voir.

— En effet. (Il pencha la tête sur le côté pour l'étudier de ses yeux verts auxquels rien n'échappait.) Tu t'es donné du bon temps.

— Heu ? Pardon ?

— Ton visage est rayonnant, et je pourrais en dire autant de ton compagnon.

— Oh !… Nous nous sommes offert un bon galop.

— J'en suis sûr, et sans doute un peu plus. Quoi qu'il en soit, continua-t-il sans lui laisser le temps d'inventer une réponse, j'aimerais voir comment Alastar et toi vous tirez de ce parcours.

Peu de choses auraient pu la surprendre autant.

— Tu veux que je le teste sur ce parcours ?

— Oui. Tu l'abordes comme tu veux, dit-il en refermant la barrière et en enfonçant les mains dans les poches.

Elle prit un moment pour étudier le parcours. Avec les obstacles installés, il lui semblait de niveau intermédiaire. Deux doubles, pas de

pièges apparents, et toute la place voulue pour les aborder.

— C’est toi le patron !

Elle fit avancer Alastar, lui fit exécuter un cercle, puis le talonna légèrement pour passer à un galop tranquille.

Pas un instant elle ne douta de lui – après tout, ils avaient volé ensemble. Elle le sentit se rassembler pour le premier saut. Ils franchirent l’obstacle avec aisance, s’approchèrent du deuxième et le passèrent avec autant de fluidité.

— Qu’est-ce que tu fabriques ? marmonna Boyle en approchant de Fin.

Lui aussi avait les mains dans les poches, mais il crispait les poings. Fin lui accorda à peine un regard.

— Je t’ai dit que je voulais voir de quoi elle est capable. J’ai besoin de savoir. Refais un tour dans l’autre sens, maintenant, cria-t-il à Iona.

Il balaya du regard les bois voisins. Aucune ombre pour le moment, à part celle des arbres, mais cela ne durerait pas. Il *fallait* qu’il sache.

— Tu n’as pas besoin de moi ici, commença Boyle.

— Tu sais bien que je dois aller à Galway pour nos affaires. L’un de nous doit rester avec elle, pour être sûr qu’elle est capable d’assurer les cours.

— Nous n’avons pas besoin d’elle pour ça.

— Pas besoin non plus de nous passer d’elle. Regarde-moi ça, cette fluidité ! Ce cheval lui appartient déjà. J’en suis même jaloux. Il m’aime plutôt bien, mais jamais il ne m’aimera autant qu’elle. Encore de quoi me briser le cœur.

Il donna à Boyle une tape sur l’épaule.

— Retrouve-moi au pub. Je devrais avoir largement le temps de m’occuper de cette affaire et de rentrer d’ici à huit heures. On s’offrira une pinte et un repas, et tu me raconteras comment elle s’en est tirée. Après ça, on prendra une deuxième pinte, dans l’espoir que ça te délie la langue et

que tu me dises ce qui s’est passé entre cette magicienne blonde et toi pour te rendre aussi morose.

— Si tu crois que deux pintes me délient la langue !

— Eh bien ! on ira jusqu’à trois. Bravo, Iona. Vous faites plaisir à voir, tous les deux.

Elle s’approcha au pas, tout en flattant l’encolure d’Alastar.

— C’est inné, chez lui. Je lui sers juste de leste.

— Vous êtes soudés. Nous avons une nouvelle élève qui devrait arriver dans quelques minutes. Elle a onze ans, elle est bonne cavalière et voudrait se mettre au saut d’obstacles. Tu t’en occupes.

— Je m’occupe de quoi ?

— D’elle, de ses cours d’obstacles. Tu toucheras un pourcentage sur chaque leçon, si vous êtes toutes les deux satisfaites. Boyle va rester assister au premier cours, car je dois m’absenter.

Fin l’observa tandis qu’elle posait les yeux sur Boyle, pour aussitôt détourner le regard.

— Entendu. Comment s’appelle-t-elle ? Et quel cheval veux-tu lui attribuer ?

— Elle s’appelle Sarah Hannigan. Sa mère, Molly, assistera aussi au cours. On doit être en train de seller Winifred – diminutif Winnie –, qui est très expérimentée. Le cours sera d’une demi-heure aujourd’hui, histoire de voir si ça plaît à Sarah. Si oui, vous fixerez ensemble le calendrier.

— Ça me va. Pour cette fois-ci, ce n’est pas un problème, mais à l’avenir je préférerais une selle d’obstacle quand je donne un cours.

— Bien sûr, nous te trouverons ça. Bon, j’y vais. On se retrouve au pub, Boyle.

Fin s’éloigna. Jetant un coup d’œil à Boyle, Iona le vit passer d’un pied sur l’autre.

— Alors ?

— Je m’occupe de vérifier qu’ils ont sellé Winnie.

Il se détourna pour gagner les écuries, et Alastar en profita pour lui donner un bon coup de tête dans les fesses.

— Alastar ! Désolée, dit aussitôt Iona en se mordant les lèvres pour ne pas éclater de rire. Ne sois pas malpoli, ajouta-t-elle à l'intention de son cheval, avant de se pencher pour lui murmurer à l'oreille : Même si c'est drôle.

Elle mit pied à terre et passa les rênes autour de la clôture.

— Attends-moi ici. Je peux voir ta Darling ? demanda-t-elle à Boyle.

— Ma quoi ?

— La jument, Darling. Celle que tu as prise à ce salopard.

— Ah ! (Il la regarda d'un air renfrogné, avant de hausser les épaules.) Elle est à l'intérieur.

— Explique-moi juste où la trouver. Il faut que je jette un coup d'œil à Winnie pour voir à quoi m'attendre pendant le cours.

— D'accord.

Il partit d'un bon pas ; elle adressa un regard entendu à Alastar, puis le suivit, bien décidée à garder le silence.

Comme il ne la présentait pas aux palefreniers, ni au chien noir et blanc qui agitait la queue à tout va, elle se présenta toute seule. Sans paraître remarquer l'impatience de Boyle, elle serra la main de Kevin et de Mooney, et grattouilla derrière les oreilles Bugs le bien nommé (parce qu'il croquait tous les insectes).

Ces écuries étaient apparemment moitié plus grandes que celles qu'elle connaissait déjà, mais les odeurs, les sons et le décor lui parurent familiers.

Boyle s'arrêta devant la stalle d'une belle jument baie.

— Voici Winnie.

— Elle est intelligente, n'est-ce pas ? Hé ! Winnie, tu es une vraie futée, toi !

Compacte, se dit-elle en caressant la joue de Winnie. D'une bonne taille pour une enfant de onze ans, avec un regard tranquille de bon augure pour

une débutante en saut d’obstacles.

— Je peux la seller pour la leçon si tu me montres où est la sellerie.

— Kevin va s’en charger. Kevin ! La petite Sarah va arriver pour sa première leçon d’obstacles. Elle montera Winnie.

— D’accord, je m’en occupe.

Iona se retourna. Et aperçut la pouliche blanche.

— Mon Dieu, que tu es belle !

D’un blanc presque pur, le poil lustré, royale – jeune, se dit Iona en approchant –, la pouliche tourna vers elle des yeux d’un brun doré.

— C’est…

— Aine, termina Iona. La reine des fées dont parlait Fin. Encore princesse pour le moment, mais un jour…

Quand Iona avança la main, Aine pencha la tête comme si elle lui accordait une grande faveur.

— Elle est incroyablement belle, et elle le sait parfaitement. Elle est fière, elle attend son heure. Et son heure viendra.

— Nous allons attendre, sans doute un an, avant de la faire saillir.

Ce n’était pas à cette heure-là qu’elle avait pensé, mais elle se contenta de hocher la tête.

*Tu voleras*, pensa-t-elle. *Et tu aimeras*.

— Fin s’y connaît en chevaux, commenta-t-elle en s’écartant.

— Ah ça ! oui.

Continuant à progresser le long de la pente en béton, elle s’arrêta pour saluer les autres chevaux. De bonnes montures, en bonne santé, parmi lesquelles se trouvaient quelques vraies beautés – même si aucune ne pouvait rivaliser avec Alastar ou Aine –, logées dans des stalles spacieuses et propres. Elle atteignit enfin la jument rouanne aux grands yeux émouvants, portant une grande étoile blanche sur son chanfrein, et comprit aussitôt.

— Tu es Darling, et ce nom te va à merveille.

Avant même que Boyle soit arrivé à ses côtés, la jument se tourna vers lui, ses grands yeux prenant une expression chaleureuse, le corps frissonnant. Pas de peur, devina Iona, mais de bonheur.

Elle avait senti Boyle, deviné sa présence avant même de le voir. Et c'est son amour et une dévotion totale pour lui qui lui firent tendre le cou pour lui donner un petit coup de tête à l'épaule, léger comme un baiser.

— Voilà ma fifille, dit Boyle d'un ton presque mièvre.

Darling hennit doucement et tourna la tête pour qu'il la caresse. Il ouvrit la stalle et s'y glissa.

— Tant que je suis là, autant en profiter pour vérifier sa jambe avant.

— Ça va mieux, dit Iona. Mais elle n'a pas oublié combien elle a eu mal, et faim, et peur. Jusqu'à ton arrivée.

Sans répondre, il s'accroupit pour palper la jambe, tandis que Darling lui mordillait les cheveux pour jouer.

— Tu as une pomme dans la poche de ton manteau ? Elle est à peu près sûre que oui.

C'était… déconcertant de bénéficier d'une traduction simultanée des pensées de son cheval, mais il se releva et passa les mains le long des flancs de Darling.

Si une jument en avait été capable, Darling aurait ronronné, songea Iona.

Autant Aine l'avait émerveillée par sa beauté et par sa grâce, autant Darling et son entière dévotion lui allaient droit au cœur.

Darling et elle savaient ce que c'était de vouloir désespérément être aimée, ou de vouloir du moins être comprise et acceptée. De souhaiter de toutes ses forces et du fond du cœur trouver sa place, son but dans la vie.

Elles avaient apparemment été toutes deux exaucées.

Boyle plongea une main dans une poche pour en extraire une pomme, prit de l'autre main un couteau de scout. Iona perçut le plaisir que

procuraient à Darling non seulement la gourmandise, mais l'offre en elle-même.

— Tu te remplumes bien, ma fifille, mais après tout, qu'est-ce qu'un petit bout de pomme ?

La jument prit délicatement sa moitié, gardant les yeux fixés sur la seconde moitié tandis qu'elle mangeait.

— Celle-là, c'est pour Winnie si elle est sage avec son élève.

— Tu l'as sauvée, dit Iona à Boyle, attendant qu'il sorte et referme la stalle. Elle sera toujours tienne.

Elle avança la main pour la caresser, et Darling tendit le cou avec docilité.

— Elle n'est pas peureuse avec toi, remarqua Boyle. C'est un progrès. Elle est encore un peu nerveuse avec les étrangers.

— Nous nous comprenons, toutes les deux.

Quand Darling inclina la tête pour presser sa joue contre celle de Boyle, et qu'il prit la seconde moitié de pomme dans sa poche pour la lui donner, Iona sut qu'elle était fichue.

— J'en prendrai une autre pour Winnie, dit-il. Tu n'en as pas eu assez dans ta vie.

— Je me rends, marmonna Iona. Je suis très forte pour me mettre en pétard, surtout quand c'est justifié. Ou du moins quand je le pense. Mais je suis nulle sur la durée. Je ne sais pas entretenir ma colère, c'est trop lourd. Alors, si je dois en plus être témoin de cette histoire d'amour, c'est plus possible. Si jamais ça t'intéresse, je cesse donc officiellement d'être en pétard contre toi.

Boyle la regarda avec une certaine prudence.

— Les journées et le travail se passent assurément mieux s'ils ne sont pas plombés par les conflits.

— Je suis bien d'accord. Dans ce cas, on fait la paix ? proposa-t-elle en lui tendant la main.

Un instant, il contempla sa main en fronçant les sourcils, puis il la prit. Il avait eu l'intention de la lâcher aussitôt, mais il la garda dans la sienne.

— Tu travailles pour moi.

— C'est vrai.

— Tu es la cousine d'un de mes meilleurs copains.

— C'est vrai aussi, dit-elle, malgré l'accélération de son pouls.

— Ça fait à peine une semaine que j'ai posé les yeux sur toi pour la première fois.

— Je ne peux pas dire le contraire.

— Et ce que tu es, c'est… une autre question.

Ce fut le tour d'Iona de froncer les sourcils.

— En quoi est-ce une question ?

— Hum, une question de faits, d'une part. D'autre part, c'est quelque chose que tu commences juste à découvrir toi-même.

— Bon. Et c'est le fait en lui-même qui est un problème pour toi ?

— Je n'ai pas dit que c'était un problème.

— Tu fais partie des sectaires hostiles à la magie ?

L'insulte se lut sur son visage, le vert de ses yeux devenant si intense qu'il en masquait le brun doré.

— C'est une question parfaitement idiote, dans la mesure où je suis ami avec trois magiciens, l'un d'eux étant aussi mon associé.

— Dans ce cas, pourquoi avoir mentionné la magie comme l'une des raisons pour lesquelles tu n'es pas intéressé par moi, ou ne devrais pas l'être ?

— Parce que c'est là. Ça existe. Et je voudrais bien connaître un seul homme, continua-t-il avec flamme, que ça ne ferait pas réfléchir un bon bout de temps.

— Peut-être devrais-je de nouveau me mettre en pétard. Mais j'ai du mal à trouver l'énergie avec Darling juste à côté qui te contemple avec adoration, poursuivit-elle après réflexion. Sans compter que tout ce que tu

dis est vrai. Je ne peux le nier. Si tout cela te pose problème, il faut en tenir compte, même si ça ne m'en pose aucun à moi.

— Mais tu n'es pas à ma place.

— Non, c'est vrai. La paix tient bon. (Ce qui pouvait aussi s'appliquer à lui, qui lui tenait toujours la main.) Ça marche comme ça ?

— Certaines de ces questions devraient te poser problème aussi.

— Pourquoi ? Les relations de couple entre patron et employé, ça arrive tout le temps. Pour moi, ça ne pose aucun problème du moment que personne ne profite de sa position hiérarchique pour faire pression sur l'autre. Avoir une relation avec le parent d'un ami, c'est aussi monnaie courante. Quant à ce que je suis, je ne peux ni ne veux le changer.

— Être logique ne change rien au problème.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Être illogique, ça y change quelque chose ?

— Ce n'est pas… Bon sang !

Pour la deuxième fois de la journée, il l'attira brusquement à lui, mû par un même sentiment de frustration. Et comme elle riait toujours, il la fit cesser en lui écrasant les lèvres des siennes.

Si la lumière avait un goût, c'était celui d'Iona : chaud, lumineux, pétillant d'énergie. Il le remuait profondément, ce goût, si bien qu'il en voulait plus, toujours plus. Iona l'empêchait de penser clairement, c'était tout. Si chaude et si lumineuse, dans la pénombre habitée de l'odeur familière des chevaux. Son univers, dont elle faisait désormais partie.

Sans compter qu'elle lui nouait les bras autour du torse comme si elle ne devait plus le quitter.

S'il n'y avait pas là de quoi troubler un homme…

Il se recula brusquement.

— Ce n'est pas raisonnable.

— Je ne réfléchissais pas aux aspects raisonnables ou déraisonnables. Embrasse-moi encore, et je réfléchirai.

Elle dut se hisser sur la pointe des pieds et attirer de force sa tête vers elle, mais leurs bouches se trouvèrent. Elle avait l'impression d'avoir enlacé un volcan juste avant l'éruption, ou de voler sur un nuage prêt à se transformer en tornade.

Et quand les flammes sortiraient du cratère, quand la tornade s'abattrait ?

Elle avait très, très envie de découvrir ce que cela donnerait.

Mais il se dégagea une fois de plus.

— Tu ne réfléchis pas.

— C'est vrai, j'ai oublié. Il faut réessayer.

Il se mit à rire à son tour, et même si son rire était un brin douloureux, il l'aurait sans doute prise au mot. Si ce n'est que quelqu'un se racla bruyamment la gorge derrière lui.

— Désolé, mais Sarah et sa mère sont arrivées, dit Kevin avec un grand sourire. Winnie est sellée et prête… quand vous le serez aussi.

— J'arrive. Il y a des papiers à remplir ? demanda-t-elle à Boyle.

— Juste un formulaire à faire signer par sa mère. Je m'en occupe.

— Entendu. Je commence sans toi.

Tandis qu'elle s'éloignait vers la sortie, Darling hennit de nouveau, peut-être bien de rire, cette fois. Kevin enfonça les mains dans les poches en sifflotant.

— Je ne veux pas entendre un mot, grommela Boyle. D'aucun de vous deux.

Comblée par sa journée, Iona rentra chez elle en passant par les bois. Ça lui avait fait tellement de bien d'intervenir de nouveau en tant que monitrice d'équitation. Son élève était très prometteuse. À présent qu'elle avait entrebâillé cette porte, peut-être Fin ou Boyle lui confieraient-ils un ou deux autres élèves.

À propos de portes entrebâillées, l’interlude inattendu et hautement satisfaisant dans l’écurie avait fait un bien fou à la fois à son ego et à son moral.

Sans compter que cette porte offrait des perspectives très intéressantes.

Boyle McGrath. Dur à cuire, taciturne, soupe au lait. Et un vrai cœur d’artichaut en présence de cette jolie jument traumatisée qui l’adorait. Iona avait vraiment envie de mieux le connaître, de vérifier si ses papillons dans le ventre et ses frissons relevaient seulement de l’attirance physique, ou s’ils signifiaient davantage.

Toute sa vie, elle avait espéré connaître cela.

Que Boyle soit réticent, tiraillé par des envies contradictoires et un peu en colère exacerbait tout ce qu’elle ressentait. Il ne pouvait s’en empêcher ; c’était tellement sexy !

Et si elle l’invitait un soir ? Rien de trop intime. Un verre au pub ? Un film ? Il faudrait d’abord qu’elle se renseigne sur les cinémas dans le coin.

Si elle avait su cuisiner, elle se serait invitée chez lui pour préparer le dîner. En l’état actuel des choses, la soirée tournerait au désastre. Alors, peut-être plutôt…

Elle s’arrêta et regarda autour d’elle, complètement déconcertée. Elle n’était tout de même pas sortie du sentier ? C’est vrai qu’elle n’avait pas été très attentive, mais depuis plus d’une semaine qu’elle l’arpentait dans tous les sens, c’était devenu instinctif.

Pourtant, quelque chose clochait. Elle n’avait pas l’impression d’aller dans la bonne direction.

Elle tourna sur elle-même en se frottant les bras, car il faisait soudain froid.

Et observa le brouillard, rampant sur le sol.

— Ho ! ho !

Elle fit un pas en arrière, essayant de retrouver ses repères. Impulsivement, elle tourna à droite, emprunta le chemin étroit au petit trot.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre qu'elle avait commis une erreur, et qu'elle s'enfonçait plus avant dans les bois.

Quand elle fit volte-face pour revenir sur ses pas, d'énormes arbres lui barraient la route. Le brouillard s'insinuait entre leurs troncs rugueux.

Elle se mit à courir. Mieux valait avancer dans n'importe quelle direction que de se retrouver prise au piège. Mais sur sa droite des arbres sortaient de terre, perçant le sol dans des craquements sinistres, la forçant à bifurquer.

La lumière devint grisâtre comme le brouillard. Un vent glacé sifflait entre les branches qui s'entrelaçaient pour masquer le soleil.

Elle comprit soudain : l'air, la terre dont sortaient les arbres, l'eau sous forme de brouillard… Il utilisait les éléments contre elle.

Elle se força à s'arrêter, à puiser en elle son pouvoir malgré la peur qui l'accompagnait. Projetant les mains, elle les tint devant elle, une boule de feu dans chaque paume.

Un gloussement amusé fusa tout bas, lui hérissant la peau comme au contact d'un millier de pattes d'araignées. Elle frissonna au murmure de son nom. Puis un froissement de feuilles et un sourd grondement firent trembler tous ses muscles.

— Kathel.

Mais ce qui émergea de la lumière grise fut le loup de son cauchemar.

Pas un rêve, cette fois. Aussi réel que sa terreur, que les battements affolés de son cœur.

Comme il s'approchait de son pas silencieux et furtif, elle vit rougeoyer le bijou qu'il portait au cou.

— Plus un pas ! lança-t-elle, menaçante.

Le loup montra les crocs.

Jamais elle ne parviendrait à le distancer si elle se mettait à courir, songea-t-elle tout en reculant d'un pas. Et la lueur mauvaise dans les yeux de la bête montrait qu'elle le savait.

Elle lança une boule de feu, puis une autre, pour les voir disparaître en fumée à quelques centimètres du loup qui la traquait. Désespérée, elle essaya frénétiquement d'en créer une autre, mais ses mains tremblaient, et son cerveau était paralysé par la terreur.

*Esprit calme*, s'ordonna-t-elle, mais son esprit était plus près de hurler.

Tout cela était réel. Jusque-là, parler de sorciers maléfiques, de malédictions, de combattre le mal tapi dans l'ombre avait eu un côté fantastique, irréel.

Tout était pourtant éminemment réel. Il avait l'intention de la tuer.

Le loup s'apprêtait à bondir, quand soudain l'oiseau de proie fondit sur lui avec un cri sauvage. De ses serres, il lui laboura le flanc, faisant couler un sang aussi noir que sa fourrure, avant de remonter droit vers le ciel.

Le répit fut de courte durée. Derrière Iona retentit un nouveau grondement sourd. Elle fit volte-face et soupira de soulagement en voyant Kathel, qui montrait les dents. Iona passa à côté de lui, posa une main sur sa tête, et une onde de calme la traversa alors même que Connor puis Branna émergeaient du brouillard.

Connor leva son bras ganté, et la buse vint s'y percher, les ailes déployées.

— Prends ma main, dit-il à Iona, sans cesser de fixer le loup d'un regard calme et froid.

— Et la mienne.

Connor et Branna se tenaient de part et d'autre d'elle, et quand leurs mains s'unirent, ce n'est pas du calme qu'elle ressentit, mais une montée brûlante de pouvoir qui l'emplit comme la vie même.

— Veux-tu te mesurer à nous ici ? lança Branna d'un ton de défi. Veux-tu le tenter sans plus tarder ?

Un éclair sinueux comme la foudre jaillit de sa main tendue et alla se ficher en terre, à quelques millimètres des pattes avant du loup. Il battit en

retraite. La pierre rougeoyait toujours, menaçante ; son grognement féroce résonnait tel le tonnerre, mais il battit en retraite.

Le brouillard se ramassa sur lui-même, diminuant d'instant en instant. Connor leva la main, toujours unie à celle d'Iona. La lumière qui en émanait s'étendit, gagna en intensité jusqu'à ce que la nappe de brouillard se déchire et disparaisse.

Avec elle, le loup se volatilisa.

— Grand Dieu, j'ai… j'allais…

— Pas ici ! dit Branna d'un ton sec à Iona. Pas question de parler ici.

— Ramène-la à la maison, ordonna Connor. Roibeard et moi allons vérifier les alentours avant de vous rejoindre.

Branna acquiesça.

— Prends soin de toi.

— Comme toujours. Va avec Branna, dit-il à Iona en lui serrant la main pour la réconforter. Offre-toi une lampée de whiskey, et ça ira mieux.

Gardant la main d'Iona dans la sienne, toujours vibrante de son pouvoir, Branna traversa vivement le bois. Impatiente de rentrer, Iona se laissa entraîner malgré ses genoux tremblants.

— Je n'ai pas pu…

— Attends que nous soyons rentrées. Pas un mot de plus ici.

Le chien ouvrait la voie, restant toujours en vue. Quand Iona devina – enfin – la maison à travers les arbres, elle observa la buse de Harris qui tournoyait dans le ciel lourd de nuages.

Dès qu'elles furent à l'intérieur, Iona se surprit à claquer des dents. Comme des mouches commençaient à lui danser devant les yeux, elle prit appui sur ses cuisses et se plia en deux, la tête entre les genoux.

— Désolée. Ça tourne.

— Ne va pas te répandre par terre.

Malgré son ton impatient, Branna lui posa une main ferme et douce sur la nuque, et l'étourdissement passa aussi vite qu'il avait commencé.

— Assieds-toi, ordonna-t-elle, poussant Iona vers le séjour, où elle réveilla au passage le feu couvant sous les cendres, faisant danser les flammes qui répandirent leur chaleur. Tu as eu un choc, voilà tout. Assieds-toi, respire.

Elle se dirigea droit vers une carafe et versa deux doigts de whiskey dans un verre.

— Et bois.

Iona but une gorgée, toussa un peu, but de nouveau.

— Juste un peu… (Elle soupira.) Morte de trouille.

— Pourquoi as-tu quitté le sentier, et pourquoi étais-tu si loin dans les bois ?

— Je ne sais pas. C'est arrivé comme ça. Je n'ai pas tourné, ou du moins je ne m'en souviens pas. J'étais juste en train de revenir ici, en pensant à différentes choses. À Boyle, reconnut-elle. Nous nous sommes réconciliés.

— Oh ! c'est parfait, alors. (Branna ôta brusquement deux épingles et les jeta sur la table, libérant sa chevelure.) Tout va pour le mieux.

— Je ne suis pas sortie du sentier, pas volontairement. Quand je me suis rendu compte que je n'étais pas au bon endroit, j'ai voulu faire demi-tour. Mais… le brouillard est arrivé avant.

Elle regarda son verre vide, le posa sur la table.

— Je savais ce que ça voulait dire.

— Et tu ne nous as pas appelés, tu n'as pas appelé ton guide ? Aucun d'entre nous ?

— Tout s'est produit tellement vite. Les arbres… ils bougeaient. Le brouillard s'est refermé sur moi. Soudain, le loup était là. Par quel miracle êtes-vous arrivés ? Comment avez-vous su ?

— Connor était dehors avec Roibeard ; le rapace a vu ce qui se passait, depuis le ciel. Tu peux le remercier de nous avoir appelés, Connor et moi.

— Je le ferai. Je lui suis vraiment reconnaissante. Branna…

Elle s’interrompit en voyant la porte s’ouvrir et Connor entrer.

— Il n’y a plus rien. Il est parti se terrer dans son gîte, où qu’il soit. (Il alla se servir un whiskey à son tour.) Comment te sens-tu, cousine ?

— Ça va. Merci. Je suis désolée d’avoir…

— Je ne veux pas de « je suis désolée », dit Branna sèchement. Je veux comprendre. Où est ton amulette ?

Iona porta la main à sa poitrine, et aussitôt se souvint.

— Je l’ai laissée dans ma chambre ce matin. J’ai oublié…

— Ne l’oublie plus. D’ailleurs, ne l’enlève pas.

— Hé ! ne sois pas si dure, dit Connor en posant brièvement la main sur le bras de Branna avant d’aller s’asseoir à côté d’Iona. Tu nous as fait une belle peur, reprit-il en lui caressant le bras, instillant aussitôt en elle une sensation de calme. Ce n’est pas ta faute. Ce n’est pas sa faute, répéta-t-il avant que Branna puisse brusquer de nouveau Iona. Elle a à peine une semaine d’expérience. Nous, nous avons eu toute notre vie.

— Elle n’aura ni le temps ni l’occasion d’en apprendre plus si elle n’a pas le bon sens de porter l’amulette qui peut la protéger, ou d’appeler son guide, et nous, quand ça ne suffit pas, assena Branna.

— Qui s’est chargé de son instruction jusqu’à maintenant ? rétorqua Connor.

— C’est ça ! c’est ma faute si elle n’a pas plus de bon sens qu’un nourrisson dans son berceau.

— Ne vous disputez pas à cause de moi, et ne parlez pas de moi comme si je n’étais pas là. C’est ma faute. (Se sentant plus solide sur ses jambes, Iona se leva pour se rapprocher de la cheminée et de sa chaleur.) J’ai enlevé l’amulette, et je n’ai pas fait attention. Ça ne se reproduira pas. Je suis désolée…

— Par tout ce qui est sacré, je jure que tu auras les lèvres cousues pendant une semaine si j’entends encore une fois « je suis désolée » !

Iona leva les bras en signe d’impuissance.

— Je ne sais pas quoi dire d’autre.

— Raconte-nous juste, dans le moindre détail, ce qui s’est passé avant notre arrivée, dit Branna. Pas ici, dans la cuisine. Je vais préparer le thé.

Iona la suivit, et s’accroupit à côté de Kathel pour le caresser et le remercier.

— Je rentrais à la maison, depuis les grandes écuries.

— Que faisais-tu là-bas ?

— Fin m’avait fait dire de venir. Ils m’ont donné une élève, pour le saut d’obstacles. Je suis allée là-bas avec Alastar. Nous avons volé un peu.

— Douce Brighid !

— Je n’ai pas fait exprès, pas vraiment, et j’ai vite arrêté. Après ça, Fin a dû partir, mais Boyle est resté pour s’assurer que je ne commettais pas d’erreur, je suppose. J’ai demandé à faire la connaissance de Darling, mais j’ai d’abord vu Aine, et c’est une vraie merveille.

— Ce ne sont pas les chevaux qui m’intéressent, lui rappela Branna.

— Je sais, mais j’essaie de t’expliquer. J’ai donc fait la connaissance de Darling, et en les voyant ensemble, Boyle et elle, je ne pouvais pas continuer à être en colère contre lui. Et comme je n’étais plus en colère, une chose en a amené une autre…

— Pourquoi étais-tu en colère au départ ? s’étonna Connor.

— Oh ! il y a eu un truc, ce matin, quand il est passé me chercher.

— Il l’a embrassée à lui faire couler le cerveau par les oreilles, expliqua Branna, et Connor eut un large sourire.

— Boyle ? C’est vrai ?

— Après ça, il s’est montré grossier et mesquin, et ça m’a fichue en pétard. Mais ensuite, en les observant, Darling et lui, j’ai senti ma colère se dissiper, donc je le lui ai dit, et c’est là qu’une chose en a amené une autre… Il m’a de nouveau agrippée, et il a recommencé. J’ai probablement perdu vingt pour cent de mon cerveau à cause de lui. Après ça, la leçon s’est bien passée – j’étais si contente d’avoir de nouveau une élève –, j’étais

donc sur un petit nuage, et je pensais à autre chose, reconnut-elle ; je me demandais si je n'allais pas inviter Boyle à boire un verre, ou au cinéma, quelque chose comme ça. La journée s'était tellement bien passée, après un début houleux, que j'avais l'esprit totalement occupé. Et puis, tout à coup, je n'étais plus là où j'aurais dû être.

Elle leur rapporta tous les détails dont elle se souvenait.

— Tu ne t'es pas assez concentrée sur ta cible, dit Branna. Si tu veux utiliser le feu pour te défendre ou pour attaquer, tu dois le vouloir vraiment.

— Elle ne l'avait encore jamais utilisé contre qui que ce soit ou quoi que ce soit, fit remarquer Connor. Mais elle a eu la présence d'esprit de faire appel au feu, et suffisamment de pouvoir pour le créer. La prochaine fois, elle lui mettra le feu aux fesses. Pas vrai, Iona chérie ?

— Tu peux en être sûr.

Car elle refusait de se sentir de nouveau aussi impuissante et terrorisée.

— Je m'apprêtais à réessayer, et j'étais terrifiée, je le reconnais. À ce moment-là, Roibeard a fondu sur nous. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau de ma vie.

— Il n'est pas mal, dit Connor avec un sourire.

— Kathel est arrivé, puis vous deux. J'ai été paralysée, reconnut-elle. J'avais l'impression d'être prisonnière d'un rêve. Le brouillard, le loup noir, la pierre qui rougeoyait à son cou…

— Ça alimente son pouvoir, expliqua Branna. La pierre, et ta peur. Nous allons travailler deux fois plus. Tu porteras l'amulette. Connor t'accompagnera le matin quand tu vas à l'écurie, et nous veillerons à ce qu'il y ait quelqu'un pour te raccompagner le soir.

— Oh ! mais…

— Branna a raison. En une semaine, il t'a attaquée dans tes rêves et dans l'ici et maintenant. Nous serons plus prudents, voilà tout. Jusqu'à ce que nous ayons décidé ce que nous devons faire. Va chercher ton amulette maintenant, puis mettons-nous au travail.

— Merci d’être là, dit Iona en se levant.

— Tu es nôtre, dit Connor simplement. Et nous sommes tiens.

Les mots, la loyauté sans ostentation de ses cousins lui mirent les larmes aux yeux tandis qu’elle se hâtait de gagner sa chambre.

— Elle a assimilé beaucoup de choses en très peu de temps, commença Connor.

— Je sais. Je le sais parfaitement.

— Et tu t’es montrée abrupte avec elle parce que tu as eu peur pour elle.

Branna resta silencieuse un moment, répétant juste les gestes familiers et réconfortants de la préparation du thé.

— C’est moi qui l’instruis.

— Ce n’est pas plus ta faute que la sienne. Nous avons tous appris une leçon. Il s’est enhardi depuis l’arrivée d’Iona.

— À présent que nous sommes tous trois réunis, il sait aussi bien que nous que l’heure approche. S’il peut lui faire du mal ou la retourner…

— Elle ne retournera pas sa veste.

— Pas volontairement, non. Je crois qu’elle a ta loyauté, et bien trop de gratitude pour le peu qu’on lui donne.

— Quand on a été privé de certaines choses, on est reconnaissant si quelqu’un vous donne la moindre cuillerée supplémentaire. Toi et moi, nous avons toujours été là l’un pour l’autre. Et nous avons toujours été aimés. Ce qu’elle veut, c’est l’amour ; aimer et être aimée. Je n’ai pas été indiscret, ajouta-t-il. Cela fait tellement partie d’elle que je ne peux pas ne pas le voir.

— Je le vois, moi aussi. Eh bien ! elle nous a, maintenant, que ça lui plaise ou non.

Connor prit le thé que lui proposait sa sœur.

— Alors, comme ça, c’est Boyle ? Qui saute sur notre cousine et l’embrasse à lui faire perdre la tête, si j’ai bien suivi. La voilà à peine arrivée qu’il lui saute dessus.

— Arrête donc ! tu es un vrai gamin.

— Et pourquoi m’arrêterais-je alors que je m’amuse comme un fou ? demanda-t-il en riant et en buvant son thé.

*OceanofPDF.com*

# 10

Concentration. Branna n’avait que ce mot à la bouche. Iona luttait pour la trouver, puis pour la garder. Elle s’était améliorée – Branna était si avare de compliments que c’en était frustrant –, mais elle était encore loin d’avoir atteint un niveau conforme aux exigences de sa formatrice.

Elle se demandait comment diable on pouvait se concentrer quand on était trempée comme une soupe et à demi gelée.

Les cieux gris et bouchés continuaient à verser la pluie à flots comme ils le faisaient, sans interruption, depuis deux jours et deux nuits. Cela l’obligeait en grande partie à rester à l’intérieur, aussi bien pour travailler que pour pratiquer son art. Ce qui lui était bien égal. Elle prenait plaisir à réorganiser la sellerie avec Meara et à collaborer avec Mick pour donner des cours dans le manège à un jeune cavalier et à un sémillant octogénaire.

Elle adorait pouvoir passer plus de temps à soigner les chevaux et à tisser des liens avec eux. Elle avait tressé la crinière de toutes les juments, et s’amusait de les voir toutes fières de cette attention. S’agissant des hongres, en revanche, même si elle sentait qu’ils auraient tout autant apprécié d’être chouchoutés, elle savait que Boyle aurait été contre. Elle s’était donc contentée de leur faire une seule petite tresse, histoire de plaire à la fois aux chevaux et à son patron.

Parallèlement, elle continuait à apprendre. Dans l’atelier de Branna, où le feu brûlait doucement, où les herbes et la cire à bougie parfumaient l’air, elle avait appris à approfondir sa compréhension des choses, à accepter

toute l’étendue de son pouvoir, et commencé à arrondir les angles. Le soir, elle lisait et étudiait tandis que le vent chassait contre les vitres cette pluie interminable.

Mais comment diable était-elle supposée réfléchir, sans même parler de se concentrer, quand la pluie se déversait sans discontinuer sur sa tête et faisait de son mieux pour la transir jusqu’aux os ?

Pire, Branna se tenait à côté, absolument sèche, sa magnifique chevelure noire lui dégringolant jusqu’à la taille, le regard implacable.

— C’est de l’eau, lui rappela sa cousine.

Elle restait dans le rayon de soleil qu’elle s’était créé, souriant avec le plus parfait détachement au travers du rideau de pluie qui tombait à l’extérieur de son cercle.

— Je le sais bien que c’est de l’eau, marmonna Iona. Elle me dégouline dans la nuque et me cingle droit dans les yeux.

— Maîtrise-la. Tu crois vraiment que tu seras bien au chaud et au sec, et contente de ton sort, chaque fois que tu auras besoin de tes pouvoirs ? Tu crois que Cabhan attendra qu’il fasse beau pour s’en prendre à toi ?

— D’accord, d’accord, d’accord.

Des étincelles crépitèrent au bout des doigts d’Iona, et un ruisseau de pluie se changea en vapeur.

— Pas comme cela. Ton objectif n’est pas de la changer, même si tu t’en es pas mal tirée. Déplace-la.

D’un geste fluide, sans effort, Branna élargit de quelques centimètres son espace ensoleillé.

— Crâneuse, grommela Iona.

— C’est en toi autant qu’en moi. Fais glisser la pluie pour l’éloigner de toi.

Elle aimait la sensation du feu jaillissant d’elle et au travers d’elle, mais elle se refréna. Et utilisa la frustration, l’irritation qui lui permettaient de le faire jaillir pour pousser, glisser, ouvrir.

Deux centimètres, puis quatre – et soudain elle le vit, le sentit : ce n'était vraiment que de l'eau. Comme la première fois, dans le bol. Tout excitée, elle poussa, poussa suffisamment fort pour que cette masse dégoulinante s'éloigne, se rassemble. Et s'écrase avec une certaine force contre les limites érigées par Branna.

— Je n'ai pas fait exprès… je veux dire, je ne cherchais pas à t'éclabousser. Pas exactement.

— Ça ne t'aurait pas gênée d'y parvenir, dit tranquillement Branna. Bravo pour cela aussi. Tu devras travailler ta subtilité, ta finesse – et une parfaite maîtrise –, mais tu y es arrivée, c'est un début.

Iona battit des paupières, passa la main sur son visage trempé et vit qu'elle avait créé une bande sans pluie, étroite mais bien réelle. Il manquait encore la jolie lumière dorée du soleil dans son petit coin, mais il n'y pleuvait pas.

— Wouhou !

— Ne la perds pas. Ne l'étends pas. Elle est seulement pour toi.

— Le reste du pays apprécierait sans doute un peu de temps sec, mais j'ai compris : stopper la pluie ici peut causer une inondation ailleurs.

— Nous ne pouvons pas savoir, nous ne prenons donc pas le risque. Maintenant, déplace-toi avec, dit Branna en décrivant un grand cercle, toujours au sec, pour lui montrer ce qu'elle voulait.

Les bords du cercle d'Iona devinrent humides à son premier essai, mais elle garda le contrôle.

— Bravo. L'avantage d'être en Irlande, c'est que tu ne manqueras pas de pluie pour t'entraîner. Tu t'en es bien tirée aujourd'hui. Maintenant, rentrons, tu vas essayer une potion simple.

Branna se dirigea vers l'atelier, et Iona la suivit, faisant de son mieux pour préserver son espace sec.

— Pour ta boutique, je pourrais t'aider à la mise en flacons et à l'emballage. J'aimerais bien aider à quelque chose, continua-t-elle. C'est

pratiquement toujours toi qui cuisines, et tu consacres beaucoup de temps à me donner des cours – Connor aussi, d'ailleurs. Je suis plutôt bonne quand il s'agit de suivre des instructions.

— C'est vrai.

Branna avait toujours préféré la solitude de son atelier. C'était une chose d'embaucher des employés pour sa boutique de Cong et de les laisser s'occuper des clients, de l'expédition, etc. Mais son atelier, c'était son refuge. Habituellement.

Cela étant, les leçons, nécessaires, lui prenaient en effet du temps.

— Ton aide sera la bienvenue, dit-elle finalement. Nous en reparlerons.

Branna entra dans l'atelier, et Iona se dépêcha de la suivre, ruisselante.

— Je m'apprêtais à vous laisser un mot, dit Meara, qui se tenait derrière le plan de travail.

— Tu vas maintenant pouvoir prendre le thé avec nous et rester bavarder. Ça fait trop longtemps que nous ne nous sommes pas vues. Iona, ne mets pas de l'eau partout.

— T'es drôle ! tu es sèche, toi. Moi, je suis trempée. Je dois avoir l'air d'un chat mouillé.

— Dis plutôt noyé, commenta Meara.

— Métamorphose-toi, dit Branna en allant droit à la bouilloire.

Iona ne répondit pas et jeta un regard en direction de Meara.

— Meara sait tout ce qu'il y a à savoir, et sans doute plus encore. Arrange-toi.

— Les métamorphoses, ce n'est pas mon fort. Je t'ai déjà raconté que j'avais essayé, une fois ; le résultat a été désastreux.

— C'est bien pour ça que tu dois t'entraîner. Habituellement, je dirais que se métamorphoser, ou sécher ses vêtements plutôt que de se changer, c'est pure paresse et vanité. Mais pour toi, ce sera un bon entraînement. Si tu te retrouves avec des verrues et des furoncles, je t'arrangerai ça… un jour, conclut Branna avec un sourire malicieux.

— Tu te rappelles le jour où tu m’as métamorphosée, Branna ? On devait avoir quinze ans, et je voulais désespérément être blonde, parce que Seamus Lattimer, que j’idolâtrais à l’époque, préférait les blondes.

Familière de la maison, Meara enleva sa veste, l’accrocha à une patère et se débarrassa de son foulard et de sa casquette.

— Je m’apprêtais à passer à l’acte – j’avais un flacon de teinture qui représentait deux semaines d’argent de poche –, quand Branna est arrivée et m’a métamorphosée en un clin d’œil.

— Avec ton teint, j’ai du mal à t’imaginer en blonde, dit Iona en examinant Meara.

— On a rarement vu pareil désastre. On aurait dit que j’avais la jaunisse.

— Et tu étais trop têtue pour le reconnaître, lui rappela Branna.

— Bien sûr ! Je me suis obstinée pendant près d’une semaine avant de te demander de me redonner mon aspect normal. Tu te rappelles ce que tu m’as dit ?

— Quelque chose comme : « Changer pour soi-même, pourquoi pas ; changer pour un homme, c’est idiot, et un signe de faiblesse. »

— La sagesse n’a pas attendu le nombre des années pour Branna, dit Meara en éclatant de son rire sonore. Quant à Seamus, il n’arrêtait pas de peloter Catherine Kelly, qui était blonde comme les blés, mais bon ! j’ai survécu.

— Tu avais compris la leçon. Cette fois-ci, ce sera juste un entraînement. Alors, arrange-toi, Iona, pour que nous puissions prendre le thé.

— Bon. On y va.

Elle expira longuement, puis se concentra sur sa veste, son pull et son jean, espérant sincèrement qu’elle n’allait pas y mettre le feu.

De petits nuages de vapeur s’échappèrent de ses vêtements. Pas de flammes jusque-là. Le sang recommença à circuler dans ses orteils gelés, sa

peau redevint tiède. Souriante, elle passa la main sur la manche de sa veste : sèche !

— Ça a marché.

— T'imagines le temps que ça me ferait gagner pour la lessive, un truc pareil ? observa Meara.

Souriant jusqu'aux oreilles, Iona passa la main au-dessus de sa tête dégoulinante et retrouva ses cheveux ensoleillés et secs. Elle eut un petit rire, ferma brièvement les yeux et se couvrit le visage des mains. Quand elle les abaissa, son visage rayonnait, ses lèvres avaient pris une teinte rosée plus profonde, ses cils s'étaient allongés et assombris.

— J'ai l'air de quoi ?

— D'une femme prête à se rendre au pub pour flirter avec tous les plus beaux mecs, décida Meara.

— Vraiment ? (Ravie, Iona se précipita vers le miroir.) C'est vrai que j'ai une bonne tête !

— Beau travail fluide, et une certaine finesse, commenta Branna. Tu progresses…

— Reste, dit Iona à Meara. Jamais elle ne me dit des choses pareilles.

— Eh bien ! comme cela, tu peux être sûre que si je le dis, c'est que je le pense. J'ai des sablés écossais, Meara, et ce thé au jasmin dont tu raffoles.

— Je ne dis pas non. (Elle s'installa à table, caressa Kathel qui venait de poser sa grosse tête sur ses genoux.) Toute cette pluie ralentit notre activité, et il paraît que ça va continuer demain. Boyle a organisé une visite des écuries pour des scolaires. Nous ferons faire un tour à cheval aux enfants, dans le manège.

— C'est une bonne idée.

— Oh ! Boyle en a souvent, dit Meara à Iona en souriant, avant de prendre un sablé. Dis-moi, Branna, l'anniversaire de ma sœur Maureen est dans un mois. Elle habite à Kerry, car son mari et elle travaillent là-bas,

expliqua-t-elle à Iona. Je pensais à l'un de ces coffrets avec savon, bougie, lotion que tu prépares en fonction de la personnalité du destinataire.

— Tu veux que j'en prépare un pour Maureen ?

— Oui. C'est l'aînée de la famille, comme tu sais, et elle va avoir trente-cinq ans. Ne me demande pas pourquoi, mais elle s'en fait une montagne, comme si sa jeunesse était terminée et qu'elle n'avait plus que les misères de la vieillesse devant elle.

— Cette Maureen ! elle a toujours eu le goût du mélodrame.

— Ah ça ! Elle avait seulement dix-neuf ans quand elle s'est mariée, cela lui fait donc seize ans de train-train avec Sean. Il est gentil, bien sûr, mais plan-plan. Elle a deux adolescents qui la rendent quasiment folle, si ce n'est pire, et le troisième n'est pas loin derrière. Elle a pris l'habitude de nous envoyer des SMS, à mon autre sœur, à ma mère et à moi, à longueur de journée et la moitié de la nuit pour nous tenir au courant de ses dernières épreuves et tribulations. Je me disais que ce coffret, s'il a été créé pour elle, s'il lui parle de se pomponner et de penser à elle, lui redonnerait peut-être suffisamment le moral pour qu'elle cesse de me harceler jusqu'à ce que j'aie envie de la rouer de coups.

— C'est un cadeau pour toi, si je comprends bien ! conclut Branna en riant.

— Je lui sauve la vie, que demander de plus à une sœur ?

— Je te prépare ça, tu l'auras la semaine prochaine.

— J'ai toujours eu envie d'avoir une sœur, dit Iona d'un ton mélancolique.

— Tu veux l'une des miennes ? Je te les donne volontiers. Je garde mes frères, vu qu'ils sont supportables la plupart du temps.

— On est très seul quand on est enfant unique, et on n'a jamais l'occasion de se chamailler avec ses frères et sœurs.

— C'est vrai que ça me manquerait, reconnut Meara. Ça me permet de me sentir supérieure et intelligente.

— Je m’en étais inventé.

— C’est vrai ? dit Meara, amusée, en s’installant confortablement avec son thé. Comment les avais-tu baptisés ?

— Katie, Alice et Brian. Katie était l’aînée ; patiente, intelligente, toujours prête à nous réconforter. Alice, c’était le bébé de la famille, et elle nous faisait rire. Brian et moi étions les plus proches au niveau de l’âge. Il s’attirait toujours des ennuis, et j’essayais de l’aider à se tirer d’affaire. Parfois, je les voyais aussi clairement que je vous vois.

— Le pouvoir des désirs, fit remarquer Branna.

*Une enfant esseulée,* se dit-elle. Dont on s’était tellement peu occupé, que l’on avait si peu comprise, si peu chérie.

— Je suppose. Je ne comprenais pas ce genre de choses, du moins pas vraiment, mais ils étaient plus réels pour moi, bien souvent, que n’importe qui d’autre. Entre eux et les chevaux, j’étais bien occupée. (Elle s’interrompit et se mit à rire.) Suis-je la seule à avoir eu des personnes imaginaires dans ma vie ?

— Connor était plus que suffisant pour moi, confia Branna.

— Ça le décrit bien, confirma Meara.

— Et Connor et moi avons tous les deux su bien plus tôt que toi ce que nous étions.

— Ce qui ne vous a pas empêchés de créer d’autres choses importantes : ton travail ici, la boutique, la fauconnerie pour lui, sans compter ses talents de bricoleur. Pareil pour toi, Meara. Sans être propriétaire des écuries, tu en es un rouage essentiel.

— J’aime à le penser.

— C’est évident. Boyle et Fin respectent tes compétences et ton opinion, elles sont vitales pour eux. Ça ne me semble pas leur genre d’accorder aisément une telle confiance. C’est ça que je veux. Créer quelque chose, mériter le respect, avoir dans ma vie des gens qui comptent

pour moi et qui savent qu'ils peuvent compter sur moi. Est-ce que vous voulez plus ?

— Avoir ce que tu décris, c'est bien, dit Meara. Pour ma part, je ne dirais pas non à une petite fortune.

— Qu'en ferais-tu ?

— Un beau sujet de réflexion ! D'abord, une vraie maison, je crois. Je n'ai pas besoin de luxe, juste une bonne maison, avec un bout de terrain et une petite grange, de façon à pouvoir avoir un ou deux chevaux.

— Pas d'homme ?

— Pour quoi faire ? demanda Meara en riant. Pour la durée, ou pour le plaisir ?

— L'un ou l'autre, ou les deux !

— Pour le plaisir, alors. Ça manque d'amusements de ce genre dans ma vie depuis quelques mois. Pour la durée… ce n'est pas ce que je cherche. Les hommes ne restent pas, pour ce que j'en sais, ajouta-t-elle en s'enfonçant dans son fauteuil avec son thé. À part le gentil Sean et son train-train. Mieux vaut ne pas s'attendre à ce qu'ils restent, ni le désirer. On se fait moins mal.

— Mais souffrir, c'est être vivant, répondit Iona. Et moi, je veux un homme pour la durée ; un qui me voudra autant que je le veux. Je veux l'amour fou, débridé, le genre qui dure toute la vie. Et des enfants – pas juste un –, un chien, un cheval, une maison. Une grande famille désordonnée. Et toi, Branna ?

— Ce que je veux ? Vivre ma vie. Mettre fin à la malédiction suspendue sur toutes nos têtes, anéantir ce qu'il reste de Cabhan.

— Ça ne te concerne pas seule. Juste pour toi, Branna. Argent, voyages, sexe ? Maison, famille ?

— Suffisamment d'argent pour aller dans des lieux exotiques et avoir de folles relations sexuelles avec des hommes tout aussi exotiques. (Elle sourit et remplit les tasses.) Je crois avoir fait le tour.

— Je voyagerai avec toi, dit Meara en posant la main sur celle de Branna. Nous briserons les cœurs d'un bout à l'autre de la planète. Tu es la bienvenue si tu veux nous accompagner, Iona. Nous verrons toutes les merveilles, et nous offrirons nos plaisirs là où nous les trouverons. Après ça, tu pourras toujours revenir choisir celui que tu veux garder, et mettre en route les bébés. Je construirai ma maison avec sa grange, et Branna vivra sa vie comme bon lui semblera, libérée de toute malédiction.

— Adjugé ! dit Branna en prenant sa tasse pour trinquer. Il suffit de vaincre un maléfice ancien et de gagner une immense fortune, le reste n'est que bagatelles.

— Vous pourriez toutes les deux vous offrir des relations exotiques dès maintenant ! protesta Iona. Ce n'est pas difficile d'avoir tous les hommes que l'on veut quand on a un physique de déesse celtique.

— On la garde ! annonça Meara à Branna. Elle fait un bien fou à mon ego.

— C'est vrai, reprit Iona. Branna, on la dirait tout droit sortie d'un conte de fées sans qu'elle fasse le moindre effort, et toi, tu es l'incarnation de la princesse guerrière. Les hommes devraient tomber à vos pieds.

La porte s'ouvrit, livrant passage à la pluie, ainsi qu'à Connor, Boyle et Fin.

— Pas tous, murmura Meara.

— Regardez ce que je vous ai rapporté ! dit Connor en s'ébrouant comme un chien, tandis que Kathel bondissait à la rencontre des nouveaux venus. J'avais le choix entre les amener ici ou construire une arche de Noé. Il reste du thé et des biscuits ?

— Bien sûr. Ne salis pas le sol. Le monde des affaires aurait-il fermé ses portes ?

— Pour aujourd'hui, oui, répondit Boyle. On était bien partis pour que Fin nous offre le dîner, mais on a failli se noyer en essayant de décider où.

— Ici, c’est mieux, déclara Connor en allant se réchauffer les mains devant la cheminée. Surtout si l’on peut convaincre quelqu’un de nous préparer un chaudron de soupe.

— Quelqu’un ?

Connor se contenta de sourire à Branna.

— Je pensais à ma sœur chérie, par exemple.

— Tu as un peu trop tendance à penser à moi dans la cuisine.

— C’est que tu es un cordon-bleu ! répondit-il en se penchant vers elle pour l’embrasser.

— Je suis prête à éplucher et à couper tout ce dont tu as besoin, intervint Iona, en songeant que ça revenait presque à inviter Boyle à dîner. Tu sais manier l’économe, Boyle ?

— Bien sûr, surtout si ça m’assure mon dîner.

— Par un temps pareil, je suis volontaire pour servir d’esclave à la cuisinière si ça me vaut un repas chaud, ajouta Meara. Et toi, Fin ?

Il continua à dérouler son écharpe.

— Je suis aux ordres de Branna, ce soir.

— Dans ce cas, je ferais mieux d’aller voir ce que nous avons pour remplir le chaudron en question.

Elle se leva et se dirigea vers l’arrière de la maison. Le chien abandonna Fin pour la suivre.

— Elle serait plus à l’aise si je n’étais pas là, dit Fin.

— Pas question ! répliqua Connor avec une colère qui ne lui était pas habituelle. Ce n’est pas viable, et elle le sait parfaitement. Nous avons besoin de toi, elle l’a très bien compris. Elle ne laissera pas cet imbroglio entre vous nous mettre en difficulté.

— Et si vous me disiez ce qu’est au juste cet imbroglio ? suggéra Iona. Ça m’aiderait, de connaître les détails plutôt que d’essayer de reconstituer toute seule le puzzle.

Fin approcha de la table et tira sur l’encolure de son pull.

— Cette marque, c’est celle infligée par ton sang au mien. Je la porte, et Branna refuse de voir au-delà, de prendre en compte ce qu’elle est pour moi et ce que je suis pour elle.

Iona se leva lentement pour l’examiner. Un pentagramme, comme le disait la légende, aussi net qu’un tatouage.

— On ne dirait pas une tache de naissance ; ça ressemble plutôt à une cicatrice, ou à un tatouage. Tu l’as depuis ta naissance ?

— Non. Elle s’est… manifestée beaucoup plus tard. Je l’ai depuis l’âge de dix-huit ans.

— Tu as toujours su ?

— Pas d’où le pouvoir me venait. Seulement que je le possédais. Tu as du sang-froid, Iona, dit-il en rajustant son pull.

— Pas vraiment, pas suffisamment pour le moment, en tout cas.

— Je pense que tu te trompes, reprit-il en lui mettant une main sous le menton pour lui relever la tête. À mon avis, tu tiendras bon aux moments où ça compte. Elle aura besoin de ton sang-froid, et de ton esprit ouvert.

— Connor dit que nous avons besoin de toi, et je lui fais confiance. Je vais aller aider Branna à mettre la soupe en route.

— Je t’accompagne, dit Meara en se levant. Donnez à Branna quelques minutes pour se concentrer là-dessus, et ne mangez pas tous les biscuits. Elle fera ce que la situation exige, Fin, quoi que cela puisse lui coûter.

— Moi aussi.

Iona et Meara se dirigèrent vers l’arrière de la maison, traversant le cellier pour pénétrer dans la partie habitation.

— Attends, dit Iona en s’arrêtant. Avant que nous allions retrouver Branna, dis-moi ce qui s’est passé entre elle et Fin. Je ne te demande pas des commérages, ni de trahir Branna, d’autant que vous êtes manifestement très proches, toutes les deux. Je pense, ou plutôt j’espère que tu le sais.

— Je sais. Reste qu’il n’est pas facile de te raconter ce qu’elle-même a tu. Ce que je sais, c’est qu’ils étaient amoureux. Jeunes, et amoureux fous

l’un de l’autre. Heureux, même s’ils se disputaient et se chamaillaient. Elle avait presque dix-sept ans quand leur relation a commencé. C’est après le début de leur histoire que la marque est apparue. Il ne le lui a pas dit. Je ne sais pas s’il faut le blâmer, mais le fait est là : il s’est tu. Quand elle l’a découvert, elle s’est mise en colère, mais elle a surtout été anéantie. Lui était sur la défensive, et tout aussi anéanti. Depuis, c’est une plaie ouverte entre eux. Douze ans de désir, de tourments, et de méfiance excessive.

— Ils s’aiment toujours.

— L’amour n’a pas suffi, ni pour l’un ni pour l’autre.

L’amour devrait suffire, pensa Iona. Elle avait toujours été convaincue qu’il suffirait. Mais, sans répondre, elle accompagna Meara jusqu’à la cuisine pour aider autant que possible.

Cela aurait pu être une soirée normale entre parents et amis, un jour de pluie. Le feu brûlait doucement dans la cheminée de la cuisine, devant laquelle ronflait un énorme chien. Connor déboucha le vin et le versa généreusement dans les verres. Les bonnes volontés épluchèrent et coupèrent consciencieusement de petites montagnes de pommes de terre et de carottes, émincèrent l’ail et l’oignon, tandis que la maîtresse de maison s’occupait de rouler des morceaux de bœuf dans la farine et de les faire revenir dans un grand faitout posé sur la cuisinière. Les odeurs montaient dans l’air, donnant un avant-goût de la suite, et les voix des différentes conversations se mêlaient.

Cela aurait pu être une soirée comme une autre, songea Iona tout en hachant menu les carottes, et cette ambiance lui faisait chaud au cœur, lui apportant tant de ces plaisirs auxquels elle avait aspiré toute sa vie, elle le comprenait maintenant. Mais il y avait aussi des courants sous-jacents, et ceux-là étaient mortels.

Elle ne voulait pas pour autant gâcher l’instant présent, troubler l’apparente harmonie. Après tout, elle était là, hanche contre hanche avec

Boyle – qui faisait preuve d'une maestria indéniable, comparé à elle, dans le maniement de l'économe –, et il semblait plus détendu ici que lorsqu'ils travaillaient ensemble aux écuries.

Il avait apporté avec lui une merveilleuse odeur de pluie et de chevaux.

Mieux valait ne rien dire, décida-t-elle, que de mettre les pieds dans le plat. Elle se contentait donc d'observer et d'écouter. Elle regarda Connor se pencher pour essuyer une larme sur la joue de Meara, qui émincait des oignons, retrouva dans ses yeux ce que le geste avait de séduction légère.

— Si tu étais mienne, Meara mon amour, dit-il, je bannirais les oignons de la maison afin que jamais tu ne verses une larme.

— Si j'étais tienne, rétorqua-t-elle, j'aurais bien d'autres raisons d'en verser.

Il se mit à rire, mais Iona se posa des questions. Comme elle s'en posa quand Fin remplit le verre de Branna et, à sa demande, lui tendit l'huile pour le poêlon. Leur politesse avait autant de raideur que leur attitude corporelle, mais au-dessous – qui parlait de courants sous-jacents ? – frémissaient de telles passions, de telles émotions débridées qu'il lui aurait fallu être aveugle et insensible pour ne pas les percevoir.

C'était Connor qui était l'âme du groupe, songea-t-elle, commentant, posant des questions, resserrant les liens par sa constante bonne humeur et son affection pour tous.

Il lui paraissait pratiquement irrésistible. Alors, pourquoi Meara…

— Tu examines tout et tout le monde comme s'il y avait un devoir sur table dans une heure, lui glissa Boyle. Et tu as le cerveau plein de questions et de conclusions.

— J'ai l'impression d'une famille, répondit-elle, formulant la première pensée qui émergeait parmi toutes celles qui se mêlaient dans sa tête. C'est quelque chose qui m'a toujours fait envie, et j'ai toujours rêvé d'en faire partie.

— Bien sûr que c'est une famille, dit Connor. Et c'est la tienne.

— Vous êtes généreux avec autrui. C’est dans votre nature. Tout le monde ne l’est pas, ou du moins les gens se montrent-ils plus circonspects avant d’ouvrir leur porte. Je suis la dernière arrivée ici. Vous observer me donne une meilleure idée de cette famille. Je constate par exemple que Boyle épluche et coupe bien plus vite et bien mieux que moi.

— Il ne peut rivaliser avec Branna O’Dwyer, lui dit Fin, mais c’est un honnête cuisinier. C’est d’ailleurs l’une des raisons pour lesquelles Connor et moi le tolérons.

— Si un homme est incapable de mélanger quelques aliments dans une casserole, il a trop souvent faim. Regarde : mets la paume sur la lame, doigts vers le haut, hors de danger, dit-il en prenant la main d’Iona pour lui montrer. Et l’autre sur le manche, de façon à guider la lame.

Elle le laissa guider ses mains pour produire de belles rondelles de carottes, bien nettes, goûtant le léger contact entre leurs deux corps.

— Il faudra que je m’entraîne, décida-t-elle. Et que je trouve une idée pour les utiliser après les avoir coupées. C’est probablement aussi bien que je n’aie pas eu l’occasion de t’inviter à dîner.

Elle releva la tête, lut la surprise sur son visage, et une légère gêne quand tout le monde s’arrêta de parler.

— Mieux vaut pour toi que ce soit Branna qui cuisine, continua-t-elle. Il faudra que je trouve une autre idée pour passer la soirée avec toi.

Quand Connor se mit à toussoter, dans un vain effort pour masquer son rire, elle haussa les épaules.

— La famille, répéta-t-elle. Qui plus est, une famille avec le genre de problème et d’objectif commun qui signifie que nous pourrions tous nous faire botter les fesses demain, ou pire. Du coup, je me dis qu’on ne peut pas se permettre de perdre du temps, ou de tourner autour du pot au lieu de faire ce qui peut nous rendre heureux. Comme jusqu’à maintenant j’ai dû me contenter d’un demi-bonheur, j’aimerais autant finir mon parcours en

connaissant tout le bonheur possible, surtout quand je pense aux risques de se faire botter les fesses.

D’où il se tenait, appuyé au plan de travail, Fin lui sourit.

— Je crois que je suis déjà à moitié amoureux de toi, moi aussi.

— Pour ça, il faudrait que ton cœur soit à moitié libre. (Elle soupira.) Bon, voyons. Qui d’autre puis-je embarrasser ?

— Tu ne m’as pas embarrassé, lui répondit Fin. Quant à l’amour, *deirfiúr bheag**, il n’a pas de limites.

— C’est ce que j’ai toujours espéré. Comment m’as-tu appelée ?

— *Deirfiúr bheag*, petite sœur.

— Ça me plaît bien. Je devrais apprendre l’irlandais. Vous le parlez tous ?

— Branna, Connor et Fin. (En ayant fini avec les oignons, Meara alla se rincer les mains.) Boyle et moi en savons assez pour nous débrouiller. Qu’en dis-tu, Boyle ?

— Assez.

— À votre avis, la magie est-elle plus puissante en irlandais ? Désolée, continua aussitôt Iona. Je ne devrais pas tout le temps ramener la conversation là-dessus et gâcher l’ambiance. Et je n’aurais pas dû te mettre sous les projecteurs comme je l’ai fait, dit-elle à Boyle.

— Tu l’as juste déconcerté ; il n’a pas l’habitude qu’une femme soit aussi franche à propos de ce qu’elle pense et ressent, sans rien censurer. J’aurais besoin de Guinness pour cuisiner, Connor, continua Branna. Tant que tu y es, apporte-nous une autre bouteille de vin. Quant au reste, Iona, tu as raison d’en parler. Nous ne pouvons pas savoir s’il nous reste un jour ou un an avant d’affronter ce qui se prépare, mais, logiquement, ce doit plutôt être un jour. Cela étant, j’espère bien que pas un de nous ne se fera botter les fesses. Je vais mettre mon ragoût à mijoter, puis nous discuterons de tout ça devant un verre de vin.

Elle se retourna vers eux, le visage rosi par la vapeur, les yeux brillant d’une résolution si farouche qu’Iona ne pouvait l’imaginer vaincue.

— Alors, et ces légumes ? Ils ne vont pas cuire tout seuls.

*OceanofPDF.com*

# 11

Cela aurait encore pu être une soirée comme les autres entre parents et amis – tous réunis autour de la table de la cuisine avec leur verre de vin, le chien toujours étalé devant la cheminée.

Iona ne se faisait toutefois pas d'illusions. C'était un conseil de guerre.

— J'aimerais d'abord dire quelque chose à Meara et à Boyle, commença Branna. Votre sang n'est pas mêlé à cette affaire, et aucun de vous deux n'a de pouvoirs qu'il peut utiliser pour se battre ou pour se défendre.

— Commencer par nous insulter n'est pas une très bonne entrée en matière, dit Boyle.

— Tu sais bien que je ne cherche pas à vous insulter, mais à reconnaître ce que cela signifie pour nous de vous avoir tous deux avec nous. En vérité, je ne sais pas comment Connor et moi nous en serions tirés sans vous. Vous êtes les amis les plus loyaux que j'aie jamais eus, ou que j'aurai jamais. Fin affirmait que l'amour n'a pas de limites. J'ignore si c'est vrai, je sais seulement que je n'ai encore jamais atteint les limites de mon amour pour vous. Voilà, c'est dit.

— Nous n'avons pas vos pouvoirs, mais nous ne sommes pas impuissants. Loin de là, déclara Meara en regardant Boyle, qui hocha la tête.

— Nous avons notre cerveau et nos poings. Il ne s'est jamais intéressé à nous, et c'est une erreur de sa part.

— Sans doute. Nous devrions essayer d’en faire un atout. Mais il s’est intéressé de près à Iona, dit Connor en la désignant. Pour Branna et moi, il est clair qu’il espérait lui faire du mal – ou pire –, de façon à s’emparer de son pouvoir et à accroître le sien. Le fait de lui avoir tendu un piège il y a quelques jours, et d’avoir échoué, ne l’a pas laissé indemne.

— Quel piège ? Tu as été blessée ? demanda Boyle en attrapant Iona par le bras. Pourquoi ne m’as-tu rien dit ?

— Ce n’est pas facile de parler de ce genre de choses aux écuries. Je n’ai pas été blessée, grâce à Branna et à Connor.

— Que s’est-il passé, Iona ? demanda Fin d’une voix contenue. Raconte-nous sans rien censurer, comme tu en as l’habitude.

— C’est le jour où j’ai donné sa première leçon à Sarah. Quand je suis rentrée à la maison.

Elle leur raconta par le détail ce qui était arrivé, sans chercher à dissimuler sa peur.

Tout en l’écoutant, Fin se leva et alla se poster à la fenêtre donnant sur le jardin à l’arrière de la maison. Boyle serrait les poings sur la table.

— À partir d’aujourd’hui, tu ne feras plus le trajet seule entre ici et les écuries.

— C’est ridicule ! protesta Iona en regardant Boyle, éberluée. Je dois…

— Non. C’est inutile d’insister.

Elle allait rétorquer quand elle croisa le regard de Meara et vit son amie faire discrètement non de la tête.

— Connor peut l’accompagner jusqu’aux écuries, suggéra calmement Branna. Ils vont dans la même direction, il suffit donc que Fin et toi vous arrangiez pour que leurs emplois du temps coïncident.

— Considère l’affaire comme réglée, répondit Boyle d’un ton ferme. Et je te raccompagnerai jusqu’ici. C’est décidé.

— J’apprécie votre sollicitude. Quelqu’un va-t-il m’accompagner chaque fois que je fais un pas hors de la maison, ou que je vais au village ?

Tu ferais mieux de coucher aussi avec moi, dit-elle à Boyle, parce qu'il se mêle de mes rêves. J'ai le droit d'avoir peur, mais pas d'être impuissante. Et personne d'autre n'a le droit de penser que je le suis.

— Tu es loin d'être impuissante, dit Connor d'un ton conciliant. Mais tu es précieuse. Et nécessaire. Nous avons besoin de toi, alors quelques précautions, pour le moment du moins, nous tranquilliseront.

— Précieuse. Nécessaire. (Fin se retourna, le visage de marbre.) Je suis entièrement d'accord. Pourtant, vous n'avez pas fait appel à moi quand votre précieuse cousine a été menacée.

— C'est allé très vite, répondit Connor. Ma seule pensée, franchement, a été de rejoindre Iona aussi vite que possible en emmenant Branna. Tu as raison, et c'est ma faute.

— Qu'aurais-tu pu faire de plus ? demanda Branna à Fin.

— Comment pouvons-nous le savoir ? Il vous reste à décider, tous, si je suis partie prenante ou si vous m'excluez.

Plutôt que de répondre, Branna aborda le problème sous un autre angle.

— Peux-tu lire en lui ? Sentir ce qu'il pense ?

— Non. Il m'empêche de l'atteindre. Il sait que j'ai choisi mon camp. Oh ! bien sûr, il reste persuadé qu'il peut encore me retourner, et il essaie régulièrement dans mes rêves, y compris éveillés.

— Tu ne l'empêches pas de t'atteindre.

Fin étouffa un juron.

— J'ai ma vie, non ? et d'autres choses en tête. Lui, il a un seul et unique objectif dans l'existence. Pas moi. De toute façon, si je le bloque totalement – à condition que j'y arrive –, nous n'aurons plus aucune chance d'obtenir des informations pouvant nous aider à en finir. Si tu ne me crois pas quand j'affirme vouloir en finir et voir disparaître jusqu'au souvenir de Cabhan, je n'ai rien d'autre pour te convaincre.

— Je n'en doute pas. Pas du tout, répondit Branna en se levant pour aller remuer la soupe. Iona a besoin du cheval. Elle a besoin de son guide.

Une expression de pure frustration se peignit fugitivement sur le visage de Fin.

— Il est sien depuis le premier jour où je l'ai vu. Vous n'avez pas d'endroit où installer Alastar ici, il est donc avec Boyle et moi. Si ça ne te suffit pas, je signerai un contrat de cession en bonne et due forme dès demain.

— Non ! (Consternée, Iona se leva.) Il n'y a pas de raison.

— Ce n'est pas non plus ce que j'ai dit, ni ce que je voulais dire. C'est à toi de lui signifier qu'il est sien. À toi et à Boyle, puisque vous l'avez amené ici et que vous le gardez pour elle. C'est tout ce que je voulais dire.

— Même sans la moindre magie, ce cheval a été sien dès la minute où ils se sont vus, souligna Boyle. Et Fin a raison : vous n'avez pas d'endroit où l'héberger. Nous en avons parlé le soir même où Fin est rentré.

— Je vous en suis reconnaissante à tous les deux, dit Branna d'une voix radoucie. Et je suis désolée, vraiment désolée, si vous avez eu l'impression contraire.

— Je ne veux pas de ta gratitude ni de tes excuses, répliqua Fin.

— Tu les as, que tu les veuilles ou non, et tu peux en faire ce que bon te semble.

Posant la cuillère, Branna revint s'asseoir à la table.

Iona, comme Fin, resta debout.

— Merci.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répondit Fin.

— Merci à toi aussi, Boyle. Puisqu'il est mien, je paierai sa pension. Il n'y a rien à ajouter, dit Iona pour couper court aux protestations de Boyle. Je n'ai jamais possédé grand-chose qui ait compté pour moi, mais je prends soin de ce qui m'appartient.

— C'est entendu. Nous verrons les détails plus tard.

— Bien. Je sais aussi ce que c'est d'être exclu. Être isolé, juste à l'extérieur d'un cercle chaleureux, il n'y a pas pire. Aucun d'entre vous ne

sait quel effet ça fait, à part Fin et moi. Vous tous, vous avez toujours fait partie de quelque chose, ou même été au centre, ajouta-t-elle en regardant Branna. Vous n'avez aucune idée de ce que c'est de sentir que l'on n'est ni voulu, ni accepté, ni compris. Ce qu'il y a entre Fin et toi, l'obstacle entre vous deux, ça ne regarde que vous. Mais il y a bien plus à prendre en considération. Vous avez affirmé que j'avais ma place dans tout cela, que vous formiez une famille, et que j'en faisais partie. Eh bien ! Fin fait aussi partie de ma famille.

Sans réfléchir, elle prit le vin et en ajouta quelques gouttes dans le verre de Fin, qu'il avait à peine touché.

— Tu devrais venir t'asseoir, lui dit-elle.

Il murmura quelque chose en irlandais avant de revenir prendre sa place. Et leva son verre pour boire.

— Il a dit que son cœur et sa main sont tiens, expliqua Branna.

— Oh !… Je te le rends bien, Fin, et c'est pour cela que nous vaincrons.

— Tu m'as fait honte dans ma propre maison.

— Oh ! Branna, je ne voulais pas…

— Et c'est très bien que tu l'aies fait. Je l'ai mérité, et j'avais apparemment besoin que tu exprimes franchement tes idées et tes sentiments, comme tu l'as fait avec Boyle. Nous formons un cercle, ou pas. Un cercle fissuré est facile à battre en brèche. À partir de maintenant, et jusqu'à ce que tout cela soit terminé, c'est décidé, nous formons un cercle.

Elle leva son verre en direction de Fin. Il hésita un instant, puis trinqua.

— *Sláinte**. (Connor choqua son verre contre celui de Fin et celui de sa sœur, puis fit le tour de la tablée.) Ou, mieux encore, puissent tous les dieux qui ont jamais existé nous bénir, et nous aider à envoyer ce foutu salopard en enfer.

— Ça me va.

Épuisée par toutes ces émotions, Iona se rassit. Sous la table, Boyle lui prit la main. Surprise, elle se tourna vers lui et croisa son regard calme,

serein.

Il lui sembla que quelque chose fait de chaleur, de lumière et d'espoir s'épanchait dans son cœur.

— Bien, dit Meara, assise en face d'eux. Maintenant que tout cela est décidé, quelle est la prochaine étape ?

De nombreuses idées fusèrent autour de la table, avec des arguments pour et contre. Au bout d'un moment, Meara, manifestement chez elle, prépara une assiette de crackers, de fromage et d'olives en guise d'amuse-gueules, tandis que le ragoût continuait à mijoter.

— Nous ne sommes pas prêts à l'affronter, dit Connor en prenant une olive, tout en passant en revue les raisons s'opposant à une attaque frontale, comme le proposait Boyle. Nous n'avons pas de plan solide, sans même parler de toutes les éventualités dont il faudrait tenir compte, et Iona n'est pas encore suffisamment armée.

— Je ne veux pas retarder qui que ce soit.

— Pratique et étudie plus, dans ce cas, répondit Branna.

— Toujours le même refrain ! J'ai stoppé la pluie, non ?

Perplexe, Boyle désigna la fenêtre fouettée par la pluie.

— Temporairement, et sur une petite surface. Je me débrouille mieux avec le feu.

— Il te maîtrise plus que tu ne le maîtrises, rectifia Branna.

— Sévère, mais vrai. N'empêche que je me débrouille mieux. Et puis… (Elle se concentra, réussit à faire s'élever la table de quelques centimètres, puis la reposa précautionneusement.) L'air, ça vient bien aussi, et j'ai créé les fleurs dans l'atelier, je suis donc sur la bonne voie pour la terre. Si je pouvais essayer un ou deux sortilèges…

— Tu ne lui as pas fait travailler de sortilèges ? demanda Fin à Branna.

— Elle commence à peine à maîtriser les éléments.

— La prudence est une bonne chose, Branna, mais nous ne savons pas de combien de temps nous disposons, comme tu le disais tout à l'heure.

— Pousse-moi, Branna ! lui demanda Iona. Au moins un peu.

— Tu risques de regretter de me l'avoir demandé, mais c'est ce que je vais faire.

— S'il vient te harceler dans tes rêves, il me semble que tu devrais les noter par écrit. (Meara prépara un cracker au fromage et le tendit à Branna.) Ça te permettrait d'en garder un souvenir plus clair et de les comparer entre eux. Il y a peut-être quelque chose à en tirer.

— C'est une excellente idée, dit Connor.

— Et l'endroit dans les bois où la première Ténébreuse a vécu, quand pourrai-je le voir ? demanda Iona.

Le silence qui suivit fut empli de tension, de furie et de douleur. Cette fois encore, Boyle lui prit la main sous la table.

— Tu n'es pas prête, dit Branna simplement. Tu dois me faire confiance sur ce point.

— Si je ne suis pas prête, ne peux-tu pas m'expliquer pourquoi ?

— C'est un entre-deux, dit Fin lentement, le front plissé, en fixant son verre. Parfois, c'est juste un lieu avec les ruines d'une vieille chaumière, et les échos d'une vie qui s'y est vécue, des pouvoirs qui s'y sont exercés. Une tombe où ces pouvoirs reposent sous terre. Les arbres et le silence.

— À d'autres moments, expliqua Connor, il s'évade, et il est isolé. Il n'est pas étroitement lié au monde, à l'ici. Quiconque ne détient pas la connaissance peut se retrouver pris là-bas, dans cet ailleurs isolé. Et c'est là-bas que Cabhan, d'autant plus puissant, peut survenir et s'emparer de ce que tu es.

— Mais vous allez là-bas, vous y êtes déjà allés. Je dois savoir comment m'y rendre, et y rester.

— Cela viendra, promit Branna.

— Il m'y a entraînée dans un rêve.

— Je ne crois pas que c'était lui. Plutôt elle, Teagan. Pour te montrer les lieux sans te faire courir de risques. Sois patiente, Iona.

— C’est là-bas qu’il m’a marqué.

Un silence succéda à la remarque de Fin.

— Je savais qu’il existait, reprit-il, mais j’ignorais que je descendais de lui. Et là-bas, dans un lieu qui avait été une sorte de sanctuaire, à une époque de joie et de promesses, il m’a marqué comme un animal, et j’ai eu l’impression qu’il me brûlait jusqu’à la moelle. Il a largué les amarres, emportant tout à la dérive, et il m’a marqué. Il est apparu sous l’apparence d’un homme dans lequel je me suis reconnu. Il m’a dit qu’il me donnerait plus de pouvoir que je ne pouvais imaginer, que j’aurais tout ce dont on pouvait rêver, et plus. J’étais de son sang, et tout cela, je l’aurais. Il suffisait que je fasse une chose.

— Quoi ?

— Tuer Branna, qui dormait près de moi. Juste cela.

Un tremblement menaçait de s’emparer d’elle. Iona le repoussa, maintint un regard calme et tranquille sur Fin.

— Mais tu ne l’as pas fait.

— C’est lui que j’aurais tué si j’avais su comment. Un jour viendra où je le saurai et le ferai, une fois pour toutes. Ou je mourrai en essayant. Mieux vaut donc que tu attendes un peu. Nous t’y emmènerons tous quand l’heure sera venue. Ce n’est pas négociable, Branna. Je refuse d’être exclu.

— Quand l’heure sera venue, accepta Branna. Pour le moment, nous attendons en observant. Nous apprenons, et nous élaborons un plan.

— Et nous parlons plus que nous ne l’avons fait jusqu’à présent, ajouta Connor. Nous n’en serons que plus forts.

— Tu as raison. Nous ne laissons personne en dehors. (Branna posa brièvement la main sur le bras de Fin.) J’ai eu tort. Nous pourrions convenir que Fin et Connor utilisent leurs rapaces pour patrouiller les bois – si « patrouiller » est le bon mot. Meara et Iona ont des promenades guidées pratiquement tous les jours, elles pourront donc garder les oreilles et les

yeux ouverts. Boyle raccompagnera Iona à la maison. Je vais te créer un talisman, Boyle, pour te protéger.

— Je m'en occupe, dit Fin.

— Entendu. Je ferai travailler Iona, et je vous demanderai sans doute de l'aide de temps à autre. Tous nos rêves, nous les notons par écrit, dans le moindre détail.

— Il viendra un moment où nous protéger ne sera plus suffisant, dit Boyle.

— Je sais. Ce que j'ignore, c'est ce qu'il nous faudra alors, et comment l'obtenir.

— Il est temps de l'apprendre.

Branna acquiesça.

— Dans la mesure où nous serons six à être aux aguets, nous pouvons espérer le découvrir. Pour l'heure, nous avons notre vie à vivre. Commençons donc par mettre le couvert pendant que je vérifie où en est mon ragoût.

— J'ajouterais : vivre bien ! dit Connor en attirant sa sœur à lui et en l'embrassant. Ce sera sûrement un sacré coup de pied aux fesses pour lui.

— Tu as raison. Mets de la musique, Connor. Autant commencer tout de suite !

Ils oublièrent les ténèbres pour quelques heures, Connor et Meara se chamaillant à propos de la musique jusqu'à ce que Connor choisisse une sorte de gigue rapide, avec quantité de violons et de batterie, et se mette à danser avec Meara.

— Waouh ! ils sont vraiment bons, remarqua Iona.

— Ils ont des ailes aux talons, dit Boyle en prenant les bols qu'elle avait dans les mains pour les disposer sur la table. Ça a toujours été comme ça.

— Tu peux en faire autant ?

— Je n'ai pas d'ailes, mais pas de plomb non plus.

— Invite la dame à danser, idiot !

Fin laissa tomber une serviette de table à chaque place.

— Je ne sais pas faire ça, répondit Iona.

— Dans ce cas, il est grand temps d'apprendre, décida Connor en l'attrapant par la main.

— Tu es lent, frère, murmura Fin à Boyle.

— Je vais à l'allure qui me convient.

— Lent, répéta Fin. Un véritable escargot sur le dos d'une tortue.

Boyle se contenta de hausser les épaules. Il avait plaisir à regarder Iona essayer de se caler sur les pieds agiles et rapides de Connor. Et plus de plaisir encore à l'entendre rire en virevoltant.

Comment ne pas goûter tout cela ? songea-t-il quand Fin fit tourbillonner par trois fois Meara, tandis que Branna battait des mains en mesure depuis ses fourneaux. C'était bon, cette légèreté, et ils en avaient besoin. Il en profiterait donc.

Ni lui ni les autres, dans la cuisine illuminée aux odeurs réconfortantes, où la musique vive le disputait aux rires sonores, ne virent derrière la vitre éclaboussée de pluie l'ombre qui les observait. Qui les haïssait.

Une fois le repas terminé et la cuisine remise en ordre, comme il se faisait tard, Boyle se prépara à partir.

— Nous allons te raccompagner chez toi, Meara. J'ai ma camionnette. Au fait, Branna, je voulais te demander si tu as encore de cette lotion contre les rhumes de cerveau. Ça fait deux jours que Mick se mouche et éternue, et j'ai bien envie de lui en verser de force un flacon dans la gorge.

— Oui, bien sûr, dit-elle en s'apprêtant à se lever.

— Je vais le lui donner, proposa Iona. Dans la bouteille bleue, à droite, sur les étagères les plus proches de la fenêtre de devant.

— C'est ça. Tu peux me régler ici, ou à la boutique à la fin du mois, Boyle.

— Entendu. Merci pour le dîner. Je vous rejoins dehors, Meara et toi, dit-il à Fin.

Il sortit avec Iona, et ils passèrent dans l'atelier. Elle alluma la lumière.

— J'essaie de mémoriser son stock, ce qu'elle a ici et ce qu'elle vend au village. Elle ne m'a pas encore autorisée à préparer quoi que ce soit, pas sans supervision du moins, mais je commence au moins à avoir une idée de ce qu'elle y met.

Elle prit la bouteille clairement marquée d'une étiquette « La Ténébreuse ».

— J'espère que ça va aider Mick. Ça fait deux jours qu'il fait pitié.

— Il n'avait qu'à se décider plus tôt à se soigner.

— Je suppose que l'idée d'avaler des potions de sorcière rend certaines personnes nerveuses.

— Je te garantis qu'il l'avalera, et si nécessaire je lui pincerai moi-même le nez, dit Boyle en glissant le flacon dans sa poche. Puisque nous avons un instant, je voulais te dire que j'ai vraiment apprécié ta façon de défendre Fin, tout à l'heure.

— Être exclu est douloureux, de même qu'être blâmé pour ce qu'on est. Je peux comprendre ce qu'a ressenti Branna, mais mon instinct me dicte de faire confiance à Fin. Ne pas l'écouter ne me réussit pas, même si parfois j'ai tort de le croire…

— Ta franchise, c'est important aussi pour moi. Du coup… (Il passa d'un pied sur l'autre.) Nous irons dîner ensemble, un de ces soirs.

— Oh ! (Elle aurait souri jusqu'aux oreilles si elle avait écouté son cœur, mais elle fit de son mieux pour arborer un sourire poli.) Entendu.

— Je préfère que l'invitation vienne de moi. C'est peut-être démodé, mais c'est comme ça.

— C'est bon à savoir. L'agenda de mes soirées n'est pas particulièrement chargé.

— Alors nous fixerons une date. Je te verrai demain matin.

Il se dirigea vers la sortie, traversa la moitié de la pièce, puis fit demi-tour.

Cette fois, elle était prête quand il l'attira brusquement contre lui, et elle ne résista pas.

Elle adorait sa façon de la hisser sur la pointe des pieds. Elle ne se sentait pas petite, mais désirée. Les réticences qu'il avait encore ne le rendaient que plus sexy. Et tout dans son baiser, la chaleur de ses lèvres, la force de son étreinte, lui donnait l'impression d'être irrésistible.

C'était une sensation grisante, très excitante.

Il se promettait toujours d'y aller doucement avec elle – si toutefois il y allait. Il avait appris à se maîtriser, appris – la plupart du temps – à trouver le juste équilibre entre désir et tempérament d'un côté, réflexion et logique de l'autre.

Pourtant, voilà qu'il se retrouvait une fois de plus tout entier occupé par elle. À la vérité, tout ce qu'il voulait, c'était s'abîmer en elle et y rester, attirer en lui toute cette douceur naturelle, cette énergie enjouée.

Sans compter qu'il voulait poser les mains sur tous ces jolis pleins et déliés, la bouche sur cette peau lisse, et sentir ce petit corps étonnamment solide bouger, bouger, bouger sous le sien.

Elle continua à le serrer contre elle alors qu'il était prêt à mettre fin à leur étreinte, et cela l'acheva presque.

— Bon… réussit-il à dire, ordonnant à ses mains de se tenir sagement le long de son corps – ou, plus sûr, de se fourrer dans ses poches.

Elle restait là devant lui, ses jolis yeux alourdis, les lèvres incurvées et si douces. Si douces qu'il aurait voulu…

— Tu pourrais revenir, après avoir ramené Meara chez elle. Tu pourrais déposer Fin et revenir. Demain matin, tu m'emmènerais au travail.

— Je…

À cette seule idée d'une nuit avec elle, tous les besoins de son être menacèrent de prendre le dessus.

— Avec Branna et Connor dans la maison, ce pourrait être gênant, pour le moins. Et puis, il ne faut pas se précipiter.

— Tu veux dîner d'abord. (Elle sourit de plus belle en voyant qu'il ne comprenait pas sa plaisanterie.) Ce n'est pas un problème. Pour ma part, j'aime autant être claire : du moment que ce n'est ni gênant ni précipité pour toi, je veux être avec toi. Ce n'est pas que je prenne les relations sexuelles à la légère, c'est même le contraire.

— Tu m'intrigues, Iona. J'aimerais mieux te comprendre.

— Tant mieux. Je ne crois pas avoir jamais intrigué qui que ce soit jusqu'à maintenant. Et ça me plaît bien. (Elle se hissa de nouveau sur la pointe des pieds, effleura ses lèvres des siennes.) Je t'aiderai à comprendre comment je fonctionne, si je peux.

— J'y travaillerai à mon propre rythme. À demain, donc.

— D'accord. Bonne nuit.

Elle ferma à clé derrière lui, le regarda regagner sa camionnette sous la pluie. Et dansa sur place en observant la lumière des phares décrire une courbe, puis s'éloigner dans l'obscurité.

Elle l'intriguait. N'était-ce pas merveilleux ? Iona Sheehan la transparente, la fille qui trop souvent disait ce qu'elle pensait avant d'avoir réfléchi jusqu'au bout, cette fille intriguait Boyle McGrath.

Qui parlait de pouvoir ? et de prodiges ?

Elle traversa l'atelier sur un petit nuage et gagna la cuisine, où elle jeta les bras autour de Branna pour la faire tourbillonner.

— Eh bien ! vous avez dû bien vous peloter avec Boyle, pour que tu aies une telle énergie !

— Très, très bien ! Il m'a invitée à sortir, à la façon Boyle : « Nous irons dîner ensemble, un de ces soirs. »

— Doux Jésus ! s'exclama Branna les yeux écarquillés, la main posée sur le cœur. C'est quasiment une demande en mariage.

Trop heureuse pour que cela puisse refroidir son enthousiasme, Iona se mit à rire.

— C’est un grand progrès par rapport à ses grommellements du début. Il dit que je l’intrigue, tu t’imagines ? Non, sérieusement, qui aurait du mal à comprendre comment je fonctionne ? Je suis simple comme tout.

— Tu crois ?

— Je ne suis certainement pas quelqu’un de profond. Je vais me faire une tisane. Tu en veux ? Je suis vraiment folle de lui.

— C’est un peu tôt pour être folle de lui, non ?

— C’est quelque chose que je n’ai jamais compris. (Iona mit la bouilloire à chauffer, contemplant la collection de tisanes concoctées par Branna.) Tu ne sais pas quand tu sais ? Cinq minutes, cinq ans… qu’est-ce que ça change ? Pour l’homme avec qui j’étais avant, j’ai voulu savoir. J’ai essayé. Je l’aimais bien, j’étais à l’aise avec lui. Je me suis dit que je devais me donner plus de temps. Mais le temps n’a rien changé. Ni pour lui ni pour moi, d’ailleurs.

Branna repensa à ce que Connor lui avait dit.

— Tu veux donner et recevoir de l’amour.

— C’est mon vœu le plus cher depuis toujours. Je vais me préparer ton mélange à base de lavande. Non seulement j’adore l’odeur, mais c’est relaxant. Histoire de bien dormir cette nuit. Je suis tellement excitée, ajouta-t-elle avec un coup d’œil à Branna, que j’ai besoin de me calmer un peu. J’ai bien retenu ?

— C’est un bon choix, et c’est vrai que tu commences à avoir des bases. D’ailleurs, à ce propos… Il est un peu tard, mais je crois que nous pouvons encore veiller une heure toutes les deux. Nous allons travailler à un sortilège. Quelque chose de très, très simple, précisa-t-elle en voyant le sourire radieux d’Iona. Un premier orteil dans l’eau.

— Je suis plutôt du genre à plonger sans préparation, mais d’accord pour commencer par un orteil. Merci, Branna.

— Tu me remercieras dans une heure, si tu as réussi le sortilège. Tiens.

— Un balai. Je vais l'enfourcher pour voler ?

— Non. C'est un sortilège de protection : tu vas apprendre à balayer les énergies négatives, les couches et particules de forces maléfiques, et à instaurer des forces positives. Notre foyer doit être protégé en permanence. C'est la première chose à apprendre, et j'aurais dû te l'enseigner plus tôt.

— Enseigne-le-moi maintenant, dit Iona en prenant le balai.

Elle dormit d'un sommeil profond et sans rêves, et affronta sa nouvelle journée – pluie toujours, mais plus fine et plus lente – avec enthousiasme. Arrivée dans la cuisine avant ses deux cousins, elle mit le café en route et se demanda si elle n'allait pas essayer de préparer un petit déjeuner pour trois. Ses talents étaient limités, mais des œufs brouillés devraient être à sa portée. En y ajoutant du jambon et du fromage, elle obtiendrait une sorte d'omelette de paresseuse.

Organisation avant tout ! D'abord, sortir les ingrédients et les ustensiles nécessaires. Elle attrapa un poêlon, un bol et un fouet, une râpe à fromage, un couteau et une planche à découper pour le jambon.

Jusque-là, tout allait bien.

Elle prit ensuite dans le frigo des œufs, du jambon et du fromage… oh ! et du beurre pour le poêlon.

Maintenant, casser les œufs dans le bol, puis ouvrir le placard sous l'évier pour jeter les coquilles dans la poubelle destinée au compost. Elle remarqua qu'ils avaient oublié de sortir les déchets, la veille au soir.

Résolue à être organisée jusqu'au bout, elle prit le sac plein, le ferma solidement avec le lien, puis le porta jusqu'à la sortie dans l'intention de le jeter dans la grande poubelle.

Des rats morts étaient entassés à quelques centimètres des marches. Noirs comme une nuit sans lune, couverts de sang et d'entrailles, ils occupaient un cercle de terre noircie par le feu.

Le sac lui glissa des doigts et tomba au sol avec un bruit mat. La répulsion l'incitait à rentrer dans la maison, à refermer la porte à double tour, et d'une main tremblante elle chercha dans son dos la poignée.

Puis elle se rappela à l'ordre : *Tu ne peux pas t'enfuir. Tu ne peux pas te cacher.* Il devait y avoir une bêche dans l'appentis du jardin. Il suffisait qu'elle aille la chercher, qu'elle creuse un trou et y enterre cette chose répugnante. Avant de répandre du sel sur le sol.

Elle fit un pas pour contourner l'horreur.

— Alors, tu entres ou tu sors ?

La voix endormie de Connor derrière elle la fit sursauter, et elle étouffa un cri.

— Je ne voulais pas te faire peur. Tu t'occupes de préparer le petit déjeuner ? Donne-moi ça, je le sortirai quand nous partirons travailler, comme ça…

Il vint jusqu'à la porte et tendit la main pour prendre le sac, puis s'arrêta net en voyant les rats.

— Tiens donc, il nous a envoyé un cadeau, dit-il d'une voix tranchante, d'où toute bonne humeur et somnolence avaient disparu. Laisse ça. (La main qu'il posa sur le bras d'Iona pour l'attirer à l'intérieur dispensait malgré tout chaleur et réconfort.) Je vais m'en occuper.

— J'allais le faire. Prendre une bêche dans l'appentis.

— C'est pour ça que sont faits les cousins grands et forts.

Il lui posa un baiser sur le front.

— Tu peux me dire pour quoi ils sont faits, à part réveiller tout le monde en chantant sous la douche comme s'ils passaient à *X Factor* ?

L'irritation de Branna s'évanouit quand elle fut assez proche pour lire l'expression du visage d'Iona, puis celle de son frère.

— Qu'y a-t-il ?

— Vois par toi-même.

Il se tourna vers la porte et l'ouvrit.

— Il ne manque pas d'audace, lâcha-t-elle froidement en contemplant l'offrande. Laisser des choses pareilles sur le pas de notre porte.

— J'ai raté le sortilège, hier soir. Celui pour protéger la maison. J'ai…

— Ces bestioles répugnantes sont-elles *dans* la maison ? demanda Branna. Sont-elles vivantes et en train de courir partout ?

— Non.

— Alors, tu as fait ce qu'il fallait. Tu crois vraiment qu'il se serait contenté de les laisser morts dehors s'il avait pu les faire grouiller sur nous ?

L'image fit frissonner Iona.

— Non. Tu as raison. (Un long soupir lui échappa tandis qu'elle se libérait de sa culpabilité.) Je m'apprêtais à les enterrer.

— Non. Nous n'allons pas commencer par les enterrer. Nous allons les brûler. À trois, mais le premier feu est tien, dit-elle à Iona. Fort, blanc, brûlant.

Elle prit la main d'Iona et sortit, suivie de Connor.

— Répète après moi, puis envoie le feu.

» Blanc sur noir, j'invoque le pouvoir. Sur ce mal immonde, que mon feu tombe. Détruis ce qui menace les miens, moi-même et notre espace. Tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

» Dis-le. Sens-le. Fais-le.

Iona répéta l'incantation, sa voix devenant plus forte, sa fureur plus intense, son pouvoir total, incandescent.

Les flammes jaillirent, bondirent jusqu'au centre du cercle et s'élargirent.

— Encore, exigea Branna tandis que Connor et elle répétaient avec elle les paroles.

Le feu brûlait, blanc comme l'éclair. Quand il s'éteignit, seules restèrent des cendres noires.

— Nous enterrons les cendres ? demanda Iona.

Son corps vibrait, comme sous l’effet d’un choc électrique. Son sang lui-même lui semblait brûlant.

— Nous les enterrons.

— Et nous répandons le sel sur la terre.

— J’ai mieux que ça, mais ce serait aussi une possibilité. Va chercher la pelle et le balai, ordonna Branna, et toi, Connor, la bêche. J’ai juste l’endroit pour ces cendres.

Elle attendit un instant, pendant qu’ils obtempéraient.

— Juste l’endroit, répéta-t-elle.

Elle les conduisit devant la maison, à l’angle de l’atelier.

— Ici ? demanda Iona, incrédule. Si près de la maison, de la pièce où tu travailles ? Je ne…

— Ne t’inquiète pas, elle a une idée derrière la tête. (Faisant confiance à sa sœur, Connor enfonça la bêche dans le sol humide.) Juste ce dont je rêvais pour ce matin : creuser un trou pour enfouir des cendres de rats, sous cette maudite pluie.

— Pour ça, je peux faire quelque chose.

Se rappelant la leçon de la veille, Iona repoussa la pluie de façon à ce qu’ils soient tous les trois au chaud et au sec.

— Bravo ! (Branna secoua ses cheveux humides, observant le travail de son frère, les mains sur les hanches.) Ça suffit comme ça, Connor. Jette les cendres dans le trou, Iona. Nous avons effectué cette tâche à trois, elle n’en est que plus forte.

— Tu peux reboucher le trou, dans ce cas, suggéra Connor quand Iona y eut versé les cendres noires.

— Tu te débrouilles si bien… J’ai de toute façon ma contribution à apporter quand tu auras fini.

— Il nous observe, dit Connor à voix basse en jetant la terre dans le trou. Je le sens.

— C’est ce que je pensais, et c’est très bien ainsi. Maintenant, à moi.

En pantalon de flanelle, pieds nus, les cheveux mouillés de pluie, Branna leva les mains, paumes vers le ciel.

— La blancheur du feu purifie, le pouvoir de la lumière embellit. De la maléfique emprise de Cabhan je vous délie. Tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

De la terre fraîchement retournée surgirent des fleurs qui s'épanouirent et se propagèrent. Les couleurs de l'arc-en-ciel chatoyèrent dans la grisaille matinale, les silhouettes graciles dansant dans le vent léger.

— C'est magnifique ! génial ! (Iona entrelaça ses doigts en contemplant cette provocante débauche de couleurs.) Tu es géniale.

Hochant la tête d'un air satisfait, Branna ramena une mèche de cheveux derrière l'oreille.

— Je ne dirai pas le contraire.

— Un bouquet de fleurs dans le cul pour lui ! J'ai faim ! conclut Connor en reprenant la bêche pour la porter sur son épaule.

Un grand sourire heureux aux lèvres, Iona partit bras dessus, bras dessous avec ses cousins en annonçant :

— C'est moi qui prépare le petit déjeuner.

— Grand Dieu ! mais j'ai tellement faim que je suis prête à tout.

Une dernière fois, Branna se retourna pour observer les fleurs. *Dans le cul jusqu'aux racines*, pensa-t-elle.

*OceanofPDF.com*

# 12

Iona goûtait pleinement la nouvelle organisation de ses journées : le matin, elle partait au travail à pied avec Connor, puis elle assurait les promenades guidées avec Alastar, donnait quelques cours dans la journée, revenait enfin le soir avec Boyle, à pied ou dans sa camionnette.

La fin de l'après-midi était consacrée à la pratique et à l'apprentissage, puis une heure supplémentaire avant de se coucher pour affiner son savoir.

Le soleil était revenu, faisant étinceler la rivière, transformant les lacs en miroirs réfléchissants, exacerbant le vert des champs et des collines au travers des bancs de nuages floconneux qui sillonnaient le ciel.

Elle parvenait – presque – à oublier tout ce qui les attendait et qu'ils devraient affronter. Après tout, elle vivait une histoire d'amour.

Un amour sans poésie et sans fleurs, que sa sensibilité romantique aurait pourtant appréciées. Quand on s'éprenait d'un homme comme Boyle, il fallait apprendre à déceler la poésie dans de brèves paroles et de longs silences, et les fleurs dans un mug de thé soudain placé entre vos mains, ou dans un petit signe d'approbation de la tête.

Mais bon ! pourquoi aurait-elle eu besoin de fleurs alors que cet homme lui coupait le souffle par ses baisers – dans l'ombre verte des bois ou dans l'habitacle désordonné de sa camionnette ?

Une histoire d'amour, un foyer, un salaire régulier, un cheval magnifique qu'elle pouvait considérer comme sien, la compréhension

nouvelle et exaltante de son don… Il ne restait plus qu'à éliminer la menace d'un maléfice ancien, et sa vie atteindrait le summum de la félicité.

Elle finit de donner son cours à Sarah, très contente de ses progrès, comme l'était son élève.

— Ta technique s'améliore vraiment. Nous allons continuer à travailler les changements de pieds, pour que ça devienne plus fluide.

— Quand ajouteras-tu une autre barre ? Je suis prête, Iona, j'en suis sûre.

— Nous verrons comment se passe le prochain cours. (Devant le regard suppliant de Sarah, Iona flatta l'encolure de son cheval, se rappelant comment elle était au même âge.) Bon : une barre, un saut de plus aujourd'hui, et tu ramènes Winnie à son box pour la panser.

— C'est vrai ? Oh ! merci, merci ! C'est super.

— Une barre, un saut, répéta Iona en jetant un regard à la mère de Sarah avant d'aller rehausser l'obstacle.

Quatre-vingt-dix centimètres : son élève devait être capable de se tirer d'affaire. Si ce n'était pas le cas, la jument le saurait.

Elle se tourna vers Winnie.

*Elle voudrait voler, et te sentir voler avec elle. Vas-y doucement.*

Iona se recula, observa la mère de Sarah qui tortillait dans tous les sens les extrémités de son écharpe.

— C'est prêt, Sarah. Juste une barre, mais tu dois faire comprendre à Winnie que vous sautez à deux. Fais-lui confiance, et veille à ce qu'elle sache qu'elle aussi peut te faire confiance. Les yeux ouverts, une bonne allure régulière, et n'oublie pas ton assiette.

Elle avait le cœur battant, Iona en était sûre. Stimulée, mais aussi un peu nerveuse. C'était toujours un parcours de débutant, même avec l'ajout d'une barre, mais un nouveau défi, un nouvel espoir.

— Bien, c'est bien, lui cria-t-elle, décrivant un cercle pour suivre Sarah et Winnie sur le parcours. Posture, Sarah, mains légères. Vous savez toutes

les deux quoi faire.

*Prépare*, pensa-t-elle, *régulier et fluide*. *Rassemble. Et saute.*

Mentalement, elle survola elle aussi l'obstacle en regardant son élève planer au-dessus de la barre, terminer par une bonne réception, ajuster. Puis agiter triomphalement la main au-dessus de sa tête.

— Oh ! c'est magique ! Je peux le faire encore une fois, Iona ? S'il te plaît !

— Une fois, ensuite Winnie aura besoin d'être pansée.

Elle observa cette fois de façon plus critique, notant les détails qu'il leur faudrait retravailler.

— Je pourrais continuer toute la journée ! et sauter deux fois plus haut, j'en suis sûre.

— Une barre à la fois, lui rappela Iona.

— T'as vu, maman ! Tu m'as vue ?

— Oui, ma chérie. C'était magnifique. Allez, va t'occuper de ton cheval, maintenant, et puis nous rentrerons à la maison pour que tu puisses raconter ça à papa. Je peux vous parler deux minutes, Iona ?

— Oui, bien sûr. J'arrive tout de suite, Sarah. Dis à Mooney que Winnie a droit à une pomme.

— J'ai failli vous demander d'arrêter, dit Mme Hannigan. J'ai failli vous crier : Non ! pas tout de suite. Je ne pouvais pas m'empêcher d'imaginer Sarah passant par-dessus la tête de son cheval et se retrouvant par terre, les os brisés.

— C'est dur de la laisser repousser les limites.

— Oh oui ! et vous passerez par là vous aussi le jour où vous aurez des enfants. Mais je savais aussi que vous ne la laisseriez pas essayer si elle n'était pas prête. Elle progresse bien avec vous, elle est heureuse. Je tenais à vous le dire.

— C'est un vrai bonheur de l'avoir pour élève.

— Ça se voit dans votre attitude à toutes les deux. J'ai pris une photo avec mon téléphone pendant qu'elle sautait. (Elle sortit son téléphone et tourna l'écran vers Iona.) Ma main a tremblé, malheureusement, si bien que c'est un peu flou, mais je tenais à conserver ce moment.

Iona étudia l'écran, l'envol – la petite fille sur son cheval robuste, la barre et l'air sous eux. Elle esquissa à peine un geste, puis retourna l'écran vers Mme Hannigan.

— Votre photo est très réussie, claire, nette. On lit la joie et la concentration sur son visage.

Avec une légère moue, la mère de Sarah examina la photo, puis ses lèvres se retroussèrent en un sourire.

— C'est vrai qu'elle est réussie ! C'est ma vue qui devait être trouble quand je l'ai regardée juste après l'avoir prise.

— Vous êtes là à chaque cours. (À la différence de sa propre mère, songea Iona.) Je suis persuadée que de vous savoir là et d'avoir votre soutien l'encourage à mieux faire.

— Bien sûr que je suis là. Je suis sa mère. D'ailleurs, je vais appeler son père tout de suite et lui dire d'aller nous acheter de la glace à la fraise. C'est la préférée de Sarah. Nous allons fêter ça après le dîner. Je ne veux pas vous retenir ; je voulais juste vous remercier de l'aider à avoir confiance en elle… et de m'aider par la même occasion. Ils ont de la chance de vous avoir ici.

Iona regagna les écuries sans être sûre que ses pieds touchaient encore terre. Elle s'arrêta un instant pour laisser ses yeux s'habituer au changement de luminosité, et aperçut Boyle.

— J'ignorais que tu étais là.

— Je viens d'arriver, et Sarah a été un vrai moulin à paroles. Elle est sur un petit nuage.

— Moi aussi. J'aurais voulu que tu la voies ! Je devrais aller vérifier qu'elle s'occupe de Winnie.

— Elle s’en occupe, et bien ; elle est vraiment tombée amoureuse. De toute façon, Mooney veille du coin de l’œil. Je me disais que tu avais peut-être envie d’emmener Alastar faire un tour. Je vais essayer de sortir Darling, juste pour voir ce que ça donne. Il serait de bonne compagnie pour elle. Et toi pour moi, ajouta-t-il au bout d’un instant.

— Ça me ferait très plaisir, mais ma journée ne se termine que dans une demi-heure.

— Tu peux considérer que tu fais ton travail en m’aidant à exercer les chevaux, si ça soulage ta conscience.

— Dans ce cas, volontiers.

En fait, elle ne pouvait penser à meilleure façon de terminer sa journée de travail qu’une promenade à cheval avec l’homme qui faisait battre son cœur.

Elle observa Darling tandis que Boyle se mettait en selle, remarqua le frémissement de ses flancs, l’expression de ses yeux.

— Elle est nerveuse.

— Je le sens bien.

Il se pencha vers elle pour la calmer, lui murmurant des riens et la caressant.

— Tu sais pourquoi ?

— Elle a plus de poids sur le dos qu’à son habitude, sans compter que ça fait des semaines que personne ne l’a montée.

— Ce n’est pas ça. (Iona fit faire demi-tour à Alastar de façon à ce que Boyle et Darling puissent avancer au pas à côté d’elle.) Elle a confiance en toi, elle t’aime. Du coup, elle craint de ne pas être à la hauteur, que tu ne veuilles plus la monter après ça.

— Si c’est ça, c’est une petite sotte. C’est une belle journée pour une balade à cheval. Nous allons aller jusqu’au lac et en faire le tour, si ça te convient.

— Et comment !

— Tu me diras si elle a mal sans que je le remarque.

— Entendu, mais elle se sent solide. Alastar lui plaît beaucoup, ajouta-t-elle à mi-voix. Elle le trouve très beau.

— Elle a bien raison.

— Lui, il fait mine de ne pas l'avoir remarquée, mais il roule un peu des mécaniques, malgré tout.

— Te voilà à imaginer des histoires d'amour entre les chevaux ?

— Je sais qu'il est destiné à Aine, mais un étalon comme Alastar est fait pour engendrer des poulains, et Darling est faite pour la reproduction. Sans compter que je n'ai pas besoin d'imaginer. Il suffit que je fasse attention pour savoir qu'ils se plaisent.

— Je n'avais pas pensé à la reproduction pour Darling.

— Aine donnera des poulains royaux et magnifiques. Ceux de Darling ? Ils seront gentils et fiables. Enfin, ce n'est que mon avis.

— Alastar est à toi, tu auras donc ton mot à dire.

— C'est surtout lui qui a son mot à dire, ainsi que les juments. C'est presque le printemps. (Elle leva le visage pour observer le ciel au travers des branches.) On sent qu'il est proche.

— Les températures sont toujours celles de février.

— Peut-être, mais ça approche. L'air est plus doux.

— Il pleuvra sans doute ce soir.

Elle se contenta de rire.

— J'ai vu deux pies en train de flirter près de la mangeoire de Branna, ce matin.

— À quoi reconnaît-on des pies en train de flirter ?

— Elles volent l'une vers l'autre puis s'éloignent, et rebelote, puis se disent je ne sais quoi en jacassant, et recommencent. J'ai demandé à Connor pourquoi les buses ne les attaquaient pas, et il m'a répondu qu'elles avaient passé un accord. Ça me plaît bien.

Comme le sentier rétrécissait, ils passèrent en file indienne et suivirent le chemin sinueux le long de la rivière, où l'eau bouillonnait sous un pont de cordes délabré.

— Ils vont le réparer ? demanda Iona.

— J'en doute. Les gens seraient assez fous pour marcher dessus et finiraient à l'eau. Tu ne serais d'ailleurs pas la dernière.

— Qui dit que je tomberais à l'eau ? De toute façon, je suis bonne nageuse. (Comme elle aimait flirter, elle lui coula un long regard par en dessous.) Et toi ?

— Je vis sur un isthme et sur une île. Il faudrait que je sois un satané imbécile pour ne pas savoir nager, et bien nager.

— On ira se baigner, à l'occasion.

Elle lui jeta de nouveau un coup d'œil, et se rappela la première fois où elle l'avait vu. Comme il lui avait paru impressionnant, irrésistible, ce grand homme pas commode sur un grand cheval pas commode non plus.

En fait, il était encore plus impressionnant maintenant, monté sur la jument qu'il avait ramenée à la vie, les mains légères sur les rênes, les yeux de son cheval brillants de fierté.

— Elle n'est plus nerveuse.

— Je sais. Elle s'en tire très bien.

Profitant d'un élargissement du chemin, il se porta aux côtés d'Iona.

— J'ai parlé à ma grand-mère hier soir, commença-t-elle. Je ne pouvais plus me contenter des e-mails, j'avais besoin d'entendre sa voix. Elle m'a chargée de te dire bonjour.

— Tu la salueras de ma part aussi.

— Elle a prévu de venir passer quelques semaines, soit cet été, soit à l'automne. J'ai hâte de la voir, mais en même temps…

— Tu es inquiète à l'idée que nous pourrions avoir encore des combats à livrer. Tu veux être sûre qu'il ne lui arrivera rien.

— Elle est tout pour moi. Je pensais… Je parle trop.

— Aucun doute à ce sujet, mais autant dire ce que tu as en tête.

— J’allais juste faire remarquer que la mère de Sarah est toujours là pendant ses cours, et que son père est venu deux fois pour observer. Ma mère se contentait de me déposer. Le plus souvent, d’ailleurs, c’étaient les parents des autres élèves qui m’y emmenaient et me ramenaient. Mon père n’est jamais venu. Pas une seule fois. Et rarement lors des concours. Mais Nan était présente chaque fois qu’elle le pouvait. Elle faisait le trajet en voiture. Parfois, elle était là alors que je n’étais même pas au courant qu’elle avait prévu de venir. C’est elle qui payait pour les leçons et pour mes engagements. Je l’ignorais. Je l’ai appris un jour où j’étais chez elle, en entendant un message sur son répondeur à propos du renouvellement du contrat avec les écuries.

— Elle t’a donné ce que tu aimais.

— Je veux qu’elle soit fière de moi. Je suppose que je suis comme Darling : je veux faire bien, afin qu’elle voie que ça n’a pas été un gâchis de temps et d’efforts.

— Alors, tu es une petite sotte, toi aussi.

— Je sais. C’est plus fort que moi.

Elle contempla le paysage du lac et, de l’autre côté, l’élégant château, dont les jardins subissaient les dernières morsures de l’hiver. Des gens se promenaient ici et là, venus de loin pour voir, faire et vivre.

Comme le premier saut de Sarah, c’était un de ces moments qu’elle voulait préserver. Tandis qu’ils avançaient au pas le long de l’eau, elle se détacha de tout le reste pour prendre exemple sur Boyle.

Elle profita du silence.

— Nous devrions faire demi-tour, finit-il par dire. Je ne veux pas la surmener.

— Tu as raison. Et Branna m’attend pour *ma* leçon !

— Ça se passe bien ?

— Oui. Branna aurait sans doute des réserves, mais je trouve que ça se passe… super bien.

Elle lui jeta un coup d'œil avec un grand sourire et s'aperçut qu'il regardait quelque chose au-delà d'elle en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Je… remarquais le cottage, là-bas. Ils ont un bon menu. Peut-être qu'après ta leçon tu aimerais dîner.

— Avec toi ? demanda-t-elle, feignant la perplexité.

Il fronça les sourcils de plus belle.

— Naturellement, avec moi. Avec qui d'autre ?

— Il n'y a personne d'autre, dit-elle simplement. Ça me ferait très plaisir. Je peux être prête vers sept heures, ou sept heures et demie.

— Sept heures et demie, c'est parfait. Je vais réserver, et je passerai te chercher.

— Ça me paraît parfait aussi.

Alors qu'ils se glissaient dans la pénombre des bois, elle commença à dresser mentalement l'inventaire de sa garde-robe. Que porter ? Rien de trop chic, mais pas de pantalon, pas de jean, surtout. Peut-être Branna pourrait-elle la dépanner, car ses possibilités étaient limitées.

Quelque chose de simple, mais de joli. Des talons, pas de bottines. Elle avait de très jolies jambes, même si ce n'était pas à elle de le dire. Elle avait envie de l'éblouir, au moins un petit peu, ce qui…

Alastar broncha ; Darling se cabra.

Et le loup surgit sur le sentier.

Pensant avant tout à la sécurité des chevaux, Iona ne prit pas le temps de réfléchir, elle répandit une barrière de feu en travers du chemin.

— Il ne vous fera pas de mal. Je ne le laisserai pas.

— Certainement pas, dit Boyle en tirant un couteau d'un étui à sa ceinture qu'elle n'avait pas remarqué.

— Ne mets pas pied à terre ! cria Iona, anticipant son geste. Darling est terrifiée. Elle va s'emballer, et il risque de l'attaquer. Tiens-la, Boyle.

— Prends les rênes, parle-lui pour la calmer, et mets-les en sécurité. Je le tiens à distance.

— Nous séparer fait de nous des proies trop faciles.

C'était ce qu'il voulait, espérait – elle le *sentait*.

— Fais-moi confiance. Je t'en prie, reprit-elle.

Luttant pour garder sa concentration, elle murmura tout bas, d'une voix ferme, une incantation qu'elle avait apprise dans ses livres. Jamais éprouvée encore.

Le loup bondit vers la barrière de feu, cherchant une brèche. Sous l'effet de cette charge féroce, les flammes faiblirent.

Agrippant les rênes d'une main, Iona leva l'autre vers le ciel.

— Du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, apporte-nous le vent funeste. Libère le pouvoir, libère le feu, que cette colonne très haut tourbillonne. Souffle féroce et fort, souffle sauvage et libre. Tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

» Tu ne m'en crois pas capable, dit-elle entre ses dents. Tu as tort.

Au-dessus d'eux, le ciel bouillonna. Elle referma sa main levée, semblant tirer de son poing le tourbillon bordé de flammes qui se formait entre ses doigts.

Puis elle le libéra, et une furieuse spirale de vent s'empara de la flamme, qui fit décoller de terre le loup hurlant de rage – et de peur, espérait-elle –, et le propulsa dans les airs. Tournoyant toujours plus vite, labourant le vide de ses griffes, il fut emporté vers le ciel.

Iona luttait pour maîtriser ce qu'elle avait créé, sentant le phénomène prendre une ampleur qui la dépassait. Un arbre s'abattit dans un fracas de branches brisées.

— Diminue, lui dit calmement Boyle à l'oreille. Tu n'as pas besoin de tant, c'est trop. Diminue l'intensité, Iona, tu es la seule à pouvoir le faire.

Mets-y fin. Ramène le calme.

Le dos emperlé de sueur, elle lutta de plus belle pour y parvenir. Le hurlement du vent commença à faiblir, de même que le tourbillon.

— Continue, stoppe-le complètement, Iona.

— J'essaie. C'est d'une telle force…

— C'est toi qui l'as créé. Cette force est la tienne.

Elle l'avait créé, elle le maîtriserait. Elle y mettrait fin.

— Calme, dit-elle d'une voix ferme. Calme et doux. Disperse-toi.

Dans la brise légère, le loup tomba à terre comme un roc. Quand il se releva d'un bond, les crocs dégoulinants, Iona eut l'impression que le flamboiement de la pierre rouge à son cou avait diminué.

Il s'enfonça dans les bois, laissant derrière lui un rideau de brouillard enfumé. Un hurlement dans le lointain, puis le silence.

— Il pourrait revenir, dit Iona d'une voix mal assurée, son calme l'abandonnant totalement et ses mains se mettant à trembler. Il pourrait revenir. Ramenons les chevaux. Il faut que je protège l'écurie. S'il…

— Nous allons nous en occuper. Respire tranquillement. Tu es blanche comme un linge.

— Ça va.

Alastar piaffait sous elle. Il aurait voulu se lancer à sa poursuite, manifestement, ça le démangeait. Pour l'apaiser, elle devait recouvrer son sang-froid.

— Nous en avons fait assez. C'est assez pour le moment, dit-elle doucement. Il faut que je mette Branna et Connor au courant. Mais les chevaux…

— On y va maintenant. Calme.

— Calme. (Elle se concentra sur sa respiration, puis posa la main sur l'encolure d'Alastar, se pencha vers Darling pour en faire autant.) Calme, répéta-t-elle. Il ne vous fera pas de mal. Je… je ne savais pas que tu avais un couteau. Du moins un aussi grand.

— Dommage que je n’aie pas pu l’utiliser. (Une expression dure dans ses yeux dorés, il rengaina sa lame.) Mais je suppose qu’il a fait son effet. Quant à toi, il faut que tu continues à pratiquer ta magie.

— Absolument. Ce que j’ai fait là n’était même pas au programme.

— Que veux-tu dire ?

— Je l’ai lu dans un livre. J’ai rehaussé toute seule la barre de l’obstacle. J’avais l’impression d’être prête.

— Dans un livre ! Elle l’a lu dans un livre. Doux Jésus !

— Je ne dirais vraiment pas non à un verre.

— Tu n’es pas la seule.

Elle cessa de parler, pour mieux se ressaisir. Il fallait qu’elle mette ses cousins au courant, songea-t-elle de nouveau. Dans l’immédiat, elle avait surtout besoin d’un siège qui ne bougerait pas.

Ce n’est que lorsqu’ils furent de retour aux écuries, ou presque, qu’elle recommença à penser à peu près clairement.

— Darling était terrifiée. Pas seulement pour elle, pour toi aussi. Les flammes lui ont fait peur. Dommage que je n’aie pas utilisé une autre arme.

— Elle s’est très bien comportée. Elle voulait s’enfuir, mais elle ne l’a pas fait. Et tu n’en as peut-être pas eu conscience, mais Alastar était un véritable roc sous toi. Après sa surprise initiale, il n’a pas bougé d’un poil. Tu aurais pu lui demander n’importe quoi, il l’aurait fait, je crois, y compris charger à travers la barrière de feu et prendre cette sale bête par la peau du cou.

— Je n’ai pas eu besoin de penser, ni de lui dire quoi que ce soit. Il a su de lui-même. Il faut que j’appelle Branna.

— Je m’en occupe.

Quand ils arrivèrent aux écuries, il mit pied à terre et se dirigea vers elle.

— Alors, tu descends ?

— Je ne suis pas sûre de pouvoir.

— C’est pour cela qu’elles sont faites, dit-il en tendant les mains vers elle pour la prendre par la taille et la poser à terre. Va t’asseoir quelques minutes sur le banc.

— Les chevaux ?

— On va s’en occuper, et bien, qu’est-ce que tu crois ?

Le frémissement d’impatience dans sa voix la poussa à obéir. Ses jambes tremblantes réussirent à la porter jusqu’au banc, et elle pleura presque de soulagement en s’asseyant.

Quand Boyle ressortit, elle réussit à se mettre debout.

— Il faut que je crée un sortilège de protection pour les écuries.

— Tu crois que Finn ne s’en est pas déjà occupé ? (Boyle la prit par le bras et l’entraîna.) Il ne reviendra pas avant quelques heures, mais je suis sûr qu’il n’a besoin de personne pour faire ce qu’il faut. Branna sait où tu es. Elle mettra Connor au courant.

— Où va-t-on ?

— Chez moi, histoire que tu boives ce verre dont on a parlé, et que tu puisses te poser.

— Les deux seront bienvenus.

Elle grimpa les marches avec lui. Pas exactement les circonstances qu’elle s’était imaginées pour sa première visite chez lui, mais elle ferait avec.

Il ouvrit la porte, précédée d’un petit porche.

— Je n’attendais pas de compagnie.

Elle jeta un coup d’œil à l’intérieur, puis sourit.

— Heureusement que ce n’est pas parfaitement propre et rangé, j’aurais été intimidée. Mais c’est sympa.

Elle passa le seuil, regarda autour d’elle. L’odeur était celle de Boyle : chevaux, cuir, homme. La pièce, qui faisait à la fois séjour, salon et cuisine, laissait entrer la lumière de fin d’après-midi. Un mug était posé près de

l’évier, et un journal était étalé sur le petit plan de travail séparant la cuisine du reste.

Quelques livres et revues étaient disséminés çà et là – des romans à suspense, nota-t-elle, et des revues équestres. Un méli-mélo de bottes dans une caisse en bois, de vieilles vestes empilées sur des patères. Un canapé avec un léger creux au milieu, deux bons gros fauteuils, et un grand écran plat au mur, observa-t-elle avec surprise.

— Je l’aime bien pour regarder des matchs ou ce genre de programmes, expliqua-t-il en remarquant sa réaction. Je te sers un whiskey ?

— Volontiers, et je prends un fauteuil. J’ai tendance à trembler quand c’est terminé.

— Tu as gardé ton sang-froid au moment le plus important.

— J’ai bien failli craquer, dit-elle pendant qu’il gagnait la cuisine et ouvrait ses placards. Tu m’as aidée à tenir bon.

Puisqu’elle était là, saine et sauve, et que tout cela était derrière eux, il pouvait en parler. Ou du moins essayer.

— Tu brillais comme une flamme. Tes yeux avaient une telle profondeur qu’ils auraient pu engloutir des mondes entiers. Et puis tu as levé la main et tiré du ciel une tornade. J’ai déjà vu des choses…

Il leur versa deux whiskeys et revint vers elle, toute petite dans son grand fauteuil.

— J’ai accompagné Fin docilement un peu partout, et Connor, et Branna, et j’en ai vu, des choses. Mais rien de tel qu’aujourd’hui.

— Jamais je ne m’étais sentie dans cet état. Une tornade dans ma main ! (Elle la regarda, la retourna paume en l’air, surprise de la reconnaître, de la trouver si ordinaire.) Et une tornade en moi. C’est difficile à expliquer, mais c’était en moi, énorme, dense. Justifié. J’ai cassé un arbre, si je me rappelle bien ?

Il l’avait vu se briser comme du verre, se transformer en menu bois.

— Ça aurait pu être pire, bien pire.

— C’est vrai. J’ai besoin de plus de leçons et de plus de pratique.

Plus de maîtrise, songea-t-elle, et de cette fameuse concentration dont Branna lui rebattait les oreilles.

Puis elle observa Boyle. Ce visage dur et beau, la cicatrice à l’arcade sourcilière, les yeux mordorés où se lisait encore un frémissement de colère.

— Tu allais le combattre les mains nues, seulement armé d’un couteau.

— Il saigne, non ?

— Sans doute. Oui, sûrement. (Elle poussa un nouveau soupir, se libérant de sa tension.) Il saigne. Il ne s’attendait pas à ce que j’ai fait, ni à ce que je sois capable d’autant. Moi non plus, remarque.

— Je crois que ni toi ni lui ne te sous-estimerez à l’avenir. Bois donc ton whiskey. Tu es encore pâle.

— Tu as raison, dit-elle en avalant une gorgée.

— Ça ne me semble pas être le bon jour pour un dîner à l’extérieur, avec des gens autour.

— Peut-être pas, non. Mais je meurs de faim. Ce doit être d’avoir libéré toute cette énergie.

— Je peux nous préparer quelque chose vite fait. Je dois avoir deux côtes de porc, et je peux faire revenir des pommes de terre.

— Tu prends soin de moi ?

— Ça ne te fera pas de mal ce soir. Bois ton whiskey, répéta-t-il en retournant dans la cuisine.

Bruits de casseroles, claquement de couteau sur le bois, grésillement d’huile. Ces bruits familiers dénouaient curieusement ses nerfs en pelote. Elle prit une nouvelle gorgée de whiskey, se leva, alla le rejoindre près du fourneau, où il surveillait des côtes de porc dans un poêlon, des pommes de terre sautées dans un autre.

Elle ne se rappelait pas avoir jamais mangé une côte de porc cuite de la sorte, mais ce soir, cela lui allait très bien.

— Je peux t’aider. Ça me garderait les mains et la tête occupées.

— J’ai des tomates, là ; c’est la femme de Mick qui en fait pousser sous serre. Tu peux les couper en tranches ?

Elle s’activa donc à ses côtés, ce qui l’aida aussi à se sentir mieux.

Il prépara une sorte de sauce à partir des sucs de la viande, y ajouta des herbes, la versa sur les côtes de porc.

Assise devant le plan de travail, Iona goûta une bouchée.

— C’est bon.

— Tu t’attendais à quoi ?

— Aucune idée, mais c’est bon. Et je meurs vraiment de faim.

Elle reprit des couleurs en mangeant, et il observa que ses yeux perdaient cette expression vaguement hébétée qu’ils avaient depuis leur retour.

En un clin d’œil, elle était passée de flamboyante et féroce à pâle et tremblante. Cela le soulageait de la voir revenir à son état normal. Juste Iona.

— Il n’a pas utilisé le brouillard, dit-elle soudain. Je viens de m’en rendre compte. Il est juste sorti d’entre les arbres, comme ça. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais il ne faudra pas que j’oublie d’en parler à Branna et Connor… et à Fin. Et son pendentif, la pierre rouge qu’il porte autour du cou. Il ne flamboyait plus autant à la fin. Enfin, il me semble. À toi aussi ?

— Je ne sais pas. Je regardais plutôt ses dents, et toi, qui étais blanche comme un linge. Je me demandais si tu allais tomber de ta selle.

— Ça ne risque pas d’arriver ! dit-elle avec un petit rire.

Elle referma la main sur la sienne. Et s’immobilisa quand il retourna sa main pour l’agripper de toutes ses forces.

— Tu m’as fait une peur de tous les diables.

— Je suis désolée.

— Et de quoi peux-tu bien être désolée ? C’est irritant, à la fin !

— Je suis… en train d’y travailler.

— Une seconde, nous étions là à chevaucher tranquillement, et je pensais que nous allions pouvoir dîner ensemble et voir comment ça se passait. La seconde suivante, tu déchaînes une putain de tornade !

Il se leva brusquement, emportant leurs deux assiettes. Dommage, car elle avait encore deux morceaux de pomme de terre qu'elle aurait volontiers mangés.

— Si je ne dois pas dire que je suis désolée, cesse de me crier dessus.

— Je ne te crie pas dessus.

— Sur qui, alors ?

— Sur personne. Je crie, c'est tout. Un homme a tout de même bien le droit de s'exprimer comme il le veut chez lui.

— Personne ne criait jamais chez moi.

— Quoi ? (Il avait l'air réellement estomaqué.) On t'a élevée dans une église, ou quoi ?

Elle se remit à rire.

— Si j'en juge par tes réactions, peut-être que mes parents ne se faisaient pas suffisamment de souci pour se mettre à crier. Tu te fais du souci, Boyle ?

— Je me serais fait du souci si je t'avais vue allongée sur le sentier, égorgée par cette bête. (Il se maudit en la voyant pâlir de nouveau.) Allons bon ! C'est moi qui suis désolé. Vraiment. Je ne maîtrise pas mes paroles quand je suis en colère. Je suis désolé, répéta-t-il en lui prenant doucement le visage entre les mains. Tu étais tellement féroce. Je ne sais pas ce qui m'a le plus tourneboulé. Le loup, ou toi.

— Nous nous en sommes sortis. C'est ce qui compte. (Elle posa les mains sur les siennes.) Et tu m'as préparé à dîner, tu m'as donné le temps de me remettre avant de dire ce que tu avais sur le cœur. Ça compte beaucoup pour moi aussi.

— Alors tout va bien, pour le moment du moins.

Il posa les lèvres sur les siennes, doucement, cette fois. Elle lui prit les poignets, les serra avec force.

— Il vaudrait mieux que je te ramène, maintenant, dit-il en reculant, sans qu'elle ôte pour autant les mains de ses poignets.

— Je ne veux pas que tu me ramènes. Je veux rester avec toi.

— Tu es toujours tourneboulée.

— Je te parais tourneboulée ?

Il réussit à faire un pas de plus en arrière.

— C'est peut-être moi qui le suis.

— Ça ne me dérange pas. (Elle se leva.) Ça pourrait même bien me plaire. Nous avons remporté une bataille, Boyle, ensemble. Je veux être avec toi, me serrer contre toi, partager ton lit.

— Je crois… le plus raisonnable est de se donner le temps, de parler de ça avant…

— Je croyais que c'était moi qui parlais trop.

Elle fit un pas vers lui, puis un deuxième.

— Ah ça ! aucun doute. Mais je crois que, dans les circonstances… Nous en parlerons plus tard, conclut-il en l'agrippant avec rudesse.

— Parfait, dit-elle en l'agrippant à son tour.

*OceanofPDF.com*

# 13

Ses pieds décollèrent du sol une fois de plus, une sensation grisante tandis qu'elle pressait ses lèvres sur les siennes. Il tenait le dos de son pull serré dans son poing, comme s'il allait le lui arracher d'une seconde à l'autre, ce dont elle ne se serait absolument pas plainte. Si elle l'avait pu, elle se serait tortillée jusqu'à s'en débarrasser elle-même… ainsi que de tout le reste.

— Il faut…

Ce qu'il voulait dire mourut sur les lèvres d'Iona qui reprenaient les siennes, avidement.

— Où est la chambre ?

Elle ne pouvait pas être loin ; sinon, le canapé avachi ferait très bien l'affaire.

— Elle est…

Il essaya de réfléchir malgré le brouillard brûlant qui avait envahi son esprit, puis renonça et lui empoigna les fesses en la soulevant un peu. Elle lui noua les jambes autour de la taille, les bras autour du cou.

Tout vacilla et grésilla. Elle eut une vague impression de lumière tamisée, d'objets écartés à coups de pied tandis qu'il la portait vers un lit en bois foncé à colonnettes, garni de draps blancs et frais.

Après cela, elle aurait pu se trouver n'importe où – la forêt, l'océan, un trottoir de grande ville, un pré en pleine campagne… –, il n'y avait plus que lui sur elle, explorant son corps de ses larges mains et de sa bouche. Plus

rien que ces grands draps blancs s’échauffant et s’échauffant encore tandis qu’il lui ôtait son pull et le jetait à terre.

Tout en elle était si petit et si délectable. Ses seins, qui lui tenaient parfaitement dans les paumes ; ses mains, qui couraient sur sa peau, plongées sous sa chemise. Il n’était pas maladroit, mais il craignait de l’être avec elle, s’efforçait de ralentir, d’adopter un rythme plus fluide.

Mais elle arquait le dos, lui enfonçait les doigts dans les muscles, impérieusement.

Il la voulait nue, c’était aussi simple que cela. Il voulait ce joli petit corps totalement découvert, offert à ses mains, à sa bouche.

Il descendit une main vers la taille, tira sur la boucle de sa ceinture. Elle prononça quelques mots, étouffés entre leurs lèvres.

— Quoi ? Quoi ?

Si elle lui avait dit d’arrêter, il se tuerait.

— Les bottes.

Elle lui parcourut le visage de ses lèvres, lui mordilla la mâchoire.

— Les bottes d’abord, murmura-t-elle.

— Les bottes. Oui… Oui…

Le souffle déjà court, ce qui le déconcertait un peu, il se laissa glisser à genoux au pied du lit, tira brusquement sur une botte et la jeta sur le parquet, où elle atterrit avec un bruit sourd. Comme il tirait sur l’autre, Iona se redressa, l’agrippa par les cheveux et attira de force son visage vers elle.

— Tu es si… Toutes ces ombres, la pluie qui commence à tomber, et mon cœur qui bat la chamade…

Elle ponctuait ses paroles de baisers effrénés. Cette fois, la chute de la botte s’accompagna d’un fracas de choses brisées.

— Maintenant, les tiennes. (Elle se recula en se tortillant pour atteindre ses bottes.) Elles doivent… dégager… parce que je te veux nu, sans quoi je vais devenir folle.

— Exactement ce que je me disais.

— Parfait. (Le rire d’Iona, tremblant de nervosité et d’excitation, lui courut tout le long de la colonne vertébrale.) Nous sommes sur la même longueur d’ondes. (Elle lança la première botte à terre.) Pose les mains sur moi, tu veux ? N’importe où, partout, j’y suis presque.

Elle ne pouvait le savoir, mais son vœu était accompli : il était ébloui.

— Ça te fera taire ?

— Peut-être. Probablement. Voilà.

Elle lui arracha sa botte, la laissa tomber.

Et se jeta sur lui.

Elle faillit bien les faire tous deux tomber du lit, mais il réussit à l’attraper au vol et à la faire rouler sur le matelas. Il n’eut même pas le temps de recommencer à l’embrasser que déjà elle s’activait des deux mains sur sa chemise.

— Tu as des épaules incroyables. Je veux juste…

Elle le débarrassa de sa chemise et lui ôta son tee-shirt, puis explora ses pectoraux et ses épaules de ses mains, pressa ses biceps avec un soupir de gourmande léchant une cuillère de chocolat fondu.

— Tu es si fort.

— Je ne te ferai pas de mal.

Elle se remit à rire, sans la moindre nervosité cette fois.

— Je ne t’en promets pas autant.

Agile et vive, elle passa les mains derrière son dos pour dégrafer son soutien-gorge.

— J’aime bien te faciliter les choses.

— Je ne rechigne pas à ce genre de tâche, répliqua-t-il en le lui enlevant. Maintenant, plus un mot, je me concentre.

En un instant, elle se retrouva incapable de penser. Alors, parler… Mille et une sensations l’assaillirent simultanément au contact de ces mains qui titillaient, prenaient, torturaient. Des mains un peu rêches de travailleur

manuel, le picotement d’une barbe d’un jour – tout son corps n’était plus qu’un frisson de plaisir.

Des gamins, se dit-elle soudain. Ceux qui l’avaient touchée jusque-là n’étaient que des gamins comparés à lui. Trop lisses, trop à l’aise, trop exercés. Cette fois, c’était un homme qui la voulait.

Il lui ôta son jean sans perdre une seconde de plus, explorant son corps, s’en délectant.

Elle avait suscité une tornade dans les bois. C’était à présent lui qui en provoquait une en elle, aussi sauvage et débridée.

Elle se donnait à lui sans retenue, sans timidité – une abondance de plaisirs et d’exigences qui l’excitaient à lui faire perdre la tête. Son hoquet de surprise ou son gémissement déclenchaient en lui de nouvelles envies ; de ses mains volontaires, elle faisait jaillir des gerbes d’étincelles sur et sous sa peau. Et sa bouche, affamée, jamais en repos, lui faisait l’effet d’une drogue.

Fou de désir, il lui prit les mains et les ramena derrière elle jusqu’à ce qu’ils s’agrippent tous deux aux colonnettes.

Quand il la pénétra, il pensa fugitivement que l’univers avait explosé. Il fut ébranlé par la puissance de cet instant, aveuglé par sa beauté, momentanément privé de toute force.

Puis elle se souleva et vint à sa rencontre, l’attirant plus profondément en elle en soupirant son nom.

Et, de nouveau, il fut fort comme un dieu, excité comme un étalon, dénué de toute raison.

Il plongea en elle, encore et encore, affolé par toute cette chaleur, toute cette douceur. Elle se réglait sur son allure frénétique, les doigts entrelacés aux siens, les hanches allant et venant avec fluidité.

Il se sentit voler – flèche propulsée par un arc –, goûtant la beauté impuissante de cet instant. Puis l’entendit, indistinctement, émettre un cri proche du sanglot quand elle s’envola avec lui.

Il s’effondra, oublieux de son poids sur elle, l’esprit toujours emporté par un tourbillon, peinant à retrouver son souffle. Son cœur affolé battait d’une pulsation presque douloureuse.

Elle frissonna sous lui, tremblante, tressaillant de tous ses muscles. Elle aurait désespérément voulu se lover contre lui, le caresser et enfouir le visage dans son cou. Mais elle n’en avait plus la force.

Elle n’était plus qu’une enveloppe vide, seulement capable de rester allongée là, baignée de chaleur, écoutant la respiration rapide de Boyle et le lent tapotis de la pluie.

— Je t’étouffe.

— Peut-être.

Il s’écarta d’elle, les muscles tremblants lui aussi, et s’effondra sur le dos. Jamais il n’avait été aussi… « absorbé » était le mot, décida-t-il.

Que devait-il en conclure ?

Elle prit deux grandes goulées d’air, puis se blottit contre lui et lui posa la tête sur la poitrine. Ce geste était empreint d’une telle simplicité et d’une telle douceur qu’il ne put résister et se surprit à l’attirer encore plus près.

— Tu as froid ?

— Tu veux rire ? Nous avons généré suffisamment de chaleur pour faire fondre l’Arctique. Je me sens incroyablement bien.

— Tu es plus forte que tu n’en as l’air.

Elle releva la tête pour lui sourire.

— Petite mais formidable.

— Je ne peux qu’acquiescer.

*Ce serait si facile de rester ainsi ensemble*, songea-t-il, *de s’abandonner quelques instants au sommeil. Puis de se fondre de nouveau l’un dans l’autre*. Qu’il y pense déjà alors qu’il venait tout juste de reprendre son souffle, qu’est-ce que cela voulait dire ?

Peut-être cela signifiait-il que cette facilité était une erreur.

— Je devrais te raccompagner chez toi.

Elle resta quelques instants silencieuse, immobilisa sa main qui jusque-là lui caressait paresseusement la poitrine.

— Je me disais que Branna doit nous attendre, ajouta-t-il.

— Oh ! (Il sentit le va-et-vient de sa respiration.) Tu as raison. Elle va vouloir savoir exactement ce qui s'est passé. L'espace d'une minute, j'avais totalement oublié. C'est comme si cela appartenait à un autre univers. Heureusement que l'un de nous deux a les pieds sur terre.

Tournant la tête, elle lui effleura la peau de ses lèvres, puis s'assit.

En la regardant ainsi dans la lumière déclinante, rayonnante dans le crépuscule, il aurait voulu la reprendre dans ses bras, et juste la tenir contre lui.

— Nous ferions mieux de nous habiller, dit-elle.

Branna attendait, essayant de ne pas se mettre à faire les cent pas, de ne pas s'inquiéter. Elle détestait n'avoir que des bribes d'information. Boyle lui avait assuré que personne n'avait été blessé, et qu'il s'occuperait d'Iona jusqu'à ce qu'elle soit remise de sa frayeur ; il y avait deux heures de cela.

Et même plus.

Pire, Connor avait réagi en lui disant de ne pas se conduire en mère poule et était parti au pub pour éviter d'être « agressé mentalement par cette agitation ridicule ».

*Facile à dire*, songeait-elle avec un peu d'amertume. Il était parti flirter avec des femmes, boire une pinte ou deux, et elle se retrouvait seule avec ses idées sombres.

Si Iona ne passait pas la porte d'ici à dix minutes, elle…

— Enfin ! marmonna-t-elle en entendant s'ouvrir la porte d'entrée.

Sortant de la cuisine à grands pas, prête à lui faire la leçon, elle s'arrêta net en la voyant avec Boyle.

Nul besoin d'être doté de pouvoirs magiques pour comprendre comment ces deux-là avaient passé en partie les deux dernières heures.

— Vous voilà, dit-elle, les mains posées sur les hanches, tandis que Kathel se portait à leur rencontre. Nous allons prendre le thé, et vous allez me raconter ce qui est arrivé. Toi aussi, Boyle. Je veux entendre tous les détails, alors, ne pense même pas à t'esquiver.

— Connor est là ?

— Non, il est parti au pub flirter avec toutes les filles qu'il y trouvera. Rien à espérer de ce côté-là. Vous avez mangé ? demanda-t-elle en entrant dans la cuisine.

— Boyle nous a improvisé un dîner, répondit Iona.

— Vraiment ? dit Branna en haussant un sourcil et en jetant à Boyle un regard en coin.

— J'étais affamée. Après l'incantation contre les rats, j'avais faim, mais là, j'aurais carrément défailli si je n'avais pas mangé.

— Ce ne sera pas toujours aussi intense. Tu débutes. Mais tu as l'air en pleine forme, il s'est manifestement bien occupé de toi. Oh ! cesse de te tortiller comme ça, Boyle. Même un aveugle verrait que vous vous êtes sautés dessus tous les deux. Ce qui ne me pose aucun problème, si ce n'est que moi, au lieu d'une bonne partie de jambes en l'air, je me suis rongé les sangs en vous attendant.

— J'aurais dû rentrer plus tôt, au lieu de te laisser t'inquiéter, concéda Iona.

Branna haussa les épaules, puis s'adoucit.

— Si j'avais eu un homme prêt à m'offrir un repas et quelques galipettes après une frayeur pareille, je n'aurais pas refusé non plus. J'espère qu'il a fait du bon travail.

— Exceptionnel, répondit Iona avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Ça vous dérangerait d'éviter de discuter de ma vie sexuelle, au moins tant que je suis là ? protesta Boyle, soudain en ébullition comme s'il avait la fièvre.

— Pas de problème, nous en discuterons quand tu auras tourné les talons ! répondit Branna en lui posant un baiser sur le sommet du crâne avant de lui servir du thé.

— Et toi, tu as mangé ? s'inquiéta Iona.

— Pas encore. Je mangerai quand vous m'aurez tout raconté. Depuis le début, Iona. Et si elle omet quoi que ce soit, Boyle, tu rectifies, même si ça te paraît insignifiant.

Iona commença son récit, calmement, faisant de son mieux pour inclure tous les détails.

— Tu as provoqué une tornade ? dit Branna en lui agrippant la main. Où as-tu appris à faire ça ?

— Dans les livres. Je sais que c'est une pratique avancée, et risquée, mais c'était… Je suis bien incapable de dire comment et pourquoi, mais j'ai su d'instinct que c'était ce qu'il fallait que je fasse, et que j'en étais capable.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? ou Connor ? ou nous deux ?

— C'est allé si vite. Quand je me repasse le film au ralenti, scène par scène, ça donne l'impression d'avoir duré des heures, mais en réalité ça n'a pas dû prendre plus de quelques minutes.

— Au maximum, confirma Boyle.

— Bon. Mais ce serait tout de même mieux si tu nous appelais, Connor ou moi.

— Ou Fin, ajouta Boyle.

— Je ne l'exclus pas.

*Ou seulement un petit peu*, reconnut intérieurement Branna.

— Mais le sang appelle le sang, reprit-elle. Iona, Connor et moi sommes du même sang. Et c'est la magie du sang qui est à l'œuvre ici. Seule dans les bois, tu n'as pas eu aussi peur aujourd'hui, Iona. Sans cela, Connor l'aurait senti, comme la dernière fois.

— J'ai eu peur, mais moins que l'autre jour, peut-être parce que je n'étais pas seule. J'étais obnubilée par l'idée qu'il allait s'en prendre à

Boyle ou aux chevaux pour m'atteindre. Ça m'a aidée à me concentrer, je crois.

Branna acquiesça, repoussa ses cheveux vers l'arrière.

— Je saute du coq à l'âne : tu disais qu'il n'a pas utilisé le brouillard.

— Non.

— Le but était sans doute plus de te prendre par surprise que de t'ébranler les nerfs. Il est en outre possible qu'il tire une certaine puissance du brouillard, et qu'il n'ait donc pas été aussi fort cette fois-ci.

— Il a peut-être jugé qu'il n'en aurait pas besoin ? suggéra Boyle. Si c'est ça, il a compris son erreur. Elle a transformé un arbre en allumettes.

— J'ai eu du mal à maîtriser ce que j'avais créé.

— En provoquant une tornade sans aucun entraînement ? Tu m'étonnes ! C'est d'ailleurs un miracle que les dégâts se soient limités à un arbre.

— C'est tout ce que j'ai vu, confirma Boyle. Sauf si l'on compte ce salopard tournoyant dans les airs.

— Si j'avais réussi à le maîtriser, à mieux me concentrer, je l'aurais peut-être détruit.

— Si c'était aussi facile, il y a longtemps que je l'aurais fait, répondit Branna avec un haussement d'épaules. Tu t'en es bien tirée. Maintenant, raconte-moi comment ça s'est terminé.

Branna écouta la fin de son récit en hochant la tête, sans l'interrompre.

— Pas à dire, tu t'en es bien tirée. J'aurais envie de dire que tu as pris un grand risque, mais ton instinct est très sûr. Il t'a soufflé que c'était la méthode à utiliser, et tu l'as écouté. Tu es saine et sauve. Je crois que Cabhan a été pris au dépourvu, et qu'il y a laissé quelques plumes. Peut-être même a-t-il été blessé, si la source de son pouvoir – ce qu'est probablement cette pierre rouge – a perdu de son éclat. Et qu'as-tu ressenti ?

— C'était énorme. J'avais l'impression que toutes les cellules de mon corps brûlaient. Et que rien ne pouvait m'arrêter.

Branna fronça les sourcils.

— C’est au moins aussi dangereux que le loup.

— Je pense l’avoir compris. C’est en partie à cause de ce sentiment d’invincibilité que je n’ai pas réussi à le maîtriser, ou que j’ai commencé à le perdre et à le laisser me contrôler.

— C’est une leçon essentielle que tu as apprise là. C’est parce qu’il s’est laissé absorber par le pouvoir, parce qu’il en a voulu toujours plus que Cabhan est ce qu’il est.

Iona songea qu’elle comprenait que cela puisse arriver, que l’on puisse succomber à la tentation, à la séduction d’un pouvoir aussi immense.

— Boyle m’a ramenée sur terre. Il m’a aidée à contenir le phénomène, à le calmer et finalement à le stopper.

Cette fois, Branna haussa les deux sourcils.

— C’est vrai ? Ce n’est pas un mince exploit que de refréner une magicienne qui non seulement a réussi à créer une tornade mais en plus se laisse emporter. Sans cela, vous seriez tous les deux en train d’arpenter le pays d’Oz à la recherche de souliers de rubis.

— Mais je serais la gentille sorcière.

— Hum… En tout cas, je suis contente que vous vous en soyez tous les deux tirés sans une égratignure. Nous allons peut-être avoir un peu de temps pour continuer à peaufiner tes compétences, avant qu’il ne passe de nouveau à l’attaque. Je suis fière de toi, conclut Branna.

Des mots simples, dits simplement, mais qui firent à Iona l’effet d’un baume.

— Merci.

— Il faut que j’aille m’occuper d’une ou deux choses dans mon atelier maintenant que j’ai l’esprit en repos, continua Branna. Je raconterai tout cela à Connor. Puisque Cabhan s’en est pris à toi alors que tu étais avec Boyle, il vaudra mieux raconter tout cela à Meara aussi. Ainsi qu’à Fin, ajouta-t-elle avant que Boyle intervienne. Nous nous réunirons d’ici un ou

deux jours, dès que j’aurai… dès que nous aurons tous eu le temps de réfléchir à tout ça.

— Ça me semble une bonne idée, dit Iona. Nous sommes plus forts ensemble que séparément, non ?

— Je l’espère.

— À demain au petit déjeuner, Boyle, conclut Branna avec un clin d’œil, avant de s’éloigner.

— Oh ! je ne suis pas sûr…

— Moi, je le suis, dit Iona en se levant à son tour et en lui tendant la main. Vraiment. Viens avec moi à l’étage, Boyle.

Il en avait tellement envie qu’il ne trouva pas d’échappatoire. Se levant, il prit la main d’Iona, et ils se dirigèrent tous deux vers l’étage.

Ayant reçu de Branna l’ordre de se présenter à son atelier dès qu’elle aurait fini aux écuries, et comme Boyle était en réunion avec Fin, Iona demanda à Meara de la raccompagner.

— Il faut que je m’achète une voiture, dit Iona, le front plissé, en fixant la route étroite et sinueuse que Meara parcourait à peu près à la même allure qu’une autoroute à six voies. Une voiture pas trop chère mais fiable.

— Je peux me renseigner, si tu veux.

— Je veux bien, ce serait très sympa. Et puis, il faudra que j’apprenne à conduire du mauvais côté de la route.

— C’est vous, les Américains, qui conduisez du mauvais côté et êtes capables de donner la frayeur de leur vie aux autres conducteurs simplement en allant faire vos courses hebdomadaires.

— Peut-être bien. Mais pourquoi diable roulez-vous à gauche ? J’ai lu quelque part que c’était pour garder la main droite libre pour l’épée, mais ça fait tout de même longtemps que plus personne ne se bat à l’épée et à cheval.

— On ne sait jamais ! La plupart des gens ne balancent pas non plus des tornades à l’ennemi du haut de leur cheval.

— OK ! je m’avoue vaincue. Je vais essayer de convaincre Boyle de me laisser conduire, demain. Il a promis de m’emmener voir certains sites. J’ai été tellement prise par le boulot et les cours que je n’ai encore rien vu en dehors du village. Ou presque.

— Un jour de congé est bon pour le moral. Mais il faudra t’user la langue à lui dire des choses très gentilles, et probablement lui promettre des faveurs sexuelles exotiques, avant de le convaincre de te laisser prendre le volant de sa camionnette.

— Je suis bonne conductrice, insista-t-elle. Du moins quand le volant est de ce côté-ci de la voiture. À part ça, tout le monde sait que je suis en mesure de promettre des « faveurs sexuelles » à Boyle ?

— Tous ceux qui ont des yeux. Si j’avais eu l’occasion aujourd’hui, je t’aurais extorqué bien plus de détails sur cette histoire de tornade… et sur le sexe. Mais il y avait trop de monde dans les parages.

— Pourquoi ne pas entrer avec moi ? proposa Iona quand Meara s’arrêta devant l’atelier. Comme ça, Branna ne pourra pas me donner du travail supplémentaire à la seconde où je passe la porte, et moi, je pourrai te raconter mille détails.

— Pourquoi est-ce toujours si agréable d’avoir un aperçu des aventures sexuelles des autres ? Peut-être parce que cela nous dispense d’affronter les remous que cela génère dans notre vie. Quoi qu’il en soit, je serais tout ouïe, tu peux en être sûre. Mais j’ai des courses à faire. En revanche, je peux être tout ouïe au pub dans la soirée, si tu veux, à moins que tu n’aies de nouvelles aventures prévues avec Boyle.

— Je parviendrai bien à trouver le temps pour un verre avec une amie. Tu crois à la réincarnation ?

— Quelle drôle de question ! dit Meara en repoussant sa casquette. Qu’est-ce qui t’y fait penser ?

— Je me demandais pourquoi il semble si facile, si naturel de nouer des relations avec certaines personnes, comme si on les connaissait depuis

toujours et que l’on ne faisait que renouer. C’est ce qui s’est passé avec toi, avec Branna et Connor. Avec Boyle. Et même avec Fin.

— Je n’écarte aucune hypothèse, a priori. C’est impossible d’avoir des idées bien arrêtées quand on a une magicienne pour meilleure amie. Mais je crois que l’explication tient en grande partie au fait que tu es ouverte à ces nouvelles relations. Tu tends la main, et c’est difficile de ne pas faire la même chose, même si l’on n’est pas trop du genre à tendre la main habituellement.

— C’est ton cas ?

— La plupart du temps, oui. Je n’élargis guère le cercle de mes relations. Moins de drames, en un sens.

— Dans ce cas, je suis bien contente que tu l’aies élargi pour moi. On se voit au pub ? Dans deux heures, à peu près ?

— Ça me va.

— Merci de m’avoir raccompagnée.

Iona sortit lestement de la voiture et fit un grand au revoir de la main. L’idée d’être ouverte à de nouvelles relations lui plaisait bien, de même que celle de retrouver une amie pour prendre un verre. Peut-être pourrait-elle convaincre Branna de se joindre à elles – une soirée improvisée entre filles.

Et si elle avait de la chance, elle finirait peut-être même la journée par une petite « aventure » avec Boyle.

Ravie par ces projets, elle ouvrit énergiquement la porte.

— En avant pour la leçon ! Comme ça, on pourra… Oh ! pardon, je n’avais pas vu que tu avais de la visite… euh ! une cliente.

Elle hésita dans l’entrée, ne sachant trop si elle devait entrer ou ressortir, puis reconnut la femme qui se tenait près du plan de travail.

— Bonjour ! Nous nous sommes rencontrées au restaurant, le premier soir de mon séjour au château. Vous êtes la fille de Mick. Et moi, c’est Iona, ajouta-t-elle en voyant que la femme restait plantée devant elle et la dévisageait, le rouge aux joues.

— Je me souviens de vous, dit-elle enfin. Mon père parle toujours de vous en bien.

— Il est génial. Il est une des raisons pour lesquelles j'aime mon travail. Désolée de vous avoir interrompues. Je vais juste…

— Non, non, il n'y a pas de problème. J'avais fini. Merci, Branna, je te laisse. Bien le bonjour à Connor.

Elle sortit précipitamment, en glissant un flacon dans la poche de son manteau.

— Désolée. Je sais que tu reçois aussi des clients ici, même si la plupart vont à la boutique.

— Quelques-uns ici, quelques-uns là-bas, répondit Branna en rangeant des pièces dans un tiroir. Ceux qui viennent ici sont souvent à la recherche de ce que je ne vends pas au village.

— Oh !

— Je ne suis pas médecin, mais je suis discrète. En l'occurrence, je peux néanmoins te raconter de quoi il s'agit, car c'est loin d'être aussi secret que Kayleen se l'imagine, et il t'arrivera peut-être à l'avenir qu'on te demande la même chose.

Elle prit une louche posée dans un bol, versa une crème jaune pâle dans un flacon surmonté d'un entonnoir, et une odeur de miel et d'amandes leur chatouilla les narines.

— Un bel Italien est venu rejoindre son oncle, propriétaire d'un restaurant à Galway. Notre Kayleen a fait sa connaissance il y a quelques semaines, lors d'une soirée, et depuis ils se voient de temps en temps. Je l'ai croisé quand ils sont venus tous deux à la boutique. Un vrai prince charmant, en deux fois plus beau. (Elle continuait à travailler tout en parlant, emplissant ses flacons, puis les essuyant avant de les fermer hermétiquement.)

» Kayleen a complètement craqué pour lui – qui pourrait le lui reprocher ? Je tenterais volontiers ma chance si j'étais disponible. Bien

d’autres femmes ont réagi de même, ce qui ne semble pas déranger notre Apollon. Qui pourrait le lui reprocher ? répéta-t-elle en nouant un fin ruban doré autour du goulot d’un flacon.

» Mais Kayleen ne veut pas partager, elle est persuadée qu’il suffirait d’un rien pour que le bel Italien lui voue une fidélité éternelle. C’est pourquoi elle est venue me voir.

— J’ai du mal à suivre.

Branna posa le flacon plein dans une caisse de transport.

— Un philtre d’amour, c’est ce qu’elle voulait, et elle était prête à payer cent euros durement gagnés pour cela.

— Un philtre d’amour ? Tu peux en fabriquer ?

— Pouvoir et vouloir sont deux choses entièrement différentes. Bien sûr qu’il existe des moyens. Il en existe toujours, et rien n’est plus dangereux en magie que ce qui touche au cœur, car cela peut aussi être source de chagrin ou de regrets.

— Tu lui as dit non. Parce que c’est priver quelqu’un de sa possibilité de choisir. Et parce qu’on n’est pas censé tirer profit de la magie.

De ses mains adroites et agiles, Branna noua un nouveau ruban.

— Tous les artifices de la magie sont source de profit, d’une manière ou d’une autre. On veut quelque chose, ou bien l’on croit en quelque chose, on veut protéger, se protéger ou vaincre. Cette crème adoucit et parfume la peau, ce qui peut faire du bien à l’ego de l’utilisateur, et provoquer une réaction favorable chez celui ou celle qui en aime l’odeur. Je la fabrique, quelqu’un me l’achète, je suis payée. Je réalise un profit.

— Je suppose que l’on peut voir les choses de cette façon.

— Bien sûr. Quant à priver quelqu’un de la possibilité de choisir, cela nous arrive, même si c’est avec les meilleures intentions du monde. Nous devons donc être prêts à payer le prix, car la magie n’est jamais gratuite. Ni pour nous ni pour personne, dit-elle en relevant la tête et en regardant franchement Iona de ses yeux gris fumée.

— Pourquoi as-tu refusé, dans ce cas ?

— Les émotions ont leur propre magie, non ? L'amour et la haine sont les plus puissantes et les plus intenses. Ma philosophie est de ne pas interférer avec les sentiments, de ne pas les pousser dans un sens ou dans l'autre, pas à l'aide de mon pouvoir. Le risque est trop grand. Et si l'amour était déjà présent, prêt à s'épanouir ? Le forcer pourrait conduire à l'obsession. On peut aussi imaginer que celui qui a payé pour le philtre change d'avis ou de sentiments. Ou bien que quelqu'un d'autre aime la personne en question, qui aurait été aimée en retour s'il n'avait pas été évincé par des procédés magiques. Tant d'hypothèses, tant de possibilités ! Je ne joue pas avec les philtres d'amour ou ce qui s'y apparente. Tu décideras pour toi-même le moment venu, mais pour moi il y a là un manque d'éthique, et des risques que je refuse de prendre.

— C'est vrai que ce serait contraire à l'éthique, dit Iona. Et injuste. (C'était encore plus important à ses yeux.) Je pense avoir compris ton point de vue. La magie est bien souvent injuste. Mais l'amour, je crois qu'il devrait être sacré. L'on doit être autorisé à aimer qui l'on aime.

— Ou à ne pas aimer ceux que l'on n'aime pas. J'ai donc dit non, et ce sera toujours ma réponse.

— Que lui as-tu vendu, alors ?

— La vérité. À elle de décider si elle veut l'utiliser ou non. Si oui, ils seront tous deux en mesure de dire ce qu'ils ressentent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils attendent. Sinon, elle pourra toujours profiter de ce qui existe entre eux aussi longtemps que cela durera. Je ne pense pas qu'elle fera quoi que ce soit. Elle a peur de la magie, et elle n'est pas prête pour la vérité.

— Si elle l'aimait, elle voudrait connaître la vérité.

Branna sourit, glissa un autre flacon dans la caisse.

— C'est bien là le problème. Elle s'est entichée de lui, elle est folle de désir, mais elle est bien loin d'être amoureuse. Elle aimerait l'être, c'est

tout. L’amour résiste très bien au test de la vérité, même si l’on souhaite le contraire.

La porte s’ouvrit. Kathel entra en trottinant, suivi de Fin.

— Mesdames ! lança celui-ci en repoussant ses mèches ébouriffées par le vent. J’ai entendu dire que nous avions eu quelques ennuis. Tu vas bien, ma belle ? demanda-t-il à Iona.

— Oui, merci.

— Tant mieux. Malgré tout, j’aimerais connaître tous les détails, et savoir ce que nous prévoyons face à une nouvelle attaque qui est désormais une certitude.

— Boyle ne t’a pas accompagné ?

— Il est occupé avec le maréchal-ferrant. Quant à Connor, il est avec des clients pour un parcours découverte. C’est donc vous deux qui allez devoir me mettre au courant.

— Boyle était présent lui aussi, répondit Branna en portant la caisse jusqu’à une étagère au fond de la pièce. Il aura autant de détails à apporter qu’Iona.

— Il a vu les choses à sa façon. Ce que je veux pour l’instant, c’est le point de vue d’Iona.

— Nous avons du travail, Fin. Elle a encore beaucoup à apprendre, et besoin de beaucoup de pratique.

— Eh bien ! je t’aiderai.

Comme si l’affaire était entendue, il ôta son manteau.

— Nous avons des techniques différentes, toi et moi.

— Eh oui ! ce sera tout bénéfice pour Iona de voir et d’essayer ces différentes manières de faire.

— Ça commence à avoir un goût de déjà-vu, cette habitude de parler de moi à la troisième personne ! intervint Iona.

— Et c’est fort impoli, tu as raison, reconnut Fin. J’aimerais vous aider dans l’immédiat, et quand nous aurons fini, j’aimerais vraiment que tu me

racontes exactement ce qui est arrivé, et dans quel état tu l’as laissé – de ton point de vue, Iona, si tu veux bien.

— Je… je suis censée aller retrouver Meara un peu plus tard. Mais… (Iona jeta un coup d’œil à sa cousine, qui se contenta d’un haussement d’épaules et d’un soupir fatalistes.) Nous pourrions lui demander de venir ici, ainsi qu’à Boyle. Je crois que ce serait une bonne idée de tous nous réunir de façon à relater ce qui s’est passé une bonne fois pour toutes, et à pouvoir parler de ce qui nous attend.

— Entendu. Je peux faire livrer un dîner. Tu ne seras pas obligée de cuisiner une nouvelle fois pour toute la troupe, Branna.

— J’ai mis de la sauce en route pour les pâtes, il y a une heure. C’est facile de l’allonger.

— J’appelle les autres, dans ce cas, dit-il en tirant son téléphone. Et après ça, on s’y met.

*OceanofPDF.com*

# 14

C’était si bon d’être de nouveau tous ensemble. Tout le monde réuni dans la cuisine spacieuse qu’embaumaient les préparatifs de Branna, les voix se mêlant allégrement, le chien toujours assoupi devant l’âtre.

Pour Iona, tout cela constituait la normalité, en dépit de l’ombre et de la lumière du paranormal.

Elle mélangea une grande salade – sa spécialité, si elle en avait une. Elle se débrouillait pas mal du tout dans la cuisine, tant qu’il n’y avait rien à faire cuire.

Elle se sentait donc bien, à sa place, et forte grâce à l’enseignement de plus en plus exigeant de Branna. Même le récit – réitéré – de sa rencontre avec le loup lui rappelait le pouvoir de son sang, au bout de ses doigts, et lui donnait de l’assurance.

— Il est culotté, vous ne trouvez pas ? fit remarquer Meara en étalant du beurre aux herbes sur de grosses tranches de baguette. S’en prendre à vous deux de cette façon, en plein jour et tout près d’Ashford !

— Je ne crois pas que c’était prémédité, dit Connor en chipant une tranche sur la tôle avant que Meara ait eu le temps de la mettre sous le gril. Une occasion s’est présentée, il en a profité sans avoir rien prévu.

— Peut-être cherchait-il plus à les effrayer qu’à leur faire du mal, suggéra Fin. Quitte à leur faire du mal si l’occasion se présentait, bien sûr. Vous étiez juste en balade, tranquilles, détendus.

— Nous n’étions pas sur nos gardes, reconnut Boyle. C’est une erreur que nous ne renouvellerons pas.

— C’est une sorte de terrorisme, n’est-ce pas ? reprit Fin en allant porter le grand saladier sur la table. Cette menace constante, ne jamais savoir quand ni où elle peut survenir. La perturbation du rythme normal des choses.

— En l’occurrence, c’est tout de même lui qui en a le plus pâti, dit Branna en versant les pâtes égouttées dans un bol gaiement décoré de blanc et de bleu. Sans compter qu’il s’est fait botter les fesses par une magicienne qui vient à peine de découvrir ses pouvoirs.

— Satisfaisant.

Mais Iona surprit le coup d’œil échangé par Fin et Branna.

— Mais ? Mais quoi ?

— Tout le monde à table, ordonna Branna. C’est la deuxième fois qu’il s’en prend à toi. Et les deux fois, il s’est enfui la queue entre les jambes.

— Il l’a sous-estimée, dit Boyle en s’asseyant.

— C’est évident, et tout aussi évident qu’il recommencera, dit Branna. Vas-y, sers tout le monde, ajouta-t-elle en tendant les couverts à salade à Meara. Je m’occupe du pain.

Une fois la situation aussi clairement esquissée, elle pouvait compléter par elle-même, se dit Iona.

— Tu penses qu’il va de nouveau s’en prendre à moi ? Spécifiquement ?

— C’est ton arrivée ici qui a fait bouger une situation figée depuis des centaines d’années. Tiens, de la pomme ! continua Connor en goûtant la salade. Bonne idée.

— Imaginons qu’il parvienne à la faire déguerpir, à la renvoyer en Amérique, qu’est-ce que cela changerait ? demanda Meara d’un air perplexe.

— Je ne suis pas sûre que cela ait beaucoup d'importance à présent, expliqua Branna en apportant le pain à table et en s'asseyant pour goûter la salade. Elle est la troisième. Il le sait aussi bien que nous. Son pouvoir s'est épanoui bien plus et bien plus vite qu'il ne s'y attendait – ou que je ne m'y attendais moi-même, d'ailleurs. On ne peut plus revenir en arrière.

Si elle appréciait le compliment, Iona voyait aussi où cela menait, et c'était plutôt inquiétant.

— Mais s'il me tue ? ou s'il tue l'un de vous deux ?

— La douleur est plus sûre, dit Connor d'un ton presque guilleret, en mangeant de bon appétit. Ou la séduction. L'une comme l'autre peuvent permettre de retourner quelqu'un, et, s'il y parvient avec l'un de nous, il renforcera son pouvoir. S'il nous tuait sans attendre, il gagnerait un peu de pouvoir, mais certainement pas autant. Cela dit, il n'est pas impossible qu'il essaie, faute de parvenir à ses fins, ou par dépit.

— Voilà qui est réjouissant, marmonna Meara.

— Dans ce cas, pourquoi ne s'en est-il pas pris à vous deux bien avant mon arrivée ?

— Oh ! il a essayé de temps à autre, mais sans laisser de cicatrices. (Les mots étaient à peine sortis de sa bouche que Connor fit la grimace.) Désolé, Fin.

— Ce n'est pas grave. Il ne pouvait pas savoir, pas plus que nous, que vous trois étiez les trois personnes qui comptent. Pas avant que tu arrives ici, Iona, et que les liens entre vous soient évidents.

— Sans compter que les amulettes ont contribué à nous protéger, ajouta Branna. S'il se débarrassait de Connor ou de moi, d'autres viendraient. Les O'Dwyer sont légion.

— Aucun n'est comparable à toi, dit Boyle à mi-voix. Ni à Connor. Ni à toi, dit-il à Iona. Tu le savais, Fin, que ce seraient ces trois-là, et que l'heure était venue.

— Je n’en ai été certain que lorsque j’ai posé les yeux sur ce cheval. Je t’ai vue le monter, ajouta Fin en regardant Iona. Chevaucher cet étalon sous une lune si pleine et si blanche qu’elle semblait animée d’une pulsation et se détacher comme un cœur lumineux sur le ciel noir. J’ai vu le feu dans tes mains, et le pouvoir dans tes yeux.

— Tu n’en avais rien dit jusqu’à présent.

Fin tourna brièvement le regard vers Branna.

— J’ai acheté ce cheval parce que je savais qu’il était sien. Je ne savais pas quand tu arriverais, pas avec certitude, dit-il à Iona. Seulement que le jour viendrait, et que ce jour-là tu aurais besoin d’Alastar. Et lui, de toi.

— Qu’as-tu vu d’autre ? demanda Branna d’un ton impérieux.

— Trop de choses, et trop peu, répondit-il, le visage fermé.

— Les énigmes ne m’intéressent pas, Finbar.

— Ce qui t’intéresse, ce sont les réponses, comme toujours, et je ne les ai pas. J’ai vu, comme toi, le brouillard se répandre ; j’ai vu Cabhan, ombre parmi les ombres, qui observait. Je t’ai vue, toi, sous cette même lune lumineuse, rayonnant comme un millier d’étoiles. Le vent faisait voler tes cheveux, tu avais du sang sur les mains. Je me suis demandé si c’était le mien.

Sans répondre, Branna se leva et s’approcha du fourneau pour verser la sauce frémissante dans un bol.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire, continua Fin, j’ignore dans quelle mesure c’est réel ou vrai, et dans quelle mesure ce sont des interrogations.

— Quand l’heure viendra, c’est le sang de Cabhan qui sera versé, déclara Connor d’une voix qui n’avait plus rien de joyeux. Une voix dure, où perçait la colère.

— Je suis du même sang que lui, frère.

— Tu ne lui appartiens pas. Et t’apitoyer sur ton sort n’aide pas, dit Iona en se redressant et en regardant Fin droit dans les yeux. Cela fait des

centaines d’années qu’il attend son heure, poursuivit-elle, réaliste, tandis que Branna lui jetait un regard d’approbation par-dessus son épaule. Que diable a-t-il fait pendant tout ce temps-là ?

— Fin pense qu’il va et vient entre les époques ou les mondes, ou les deux, chaque fois qu’il le souhaite, intervint Boyle.

— Et comment… Oh ! la chaumière, les ruines. Ce lieu derrière les lianes. S’il est capable de cela, pourquoi n’en profite-t-il pas pour tuer Sorcha avant qu’elle le réduise en cendres ?

— Il ne peut changer le passé. La magie de Sorcha était aussi puissante que la sienne, peut-être plus, avant qu’elle ne tombe malade, avant que Cabhan ne tue son homme, hasarda Fin. C’est sans doute elle qui a jeté un charme sur ce lieu, qui le protège à ce jour. Ce qui est arrivé est arrivé, et ne peut être modifié. J’ai moi-même essayé.

— Eh bien ! on en apprend tous les jours, avec toi, dit Branna en posant les bols sur la table et en enlevant le saladier.

— Si j’avais pu achever ce que Sorcha a commencé et l’achever, lui, ce serait terminé.

— Mais… tu ne serais plus là toi non plus, souligna Iona. Enfin, je crois. Les paradoxes temporels sont… paradoxaux.

— De toute façon, je n’ai pas réussi à le modifier. Mon pouvoir était là, je le sentais, mais il était sans effet. D’ailleurs, je ne parvenais pas à défendre ma position, si vous voyez ce que je veux dire. Tout vacillait et me ramenait là où j’avais commencé.

— Tu aurais pu te perdre, lui rappela Connor. Être entraîné ailleurs, ou dans une tout autre époque.

— Ça n’a pas été le cas. J’ai l’impression qu’entre alors et maintenant, c’est comme une corde raide, et que l’on ne peut s’en écarter.

— Mais il y a un sacré paquet d’années sur la corde, dit Iona d’un ton songeur. Peut-être s’agit-il de trouver le bon endroit.

— Il suffit de changer un détail du passé pour que tout soit modifié. Tu devrais tout de même le savoir, dit Branna à Fin.

— J'étais jeune, idiot. (Il adressa un bref sourire à Iona.) Et je m'apitoyais sur mon sort. À présent que je suis plus âgé et plus sage, je vois bien que ce n'est pas à un seul d'entre nous qu'il reviendra d'anéantir Cabhan ou la menace dont il est porteur, mais à nous tous.

— Et si nous remontions tous dans le temps ?

— Tous ensemble ? dit Connor en cessant de se servir en sauce pour étudier Boyle.

— Peut-être cela changerait-il des choses. Nous ne savons pas quand il tentera de s'en prendre à l'un d'entre nous, ou ce qu'il peut faire d'autre. Je ne vois pas pourquoi vous ne pouvez changer ce qui est arrivé, ou pourquoi vous n'essaieriez pas, alors que ce qui est arrivé est maléfique.

— C'est un terrain glissant, Boyle, dit Branna en enroulant ses pâtes autour de sa fourchette, avant de les dérouler, puis de les enrouler de nouveau. Certains demandent : si vous en aviez la possibilité et les moyens, est-ce que vous ne retourneriez pas en arrière pour tuer Hitler ? Songez aux milliers de vies sauvées, parmi lesquelles tant de vies innocentes. Mais l'une de ces vies sauvées pourrait s'avérer bien pire et plus puissante que tout ce que Hitler a jamais rêvé.

— Ne voulez-vous pas essayer malgré tout ? Comme le disait Iona, il y a un sacré paquet d'années sur cette corde raide. Ne nous est-il pas possible d'aller lui livrer bataille après avoir pris soin de trouver une époque et un lieu ne risquant pas de faire disparaître Fin en un clin d'œil ?

— Merci.

— Je suis habitué à toi, rétorqua Boyle. Et je n'ai aucune envie de gérer seul l'entreprise. N'y a-t-il pas quelque sortilège que vous pourriez concocter à vous quatre, qui nous donnerait un maximum de chances ?

— Nous pourrions ne pas revenir dans le monde que nous aurions quitté, si tant est que nous revenions, insista Branna.

— Peut-être en retrouverions-nous un meilleur au retour. Cabhan jette une ombre sur l'époque actuelle, comme l'a dit Fin.

— Les ombres s'estompent à la lumière, intervint Meara en prenant son verre de vin. C'est une idée à creuser. Je ne suis pas capable de créer un sortilège, mais j'ai des connaissances de base en physique. Enfin, est-ce de la physique ? Bref, action, réaction, vous voyez ce que je veux dire ? Et je sais qu'il vaut toujours mieux prendre l'ennemi par surprise, sur un terrain que l'on a soi-même choisi.

— Tu serais prête à y aller ? demanda Iona. Je veux dire, si nous pouvions et voulions le faire ?

— À moins que je n'aie rendez-vous avec un type super sexy…

— Ce n'est pas une plaisanterie, Meara.

Meara se pencha vers Branna pour lui tapoter le bras.

— Tu as porté ce poids suffisamment longtemps. Il est temps de répartir la charge. Dire que nous formons un cercle et en être réellement persuadée, ce sont deux choses bien différentes, Branna. Tu ne peux pas nous protéger tous, alors protégeons-nous mutuellement.

— Prenons le temps de réfléchir à la façon de trouver ce lieu et ce temps, et de l'empêcher de s'en apercevoir. Faisons en sorte que ce lieu et ce temps soient ici et maintenant – dès que nous saurons comment le détruire une bonne fois pour toutes.

— Branna va étudier, et réfléchir, et travailler, murmura Iona à Boyle, pendant qu'ils débarrassaient la table. Et se faire du souci. Je me demande parfois si tout le monde n'aurait pas moins de problèmes si je n'étais pas venue.

— C'est une épée de Damoclès qui pend au-dessus de leurs têtes depuis bien plus longtemps que cela. De toute façon, tu es venue. Je ne pense pas trop en termes de destin, mais c'était apparemment le tien de venir ici. Il

faut bien que tout ça se termine un jour, non ? Pourquoi pas maintenant ? Avec nous ?

— Je ne suis pas une grande adepte de la procrastination. (Elle réfléchit à ce qu'il suggérait en nettoyant la table, veillant à ce que sa voix reste couverte par le bruit que produisaient les autres en remplissant le lave-vaisselle.) Je préfère faire ce qu'il y a à faire, jour après jour. Mais je crois que je pourrais sans problème enterrer tout cela pour deux cents ans.

— Quelqu'un doit déblayer le terrain.

— Et nous sommes équipés pour, c'est vrai, reconnut Iona. Pourquoi ne pas nous mettre au boulot, dans ce cas ? J'ai hâte d'être à demain, et pas seulement pour aller me balader un peu plus loin qu'à deux miles d'Ashford.

— On parle en kilomètres, ici.

— J'ai le sentiment que j'aurai moins de mal à maîtriser l'irlandais que le système métrique. Cela m'aidera sans doute d'avoir une idée de la région, en dehors de notre petit coin. Sans compter que j'aurai un guide exceptionnel.

— On en reparlera.

*Profite de l'instant*, songea Iona. *De chaque instant de normalité, de bonheur, de bien-être*.

— Je veux des ruines, des vieux cimetières, de vertes collines. Et des moutons.

— Pas besoin de se balader bien loin pour tout ça.

— Mais je me baladerai avec toi, répondit-elle en lui nouant les bras autour de la taille.

Elle le sentit passer d'un pied sur l'autre, ce petit mouvement qu'il faisait chaque fois qu'il était embarrassé, même si les bruits de vaisselle et de conversation continuaient autour d'eux. Et comme elle trouvait cela craquant, elle alla un peu plus loin en se mettant sur la pointe des pieds pour lui donner un rapide baiser.

— Je pourrais conduire un peu, proposa-t-elle. M’habituer à cette manie de rouler à gauche avant de m’acheter une voiture.

— Je ne crois pas, vraiment pas.

— J’ai déjà conduit un pick-up.

— Tu as déjà conduit un pick-up en roulant à droite et en comptant en miles. Mais tu n’as jamais conduit de camionnette en roulant à gauche, avec les kilomètres qui défilent au compteur.

Il l’avait eue.

— Eh bien ! justement. Tu pourrais m’apprendre.

— Mieux vaut essayer avec quelqu’un de moins… explosif, suggéra Branna.

— Elle veut dire quelqu’un qui ne va pas se mettre à hurler si tu frôles une haie ou si tu pars dans le mauvais sens à un rond-point, expliqua Meara. Tu serais mieux lotie avec Connor, qui a une patience à toute épreuve.

— Je n’en aurais pas besoin de beaucoup pour surpasser Boyle. Je te ferai conduire, cousine, dès que nous aurons un créneau de libre.

— Merci.

— Si tu envisages d’acheter une voiture, j’ai d’ailleurs un copain qui vend des véhicules d’occasion à Hollymount ; tu peux lui faire confiance.

— Connor a des copains partout.

Il se contenta de sourire à Meara.

— Que veux-tu ! je suis du genre amical.

— Toutes les filles peuvent l’attester. Il est temps que je rentre. Envoie-moi un texto si tu concoctes un plan, dit-elle à Branna.

— Il faut que je rassemble mes idées. Je te préviendrai quand j’y verrai plus clair.

— Prends soin de toi, ajouta Meara en la serrant dans ses bras.

— Et moi ? protesta Connor.

Haussant les sourcils, elle lui tapota la joue.

— Bonne balade demain, Iona. Prenez soin de vous, Boyle et toi. Toi aussi, Fin.

— Je t'accompagne, Meara. J'ai besoin de rassembler mes idées, moi aussi, dit-il à Branna. On pourrait envisager Litha.

— Je l'envisage, répondit-elle.

— C'est… le solstice d'été, c'est bien ça ? dit Iona. Pas avant juin, alors ?

— Cela nous laisse un peu de temps. La lumière étouffe les ténèbres – et c'est le plus long jour de l'année, ce qui peut nous servir. Il faut que j'y réfléchisse.

— Tu veux que je reste ici demain ? Pour travailler avec toi ?

— Non, va te balader. Tu as raison de dire que ce serait bien pour toi d'avoir une idée des lieux où tu vis, en dehors du village. Quant à moi, j'ai besoin de réfléchir.

— Dans ce cas, il est temps que l'on te laisse en paix, suggéra Boyle. À demain, Iona. Je passe te chercher vers neuf heures.

— Pourquoi pas ? Ou bien je peux t'accompagner maintenant, comme cela nous partirons de chez toi demain dès que tu seras prêt. (Elle lui sourit. Il ne changea pas de pied, mais elle sentait bien qu'il en mourait d'envie.) Ils savent tous que nous couchons ensemble.

— Non, c'est vrai ? dit Connor, feignant la surprise. Et moi qui croyais que vous jouiez aux échecs ou discutiez de politique internationale.

— Très drôle, marmonna Boyle. Nous pouvons partir de chez moi, si tu préfères. J'espère juste qu'il ne va pas te falloir la moitié de la nuit pour préparer tes affaires, alors qu'on va passer la journée dans les ruines et les cimetières.

— J'ai déjà préparé mon sac, au cas où. Appelle-moi si tu as besoin de moi, dit-elle à Branna.

— Profite de ta journée.

Branna leur fit presser le mouvement à tous, amis et famille, allant jusqu'à leur adresser un au revoir depuis la porte d'entrée de la maison.

Puis elle resta là un instant encore, dans l'obscurité et le froid.

— Bien, nous voilà juste tous les deux, comme tu le voulais, dit Connor en lui posant la main sur l'épaule. Qu'y a-t-il ?

Il ne cherchait pas à lire en elle, songea Branna. Elle n'avait pas à l'en empêcher, il n'était tout simplement pas du genre à essayer de percer son cœur ou son esprit. Il aurait considéré cela comme une intrusion.

— Je ne cherche pas à exclure Iona, et Dieu sait qu'elle a fait ses preuves.

— Mais tu n'es pas encore totalement habituée à ce qu'elle ou les autres luttent avec nous. Que nous soyons tout à coup aussi nombreux te donne l'impression d'être à l'étroit dans ta peau, c'est ça ?

Comme il la connaissait bien ! Les dieux soient loués pour cette connivence, et pour l'existence de Connor.

— C'est vrai. Je ne sais pas comment nous pouvons être issus des mêmes parents. Rien ne te plaît tant que d'avoir plein de gens autour de toi, et rien ne me plaît si peu.

— Ça rétablit l'équilibre.

— Apparemment, et je me disais que l'équilibre est peut-être la clé.

— Ostara, l'équinoxe, l'équilibre entre le jour et la nuit ? Plutôt que le solstice ?

— J'y ai réfléchi – comme toi, manifestement. Nous n'aurons jamais le temps de tout préparer, car on va très vite arriver au solstice.

— J'avoue que je ne la croyais pas prête, notre Iona, mais je me demande si je n'avais pas tort.

— À mon avis, elle a besoin de plus d'expérience. Et elle le mérite. Le solstice n'est pas si loin, et il représente un certain équilibre lui aussi. Ce moment de l'année où tout bascule. C'est peut-être une chance pour nous. Si tu voulais bien travailler avec moi, ce soir. Juste en tête à tête.

Il posa son front sur le sien.

— Un rituel, un sortilège d'équilibre et de bannissement au moment où le jour est le plus long, puis décline.

— Tu vois, avec toi, je n'ai pas besoin d'expliquer.

— Ce à quoi tu penses sera tout sauf facile, mais ça pourrait marcher. Nous allons voir ce que nous pouvons faire ensemble. Juste tous les deux pour l'instant, puis avec les autres le moment venu.

Ils gagnèrent l'atelier ensemble, Branna essayant de ne pas céder à la culpabilité, malgré son soulagement de se retrouver seule avec Connor, pour le moment du moins.

— Je t'ai embarrassé, dit Iona tandis qu'ils effectuaient le court trajet pour rentrer chez Boyle.

— Quoi ? Non, je ne suis pas embarrassé.

— Un peu. J'aurais probablement dû attendre qu'il n'y ait personne à proximité pour parler de passer la nuit avec toi. Je ne pense jamais à ce genre de choses. Et j'ai pensé trop tard que tu n'avais peut-être pas envie de compagnie.

— Je ne te considère plus comme une compagnie.

Que révélait sur elle le fait qu'elle trouve romantique ce commentaire désinvolte ? Mieux valait ne pas trop creuser.

— Cela aurait été plus facile pour toi de refuser, de dire que tu passerais me chercher demain.

— Je te fais l'impression d'un imbécile ?

— Absolument pas.

— Il faudrait pourtant que je le sois pour ne pas vouloir passer la nuit avec toi, non ?

Romantique encore, à la façon Boyle McGrath.

— Mais je n'aurais pas dû l'annoncer comme si je lisais l'ordre du jour de notre prochaine réunion – si toutefois nous en avions un.

— C’est privé.

— Je le sais, et en temps ordinaire ce le serait. Ou du moins je ferais plus attention. Mais il me semble que, vu les circonstances, le respect de notre vie privée n’est pas vraiment une priorité. C’est plus difficile à accepter pour toi que pour moi.

— Peut-être, mais tu n’as pas tort. Nous avons des soucis plus importants en ce moment.

Il se gara derrière Fin, fit tinter ses clés en sortant de la camionnette.

— Bonne nuit ! leur cria Fin. Et bonne balade demain.

— J’aurai mon portable si tu as besoin de moi.

Iona donna un petit coup de hanche à Boyle en montant les marches.

— C’est vraiment plus difficile pour toi. Mais Fin doit bien avoir l’habitude de te voir ramener une femme de temps à autre, et réciproquement.

— Je n’amène pas de femmes ici. D’ordinaire, ajouta-t-il après une pause.

— Oh ! (*Pas seulement une histoire de vie privée*, songea-t-elle.) Si tu vas chez elles, tu peux partir quand tu veux.

— C’est l’une des raisons.

Il entra.

— Il faut me le dire, quand tu veux que je m’en aille. Je préfère ça, plutôt que d’être tolérée.

— La tolérance n’est pas mon fort, répondit-il en jetant ses clés dans une coupelle. Je ne te tolère pas.

Elle ne put s’empêcher de sourire.

— Tant mieux. C’est pitoyable, d’être toléré.

Il posa le sac d’Iona sur une chaise.

— Si je ne voulais pas de toi ici, tu n’y serais pas. Tu veux boire quelque chose ?

— Je croyais que tu ne me considérais plus comme une compagnie.

— Tu as raison.

Il l’agrippa comme elle aimait tant, et l’entraîna vers la chambre.

— Tu te prépareras toi-même un verre après.

— Je t’en préparerai un aussi. (Elle tira sur sa veste pour la lui ôter plus vite, et la jeta au hasard.) Les bottes, suggéra-t-elle, et il se mit à rire.

— Je n’ai pas oublié dans quel ordre faire les choses.

Ce qui ne les empêcha pas de plonger sur le lit avant de tirer tant bien que mal sur leurs bottes et de les envoyer valser.

— Nous avons cassé quelque chose, la dernière fois, se rappela-t-elle soudain, tout en lui déboutonnant à la hâte sa chemise. C’était quoi ?

— Le vase en cristal de ma grand-mère.

Elle s’immobilisa, le contemplant d’un air navré.

Il eut un grand sourire.

— Oh ! menteur ! Tu vas me payer ça, jura-t-elle en le faisant rouler sur le dos et en le chevauchant.

Croisant les bras, elle attrapa le bas de son pull et le fit passer par-dessus sa tête, l’envoyant voler derrière son épaule.

— Et plus encore, répondit-il en lui caressant le buste de ses deux mains, remontant jusqu’à ses seins tandis qu’elle luttait pour défaire les derniers boutons.

— Tu vas voir ce que tu vas voir !

Elle baissa la tête vers lui, lui écrasa la bouche dans un baiser avant de lui saisir la lèvre inférieure entre ses dents et de la mordiller.

Il se vengea aussitôt en la faisant rouler sous lui et en lui infligeant le même traitement.

Ils finirent de se déshabiller mutuellement, luttant corps à corps, mêlant caresses et baisers.

*Comme la première fois*, songea-t-elle, *une nouvelle et merveilleuse première fois.* Mais elle savait désormais ce qu’ils pouvaient s’apporter l’un

l’autre. Chaleur et caresses impérieuses, vite, toujours plus vite, l’impression de voler au travers du feu – ébullition, éclairs, explosions.

Elle savourait la sensation de leurs peaux glissant l’une sur l’autre, le frottement grisant de leurs deux épidermes. Il lui parcourait tout le corps de sa bouche affamée, de ses mains rudes et avides.

Comment avait-elle pu vivre sans savoir ce que c’était qu’être désirée aussi totalement, exhaustivement, avec une telle urgence ?

Elle devait lui en donner autant en retour, lui montrer à quel point le désir qu’elle avait de lui l’emplissait tout entière.

Il ne pouvait se lasser d’elle. Tout ce qu’elle lui donnait ne faisait que générer en lui le désir incandescent d’obtenir plus, et plus encore. Quand il la sentait ainsi sous lui, bougeant, bougeant dans l’obscurité, il cessait de penser, n’était plus que sensations.

Elle le grisait, le rendait à moitié fou. Lui donnait la force d’un dieu, l’intrépidité d’un loup aux abois.

Le monde extérieur s’évanouissait ; le temps disparaissait.

Il n’y avait plus que le corps d’Iona, ses formes, le jeu fluide de ses muscles sous sa peau soyeuse. Le bruit de sa respiration, de ses soupirs, de ses gémissements si caressants. Et son goût, épicé et doux tout à la fois.

Avec vivacité, elle lutta contre lui pour se redresser et se mit à califourchon, la clarté des étoiles faisant briller ses cheveux comme un diadème.

L’accueillant vivement et profondément en elle, elle pressa ses seins de ses mains tandis que la première vague d’extase déferlait sur elle.

Puis elle le chevaucha, libre et sauvage, sa peau miroitant sous le reflet des étoiles, le regard triomphant.

Il lui prit les hanches à deux mains, se raccrochant à elle comme à un dernier vestige de raison.

Elle leva les bras très haut, poussant un cri triomphal.

Des flammes luisaient au bout de ses doigts, minuscules gouttes de lumière aussi éclatantes et aveuglantes que le soleil. Stupéfié, ensorcelé, il resta un instant figé – puis s'abandonna à la jouissance.

Dans l'obscurité, au cœur de son rêve, elle tendit la main vers lui.

— Tu l'entends ? Tu l'entends ?

— C'est juste le vent.

— Non.

Les bois étaient si épais, la nuit si noire. Où était la lune ? Pourquoi n'y avait-il ni lune ni étoiles ?

Avec un frisson, elle comprit soudain.

— C'est *dans* le vent.

Son nom, la séduisante attraction du murmure. Caresse de soie sur sa peau nue.

— Tu as besoin de dormir.

— Mais je dors. Non ?

Quand elle frissonna de nouveau, il frictionna ses mains gelées entre les siennes.

— Nous devrions faire un feu.

— C'est si sombre. Trop sombre, trop froid.

— Je sais comment rentrer chez nous. Ne t'inquiète pas.

Il commença à la guider au travers des arbres, loin des langues de brouillard qui avançaient à ras de terre, sournoises comme le dard d'un serpent.

— Ne me lâche pas, dit-elle tandis que le murmure glissait sur sa peau comme une caresse.

— Le sentier est barré, tu vois bien, dit-il en montrant les grosses branches d'arbres disposées en travers du chemin. Nous ne pourrons pas passer si je ne les déplace pas.

— Non ! (Prise de panique, elle serra sa main de toutes ses forces.) C’est ce qu’il veut. Juste comme la dernière fois : nous séparer. Nous devons rester ensemble. Nous devons résister.

— Le sentier est barré, Iona. (Il se tourna vers elle, la regardant de ses yeux d’or sombre, intenses et fixes.) Nous devrions faire un feu.

— Le brouillard se rapproche. Tu l’entends ?

Le loup, à présent. Un grognement faible perçant l’obscurité et le brouillard.

— Je l’entends. Du feu, Iona. C’est ce qu’il nous faut.

*Du feu*, songea-t-elle. *Contre l’obscurité et le froid*.

Du feu. Bien sûr.

Elle ouvrit grands, très grands les bras, leva le visage vers le ciel. Et l’invoqua.

Fort, lumineux, avec un claquement de fouet qui cingla le brouillard rampant, le fit frémir puis se transformer en vapeur, mourir enfin en une mince cendre noire.

— À l’obscurité j’apporte la lumière. Blancheur forgée contre les ténèbres. Par mon sang j’appelle la flamme à brûler toujours plus haut. Sans entraves est mon pouvoir, dans le rêve comme dans la vie. Tel est mon vouloir, qu’il en soit ainsi.

Une volute de brouillard s’approchait en rampant insidieusement. Boyle plongea devant Iona et lança le poing.

Une douleur fugitive lui irradia les doigts. Puis brouillard et cendre disparurent, il n’y eut plus que le feu et la lumière.

Elle vit le sang sourdre de la main de Boyle.

Et se réveilla en sursaut.

Le matin. La promesse nacrée du jour pointait derrière la vitre.

Un rêve, juste un rêve. Elle inspira profondément pour se calmer. Quand Boyle s’assit dans le lit à côté d’elle, elle lui prit la main.

Et vit le sang.

— Mon Dieu !

— Dans les bois, tous les deux. (Il referma les doigts sur les siens.) C'est bien ce qui s'est passé ?

Elle hocha la tête.

— Un genre de projection astrale, je crois. Nous sommes ici, mais nous sommes allés là-bas. Je dois t'avoir entraîné avec moi. Et toi… tu as frappé le brouillard.

— Ça a marché, et je me sentais bien, même si ton feu a été plus efficace.

— Non, oui… Je ne sais pas. Tu as lancé le poing, et j'ai eu l'impression, un instant, que tu avais créé un trou. Je… Mais tu saignes !

— C'est rien, juste une égratignure.

— Non, cela vient de lui. Je ne suis pas sûre que ce soit juste une égratignure.

Elle aurait dû faire appel à Connor ou à Branna, mais elle sentait, sans trop savoir d'où cela venait, que c'était à elle d'intervenir.

— Il faut que je m'en occupe.

— Je vais juste me laver la main, et mettre un antiseptique si tu y tiens.

— Non, pas comme cela.

Son cœur battait à toute vitesse, bien plus vite que dans le rêve, malgré la peur qu'elle avait ressentie.

Il saignait, et c'était Cabhan qui avait fait couler ce sang.

— Ce n'est pas une blessure naturelle. J'ai étudié la question. Fais-moi confiance.

Elle posa la main sur la coupure, ferma les yeux. Elle voyait sa main – forte et large, les jointures et leurs fascinantes cicatrices datant de l'époque où il boxait. Le sang, et plus profond, bien plus profond, la mince ligne noire du venin de Cabhan.

Exactement ce qu'elle avait craint.

*Aspire-le*, s’ordonna-t-elle. *Extrais-le, purge la plaie. Blanc contre noir une fois encore. Lumière contre ténèbres. Il faut l’extraire et purger la plaie avant qu’il ne s’enfonce plus loin et puisse gangrener le reste du corps.*

Elle le sentit sortir, peu à peu, puis brûler et disparaître. Elle avait conscience de faire mal à Boyle, dont la main se raidissait. Mais à présent le sang coulant de la blessure était clair. Lentement, soigneusement, elle entreprit de refermer la coupure. La douleur était sienne à présent – de petites piqûres et de cuisantes brûlures. Mais elles s’estompaient.

Juste une égratignure, pour reprendre le terme qu’il avait utilisé, à présent que le poison avait été extirpé.

Elle ouvrit les yeux, s’aperçut qu’il la fixait du regard.

— Tu es blanche comme tout.

— Cela m’a demandé une certaine énergie. C’est la première fois que j’essaie ce genre de choses.

La tête lui tournait un peu, et elle eut quelques haut-le-cœur.

Mais la plaie était propre, refermée. Elle observa attentivement la main de Boyle, satisfaite.

— Cabhan a utilisé le poison. J’ignore s’il y aurait eu des conséquences, mais il aurait pu se propager. Il n’y en avait pas beaucoup, mais tu en es débarrassé, désormais. Mieux vaudrait demander à Connor de jeter un œil.

Boyle continuait à l’examiner, tout en faisant jouer ses doigts.

— J’ai l’impression que tu t’en es bien sortie.

— Je ne sais pas s’il s’attendait à ce que je t’entraîne avec moi. Et j’ignore comment j’ai fait cela. Mais tu m’as guidée. Le feu. C’est toi qui me l’as suggéré, et ça a marché.

— Tu l’as réduit en cendres.

— Ce ne serait pas la première fois, et ce ne sera certainement pas la dernière.

— Non, en effet.

— J’ai envie de dire que je suis désolée de t’avoir entraîné là-dedans, mais en fait je suis contente de t’avoir eu à mes côtés.

— Une expérience peu habituelle, c’est sûr.

Une expérience qui l’avait secoué, et qui le rendait perplexe. Il avait ressenti un tel calme tant que cela durait, une telle certitude de pouvoir s’en remettre à elle.

— J’avais l’impression d’un rêve, continua-t-il avec cette lenteur caractéristique de l’esprit, cette façon de ne pas remettre en question les bizarreries.

— Je vais créer un talisman pour le lit ou, mieux, en demander un à Branna. Ça devrait aider.

— Je l’ai blessé. (Il fit de nouveau jouer ses doigts.) Il ne s’attendait pas à un coup de poing, je crois. Je sais reconnaître un coup qui porte, et celui-là a porté. Je pense aussi que le poison t’était destiné. Aurais-je été capable de te ramener ici ? Connais-tu la réponse ? Et si j’en avais été capable, t’aurais-je amenée à Connor à temps pour qu’il neutralise le poison, y aurais-je même pensé ?

— Tu savais quoi faire. (Instinctivement, elle posa les mains sur les épaules de Boyle et les trouva nouées.) Tu savais qu’il nous fallait le feu, et tu es resté d’un tel calme ! J’en avais besoin. Je suis donc persuadée que tu sauras quoi faire s’il s’en prend de nouveau à nous, ce qui me paraît inéluctable.

Elle poussa un long soupir.

— Je meurs de faim. Je vais aller préparer le petit déjeuner.

— Je m’en occupe. Tu es vraiment trop mauvaise cuisinière.

— C’est vrai ! Très bien, tu t’en occupes, alors. Je vais appeler Branna pour lui raconter, juste au cas où. La balade tient toujours ?

— Je ne vois pas ce que cela change.

— Parfait. Je file prendre une douche, puis j’appelle Branna. Il est tôt, elle sera moins à prendre avec des pincettes si je la laisse dormir un quart

d’heure de plus.

— Je mets la bouilloire à chauffer.

Mais il décrocha d’abord le téléphone pour appeler Fin pendant qu’elle prenait sa douche. Il préférait savoir ce qu’il pensait de tout ça avant de faire frire le bacon.

*OceanofPDF.com*

# 15

C’était le pays de ses ancêtres, et en regardant le relief vallonné par la fenêtre de la camionnette, Iona comprit que c’était le pays de son cœur.

Comme une gorgée de whiskey par une nuit froide, il lui apportait chaleur et réconfort. Les collines vertes roulaient sous des bancs de nuages empilés comme des draps de lin, que le soleil traversait d’une lumière chatoyante, créant des volutes de bleu à la luminosité d’opale. Des vaches grasses et des moutons laineux s’égaillaient dans les champs d’émeraude séparés par des haies broussailleuses, ou par des murs de pierre gris argenté.

La route sinueuse révélait des fermes, des granges et de jolies petites chaumières disséminées çà et là avec un charme de carte postale. Les jardins accueillaient déjà le printemps, s’émaillant de fleurs téméraires d’un bleu intense, d’un orange impertinent ou d’un blanc délicat, et des trompettes annonciatrices des jonquilles.

Elle allait connaître le printemps en Irlande pour la première fois de sa vie, songea-t-elle. Comme ces fleurs courageuses, elle était résolue à s’épanouir.

La route tournait et virait, parfois transformée en tunnel par les hautes, très hautes haies de fuchsias sauvages épousant les courbes de leurs fleurs retombant comme des gouttes de sang. Puis le monde s’ouvrait à nouveau aux collines, aux champs et aux silhouettes excitantes des montagnes.

— Comment fais-tu ? s’étonna Iona. N’as-tu pas constamment les yeux éblouis, le souffle coupé, le cœur douloureux ?

— C’est chez moi, dit Boyle simplement. Il n’existe aucun autre endroit où je préférerais vivre. C’est un pays fait pour moi.

— Oh ! pour moi aussi.

Et elle avait enfin le sentiment d’avoir trouvé un lieu pour lequel elle était faite aussi.

Une bourrasque de vent, et la pluie éclaboussa le pare-brise. Puis le soleil revint bien vite transformer les gouttes en minuscules arcs-en-ciel.

*Une vraie magie*, songea Iona, *simple et mystérieuse.*

Comme l’était l’abbaye de Ballintubber.

Ses lignes pures conféraient une tranquille dignité aux vieilles pierres grises. Elle s’élevait sur un joli terrain donnant à l’arrière sur des prairies à moutons, au pied de collines verdoyantes et des reliefs des montagnes.

*Une simple grandeur*, se dit-elle, trouvant que cet oxymore décrivait parfaitement ce lieu chargé d’histoire, et la vie qui se poursuivait paisiblement alentour. Elle sortit de la camionnette pour observer les allées, les jardins défiant les dernières rigueurs de l’hiver, et sourit en entendant les bêlements portés par la brise.

Elle aurait pu passer la journée entière assise sur l’herbe à regarder, écouter.

— Je suppose que tu veux que je te raconte l’histoire du lieu ?

Elle l’avait déjà lue en partie dans son guide, mais l’idée d’entendre la version de Boyle lui plaisait bien.

— Volontiers.

— Eh bien ! elle a été construite par Conchobair – Cathal Mor à la main rouge, du clan O’Connor, un de tes ancêtres, donc.

— Oh ! bien sûr.

Comme ses racines remontaient loin ! N’était-ce pas merveilleux ?

— Comme Ashford, avant qu’il appartienne aux Burke, reprit-elle.

— C’est ça. On était donc en 1216. J’ai retenu la date, parce qu’on est en train de restaurer l’aile est pour son huit centième anniversaire. La

légende, ou du moins l’une d’entre elles, raconte que Cathal, fils du roi Turloch, dut fuir l’épouse de son père et travailler incognito avant d’accéder au trône. Un homme fit preuve de bienveillance envers lui, et Cathal, devenu roi, lui demanda comment il pouvait le récompenser. Ce qu’il voulait, cet homme désormais vieux, c’était une église à Ballintubber. Cathal a donc ordonné qu’on en bâtisse une.

Ils remontaient l’allée pendant qu’il lui racontait cette histoire, sa voix changeant d’inflexion selon les mots, avec en toile de fond les bêlements des moutons. Ridiculement heureuse, Iona lui prit la main pour les unir et sceller cet instant.

— Au bout de quelques années, le roi a revu le vieillard, qui lui a reproché de ne pas avoir tenu parole. Apparemment, l’église avait bien été construite, mais à Roscommon.

Iona leva les yeux vers lui en riant.

— Oups !

— Comme tu dis. Cathal a donc ordonné l’édification d’une deuxième église, qui est devenue l’abbaye de Ballintubber.

— Un homme de parole.

— C’est ce que l’on raconte.

— Je suis bien contente d’avoir un roi reconnaissant et honnête parmi mes ancêtres.

— Et c’est un héritage durable, puisqu’il paraît que c’est la seule église d’Irlande à avoir été fondée par un roi irlandais, et toujours utilisée aujourd’hui.

— Je trouve ça merveilleux. On a trop tendance à démolir les vieux bâtiments pour faire place au neuf, au lieu de comprendre cet héritage.

— Ce qui a existé avant nous est important, dit-il simplement. Pierce Brosnan s’est marié ici il y a quelques années, ce qui a rendu l’abbaye encore plus célèbre. Si on remonte dans le temps, c’est le début de Tórchar Phádraig.

— Le chemin de pèlerinage qui mène au mont Saint-Patrick. J’ai vu ça dans mes livres.

— On raconte aussi que Seán na Sagart, chasseur de prêtres tristement célèbre, est enterré dans le cimetière. Là, indiqua-t-il en désignant un grand arbre. Enfin, c’est ce qu’on dit.

— C’est un bon endroit. Propre, puissant. Et au fond de moi je ressens ce lien, cet héritage. Tu trouves ça bizarre ?

Il eut un simple haussement d’épaules.

— Ce sont tes ancêtres qui l’ont fait bâtir.

— C’est pour cela que tu l’as choisie pour notre premier arrêt. Merci, dit-elle en souriant et en appuyant sa tête contre son bras.

Elle aperçut à leurs pieds une vieille pierre piquetée et gravée.

— Le Couronnement ?

— Ah ! c’est qu’il y a plus que l’abbaye, les tombes, etc. Ça, c’est l’une des stations d’un chemin de croix, et là-bas, il y a une petite grotte transformée en étable pour la Nativité. C’est un peu bizarre.

— C’est merveilleux ! (Le tirant par la main, elle suivit le sentier de pierre en pierre, repérant les différentes stations dans le joli jardin bien entretenu.) C’est tellement abstrait, contemporain, que cela crée un véritable contraste avec ce cadre historique.

Elle s’arrêta au bord d’un petit ruisseau, dont les rives, couvertes de buissons bas étalés, s’élevaient jusqu’à un amoncellement de rochers au sommet duquel trois croix avaient été érigées pour représenter la Crucifixion.

— Ça devrait être triste, inspirer le respect. Et c’est bien sûr le cas. Mais c’est aussi… fascinant. Et puis ça… (Elle pénétra dans la grotte pour observer de plus près les statues de Marie, de Joseph et de Jésus nouveau-né.) C’est merveilleux aussi ; attendrissant, un peu kitsch. Je crois que Cathal aimerait ce qui a été créé ici.

— À ma connaissance, il n’a pas émis d’objection.

Ils entrèrent dans l’abbaye, où elle trouva une atmosphère feutrée de vénération.

— Les hommes de Cromwell ont mis le feu à l’abbaye, continua Boyle. Les ruines à l’extérieur du monastère montrent que les bâtiments annexes se sont écroulés. Mais l’église est restée debout, jusqu’à aujourd’hui. Il paraît que tout cet endroit autour des fonts baptismaux remonte à un millier d’années.

— C’est réconfortant, tu ne trouves pas, de savoir que ce que l’on construit peut survivre. C’est magnifique. Les vitraux, la pierre…

L’écho de ses pas dans le silence ne faisait qu’intensifier l’atmosphère de recueillement.

— Tu connais bien l’histoire de cette abbaye. Tu l’as étudiée ?

— Pas besoin. Un de mes oncles a travaillé ici à la restauration du site.

— Ma famille l’a construite, et la tienne a contribué à l’entretenir. C’est un autre lien.

— C’est vrai. J’ai aussi deux cousins et quelques copains qui se sont mariés ici, ce n’est donc pas la première fois que je viens.

— C’est un bel endroit pour un mariage. La continuité, l’attention aux choses, le respect. Et puis, c’est romantique : toutes ces histoires de rois, de chasseur de prêtres, d’hommes de Cromwell, sans oublier James Bond !

Cela le fit rire, mais elle sourit seulement. Il y avait là quelque chose d’indéfinissable. Une parenté, un sentiment de reconnaître les lieux, et désormais une sorte de savoir.

Elle était déjà venue ici, comprit-elle, ou ses ancêtres avant elle.

Peut-être pour s’asseoir dans ce lieu de vénération silencieux.

— Des cierges, des fleurs, la lumière et les odeurs. La musique. Les femmes en jolies robes, de beaux hommes. (Elle se remit à déambuler, se représentant mentalement la scène.) Un bébé agité que l’on berce, des bruits étouffés de pas. La joie, l’anticipation, le serment de deux êtres qui s’aiment. Oui, c’est un bon endroit pour un mariage.

C’était celui qu’elle voulait pour le sien, ce lieu chargé d’histoire, de contrastes, d’éternité.

Elle retourna près de Boyle, le prit de nouveau par la main.

— Les serments prononcés ici sont importants, et durables, si ceux qui les prononcent y croient.

À l’extérieur de nouveau, elle explora les ruines, effleurant les vieilles pierres ; traversa le cimetière où reposaient les morts d’un lointain passé.

Elle prit des photos pour marquer cette journée, persuada même Boyle – malgré ses ronchonnements – de poser avec elle pour un autoportrait pris à l’aide de son téléphone.

— Je l’enverrai à Nan, lui dit-elle. Elle va être tout excitée de voir…

— Qu’y a-t-il ?

— Je… La lumière. Tu as vu ? dit-elle en lui tendant son téléphone.

Sur l’écran, elle avait la tête appuyée contre l’épaule de Boyle. Elle souriait, détendue, et lui de manière plus réservée.

La lumière, blanche comme la cire des bougies, les entourait.

— C’est l’angle, peut-être. Un reflet de soleil.

— Tu sais bien que non.

— C’est vrai, reconnut-il.

— C’est ce lieu, murmura-t-elle. Créé par ceux de mon sang, restauré par ceux du tien – cela en fait partie. C’est un bon endroit, fort, sûr. Je pense qu’ils sont venus ici, les trois premiers Ténébreux. Et d’autres issus d’eux. À présent, moi. J’ai l’impression d’être… la bienvenue, ici. C’est une bonne lumière, Boyle. Une bonne magie.

Elle lui prit la main, examina l’endroit où la magie noire avait répandu le sang.

— Connor nous a affirmé que la plaie était propre, lui rappela-t-il.

— Je sais. La lumière bannit les ombres. Meara avait raison sur ce point. (Sans lâcher sa main, elle le regarda droit dans les yeux.) Mais c’est comme pour les serments, la lumière doit y croire.

— Et tu y crois ?

— Oui.

Elle haussa sa main libre jusqu'au visage de Boyle, se mit sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres des siennes.

Elle y croyait. Au plus profond d'elle-même, elle portait croyance et détermination. Et son cœur acceptait ce qu'elle avait compris en parcourant avec lui les allées et les petits jardins s'ouvrant au printemps, parmi les esprits et les légendes, jusqu'à ce lieu résultant d'un serment de son ancêtre.

Elle aimait. Enfin. Aimait comme elle l'avait toujours espéré. Il était celui que l'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie. Avec lui, elle devait apprendre la patience, et se laisser guider par cette seule croyance : un jour, il l'aimerait autant qu'elle l'aimait.

— Quelle est la suite du programme ? dit-elle avec son meilleur sourire.

— Il y a l'abbaye de Ross. En fait, c'est un monastère. Ross Errilly. Ce n'est pas loin, tu aimerais probablement y faire un tour.

— Allons-y !

Elle jeta un dernier coup d'œil tandis qu'ils regagnaient la camionnette, et fut certaine qu'elle reviendrait. Peut-être pour faire le chemin de croix, ou simplement pour se tenir debout sous la brise et contempler les champs.

Elle reviendrait, comme ses ancêtres étaient venus.

Mais pour l'instant, comme Boyle reprenait la route, elle regarda devant elle.

Elle aperçut bientôt le monastère, sa masse impressionnante, ses pignons pentus et la tour du clocher, les murs qui partaient dans tous les sens. Sous le ciel lourd, il donnait l'impression d'un de ces lieux, dans un vieux film, où se cachent et complotent des créatures rôdant dans l'obscurité.

Elle avait hâte de le voir de plus près.

La camionnette parcourut en cahotant une voie étroite bordée sur un côté de jolies petites maisons festonnées de jardins, où des fleurs pointaient

le nez malgré la température. De l'autre côté s'étendaient des prés où se pressaient vaches et moutons.

Devant eux, au-delà de ces scènes domestiques et pastorales, se dressaient les ruines.

— Je n'ai pas potassé, lui dit Boyle, mais je sais que le monastère est bien sûr ancien – moins que l'abbaye, mais ancien tout de même.

Elle s'approcha à pied, écoutant le sifflement du vent entre les pointes et les projections de pierre, les battements d'ailes des oiseaux, les meuglements des vaches.

La tour du clocher central se dressait au-dessus des murs sans toits.

Elle passa l'embrasure d'une porte, et du gravier crissa sous ses pas.

Des caveaux pour les morts, des pierres tombales posées à plat sur le sol.

— Je crois que les Britanniques ont mis les moines à la porte, selon leur mauvaise habitude ; puis les hommes de Cromwell, qui n'étaient pas en reste, ont fini le boulot en saccageant les lieux, qu'ils ont pillés et incendiés.

— C'est impressionnant.

Elle passa sous une arche, leva les yeux vers la tour du clocher et les oiseaux noirs qui tournoyaient autour.

Il y avait une lourdeur dans l'air – annonciatrice de pluie, décida-t-elle. Le vent soufflait par les fenêtres cintrées, sifflait dans la courbe étroite des marches de pierre.

— Ce devait être la cuisine. (Elle n'aimait pas l'écho déclenché par sa voix, mais elle se rapprocha pour plonger le regard dans ce qui semblait être une sorte de puits à sec.) Mets-toi là, demanda-t-elle en désignant l'âtre immense.

Il passa d'un pied sur l'autre, lui adressa un regard peiné.

— Les photos, ce n'est pas mon fort.

— Fais-moi plaisir. Pour une grande cheminée comme ça, il me faut un grand gaillard comme toi.

Elle prit ses clichés.

— Les franciscains devaient abattre eux-mêmes les animaux, cultiver leurs légumes, moudre leur farine. Conserver des poissons dans cette cuve.

Elle sortit de la pièce, obligée de se baisser pour passer sous les arches malgré sa taille, et gagna un endroit dégagé.

Une enfilade d'arches, des tombes, de l'herbe.

— Le cloître. Méditation silencieuse, robes de moines, mains jointes. Ils avaient l'air très pieux, mais certains avaient de l'humour, d'autres de l'ambition. Envie, cupidité, luxure, même ici.

— Iona.

Mais elle continua à avancer, s'arrêta à la base des marches où une figure du Christ était gravée dans l'arche.

— Les symboles sont importants. Les chrétiens emboîtèrent le pas aux païens, gravant et peignant leur Dieu unique comme auparavant on avait gravé et peint les dieux multiples. Ni les uns ni les autres ne comprennent que l'unique fait partie de la multitude, comme la multitude de l'unique.

Le vent fit voler ses mèches quand elle déboucha sur une étroite plate-forme. Boyle la prit fermement par le bras.

— Je suis morte ici, ou quelqu'un de mon sang. La sensation est la même. Rentrant chez elle, obligée de s'arrêter ici, trop vieille, trop malade pour continuer. Certains brûleraient volontiers la sorcière, vu l'époque, mais son pouvoir s'est fait discret, et ils l'accueillent. Elle porte le symbole, dont ils ignorent la signification. Le cheval de cuivre.

Iona referma la main sur son amulette.

— Mais lui, il sait. Il sent sa faiblesse. Il attend, il doit la rejoindre. Elle ne peut terminer son voyage. Elle le sent qui approche, convoitant ce qu'il lui reste. Il est moins puissant qu'autrefois, mais l'est encore assez. Elle n'a plus le choix à présent. Ce qu'elle doit faire, elle ne pourra le faire à la source de son pouvoir. Il murmure. Tu l'entends ?

— Viens, maintenant.

Elle se retourna. Ses yeux étaient devenus presque noirs.

— Elle n'a pas encore accompli ce qui lui incombe, et pourtant elle le doit. Elle a sa petite-fille avec elle – un tel amour entre elles, le pouvoir frémit dans la petite. Elle lui transmet ce qu'elle a, comme le fit la première Ténébreuse, comme son père l'a fait avec elle. Avec le pouvoir, elle transmet le symbole. Un fardeau, une pierre dans le cœur. Cela a toujours été un fardeau pour elle, sans joie pour rétablir l'équilibre. C'est avec chagrin qu'elle transmet le pouvoir et le symbole.

» Les corbeaux freux battent des ailes. Le loup hurle sur la colline. Le brouillard avance insidieusement à ras de terre. Elle prononce ses derniers mots.

La voix d'Iona s'éleva, portée par le vent – en irlandais. Au-dessus des masses de nuages, un grondement qui aurait pu être le tonnerre, ou le pouvoir s'éveillant. Les oiseaux tournoyants s'éloignèrent avec des cris d'effroi ; il ne resta plus que le ciel et la pierre.

— Les cloches sonnaient le glas comme si elles savaient, poursuivit-elle. La petite pleurait, mais elle sentait le pouvoir s'élever – blanc et brûlant. Fort, jeune, vital, féroce. Ainsi dut-il renoncer une fois de plus à ce qu'il convoitait. Et de nouveau, de nouveau, il attend.

Les yeux d'Iona se révulsèrent. Quand elle vacilla, Boyle l'attira contre lui.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle faiblement.

— Nom de nom !

Il la souleva de terre, descendit les marches étroites et incurvées en la portant dans ses bras, passa les voûtes en devant presque se plier en deux, puis se retrouva de nouveau à l'air libre, sous le crépitement de la pluie.

Les gouttes roulant sur ses joues furent comme un baume.

— Ça va. J'ai juste la tête qui tourne un peu. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé.

— Une vision. J'ai déjà vu Connor comme ça.

— Je les voyais, la vieille femme, la fillette baignant le visage de sa grand-mère. La fièvre… elle était brûlante, comme si elle avait eu un brasier en elle. Je les entendais toutes les deux, et lui. Je l'entendais qui essayait d'atteindre la femme, de l'attirer hors de son enveloppe corporelle. Je percevais la douleur physique et émotionnelle de la vieille dame. Elle aurait voulu, tellement voulu épargner les risques et les responsabilités à cette petite qu'elle aimait. Mais elle n'avait pas le choix, ni le temps.

Il l'écarta pour ouvrir la porte de la camionnette, la fit entrer dans l'habitacle, stupéfait de constater que ses mains ne tremblaient pas, alors que son cœur battait la chamade.

— Tu as parlé en irlandais.

— C'est vrai ? (Iona se passa les mains dans les cheveux.) Je ne me rappelle pas, pas exactement. Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris. « Tu es l'une d'eux, mais vous devez être trois. » Et quelque chose comme… (Il avait du mal à traduire.) « Cela se termine ici pour moi, et commence pour toi. » Il y avait ça, je crois, et d'autres choses que je n'ai pas comprises. Tes yeux sont devenus noirs comme ceux d'un corbeau, ta peau blanche comme la mort.

— Mes yeux…

— Ils sont redevenus comme avant, lui affirma-t-il en lui caressant la joue. Bleus comme un ciel d'été.

— J'ai besoin de plus de pratique. C'est comme d'essayer de participer aux Jeux olympiques d'équitation alors que l'on en est encore à apprendre à changer de main ou d'allure. Ce lieu est d'une grande puissance, empli d'énergie et de pouvoir.

Il avait déjà connu cela, et n'avait ressenti qu'une vague curiosité. Mais cette fois, avec elle…

— Ce lieu s'est emparé de toi, décida-t-il. Ou toi de lui.

— Ou peut-être elle, la vieille femme. Elle est enterrée ici. Il faudra revenir un jour, quand tout sera fini, pour déposer des fleurs sur sa tombe.

Pour le moment, il n’avait aucune envie de jamais la ramener ici. Comme il contournait la camionnette pour monter à son tour, la pluie s’arrêta.

— Regarde. (Elle lui prit la main, désigna de l’autre l’arc-en-ciel resplendissant derrière les ruines.) La lumière l’emporte.

Elle souriait, sincère, et, songeant aux arcs-en-ciel, elle se pencha vers lui pour l’embrasser.

— Je suis affamée.

Il ne songea à rien mais l’attira contre lui pour lui rendre son baiser, jusqu’à ce que l’image d’Iona vacillant sur cette étroite plate-forme eût disparu.

— Je connais un pub, pas loin d’ici, où ils font un fameux *fish and chips*. Et Dieu sait que j’ai bien besoin d’une pinte.

— Exactement ce à quoi je pensais. Merci, ajouta-t-elle.

— Pourquoi ?

— Pour m’avoir montré ces deux lieux extraordinaires, et pour m’avoir rattrapée avant que je tombe.

Elle regarda derrière elle le monastère, les oiseaux noirs, l’arc-en-ciel. Sa vie avait changé à jamais, songea-t-elle. Mais, à la différence de son ancêtre, elle considérait cela comme un cadeau.

Dans le confort de la cuisine, le chien à ses pieds, le feu brûlant dans l’âtre, Iona raconta à ses cousins tout ce qui s’était passé.

— Une journée bien remplie, commenta Connor.

— C’est le moins qu’on puisse dire.

— Trois événements, si c’est le bon terme, en un seul jour ! (Branna, les cheveux toujours relevés pour sa journée de travail, contempla sa tasse de thé.) Mais Cabhan n’est intervenu que dans le premier.

— Dans le dernier aussi, lui rappela Iona. Elle le sentait venir.

— Une vision du passé. Qu'il s'agisse du tien ou de celui de quelqu'un d'autre, ça reste le passé. Je ne pense pas qu'il s'aventurerait aussi loin maintenant.

Branna regarda Connor.

— Pas maintenant, non, pourquoi le ferait-il, d'ailleurs ? Dis-moi ce que tu as ressenti – avant, pendant et après cette vision.

— Avant, je ne suis pas sûre. J'avais l'impression d'avoir déjà été dans ce monastère, comme à l'abbaye, mais pas… pas radieuse, ni heureuse. Tout était sombre, douloureux. Je connaissais les lieux, je savais à quoi servait ce que je voyais, mais je comprends à présent que c'était elle, notre ancêtre. Mes pensées étaient les siennes, et certaines étaient drôlement amères. Elle se savait mourante, mais elle détestait surtout l'idée de transmettre l'amulette, le pouvoir, la responsabilité à sa petite-fille.

» Je ne me rappelle pas avoir monté les marches. J'étais là, c'est tout. La vieille femme alitée, ses cheveux gris et ses mèches blanches. Son visage, gris lui aussi, luisant de fièvre. La fillette était assise auprès d'elle, lui baignant le visage. De longs cheveux roux. Eimear – je crois que c'est ainsi qu'elle appelait sa petite-fille.

— Tu ne te souviens pas de ce que tu as dit en irlandais ? lui demanda Connor.

— Non, juste ce que Boyle en a compris. Je me rappelle le chagrin, la peur, puis la lumière éclatant dans la pièce. Un instant, un sentiment de pouvoir – débridé, immense. Comme… comme un orgasme de première classe. Puis tout est devenu gris et s'est mis à tourner. Une sensation de vertige, de faiblesse, de désorientation, puis de faim quand tout cela est passé.

— La sensation de vertige ira en s'affaiblissant, expliqua Connor. Heureusement que tu n'étais pas seule, la première fois. Tu ne t'y attendais pas, n'est-ce pas ? dit-il à Branna.

— Pas encore, non. Pas encore. Il est clair qu'elle… que tu progresses de plus en plus vite, se reprit-elle pour s'adresser directement à Iona. Je crois que c'est lié aux lieux où tu te trouves et aux personnes qui t'accompagnent. Nous sommes trois, liés entre nous, ce qui accélère la maturation de tes dons. C'est une très bonne chose. Tu seras plus forte, moins vulnérable.

— Dois-je m'attendre à d'autres surprises ?

— Tu y feras face quand elles se présenteront.

— Je voudrais revenir en arrière un instant. Le rêve. Est-ce que Boyle et moi avons partagé ce rêve parce que nous étions ensemble ?

— Le sexe. (Connor se laissa aller contre le dossier et allongea les jambes.) C'est un lien puissant. Ou du moins, ça peut l'être.

— Si j'ai des relations sexuelles avec Boyle, il peut donc être entraîné avec moi ? Mais il a été blessé. Sa main. Le poison.

— Dont tu t'es occupée comme il fallait. Ton instinct est fiable.

— Mais ça pourrait être pire, la prochaine fois.

— Tu y feras face le moment venu, lui rappela Branna. Cabhan l'a blessé, mais Boyle l'a blessé en retour. Cabhan a senti le coup – un coup venant d'un humain, dans un rêve. Ça me paraît très intéressant.

— Le venin était noir, mêlé au sang de Boyle. Je le voyais. S'il s'était répandu avant…

— Ça n'a pas été le cas, dit Branna avec une certaine brusquerie. Nous faisons face à ce qui est. Tu ne peux pas laisser des suppositions ou des émotions brouiller la réalité.

— Elle l'aime, dit Connor, posant affectueusement la main sur celle d'Iona quand elle sursauta. L'amour brouille tout, et illumine tout aussi.

— Je n'ai jamais dit… Comment sais-tu ce que je viens juste de comprendre moi-même ?

— Cela irradie de toi avec une telle force que je ne peux pas l'ignorer. (Il lui caressa de nouveau la main.) Je ne profite pas d'une porte

entrebâillée pour faire l’indiscret, elle est grande ouverte.

— Je ne lui ai rien dit. (Elle n’avait pas pu, et elle ne devait pas, songea-t-elle en se remémorant la promesse qu’elle s’était faite d’être patiente.) Je me contente de savourer. Cela fait si longtemps que je souhaite ressentir ce que je ressens pour lui, et que j’essaie. Avec Boyle, je n’ai eu ni à souhaiter ni à essayer. C’est venu tout seul.

— C’est très bien, tout ça, et il est assurément l’un des meilleurs hommes que je connaisse, mais tu ne peux pas laisser les brumes de l’amour interférer avec ce qui est en toi, l’avertit Branna.

— Nous ne voyons pas ces choses-là de la même façon, intervint Connor. Pour moi, l’amour ne fait que renforcer le pouvoir. Les lieux où Iona se trouve, les personnes qui l’accompagnent, le fait d’être avec nous, oui, tout cela entre en ligne de compte. Mais je crois que ce qu’elle ressent explique aussi en partie qu’elle progresse aussi vite. C’est comme cela qu’elle a su qu’il avait instillé du poison à Boyle, qu’elle a compris comment l’aspirer et purger la plaie alors qu’elle n’avait jamais rien fait de tel.

— Je n’essaierai pas de discuter. C’est différent pour chacun, n’est-ce pas ? L’amour, la magie, ce que nous voyons et nos réactions… Et chaque fois les choix que nous faisons. Je dirai juste que tu n’es pas ici ni avec lui depuis bien longtemps, pour déjà penser à l’amour et aux choix qu’il entraîne.

— Je l’ai su dès l’instant où je l’ai vu. Peut-être est-ce aussi un genre de vision. Je ne sais pas. Mais j’ai senti ce papillonnement, dit-elle en posant la main sur son ventre. Et cette sensation qui montait, continua-t-elle en la faisant glisser vers son cœur. Je me suis dit que c’était une attirance physique, parce qu’il était impressionnant, monté sur Alastar. Mais c’était plus que ça. Je me suis interdit d’y penser, parce que au début je le croyais en couple avec Meara.

Elle haussa les sourcils quand Connor eut un rire incrédule.

— Je ne sais pas pourquoi tu trouves ça si drôle. Ils font un couple magnifique. Grands, un physique incroyable, en pleine forme… Sans compter qu'il y a ce lien entre eux, ça a été évident pour moi dès le début.

— Bien sûr, comme entre Branna et moi. Ils sont proches comme frère et sœur, et cela depuis toujours. Mais tu as cru qu'il y avait plus entre eux, et du coup tu as repoussé ce que tu ressentais, ou aurais pu ressentir pour lui. C'est tout à ton honneur. Tout le monde n'en ferait pas autant. Je ne suis pas sûr d'en être capable.

— Le coup de foudre, c'est dans les contes de fées, dit Branna fermement.

— J'adore les contes de fées. (Avec un rire, Iona s'appuya des deux coudes sur la table, le visage posé sur les poings.) J'ai décidé que c'était juste une attirance physique, et que ça n'était pas un problème à partir du moment où Meara m'a mis les points sur les *i*. J'ai aussi décidé que je voulais juste coucher avec lui, mais jamais je n'ai ressenti ce que je ressens pour lui. Et je sais ce que c'est, je sais que c'est né dès l'instant où je l'ai vu monté sur Alastar, tous deux féroces et furieux. Je suis tombée amoureuse des deux en même temps, dès cette seconde. J'essaie d'être patiente, ce qui n'est pas du tout dans ma nature. Alastar a compris tout seul qu'il m'aimait. Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre que Boyle en fasse autant.

— Tu n'as aucun doute que c'est ce qui arrivera ? demanda Branna.

— On ne peut pas se contenter d'espérer que les choses se terminent bien. Il faut y croire. Puis y travailler, prendre les risques nécessaires. Tuer le dragon – même si je trouve qu'on leur fait injustement une sale réputation, à ces pauvres dragons –, embrasser la princesse ou le crapaud, vaincre la méchante sorcière.

— Vaincre la méchante sorcière, voilà une manière de terminer les choses qui me suffira amplement.

Elle avait tort, songea Iona. Mais Connor lui pressa la main avant qu'elle puisse ouvrir la bouche.

— J’ai du travail qui m’attend, mais nous referons des exercices plus tard, après le dîner, reprit Branna. Connor peut t’aider pour les visions, les guérisons. Le solstice se rapproche de jour en jour, et nous avons encore du pain sur la planche.

— Vous avez une idée de ce que nous allons faire ?

— Tu dis que Boyle l’a blessé, dans un rêve et avec son seul poing. Nous pouvons faire mieux que cela.

— Il faut que je retourne à la fauconnerie voir où en est la nouvelle nichée. Mais je serai de retour d’ici moins d’une heure.

— Je vais t’accompagner, dit Iona. J’aimerais donner un peu d’exercice à Alastar, même si ce n’est qu’un tour du terrain de saut d’obstacles.

— Dans ce cas, je passerai te chercher quand j’aurai fini ; nous rentrerons ensemble.

— Je peux sans doute trouver quelqu’un pour me ramener. Sinon, je t’envoie un texto.

— Parfait. Hop ! dehors tous les deux, que je puisse réfléchir tranquillement, dit Branna en se levant. Tu m’as dit que Fin devait créer un talisman pour le lit de Boyle. Vérifie qu’il s’en est occupé avant que vous l’utilisiez de nouveau tous les deux.

— Entendu.

— La prochaine fois que tu pars en rêve – toi ou n’importe lequel d’entre nous, d’ailleurs –, je veux que ce soit délibéré, et que ce soit nous qui l’attirions dans notre rêve.

*OceanofPDF.com*

# 16

Iona échangea ses chaussures contre des bottes d’équitation et prit dix secondes pour se mettre du gloss, au cas où elle croiserait Boyle. Ils étaient tous les deux pris ce soir – paperasse pour lui, sortilèges pour elle –, mais elle espérait le convaincre de faire une balade demain après le travail, peut-être suivie d’un repas au pub, et d’une nuit à deux chez lui.

Une fois dehors, elle prit Connor par le bras. L’air était frais et humide, mais indéniablement porteur du printemps, incitant les prunelliers à fleurir.

— Tu as déjà été amoureux ? lui demanda-t-elle.

— Oh oui ! d’innombrables fois, et jamais comme ce que tu décris. J’ai bien eu des bleus et des bosses au cœur, mais il n’a pas été brisé.

— J’ai aussi écopé de bleus et de bosses. Quand j’étais au lycée, je souhaitais de toutes mes forces un vrai chagrin d’amour, juste pour savoir ce que cela faisait. J’ai toujours voulu éprouver ces grands sentiments, tu sais ? L’euphorie et la chute. Ce que j’ai surtout connu, c’est le terrain plat. Choisir quelqu’un par défaut en sachant qu’il a fait de même. On se sent à jamais médiocre.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je me sens puissante, je sais où je vais. (Elle décrivit un cercle du bout des doigts, faisant danser de minuscules lumières.) Joyeuse.

— Cela te va très bien.

— Et toi ? Tu as envie de tomber amoureux ?

— Bien sûr, un jour. Elle entrera dans la pièce, très belle, très intelligente, une déesse du sexe avec un cerveau de chercheur et le caractère d'un ange. Elle cuisinera comme ma tante Fiona – insurpassable aux fourneaux –, boira pinte sur pinte au pub, et n'aimera rien tant que d'aller chasser au faucon avec moi.

— Tu demandes bien peu de choses.

Ses yeux d'un vert de mousse pétillèrent d'amusement.

— Pourquoi ne pas demander le maximum, puisqu'on ne sait jamais ce que la vie nous réserve ?

— Pas faux, dit-elle en créant une nouvelle ronde de lumières.

À l'écurie, Boyle étrillait Darling autant pour s'apaiser que pour lui faire sa toilette. Il avait renvoyé le personnel d'écurie plus tôt qu'à l'accoutumée, ayant envie d'être un peu seul. À présent qu'il n'avait plus que la compagnie de sa douce jument dans les écuries silencieuses, il pouvait faire le tri dans tout ce qui lui trottait dans la tête.

Il avait des factures à payer, des commandes à passer, et il ne tarderait pas à s'en occuper, n'est-ce pas ? Il avait toute la soirée à sa disposition, ce qui était exactement ce dont il avait besoin.

Ce qu'il voulait, rectifia-t-il.

Un homme avait besoin de temps et d'espace juste pour lui, sans femme réclamant son attention.

Pourquoi diable, dans ce cas, songeait-il à aller la chercher pour qu'elle occupe son temps et son espace ?

Une fois la paperasse terminée, s'il y avait un impératif, c'était de prendre le temps de réfléchir à ce qui s'était passé pendant la journée.

Il faudrait qu'il raconte tout ça à Fin, bien sûr, et il le ferait dès son retour. Ils en parleraient autour d'une bière, il n'y avait donc pas de place pour Iona, même s'il avait envie de la voir.

Ce qui était le cas toute la putain de journée.

Qu’est-ce que c’était que cette histoire, nom d’un chien ? Un homme incapable de garder une femme hors de son espace, encore moins hors de ses pensées ?

Ensorcelé. Il était ensorcelé par des yeux bleus, un rire facile, et un joli corps qu’il était incapable de se retenir de toucher. Et par sa foi inébranlable dans tout ce qu’il y avait de bon et de bonheur en elle, même s’il comprenait de mieux en mieux qu’ils n’avaient pas eu beaucoup de place dans sa vie jusque-là.

Découvrir qu’il voulait lui donner le bonheur et tout ce qu’il y avait de bon dans la vie le troublait plus qu’un peu. N’avait-il pas organisé toute cette journée dans ce seul but ? Ça n’avait pas fonctionné comme prévu d’un bout à l’autre, avec ces visions et cette peur bleue qui lui avaient presque valu une crise cardiaque. Mais il avait tout organisé en pensant à elle.

Il l’avait constamment en tête. Constamment.

Il était temps de se rappeler que ce dont un homme avait besoin, en fin de compte, c’était d’espace, de travail, d’un bon cheval, et d’une bonne pinte à la fin d’une dure journée.

— Ça se ramène à ça, hein, Darling ? Tout ce dont nous avons besoin, nous l’avons ici.

Dans la stalle voisine, Alastar s’ébroua et renâcla.

— Toi, je te parle pas, non mais ! Sale caractère !

— Tu en sais quelque chose, dit Fin derrière lui. Qu’est-ce que tu rumines, frère ?

Ce sacré Fin avait le don de vous arriver dessus sans crier gare, comme la fumée sortant d’une cheminée.

— Qui dit que je rumine ?

— Moi. (Fin tendit la main pour caresser l’encolure de Darling.) Tu as renvoyé tout le monde plus tôt ?

— Un peu. Tout ce qu’il y avait à faire est fait.

— Je pensais que tu serais en train de te balader avec Iona.

— Nous en avons fait assez, peut-être même trop.

— Des ennuis ? Personnels, ou du genre magique ?

— Les deux, je crois bien. Ça a commencé de bonne heure ce matin, comme tu sais, avec ce rêve où j'ai cogné sur cette maudite engeance.

— Ça t'a causé des ennuis depuis ?

Quand Fin l'agrippa par l'épaule, Boyle se contenta de continuer à brosser Darling.

— Rien de grave ni de durable. Laisse-moi te raconter la suite.

Ce qu'il fit, du début jusqu'au moment où il avait porté Iona hors du monastère.

— Je t'ai dit qu'elle s'en était occupée, grommela-t-il quand Fin lui prit la main. Connor a aussi vérifié.

— Et moi, je vérifie maintenant. (Fin examina le dos de sa main, puis la relâcha en hochant la tête.) Tu dis que tu lui as fait mal. Tu en es toujours sûr, à présent que tu as eu un peu de temps pour y repenser ?

Boyle ferma le poing.

— Je sais quand mon coup porte, mon pote.

— C'est vrai. (Fin fit les cent pas, songeur.) J'y ai réfléchi, et nous allons l'utiliser. Je vais continuer à réfléchir, mais ça, au moins, c'est acquis. J'ai une amulette de protection pour toi, avant que tu ailles te coucher. Iona vient ce soir ?

— Non. J'ai besoin d'une nuit seul, non ? J'ai du boulot, et j'ai besoin de réfléchir moi aussi, tranquillement.

Il le dit d'un tel ton que Fin haussa les sourcils.

— Vous vous êtes engueulés ?

— Non. Je l'ai sortie de ce maudit monastère, et après ça elle a englouti du *fish and chips* comme si elle criait famine. Je l'ai emmenée à la baie de Clew, puisqu'elle voulait voir l'eau, et puis elle a aperçu d'autres ruines, et

un cimetière ; elle y a fait un tour, mais ces endroits-là n'ont pas eu le même effet sur elle. Encore heureux.

— Elle réagit bien, pour quelqu'un qui a découvert tout ça plus tard que la plupart d'entre nous.

— Je suppose. Et c'est pas rien à digérer, malgré son appétit. Moi, je me pose des questions.

— Je t'écoute, dit Fin en l'invitant du geste à continuer.

— Je la veux ici, même quand je ne veux pas. Ou bien je me dis que je ne veux pas, et en fait je veux. (Ce qu'il disait semblait complètement insensé, même à ses propres oreilles, mais il ne pouvait plus s'arrêter.) Je n'ai jamais trop aimé que des femmes viennent chez moi, vu qu'elles ont tendance à faire des histoires et à laisser des trucs derrière elles, ou à apporter leur bazar et à changer la façon dont je m'organise.

— Hum. Et elle ?

— Ben non. C'est suspect, n'est-ce pas ? répondit Boyle en ponctuant sa question d'un geste de l'index, comme s'il venait de conclure brillamment une démonstration.

— Donc, si elle fait ce que tu dis, elle empiète sur ton territoire. Et si elle ne le fait pas, c'est suspect ? *Mo deartháir**, tu débloques complètement.

— Pas du tout. (Insulté, Boyle haussa le ton.) Ce n'est pas débloquer que de se demander si elle ne mijote pas quelque chose. Elle a parlé de mariage, figure-toi. D'un mariage à l'abbaye de Ballintubber.

— Un lieu célèbre pour ce genre de cérémonie. Tout en parcourant le chemin de croix, elle t'a demandé en mariage ? Je ne vois pas d'anneau à ton doigt, ni à ton nez.

— Rigole tant que tu veux, n'empêche que je me pose des questions. Je pense trop à elle. C'est pas confortable. J'ai jamais eu quelqu'un comme elle dans mon lit. Jamais. Si bien que je passe la nuit avec elle, ou elle avec moi, et puis on prend le petit déjeuner, et on part au boulot. Il faut bien que

je bosse, non ? Eh bien ! même là, je l'ai toujours en tête. Et ça me tape vraiment sur le système, maintenant que je le dis, là, tout haut.

— Je vois ça. Forcément, ce n'est pas supportable d'avoir une femme jolie comme un matin de printemps, aussi fraîche et aussi douce, qui monopolise ton temps et ton attention.

— J'ai ma vie, non ? rétorqua Boyle à qui la réponse de Fin donnait de plus en plus l'impression de… débloquer. Et j'ai bien le droit de trouver que ma vie est… était très bien comme elle était.

— Aussi sûr que je suis là devant toi, j'échangerais volontiers ma place contre la tienne si c'était possible, afin d'avoir dans la tête et dans le cœur une femme qui ne demande pas mieux que de m'avoir dans les siens. Mais, naturellement, tu as parfaitement le droit de préférer vivre ta vie sans la partager avec une femme douce, fraîche et jolie.

— Elle est plus que ça, et tu le sais très bien. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme elle, et pourtant je vous connais, Branna, Connor et toi. Mais quand ça la prend, c'est incroyable. Ça me coupe le souffle. Je ne comprends pas pourquoi.

— J'ai une hypothèse.

— Ah ouais ? Et c'est quoi, ton hypothèse ? dit Boyle en imitant le geste de Fin pour l'inviter à répondre.

— Je dirais que tu es amoureux.

— Bien sûr, tu m'aides, tiens ! (Boyle résista à l'envie de lui balancer l'étrille à la figure, uniquement parce qu'il aurait effarouché Darling.) Je te le dis : elle s'est immiscée dans ma tête, dans ma vie, dans mon lit, si bien que c'est à peine si j'ai une minute à moi. Je me suis absenté une journée du travail ! ce que je ne fais jamais, comme tu le sais très bien, pour lui montrer tout le comté de Mayo et celui de Galway. Même quand je dors, je ne peux pas m'éloigner d'elle. Je crois qu'elle m'a jeté un sort.

— Allons donc !

Mais Boyle avait le mors aux dents.

— Elle est venue tard à la magie, comme tu le disais, et elle est emplie de son pouvoir. Eh bien ! je suis sûr qu'elle a créé un philtre d'amour pour que je ne puisse plus m'en dépêtrer.

— Foutaises. Même si elle l'avait voulu, et j'en doute, Branna ne l'y aurait jamais autorisée.

— Branna ne sait pas tout, grommela Boyle en jetant un regard noir à Alastar, qui venait de décocher un coup de sabot dans la cloison. C'est nouveau pour elle – pour Iona –, elle teste pour voir jusqu'où elle a pied, si je peux dire. Et ses tests, elle les fait sur moi, si bien que je me retrouve complètement emberlificoté entre les balades à pied, et les balades à cheval, et les balades en camionnette, et le petit déjeuner à préparer après qu'elle a passé la nuit entortillée autour de moi comme une liane. Donc voilà. Si elle m'a ensorcelé, il faut que tu détruises ce philtre.

— C'est ce que tu penses ? (Iona s'approcha d'eux silencieusement.) Je suis désolée, tu étais trop occupé à hurler pour m'entendre entrer. Tu as vraiment une haute opinion de toi-même, Boyle, et une piètre opinion de moi.

— Iona…

Elle recula, relevant fièrement la tête.

— Tu me crois vraiment si faible, triste et pitoyable que je voudrais quelqu'un qui ne voudrait pas librement de moi ? Que je serais prête à utiliser la magie pour t'ensorceler et te forcer à passer du temps avec moi, à éprouver quelque chose pour moi ?

— Je m'efforce juste de comprendre ce qui se passe.

— Tu t'efforces. (Ses yeux s'emplirent de larmes, donnant à Boyle l'envie de jurer contre lui-même, mais elle se maîtrisa.) Je sais combien s'occuper de moi exige d'efforts. Je vais donc te faciliter les choses. Ce n'est pas nécessaire, et il n'y a pas de philtre d'amour. J'ai trop de respect pour ce que je suis pour me servir de mon pouvoir d'une façon aussi mesquine et égoïste. Et je t'aime trop pour jamais me servir de toi.

Chacun des mots d’Iona lui enfonçait un couteau dans le cœur.

— Viens avec moi là-haut, qu’on en parle.

— Je n’ai plus rien à dire, et je n’ai vraiment pas envie de parler avec toi pour le moment. (Elle se détourna délibérément.) Fin, tu peux me raccompagner, s’il te plaît ?

— Je vais t’emmener… commença Boyle.

— Non. Pas question. Je n’ai pas envie d’être avec toi. Je peux appeler Connor si tu n’es pas disponible, Fin.

— Si, bien sûr.

— Tu ne vas pas partir comme ça…

— Ah non ?

Elle lui lança un regard si malheureux et furieux tout à la fois qu’il ne trouva rien d’autre à dire quand elle tourna les talons et sortit.

— Laisse-la pour le moment, dit Fin tout bas, et profite d’avoir tout le temps et l’espace que tu voulais pour apprendre à ramper dans les règles.

— Et merde !

— Tu as certainement merdé.

Fin se dépêcha de rattraper Iona et lui ouvrit la portière.

— Il n’a jamais eu ce genre de sentiments pour quelqu’un, commença-t-il.

— N’essaie pas d’arranger les choses, s’il te plaît. En fait, si tu veux me faire une faveur, ne dis rien. Rien du tout. Je veux juste rentrer à la maison.

Il fit ce qu’elle lui demandait et garda le silence pendant le court trajet. Il sentait son chagrin, telle une pulsation émanant d’elle, aiguisant l’atmosphère de l’habitacle à tel point que cela semblait un miracle qu’il ne fasse pas couler le sang.

L’amour, comme il le savait trop bien, pouvait vous mettre en pièces sans laisser de cicatrices visibles.

Il s’arrêta devant la maison. Un filet de fumée sortant de la cheminée dessinait des volutes dans l’air, et une incroyable palette de couleurs

florales chatoyait dans la pénombre du crépuscule. Quelque part à l'intérieur se tenait Branna, aussi distante que la lune.

— Tu veux que j'entre ?

— Non. Merci de m'avoir ramenée.

Quand elle ouvrit la portière pour sortir, il se contenta de lui toucher la main.

— Tu n'es pas difficile à aimer, *deirfiúr bheag**, mais, pour certains, l'amour est un territoire étrange et tourbeux.

— Il peut faire attention où il met les pieds, dit-elle d'une voix qui restait ferme malgré ses lèvres tremblantes. Mais il ne peut pas reprocher à quelqu'un d'autre de l'avoir entraîné.

— Tu as raison. Je suis désolé que tu aies entendu…

— Tu n'as pas à être désolé. Mieux vaut voir les choses en face, et savoir que l'on est une idiote, que de garder les yeux fermés et de continuer à se conduire comme telle.

Elle sortit rapidement. Il attendit qu'elle soit entrée dans la maison pour démarrer. Il regrettait presque de ne pas être amoureux d'elle, pour lui montrer ce que c'était que d'être chérie.

Puisque ce n'était pas possible, et puisque ce n'était probablement pas une bonne idée de rentrer pour taper à coups de marteau sur cette tête de lard de Boyle, il allait passer chercher Connor. Ils se réuniraient à trois autour d'une bouteille de whiskey, et soûleraient Boyle à la place, comme le font les bons copains.

Iona entra dans la maison. Elle n'avait aucune intention de pleurer sur l'épaule de Branna, ni sur celle de qui que ce soit d'autre. Elle n'avait d'ailleurs aucune intention de pleurer. Elle allait au contraire préserver sa colère, ce qui lui permettrait de survivre au plus gros de la tempête.

Elle fila tout droit dans la cuisine, où Branna était attablée avec son énorme grimoire couvert de cuir brun ouvragé et soigneusement entretenu, ainsi qu'un iPad, un carnet, et plusieurs crayons bien taillés.

Branna leva les yeux et pencha la tête d’un air interrogateur.

— Eh bien quoi ! tu as fait demi-tour à peine arrivée, pour revenir ici ?

— Oui. Je vais me servir un très grand verre de vin. Tu en veux un ? demanda-t-elle en allant prendre la bouteille.

Cette fois, Branna plissa les yeux.

— Ce n’est pas de refus. Que s’est-il passé ? Une nouvelle rencontre avec Cabhan ?

— Il n’y a pas que Cabhan et ses putains de maléfices anciens dans la vie.

Comme elle l’avait annoncé, elle se versa un énorme verre de vin, puis servit un autre un peu moins plein à sa cousine.

— Ce changement d’humeur est intervenu en moins de vingt minutes. Ton cheval n’était pas content de te voir ?

— Je ne suis même pas allée jusqu’à Alastar, ce qui est une raison de plus d’être furax. Je n’ai même pas vu mon cheval ni fait ma balade. (Elle tendit son verre à Branna, puis trinqua.) *Sláinte**.

Comme Iona s’effondrait sur une des chaises, Branna but une gorgée de vin, tout en examinant sa cousine. Elle était certes en colère, mais blessée aussi. D’un ton volontairement désinvolte, Branna continua.

— Ni Cabhan ni ton cheval, qu’est-ce qui nous reste ? Voyons voir, est-ce que ça pourrait être Boyle ?

— Ça se pourrait, en effet. Quand je suis entrée dans l’écurie, il était en train de se plaindre à Fin que c’était vraiment trop malcommode pour lui de m’avoir tout le temps dans les pattes, dans son espace. Et dans son lit, « entortillée autour de lui comme une liane », dixit Mr McGrath.

— C’est un idiot, et j’espère qu’il a reçu ton pied aux fesses. Les hommes peuvent se montrer abominables, surtout quand ils s’y mettent à plusieurs.

— Oh ! il ne s’est pas arrêté là, comme si ça ne suffisait pas. Il a décidé que puisque j’avais réussi à m’insinuer dans sa vie, dans sa tête et dans son

lit, c’est que j’avais utilisé un philtre d’amour.

— Foutaises ! (La compassion qu’elle avait veillé à voiler laissait place à la stupéfaction devant cette insulte.) Il devait plaisanter, essayer de faire marcher Fin, qui l’avait sans doute taquiné.

— Il ne plaisantait pas, Branna. Il était furieux, il hurlait. C’est pour ça qu’il ne m’a même pas entendue entrer. Et à ce moment-là, il disait – très fort – qu’il n’avait quasiment plus une minute à lui depuis que je m’étais pendue à son cou et que je lui avais jeté un sort. Que tout ça, c’était nouveau pour moi, que je testais pour voir jusqu’où j’avais pied, et que j’avais décidé de pratiquer mes tests sur lui, en créant un philtre d’amour. Il a demandé à Fin de le détruire.

— Quels jobards que ces deux-là !

— Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais je suppose que c’est une insulte, alors très bien. Sauf que pour Fin, non. Lui aussi a dit que c’étaient des foutaises.

— Enfin une bonne nouvelle. On ne va pas être obligées de le transformer en limace pour le noyer dans la bière.

Iona essaya de rire, mais chaque fois cela s’étranglait quelque part au passage.

— J’aime bien ce mot, *foutaises*, je vais me mettre à l’utiliser souvent. *Foutaises, foutaises, foutaises.*

Ses yeux s’embuèrent, sa gorge la brûlait. Alors elle secoua la tête et avala une gorgée de vin.

— Non, non, non ! Je ne vais *pas* pleurer. Il faut que je reste furax.

— Tu as parlé à Boyle, ou tu t’es contentée de transformer son pénis en une petite verrue ridicule ?

— Je lui ai parlé. (Elle essuya une larme qui avait réussi à se faufiler.) Je lui ai dit que je me respectais trop pour utiliser la magie afin d’obliger quelqu’un à me vouloir. À m’aimer. Il a essayé de se trouver des excuses.

Des foutaises, hein ? J’ai demandé à Fin de me ramener, et c’est ce qu’il a fait. Il s’est montré gentil.

Il pouvait l’être, songea Branna, d’une immense gentillesse. Avec certains.

— Je suis contente qu’il ait été là. Je ne vais pas trouver des excuses à Boyle. Ce qu’il a dit était dur et insultant sans raison pour les gens comme toi et moi. Et c’est d’autant plus douloureux que tu éprouves de tels sentiments pour lui. Tout ce que je peux dire, c’est qu’il lui arrive d’être d’une humeur noire, bourru aussi, mais que je ne l’ai jamais vu faire du mal à quelqu’un comme il t’en a fait ce soir. Je crois qu’il est complètement pris au dépourvu par les sentiments qu’il éprouve pour toi.

— Il n’en veut pas. Je ne vais pas pleurer à cause de quelqu’un qui ne veut pas éprouver de sentiments pour moi. Je vais peut-être m’enivrer un peu, mais certainement pas pleurer.

— Ça me paraît très raisonnable. (La sonnerie du téléphone de Branna retentit.) C’est Connor. Je te demande une seconde. Tu es où ? dit-elle en décrochant. Elle est là, oui. Non, nous nous passerons très bien de toi, vu que tu es un homme, n’est-ce pas ? C’est le mieux. Et quand je voudrai tes merveilleux conseils, je te les demanderai. C’est ça, passez la soirée comme les trois ânes bâtés que vous êtes, et tu peux dire à Boyle de ma part qu’il a bien de la chance que je ne le transforme pas en âne pour le restant de sa vie.

Elle raccrocha.

— Fin est passé chercher Connor à la fauconnerie. Je suppose que tu as compris : je lui ai dit de rester là-bas, tant les hommes peuvent compliquer les choses. J’ai bien envie d’appeler Meara, sauf si tu préfères que je m’abstienne. Nous pourrions passer la soirée à boire du vin et à dire toutes les horreurs et les vérités que les hommes méritent, sans avoir aucun d’entre eux dans les pattes.

— Ce serait sympa. Réellement. Mais tu travailles.

— Je m’y remettrai plus tard.

— Tu me plains.

— Je serais une drôle de fille si je ne te plaignais pas. Mais je suis autant en colère que toi : pour toi, pour moi, pour toutes les magiciennes et toutes les femmes qui se respectent. Un philtre d’amour ! Mon cul.

Quand Connor et Fin entrèrent dans la maison, Boyle faisait les cent pas dans le séjour de Fin.

— Qu’est-ce qui t’a pris tout ce temps ? commença-t-il avant d’apercevoir Connor. Ah ! te voilà. Avant que tu me sautes dessus, je n’avais aucune idée qu’elle était là, et j’étais juste en train de pester. J’ai tout de même bien le droit de pester dans ma propre écurie.

— Une question, avant que l’on aille plus loin, dit Connor en levant un doigt. Es-tu en train de dire qu’Iona a utilisé la magie pour te piéger ? Un philtre d’amour ?

— Je l’ai dit, et tu le sais parfaitement, mais ce n’est pas ce que je dis maintenant. Je piquais une rogne, c’est tout. Ou presque.

— Tu crois qu’elle a utilisé la magie avec toi ?

— Non, pas quand je…

— « Non » me suffit pour l’instant, répondit Connor. « Non » m’évite d’avoir à te mettre mon poing dans la gueule, ce qui t’amènerait à me réduire en chair à saucisse, alors que je préférerais boire une bière. Bon sang, Boyle ! tu nous connais, tout de même, tu sais qu’il y a des limites que nous ne franchissons pas. Tu devrais deviner qu’il en va de même pour Iona.

— Je le sais bien. C’est juste… Oh, et puis merde ! balance-moi ton poing dans la gueule. Je ne te frapperai pas, puisque je l’ai bien mérité.

— Il n’y a aucune satisfaction à frapper dans ces conditions-là.

— Je vais le faire pour toi, proposa Fin.

— Toi, tu n’es pas son cousin ! rétorqua Boyle, avant de lever les mains et de présenter son menton. Vas-y ! balance.

Fin se contenta de sourire.

— Je mets ton offre de côté pour plus tard, et je te balancerai mon poing au moment où tu t’y attendras le moins.

— Pourquoi n’ai-je pas pensé à ça ! dit Connor en se débarrassant de sa veste. Je veux ma bière, et après ça tu me raconteras ce que tu comptes faire pour te réconcilier avec Iona.

— Si elle voulait bien être raisonnable…

— T’as tout faux, mon pote. (Connor se laissa tomber sur le grand canapé en cuir.) Des chips pour accompagner la bière ?

— Je m’en occupe. Il y a des steaks, et Boyle n’aura qu’à s’occuper de les faire cuire un peu plus tard, décida Fin. Histoire de s’entraîner à être humble et contrit.

— Écoute ! (Boyle s’assit et se pencha en avant.) Tu m’as demandé si je le pensais vraiment ? J’ai dit non, et voilà, on en reste là. On est raisonnables.

— Et tu en attends autant d’elle ?

— Je piquais une rogne, insista Boyle. Quand elle se sera calmée, je lui dirai que j’étais juste… comment dit-on ? juste en train de me défouler, voilà, et que ça ne voulait rien dire. C’est tout.

Connor resta un instant silencieux, puis leva les yeux vers Fin, qui revenait chargé de bouteilles de Smithwick’s et d’un sac de chips.

— Je sais qu’il n’est pas né de la dernière pluie et qu’il a déjà fréquenté des femmes, dit Connor sur le ton de la conversation. Je l’ai vu, de mes yeux vu, et j’en ai même rencontré quelques-unes. Sans ça, je jurerais que cet homme vient de sortir d’une caverne à l’âge adulte sans jamais avoir eu le moindre contact avec la gent féminine.

— Hé ! fiche-moi la paix.

— Ramper, je ne vois que ça.

Fin lança une bière à Connor, une autre à Boyle, et se laissa tomber sur le canapé, posant les pieds sur l'immense table basse qu'il avait trouvée lors d'un de ses voyages.

— Pas question !

— *Mo deartháir**, je suis sûr que tu le feras tôt ou tard. Je suis prêt à parier cent euros. Il est complètement dingue d'Iona, dit-il à Connor.

— Raison de plus pour qu'il se plante sur toute la ligne, non ?

— Je ferais mieux d'aller la voir maintenant, qu'on en finisse tout de suite.

— Je ne te le conseille pas, dit Connor en prenant une poignée de chips. Elle est avec Branna, et ma sœur ne t'a pas trop à la bonne en ce moment. Je suis sûr qu'elle va appeler Meara à la rescousse, si bien qu'elles seront trois à te maudire en pensée, pour le moins.

— Nom de Dieu ! je vois pas comment je peux nous rabibocher si elle refuse de me parler, et si elle est gardée par une magicienne et par une femme à la langue aiguisée comme un rasoir !

— Résigne-toi à mariner dans ton jus ce soir, et peut-être un jour ou deux de plus, lui conseilla Fin. Après ça… je crains que les fleurs ne suffisent pas, cette fois-ci.

— C'est une romantique, notre Iona, dit Connor en s'interrompant pour avaler une longue gorgée de bière, mais les fleurs, c'est misérable, compte tenu de l'insulte.

— Je ne l'ai pas insultée ! commença Boyle, avant de se mettre à jurer et à boire sa bière. Bon, d'accord, je l'ai insultée. Je le reconnais. Reconnaître que j'ai eu tort et présenter des excuses, ça devrait suffire.

Fin se laissa glisser en position semi-allongée.

— Je suis forcé de reconnaître que tu as raison à propos de la caverne, Connor, même si cela me chagrine. Iona n'est pas un homme, frère, alors ne compte pas t'en tirer avec un : « Désolé, mon pote. Je t'offre une bière ? »

Des fleurs, puisqu'elle est romantique, et un petit quelque chose de bien brillant pour montrer que tu comprends la gravité de ta faute.

Stupéfait, Boyle se redressa dans son fauteuil, droit comme un cierge.

— Non, mais ça va pas ! Je ne vais pas lui acheter un bijou juste parce que je piquais une rogne alors qu'elle était même pas censée être là ! Je ne le ferai pas. (C'était une question de fierté et de force de caractère, non ?) C'est du chantage.

— Penses-y plutôt comme à un investissement, suggéra Fin. Bon sang, Boyle, ça ne t'est jamais arrivé de t'embourber jusqu'au nombril avec une femme et de devoir ensuite te tirer de là ?

— Si j'ai eu tort, je dirai que j'ai eu tort, répondit-il d'un air buté. Et si ça ne suffit pas, eh bien ! voilà, ça ne suffira pas. Je ne suis jamais sorti avec une femme qui comptait pour moi, et…

— Et elle, elle compte, conclut Connor.

— Ça paraît évident. (Il contempla sa bière d'un air morose.) Je vais certainement pas lui acheter des fleurs et des bijoux pour arranger les choses. Je lui présenterai des excuses, parce que je suis vraiment désolé qu'elle ait fait cette tête-là à cause de moi. Furax, c'est pas grave. On crie un bon coup, et c'est fini. Mais je l'ai blessée, et je le regrette.

» Je vais m'occuper des steaks, ajouta-t-il en se levant.

— Complètement dingue d'elle, répéta Fin après que Boyle fut sorti.

— Et paniqué, ce qui serait plutôt drôle s'il n'y avait pas cette embrouille. Elle lui pardonnera, parce qu'elle a le cœur tendre et qu'elle est complètement dingue de lui, elle aussi. Mais elle ne rayonnera plus tant qu'il ne lui rendra pas ce qu'elle lui donne si volontiers.

— De quoi parles-tu ?

— De l'amour, donné librement et sans conditions. Les fleurs, les bijoux, ça la fera sourire quand elle sera prête. Mais il faudra qu'il se donne tout entier pour qu'elle rayonne de nouveau.

— C'est ce qui nous fait tous rayonner, dit Fin.

Dans le séjour de Branna, éclairé de bougies et réchauffé par un feu de tourbe dans l'âtre, Iona était blottie dans un coin du canapé. Meara était non seulement venue, mais elle avait apporté une pizza et de la glace.

— De la pizza, de la glace aux cookies, du vin, des filles… on ne fait rien de mieux, dit Iona en levant son verre pour trinquer.

— J'ai toujours de la pizza et de la glace au congélateur pour ce genre de crise.

— Parfait. Nous devrions toutes être lesbiennes.

— Parle pour toi.

Amusée, Meara prit une deuxième part.

— Les Amazones étaient probablement lesbiennes. Ou du moins certaines. C'est ce que j'ai pensé la première fois où je t'ai vue.

S'étouffant avec sa bouchée de pizza, Meara avala une gorgée de vin.

— Tu m'as aperçue, et ta première pensée a été : Tiens ! une lesbienne.

— Une Amazone. Je ne pensais pas à ton orientation sexuelle, jusqu'à ce que je te voie avec Boyle et que je m'imagine que vous étiez en couple, même si je me trompais. Une Amazone, répéta Iona. Grande, belle, bien bâtie. Je suis éméchée. (Elle sourit à Branna.) Merci.

— De rien.

— Nous pourrions toutes être des Amazones.

— Tu es un peu petite pour ça, fit remarquer Meara.

— Il devait bien y avoir des avortons parmi les portées.

— Petite mais formidable, à ce qu'on dit, ajouta Branna.

— Exactement ! Tu as vu ce que je sais faire ?

Elle fit jaillir une boule de feu instable dans sa main.

— Mieux vaut ne pas jouer avec le feu, ou la magie, quand on est éméché, conseilla Branna.

— Tu as raison. (Elle la fit disparaître.) Mais je peux le faire, c'est ce qui compte. Je peux prendre soin de moi. Je vais m'acheter une voiture, comme ça, quand je voudrai me balader dans le coin, je n'aurai pas besoin

d’une foutue camionnette. Je suis puissante, je sais où je vais. Je n’ai pas besoin d’un homme.

— Si nous étions des Amazones, nous les utiliserions juste pour le sexe, ou pour toute autre fantaisie, avant de les jeter dehors ou de les tuer.

Iona hocha la tête.

— Faisons ça. Pas les tuer, c’est un peu extrême. Mais le sexe et les autres fantaisies. J’aime vraiment le sexe.

— Trinquons à ça ! dit Meara en levant son verre et en buvant, avant de jeter un coup d’œil à Branna.

— Tu ne bois pas au sexe ?

— Je veux bien porter un toast, mais je n’ai pas pratiqué depuis des lustres !

Iona soupira, légèrement ivre.

— Tu pourrais avoir des relations sexuelles avec n’importe qui. Tu es tellement belle.

— Merci beaucoup, mais n’importe qui ne m’attire guère.

— Elle est difficile sur ce point, ajouta Meara.

— Moi aussi, ou du moins jusqu’à maintenant. Je crois que je vais arrêter. Le sexe avec Boyle, c’était spectaculaire.

— Raconte ! commenta Meara. Et je ne plaisante pas. J’ai tout mon temps.

Iona se mit à rire, but une nouvelle gorgée.

— Brûlant, frénétique, humide de sueur et du reste. Comme si le monde allait prendre fin d’une minute à l’autre et que l’on devait absolument se posséder avant ça.

— Ah ! je n’ai pas expérimenté cette variété depuis longtemps.

— Terminé. (Iona balaya l’air de la main.) Maintenant, l’heure est au cynisme, parce que l’amour, ça craint. Qui en a besoin quand on a de la pizza, de la glace, des filles, et du vin à gogo ?

— Pour moi, ça a toujours été le glaçage sur le gâteau.

Iona pointa un index vengeur en direction de Meara.

— Le glaçage, ça fait grossir, et ça donne des caries.

— C’est un risque, c’est sûr, mais… Reste qu’il faut préparer le gâteau, non ? Et faire en sorte qu’il soit bon. Après ça, on peut décider d’ajouter un glaçage, ou pas.

— L’amour en option ?

Non, se dit Iona. Non. L’amour vous tombait dessus sans vous donner le choix.

— Mais comment choisit-on l’option ? On a préparé son gâteau, on l’a devant soi et on se dit qu’il est joliment bon, que c’est suffisant. Et puis voilà qu’on a à peine le temps de battre des paupières que tout ce merveilleux glaçage lui tombe dessus, venu de nulle part.

Meara haussa les épaules.

— Tu peux toujours t’en débarrasser.

— On peut, reconnut Branna. Mais on enlève une partie du gâteau avec, et on n’enlève jamais tout le glaçage.

— C’est triste, murmura Iona. Triste et vrai. Pas question d’être tristes ! Je refuse. Il nous faut de la musique, décida-t-elle. Tu veux bien jouer, Branna ? J’adore t’entendre jouer.

— Pourquoi pas ? dit Branna en se levant. Je suis d’humeur à jouer. Je vais aller prendre mon violon, et toi, Meara, accorde tes tuyaux.

Iona se leva pour tisonner le feu quand Branna sortit.

— Je connais la réponse de Branna, parce que je l’ai vue avec Fin, et que j’ai entendu leur histoire. Mais toi, tu as déjà été amoureuse ?

— Autant garder la même métaphore, hein ? J’ai plongé le doigt dans le bol de glaçage, et j’ai goûté une ou deux fois, mais rien de plus. (Assise à l’autre bout du canapé, Meara changea de position.) Tu sais, Boyle peut se conduire comme un véritable idiot.

— Branna l’a traité de jobard.

— Vrai aussi, comme pour la plupart des hommes. Sans compter que nous avons nous aussi nos moments de grande stupidité, même si cela me peine de le reconnaître. Quant à Boyle, ça fait longtemps que je le connais, et jamais je ne l'ai vu regarder une autre femme comme il te regarde.

Elle en était convaincue. Elle l'avait senti. Mais…

— J'aimerais que ça puisse suffire. Mon problème, c'est que je veux plus.

— Pourquoi est-ce un problème ?

— C'en est un quand on ne l'obtient pas.

Elle se laissa retomber sur le canapé quand Branna entra avec son étui à violon.

— Il est dehors, dit Branna.

— Boyle ?

Et son cœur aussitôt s'emballa, idiote qu'elle était.

— Non. Cabhan.

Cette fois-ci, ce furent ses nerfs qui tressautèrent tandis que Meara et elle se mettaient debout.

— La maison est complètement entourée de brouillard, qui se presse jusqu'aux fenêtres tel un voyeur.

— Qu'allons-nous faire ? (Iona le voyait à présent, ce rideau gris, comme elle s'approchait de la fenêtre avec ses amies.) Nous ne pouvons rester sans agir.

— Bien entendu. Nous allons faire de la musique, dit Branna calmement en sortant son violon et l'archet. Il ne peut pas franchir la protection que j'ai érigée autour de cette maison. Alors nous allons continuer à boire du vin et jouer de la musique. Et il pourra aller se faire voir ailleurs !

— Quelque chose de vif, alors. (Meara dressa son majeur en direction de la fenêtre avant de se détourner.) Un air à danser. Histoire de voir si je peux apprendre quelques pas à Iona.

— J’apprends vite, répondit-elle, s’adressant autant à ce qui rôdait dehors qu’à Meara.

*OceanofPDF.com*

# 17

La gueule de bois la réveilla, les tempes lui battant, battant, battant au même rythme régulier que le bang, bang, bang au centre de son crâne.

Elle avait connu pire, se dit Iona, mais de peu.

Elle envisagea de disparaître sous la couette et d'essayer de dormir jusqu'à ce qu'elle se sente mieux, mais elle ne pouvait pas – ne voulait pas – manquer le travail. Prudemment, elle ouvrit les yeux, puis cligna les yeux en apercevant la fenêtre du séjour.

Elle n'était pas dans son lit, mais sur le canapé, bien bordée sous un joli plaid dans des tons violets. Cela lui revenait. Elle s'était allongée sur le canapé après avoir dansé à en perdre le souffle, et après s'être jointe à ses amies pour une ou deux chansons.

Elle n'avait pas leurs qualités vocales, mais elle connaissait les paroles grâce à Nan et était capable d'harmonies décentes.

Sans compter que c'était sympa. Et un défi, qui plus est, de chanter alors que le brouillard étendait ses tentacules au-dehors.

Elle avait bu, mangé, parlé, ri, puis chanté et dansé, et ainsi survécu aux premiers assauts du chagrin. À présent, elle avait une gueule de bois pour la distraire, ce qui était très bien.

Elle n'avait pas pleuré – ou trop peu pour que cela compte –, ce qui était encore mieux.

Elle allait avaler trois ou quatre litres d'eau, une boîte ou deux d'aspirine, s'obliger à manger quelque chose. Passer quelques jours sous la

douche. Encore mieux.

Et elle travaillerait pour faire passer le reste.

Quelque part entre le premier et le dernier verre de vin, elle avait décidé qu'elle irait aux écuries comme d'habitude. Elle n'allait pas s'humilier et abandonner un travail qu'elle adorait sous prétexte que son patron – son amant – lui avait brisé le cœur, un cœur bien trop fragile.

S'il voulait qu'elle s'en aille, il devrait la mettre à la porte.

Elle se leva, gagna d'un pas traînant la cuisine. Elle avait avalé de l'eau et de l'aspirine, songeait à essayer du pain grillé, quand Meara entra à son tour, irritante au plus haut point avec son teint rose et ses yeux vifs.

— Un peu mal au crâne ce matin, Iona ?

Iona lui décocha un regard aussi noir que possible.

— Comment fais-tu pour y échapper ?

— Oh ! j'ai une tête d'airain et un estomac en acier nickelé, dit-elle d'un ton enjoué en mettant le café en route. Je ne me rappelle pas avoir jamais souffert après une nuit de beuverie.

— Je te déteste.

— Qui pourrait te le reprocher ! Nous t'avons laissée là où tu es tombée, hier soir. Ça semblait la meilleure solution. Comme j'avais apporté de quoi me changer, au cas où l'on boirait toute la nuit, j'ai dormi dans ta chambre. Il te faut du café et quelque chose à manger. Ça te fera du bien. Du porridge, je pense.

— Vraiment ? dit Iona avec une grimace.

— C'est bon, et sain. Je vais le préparer, vu que Branna ne doit pas être encore levée.

— Elle aussi a une tête d'airain et un estomac en acier nickelé ?

— Sans doute, oui. Mais elle se surveille quand elle boit. Elle est du genre à toujours rester lucide. Tiens, dit-elle en versant une tasse de café. Quand elle sera levée, demande-lui sa potion contre le mal de crâne. Elle en a une réputée.

— Tant mieux. J’aimerais autant avoir les idées claires en arrivant au boulot.

— Tu as décidé de continuer à bosser ? Bravo ! dit Meara en lui donnant une légère bourrade.

— Je ne vais pas me priver d’un travail que j’adore, ou passer mon temps à pleurnicher dans un coin. J’ai besoin de ce boulot, alors il faudra que nous trouvions le moyen de collaborer, sauf s’il me licencie.

— Jamais il ne ferait ça. Il n’est pas si dur, va.

— Je sais. De toute façon, le soleil brille peut-être pour l’instant, mais le brouillard peut nous tomber dessus à tout moment. Tant que nous aurons à faire face à ce genre de choses, nous devrons mettre le reste de côté. Pas de brèche dans notre cercle, comme on disait l’autre soir.

— Tu as du cran, approuva-t-elle en lui tapotant l’épaule.

— Si tu comptes vraiment préparer du porridge, je vais monter prendre une douche, histoire de noyer un peu ma gueule de bois, et puis m’habiller. (Elle hésita, puis prit Meara dans ses bras pour la serrer contre elle.) Branna et toi, vous m’avez aidée à survivre à une nuit plutôt rude.

— Eh quoi ! c’est à ça que servent les amies, non ?

Quand elle sortit de la douche, le marteau-pilon s’était un peu calmé dans sa tête. Mais un examen objectif de son visage dans le miroir lui montra qu’elle avait encore besoin d’aide. Au lieu de se maquiller à la va-vite, comme elle le faisait d’ordinaire quand elle travaillait, elle prit son temps et s’appliqua. Elle ne voulait pas que Boyle croie qu’elle avait les joues pâles et les yeux cernés à cause de lui, même si c’était le cas indirectement, puisqu’elle avait trop bu pour amortir la douleur.

Décidant qu’elle avait fait de son mieux avec ce qu’elle avait à sa disposition, elle s’habilla et descendit affronter le porridge.

Elle trouva Branna en pyjama, les yeux ensommeillés, buvant son café tandis que Meara beurrait du pain grillé en chantonnant.

— Et la voilà en personne, dit Branna, ne paraissant pas plus d'à demi cuitée.

— J'ai à ce point une sale tête ?

— Pas une sale tête du tout, dit Meara d'un ton décidé en servant le porridge.

— On peut certainement faire mieux que ça. (Branna recourba l'index pour faire signe à Iona d'approcher.) Penche-toi par ici, puisque tu ne veux pas te rendre ce service. (Elle fit doucement glisser ses mains au-dessus du visage d'Iona.) Juste un soupçon, histoire qu'il n'aille pas non plus penser que tu t'es pomponnée pour lui.

— Tu lis dans mes pensées, dit Iona en souriant.

— C'est sensé. Une petite métamorphose, et on obtient juste le résultat voulu. Entre femmes et magiciennes, on se serre les coudes. Meara me disait que t'as la gueule de bois.

— Ça va mieux.

— Bois ça, dit-elle en tapotant de l'ongle un verre rempli d'un liquide vert pâle.

— C'est quoi ?

— C'est bon pour ce que tu as. Des herbes, et un petit quelque chose de plus. Je ne vois pas pourquoi tu irais travailler dans l'état où tu es : tu n'es pas en forme, et ça se remarque. Tu fais preuve de courage en affrontant la situation, tu mérites bien une récompense.

— Et du porridge, dit Meara en posant trois bols sur la table, puis en apportant le pain grillé avant de s'asseoir.

— Bon, on y va ! dit Iona en commençant à boire la potion comme elle aurait avalé un médicament, avant de s'apercevoir qu'elle avait un goût frais et agréable, légèrement rehaussé de menthe. C'est bon !

— Ce n'est pas parce que c'est bon pour ce que tu as que ça doit avoir mauvais goût. Mange aussi, ça aidera.

— Vous prenez toutes les deux soin de moi. Je vous promets que si un jour l'amour vous fiche une dérouillée, je serai là pour vous.

— Me voilà rassurée, dit Meara en mangeant son porridge de bon appétit.

La gueule de bois disparut peu à peu dans un écoulement lent et doux, comme des gouttes de pluie sur une vitre. Iona se sentit rafraîchie et reposée.

— C'est un miracle ! dit-elle à Branna en enfilant sa veste. Tu pourrais faire une fortune rien qu'avec cette potion.

— Pas tout à fait un miracle, et faire fortune n'est pas si enviable que ça. Nous travaillerons ce soir, cousine, et deux fois plus dur pour compenser la soirée d'hier.

— Je serai prête. Je sais que tu n'aimes pas trop ça, mais il faut que je te serre dans mes bras, ajouta-t-elle en joignant le geste à la parole.

Elle sortit avec Meara.

— J'ai l'impression que Cabhan n'a pas apprécié la musique.

— J'espère qu'il en a encore plein les oreilles. À plus tard, Branna, dit Meara en gagnant sa camionnette. Je m'en veux de dire une chose pareille, continua-t-elle quand Iona fut assise à côté d'elle, mais ne sois pas trop dure avec lui. Oh ! je sais bien qu'il le mérite, ce bougre d'âne, mais les hommes peuvent être si maladroits.

— Je n'ai pas l'intention d'être dure avec lui. Je veux juste survivre à cette journée.

— Alors tu survivras.

Il ne s'attendait pas à ce qu'elle vienne travailler, et ça l'irritait passablement de ne pouvoir lui en faire le reproche. Avant de se mettre à nettoyer, nourrir, abreuver et distribuer les médicaments du jour, il se pencha sur le planning de la semaine. Il se rendit compte qu'en relativement

peu de temps il avait confié tant de tâches, d'élèves et de responsabilités à Iona qu'il allait devoir jongler pour pallier son absence.

C'était vraiment casse-pieds, et franchement, quand on y réfléchissait en homme sensé, il n'y avait aucune raison pour qu'elle se mette dans un état pareil et qu'elle plaque son boulot par la même occasion.

Il allait essayer d'échanger un ou deux mots raisonnables avec elle, histoire de se sortir de ce pétrin.

Si les femmes voulaient bien être un peu plus comme les hommes, la vie serait plus facile pour tout le monde.

Il sua sang et eau sur son emploi du temps, réfléchissant d'un air sombre, déplaçant cours et élèves. Il venait de terminer et sortait son portable pour passer les coups de fil nécessaires quand la camionnette de Meara remonta l'allée. La sienne ronronnait comme un couguar, tandis que celle de Mick ronflait comme un lion vieillissant atteint de bronchite chronique.

Il sortit tranquillement, songeant qu'il allait pouvoir lui refiler la corvée du téléphone, et se renseigner mine de rien sur Iona, puisqu'il avait entendu dire que Meara avait passé la nuit chez Branna.

Il fut donc décontenancé quand Iona sauta à terre, en tenue de travail.

— Bonjour, Boyle, lança Meara avec un entrain suspect, en filant droit vers les écuries.

— Ah !… commença-t-il.

— Je suis ici pour travailler, le coupa Iona d'un ton sec qu'il ne lui avait jamais entendu jusque-là, en s'arrêtant à trente centimètres de lui. C'est la seule raison. J'ai besoin de ce travail, c'est un boulot que j'aime et que je fais bien. Alors, si tu as l'intention de me virer…

— Te virer ? répéta-t-il, abasourdi, et pris une nouvelle fois au dépourvu. Bien sûr que non. Pourquoi…

— Bien. Dans ce cas, c'est réglé.

— Attends un peu, il faut que nous parlions…

— Non, l’interrompit-elle de nouveau, toujours de ce ton froid et sans appel. Je sais ce que tu ressens et ce que tu penses, et je te comprends, d’une certaine manière. Tu as le droit de ressentir ce que tu ressens, et je suis responsable de mes propres sentiments. Ce sera donc juste le boulot entre nous, Boyle, et tu ne peux que respecter ça.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers les écuries. Il aurait pu l’arrêter, la prendre sous le bras et l’amener dans un endroit où ils seraient tranquilles, et où elle serait bien obligée de parler de tout ça avec lui. Il faillit le faire, puis il y renonça.

Enfonçant les mains dans les poches, il resta debout dans l’air frais matinal, regrettant de ne pas avoir acheté ces foutues fleurs.

Il essaya de l’imiter. Puisque c’était lui qui avait fait fausse route, il était bien obligé de la laisser en paix comme elle le lui avait demandé.

Elle vaqua à ses occupations, mais pas boulot-boulot comme il s’y attendait. Oh non ! Elle avait mille sujets de conversation avec Meara, Mick et les autres, des choses drôles à partager, des questions à poser. Mais avec lui, pas un foutu mot de plus qu’il n’était nécessaire.

Elle arrivait à être à la fois cordiale et distante.

Ça le rendit furax. Puis, quand sa colère s’estompa, la culpabilité grandit.

— Tu le rends fou ! dit Meara en regardant Iona seller Spud pour une promenade accompagnée.

— Je fais juste mon travail sans rien y mêler de personnel.

— C’est exactement ce qui le rend fou. Vu que c’est un homme, et Boyle plus particulièrement, il estime sans doute que le plus logique, dans une pareille situation, est de séparer travail et vie privée. Mais que ce soit toi qui le fasses, ça lui fait mal aux couilles. Il ne sait plus s’il doit crier ou demander grâce.

— Je survis. C’est ce qui compte. (Ayant fini de sangler son cheval, Iona mit son casque d’équitation.) Mais je ne peux pas dire que je sois

désolée de lui faire mal aux couilles.

Elle emmena ses clients – un couple et deux adolescentes venus des États-Unis à l'occasion des vacances de printemps –, et les laissa bavarder entre eux. Mais elle jeta un coup d'œil derrière elle, juste une fois, et ne put s'empêcher de ressentir une certaine satisfaction en s'apercevant que Boyle la regardait s'éloigner.

Quand ils tournèrent dans les bois, elle effleura l'amulette qu'elle portait, puis tapota la poche où elle avait glissé un talisman protecteur en quittant la maison.

Elle ne craindrait pas les bois, se dit-elle. Elle ne craindrait pas ce qui se préparait. Pas plus qu'elle ne craindrait de vivre seule, si c'était ce que le destin lui réservait.

Arborant son meilleur sourire de guide, elle se retourna sur sa selle pour voir son groupe.

— J'espère que vous avez fait un bon séjour, jusqu'à maintenant ?

Sa journée bien chargée passa rapidement, ce dont elle fut reconnaissante. Savoir qu'elle agissait comme elle le devait ne rendait pas les choses plus faciles. Elle aurait voulu sourire à Boyle, et le voir lui sourire en retour. Aurait voulu se sentir autorisée à le toucher, juste à poser la main sur la sienne ou sur son bras, et savoir qu'il en allait de même pour lui.

Elle avait tellement envie d'être de nouveau en bons termes avec lui ! Elle voulait partager sa vie, même s'ils ne pouvaient être amants et qu'elle devait trouver le moyen d'étouffer son amour pour lui.

Elle avait besoin de lui, rectifia-t-elle en faisant un brin de toilette aux grandes écuries après sa leçon avec Sarah. Tant que Cabhan n'aurait pas été vaincu, tant qu'ils n'auraient pas terminé ce que Sorcha avait commencé il y avait si longtemps, ils auraient tous besoin les uns des autres.

Ce à quoi ils étaient confrontés était tellement plus grave qu'un cœur meurtri et un orgueil blessé.

Ils trouveraient un moyen. Si Branna et Fin pouvaient travailler ensemble, elle pouvait certainement travailler avec Boyle. Cela leur prendrait sans doute quelque temps pour trouver la bonne attitude, pour aplanir leur chemin – et il faudrait qu'ils parlent, elle le reconnaissait.

Mais pas tout de suite. C'était encore trop douloureux.

Elle passa les bras autour de l'encolure d'Alastar, contente qu'il la caresse de ses naseaux en retour.

— Je t'ai, toi, hein ? Mon guide, mon ami, mon compagnon. J'ai une famille qui se soucie de moi, qui me comprend. J'ai un foyer, un endroit où je suis à ma place. C'est plus que j'aie jamais eu. (Elle se recula pour lui poser un baiser sur le nez.) Alors, pas question de me plaindre ou de gémir. À demain.

Elle sortit et nota qu'elle était juste à l'heure ; Connor s'avançait vers les écuries en sifflotant.

Une image idéale de l'Irlande : un bel homme élancé, au visage d'ange malicieux, les mains dans les poches de son pantalon de travail, le chemin de terre brune et les bois infiniment verts derrière lui.

— Ça y est, terminé pour aujourd'hui ? dit-il en approchant.

— À l'instant. Et toi ?

— Prêt à raccompagner ma jolie cousine, et à voir si notre Branna a pâtissé aujourd'hui. J'ai une fringale de biscuits, et je les ai bien mérités, de toute façon, puisque Branna m'a dit que l'on travaillait ce soir.

— Prête pour la magie ! répondit-elle en agitant les doigts. Et prête à apprendre quelque chose de nouveau.

— Et quoi donc ?

— La projection astrale. Ça m'arrive en rêve, et j'ignore si ça vient de moi-même ou si je suis manipulée par Cabhan. Quoi qu'il en soit, je ne maîtrise pas ce phénomène, et je veux que ça change.

— Ce serait certes une corde de plus à ton arc. Et avec Boyle, comment ça s’est passé ?

— Un peu inconfortable et tendu de temps en temps, mais nous avons survécu. Ce devrait être plus facile, maintenant.

— Il se sent vraiment merdeux, tu sais.

Elle n’allait pas s’en réjouir (ou juste un petit peu). Elle n’allait pas le plaindre, et si elle le plaignait, elle refuserait d’y penser.

— Je ne peux rien à ce qu’il ressent, c’est d’ailleurs pourquoi nous en sommes là. Il est ton ami, continua-t-elle en posant brièvement la main sur le bras de Connor. Ça l’ennuie de m’avoir blessée. Et toi, ça t’ennuie de le voir comme ça. Il va bien falloir qu’on dépasse tout ça, parce que nous ne pouvons pas perdre de vue ce que nous avons à faire.

— Tu t’en sens capable ?

— Ce n’est pas la première fois que je suis déçue en amour, dit-elle d’un ton léger, d’autant plus léger qu’elle avait été profondément blessée. Je suppose que certains d’entre nous ne sont tout simplement pas destinés à établir ce genre de lien.

— Mais non, protesta-t-il en lui prenant la main et en la serrant pour la réconforter. Tu sais bien que non.

— Je crois, dit-elle pensivement, qu’il y a quelque chose en moi qui fait que les autres ont du mal à forger une relation intime avec moi.

— Foutaises, commença-t-il, mais elle secoua la tête.

— Même mes parents n’y sont pas arrivés. Est-ce que ça tient à eux, ou à moi ? Va savoir ! Mais si eux n’en sont pas capables, et s’il n’y a eu personne avant Boyle avec qui j’aurais voulu de tout mon cœur vivre ce genre de relation, je ne peux pas le lui reprocher. Si le problème vient de moi, il faut que je travaille sur moi. Ce que je fais déjà. Je suis l’exemple même d’une œuvre inachevée.

— Tu te trompes, que ce soit pour les relations ou pour un problème qui viendrait de toi. Tu es aussi facile à aimer qu’un matin d’été. Si nous

n’étions pas cousins, je t’épouserais !

Touchée, elle eut un petit rire. Puis lui coula un regard lascif.

— Cousins éloignés.

— Cousins tout de même, répondit-il en lui passant le bras autour des épaules. Et la situation est trop embrouillée pour ça.

— Dommage ! tu es si joli garçon.

— Je te retourne le compliment.

Il ouvrit la porte de l’atelier, lui fit un signe exagéré du bras pour qu’elle passe devant lui, puis renifla.

— Des biscuits au gingembre ! Voilà ce que j’appelle une maison accueillante.

— Prends-en, et sers-toi un thé. Nous avons du travail en retard.

Branna était debout devant le plan de travail, occupée à verser de la cire blanche liquide dans un pot en verre où attendait une longue mèche blanche. Iona se demanda comment Connor avait réussi à sentir le gingembre malgré l’odeur estivale d’hortensia.

— Ça n’a pas été trop dur ? demanda Branna en redressant sa casserole avant de passer au pot suivant.

— Un jour de passé, et ça a été.

— Elle croit que personne ne peut l’aimer, dit Connor, la bouche pleine de biscuit.

— Foutaises !

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, ni ce que je pense. Ce que je voulais dire… Oh ! peu importe, dit Iona en prenant un biscuit à son tour. Tu as besoin d’aide, Branna ?

— J’ai presque fini, mais tu pourras m’aider à mettre les étiquettes et à rafraîchir les mèches. J’ai fabriqué plusieurs dizaines de bougies, car il ne nous en restait plus beaucoup, et les touristes sont toujours plus nombreux au printemps qu’en hiver. Bois ton thé. Nous allons travailler deux fois plus aujourd’hui, pour rattraper la soirée d’hier.

— Je suis prête.

— Elle m’a parlé de projection astrale, dit Connor.

— C’est ce que tu voudrais apprendre ? (Branna regarda Iona, l’air pensif.) Ce n’est pas ce que j’avais prévu, mais pourquoi pas ? C’est une compétence bien utile.

Ayant rempli tous ses pots, elle les laissa refroidir sur une grille et enleva le tablier blanc qui protégeait son pull rouge coquelicot des projections.

— Ce n’est pas la même chose que tes rêves actifs, mais ce n’est pas très différent non plus. Tu as pratiqué la méditation ?

— Probablement pas autant que je devrais, reconnut Iona avec une grimace. Mes pensées sont toujours en train de vagabonder.

— Arriver à maîtriser tes pensées est pourtant la clé. Les maîtriser, les calmer, et te concentrer, comme je te l’ai souvent dit. Tiens ! apporte ton thé près du feu. Il faut avoir le corps, le cerveau et l’esprit détendus.

Iona obtempéra, et Kathel interrompit sa sieste le temps de lui dire bonjour en lui posant une patte sur le pied.

— Contente-toi de regarder le feu, de boire ton thé. Tu en aimes bien le goût, et celui du biscuit. Respiration calme. Inspire, pause, expire, pause. Tu sens le feu de tourbe, la cire à bougie, les herbes en train de sécher.

— Le romarin, surtout.

— C’est une odeur que beaucoup de gens aiment. Tu entends ton souffle, qui entre, qui sort, et la queue de Kathel qui balaie le sol, le craquètement du feu, le son de ma voix. Tout cela est apaisant, apaisant. Ma main sur ta peau, la patte de Kathel. Apaisant aussi. Tu largues les amarres, tu flottes. Calme, paisible.

— Mais je…

— Fais-moi confiance. Je serai avec toi pour cette première fois, je t’emmène. Visualise l’endroit où tu voudrais le plus aller, vois-le dans le feu, vois-le mentalement.

— La cuisine de Nan, dit aussitôt Iona. Ma grand-mère me manque. Jamais elle n'a fait autre chose que m'aimer et croire en moi. C'est la seule à avoir persisté aussi longtemps. Je suis ce que je suis grâce à Nan.

Branna jeta un coup d'œil à Connor, venu s'asseoir de l'autre côté d'Iona.

— C'est bien loin pour une première fois, murmura-t-elle.

— C'est là que son cœur l'emmène.

— Et nous aussi. Tu la vois, la cuisine de Nan, dans le feu, dans ton esprit ?

— Elle est comme la tienne. Pas les lieux, les sensations. Elle est plus petite, il n'y a pas de cheminée. Je vois les murs, un ton pêche chaleureux ; les meubles sont brun très foncé. Il y a une vieille table en bois brut. Quand je m'y asseyais avec elle, je pouvais tout lui raconter. C'est là qu'elle m'a appris qui j'étais, qu'elle m'a parlé de la première Ténébreuse, autour d'un thé et de cookies… de biscuits, je veux dire. Comme aujourd'hui. Elle a des herbes en pots sur le rebord de la fenêtre, et sur la table une coupe en faïence bleu et vert que je lui ai offerte il y a des années, pour son anniversaire. Le jour où elle m'a tout raconté – pas juste des bribes, mais tout de A à Z –, elle contenait des pommes rouges, bien brillantes. Nous avons les mêmes yeux, même couleur, même forme. Et quand elle me regarde, j'y crois.

— Concentre-toi sur cette coupe, ses couleurs, sa forme. Laisse-toi t'élever, laisse-toi aller où tu as envie d'aller. Souffle calme, esprit calme, volonté calme. Lévite. Flotte. Vole.

Elle lévita, flotta, légère comme une plume. L'air, la lumière, tout était animé d'une pulsation bleue, calme, apaisante. Sentant les premiers frissons du pouvoir – celui de cette pulsation et le sien –, elle vola.

Libre, rapide, franchissant les collines vertes auréolées de bleu, franchissant l'eau – bleu sous bleu.

La voix de Branna résonnait dans son esprit. *Respire. Reste concentrée.*

— C’est incroyable ! Magnifique !

Elle ouvrit grands les bras et se mit à rire, emplie de joie.

*Calme, maintenant. La cuisine de Nan. Vois-la.*

Elle la voyait mentalement, et soudain elle y fut. Debout près de la vieille table en bois, la coupe bleu et vert posée dessus. Elle contenait des citrons jaunes et verts, aujourd’hui, remarqua Iona, un peu étourdie.

Et voilà qu’arrivait Nan, entrant par la porte du jardin, enlevant ses chaussures et son grand chapeau de paille.

Petite, mince, comme Iona. Nette et jolie dans son jean et sa veste légère. Ses cheveux, toujours d’un roux doré très doux, encadraient élégamment son visage. Un maquillage léger, discret. Même pour jardiner, Nan veillait à l’essentiel.

Elle prit la direction du frigo, s’arrêta. Puis, très lentement, se tourna.

Elle se posa une main sur le cœur avec un hoquet de surprise, les yeux écarquillés.

— Iona ! Tu es là. Oh ! Branna et Connor aussi. Eh bien ! mon bébé, tu en as appris des choses, déjà.

— Tu me vois.

— Bien sûr que je te vois. Tu es là devant moi, non ? Et si jolie. Asseyez-vous, asseyez-vous tous les trois, et racontez-moi tout.

— Nous pouvons nous asseoir ? demanda Iona.

— Il y a suffisamment de pouvoir dans cette pièce pour illuminer le pays cinquante kilomètres à la ronde. Bien sûr que nous pouvons nous asseoir, dit Branna en prenant place.

Avec un petit cri, Iona se précipita sur sa grand-mère pour la serrer dans ses bras.

— Je peux te toucher, sentir ta chaleur contre moi ! Tu m’as tellement manqué.

— Tu m’as manqué aussi.

— Nous ne pouvons pas rester longtemps cette fois-ci, cousine, dit Branna en souriant. C’est bien loin pour une première fois.

— La première fois ? répéta Nan en riant et en serrant Iona contre elle, une lueur de stupéfaction dans les yeux. D’accord, pas longtemps cette fois-ci. Mais assez tout de même pour te dire combien tu me rends fière et heureuse.

— Tu viendras ? Tu as dit que tu viendrais en Irlande.

— Je viendrai, le moment venu. Je saurai que c’est l’heure. Tu es heureuse… mais pas complètement.

— Elle a eu… un désaccord avec Boyle, dit Connor.

— Ah ! je vois. J’en suis désolée, car je l’aime bien. Si votre relation est solide, tout s’arrangera.

— Il ne me fait pas confiance. Ce n’est pas important.

— Bien sûr que si.

— Pas pour l’instant. Ce qui m’importe pour l’instant, c’est de savoir comment tu vas.

— En pleine forme, comme tu le vois. J’ai repiqué des pensées aujourd’hui, puisqu’elles supporteront sans mal la fraîcheur de ce printemps. Et puis du chou, bien sûr, et quelques autres petites choses. Tu es un bon professeur, Branna, comme Iona me le dit à chaque fois. Toi aussi, Connor.

— Elle apprend vite. Et nous avons besoin d’elle. (Branna prit la main de Nan dans la sienne.) Je tenais à te dire que tu as eu raison de nous l’envoyer, et de lui donner l’amulette. Je t’en remercie.

— Tu n’as pas à me remercier. C’est notre devoir. C’est dans notre sang.

— C’est vrai, et cela continuera. Il est plus fort à présent que nous sommes trois, mais nous le sommes encore plus que lui pour l’instant. Je suis désolée que nous ne puissions rester plus longtemps, dit Branna en se levant, mais elle est encore débutante.

— Même un instant, cela me fait très plaisir. Prends soin de toi, ma belle. Garde le cœur et l'esprit ouverts, Iona. C'est comme cela que le meilleur y fait son chemin.

— Je n'ai pas oublié. (Elle embrassa sa grand-mère, la serra fort contre elle.) Je reviendrai si je peux. (Prise d'une impulsion soudaine, elle préleva un citron dans la coupe. Perçut la rugosité de l'écorce contre sa paume, en respira l'odeur.) Je sais que c'est idiot, mais je peux l'emporter ? C'est possible ?

— Tu verras bien ! dit Branna en lui prenant la main.

Iona glissa le citron dans sa poche, et Connor lui prit l'autre main.

— Tu nous manques en Irlande, cousine Mary Kate, lui dit Connor.

— Vous aussi me manquez. Tu me présenteras tes faucons un de ces jours, n'est-ce pas, Connor ?

— Avec grand plaisir.

— Dis à ta mère et à ta grand-mère que je suis impatiente de les voir en chair et en os et de bavarder avec elles.

— Viens à *La Ténébreuse*, proposa Branna. Il y aura un feu dans l'âtre pour toi, et une bouilloire sur le feu.

— Je viendrai, merci. Mon amour vous accompagne, et tous mes vœux.

— Au revoir, Nan. Je t'aime.

Et de nouveau elle lévita, flotta. Vola.

*OceanofPDF.com*

# 18

Iona se sentait dans une forme éblouissante, ce qui n'empêcha pas Branna de lui tendre une potion.

— C'est la première fois. Mieux vaut laisser les choses retomber un peu, maintenant.

— Je peux le refaire ?

Branna haussa les sourcils, tandis que Connor prenait deux biscuits d'un coup.

— Maintenant ?

— Pas à la minute. Je veux dire : est-ce que j'en suis capable ? Seule ?

— Connor et moi n'avons fait que t'accompagner, tu sais. (Elle alla inspecter ses bougies.) Nous t'avons aidée à te préparer, puis nous avons gardé un œil sur toi pour voir comment ça se passait.

— Comme pour le permis ? De la conduite accompagnée ?

— Pardon ?

— Le permis de conduire – il faut d'ailleurs que je m'occupe de cette voiture. Je remets toujours… Je suis un peu excitée, reconnut-elle en prenant une gorgée de potion.

— Le permis. Oui, c'est un peu ça, répondit Connor. Tu as juste besoin d'être supervisée jusqu'à ce que tu puisses te débrouiller seule.

— La prochaine fois où tu essaieras, il faudrait qu'au moins l'un de nous deux soit avec toi.

— Tu m'as quasiment hypnotisée.

— Je t’ai aidée à trouver l’état méditatif nécessaire, c’est tout. Ton cerveau est très actif, il faut que tu t’entraînes à trouver le calme.

— Ça m’a fait énormément de bien de la voir. En personne.

Fouillant dans sa poche, Iona en sortit le citron qu’elle avait pris dans la coupe bleu et vert, l’approcha de son visage pour en respirer l’odeur.

— La famille, c’est la racine, et le cœur. À présent, vois ce que tu peux faire avec cela, dit Branna en prenant une liste imprimée dans un tiroir.

— Une baguette portant un cristal de quartz rose à l’extrémité, lut Iona. Un athamé, décoré d’un nœud de la Trinité ; une coupe en argent de la déesse du Feu, Belisama ; une amulette en cuivre, en forme de pentagramme.

Les sourcils froncés, Iona releva les yeux.

— Les quatre outils élémentaires ?

— Très bien. La baguette pour l’air, le couteau pour le feu, et ainsi de suite. Continue.

— Alors… une épée portant une gemme rouge sur la garde, et son fourreau ; une lance à la pointe d’hématite taillée ; un bouclier décoré d’un pentagramme, d’hématite, d’améthyste, de pierre de soleil et de jaspe rouge ; un chaudron portant le symbole du feu. Les quatre armes correspondantes.

— Tes études ont porté leurs fruits. À présent, tu vas pratiquer un sortilège de quête pour les retrouver.

— Comme une chasse au trésor ?

— Un peu, oui.

— Chouette ! j’aime les bons jeux.

— Ce n’en est pas un, intervint Connor. C’est un exercice important. Quand nous serons prêts à l’affronter une bonne fois pour toutes, nous devrons le chercher.

— Ce sera un avantage pour nous de savoir quand il vient, et comment, ajouta Branna.

— Pourquoi ne pas le chercher maintenant ? S’il se tapit quelque part, nous pourrions…

— Nous ne sommes pas prêts. Et si nous le cherchons, il pourrait en avoir conscience. Il est puissant. Si nous ne parvenons pas à le bloquer, il verra ce que nous faisons. Mais le jour où nous serons prêts, nous ferons en sorte qu’il voie… ce que nous voulons qu’il voie. Le moment venu, nous le chercherons et le trouverons à nous trois, continua Branna, en combinant nos pouvoirs.

— Et Fin ?

— Je ne…

— C’est à Fin de le chercher et de le trouver, dit Connor en se tournant vers sa sœur et en lui adressant un regard ferme et calme. Il est du même sang. C’est à lui que cela revient.

— Tu as tellement confiance.

— Et toi trop peu. C’est à lui de le faire, Branna. Tu le sais aussi bien que moi.

— D’accord, nous en reparlerons le moment venu. Pour l’instant, une autre quête. C’est à toi de t’en occuper, Iona. Crée le sortilège, un outil ou une arme à la fois, trouve ce que tu cherches, et apporte-les l’un après l’autre ici.

— D’accord. (Elle jeta un dernier coup d’œil à la liste, la replia et la fourra dans sa poche. Puis ferma les yeux et essaya de visualiser la baguette.) Ce qu’en esprit je vois, je chercherai et trouverai. Présente-la à mes yeux, que je la trouve en son lieu. Mince et puissante elle me convie. Tel est mon vouloir, qu’il en soit ainsi.

Elle la voyait clairement, miroitant au soleil déclinant sur la petite table près de la fenêtre, dans le salon de musique.

— Je reviens.

Connor s’adossa au plan de travail où Branna avait commencé à méticuleusement étiqueter les bougies, à présent refroidies.

— Cela te fait de la peine, je le sais bien. (Sa voix restait aussi calme que son regard.) Mais si tu n’acceptes pas ce que Fin est, réellement, si tu ne crois pas en lui, en sa loyauté, cela nous bride tous.

— J’essaie. Je peux dépasser le mal qu’il m’a fait, la plupart du temps, du moins. Faire confiance, c’est plus difficile.

— Il mourrait pour toi.

— Ne dis pas ça ! dit-elle d’un ton brusque. Tu crois que je le voudrais ? Je veux seulement faire ce qu’il faut, et je le ferai. N’en doute pas un instant. Tu as raison, c’est à lui de chercher, de trouver. Tu as raison. Que cela te suffise pour le moment.

— Entendu, pour le moment. (Il eut un petit sourire, pour l’apaiser.) Tu veux la chronométrer ?

— Il n’y a aucune urgence, dit Branna avec un haussement d’épaules, soulagée qu’il soit capable d’arrêter là la discussion et qu’il accepte de le faire, pour elle. Il y en a de faciles, pour qu’elle prenne confiance en elle. D’autres de plus difficiles.

— Eh bien ! moi, je m’offrirais bien une pinte. Tu en veux une ?

— Hum… Plutôt un verre de vin. Et ne touche pas à mon rôti de porc dans le four !

— Un rôti de porc ?

— Laisse-le tranquille, ainsi que ce que j’ai mis avec. J’ai créé un sortilège de minutage, car je ne savais pas pour combien de temps nous en avions. Apporte la bouteille, tant que tu y es, et un verre pour Iona. Elle pourra le boire quand elle aura fini.

Iona déboula dans la pièce, radieuse, brandissant la baguette.

— Je l’ai !

— Bravo. Pose-la là, et passe au suivant.

— D’accord. Mais tu t’occupes des étiquettes ? Je devais t’aider.

— Ne t’inquiète pas, il y en aura d’autres. L’athamé.

— J’y vais !

Elle prit une profonde inspiration, et s’y remit.

Connor but tranquillement sa pinte en jouant avec le chien, pendant que Branna finissait un premier lot de bougies. Iona faisait des allers et retours, apportant chaque fois l’un des éléments de la liste.

— Pfiou ! cette lance, dit Iona en revenant et en la pointant vers eux, telle une guerrière au combat. Elle m’a pris autant de temps que tout le reste jusque-là.

*Pas tout à fait*, se dit Branna, *mais pas mal de temps, en effet.*

— Je la voyais, et je voyais l’arbre contre lequel elle était posée, dehors, mais j’étais incapable de dire de quel arbre il s’agissait. Du coup, j’ai créé un sortilège subsidiaire, et j’ai fini par le trouver.

— Bon choix. Nous y retravaillerons, pour que tu apprennes à mieux cibler.

— Ils sont cool, dit Iona en désignant les objets étalés sur le plan de travail. Enfin ! plus que deux.

Le bouclier lui échappa si longtemps qu’elle faillit passer directement au chaudron. Comme Branna lui avait dit de les rapporter dans l’ordre, elle prit finalement le temps de se vider l’esprit – un vrai défi –, puis rafraîchit le sortilège.

Elle trouva le bouclier – grand Dieu ! une véritable œuvre d’art – pendu dans la serre aux odeurs de terre et de fines herbes.

— Elle s’en est bien tirée, commenta Connor en caressant du bout des orteils le chien, avec qui il avait fini de jouer. Dans des circonstances difficiles.

— C’est vrai. Elle va s’améliorer encore, au fur et à mesure que les circonstances se détérioreront.

— Quelle optimiste tu fais, Branna !

— Réaliste, comme toujours.

Ayant fini de ranger dans une caisse les bougies qu’elle destinait à sa boutique, elle commença à disposer celles qui restaient sur les étagères.

— Trouvé ! dit Iona en apportant le chaudron. Dans le petit grenier au-dessus de ta chambre, Branna. Je ne savais même pas qu'il y en avait un !

— Nous ne l'utilisons pas beaucoup. Tu les as tous, ça y est ?

— Et chacun dans l'ordre, répondit Iona en posant le chaudron près du reste. Tous ces objets sont si beaux, uniques.

— En effet. Ce sont peut-être des outils, mais je ne vois pas pourquoi des outils ne devraient pas être pratiques, utiles, et beaux de surcroît. Ils t'appartiennent.

— Pardon ?

La tête de nouveau envahie d'un tumulte d'idées, Iona se contenta de fixer Branna des yeux, interloquée.

— Ils sont à toi. Connor et moi les avons choisis pour toi, parmi ce qui nous a été donné, et ce que nous avons collectionné, ou ce que nous avons trouvé ailleurs depuis ton arrivée, expliqua Branna en lui tendant un verre de vin.

— Mais…

Elle était tellement émue qu'elle n'arrivait plus à trouver les mots qui passaient habituellement de son cerveau à sa langue sans le moindre effort.

— Toute magicienne a besoin d'avoir ses propres outils, continua Branna. Ceux-là sont les plus importants. Tu en trouveras et en choisiras d'autres toi-même par la suite.

— Le feu est ce qui te vient le plus naturellement, dit Connor en se levant pour les rejoindre. Les symboles reflètent donc ta personnalité. Et sur l'athamé, le nœud de la Trinité symbolise la trinité en toi, et nous trois ne faisant qu'un.

— Le quartz rose sur la baguette, c'est parce que ton pouvoir semble provenir de tes instincts – le ventre –, puis passer par le cœur. L'héliotrope de l'épée, c'est pour la force.

— Les pierres de protection – physique et psychique – pour le bouclier. L'hématite en pointe de lance, pour la confiance, continua Connor en la

tapotant du doigt. Et le pentacle de cuivre, le matériau de prédilection de Sorcha.

— Je ne sais pas quoi vous dire.

— L'épée et le bouclier ont été transmis de génération en génération, expliqua Branna. La coupe, je l'ai trouvée dans une boutique que j'aime bien, et Connor a trouvé le pentacle dans une autre. Tu as donc un mélange de vieux et de neuf.

Les larmes qu'elle s'était refusées la veille au soir menaçaient à présent de déborder, venues tout droit du cœur. Par pure gratitude.

— Merci, plus que je ne peux le dire. C'est tellement généreux, et même trop.

— Non, dit Branna. Tu dois être armée pour ce qui se prépare.

— Je sais. Une épée. (Elle la tira précautionneusement de son fourreau.) Je n'ai aucune idée de comment l'utiliser.

— Tu l'apprendras. Une partie de ton savoir te viendra directement d'elle.

— Une partie, en effet, dit Connor. Pour le reste, Fin peut te faire travailler, ainsi que Meara. Elle est redoutable avec une épée. Branna et moi pouvons t'aider pour la lance, mais je pense qu'elle se logera d'elle-même dans ta main.

— Il faudra d'abord purifier et recharger toutes tes armes et tous tes outils, ajouta Branna. Ce n'est pas quelque chose que nous pouvons faire pour toi. Et maintenant, je crois qu'il est temps de dîner. Nous en avons tous besoin. Tu t'en occuperas après.

— Je les traiterai comme le trésor qu'ils sont. Merci, merci ! répéta-t-elle en prenant la main de Branna, puis celle de Connor, affirmant le lien entre eux. Vous m'avez apporté tant d'ouvertures nouvelles.

— Tu es des nôtres. Allez ! viens manger. J'ai préparé un repas spécial pour fêter ton succès. Apporte ton verre, puisque tu ne l'as pas encore bu.

— Un jour, je vous paierai de retour pour tout cela.

— Ce n’est pas une histoire de paiement, et ça ne peut l’être.

— Tu as raison. Ce n’était pas l’expression qu’il fallait. C’est une question d’équilibre, et un jour je parviendrai à cet équilibre.

Elle commença à mettre le couvert, annonçant à Connor qu’elle lui interdisait de lever le petit doigt pour débarrasser. Il ne protesta pas. Si la visite à Nan et les cadeaux lui avaient remonté le moral, le repas de fête préparé par Branna l’améliora encore.

— C’est tellement bon ! Je sais que j’ai faim, mais c’est extraordinaire. Tu pourrais ouvrir un restaurant.

— Ce n’est pas dans mes intentions, ni maintenant ni à l’avenir. La cuisine, c’est comme les outils : c’est nécessaire, et il n’y a aucune raison pour que ce ne soit pas bon.

— Si seulement je savais cuisiner moi aussi ! Il faut vraiment que j’apprenne.

— Tu as tout le temps devant toi, et des choses plus importantes à apprendre dans l’immédiat. Au fait, Connor, à la boutique, Frannie m’a raconté que Fergus Ryan s’était soûlé comme deux catins de bas étage en vacances, qu’il était entré chez Sheila Dougherty en croyant rentrer chez lui et s’était complètement déshabillé avant de tomber ivre mort sur le canapé du séjour. Où Sheila Dougherty – qui doit avoir soixante-dix-huit ans et est mauvaise comme un serpent à sonnette – l’a trouvé le lendemain matin. Elle n’était pas particulièrement contente. Tu es au courant ?

— Je sais que Fergus a l’œil au beurre noir, et une bosse de la taille d’un œuf à l’arrière du crâne grâce au coup de canne assené par Mme Dougherty. On m’a aussi dit que face à l’assaut, il n’avait eu le temps que d’attraper ses bottes, et sa tête à deux mains, et qu’il s’était enfui avec la vieille dame aux trousses, qui le traitait de tous les noms et lui lançait tout ce qui lui tombait sous la main.

— Je me disais bien que tu serais au courant, dit Branna en prenant son verre. Raconte !

La conversation partit sur les ragots de village, les nouvelles et les affaires locales. Le genre de repas qu'elle avait rarement connu pendant son enfance, songea Iona en s'occupant des assiettes et des casseroles, et dont elle avait de ce fait toujours rêvé.

Cette soirée, et toutes celles qui suivraient, compterait désormais au nombre de ses trésors, comme les outils offerts par ses cousins.

Pour l'instant, elle goûtait le calme ambiant. Branna et Connor étaient partis à l'étage ou ailleurs, chacun vaquant à ses occupations. Elle avait encore du travail avant de se coucher. Ce soir, elle purifierait ses outils. Demain, elle les rechargerait.

Une bonne journée, se félicita-t-elle. Elle était allée au travail, avait revu Boyle et évité l'humiliation.

Ce n'était pas rien.

Elle avait volé jusque dans la cuisine de Nan, un summum personnel.

Elle avait travaillé à des sortilèges de quête, et sa récompense avait été inestimable.

Après tout cela, elle avait bavardé, ri, et partagé un excellent repas avec ses cousins.

Demain, elle affronterait ce que demain lui réservait.

En guise de premier pas vers l'équilibre auquel elle aspirait, elle nettoya la cuisine de fond en comble. Branna serait carrément éblouie la prochaine fois qu'elle y pénétrerait, se dit-elle en inspectant son travail.

Satisfaite, elle prit la direction de l'atelier pour s'atteler à sa dernière tâche de la journée, quand on frappa à la porte.

En temps normal, elle aurait été ravie d'avoir de la compagnie, mais elle voulait vraiment s'occuper de purifier ses outils. Probablement l'un des copains de Connor, ou l'une de ses futures conquêtes, songea-t-elle. Elle n'avait encore jamais rencontré de gens qui n'aimaient pas son cousin, ou ne pensaient pas à lui quand ils avaient envie de passer un bon moment, ou besoin de se faire remonter le moral.

Quand elle ouvrit la porte, son sourire de bienvenue s'évanouit. Sur la marche se tenait Boyle, un grand bouquet aux couleurs printanières entre les mains, et tout ce qu'elle trouva à dire fut : « Oh ! »

Il lui paraissait tellement sexy, tellement séduisant, serrant les tiges entre ses grandes mains balafrées, rougissant un peu, un mélange de gêne et de résolution dans les yeux.

Quand il passa d'un pied sur l'autre, elle faillit bien abdiquer aussitôt.

— Je suis désolé. Il fallait que je te le dise. Ces fleurs sont pour toi.

— Elles sont très belles.

Il aurait mieux valu, beaucoup mieux valu pour elle qu'elle le renvoie sans attendre. Mais elle ne pouvait pas s'y résoudre. Pas quand il lui apportait des fleurs et lui présentait ses excuses.

— Merci, dit-elle en lui prenant le bouquet des mains. Elles sont vraiment très belles.

— Est-ce ça me vaut d'entrer, une ou deux minutes ?

— Bien sûr. Il faut que je retourne dans la cuisine pour leur donner de l'eau.

Elle le précéda, usant de toutes les astuces qu'elle avait apprises pour imposer le calme à son esprit et à son cœur.

— Ça brille ! dit-il en entrant.

— J'ai essayé de redresser un peu la balance.

Elle trouva un grand vase d'un joli vert mousse, les sécateurs de Branna, l'engrais pour fleurs que sa cousine préparait elle-même, et se mit au travail.

— Je suis désolé de t'avoir contrariée et fait de la peine. Ça n'a jamais été mon intention.

— Je sais. (Les fleurs, si belles, leur parfum, si prenant, l'aidaient à garder un certain équilibre.) Je ne suis pas, ou plus, en colère contre toi, Boyle.

— Tu devrais. Je l'ai bien mérité.

— Peut-être. Mais ce que tu as dit à Fin n’était pas complètement faux. Je t’ai bousculé, et c’est vrai que je me suis immiscée dans ta vie.

— Je ne suis pas du genre à me laisser bousculer si je ne le veux pas, Iona…

— Je t’attirais, et je m’en suis servie. Je n’ai jamais utilisé la magie.

— Je sais. Je sais. (Essayant de trouver les mots, il fourragea dans ses cheveux.) Je ne suis pas habitué à ce qu’il se passe tout ça en moi. J’ai perdu mon assiette, et tu es entrée avant que j’aie pu la retrouver. Donne-moi une chance de me rattraper, tu veux ?

— Ce n’est pas ça, ou pas seulement.

Une question d’équilibre, se répéta-t-elle. Elle ne le trouverait pas si elle n’était pas honnête avec elle-même, et avec lui.

— Tout ce qui te concerne m’est tombé dessus si vite que je me suis laissé emporter, continua-t-elle. Je l’ai pris à bras-le-corps, et j’ai sans doute serré trop fort. Je ne voulais pas que ça m’échappe. J’ai toujours voulu sentir ce genre de choses en moi. Je le voulais comme on veut respirer. Si bien que je me suis introduite dans ta vie, dans ton lit, et je ne me suis pas autorisée à penser à ce qui pourrait mal se passer.

— Ça n’a pas à se passer mal. Et ça ne se passe pas mal, dit-il en la prenant par les épaules.

— Pas bien non plus. (Prudente, elle fit un pas de côté de façon à ce qu’il ne la touche plus.) Tu veux une bière ? Je ne t’ai même pas proposé…

— Je ne veux pas de foutue bière. C’est toi que je veux.

Ses yeux, si bleus et si beaux, même assombris par la tristesse, se levèrent vers lui.

— Mais tu refuses de me vouloir. Cela, c’est toujours vrai. Et je ne peux pas continuer à accepter, à me résigner, parce que c’est ce que j’ai toujours fait. C’est comme cela depuis le début, Boyle. Mes parents ne s’apercevaient jamais vraiment de mon absence, ou ne se souciaient guère

que je sois là ou pas. Le pire, c'est qu'ils ne se sont jamais rendu compte que je le savais.

— Je suis désolé d'avoir à dire ça à propos de tes parents, mais ils me font l'effet de vrais salopards, Iona.

Elle eut un petit rire.

— Sans doute. Je crois qu'ils m'aiment, autant qu'ils en sont capables, parce qu'ils sont censés m'aimer, mais pas par choix. Les garçons et les hommes dont j'ai essayé de tomber amoureuse ? Ils souhaitaient que je revienne pendant un petit moment, mais ils ne me voulaient jamais suffisamment, ou bien ils n'avaient pas suffisamment envie de me vouloir, si bien que ça leur passait. Du coup, je me demande ce qui cloche chez moi. Pourquoi personne ne peut m'aimer sans réserve, sans rien pour amortir l'amour entre nous. Ou, pire, je me demande si je ne suis pas une sorte de solution de dépannage, en attendant de trouver mieux.

Avait-il provoqué tout cela ? se demanda-t-il. Avait-il empiré les choses ?

— Il n'y a rien qui cloche chez toi. Ce n'est pas du tout ça.

— J'essaie de le croire, et je ne peux pas y arriver si je n'arrête pas de me satisfaire de peu. Et cela, c'est *mon* problème. Peut-être ne l'avais-je pas compris, du moins pas totalement, avant que tu me le balances à la figure. Au sens figuré, ajouta-t-elle avec un sourire plus naturel qu'elle ne s'y attendait.

Revoyant son visage lors de la scène dans l'écurie, il eut l'impression de l'avoir frappée.

— Bon sang, Iona ! Je donnerais n'importe quoi pour ravaler ce que j'ai dit, et pour m'étouffer avec !

— Non, non. (Elle lui prit les mains un instant, et les pressa entre les siennes.) Ça m'a envoyée au tapis, si bien que j'ai été obligée de me relever toute seule. Et obligée, cette fois, d'aller au fond des choses. Parce que avant ça, Boyle, je me serais contentée de ce que tu pouvais me donner.

J’aurais bien emballé le tout, et je me serais convaincue que tout était pour le mieux. Mais ça n’aurait jamais fonctionné. Je ne peux pas être heureuse, pas totalement heureuse, avec moins que ce dont j’ai besoin. Et si je ne suis pas heureuse, je ne peux pas rendre quelqu’un d’autre heureux.

— Dis-moi ce dont tu as besoin, et je te le donnerai.

— Ça ne marche pas comme ça. (Et pourtant, grand Dieu, elle l’aimait encore plus parce qu’il était prêt à essayer, parce qu’il voulait essayer.) Peut-être est-ce de la magie, après tout. Ce qui nous fait aimer quelqu’un, avoir besoin de cette personne et la vouloir, plus que n’importe qui d’autre. L’aimer, la vouloir et avoir besoin d’elle absolument. Je veux cette magie. Je refuse d’accepter moins. À cause de toi. Si bien que, bizarrement, je t’en suis reconnaissante.

— C’est ça, remercie-moi, et n’oublie pas les nœuds et les rubans, surtout.

— Tu m’as montré que je valais plus que je ne croyais, ou que je m’autorisais à le croire. Ce n’est pas rien, crois-moi. C’est moi qui me suis précipitée tête baissée, c’est donc moi qui suis responsable de notre dispute. Tout a été trop rapide, trop intense. Ce n’est donc pas étonnant que tu te sois senti acculé.

— Jamais… Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Tu comprendras un jour. Pour l’instant, tes fleurs sont magnifiques, et tes excuses l’étaient aussi. (Elle porta le vase sur la table.) En y repensant, je peux te dire ce dont j’aurais besoin.

— Tout ce que tu veux.

— J’ai besoin de continuer à travailler pour Fin et pour toi, et pas seulement parce que je dois gagner ma vie, mais parce que c’est un domaine où je suis bonne. Et parce que j’adore ça, et je veux faire ce que j’aime.

— La question ne se pose même pas. Je te l’ai dit.

— Et j’ai besoin que nous soyons amis, afin qu’il n’y ait pas de gêne entre nous. C’est important. Je ne supporterais pas de travailler pour toi ou avec toi s’il y avait entre nous du ressentiment ou des sentiments compliqués. Je finirais par démissionner pour nous épargner toi et moi, et après ça je serais furax et triste.

— Il n’y a aucun ressentiment de ma part. Pour ce qui est des sentiments compliqués, je ne peux rien te promettre, parce que c’est justement ça, le problème. Mes sentiments sont complètement embrouillés, et ils me glissent entre les doigts. Si tu voulais juste…

— Pas cette fois. (*Pas avec toi,* songea-t-elle. Parce que avec lui elle ne s’en remettrait jamais totalement.) « Juste », ce n’est pas pour moi. Je suis responsable de mes sentiments, et toi des tiens. Tu comprendras un jour, répéta-t-elle. Mais nous avons tous les deux un bon travail qui compte pour nous, de bons amis en commun. Et, plus important que tout le reste, nous avons ici et maintenant un ennemi et un objectif communs. Nous ne pourrons pas faire tout ce que nous avons à faire si le terrain entre nous est glissant.

— Depuis quand as-tu acquis cette foutue logique ? marmonna-t-il.

— Je l’emprunte sans doute en partie à Branna. Elle m’a beaucoup appris, m’a montré plus que je n’avais jamais imaginé voir. J’ai un héritage auquel je veux être fidèle. Je vais me battre pour lui. Et rester fidèle à moi-même.

— C’est donc : travailler ensemble, se battre ensemble, être amis, et c’est tout ?

— C’est beaucoup pour la plupart des gens, dit-elle en lui offrant un deuxième sourire. Et je ne cherche pas à te punir en refusant le sexe.

— Je ne voulais pas dire… Même si, maintenant que tu en parles, c’est l’effet que ça me fait. Ce n’était pas seulement le sexe, Iona. Ne crois pas ça.

— Non, pas seulement. Mais je t’ai bousculé là aussi. J’ai sauté à pieds joints, comme j’ai tendance à le faire.

— Ça me plaît bien, d’être bousculé comme ça. Mais si c’est ce dont tu as besoin, OK, soyons amis.

*Pour le moment du moins*, ajouta-t-il en son for intérieur.

— Bien. Et cette bière, tu la veux, à présent ?

Il faillit dire oui, pour gagner un peu de temps, et pour estomper peut-être les limites qu’elle avait tracées entre eux. Mais elle lui avait expliqué ce dont elle avait besoin, et il le lui donnerait.

— Je ferais mieux d’y aller. J’ai tout ce désembrouillage qui m’attend, après tout.

— Autant commencer.

— Pas la peine de me raccompagner. À demain, alors.

Il fit deux pas vers la porte, se retourna un instant, juste pour la regarder. Si lumineuse, si jolie, avec toutes ces fleurs près d’elle.

— Tu mérites ce qu’il y a de mieux, Iona, et pas un iota de moins.

Elle ferma les yeux en l’entendant sortir de la maison. C’était si difficile de tenir bon, de faire et de dire ce qu’elle savait être juste alors que son cœur était douloureux. Alors que son cœur aurait tant voulu accepter moins, et s’en contenter.

— Pas avec lui, murmura-t-elle. Avec quelqu’un d’autre, peut-être, mais pas avec lui. Parce qu’il n’y a que lui.

Elle décida de laisser les fleurs sur la table, pour qu’ils en profitent tous. Avant de retourner dans l’atelier afin de purifier ses outils, elle prit toutefois un autre vase, très mince, et y glissa trois fleurs – un nombre magique – qu’elle emporta dans sa chambre, où elle les verrait avant de s’endormir. Et en se réveillant le matin.

OceanofPDF.com

# 19

Au fur et à mesure que le printemps gagnait tout le comté de Mayo, des vertes forêts aux luxuriantes collines, les pluies tombaient, douces et continues. Les fleurs sauvages poussaient et s'ouvraient pour s'abreuver, les jardins éclataient de vie. Dans les champs, les agneaux bêlaient. Les canards envahissaient le lac, et les forêts s'emplissaient de chants d'oiseaux.

Iona semait et repiquait des fleurs, des légumes et des herbes avec ses cousins, ôtait la boue de ses bottes, passait de longues heures aux écuries, de longues heures à pratiquer son art.

Beltaine, ses mâts enrubannés et ses chansons, arriva et passa, les rapprochant du solstice.

Comme les jours rallongeaient, elle se levait souvent avant l'aube et travaillait tard dans la nuit, utilisant l'énergie qui l'animait pour se pousser encore plus.

Dans la pluie et dans la boue, elle apprit à se servir d'une épée.

Si elle ne pouvait s'imaginer prendre part à un véritable combat à l'épée, elle aimait la sensation d'avoir son arme bien en main. Elle en aimait le poids et, petite mais formidable, appréciait de pouvoir porter et parer des coups.

Jamais elle ne pourrait rivaliser avec Meara. Les cheveux tressés, l'épée à la main, son amie ressemblait encore plus à une Amazone. Mais Iona apprenait – les positions, les coups, les mouvements.

À l’intérieur du mince voile créé par Branna, elle poussait des bottes et parait, face à Meara qui la repoussait, implacable. Tandis que les épées s’entrechoquaient et que Meara criait ses insultes et ses ordres, Branna, assise sur un banc de jardin comme une ménagère d’un autre monde, épluchait calmement les pommes de terre pour le dîner.

— Engage l’épaule !

— C’est ce que je fais !

Essoufflée, commençant à avoir mal partout, Iona passa le poids du corps sur l’autre pied, essaya d’avancer.

— Attaque, nom d’un chien ! Je pourrais te couper bras et jambes comme au Chevalier noir des Monty Python.

— Ce n’est qu’une égratignure !

Prise d’un fou rire, elle se déconcentra, et Meara en profita pour lui fondre dessus.

— Attention aux…

Branna poussa un soupir à fendre l’âme quand Iona, perdant l’équilibre, tomba à la renverse et s’étala sur un tapis de lobélies d’un bleu intense.

— Nous voilà bien.

— Aïe ! Désolée.

— Les bases commencent à rentrer. (Rengainant son épée, Meara tendit la main à Iona pour l’aider à se relever.) Et tu acceptes les bosses comme une vraie femme. Question rapidité et agilité, c’est bon. Pour l’endurance, ça va aussi. Mais tu n’as vraiment pas un instinct de tueuse, si bien que tu auras toujours le dessous.

Iona se massa les fesses.

— Je n’ai jamais eu l’intention de tuer quelqu’un.

— Les intentions changent en fonction de la réalité, souligna Branna. Arrange-moi ces fleurs, tu veux ? puisque c’est ton postérieur qui les a écrabouillées.

— Oh oui !

Iona se tourna vers les fleurs, réfléchit.

— Non ! dit Branna en claquant des doigts. Ne reste pas là à réfléchir, agis !

— Je reprends mon souffle.

— Tu n'auras pas toujours le temps pour ça. L'épée, la magie, un mélange des deux. Et la présence d'esprit pour faire le lien. Alors, agis !

Elle tendit les mains devant elle, se fiant à son instinct plus qu'à une intention précise. Les fleurs écrasées reprirent du volume.

— Je leur ai donné un petit coup de pouce, tant que j'y étais.

— Je vois ça.

Avec un léger sourire, Branna continua à s'activer avec son épluche-légumes.

— J'aurais bien besoin d'une douche et d'une bière. Non, la bière d'abord.

— Une fois encore, et ensuite tu auras ta bière, déclara Meara. Ne retiens pas, cette fois. Branna a dû te dire qu'elle avait fait en sorte que les lames soient aussi aiguisées que l'esprit de notre prof de sciences en sixième. Tu te souviens d'elle, Branna ?

— Hélas ! Mlle Kenny ! plus bonne sœur que les bonnes sœurs elles-mêmes quand il s'agissait de nous foudroyer du regard, et barbante au point de nous liquéfier le cerveau.

— J'ai entendu dire qu'elle était partie s'installer à Donegal, et qu'elle avait épousé un poissonnier.

— Le pauvre ! (Branna se leva avec son bol de pommes de terre et son seau d'épluchures pour le compost.) Je vais aller les mettre à cuire et rapporter de la bière pendant que vous vous taillez en pièces.

Cherchant à gagner du temps, car elle n'avait toujours pas retrouvé son souffle, Iona examina son arme.

— Tu ne crois pas vraiment que nous allons manier l'épée contre Cabhan, Meara ?

— On ne peut pas prévoir ! Et comme je n’ai pas ce que vous, vous possédez, c’est peut-être l’épée dont j’aurai besoin et que j’utiliserai le moment venu.

— Tu n’as pas l’air d’avoir peur. Pourquoi ?

— Je suis au courant de la légende et des faits depuis que je connais Branna, c’est-à-dire depuis mon enfance. C’est l’une des raisons. L’autre… (Meara regarda autour d’elle, les nouvelles plantations, celles des années précédentes s’étalant et gagnant en hauteur, les bois au-delà, dans la pénombre d’un crépuscule pluvieux.) Ça ne semble pas réel, n’est-ce pas ? L’idée qu’au solstice nous allons essayer de mettre fin à cette menace par tous les moyens à notre disposition. Le sang, la magie, l’épée… Ce n’est pas la vraie vie, c’est une histoire. Et pourtant si, c’est la réalité. Je suis prisonnière de ce côté irréel, je crois. Surtout, quand le moment viendra, je serai avec les gens qui m’inspirent le plus confiance au monde. Du coup, la peur n’a pas sa place. Pour l’instant.

— J’aimerais y être déjà. Certaines nuits, je me dis : *Pourvu que ce soit demain, qu’on en finisse !* Et le lendemain matin je me dis : *Heureusement que ce n’est pas aujourd’hui, ça me donne un jour de plus.* Pas seulement pour apprendre, m’entraîner, mais…

— Pour vivre.

— Pour vivre, pour être ici. Pour faire partie de tout cela. Pour chevaucher Alastar, travailler, voir mes cousins, et toi, et…

— Boyle.

Iona haussa les épaules, parvenant presque à paraître insouciante.

— J’aime le voir. Je crois que nous nous sommes bien tirés d’affaire. Être amis, c’est ce qu’il nous fallait.

— Foutaises, ma belle. Vous êtes amis, c’est vrai, mais ça ne sera jamais tout. Vous projetez une telle aura de sexe, de désir et d’émotion autour de vous, à tous les deux, que je me demande comment on vous voit encore.

— Je ne projette rien, si ?

— Bien sûr que si. Je suppose que l'on n'y peut rien, quand on est amoureuse. Mais il n'est pas en reste. (Meara eut un geste d'exaspération en pensant à tous ces gens qu'elle aimait et qui refusaient de s'accorder ce qu'ils voulaient le plus.) Écoute, Iona. Cet homme t'a apporté des fleurs, et je crois bien que la seule femme à qui il ait jamais apporté des bouquets, ce doit être sa mère ou sa grand-mère. Et est-ce qu'il n'y a pas toujours tes boissons préférées dans le petit frigo ?

— Ah ! maintenant que tu en parles…

— Qui s'occupe de ça, à ton avis ? Et qui t'a apporté un sandwich grillé, hier, quand tu n'avais pas le temps de t'arrêter pour déjeuner ?

— Il ferait la même chose pour n'importe qui.

Meara leva les yeux au ciel.

— C'est pour toi qu'il l'a fait. Et ne l'ai-je pas entendu de mes propres oreilles te dire, il y a quelques jours, que le pull bleu que tu portais au pub t'allait bien ? Et qui a veillé à ce que tu ne sois pas dans le courant d'air, ce soir-là ?

— Je… n'ai pas remarqué.

— Parce que tu essaies de toutes tes forces de ne pas remarquer. Tu te donnes à fond à ton travail, à ta formation, de façon à ne plus être disponible pour penser à lui, parce que c'est trop dur pour toi. Et dans le même temps, tu refuses de voir cette merveille : cet homme est complètement fou de toi, et il te fait sa cour.

— Allons donc ! (Ce cœur qu'elle avait travaillé si dur à apaiser fit un petit bond.) Tu crois ?

— Tâche donc de faire attention, lui conseilla Meara. Et maintenant, bats-toi comme si tu y croyais vraiment. (Elle dégaina son épée.) Histoire de mériter cette bière.

Iona s'autorisa à faire attention, juste un peu, le lendemain. Elle savait qu'elle avait l'habitude de laisser l'espoir l'emporter sur tout le reste. Toute

logique, tout bon sens, tout instinct de préservation était capable de s'évanouir sous la lumière radieuse de l'espoir, et c'est ce qui se produisait en général.

Pas cette fois ! s'avertit-elle. L'enjeu était trop important. Mais elle pouvait faire attention, si tant est qu'il y eût quelque chose à voir.

Il lui amena Alastar, ce qu'elle pouvait difficilement ne pas remarquer. Boyle le monta plutôt que de le transporter dans un van, ce qu'Alastar détestait.

— Je me suis dit que tu le voudrais peut-être aujourd'hui, comme tu as trois promenades accompagnées de prévues.

— Je le veux toujours. (Elle prit la tête d'Alastar entre ses deux mains, frotta sa joue contre la sienne. Et jeta un regard en coin à Boyle.) Merci d'y avoir pensé.

— Oh ! ce n'est rien, et puis il a besoin d'exercice. Je pense que je vais intervertir deux des chevaux prévus demain. Je vais donc monter Caesar ce soir, pour le ramener aux écuries, et toi, tu peux ramener Alastar. Je te reconduirai chez toi après, si ça te va.

— Ça me va.

Il n'y avait rien d'autre dans son ton que l'amitié dont ils étaient convenus, lui semblait-il. Et pourtant…

— Je vais le mettre dans le paddock jusqu'à ce que le premier groupe soit arrivé et ait rempli les papiers.

Elle prit les rênes, fit rouler son épaule droite, douloureuse après la séance d'escrime, et la massa sans y penser.

— Tu as mal ?

— Quoi ? Non. Juste des courbatures. C'est le bras de l'épée, dit-elle avec une pointe de forfanterie, mimant un combat de son bras. Meara est une vraie brute.

— Et féroce, avec ça. Pourquoi ne les as-tu pas fait disparaître ? Ou demandé à Connor de le faire pour toi ?

— Parce que c’est le meilleur moyen pour moi de me rappeler que je ne dois pas ouvrir ma garde.

Elle s’éloigna avec Alastar, résolue à ne pas se retourner. Mais elle sentait ses yeux sur elle. Et n’était-ce pas assez pour s’autoriser un soupçon d’espoir ?

Il ne lésinait pas sur le travail qu’il lui donnait. Si bien qu’elle resta occupée, corps et esprit, jusqu’au milieu de l’après-midi ; à ce moment-là, il ébranla encore une fois son équilibre en lui apportant une bouteille de son Coca-Cola préféré.

— Merci.

— Vu le nombre de consignes que tu as dû crier à ta dernière élève dans le manège, j’aurais été étonné que tu n’aies pas soif.

— Elle est très jeune. (Iona avala une longue gorgée avec reconnaissance.) L’idée de faire du cheval lui plaît bien. C’est juste qu’elle ne fait pas beaucoup d’efforts. Je crois qu’elle aime surtout sa tenue d’équitation, et se voir à cheval.

— Apparemment, les parents sont en train de divorcer.

— Oh ! c’est dur. Elle n’a que huit ans.

— Ça fait un moment que c’est dans l’air, à ce qu’on m’a dit. Pour compenser, ils offrent à son frère et à elle tout ce qu’ils demandent. Elle, ce sont ses bottes et son pantalon d’équitation hors de prix ; lui, ce sont des jeux vidéo et des maillots de foot.

— Ça ne marchera pas.

— Sans doute pas, non. Dis-moi, tu aurais une minute pour examiner Spud ? Il ne mange rien, aujourd’hui. Je me suis dit que tu pourrais lui jeter un œil, au lieu que j’appelle tout de suite le vétérinaire.

— J’y vais. Je n’ai pas travaillé avec lui de la journée, dit-elle en se dépêchant de sortir du manège. C’est à peine si je l’ai vu ce matin.

Elle longea les stalles, Boyle à ses côtés, et s’arrêta devant celle de Spud.

Le cheval se contenta de lui adresser un regard malheureux et de remuer dans sa stalle, comme s'il ne tenait pas en place.

— Eh bien alors ! tu n'es pas en forme, aujourd'hui ? murmura-t-elle en ouvrant la porte. Laisse-moi voir ça.

Il réagit en donnant un coup de sabot en direction de son ventre.

— C'est là que ça fait mal, hé ?

Tout doucement, elle le palpa, commençant par le dos et descendant le long de ses flancs jusqu'au ventre.

Fermant les yeux, calmant son esprit, elle laissa venir ce qu'elle voyait et sentait.

— Ce n'est pas la colique, heureusement pour lui. Ni un ulcère. Mais ça fait mal, pas vrai, mon bébé ? Si bien que tu ne peux même pas te livrer à ton activité favorite : manger.

— Il n'a même pas voulu d'une pomme de terre. Et pourtant, il les adore.

— Il ne transpire pas, observa-t-elle. Il s'est roulé par terre ?

— Non. Il refuse juste de manger.

— Indigestion.

Boyle y avait forcément pensé de lui-même. Mais du coup ils étaient là, tous les deux dans cette stalle, si près l'un de l'autre que leurs bras se frôlaient de temps à autre quand ils caressaient le cheval.

— Je pense pouvoir le soigner, si tu me fais confiance.

— Bien sûr. Et surtout, lui aussi. Il n'aime pas trop le vétérinaire. Si c'est vraiment une indigestion, on peut lui faire avaler un médicament, mais il n'apprécie pas tellement non plus.

— Bon, on va voir si on peut l'éviter. Tu veux bien lui tenir la tête ?

Comme Boyle obtempérait, elle s'accroupit, faisant glisser ses mains sur le ventre de Spud.

— Ça fait mal, dit-elle doucement. C'est si difficile à comprendre, la douleur. Tu as mangé trop vite, c'est tout. Ralentis, savoure. Calme

maintenant, calme.

L’estomac lui brûla un instant tandis qu’elle aspirait la douleur, mais elle sentit Spud se détendre sous ses mains. L’entendit s’ébrouer de soulagement.

— Voilà, c’est mieux. Et je parie que tu penses déjà à manger de nouveau.

Elle se mit debout, vit Boyle qui la fixait des yeux.

— Ça te fait rayonner, lui dit-il. Au point d’éblouir.

— C’est bizarre, car je me sens très calme, à présent, quand je fais ça. Et quand ça dure aussi peu de temps, je ne suis pas aussitôt affamée, comme avant. Pour Spud, ce ne serait pas une mauvaise idée de lui mettre une potion homéopathique dans sa nourriture, juste pour être tranquilles.

— Je m’en occupe. Merci. C’est un des chouchous, ici, tu le sais. (Il restait debout près de la tête de Spud, bloquant la porte de la stalle.) Alors, tu vas bien en ce moment, Iona ?

— Oui, merci. Et toi ?

— Oh oui ! ça va. Forcément, avec le printemps, on ne manque pas d’occupation, hein !

— L’été approche.

— Oui. Nous avons une nouvelle réunion dans deux jours pour en parler. Je me demandais s’il y avait quelque chose que je pouvais faire pour toi, d’ici là ? Si tu as besoin de temps libre pour te consacrer à tes activités…

— Je crois que travailler ici préserve ma santé mentale. Et mon équilibre. La régularité quotidienne, et savoir que je veux qu’elle continue quand tout cela sera fini.

— Si jamais tu as besoin de temps, il suffit que tu me le dises.

— Entendu.

— Pour te remercier de m’avoir évité le vétérinaire, je peux t’offrir une pinte après le travail ? Une pinte amicale, ajouta-t-il. Ce soir, si ça te dit.

Il ferait la même chose avec n’importe qui, se dit-elle. Mais…

— Ce serait avec plaisir, mais Branna m’attend. C’est un tyran, juste comme Meara. Le solstice n’est plus loin.

— C’est vrai. Ça te pèse.

— Ce qui me pèse, c’est de ne pas être sûre de ce que je devrai faire, de ce que l’on attend de moi. Chaque fois que j’ai parlé d’aller jusqu’aux ruines de la chaumière avant le solstice, Branna et Connor m’ont dit de ne pas y penser. Ils sont apparemment d’avis que l’impact sera plus grand pour moi la toute première fois, et que cela peut nous aider.

— Tu me le dirais si… si tu avais de nouveaux rêves, ou te retrouvais de nouveau face à lui ?

— Tout a été calme. Ce qui me pèse aussi. Il nous observe, on le sent. Mais sans approcher trop près.

Elle frissonna, se frictionna les bras.

— Je ne voulais pas te bouleverser en t’en parlant.

— Ce n’est pas d’en parler. C’est l’attente.

— L’attente, répéta-t-il en hochant lentement la tête. Ce n’est jamais facile. Iona, je veux…

Mick le héla et les rejoignit, longeant rapidement les stalles en faisant sonner ses talons.

— Ah ! te voilà. Je voulais te demander… (Il regarda tour à tour Iona et Boyle, rougit.) Pardon. Je vous ai interrompus.

— Non, c’est bon. (Boyle passa d’un pied sur l’autre, se retourna vers Mick.) Nous avions juste fini avec Spud.

— Je vais m’occuper de sa potion homéopathique et la noter sur sa fiche, proposa Iona.

— Je veux bien, merci.

Restée seule avec le cheval, elle s’appuya contre lui.

— Il s’est mis à engager la conversation, dit-elle tout haut, en prenant soudain conscience. Il ne fait jamais ça, mais c’est ce qu’il fait depuis… Et

il m’a acheté du Coca.

Elle sortit de la stalle, reprit la bouteille qu’elle avait posée avant d’entrer, avala une longue gorgée.

— Tu sais quoi, Spud ? je crois qu’il pourrait bien être en train de me faire la cour. Et je n’ai aucune idée de la manière de réagir. Jamais personne n’a essayé ça jusqu’ici.

Avec un soupir, elle contempla la bouteille, se demandant ce que cela révélait sur elle que son cœur puisse être aussi facilement touché par une boisson gazeuse.

*Contente-toi… de voir ce qui se passe*, s’ordonna-t-elle avant d’aller chercher le médicament de Spud.

Rien ne se passa, en réalité. Des conversations, de petites attentions, des propositions d’aide, sans insister. Boyle ne cherchait pas à aller plus loin. Ce qui était très bien, prétendit intérieurement Iona en aidant Branna à préparer leur dîner pour six. Tout ce qu’elle lui avait dit quand il lui avait apporté des fleurs et présenté des excuses, elle le pensait sincèrement.

Pour une fois dans sa vie, elle voulait être raisonnable, jouer la sécurité, regarder – des deux côtés – avant de traverser d’un bond.

— Tu penses si fort que j’en ai mal à la tête, protesta Branna.

— Désolée, désolée… J’ai l’impression d’être incapable de mettre fin à cette boucle. Bon ! je mets sur « Pause ». Je n’ai jamais préparé de gratin de pommes de terre. Même pas surgelé.

— Ne parle pas de pommes de terre surgelées dans cette cuisine !

— Juste quand j’ai envie de t’insulter, d’accord. Je fais ce qu’il faut ?

— Dispose des couches bien régulières, comme je t’ai montré.

Au fourneau, Branna mélangeait la sauce dont elle avait prévu de glacer le jambon en train de rôtir au four.

— Dis donc, tu as mis les petits plats dans les grands, pour une réunion stratégique !

— J’en avais envie. Et comme ça, nous aurons du jambon froid pour les jours où je n’en ai pas envie.

Consciencieusement, Iona saupoudra de farine une nouvelle couche de pommes de terre.

— Je pensais à Boyle.

— Non, vraiment ? Je n’aurais jamais deviné.

Profitant de ce que Branna avait le dos tourné, Iona roula les yeux en ajoutant sel et poivre, puis les morceaux de beurre.

— Comment le sais-tu ? Je ne vois pas comment tu peux raisonnablement le savoir, et c’est le côté raisonnable auquel je travaille en ce moment. Est-ce juste le sexe qui lui manque ? ou même ma compagnie, dans une certaine mesure ? Est-ce qu’il se sent coupable parce qu’il m’a blessée, essayant du coup de se montrer gentil pour compenser, et amical parce que c’est ce que je lui ai demandé ? Ou bien est-ce qu’il tient plus à moi que je ne le croyais ?

— Ce n’est pas à moi qu’il faut parler d’affaires de cœur. Selon certains, c’est à peine si j’en ai un.

— On ne peut pas te connaître et dire une chose pareille.

Certains le disaient, et par moments elle aurait bien voulu qu’ils aient raison.

— Je ne sais pas comment fonctionnent les hommes, Iona. Chaque fois que je crois avoir compris, que je me dis : Ça y est, c’est dans la boîte, il suffit que je tourne le dos pour que patatras ! il n’y ait plus rien. Et quand je tente de tout remettre en ordre, je m’aperçois que les données ont changé.

» Je connais mon frère, mais un frère, ce n’est pas pareil.

— L’amour ne devrait pas être si compliqué.

— Je ne peux pas être d’accord avec toi. Je crois que ce devrait être la chose la plus compliquée au monde ; comme cela, on ne le reprendrait pas, ne le dilapiderait pas, ne le verrait jamais disparaître.

S’écartant du fourneau, elle s’approcha d’Iona pour vérifier son travail.

— Ça t’aura pris le temps, vu que tu disposes chaque tranche comme s’il s’agissait d’un explosif dont l’emplacement est absolument vital. Mais bon, tu as terminé. Mets le plat là-bas, et verse le lait bouillant dedans.

— Je verse, c’est tout ?

— Oui, et pas goutte à goutte. Verse tout, mets le couvercle, et glisse-le dans le four. Je compte une demi-heure pour la première partie.

— D’accord.

Iona mit le plat dans le four avec le jambon, puis poussa un soupir de soulagement, comme si elle avait réellement manié des explosifs.

— Tu sais, Branna, ces deux plats ne devraient pas tenir côte à côte dans ton four.

— Ils tiennent si j’en ai envie. Bon, maintenant, je crois que l’on va préparer les haricots verts que j’ai congelés lors de la récolte de l’été dernier, et après ça… Tiens, voilà quelqu’un, dit-elle en entendant des bruits de moteur. Allons voir qui c’est ; on leur trouvera bien quelque chose à faire.

— Bonne idée. Je crois que je devrais me fixer pour objectif d’apprendre à préparer un bon repas, continua Iona comme elles se dirigeaient vers la porte d’entrée. Me fixer un menu, et me l’approprier. « Oh ! Iona est en train de nous préparer sa longe de veau. » Je n’ai aucune idée de ce qu’est une longe, mais ce serait ma spécialité.

— Un bel objectif.

Branna ouvrit la porte. Meara se tenait près de sa camionnette, Fin descendait de la sienne, tandis que Connor et Boyle s’extirpaient à grand-peine d’une Mini rouge vif.

— Oh ! elle est trop mignonne ! dit Iona en riant et en s’approchant. Comment avez-vous réussi à vous caser là-dedans ?

— Tu peux me croire, ça n’a pas été simple, répondit Connor. Et conduire encore moins, vu que Boyle avait les genoux aux oreilles pendant

tout le trajet. Mais elle tourne bien, pas de problème. Elle serait plus à ta taille qu'à la mienne.

— Vas-y, montre-nous ce que ça donne ! suggéra Meara.

Iona ne se fit pas prier et s'installa, les mains sur le volant.

— En effet, elle est plus à ma taille qu'à la tienne. Le vendeur est le copain dont tu m'as parlé ? demanda-t-elle à Connor. Elle est géniale. Vraiment adorable, mais je crains de ne pas avoir les moyens pour une voiture adorable en ce moment.

— Mais elle te plaît ? dit Connor. Le modèle, la couleur, l'intérieur…

— Comment pourrait-elle ne pas me plaire ! (En fait, elle s'imaginait parfaitement conduire ce petit bolide rouge.) Elle est parfaite. Tu crois qu'il pourrait me la garder un temps, ou qu'il accepterait un paiement échelonné ?

— Il accepterait sans doute, mais elle est déjà vendue. (Il jeta un coup d'œil à Branna, qui hocha la tête.) Bon anniversaire !

— Quoi ?

— C'est Connor et Boyle qui l'ont dénichée, et nous avons tous contribué à l'achat. Pour ton anniversaire, expliqua Branna. Tu crois peut-être qu'on ne savait pas que c'est ton anniversaire ?

— Je… Je me disais qu'avec ce qui se prépare… Mais vous ne pouvez pas… Une voiture ? Ce n'est pas possible.

— Tout à fait possible, puisque déjà fait, fit remarquer Connor. Peu importe ce qui se prépare, un anniversaire, ça se fête. Nous ne risquons pas d'oublier le tien, Iona. Nous sommes ton cercle.

— Mais une voiture !…

— Qui a plus de dix ans, et, pour tout t'avouer, qui tousse comme une asthmatique le matin, quand le temps est humide. C'est-à-dire à peu près tous les jours, commenta Fin. Mais elle devrait faire ton affaire.

Riant et pleurant à la fois, elle virevolta pour prendre Connor dans ses bras, puisqu'il était le plus proche. Puis passa de l'un à l'autre pour les

embrasser.

Quand elle pressa son corps contre celui de Boyle, le serrant de toutes ses forces entre ses bras, il fit de son mieux pour ne pas réagir. Pour se contenter de cette étreinte.

— Je ne sais pas quoi vous dire. Je ne trouve pas les mots. C'est extraordinaire ! Plus que ça encore. Merci du fond du cœur. À chacun d'entre vous.

— Il y aura quelques papiers à remplir, l'avertit Fin, mais on peut s'en occuper plus tard. Pour l'instant, tu ne crois pas que tu devrais l'essayer ?

— Bien sûr que si ! Je veux la conduire. (Elle tourna sur elle-même en riant.) Il me faut quelqu'un avec moi pour mon premier tour. Qui veut venir ?

Les trois hommes reculèrent aussitôt d'un pas.

— Bande de couards ! leur lança Meara, écœurée. Qu'en dis-tu, Branna ? On devrait pouvoir tenir toutes les deux ?

— Sans doute, mais j'ai le repas à surveiller.

Meara se contenta d'un rire dédaigneux.

— Eh bien ! moi, je n'ai pas peur. Allons-y, Iona.

Elle monta vivement en voiture et attendit qu'Iona se glisse derrière le volant.

Iona démarra, puis se tortilla sur le siège pour trouver la bonne position, faisant par trois fois bondir la voiture en avant. Enfin, elle démarra sur les chapeaux de roues et s'éloigna, suivant une trajectoire à peu près aussi rectiligne que celle d'une navette de métier à tisser.

— Grand Dieu ! parvint juste à articuler Boyle.

— Ne t'inquiète donc pas, j'ai ajouté un petit sortilège de sécurité, lui rappela Connor. Elle a juste besoin de se roder. C'est une Américaine, après tout. Bon, c'est pas tout ça ! Fin nous a apporté du champagne pour fêter cet anniversaire, ce qui avec lui veut dire du champagne français, de luxe. Je propose d'ouvrir la première bouteille pour trinquer dès le retour d'Iona.

— Nous devons aussi discuter de choses sérieuses, lui rappela Branna. Nous serons plus productifs la tête claire qu'éméchés par le champagne.

— C'est son anniversaire.

— Bon ! concéda Branna avec un soupir. J'imagine qu'une bouteille à six ne devrait pas nous faire trop de mal.

— J'aurais été mieux avisée d'avoir peur, marmonna Meara à Connor, à son retour, tandis que Fin faisait sauter le premier bouchon. C'est un vrai danger au volant.

— Elle a juste besoin d'un peu de pratique.

— Puissent les dieux t'entendre, parce que j'ai bien cru qu'elle allait nous tuer toutes les deux avant qu'on ait parcouru un kilomètre. Enfin bon ! ça valait la peine. Elle ne s'y attendait absolument pas. Pas seulement à la voiture. Au reste non plus. Et j'ai beau trouver ma famille impossible, jamais je ne me suis imaginé que mon anniversaire puisse passer sans qu'on me le fête.

— Nous avons aussi prévu un gâteau.

— J'en étais sûre.

De bonne humeur, Meara le serra contre elle, dans un geste plein d'affection.

Il passa son bras sous le sien avant qu'elle puisse s'écarter et enchaîna quelques pas de danse. Riant, elle l'imita, puis tendit la main pour attraper la flûte que lui proposait Fin.

— Ce n'est pas moi qui vais refuser !

— Je veux porter un toast, déclara Iona. J'ai réfléchi à ce que je souhaite dire, à part vous remercier, qui est vraiment trop loin du compte. Vous êtes tous miens, et c'est un cadeau que je chérirai jusqu'à la fin de ma vie. Vous êtes une véritable bénédiction pour moi, un mélange d'amitié et de famille qui est plus fort, plus authentique et plus lumineux que tout ce que j'avais jamais imaginé. Je trinque donc à nous tous, ensemble.

Elle but une gorgée.

— Oh ! là, là ! Il est absolument délicieux.

— Un excellent toast, et un excellent champagne. (Branna ouvrit un placard et en tira un paquet enveloppé.) De la part de ta grand-mère, qui m'a demandé de le mettre de côté pour toi.

— Oh ! Nan. (Ravie, Iona posa sa flûte pour ouvrir son paquet et en tira un pull dans des tons de bleu très doux.) Elle a dû le tricoter elle-même, murmura Iona en le frottant contre sa joue. Il est d'une douceur ! Je suis sûre qu'elle l'a tricoté pour moi.

Elle prit l'enveloppe et l'ouvrit.

*Pour mon Iona chérie. Chaque maille est porteuse d'amour, de talismans et d'espoir. Porte-le chaque fois que tu souhaites te sentir plus forte, plus assurée. Avec tous mes vœux de bonheur en ce jour, et en tous ceux qui suivront.*

*Nan, qui t'aime.*

— Jamais elle n'oublie.

— Enfile-le ! lui dit Meara. C'est le plus beau pull que j'aie jamais vu.

— Bonne idée. Je reviens.

— Dès ton retour, nous commencerons, annonça Branna. Avant que le dîner soit prêt, nous avons le temps de parler du solstice et de ce que nous allons faire. Si nous réussissons, il n'y aura plus que nos amis, la bonne chère et le vin auxquels penser lors du prochain anniversaire d'Iona. Et ça, ce serait un cadeau pour chacun d'entre nous.

— Bien dit, murmura Fin. Va enfiler ton cadeau, cela rendra ta grand-mère plus proche. Branna et moi allons voiler la maison. Aucun œil, aucune oreille, aucun esprit hormis les nôtres ne saura ce qui se fait, ce qui se dit, ce qui se pense ici ce soir.

OceanofPDF.com

# 20

Ils utilisèrent la lumière, et non l'obscurité, pour envelopper d'un voile impénétrable le cottage et tous ceux qui s'y trouvaient. Si Cabhan les observait, sous forme d'ombre, d'homme ou de loup, il ne verrait que lumières et couleurs, n'entendrait que musique et rires.

Cela l'ennuierait, expliqua Branna, et l'irriterait. Il penserait qu'ils se contentaient de s'amuser pendant qu'il tramait sa machination.

— Au lever de la lune, le plus long jour de l'année, nous formerons le cercle sur le sol où Sorcha a vécu, et où elle est morte.

Les bougies vacillaient dans toute la cuisine pendant que Branna leur exposait le plan. Les odeurs de cuisine, le grésillement du feu brûlant doucement dans l'âtre, la respiration régulière du chien endormi sous la table, tout parlait de choses ordinaires alors qu'eux-mêmes parlaient de l'extraordinaire.

Ce qui était exactement l'effet recherché, comprit Iona.

— C'est à Fin de le traquer, de l'attirer. Le sang appelle le sang.

— Tu doutes toujours de moi.

— Non. Ou juste un peu, reconnut Branna. Pas suffisamment pour empêcher que soit fait ce qui doit être fait. Ce que je comprends, c'est que tout cela ne peut ni ne devrait être fait sans toi. N'est-ce pas assez ?

— Il le faudra bien !

Ils échangèrent un long, long regard. Iona sentit que des milliers de mots, des dizaines de sentiments impossibles passaient entre eux. Et eux

seulement.

— Je l’attirerai, dit Fin, mettant fin à leur échange.

— Meara et Boyle doivent à tout prix rester à l’intérieur du cercle. Pas seulement pour vous protéger, ajouta Branna en se tournant vers eux. Mais pour préserver sa force. Fin aussi devra rester à l’intérieur.

— Pas question.

— Il le faut, Fin, insista Branna. Au sein du cercle, il ne peut utiliser contre toi, ou contre nous, ce qui coule en toi. Et ton pouvoir garantira l’intégrité du cercle.

— Nous serons plus forts si nous sommes quatre à l’extérieur, contre lui, plutôt que trois.

Tournée vers Fin, Branna éleva les mains, paumes vers le plafond. Les flammes des bougies se mirent à brûler plus intensément.

— Nous sommes les trois Ténébreux. Nous sommes le sang, et nous devons être la voie.

— Je resterai à l’intérieur du cercle, déclara Fin. À moins que je n’aie le sentiment que nos chances de l’annihiler soient plus grandes si je suis au-dehors. Tu n’obtiendras pas mieux de moi.

— Cela nous convient, dit Connor, tournant les yeux vers Fin puis vers Branna, qu’il continua à fixer d’un regard tranquille. C’est entendu.

Branna faillit répliquer, puis elle soupira.

— Entendu.

— Nous devrons prendre nos guides, songea soudain Iona.

— Oui, bien sûr. (Branna tira son amulette de sous son pull, passa le pouce sur la tête gravée qui ressemblait tant à celle de Kathel.) Cheval, chien, rapace. Nos armes et nos outils. J’ai un sortilège auquel je travaille depuis quelque temps ; je pense qu’il constitue une réponse, mais seulement si nous y avons recours à l’endroit et à l’heure propices. Il nous faudra ensuite son sang pour le sceller.

— De quel sortilège s’agit-il ? demanda Fin.

— Un sortilège auquel j’ai travaillé, répéta Branna. J’ai utilisé certains éléments des sortilèges de Sorcha, d’autres dont j’ai hérité, d’autres encore que j’ai créés.

— Tu l’as mis à l’épreuve ?

L’irritation envahit momentanément le visage de Branna.

— C’est trop risqué. S’il l’apprend, il peut ériger un rempart, et il ne s’en privera pas. Il doit être mis en pratique pour la première fois sur le terrain de Sorcha. Je sais ce que je fais. Tu dois me faire confiance.

— Je dois te faire confiance, répéta Fin.

— Bon sang de la vie ! lança Branna en commençant à se lever.

Iona leva la main.

— Attends. Quelle sorte de sortilège ? Je veux dire : pour le bannir, l’attirer, le vaincre ?

— Un sortilège de victoire, de feu et de lumière. Les trois en un, scellés par la magie du sang.

— La lumière combat les ténèbres. Le feu purifie. Le sang est au cœur de tout.

— Tu progresses vite, dit Branna en souriant. Mais ce sortilège peut perdre toute puissance s’il n’est pas exécuté où et quand il doit l’être. Il peut aussi se révéler inefficace si nous ne sommes pas tous d’accord entre nous, et si nous ne faisons pas front ensemble, en ce lieu et cette heure propices.

— Nous ferons front ensemble, répondit Iona en élevant les mains et en les regardant chacun tour à tour. Nous savons tous que nous le ferons. Toi, Fin, tu es prêt à tout pour le détruire. Pour Branna, pour toi, pour nous tous. Dans cet ordre-là. Et Branna est prête à tout pour trancher les liens, quels qu’ils soient, susceptibles d’exister entre lui et toi, afin de t’en libérer. Connor et Meara sont prêts à se battre pour l’amour et l’amitié, pour ce qui est bien et bon, quels que soient les risques ou le prix à payer. Boyle est prêt à se battre parce que c’est ainsi qu’il fonctionne – il suffit de lui dire où et quand pour qu’il soit à vos côtés. Et puis parce que, même si certaines

choses ont changé entre lui et moi, il ne supporterait pas qu'il m'arrive quelque chose. Et moi, je ne supporterais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit.

» Pour l'amour et l'amitié, pour la famille et nos amis, nous ferons face ensemble, à l'endroit et à l'heure propices. Nous nous battrons les uns avec les autres. Les uns pour les autres.

Après un instant de silence, Fin prit le champagne qu'il avait ignoré, et leva son verre en direction d'Iona.

— Tu as raison, *deirfiúr bheag**. Nous serons ton cercle d'élus. (Il se tourna vers Branna.) Confiance, dit-il, puis il attendit.

— Confiance.

Elle leva son verre, trinqua avec lui. Un éclat de lumière jaillit au contact de leurs deux flûtes, puis s'estompa.

— Puisque c'est réglé, passons à la réalisation proprement dite, proposa Connor. Pas à pas.

Boyle garda le silence quand Branna leur expliqua en détail son plan, puis quand tous ils en discutèrent, l'ajustèrent, le modifièrent. Regarder Iona pendant qu'elle parlait lui avait donné toutes les réponses dont il avait besoin.

Il les préserverait en lui jusqu'au jour où il serait temps de les lui rappeler.

Elle compta les jours à rebours, tandis que mai peu à peu laissait la place à juin, et s'autorisa à goûter chacun d'eux. Elle appréciait le ciel bleu quand il s'offrait à elle, accueillait la pluie quand elle tombait. Elle en vint à penser que, quoi qu'il arrive le jour du solstice, elle avait pu profiter de ces semaines, de ces mois, de ces gens dans sa vie, et que sa vie avait été plus riche que jamais auparavant, si brève qu'ait été cette période depuis son arrivée.

Elle avait reçu un don, avait appris à l'utiliser, à lui faire confiance, à le respecter.

Elle était et serait toujours l'un des trois Ténébreux. Elle était et serait toujours une magicienne du comté de Mayo, habitée par le pouvoir et la lumière.

Elle était convaincue qu'ils triompheraient. Sa nature exigeait d'elle cette confiance. Mais le don reçu en héritage exigeait pour sa part le respect que marquent la prudence et le souci de bien faire.

Comme le solstice approchait, elle écrivit une longue lettre à sa grand-mère – à la main. Une méthode un peu démodée, mais il lui paraissait important de prendre le temps, de faire l'effort. Elle y parlait d'amour, pour sa grand-mère, ses cousins, ses amis. Pour Boyle. Et des erreurs qu'elle avait commises.

Elle parlait de s'être trouvée, d'avoir trouvé sa place, son heure, expliquait ce que cela signifiait pour elle d'être venue en Irlande. Et d'y avoir évolué.

Elle ne lui demandait qu'une chose : s'il lui arrivait malheur, qu'elle trouve l'amulette et la prenne, ainsi qu'Alastar, pour les transmettre à celle qui lui succéderait.

Il y aurait quelqu'un après elle si elle échouait. Cela aussi, elle en était absolument convaincue.

Quel que soit le temps que cela prendrait, la lumière vaincrait les ténèbres.

Le matin précédant le solstice, elle descendit de bonne heure, sa lettre dans la poche arrière de son pantalon. Elle essaya de préparer un petit déjeuner complet ; ce n'était pas parce qu'elle était convaincue qu'elle ne serait jamais qu'une cuisinière passable qu'elle ne devait pas faire d'efforts.

Connor entra en humant l'air.

— Qu'est-ce que je sens là ?

— Comme nous serons très occupés demain, je me suis dit que j'allais me charger des préparatifs ce matin, et permettre à Branna de gagner un peu de temps. Elle a veillé tard une fois de plus, n'est-ce pas ?

— Ça fait près d'une semaine qu'elle dort à peine. Malgré tous mes efforts, elle est restée sourde aux sentiments comme aux arguments.

— J'entends sa musique, comme hier soir, et ça me calme aussitôt. Elle le fait exprès.

— Elle affirme qu'elle réfléchit mieux quand nous ne sommes pas deux à penser. Tu es inquiète, dit-il en piquant une saucisse dans l'assiette.

— Oui, je suppose, à présent que nous comptons en heures et non plus en jours. Pourquoi ne l'es-tu pas ?

— Notre destin est tracé. Si tel est notre destin, à quoi bon s'inquiéter ?

Pour se réconforter, elle s'appuya contre lui un instant.

— Tu me calmes autant que la musique de Branna.

— J'ai toute confiance. En toi. (Il lui passa un bras autour de la taille pour la serrer contre lui.) En Branna et en moi. En chacun des autres aussi, et tout autant. Arrivera ce qui doit arriver, nous ferons de notre mieux. Telle est toujours la limite.

— Tu as raison, sur tous les points. (Elle se dégagea pour lui préparer une assiettée.) Je le sens qui rôde. Pas toi ? Je le sens aux abords de mes rêves, essayant d'entrer. Il y parvient presque, et une partie de moi-même a conscience de l'y autoriser. Puis j'entends la musique de Branna, et plus rien jusqu'au matin.

Elle prit une deuxième assiette, y disposa la moitié de ce qu'elle avait servi à Connor.

— Je vais laisser ça dans le four pour Branna, pour que ça ne refroidisse pas.

Quand elle se retourna, Connor se contenta de passer les bras autour d'elle. Jamais elle n'avait connu quelqu'un d'aussi réconfortant.

— Là ! cesse de t’en faire autant. Il n’a jamais eu face à lui d’ennemis aussi redoutables que nous trois, ou que les trois qui sont avec nous.

— Tu as raison une fois de plus. Mangeons ! Après ça, j’irai aux écuries en faisant le grand tour en voiture, histoire de m’entraîner.

— Il te faudrait moitié moins de temps si tu y allais à pied avec moi.

— C’est vrai, mais je ne m’entraînerais pas.

Et elle ne pourrait pas s’arrêter à l’hôtel pour leur demander de bien vouloir poster sa lettre le lendemain.

Tout le long du trajet, elle resta très attentive à la moindre trace de brouillard, de loup noir, ou de quoi que ce soit qui lui parût alarmant. Elle arriva au château d’Ashford sans le moindre incident ni accident. Elle s’en tirait vraiment très bien avec la Mini et la conduite à gauche sur ces petites routes, quoi que Meara puisse dire.

De même qu’elle gérait très bien cette attente, ce silence, et la nervosité palpable qui les accompagnait.

Peut-être son cœur se mettait-il à battre la chamade chaque fois qu’elle scrutait la forêt, la route ou les collines depuis l’une des fenêtres du cottage. Peut-être avait-elle le dos et les épaules noués par le stress chaque fois qu’elle prévoyait d’accompagner un groupe au cœur des bois verts et profonds.

Mais elle continuait à regarder par la fenêtre, à accompagner des groupes. Et c’était le plus important, se dit-elle en se garant près des écuries.

Comme elle était la première arrivée, elle ouvrit les portes, se retourna pour basculer l’interrupteur.

Et là, au centre du manège, se tenait le loup.

Les portes se refermèrent en claquant derrière elle ; les lumières s’éteignirent brusquement. Secouée, tout ce qu’elle vit l’espace d’un instant furent trois points rougeoyants : les yeux du loup, et la gemme de son pouvoir.

Ils se brouillèrent quand il chargea.

Elle lança la main en avant – blocage, bouclier. Le loup la frappa avec une telle force qu'elle sentit le sol trembler. De même qu'elle sentit son blocage craqueler comme du verre volant en éclats.

Déjà, l'ombre se ramassait pour attaquer de nouveau.

Les chevaux hennissaient, affolés. C'est ce qui décida Iona.

Tandis que le loup chargeait, elle fit disparaître le bouclier et sauta sur la gauche. Son élan ne permit pas au loup de s'arrêter, et il heurta les portes avec la force d'un boulet de canon. Sous le choc, les deux battants s'ouvrirent, et Iona en profita pour charger à son tour.

Elle se précipita au-dehors et plaça son bouclier derrière elle, cette fois. Le loup ne pourrait le franchir, les chevaux étaient saufs. Bien campée sur ses deux pieds, elle se prépara à se protéger alors que la bête revenait vers elle. Et qu'elle se dressait sur ses deux jambes, devenue homme.

— Tu es vive et rusée.

Comme dans ses rêves, la voix lui fit l'impression de mains froides se glissant sur sa peau. Tout en restant curieusement séduisante.

— Mais tu es jeune, par les ans et par le pouvoir, continua-t-il.

— Suffisamment âgée pour me défendre.

Il lui sourit. L'esprit d'Iona en fut révulsé alors même que quelque chose dans son corps réagissait à sa séduction.

— Je pourrais te tuer d'un simple regard.

— Tu as échoué jusqu'à maintenant.

— Je ne désire pas ta mort, Iona la Radieuse. Donne-moi juste ce qui t'est venu si tard, ce qui est encore si jeune et si frais en toi. (La fixant de ses yeux noirs, très noirs, il s'approcha imperceptiblement, tout en continuant de cette même voix caressante.) Tout ce que je veux, c'est ce pouvoir que tu ne comprends pas encore. Donne-le-moi, et je t'épargnerai, je vous épargnerai tous.

Son cœur battait à tout rompre, trop fort, trop vite. Mais son pouvoir s'animait dans son ventre, prêt à s'élever. Elle allait l'y encourager.

— C'est tout ? Vraiment ? Eh bien !… non. (Elle entendit le cri du rapace au-dessus de sa tête, et sourit à son tour.) Voilà de la compagnie.

— Tu seras leur mort. Leur sang te tachera les mains. Regarde. Vois. Comprends.

Elle abaissa les yeux vers ses mains, vers le sang qui les maculait et gouttait jusqu'au sol pour y former une flaque. En le voyant, en sentant sa chaleur, elle fut prise d'une véritable panique qui lui transperça le ventre et le cœur.

Quand elle releva les yeux, Cabhan avait disparu. Et Boyle, comme fou, arrivait au galop sur Alastar par le chemin de terre.

— Ça va ! lui cria-t-elle, mais sa voix avait perdu son timbre, et ses genoux se dérobaient sous elle. Tout va bien.

Le chien déboula à ses côtés alors que Boyle sautait à bas d'Alastar.

— Que s'est-il passé ?

Quand il voulut lui attraper les mains, elle les retira instinctivement. Puis s'aperçut, à la fois stupéfaite et soulagée, qu'elles ne portaient aucune goutte de sang.

— Il était là, mais il s'est enfui.

Elle se laissa aller contre son cheval, autant pour l'apaiser que pour s'appuyer sur lui. La buse de Harris se posa sur la selle d'Alastar avec autant de légèreté et d'aisance que s'il s'était agi d'une branche d'arbre. Kathel restait assis à ses côtés, sans aboyer.

Tous là, songea-t-elle. Le cheval, le rapace, le chien.

Et Boyle.

— Comment se fait-il que tu sois ici ?

— Je venais de seller Alastar pour l'amener quand il a poussé un véritable cri de guerre et a foncé droit sur la clôture. J'ai à peine eu le temps de lui sauter sur le dos avant qu'il se précipite ici. Laisse-moi te regarder. (Il

l’attrapa par les bras, la fit tourner sur elle-même.) Tu n’es pas blessée ? Tu es sûre ?

— Non. Je veux dire, oui, je suis sûre. Alastar m’a entendue, dit-elle en posant la main sur l’encolure du cheval. Ils m’ont tous entendue, murmura-t-elle tandis que le rapace gardait les yeux fixés sur elle, et que Kathel semblait approuver en tapant le sol d’un coup de queue.

Au même moment, ses cousins arrivèrent dans la camionnette de Connor et freinèrent brusquement dans un nuage de poussière et de gravier.

— Branna… (Elle s’interrompit en apercevant la camionnette de Fin, puis celle de Meara débouler à toute vitesse dans la cour.) Ils m’ont tous entendue. Et cela, il a été incapable de l’empêcher. Ce salopard de loup n’a pu les empêcher d’entendre mon appel.

— Mais que s’est-il passé, sacré nom de Dieu ? demanda Boyle.

— Je vais te le raconter, ou plutôt, vous le raconter, rectifia-t-elle en s’adressant au groupe. Mais il faut d’abord aller voir les chevaux. Il ne leur a pas fait de mal. Je le saurais s’il avait réussi. Mais ils ont eu peur.

Elle emmena Alastar avec elle, ressentant le besoin de le garder près d’elle tandis qu’elle retournait à l’intérieur.

Il leur faudrait purifier le manège, songea-t-elle. Branna s’en occuperait.

Elle calma les chevaux, l’un après l’autre, et s’apaisa ainsi elle aussi. Quand le personnel d’écurie arriva pour le travail du matin, elle rejoignit les autres, et ils allèrent tous s’entasser dans le bureau exigu de Boyle afin qu’elle leur raconte ce qui était arrivé.

— Il y a une dimension sexuelle au niveau le plus élémentaire, à la fois puissante et attirante, ajouta-t-elle. Il s’en sert comme d’une arme. Mais le plus important est qu’il a gagné en force depuis la dernière fois. Peut-être a-t-il réussi à accumuler du pouvoir. Je ne sais pas comment, mais ce qui est sûr, c’est que lorsqu’il a frappé le bouclier, celui-ci s’est craquelé. Il aurait été incapable de le repousser.

— Du coup, tu l’as fait disparaître et le loup est passé droit par les portes. Rusé, commenta Fin.

— C’est aussi ce qu’il a dit. Juste avant de promettre de tous nous épargner si je lui donnais mon pouvoir.

— Il ment, lui rappela Branna.

— Je sais, je sais. Mais le sang sur mes mains… (Luttant contre le frisson qui l’envahissait, elle pressa les paumes l’une contre l’autre.) Il m’a paru si réel, comme si c’était le vôtre. Il sait que je suis toujours la plus faible de nous tous.

— Il se trompe, et toi aussi si tu le crois. (Compte tenu du manque de place, Boyle ne pouvait faire les cent pas pour se libérer de sa colère, aussi se contenta-t-il de serrer les poings dans ses poches.) Il n’y a rien de faible en toi.

— Il voulait me terroriser, et me tenter. Il a réussi sur ces deux points.

— Et qu’as-tu fait ?

Elle hocha la tête.

— Je veux croire que j’aurais continué à réagir de la même façon si vous n’étiez pas tous arrivés aussi rapidement. Mais ce qui compte, c’est que je suis toujours son principal objectif. Il croit qu’il lui suffit de prendre mon pouvoir pour s’emparer du vôtre aussi.

— Eh bien ! nous allons nous en servir. Si, dit Fin sans laisser à Boyle le temps de protester. Il suffit de modifier notre plan d’un rien pour qu’il la croie vulnérable, qu’il en conclue que c’est le lieu et l’heure pour fondre sur elle, et pour en terminer.

— C’est plus compliqué, commença Branna.

— Et depuis quand te laisses-tu arrêter par quelques complications ?

— Plus dangereux aussi, dit Connor.

— Si nous en sommes, nous en sommes ! déclara Meara en haussant les épaules. Ce qui est arrivé aujourd’hui prouve qu’Iona ne peut même pas

venir au travail le matin sans courir de risque. Pourquoi devrait-elle vivre de cette façon ? Ou n'importe lequel d'entre nous ?

— La prochaine fois, il pourrait s'en prendre aux chevaux, ajouta Iona. Pour m'atteindre, me distraire. Je ne peux pas l'accepter. Je ne pourrais pas vivre avec ça. En quoi consiste ce rien ?

— Fin s'imagine que tu vas aller seule là-bas, dans les ruines, demain.

Iona regarda Boyle, interloquée, et lut la fureur dans ses yeux.

— Je serai l'appât. Mais j'aurai conscience de l'être, j'aurai mon pouvoir, et un cercle très fort pour me soutenir.

Avant que Boyle se mette à jurer, Branna lui posa la main sur le bras.

— Elle n'est jamais seule, et ne le sera jamais. Tu as ma parole, et notre parole à tous ici. (Elle lui tapota le bras en réfléchissant.) Ça pourrait se faire. Ça me paraît tout à fait possible.

— Tu y travailleras avec moi aujourd'hui, dans ce cas ? Juste à ça ?

Branna regarda Fin, livra son vilain combat intérieur.

— Oui, pour Iona. Pour le cercle.

— Nous allons nous y mettre. Arrange-toi pour ne pas être seule, ajouta Fin en effleurant la joue d'Iona de son doigt. Pour aujourd'hui, garde les autres près de toi, d'accord, petite sœur ?

— Pas de problème.

Ce fut chose facile, dans la mesure où Boyle et Meara veillèrent à toujours être dans les parages, l'un ou l'autre.

Boyle se chargea de ses promenades accompagnées – une précaution frustrante pour Iona – et la confina à des travaux à l'intérieur des écuries.

Elle pansa, nourrit les chevaux, nettoya les stalles, répara le matériel, cira des bottes.

Et la journée traîna en longueur.

Elle monta Alastar pour gagner les grandes écuries – avec Boyle et Spud à ses côtés – et y donner une leçon en fin de journée.

À la même heure demain, songea-t-elle, elle s’occuperait des derniers préparatifs. Et elle accomplirait quelques pas de plus vers sa destinée.

— Nous allons l’emporter, dit-elle à Boyle.

— Être trop sûr de soi est une erreur.

— Ce n’est pas que je suis trop sûre de moi, ou impudente. (Elle se rappela les paroles de Connor, et ce qu’elle avait ressenti avec lui dans la cuisine, le matin même.) C’est une question de confiance, et la confiance est quelque chose de fort et de positif.

— Que tu sois le fer de lance dans cette histoire ne me plaît pas du tout.

— Ce n’est certainement pas ce que j’avais prévu, mais, du coup, c’est lui qui va se montrer trop sûr de lui et commettre une erreur. Songes-y.

— J’y ai songé, et à bien d’autres choses aussi.

Aux écuries, il mit pied à terre et attendit qu’elle ait fait de même.

— J’ai quelque chose à te montrer.

Il entra. Sans laisser au palefrenier le temps de lui parler, il lui fit signe de sortir. Puis précéda Iona jusqu’à la sellerie, avec ses odeurs de cuir et de graisse.

— C’est ça.

Elle suivit son geste, poussa un « Ooooh ! » de plaisir en voyant la selle au cuir lustré posée sur son support.

— C’est une nouvelle selle, non ? dit-elle en s’approchant et en caressant le cuir noir et lisse. Du très beau travail. Regarde-moi ces étriers, comme ils brillent ! C’est du fait main, n’est-ce pas ? Elle est…

— Elle est à toi.

— Quoi ? À moi ?

— Elle a été faite pour toi, spécialement, et pour Alastar. Pour vous deux.

— Mais…

— Je savais pas que les autres allaient vouloir t’offrir cette voiture, hein ? Je l’avais prévue pour ton anniversaire.

Il aurait pu lui offrir une cassette de pirate, pleine d'or et de pierreries, qu'elle n'aurait pas été plus stupéfaite.

— Tu l'as fait faire pour moi ? pour mon anniversaire ?

Il fronça les sourcils d'un air presque menaçant.

— Une cavalière émérite comme toi devrait avoir sa propre selle, et une belle.

Comme elle ne disait rien, il souleva la selle et la retourna.

— Tu vois, y a ton nom.

Doucement, elle effleura l'emplacement de ses doigts. *Juste Iona*, songea-t-elle. *Juste son prénom, avec à côté des flammes symboliques, le nom d'Alastar et un nœud de la Trinité.*

— Je connais un homme qui fabrique ce genre de choses, continua-t-il, ne sachant comment prendre ce silence qui s'éternisait. La maroquinerie et… Bref, ça m'a semblé une bonne idée.

— Elle est magnifique. C'est le plus beau de tous les cadeaux.

— Tu avais vendu la tienne.

— C'est vrai. (Elle tourna les yeux vers lui en disant cela.) Pour venir ici.

— Tu vois… maintenant, tu en as une autre. Et si nous devons faire demain ce qui est prévu, ce serait normal que tu l'aies. Qu'Alastar et toi l'utilisiez.

Il commença à la remettre en place sur son support. Iona posa sa main sur la sienne.

— C'est bien plus qu'une nouvelle selle. Bien plus, pour moi. (Elle se mit sur la pointe des pieds, lui effleura une joue de ses lèvres, puis l'autre, puis les lèvres.) Merci.

— De rien. Et puis, joyeux anniversaire. J'ai des choses dont je dois m'occuper, maintenant. Fin gardera un œil sur toi, puisqu'il m'a annoncé que Branna et lui avaient fini pour aujourd'hui.

— Entendu. Merci, Boyle.

— Tu l’as déjà dit.

Elle le laissa partir. Elle devait se préparer pour son cours. Et avait des décisions à prendre.

Une fois son élève partie, Iona alla rejoindre Fin. Poussa un petit soupir.

— Je n’étais pas au mieux de ma forme, aujourd’hui.

— Je suis sûr qu’elle ne serait pas d’accord. Et si tu es un peu distraite aujourd’hui, tu as de bonnes raisons.

— Je suppose. (Elle jeta un coup d’œil en direction de l’appartement, au-dessus du garage.) Branna et toi ?

— Nous avons travaillé comme prévu, sans trop de drames. Une bénédiction en soi. Je vais te ramener aux écuries, si tu veux prendre ta voiture ; ensuite, je te suivrai jusque chez toi pour être sûr qu’il ne t’arrive rien.

— Merci, mais… je voudrais… j’aurais besoin… il faut que je parle à Boyle. De quelque chose. Il pourra sans doute me ramener.

— Ça marche comme ça. (Avec un sourire détaché, au lieu du rire qu’il avait dans le cœur, Fin prit les rênes d’Alastar.) Je vais m’occuper de ce gaillard.

— Ce n’est pas la peine…

— Ça me fera plaisir. Sans compter que nous avons des choses dont nous devons discuter, lui et moi.

— Tu lui parles vraiment, et aux autres chevaux. Comme moi.

— Oui.

— Et aux oiseaux de proie – le tien, celui de Connor, les autres. À Kathel, notre chien. Et même à Bugs. À tous.

Fin eut un mouvement d’épaules, un haussement qui n’en était pas tout à fait un, et réussissait à être à la fois élégant et un peu triste.

— Ils sont tous miens, sans l’être. Je n’ai pas de guide, comme tu en as un. Pas de lien aussi intime. Mais nous nous comprenons. Allez ! va dire à

Boyle ce que tu dois lui dire.

— Demain…

— Tu rayonneras, plus radieuse que jamais. (Il lui prit le menton, puis la relâcha en lui tapotant la mâchoire de son doigt.) J'en suis convaincu. Va voir Boyle. Je serai dans le coin si tu as besoin de moi.

Elle fit deux pas, se retourna.

— Elle t'aime.

Fin se contenta de caresser l'encolure d'Alastar.

— Je sais.

— C'est encore plus difficile, n'est-ce pas ? de savoir que quelqu'un vous aime et ne parvient pas à ne voir que l'amour.

— Oui. Le plus dur de tout.

Avec un hochement de tête, elle s'éloigna, puis grimpa les marches conduisant à l'appartement de Boyle. Elle se redressa, frappa à la porte.

Elle souriait quand il vint ouvrir.

— C'est moi. Je peux te dire un mot, s'il te plaît ?

— Bien sûr. Un problème ?

— Non. Peut-être. Ça dépend. Il faut que je…

Elle ferma les yeux, écarta les mains, paumes ouvertes.

Quelque chose miroita. Il perçut un léger changement dans la lumière, dans l'air.

— Il s'occupe beaucoup de moi, expliqua Iona. Il pourrait donc trouver le moyen d'entendre, d'écouter, de voir, même si nous sommes à l'intérieur. Il n'en est pas question.

— Je vois. Heu… tu veux du thé ? Une bière ?

— En fait, je ne dirais pas non à un whiskey.

— Pas de problème. (Il traversa la pièce pour prendre la bouteille dans un placard, puis deux verres.) C'est à propos de demain.

— D'une certaine façon. J'étais sincère, tout à l'heure : je suis convaincue que nous allons l'emporter ; que nous le devons, que c'est notre

destinée. Je sais ce que cela fait d'avoir du sang sur les mains. Je sais, ou je crois, que le bien, la lumière vainquent le mal, les ténèbres. Mais pas sans qu'il faille en payer le prix, parfois très élevé.

— Si tu n'avais pas peur, tu serais stupide.

Elle prit le verre qu'il lui offrait.

— Je ne suis pas stupide, dit-elle avant d'avaler son whiskey. Nous ne pouvons pas savoir ce qui va se passer demain, ou quel sera le prix. Je crois qu'il est important, ce soir, de se saisir du bien, de la lumière que nous avons, et d'en profiter. Je veux être avec toi.

Il fit prudemment un pas en arrière.

— Iona…

— C'est beaucoup demander, dans la mesure où je voulais exactement l'inverse il n'y a pas si longtemps. Tu m'as donné ta parole, et tu l'as tenue. À présent, je te demande de m'accorder cette nuit. Je veux être touchée, tenue. Avant que demain vienne, je veux ressentir. J'ai besoin de toi ce soir. J'espère que tu as besoin de moi aussi.

— Je n'ai jamais cessé de vouloir te toucher. (Il reposa son verre.) Jamais cessé de vouloir être avec toi.

— Nous aurions l'un et l'autre cette nuit, quoi qu'il arrive. Je crois que cela nous rendrait plus forts. Tu ne manquerais pas à ta promesse, puisque c'est moi qui te demande de l'oublier. Tu veux bien me prendre dans ton lit ? Et me laisser rester jusqu'au matin ?

Il y avait des choses qu'il voulait dire, rêvait de dire. Mais les croirait-elle, même avec sa confiance radieuse, s'il les disait là, en cet instant ?

Les paroles attendraient, songea-t-il, jusqu'à l'aube après le solstice. Elle accepterait alors de croire ce qu'il avait fini par comprendre.

Plutôt que de parler, il s'approcha d'elle. De ses grandes mains qui lui semblaient si maladroites, il lui prit le visage, puis l'embrassa.

Elle se laissa aller contre lui, l'entourant de ses bras, les lèvres déjà brûlantes.

— Dieu merci ! Dieu merci tu ne m’as pas renvoyée. Je…

— Chut ! murmura-t-il avant de reprendre ses lèvres – douces, douces, tendres comme un bourgeon à peine éclos.

Ils avaient jusqu’au matin, se dit-il. Toutes ces longues heures, seulement ce laps de temps bien défini. Il ferait ce qu’il n’avait jamais pensé à faire. Il savourerait chaque minute et rendrait chacune précieuse. Lui montrerait, d’une manière ou d’une autre, qu’*elle* était précieuse.

— Viens avec moi.

La prenant par la main, il l’emmena dans la chambre. Puis alla jusqu’à la fenêtre pour baisser les stores. La lumière tamisée devint crépusculaire.

— J’en ai pour une seconde, lui dit-il en la quittant.

Il avait des bougies. En cas de besoin, plutôt que pour l’ambiance, mais une bougie est une bougie, non ?

Il n’était peut-être pas du genre romantique, mais il savait ce que le mot voulait dire.

Il déterra trois bougies, les emporta dans la chambre et les y disposa. Puis se rappela qu’il avait besoin d’allumettes. Il tâta ses poches.

— Je vais aller chercher les allumettes…

Elle balaya l’air de son doigt, et les bougies se mirent à brûler.

— On peut aussi faire comme ça…

— Je ne sais pas ce que nous faisons, mais tu me rends nerveuse.

— Parfait. (Il se rapprocha d’elle, lui caressa les bras, de l’épaule au poignet, puis en remontant.) Ça ne me déplairait pas. J’aimerais te sentir trembler, murmura-t-il en lui déboutonnant son chemisier. J’aimerais voir dans tes yeux que tu ne peux pas te contrôler. Que tu veux que je continue à te toucher, nerveuse ou pas.

— C’est ce que je veux.

Elle leva la main, réussit à ouvrir un bouton de sa chemise avant qu’il puisse l’arrêter.

— Je veux que tu prennes ce que je te donne, ce soir. Juste que tu prennes, que tu me laisses donner. Cela m’a manqué de ne plus voir ton corps, continua-t-il en faisant glisser son chemisier de ses épaules. Manqué aussi de ne plus sentir ta peau sous mes mains.

Il décrivit un cercle du pouce autour de ses mamelons, en effleura la pointe encore et encore, jusqu’à la sentir trembler.

Puis de ses mains il explora le reste de son corps, lui prit la bouche de ses lèvres – à un rythme lent et rêveur, aussi lent que le sourd battement du cœur d’Iona contre son torse.

— Prends ce que je te donne.

Il la fit reculer jusqu’au lit sans cesser de l’effleurer, de la caresser, l’y allongea doucement. La regarda à la lumière des bougies en lui retirant ses bottes et en les posant près du lit.

— Viens t’allonger avec moi.

— Ça viendra, ça viendra. Plus tard.

Il lui déboutonna son jean, descendit la fermeture Éclair. Lentement. Suivit de ses lèvres la voie ainsi tracée.

Que lui faisait-il ? Un instant, elle se surprenait à s’agripper aux draps, l’instant d’après elle se liquéfiait. Il la déshabillait si lentement, la torturant centimètre après centimètre… Exacerbant son plaisir et lui offrant une foule de sensations délicieuses et exotiques. Un plaisir si brûlant qu’elle en était tout alanguie. Si appesantie qu’elle ne pouvait plus bouger les bras.

Elle n’avait plus conscience de rien, hormis la sensation de ses mains rugueuses, de ses lèvres, du son de sa voix, de son odeur. Lui. Lui. Lui.

Une fois, deux fois, trois fois il la guida jusqu’au bord du frisson, l’y maintint en équilibre, tandis qu’elle aspirait désespérément à s’y abandonner, pour l’en éloigner à nouveau jusqu’à l’essouffler de plaisir et de désir.

Puis de ses lèvres, de sa langue, de ses mains impitoyablement patientes, il lui fit franchir le bord.

Pas un bond, mais une chute infinie, le souffle coupé, une cascade de sens et de sensations. Ensuite l'univers tourna.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je t'en prie.

— Tu le pries de quoi ?

— N'arrête pas.

Sa bouche sur son sein, son ventre, sa cuisse. Puis sa langue, glissant sur elle, en elle, jusqu'à ce qu'elle chute pour aussitôt désirer une nouvelle ascension.

Il n'avait pas eu conscience de la vouloir privée de tous ses moyens, en sachant qu'elle le lui devait. Mais de la voir rayonnante – elle ne pouvait savoir qu'elle était aussi lumineuse que les bougies –, de la sentir s'arquer pour prendre ce qu'il lui offrait, puis retomber sous l'effet de la jouissance… c'était plus qu'il ne l'aurait cru, plus qu'il ne se l'était imaginé.

La vouloir l'emplissait tout entier – pensée, corps, esprit.

— Regarde-moi, Iona. Tu veux bien me regarder ?

Elle ouvrit les yeux, vit les siens à la lueur des bougies. Ne vit plus rien d'autre.

— Je suis avec toi, dit-il en se glissant en elle. Avec toi.

Ils s'élevèrent ensemble, regards et corps soudés. S'élevèrent si haut qu'elle aurait juré que l'air se raréfiait. Puis chutèrent ensemble, tandis qu'elle plongeait dans les siens ses yeux emplis de larmes.

*OceanofPDF.com*

# 21

*Aujourd'hui*, songea Boyle en buvant un café extrêmement fort à la fenêtre de sa cuisine.

Il ne pouvait stopper ni les événements ni Iona. Quelque part en lui, il savait, et même acceptait, qu'elle, lui, que chacun d'eux six s'était préparé à ce jour toute sa vie.

Savoir ce que ses meilleurs amis au monde risquaient d'affronter un jour – aujourd'hui –, c'était dur, et l'avait toujours été. Mais avec Iona, c'était plus dur encore.

Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'elle en sorte saine et sauve. Pour les aider, elle et les autres, à en finir.

Et ensuite ?

Une fois cette journée terminée, il lui resterait bien plus à accomplir, si seulement il parvenait à comprendre de quelle façon.

Pour le moment, comment pouvait-il comprendre quoi que ce soit, alors que la journée allait être emplie de magie, de violence, de combats, très probablement de vie et de mort, et sceller leur destin ?

*Sa vie aurait été bien plus facile si Iona n'en avait pas fait partie*, songea-t-il.

Puis il sentit sa présence, se retourna et la vit debout devant la porte de la chambre, l'auréole de ses cheveux courts encore humide après la douche, les yeux profonds, un peu ensommeillés avant son café.

Et il sut sans l'ombre d'un doute qu'il ne recherchait pas la facilité.

— Tu crois que nous devrions parler ? demanda-t-elle.

— Sans doute, mais c'est un drôle de jour pour ça.

— C'est vrai. Après, ce sera mieux.

— Oui, après. Il y aura beaucoup à dire une fois ce jour passé. (*Active-toi*, s'ordonna-t-il. *Bouge.*) Tu vas boire un café, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Mais elle n'alla pas se servir elle-même, comme elle l'aurait fait par le passé. C'était lui qui avait apporté ce changement, il en avait conscience ; qui lui avait donné l'impression d'être une invitée. Les mots se pressaient, mais il les refoula ; il attendrait que cette longue, étrange journée soit terminée.

Il prit donc un mug et le remplit pour elle.

— Merci. Je vais descendre passer un peu de temps avec Alastar. Est-ce que ça t'ennuie si je le monte pour rentrer chez moi aujourd'hui, et si je le garde là-bas jusqu'à ce qu'on se retrouve tous ?

— Non, pas du tout. Il est à toi, après tout. Je vais t'accompagner.

— En fait, je crois que Fin sera là. Branna et lui doivent mettre au point les derniers détails de la magie avec Connor et moi.

— D'accord. Mais ne fais pas le trajet seule. (Précautionneusement, il lui posa la main sur l'épaule.) Tu as peur ?

— Non. Je n'ai pas peur. Je pensais que je serais tendue, excitée, emplie d'une bonne et saine peur de surcroît. Eh bien ! non, et je ne sais pas trop pourquoi. Je me sens presque déraisonnablement calme. C'est en vue d'aujourd'hui que j'ai travaillé, que j'ai appris et me suis entraînée. Tout cela remonte à la nuit où Sorcha s'est sacrifiée.

— Nous allons finir ce qu'elle a commencé. Et après ça…

Comme il ne terminait pas, elle poursuivit à sa place :

— Et après ça, nous ferons du bon travail et mènerons de bonnes vies. C'est suffisant pour n'importe qui.

— Ton travail et ta vie sont ici.

— Oui. (Sur ce point, au moins, elle n’avait aucun doute.) Ma place est ici.

— Je vais nous préparer le petit déjeuner.

— Merci, mais j’ai le sentiment que je devrais être un peu affamée et… légère, pour l’instant. Je serai en bas avec Alastar jusqu’au moment où il sera temps de rentrer à la maison. (Elle reposa son mug de café, auquel elle avait à peine touché.) J’avais besoin de toi hier soir, et tu as été là pour moi. Je ne l’oublierai pas. (Elle se dirigea rapidement vers la porte.) Je te verrai tout à l’heure, une heure avant le lever de la lune.

Elle sortit, le laissant plein de questions à son égard.

Elle étrilla soigneusement Alastar, jusqu’à ce que son poil brille comme de l’étain. Elle continua à se sentir calme en le brossant, en débarrassant sa crinière et sa queue de tout ce qui pouvait ressembler à un début de nœud.

Aujourd’hui, il était un cheval de combat, et elle était convaincue qu’il s’était lui aussi préparé pour ce jour pendant toute sa vie.

— Nous n’échouerons pas. (Elle vint se placer à sa tête, posa les mains sur ses joues et plongea son regard dans ses yeux sombres et profonds.) Nous n’échouerons pas, répéta-t-elle. Et nous assurerons chacun la sécurité de l’autre en faisant ce que notre destin nous dicte.

Elle choisit une couverture – rouge pour la bataille, le sang –, puis alla chercher la selle que lui avait offerte Boyle.

Elle perçut le plaisir et la fierté d’Alastar quand elle la lui mit sur le dos. Et son courage, dans lequel elle puisa pour renforcer le sien.

— Il y a une part de magie dans un cadeau, et celui-ci nous est destiné à tous les deux. Il a pensé à nous en le faisant fabriquer. Il y a plus que de la magie ici. En plus, elle porte nos deux noms.

Elle allait tresser sa crinière et y inclure des amulettes, décida-t-elle. Quand ils arriveraient à la maison, elle en choisirait pour la force, le

courage, la protection. Et elle porterait les mêmes sur elle, sous le pull tricoté par sa grand-mère. Encore un cadeau.

— Il est temps d'y aller.

Elle s'accorda un instant pour se demander si elle reverrait jamais cette stalle, puis écarta ses incertitudes et sortit avec Alastar.

Elle trouva Fin dehors, qui l'attendait avec Baru, un cheval noir au poil lustré.

— Je t'ai fait attendre.

— Pas du tout. Nous avons bien le temps. Je parierais que Branna commence juste à émerger. Je vois que Boyle t'a donné la selle.

— Elle est splendide. Tu étais au courant ?

— Quand on vit et travaille aussi étroitement ensemble, il est difficile d'avoir des secrets.

Il entrecroisa les mains pour l'aider à monter.

— Vous êtes vraiment magnifiques, tous les deux.

— Nous sommes prêts pour ce qui se prépare.

— Ça se voit.

Il se mit en selle, puis fit demi-tour pour qu'ils puissent chevaucher côte à côte sur la petite route.

Dans l'atelier, fermé, verrouillé et protégé pour la journée, Iona écouta étape par étape le plan mis au point, le sortilège qu'elle était chargée de créer, les paroles à prononcer, les gestes à accomplir.

— Tu es bien silencieuse, commenta Fin. Tu n'as pas de questions ?

— Les réponses se trouvent sur le territoire de Sorcha. Je suis prête à aller là-bas, et à faire ce que le destin me réserve.

— C'est un sortilège complexe, prévint Branna. Tous les éléments doivent s'imbriquer à la perfection.

— Je m'en sens capable. De toute façon, je ne serai pas seule, comme tu l'as souligné. Vous serez là, de même que Boyle et Meara. Mais si je

parviens à exécuter seule la tâche qui m'incombe, il ne saura pas que vous êtes présents, ne le verra pas. L'avantage sera pour nous. Ensuite, vous arriverez d'ici, ici et là, dit-elle en s'aidant de la carte dessinée par Branna. Ça le distraira, le déconcertera et détournera son attention de moi. Les deux non-magiciens à l'intérieur du cercle, avec Fin. Ils auront besoin de toi pour préserver les vertus du cercle protecteur, ajouta-t-elle en voyant son regard irrité. Nous aussi. Il essaiera de vous atteindre, et Connor, Branna et moi aurons besoin de ce répit pour en terminer. Et l'achever, lui.

— Tu es d'un calme ! marmonna Connor.

— Je sais. C'est bizarre. Pourquoi s'inquiéter si c'est notre destin ? comme tu disais l'autre jour. Je devrais pourtant être morte de trouille, mais j'ai juste l'impression de faire ce qu'il faut. Peut-être est-ce que je garde ma peur pour après. Quand ce sera fini, je vais sans doute me mettre à jacasser comme une idiote, à vous donner envie de m'assommer pour me faire taire. Pour l'instant, je suis prête.

— Si tu l'es vraiment, décris-moi toutes les étapes depuis le début, ordonna Branna.

— Alors… Nous nous retrouvons ici une heure avant le lever de la lune.

Iona répéta leur plan, visualisant chaque étape, chaque geste, chaque parole.

— Et quand Cabhan est réduit en cendres, conclut-elle, nous célébrons le rite final et consacrons le sol. Après cela, fiesta, le patron paie la tournée.

Voyant l'expression de sa cousine, elle lui prit la main.

— Je prends les choses très au sérieux. Je sais ce que j'ai à faire. Je suis concentrée. J'ai confiance en toi et en vous tous. À toi de me faire confiance à ton tour.

— J'aurais aimé que l'on ait plus de temps, c'est tout.

— Le compte à rebours est terminé, dit Iona en se levant. Je vais aller me changer, et prendre tout ce dont j'ai besoin dans ma chambre. Je serai prête.

Une fois Iona sortie, Connor se leva à son tour.

— Je lui emprunterais volontiers un peu de son calme, mais je vais devoir m'accommoder d'un surplus d'énergie. Je pars vérifier que les rapaces sont prêts – le tien, Fin, et le mien. Même chose pour les chevaux.

Comme il refermait la porte derrière lui, Branna se leva pour remettre la bouilloire à chauffer. Même si elle doutait qu'un tonneau entier de thé suffise à noyer son anxiété.

— Tu crois que nous attendons trop d'elle ? demanda Fin.

— Je ne peux pas être sûre, et c'est ce qui m'inquiète. (Une inquiétude qui la rongeait nuit et jour.) Si j'essaie d'en savoir plus et que Cabhan a le moindre aperçu de ce que nous préparons, je peux tout faire échouer. Je n'essaie donc pas. Faire reposer sur elle le début de notre opération ne me plaît pas, même si je sais que c'est le bon choix.

— Elle a demandé qu'on lui fasse confiance. Accordons-lui cela.

— Tu ne crois pas que c'est trop pour elle ?

— Je ne peux pas être sûr, et c'est ce qui m'inquiète, dit-il à son tour.

— Tu as beaucoup d'affection pour elle, dit Branna en préparant le thé.

— C'est vrai. Pour elle-même, à cause de sa personnalité, charmante, lumineuse, et d'une telle… clarté de cœur. Et parce qu'elle est la femme qu'aime mon ami, même s'il a tout gâché.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Pourtant, elle est allée le rejoindre hier soir.

— Elle pardonne plus facilement que d'autres. (Fin se leva pour aller la rejoindre.) Nous aussi avons des choses à accomplir, Branna. Des mots à prononcer. Me pardonneras-tu, enfin, quand ce sera terminé ?

— Je ne peux pas y penser pour l'instant. Je fais ce que je dois faire. Crois-tu que c'est facile pour moi d'être avec toi, de travailler à tes côtés, de te voir jour après jour ?

— Ça pourrait l'être. Tout cela te rendait heureuse, autrefois.

— Nous étions des enfants.

— Ce qu’il y avait entre nous, ce que nous avons été l’un pour l’autre n’avait rien d’infantile.

— Tu demandes trop. (Il lui rappelait, bien trop clairement, la joie simple d’aimer.) Plus que je ne peux te donner.

— Je ne te le demanderai plus. J’en ai assez de demander. Tu ne cherches pas le bonheur.

— Tu as peut-être raison.

— Quoi, alors ?

— Le contentement. Je crois que cela me satisfait.

— Tu voulais plus que du contentement, autrefois. Tu courais vers le bonheur.

C’était vrai, elle le savait. Elle courait tête la première.

— Courir vers le bonheur et le vouloir m’ont tellement blessée que c’en est insupportable, même aujourd’hui. Tourne la page, Finbar, car cela ne fait que nous blesser davantage tous les deux. Nous avons une tâche importante à accomplir, ce soir. C’est tout ce qui compte.

— Tu ne seras jamais tout ce que tu es si tu crois cela. Et cela me peine énormément.

Il sortit de la pièce, de la maison.

*C’était exactement ce dont elle avait besoin*, se dit Branna.

Il avait tort. Elle ne serait jamais tout ce qu’elle était, jamais réellement libre tant qu’elle continuerait à l’aimer.

C’était ce qui la peinait énormément.

Une heure avant le lever de la lune, ils se retrouvèrent. Branna alluma les bougies rituelles, jeta dans le feu des cristaux en poudre, et la fumée se teinta d’un bleu pur et clair.

Elle prit une coupe d’argent dont elle avait hérité, pénétra dans le cercle qu’ils formaient.

— Une coupe pour six de bouche à bouche, de main à main. Par le vin ne faisons plus qu'un. Six cœurs, six pensées en une ce soir, pour livrer combat et prévaloir. Buvons chacun et montrons bien que chacun fait l'appel sien.

La coupe passa trois fois de main en main avant que Branna la place au centre du cercle.

— Puissance de la lumière, forte et claire, bénis-nous ce soir, empêche-le de voir.

La lumière jaillit dans la coupe, brûlant d'une flamme blanche.

— Qu'il ait les yeux celés jusqu'à ce que la magie soit levée. Cœurs, corps et pensées lui seront cachés. Tel est mon vouloir, qu'il en soit ainsi.

» Tant que cette flamme brûlera, nous serons des ombres. Tu es la seule qu'il verra, Iona, une fois que tu auras brisé cette fiole, dit-elle en la lui glissant dans la main. Attends surtout d'être sur le territoire de Sorcha.

— J'attendrai. Ne t'inquiète pas. (Elle glissa la fiole dans sa poche.) Trouve-le, demanda-t-elle à Fin.

— Je le trouverai.

» Cherche, traque, appâte ! continua-t-il en prenant dans la paume de sa main une boule de cristal aussi limpide que l'eau.

Comme il commençait son incantation en irlandais, la boule se mit à rougeoyer, puis s'éleva de plusieurs centimètres au-dessus de sa main. Elle se mit à tourner sur elle-même, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, jusqu'à ne plus être qu'un tourbillon indistinct.

— Il le traque, expliqua Branna à Iona, à voix basse. Le sang appelle le sang, la marque appelle la marque. Il utilise ce qu'il est, ce qu'ils ont en commun, pour le voir et le forcer à bouger.

Les yeux de Fin se mirent à luire et à rougeoyer d'une lueur aussi surnaturelle que celle du cristal.

— Pas si loin ! s'écria Branna. Il ne peut pas…

— Il sait ce qu'il fait, intervint Connor en la prenant par le bras pour l'empêcher de se précipiter vers Fin.

Un instant seulement, quelque chose de ténébreux transparut dans le rougeoiement des yeux de Fin. Puis disparut.

— Je l'ai. (Le visage impénétrable, Fin referma les doigts sur la boule de cristal.) Il va venir.

— Où est-il ? demanda Boyle.

— Pas loin. Je l'ai mis sur tes traces, dit-il à Iona. Il va les suivre, et te suivre aussi.

— Je vais l'amener là où nous le voulons, promit Iona.

— Nous sommes derrière toi, assura Meara en la prenant par les bras. Tous derrière toi.

— Je sais. (Elle respira lentement, gardant son calme.) J'ai confiance.

Elle posa les doigts sur la garde de son épée, regarda ses amis l'un après l'autre, et s'émerveilla une fois de plus de les voir tous auprès d'elle, de posséder ce pouvoir en elle, d'avoir une telle cause à défendre.

— Je ne vous décevrai pas, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

— Nom de Dieu !

En deux pas, Boyle la rattrapa, la fit pivoter vers lui et lui écrasa les lèvres des siennes, avec tout ce qui vivait en lui.

— Emporte ça avec toi, dit-il en la relâchant tout aussi brusquement.

— Volontiers, répondit-elle avec un sourire, avant de sortir dans la lumière douce du plus long jour de l'année.

Alastar l'attendait, et piaffa en la voyant approcher.

*Oui*, pensa-t-elle, *nous sommes prêts, toi et moi*.

Elle l'attrapa par la crinière pour se mettre en selle. Refermant brièvement la main sur son amulette, elle sentit sa chaude pulsation.

Prêts, songea-t-elle de nouveau en rendant la bride à Alastar.

Plus ils iraient vite, mieux ce serait. Les autres la rejoindraient aussi vite que possible, mais plus vite elle atteindrait son territoire, moins Cabhan

aurait le temps de préparer son attaque et de réfléchir.

Le vent lui sifflait aux oreilles. Les sabots martelaient le sol avec un roulement de tonnerre. Puis ils volèrent.

Quand elle atteignit l'arbre déraciné et le rideau de lianes, elle dégaina son épée.

— Je suis Iona la Ténébreuse. Je suis le sang, l'une des trois. Tel est mon droit.

Elle abattit son épée. Les lianes tombèrent avec un bruit de verre brisé, et elle fit avancer Alastar.

*Comme dans son rêve pendant son séjour à Ashford,* songea-t-elle. Elle traversait seule à cheval la forêt profonde où l'air était plus immobile qu'il n'aurait dû, où la lumière était pâle alors que le soleil rayonnait.

Elle vit les ruines devant elle, couvertes de plantes grimpantes et de broussailles, comme si elles émergeaient des troncs d'arbres. Mettant Alastar au pas, elle s'approcha de l'ancienne chaumière, et de la pierre portant le nom de Sorcha.

Sa peau s'était mise à vibrer. Pas de nervosité, elle le sentait bien, mais de pouvoir. D'énergie. Alastar frémit sous elle, avec un hennissement claironnant et triomphal.

— Oui, nous sommes déjà venus ici. Le siège de notre lignée. L'endroit où notre pouvoir est né.

Elle mit pied à terre, laissa les rênes sur le cou d'Alastar, sachant qu'il resterait avec elle, à ses côtés.

Elle prit la fiole dans sa poche, l'écrasa sous sa botte.

Les choses allaient commencer.

Du sac attaché à la selle elle sortit tout d'abord les fleurs. De simples violettes des bois. Puis un flacon contenant du vin rouge sang.

— Pour la mère de ma mère et pour la sienne, et pour tous ceux, porteurs du don, de ses joies et de ses peines, qui ont vécu et sont morts, jusqu'à Teagan qui est mienne, et à la Ténébreuse, qui lui donna le jour.

Elle déposa les fleurs près de la tombe, versa le vin sur le sol en hommage.

Récitant mentalement les paroles du sortilège, puisant le pouvoir au fond d'elle-même, elle tira du sac les quatre bougies blanches, les posa sur le sol aux quatre points cardinaux. Puis les cristaux, à mi-chemin entre eux.

Au même moment, Alastar souffla par les naseaux pour la prévenir. Des doigts de brouillard rampaient sur le sol.

*Nous sommes avec toi. Finis le cercle*, lui murmura Connor à l'oreille.

Elle tira son athamé, le pointa vers le nord. Des étincelles jaillirent de la première bougie.

— Tu crois pouvoir me stopper avec ça ? se moqua Cabhan. Tu viens ici, où je règne, jouer à ta pitoyable magie blanche !

— Tu ne règnes pas ici.

Une flamme jaillit de la deuxième bougie.

— Vois. (Il jeta les bras en l'air. La pierre qu'il portait au cou s'embrasa d'une lumière sombre, aveuglante.) Sache.

Soudain, quelque chose changea. Le sol bascula sous ses pieds alors qu'elle essayait désespérément de terminer le rituel. L'air tournoya, tournoya jusqu'à ce que la tête lui tourne aussi. Une flamme jaillit de la troisième bougie, mais Iona tomba à genoux, luttant contre l'horrible sensation de chuter du haut d'une falaise.

Les plantes grimpantes s'écartèrent des ruines. Les murs commencèrent à s'élever, pierre après pierre.

La nuit tomba comme un rideau de théâtre.

— Mon univers. Mon temps. (Il sembla se dépouiller de toute ombre. La gemme était animée d'une pulsation, tel un cœur sombre au-dessus du sien.) Ici, tu es mienne.

— Non. (Elle se mit péniblement debout, posa la main sur le flanc d'Alastar, qui se cabrait.) J'appartiens à Sorcha.

— Elle a voulu ma fin, n’y a trouvé que la sienne. C’est elle qui dort dans les ténèbres. J’y vis. Donne-moi ce que tu possèdes et qui pèse sur toi, ce qu’il exige, ce qu’il te prend. Donne-moi le pouvoir qui te va si mal. Ou je le prendrai, et ton âme avec.

Elle alluma la dernière bougie. S’ils pouvaient venir, ils viendraient. Mais le sifflement à ses oreilles l’empêchait de les entendre, et la puanteur du brouillard de les sentir.

*Pas question de battre en retraite*, se dit-elle. *Ni de se rendre.*

Elle tira son épée.

— Tu le veux ? Viens le chercher.

Il rit, et son enjouement lui donnait une terrible beauté.

— Ce n’est pas une épée qui va m’arrêter.

— Tu saignes. Vérifions donc. (Elle insuffla son pouvoir à l’épée jusqu’à ce qu’elle s’enflamme.) Je parierais que tu brûles aussi.

Il eut un geste du bras et, à plus d’un mètre de distance, la fit voler en arrière et tomber à la renverse. Le souffle coupé, elle essaya de se remettre debout. Alastar se cabra de nouveau, criant de fureur et lançant vers lui ses sabots.

Le visage de Cabhan refléta la douleur, la surprise. Puis il se ramassa sur lui-même, tomba à quatre pattes et se métamorphosa en loup.

Il bondit sur Alastar, lui entaillant le flanc.

— Non !

Prompte comme l’éclair, Iona se mit debout d’un bond et fonça.

Son épée siffla dans l’air, mais le loup bondit de côté puis chargea tête baissée et la heurta avec une telle force qu’elle fut projetée en arrière et glissa sur le dos. Son épée vola dans les airs.

Le loup la chevaucha, claquant des mâchoires. Puis redevint homme.

— Je le réduirai en cendres, lança Cabhan. Maîtrise-le, ou je le transformerai en torche vivante.

— Stop, Alastar ! Stop !

Elle perçut sa fureur, même s'il lui obéit. Et sentit l'amulette qu'elle portait vibrer entre Cabhan et elle.

Il baissa les yeux vers son pendentif, retroussant les lèvres en un rictus.

Puis il sourit de nouveau, terrifiant, en la regardant droit dans les yeux.

— Sorcha m'a trahi par un baiser. Je puiserai en toi ton pouvoir par le même moyen.

— Je ne te le donnerai pas.

— Oh ! mais si.

La douleur explosa, indescriptible. Elle hurla, incapable de s'en empêcher. Du rouge partout, comme si l'univers avait pris feu. Elle entendit Alastar hurler lui aussi. Lui ordonna : *Fuis, fuis, fuis !* Priant pour le sauver, si elle ne pouvait sauver sa propre vie.

Plus que tout, elle refusait d'abdiquer. Jamais elle ne donnerait sa lumière aux ténèbres.

— Un baiser. Il suffit que tu m'accordes un baiser, et la douleur s'évanouira, le fardeau disparaîtra.

Malgré le tumulte de son esprit, elle comprit soudain qu'il ne pouvait le lui prendre. Il pouvait la tuer, mais il était incapable de lui prendre ce qu'elle était. Il fallait qu'elle y renonce de son plein gré.

Au lieu de quoi elle tâtonna et trouva son athamé d'une main tremblante.

Elle pleurait, sans pouvoir s'en empêcher, mais à travers ses cris et ses pleurs parvint à articuler un mot :

— Saigne !

Avant de lui plonger le couteau dans le flanc.

Il rugit, plus de fureur que de douleur et, se mettant debout d'un bond, la tira vers lui, lui enserrant la gorge d'une poigne de fer et la soulevant à trente centimètres du sol.

— Tu n'es rien ! Pâle, faible, humaine. Je vais te broyer, anéantir ta vie et ton pouvoir.

Elle donnait des coups de pied, essayant d’évoquer le feu, le vent, l’eau, mais sa vision se brouillait, ses poumons brûlaient.

Elle perçut vaguement un nouveau rugissement, et soudain vola dans les airs, heurtant le sol avec une telle force qu’elle le ressentit dans tous les os et que sa vue redevint claire.

Boyle, le visage transformé en un masque vengeur, martelait de ses poings le visage de Cabhan.

À chaque coup, des flammes jaillissaient.

— Arrête, essaya-t-elle de dire, sans pouvoir produire autre chose qu’un croassement alors même que les mains de Boyle brûlaient.

Elle parvint à se mettre à genoux, vacilla tout en luttant pour se recentrer.

L’homme disparut, et le loup échappa à l’étreinte de Boyle, se regroupant pour attaquer.

Le chien bondit au même instant dans la clairière, grondant férocement et claquant des mâchoires. Les rapaces fondirent sur le loup, lui lacérant le flanc de leurs serres.

Iona sentit qu’on la prenait par la taille, qu’on la hissait debout. Des mains se joignirent aux siennes.

— Tu t’en sens capable ? cria Branna.

— Oui.

Ce simple mot lui déchira la gorge comme du verre pilé.

Le brouillard s’épaissit, à moins que ce ne fût sa vue qui se brouillait. Elle ne percevait plus que des formes vagues, l’éclat du feu.

— Nous, Ténébreux en trinité, défendons ce lieu sacré. Qu’avant la fin du jour d’été la lumière vainque l’obscurité. En ce lieu, en cette heure, joignons mains, pouvoirs, cœurs. Sang à sang, invitons nos aïeux, flamme à flamme, à ranimer leurs feux. Libérez vos pouvoirs, allions-nous ici. Tel est mon vouloir, qu’il en soit ainsi.

Lumière aveuglante, chaleur bouillonnante, et le tourbillon du vent transformant le tout en maelström.

— Encore ! cria Branna.

Trois fois trois. Tout en récitant le sortilège, les mains étroitement liées à celles de ses cousins, Iona avait le sentiment d'être le feu. D'être faite de chaleur et de flammes, et d'une rage très, très froide brûlant en son cœur.

Tandis qu'elle fournissait un dernier effort pour achever le sortilège, le brouillard s'évanouit. Elle vit du sang, de la fumée, Fin et Meara, l'épée à la main, au bord du cercle – et non à l'intérieur. Et Boyle, agenouillé, pâle comme la mort, les mains à vif et couvertes de cloques.

Alastar, le flanc ensanglanté, semblait encourager Boyle à petits coups de tête contre son torse, tandis que le chien montait la garde. Les deux rapaces étaient perchés sur des arbres proches de la chaumière.

— Boyle… (Iona le rejoignit en trébuchant, tomba à genoux à côté de lui.) Tes mains. Tes mains.

— Ça ira. Tu saignes. Et ton cou…

— Tes mains, répéta-t-elle. Connor, aide-moi.

— Je vais m'en occuper. Va, ce n'est pas à toi de le faire. Tu es blessée, et je m'en sortirai mieux sans toi.

— Viens, petite sœur, laisse-moi t'aider.

Fin s'accroupit comme pour prendre Iona dans ses bras, mais Branna le devança.

— Je me charge de la soigner. Aide Connor à soigner Boyle. C'est lui qui a le plus souffert.

— Ses mains étaient en feu. (Comme la tête lui tournait, Iona se laissa glisser au sol.) Ses mains…

— Connor et Fin vont le soigner, tu vas voir. Chut, maintenant. Meara, je veux son sang. Trouve quelque chose où le mettre. Le sang, la cendre. Regarde-moi, maintenant, ma belle. Regarde-moi, Iona. Ça va faire un peu mal.

— À toi aussi.

— Juste un peu.

Cela lui fit mal, un peu plus qu'un peu. Puis vint le soulagement. Frais, apaisant sur le cou. Chaud, régénérant sur le buste, où les hématomes étaient très prononcés.

— Ça va mieux. Ça va maintenant. Boyle…

— Chut. Il va me falloir un peu plus longtemps, mais Boyle va bien, ne t'inquiète pas. Observe, vois, pendant que je termine.

À travers ses larmes, Iona tourna la tête vers Boyle. Ses mains étaient toujours à vif, mais n'étaient plus noircies par les flammes. Les cloques avaient disparu. Le traitement et la douleur l'avaient cependant rendu livide.

— Je ne peux rien faire pour lui ?

— Connor et Fin s'en chargent. Il ne me reste plus que ta cheville. Pas de fracture, mais une mauvaise entorse.

— Je n'ai pas été assez forte.

— Chut.

— Alastar. Il a blessé Alastar. Il a dit qu'il le transformerait en torche vivante.

— Quelques estafilades, c'est tout. Pourquoi ne pas t'en occuper ? Soigne ton cheval.

— Oui. Oui. Il a besoin de moi.

Elle se mit debout, s'approcha du cheval en titubant légèrement.

— Tu es si courageux. Je suis désolée.

Ravalant ses larmes, elle posa les mains sur la première entaille et commença à la refermer.

— J'ai utilisé deux des fioles trouvées dans ton sac, dit Meara en les tendant à Branna. L'une pour le sang, l'autre pour la cendre. J'avais l'impression d'être de la police technique et scientifique. (Elle poussa un soupir tremblant.) Grands dieux, Branna !

— Nous n’allons pas en parler ici. Nous devons rentrer.

— C’est possible ?

— Je nous ai amenés ici. Je nous ramènerai à la maison.

— Où est-il passé, ce putain de salopard ?

— Je ne sais pas. Nous l’avons blessé, il a perdu du sang – en abondance –, mais ce n’est pas terminé. Je l’ai vu s’éloigner subrepticement, utilisant le brouillard, s’y enfonçant. Notre feu l’a brûlé, et bien brûlé, mais ne l’a pas anéanti. Les choses ne se termineront pas ce soir, en dépit de ce que nous espérions. Nous allons rentrer, prévint-elle les autres. Vous êtes prêts ?

— Et comment !

Fin passa un bras autour de Boyle, l’aida à se relever.

— Ça va maintenant, ça va. Aide-la à nous ramener à la maison.

Écartant ses deux amis, Boyle s’approcha d’Iona.

— Et toi, comment vas-tu ?

— Ça va. Branna s’est occupée de moi. Alastar. Je n’arrive pas à effacer cette cicatrice.

Boyle examina la trace blanche sur le flanc gris.

— Une blessure de combattant, dont il peut être fier. Nous allons rentrer maintenant, tous ensemble. Allez, debout. Et plus de ça, ajouta-t-il en voyant le visage ruisselant de larmes d’Iona. Arrête.

— Pas encore.

Elle se pencha vers Alastar pour lui nouer les bras autour de l’encolure, tandis que le sol basculait et que l’air tournait, tournait.

Puis garda le silence quand ils quittèrent la clairière et les ruines.

OceanofPDF.com

# ÉPILOGUE

Iona accepta le whiskey avec gratitude, et se blottit dans un coin du canapé du séjour. Les craquements du feu étaient cette fois synonymes de réconfort, et non plus de peur ou de douleur.

— Je suis désolée. Je n'ai pas été assez forte. Ni assez compétente. Il m'a battue à plate couture.

— Foutaises, cousine. (Connor se versa un doigt de whiskey supplémentaire.) Tissu de foutaises que tout cela.

— Bien dit ! ajouta Branna. C'est moi qui suis désolée. Chaque étape, chaque détail était si bien préparé, sauf un ! Je n'ai absolument pas imaginé qu'il glisserait ainsi d'une époque à l'autre, à volonté. Je ne le croyais pas capable de le faire aussi vite, avec nous si proches.

Fin secoua la tête quand elle le regarda.

— Je ne m'y attendais pas non plus. Il est bien trop rusé. Changer ainsi de territoire, pour passer là où son pouvoir brûlait plus fort que nous ne l'imaginions.

— Et où nous ne pouvions pas atteindre Iona. Où elle s'est finalement retrouvée seule.

Boyle se pencha vers elle pour lui prendre la main et la tenir fermement dans la sienne.

— Mais vous m'avez rejointe. Tous.

— Pas aussi vite que je l’aurais voulu. Savoir où… ce n’était pas suffisant sans savoir à quelle époque. Nous aurions pu ne jamais te retrouver si tu ne nous avais appelés aussi fort. Tu avais confiance, comme tu l’avais affirmé, et tu nous as appelés. Tu as achevé le cercle, malgré tout ce qui t’arrivait. Achevé le cercle, libéré le pouvoir, si bien que nous avons pu te retrouver. Et presque réussi à l’anéantir. (Branna ferma les yeux un instant.) Presque. Nous en étions vraiment à deux doigts.

— Ce n’est pas ta faute, dit Connor à Iona, ni celle d’aucun d’entre nous. C’est vrai que nous n’avons pas réussi à l’achever, mais nous lui en avons fait voir de toutes les couleurs et l’avons blessé. Il n’oubliera pas les souffrances que nous lui avons infligées ce soir.

— Et il sera d’autant mieux préparé la prochaine fois. (Meara eut un geste des deux mains.) C’est vrai, et il faut bien que quelqu’un le dise, de façon à ce que nous ne retombions pas dans un tel piège à l’avenir.

— Tu as raison, mais… tu es brûlée !

Meara jeta un coup d’œil à ses poignets et au dos de ses mains, brûlés en plusieurs endroits.

— Retour de flamme. Et toi ?

— Fin et moi nous sommes soignés mutuellement. Pourquoi n’as-tu rien dit ? Espèce de tête de mule ! je devrais te botter les fesses.

Connor se leva et lui prit les mains.

— Je fais bien pire en préparant le petit déjeuner.

— Il n’y a aucune raison de souffrir. Et toi, tu es brûlée aussi ? demanda-t-il à sa sœur.

— Pas l’ombre d’une marque. Nous avons son sang, et la cendre issue de sa chair brûlée. Nous les utiliserons contre lui. Nous réfléchirons au meilleur moyen, et nous les utiliserons contre lui lors de notre prochaine rencontre. Et ce ne sera pas sur son territoire, cette fois. Nous y veillerons.

Iona ne demanda pas comment. Assise là avec ceux qu’elle aimait, la main dans celle de Boyle, elle sentait revenir sa confiance.

— Il était incapable de le prendre, dit-elle lentement, touchant de sa main libre son amulette. Alors même que j'étais impuissante, ou aussi près de l'être que jamais dans ma vie. Il avait beau me faire mal, il était incapable de me le prendre. Il avait besoin que je le lui donne. Il pouvait me tuer, mais pas m'arracher ce que j'ai en moi. Ça l'a mis en rage.

— Bien.

— Putain de bien ! dit Iona en souriant. Je l'ai frappé de mon athamé.

— C'est vrai ? (Fin se leva pour se pencher vers elle et lui plaquer un baiser sur les lèvres.) Bravo. Une arme de lumière contre les ténèbres. C'est peut-être pourquoi il restait tant de sang pour nous.

— Nous nous en servirons aussi. Je vais aller préparer un repas. Je ne peux rien vous promettre, si ce n'est que nous allons bien manger ce soir. Et il nous reste une bouteille de ce champagne français. Nous n'avons pas réussi à achever Cabhan, mais je dirais que la première bataille a tourné à notre avantage, et nous allons fêter ça. Venez donc m'aider, vous autres. Pas vous, ajouta Branna à l'intention d'Iona et de Boyle. C'est vous deux qui avez le plus souffert, alors restez tranquillement là à boire votre whiskey près du feu.

— Je n'ai pas fini de lui botter les fesses, protesta Connor.

Meara lui donna une bourrade.

— Occupe-toi donc de tes propres fesses.

— Et pourquoi ? Je préfère nettement les tiennes.

— Dans la cuisine, sans discuter ! dit Branna en roulant les yeux pour que Connor comprenne où elle voulait en venir.

— Bon, bon ! Je suis à moitié mort de faim, de toute façon.

Il sortit en entraînant Meara.

— Je vais aller voir les chevaux, annonça Fin. Histoire qu'on ait l'esprit tranquille de ce côté-là.

Iona lui sourit.

— Merci. Je crois qu'ils vont bien, mais ça ne peut pas faire de mal.

Elle se laissa aller contre le dossier, fermant les yeux.

— J'étais le feu, dit-elle doucement. Non seulement je le créais, mais je l'étais. C'était terrifiant et exaltant.

— Tu peux le dire. Vous regarder tous les trois, Connor, Branna et toi, brûlant comme des torches d'une lumière blanche, incandescente… C'était terrifiant et exaltant.

— Pourtant, ça n'a pas suffi. J'aurais tant voulu que ce soit terminé aujourd'hui. Ce soir.

— Les choses n'arrivent pas toujours aussi vite qu'on le voudrait. (Boyle retourna la main d'Iona dans la sienne, puis céda à son envie et la pressa contre sa joue.) Ça ne veut pas dire qu'elles n'arriveront jamais.

— C'est vrai. Et Branna avait raison. Si l'on prend tout en considération, nous avons fait pencher la balance de notre côté. Quand je t'ai vu fondre sur lui à travers le brouillard… Alastar et toi, vous êtes mes héros.

— Vu l'importance qu'a pour toi ce cheval, je suis en bonne compagnie.

— Quand je ferme les yeux et revois tes mains en train de brûler…

— Regarde-les maintenant. Tu vois ? Juste comme avant.

Grandes, balafrées. Précieuses.

— J'ai cru que nous ne parviendrions pas à t'atteindre. (Il dit cela lentement, précautionneusement.) J'ai cru que nous n'arriverions jamais à temps, et peut-être pas du tout, et que je n'allais jamais te revoir. Je n'avais pas ta confiance. Mais je l'ai maintenant, je veux que tu le saches. Alors, toi aussi tu es mon héroïne.

Elle inclina la tête sur l'épaule de Boyle un instant.

— Et je crois, tout bien réfléchi…

— Réfléchi à quoi ? demanda-t-elle en buvant une gorgée de whiskey.

— Je veux dire, tout bien réfléchi, vu que c'est derrière nous pour l'instant, et qu'on ne sait pas ce qui peut arriver demain… Enfin, bref, si on

réfléchit à tout ça et au reste, je crois que ce serait aussi bien que tu m'épouses.

Elle abaissa son verre, le fixant d'un regard interloqué.

— Pardon ?

— Je n'ai pas oublié ce que tu as dit quand je me suis conduit, hum, comme un imbécile qui ne sait pas fermer sa grande gueule, et je sais bien que depuis j'ai fait ce que tu voulais, ou du moins j'ai essayé… Mais je crois qu'il est temps de tourner la page, et, tout bien réfléchi, on va se marier et oublier tout ça.

— Se marier. (Se pouvait-il qu'avec le combat, les coups, le feu, elle ait perdu l'esprit ?) Tu veux dire : « se marier » ?

— C'est le plus raisonnable. Nous nous convenons bien, comme tu l'as dit toi-même. Et puis… nous avons les chevaux en commun.

— Oui, bien sûr, les chevaux.

— Ça compte, grommela-t-il. Tu m'aimes. Tu l'as dit, et tu es le genre de femme qui est honnête à propos de ses sentiments.

— C'est vrai.

— Donc, on se convient bien, on a les chevaux. Tu m'aimes, et moi pareil, alors on va juste se marier.

Finalement, son esprit avait l'air de très bien fonctionner.

— Comment ça, « et moi pareil » ?

— Bon Dieu ! (Il dut se lever un instant pour faire les cent pas, remit de la tourbe sur le feu pour gagner du temps.) Je ne l'ai jamais dit à une femme qui n'est pas ma mère ou de ma famille. C'est pas le genre de choses que je balance à la légère.

Ses cheveux, qui hésitaient entre le brun et le roux, étaient hirsutes. Elle ne l'avait même pas vu jusque-là. Pas plus que le sang sur sa chemise, ou son air buté, obstiné.

Mais elle voyait très clairement l'expression intense de son regard.

— Je te crois.

— Certains mots ont plus d’importance que d’autres, et il en fait partie.

— Quel mot, exactement ?

— « Aimer ». Je sais ce qu’est l’amour, bon sang, parce que c’est toi qui me l’as fait ressentir et qui me l’as donné. Et je ne serai plus jamais le même. J’ai jamais ressenti ça pour quelqu’un.

— Ça.

— Je t’aime, ça te va ?

Il martela les mots comme si c’était le début d’une dispute entre eux, et elle capitula complètement, totalement.

— Je suis pourtant assez clair. (Il fronça les sourcils de son air presque renfrogné avec un geste impatient des mains.) Je t’aime. Et… je le veux aussi. Je veux tout ce que je ressens pour toi, parce que sans ça je ne serais qu’à moitié vivant. Et je veux t’épouser, vivre avec toi, fonder une famille avec toi un de ces jours. Mais pour l’instant, tout ce que je veux, c’est que t’arrêtes de me faire tourner en bourrique et que tu me dises juste que tu es d’accord.

Elle se contenta de le fixer des yeux pendant un long moment, afin que chaque détail de cet instant soit à jamais gravé dans sa mémoire.

— C’est le moment le plus romantique de toute ma vie.

— Et merde ! Tu veux des mots compliqués ? Je peux peut-être te trouver un poème de Yeats, ou quelque chose comme ça ?

— Non, non, non. (Riant, elle se mit debout, se sentant plus forte et plus sûre que jamais auparavant.) J’étais sincère. Pour moi, venant de toi, c’est vraiment romantique. Si tu pouvais juste le redire une fois. Tu sais, ces trois petits mots qui ont plus d’importance que d’autres.

— Je t’aime, Iona Sheehan. Je t’aime. Donne-moi ta réponse, bon sang.

— Ça a été « oui » dès que tu as ouvert la bouche. « Oui » dès l’instant où tu me l’as proposé. Je voulais juste entendre tout ce que tu avais à me dire.

Il battit lentement des paupières, puis plissa les yeux.

— C’était « oui » ? C’est « oui » ?

— Je t’aime. Et mon souhait le plus cher est de t’épouser.

— Oui ?

— Oui.

— C’est bien. C’est magnifique. Mon Dieu ! (Il se jeta vers elle, et elle lui épargna la moitié du chemin.) Merci ! Je ne sais pas combien de temps j’aurais pu tenir encore sans toi.

— Désormais, tu n’auras jamais besoin de le savoir. (Elle s’abandonna à leur baiser, et à toutes les promesses qu’il portait.) Tu n’auras jamais besoin de te passer de moi. (Elle le serrait fort, fort, fort contre elle.) Nous avons vaincu de tant de façons, ce soir. Il n’en aura jamais la moindre idée. Nous avons l’amour. Il ne sait même pas ce que cela veut dire. L’amour…

— J’épouse une sorcière ! (La soulevant de terre, il fit un tour sur lui-même.) J’ai bien de la chance.

— Ah ça ! oui. Beaucoup de chance. Quand ?

— Quand ?

— Quand est-ce qu’on se marie ?

— Demain, ça m’irait très bien.

Ravie, elle éclata de rire.

— Pas si vite. « Les bottes d’abord », ça te rappelle quelque chose ? Il me faut une robe fabuleuse, et puis il faut que j’aie Nan avec moi. Et je ne connais pas ta famille.

— Une grande partie est ici, dans cette maison.

— C’est vrai. Nous n’attendrons pas trop, mais juste assez pour faire les choses comme il faut.

— Je veux t’acheter une bague. Ils avaient raison, ces deux-là, après tout. Un petit quelque chose de bien brillant.

— Absolument.

— Et tu avais raison, toi aussi. Il va falloir attendre un peu. Au moins le temps de réserver une date à l’abbaye de Ballintubber.

— À… (Inondée de joie, elle était sur le point de perdre pied.) Tu serais prêt à m'épouser là-bas ?

— C'est ce que tu veux, non ? Et, bon Dieu, je crois bien que c'est ce que je veux aussi. Là-bas, dans ce lieu ancien et sacré. C'est fait pour nous.

Il lui attrapa les mains, les porta brusquement à ses lèvres, puis se mit à rire.

— Tu seras mienne, et je serai tien. C'est exactement ce que je veux.

Elle posa la joue contre le cœur de Boyle. L'amour, librement donné, librement accepté.

Il n'existait pas de magie plus puissante.

— C'est ce que je veux, murmura-t-elle, avant de se mettre à sourire en entendant le hennissement claironnant d'Alastar. Il sait que je suis heureuse. (Elle renversa la tête pour regarder Boyle.) Allons le dire à tout le monde, et faire sauter ce bouchon de champagne.

Du vin, de la musique, de la lumière… Ils avaient traversé le feu, repoussé les ténèbres un jour de plus.

Aujourd'hui, en ce jour le plus long de l'année où la lumière refusait d'abdiquer, elle était aimée. Enfin.

Au plus profond des bois, en un autre temps, le loup gémissait. L'homme en lui proférait jurons et malédictions. Et lentement, usant d'une magie plus noire que la nuit la plus obscure, il commençait à guérir.

Soigneusement, il commençait à ourdir sa machination.

*OceanofPDF.com*

# À L'HEURE OÙ LES CŒURS S'ÉVEILLENT

*Traduit de l'anglais (États-Unis)*
*par Sylvie Del Cotto*

*L'événement à venir projette son ombre.*
Thomas CAMPBELL

*L'ornement d'une maison ce sont les amis qui la fréquentent.*
Ralph Waldo EMERSON

OceanofPDF.com

À mon cercle,
ma famille et mes amis.

*OceanofPDF.com*

1

# Automne 1268

La brume s’élevait de la surface de l’eau en spirales vaporeuses tandis qu’Eamon ramait dans sa modeste barque. Le soleil pâle diffusait sa faible lumière au sortir du repos nocturne, réveillant les oiseaux qui pépiaient à l’unisson. Il entendit le coq chanter, arrogant et fier, et le mouton bêler pendant qu’il broutait les verts pâturages.

Des sonorités tout à fait familières, des bruits qui le saluaient chaque matin depuis cinq ans maintenant.

Néanmoins il n’était pas chez lui ici. Malgré l’hospitalité et la familiarité de cette terre, elle ne serait jamais la sienne.

Or, de sa terre il se languissait. Dès que ses pensées l’y renvoyaient, la nostalgie le submergeait jusqu’au tréfonds de son être et, tel un amoureux dédaigné, il sentait le manque lui déchirer le cœur.

Et sous le regret, le chagrin, la nostalgie, l’affliction, bouillonnait une rage vive qui lui remontait dans la gorge, lui asséchant le gosier aussi âprement que la soif.

Certaines nuits, il rêvait de sa terre d’origine, de leur chaumière nichée dans les grands bois dont il connaissait chaque arbre, chaque courbe de chaque sentier. Et certaines nuits, ses rêves se faisaient aussi réels que la vie éveillée à tel point qu’il sentait l’odeur du feu de tourbe, les doux effluves

de lavande dont sa mère tissait des brins qu'elle glissait dans son lit pour lui assurer un sommeil paisible et de beaux rêves.

Il entendait sa voix, alors qu'elle fredonnait discrètement sous la soupente, là où elle concoctait ses potions et ses infusions.

La Ténébreuse, l'appelait-on respectueusement, en hommage à ses pouvoirs et à sa force. À sa gentillesse et à sa bonté, aussi. Ainsi, certaines nuits, quand il rêvait de son foyer, quand il entendait sa mère chanter sous le plancher du grenier, il se réveillait les joues baignées de larmes.

Il les essuyait à la hâte. C'était un homme désormais : dix ans révolus, chef de famille comme son père avant lui.

Les larmes étaient réservées aux femmes.

Il posa les rames pour laisser l'embarcation dériver au gré de l'eau pendant qu'il installait sa ligne, puis se rappela à l'ordre. Son rôle n'était-il pas de veiller sur ses sœurs ? Brannaugh était peut-être l'aînée, mais il était l'homme de la famille. Il avait prêté serment et juré de les protéger, elle et Teagan, et c'est ce qu'il continuerait à faire. Il avait hérité de l'épée de leur grand-père. Le moment venu, il n'hésiterait pas à la dégainer.

Assurément, ce moment viendrait.

Car il y avait d'autres rêves, des rêves porteurs de peur plutôt que de tristesse. Il rêvait de Cabhan, le sorcier maléfique. Ces rêves effrayants formaient dans son ventre des boules si glacées qu'elles figeaient même sa rage bouillonnante. Une peur qui donnait envie au petit garçon qu'il demeurait au fond de lui d'appeler sa mère au secours.

Mais il ne pouvait pas se permettre de céder à l'effroi. Sa mère n'était plus de ce monde, elle s'était sacrifiée pour les sauver lui et ses sœurs, quelques heures après que Cabhan eut massacré leur père.

Il ne lui restait qu'un souvenir flou de son père, et trop souvent il devait faire appel au feu pour le revoir nettement – le grand et fier Daithi, le *cennfine* *[1] à la chevelure claire, au rire facile. À l'inverse, il lui suffisait de fermer les yeux pour voir sa mère, aussi pâle que la mort qui l'avait

enlevée, se tenant devant la chaumière, dans les bois, en ce matin brumeux, tandis qu'il s'éloignait à cheval avec ses sœurs, le cœur lourd, une force nouvelle et vive coulant dans ses veines.

Il n'était plus un petit garçon, depuis ce matin-là, mais l'un des trois enfants de la Ténébreuse, unis par le sang et le vœu de détruire ce que sa mère avait échoué à annihiler.

Une partie de lui ne désirait rien d'autre que de se mettre à l'œuvre, de tourner la page sur cette période de leur vie, sur Galway et la ferme de leur cousine où le coq saluait l'aube de son chant, où le mouton bêlait dans la prairie. L'homme et le magicien qui cohabitaient en lui souhaitaient ardemment que le temps passe plus vite, que lui vienne la force de manier l'épée de son grand-père sans que son poids fasse trembler son bras. Que vienne le jour où il pourrait pleinement embrasser ses pouvoirs et recourir à la magie, un don qui lui revenait de naissance et de droit. Le moment où il ferait couler le sang noir de Cabhan, brûlant à faire crépiter la terre.

Néanmoins, dans ses rêves, il n'était qu'un petit garçon, faible et inexpérimenté, poursuivi par un Cabhan changé en loup, un loup à la pierre rouge garante de son pouvoir maléfique flamboyant sur son poitrail. Et c'était son propre sang, le sang de ses sœurs, qui se répandait sur la terre en filets chauds et rouges.

Le matin, après avoir fait ces terribles rêves, il se rendait à la rivière, prenait la barque pour aller pêcher, pour être seul, même si la plupart du temps il recherchait la proximité de sa famille dans la maisonnette, les voix, les odeurs de cuisine.

Mais après ces rêves sanglants, il avait besoin de s'isoler – et personne ne lui reprochait de ne pas aider à traire, à charrier le fumier ou à nourrir les bêtes. Pas ces matins-là.

Alors il restait assis dans la barque, un garçon mince à la tignasse brune ébouriffée par le sommeil, avec les grands yeux bleus de son père, le pouvoir vibrant et animé de sa mère.

Comme le jour se levait autour de lui, il écoutait la nature s'éveiller. Il attendait patiemment que le poisson morde à l'hameçon et vienne happer la galette d'avoine chipée dans la cuisine de sa cousine.

Et là, il se retrouvait.

La rivière, le calme, le doux balancement de l'embarcation lui rappelaient les derniers jours véritablement heureux qu'il ait connus avec sa mère et ses sœurs.

Elle avait retrouvé sa bonne mine, se souvenait-il, alors que pendant ce long hiver glacial, il l'avait trouvée pâle et fatiguée. Ensemble, ils comptaient les jours les séparant de Beltaine et du retour de son père. Ce jour-là, Eamon avait imaginé qu'ils s'assiéraient autour du feu, grignoteraient des biscuits avec un thé sucré au miel tout en écoutant le récit des batailles et des parties de chasse de leur père.

Ils festoieraient, avait-il cru, et sa mère irait de nouveau bien.

C'est ce qu'il avait cru, ce jour-là sur la rivière, quand ils avaient pêché et ri, en songeant, tous ensemble, que leur père rentrerait bientôt à la maison.

Mais il n'était jamais revenu à cause de Cabhan qui avait eu recours à la magie noire pour assassiner Daithi le Brave. Puis Sorcha la Ténébreuse – bien qu'elle l'eût réduit en cendres. Après l'avoir tuée, il avait trouvé le moyen de survivre.

Eamon en tenait la certitude de ses rêves, des picotements le long de son échine. En percevait toute la vérité dans les yeux de ses sœurs.

Il gardait le souvenir de cette journée printanière lumineuse sur la rivière. Alors même qu'un poisson tirait sur sa ligne, son esprit demeura ancré dans le passé et il se revit à l'âge de cinq ans, sortant un poisson luisant des eaux sombres de la rivière.

En cet instant, il éprouva un sentiment de fierté identique.

— Ailish va être contente.

Sa mère lui sourit comme il faisait glisser le poisson dans le seau d'eau pour en préserver la fraîcheur.

Son manque profond l'avait rappelée à lui, le réconfortant. Il accrocha un nouvel appât à l'hameçon, réchauffé par le soleil qui commençait à dissiper l'épais brouillard.

— Il va nous en falloir plus d'un.

Elle avait dit ça, se souvint-il, en ce jour lointain.

— Alors tu en attraperas plusieurs.

— J'aimerais autant en attraper plus d'un dans ma rivière à moi.

— Un jour, oui. Un jour, *mo chroi**, tu rentreras chez toi. Un jour, ceux qui naîtront de toi pêcheront dans notre rivière, marcheront dans nos grands bois. Je t'en fais la promesse.

Les larmes menaçaient de couler, troublant cette vision d'elle, si bien qu'elle vacilla devant ses yeux. Il s'efforça de les chasser afin de la voir distinctement. Ses cheveux noirs lâchés qui lui battaient les reins, ses yeux sombres pleins d'amour. Cet immense pouvoir qui irradiait. Même à présent, alors qu'elle n'était qu'une vision, il sentait nettement sa force magique.

— Pourquoi ne l'as-tu pas détruit, maman ? Pourquoi n'as-tu pas survécu ?

— Ce n'était pas mon intention. Mon amour, mon fils, mon cœur, si j'avais pu vous épargner toi et tes sœurs, j'aurais donné ma vie et plus encore.

— Tu as donné plus que ta vie. Tu nous as légué ton pouvoir, presque entièrement. Si tu l'avais gardé…

— Mon heure avait sonné, et c'était ton droit d'aînesse. Cela me satisfait, je peux te le permettre aussi.

Dans la brume qui allait se dissipant, elle rayonnait, sa silhouette se parant de contours argentés.

— Je suis en toi pour toujours, Eamon le Loyal. Je suis dans ton sang, dans ton cœur, dans ton esprit. Tu n’es pas seul.

— Tu me manques.

Il sentit ses lèvres sur sa joue, sa chaleur, son parfum l’enveloppant tout entier. Et pendant ce bref instant, rien que cet instant, il pouvait de nouveau être un enfant.

— Je veux être courageux et fort. Je le serai, j’en fais la promesse. Je protégerai Brannaugh et Teagan.

— Vous vous protégerez les uns les autres. Vous êtes la trinité. Ensemble, vous êtes plus puissants que je ne l’ai jamais été.

— Vais-je le tuer ? (Car c’était son vœu le plus intime, le plus farouche.) Vais-je l’achever ?

— Je ne saurais le dire, mais il ne pourra jamais t’enlever ce que tu es. Ce que tu es, ce que tu as en toi ne peut qu’être transmis comme je te l’ai transmis. Il porte en lui ma malédiction et sa marque. Tous ceux qui descendront de lui la porteront aussi, de la même façon que tous ceux qui naîtront de toi porteront la clarté. Mon sang, Eamon. (Elle tourna la paume de sa main vers le ciel, montrant une fine ligne de sang.) Et le tien.

Sentant une douleur soudaine, il vit la blessure en travers de la paume de sa main. Il la joignit à celle de sa mère.

— Le sang des trois, issus de Sorcha, aura raison de lui, même si cela doit prendre mille ans. Aie confiance en ce que tu es. C’est suffisant.

Elle l’embrassa encore, sourit de nouveau.

— Tu en as plus d’un.

Les soubresauts de sa ligne chassèrent sa vision.

En effet, il avait attrapé un autre poisson.

Il allait se montrer courageux, se dit-il en tirant le poisson agité hors de la rivière. Il allait être fort. Et un jour, il serait assez fort.

Il examina sa main – il n’y avait plus de marque, mais il avait compris. Il avait son sang, et son don en lui. Et cela, un jour, il le transmettrait à ses

fils, à ses filles. S'il n'était pas celui qui détruirait Cabhan, ce serait l'un des siens.

Mais il espérait, par tous les dieux, que cette tâche lui reviendrait.

Pour l'instant, il allait continuer à pêcher. C'était bon d'être un homme, se dit-il, de chasser et de pêcher, d'approvisionner le foyer en nourriture. De rembourser ses cousins qui lui offraient un toit et s'occupaient de lui.

Puisqu'il était devenu un homme, il avait appris la patience. Grâce à cela, il attrapa quatre poissons avant de ramener la barque vers le rivage. Il l'attacha et lia les poissons avec du fil de pêche.

Il resta là un moment, à regarder l'eau, ses reflets sous le plein soleil. Il songea à sa mère, aux échos de sa voix, à l'odeur de sa chevelure. Ses mots ne cesseraient jamais de l'accompagner.

Il décida de rentrer en passant par le petit bois. Pas aussi vaste que les grands bois qui entouraient son foyer, mais un bois néanmoins, se dit-il.

Après avoir rapporté le poisson à Ailish, il prendrait un thé au coin du feu. Ensuite, il aiderait à la dernière moisson.

Il entendit le cri perçant alors qu'il empruntait le chemin du retour en direction de la petite ferme. Souriant, il plongea la main dans sa besace et en sortit son gant de cuir. Il n'eut qu'à l'enfiler et à lever le bras pour que Roibeard surgisse d'entre les nuages, les ailes déployées, prêt à se poser.

— Bonjour à toi.

Eamon scruta ses yeux dorés, éprouva le lien intime qui l'unissait à son épervier, son guide, son ami. Il porta la main à l'amulette enchantée qu'il avait autour du cou, celle que sa mère avait fait apparaître par la magie du sang dans le but de le protéger. Elle arborait l'image du rapace.

— C'est une magnifique journée, tu ne trouves pas ? Lumineuse mais pas trop chaude. La moisson touche à sa fin, et nous donnerons bientôt une fête pour la célébrer, continua-t-il tout en marchant, l'oiseau sur le bras. Pour l'équinoxe, comme tu le sais, quand la nuit conquiert le jour comme Gronw Pebr a conquis Lleu Llaw Gyffes. Nous honorerons alors la

naissance de Mabon, fils de Mordon, gardien de la terre. C’est sûr, il y aura des gâteaux au miel. Je ne manquerai pas de t’en garder une part.

L’épervier frotta sa tête contre la joue d’Eamon, aussi affectueux qu’un chaton.

— J’ai encore fait ce rêve, avec Cabhan. J’ai vu la maison, j’ai vu Ma après qu’elle nous eut donné presque tout le pouvoir qu’il lui restait et chassés pour nous mettre à l’abri loin d’elle. Je vois ce moment, Roibeard. Quand elle l’a empoisonné d’un baiser, quand elle s’est embrasée, se servant de toute son énergie pour le détruire. Il lui a pris la vie, et pourtant… je vois l’effervescence dans ses cendres après qu’il a brûlé. L’agitation, diabolique, et le flamboiement rouge du pouvoir de Cabhan.

Eamon se tut un instant, convoqua son pouvoir, s’ouvrit à lui. Il sentit le cœur battant d’un lapin qui se précipitait dans les buissons, la faim d’un oisillon qui attendait sa mère et son petit déjeuner.

Il sentit ses sœurs, le mouton, les chevaux.

Et aucune menace.

— Il ne nous a pas retrouvés. Sinon, je le sentirais. Toi, tu le verrais, et tu me le dirais. Mais il cherche, et il chasse et il attend car je sens cela aussi.

Les yeux bleu vif du garçon s’assombrirent ; sa bouche tendre prit un pli déterminé plus viril.

— Je ne vais pas passer ma vie caché. Un jour, par le sang de Daithi et Sorcha, je partirai à sa poursuite.

Eamon leva la main, serra l’air dans son poing, le fit tournoyer et le jeta, doucement, vers un arbre. Les branches s’agitèrent, et les oiseaux posés là s’envolèrent.

— Après tout, je vais devenir de plus en plus fort, n’est-ce pas ? murmura-t-il en reprenant son chemin vers la maisonnette, avec les quatre poissons destinés à ravir Ailish.

Brannaugh accomplit ses tâches quotidiennes, comme tous les jours. Comme tous les jours depuis cinq ans, elle fit tout ce qu'on lui demandait. Elle cuisinait, nettoyait, s'occupait des plus petits tandis qu'Ailish avait en permanence un bébé au sein ou dans le ventre. Aux champs, elle aidait à semer et à récolter. Elle participait à la moisson.

Un travail sain et honnête, bien sûr, et satisfaisant à sa façon. Sa cousine Ailish et son mari étaient d'une gentillesse irréprochable. Des gens bons et fiables, des paysans qui avaient offert plus qu'un refuge à trois jeunes orphelins.

Ils leur avaient donné une famille, le plus précieux des cadeaux.

Leur mère ne l'avait-elle pas su ? Sans cette certitude, elle n'aurait jamais envoyé ses trois enfants auprès d'Ailish. Même dans ses heures les plus sombres, Sorcha n'aurait confié ses enfants chéris qu'à des âmes généreuses et aimantes.

Mais à douze ans, Brannaugh n'était plus une enfant. Et ce qui poussait en elle, se développait en elle, s'éveillait en elle – plus fort depuis qu'elle était devenue pubère, l'année précédente – la pressait ardemment.

Garder cela pour elle, détourner le regard de cette clarté perpétuelle la tourmentait un peu plus à mesure que le temps passait. Mais à Ailish elle devait le respect, et sa cousine craignait la magie et ses pouvoirs – même les siens.

Brannaugh avait agi selon la volonté de sa mère, ce terrible matin. Elle avait emmené son frère et sa sœur vers le sud, loin du comté de Mayo et de leur foyer. Elle était restée à couvert ; elle avait enfermé son chagrin dans son cœur, là où elle seule l'entendait gronder.

Son cœur nourrissait aussi le besoin de se venger, d'accepter pleinement le pouvoir qui sommeillait en elle et d'apprendre aussi, de s'instruire et se perfectionner dans le but de vaincre Cabhan une bonne fois pour toutes.

Mais Ailish ne demandait rien d'autre que son homme, ses enfants, sa ferme. Pourquoi pas ? Elle avait droit à son foyer, à sa vie et à sa terre, à

cette existence paisible. N’avait-elle pas tout risqué en prenant les descendants de Sorcha sous son toit ? En accueillant ce que Cabhan convoitait ?

Elle méritait gratitude, loyauté et respect.

Mais ce qui vivait en Brannaugh réclamait la liberté. Des choix s’imposaient.

Elle avait vu son frère revenir de la rivière à pied, avec son poisson, son épervier. Elle avait senti qu’il testait son pouvoir à distance de la maisonnette – comme il en avait coutume. Comme Teagan, leur sœur, le faisait souvent. Ailish, occupée à parler des confitures qu’elle avait faites ce jour-là, n’avait rien senti. Sa cousine faisait barrage à son don – une source de perplexité pour Brannaugh –, ne s’autorisant que l’infime part qui lui permettait de sucrer les marmelades, ou d’amadouer les poules afin qu’elles pondent de plus gros œufs.

Brannaugh se disait que le sacrifice en valait la peine ; attendre d’en découvrir plus, d’en apprendre plus, d’être plus forte. Son frère et sa sœur étaient en sécurité ici – comme leur mère l’avait souhaité. Teagan, qui avait été submergée par le chagrin pendant des jours, des semaines, riait et jouait désormais. Elle se chargeait de ses tâches dans la joie, soignait les animaux, chevauchait comme une guerrière sur son grand Alastar gris.

Peut-être que certaines nuits, elle sanglotait dans son sommeil, mais dès que Brannaugh la prenait dans ses bras, ses pleurs se calmaient.

Hormis quand surgissaient les rêves de Cabhan. Ils venaient à Teagan, à Eamon, à elle-même. Plus fréquents à présent, plus clairs, et si nets que Brannaugh avait commencé à entendre sa voix résonner bien après son réveil.

Des choix s’imposaient. Cette attente, ce refuge, peut-être fallait-il y mettre un terme, d’une façon ou d’une autre.

Le soir, elle grattait les pommes de terre fraîchement récoltées. Elle remuait le ragoût qui mijotait dans l’âtre et tapait du pied au rythme de la

musique que jouait l’époux de sa cousine sur sa petite harpe.

La maisonnette, chaude et douillette, était un endroit joyeux empli de bonnes odeurs, de gais éclats de voix, du rire d’Ailish quand elle dansait, son cadet calé sur la hanche.

La famille, se dit-elle une fois de plus. Bien nourrie, bien soignée dans une fermette chaude et douillette, avec des herbes aromatiques qui séchaient dans la cuisine, des bébés aux joues roses.

Cela aurait dû la contenter – comme elle aurait aimé s’en réjouir !

Elle croisa le regard d’Eamon, qui avait les yeux bleu vif de leur père, sentit son pouvoir buter contre elle. Il en voyait trop, Eamon, se dit-elle. Bien trop dès lors qu’elle oubliait de se fermer à lui.

Elle lui renvoya un petit coup, comme pour le prévenir discrètement de se mêler de ses oignons. À la manière d’une sœur, elle sourit en le voyant grimacer.

Après le dîner, il fallait encore nettoyer les marmites, coucher les enfants. Mabh, l’aînée âgée de sept ans, se plaignit, comme toujours, qu’elle n’avait pas sommeil. Seamus se blottit aussitôt contre elle, son sourire rêveur annonçant qu’il était prêt. Les jumeaux qu’elle avait aidé à mettre au monde jacassaient comme des pies. La jeune Brigitt fourra son pouce dans sa bouche pour se rassurer, et le bébé s’endormit avant que sa mère ne le couche.

Brannaugh se demanda si Ailish savait qu’elle et son bébé au doux visage angélique ne seraient plus de ce monde sans la magie. La naissance, terriblement douloureuse, terriblement mal engagée, se serait terminée dans un bain de sang sans Brannaugh, son don de guérisseuse, ses visions, son habileté.

Bien qu’elles n’en parlent jamais, Ailish le savait sans doute.

Sa cousine se redressa, une main plaquée dans le bas du dos, l’autre sur son ventre, posée sur le bébé à naître.

— Une bonne nuit et de beaux rêves à vous tous. Brannaugh, aimerais-tu prendre une infusion avec moi ? Je ne dis pas non à une tasse de ta tisane calmante, car celui-là remue comme en pleine tempête ce soir.

— Avec plaisir, je vais t'en préparer. (*Et ajouter l'envoûtement pour t'assurer une bonne santé et un accouchement facile, comme à mon habitude.)* Il est en forme et en bonne santé, celui-là, et je le soupçonne de devenir aussi gros à lui seul que les jumeaux.

— C'est un garçon, sans aucun doute, dit Ailish en redescendant de la soupente où les enfants dormaient. Je le sens. Je ne me suis encore jamais trompée.

— Cette fois non plus. Du repos te ferait du bien, cousine.

— Une femme avec six enfants plus un autre en route ne prend guère de repos. Je vais bien.

Son regard s'attarda sur Brannaugh, attendant confirmation.

— Tu vas bien, assurément, mais ça ne t'empêche pas de te reposer un peu plus.

— Tu m'es d'un grand secours et d'un grand réconfort, Brannaugh.

— Je l'espère.

*Il se passe quelque chose*, se dit-elle tout en s'affairant à la préparation de la tisane. Elle sentait sa cousine agitée, et sa nervosité était contagieuse.

— Maintenant que nous avons rentré la récolte, tu pourrais te réserver pour tes travaux de couture. Tes ouvrages sont nécessaires et te permettent de t'accorder un peu de repos. Je peux me charger de la cuisine. Teagan et Mabh m'aideront, et à dire vrai, Mabh est déjà fine cuisinière.

— Oui, c'est certain, elle est douée. Je suis fière d'elle.

— Si les filles s'occupent de la cuisine, Eamon et moi pouvons aider notre cousin à chasser. Je sais que tu préfères ne pas me voir manier l'arc, mais n'est-ce pas plus sage que chacun fasse ce pour quoi il est fait ?

Ailish détourna brièvement le regard.

*Oui,* se dit Brannaugh, *elle sait et, pis encore, elle peine à nous demander de ne pas être ce que nous sommes.*

— J'aimais ta mère.

— Oh, et elle t'aimait en retour.

— Nous ne nous sommes que rarement vues au cours des dernières années. Néanmoins, elle m'envoyait des messages, à sa façon. La nuit où Mabh est née, la petite couverture que ma fille tient toujours contre elle quand elle dort était là, juste là, sur le berceau que Bardan a fabriqué pour elle.

— Quand elle parlait de toi, c'était toujours avec amour.

— Elle vous a envoyés vivre auprès de moi. Toi, Eamon, Teagan. Elle est venue me voir, dans un rêve, et m'a demandé de vous offrir un foyer.

— Tu ne m'en as jamais rien dit, murmura Brannaugh en portant l'infusion à sa cousine, avant de s'asseoir auprès d'elle devant le feu de tourbe.

— Deux jours avant votre arrivée, elle m'a fait cette demande.

Les mains serrées sur ses genoux recouverts de jupons aussi gris que ses yeux, Brannaugh fixait le feu.

— Il nous a fallu huit jours de voyage pour arriver ici. C'est par l'esprit qu'elle est venue te visiter. J'aimerais tant la revoir, mais je ne la retrouve que dans mes rêves.

— Elle est avec toi. Je la vois en toi. En Eamon, en Teagan, mais surtout en toi. Sa force et sa beauté. Son amour à toute épreuve pour sa famille. Tu es en âge désormais, Brannaugh. L'âge où tu dois envisager de fonder une famille.

— J'ai une famille.

— Ta propre famille, comme ta propre mère l'a fait. Un foyer, ma chérie, avec un homme qui travaillera la terre pour toi, et des bébés nés de toi.

Elle sirota son infusion à petites gorgées tandis que Brannaugh restait silencieuse.

— Fial est un homme comme il faut, il a bon cœur. Il était bon envers sa femme du temps où elle était encore en vie, je peux te l'assurer. Il a besoin d'une épouse, d'une mère pour ses enfants. Il possède une belle maison, bien plus grande que la nôtre. Il t'en ferait cadeau et en ouvrirait les portes à Eamon et à Teagan.

— Comment pourrais-je épouser Fial ? Il est…

*Vieux,* lui vint d'emblée à l'esprit mais, comprenant qu'il était environ du même âge que son Bardan, elle laissa sa phrase en suspens.

— Tu aurais une bonne vie à ses côtés, et il offrirait une bonne vie à ton frère, à ta sœur.

Ailish s'empara de son ouvrage de couture pour s'occuper les mains.

— Je ne t'en parlerais pas si je ne le croyais pas capable de te traiter avec gentillesse, jusqu'à la fin. Il est bel homme, Brannaugh, et il a de bonnes manières. Accepterais-tu d'aller te promener avec lui ?

— Je… Cousine, je ne vois pas Fial de cette manière.

— Peut-être que si tu passais un moment avec lui, tu changerais d'avis.

Ailish sourit, comme si elle avait un secret.

— Une femme a besoin d'un homme qui subvienne à ses besoins, qui la protège, qui lui donne des enfants. Un homme plaisant avec une belle maison, une figure agréable…

— As-tu épousé Bardan pour sa gentillesse ?

— Je ne l'aurais pas épousé s'il n'avait pas été gentil. Penses-y. Nous lui dirons que nous attendons que l'équinoxe soit passé pour t'en parler. Réfléchis. Veux-tu bien m'accorder cela ?

— Je vais réfléchir.

Brannaugh se leva.

— Sait-il ce que je suis ?

Ailish baissa ses yeux marqués par la fatigue.

— Tu es l’aînée de ma cousine.

— Sait-il ce que je suis, Ailish ?

Ça remuait en elle désormais, tout ce qu’elle retenait enfermé. La fierté agitait tout. Et la lumière qui jouait sur son visage ne provenait pas seulement du vacillement des flammes.

— Je suis la fille aînée de la Ténébreuse du comté de Mayo. Et avant de sacrifier sa vie, elle a sacrifié son pouvoir, en me le transmettant, à moi, et également à Eamon, à Teagan. Nous formons la trinité. Les trois enfants de la Ténébreuse, des magiciens.

— Tu es une enfant…

— Une enfant quand il est question de magie, de pouvoir. Mais une femme quand il s’agit de convoler avec Fial.

La vérité de ses propos embrasa les joues d’Ailish.

— Brannaugh, ma très chère petite, n’as-tu pas été heureuse ici, ces dernières années ?

— Si. Et je t’en suis très reconnaissante.

— Quand on est du même sang, on se donne tout sans quérir la gratitude.

— Oui. De sang à sang.

Posant son ouvrage, Ailish prit les mains de Brannaugh.

— Tu serais en sécurité, fille de ma cousine. Et tu serais heureuse. Tu serais aimée, aussi, je le crois. Que peut-on vouloir de plus ?

— Je suis plus que ça, dit Brannaugh calmement, avant de monter au grenier pour se coucher.

Mais le sommeil s’obstina à la fuir. Elle resta étendue auprès de Teagan, attendant que les chuchotements d’Ailish et de Bardan se tarissent. Ils parlaient de cette union, de cette bonne union raisonnable. Ils allaient finir par se convaincre que sa réticence n’était due qu’à la nervosité de la jeune fille qu’elle était.

C’était au cours d’une discussion comme celle-ci qu’ils s’étaient convaincus qu’elle, Eamon et Teagan étaient des enfants comme tous les autres.

Elle se leva sans faire de bruit, glissa ses pieds dans ses bottillons souples et drapa son châle sur ses épaules. Prendre l’air, voilà de quoi elle avait besoin. De l’air frais, de la nuit, de la lune.

Avec précaution, elle descendit de la soupente, ouvrit la porte.

Kathel, son chien de chasse, qui dormait devant la cheminée, s’étira et, sans hésitation, sortit à sa suite.

Désormais, elle pouvait respirer, l’air frais lui caressant les joues, le silence apaisant le chaos qui régnait en elle à la façon d’une caresse. Là, pour aussi longtemps qu’elle saurait retenir cette sensation, elle fit l’expérience de la liberté.

Accompagnée de son fidèle chien, elle se faufila entre les arbres, l’un et l’autre aussi discrets que des ombres. Elle entendit l’effervescence de la rivière, le soupir du vent dans les feuillages, sentit la terre, et l’odeur lointaine de la fumée du feu de tourbe s’échappant de la cheminée du cottage.

Elle pouvait projeter le cercle, essayer d’invoquer l’esprit de sa mère. Elle avait besoin de sa mère, ce soir. En cinq ans, elle n’avait pas pleuré, ne s’était autorisée à verser aucune larme. Mais à présent, elle ressentait le désir de s’asseoir par terre, de reposer sa tête contre la poitrine de sa mère et de sangloter.

Elle effleura l’amulette qu’elle portait autour du cou – l’image du chien que sa mère avait fait apparaître avec amour, par la magie, par le sang.

Était-elle restée fidèle à son sang, à ce qui vivait en elle ? Avait-elle tenu compte de ses propres besoins, de ses désirs, de ses passions ? Ou avait-elle tout rejeté comme un jouet avec lequel elle n’était plus en âge de jouer, et fait l’impossible pour assurer à son frère et à sa sœur la sécurité et un avenir digne de ce nom ?

— Maman, murmura-t-elle, que dois-je faire ? Que voudrais-tu que je fasse ? Tu nous as donné ta vie. Puis-je faire moins ?

Elle sentit que l'appel touchait son but, et leurs pouvoirs s'unirent tels des doigts entrelacés. Tournoyant, elle scruta les ténèbres. Le cœur battant, elle songea : *Ma.*

Mais c'est Eamon qui s'avança sous le clair de lune, serrant la main de Teagan dans la sienne.

Une vive pointe de déception perça dans sa voix qui se fit tranchante.

— Vous devriez être au lit. Où avez-vous la tête, à vous promener dans les bois, la nuit ?

— Tu fais la même chose, rétorqua Eamon.

— Je suis l'aînée.

— Je suis le chef de famille.

— L'appareil dérisoire qui pendouille entre tes jambes ne fait pas de toi le chef de notre famille.

Teagan gloussa, puis s'élança pour jeter les bras autour de sa sœur.

— Ne te mets pas en colère. Tu avais besoin de nous. Tu étais dans mon rêve. Tu pleurais.

— Je ne pleure pas.

— Juste là, dit Teagan en posant la main sur le cœur de Brannaugh.

Ses yeux d'un noir profond – identiques à ceux de leur mère – scrutèrent le visage de sa sœur.

— Pourquoi es-tu triste ?

— Je ne suis pas triste. Je suis simplement sortie pour être seule et réfléchir.

— Tu penses trop fort, marmotta Eamon, toujours sous le coup de l'allusion à son « appareil dérisoire ».

— Et si tu avais de bonnes manières, tu n'écouterais pas les pensées des autres.

— Comment l'éviter alors que tu les *cries* ?

— Assez. Ne nous disputons pas.

Teagan était peut-être la cadette de la fratrie, mais elle ne manquait pas de volonté.

— Ne nous disputons pas, répéta-t-elle. Brannaugh est triste, Eamon est comme un homme sur des charbons ardents, et je… je me sens comme si j'avais mangé trop de pudding.

— Es-tu malade ? demanda Brannaugh, sa colère envolée d'un coup.

Elle plongea les yeux dans ceux de Teagan.

— Pas de cette façon. Quelque chose… est déséquilibré. Je le sens. Je crois que toi aussi, tu le sens. Alors ne nous disputons pas. Nous sommes une famille.

Sans lâcher la main de Brannaugh, Teagan saisit celle d'Eamon.

— Dis-nous, ma sœur, pourquoi tu es triste.

— Je… j'aimerais tracer un cercle. Je souhaite ressentir la lumière en moi. Je veux tracer un cercle et m'asseoir dans sa clarté avec vous. Avec vous deux.

— Cela ne nous arrive presque jamais, dit Teagan. Parce que Ailish ne veut pas qu'on le fasse.

— Et elle nous a accueillis chez elle. Nous lui devons le respect entre ses murs. Mais en ce moment, nous ne sommes pas sous son toit, et elle n'a pas besoin de le savoir. Il me faut de la lumière. Je dois parler avec vous à l'intérieur de notre cercle, là où personne ne peut nous entendre.

— Je vais l'évoquer. Je m'entraîne, lui dit Teagan. Quand Alastar et moi partons en promenade, je m'exerce.

Dans un soupir, Brannaugh passa la main dans la chevelure claire de sa sœur.

— C'est bien que tu le fasses. Trace un cercle, *deirfiúr bheag**.

---

1. Les termes suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire en fin d'ouvrage. (*N.d.E*)

OceanofPDF.com

# 2

Brannaugh observa Teagan à l’œuvre, de quelle façon sa sœur appelait la lumière, faisait jaillir du feu, remerciait la déesse alors qu’elle forgeait l’anneau. Un anneau assez large, se dit Brannaugh, avec amusement et reconnaissance, pour inclure Kathel.

— Tu as bien œuvré. J’aurais dû t’en apprendre plus, mais je…

— Tu as respecté Ailish.

— Et tu craignais, intervint Eamon, qu’en abusant de notre pouvoir, trop fort, il sache. Qu’il vienne.

— Oui. (Brannaugh s’assit par terre, passa le bras autour de Kathel.) Elle voulait nous mettre à l’abri. Elle a tout abandonné pour nous. Son pouvoir, sa vie. Elle croyait nous protéger en le réduisant à néant. Elle ne pouvait pas savoir que les forces obscures avec lesquelles il a passé un marché lui permettaient de renaître de ses cendres.

— Affaibli.

Elle regarda Eamon, hocha la tête.

— Oui, affaibli. Après. Il… se nourrit de pouvoir, je crois. Il en trouvera d’autres, le leur prendra, en sortira plus grand. Elle tenait à ce que nous soyons en sécurité. (Brannaugh prit une inspiration.) Fial souhaite m’épouser.

Interloqué, Eamon resta bouche bée.

— Fial ? Mais il est vieux.

— Pas plus vieux que Bardan.

— Vieux !

Brannaugh rit, sentant s’estomper l’anxiété qui l’oppressait depuis un moment.

— Les hommes préfèrent épouser des jeunes femmes, semble-t-il. Pour qu’elles leur donnent de nombreux enfants, tout en continuant à partager leur couche et à leur faire la cuisine.

— Tu ne vas pas épouser Fial, affirma Teagan avec détermination.

— Il est aimable, et pas laid. Il possède une maison et une ferme plus grandes que celles d’Ailish et de Bardan. Il vous accueillerait tous les deux sous son toit.

— Tu n’épouseras pas Fial, répéta Teagan. Tu ne l’aimes pas.

— Je ne recherche pas l’amour car je n’en manque pas.

— Tu devrais, mais même si tu fermes les yeux, il finira par te trouver. Oublies-tu l’amour que partageaient notre mère et notre père ?

— Je n’oublie pas. Je ne pense pas trouver de sentiment similaire pour moi-même. Toi, peut-être, un jour. Tu es si jolie, et très intelligente.

— Oh, oui, je trouverai, confirma Teagan en hochant sagement la tête. Comme tu le trouveras, et comme Eamon le trouvera. Et nous transmettrons ce que nous sommes, ce que nous avons, à ceux qui naîtront de nous. C’est ce que notre mère souhaitait. Elle voulait que nous vivions.

— Nous vivrions, et même bien si j’épouse Fial. Je suis l’aînée, leur rappela Brannaugh. Cette décision m’incombe.

— Elle m’a chargé de vous protéger. (Eamon croisa les bras sur sa poitrine.) Je te l’interdis.

— Ne nous disputons pas.

Teagan prit leurs mains d’un geste vif et les serra avec force. Une flamme chatoya entre leurs doigts entrelacés.

— Et je n’ai pas besoin que l’on s’occupe de moi. Je ne suis pas un bébé, Brannaugh, j’ai l’âge que tu avais lorsque nous sommes partis de la maison. Tu ne te marieras pas dans le seul but de me donner un foyer. Tu ne

nieras pas ce que tu es, tu n’ignoreras pas ton pouvoir. Tu n’es pas Ailish, tu es Brannaugh, fille de Sorcha et de Daithi. Tu es une magicienne, fille de la Ténébreuse, et tu le resteras.

— Un jour, nous le détruirons, promit Eamon. Un jour, nous vengerons notre père, notre mère et nous anéantirons jusqu’à ses cendres. Notre mère m’a dit qu’il en serait ainsi, et que ce sont peut-être ceux qui naîtront de nous qui accompliront notre dessein, même si cela doit prendre mille ans.

— Elle te l’a dit ?

— Ce matin. Elle est venue me voir alors que je voguais sur la rivière, dans la brume et le silence. Je la retrouve là chaque fois que j’ai besoin d’elle.

— Elle ne vient à moi que dans mes rêves.

Les larmes que Brannaugh refusait de verser lui bloquaient la gorge.

— Tu retiens si fort ce que tu es.

Pour l’apaiser, Teagan caressa les cheveux de sa sœur.

— Dans le but de satisfaire Ailish, dans le but de nous protéger. Peut-être que tu ne la laisses venir qu’en rêve.

— Elle vient te visiter ? murmura Brannaugh. Pas seulement en rêve ?

— Parfois, alors que je chevauche Alastar, quand nous nous enfonçons dans les bois et que je m’efforce d’être calme, paisible, elle vient. Elle chante pour moi comme elle le faisait souvent quand j’étais petite. Et c’est notre mère qui m’a dit que nous trouverions l’amour, que nous aurions des enfants. Et que, au nom de notre sang, nous vaincrions Cabhan.

— Dans ce cas, je dois épouser Fial, porter l’enfant, celui de notre sang, qui le détruira ?

— Non ! (De minuscules flammes vacillèrent au bout des doigts de Teagan, lui rappelant de garder son sang-froid.) Il n’y a pas d’amour entre vous. D’abord l’amour se présente, et l’enfant vient ensuite. C’est le cours normal des choses.

— Ce n’est pas le seul.

— C’est le nôtre. (Eamon reprit la main de Brannaugh.) Il en sera ainsi pour nous. Nous serons ce que nous devons être, nous ferons ce que nous devons faire. Si nous n’essayons pas, leur sacrifice aura été vain. Ils seront morts pour rien. Est-ce là ton souhait ?

— Non. Non, je veux le tuer. Je veux faire couler son sang, je désire sa mort. (Confuse, Brannaugh enfouit son visage dans le cou de Kathel, trouva de l’apaisement dans sa chaleur.) Je crois qu’une partie de moi mourrait si je niais ce que je suis. Mais je sais que c’est mon être entier qui périrait si mes choix vous causaient du tort.

— Nous choisissons, tous ensemble, dit Eamon. Un par trois. Nous avions besoin de ce moment. Notre mère nous a envoyés ici afin que nous partagions cet instant. Nous ne sommes plus des enfants. Je crois que nous avons cessé d’être des enfants ce matin-là, lorsque nous nous sommes éloignés de la maison à cheval en sachant que nous ne la reverrions jamais.

— Nous avions le pouvoir. (Brannaugh inspira profondément, se redressa. Bien qu’il fût plus jeune, et le garçon du groupe, son frère disait vrai.) Elle nous a donné plus. Je vous ai demandé de garder cela endormi en vous.

— Tu avais raison de nous demander cela – même si nous l’avons réveillé de temps à autre, ajouta Eamon dans un sourire. Nous avions besoin de ce moment, ici, mais ce moment touche à sa fin. Je le sens.

— Tout comme moi, murmura Brannaugh. Ainsi, je me suis demandé si j’étais destinée à Fial. Mais non, tu as raison, vous avez tous deux raison. Je ne suis pas faite pour la ferme. Pas plus que pour les tours de passe-passe de ménagère et les amusements. Nous allons regarder, là à l’intérieur du cercle. Nous allons regarder, et voir. Et nous saurons.

— Ensemble ? demanda Teagan, le visage illuminé par la joie, et Brannaugh comprit qu’elle s’était contenue, tout comme sa sœur et son frère, pendant trop longtemps.

— Ensemble.

Brannaugh plaça ses mains en coupe, laissant le pouvoir l'envahir, puis quitter son corps. Elle laissa enfin retomber ses mains comme de l'eau en cascade et fit naître le feu.

Et, une fois ce premier savoir-faire maîtrisé, la pureté de son art la parcourut de part en part. Elle eut l'impression d'avoir respiré à pleins poumons pour la première fois en cinq ans.

— Tu as plus, désormais, déclara Teagan.

— Oui. Il a attendu. J'ai attendu. Nous avons attendu. Nous n'attendrons plus. Par la flamme et la fumée, nous irons à sa recherche, le traquerons jusqu'au lieu où il se tapit. Tu vois plus loin que nous, dit-elle à Eamon, mais prends garde. S'il sait que nous le cherchons, il nous surveillera.

— Je sais ce que j'ai à faire. Nous pouvons traverser le feu, voler par-delà les nuées, au-dessus de l'eau et de la terre, jusqu'à l'endroit où il se trouve. (Il posa la main sur la petite épée fixée à son côté.) Nous pouvons le tuer.

— Pour cela, il nous faudrait plus que ton épée. Malgré son vaste pouvoir, notre mère a échoué à le détruire. Il faudra davantage, et nous trouverons davantage. En temps voulu. Pour l'instant, nous regardons seulement.

— Nous pouvons voler. Alastar et moi. Nous… (Devant le regard autoritaire de Brannaugh, Teagan n'osa pas terminer sa phrase.) C'est juste… arrivé un jour.

— Nous sommes ce que nous sommes. (Brannaugh secoua la tête.) Je n'aurais pas dû l'oublier. Maintenant, nous regardons. Dans le feu, dans la fumée, en protégeant nos yeux pendant l'invocation. Pour chercher, pour trouver, ses yeux nous aveuglons, les yeux de celui qui a répandu notre sang. Désormais notre pouvoir gronde tel un torrent. Nous sommes les Trois. Ainsi nous agirons, qu'il en soit ainsi.

Ils joignirent leurs mains, unirent leur lumière.

Les flammes vacillèrent ; la fumée se dissipa.

Là-bas, buvant du vin d'une coupe en argent, se trouvait Cabhan. Ses cheveux noirs retombant sur ses épaules brillaient à la lueur des chandelles.

Brannaugh vit des murs de pierre, recouverts de tapisseries richement ornées, un lit et des rideaux de velours bleu nuit.

*À son aise*, se dit-elle. *Il a trouvé le confort, l'opulence.* Cette nouvelle ne la surprit pas. Il devait user de son pouvoir pour attirer à lui profits, plaisir, mort. Pour satisfaire toutes ses aspirations.

Une femme entra dans la chambre. Elle était vêtue d'une robe d'apparat luxueuse, ses cheveux aussi noirs que la nuit. *Ensorcelée*, se dit Brannaugh, *à en croire son regard vide*.

Et pourtant… il y avait de l'énergie, une certaine puissance, remarqua Brannaugh. En lutte pour rompre les liens qui la contrôlaient sans appel.

Muet, Cabhan indiqua le lit d'un léger mouvement de la main. La femme se dirigea vers la couche, se dévêtit, resta immobile un instant, sa peau blanche comme un clair de lune luisant sous la lumière.

Derrière ses yeux aveugles, Brannaugh vit qu'une guerre faisait rage, un combat amer pour reconquérir la liberté. Pour voler de ses propres ailes.

Le temps d'un instant, la concentration d'Eamon vacilla. Il n'avait jamais vu de femme entièrement nue, et encore moins d'être doté d'une aussi forte poitrine. Comme ses sœurs, il sentait la puissance du piège dans lequel il était tombé – un oiseau blanc coincé dans une boîte noire. Sa peau nue, ses seins ronds et généreux, le triangle fascinant entre ses cuisses…

Serait-ce comme toucher ses cheveux ? Il avait désespérément envie de poser la main, juste là, pour savoir.

Cabhan releva la tête, tel un loup humant l'air. Il se leva si brusquement que la coupe d'argent se renversa, répandant un vin rouge sang.

Brannaugh tordit douloureusement les doigts d'Eamon. Malgré ses glapissements involontaires, les joues en feu, il retrouva toute sa concentration.

Néanmoins, pendant un bref instant, un moment terrifiant, Cabhan sembla le regarder droit dans les yeux.

Puis il alla vers la femme. Il saisit ses seins, les pinça, les tordit. La douleur s'afficha sur son visage, mais elle ne cria pas.

Elle ne pouvait pas crier.

Il pinça ses mamelons, les tordit jusqu'à faire couler des larmes sur ses joues, jusqu'à ce que des bleus gâtent sa peau blanche. Il la frappa, la faisant tomber à la renverse sur le lit. Un filet de sang s'échappa de la commissure de ses lèvres, pourtant elle garda les yeux rivés droit devant elle.

En un léger mouvement du poignet, il se retrouva nu, son sexe érigé. Il semblait étinceler, mais pas d'une lumière blanche. D'une lueur noire. Eamon la perçut comme de la glace – froide, piquante et horrible. Et cela, il l'enfonça dans la femme comme un pic alors que ses joues étaient baignées de larmes et que le sang s'écoulait de sa bouche.

Sous le coup de l'indignation, Eamon sentit quelque chose éclater en lui – une fureur brutale et innée à la vue d'une femme ouvertement maltraitée. Alors qu'il était sur le point de s'immiscer dans ce feu, dans cette fumée, Brannaugh serra sa main à la broyer.

Et pendant qu'il la violait – car il s'agissait bien de cela –, Eamon perça les pensées de Cabhan. Il pensait à Sorcha, au terrible désir qu'elle provoquait en lui et qu'il n'avait jamais assouvi. Il pensait à… Brannaugh. À Brannaugh et à la façon dont il lui ferait ça, et pis encore. Comment il la ferait souffrir avant de la vider de sa force. Comment il la priverait de sa puissance avant de lui prendre la vie.

Brannaugh étouffa précipitamment les flammes pour chasser la vision.

Et tout aussi vite, elle saisit Eamon par les deux bras.

— J'ai dit que nous n'étions pas prêts. Tu crois que je ne t'ai pas senti sur le point d'intervenir ?

— Il lui faisait mal. Il s’est approprié sa volonté, son corps, contre son gré.

— Il t’a presque trouvé – il a senti ton intrusion.

— Je pourrais le tuer rien que pour ses pensées. Jamais il ne te touchera comme il l’a touchée, elle.

— Il voulait lui faire du mal. (La voix de Teagan était celle d’une enfant.) Mais c’est à notre mère qu’il pensait, pas à elle. Ensuite il a pensé à toi.

— Ses pensées ne peuvent pas me blesser.

Toutefois, elles l’avaient bouleversée, au plus profond d’elle-même.

— Il ne me fera jamais à moi, pas plus qu’à toi, ce qu’il a fait subir à cette pauvre femme.

— Aurions-nous pu l’aider ?

— Ah, Teagan, je ne sais pas…

— Nous n’avons même pas essayé, riposta Eamon. Tu m’as retenu ici.

— Pour ta vie, pour la nôtre, pour servir notre but. Penses-tu que je ne ressente pas ce que tu ressens ? (*Même ta peur secrète qui se noie dans un élan de rage glacial*.) Que ne pas agir fait l’effet de cent coups de poignard ? Il a du pouvoir. Pas comme avant, différent. Pas plus, peut-être moins, mais néanmoins autre. J’ignore comment le combattre. Pour l’instant. Nous ne savons pas, Eamon, et nous devons savoir.

— Il approche. Pas cette nuit, pas demain, mais il viendra. Il sait que tu…

Quand les joues d’Eamon s’empourprèrent, il détourna le regard.

— Il sait que je peux désormais porter un enfant, termina Brannaugh à sa place. Il pense avoir un fils de moi. Mais il ne l’aura jamais. Il viendra, c’est vrai. Je le sens aussi.

— Alors nous devons partir. (Teagan inclina la tête vers le flanc de Kathel.) Il ne faut surtout pas l’attirer en ce lieu.

— Nous devons partir, confirma Brannaugh. Nous devons être ce que nous sommes.

— Où irons-nous ?

— Vers le sud.

Brannaugh chercha confirmation dans le regard d'Eamon.

— Oui, vers le sud, puisqu'il est encore au nord. Il est resté dans le comté de Mayo.

— Nous trouverons un endroit où nous installer. Et là, nous apprendrons plus, nous trouverons plus. Et un jour, nous rentrerons chez nous.

Elle se leva, reprit leurs mains, laissa la force étinceler entre chacun des trois.

— Je fais vœu par notre sang, déclara Eamon, que nous ou ceux qui naîtront de nous détruiront jusqu'à son souvenir.

— Je fais vœu par notre sang, reprit Teagan, que nous sommes la trinité et le resterons toujours.

— À présent, nous fermons le cercle mais plus jamais nous ne nous fermerons à ce que nous sommes, à ce que nous possédons, à notre don.

Brannaugh lâcha leurs mains.

— Nous partirons dès demain.

Les larmes aux yeux, Ailish regardait Brannaugh ranger son châle dans son bagage.

— Je t'en supplie, reste. Songe à Teagan. Ce n'est qu'une enfant !

— Elle a l'âge que j'avais quand nous avons frappé à ta porte.

— Tu étais une enfant, insista-t-elle.

— Pas seulement. Nous sommes plus que cela, et devons vivre selon ce que nous sommes.

— Je t'ai effrayée en te parlant de Fial. Ne va pas croire que nous te forcerions à l'épouser.

— Non. Oh, non ! (Brannaugh se tourna vers sa cousine et lui prit la main.) Tu ne ferais jamais une chose pareille, je le sais. Ce n’est pas à cause de Fial que nous partons, cousine.

Faisant volte-face, Brannaugh emballa ses dernières affaires.

— Ta mère n’apprécierait pas de vous voir partir ainsi.

— Ma mère souhaitait nous voir grandir chez nous, heureux, à l’abri auprès d’elle et de notre père. Mais la vie en a voulu autrement. Ma mère nous a donné sa vie, elle nous a fait don de son pouvoir. Et à présent, son dessein nous revient. Nous devons vivre notre vie, être à la hauteur de notre pouvoir et atteindre son but.

— Où irez-vous ?

— Dans le comté de Clare, je pense. Dans un premier temps. Nous reviendrons. Et nous rentrerons chez nous. Je le sens aussi sûrement que la vie bat en moi. Il ne viendra pas ici.

Faisant face à sa cousine, elle la regarda dans les yeux, ses yeux pareils à la fumée.

— Il ne viendra pas ici et ne fera de mal ni à toi ni aux tiens. Cela, je peux te le jurer sur le sang de ma mère.

— Comment peux-tu le savoir avec certitude ?

— Je suis l’une des Trois. Je suis une Ténébreuse du comté de Mayo, première fille de Sorcha. Il ne viendra pas ici et ne s’en prendra ni à toi ni aux tiens. Tu es protégée pour ta vie entière. Je m’en suis assurée. Je ne te laisserais pas sans te savoir protégée.

— Brannaugh…

— Tu t’inquiètes. (Brannaugh recouvrit les mains de sa cousine qui étaient posées sur son ventre arrondi.) Ne t’ai-je pas dit que ton fils était en bonne santé ? Sa naissance sera facile, et rapide également. Cela aussi je peux te le promettre, ce que je fais. Mais…

— Qu’y a-t-il ? Tu dois me le dire.

— Malgré tout l’amour que tu me portes, tu crains ce que je possède. Cependant, tu dois croire ce que je vais te dire. Ton fils, l’enfant à naître, doit être le dernier. Il sera en bonne santé et l’accouchement se passera bien. Mais pas le suivant. S’il devait y avoir un autre enfant, tu ne survivrais pas.

— Je… tu ne peux pas le savoir. Je ne peux pas refuser le lit conjugal à mon époux. Ni moi-même.

— Tu ne peux pas priver tes enfants de leur mère. C’est un terrible chagrin, Ailish.

— Dieu en décidera.

— Dieu t’aurait donné sept enfants, mais le prix pour un enfant de plus serait ta vie, et celle du bébé. Je t’aime, tiens compte de mes paroles.

Elle sortit une fiole de sa poche.

— J’ai préparé cela pour toi. Pour toi seule. Tu dois la ranger à l’écart. Chaque mois, le premier jour de ton cycle, tu en boiras – une gorgée seulement. Tu ne concevras plus, même après avoir pris la dernière gorgée, car les dés seront jetés. Mais tu vivras. Tes enfants auront leur mère auprès d’eux. Et tu vivras assez longtemps pour bercer leurs enfants.

Ailish posa les mains sur l’arrondi de son ventre.

— Je serai stérile.

— Tu chanteras pour tes enfants et leurs enfants. Tu partageras ta couche avec ton homme dans le plaisir. Tu te réjouiras des vies précieuses que tu as mises au monde. Le choix te revient, Ailish.

Elle ferma les yeux un instant. Quand elle les rouvrit, ils avaient viré au noir.

— Tu l’appelleras Lughaidh. Il aura le teint et les cheveux clairs, et les yeux bleus. Un garçon fort au sourire facile, et une voix d’ange. Un jour, il partira en voyage, vagabondera par monts et par vaux et subviendra à ses besoins grâce à sa voix. Il tombera amoureux de la fille d’un fermier, puis ils reviendront ensemble vivre auprès de toi pour travailler la terre. Et tu

entendras sa voix à travers les champs, car il sera toujours d'humeur joyeuse.

Elle laissa la vision disparaître.

— J'ai vu ce qui peut arriver. Tu dois choisir.

— C'est le nom que j'ai choisi pour lui, murmura Ailish. Je ne te l'ai jamais dit ni à personne d'ailleurs. (Elle saisit la fiole.) Je me fie à tes paroles.

Pinçant les lèvres, Ailish glissa les doigts dans sa poche et en sortit une petite bourse qu'elle fourra dans la main de Brannaugh.

— Prends ceci.

— Je ne peux pas accepter ton argent.

— Prends-le. (Ses larmes coulaient à présent, inondant ses joues comme une violente averse.) Crois-tu que j'ignore que tu m'as sauvée, moi, mais aussi Conall, lors de l'accouchement ? Et que, même en cet instant, tu penses à moi et aux miens ? Tu m'as apporté de la joie. Tu m'as apporté Sorcha chaque fois qu'elle me manquait, car je l'ai vue en toi jour après jour. Accepte cet argent et fais-moi la promesse de ne pas commettre d'imprudence et de revenir. Vous tous, puisque vous êtes miens autant que je suis vôtre.

Acquiesçant, Brannaugh rangea la bourse dans la poche de ses jupons, puis embrassa Ailish sur les deux joues.

— Je t'en fais la promesse.

Dehors, Eamon faisait tout son possible pour amuser ses cousins. Ils l'imploraient de ne pas s'en aller, bien sûr, et lui demandaient pourquoi il devait partir, proposaient de passer un marché avec lui. Alors il improvisait des histoires, relatant les fabuleuses aventures qui l'attendaient, terrassant des dragons et attrapant des grenouilles magiques. Il vit Teagan s'avancer avec Mabh qui, secouée de sanglots, lui offrit une poupée de chiffon faite de ses mains.

Si seulement Brannaugh se hâtait, car les adieux étaient déchirants. Alastar était paré. Eamon – il était le chef de famille, après tout – avait décidé que ses sœurs chevaucheraient, tandis qu'il marcherait.

Il ne souffrirait aucune discussion.

Bardan surgit de la petite étable en menant Slaine – devenue « la Vieille Slaine », la jument poulinière n'étant plus de la première jeunesse, mais toujours d'un tempérament aussi doux.

— Ses jours de reproductrice sont derrière elle, dit Bardan avec sa délicatesse habituelle. Mais c'est une bonne fille et elle te sera d'un grand secours.

— Oh, mais je ne peux pas te la prendre. Tu as besoin…

— Un homme a besoin d'un cheval. (Bardan posa sa main calleuse sur l'épaule d'Eamon.) Tu as abattu le travail d'un homme à la ferme, alors prends-la. Je te donnerais Moon pour Brannaugh si je pouvais me passer de lui, mais tu vas prendre la Vieille Slaine.

— Je te suis plus que reconnaissant, pour Slaine et tout le reste. Je te promets de la traiter comme une reine.

L'espace d'un instant, Eamon se laissa aller à réagir comme un petit garçon, jetant les bras autour de son cousin, qui lui avait servi de père durant la moitié de sa vie.

— Nous reviendrons un jour.

— Veille-y.

Quand tout fut terminé, tous les adieux, les « bon voyage », les larmes, il se hissa en souplesse sur la jument, l'épée de son grand-père et son fourreau fermement attachés à sa selle. Brannaugh grimpa derrière Teagan, se baissa pour embrasser Ailish une dernière fois.

Ils s'éloignèrent de la ferme, de l'endroit qui avait été leur foyer pendant cinq ans, de leur famille, et se dirigèrent vers le sud et l'inconnu.

Eamon se retourna, répondit à leurs gestes de la main, se surprit à être plus ému de partir qu'il ne l'avait imaginé. Puis il entendit Roibeard

l’appeler dans le ciel, voler en cercles avant de s’élancer vers le sud.

*C’est le destin*, se résigna-t-il. *Le bon moment*.

Il ralentit légèrement l’allure, pencha la tête vers Teagan.

— Alors, comment notre Slaine ressent-elle tout cela ?

Teagan baissa les yeux vers la jument, inclinant la tête à son tour.

— Oh, c’est une grande aventure pour elle, tu peux en être certain, et elle ne pensait plus en connaître de nouvelles. Elle est fière et reconnaissante. Elle sera loyale jusqu’à la fin de ses jours et fera de son mieux pour te servir.

— Et je ferai aussi de mon mieux pour elle. Nous allons poursuivre jusqu’à midi, puis nous nous arrêterons pour laisser les chevaux se reposer et manger quelques-unes des galettes d’avoine qu’Ailish a préparées pour nous.

— Est-ce ce que nous allons faire ? dit Brannaugh.

Il redressa le menton d’un geste sec.

— Tu es l’aînée, mais je possède l’appareil, si dérisoire crois-tu qu’il soit – ce qu’il n’est d’ailleurs pas du tout. Roibeard montre le chemin, et nous suivons.

Brannaugh leva les yeux, observa le vol de l’épervier. Elle baissa le nez vers Kathel qui caracolait à côté d’Alastar comme s’il pouvait marcher toute la journée et toute la nuit sans faiblir.

— Ton guide, le mien et celui de Teagan. Oui, nous suivons. Ailish m’a donné quelques pièces mais nous ne les dépenserons pas à moins d’y être obligés. Nous allons gagner notre propre argent.

— Et de quelle façon ?

— En étant ce que nous sommes.

Elle leva la main, la paume tournée vers le ciel, et fit naître une petite boule de feu en son centre. Elle la fit disparaître.

— Notre mère a honoré son art, s’est occupée de nous, de sa chaumière. Assurément, nous pouvons servir notre don, nous occuper de nous-mêmes

et trouver un endroit où faire les deux.

— Le comté de Clare est un endroit sauvage, à ce que j'en sais, avança Teagan.

— Et quoi de mieux qu'un endroit sauvage pour des gens comme nous ?

Toute la joie de la liberté résonnait à chaque pas.

— Grâce au livre de notre mère, nous étudierons, nous apprendrons. Nous concocterons des potions et guérirons des maux. Un guérisseur est partout le bienvenu, m'a-t-elle dit.

— Quand il viendra, les pouvoirs de guérison et les potions ne suffiront pas.

— Alors il nous faudra plus, dit Brannaugh à son frère. Alors nous apprendrons. Nous avons vécu en sécurité pendant cinq ans à la ferme. Si nos guides nous conduisent dans le comté de Clare, comme cela semble être le cas, il est possible que nous y passions les cinq prochaines années. Suffisamment de temps pour apprendre, pour échafauder un plan. Quand nous rentrerons à la maison, nous serons plus forts qu'il ne saurait le croire.

Ils chevauchèrent jusqu'à la mi-journée, sous la pluie. Légère et régulière, elle tombait d'un ciel profondément troublé. Ils mirent pied à terre, abreuvèrent leurs montures, partagèrent leurs galettes d'avoine avec elles et Kathel.

À la pluie s'ajouta le vent lorsqu'ils poursuivirent leur route, dépassèrent une petite ferme et sa cabane dont la cheminée crachait de la fumée, dispersant l'odeur du feu de tourbe. À l'intérieur, ils auraient pu être bien accueillis, avec une tasse de thé près du feu. À l'intérieur, au chaud et au sec.

Mais Kathel continua à caracoler, Roibeard à voler en cercles et Alastar ne ralentit pas le pas.

Même lorsque la lumière morose commença à faiblir, le jour cédant la place à la nuit.

— Slaine est fatiguée, murmura Teagan. Elle ne demandera pas à s'arrêter mais elle s'épuise. Ses os la font souffrir. Pourrions-nous la laisser se reposer un instant, trouver un endroit au sec et…

— Là ! s'écria Eamon en montrant un point droit devant lui.

Près du sentier boueux se dressait ce qui avait dû être un ancien lieu de culte. Mis à sac, incendié et réduit à des éclats de pierre roussie par des hommes qui détruisaient impitoyablement ce que les vaincus avaient bâti.

Roibeard décrivit des cercles au-dessus du lieu, poussant des cris, et Kathel bondit en avant.

— Nous allons nous arrêter là pour la nuit. Faire un feu, accorder du repos aux animaux autant qu'à nous-mêmes.

Brannaugh hocha la tête à l'intention de son frère.

— Les murs sont encore debout – pour l'essentiel. Ils devraient nous protéger du vent, assez pour que nous puissions dormir. Le jour touche à sa fin. Nous devons rendre grâce à Mordan et Mabon qui sont venus d'elle.

L'un des murs était éboulé, découvrirent-ils, mais les autres étaient encore là. Quelques marches aussi, qu'Eamon s'empressa de tester en montant vers les vestiges de l'étage. Le bois de construction, pourtant très résistant, avait été réduit en cendres par l'incendie, elles-mêmes dispersées aux quatre vents. Mais cet abri de fortune était le bon endroit, Brannaugh le sentait.

Ce serait le refuge de leur première nuit, l'équinoxe, alors que le jour et la nuit s'équilibraient.

— Je vais m'occuper des chevaux. (Teagan prit les rênes des deux montures.) Les chevaux sont miens, après tout. Je les soigne, si tu veux bien nous installer un coin sec et un bon feu.

— Je vais y veiller. Nous rendrons nos grâces, puis prendrons une infusion et un peu de chevreuil séché avant de…

Elle s’interrompit alors que Roibeard piquait en flèche et se perchait sur un étroit rebord de pierre.

Un lièvre dodu tomba de son bec aux pieds d’Eamon.

— Eh bien, c’est un vrai festin qui nous attend. Je vais le préparer pendant que Teagan soigne les chevaux et que Brannaugh prépare le feu.

*Un coin sec*, se dit-elle, et, rabattant la capuche de sa cape, elle l’imagina. Elle concentra puis libéra ce qu’elle était, songeant à la chaleur et au sec – et fit jaillir une touffeur si vive et brûlante qu’elle faillit les enflammer tous avant de la maîtriser.

— Je suis désolée. Je n’avais jamais rien fait de tel auparavant.

— C’est comme extraire le bouchon du goulot d’une bouteille, fit remarquer Eamon. Il a sauté trop vite.

— Oui.

Elle baissa les flammes avec soin et délicatesse. L’humidité ne la dérangeait pas personnellement, mais Teagan avait raison. La vieille jument était courbatue jusqu’aux os, même elle le sentait.

Elle atténua lentement l’humidité. Elle vibra de la tête aux pieds, traversée par la joie qu’elle tirait de son art. Elle accepta son allégresse désormais, la libérant tout à fait. Puis le feu. Magique, ce soir. D’autres nuits, comme leur mère le leur avait appris, on rassemblait le bois puis on se mettait à l’œuvre. Mais ce soir, la flambée serait la sienne.

Elle fit jaillir les flammes, en garda le contrôle.

— Un peu du gâteau d’avoine, et du vin, dit-elle à son frère et à sa sœur. Des grâces à rendre aux dieux pour les remercier d’équilibrer le jour et la nuit, pour le cycle du renouveau. Et pour ce lieu de repos.

» Dans le feu, leur dit-elle. Le gâteau et ensuite le vin. Par ces petites choses que nous partageons avec vous, nous, vos trois serviteurs, vous remercions.

— À cette heure où le jour côtoie la nuit, nous embrassons l’obscurité et la clarté, continua Eamon, sans savoir d’où lui venaient ces mots.

— Nous apprendrons à résister et à lutter, à faire usage de nos dons pour défendre le bien et la justice, ajouta Teagan.

— En ce lieu, en cette heure, nous nous ouvrons au pouvoir qui nous a été donné. Dès cet instant et pour toujours il sera libre. Comme nous le serons, qu'il en soit ainsi.

Le feu s'éleva vers le ciel telle une tour rouge, orange, dorée avec un cœur de flammes bleues. En son centre murmurèrent mille voix, et la terre trembla. Puis le monde sembla respirer.

Le feu ne fut plus qu'un feu, un cercle net sur le sol caillouteux.

— Ceci est ce que nous sommes, entonna Brannaugh, étincelant toujours de l'afflux d'énergie. Ceci est ce que nous avons. Les nuits s'allongent à présent. L'obscurité vainc la lumière. Mais il ne nous vaincra pas.

Elle sourit, le cœur rassasié pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté leur foyer.

— Nous devons creuser un trou pour le lièvre. Ce soir, nous allons festoyer, notre première bombance. Puis nous dormirons au chaud et au sec avant de poursuivre notre route.

Eamon se pelotonna près du feu. L'estomac plein. Le corps chaud et sec. Et voyagea.

Il laissa son corps se soulever, sortir et voler. Vers le nord. La maison.

Comme Roibeard, il s'éleva au-dessus des collines, des rivières, des champs où le bétail mugissait, où les moutons broutaient.

La verdure succédait à la verdure tandis qu'il filait vers la maison, le soleil filtrant paisiblement à travers les nuées.

Son cœur, si léger. En route vers la maison.

Mais pas chez lui. Pas vraiment chez lui, s'aperçut-il quand il se retrouva de nouveau sur le sol. Les bois, si familiers – mais pas vraiment.

Une certaine dissemblance était palpable. Même l'air était différent, tout en restant le même.

Tout cela lui fit tourner la tête et l'affaiblit.

Il se mit en marche, siffla pour appeler son épervier. Son guide. La lumière changea, se fit sourde. La nuit tombait-elle aussi vite ?

Mais ce n'était pas la nuit qui l'enveloppait. C'était le brouillard.

Et avec lui, le loup, qui était en réalité Cabhan.

Quand il l'entendit grogner, il porta la main à l'épée de son grand-père. Mais elle n'était pas sur sa hanche. Lui était un jeune garçon, enfoncé dans la brume jusqu'aux chevilles, privé d'arme, quand le loup dont la gemme rouge étincelait à son cou surgit du brouillard. Et se changea en homme.

— Bienvenue, jeune Eamon. J'ai attendu ton retour.

— Tu as tué mon père, ma mère. Je suis venu les venger.

Cabhan éclata d'un rire joyeux qui fit courir une onde glacée le long du dos d'Eamon.

— De courage tu ne manques pas, je t'en félicite. Allez, viens donc les venger, le père mort, la sorcière morte qui t'a mis au monde. Je prendrai ce que tu es, et ensuite tes sœurs deviendront miennes.

— Jamais tu ne toucheras à ce qui m'appartient !

Eamon tournait en rond, s'efforçant de réfléchir.

Le brouillard s'élevait sans cesse, troublant tout, les bois, le sentier, son esprit. Il saisit une poignée d'air dans sa main, serra les doigts, la lança avec violence. Le jet creusa un chemin irrégulier et étroit. Cabhan rit de nouveau.

— Plus près. Viens plus près. Sens ce que je suis.

Il la sentait, la douleur qui émanait de lui, et son pouvoir aussi. Et la peur. Il tenta d'invoquer le feu, mais celui-ci s'étouffa aussitôt et retomba en cendres grises. Lorsque Cabhan tendit les mains vers lui, il brandit les poings, prêt à se battre.

Roibeard descendit en flèche et déchira les mains tendues de ses serres et de son bec. Du sang noir en jaillit quand l'homme poussa un hurlement,

tout en reprenant la forme du loup.

Un autre homme apparut dans le brouillard. Grand, ses cheveux châtains trempés de brume, ses yeux d'un vert intense, débordants de pouvoir et de fureur.

— Cours, dit-il à Eamon.

— Je ne m'enfuirai pas devant un être tel que lui. Je ne peux pas.

Le loup frappait le sol de ses pattes, montrait les crocs dans un lugubre sourire.

— Prends ma main.

L'homme saisit la main d'Eamon. La lumière explosa comme mille soleils, le pouvoir s'éleva comme mille ailes battant l'air. Aveugle et sourd, Eamon poussa un cri. Seul le pouvoir demeurait, le couvrant, l'emplissant, jaillissant de lui. Puis, dans un terrible vrombissement, le brouillard disparut, le loup s'évanouit, et ne resta plus que l'homme lui serrant la main.

L'homme tomba à genoux, respirant péniblement, le visage pâle, les yeux pétillants de magie.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je suis Eamon, fils de Daithi, fils de Sorcha. Je suis l'un des Trois. Je suis le Ténébreux du comté de Mayo.

— Moi aussi. Eamon. (Dans un rire tremblant, l'homme toucha les cheveux d'Eamon, son visage.) Je descends de toi. Tu n'es pas dans ton temps, mon gars, mais dans le mien. Je suis Connor, du clan O'Dwyer. Je descends de Sorcha, de toi. L'un des Trois.

— Comment puis-je savoir si tu dis vrai ?

— Je suis ton sang, tu es le mien. Tu le sais.

Connor dégagea l'amulette de sous sa chemise, posa la main sur celle, identique, que portait Eamon.

Et l'homme leva le bras. Roibeard atterrit sur son gant de cuir.

Ce n'était pas son Roibeard, s'aperçut Eamon, et pourtant…

— Mon épervier. Pas le tien, mais il porte son nom. Demande-lui ce que tu veux. Il est autant à toi qu'à moi.

— Ici… ce n'est pas chez moi.

— C'est chez toi, tu n'es pas dans ton époque mais tu es au bon endroit. Ce sera toujours chez toi.

Les larmes piquèrent les yeux d'Eamon, et son ventre fut pris d'une crampe plus vive que la faim.

— Sommes-nous rentrés chez nous ?

— Oui, vous êtes revenus.

— Allons-nous réussir à le vaincre, à venger nos parents ?

— Nous le vaincrons. Nous n'abandonnerons pas avant de l'avoir vaincu. Je t'en donne ma parole.

— Je souhaite… je vais rentrer. Je le sens. Brannaugh, elle m'intime de revenir. Tu m'as sauvé des griffes de Cabhan.

— Te sauver me sauve, à mon avis.

— Connor, du clan O'Dwyer. Je ne l'oublierai pas.

Et il s'envola, repartit au-dessus des collines jusqu'au petit jour et se retrouva assis au coin du feu allumé par Brannaugh, secoué par ses deux sœurs.

— Arrêtez, maintenant ! Ma tête tourne autour de mon corps.

— Il est terriblement pâle, dit Teagan. Allons, allons, je vais te préparer une infusion.

— Une infusion me ferait du bien. Je reviens de voyage. Je ne sais pas comment, mais je suis rentré à la maison, sauf que ce n'était pas notre maison. J'ai besoin d'élucider tout ça. Mais j'ai appris quelque chose que je n'ai pas fait. Quelque chose que nous n'avons pas fait.

Il but l'eau que Brannaugh lui tendit, puis repoussa la gourde.

— Il ne peut pas quitter ces lieux. Cabhan. Il ne peut pas partir, ou pas loin. Plus il s'éloigne de l'endroit où il a échangé ses anciens pouvoirs

contre ses nouveaux, moins il en a. Il risque la mort en s'éloignant. Il ne peut pas nous suivre.

— Comment sais-tu cela ? demanda Brannaugh.

— Je… l'ai vu dans son esprit. Je ne sais pas comment. Je l'ai vue, cette faiblesse. J'ai rencontré un homme, l'un des nôtres. Je…

Eamon prit une longue inspiration, ferma les yeux un instant.

— Laissez-moi le temps de boire une tisane, voulez-vous ? Quelques gorgées, et ensuite je vous raconterai une histoire. Nous allons rester ici un moment, tout de même, mais je vous raconterai tout. Ensuite, oui, oui, le Sud nous attend, pour apprendre, grandir et échafauder un plan. Car il ne peut pas nous atteindre. Jamais il ne pourra nous nuire.

S'il était resté un enfant au fond de lui, désormais c'était un homme. Et le pouvoir bouillait toujours dans ses veines.

*OceanofPDF.com*

3

# Automne 2013

En se réveillant, trop tôt à son goût, Connor ne s’était pas attendu à rencontrer un ancêtre ni le grand ennemi de sa lignée. Il n’avait certainement pas prévu de commencer sa journée par un feu d’artifice magique qui l’avait presque fait tomber à la renverse.

Mais, tout compte fait, il n’avait rien contre les surprises.

Comme l’aube pointait à peine, il n’avait eu aucun espoir de trouver sa sœur aux fourneaux. De plus, il tenait trop à sa peau pour tenter de la réveiller en lui suggérant de préparer un copieux petit déjeuner.

Bizarrement, il n’avait pas eu faim alors qu’il se réveillait toujours prêt à rompre le jeûne nocturne. Au lieu de cela, il avait été poussé par une étrange énergie, un vif besoin de sortir, de se mettre en marche.

Alors il avait sifflé son épervier et, avec Roibeard pour compagnon, s’était enfoncé dans la brume et entre les arbres.

Et le calme.

Il n’était pas homme à apprécier particulièrement le silence. Il préférait, la plupart du temps, le bruit, les conversations animées dans une ambiance effervescente.

Mais la douceur du matin, l’appel de son oiseau de proie, les grattements des lapins dans les fourrés et le souffle de la brise matinale lui

avaient suffi.

Il s'était dit qu'il allait marcher jusqu'au château d'Ashford, laisser Roibeard monter librement en flèche dans le ciel, au-dessus des bois – et que cela fascinerait tout résident de l'hôtel qui se serait levé de bonne heure.

Le magnétisme des oiseaux en liberté faisait marcher les affaires, et il devait faire en sorte que l'école de fauconnerie fonctionne bien.

C'est précisément ce qu'il avait eu en tête, jusqu'à le sentir – l'émoi du pouvoir, en lui et autour de lui. Sa propre rébellion, la salissure noire incarnée par Cabhan, maculant la douceur des pins humides.

Et quelque chose de plus, quelque chose d'autre.

Il aurait dû convoquer son cercle – sa sœur, sa cousine, ses amis –, mais quelque chose le poussait à poursuivre, à descendre le chemin, à traverser les bois, jusqu'au mur de vigne vierge et à l'arbre déraciné au-delà desquels se trouvaient les ruines de la chaumière qui avait appartenu à Sorcha. Au-delà, à l'endroit précis où son cercle avait combattu Cabhan la nuit du solstice d'été.

Puis le brouillard s'était propagé, le pouvoir avait vrombi, le noir s'opposant à la clarté. Il avait distingué le garçon et pensé d'emblée, de façon obsessionnelle, à le protéger. Il ne permettrait pas, n'autoriserait personne à s'en prendre à un innocent.

Mais le garçon, tout innocent qu'il était, avait quelque chose en plus.

À présent, alors que le brouillard s'était dissipé, emportant Cabhan avec lui, le garçon avait regagné son époque, sa place. Connor restait dans la même position – à genoux sur le sol humide, s'appliquant à faire entrer l'air dans ses poumons.

Ses oreilles bourdonnaient encore d'une sorte d'explosion de plusieurs mondes. Ses yeux brûlaient encore d'une lumière plus vive que dix soleils.

Et le pouvoir fusionné entre ses mains jointes chantait en lui.

Il se releva lentement, un homme grand et élancé doté d'une masse épaisse de boucles châtaines, le visage blême, des yeux d'un vert aussi intense que la mousse exprimant encore les bouleversements qui se jouaient au plus profond de lui.

*Mieux vaut rentrer à la maison,* se dit-il. Rentrer. Car ce qui avait jailli du solstice, et resterait tapi jusqu'au solstice, rôderait jusqu'à l'équinoxe.

Les jambes un peu flageolantes, remarqua-t-il, mi-amusé, mi-ennuyé. Son rapace descendit en piqué, se posa sur une branche dans un battement d'ailes. Assis, l'œil vif, il attendit.

— Nous y allons, dit-il. Je crois que nous avons fait ce que nous avions à faire ce matin. Et maintenant, bon sang, je meurs de faim.

*Le pouvoir*, pensa-t-il en se remettant en marche. Sa force pure l'avait sérieusement affaibli. Rebroussant chemin, il sentit Kathel approcher avant même de voir le chien de sa sœur accourir.

— Tu l'as senti toi aussi, pas vrai ? (Il caressa la grosse tête noire de Kathel, tout en poursuivant son chemin.) Ça m'étonnerait que quelqu'un n'ait pas ressenti la secousse dans le comté de Mayo. J'en ai encore la chair de poule comme si mon squelette était recouvert d'abeilles.

Rassuré par la compagnie de l'épervier et du chien, il quitta les bois sombres pour déboucher dans la matinée nacrée. Roibeard décrivait des cercles au-dessus de lui pendant qu'il cheminait avec Kathel jusqu'au cottage. Un second épervier poussa un cri, et Connor repéra Merlin, le rapace de son ami Fin.

Soudain, l'écho des sabots foulant le sol brisa le silence, et il s'immobilisa, en attente. Il sentit l'émotion l'envahir lorsqu'il aperçut sa cousine Iona, son ami Boyle montant le grand et gris Alastar. Et Fin aussi, galopant avec eux sur son Baru d'un noir lustré.

— Nous avons besoin d'œufs, cria-t-il, le sourire aux lèvres. Et d'une tranche ou deux de bacon supplémentaires.

— Que s’est-il passé ? s’enquit Iona, ses cheveux courts ébouriffés par le sommeil, avant de se pencher pour toucher sa joue. Je savais que tu n’étais pas en danger, sinon nous serions venus encore plus vite.

— Vous avez quasiment volé jusqu’à moi – et aucun de vous trois n’a pris le temps de seller son cheval. Je vous le dirai une fois à l’intérieur. Je pourrais dévorer trois cochons et faire passer le tout avec une vache.

— Cabhan.

Fin, ses cheveux aussi noirs que la robe de sa monture, ses yeux d’un vert aussi sombre que ceux de Connor quand le pouvoir les envahissait, se tourna vers les bois qu’il scruta du regard.

— Lui, mais pas seulement. Cela dit, Iona a tout à fait raison. Je vais pour le mieux, sauf que je suis affamé, alors ne restons pas figés sur la route. Vous l’avez senti, ajouta-t-il tout en se remettant en marche.

— Senti ? (Boyle baissa les yeux vers Connor.) Ça m’a réveillé alors que je dormais à poings fermés, et je n’ai pas ce que vous avez tous les trois. Je n’ai pas de pouvoir magique, et pourtant, les vibrations m’ont transpercé aussi sûrement qu’une flèche. (Il indiqua le cottage d’un mouvement de tête.) Et on dirait que c’est pareil pour Meara.

Suivant son regard, Connor vit Meara Quinn, une amie d’enfance, la meilleure amie de sa sœur, approcher à grands pas – élancée et aussi voluptueuse qu’une déesse dans son bas de pyjama en flanelle et sa veste usée, se dit-il, et ses longs cheveux châtains emmêlés.

*Ça mérite une photo*, songea-t-il, mais en même temps il la trouvait saisissante en toutes circonstances.

— Elle a dormi à la maison cette nuit, dit-il aux autres. Elle a pris ta chambre, Iona, puisque tu as dormi chez Boyle, cousine. Bonjour, Meara !

— Bonjour, tu parles ! Que diable s’est-il passé ?

— Je vais tout vous raconter. (Il la prit par la taille.) Mais d’abord, j’ai besoin de manger.

— C’est ce qu’a dit Branna, elle est déjà à l’œuvre. Elle a eu un choc même si elle fait comme si tout allait bien. Ça m’a secouée comme un tremblement de terre – mais à l’intérieur de moi. Quelle fichue façon de se réveiller !

— Je m’occupe des chevaux. (Boyle mit pied à terre.) Rentre, va te remplir l’estomac.

— Je te remercie.

Souriant, Connor tendit les bras pour accueillir Iona qui se laissa glisser du dos d’Alastar. Elle passa les bras autour de lui.

— Quelle trouille j’ai eue, murmura-t-elle.

— Tu n’es pas la seule.

Il déposa un baiser sur le sommet de sa tête, sa jolie cousine d’Amérique, la dernière de la trinité, et, sa main toujours dans la sienne, entra dans le cottage.

L’odeur du bacon, du café, du pain chaud le frappa au ventre aussi durement qu’un coup de poing. En cet instant, la gourmandise l’emportait sur l’instinct de survie, même s’il avait besoin de manger pour vivre.

Kathel les précéda jusqu’à la cuisine où Branna était déjà aux fourneaux. Elle avait ramené ses cheveux noirs en queue-de-cheval, portait encore son bas de pyjama fleuri et le tee-shirt trop large dans lequel elle dormait. Cette seule image exprimait tout son amour, songea-t-il. Sans cela, sachant qu’il y avait un invité – et plus particulièrement Finbar Burke –, elle aurait pris le temps de se changer, de s’arranger un peu.

Sans dire un mot, elle se détourna du réchaud, lui tendit une assiette comportant un œuf au plat sur un toast.

— Que le Ciel te bénisse, trésor.

— Ça devrait t’aider à patienter. La suite arrive. Tu as froid, dit-elle avec calme.

— Je ne l’avais pas remarqué, mais c’est vrai. Un peu froid.

Lui coupant l’herbe sous le pied, Fin s’empressa d’agiter la main au-dessus du foyer ; le petit feu s’anima.

— Tu trembles. Assieds-toi, bon sang ! Et mange, déclara-t-elle sèchement.

Elle le poussa presque sur une chaise.

— Je ne me plains pas qu’on soit aux petits soins pour moi, et pour tout te dire, je pourrais tuer pour un café.

— Je t’en sers une tasse.

Iona se rua vers la cafetière.

— Ah, quel homme se plaindrait d’avoir trois belles femmes pour le dorloter. Merci, *mo chroi,* ajouta-t-il quand Iona lui servit un café.

— On ne va pas te dorloter trop longtemps, je t’assure. Asseyez-vous, tous ! ordonna Branna. C’est presque cuit. Quand son ventre sera assez plein pour qu’il puisse se détendre, il a intérêt à expliquer pourquoi il ne m’a pas appelée.

— C’était trop rapide. Sinon je t’aurais appelée, je vous aurais tous contactés, même. À mon avis, je n’étais pas directement en danger. Ce matin, ce n’est pas pour moi qu’il est venu.

— Pour qui donc ? Nous dormions tous dans nos lits.

Branna s’apprêta à porter un énorme plateau de nourriture jusqu’à la table, mais Fin le lui prit des mains.

— Allez, asseyez-vous, et écoutez. Assis, répéta-t-il avant qu’elle ne le taraude. Tu es aussi secouée que lui.

Le plateau à peine posé sur la table, Connor se servit copieusement des œufs, une saucisse, du bacon, du pain grillé et des pommes de terre qu’il empila dans son assiette.

— Je me suis réveillé tôt, et assez agité, commença-t-il, les entraînant dans son récit qu’il ponctua de bouchées enthousiastes.

— Eamon ? demanda Branna. Le fils de Sorcha ? Ici et maintenant ? Tu en es sûr ?

— Aussi sûr que je connais ma sœur. Au début, je l'ai pris pour un garçon quelconque, qui aurait croisé le chemin de Cabhan, mais quand j'ai pris sa main… je n'avais jamais rien senti de tel, jamais. Même pas avec toi, Branna, ni même avec toi et Iona réunies. Même le jour du solstice, quand le pouvoir a retenti comme un cri, ce n'était pas aussi fort, aussi vif, aussi dense. Je n'arrivais pas à le contenir ni à le contrôler. Ça m'a traversé comme une comète. Et le garçon aussi, mais il s'est accroché à moi, au pouvoir. Il est unique.

— Et Cabhan, alors ? demanda Iona.

— Ça l'a transpercé telle une déchirure, répondit Fin. Je l'ai senti. (Inconsciemment, il toucha son épaule, à l'endroit où l'empreinte de son sang, du sang de Cabhan, marquait sa chair. Son cœur.) Ça l'a abasourdi, et je te promets qu'il était aussi chamboulé que toi.

— Ensuite il a décampé ? (Boyle plongea sa fourchette dans les œufs.) Comme le serpent qu'il est.

— Il s'est bel et bien enfui, confirma Connor. Il est parti d'un coup, le brouillard a disparu en même temps que lui, et il n'y avait plus que moi et le garçon. Et après, moi tout seul. Mais… Il était moi, et j'étais lui – comme deux moitiés d'un seul être. Ça, je l'ai su dès que nous avons joint nos mains. Plus fort qu'un lien du sang. Pas vraiment la même chose, mais… plus unis que par le sang. Le temps d'une seconde, j'ai même vu en lui… comme dans un miroir.

— Qu'as-tu vu ? demanda Meara.

— De l'amour, du chagrin et du courage. La peur, mais le cœur de l'affronter, pour ses sœurs, pour ses parents. Pour nous, au bout du compte. Rien qu'un petit gars, pas plus de dix ans, je dirais. Mais en cet instant, il irradiait d'un pouvoir qu'il n'a pas encore appris à maîtriser en douceur.

— C'est comme quand je rends visite à Nan ? demanda Iona en pensant à sa grand-mère américaine. Par une sorte de projection astrale ? Mais pas exactement ? Ça y ressemble, mais avec le décalage temporel en plus.

Comme le voyage dans le temps qui survient aux abords de la chaumière de Sorcha. Tu n'étais pas à proximité de la maisonnette de la Ténébreuse, par hasard, Connor ?

— Non, je suis resté à l'entrée de la clairière. Pas si loin que ça de la chaumière, tout compte fait, estima ce dernier. Assez près pour provoquer un décalage temporel, j'imagine. Tout cela est nouveau. Mais je suis certain que Cabhan ne s'y attendait pas.

— Peut-être parce qu'il y a amené le garçon, Eamon, suggéra Meara. Il l'a poussé hors de son époque pour le projeter dans la tienne, dans le but de le séparer de ses sœurs, et de s'en prendre à un petit garçon seul plutôt qu'à un homme. Ce n'est qu'un lâche, au fond. D'après ce que tu décris, Connor, si tu n'étais pas passé par là, il aurait pu tuer le garçon, ou au moins lui faire du mal.

— C'est juste. Eamon était prêt à tout, je le jure. Il n'a pas froid aux yeux. Et il a refusé de s'enfuir même quand je lui ai dit de filer ! Mais malgré tout, il m'a paru confus, effrayé, pas encore capable de rassembler ses forces pour lutter seul.

— Alors tu t'es réveillé et tu es sorti, reprit Branna, toi qui, le matin, ne mets jamais le pied dehors le ventre vide, et tu as appelé ton épervier. Le jour était à peine levé ? (Elle secoua la tête.) Un appel a été lancé de quelque part. Du lien qui t'unit à Eamon, ou de Sorcha elle-même. D'une mère qui protège toujours son enfant.

— J'ai rêvé de Teagan, leur rappela Iona. Elle chevauchait Alastar jusqu'à la chaumière, jusqu'à la tombe de sa mère, et affrontait Cabhan là-bas – versant son sang. Elle est mienne, de la même façon qu'Eamon est à Connor.

Branna hocha la tête quand Iona la regarda.

— Et Brannaugh à Branna, oui. Je rêve souvent d'elle. Mais rien de semblable. C'est utile, nécessairement. Nous allons trouver un moyen de

tirer parti de cet événement, d'en tirer des leçons. Il reste tapi depuis le solstice.

— Nous l'avons estropié, rappela Boyle, examinant les autres de ses yeux de fauve. Cette nuit-là, il a saigné et brûlé autant que nous. Même plus, je pense.

— Il lui a fallu le restant de l'été pour se rétablir, reprendre des forces. Et ce matin, il a tenté sa chance avec le garçon, pour s'emparer de ce pouvoir et…

— Pour t'achever, termina Fin à la place de Branna. S'il tue le garçon, Connor n'existe pas ? C'est tout à fait possible. Changer le présent en modifiant le passé.

— Eh bien, il a échoué en beauté. (Connor engloutit ses derniers morceaux de bacon et soupira.) Non seulement je me sens de nouveau humain, mais je suis en pleine forme. C'est dommage qu'on ne puisse pas se mesurer à lui sur-le-champ.

— Il te faudra plus qu'un petit déjeuner complet pour te mesurer à lui.

Se levant, Meara empila les assiettes sales.

— Comme nous tous. Nous l'avons diminué le jour du solstice, c'est plutôt réjouissant ; mais nous ne l'avons pas achevé. Qu'avons-nous raté ? Que faire de plus, de différent ?

— En voilà une qui pense pratique !

— Il faut bien que l'un de nous ait l'esprit pratique, rétorqua Meara.

— Elle a raison. J'ai décortiqué le livre de Sorcha. (Branna secoua la tête.) Vu ce que nous avons fait, ce que nous avions, la façon dont nous l'avons prévu, ça aurait dû marcher.

— Il a changé de territoire, précisa Boyle. Transposé le lieu du combat dans une époque passée.

— Non, je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter. (Branna lança un regard discret vers Fin, qui répondit d'un vague non de la tête.) Donc on continue à chercher.

— Reste assis. (Iona rassembla les dernières assiettes sales sans laisser le temps à Connor de s’en charger.) Avec tout ce que tu as déjà accompli depuis l’aube, tu es exempté de vaisselle. Peut-être que l’été dernier, j’étais encore trop vulnérable ou pas assez expérimentée.

— Tu as besoin qu’on te rappelle le coup du tourbillon ? demanda Boyle.

— C’était plus de l’instinct que de l’expérience, mais c’est vrai, je progresse.

D’un regard, elle chercha confirmation auprès de Branna.

— Tu apprends, oui, et très bien même. Tu n’es pas le maillon faible si c’est ce que tu crois, et tu ne l’as jamais été. Ses connaissances sont supérieures aux nôtres, c’est le problème. Il vit, en un sens, depuis des centaines d’années.

— Ça fait de lui un être vieux, fit remarquer Meara, mais pas forcément rusé.

— Nous avons les livres, les légendes et tout le savoir qui nous a été transmis de génération en génération. Mais lui a tout vécu, alors même s’il n’est pas plus rusé, il en sait plus long que nous. Et son savoir est profond et noir. Son pouvoir n’obéit à aucune règle, contrairement au nôtre. Il nuit à qui il veut, autant qu’il veut. Ça, nous ne pouvons pas le faire en étant qui nous sommes.

— La source de son pouvoir, c’est la pierre qu’il porte autour du cou, loup ou homme. Si on la brise, on le détruit par la même occasion. Je le sais, déclara Fin en serrant le poing sur la table. J’en suis convaincu, sauf que je ne sais pas comment procéder. Pas encore.

— Nous trouverons le moyen de la détruire. C’est impératif, affirma Connor.

Quand Connor tendit le bras au-dessus de la table pour prendre la main de Branna, Fin alla rejoindre les autres dans les tintements de vaisselle, le ruissellement de l’eau dans l’évier.

— Ça n’avance à rien de t’inquiéter pour moi, ce n’est pas nécessaire. Je n’ai pas besoin de regarder pour voir, ajouta-t-il.

— Et s’il vous avait fait du mal à toi et au garçon, ç’aurait pu être terrible !

— Bah, il ne l’a pas fait, si ? Et à nous deux, on lui a bien botté le train. Je suis là, Branna, comme avant. Nous sommes nés pour accomplir ce projet, je suis là.

— La moitié du temps, tu me fais plutôt l’effet d’un caillou dans ma chaussure. (Sa main se retourna sous la sienne puis leurs doigts s’entrelacèrent.) Je suis habituée à toi, que veux-tu. Promets-moi d’être prudent, Connor.

— Évidemment. Pareil pour toi.

— Pareil pour chacun de nous.

Alors qu’il quittait la maison pour se rendre à l’école de fauconnerie, Connor fut amusé et touché de voir Meara le rattraper.

— Tu ne prends pas ta camionnette ?

— J’ai envie de marcher pour digérer le petit déjeuner. Et puis j’ai mon garde du corps.

Il passa le bras autour de ses épaules et la serra contre lui, hanche contre hanche.

Elle portait une tenue résistante adaptée au travail des écuries, composée d’un pantalon et d’une veste, de bottes robustes. Elle avait tressé sa chevelure pour mieux la coincer dans la boucle à l’arrière de sa casquette râpée.

Et malgré tout, elle était belle, se dit-il, sa Meara aux yeux noirs, animée par le sang gitan qui coulait dans ses veines.

— Tu peux te protéger tout seul. (Elle leva les yeux vers les éperviers qui volaient en cercles dans le ciel chargé de lourds nuages.) Surtout que tu les as, eux, pour veiller sur toi.

— Ça ne m’empêche pas d’apprécier ta compagnie. Et c’est le bon moment pour me confier ce qui te perturbe.

— Je crois qu’un sorcier fou résolu à nous détruire suffit pour l’instant.

— Quelque chose d’autre t’a conduite vers Branna hier soir, puisque tu as dormi à la maison. Un homme te fait des misères ? Tu veux que j’aille l’assommer ?

Il brandit le poing vers le ciel et l’agita férocement pour la faire rire.

Elle renifla.

— Comme si je n’étais pas capable d’assommer qui je veux.

Il éclata de rire avec un bien-être évident et lui donna un coup de hanche.

— Ça, je n’en doute pas. Alors, que se passe-t-il, ma douce ? J’entends vibrer dans ta tête, on dirait une ruche d’abeilles en colère.

— Tu n’as qu’à te boucher les oreilles.

Mais elle s’adoucit, suffisamment pour s’abandonner contre lui un instant, assez longtemps pour qu’il sente l’odeur de son savon à lui sur sa peau à elle. Un mélange étrangement plaisant.

— C’est juste ma mère qui me rend à moitié dingue. Rien d’inhabituel, somme toute. Donal s’est dégoté une fille.

— C’est ce que j’ai entendu dire, dit-il en pensant à son frère cadet. Sharon, je crois, elle s’est installée à Cong le printemps dernier ? Une fille sympa, d’après ce que j’ai vu. Mignonne, souriante. Elle ne te plaît pas, c’est ça ?

— Je la trouve très bien, et surtout Donal est fou amoureux d’elle. C’est adorable, vraiment, de le voir aussi amoureux, et heureux de l’être, elle autant que lui.

— Alors quoi ?

— Il envisage de quitter la maison pour se mettre en ménage avec elle.

Connor réfléchit tout en cheminant avec elle vers une activité qu’ils aimaient autant l’un que l’autre.

— Il a quoi, vingt-quatre ans ?

— Vingt-cinq. Et oui, il est grand temps qu'il quitte la maison de sa mère. Mais ma mère et ma sœur Maureen ont réfléchi et sont arrivées à la conclusion que je devrais retourner vivre avec Ma.

— Oh, ça ne marchera pas. Je ne vous donne pas une heure.

— Non, ça ne marchera pas. (Elle poussa un soupir de soulagement alors qu'il comprenait la vérité dans toute sa nudité.) Mais elles préparent fermement le terrain. Elles me culpabilisent, me mettent la pression, avec leur fichue logique. Maureen en est maintenant à dire que notre mère ne peut pas vivre seule, et que comme je suis la dernière à ne pas être casée, pour ainsi dire, c'est à moi de redresser la barre. Et Ma en rajoute en disant qu'elle me prépare la chambre, que j'économiserai un loyer et qu'elle serait très triste sans enfant autour d'elle.

Elle enfonça ses mains dans ses poches.

— Merde.

— Tu veux mon avis ou juste mes condoléances ?

Elle le regarda de côté, ses yeux sombres à la fois méfiants et interrogateurs.

— Je préfère avoir ton opinion, même si je risque de te la renvoyer en pleine face.

— Alors écoute-moi. Reste chez toi, trésor. Pour commencer, tu n'étais pas heureuse, pas vraiment, avant de quitter le foyer familial.

— C'est ce que je veux, et je sais que c'est la solution pour éviter de devenir folle mais…

— Si ta mère craint de se sentir seule, et que Maureen s'inquiète pour ta mère, qui est aussi la sienne, et redoute qu'elle soit livrée à elle-même, autant que ta mère aille vivre chez Maureen. Ça n'aiderait pas Maureen d'avoir sa mère à la maison, avec les enfants et tout ça ?

— Comment n'ai-je pas eu cette idée ? (Meara s'écarta suffisamment pour donner un coup de poing dans l'épaule de Connor en esquissant

quelques pas de danse.) Pourquoi n’y ai-je pas pensé tout de suite ?

— Parce que tu n’as pas dépassé le stade de la culpabilité.

D’un geste familier, il tira sur son épaisse tresse.

— Maureen n’a pas le droit de t’obliger à quitter ton appartement, à bouleverser ta vie juste parce que ton frère change la sienne.

— Je le sais, mais je sais aussi que Ma ne peut pas vivre seule. C’est comme ça depuis que notre père n’est plus là. Elle a fait de son mieux pour affronter une situation terrible mais elle passerait ses journées à errer et ses nuits à s’inquiéter si on la laissait seule.

— Tu as deux frères et deux sœurs, lui rappela-t-il. Vous êtes cinq pour vous occuper d’elle.

— Les plus malins sont partis loin. Ici, il ne reste que Donal et moi. Mais je peux suggérer à Ma qu’elle serait mieux chez Maureen. Au pire, cette perspective fera tellement peur à Maureen que ça lui clouera le bec un petit moment.

— Eh bien voilà !

Il bifurqua en même temps qu’elle vers le centre équestre.

Meara s’arrêta.

— Où vas-tu ?

— Je t’accompagne jusqu’aux écuries.

— Je n’ai pas besoin d’un garde du corps, merci. Vas-y. (Elle planta l’index sur son torse, le poussant gentiment.) Tu as du travail, toi aussi.

Il n’y avait aucune menace dans l’air – il pressentait une journée calme. Et après les événements du petit matin, Connor sentait que Cabhan était tapi dans sa grotte sombre, le temps de récupérer.

— Nous avons déjà des réservations pour cinq balades aujourd’hui, et d’autres tomberont sûrement en cours de journée. On se croisera peut-être sur les chemins.

— Peut-être.

— Si tu m’envoies un SMS quand tu as terminé ta journée, je te retrouverai ici et on rentrera ensemble.

— On verra comment se passe la journée. Fais attention à toi, Connor.

— Promis.

Comme elle fronçait les sourcils, il lui embrassa le front avant de reprendre sa route. Il avait davantage l’allure d’un homme libre de tout souci que celle d’un homme qui portait le poids du monde sur ses épaules.

*Indécrottable optimiste*, se dit-elle avec une pointe d’envie.

Tout en empruntant le chemin des écuries, elle sortit son téléphone de sa poche.

— Bonjour, Ma.

Avec un sourire en coin, elle se prépara à donner un bon coup de pied aux fesses à sa casse-pieds de sœur.

*OceanofPDF.com*

# 4

Connor franchit la grille de l’entrée de service de l’école de fauconnerie. Comme toujours, il éprouva un léger tressaillement, pareil à des battements d’ailes, dans son cœur, sur sa peau. Les oiseaux de proie avaient toujours été sa passion. Ce lien spécial, tout comme son pouvoir, était inscrit dans ses gènes.

Il aurait préféré avoir un peu de temps devant lui, pour faire le tour des annexes et des volières, saluer les rapaces, le gros hibou qu’ils appelaient Brutus, juste pour voir – et entendre – comment ils se portaient.

Mais vu comme la journée avait commencé, il avait déjà quelques minutes de retard. Il aperçut l’un de ses employés, Brian – maigre comme un coucou, âgé d’à peine dix-huit ans –, qui remplissait les mangeoires et les abreuvoirs.

Alors il se contenta de survoler les lieux du regard afin de s’assurer que tout allait bien, tout en se dirigeant vers les bureaux, dépassant l’espace délimité par une clôture où son assistante, Kyra, enfermait son adorable épagneul.

— Salut, toi, comment vas-tu aujourd’hui, Roméo ?

En réponse, le chien fit frétiller tout son corps, saisit une balle en mousse bleue dans sa gueule et l’apporta devant la grille avec espoir.

— Tu vas devoir attendre un peu pour jouer.

Il entra dans le bureau et y trouva Kyra, ses cheveux courts d’un bleu saphir, ses doigts frappant le clavier.

— Tu es en retard.

Malgré son mètre cinquante-deux, Kyra avait une voix qui résonnait comme une corne de brume.

— Heureusement que je suis le patron !

— C’est Fin, le patron.

— Et heureusement que j’ai pris le petit déjeuner avec lui, comme ça, il sait ce qu’il en est.

Connor tapota la tête de Kyra de son poing tout en se rapprochant du bureau encombré de formulaires, de blocs-notes, de papiers, de brochures, d’un gant, d’une longe, d’un bol de pierres multicolores et de tout un bazar.

— Nous avons reçu une autre réservation ce matin. Pour deux. Un père et son fils – et le garçon n’a que seize ans. Je t’ai mis sur le coup, puisque tu sais mieux y faire avec les adolescents que Brian ou Pauline. Ils sont prévus à dix heures, ce matin. Des Amerloques.

Elle se tut, tourna son visage rond constellé de taches de son vers Connor et lui lança un regard désapprobateur.

— Seize ans… pourquoi n’est-il pas à l’école, j’aimerais bien le savoir.

— Quelle rigidité, Kyra ! C’est de l’éducation, non, voyager à l’étranger, découvrir le monde des oiseaux de proie ?

— Ce n’est pas comme ça qu’on apprend à additionner deux plus deux. Sean ne vient pas avant midi, au cas où tu l’aurais oublié. Il accompagne sa femme chez le médecin, pour sa visite de contrôle.

Il releva le nez de ses papiers, réalisant qu’il avait effectivement oublié.

— Tout va bien, je crois, pour elle et le bébé ?

— Ils se portent à merveille. Elle veut juste qu’il soit là parce qu’ils vont peut-être apprendre si c’est une fille ou un garçon. Brian sera à neuf heures avec la femme de Donegal, toi à dix, et Pauline à dix heures trente avec le couple de Dublin en lune de miel.

Elle pianota sur son clavier pour remplir le planning de la matinée. Malgré sa tendance autoritaire et brusque, Kyra était magique quand il était

question de faire dix choses à la fois.

Et – malheureusement pour Connor – elle comptait sur les autres pour faire de même.

— Je t'ai programmé une autre visite à deux heures, ajouta-t-elle. Encore des Amerloques, un couple de Boston cette fois. Ils ont d'abord séjourné à Dromoland, dans le comté de Clare, et passent trois jours à Ashford avant de poursuivre leur voyage. Trois semaines de vacances pour fêter leur vingt-cinquième anniversaire de mariage.

— Dix et quatorze heures, très bien.

— Quand ils se sont mariés, je n'étais même pas née. Ça donne à réfléchir.

N'écoutant que d'une oreille, il s'assit pour se pencher sur la paperasse qu'il n'avait pas réussi à lui refiler.

— Tes parents sont mariés depuis encore plus longtemps que ça, étant donné que tu es la benjamine.

— Les parents, c'est autre chose, répondit-elle d'un ton sans appel, même s'il ne voyait pas en quoi c'était différent. Oh, et Brian affirme qu'il y a eu un tremblement de terre, ce matin, qui a même failli le faire tomber du lit.

Connor leva les yeux, l'air calme.

— Un tremblement de terre, tu dis ?

Elle eut un petit sourire narquois, sans cesser de taper sur le clavier de ses doigts aux ongles peints en rose pailleté.

— Il jure que toute la maison a été secouée.

Elle leva les yeux au ciel, lança l'impression du document et pivota dans sa chaise pour prendre une écritoire.

— Il est convaincu que c'est une conspiration, puisque personne n'en a pipé mot à la télé. Quelques allusions, à ce qu'il dit, sur Internet. Il est passé d'un tremblement de terre à des essais nucléaires effectués par des forces

étrangères en un claquement de doigts. Il va te rebattre les oreilles avec ça comme il l'a fait avec moi.

— Et toi, ton lit n'a pas tremblé ?

Elle lui décocha un grand sourire.

— Pas à cause d'un tremblement de terre.

Il rit et reporta son attention sur la paperasse en cours.

— Comment va Liam ?

— Très bien, merci. J'envisage de l'épouser.

— C'est comme ça que ça marche ?

— Probable. Il faut bien commencer à accumuler les anniversaires de mariage, à un moment ou à un autre. Je le tiendrai au courant dès que j'aurai pris ma décision.

Quand le téléphone sonna, il la laissa répondre et entreprit de ranger sa moitié du bureau.

Certains en ressentaient le besoin, d'autres pas, se dit-il. Certains étaient plus ouverts que d'autres. Et certains aussi fermés et tendus que la peau d'un tambour.

Il connaissait Kyra depuis qu'elle était petite, se dit-il avec amusement, et elle le connaissait aussi – obligatoirement. Mais elle n'en parlait jamais. Elle était, malgré ses cheveux teints en bleu et le petit anneau qui perçait son sourcil gauche, particulièrement fermée.

Il traita les affaires courantes jusqu'à l'arrivée de Brian qui, comme prévu, ne parla que du tremblement de terre, ou plus probablement des essais nucléaires effectués par des agences gouvernementales secrètes, à moins que ce ne soit un signe annonciateur de l'apocalypse.

Il laissa Brian et Kyra en débattre et alla choisir le rapace qui accompagnerait la première balade.

Comme personne ne le regardait, il opta pour la manière rapide et simple. Il ouvrit la volière, regarda l'oiseau de son choix dans les yeux et leva son bras ganté.

L’épervier traversa vivement l’espace, se posa, aussi obéissant qu’un chien bien dressé.

— Te voilà, Thor. Tu as envie de travailler, on dirait ? Sois bon avec Brian ce matin. Je t’emmènerai dehors plus tard, si je peux, pour une vraie partie de chasse au vol. Qu’en penses-tu ?

Après avoir sécurisé l’épervier, il retourna au bureau, le transférant sur le perchoir auquel il l’attacha.

Patient, Thor replia ses ailes, l’œil vigilant.

— Il va peut-être pleuvoir, dit-il à Brian, mais pas très fort, je pense.

— À cause du réchauffement climatique, la météo mondiale est capricieuse. C’était peut-être un tremblement de terre.

— Rien à voir avec la météo, alors, déclara Kyra.

— Tout est lié, dit Brian, l’air sombre.

— Je pense qu’il ne tombera qu’une petite averse, ce matin. Si jamais il y a un tremblement de terre ou une éruption volcanique, n’oublie pas de ramener Thor dans sa volière. (Connor donna une tape sur l’épaule de Brian.) Tes clients sont là, au portail. Vas-y, fais-les entrer et visiter les lieux. Je vais prendre Roibeard et William pour la promenade de dix heures, informa-t-il Kyra comme Brian se hâtait d’aller accueillir ses visiteurs. Ce qui laisse Moose pour Pauline.

— Je vais arranger ça.

— Nous aurons Rex pour Sean. Il respecte Sean, mais il n’éprouve pas encore le même respect pour Brian. Il vaut mieux ne pas l’envoyer en balade avec Bri pour l’instant, pas tous les deux. Je prendrai Merlin pour le rendez-vous de quatorze heures, comme ça fait quelques jours qu’il n’a pas eu droit à sa sortie.

— L’épervier de Fin n’est pas là.

— Il est dans les parages, dit simplement Connor. Et Pauline pourra reprendre Thor cet après-midi. Brian ou Sean, celui que tu mets sur la dernière balade, pourra prendre Rex.

— Et Nester ?

— Il n’est pas d’humeur, aujourd’hui. Il est en congé pour la journée.

Elle se contenta de hausser son sourcil percé d’un anneau.

— Si tu le dis…

— J’en suis sûr.

Son sourire céda la place à l’inquiétude.

— Il a besoin de soins particuliers ?

— Non, il n’est pas malade. Il n’est pas dans son assiette, c’est tout. Je l’emmènerai faire un tour plus tard. Voler le mettra de meilleure humeur.

Il avait vu juste quant à l’averse, et la pluie tomba aussi soudainement qu’elle cessa, comme souvent. Une petite averse, un fin rayon de soleil à travers une poche de nuages.

Quand ses deux clients arrivèrent, l’ondée était passée. Il en restait de l’humidité ambiante et une légère brume. En vérité, se dit-il en faisant faire le tour des lieux au père et au fils, ça créait une atmosphère propice pour les Amerloques.

— Comment faites-vous pour les différencier ?

Le fils, Taylor, dégingandé avec de grandes oreilles et des articulations noueuses, prit un air vaguement ennuyé.

— Elles se ressemblent, toutes les buses de Harris, mais elles ont chacune leur personnalité, leur propre comportement. Tu vois, lui c’est Moose, un gros oiseau, c’est pour ça qu’il s’appelle comme ça[1]. Et Rex, à côté de lui ? Il a un air royal.

— Pourquoi ils ne s’envolent pas quand vous les libérez ?

— Pourquoi s’en iraient-ils ? Ils ont une bonne vie ici, une vie confortable. Et aussi un bon travail, respectable. Certains sont nés là, c’est leur maison.

— Vous les entraînez ici ? demanda le père.

— Oui, et on commence l’entraînement quand ils ne sont encore que des oisillons. Ils sont faits pour voler et chasser. En les dressant

correctement, en distribuant des récompenses, de la gentillesse, de la tendresse, on peut leur apprendre à faire ce pour quoi ils sont doués et à revenir au gant.

— Pourquoi la buse de Harris est-elle préférable pour les balades ?

— C'est un animal social. Et surtout, son agilité en fait l'oiseau idéal pour voler dans ces régions. Les faucons pèlerins – vous voyez, là ? (il les entraîna vers un grand oiseau gris, avec des taches noires et jaunes) – sont magnifiques et il n'y a pas d'animal plus rapide au monde quand ils descendent en piqué. Ils montent jusqu'à des hauteurs élevées et plongent vers leur proie.

— J'aurais cru les guépards plus rapides, dit Taylor.

— Apollo, ici.

Entendant son nom, par ce subtil appel de Connor, le faucon déploya ses ailes – et impressionna le garçon qui sursauta légèrement avant de hausser les épaules.

— Il peut battre le félin et atteindre une vitesse de trois cent vingt kilomètres à l'heure. Ça fait deux cents miles à l'heure, pour vous, ajouta Connor en souriant.

— Mais pour autant qu'il soit rapide et beau, le pèlerin a besoin d'espace alors que les Harris peuvent danser entre les arbres. Vous les voyez, là-bas ?

Il les guida un peu plus loin.

— Le printemps dernier, je les ai vus éclore. Nous les avons entraînés ici, à l'école, jusqu'à ce qu'ils soient aptes au vol libre. L'un de leurs frères, William, va nous accompagner aujourd'hui, monsieur Leary.

— Si jeune ? Il a quoi, cinq à six mois ?

— Né pour voler, répéta Connor.

Il sentit qu'il allait perdre l'attention de l'adolescent s'ils ne partaient pas rapidement en promenade.

— Si vous voulez bien me suivre à l'intérieur, vos buses vous attendent.

— C’est une expérience, Taylor.

Le père, un bon mètre quatre-vingt-dix, posa la main sur l’épaule de son fils.

— Si tu le dis. Il va sûrement se remettre à pleuvoir.

— Oh, je pense que ça ne tombera pas avant le coucher du soleil. Monsieur Leary, on m’a dit que vous aviez de la famille dans le comté de Mayo ?

— Appelez-moi Tom. Des ancêtres, apparemment, mais pas de famille en vie à ma connaissance.

— Vous êtes seulement venu avec votre fils, alors ?

— Non, ma femme et ma fille sont allées faire du shopping à Cong. (Il leva les yeux en souriant.) Ça pourrait m’attirer des ennuis.

— Ma sœur a une boutique à Cong. La Ténébreuse. Elles y passeront peut-être.

— Si elles passent devant et qu’il y a quelque chose à acheter, c’est sûr qu’elles s’y arrêteront. Nous avons envie de faire une balade à cheval demain.

— Je vous le conseille. C’est un endroit formidable pour faire du cheval. Dites-leur que vous venez de la part de Connor.

Entrant, il se tourna vers les perchoirs.

— Et voici Roibeard et William. Roibeard est à moi, et pour toi aujourd’hui, Taylor. Je l’ai eu alors que ce n’était encore qu’un oisillon. Tom, vous voulez signer les formulaires que Kyra vous a préparés pendant que je vais présenter Taylor à Roibeard ?

— Il a un drôle de nom, fit Taylor.

*Il se dit qu’il n’a pas envie d’être ici*, songea Connor. *Qu’il préférerait être chez lui avec ses copains et ses jeux vidéo*.

— C’est le sien, un très vieux nom. Il vient des aigles qui chassent dans ces bois depuis des siècles. Prends ton gant. Sans ça, même s’il est

intelligent et bien dressé, ses serres pourraient te transpercer le bras. Tu dois lever ton bras de cette façon, compris ?

Connor lui fit une démonstration, levant le bras gauche à angle droit.

— Et garde-le dans cette position en marchant. Il suffit de le lever plus haut pour lui donner l'ordre de s'envoler. Au début, je vais l'attacher, le temps qu'on s'éloigne un peu.

Il sentit le jeune homme tressaillir – par nervosité, sous le coup d'une excitation qu'il cherchait à cacher – au moment où Connor signifiait à Roibeard de se poser sur le bras ganté.

— Le Harris est agile et rapide, comme je l'ai dit, et c'est un chasseur acharné, même si avec ces morceaux de poulet que nous allons prendre avec nous (il tapota sa pochette remplie d'appâts) ils abandonneront toute idée de poursuivre d'autres oiseaux ou des lapins.

» Et vous, Tom, prenez le jeune William. C'est un bel oiseau, il sait se tenir. Il n'aime rien de plus qu'une chance de traverser les bois en volant et d'avoir du poulet en récompense de son travail.

— Il est beau. Ils sont tous beaux. (Tom émit un petit rire.) Je me sens nerveux.

— Partons à l'aventure. Comment se passe votre séjour au château ? demanda Connor tout en les guidant au-dehors.

— Fabuleux. Annie et moi pensions que ce serait le seul voyage en Irlande de notre vie, mais nous envisageons déjà de revenir.

— C'est impossible de ne venir qu'une fois en Irlande.

Il les mena d'un pas tranquille, bavardant de choses et d'autres, tout en gardant ses pensées et son cœur tournés vers les rapaces. Plutôt ravis, dans de bonnes dispositions.

Il les guida loin de l'école, le long d'un chemin en pente menant à une route pavée puis à une clairière bordée de grands arbres.

Là, il lâcha les longes.

— Si vous voulez bien lever le bras. En douceur, pour les faire glisser, et ils s’envoleront.

Toute la beauté du geste, l’ascension vers le ciel, le déploiement des ailes, dans un silence presque total. Presque. Un léger cri de surprise du garçon, tentant toujours de se raccrocher à l’ennui alors que les deux rapaces allaient se percher sur une branche, repliaient leurs ailes et les fixaient d’en haut comme des dieux en or.

— Voulez-vous me confier votre appareil photo, Tom ?

— Avec plaisir. J’avais envie de prendre quelques photos de Tom avec le faucon. Avec… Roibeard ?

— Je vais le faire. Taylor, tourne-toi, dos à eux, et regarde par-dessus ton épaule gauche.

Même si Roibeard n’avait pas besoin de ça pour répondre, Connor déposa un morceau de poulet sur le gant.

— Dégueu…

— Pas pour l’oiseau.

Connor fit la mise au point.

— Lève le bras, comme tout à l’heure. Ne le bouge surtout pas.

— Si vous voulez, marmonna Taylor qui obéit néanmoins.

Alors le rapace, d’une grâce farouche dès qu’il volait, tomba en piqué, les ailes déployées, l’œil brillant et atterrit sur le bras du jeune homme.

Il engloutit le morceau de poulet puis, immobile, il regarda Taylor droit dans les yeux.

Habitué à ce genre de moment, Connor captura l’émerveillement stupéfait, la joie absolue du jeune homme.

— Waouh ! Waouh ! Papa, papa, tu as vu ça ?

— Oui. Il ne va pas… (Tom consulta Connor du regard.) Ce bec…

— Pas de quoi s’inquiéter, je vous le promets. Reste immobile une minute, Taylor.

Il prit une autre photo qui, imaginait-il, trouverait sa place sur le manteau d'une cheminée ou sur un bureau dès leur retour aux États-Unis, le garçon et la buse se regardant fixement.

— C'est votre tour, Tom.

Il répéta l'opération, saisit l'instant à l'aide de l'appareil photo, écouta ses clients se parler avec étonnement.

— Vous n'avez encore rien vu, promit Connor. Enfonçons-nous dans les bois. Vous n'allez pas en croire vos yeux.

Pour lui, ça ne perdait jamais de sa fraîcheur, ne tombait jamais dans l'ordinaire. Le vol du rapace après sa montée en flèche, ses descentes en piqué entre les arbres, ne cessait de l'émerveiller. Aujourd'hui, les frissons d'excitation du jeune homme et de son père étaient la cerise sur le gâteau.

L'humidité ambiante, aussi dense qu'une éponge gorgée d'eau, les frémissements de la lumière qui filtrait à travers les arbres, les tourbillons de l'automne qui approchait contribuaient à faire de cette journée, de l'avis de Connor, le jour idéal pour se défouler dans les bois en suivant les rapaces.

— Je pourrai revenir ?

Au retour, Taylor atteignit les portails de l'école, Roibeard sur le bras.

— Enfin, juste pour les voir. Ils sont super-sympas, surtout Roibeard.

— Bien sûr, tu pourras revenir. Ils sont toujours contents d'avoir de la visite.

— Nous referons une balade avec les rapaces avant de partir, promit son père.

— Je préférerais ça à une promenade à cheval.

— Oh, ça aussi, ça te plairait, je suis prêt à le parier. (Connor les fit entrer d'un pas tranquille.) C'est très agréable de se balader dans les bois sur le dos d'un bon cheval, ça donne un autre point de vue sur la nature. Et aux écuries, ils ont d'excellents guides.

— Vous faites du cheval ? demanda Tom.

— Oui, je monte. Même si ça ne m’arrive pas aussi souvent que j’aimerais. Ce que je préfère, bien évidemment, c’est la chasse au faucon à cheval.

— Oh là là ! Je peux essayer ?

— Ce n’est pas dans la brochure, Taylor.

— C’est vrai, admit Connor tout en transférant délicatement Roibeard sur un perchoir. Ce n’est pas dans le menu classique, si je peux dire. Mais je vais arranger ça avec ton père, si tu veux aller voir les rapaces avant de partir.

— Oui, d’accord.

Il observa un moment Roibeard, les yeux débordants d’amour.

— Merci. Merci, Connor. C’était génial.

— Mais il n’y a pas de quoi. (Il transféra William pendant que Taylor sortait en courant.) Je ne voulais pas le dire devant votre fils, mais je peux peut-être m’arranger pour qu’il participe à ce que nous appellerons une sortie cheval-rapace. Il faut d’abord que je vérifie si Meara peut vous accompagner. Elle chasse au faucon et travaille comme guide aux écuries. Si cela vous intéresse, bien sûr.

— Je n’avais pas vu Taylor s’enthousiasmer pour autre chose que les jeux vidéo et la musique depuis des mois. Si c’est possible de votre côté, ce serait formidable.

— Je vais voir ce que je peux faire. Donnez-moi une minute ou deux.

Il cala sa hanche contre le bureau quand Tom quitta la pièce et prit son téléphone.

— Ah, Meara, ma chérie, j’ai une faveur à te demander…

C’était merveilleux de donner à quelqu’un l’occasion de vivre des sensations fortes qu’il n’oublierait pas de sitôt. Connor fit de son mieux pour offrir un instant d’émerveillement similaire à son dernier client de la

journée – mais rien ne pouvait rivaliser avec les sommets atteints avec Taylor et son père.

Entre deux réservations, il emmena les faucons pèlerins, dont Apollo, s'entraîner et chasser au vol au-delà des bois, à travers l'espace dégagé. Là, à coup sûr, il admirait leurs percées en piqué. Là, il ressentait au plus profond de son être les frissons provoqués par la vitesse de ces plongeons aériens.

D'un tempérament aussi social que les buses de Harris, il appréciait les balades avec les rapaces, mais ces moments de solitude – alors qu'il regardait les oiseaux voler en liberté – étaient ses préférés de la journée.

Apollo saisit une corneille en pleine descente – un coup parfait. On pouvait les nourrir, se dit Connor en s'asseyant sur un muret de pierre, avec un sachet de chips et une pomme. On pouvait les entraîner et les soigner. Mais ils restaient sauvages, et par nature ils avaient besoin de ces instants de liberté.

Alors il s'installa, savoura cette parenthèse, le spectacle des oiseaux qui s'élevaient dans le ciel, plongeaient, chassaient, et profita pleinement de l'après-midi humide et paisible.

*Pas de brouillard ni de ténèbres dans ce coin*, songea-t-il. Pas encore. Pas tant que lui et son cercle parvenaient à préserver la clarté.

*Où es-tu, Cabhan ? Pas ici, pas maintenant*, se dit-il en scrutant les collines ondulées, plus verdoyantes dans le lointain. Rien de particulier dans l'immédiat, si ce n'était l'annonce certaine d'averses qui continueraient à tomber par intermittence.

Il observa Apollo qui reprit de l'altitude dans le ciel, pour le simple plaisir du geste, et sentit son cœur bondir vers lui. Et dans ce moment de solitude, il sut qu'un jour il affronterait les ténèbres et remporterait la bataille.

Se levant, il appela les oiseaux à revenir vers lui, un par un.

Une fois toutes ses tâches accomplies, il fit un dernier tour des volières, vérifia tout, puis fourra son gant dans sa poche arrière et verrouilla le portail.

Il partit d'un pas tranquille en direction des écuries.

C'est Roibeard qu'il sentit en premier. Il enfila son gant, et même lorsqu'il tendit le bras, il sentit Meara.

L'épervier en vol dessina un cercle, par pur plaisir, avant de fondre en piqué pour atterrir sur le bras ganté de Connor.

— Tu as profité de l'aventure ? Je suis sûr que grâce à toi, ce jeune Amerloque n'est pas près d'oublier sa journée.

Posté là, il attendit que Meara surgisse au détour du virage, à grandes enjambées, d'un pas assuré – quel homme n'admire pas les longues jambes d'une femme qui marche d'un pas aussi ferme et déterminé ? Sans la lâcher du regard, il lui sourit de toutes ses dents.

— La voilà ! Comment ça s'est passé avec le jeune homme ?

— Il est fou amoureux de Roibeard et il déborde de tendresse pour Spud qui lui a offert une bonne balade. J'ai dû faire un arrêt pour que sa sœur ait droit à son tour, tellement je craignais qu'une bagarre brutale n'éclate entre la sœur et le frère. Ça lui a beaucoup plu, à elle aussi, mais pas autant qu'au garçon. Et nous ne lui facturons pas les petites minutes où elle a pu monter.

— Non, c'est offert. (Il lui prit la main, et tout en marchant, la balança pour la porter à ses lèvres et baiser délicatement ses phalanges avant de la lâcher.) Merci.

— Tu peux aussi me remercier pour le billet de cent que le monsieur m'a donné en supplément.

— Cent ? En plus ?

— Tout à fait. Il a estimé que j'étais plutôt honnête et m'a demandé de partager avec toi. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine, mais il a insisté. Naturellement, comme je n'ai pas voulu me montrer impolie, j'ai fini par accepter.

— Naturellement, dit Connor en souriant, avant d'agiter les doigts sous le nez de Meara.

Elle sortit le généreux pourboire de sa poche et compta les billets.

— Alors, qu'allons-nous faire de cette petite rentrée d'argent inattendue ? Ça te dit d'aller prendre une bière ?

— J'en dis qu'il t'arrive d'avoir d'excellentes idées. On invite les autres à nous rejoindre ? proposa-t-elle.

— Pourquoi pas ? Tu envoies un SMS à Branna, et moi à Boyle. On verra si ça les intéresse. Ça ferait du bien à Branna de sortir ce soir.

— Je sais. Pourquoi tu ne la contactes pas, toi ?

— C'est plus facile de dire non à son frère qu'à une amie.

Il croisa le regard de Roibeard, marcha un moment sans rien dire. Soudain, l'épervier se souleva, s'éleva et s'éloigna en battant des ailes.

Comme Connor, elle profita du plaisir de contempler l'oiseau.

— Mais où va-t-il ?

— À la maison. J'aime autant qu'il ne s'éloigne pas. Il va voler jusqu'à la maison et y passer la nuit.

— Je vous envie ça, dit Meara en sortant son téléphone de sa poche. Ta façon de parler aux rapaces, la façon dont Iona parle aux chevaux et Branna aux chiens – et Fin aux trois dès qu'il en a envie. Si je pouvais choisir un pouvoir magique, je pense que c'est celui que je prendrais.

— Tu l'as en toi. Je t'ai vue avec les chevaux, les rapaces, les chiens.

— C'est du dressage et de l'affinité. Mais ce n'est pas comme toi.

Elle envoya son texte, rangea son mobile.

— Mais je le réserverais aux animaux. Je deviendrais folle à force de voir clair dans les êtres humains, d'entendre leurs pensées et de sentir ce qu'ils ressentent, comme tu le fais. Je passerais tout mon temps à écouter, et probablement à m'emporter contre tout ce que j'aurais capté.

— Mieux vaut résister à la tentation d'espionner.

Elle lui donna un coup de coude, un air entendu faisant pétiller ses yeux noirs.

— Je sais très bien que tu tends l'oreille chaque fois que tu te demandes si une femme a envie que tu lui offres un verre ou que tu la raccompagnes chez elle.

— C'était peut-être le cas avant que j'atteigne l'âge de la maturité.

Elle éclata de son merveilleux rire.

— Tu es loin d'avoir atteint la maturité, pour autant que je le sache.

— Pas tant que ça. Tiens, voilà déjà la réponse de Boyle. Iona s'exerce avec Branna au cottage. Il va traîner Fin avec lui. Il part bientôt de chez lui, dès qu'il aura demandé à Iona de transmettre l'invitation à Branna.

— J'aime bien quand on est tous réunis. Comme une famille.

Percevant sa mélancolie, il passa le bras autour de ses épaules.

— Nous formons une famille, approuva-t-il. Une vraie famille de cœur.

— Tes parents te manquent depuis qu'ils sont partis vivre dans le Kerry ?

— Parfois, mais ils sont tellement heureux là-bas, au bord du lac, à tenir leur maison d'hôtes, avec les sœurs de maman qui papotent gaiement en permanence. Et ils sont accros à la visioconférence. Qui aurait pu l'imaginer ? Au moins, ça nous permet de les voir et de savoir ce qu'ils font.

Il massa son épaule tandis qu'ils longeaient la route sinueuse menant à Cong.

— Pour tout te dire, je suis content qu'ils soient loin, à l'abri dans le Sud, en ce moment.

— Et moi, je serais plus que ravie que ma mère soit loin, n'importe où, et pour des raisons moins altruistes que les tiennes.

— Ça va passer. Ce n'est qu'une nouvelle phase.

— Une nouvelle phase qui dure depuis quinze ans. Mais tu as raison.

Elle fit rouler ses épaules comme pour les délester d'un poids.

— Tu as raison, j’ai essayé de lui mettre la puce à l’oreille aujourd’hui en avançant que ça lui ferait du bien de passer du temps chez ma sœur, avec ses petits-enfants. Par la même occasion, j’espère que Maureen va se mettre cette idée-là où je pense, c’est tout ce qu’elle mérite. Si ça ne marche pas, j’ai l’intention de refiler ma mère à mon frère, qui la renverra à ma sœur puis à mon autre frère, jusqu’à ce qu’elle atterrisse dans un endroit qui lui convienne. Je ne lâcherai pas mon appartement.

— Tu perdrais la boule si tu retournais vivre chez ta mère, et ça vous apporterait quoi de bon, à toi comme à elle ? La présence de Donal lui a fait du bien, c’est indiscutable, mais toi aussi. Tu lui consacres du temps, tu l’écoutes, tu l’aides à tout gérer. Tu paies son loyer.

Quand elle s’écarta d’un bond, l’air suspicieux, il se contenta de hausser les sourcils.

— Réfléchis, Meara. C’est Fin qui lui loue son logement, alors je suis forcément au courant. Je cherche juste à te faire comprendre que tu es une bonne fille et que tu n’as aucune raison de te trouver égoïste.

— Vouloir l’envoyer ailleurs me paraît égoïste, mais c’est plus fort que moi. Et Fin pourrait demander deux fois plus cher pour cette maison.

— C’est ça, la famille, dit-il dans un soupir.

— Combien de fois peux-tu avoir raison en un seul trajet jusqu’au pub ? (Elle fourra les mains dans les poches de sa veste.) Bon, j’ai assez râlé et critiqué pour l’instant. Je suis en train de gâcher cette bonne journée de travail et les cinquante euros de bonus que j’ai dans la poche.

Ils dépassèrent la vieille abbaye où quelques touristes s’attardaient encore, prenant des photos.

— Les gens te racontent tout. Comment ça se fait ?

— Peut-être parce que j’aime les écouter.

Elle rejeta sa réponse d’un mouvement de tête.

— Non, c’est parce que tu sais écouter, même quand tu n’as pas envie d’entendre ce qu’ils ont à dire. Moi, je fais trop la sourde oreille.

Il plongea la main dans la poche de Meara pour serrer la sienne.

— À nous deux, on forme une moyenne dans les statistiques sur la nature humaine.

*Non*, se dit-elle. *Certainement pas*. Connor O'Dwyer ne se situait en aucun cas dans la moyenne.

Puis, laissant ses soucis et ses interrogations de côté, elle entra avec lui dans la chaleur et le brouhaha du pub.

Ceux qui les connaissaient tous les deux, c'est-à-dire la plupart des clients présents, saluaient toujours Connor en premier. On criait joyeusement son nom, on lui adressait des sourires enjôleurs, des saluts rapides. Toujours accueilli à bras ouverts, à son aise en toute occasion.

Ces qualités, cette capacité à se réjouir d'un rien, encore des caractéristiques qu'elle lui enviait.

— Tu vas nous trouver une table, lui dit-il, pendant que je me charge de la première tournée.

Elle se fraya un chemin jusqu'à une table assez grande pour six personnes. Tout en s'installant, elle consulta son téléphone – Connor allait mettre un certain temps à revenir, puisqu'il discuterait en chemin.

Elle commença par envoyer un message à Branna.

« Laisse tomber ton chignon. On est déjà au pub. »

Ensuite elle vérifia son planning du lendemain. Un cours sur piste le matin, trois balades guidées – sans parler des tâches quotidiennes, nettoyer, nourrir les animaux, les brosser, et tracasser Boyle jusqu'à ce qu'il s'acquitte de ses tâches administratives. Ensuite, les commissions qu'elle négligeait depuis un certain temps – pour elle et pour sa mère. La lessive qui s'entassait à force de la repousser de jour en jour.

Elle pourrait faire tourner quelques machines dans la soirée, si elle quittait le pub à une heure raisonnable.

Elle survola son calendrier, prit note de l’anniversaire de son frère aîné et créa un événement : lui trouver un cadeau.

Et Iona avait besoin d’un cours de combat à l’épée. Elle commençait à bien se défendre, se dit Meara, mais maintenant que Cabhan avait refait surface, il serait sage qu’elles s’entraînent plus régulièrement.

— Range ça tout de suite et arrête de bosser.

Connor posa leurs pintes sur la table.

— La journée de boulot est terminée.

— Je regardais juste ce qui m’attend demain.

— C’est ton fardeau, ma chère Meara, toujours à la recherche de ce qu’il y a à faire après.

— Et toi, tu es toujours à la recherche du prochain moment de détente.

Il leva son verre en souriant.

— La vie est une partie de plaisir, tant qu’on la prend du bon côté.

Il hocha la tête dès qu’il remarqua Boyle et Iona.

— La famille arrive.

Meara jeta un coup d’œil dans leur direction et rangea son téléphone.

---

1. *Moose* signifie « élan » en français. (*N.d.E*)

OceanofPDF.com

# 5

Une bonne journée de travail, une pinte entre amis. Pour Connor, il n’y avait rien de mieux au monde, à l’exception d’un repas chaud et d’une femme bien disposée.

Même si la jolie blonde, prénommée Alice, qui lui lançait des coups d’œil occasionnels semblait plutôt l’apprécier, il se contenta de sa pinte et de ses amis.

— Maintenant que Fin nous a rejoints, dit-il, tu as peut-être envie de combiner les rapaces et les chevaux comme Meara et moi l’avons fait aujourd’hui avec les Amerloques. Tu pourrais proposer cette option de façon régulière.

Boyle fronça les sourcils.

— Il nous faudrait un fauconnier expérimenté comme guide, et nous n’avons que Meara qui sache faire ça.

— J’en suis capable moi aussi, protesta Iona.

— Tu n’es sortie en promenade avec les faucons qu’à deux ou trois reprises, fit remarquer Boyle. Et jamais seule.

— J’ai adoré ! Tu m’as même dit que j’étais faite pour ça, rappela-t-elle à Connor.

— Tu es très habile, mais il te faudrait quelques essais à cheval. Ou même à vélo, comme lorsque nous exerçons les oiseaux en hiver.

— Je vais m’entraîner.

— Tu as besoin de pratiquer l’épée, lui dit Meara.

— Tu me mets une raclée à chaque fois.

— C’est vrai, confirma Meara en souriant, le regard rivé sur sa pinte. C’est très juste.

— Notre amie apprend vite, commenta Fin. Et l’idée est intéressante.

— Si on la creuse un peu… (Boyle but une gorgée de bière en réfléchissant.) Les clients intéressés par ce genre de sortie doivent être des cavaliers confirmés. Autant éviter qu’un novice panique quand le faucon se posera sur son bras, effrayant le cheval.

— D’accord avec toi.

— Les chevaux ne paniqueront pas si je leur dis de rester calmes. (Iona inclina la tête, tout sourire.) Voici Branna.

Elle avait coiffé ses cheveux avec soin, comme de bien entendu, et portait une écharpe rouge sur une veste bleu nuit. À en juger par ses bottines à talons plats, elle était venue à pied de chez elle.

Elle fit glisser sa main sur l’épaule de Meara, puis s’assit lourdement sur la chaise voisine de la sienne.

— On fête quoi ?

— Meara et moi partageons un généreux pourboire offert par un Amerloque.

— Félicitations. Tu offres une pinte à ta sœur ? Je prendrais volontiers une Harp.

— C’est ma tournée, lança Meara en se levant.

— Elle se tracasse pour sa mère, leur apprit Connor dès qu’elle se fut suffisamment éloignée. Elle a besoin de se changer les idées. Dînons tous ensemble, si vous êtes d’accord, pour lui redonner le moral. Je pencherais pour un *fish and chips*.

— Ce ne serait pas plutôt pour le bien-être de ton estomac ? demanda Branna.

— Un peu pour mon estomac, et pour son moral. (Il leva son verre pour trinquer.) Et pour le plaisir d’être en bonne compagnie.

C’était bon d’être avec eux tous. Au départ, elle avait prévu de ne prendre qu’une seule pinte, de s’attarder un petit moment, puis de rentrer chez elle, lancer une machine et réunir tous les restes pour dîner sur le pouce. Mais voilà qu’elle entamait sa deuxième pinte et une tourte au poulet.

Tout compte fait, sa camionnette pouvait rester là où elle était, chez Branna. Elle rentrerait chez elle à pied. Chargerait le lave-linge, dresserait la liste des courses – une pour elle et une pour sa mère. Couchée tôt, et si elle réussissait à se lever de bonne heure, elle pourrait mettre une autre machine en route et apercevoir le fond de sa panière.

Elle ferait les courses pendant sa pause déjeuner, passerait chez sa mère après le travail – au secours ! – et son devoir serait accompli. Au passage, elle continuerait à faire germer l’idée d’un long séjour chez Maureen.

Connor lui décocha un coup de coude dans les côtes.

— Tu penses trop. Essaie de te concentrer sur l’instant présent. Tu verras, c’est formidable.

— Une tourte au poulet dans un pub, c’est formidable ?

— C’est bon, non ?

Elle prit une nouvelle bouchée.

— C’est bon. Et que vas-tu faire d’Alice ?

— Hein ?

— Alice Keenan, qui manifeste son désir ardent depuis l’autre bout de la salle avec la discrétion d’un porte-drapeau.

Elle agita les bras en guise de démonstration.

— Jolie, c’est clair. Mais pas mon genre.

Meara prit un air stupéfait qu’elle afficha à l’intention de toute l’assemblée.

— Vous avez entendu ? Connor O’Dwyer dit qu’une jolie fille, ce n’est pas son genre.

— Avec une bague au doigt, ce serait plus ton genre ? demanda Fin, amusé.

— Tout à fait, et comme je n'ai rien à lui offrir, je ne jouerai pas avec elle. Mais elle a un beau visage.

Il se pencha vers Meara.

— Si tu voulais bien te blottir contre moi, m'embrasser, elle se dirait, bon, tant pis, il est pris, et elle arrêterait de fantasmer sur moi.

— Elle n'arrêterait pas, les femmes ridicules sont comme ça. (Elle prit une autre bouchée de tourte.) J'ai la bouche pleine, désolée.

— Tu as posé tes lèvres sur les miennes une fois.

— C'est vrai ? (Iona repoussa son assiette sur le côté et se pencha vers lui.) Raconte-nous tout.

— J'avais à peine douze ans.

— Presque treize.

— Presque treize, c'est douze. (Elle fit semblant de l'attaquer avec sa fourchette.) Et j'étais curieuse.

— C'était agréable.

— Comment le saurais-je ? se défendit Meara. C'était mon premier baiser.

— Oh, soupira Iona. On n'oublie jamais son premier baiser.

— Ça ne l'était pas pour lui.

Connor rit et tira sur la tresse de Meara.

— Ce n'était pas mon premier baiser, c'est vrai, mais je ne l'ai pas oublié, tu vois ?

— Moi, j'avais onze ans. Précoce, déclara Iona. Il s'appelait Jessie Lattimer. C'était tendre. J'avais décrété qu'on se marierait un jour, qu'on aurait une ferme et que je passerais mes journées à faire du cheval.

— Et qu'est-il arrivé à Jessie Lattimer ? voulut savoir Boyle.

— Il a embrassé une autre fille et m'a brisé le cœur. Ensuite, sa famille est partie vivre à Tucson, ou à Toledo. Une ville qui commence par la lettre

T. Et maintenant, je vais épouser un Irlandais. (Elle se pencha pour embrasser Boyle.) Et passer mes journées à faire du cheval.

Ses yeux pétillèrent quand Boyle entrecroisa leurs doigts.

— Qui était ton premier, Branna ?

Dès qu'elle formula sa question, son regard se teinta de regret. Elle connaissait la réponse. Bien sûr, elle le savait avant même que Branna consulte Fin à la dérobée.

— J'avais douze ans moi aussi. Je n'allais pas me laisser doubler par ma meilleure amie, quand même. Et comme Connor pour Meara, j'avais Fin sous le coude.

— Ça, c'est sûr ! approuva joyeusement Connor. Il te suivait partout du matin au soir.

— Pas tout le temps, vu que ce n'était pas son premier baiser.

— Je m'étais un peu entraîné. (Fin s'adossa dans sa chaise, sa pinte à la main.) Mais c'était pour que ton premier baiser soit mémorable. Cachés dans les bois, murmura-t-il, par une douce journée d'été. Ça sentait la pluie et la rivière. Et ton parfum.

Elle évita son regard, et de son côté, il ne leva pas les yeux vers elle.

— Puis la foudre a éclaté, un éclair a jailli du ciel et frappé le sol.

Elle s'en souvenait. Comment aurait-elle pu l'oublier ?

— Il y a eu des vibrations dans l'air, et le tonnerre a grondé. On aurait dû s'en douter.

— Nous n'étions que des enfants.

— Plus pour longtemps.

— Tu es triste à cause de moi, dit Iona. Je suis désolée.

— Pas triste, fit Branna en secouant la tête. Un peu nostalgique, quand je repense à l'innocence qui disparaît plus vite qu'un flocon de neige en plein soleil. Nous ne pouvons plus nous permettre d'être innocents maintenant, après tout ce qui nous est arrivé. Et avec tout ce qui nous attend. Alors… versons quelques gouttes de whisky dans notre thé et

apprécions l’instant – comme mon frère aime le répéter. Jouons un peu de musique, qu’en dis-tu, Meara ? Une chanson ou deux, ce soir, puisque seuls les dieux savent de quoi demain sera fait.

— Je vais aller chercher le violon au comptoir.

Connor se leva, caressa les cheveux de sa sœur et s’éloigna de la table. Sans avoir besoin de parler, il lui offrit le réconfort dont elle avait besoin.

Meara resta plus longtemps que prévu, jusqu’à une heure où il n’était plus raisonnable de penser, de faire la lessive ou une liste de commissions. Malgré son refus, Connor insista pour la raccompagner chez elle.

— Arrête, ce n’est qu’à cinq minutes de marche.

— Justement, ça ne me prendra que peu de temps. C’était gentil à toi de rester juste parce que Branna en avait besoin.

— Elle ferait la même chose pour moi. Et ça m’a remonté le moral à moi aussi, même si ça n’a pas lavé mon linge sale.

Ils avancèrent dans la rue silencieuse, grimpèrent la pente. Si les pubs étaient encore animés, les magasins étaient fermés depuis un moment et il ne passait pas la moindre voiture.

Le vent s’était levé, dispersant le parfum des héliotropes plantés dans une jardinière. Elle vit les pointes lumineuses des étoiles à travers des volutes de nuages.

— Il t’arrive d’avoir envie d’aller ailleurs ? demanda-t-elle. De partir vivre ailleurs ? Si tu n’avais pas un objectif qui te retienne ici ?

— Non, jamais. C’est ici chez moi. C’est la vie que je veux vivre et c’est ici que je veux la vivre. Et toi ?

— Non. J’ai des amis qui sont partis s’installer à Dublin, à Galway, à Cork et même en Amérique. J’imagine que je pourrais tenter le coup moi aussi. Envoyer de l’argent à ma mère et m’en aller d’ici, partir à l’aventure. Mais c’est toujours le désir de rester qui prend le dessus.

— Combattre un sorcier vieux de plusieurs siècles et animé par le mal n’est pas une petite aventure.

— Rien à voir avec l’agitation d’une rue marchande de Dublin !

Ils rirent et bifurquèrent vers son appartement.

— Une partie de moi n’aurait jamais cru cela possible. Ce qui est arrivé dans la clairière la nuit du solstice. Mais c’est arrivé, c’était déchaîné, rapide et périlleux, et il n’y avait pas de place pour la raison.

— Tu étais magnifique.

Elle rit encore, secoua la tête.

— Je me souviens mal de ce que j’ai fait. Je me rappelle la clarté, le feu et le vent. Tes cheveux au vent. Toute cette lumière. Autour de toi, en toi. Je ne t’avais jamais vu comme ça. Ton pouvoir magique aussi vif que le soleil, absolument aveuglant.

— C’est parce que nous étions tous ensemble. Nous ne l’aurions pas repoussé si nous n’avions pas été réunis.

— Je le sais. Je l’ai senti.

Pendant quelques instants, son regard se perdit dans la nuit, dans le village qui était le sien depuis toujours.

— Pourtant, il est toujours en vie.

— Il ne l’emportera pas.

Il l’accompagna en haut des marches, jusqu’à sa porte.

— Tu ne peux pas en être sûr, Connor.

— J’ai besoin d’y croire. Si nous laissons les ténèbres prendre le dessus, que sommes-nous ? Quel sens donner à tout cela si nous laissons le mal nous dominer ? Non, nous l’en empêcherons.

Elle resta un instant immobile à côté d’un panier dont jaillissaient des pétunias violets et rouges.

— J’aurais préféré que Fin te raccompagne en voiture.

— J’ai besoin de marcher pour digérer le *fish and chips* – et les pintes.

— Tu as des responsabilités, Connor. Nous ne pouvons pas gagner sans toi. Même sans parler de ça, tu fais partie de ma vie, comme une vieille habitude.

— Alors je vais assumer mes responsabilités.

Il tendit la main, sembla hésiter, puis tira sur sa tresse comme de coutume.

— Toi aussi, tu en as. Dors bien, Meara.

— Bonne nuit.

Il attendit qu'elle soit entrée, qu'elle ait refermé sa porte et l'ait verrouillée.

Alors, il prit conscience qu'il avait failli l'embrasser et se demanda si ce baiser aurait été si… fraternel que ça. Il aurait mieux valu éviter le whisky dans le thé, conclut-il, puisqu'il en venait à manquer de commettre des impairs.

Elle était son amie, la meilleure des amies. Pour rien au monde il ne mettrait l'équilibre de leur relation en péril.

Pourtant, à présent, il était crispé et frustré. Peut-être qu'après tout il aurait dû donner sa chance à Alice.

Avec tout ce qui se passait, tout ce qu'il y avait en jeu, comment laisser Branna seule ce soir – même si Iona passait la nuit au cottage ? Et il lui semblait délicat d'inviter une femme à la maison, surtout dans ces circonstances.

*Tout bien considéré*, se dit-il en empruntant une route sinueuse à la sortie du village, *ce n'était pas pratique.* Raison de plus, s'il en fallait une autre, pour envoyer Cabhan hurler dans les flammes de l'enfer.

Certes, il appréciait la compagnie des dames. Discuter avec elles, flirter avec elles. Il aimait bien danser, se balader, rire. Et coucher avec elles, c'était peu dire.

Leur douceur et leur chaleur, leurs parfums et leurs soupirs.

Mais par manque de commodité, tous ces plaisirs étaient momentanément suspendus.

*Pour combien de temps encore ?* s'interrogea-t-il, alors que Cabhan avait encore frappé.

Pendant que ces pensées lui traversaient l'esprit, Connor s'arrêta net. Il se tint immobile, silencieux – physiquement et mentalement – sur la chaussée plongée dans l'obscurité qu'il connaissait comme sa poche. Et il tendit l'oreille, aux aguets.

*Il est là, il est là*. Pas loin, pas assez loin – pas assez près pour qu'on le trouve, mais pas assez loin pour que Connor se sente à l'abri de tout danger.

Il porta la main à l'amulette qui reposait sous son pull, palpa ses contours, absorba sa chaleur. Puis il écarta les bras en croix, de plus en plus largement.

L'air se mit à murmurer autour de lui, telle une chanson silencieuse dansant entre ses cheveux, embrassant sa peau sur toute la longueur de son corps à mesure que son pouvoir s'éveillait. Tandis que sa perception visuelle se déployait.

Ainsi, il parvenait à distinguer les arbres, les ondulations de leurs ramures, à entendre le chuchotement de l'air entre les feuilles, les battements du cœur des créatures de la nuit qui s'emballaient, le pouls accéléré des proies effrayées. Il perçut aussi l'odeur, le bruit de l'eau.

Un voile de saleté la recouvrait – une ombre accrochée aux ténèbres. Mêlée à elles de sorte qu'il était impossible de les distinguer.

— La rivière. Par-delà la rivière, oui. La traverser est source de souffrance pour toi. L'eau, franchir un cours d'eau te déconcerte. Je te sens, je te perçois comme un suintement de boue froide. Un jour je trouverai ton gîte. Un jour…

Le choc lui fit l'effet d'une brûlure superficielle. À peine plus douloureuse qu'une brusque décharge d'électricité statique. Connor rassembla son énergie, renferma la magie en lui. Et sourit.

— Tu es encore faible. Oh oui, nous t'avons estropié, le garçon et moi. Nous te ferons pire que ça, espèce de salopard, je le jure sur mon sang, nous ferons pire avant d'en avoir fini avec toi.

Un peu moins agité que quelques instants plus tôt, un peu moins frustré aussi, il poursuivit sa route en sifflotant.

La pluie se mit à tomber et persista le temps de tout tremper. Les résidents du château d'Ashford – qui représentaient l'essentiel de leur clientèle – voulaient néanmoins leurs balades de découverte des rapaces.

La pluie ne dérangeait pas Connor, et comme toujours les tenues des voyageurs qui superposaient d'innombrables épaisseurs de vêtements le firent sourire. Ça l'amusait de les voir déambuler dans des bottes en caoutchouc colorées, enveloppés dans toutes sortes d'imperméables chics, combinant écharpes, bonnets et gants pour se protéger d'une petite averse modérée de septembre.

Malgré ces sujets de divertissement, il scrutait les volutes de brume qui tourbillonnaient et rampaient – sans rien déceler d'autre que de l'humidité. Pour l'instant.

Un soir, après le travail, il s'assit sur le perron du cottage, un thé corsé à la main, et regarda Meara entraîner Iona. Leurs épées s'entrechoquaient, tranchantes, bien que Branna les eût ensorcelées pour les rendre aussi flasques que des nouilles, même en heurtant la chair.

Sa cousine faisait des progrès certains, constata-t-il, même s'il était improbable qu'elle égale un jour le style et la férocité de Meara Quinn.

À sa façon de manier l'épée, on aurait pu la croire née avec une arme blanche à la main. Dès qu'elle brandissait une lame, elle ressemblait à une déesse, avec sa haute silhouette aux courbes voluptueuses et son épaisse tresse châtain qui lui battait les reins.

Ses bottes, aussi élimées que les siennes, plantées dans le sol détrempé, semblèrent danser quand elle repoussa Iona, sans se soucier de ménager son élève.

Et ses yeux noirs – hérités comme sa peau mate de ses origines gitanes – pétillaient de férocité au moment où elle bloqua une attaque.

Il n’aurait aucun mal à passer la journée à la regarder croiser le fer. Toutefois, tandis qu’elle repoussait sa petite-cousine toujours plus loin, avec une ténacité inébranlable, il grimaça par compassion.

Branna apparut, une tasse de tisane faite maison à la main, et s’assit à côté de lui.

— Elle fait des progrès.

— Hein ? Oh, Iona, oui. C’est ce que je me disais.

Placide, Branna but quelques gorgées d’infusion.

— Vraiment ?

— Oui, je la trouve encore plus forte qu’à son arrivée, alors qu’elle n’avait déjà rien d’une mauviette. C’est vrai, elle a gagné en force, en assurance aussi. Elle croit plus fermement en son don. C’est en partie grâce à nous, en partie grâce à Boyle et aux effets de l’amour sur le corps et l’âme, mais pour l’essentiel, c’était en elle depuis toujours, et ça n’attendait que de s’épanouir.

Il tapota le genou de Branna.

— Nous avons de la chance, toi et moi.

— Cette idée m’est déjà passée par la tête, une fois ou deux.

— De la chance d’avoir des parents comme les nôtres. Nous avons grandi en nous sachant aimés et estimés. Et notre particularité, celle qui nous définit, était véritablement perçue comme un don et pas comme quelque chose à enterrer ou à cacher. Ces deux-là qui s’affrontent à l’arme blanche sous la pluie ? Elles ont eu moins de chance que nous. Iona a eu et a toujours sa grand-mère, et ça, c’est un trésor précieux. Mais à part ça, pour elles, leur famille est… bah, merdique, comme Meara se plaît à le dire.

— Nous sommes leur famille.

— Je le sais, et elles aussi. Mais c’est une blessure qui ne guérit jamais totalement, tu ne crois pas, de ne pas avoir l’amour inconditionnel de ceux qui nous ont engendrés ? L’indifférence des parents d’Iona, la famille chaotique de Meara…

— Qu’est-ce qui est pire, à ton avis ? Cette indifférence, qui dépasse mon entendement, ou le chaos ? Le père de Meara qui s’est enfui en emportant le peu d’argent qui restait à la famille après qu’il eut dilapidé tous leurs biens ? Abandonner sa femme et ses cinq enfants, ou alors se désintéresser de leur sort ?

— Je pense que c’est démoralisant, dans un cas comme dans l’autre. Mais regarde-les. Si fortes et pleines de courage.

Iona trébucha en reculant et dérapa. Ses fesses heurtèrent l’herbe imbibée d’eau. Meara se pencha vers elle, la main tendue, mais Iona la refusa en secouant la tête, les dents serrées. Elle roula sur le côté, se releva d’un bond. S’avança tout en balançant l’épée de droite à gauche.

Souriant de toutes ses dents, Connor frappa la cuisse de sa sœur.

— Bien qu’elle soit toute menue, elle est féroce !

— Puisque c’est vrai, je te pardonnerai de citer le barde anglais dès que mon ragoût à la Guinness sera sur le feu.

Ses pensées se concentrèrent illico sur la nourriture.

— Ragoût à la Guinness au menu ?

— Oui, ainsi qu’une miche de pain de campagne au levain avec les graines de pavot que tu aimes tant.

Son regard s’illumina et il plissa les yeux.

— Et que vais-je devoir faire pour mériter ça ?

— J’ai besoin que tu travailles avec moi dès que tu auras un jour de congé.

— D’accord, sans problème.

— Les tours de magie auxquels nous avons eu recours le soir du solstice… J’étais convaincue que ça marcherait. Mais j’ai raté quelque chose, exactement comme Sorcha a manqué un détail quand elle s’est sacrifiée et a empoisonné Cabhan il y a si longtemps. Depuis tout ce temps, chacun de nous est passé à côté de quelque chose. Il faut qu’on trouve ce que c’est.

— Nous finirons par y arriver. Mais tu ne peux pas tout porter seule, Branna. Ce n’est pas toi qui as échoué, c’est nous tous. Fin…

— Je sais que j’ai besoin de travailler avec lui. Je l’ai déjà fait et je recommencerai.

— Est-ce que ça t’aide de savoir qu’il souffre autant que toi ?

— Un peu. (Elle posa sa tête sur son épaule.) Comme je suis petite !

— Tu es humaine. Une magicienne est un être humain comme les autres, comme Da nous l’a toujours dit.

— C’est juste.

Ils restèrent assis en silence un instant, côte à côte, les épées s’entrechoquant sous leurs yeux.

— Cabhan va de mieux en mieux, non ? murmura-t-elle juste pour lui. Il reprend des forces pour la suite. Je le sens… dans l’air.

— Je le sens moi aussi.

Tout comme elle, Connor scruta les bois plongés dans une obscurité verdâtre.

— Fin est du même sang que lui, il doit le ressentir plus fort que nous. Il y a assez de ragoût pour tout le monde ?

Elle soupira, lui signifiant qu’elle ne l’avait pas attendu pour y penser.

— Sûrement, oui. Invite-les, dit-elle en se levant, et de mon côté, je vais veiller à ce qu’il y en ait assez.

Il lui prit la main, l’embrassa.

— Aussi humaine que n’importe qui, et plus courageuse que la plupart des gens. Ma sœur est comme ça.

— L’idée de manger un ragoût à la Guinness te rend sentimental.

Malgré son ton badin, elle pressa sa main avant d’entrer dans la maison.

Ce n’était pas le ragoût qui attendrissait Connor, même si ça faisait plutôt pencher la balance du bon côté. Non, dans le fond, il se faisait beaucoup de souci pour elle.

Iona feinta en surgissant par la gauche, tournoya sur elle-même et attaqua finalement par la droite. Cette fois, c'est Meara qui tituba, dérapa et tomba sur les fesses dans l'herbe humide.

Iona poussa un cri de joie, se mit à sauter en cercles, l'épée brandie vers le ciel.

— Bien joué, cousine ! cria-t-il pour couvrir le puissant rire de gorge de Meara.

Iona exécuta une révérence théâtrale, puis poussant un petit cri aigu, se redressa vivement quand le plat de l'épée de Meara lui frappa l'arrière-train.

— En effet, bien joué, lui dit Meara. Mais j'aurais pu te transpercer le ventre pendant ta danse de la victoire. N'oublie pas de m'achever la prochaine fois.

— Message reçu, mais il n'y aura plus qu'une seule fois. (Elle poussa un autre cri de joie et se remit à sautiller sur place.) Ça devrait suffire. Je vais ranger les épées avant d'aller fanfaronner auprès de Branna.

— Bon, d'accord.

Iona s'empara des lames, les fit virevolter au-dessus de sa tête et salua Connor avant de se précipiter à l'intérieur.

— Tu l'as bien entraînée, commenta Connor en se levant pour rejoindre Meara et lui proposer le restant de son thé.

— À la mienne !

— L'aurais-tu laissée gagner, par hasard ?

— Non, pas du tout, même si je l'ai envisagé rien que pour la motiver. En fin de compte, ça n'a pas été nécessaire. Elle a toujours été énergique, mais avec l'expérience, elle gagne en précision.

Elle se massa les fesses.

— Voilà, je suis toute mouillée, maintenant.

— Je peux arranger ça.

Il se rapprocha un peu plus d’elle, l’entoura de ses bras. Ses mains descendirent délicatement vers ses fesses, le long de son pantalon humide.

Une vague de chaleur s’infiltra dans le tissu, et ses mains s’attardèrent encore un instant. Un éclat dans ses yeux, se dit-il, une lueur dans ses pupilles noires exotiques. Sur le point de succomber, il se reprit, juste au moment où elle s’écarta.

— Merci. (Elle vida le fond de thé.) Et pour ça aussi, même si je ne dirais pas non à un verre de ce vin que Branna aime tant.

— Alors viens prendre un verre à la maison. J’ai proposé aux autres de venir dîner. Il y a un ragoût à la Guinness et une miche de pain à peine sortie du four au menu.

— Il vaudrait mieux que j’y aille. (Elle recula de quelques pas, jeta un coup d’œil vers sa camionnette.) On dirait que je vis ici en ce moment.

— Elle a besoin de son cercle autour d’elle, Meara. Tu me rendrais service en restant.

Elle regarda par-dessus son épaule, comme si elle sentait quelque chose ramper vers elle.

— Il vient déjà ?

— Impossible à dire, pas avec certitude. Je compte sur Fin pour en savoir plus long que moi. Allez, entre, viens prendre un verre de vin et du ragoût, comme ça nous serons tous ensemble.

Sans surprise, ils vinrent tous, car Connor savait qu’ils répondraient toujours présents. La cuisine s’emplit de leurs éclats de voix, de leur amitié chaleureuse, avec Kathel couché devant le petit foyer, et un succulent ragoût plein de bonnes choses mijotant sur le réchaud.

Comme il y avait déjà de la Guinness dans le ragoût, Connor opta pour du vin. Tout en buvant, il regarda son compère transi d’amour sourire de toutes ses dents quand Iona, une fois de plus, relata sa victoire.

Qui aurait cru Boyle McGraff capable de tomber raide dingue d’une fille ? Lui, si peu bavard et qui accordait généralement plus d’attention à ses

chevaux qu'à la gent féminine ? Un ami loyal et sincère, et un bagarreur répondant à ses propres règles de maîtrise de soi.

Et voilà que Boyle, avec ses phalanges meurtries et son tempérament bouillonnant, était éperdument amoureux de la petite magicienne qui parlait aux chevaux.

— Tu as un air moqueur et content de toi, fit remarquer Meara.

— J'aime bien la tête de grand chiot de Boyle quand il regarde Iona.

— Ils vont bien ensemble, et leur vie de couple sera longue et heureuse. Ce qui n'est pas le cas de la plupart des gens.

— Ça, c'est même rarement le cas. (Entendre ces mots sortir de sa bouche lui fit un pincement au cœur, conscient qu'elle les pensait sincèrement.) Le monde a besoin d'amoureux bien assortis, sinon comment continuerait-il à tourner ? Avec des êtres qui passent leur vie seuls ? Une vie de solitude.

— Quand on mène une vie solitaire, on peut la vivre à sa guise, sans devoir assumer les conséquences des erreurs de l'autre, tout ça pour finir seul quand l'histoire fonce dans le mur.

— Tu es cynique, Meara.

— Ça me va très bien. (Elle lui jeta un regard, les sourcils arqués.) Tu es un romantique, Connor.

— Et ça me va très bien.

Elle rit, d'un éclat naturel et spontané, tout en disposant les serviettes sur la table.

— Branna a dit que chacun doit se servir du ragoût directement dans la marmite, alors tu ferais bien de venir faire la queue.

— J'arrive.

Avant cela, il alla chercher du vin pour la tablée, s'accordant au passage le temps de s'ouvrir un peu, à l'affût du moindre signe dans l'air, avant qu'ils ne s'installent tous ensemble pour dîner et parler magie. Évoquer la clarté et l'obscurité.

Le ragoût, à lui seul, était assez magique ; Branna avait ses astuces.

— C’est délicieux ! s’exclama Iona en se servant une seconde assiette. Il faut que j’apprenne à cuisiner comme toi.

— Tu te débrouilles bien avec les accompagnements, lui dit Branna. Et Boyle aime cuisiner. Il peut se charger des repas, pendant que tu t’occupes des combats à l’épée.

— Possible. Après tout, j’ai bien mis Meara à terre.

— Elle ne va donc jamais se lasser de le répéter ? s’interrogea Meara. Je commence à comprendre que je vais devoir l’écraser une dizaine de fois pour qu’elle cesse de crier victoire.

— Même ça, ça ne me calmera pas. (Iona sourit, puis se rassit à table.) Tu ne l’as pas fait exprès, j’espère ?

— Non, je ne l’ai pas fait exprès, et je le regrette. Au moins, nous aurions pu te plaindre.

— Dans ce cas, trinquons. (Fin leva son verre.) À toi, *deifiúr bheag,* une guerrière qui mérite toute notre estime. Et à toi, *dubheasa*,* dit-il à Meara, qui l’as aidée à le devenir.

— Un peu facile, maugréa Meara, avant de boire.

— Parfois, la vérité n’a rien de compliqué. Parfois, c’est le contraire.

— Compliquée ou pas, la vérité est nécessaire.

— Alors écoute ce que j’ai à te dire, ce n’est pas rien. Vous lui avez causé du tort, dit-il à Connor. Toi et ce jeune garçon, Eamon. Mais il se rétablit. Et vous, la trinité, vous le sentez, aussi bien que moi.

— Il reprend des forces, précisa Connor.

— Exact. Il rassemble les ténèbres et les forces obscures autour de lui, et en lui. Je ne saurais dire de quelle façon, sans quoi nous trouverions comment arrêter cela, et l’achever, lui.

— La pierre rouge. La source.

Fin approuva d’un hochement de tête à l’intention d’Iona.

— Oui, mais comment est-ce venu à lui ? Comment s'en est-il imprégné, comment l'en priver et la détruire ? Quel prix a-t-il payé pour cela ? Lui seul connaît les réponses, et je n'y ai pas accès, pas plus que je n'arrive à le débusquer.

— Il est de l'autre côté de la rivière. À quelle distance, aucune idée, ajouta Connor, mais il ne rôde pas du côté de notre rive pour l'instant.

— Il restera là-bas tant qu'il n'aura pas pleinement rechargé ses batteries. Si nous arrivions à nous mesurer à lui avant qu'il récupère ce que toi et le garçon lui avez pris, nous réussirions à l'achever. Je le sais. Mais j'ai cherché, et je ne trouve pas son gîte.

— Seul ? (La fureur explosa dans la voix de Branna.) Tu es parti tout seul à sa recherche ?

— C'est une gifle pour nous tous, Fin. (Si la voix de Boyle était plus calme, sa colère était sous-jacente.) Ce n'est pas correct.

— J'ai suivi mon sang, comme aucun de vous ne le peut.

— Nous sommes un cercle. (Ce n'était pas de la colère qui transperçait dans la voix d'Iona ni sur son visage, mais une déception révélatrice d'une blessure plus profonde.) Nous sommes une famille.

L'espace d'un instant, la compréhension, les regrets et l'envie de Fin furent si vifs que Connor ne parvint pas à tout bloquer. Il en saisit seulement les contours, ce qui suffit à le faire parler.

— Nous sommes un cercle et une famille, et rien ne peut changer ça. Agir seul n'est pas la bonne solution bien que j'avoue y avoir pensé. Tout comme toi, dit-il à Boyle. Comme chacun de nous à un moment ou à un autre. Fin en porte la marque, sans avoir rien fait pour ça. Est-ce qu'un seul d'entre nous peut affirmer, en toute honnêteté, qu'à sa place nous n'aurions pas fait comme lui ?

— J'aurais fait la même chose que lui. Connor a marqué un point, intervint Meara. Nous aurions tous agi comme lui.

— D’accord, concéda Iona en tendant la main vers Fin. Mais ne recommence pas.

— Je t’emmènerais bien avec moi, pour que ton épée me protège, mais à quoi bon ? Il a trouvé un moyen de se protéger contre moi, et je n’ai pas encore trouvé comment le contourner.

— Nous allons travailler plus longuement et plus durement.

Branna reprit son verre de vin.

— Nous avions besoin de temps, nous aussi, après le solstice, mais nous ne sommes pas restés cachés à soigner nos blessures. Nous allons mettre les bouchées doubles, ensemble et individuellement, et mettre le doigt sur ce que nous avons raté.

— Nous devrions nous réunir plus souvent. (Tout en survolant l’assemblée du regard, Boyle se servit une louche de ragoût.) Pas forcément ici, même si Branna cuisine bien mieux que moi. Mais nous pouvons aussi nous donner rendez-vous chez Fin.

— Ça ne me dérange pas de faire à manger, s’empressa de répondre Branna. J’aime bien cuisiner. Et la plupart du temps, je suis ici ou à l’atelier, alors c’est assez facile.

— Ce serait encore plus simple si on s’organisait. De cette façon, nous pourrions tous te donner un coup de main, déclara Iona, avant de consulter le groupe du regard comme Boyle avant elle. Alors… quand nous retrouvons-nous tous les six ?

— Te voilà qui paraphrases le barde anglais, fit Branna en levant les yeux au ciel. Toutes les semaines. Au moins une fois par semaine à partir de maintenant. Plus souvent si nous en ressentons le besoin. Connor passera ses jours de congé à travailler avec moi et tu devrais faire comme lui, Iona.

— Très bien. Les jours de repos, le soir, autant que nécessaire.

Quand elle se tut, le silence dura un peu trop longtemps pour ne pas trahir une gêne.

— Et toi, Fin ? (Branna cassa en deux le pain qu’elle avait à peine touché, mordit dedans.) Quand peux-tu te libérer ?

— Je vais m’arranger pour être le plus disponible possible.

— À nous tous, si nous unissons nos efforts, nous y arriverons, décréta Connor avant de plonger sa fourchette dans son assiette.

*OceanofPDF.com*

# 6

Il rêva du garçon. Il était assis avec lui dans la lumière vacillante d'un feu de camp délimité par de grossières pierres grises. La pleine lune était suspendue dans le ciel comme une balle blanche dans une mer d'étoiles. Il sentait l'odeur de la fumée et de la terre – et du cheval. Pas Alastar tel qu'il était désormais, mais une jument robuste qui sommeillait, la croupe détendue.

Sur une branche surplombant le cheval, l'épervier veillait.

Et il entendait les bruits de la nuit, tous ses murmures dispersés par le vent.

Assis, le garçon avait ramené ses genoux contre sa poitrine, le menton posé dessus.

— J'étais en train de dormir, dit-il.

— Moi aussi. Nous sommes dans ton époque ou dans la mienne ?

— Je ne sais pas. Mais c'est chez moi, ici. C'est aussi chez toi ?

Connor porta son regard sur la maisonnette en ruine, puis vers la pierre tombale de Sorcha.

— C'est chez nous, autant que c'était chez elle. Que vois-tu là-bas ?

Eamon tourna la tête vers les ruines.

— Notre cabane, telle que nous l'avons laissée le jour où notre mère nous a demandé de partir.

— Telle que vous l'avez laissée ?

— Oui. J’ai envie d’entrer mais je n’arrive pas à ouvrir la porte. Je sais que ma mère ne se trouve pas à l’intérieur et que nous avons pris tout ce qu’elle a voulu que nous emportions avec nous. Mais j’ai tout de même envie d’entrer comme si elle était là, qu’elle m’attendait au coin du feu.

Eamon s’empara d’un long bâton, attisa les braises comme les garçons le font souvent.

— Que vois-tu ?

Il préféra éviter de faire de la peine au jeune homme en lui révélant qu’il voyait là des ruines envahies par la végétation. Et une tombe.

— Je te vois dans ton époque, et moi dans la mienne. Et pourtant… tu sens ma main, dit-il en touchant l’épaule d’Eamon.

— C’est vrai. Donc c’est un rêve, mais nous ne rêvons pas.

— Le pouvoir gouverne cet endroit. Celui de ta mère et, je le crains, également celui de Cabhan. Nous l’avons affaibli, toi et moi, si bien que ce soir, sa force est absente. Pour toi, notre rencontre remonte à combien de temps ?

— À trois semaines et cinq jours. Et pour toi ?

— Moins. Alors nos époques ne sont pas parallèles. Comment vous portez-vous, Eamon ? Toi et tes sœurs ?

— Nous nous sommes établis dans le comté de Clare, où nous avons construit une petite cabane dans les bois. (Il regarda une fois de plus sa maisonnette, le regard pétillant.) Nous avons eu recours à la magie. À nos mains et à nos dos également, mais nous avons pensé qu’elle serait plus solide avec l’aide de la magie. Mieux isolée aussi, ajouta-t-il en esquissant un sourire. Brannaugh s’est servie de ses talents de guérisseuse pendant le voyage, et elle continue depuis que nous sommes installés. Nous avons une poule qui nous donne des œufs, c’est une bonne chose, et nous chassons – sauf Teagan qui est incapable de tirer des flèches sur une créature vivante. Dès qu’elle essaie, ça lui fait mal au cœur mais elle s’occupe des chevaux et de la poule. Nous pratiquons le troc à l’occasion. Nous proposons nos bras,

des guérisons et des potions en échange de pommes de terre, de navets, de céréales, ce genre de choses. Dès que nous le pourrons, nous cultiverons nos légumes. Je sais semer, faire pousser et moissonner.

— N'hésite pas à te tourner vers moi si tu as besoin de quoi que ce soit. C'est à moi de te procurer de la nourriture, ou des couvertures, tout ce qu'il te faut.

*Du réconfort*, ajouta Connor pour lui-même. Un jeune garçon triste si loin de chez lui en manquait nécessairement.

— Je te remercie, mais nous avons ce qu'il faut, même des pièces qu'Ailish et Bardan nous ont données. Mais…

— Quoi ? Demande-moi tout ce que tu veux.

— Pourrais-je avoir quelque chose qui t'appartient ? Un petit objet que je pourrais emporter avec moi ? Je peux te l'échanger contre autre chose. (Eamon offrit une pierre, un caillou d'un blanc pur posé délicatement dans le creux de sa main.) C'est juste une pierre que j'ai trouvée mais elle est jolie.

— Très jolie. Je ne sais pas ce que j'ai d'intéressant sur moi.

Repensant à la pointe de cristal attachée au fin lacet de cuir qu'il portait autour du cou, il la détacha.

— C'est un œil-de-tigre bleu – qu'on appelle aussi un œil-de-faucon. C'est mon père qui me l'a donné.

— Je ne peux pas l'accepter.

— Prends-le. C'est autant le tien que le mien. Ça lui ferait plaisir de savoir que c'est toi qui l'as. C'est un échange équitable.

Pour couper court à ses protestations, il noua le collier autour du cou d'Eamon.

Le garçon caressa la pierre du bout des doigts, l'examina à la lumière des flammes.

— Je vais la montrer à mes sœurs. Elles étaient émerveillées et m'ont posé des tas de questions quand je leur ai raconté notre rencontre, et de

quelle façon nous avons repoussé Cabhan. Un peu jalouses également. Elles souhaiteraient faire ta connaissance.

— Moi aussi, j'aimerais les rencontrer. Le jour viendra peut-être. Sens-tu sa présence démoniaque ?

— Plus depuis ce fameux jour. Brannaugh dit qu'il ne peut plus nous atteindre. Comme il ne peut pas sortir des limites de son territoire, il lui est impossible de venir jusqu'au comté de Clare. Nous reviendrons quand nous serons plus grands, plus forts. Nous rentrerons chez nous.

— Je sais que vous reviendrez mais en attendant le bon moment, vous êtes plus en sécurité là où vous êtes.

— Et toi, sens-tu sa présence ?

— Oui, mais pas ce soir. Pas ici. Tu devrais te reposer à présent, dit-il en remarquant qu'Eamon avait les paupières lourdes.

— Tu restes ici ?

— Je reste, aussi longtemps que possible.

Eamon se roula en boule, sa cape courte serrée autour de lui.

— De la musique. Tu l'entends ? Entends-tu la musique ?

— Oui, je l'entends.

La musique de Branna. Une chanson pleine de sanglots.

— C'est beau, murmura Eamon, gagné par le sommeil. Triste et beau. Qui la joue ?

— C'est la musique de l'amour.

Il laissa le garçon s'endormir, le regard rivé sur la flambée, puis se réveilla dans son lit, le soleil envahissant sa chambre.

Ouvrant son poing serré, il découvrit une pierre blanche lisse dans le creux de sa main.

Quand Branna descendit prendre son café matinal à la cuisine, il la lui montra. Les dernières traces de sommeil disparurent aussitôt de ses yeux.

— Elle est revenue avec toi.

— Nous étions tous les deux, aussi réels que toi et moi, mais chacun dans son époque. Je lui ai donné l'œil-de-faucon que Da m'a offert – tu t'en souviens ?

— Évidemment. Tu le portais souvent quand tu étais petit. Il est accroché au miroir de ta chambre.

— Plus maintenant. Je ne l'avais pas autour du cou, et j'étais nu en allant me coucher hier soir. Pourtant, dans mon rêve, j'étais tout habillé et je le portais. À présent, il est autour du cou d'Eamon.

— Chacun dans votre époque. (Elle alla ouvrir la porte à Kathel qui rentrait de sa balade du matin.) Et pourtant, vous étiez assis ensemble, vous parliez ensemble. Et après coup, quand tu t'es réveillé, ce qu'il t'a donné était toujours avec toi. Nous devons apprendre à nous servir de ça.

Elle ouvrit le réfrigérateur, et en la voyant sortir du beurre, des œufs, du bacon, il comprit que son histoire, l'énigme qu'elle représentait, ainsi que son besoin de retourner les pièces de ce casse-tête dans tous les sens allaient lui rapporter un petit déjeuner.

— Nous t'avons entendue jouer.

— Quoi ?

— Dans la clairière. Nous t'avons entendue. Il avait tellement sommeil qu'il avait du mal à garder les yeux ouverts. La musique nous est parvenue aux oreilles, ta musique. Il s'est endormi en t'écoutant. As-tu joué hier soir ?

— Oui, je me suis réveillée en sursaut et comme je n'arrivais pas à me rendormir, j'ai joué un peu de musique.

— Ta musique a fait tout ce chemin, de ta chambre à nous.

Il perçut une lueur d'hésitation dans ses yeux pendant qu'elle disposait les tranches de bacon dans la poêle à frire.

— Tu n'as pas joué dans ta chambre. Où étais-tu ?

— J'avais besoin de prendre l'air. Juste besoin de la nuit un petit moment. Alors je suis simplement allée dans le champ, derrière le cottage.

J’avais la sensation d’étouffer sans air frais ni musique.

— J’aurais aimé que tu arranges la situation avec Fin.

— Connor, pas ça. S’il te plaît.

— Je vous aime tous les deux. Je ne dirai rien de plus pour l’instant. (Il arpenta la cuisine en frottant la petite pierre.) Le champ est trop éloigné pour que la musique parvienne naturellement jusqu’à la clairière.

Il fit le tour de la cuisine pendant qu’elle tranchait le pain, cassait les œufs dans la poêle.

— Nous sommes liés les uns aux autres. Nous trois, la trinité. Il a entendu ta musique. Ça fait deux fois que je parle avec lui. Iona a vu Teagan.

— Et je ne les ai ni vus ni entendus.

Connor arrêta de marcher pour prendre sa tasse de café.

— Eamon a signalé que ses sœurs aussi étaient jalouses.

— Je ne suis pas jalouse. Enfin, un peu, je l’avoue. Mais c’est surtout frustrant, et peut-être même un peu insultant.

— Il a emporté ta musique dans ses rêves, et elle l’a fait sourire dans son sommeil alors qu’il était triste.

— Soit, je prends ça comme un bon point.

Elle plaça le bacon, les œufs qu’elle avait frits dans une assiette. La lui proposa.

— Tu ne manges pas ?

— Juste un café et du pain grillé.

— Ah, bon. Alors merci de t’être donné du mal pour moi.

— Tu vas me rendre un service en échange. (Elle fit sauter les tranches du grille-pain, en posa une dans son assiette et une autre dans une soucoupe.) Porte la pierre qu’il t’a donnée.

— Celle-là ?

Comme il l’avait déjà rangée dans sa poche, il la sortit.

— Garde-la sur toi, Connor, comme une amulette. Elle est porteuse de pouvoir.

Elle alla poser son toast et son café sur la table et attendit qu'il la rejoigne.

— Je ne sais pas si c'est une question de soupçons, d'intuition ou si je le sais vraiment, mais il y a de la force dans cette pierre. Des pouvoirs magiques bienfaisants, à en croire son origine, l'époque de laquelle elle vient et celui qui te l'a donnée.

— Très bien. J'espère que l'œil-de-faucon sera tout aussi bénéfique à Eamon et à ses sœurs.

Son travail ne se cantonnait pas à promener des touristes enthousiastes ou des groupes scolaires pour leur faire observer les rapaces. L'une des activités principales de la fauconnerie était le soin et l'entraînement des oiseaux. Astiquer les volières, changer l'eau des bassins, contrôler le poids des rapaces et équilibrer leur régime alimentaire, entretenir les nichoirs robustes afin que les volatiles puissent humer l'air, le déchiffrer tout en étant à l'abri des intempéries. La santé, le comportement et la fiabilité de ses oiseaux faisaient la fierté de Connor – des rapaces qu'il aidait à faire grandir dès leur naissance comme de ceux qu'il avait accueillis après les avoir secourus.

Il ne rechignait pas à nettoyer les fientes ni à donner de son temps pour sécher les ailes d'un volatile mouillé, ou le dresser.

L'aspect le plus dur de sa profession survenait, depuis toujours et pour toujours, lorsqu'il s'agissait de vendre un rapace qu'il avait élevé à un autre fauconnier.

Comme convenu, il retrouva sa cliente dans un champ à une dizaine de kilomètres de l'école. Le fermier, une vieille connaissance, l'autorisait à amener les jeunes rapaces qu'il avait dressés pour les laisser chasser à l'air libre.

Il appela Sally, la jolie femelle, et l'attacha à son gant pour faire quelques pas tout en lui parlant.

— Fin a rencontré la dame qui veut t'acheter, et il a même visité ce qui va devenir ta nouvelle maison si vous vous entendez bien, toutes les deux. Elle vient de Clare exprès pour toi. D'après ce que je sais, elle a une très belle maison et de très belles volières. Elle a suivi un entraînement, tout comme toi. Tu vas être son tout premier oiseau.

Sans cesser de l'observer de ses yeux dorés, Sally se pomponnait sur son poing.

Il regarda la BMW racée longer la route, s'arrêter derrière sa camionnette.

— C'est elle. Je compte sur toi pour montrer que tu es bien élevée et faire bonne impression.

Il prit un air de circonstance, même s'il haussa malgré lui les sourcils en voyant une blonde élancée au physique de star de cinéma descendre de voiture.

— Vous devez être Mme Stanley ?

— Megan Stanley. Vous êtes Connor O'Dwyer ?

Deuxième surprise, sa pointe d'accent américain. Fin avait également omis ce détail.

— Nous sommes enchantés de faire votre connaissance.

Sally, obéissante, se tenait bien, maintenant une attitude calme et observatrice.

— On ne m'a pas dit que vous étiez américaine.

— Je l'avoue. (Elle sourit en se rapprochant de Connor et marqua quelques points en concentrant d'abord son attention sur l'épervier.) Mais je vis en Irlande depuis bientôt cinq ans – et j'ai l'intention d'y rester. Elle est belle.

— Oui, elle est belle.

— Fin m’a dit que vous vous occupiez d’elle depuis qu’elle est toute petite et que vous l’aviez dressée vous-même.

— Elle est née à la fauconnerie au printemps. Elle est douée, j’aime autant vous le dire. Elle a tout appris en un rien de temps. Très vite, elle s’est mise à sauter sur le gant avec l’air de dire : « Alors, on fait quoi maintenant ? » J’ai apporté son dossier, avec tous les détails sur sa santé, son poids, son alimentation, son entraînement. Vous pratiquiez la volerie aux États-Unis ?

— Pas du tout. Mon mari et moi sommes venus vivre dans le comté de Clare, non loin d’Ennis, et il se trouve que notre voisin possède deux buses de Harris. Comme je suis photographe, j’ai commencé à les prendre en photo et à m’intéresser de plus en plus aux rapaces. Alors il m’a formée et m’a aidée à concevoir les volières, les nichoirs, à choisir le bon équipement. Selon ses critères, il faut compter une année de préparation minimum avant de ne serait-ce qu’envisager d’acquérir un oiseau.

— C’est en effet mieux pour tout le monde.

— Au final, il m’en a fallu plus de deux, car je me suis interrompue quand mon mari est retourné vivre aux États-Unis et pendant notre divorce.

— Ça… a certainement dû être une période difficile.

— Ça aurait pu être pire. Je me sens chez moi à Clare et je me suis découvert une passion en apprenant l’art de la fauconnerie. J’ai fait des tas de recherches avant de contacter Finbar Burke. Votre école a une réputation sensationnelle, tout comme vous et votre associé.

— C’est lui le patron, mais…

— Il m’a plutôt présenté les choses en me disant que lorsqu’on s’intéresse aux faucons ou aux oiseaux de proie, il faut exiger l’œil, l’oreille, la main et le cœur de Connor O’Dwyer. (Elle sourit, et son visage de star s’illumina.) Je suis à peu près certaine que ce sont ses mots. J’aimerais beaucoup la voir voler.

— Nous sommes là pour ça. Je l’ai appelée Sally mais si le courant passe entre vous, vous pourrez lui donner le nom qui vous plaît.

— Pas de cloche, pas d’émetteur ?

— Elle n’en a pas besoin ici, elle connaît bien ces champs, expliqua Connor en libérant les liens. Mais il vous en faudra à Clare.

Il eut à peine besoin de bouger le bras pour que Sally s’élance, les ailes déployées. Elle s’éleva haut dans le ciel.

La cliente réagit comme il l’avait espéré. Les yeux de Megan reflétèrent un émerveillement proche de l’amour.

— Je vois que vous avez apporté votre gant. Vous devriez l’enfiler, l’appeler pour qu’elle vienne se poser sur votre bras.

— Par contre, je n’ai pas pris d’appâts.

— Elle n’en a pas besoin. Si elle décide de vous donner une chance, elle viendra.

— Je me sens nerveuse. (Son rire en attesta quand elle sortit son gant de la poche de sa veste et le passa.) Depuis combien de temps faites-vous ce métier ?

— Depuis toujours.

Il observa le vol de l’oiseau, lui adressa ses conseils. *Si elle te plaît, pose-toi sur son bras.*

Sally traça des cercles dans le ciel, plongea. Et atterrit tout en délicatesse sur le gant de Megan.

— Comme tu es belle ! Fin avait raison. Je ne repartirai pas sans elle.

Et, se dit Connor, elle ne reviendrait plus jamais vers lui.

— Vous avez envie de la voir chasser ?

— Oui, bien sûr.

— Faites-lui comprendre qu’elle y est autorisée. Vous ne parlez pas aux oiseaux, madame Stanley ?

— Megan. Si, je leur parle. (Son sourire se mua en moue interrogatrice quand elle scruta Connor.) Ce n’est pas quelque chose que je confie

souvent. Très bien, Sally… elle va garder son nom… va chasser.

Le rapace s'éleva dans le ciel, tourna en ronds en haut vol. Connor se mit à traverser le champ avec Megan, en suivant l'animal.

— Racontez-moi pourquoi vous êtes venue vivre en Irlande, et à Clare en particulier, demanda-t-il.

— Pour tenter de sauver mon mariage. C'est raté. Mais je crois que ça m'a sauvée moi, et j'en suis très heureuse. Maintenant il n'y a plus que moi et Bruno… et Sally, bientôt.

— Bruno ?

— Mon chien. Un gentil petit bâtard qui est apparu devant ma porte il y a deux ans. Galeux, boiteux, à moitié mort de faim. Nous nous sommes adoptés mutuellement. Il est habitué aux rapaces. Il n'embête pas les voisins.

— Un chien est un atout pour la chasse. Même si elle n'en a pas besoin.

Pendant qu'ils bavardaient, Sally plongea, aussi vive qu'une balle qui jaillit d'un canon. Au moment où elle montra ses serres, Megan poussa un petit sifflement.

— Ça me fait toujours le même effet. Ils sont faits pour ça, ils en ont besoin. Dieu ou le monde ou tout ce en quoi vous croyez les a conçus pour qu'ils chassent et nous nourrissent. Mais ça me fait toujours un peu de peine. Il m'a fallu un certain temps pour ne plus être dégoûtée chaque fois que je dois les nourrir pendant la mue, mais j'ai fini par y arriver. Vous avez toujours vécu dans le comté de Mayo ?

— Oui, toujours.

Ils parlèrent de choses et d'autres – de la météo, de la volerie, d'un pub à Ennis qu'il connaissait bien – pendant que Sally dégustait un petit lapin qu'elle avait capturé.

— Je sens que je commence à tomber amoureuse d'elle.

Megan leva le bras, et le rapace répondit immédiatement à son geste en volant vers elle.

— C’est en partie dû à mon enthousiasme et à mon impatience de faire plein de choses avec elle, mais je pense que nous formons un bon duo. Êtes-vous d’accord pour me la confier ?

— Vous avez déjà arrangé la vente avec Fin, répondit Connor.

— Oui, c’est vrai, mais il a précisé que la décision vous revenait.

— Elle vous appartient déjà, Megan.

Son regard passa de l’oiseau à la femme.

— Sinon, elle ne serait pas venue se poser sur votre bras après avoir mangé. Vous voulez l’emmener tout de suite ?

— Oui, oui. J’ai prévu tout ce qu’il faut, en croisant les doigts pour que ça marche. J’ai failli amener Bruno, mais je me suis dit qu’il valait mieux qu’ils apprennent à se connaître avant de monter ensemble en voiture.

Elle regarda Sally, éclata de rire.

— J’ai un faucon !

— Et elle vous a, vous.

— Oui. Et je pense que vous resterez toujours avec elle. Ça vous ennuie si je vous prends en photo, tous les deux ?

— Pas de problème, si ça vous fait plaisir.

— Mon appareil photo est dans ma voiture.

Elle transféra Sally sur le bras de Connor, courut jusqu’à son véhicule et revint avec un Nikon assez imposant.

— Sacré appareil.

— Et je sais m’en servir. Allez sur mon site web si vous voulez vous en rendre compte par vous-même. Je vais en prendre plusieurs, d’accord ? expliqua-t-elle tout en vérifiant les réglages et la lumière. Détendez-vous, je n’ai pas envie d’une pose figée. Nous allons faire une belle photo du jeune dieu irlandais avec Sally, reine des faucons.

Profitant de l’éclat de rire de Connor, elle prit trois photos en rafales.

— Parfait. Une dernière de vous qui la regardez.

Obéissant, il se tourna vers Sally. *Tu vas être heureuse avec elle,* dit-il au rapace. *Elle t'attend depuis un moment.*

— Super ! Merci. (Elle passa la bride de l'appareil autour de son cou.) Je vous enverrai les plus belles par courriel, si vous voulez.

— Avec plaisir, oui.

Il piocha une carte de visite dans sa poche, puisque par chance il avait pensé à en prendre.

— Et voilà la mienne, avec l'adresse de mon site Internet. Et j'ai écrit mon adresse mail personnelle au dos en prenant mon appareil dans ma voiture. Au cas où vous voudriez me poser des questions ou prendre des nouvelles… de Sally.

— Formidable.

Il glissa la carte dans sa poche.

Un instant plus tard, après avoir aidé Megan à installer Sally dans sa cage pour le trajet, Connor monta dans sa camionnette.

— Formidable ? Tu n'as rien trouvé de mieux ?

Exaspéré, il roula en pestant.

— Quelle mouche t'a piqué, O'Dwyer ? Cette femme est splendide, célibataire et passionnée de fauconnerie. Et elle t'a tendu une perche d'un kilomètre. L'as-tu seulement saisie ? Non, que dalle. « Formidable », c'est tout ce que tu as trouvé à dire, et tu as laissé sa perche en plan.

Était-ce par simple étourderie, parce qu'il était préoccupé à l'idée de ce qui devait être fait, sans savoir quand cela pourrait être accompli ? Sauf que leur dessein avait toujours été là, dans le fond, non ? Et il n'avait jamais fait obstacle à sa vie sentimentale.

Tout aurait donc changé à ce point depuis le solstice ? Assurément, il n'avait jamais connu de peur aussi vive qu'au moment où il avait vu les mains de Boyle en feu, Iona par terre, meurtrie, en sang. Rien de pire que cet instant vécu dans la conscience que leurs vies à tous dépendaient d'eux tous.

Bon, se dit-il, peut-être qu'il valait mieux se priver de toute conquête amoureuse pendant quelque temps. Rien ne lui interdirait de saisir plus tard la perche que Megan lui avait tendue.

Mais pour l'instant, il devait faire un détour par les grandes écuries pour annoncer à Fin que l'affaire était conclue. Ensuite, il irait rejoindre sa sœur qui l'attendait, puisque c'était, du moins en théorie, son jour de repos.

Il s'arrêta devant les étables où Fin avait aménagé sa résidence dans une élégante bâtisse de pierre, avec une terrasse à l'arrière qui accueillait un jacuzzi aussi vaste qu'une mare, et une salle à l'étage où il entreposait ses armes et ses livres de magie, et tout ce dont un magicien pouvait avoir besoin – en particulier s'il était résolu à détruire un ensorceleur maléfique du même sang que lui.

Juste à côté de la bâtisse, au-dessus du garage, se trouvait l'appartement que Boyle habitait – et bientôt Iona. Et les granges réservées aux chevaux – certains destinés à la reproduction, d'autres au centre d'équitation qui se trouvait à proximité.

Quelques-uns des chevaux broutaient dans l'enclos derrière le paddock consacré aux exercices de sauts et aux cours d'équitation.

Il eut alors la surprise de voir Meara surgir à dos de cheval.

Il descendit prestement de sa camionnette pour aller saluer Bugs, le joyeux bâtard qui avait élu domicile dans cette grange, puis la héla.

— J'espérais trouver Fin, mais je ne m'attendais pas à te voir ici.

— Je viens chercher Rufus. Caesar était sur la liste des visites guidées du jour, mais Iona pense qu'il a une petite entorse à la jambe antérieure.

— Rien de grave, j'espère ?

— Elle dit que non. (Elle enroula les rênes de Rufus autour de la clôture.) Mais il vaut mieux qu'il se repose et qu'on le surveille. Fin est dans le coin. Je te croyais en repos aujourd'hui.

— Je ne travaille pas mais j'avais rendez-vous avec une cliente à la ferme de Mulligan. Elle a acheté Sally, l'un des rapaces nés au printemps

dernier.

— Et ça te rend triste.

— Je ne suis pas triste.

— Un peu, dit Meara, en se penchant pour gratter la tête de Bugs. C'est dur de voir grandir un être vivant, de créer des liens, de s'attacher à lui pour finalement le donner à quelqu'un d'autre. Mais on ne peut pas tous les garder.

— Je le sais – même s'il regrettait cet état de fait – et elles forment un bon duo. Sally l'a adoptée au premier coup d'œil, ça sautait aux yeux.

— Elles ?

— Une Américaine, qui vit ici depuis plusieurs années, et qui a l'intention de rester, même si son mari, dont elle a divorcé entre-temps, est rentré aux États-Unis.

Meara fit la moue, sourcils arqués.

— Un canon, pas vrai ?

— Exact. Pourquoi ?

— Comme ça, ça se sent à ta voix. Elle habite la région ?

— Dans le comté de Clare. Encore un peu dégoûtée par la chasse, mais elle est habile et bien disposée avec le rapace. Je comptais informer Fin que l'affaire était réglée avant de rentrer travailler avec Branna, comme promis.

— Moi aussi, je vais rentrer. (Elle déroula les rênes.) Puisque tu vas voir Branna avant moi, dis-lui qu'Iona a envie de faire un saut à Galway pour chercher une robe de mariée, et vite.

— Il reste des mois avant le mariage.

— Seulement six, et une future mariée doit trouver sa robe avant de programmer tout le reste.

— Tu crois qu'ils vont s'installer ici ?

Sur le point de monter en selle, Meara prit le temps de jeter un coup d'œil à l'appartement de Boyle, au-dessus du garage.

— Où veux-tu qu’ils aillent vivre ? J’ai du mal à les imaginer s’entasser longtemps dans la chambre d’Iona.

Il prit conscience qu’elle allait lui manquer – ou plutôt qu’ils allaient lui manquer, puisqu’ils étaient devenus inséparables. Discuter avec eux pendant le petit déjeuner, et de nouveau le soir avant d’aller se coucher, chaque fois qu’ils passaient la nuit au cottage.

— L’appartement de Boyle est plus grand, et il compte plusieurs pièces. Mais c’est sûr qu’avec des enfants en plus ça sera juste.

— Tu vas vite en besogne, fit remarquer Meara.

— Pas pour un couple comme Boyle et Iona.

D’un geste paresseux, il caressa le cheval tout en soupesant ce que Fin avait bâti – pour lui et pour les autres.

— Ils vont vouloir une maison individuelle, tu ne crois pas, plutôt que des pièces au-dessus d’un garage ?

— Je n’y ai pas vraiment réfléchi. Ils trouveront une solution. (Elle monta en selle.) Pour l’instant, elle a l’esprit occupé par les robes et les bouquets de fleurs, ce qui est normal pour une future mariée. Tiens, voilà Fin, sur Aine.

Elle observa la belle pouliche blanche qui sortait de la grange avec Fin.

— Bientôt fiancée elle aussi, dès que nous l’accouplerons avec Alastar.

— Sans robe blanche ni bouquets.

— Mais elle aura l’étalon, et pour certaines d’entre nous, c’est largement suffisant.

Elle partit sous les éclats de rire de Connor. Il la regarda pousser Rufus au grand galop avec une fluidité naturelle avant d’aller rejoindre Fin.

Son ami s’accroupit pour caresser Bugs, souriant au chien qui remuait frénétiquement la queue en poussant des grognements rauques.

Il parlait au chien, Connor le savait, comme il le faisait lui-même avec les rapaces, Iona avec les chevaux, Branna avec les chiens de meute. Ce qui

coulait dans les veines de Fin lui permettait de communiquer avec tout ce qu'il voulait.

— Il a des raisons de se plaindre ? s'interrogea Connor.

— Il espère juste que je n'ai pas oublié ça.

Fin plongea la main dans la poche de sa veste de cuir pour piocher un petit biscuit pour chien. Bugs s'assit, le fixa de son regard le plus attendrissant.

— Tu es un bon chien, voilà ta récompense.

Bugs le saisit délicatement avant de s'éloigner en trottinant, d'une démarche triomphale.

— Il se contente de peu, commenta Connor.

— Sa vie lui plaît et il n'en changerait pour rien au monde. En tant qu'homme, on pourrait s'estimer chanceux d'être comme lui.

— Te sens-tu chanceux, Fin ?

— Parfois. Mais il me faut plus qu'un biscuit sec et une couche dans une grange pour être heureux. D'un autre côté, j'ai plus, ajouta-t-il en flattant l'encolure d'Aine.

— C'est assurément la plus belle pouliche que j'aie jamais vue.

— Et elle le sait bien. Mais en même temps, quand une belle femelle est modeste, c'est le plus souvent de la fausse modestie. Je m'apprête à l'emmener voir Alastar, pour qu'ils fassent un peu connaissance. Au fait, qu'as-tu pensé de Megan ?

— Une beauté elle aussi, c'est certain. Elles se sont tout de suite plu, elle et Sally. Elle m'a payé sur-le-champ.

— Ça ne m'étonne pas. (Il hocha la tête et fourra dans sa poche le chèque que Connor lui tendit sans même le vérifier.) Elle reviendra en chercher un autre d'ici un mois ou deux.

Connor sourit.

— C'est ce que je me suis dit.

— Et toi ? Tu vas aller leur rendre visite à Clare ?

— Ça m’a traversé l’esprit. Mais je ne crois pas, finalement et à mon avis, la seule raison qui m’en empêche, c’est que j’ai trop de choses en tête.

Connor se passa la main dans les cheveux avant de préciser sa pensée.

— Tous les matins, je me réveille en pensant à ça, et à lui. Ça ne m’était jamais arrivé.

— Nous l’avons blessé, mais il nous a également affaiblis. Nous avons failli perdre Iona. Aucun d’entre nous ne l’oubliera. Malgré tous nos efforts communs, ça n’a pas suffi. Il ne va pas l’oublier.

— Nous irons plus loin au prochain coup. Je vais travailler avec Branna. (Connor posa une main légère sur le bras de Fin.) Tu devrais m’accompagner.

— Pas aujourd’hui. Elle n’a pas envie de m’avoir dans les pattes alors qu’elle pense que vous ne serez que tous les deux.

— Branna ne laissera pas ses sentiments entraver ce qui doit être réalisé.

— C’est une vérité primordiale, concéda Fin tout en montant en selle. (Il laissa Aine danser sur place un moment.) Nous devons vivre notre vie, Connor. Malgré ça, à cause de ça, en fonction de ça, à travers ça. Nous devons vivre du mieux que nous le pouvons.

— Tu penses qu’il va nous battre ?

— Pas du tout. Non, il ne vous vaincra pas.

D’un geste délibéré, Connor glissa la main sur la longe d’Aine et plongea ses yeux dans ceux, d’un gris-vert, de Fin.

— Nous. Nous, Fin, et il ne sera toujours question que de nous.

Fin approuva d’un hochement de tête.

— Il ne gagnera pas. Mais jusqu’au jour de la bataille, qui sera obligatoirement âpre et sanglante, nous devons vivre. Je préférerais une autre vie si j’avais le choix, mais je compte profiter au maximum de celle que j’ai. Je passe bientôt au cottage.

Il laissa Aine céder à son envie de prendre le galop et disparut en trombe.

D'humeur mitigée et changeante, Connor se rendit directement au cottage. La lumière filtrait à travers les fenêtres de l'atelier de Branna, ricochait sur les bouteilles colorées exposées à la vue de tous et qui contenaient ses crèmes et ses lotions, ses sérums et ses potions. Sa collection de mortiers et de pilons, ses outils, les bougies et les plantes aromatiques disposées de-ci de-là, tout était ordonné avec exactitude.

Kathel était couché au pied de son plan de travail comme s'il le protégeait, et Branna assise devant, le nez plongé dans un épais ouvrage dont il savait qu'il était celui de Sorcha.

Dans l'âtre mijotait une marmite posée sur son réchaud de magicienne.

Encore une beauté, se dit-il – il semblait être entouré de belles femmes –, avec ses cheveux foncés ramenés en arrière pour dégager son visage, son pull aux manches retroussées. Ses yeux, du même gris que la fumée qui s'échappait de la cheminée par bouffées, se portèrent sur lui.

— Tiens, te voilà ! Je pensais te voir arriver beaucoup plus tôt. Nous avons déjà perdu la moitié de la journée.

— J'avais des choses à faire, comme je te l'ai dit assez clairement.

Elle arqua les sourcils.

— Quelle mouche t'a piqué ?

— Là, tout de suite, c'est toi.

Il s'aperçut qu'il n'était plus d'humeur mitigée, mais carrément massacrante. Il alla d'un pas raide vers le bocal posé sur le plan de travail, à côté du réchaud. Il y avait toujours des biscuits, et en trouvant ceux plus tendres, plus mous, qu'elle roulait dans la cannelle et le sucre, il se sentit un peu apaisé.

— Je suis venu dès que j'ai pu. Je devais m'occuper de la vente de la buse.

— Était-ce l’une de tes préférées ? Inutile de me répondre, elles le sont toutes. Tu dois être réaliste, Connor.

— Je suis sacrément réaliste. J’ai vendu la buse, et l’acheteuse était belle, libre, et je ne l’ai pas laissée indifférente. Mais je suis assez réaliste pour savoir que je devais revenir ici pour toi et pour ça ; sinon, je serais en train de tirer un bon coup.

— Si baiser compte à ce point pour toi, vas-y, ne te gêne pas. (Les yeux plissés, elle poursuivit sans se laisser démonter.) Je préfère travailler seule qu’avec toi, tout excité et amer, qui fais les cent pas.

— C’est justement parce que ça ne comptait pas vraiment pour moi, ça ne compte plus depuis avant le solstice, que ça m’inquiète.

Il fourra un biscuit dans sa bouche, en agita un deuxième dans le vide.

— Je vais préparer du thé.

— Je ne veux pas de ton fichu thé ! Si, j’en veux.

Il se laissa choir sur l’un des tabourets hauts, devant son plan de travail. Kathel reposa sa magnifique tête contre sa cuisse, et Connor le caressa.

— Ce n’est pas à cause de la baise, ni de la femme, ni de la buse. C’est l’ensemble. Tout ça. Tout, et je laisse ça me bouffer la vie.

— Il y a des jours où j’ai envie de monter sur le toit pour hurler. Crier contre tout et contre tout le monde.

Rasséréné, Connor mordit dans l’autre gâteau sec.

— Mais tu ne le fais pas.

— Je ne l’ai pas encore fait, mais ça pourrait arriver. Nous allons prendre le thé et ensuite nous nous mettrons au travail.

— Merci, dit-il en approuvant d’un signe de tête.

Branna laissa glisser ses doigts dans son dos lorsqu’elle passa derrière lui pour se diriger vers le réchaud.

— Tant que ça ne sera pas terminé, nous aurons de bons et de mauvais jours, mais nous devons profiter de la vie au maximum.

Fixant sa nuque pendant qu’elle mettait de l’eau à bouillir, il fit le choix de ne pas répondre que Fin avait dit exactement la même chose.

*OceanofPDF.com*

# 7

Connor envisagea d’aller au pub. Il était las de la magie, des sorts, des potions à mélanger. Il avait envie de lumière, de musique, de conversations qui ne tournent pas autour du bien et du mal, ou de la fin de tout ce qui lui était familier.

La fin de tout ce qu’il aimait.

Et peut-être, peut-être seulement, si jamais Alice était là, il verrait s’il l’intéressait toujours.

Tout homme a besoin de se changer les idées quand il risque de voir sa vie basculer, non ? Et aussi d’amusement, de chaleur humaine. Des adorables gémissements d’une femme allongée sous lui.

Mais surtout, un homme comme lui avait besoin de s’échapper lorsque les trois femmes les plus importantes de sa vie décidaient de passer la soirée entre filles à planifier un mariage – même si jamais il ne présenterait les choses de cette façon devant elles, pas tant qu’il tenait à sa peau – sous son toit.

À peine avait-il mis le pied dehors qu’il comprit que le pub, la foule, ou même Alice ne lui disaient rien qui vaille. Tout en se dirigeant vers sa camionnette, il envoya un message à Fin.

> Maison pleine de femmes qui papotent robe blanche. Si tu es chez toi, je peux passer ?

Il venait tout juste de mettre le contact quand il reçut la réponse de Fin.

Ramène-toi, pauvre idiot.

Souriant intérieurement, il s’éloigna du cottage.

Ça lui ferait du bien, se rassura Connor, après avoir occupé une grande partie de sa journée à être penché sur des grimoires à étudier la magie du sang avec sa sœur, de passer du temps chez un homme, avec un homme. Boyle serait sans doute invité à se joindre à eux, à partager quelques bières, éventuellement à faire quelques parties de billard dans ce qui pouvait s’appeler la salle de jeux de Fin.

Un simple antidote à une longue journée assez peu satisfaisante.

Il emprunta un chemin de traverse qui serpentait entre les bois denses par cette soirée sombre et douce. Connor vit un renard roux se réfugier dans la verdure, sa proie se débattant entre ses mâchoires.

La nature était pleine de cruauté, autant que de beauté, il ne le savait que trop bien. Pour que les renards survivent, les rats des champs devaient périr. C’était ainsi. Et pour qu’ils survivent, Cabhan devait périr. Par conséquent, lui qui ne s’était jamais mêlé à une bagarre sans avoir auparavant tenté de calmer le jeu par le dialogue, lui qui n’avait jamais volontairement fait de mal à personne, il tuerait sans hésitation ni remords. Tuerait, s’avoua-t-il, en prenant un plaisir terrible.

Mais ce n’était pas le moment de penser à Cabhan, à tuer ou à survivre. Ce soir, il ne demandait rien de plus que ses potes, une bière, et peut-être une partie de billard ou deux.

À moins de cinq cents mètres de chez Fin, le moteur de sa camionnette se mit à toussoter, à tressauter pour finalement caler.

— Putain, la poisse !

Il avait encore de l’essence, puisqu’il avait fait le plein la veille. Et il avait fait la révision générale – du moteur à la sortie du pot

d’échappement – à peine un mois plus tôt.

Il devrait tourner en ronronnant.

Grommelant entre ses dents, il prit une lampe-torche dans la boîte à gants et alla ouvrir le capot.

Il avait de solides notions de mécanique – comme il s’y connaissait un peu en plomberie, en menuiserie, en maçonnerie et en électricité. Si la fauconnerie ne l’avait pas accaparé corps et âme, il aurait pu s’installer comme homme à tout faire.

Toutefois, ces connaissances élémentaires lui rendaient service dans des moments comme celui-ci.

Il braqua le faisceau de sa lampe sur le moteur, en examina chaque partie, vérifia que la batterie et le carburateur fonctionnaient, mit le contact pour observer le moteur qui émettait un grincement fâcheux et déconcertant chaque fois qu’il démarrait.

Rien ne clochait, pourtant.

Bien sûr, il aurait pu résoudre ce problème d’un tour de clé, en partant rejoindre ses copains, sa bière et son éventuelle partie de billard.

Mais c’était une question de fierté.

Alors il vérifia les liaisons de la pompe d’alimentation, revérifia la connexion de la batterie, sans remarquer le brouillard qui enflait au ras du sol.

— Bon, c’est un fichu mystère.

Il déploya les mains au-dessus du moteur, comme pour l’examiner dans sa globalité – un dernier compromis avant de renoncer.

Soudain, il sentit que l’air était imprégné de noirceur.

Il se retourna lentement, vit qu’il pataugeait à mi-mollet dans une brume qui se figea dès qu’il esquissa un mouvement. L’obscurité se resserra autour de lui, tels des rideaux noirs qui le coupèrent des arbres, de la route, du monde. Même le ciel s’évanouit au-delà.

Il apparut sous la forme d’un homme, la gemme rouge autour de son cou brillant dans le noir qui s’était épaissi tout à coup.

— Tu es seul, jeune Connor.

— Comme toi.

Écartant les mains, Connor se contenta de sourire.

— Ça m’intrigue. Tu n’as pas besoin d’une machination comme celle-là pour te déplacer d’un endroit à un autre. Il te suffit de…

Cabhan étira les bras devant lui, les leva. Et se rapprocha de cinquante centimètres sans donner l’impression de bouger.

— Nous respectons notre don, notre art. Trop pour y avoir recours sous des prétextes insignifiants. J’ai des jambes pour marcher ou, au besoin, une camionnette et un cheval.

— Pourtant tu es là, seul sur cette route.

— J’ai des amis et de la famille tout près d’ici.

Même si en cherchant à les contacter, il échoua – impossible de traverser l’épais mur de brouillard.

— Qu’as-tu, Cabhan ?

— Le pouvoir, déclara-t-il avec une vénération outrancière. Un pouvoir qui dépasse ton entendement.

— Et un taudis derrière la rivière dans lequel te cacher, seul, dans le noir. Je préfère un feu de cheminée, sa lumière, et une pinte partagée avec mes amis et ma famille.

— Tu es moins qu’eux. (Sa pitié suintait, maussade comme la pluie.) Tu le sais aussi bien qu’eux. Tout juste bon pour la rigolade et le travail. Mais tu es le moins important de la trinité. Ton père le savait et c’est pour ça qu’il a transmis l’amulette à ta sœur – à une fille plutôt qu’à son fils unique.

— Penses-tu que cela fasse de moi un inférieur ?

— Je le sais. Que portes-tu ? Donné par une tante, en guise de consolation. Même ta cousine qui vient de loin a plus que toi. Tu as moins, tu es moins, une sorte de bouffon de cour, et même un serviteur pour les

autres, ceux que tu appelles ta famille, que tu appelles tes amis. Ton grand *ami* Finbar a préféré s'associer à un homme dénué de pouvoir plutôt qu'à toi, et pendant ce temps, tu lui sers de main-d'œuvre en échange d'un pauvre salaire et tu cèdes à ses caprices. Tu n'es rien, et tu as moins.

Il se rapprochait en parlant, et la pierre rouge palpitait comme un pouls.

— Je suis plus que tu ne le crois, répliqua Connor.

— Qu'es-tu donc, jeunot ?

— Je suis Connor, du clan O'Dwyer. Je fais partie de la trinité. Je suis un sorcier du comté de Mayo.

Connor plongea les yeux dans ses pupilles noires, perçut son intention.

— J'ai le feu. (Il tendit la main droite dans laquelle reposait une boule de feu tourbillonnante.) Et j'ai l'air. (Il leva l'index, le fit tournoyer et créa un petit cyclone.) La terre, dit-il en faisant trembler le sol. L'eau.

La pluie tomba, assez chaude pour grésiller sur le sol.

— Et l'épervier.

Roibeard fondit en piqué dans un cri perçant et se posa en douceur sur l'épaule de Connor.

— Des tours de salon et des animaux de compagnie.

Cabhan leva les bras au-dessus de la tête, doigts écartés. La pierre prit une teinte rouge aussi vive que le sang.

Le tonnerre frappa le sol à quelques centimètres des pieds de Connor, accompagné par l'odeur âcre du soufre.

— Je pourrais te tuer par la pensée.

La voix éclatante de Cabhan couvrit le rugissement du tonnerre.

*Je ne pense pas*, se dit Connor qui, pour toute réponse, inclina la tête sur le côté en souriant.

— Des tours de salon et des animaux de compagnie ? Je contrôle le feu, l'eau, la terre et l'air. Mets mes pouvoirs à l'épreuve si tu l'oses. L'épervier est mien à tout jamais. Lui et moi faisons partie de la trinité et nous accomplirons notre destinée. La lumière est mon épée, la justice est mon

bouclier, car ma voie a été révélée il y a bien longtemps. Je l'accepte de mon plein gré.

Alors il décocha un coup avec l'épée formée à partir de la boule de feu et fendit l'air entre eux. Il sentit la brûlure – un éclair, un coup tranchant en travers du biceps de son bras gauche.

L'ignorant, il avança, frappa de nouveau, ses cheveux tourbillonnant dans le cyclone, l'épée flamboyant dans l'obscurité.

Et quand il donna un coup de lame, Cabhan avait disparu.

Les rideaux noirs se levèrent, le brouillard s'éloigna en rampant.

— Très bien, qu'il en soit ainsi, murmura Connor.

Il poussa un soupir, inspira, apprécia la nuit – douce, humide et végétale. Il entendit le long hululement inquisiteur d'un hibou et le frémissement d'une créature qui courait se mettre à l'abri dans les buissons.

— Bon, allez.

Brièvement, Roibeard se pencha vers lui, et quand leurs joues se touchèrent, il s'immobilisa.

— C'était intéressant. Tu veux parier que ma camionnette va démarrer au quart de tour ? Je vais chez Fin. Pars devant et va rendre visite à son Merlin, ou rentre à la maison. C'est toi qui décides, *mo dearthair**.

*Avec toi*. Connor entendit la réponse dans son cœur autant que dans sa tête. *Toujours avec toi.*

Roibeard s'éleva dans le ciel et le précéda.

Les échos du pouvoir – maléfique et bénéfique – palpitant encore dans ses veines, Connor remonta dans sa camionnette. Elle démarra aussitôt, en effet, ronronna et le restant du trajet se fit sans encombre.

Il entra directement chez Fin. Un feu crépitait dans la cheminée, ce qui était bienvenu, mais personne ne se détendait sur le canapé, une bière à la main.

Aussi à l'aise que chez lui, il traversa l'espace jusqu'au fond, où il perçut des éclats de voix.

— Si tu veux des plats chauds, épouse quelqu’un qui t’en préparera.

— Pourquoi je ferais ça alors que je t’ai sous la main ?

— J’étais bien, moi, tout seul. Je me contentais de sandwichs et de chips.

— Et moi, j’ai un gros morceau de porc dans le frigo.

— Pourquoi as-tu acheté un gros morceau de porc si tu n’es pas fichu de le préparer ?

— Justement, puisque je t’ai sous la main, pourquoi je m’en priverais ?

Malgré son léger mal de tête, aussi présent qu’une carie, la dispute fit ricaner Connor qui continua à se rapprocher d’eux.

Bizarre, il avait l’impression d’être aussi ivre que s’il avait déjà bu sa bière. Et même plusieurs, puisqu’il se sentit flotter comme au-dessus d’un sol légèrement incliné.

Il entra dans la cuisine où l’éclairage était si vif qu’il cligna les yeux, ce qui redoubla l’intensité de son mal de tête.

— Je ne dirais pas non à un morceau de porc.

— Tiens, tu vois ? (Souriant de toutes ses dents, Fin se tourna vers lui et se rembrunit aussitôt.) Que s’est-il passé ?

— Une petite confrontation. Pouah, il fait tellement chaud ! On se croirait en Afrique.

Il enleva sa veste tant bien que mal, puis considéra son bras avec stupeur.

— Regarde ça, j’ai le bras qui fume.

Il tangua, et serait tombé en avant si ses amis n’avaient pas bondi pour le rattraper.

— C’est quoi, ce bordel ? demanda Boyle. Il est en train de se consumer sur place.

— Il fait chaud chez vous, insista Connor.

— Mais non. C’est Cabhan, constata Fin à contrecœur, je sens son odeur.

— Je vais lui enlever sa chemise.

— C’est ce que me disent toutes les filles.

Impatient, Fin mit Connor torse nu d’un seul geste brusque.

Connor observa son bras, l’énorme brûlure noire, sa peau qui se détachait et bouillonnait. Il se sentait étonnamment étranger à la scène, comme s’il voyait tout à travers la vitre d’un cabinet de curiosités.

— Vous voulez bien jeter un œil à ce truc ? dit-il avant de s’évanouir.

Fin apposa ses mains sur la brûlure. Malgré la douleur qui le transperçait, il les maintint en place. Repoussa le feu.

— Dis-moi ce que je dois faire, demanda Boyle.

— Donne-lui de l’eau. Je peux éviter que ça s’étende, mais… nous avons besoin de Branna.

— Je vais la chercher.

— Ça serait trop long. Donne-lui de l’eau.

Fermant les yeux, Fin ouvrit son esprit pour l’atteindre.

*Connor est blessé. Viens. Viens vite.*

— L’eau ne servirait à rien.

Pourtant, Boyle s’agenouilla.

— Ni pour toi ni pour lui. Ça te brûle les mains. Je sais ce que c’est.

— Et tu sais que ça peut être réparé.

Des gouttes de sueur recouvrirent le visage de Fin, ruisselèrent en filets le long de son dos.

— Je ne sais pas jusqu’où ça l’entraînera si je n’arrive pas à le retenir.

— De la glace ? Il est en feu, Fin. Nous pouvons le placer dans un bain de glace.

— Nous n’arriverons à rien par des remèdes naturels. Dans mon atelier. Va… Inutile, dit-il, soulagé lorsque surgirent Branna et Iona de part et d’autre de Meara qui avait les yeux écarquillés.

Branna tomba à genoux devant Connor.

— Que s’est-il passé ?

— Je ne sais pas. Un coup de Cabhan, c’est sûr, mais je n’en sais pas plus. Il est fiévreux, un peu délirant. Sous mes mains, la brûlure est noire, profonde, elle essaie de se propager. Je la contiens.

— Montre-moi. Laisse-moi faire.

— Je la contiens, Branna. Je pourrais faire plus mais pas tout, je pense. Toi, tu peux.

La souffrance lui fit serrer les dents.

— Je refuse de le lâcher, même pour toi.

— Très bien. D’accord. Mais j’ai besoin de la voir, de la toucher, de savoir.

Elle ferma les yeux, rassembla toute son énergie et posa les mains sur celles de Fin.

Elle rouvrit les yeux, au bord des larmes tant la douleur qu’elle sentait sous ses paumes était indescriptible.

— Regarde-moi, murmura-t-elle à Fin. Il en est incapable, alors regarde pour lui. Existe pour lui. Sens pour lui. Guéris pour lui.

Les yeux de Branna virèrent au gris, un gris pareil à l’eau d’un lac, mais son regard demeura calme, infiniment calme.

— Iona, pose tes mains sur les miennes, donne-moi tout ce que tu peux.

— Tout ce que j’ai.

— C’est frais, tu sens la fraîcheur ? dit Branna à Fin.

— Oui.

— Frais et clair est ce pouvoir de guérison. Il éteint le feu, inonde la noirceur.

Quand Connor se mit à frissonner et à gémir, Meara s’agenouilla et posa sa tête sur ses genoux.

— Ça va aller. (Avec une infinie douceur, elle caressa ses cheveux, son visage.) Reste tranquille. Nous sommes là, avec toi.

La sueur dégoulina sur le visage de Connor – et s’écoula sur celui de Fin.

Branna retint son souffle tandis qu'elle absorbait une partie de sa chaleur, une partie de sa souffrance.

— Je le contiens, dit Fin entre ses dents serrées.

— Il n'est plus tout seul, à présent. Guérir fait mal – c'est le prix à payer. Regarde-moi, et laisse venir à moi. Sortir de lui que nous aimons tous deux, lentement, calmement, hors de lui, vers toi, vers moi. Hors de lui, en toi, en moi. Hors de lui, en toi, en moi.

Elle l'hypnotisait presque. Ce visage, ces yeux, cette voix. La douleur qui se calmait peu à peu, la brûlure qui s'apaisait.

— Hors de lui, répétait-elle en le berçant continuellement. En toi, en moi. Et loin. Loin.

— Regarde-moi, lui dit-il en sentant les mains de Meara trembler sur les siennes. Nous y sommes presque. Boyle, dans mon atelier, une fiole d'apothicaire avec un bouchon vert, sur l'étagère du haut, derrière mon établi…

Il écarta lentement ses mains de façon à leur montrer la blessure. La brûlure, à vif, était de la largeur d'un petit poing.

— Il est moins chaud, dit Meara sans cesser de l'apaiser de ses caresses. Moite, mais moins chaud, et il respire régulièrement.

— Ce n'est pas noir en dessous, il n'y a pas de poison.

Iona chercha confirmation auprès de Branna et de Fin.

— Non, mais c'est une vilaine brûlure. Je vais finir. (Branna posa les mains sur la plaie, soupira.) Ce n'est plus qu'une simple brûlure à présent, elle cicatrise bien.

— Ça ? demanda Boyle en revenant d'un pas précipité avec la fiole.

— Exactement.

Fin la saisit et l'ouvrit pour laisser Branna la sentir.

— Oui, oui, c'est bien. C'est parfait.

Elle tendit les mains à Fin pour qu'il lui enduise les paumes de baume.

— Tiens, *mo chroi.*

Retournant les mains, doucement, elle appliqua le baume et massa la brûlure – qui rosit, s'estompa.

Pendant qu'elle massait, qu'elle fredonnait, Connor se mit à battre des paupières. Quand il ouvrit enfin les yeux, il découvrit le visage pâle et les yeux larmoyants de Meara.

— Quoi ? Pourquoi suis-je par terre ? Je ne suis pas encore saoul. (Tendant la main, il chassa une larme sur la joue de Meara.) Ne pleure pas, trésor. (Il lutta pour s'asseoir, oscilla un peu.) Bon, nous sommes tous là, assis par terre dans la cuisine de Fin. Si vous voulez jouer à faire tournoyer une bouteille pour savoir qui embrassera qui, je suis volontaire pour être celui qui la vide.

— De l'eau, dit Fin en lui plaquant une bouteille contre le torse.

Il vida la bouteille d'eau d'un trait, et la lui rendit.

— Tu n'as rien de plus fort ? Mon bras, se souvint-il. C'était mon bras. Il a l'air en pleine forme, maintenant.

Devant la moue de Meara, il écarta les bras pour la serrer contre lui.

— Tu t'es occupée de moi.

— Tu m'as fichu une peur bleue, comme à nous cinq. (Elle l'étreignit, jusqu'à être rassurée.) Que s'est-il passé ?

— Je te raconterai tout, mais… merci. (Il accepta le verre que Boyle lui tendait, but. Grimaça.) Mais c'est du cognac ! Un homme comme moi n'a pas droit à un whisky ?

— Contre les évanouissements, c'est du cognac qu'il faut, insista Boyle.

— Je ne me suis pas évanoui. (Contrit autant qu'insulté, Connor rendit le verre à Boyle.) J'ai perdu connaissance à cause de mes blessures, c'est totalement différent. Je préfère le whisky.

— Je m'en occupe.

Meara se redressa avec peine au moment où Iona se pencha pour déposer un baiser sur la joue de Connor.

— Tu reprends des couleurs. Tu étais affreusement pâle, et bouillant. Ne recommence jamais ça.

— Je peux seulement te promettre de faire tout mon possible pour ne pas réitérer l'expérience.

— Et quelle était cette expérience ?

— Je vais te la raconter, en entier, mais je te jure sur la tête de ma mère que je meurs de faim. Je ne veux pas qu'on m'accuse encore de défaillir si je crève de faim. J'en ai la tête qui tourne, je ne mens pas.

— J'ai du porc. Cru, avança Fin.

— Tu n'as pas encore commencé à préparer à dîner ? demanda Branna en se redressant.

— Je pensais que Boyle allait se mettre aux fourneaux, mais Connor est arrivé. Nous avons été un peu pris ce soir.

— Le porc ne se cuisine pas en claquant des doigts.

Fin esquissa un sourire.

— Toi, tu peux.

— Oh, garde ton satané porc et donne-moi un plateau.

— Tu trouveras ce genre de truc…

Fin fit un geste vague en direction de la vaste salle à manger ouvrant sur la cuisine, meublée de buffets massifs et de vaisseliers.

Elle suivit ses indications, ouvrit quelques tiroirs d'un geste sec. Et trouva un grand plateau en porcelaine de Belleek. Après avoir déplacé un joli bouquet de lis de serre, elle déposa le plat au milieu de la table.

— C'est frivole comme emploi de la magie, mais je ne peux pas laisser mon frère mourir de faim, d'autant que j'avais déjà fait rôtir un poulet, cuire des pommes de terre et des carottes ce soir, alors…

Elle lança ses dix doigts vers le plateau. L'air s'emplit du fumet de poulet rôti agrémenté de sauge.

— Merci aux dieux et aux déesses.

Sur ces mots, Connor entama le poulet, lui arrachant un pilon.

— Connor O’Dwyer !

— Affamé, dit-il, la bouche pleine, devant Branna qui le toisait, les poings sur les hanches. Je ne rigolais pas. Et vous autres, qu’allez-vous manger ?

— Que quelqu’un mette la table, par pitié ! J’ai besoin de faire un brin de toilette. (Elle se tourna vers Fin.) Tu peux me montrer où est ta salle d’eau ?

— Suis-moi.

C’était la première fois qu’elle venait chez lui, songea-t-il. Jamais elle n’avait accepté de franchir sa porte. Il avait fallu que son frère ait besoin d’elle pour qu’elle mette les pieds dans son appartement.

Il lui indiqua le petit cabinet de toilette judicieusement aménagé sous l’escalier.

— Montre-moi tes mains.

Elle redressa le dos, entourée par les voix et les éclats de rire qui lui parvenaient de la cuisine.

Il tendit les mains, paumes tournées vers le sol. Impatiente, elle soupira en les saisissant pour les retourner dans le bon sens.

Paumes cloquées, stigmates sur toute la longueur des doigts.

— Le baume va soigner ça.

— Arrête.

Elle mit ses mains sur les siennes, paumes contre paumes, doigts superposés.

— Je souhaite te remercier, même si je sais que tu ne veux pas de remerciements et que tu n’en as pas besoin. Il est autant ton frère que le mien. Ton frère de cœur, ton frère spirituel. Mais puisqu’il est de mon sang, je dois te remercier.

Les larmes lui montèrent aux yeux, miroitèrent sur le gris couleur de fumée de ses iris. Elle les repoussa et les fit disparaître.

— C’était grave, même très grave. Je ne peux pas dire dans quel état il aurait été si tu n’avais pas agi aussi vite.

— Je l’aime.

— Je le sais.

Elle examina ses mains guéries, puis prolongea ce petit moment à deux. Elle porta ses mains à ses lèvres.

— Je le sais, répéta-t-elle avant de se faufiler dans la salle d’eau.

L’amour qu’il éprouvait pour Connor était profond et sincère mais ce n’était rien comparé à ses sentiments pour elle. Se faisant une raison, Fin retourna à la cuisine, auprès de son cercle qui préparait le dîner, le premier repas qu’ils partageaient sous son toit.

— Pourquoi tu ne nous as pas appelés ? demanda Branna une fois qu’ils furent rassasiés et qu’ils eurent écouté Connor leur relater sa mésaventure.

— Je l’ai fait. Enfin, j’ai essayé. Il y avait quelque chose de différent dans les ténèbres, dans le brouillard. C’était… comme d’être enfermé dans une boîte, à l’étroit, si bien qu’il n’y avait plus rien, pas même le ciel. Je ne sais pas comment Roibeard a pu m’entendre ni comment il a réussi à le traverser pour arriver jusqu’à moi. Il était peut-être déjà à l’intérieur de la boîte, pour ainsi dire. La pierre de Cabhan palpitait comme un cœur, et ses battements se sont accélérés quand j’ai convoqué les éléments.

— En accord avec lui ? s’interrogea Fin. Exprimant son excitation, sa colère, sa peur ?

— La peur, je ne crois pas, vu qu’il me prend pour un moins que rien.

— Mon œil ! fit Meara en plantant sa fourchette dans une carotte. Il t’a bourré le crâne jusqu’à ce que tu te sentes petit.

— Elle a raison, approuva Boyle. Il a essayé de te mettre les nerfs en pelote, c’est certain. D’affaiblir tes défenses. C’est une tactique assez courante dans une rixe.

— Je t’ai vu te bagarrer une fois, se souvint Iona, le sourire aux lèvres. Tu n’as pas tellement ouvert la bouche.

— Parce que j’étais trop occupé à frapper l’autre idiot. Mais quand on pense être face à un adversaire de taille, qu’on est peut-être au même niveau, bourrer le crâne, comme le dit Meara, est une bonne tactique.

— L’image que ce salopard a de moi, ça ne m’inquiète pas vraiment. (Content de lui, Connor planta sa fourchette dans les pommes de terre.) Mais j’avoue que le coup de l’éclair, ça m’a fait un choc.

— Il ne t’a pas attaqué directement parce que tu portes l’amulette sur toi, elle te protège, déclara Branna. Et parce qu’il te veut vivant. Il a cherché à saper ta confiance en toi, et à créer des sentiments négatifs entre toi et moi, entre toi et Fin.

— Il a échoué sur tous les points. Et ce n’est pas tout. Quand je l’ai attaqué, la pierre a brillé deux fois plus, mais après – j’ai senti quelque chose brûler – rien ne le laissait présager mais d’un coup, j’ai ressenti une brûlure. Puis la pierre, sa lumière s’est atténuée. Elle a baissé considérablement après ma seconde attaque, juste avant qu’il ne disparaisse, et les ténèbres avec lui.

— Ce qu’il t’a fait lui a coûté cher. (Branna fit glisser sa main sur le bras de Connor.) Pour t’enfermer, puis te faire du mal et, disons, faire son petit numéro pour t’impressionner. Ça lui a coûté cher.

— Si j’avais pu vous appeler, si nous avions tous été réunis…

— Je ne sais pas, dit Branna.

— Mais nous savons qu’il n’était pas disposé à courir ce risque. Il n’est pas prêt à tous nous affronter une nouvelle fois, ou alors il n’en a pas les couilles. (Fin balaya l’assemblée du regard.) Et ça, c’est une victoire.

— Il n’était pas faible, je vous le garantis. Je sentais sa puissance rayonner autour de lui. À travers l’obscurité, dans son impatience. Je ne l’ai pas vu passer à l’attaque, et je pourrais parier qu’il ne m’a pas touché une seule fois. Et pourtant, je l’ai senti me brûler.

— Ta veste n’était pas roussie. Mais ta chemise ? (Boyle fit un geste avec sa fourchette.) La fumée qui s’échappait de ton bras passait à travers le tissu. Pourtant tu la portes sur toi, et il n’y aucune trace de brûlure.

— C’est génial, j’adore cette chemise.

— Il a gardé forme humaine, ajouta Meara. Parce qu’il ne voulait pas se servir de son pouvoir pour se transformer ? Il avait besoin de toutes ses forces pour agresser Connor. Si Fin ne l’avait pas empêché de se répandre le temps que Branna arrive ici, ç’aurait été bien pire. C’est bien ça ?

— Bien pire, confirma Branna.

— Et pire, bien pire, vous aurait demandé plus d’énergie, à vous trois. Il vous a observés toute votre vie durant, d’une manière ou d’une autre, alors il savait certainement que Branna allait venir et qu’elle ferait tout son possible pour soigner Connor – et qu’Iona ajouterait ce qu’elle pourrait. Mais si ç’avait été pire, Connor aurait été hors service un jour ou deux, et il en aurait manqué un à la trinité. C’est ce qu’il voulait, et il a pris des risques dans ce but. Mais c’était sans compter Fin, expliqua Meara.

— C’est ce qui a failli m’arriver, souligna Connor. Il a fallu qu’il pige que je n’allais pas me laisser faire.

Branna secoua la tête d’un geste impatient.

— Il t’a observé, étudié, mais il ne comprend pas du tout Fin. Pas du tout. Il voit seulement qu’ils sont du même sang. Qu’on me convoquerait et que je viendrais, oui, mais que Fin prendrait ta douleur, des risques, qu’il stopperait la brûlure ? Il ne te connaît pas du tout, dit-elle à Fin. Il ne te verra jamais comme ça. En fin de compte, c’est ce qui pourrait le conduire à sa perte.

— Il ne comprend pas le sens de la famille, et comme il ne le comprend pas, il ne le respecte pas. Il ne l’emportera pas, dit Connor avant de se resservir des pommes de terre.

Après qu’ils eurent terminé le repas et la vaisselle, Connor raccompagna Branna en camionnette avec Meara.

— Tu dors à la maison ? demanda-t-il à Meara.

— Non, sauf si tu le souhaites, dit-elle à Branna. Je sais que nous avions prévu de passer la nuit chez toi.

— Dors dans ton lit. Nous aurons une autre soirée entre filles, et nous parlerons mariage une autre fois. Connor va te raccompagner.

— Je suis rentrée des écuries à pied. (Meara se pencha pour regarder Connor.) Tu n’as qu’à me déposer là.

— Je te raccompagne jusque chez toi. Il est tard, et le moins qu’on puisse dire, c’est que la soirée a été difficile.

— Je ne peux pas dire le contraire.

Il déposa Branna, attendit qu’elle soit entrée chez elle, même s’il doutait que Cabhan ait la force de donner le moindre coup de pique ce soir.

— Elle doit avoir envie d’être seule avec toi, dit calmement Meara.

— Tu es toujours la bienvenue chez nous.

— Oui, mais elle doit préférer rester seule avec toi ce soir. Je ne l’avais jamais vue aussi effrayée. Nous étions dans la cuisine, elle sortait le poulet du four en riant à propos de je ne sais plus quoi. Et d’un coup, elle est devenue blanche comme un linge. C’est Fin qui l’appelait, bien que je ne sache pas ce qu’il a dit.

Se ressaisissant, Meara se tut un instant.

— Mais elle a juste dit : « Connor est blessé. Chez Fin. » Et elle m’a prise par un bras, Iona par l’autre. Et je me suis envolée. Pendant un quart de seconde, une heure, je ne saurais le dire. Je vous connais depuis des années, et je n’avais jamais rien vu de pareil. Tout à coup, je me suis retrouvée dans la cuisine de Fin, devant toi allongé par terre, encore plus blême que Branna. Je t’ai cru mort.

— Il faudrait plus d’un tour de magie noire pour m’avoir.

— Arrête la camionnette.

— Quoi ? Tu te sens mal. Je suis désolé. (Il se rapprocha du bas-côté, et se gara.) Je ne devrais pas faire de l'humour alors que…

Ses mots, ses pensées, son esprit entier tombèrent dans un gouffre au moment où elle se jeta sur lui, passa ses bras autour de son cou et l'embrassa avec tout le désespoir d'une démente.

Une démente débordante de désir.

Avant qu'il n'ait pu agir, réagir, réfléchir, elle s'écarta de lui.

— Quoi… qu'est-ce que ça veut dire ? D'où ça sort ?

— Je t'ai cru mort, répéta-t-elle avant de presser ses lèvres chaudes de démente désespérée sur sa bouche.

Cette fois, il passa à l'action, s'agrippant à elle pour tenter de la décaler sur le côté et d'avoir une meilleure prise sur elle, un meilleur angle. Et pendant ce temps, la saveur de son baiser lui faisait l'effet d'une drogue d'un genre inconnu qui lui donnait envie d'en avoir plus. Et d'en profiter pleinement.

— Meara. Attends que je…

Elle s'écarta d'un bond.

— Non, non. Ce n'est pas réel. Nous ne pouvons pas faire ça.

— C'est déjà fait.

— C'est juste. (Ses mains dansèrent devant elle.) C'est tout.

— En réalité, ça peut facilement se poursuivre. Si tu voulais simplement…

— Non. (Elle lança son bras devant elle, le frappa au torse pour le faire cesser.) Démarre. Roule, roule, roule.

— Je roule.

Tandis que la camionnette reprenait son chemin, il s'aperçut qu'il était aussi fébrile qu'après l'attaque de Cabhan.

— Nous devrions en parler.

— Non, nous n'allons pas en parler, il n'y a rien à en dire. J'ai cru que tu étais mort, et ça m'a plus bouleversée que je ne l'ai compris sur le

moment parce que je ne veux pas que tu meures.

Comme il sentait le chaos intérieur qui livrait bataille en elle, il préféra tenter de l'apaiser en avançant des arguments contraires.

— C'est sûr, ça me fait plaisir que tu ne veuilles pas que je meure et je suis content d'être toujours en vie, mais…

— Il n'y a pas de « mais ». Et il n'y a rien à ajouter.

Elle bondit hors du véhicule avant qu'il soit totalement à l'arrêt devant son appartement.

— Rentre retrouver Branna, dit-elle avec autorité. Elle a besoin de toi.

Sans l'évocation de sa sœur, il serait directement monté chez elle. Il aurait même forcé sa porte au besoin. Et il serait arrivé ce qui devait arriver.

Mais puisqu'elle avait raison, il attendit qu'elle soit enfermée chez elle.

Sur le trajet du retour, il se sentit plus dérouté que jamais par le comportement d'une femme.

Et plus affecté par celle-ci que par aucune autre.

*OceanofPDF.com*

# 8

Meara s’intima d’oublier. De classer ça comme un moment de folie dû à un excès de stress. Après tout, ce n’était pas tous les jours que deux amies proches vous attrapaient par les bras et vous faisaient décoller pour vous transporter d’un endroit à un autre en un clin d’œil.

Tout ça pour se retrouver face à un homme qui comptait beaucoup depuis toujours et le croire mort.

Certaines femmes se seraient enfuies en hurlant, se dit-elle en reprenant le nettoyage des stalles. D’autres auraient piqué une crise de nerfs.

Et pour toute réaction, elle avait embrassé un homme qui n’était pas mort du tout.

— Ce n’est pas la première fois que je l’embrasse, marmonna-t-elle en lançant du foin souillé dans la charrette à bras. C’est inévitable, quand on se connaît depuis le berceau, qu’on évolue dans le même monde, et qu’on est amie avec sa sœur. Ce n’est rien. Ça compte pour du beurre.

*Oh, mon Dieu.*

Elle ferma les yeux en pressant ses paupières, s’appuya contre la fourche.

Bien sûr, elle l’avait déjà embrassé, et lui aussi l’avait déjà embrassée.

Mais pas comme ça. Oh, non, pas du tout de cette manière. Pas avec passion, pas à pleine bouche, le cœur battant à tout rompre.

Qu’en pensait-il ? Où avait-elle eu la tête ?

Plus grave encore, comment diable devait-elle se comporter la prochaine fois qu'elle le verrait ?

— Bon, dit Iona en entrant dans la stalle, surgissant dans son dos, prenant appui sur le manche d'une fourche. Je t'ai donné trente-deux minutes, montre en main. J'ai atteint ma limite. Dis-moi ce qui t'arrive.

— Ce qui m'arrive ?

Troublée, Meara baissa la visière de sa casquette sur son front et jeta un autre tas de foin dans la charrette.

— Rien. Je nettoie le fumier des chevaux, comme toi.

— Meara, tu m'as à peine regardée, et quasiment pas adressé la parole depuis ce matin. Tu restes là-dedans, à marmonner toute seule. Si j'ai fait quoi que ce soit qui t'ait mise en rogne…

— Non ! Tu n'as rien fait !

— C'est bien ce que je me disais. Pourtant, tu marmonnes, repliée sur toi-même, et tu évites les regards.

— J'ai peut-être mes règles.

— Peut-être ?

— Je n'ai pas eu le temps de me demander si j'étais énervée ces temps-ci quand je les avais. Ma mère…

Iona la menaça du doigt pour la faire taire.

— Sur ce coup-là non plus, tu n'as pas réfléchi. Quand tu as un souci avec ta mère, tu déblatères. Là, tu ne craches pas ta colère, tu te caches.

— Mais non ! (Insultée, Meara prit ses distances.) Je ne fais que réfléchir dans mon coin.

— Il y a un rapport avec ce qui s'est passé hier soir ?

Meara se redressa, droite comme un piquet.

— Quoi, hier soir ?

— Connor. Sa brûlure causée par la magie noire.

— Oh, eh bien, oui, bien sûr. C'est ça, évidemment.

Concentrée sur ses suppositions, Iona dessina un rond dans les airs du bout du doigt.

— Et ?

— Et ? Ça suffirait à n'importe qui. Ça enverrait la plupart des gens à l'hôpital pour une crise de nerfs.

— Tu n'es pas comme la plupart des gens. (Iona se rapprocha, fermant au maximum l'espace qui les séparait.) Que s'est-il passé après ton départ de chez Fin ?

— Pourquoi se serait-il passé quelque chose ?

— Tiens ! fit remarquer Iona. Tu as baissé les yeux. Il s'est passé un truc, et ça te rend fuyante.

Pourquoi mentait-elle aussi mal dès que c'était important ?

— Je regarde tout le crottin qui me reste à nettoyer…

— Je croyais que nous étions amies.

— C'est ce qui s'appelle un coup bas. (Ce fut au tour de Meara de pointer un doigt accusateur.) Cet air triste, ta petite voix qui se brise.

— C'est vrai, admit Iona en esquissant un petit sourire. Mais ça ne change rien au fait que j'ai raison.

S'avouant vaincue, Meara s'appuya sur le manche de sa fourche.

— Je ne sais pas ce qu'il y a à dire, ou à faire.

— C'est pour ça que tu dois en parler avec une amie. Tu es proche de Branna – et ce n'est pas un coup bas. Si tu veux aller lui parler, je te remplace un moment.

— Ça ne t'ennuie pas ? dit Meara dans un soupir. J'ai besoin de lui parler, c'est clair. Je ne sais pas comment m'y prendre. Il est peut-être préférable de commencer par en parler à une cousine plutôt qu'à la sœur. Par étapes, en quelque sorte. C'est juste que…

Elle passa la tête par l'ouverture de la stalle, inspecta l'allée, à droite puis à gauche, pour vérifier si Boyle, Mick ou l'un des garçons d'écurie ne traînaient pas dans les parages.

— C’était terrifiant, hier soir. Et j’étais bouleversée dès le départ, d’avoir été transportée par magie d’une cuisine à une autre en un millième de seconde.

— Tu n’avais jamais volé ? Oh, mon Dieu, Meara, ça a dû te chambouler. J’imagine que j’ai dû croire que Branna t’avait déjà fait voler de temps en temps. Comme ça, pour s’amuser.

— Ça lui arrive d’avoir recours à la magie pour rigoler. Mais elle est plutôt stricte sur le sujet, la plupart du temps.

— Inutile de le préciser.

— Nous étions là, et d’un coup, plus là et Connor… Sur le moment, j’ai cru qu’il était mort.

— Oh, Meara. (D’instinct, Iona s’approcha pour la prendre dans ses bras.) J’ai failli perdre la boule alors que je savais qu’il était vivant, grâce à ce lien qui nous unit tous les trois.

— J’ai cru que je… que nous l’avions perdu. La tête me tournait, j’ai eu la nausée. Ensuite Branna et Fin ont commencé à le soigner, et toi aussi. Et moi qui ne pouvais rien faire !

— Ce n’est pas vrai. (Iona se recula et secoua légèrement Meara par les épaules.) Nous avons réussi parce que nous étions tous ensemble. Il avait besoin du cercle, de notre famille.

— Je me sentais malgré tout inutile, mais c’est sans importance. J’ai été tellement soulagée de le voir revenir à lui, comme avant. J’ai cru que j’allais me calmer, être rassurée. Mais quand il m’a raccompagnée chez moi, tout m’est revenu, et sans que je m’en rende compte, sans y avoir réfléchi clairement, je lui ai demandé de se garer sur le bas-côté.

— Tu étais malade ? Je suis désolée pour toi.

— Non, c’est ce qu’il a cru lui aussi. Mais j’ai plutôt perdu la tête, en fait. Je lui ai sauté dessus, là, dans sa camionnette.

Choquée, Iona resta bouche bée tout en reculant d’un bond.

— Tu l’as… frappé ?

— Non ! Ne sois pas bête ! Je l’ai embrassé. Et pas du tout comme un frère ou un ami, ou un proche que l’on est content de voir revenir à la vie.

— Oh, fit Iona dans un souffle.

— Oh, reprit Meara en écho, tournant en rond dans la stalle. Et ensuite, comme si ce n’était pas suffisant, je me suis écartée de lui. À ce stade, on pourrait croire que j’avais recouvré mes esprits, mais non, j’ai recommencé. Après tout, c’est un homme et il ne m’a pas repoussée. Au contraire, il aurait continué si la raison ne s’était pas imposée à moi.

— Ça ne devrait pas m’étonner. En fait, je ne suis pas vraiment surprise. J’ai toujours trouvé qu’il y avait quelque chose… En même temps, quand je suis arrivée ici l’hiver dernier, j’avais l’impression qu’il y avait un truc entre toi et Boyle.

— Oh, mon Dieu.

Déconfite, Meara enfouit son visage dans ses mains.

— Je sais qu’il n’y avait rien, rien d’autre que des liens familiaux, amicaux. Alors j’ai fini par me dire que ce truc que je ressentais entre toi et Connor, c’était la même chose.

— C’est la même chose ! Évidemment. C’est la conséquence d’un traumatisme, rien de plus.

— C’est le coma qui fait suite à un choc, normalement. Se tripoter dans un pick-up, enfin, dans une camionnette, c’est le résultat d’un état tout à fait différent.

— Nous ne nous sommes pas tripotés. Juste un baiser ou deux.

— Avec la langue ?

— Et merde !

Elle arracha sa casquette d’un geste rageur, la jeta au sol et sauta dessus à pieds joints.

— Ça va mieux ? demanda Iona.

— Non. (Dépitée, Meara ramassa la casquette et l’épousseta contre sa cuisse.) Comment veux-tu que je raconte à Branna que j’ai fricoté avec son

frère, dans sa camionnette, sur le bas-côté, comme une adolescente qui a le feu aux fesses ?

— De la même façon qu'à moi. Et si…

— Dites-moi, vous deux, vous avez prévu de passer la matinée à traînasser ou vous comptez me sortir tout ce crottin ?

Boyle entra dans la stalle, l'air renfrogné.

— Nous avons presque terminé, répondit Iona. Et nous avons besoin de parler de quelque chose.

— Vous discuterez plus tard. Occupez-vous tout de suite du fumier.

— Laisse-nous tranquilles !

— C'est moi le chef, ici.

Elle lui accorda à peine un regard le temps qu'il enfonce ses mains dans ses poches et qu'il disparaisse.

— Ne t'inquiète pas, je ne lui dirai rien.

— Oh, peu importe.

De nouveau froissée, Meara chargea quelques pelletées de fumier.

— Connor va sûrement lui en toucher deux mots. Les hommes sont pires que les femmes avec ce genre de sujets.

— Qu'as-tu dit à Connor ? Après coup.

— Je lui ai dit que ça s'arrêtait là et que je n'avais pas envie d'en parler.

— Bon, marmonna Iona en ravalant une envie de pouffer, non sans sourire de toutes ses dents. Ça devrait marcher.

— Nous ne pouvons pas laisser un moment de folie, d'emportement, venir tout chambouler. Nous avons d'autres chats à fouetter, des préoccupations qui nous concernent tous, en tant que cercle.

Iona ne dit rien mais se rapprocha de Meara pour l'étreindre.

— Je comprends. Je t'accompagnerai quand tu iras en parler avec Branna, si tu veux.

— Je te remercie, mais c'est mieux que j'y aille seule.

— Vas-y ce matin, tu auras l'esprit plus léger après. Je te remplace.

— C’est vrai que ça me ferait du bien de cracher le morceau…

Et peut-être qu’elle n’aurait plus de crampes d’estomac, se dit-elle en posant la main sur son ventre.

— Je vais terminer le nettoyage de cette stalle avant de faire un saut chez elle. Une fois que je lui en aurai parlé et que ça me sera sorti de la tête, je pourrai me concentrer sur le travail l’esprit tranquille.

— Je prépare le terrain avec Boyle.

— Dis-lui que j’ai mes règles, ou un autre problème de filles. Ça lui cloue le bec à tous les coups.

— À qui le dis-tu ! dit Iona en riant, avant d’aller s’affairer dans sa stalle.

*Dépêche-toi*, s’ordonna Meara tout en traversant les bois à grands pas. *Passe à autre chose. Branna ne va sûrement pas t’en vouloir – elle va plus probablement en rire et prendre ça comme une bonne blague*.

Ce serait formidable, car ensuite elle pourrait le vivre comme une plaisanterie.

Imaginer que Meara Quinn en pince pour Connor O’Dwyer ? Et elle devait admettre qu’elle éprouvait de petits pincements à des endroits gênants.

Mais en parler avec Branna étoufferait tout ça, et la vie reprendrait son cours normal.

Peut-être qu’au fil du temps il lui était arrivé d’être en proie au désir face à lui. Quelle femme resterait de marbre devant des hommes de la trempe de Connor O’Dwyer ?

Il en imposait, non ? Sa silhouette élancée, sa masse de boucles, son joli visage, son sourire sûr de lui. Sans oublier ses gestes attentionnés, aussi remarquables que son physique.

Un caractère bien trempé, assurément, mais de loin plus doux que le sien. De très loin, à dire vrai. Une manière de penser beaucoup plus

optimiste et constante que la plupart de ses semblables, elle y comprise.

Malgré tout ce qu'il avait affronté au cours de sa vie, il conservait une image positive de l'existence et un tempérament altruiste. Si l'on ajoutait son pouvoir à la liste – ce qui était un don formidable même pour quelqu'un qui, comme elle, en faisait l'expérience au quotidien –, l'ensemble ne manquait pas d'attrait.

Elle était convaincue qu'il le savait bien et s'en servait sans retenue pour charmer plus que son compte de femmes.

Comment le lui reprocher ? Après tout, pourquoi ne cueillerait-il pas toutes les belles fleurs qui poussaient sur son chemin ?

Quant à elle, par raison et par logique, elle s'en tiendrait à rester son amie plutôt que d'entrer dans la composition de son bouquet de conquêtes.

Elle soupira, voûta le dos pour lutter contre le vent frais. Elle allait devoir lui en parler – ce serait de la folie de s'entêter à fuir cette conversation. Mais seulement après en avoir discuté avec Branna et qu'elles en auraient ri ensemble.

Ensuite, elle pourrait aborder le problème avec Connor, tourner leurs baisers en dérision ; mais pas avant d'avoir tout raconté à Branna.

Pour se protéger du vent qui gagnait en force, elle chercha ses gants dans sa poche. Dire qu'ils avaient annoncé une belle matinée ! pensa-t-elle en voyant les nuages cacher le soleil.

Soudain, elle entendit son nom porté par le vent.

S'arrêtant, elle tourna la tête dans la direction de l'appel, s'aperçut qu'elle se tenait devant le grand arbre abattu, près des amas de vigne vierge. Non loin de l'endroit des ruines de la chaumière de Sorcha et du terrain que Cabhan pouvait déplacer dans le temps à volonté.

Jamais il ne l'avait appelée, jamais il ne s'était donné de mal pour elle. Pourquoi commencerait-il maintenant ? Elle n'avait aucun pouvoir, ne représentait aucune menace. Malgré cela il l'apostrophait, d'une voix outrageusement séductrice qui ne fut pas sans effet sur elle.

Elle était pourtant consciente du danger, connaissait par cœur les recommandations et les risques, ce qui ne l'empêcha pas de se retrouver devant le rideau de vigne vierge sans avoir eu l'impression de s'en approcher. Elle se surprit à tendre la main.

Juste un petit coup d'œil, rapidement, rien de plus.

Quand sa main toucha le feuillage, une vague de chaleur irréelle la submergea. Souriant, elle l'écarta tandis que le brouillard se glissait entre ses enchevêtrements.

L'épervier poussa un cri en tombant en piqué. Il longea la vigne vierge de façon à la faire tomber à la renverse. Alors que le brouillard s'épaississait au point de lui arriver aux genoux, elle frissonna.

Roibeard se percha sur le tronc déraciné, posant sur elle son regard vif et féroce.

— J'ai failli entrer, jeter un coup d'œil à l'intérieur. Tu l'entends, toi aussi ? C'est moi qu'il appelle. J'ai juste envie de voir.

Cette fois, quand elle tendit la main, Roibeard déploya les ailes en signe d'avertissement. Derrière elle, le chien de Branna poussa un discret aboiement.

— Viens avec moi si tu veux. Pourquoi tu ne veux pas venir avec moi ?

Kathel saisit le bas de sa veste entre ses crocs, la tira en arrière.

— Arrête ça tout de suite ! Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce… qui *me* prend ? murmura-t-elle. (Elle se mit à tituber, ses genoux flanchèrent et elle fut prise de vertiges.) Merde. (Elle posa une main tremblante sur la grosse tête de Kathel.) Tu es un bon chien, intelligent et gentil. Partons vite d'ici.

Elle se tourna vers Roibeard, puis vers l'obscurité chassée par le soleil qui l'emportait péniblement sur la brume.

— Partons tous d'ici.

Gardant une main sur le chien, elle hâta le pas pendant que l'épervier tournoyait en vol plané au-dessus de sa tête. De toute sa vie, elle ne s'était

jamais autant réjouie de quitter les bois et la maison de la Ténébreuse alors qu'elle se trouvait à portée de main.

Elle courut à perdre haleine et se réfugia, suivie de près par le chien, à bout de souffle, dans l'atelier de Branna.

Occupée à verser un ingrédient qui sentait le sucre roux d'une cuve dans une bouteille, Branna leva les yeux. Elle posa immédiatement la cuve.

— Qu'y a-t-il ? Tu trembles. Viens, viens t'asseoir devant la cheminée.

— Il m'a appelée, articula Meara pendant que Branna s'affairait autour de son plan de travail. Il a murmuré mon nom.

— Cabhan. (Passant le bras autour des épaules de Meara, Branna la guida vers la cheminée et la fit asseoir sur une chaise.) Aux écuries ?

— Non, non, dans les bois. En venant te voir. Au même endroit, devant la maison de Sorcha. Branna, il m'a appelée, et j'ai failli y aller. J'avais envie d'entrer, d'aller vers lui. C'est ce que je voulais.

— Ça va. Tu es là maintenant.

Elle passa les mains sur les joues froides de Meara pour les réchauffer.

— Mais j'en avais envie.

— Il est sournois. C'est sa propre envie qu'il t'a transmise. Mais tu es là.

— Je ne serais pas là si Roibeard n'avait pas surgi de nulle part pour m'en empêcher. Kathel est venu aussi, il s'est accroché à ma veste pour m'en empêcher.

— Ils t'aiment, comme moi. (Branna se pencha pour poser la joue sur le dessus de la tête de Kathel, l'étreindre un instant.) Je vais te préparer une infusion. Ne discute pas. Tu en as besoin, et moi aussi.

Elle donna d'abord un biscuit au chien, puis sortit brièvement.

Pour remercier l'épervier, se dit Meara. Pour lui faire savoir que tout allait bien et qu'elle lui était reconnaissante. Branna ne manquait jamais de saluer les marques de loyauté.

Pour le remercier à son tour, et pour chercher un peu de réconfort, Meara se laissa glisser au bas de sa chaise pour serrer Kathel dans ses bras.

— Fort, courageux et fidèle, chuchota-t-elle. Il n'y a pas meilleur chien au monde que notre Kathel.

— Pas un seul. Assieds-toi, reprends ton souffle.

Branna prépara l'infusion dès son retour dans l'atelier.

— Pourquoi m'a-t-il appelée, moi ? Que peut-il me vouloir ?

— Tu es l'une des nôtres.

— Je n'ai pas de pouvoir magique.

— Ce n'est pas parce que tu n'es pas magicienne que tu n'as pas de pouvoir. Tu as un cœur et un mental puissants. Tu es aussi forte, courageuse et fidèle que Kathel.

— Je n'avais jamais rien ressenti de pareil. C'était comme si tout le reste n'existait plus, qu'il n'y avait plus que sa voix, et mon besoin irrépressible d'y répondre.

— Je vais te fabriquer une amulette que tu porteras constamment sur toi.

Réchauffée, Meara ôta sa veste.

— Tu m'as déjà fabriqué des talismans.

— Je vais t'en créer un autre plus fort, plus spécifique dirons-nous. (Elle lui servit son infusion.) Raconte-moi tout à présent, aussi précisément que possible.

Une fois son récit terminé, Meara s'adossa contre le dossier de son siège.

— Au final, ça n'a duré qu'une minute ou deux. J'avais l'impression que tout se passait au ralenti, comme dans un rêve. Pourquoi ne m'a-t-il pas terrassée ?

— Pour éviter de gaspiller une pucelle avenante.

— Je ne suis plus pucelle depuis un moment. (Meara haussa les épaules.) Quelle horrible idée ! Dire que j'étais à deux doigts de succomber,

quelle horreur !

— Une femme envoûtée n'est pas consentante. Je pense qu'il aurait abusé de toi si tu avais traversé la vigne vierge. Il t'aurait emmenée dans une autre époque, se serait servi de toi et aurait fait tout son possible pour faire de toi une alliée.

— Ses sortilèges n'auront jamais cet effet sur moi. Aucun ne m'aurait poussée à retourner ma veste.

— Non, il n'y arriverait pas, pas à ça. Mais comme tu l'as dit à propos de Fin, le sens de la famille et de l'amour lui échappe. (Branna saisit la main de Meara, la porta à sa joue.) Il t'aurait fait du mal, Meara, et cela nous aurait nui à tous. Tu vas porter ce talisman que je vais te fabriquer.

— Bien sûr, je vais le porter.

— Nous devons en informer les autres. Boyle va avoir besoin de plus d'attention, lui aussi. Mais il a Iona et Fin. Tu devrais t'installer ici, avec Connor et moi.

— Je ne peux pas.

— Je sais que tu aimes avoir ton chez-toi, c'est tout à fait compréhensible mais tant que nous n'avons pas décidé de la prochaine étape, c'est mieux que…

— Je l'ai embrassé.

— Quoi ? Hein ? (Abasourdie, Branna fit un bond en arrière.) Tu as embrassé Cabhan ? Mais tu as dit qu'il n'était pas parvenu à ses fins. Que…

— Connor. J'ai embrassé Connor. Hier soir. Je l'ai quasiment agressé sur le bord de la route. J'ai perdu la tête, rien qu'une minute, c'est tout. Voler, le découvrir allongé par terre dans la cuisine de Fin, sa souffrance si visible quand il a commencé à guérir… Je me suis dit, il est mort, et puis j'ai réalisé qu'il était vivant, il tremblait, il se consumait, et d'un coup il a arraché un pilon du poulet et l'a dévoré avant même d'avoir enfilé un tee-shirt. Toutes ces images s'entrechoquaient dans ma tête et sans réfléchir, je lui ai sauté dessus, et je l'ai embrassé.

— Eh bien, dit Branna tandis que Meara reprenait son souffle.

— Mais je me suis arrêtée là, tu dois le savoir, enfin, après la deuxième fois, j'ai arrêté.

Branna tordit bizarrement la bouche, mais elle répondit d'une voix neutre.

— La deuxième fois ?

— Je… ça… il… C'était juste le contrecoup de la soirée, c'est ridicule.

— Et lui, il a eu une réaction ridicule… aux événements de la soirée ?

— Je t'avoue que, maintenant que j'y pense, le premier baiser l'a pris de court, il faut se mettre à sa place. Mais le second… C'est un homme, après tout.

— En effet.

— Mais ça s'est arrêté là. Je tiens à te préciser que je lui ai demandé de me déposer devant chez moi et de rentrer tout de suite chez lui. Nous n'avons rien fait de plus.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? (Interdite, Meara la fixa un instant.) Il m'a déposée chez moi, comme je viens de le dire.

— Pourquoi n'est-il pas entré chez toi ?

— Chez moi ? Il avait besoin de rentrer chez lui, auprès de toi.

— Ce sont des foutaises, Meara. (Branna exprima un léger agacement.) Je refuse de servir d'excuse.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, pas du tout. Je… j'ai cru que ça t'énerverait, ou que ça t'amuserait ou au moins que tu en resterais comme deux ronds de flan. Mais non, ça ne te fait rien.

— Rien de tout ça, non. Et je ne suis même pas surprise, pas le moins du monde. Je me demandais plutôt ce que vous fichiez depuis tout ce temps. Vous avez sacrément tardé à vous y mettre.

— À quoi ?

— Vous mettre ensemble.

— Ensemble ? (Profondément choquée, Meara se leva d’un bond.) Moi et Connor ? Non, impossible.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que nous sommes amis.

Meara prit une gorgée d’infusion, regarda le feu dans la cheminée.

— Pour moi, un amant qui me toucherait au-delà du physique, c’est un ami. Une connivence sexuelle qui ne m’enflamme pas jusqu’au fond de mon être ? Pourquoi pas, ça peut marcher, mais pas longtemps.

— Et qu’advient-il de l’amitié quand l’ami n’est plus l’amant ?

— Je ne sais pas. Je vois nos parents, ceux de Connor et moi, ils sont toujours heureux. Ils ne baignent pas dans la félicité en permanence ni même tous les jours, et ce serait d’ailleurs insupportable. Mais ils sont heureux, ils vivent en harmonie la plupart du temps.

— Quand je vois les miens…

— Je sais. (Branna prit la main de Meara pour l’inviter à se rasseoir.) Ceux qui nous ont conçus nous ont donné à chacun une place, non ? Je veux, quand je me l’autorise, connaître ce genre de bonheur à deux, cette harmonie. Et tu refuses de t’accorder le droit d’en avoir envie parce que tu ne vois que la destruction, la tristesse et l’égoïsme sous-jacents.

— Je tiens trop à lui pour prendre le risque de tout perdre. Et le combat qui nous attend est trop important, comme nous en avons encore eu la preuve hier et aujourd’hui, pour compliquer notre cercle avec le sexe.

— À mon avis, Iona et Boyle couchent ensemble à la moindre occasion.

Meara pouffa de rire.

— Ils sont fous amoureux, et bien assortis, c’est différent.

— C’est toi qui vois, bien entendu. Toi et Connor. (Et Connor, se dit Branna, aurait très probablement un autre point de vue sur la question.) Mais sache que je n’ai aucune raison de m’y opposer, au cas où ça t’inquiète. Pourquoi serais-je contre ? Je vous aime tous les deux. Et j’ajouterais même que le sexe a des pouvoirs magiques qui lui sont propres.

— Donc je devrais coucher avec Connor au nom de notre cause ?

— Tu dois faire ce qui te rend heureuse.

— Tout est trop confus dans ma tête pour que je sache ce qui me rend heureuse. Pour l'instant, je dois retourner au travail avant que Boyle ne me sacque.

— Je vais d'abord préparer ton talisman, et Kathel et Roibeard te raccompagneront. Ne t'approche surtout pas de la chaumière de Sorcha, Meara.

— Crois-moi, je vais l'éviter.

— Raconte à Iona et à Boyle ce qui s'est passé. Boyle veillera à en informer Fin, et j'en parlerai à Connor. Cabhan retrouve toute son audace, nous devons tous rester sur nos gardes.

Branna n'eut pas besoin de raconter sa mésaventure à Connor. Fin le prit à l'écart dès qu'il passa à la fauconnerie, dans l'après-midi.

— Elle va bien ? Tu es sûr ?

— Je l'ai vue il y a moins d'une heure. Elle pète le feu, comme toujours.

— J'étais très occupé, dit Connor. Je n'ai pas tout de suite remarqué l'absence de Roibeard, et je me suis dit qu'il devait être aux écuries. Il aime rester là-bas, avec les chevaux. Avec Meara. Alors je n'y ai pas prêté attention, et il ne m'a envoyé aucun signal.

— C'est parce qu'elle n'avait besoin que de lui et de Kathel. Branna lui a façonné un talisman très puissant, Meara me l'a montré. Et elle est forte, elle aussi. Malgré tout, nous devons tous redoubler de prudence.

Connor marchait de long en large, les semelles de ses bottes crissant sur les graviers.

— Il l'aurait violée. Forte ou pas, elle aurait été incapable de l'en empêcher. J'ai vu ce qu'il faisait aux femmes autrefois.

— Il ne l’a pas touchée, Connor, et il ne la touchera pas. Nous allons tous veiller à ce que ça n’arrive pas.

— Je m’inquiète pour Branna. Il a soif de pouvoir, et elle en regorge. Elle a hérité du prénom de la première-née de Sorcha, et c’est la première des Trois de l’époque actuelle, celle qui a hérité de l’amulette. Et…

— C’est la femme que j’aime, qui m’aime bien qu’elle ne puisse pas être avec moi. Tu n’es pas le seul à te faire du souci.

— Et Meara est comme une sœur pour Branna. Ça risque de la rendre plus attrayante à ses yeux, estima Connor.

— Blesser Branna à travers Meara. (Fin hocha la tête.) Tout à fait son genre.

— Oui, et après ce qui s’est passé hier soir…

— Ce qu’il t’a fait ? Quel est le rapport avec Meara ?

— Il n’y en a aucun. Sauf indirectement.

Aucun homme ne doit mentir ou éluder une question face à un ami. De toute façon, il y avait trop en jeu pour craindre l’indiscrétion.

— Nous avons fait des trucs, Meara et moi, après avoir déposé Branna. Un truc ou deux dans la camionnette, sur le bas-côté.

Fin fronça les sourcils.

— Tu as dragué Meara ?

— Plutôt le contraire. Elle m’a franchement sauté dessus. Avec beaucoup d’enthousiasme. Elle s’est arrêtée net, en disant que ça n’irait pas plus loin. Elle m’a demandé de la raccompagner chez elle. J’aime les femmes, Fin. Je les aime de la tête aux pieds, leur façon de penser, leur cœur, leur corps. Leurs seins. Quoi de meilleur que la poitrine d’une femme ?

— On est obligés de développer ?

Connor éclata de rire.

— Compris. Je pourrais parler poitrine pendant des heures. J’aime les femmes, Fin, mais malgré tous mes efforts, elles sont incompréhensibles

par tant d’aspects.

— Et cette discussion pourrait durer des jours qu’on ne trouverait pas les réponses.

Visiblement intrigué, Fin scruta Connor.

— Dis-moi juste si tu avais envie de poursuivre ?

— Je me suis longuement interrogé sur ses désirs cachés, et les miens, enfouis depuis si longtemps, et oui, j’avais envie de continuer. D’ailleurs j’en ai toujours envie.

— Dans ce cas, *mo dearthair* (Fin donna une tape sur l’épaule de Connor), il ne te reste plus qu’à te décider à y donner suite.

— J’y songe. Mais maintenant, je me demande si ce n’est pas à cause de notre tête-à-tête au bord de la route que Cabhan s’en est pris à elle aujourd’hui. Juste parce que je me suis intéressé à elle. Ça me semble logique.

— Tout juste. Il t’a causé du tort hier soir. Et peut-être qu’il a voulu recommencer à travers Meara, aujourd’hui. Alors faites attention, tous les deux.

— Promis, et je veillerai à ce qu’elle soit prudente, elle aussi. Tiens, voilà mon rendez-vous qui arrive. Un monsieur et sa bobonne du pays de Galles. Tu veux venir ? Je vais te chercher un sac et un gant, si tu veux.

Fin était sur le point de décliner l’invitation quand il s’aperçut qu’il n’avait pas fait de promenade de découverte des rapaces avec Connor depuis longtemps et que cela lui manquait.

— Tout compte fait, pourquoi pas ? Mais je préfère aller chercher mon matériel.

Levant les yeux, Connor vit Merlin dans le ciel.

— Tu vas l’emmener ? Tu as confiance ?

— Ça lui plaira à lui aussi.

— Ce sera un peu comme au bon vieux temps.

Une fois Fin parti, Connor consulta l’heure d’un rapide coup d’œil. Dès qu’il aurait une minute, il irait chercher Meara. Il y avait matière à parler, que ça lui plaise ou non.

*OceanofPDF.com*

# 9

Comme si sa journée n’était pas suffisamment stressante, Meara reçut un coup de fil de sa mère, en larmes et affolée. À la suite de cet appel, elle partit à la recherche de Boyle.

Elle le trouva à son bureau, l’air renfrogné comme chaque fois qu’il plongeait le nez dans la paperasserie.

— Boyle.

— Pourquoi les chiffres ne coïncident jamais du premier coup ? Comment ça se fait ?

— Aucune idée. Boyle, je suis désolée, je dois partir. Il y a eu un incendie chez ma mère.

— Un incendie ?

Il se leva d’un bond comme s’il s’apprêtait à aller éteindre le feu lui-même.

— Dans la cuisine, je crois. J’ai eu du mal à obtenir des précisions, elle était quasi hystérique. Mais j’ai réussi à comprendre qu’elle était indemne et que la maison n’est pas en cendres. Par contre, j’aimerais aller constater les dégâts par moi-même…

— Vas-y, file. (Il contourna le bureau pour l’entraîner hors du bureau en l’attrapant par le bras.) Tiens-moi au courant dès que tu en sais plus.

— Je n’y manquerai pas. Merci. Je ferai des heures supplémentaires demain pour rattraper celles-ci.

— Dépêche-toi, nom d’un petit bonhomme !

— J’y vais.

Elle sauta dans sa camionnette.

*Sûrement rien de grave*, se rassura-t-elle. Sauf si ça l’était. Avec Colleen Quinn, il fallait s’attendre à tout.

Sa mère s’était montrée incohérente, passant des sanglots aux bafouillages en une minute. En boucle, elle avait évoqué la cuisine, la fumée et le roussi.

Mais elle était peut-être blessée.

L’image de Connor, de l’impressionnante brûlure noire et bulleuse sur son bras lui traversa l’esprit.

Brûlure.

Cabhan. La peur s’immisça en elle à l’idée qu’il ait pu jouer un rôle dans l’accident domestique. S’en était-il pris à sa mère parce qu’elle avait résisté à son appel malgré un moment de faiblesse ?

Meara mit les gaz, prit les virages sur les chapeaux de roue et, le cœur battant à tout rompre, fonça vers la maisonnette nichée avec quelques autres demeures juste à la périphérie de Cong.

La maison était debout – aucun dégât visible sur les murs blancs, le toit gris, le petit jardin impeccable devant l’entrée. Impeccable, étant donné que cette minuscule parcelle de terre située à l’avant et à l’arrière de la maison était le seul loisir de sa mère.

Elle franchit précipitamment le portail bas – qu’elle avait repeint elle-même au printemps dernier –, remonta l’allée en courant tout en cherchant ses clés, puisque sa mère verrouillait ses portes de jour comme de nuit par peur des cambrioleurs, des violeurs et des extraterrestres.

Colleen surgit au-dehors, les mains pressées l’une contre l’autre devant sa poitrine, comme en prière.

— Oh, Meara, grâce à Dieu, tu es là ! Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ?

Elle se jeta dans les bras de Meara, sanglota en tremblant comme si le désespoir la terrassait.

— Tu n'es pas blessée ? Tu es sûre ? Laisse-moi vérifier que tu n'as rien.

— Je me suis brûlé les doigts.

Comme une enfant, elle tendit la main pour montrer sa plaie.

Rien qui ne nécessitait plus qu'une noisette de pommade, constata Meara avec soulagement.

— Bon, très bien, ça va. (Pour l'apaiser, Meara déposa un léger baiser sur la petite brûlure.) C'est ça le plus important.

— C'est très grave ! insista Colleen. La cuisine est ravagée. Que vais-je faire maintenant ? Oh, Meara, que vais-je faire ?

— Allons d'abord voir ça et ensuite nous aviserons, d'accord ?

Elle n'eut pas de mal à faire faire demi-tour à Colleen. Meara avait hérité de la grande taille de son père absent depuis longtemps. Colleen était jolie : petite, mince, et toujours tirée à quatre épingles, fait indéniable qui donna à Meara l'impression d'être un gros ours accompagné d'un caniche pure race.

Aucun dégât à déplorer dans le salon, nouveau soulagement, bien que Meara sentît la fumée et en perçût un fin nuage.

*De la fumée*, constata-t-elle, *pas du brouillard*.

En trois enjambées, elle atteignit la cuisine dans laquelle la fumée s'attardait par nuages effilochés.

Pas en ruine, mais assurément en pagaille. Une pagaille non pas provoquée par un sorcier maléfique mais plutôt par une femme maladroite et négligente, détermina-t-elle d'emblée.

Le bras passé autour des épaules de sa mère en pleurs, elle fit le point.

Le plat de la rôtissoire et le rôti carbonisé renversés sur le sol à côté d'un torchon brûlé et trempé résumaient l'incident.

— Tu as fait brûler le rôti, conclut Meara avec circonspection.

— Je voulais faire griller de l’agneau, pour Donal et sa copine qui doivent venir manger à la maison. Je n’approuve pas le fait qu’il emménage avec Sharon avant le mariage, mais je reste tout de même sa mère.

— Qui a fait cramer le rôti, murmura Meara.

— Tu sais bien que Donal raffole du rôti d’agneau. Je suis juste sortie un instant. J’ai des limaces dans le jardin et je suis allée changer le fût de bière.

Exprimant toute sa détresse, Colleen agita les mains en direction de la porte comme pour rappeler à Meara où se trouvait le jardin.

— Elles s’en prennent à mes pensées en ce moment, j’étais obligée d’aller jeter un œil.

— Très bien.

Meara enjamba le désordre pour ouvrir les fenêtres, comme Colleen aurait dû le faire.

— Je ne suis pas sortie longtemps, mais je me suis dit que puisque j’étais dans le jardin, autant en profiter pour couper des fleurs et faire un joli bouquet pour décorer la table. J’ai besoin de fleurs pour me tenir compagnie pendant les repas.

— Mmm, fit Meara en ramassant les fleurs éparpillées sur le sol mouillé.

— Quand je suis revenue, il y avait de la fumée plein la cuisine. (Toujours aussi bouleversée, Colleen survola la pièce de ses yeux embués de larmes.) J’ai couru jusqu’au four et j’ai trouvé l’agneau carbonisé. Alors j’ai pris le torchon pour l’en sortir.

— Je vois.

Meara éteignit le four, trouva un torchon propre, ramassa la grille de la rôtissoire et le rôti.

— Et tout à coup, le torchon s’est enflammé. J’ai dû tout lâcher pour emporter le plat là, jusqu’à la marmite que j’avais remplie d’eau pour faire bouillir les pommes de terre.

Meara récupéra les pommes de terre pendant que sa mère se tordait les mains et jeta tout dans l'évier dans l'idée de s'en occuper ultérieurement.

— Ma cuisine est dévastée, Meara, en ruine ! Que vais-je faire ? Dis-moi, que vais-je faire ?

Comme à l'accoutumée, Meara éprouva un mélange d'agacement, de résignation et de frustration. Acceptant son sort, elle s'essuya les mains sur son pantalon de travail.

— La première chose est d'ouvrir les fenêtres du salon pendant que je lave par terre.

— La fumée va noircir la peinture, tu ne crois pas, Meara ? Et tu vas voir le sol là, tout roussi par le torchon en flammes. Je n'ose pas le dire au propriétaire, sinon il va me jeter à la rue.

— Il ne fera rien de tel, Ma. Si la peinture est endommagée, j'arrangerai ça. Et si le sol est abîmé, je m'en occuperai aussi. Ouvre les fenêtres et va mettre du baume de Branna sur tes doigts.

Mais Colleen resta figée sur place, les mains serrées, ses jolis yeux bleus larmoyants.

— Donal et sa petite amie viennent à sept heures.

— Une chose à la fois, Ma, dit Meara en commençant à nettoyer.

— Je ne peux pas l'appeler pour lui dire dans quel état catastrophique est la maison. Impossible, il est au travail.

*Pourtant, tu n'as pas hésité à me téléphoner au centre équestre*, songea Meara, *étant donné que tu n'as jamais compris qu'une femme puisse travailler, qu'elle travaille tous les jours, par choix ou par besoin, de la même façon qu'un homme*.

— Les fenêtres, se contenta-t-elle de dire.

*Pas méchante pour deux sous*, se répéta Meara en lavant le sol qui n'était pas roussi, mais seulement recouvert des cendres du torchon. *Même pas égoïste dans le sens classique du terme, mais elle se noie dans un verre d'eau dès qu'elle est seule*.

Était-ce sa faute, tout compte fait, sachant qu'elle avait toujours eu quelqu'un pour s'occuper d'elle ? Ses parents, puis son mari et à présent ses enfants.

Elle n'avait jamais appris à se débrouiller seule. Pas plus qu'à préparer un fichu rôti, se dit Meara en jetant un regard vindicatif à la rôtissoire.

Après avoir essoré la serpillière, elle s'accorda le temps d'envoyer un SMS à Boyle. Inutile qu'il s'inquiète pour rien.

*Pas un incendie, juste un rôti d'agneau cramé et le foutoir qui va avec. Zéro blessé.*

Meara balaya ce qui restait du rôti jusqu'à la poubelle, gratta les pommes de terre et les sécha, puisqu'elles étaient encore crues, sa mère ayant oublié – par chance – d'allumer le réchaud pour les faire cuire.

Elle fit tremper les éléments de la rôtissoire dans l'évier, mit de l'eau à chauffer pour le thé, tout cela pendant que Colleen redoutait d'être expulsée de son logement.

— Assieds-toi, Ma.

— Je ne peux pas m'asseoir, je suis trop bouleversée.

— Assieds-toi ! Viens prendre du thé.

— Et Donal ? Que vais-je faire ? J'ai détruit la cuisine, et ils viennent dîner à la maison. Et le propriétaire va être furieux, j'en suis sûre.

Meara récita mentalement ses tables de multiplication – surtout celle de sept, qui lui donnait chaque fois du fil à retordre. Cela l'empêcha de crier quand elle se tourna vers sa mère.

— Commence par regarder autour de toi. La cuisine n'est pas détruite, si ?

— Mais je… (Comme si elle la voyait pour la première fois, Colleen battit des paupières.) Oh, c'est bien parti au lavage, non ?

— Oui, c'est propre.

— Ça sent toujours la fumée.

— Laisse les fenêtres ouvertes un moment, et ça ne sentira plus. Au pire, nous lessiverons les murs.

Meara prépara le thé, ajouta quelques biscuits au chocolat dans l'une des belles assiettes de sa mère – et puisque c'était sa mère, plia une serviette en tissu blanc.

— Assieds-toi, bois ton thé. Montre-moi tes doigts.

— Ça va beaucoup mieux. (Souriante, Colleen les déplia sous ses yeux.) Branna est si habile, tu ne trouves pas, pour fabriquer ses lotions et ses crèmes et ses bougies et tout ça ? J'adore faire des emplettes à la Ténébreuse. Chaque fois, je trouve quelque chose d'adorable. Sa petite boutique est absolument charmante.

— Oui, charmante.

— Elle vient me voir de temps en temps, elle m'apporte des échantillons à essayer pour elle.

— Je sais.

Cela permettait à Colleen d'avoir des tas de petites choses charmantes sans trop dépenser.

— Elle est très gentille, cette Branna, et toujours si bien mise.

— C'est vrai, approuva Meara, consciente que sa mère regrettait que sa fille ne soit pas élégante, au lieu de porter ses tenues de tâcheronne.

*Autant nous habituer à l'idée que allons continuer à nous décevoir réciproquement, hein, Ma ?* se dit-elle.

— Tu as bien nettoyé la cuisine, Meara, et je t'en remercie. Mais je n'ai plus rien, et de toute façon je n'ai plus le temps de préparer un bon souper pour Donal et sa petite amie. Sharon va penser quoi de moi ?

— Elle pensera que tu as eu des choses à faire à la cuisine et que c'est pour ça que tu as réservé une table pour vous trois au Ryan's Hotel.

— Oh, mais…

— Je m’en occupe et je me chargerai de l’addition. Vous partagerez un agréable dîner et reviendrez ici pour prendre le thé et un petit dessert – que je vais aller chercher au *Monk’s Café* d’ici à quelques minutes. Tu serviras des gâteaux dans ta plus belle vaisselle, et tout ira bien. Vous allez passer une très bonne soirée.

Les joues de Colleen rosirent de plaisir.

— Ça me semble charmant, tout à fait charmant.

— Bon, Ma, dis-moi si tu te souviens comment réagir si jamais un incendie se déclare dans la cuisine ?

— Tu asperges les flammes d’eau. C’est ce que j’ai fait.

— Il vaut mieux les étouffer. L’extincteur est rangé dans le placard à balais. Tu te souviens ? C’est Fin qui te l’a donné, et Donal a fixé les crochets pour l’accrocher juste là, au mur du petit placard.

— Oh, ça ne m’a même pas traversé l’esprit, avec toutes ces émotions. Et comment vais-je me souvenir du mode d’emploi ?

*Un vrai problème,* se dit Meara.

— Si tu as oublié, tu peux jeter du bicarbonate de soude sur le feu, ou mieux, le recouvrir d’un couvercle de marmite, pour l’asphyxier. Mais l’idéal, c’est encore de ne pas sortir de la cuisine quand tu as quelque chose qui cuit. Pour le four, tu peux régler le minuteur, ça t’évitera d’être coincée à l’intérieur quand tu prépares un gâteau ou un rôti.

— J’en avais l’intention.

— J’en suis sûre.

— Je suis désolée de t’avoir dérangée, Meara, vraiment.

— Je sais, mais tout est arrangé maintenant, non ?

Elle effleura la main de sa mère.

— Ma, tu ne serais pas plus heureuse si tu vivais auprès de tes petits-enfants ?

Meara passa du temps à brosser sa mère dans le sens du poil, puis se rendit au *Monk’s Café* pour acheter un joli gâteau à la crème, quelques

scones et pâtisseries. Elle fit un détour par le restaurant, s'occupa du nécessaire avec le responsable – un ami d'école – et fit un dernier saut chez sa mère pour déposer le dessert.

Puisqu'elle avait déjà mal à la tête, elle rentra directement chez elle et téléphona à sa sœur.

— Maureen, il est temps que tu t'occupes de Ma.

Après une bonne heure passée à débattre, négocier, crier, rire, compatir, elle dénicha des antalgiques, les fit passer en buvant de l'eau au robinet de la salle de bains.

Ensuite, elle se contempla longuement dans le miroir. Le manque de sommeil marquait ses yeux cernés. La fatigue, toutes origines confondues, lui tirait les traits et creusait la ride du lion que, contrariée, elle frotta avec vigueur.

Un autre jour comme celui-ci, et elle aurait besoin de toutes les crèmes et lotions de Branna – mais aussi d'éclat naturel – si elle voulait éviter de ressembler à une vieille sorcière.

Elle avait besoin de tout oublier le temps d'une seule fichue nuit. Connor, Cabhan, sa mère, sa famille au grand complet. Une soirée tranquille, décida-t-elle, en pyjama – le visage badigeonné d'une épaisse couche de l'une des crèmes de Branna. Ne manquaient plus qu'une bière, des chips ou n'importe quelles cochonneries mangeables rangées dans ses placards, et la télé.

Elle ne désirait rien de plus.

Choisissant de commencer par la bière – ce ne serait pas la première fois qu'elle prendrait une bière fraîche sous une douche chaude pour se détendre après une dure journée –, elle se rendait à la cuisine quand on frappa à la porte.

— Du balai ! chuchota-t-elle, qui que vous soyez, et ne revenez jamais.

Celui qui se trouvait à sa porte frappa derechef, et elle aurait continué à l'ignorer s'il n'avait pas ajouté :

— Ouvre, Meara. Je sais très bien que tu es là.

Connor. Elle leva les yeux au plafond tout en allant ouvrir.

— J’ai prévu de passer une soirée tranquille, alors va voir ailleurs.

— Il y a eu le feu chez ta mère ?

— Ce n’était rien. Tu peux t’en aller, maintenant.

Il l’observa en plissant les yeux.

— Tu n’as pas l’air en forme.

— C’est exactement ce qu’il me fallait pour terminer cette sale journée en beauté. Merci.

Quand elle voulut lui fermer la porte au nez, il la bloqua de l’épaule. Pendant un moment, chacun poussa bêtement la porte vers l’autre. Elle avait tendance à oublier qu’il était plus fort qu’il n’en avait l’air.

— Tu as gagné, entre. Ma journée entière n’est qu’un gros fiasco, de toute façon.

— Tu as la migraine, tu es fatiguée et ça te rend hargneuse.

Sans lui laisser le temps de protester, il posa ses mains sur ses tempes, les fit remonter sur le dessus de sa tête, puis redescendre vers sa nuque.

Sa migraine avait disparu.

— J’avais déjà pris des cachets.

— Mes mains agissent plus rapidement. (Il massa ensuite ses épaules pour dénouer toutes ses tensions.) Assieds-toi, enlève tes bottes. Je vais te chercher une bière.

— Je ne t’ai pas invité à prendre une bière ni à bavarder.

Elle eut honte d’exprimer sa mauvaise humeur alors qu’il venait de faire disparaître ses douleurs et tensions. Et la honte ne fit qu’accroître sa mauvaise humeur.

Il inclina la tête, l’air visiblement patient et compatissant. Cette fois, elle eut envie de le frapper.

D’un autre côté, elle avait envie de poser la tête sur son épaule et de respirer.

— Tu n’as pas mangé, j’imagine ?

— Je viens de rentrer.

— Assieds-toi.

Il se rendit à la cuisine – si réduite soit-elle. Son réchaud à deux feux, le réfrigérateur encastré, l’évier ridicule, et le comptoir calé dans l’angle de son salon, et qui suffisait à ses besoins.

Elle marmonna quelques jurons, mais s’assit et enleva ses bottes tout en le regardant, les yeux plissés, fouiner dans la pièce.

— Tu cherches quoi là-dedans ?

— La pizza surgelée que tu as toujours en réserve, ça sera plus rapide, et j’en prendrai aussi car je n’ai pas dîné moi non plus.

Il ôta l’emballage, la mit à cuire. Et contrairement à sa mère, il n’oublia pas de régler la minuterie. Il sortit deux bouteilles de Harp du réfrigérateur, les ouvrit d’un geste sec et revint d’un pas tranquille.

Il lui tendit une bière, s’assit à côté d’elle, posa les pieds sur la table basse, comme s’il était chez lui.

— Commençons par la fin. Ta mère. Un incendie dans la cuisine, c’est ça ?

— Tu parles ! Elle a fait brûler un rôti d’agneau et à en croire sa réaction, on aurait cru qu’un sinistre avait rasé le village.

— Ta mère n’a jamais aimé cuisiner.

Meara éclata d’un rire grinçant, prit une gorgée de bière.

— Ce n’est pas un cordon-bleu, c’est sûr. Je ne comprends pas ce qui lui est passé par la tête quand elle a décidé d’inviter Donal et sa copine à dîner. Par sens des conventions, ajouta-t-elle aussitôt. Dans son monde, ça se passe comme ça et elle met un point d’honneur à tout faire dans les règles. Elle est entourée de pièces de porcelaine de Belleek et de Royal Tara et de Waterford, et elle a pendu des rideaux en dentelle irlandaise aux fenêtres. Et je te jure qu’elle se met sur son trente et un pour jardiner ou aller faire des courses. On dirait qu’elle va déjeuner dans un cinq-étoiles. Pas un cheveu

qui dépasse, et son rouge à lèvres ne coule jamais. Mais elle est incapable de faire bouillir une pomme de terre sans provoquer une catastrophe.

Quand elle se tut et but, il lui tapota la cuisse sans faire de commentaires.

— Elle vit dans une maison en location à peine plus grande que l'abri de jardin de la propriété dans laquelle elle vivait avec mon père, elle verrouille toutes les portes comme si elle habitait un coffre-fort à protéger contre des hordes de cambrioleurs et de bandits qui l'épient, dans son imagination – mais elle ne pense pas à ouvrir une maudite fenêtre quand la fumée envahit sa maison.

— Elle t'a appelée à l'aide.

— Moi, évidemment. Elle ne pouvait pas se permettre d'appeler Donal, puisqu'il était au travail, et que moi, je m'amuse avec les chevaux, bien sûr.

Elle soupira.

— Elle ne voit pas les choses ainsi, je le sais, mais c'est l'impression que ça me donne. Elle n'a jamais travaillé. Quand elle a épousé mon père, elle était toute jeune, et il l'a prise sous son aile, lui a donné une ravissante maison avec des domestiques à son service, lui a offert une vie luxueuse. Elle n'avait plus qu'à être un joli bibelot et à élever ses enfants – et recevoir, bien entendu, mais ça fait partie du rôle d'un bibelot. Et il y avait Mme Hannigan qui cuisinait et les domestiques qui se chargeaient de tout le reste.

Submergée par une nouvelle vague de fatigue, elle baissa la tête.

— Et puis tout s'est effondré autour d'elle. Ce n'est pas étonnant qu'elle ne soit pas douée pour gérer le quotidien.

— Tout s'est effondré autour de toi aussi.

— Je l'ai vécu différemment. J'étais encore en âge de m'adapter et je n'ai pas ressenti de honte comme elle. J'avais Branna et toi et Boyle et Fin. Elle l'aimait. Elle aimait Joseph Quinn.

— Pas toi, Meara ?

— L’amour meurt parfois. (Elle but une autre gorgée de bière.) Pas le sien. Elle a toujours sa photo dans un cadre en argent dans sa chambre. J’ai envie de hurler « putain de merde » chaque fois que je la vois. Il n’est jamais revenu, et d’ailleurs quelle raison aurait-elle eu de lui ouvrir les bras s’il était revenu ? Bah, elle l’aurait quand même fait !

— Ce n’est pas ton cœur mais le sien.

— Le sien s’accroche à une illusion, pas à la réalité. Cela dit, tu as raison. Il s’agit d’elle, pas de moi.

Elle cala sa tête contre le dossier, ferma les yeux.

— Tu l’as aidée à tout remettre en ordre ?

— J’ai nettoyé le fouillis – elle avait inondé le sol de la cuisine d’eau et de pommes de terre – et je me réjouis qu’elle ait oublié d’allumer le gaz sous la marmite, ça a évité d’avoir une deuxième catastrophe à régler. Elle doit être en train de dîner au Ryan’s Hotel avec Donal et sa copine à l’heure qu’il est.

Il massa la cuisse de Meara d’un geste apaisant.

— À tes frais.

— L’argent est le dernier de mes soucis. J’ai téléphoné à Maureen et j’ai vidé mon sac. C’est son tour, merde alors. Mary Clare habite trop loin. Mais de chez Maureen, Ma pourrait aller voir Mary Clare et ses enfants aussi facilement qu’elle reviendrait ici de temps en temps. Et mon frère… Sa femme est super, mais ce serait plus simple pour Ma de vivre avec sa propre fille plutôt qu’avec la femme de son fils, à mon avis. En plus, Maureen a une chambre d’amis et son mari est une crème.

— Que veut ta mère ?

— Elle veut que mon père revienne, retrouver sa vie d’avant, mais comme ça n’arrivera pas, elle se contentera de la compagnie des enfants. Elle est chouette avec les enfants, elle les aime, fait preuve d’une patience infinie avec eux. Au bout du compte, Maureen est tombée d’accord avec moi, au moins pour essayer. Je crois – je jure que c’est la vérité – je crois

que ce sera bien pour nous tous. Elle sera heureuse là-bas, dans une maison plus grande et plus neuve, loin d'ici où il y a trop de souvenirs de sa vie passée.

— Je pense que tu as tout à fait raison, si toutefois mon avis compte.

Elle soupira, but.

— Ton avis compte, évidemment. Elle n'est pas du genre à bien vivre la solitude. Donal a besoin de s'installer en couple. J'ai besoin de mener ma vie. Maureen est la solution, et ça ne peut que lui être utile de pouvoir confier ses enfants à sa mère quand elle voudra sortir ou vaquer à ses occupations.

— C'est une excellente idée, pour tout le monde. (Il lui tapota la main, se leva quand la minuterie sonna.) Et maintenant, c'est l'heure de la pizza pour tout le monde. Pendant qu'on mange, tu vas me raconter ce qui s'est passé avec Cabhan.

Ce n'était pas la soirée qu'elle avait prévue, mais elle se surprit à se détendre, malgré tout. La pizza, mangée sur le canapé, lui remplit l'estomac même si elle n'avait pas conscience d'avoir faim avant de croquer la première bouchée. Et la deuxième bière fut rapidement vidée.

— Comme je l'ai raconté à Branna, ça s'est passé en douceur, comme dans un rêve. Maintenant, je comprends ce qu'Iona voulait dire quand ça lui est arrivé l'hiver dernier. J'avais un peu la sensation de flotter, de ne pas habiter pleinement mon corps. Le froid, murmura-t-elle. J'avais oublié ça.

— Le froid ?

— Avant, juste avant. Le froid est tombé d'un coup. J'ai même sorti mes gants de ma poche. Et le vent s'est mis à souffler plus fort. La lumière a changé aussi. La matinée était dégagée, comme la météo l'avait annoncé, mais le ciel est devenu gris et maussade. Des nuages cachent le soleil, me suis-je dit, mais…

Elle se replongea dans ce souvenir, l'esprit clair, pour tenter de tout revoir comme sur le moment.

— Des ombres. Il y avait des ombres. Comment pourrait-il y avoir des ombres sans soleil ? J'avais oublié ça, je ne l'ai pas dit à Branna. Je n'avais pas encore retrouvé toute ma tête, j'imagine.

— Pas grave. Tu me le dis maintenant, ça suffit.

— Les ombres bougeaient avec moi, et je sentais leur chaleur – mais ce n'était pas réel, Connor. J'étais gelée, mais j'ai *cru* que j'avais chaud. Est-ce que ça a un sens ?

— Si tu veux savoir si je comprends, la réponse est oui. Sa magie est aussi froide qu'elle est noire. La chaleur était une ruse destinée à tromper ton esprit, tout comme le désir.

— Le reste, c'est comme je te l'ai raconté. Lui appelant mon nom, et moi plantée là, prête à écarter la vigne vierge de mes mains, poussée par l'envie d'entrer, si forte, par l'envie de répondre à l'appel de mon nom. Et Roibeard et Kathel ont volé à mon secours.

— Si jamais tu as l'idée d'aller à pied des écuries au cottage, ou quand tu conduiras les clients en promenade, reste à l'écart de cette zone autant que possible.

— Je ne m'en approcherai pas, évidemment. Je suis allée dans ce coin par habitude, mais les habitudes, ça se change. Branna m'a réalisé un talisman, de toute façon. Iona aussi, et Fin m'en a encore donné un autre.

Connor plongea la main dans sa poche, en sortit une petite pochette.

— Et moi aussi.

— Si ça continue, je vais avoir les poches pleines de pochettes magiques.

— Garde-les précieusement. Places-en une près de ta porte, ici, une dans ta camionnette, et une autre près de ton lit – le sommeil rend vulnérable. Et tu en gardes une dans ta poche. (Il plaça la pochette dans sa main, referma ses doigts autour.) En permanence, Meara.

— Très bien. Excellent programme.

— Et porte ça sur toi.

De sa poche, il extirpa un long lacet de cuir orné de perles polies.

— C’est joli. Pourquoi dois-je le porter ?

— Quand je l’ai fabriqué, je ne devais pas avoir plus de seize ans. C’est de la calcédoine bleue, du jaspe et du jade. La calcédoine est une bonne protection contre la magie noire, et le jade aide à se préserver des attaques psychiques – du genre de celle que tu viens de vivre. Le jaspe est globalement une pierre protectrice. Porte ce collier, tu veux ?

— D’accord. (Elle passa le bijou par-dessus sa tête.) Je te le rendrai quand tout sera fini. C’est très bien fait, ajouta-t-elle en l’examinant avec attention. Mais tu as toujours été habile de tes mains.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu’elle s’en mordit les doigts.

— Voilà, tu sais tout des hauts et des bas de ma journée, et je te remercie pour la pizza – même si elle sortait de mon freezer.

Elle se leva pour rassembler la vaisselle. Il posa la main sur son bras, l’attirant délicatement vers lui.

— Nous n’avons pas encore fait le tour de tout. Comme nous avons remonté le temps, nous devrions terminer par hier soir.

— Je t’ai déjà dit qu’il n’y avait rien à expliquer.

— Ce que tu m’as dit, ce sont des foutaises.

Le ton léger, presque joyeux, de sa voix lui donna envie de le couvrir d’insultes, mais elle préféra répondre d’une manière volontairement neutre.

— J’ai eu mon compte d’émotions fortes pour aujourd’hui, Connor.

— C’est sûr que nous ferions aussi bien de tout reprendre à zéro mais d’aller jusqu’au bout cette fois. Nous sommes amis, après tout, non ?

— Exactement, c’est là où je voulais en venir.

— Ce n’était pas un baiser d’amie, même pas d’une amie émue et bouleversée, que tu m’as donné. Ce n’était pas non plus un baiser amical que je t’ai rendu, une fois la surprise passée.

Elle haussa les épaules, pour montrer à quel point c’était insignifiant à ses yeux – et intima aux papillons de se calmer dans son ventre. À croire

qu’elle avait englouti une nuée de papillons au lieu d’une demi-pizza surgelée.

— Si j’avais su qu’un simple baiser te ferait autant d’effet, je ne t’aurais pas embrassé.

— Seul un homme mort depuis six mois serait resté de marbre pendant un tel baiser. Et je suis prêt à parier que ça lui ferait quand même de l’effet.

— Ça veut juste dire que j’embrasse bien.

Il sourit.

— Je n’ai pas l’intention de discuter de tes talents. Je dis simplement que ce n’était pas un échange entre amis ni un élan de détresse. Pas uniquement.

— Très bien, c’est peut-être de la curiosité mal placée aussi. Ce n’est pas étonnant, si ? Nous sommes adultes, nous sommes des êtres humains, et nous vivons des choses extrêmement étranges. Nous nous sommes égarés, avec enthousiasme, mais ça s’arrête là.

Il hocha la tête, comme s’il réfléchissait à son point de vue.

— Je n’ai toujours pas l’intention de te contredire, sauf sur un détail.

— Lequel ?

Alors qu’il était affalé dans le canapé, il bougea si rapidement qu’elle n’eut pas le temps d’anticiper ses gestes. Il la cueillit dans ses bras, la fit pivoter et pressa sa bouche contre la sienne.

Leurs corps s’enchevêtrèrent dans un élan de passion d’une sensualité irrésistible. Une petite voix lui ordonnait de lui asséner un coup de poing pour lui remettre les idées en place, mais pour l’essentiel, elle était trop occupée à savourer son élan.

Ensuite, quand il tira sur sa tresse de manière affectueuse, leurs lèvres se séparèrent sans que leurs visages s’éloignent. Ils étaient si proches l’un de l’autre que ses yeux, aussi familiers que les siens, se teintèrent de reflets profonds et sombres, parsemés d’éclats dorés.

— Celui-là.

— C’est juste…

Cette fois, elle se rapprocha de lui, incapable de résister, et sentit son cœur battre la chamade contre le sien.

— Physique.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Elle se força à s’écarter de lui, à se lever – *C’est plus sûr*, se dit-elle, *si je mets une certaine distance entre nous*.

— Surtout, Connor, nous devons réfléchir, tous les deux, réfléchir. Nous sommes amis, depuis toujours. Et maintenant que nous faisons partie d’un cercle, nous ne pouvons pas prendre de risque.

— Quel risque ?

— Celui de coucher ensemble.

— Quelle merveilleuse idée ! Je suis pour.

Secouant la tête, elle ne put qu’en rire.

— Tu serais pour le faire toutes les heures. Mais il s’agit de toi et de moi, et qu’adviendra-t-il s’il y a des complications entre nous, des tensions, comme ça arrive parfois dans ce genre de situation, comme ça arrive *toujours* lorsque le sexe change la donne ?

— Bien fait, le sexe aide à relâcher les tensions.

— Quelques légères tensions. (Bien que dans l’immédiat, avec lui, le désir en engendrât de multiples.) Mais nous risquons d’en provoquer d’autres – pour l’un comme pour l’autre, pour les autres alors que nous ne pourrons plus nous le permettre. C’est essentiel que nous restions concentrés sur ce que nous nous préparons à accomplir, sans laisser nos problèmes personnels perturber notre tâche.

Aussi détendu qu’à l’accoutumée, il prit sa bière pour la vider.

— Tu réfléchis trop, toujours à penser à la suite sans t’accorder un moment de plaisir.

— Les moments passent et s’enchaînent.

— Exactement. Alors si tu n’en profites pas avant que le moment soit passé, à quoi ça rime ?

— Le but est de voir clair, d’être paré pour affronter le suivant, et puis encore le suivant. Et nous devons prendre tout ça en compte, et même soigneusement. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous sauter dessus juste parce que ça nous démange. Je tiens trop à toi et à tous les autres pour tout risquer.

— Quoi que tu fasses, rien n’ébranlera jamais mon amitié pour toi. Même si tu dis non ce soir alors que j’ai envie que tu dises oui au point que… enfin, plus que je ne le souhaiterais.

Il se leva à son tour.

— Réfléchissons chacun de notre côté, laissons passer un peu de temps et nous verrons bien.

— C’est mieux, tu ne crois pas ? Il est simplement question de prendre notre temps, de garder la tête froide, d’y voir plus clair afin d’éviter d’agir sous le coup d’une impulsion et de le regretter par la suite. Nous sommes assez intelligents et pondérés pour cela.

— Dans ce cas, on fait comme ça.

Il proposa une poignée de main pour conclure le marché. Meara l’accepta.

Puis ils restèrent à se faire face, et au lieu de s’écarter l’un de l’autre, ils se rapprochèrent et s’abandonnèrent.

— Et puis zut ! Nous n’allons pas du tout réfléchir, on dirait ?

Il se contenta de sourire de toutes ses dents.

— Pas ce soir.

Ils bondirent l’un sur l’autre.

*OceanofPDF.com*

# 10

Il bataillait rarement, mais là, c'était tellement… explosif qu'il perdit la cadence et le style qui le caractérisaient d'ordinaire. Il s'agrippa à ce qu'il put, saisit tout ce qui lui passait sous la main. Et elle était si impressionnante, sa grande amie aux courbes généreuses.

Il lui arracha quasiment sa chemise tant il avait faim d'elle.

Impossible de s'arrêter désormais, pour l'un comme pour l'autre, en cet instant dominé par les besoins impérieux et l'urgence qui avaient chassé toute prudence et toute pensée rationnelle. Seul l'instant présent comptait, et la suite devrait attendre.

Cette nouvelle faim d'elle, si vive, exigeait d'être rassasiée.

*Mais pas debout dans son salon ou en se roulant par terre*, se dit-il.

Il la souleva dans ses bras.

— Ouh là, n'essaie pas de me porter, tu vas te casser le dos.

— Mon dos est assez fort.

Il tourna la tête pour l'embrasser tout en se dirigeant vers la chambre.

*Dingues*, se dit-elle. Ils étaient tous les deux devenus complètement fous. Et elle s'en fichait complètement. Il la porta, et bien que son – leur – élan fût un peu trop hâtif, c'était très romantique.

S'il trébuchait, eh bien, ils concluraient là où ils atterriraient.

Mais il ne trébucha pas. Il tomba sur le lit tout en la déposant, faisant grincer les vieux ressorts peu habitués à recevoir un tel poids, faisant

s’enfoncer le matelas dans un couinement lorsqu’ils se nichèrent au creux du duvet.

Ses mains, des mains magiques qui ne la quittaient pas, si belles.

Des siennes, elle tira et enleva plusieurs épaisseurs de vêtements jusqu’à ce que, enfin, elle puisse toucher sa peau.

Elle roula avec lui, tandis qu’il s’efforçait d’écarter toutes les barrières de tissu pour se rapprocher d’elle.

— Putains de fringues ! grommela-t-il, ce qui la fit éclater de rire pendant qu’elle se débattait avec la boucle de sa ceinture.

— Ça nous apprendra à travailler en extérieur.

— Heureusement que l’effeuillage en vaut la chandelle. Ah, vous voilà, murmura-t-il en prenant ses seins nus en coupe.

Fermes, délicats et généreux. Beaux, pleins au point qu’il se sente l’inspiration d’écrire une ode à la gloire de la poitrine de Meara Quinn. Mais pour l’instant, il désirait surtout les palper, les découvrir avec sa bouche. Sentir les battements de son cœur s’emballer pour s’élancer au grand galop quand il les effleura de ses doigts, de ses lèvres, de sa langue.

Tout ce qui manquait, c’était…

Il alluma une lampe qui diffusa une lumière aussi dorée et douce que sa peau. Quand leurs regards se croisèrent, il sourit.

— Je veux te voir, belle Meara. Tes yeux de Gitane, ton corps de déesse.

Il la caressait tout en parlant. Il n’avait plus besoin de chercher à s’agripper à ce qu’il pouvait, désormais ; il avait fini par trouver son rythme. Pourquoi hâter un moment de plaisir aussi intense alors qu’il pouvait prendre tout son temps ? Savourer ses seins pendant des décennies. Et ses lèvres, tendres et sensuelles, aussi avides que les siennes. Et ses épaules, fortes, massives. La base étonnamment lisse de sa nuque. Son point sensible, juste sous la mâchoire, qui frissonnait dès qu’il y déposait un baiser.

Il aimait toutes ses réactions – un tremblement, un souffle brisé, un gémissent rauque – au fur et à mesure qu'il apprenait à connaître son corps adorable, centimètre par centimètre.

Dehors, un ivrogne cria quelques politesses inaudibles, suivies d'un éclat de rire débridé.

Mais ici, dans le lit douillet, il n'y avait que des soupirs, des murmures et le discret grincement des ressorts sous eux.

Il avait pris les rênes, s'aperçut-elle. Elle se demandait comment c'était arrivé puisqu'elle ne les avait jamais cédées à personne avant lui. Toutefois, à un moment ou à un autre, entre la précipitation et la patience, elle les lui avait abandonnées.

Ses mains se promenaient sur elle comme s'il avait des siècles devant lui pour la caresser, la choyer, s'attarder sur sa peau. Elle eut la sensation qu'elles allumaient des feux sur leur passage, jusqu'à ce que son corps paraisse chatoyer sous la chaleur, rayonner de l'intérieur comme la lumière qu'il avait conjurée.

Elle aimait le contact de sa peau, explorer toute la longueur de son dos, ses hanches étroites, ses paumes endurcies par le travail manuel. Il sentait les bois, un parfum de terre et de liberté, et le goût de ses lèvres, de sa peau, était identique.

Son arôme était celui de sa terre natale.

Il la caressa là où elle se languissait d'être touchée, porta ses lèvres là où elle ne désirait que sa bouche. Et il découvrit d'autres lieux secrets qui, à son insu, réclamaient de l'attention. L'intérieur de son coude, l'arrière de son genou, de son poignet. Il lui murmurait des mots tendres qui l'atteignaient en plein cœur. Une autre lumière à faire étinceler.

Il parut savoir quand l'étincelle se mit à pulser, quand les pulsations redoublèrent pour devenir impérieuses. Alors il répondit à ses besoins en intensifiant le plaisir qu'elle prenait avant de la délivrer sur le seuil de l'orgasme.

Vulnérable, étourdie par les afflux émotionnels, elle resta accrochée à lui jusqu'à se ressaisir.

— Un instant. Donne-moi un peu de temps.

— C'est maintenant, dit-il. C'est le moment.

Il la pénétra. Et s'empara de sa bouche tout en s'enfonçant en elle, profondément, lentement.

*C'est le moment*, pensa-t-il de nouveau. Puisqu'elle était ouverte à lui. Chaude et humide, elle était prête à l'accueillir.

Son gémissement lui souhaita la bienvenue ; ses bras resserrés autour de lui comme des cordes.

Elle souleva le bassin pour aller à sa rencontre, ses longues jambes enroulées autour de lui. Ondula à son rythme comme s'ils s'étaient déjà unis des centaines de fois. Dans la lueur qu'il avait créée, dans l'éclat qui émanait de leur union, il l'observa.

*Dubheasa.* Beauté brune.

Il la regarda jusqu'à être submergé par un plaisir aussi profond que ses yeux. Baignant dans l'obscurité de la chambre et la lumière de leur union, il succomba comme elle s'était abandonnée. Et il accepta de la suivre.

Allongée, elle savourait l'instant. Elle s'était attendue à une partie de jambes en l'air brutale, à quelques galipettes – une fois qu'elle avait admis l'idée de coucher avec Connor. Au lieu de ça, il l'avait… dorlotée, lui avait donné du plaisir, l'avait même séduite, avec une douceur infinie.

Non pas qu'elle s'en plaignît.

Elle se sentait détendue, calme et faible, mais de la plus adorable des manières.

Si elle l'avait imaginé doué – il ne manquait pas d'entraînement –, rien ne laissait présager un moment aussi bigrement renversant.

Elle avait toutes les raisons de soupirer de satisfaction, les mains sur ses superbes fesses.

Et tout en soupirant, elle se dit qu'elle n'avait eu aucune chance d'être à la hauteur. Prise de court, elle n'avait pas fait de son mieux – pour ainsi dire.

Était-ce pour cette raison qu'il était allongé sur elle, lourd comme un âne mort ?

Elle bougea la main, cherchant ce qu'elle devait dire ou faire.

Il remua.

— Je suppose que tu préfères que je m'étende à côté ?

— Euh… d'accord.

Il roula sur lui-même, s'affala sur le dos. Comme il ne disait rien, elle s'éclaircit la voix.

— Et maintenant ?

— Je me disais, répondit-il, qu'une fois que nous aurons repris notre souffle nous pourrions recommencer.

— Je peux faire mieux.

— Mieux que quoi ?

— Que ce que je viens de faire. Tu m'as déstabilisée.

Son doigt remonta paresseusement le long de son torse.

— Si tu avais fait mieux, il me faudrait des semaines pour récupérer.

S'interrogeant sur le sens de son commentaire, elle se redressa juste assez pour distinguer son visage. Sachant reconnaître un mâle satisfait quand elle en voyait un, elle put se détendre.

— Ça veut dire que ça t'a plu.

Battant des paupières, il la regarda dans les yeux.

— Je me demande ce que je dois répondre. Si je dis la vérité, tu risques de rétorquer : « Si ça t'a plu à ce point, ça suffira pour ce soir. » Et j'ai envie de recommencer avant d'avoir récupéré.

Il glissa un bras sous elle, l'attira vers lui, si près qu'ils se retrouvèrent nez à nez.

— Et à toi, ça t'a plu ?

— Je me demande ce que je dois répondre, dit-elle, ce qui le fit sourire.

— Ça me manquait de te voir nue.

— Tu ne m'avais jamais vue nue avant ce soir.

— Tu as l'air d'avoir oublié la nuit où toi, moi, Branna, Boyle et Fin sommes sortis en douce pour aller nager dans la rivière ?

— Nous n'avons jamais… Ah, ça ! (Rassurée, elle enroula ses jambes autour des siennes.) Je devais avoir neuf ans, tout au plus, espèce d'idiot !

— Tu étais quand même nue. Je dirais que tu as bien grandi, en effet, et aussi développé de belles formes. (Sa main effleura son dos, ses fesses et s'y immobilisa.) Très, très belles, même.

— Et toi, si j'ai bonne mémoire, tu étais maigre comme un coucou. Tu as bien grandi, toi aussi. On s'est bien amusés, cette nuit-là, se rappela-t-elle. On s'est caillé les miches, tous autant que nous étions, mais c'était génial. Nous étions tous innocents, sans aucun souci. Mais il nous observait déjà, à l'époque.

— Non. (Connor posa le doigt sur ses lèvres.) Ne parle pas de lui, pas ce soir.

— Tu as raison. (Elle passa la main dans la chevelure de Connor.) À ton avis, il y a beaucoup de gens qui vivent leur première fois en ayant autant de vieux souvenirs en commun ?

— Très peu, j'imagine.

— Nous ne pouvons pas le perdre, Connor. Nous ne pouvons pas perdre ce que nous représentons l'un pour l'autre, pour Branna, pour tous. Nous devons prêter serment. Nous ne perdrons pas une once de l'amitié que nous partageons depuis toujours, quoi qu'il arrive.

— Dans ce cas, je vais t'en faire la promesse et tu me la feras en retour. (Il prit sa main, entrelaça leurs doigts.) Un serment sacré, que rien ne saurait rompre. Amis nous avons toujours été et nous serons toujours.

Elle vit la lumière rougeoyer entre leurs mains jointes, sentit la chaleur en irradier.

— Je t’en fais la promesse.

— Je t’en fais également la promesse. (Il embrassa ses doigts, sa joue, et enfin sa bouche.) Il y a autre chose que je dois te dire.

— Quoi donc ?

— J’ai repris mon souffle.

Elle pouffa de rire, et il revint s’allonger sur elle.

Elle avait déjà pris le petit déjeuner avec Connor en d’autres circonstances. Un nombre incalculable de fois. Mais jamais à sa petite table, chez elle – et jamais après avoir pris sa douche avec lui.

Il pouvait s’estimer chanceux, se dit-elle, qu’elle ait ramené quelques délicieux croissants en allant acheter le dessert pour sa mère.

Pour les accompagner, elle prépara ses habituels flocons d’avoine, pendant qu’il se chargeait du thé, puisqu’elle n’avait de café sous aucune forme dans ses placards.

— Nous avons prévu de nous réunir ce soir, lui rappela-t-il avant de mordre dans un croissant. Mmm… délicieux.

— Oui, j’évite de passer devant cette pâtisserie, sinon je prends une douzaine de tout ce qu’il y a dans la vitrine. Je me rendrai au cottage directement du centre équestre, précisa-t-elle. J’aiderai Branna à cuisiner si je peux. C’est bien que nous nous réunissions aussi régulièrement maintenant, même si je ne suis pas sûre que l’un de nous ait un soudain trait de génie et sache nous dire quoi faire précisément et quand agir.

— Eh bien, nous réfléchissons, ensemble, alors on va finir par trouver une bonne idée.

Il y croyait, et les croissants ne faisaient que stimuler son optimisme.

— Je pourrais te déposer au centre équestre en chemin et passer te chercher quand nous aurons tous deux terminé notre journée de travail, non ? Ça te fera économiser de l’essence, et ça me semble inutile que nous prenions chacun notre camionnette.

— Oui mais du coup, ça t'oblige à me raccompagner chez moi ce soir.

— C'est le côté rusé de mon plan. (Il souleva sa tasse de thé comme pour trinquer à sa propre santé.) Ce soir, je te raccompagne chez toi et je reste dormir ici, si ça ne te dérange pas. Sinon, tu peux aussi rester dormir au cottage.

Elle but son thé, qu'il avait tant laissé infuser qu'il aurait eu la force de casser de la pierre.

— Que va en penser Branna ?

— Nous le saurons bientôt. Nous ne lui cacherions pas, ni toi ni moi, même si nous le pouvions. Et d'ailleurs, nous ne le pouvons pas, ajouta-t-il en haussant les épaules avec détachement, puisqu'elle saura bien vite.

— Il est nécessaire que tout le monde soit mis au courant. (*Aucun intérêt*, se dit Meara, *à faire des mystères*.) Pas seulement parce que nous sommes amis et que nous formons une famille, mais parce que nous sommes un cercle. Ces liens qui nous unissent… c'est bien ça, le cercle, non ?

Il scruta son visage pendant qu'elle repoussait ses flocons d'avoine vers les bords de son bol.

— Tu ne devrais pas t'inquiéter, Meara. Nous avons le droit de sortir ensemble tant que c'est notre désir. Parmi tous ceux qui tiennent à nous, personne n'irait s'imaginer le contraire.

— C'est exact. Mais en ce qui concerne mon autre famille, celle de mon sang, j'aime autant attendre avant de la mettre au parfum.

— Comme tu veux.

— Ne va pas croire que j'aie honte, Connor. Ne va pas te mettre ça en tête.

— Ce n'est pas ce que j'avais compris. (Les sourcils arqués, il prit une cuillerée de flocons d'avoine dans son bol pour la porter à la bouche de Meara.) Je te connais, tu ne crois pas ? Et, te connaissant, pourquoi irais-je penser une chose pareille ?

— C’est l’avantage, entre nous. Ma mère en ferait tout un plat, elle commencerait à t’inviter à dîner. Je n’aurais pas la force d’essuyer une autre catastrophe domestique aussitôt après la première. Et ma banque rejetterait une seconde addition du Ryan’s Hotel. De toute façon, ma mère va bientôt partir chez Maureen. À moins que cela n’annonce un second désastre, ce sera un changement d’adresse définitif.

— Elle va te manquer.

— J’aimerais en avoir l’occasion.

Elle expira longuement, mais mangea un peu de flocons d’avoine avant qu’il se remette en tête de lui donner la becquée.

— Ça paraît peut-être méchant, mais c’est la vérité pure et simple. Je pense que nous nous entendrions mieux à distance. Et…

— Et ?

— J’ai eu un déclic, hier, pendant que je me précipitais chez elle, sans savoir ce que j’allais trouver. Tout à coup, je me suis dit : « Et si Cabhan s’en était pris à elle, comme il s’en est pris à moi ? » C’était absurde, il n’aurait aucune raison de faire ça, il n’a jamais rien fait de tel. Mais j’ai repensé à toi qui te sens plus tranquille depuis que tes parents vivent loin d’ici. Je me sentirais mieux si ma mère déménageait. Le reste est entre nos mains.

— Et nous allons nous en occuper.

Il la déposa devant les écuries, puis fit demi-tour pour aller chez lui changer sa tenue de travail de la veille.

Branna était déjà levée – pas encore habillée, mais elle prenait son café avec, une fois de plus, le livre de sortilèges de Sorcha ouvert devant elle.

— Tiens, bonjour, Connor.

— Bonjour à toi, Branna.

Elle l’observa par-dessus le rebord de sa tasse.

— Comment se porte notre Meara en cette belle matinée ?

— Elle va bien. Je viens de la déposer au centre équestre, mais je voulais me changer avant d'aller travailler. Et j'avais envie de voir comment tu te portais, toi aussi.

— En pleine forme, bien que je puisse affirmer que tu as encore meilleure mine que moi. Je dois en conclure que tu as déjà pris ton petit déjeuner ?

— Exact. (Mais les grosses pommes vertes brillantes qu'elle avait placées dans une corbeille lui faisaient de l'œil, si bien qu'il en prit une.) Ça t'ennuie, Branna ? Meara et moi ?

— Pourquoi veux-tu que ça m'ennuie ? Je vous aime tous les deux, et je vous ai vus vous tourner autour à petits pas, soigneusement, pendant des années, avant d'en arriver à ce qui s'est passé cette nuit, si mes fines déductions sont bonnes.

— Je n'avais jamais pensé à elle de cette façon avant… avant.

— Tu y avais pensé mais c'est une idée que tu ne t'autorisais pas, ce qui est tout à fait différent. Jamais tu ne lui ferais de mal.

— Jamais, à l'évidence !

— Et elle n'a jamais eu l'intention de te nuire. (Ce qui, se dit Branna, était tout à fait différent.) Le sexe, c'est puissant, et je pense que cela ne fera qu'accroître la force et le pouvoir du cercle.

— Apparemment, nous aurions dû coucher ensemble plus tôt.

Elle rit.

— Il fallait que vous soyez tous deux prêts et que le désir vous vienne. Coucher ensemble seulement pour gagner en pouvoir ? C'est un acte égoïste et qui finit par faire des dégâts.

— Je peux t'assurer que nous étions prêts et débordants de désir. (Il mordit dans la pomme, aussi acide et croquante qu'elle en avait l'air.) Et je ne m'aperçois que maintenant que je t'ai laissée seule cette nuit.

— Ne sois pas insultant, se récria Branna. Je suis tout à fait capable de m'occuper de moi et de notre maison, comme tu le sais.

— Je le sais, en effet. (Il saisit la cafetière pour remplir la tasse de sa sœur.) Pourtant je n’aime pas te laisser seule.

— J’ai appris à tolérer une maison pleine de monde, et même à l’apprécier. Mais comme tu me connais, tu sais que je prise aussi la solitude et le calme.

— Étant donné que l’on pourrait inverser les verbes *priser* et *tolérer* pour parler de moi, par moments, je trouve stupéfiant que nous ayons les mêmes parents.

— C’est peut-être que tu as été déposé sur le seuil de la porte et adopté par pitié. Mais j’avoue que c’est assez commode de t’avoir sous la main quand un robinet fuit ou qu’une porte grince.

Il lui tira les cheveux, croqua dans sa pomme.

— Malgré tout, tu ne peux pas nous demander trop souvent de t’offrir la solitude et le calme tant que tout n’est pas terminé.

— Bien entendu, je ne vous demanderai rien de tel. J’ai prévu de préparer un bœuf bourguignon pour la tribu, ce soir.

Il arqua les sourcils.

— C’est chic.

— Je suis de cette humeur-là, et je veillerai à ce que quelqu’un apporte un bon vin rouge, en quantité.

— Ça, je m’en charge. (Il jeta le trognon de pomme dans le seau à compost et alla lui planter un baiser sur le dessus de la tête.) Je t’aime, Branna.

— Je le sais. Va vite te changer si tu ne veux pas arriver en retard au travail.

Une fois qu’il eut quitté la pièce, elle s’assit, le regard perdu au-dehors. Elle désirait son bonheur, plus qu’elle-même n’avait jamais voulu être heureuse. Néanmoins, savoir qu’il était bien parti pour découvrir quelque chose qu’elle ignorait encore la plongeait dans un abîme de solitude.

Sentant son humeur, Kathel se leva de sous la table, posa sa tête sur ses genoux. Elle resta là, à caresser le chien, et reprit son étude du livre des sortilèges.

Iona entra dans la sellerie, où Meara préparait l'équipement nécessaire à sa première balade guidée du matin.

— Il est temps de faire un sacré rangement là-dedans ! lança gaiement Meara. Je vais emmener un groupe de quatre, deux frères et leurs épouses sont venus à Ashford pour un grand mariage familial qui a lieu ce week-end. Leur nièce se marie à l'abbaye de Ballintubber, où tu vas épouser Boyle au printemps. Ils reviendront ensuite à Ashford pour la réception.

— Tu as couché avec Connor.

Meara leva les yeux et, battant exagérément des paupières, entreprit de se tâter le ventre et le dos.

— J'ai un panneau accroché quelque part ?

— Tu as souri toute la matinée, et chanté.

— Je suis connue pour sourire et chanter sans avoir besoin de sexe.

— Tu ne chantes pas en permanence quand tu ramasses les crottins à la pelle. Et tu as l'air très, *très* détendue, ce qui ne serait pas le cas si tu n'avais pas couché avec un homme, après ta journée d'hier. Puisque tu as embrassé Connor, tu as couché avec lui.

— Il paraît qu'il y a des gens qui s'embrassent et ne couchent jamais ensemble. Au fait, tu n'as pas une leçon à donner dans le manège ?

— J'ai cinq minutes devant moi, et c'est la première fois que j'arrive à te prendre à part. À moins que tu ne veuilles que ça parvienne aux oreilles de Boyle. C'était merveilleux, c'était bon, sinon tu n'aurais pas cet air heureux.

— C'était merveilleux et bon, et ce n'est pas un secret. Connor et moi sommes du même avis – puisque nous formons un cercle, et que ce genre de

choses peut changer la donne, même si ça ne changera rien en réalité –, tout le monde doit savoir que nos rapports sont devenus intimes. Pour l'instant.

Elle rassembla les rênes, le mors, la selle, la couverture.

— Alors oui, nous sommes ensemble.

— Vous êtes bien assortis. Tu es heureuse, ajouta Iona, réunissant son matériel avant de sortir à la suite de Meara. Puisque vous vous sentez bien ensemble, pourquoi dis-tu « pour l'instant » ?

— Parce que le présent est ce qu'il est, et qui sait de quoi demain sera fait ? Toi et Boyle, vous pouvez vous tourner vers l'avenir – vous êtes ainsi faits. (Elle entra dans la stalle de Maggie, la jument qu'elle avait choisie pour l'une des clientes.) Dans ce domaine, je suis du genre « Un jour après l'autre ».

— Et Connor ?

— Je ne l'ai jamais vu adopter une autre attitude dans aucune situation. Ça, c'est pour Caesar. Laisse-le là, je m'en occuperai plus tard. Ton élève t'attend.

— Dis-moi au moins si c'était romantique ?

— Tu es tellement fleur bleue, Iona ! Mais je peux te dire que ça l'était. Et c'était même inattendu, et très attendrissant. (Pendant un bref instant, Meara posa la joue contre la douce encolure de Maggie.) J'ai pensé, bon, une fois que tout sera clair, ça sera rapidement terminé. Mais… il a fait rayonner la chambre. Et moi avec.

— C'est beau. (Iona serra Meara dans ses bras.) Tout simplement beau. Ça me rend heureuse, moi aussi.

Iona guida Alastar, son beau hongre massif, déjà sellé et qui attendait devant sa stalle, vers l'arène. Elle sourit en entendant Meara se remettre à chanter.

— Elle est amoureuse, murmura Iona à son cheval en frottant son cou puissant. Seulement, elle ne le sait pas encore. (Quand Alastar la poussa du

bout du nez, elle rit.) Je sais, elle rayonne encore un peu. Je l’ai remarqué, moi aussi.

Meara fredonnait quand elle mena les chevaux au paddock, enroula les rênes autour de la clôture. Faisant demi-tour pour aller chercher le reste du matériel, elle vit Boyle approcher en guidant Rufus.

— Je te remercie. Comme Iona donne un cours dans le manège, je vais emmener le groupe faire le tour du paddock, et vérifier si chacun est aussi expérimenté qu’il l’affirme avant de partir en promenade.

Elle leva les yeux.

— C’est une belle journée, non ? C’est chouette qu’ils aient réservé une heure pleine.

— Et quelqu’un vient de faire une réservation pour quatre à midi. Ce mariage amène du monde.

— Je peux m’occuper d’eux aussi. (Elle avait suffisamment d’énergie pour chevaucher, nettoyer et soigner les chevaux toute la journée et la moitié de la nuit.) Je dois rattraper les heures que tu m’as si gentiment accordées hier.

— Nous ne nous devons rien ici, dit-il. Mais ça me rendrait service étant donné qu’Iona a deux cavaliers à dix heures et demie, que Mick donne un cours à onze heures, que Patti a pris sa matinée pour aller chez le dentiste et que Deborah a une réservation à treize heures. Toutefois, je peux m’occuper d’eux.

— Tu détestes t’occuper des promenades guidées, et moi, ça ne m’ennuie pas du tout.

Elle lui tapota la joue et il la fixa avec insistance.

— Tu es d’humeur guillerette, ce matin.

— Pourquoi serais-je de mauvaise humeur ? demanda-t-elle tandis que quatre personnes se dirigeaient vers les écuries. C’est une belle journée, ma

mère va partir quelque temps chez Maureen et il y a de fortes chances pour que ce soit permanent, et j'ai passé une merveilleuse nuit avec Connor.

— C'est bien que ta mère aille chez… Quoi ?

Devant l'air ahuri de Boyle, Meara refréna son envie de glousser.

— J'ai couché avec Connor hier soir, et aussi ce matin.

— Tu…

Sans terminer sa phrase, il enfonça les mains dans ses poches. Sa réaction était tellement typique qu'elle ne put s'empêcher de tapoter sa joue une nouvelle fois.

— J'imagine qu'il est aussi gai que moi ce matin, mais tu peux lui poser la question dès que l'occasion se présentera. Vous devez être les McKinnon, je pense ? lança Meara en allant rejoindre son groupe de la matinée, le sourire aux lèvres.

En peu de temps, elle remplit les formulaires et, tout en ignorant les regards insistants de Boyle, termina d'équiper son groupe qu'elle fit monter en selle.

— Je vois que vous n'êtes pas des débutants, dit-elle après qu'ils furent allés au pas puis au trot autour de l'enclos.

Elle leur ouvrit le portail, monta Queen Bee.

— Vous avez choisi une belle matinée, et il n'y a pas mieux que le cheval pour voir tout ce que vous allez voir. Comment se passe votre séjour à Ashford ? demanda-t-elle en bavardant aimablement alors qu'elle les menait à la sortie du centre équestre.

Elle répondit à leurs questions, les laissa discuter entre eux, tournant la tête de temps à autre pour vérifier qu'ils suivaient et leur faire savoir qu'elle restait disponible en cas de besoin.

C'était très plaisant, se dit-elle, de chevaucher dans les bois, sous ce ciel bleu, les parfums de la terre et de l'automne diffusés par une douce brise. Ces odeurs qui évoquaient Connor la firent sourire de plus belle.

Alors elle le vit, accompagnant un groupe en balade de découverte des rapaces. Il portait une veste de travail, mais pas de casquette, si bien que ses cheveux virevoltaient autour de son visage comme s'ils dansaient au rythme du vent. Il lui décocha un franc sourire tout en plaçant un leurre sur le gant de son client, sous le regard de l'épouse qui se préparait à le prendre en photo.

— Ils sont de votre famille ? demanda Meara à son groupe qui salua celui de Connor.

— Des cousins, du côté de nos maris. (La femme, Deirdre, vint se placer à la hauteur de Meara.) Nous avons envie d'essayer la découverte des rapaces, nous aussi.

— Bonne idée, je vous le conseille. C'est une magnifique expérience, ça vous fera de beaux souvenirs à partager à votre retour.

— Est-ce que tous les fauconniers ressemblent à celui-ci ?

— Oh, c'est Connor, il dirige l'école. Il est assez unique en son genre.

*J'ai couché avec lui avant le petit déjeuner*, ajouta-t-elle dans sa tête et elle lui rendit son grand sourire tout en poursuivant son chemin.

— Connor, répéta la femme tandis qu'elle laissait Meara la devancer. Jack, nous devrions réserver une sortie de découverte des rapaces.

Dans ces circonstances, Meara ne pouvait pas le lui reprocher.

Elle les mena le long de la rivière, appréciant leur compagnie et la balade. Elle les entraîna au cœur de la végétation, là où les ombres s'épaississaient, puis les fit ressortir sous le ciel bleu.

Alors qu'elle amorçait un demi-tour, elle remarqua le loup.

Juste une ombre parmi les ombres, les pattes plantées dans la brume. Autour de son cou, la pierre luisait comme un œil alors même que sa silhouette paraissait vaciller, comme s'il n'était pas plus consistant que de la buée.

Son cheval trembla sous elle.

— Tout doux, murmura-t-elle, sans quitter le loup des yeux, caressant l'encolure de Queen Bee. Reste calme, que les autres puissent te suivre. Tu es la reine, ne l'oublie pas.

Le loup faisait les cent pas, mais sans se rapprocher.

Le chant des oiseaux s'était tu dans les bois ; les écureuils ne sautaient plus de branche en branche.

Meara saisit le collier offert par Connor sous son pull-over et le tendit de façon que les pierres capturent la lumière.

Derrière elle, le groupe bavardait tranquillement, inconscient du danger.

Quand le loup montra les crocs, Meara porta la main au couteau qu'elle portait à la taille. Elle était prête à combattre s'il osait l'attaquer. À protéger les gens qu'elle guidait, les chevaux, elle-même.

Elle se battrait sans hésiter.

L'épervier fondit sur eux, surgissant du bleu du ciel, du vert des feuillages.

Meara eut à peine le temps de cligner les yeux que l'ombre du loup s'évanouit.

— Regardez, il y a un faucon ! s'écria Deirdre en pointant du doigt la branche sur laquelle était perché l'oiseau, les ailes repliées. Il est perdu ?

— Non, pas du tout. (Meara se calma, afficha un sourire en se tournant vers eux.) C'est Roibeard, l'épervier de Connor. Il s'amuse un peu avant de rentrer à la fauconnerie.

Elle reprit son collier dans sa main et quitta les bois au petit trot.

*OceanofPDF.com*

# 11

Dès qu’il put s’échapper, Connor se rendit aux écuries en voiture. Trop de gens présents pour parler, constata-t-il rapidement, mais puisque Meara bavardait avec le groupe qu’elle venait de raccompagner, il savait au moins où elle était et ce qu’elle faisait.

Il trouva Boyle dans les stalles, qui brossait Caesar.

— La journée est chargée, dit Boyle. Ce mariage nous fait travailler au maximum de nos capacités.

— Pareil pour nous. Nos deux dernières sorties de découverte des rapaces de la journée sont en cours.

— Nous avons deux groupes en balade, nous aussi, mais Meara ne devrait plus tarder.

— Elle vient de rentrer. (D’un air distrait, Connor caressa la robe du gros hongre que Boyle soignait.) Tu peux la laisser partir, ou tu as encore besoin d’elle aujourd’hui ?

— Il nous reste à distribuer la nourriture et Iona donne une leçon aux grandes écuries.

— Alors tu peux la libérer ? Je vais filer à la fauconnerie pour boucler ma journée. Fin est avec Iona ?

— Il est là, si c’est ta question, et se prépare à la conduire chez toi dès qu’ils auront terminé. (Quelque chose dans la voix de Connor fit poser sa brosse à Boyle.) Il y a un souci ? Que se passe-t-il ?

— Cabhan. Il était dans les bois aujourd'hui. Il épiait Meara pendant sa balade guidée. Et moi aussi, un peu. Il ne s'est rien passé de plus, expliqua Connor quand Boyle se mit à jurer. Et il n'était pas tout à fait présent, physiquement.

— Il était là ou il n'était pas là ? demanda Boyle.

— Il était là, mais sous la forme d'une ombre. C'est nouveau, et nous devons en discuter ce soir quand nous serons tous réunis. Mais je serais plus tranquille si tu restais avec elle jusqu'à mon retour.

— Je vais la garder avec moi. (Boyle prit son téléphone.) Et assure-toi que Fin reste auprès d'Iona. Et Branna ?

— Roibeard la surveille, et Merlin est avec lui. Mais j'aurai le cœur plus léger quand nous serons tous les six réunis chez moi.

Il lui fallut près d'une heure pour installer les oiseaux en prévision de la nuit et régler quelques papiers administratifs que Kyra avait posés sur son bureau dans ce but. Il prit le temps de renforcer la protection autour de l'école. Cabhan avait déjà pénétré dans les écuries une fois, et il était probable qu'il tente encore d'approcher des rapaces.

Le temps qu'il finisse tout ce qu'il avait à faire, qu'il verrouille toutes les portes, le soleil se couchait. *Les jours raccourcissent*, se dit-il en prenant le temps d'ouvrir ses sens. Il ne perçut aucune menace, aucun observateur. Il entra en contact avec Roibeard, rejoignit en pensée l'épervier – et vit clairement les écuries, les bois, le cottage, le paysage paisible à travers les yeux de l'oiseau.

Il vit Mick, trapu au possible, monter dans sa camionnette, passer le bras par la vitre ouverte pour saluer Patti qui enfourchait sa bicyclette.

Et là se déployaient à ses pieds la grande maison en pierre de Fin, les champs et les paddocks. Iona s'élança pour effectuer un saut sur Alastar.

Un bref vol plané, une montée en flèche en épousant le vent et, en dessous, Branna cueillant des herbes aromatiques dans le jardinet de la

cuisine. Elle se redressa, leva les yeux vers le ciel et il eut l'impression qu'elle le regardait droit dans les yeux.

Elle sourit, salua d'un signe de la main avant de rentrer dans la cuisine avec ses plantes.

*Tout va bien*, constata Connor, et malgré la pointe de regret qui ne manquait jamais d'accompagner son retour sur terre, il revint pleinement. Rassuré, il monta dans sa camionnette.

Approchant du centre équestre, il ressentit une onde de chaleur réchauffer son sang lorsqu'il aperçut Meara qui sortait de la bâtisse en compagnie de Boyle. Quelle beauté, se dit-il, d'un genre truculent, même en veste et pantalon de travail, chaussée de bottes qui avaient dû parcourir des centaines de kilomètres, sur la terre ferme comme à cheval.

Plus tard, il aurait le plaisir de lui enlever ses bottes usées, son pantalon d'équitation. De dénouer sa grosse tresse pour se noyer dans ses boucles brunes.

— Boyle, tu veux que je te dépose ? cria-t-il par la vitre ouverte.

— Merci, mais ça va aller. Je te rejoins là-bas.

Se penchant en travers des sièges, il ouvrit la portière à Meara.

Elle entra d'un bond, apportant avec elle l'odeur des chevaux, des céréales et du savon.

— La vache, j'ai l'impression d'avoir abattu une journée et demie de travail en une seule. La fête des McKinnon ne nous laisse pas une seconde de répit. Nous avons des groupes d'invités qui vont s'enchaîner jusqu'à deux heures, demain, alors que le mariage est prévu à cinq heures, à ce qu'on m'a dit.

— C'est pareil pour nous.

Comme elle n'esquissait aucun geste tendre, il plaça la main derrière sa tête et l'attira vers lui pour l'embrasser.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir. (Elle retroussa les lèvres.) Je me demandais si tu ne serais pas mal à l'aise, après y avoir réfléchi toute la journée.

— Pas eu vraiment le temps de réfléchir, mais je suis plutôt à l'aise.

Le véhicule s'éloigna du centre équestre, suivi par celui de Boyle.

— Tu as remarqué le loup ? demanda-t-il.

— Oui, je l'ai vu. Boyle n'a pas pu me dire grand-chose, avec tout ce monde que nous avons eu jusqu'à ton arrivée, mais il m'a dit que tu l'avais vu toi aussi. Mais comme pour moi, c'était plutôt une ombre.

Elle pivota vers lui, les sourcils froncés.

— En même temps, ce n'était pas exactement une ombre puisqu'il montrait les crocs, je les ai distingués très nettement, et la pierre rouge aussi. As-tu envoyé Roibeard ?

— Je n'en ai pas eu besoin, il est allé te rejoindre sans que je lui demande. Mais à travers lui, j'ai su que le loup ne t'avait suivie que pendant une minute ou deux.

— Assez longtemps pour que les chevaux sentent sa présence. Ce que je redoutais le plus, pour être honnête, c'était qu'ils ne prennent peur. C'était possible mais par chance, c'était un groupe de bons cavaliers. Et eux ? Ils n'ont rien vu ni senti.

— Je me suis interrogé sur ce point. Pourquoi et comment c'est possible. J'aimerais avoir l'avis de Branna, de Fin et d'Iona sur le sujet. Et j'aimerais te demander de rester au cottage cette nuit.

— Je n'ai pas pris mes affaires.

— Tu as ce qu'il te faut au cottage, assez pour cette nuit. Disons que c'est chacun son tour. Reste à la maison cette nuit, Meara. Partage mon lit.

— Tu veux que je reste pour partager ton lit, ou parce que tu as peur de me laisser seule ?

— Les deux, d'une certaine façon, mais si tu ne dors pas à la maison, c'est moi qui irai dormir dans ton lit.

— Excellente réponse, dit-elle. Ça me va très bien. Je passerai donc la nuit chez toi.

Il lui prit la main, se pencha vers elle après avoir garé la camionnette devant le cottage. Leur baiser l'émut par anticipation.

La camionnette vibra comme s'il y avait un séisme, secouée par le loup qui bondit sur le capot. Il grogna férocement, ses yeux et la pierre étincelant d'une même lueur rouge, puis hurlant à la mort comme pour chanter sa victoire, il sauta à terre et disparut.

— Mon Dieu ! dit Meara dans un souffle tandis que Connor descendait précipitamment de la camionnette. Attends, ne bouge pas. Il n'est peut-être pas loin.

Elle tira sur sa poignée, donna un coup d'épaule dans sa portière qui continuait à lui résister.

— Bon sang, Connor, laisse-moi sortir !

Il lui accorda à peine un regard, accueillant Roibeard qui vint se poser en douceur sur son épaule.

En cet instant, dans ce bref coup d'œil, elle eut l'impression d'être face à un étranger, un inconnu débordant de puissance et de rage. Un flot de lumière tourbillonna autour de lui tel un courant qui enverrait des décharges à quiconque le toucherait.

Elle le connaissait depuis l'enfance, se dit-elle en emplissant ses poumons d'air, mais elle ne l'avait jamais réellement vu avant ce moment, toute la force et la fureur de ce qui coulait dans ses veines le révélant pleinement.

Branna sortit de la maison en trombe, Kathel sur ses talons. Ses cheveux, d'un noir corbeau, volaient dans son dos. Elle portait une épée courte dans une main, une boule de feu bleu se formant dans l'autre.

Meara vit leurs regards se rencontrer, leurs yeux se fixer longuement. Pendant cet échange, elle perçut un lien qu'elle ne partagerait jamais avec personne, qu'elle ne connaîtrait jamais vraiment. Ils n'étaient pas seulement

unis par le pouvoir et la magie, mais par un sang, un dessein et un savoir communs.

Puis elle vit leurs profondes affinités, encore plus vastes que l'amour fraternel.

Avant qu'elle n'ait totalement repris son souffle, la voiture racée de Fin déboula derrière eux. Lui et Iona en surgirent. Ainsi, ils étaient tous les quatre présents, unis, formant un cercle d'où la lumière ondoyait et se propageait au point de lui piquer les yeux.

Quand elle finit par s'éteindre, ils redevinrent ses amis, son amant, se tenant devant la jolie maison et son flamboiement de fleurs.

Cette fois, quand elle donna un coup d'épaule dans la porte, celle-ci s'ouvrit – et elle descendit aussitôt.

Elle alla droit vers Connor, le poussa assez rudement pour le faire reculer d'un pas.

— Ne m'enferme plus jamais. Je refuse d'être mise à l'écart ou rangée au placard comme si j'étais bonne à rien !

— Je suis désolé. Je n'ai pas réfléchi. J'ai eu tort d'agir ainsi et je m'en excuse.

— Tu n'as aucun droit sur moi, pas même celui de me tenir à l'écart.

— Moi non plus, dit Boyle qui, dans une colère noire, lui emboîta le pas. Tu peux t'estimer heureux que je ne te casse pas la figure.

— Reconnaissant, je le suis, autant que je suis désolé.

Meara remarqua alors qu'Alastar était venu – il avait dû pratiquement voler depuis le centre équestre. Il y avait donc le cheval, l'épervier et le chien ; la trinité des Ténébreux ; et le sang de Cabhan, avec son propre oiseau posé sur la branche d'un arbre proche, à côté de Roibeard.

Et puis elle-même et Boyle.

— Nous sommes un cercle, ou pas ? dit-elle.

— Oui. (Connor lui prit les mains, resserra son emprise sitôt qu'elle chercha à les libérer.) Nous sommes un cercle. J'ai eu tort. J'ai cédé à la

fureur, et c’était très mal de ma part, ça aussi. Imprudent, qui plus est. Je vous ai empêchés d’intervenir, tous les deux, et c’est vous manquer de respect. J’insiste, j’en suis profondément désolé.

— Bon, très bien, céda Boyle en lui tirant les cheveux. Seigneur, je meurs d’envie de boire une bière !

— Entre, lui dit Branna en considérant les autres du regard. Allez vous servir ce que vous voulez à boire. J’aimerais parler seule à seule avec Meara. Seule à seule, répéta-t-elle en voyant que Connor ne lâchait pas les mains de Meara. Va prendre une bière et le vin que Fin a peut-être apporté.

— J’en ai apporté.

Fin alla chercher trois bouteilles dans sa voiture.

— Allez, viens, Connor. Un verre nous fera du bien après la journée que nous avons tous eue.

— Bon, d’accord.

À contrecœur, Connor lâcha les mains de Meara et suivit ses amis à l’intérieur.

— J’ai toutes les raisons d’être en rogne, commença Meara alors que Branna lui prenait les mains à son tour.

— Tout à fait, tu en as le droit, mais tu ne dois pas en vouloir à Connor uniquement. Je dois te dire que dès que j’ai mis le pied dehors, j’ai compris ce qu’il avait fait, et ça m’a soulagée. Je suis désolée, mais ce n’est pas entièrement sa faute.

Stupéfaite, blessée au plus profond, Meara regardait fixement Branna.

— Tu crois que parce que Boyle et moi n’avons pas vos dons, que nous ne sommes pas ce que vous êtes, nous ne pouvons pas nous battre à vos côtés ?

— Je ne pense rien de tel, et Connor non plus. Ni Iona, et j’imagine qu’elle va faire la même confession à Boyle.

Branna expira d’une façon qui laissait deviner ses regrets.

— Tout est allé très vite, Meara, et si quelqu'un a fait preuve de faiblesse, c'est nous et pas vous. Vous avez combattu avec nous pendant le solstice, et je n'ose pas penser à ce qui serait arrivé sans toi, ou sans Boyle. Mais sur le moment, prise par l'urgence, je me suis dit qu'au moins vous étiez en sécurité. J'ai été faible, ça n'arrivera plus.

— Je suis toujours aussi furieuse.

— Je ne peux pas te le reprocher. Mais entre, nous allons prendre un verre de vin et en discuter plus longuement.

— Il n'y avait nulle faiblesse entre vous quatre, dit Meara, qui se dirigea toutefois vers la porte d'entrée. Le pouvoir qui se dégageait de vous tous était aveuglant. Et Connor seul, avant ton arrivée… Je l'ai vu le soir du solstice, mais c'était une image floue chargée de peur, d'action et de violence mêlées. Je ne l'avais jamais vu comme là. Seul, avec l'épervier perché sur son épaule, si fortement lui-même, si… *rayonnant,* c'est le mot juste, je crois, bien qu'il me paraisse trop faible. Je me suis dit que si je posais la main sur lui, je me brûlerais.

— Il n'a pas la colère facile, notre Connor, comme tu le sais. Par contre, quand ça monte en lui, c'est violent… mais jamais brutal.

Avant de refermer la porte derrière elle, Branna lança un dernier regard vers les bois, s'attarda sur la route, les massifs colorés de fleurs tout autour du cottage. Elle rejoignit Meara dans la cuisine où les bouteilles de vin étaient débouchées, et l'odeur de la sauce onctueuse et riche qu'elle avait passé une bonne partie de la journée à préparer embaumait l'air.

— C'est bientôt prêt, annonça-t-elle en acceptant le verre de vin de Fin. Alors si vous voulez vous rendre utiles, vous pouvez mettre la table.

— Ça sent délicieusement bon, dit Iona.

— Justement parce que c'est délicieux. Nous parlerons de tout ça pendant le repas. Connor, prends le pain qui est enroulé dans le torchon.

Il alla le chercher, le posa sur la table et se tourna vers Meara.

— Suis-je pardonné ?

— Je n’en suis pas encore là. Mais j’y viens tout doucement.

— Je m’en réjouis.

Branna servit le bœuf bourguignon dans un long plat, la viande de bœuf aromatisée et les légumes accompagnés de leur sauce brune, le tout entouré de pommes de terre nouvelles rôties et décoré de brins de romarin.

— C’est un véritable festin, s’émerveilla Iona. Ça a dû te prendre des heures.

— Effectivement, et d’ailleurs, il est interdit de s’empiffrer sans déguster. (Branna servit chacun dans ses jolies assiettes creuses avant de s’installer.) Alors, vous avez tous eu une journée difficile. (Elle déplia sa serviette sur ses genoux avant de prendre la première bouchée de bœuf bourguignon de la tablée.) Meara, à toi de commencer.

— Eh bien, je pense que nous savons tous où nous étions ce matin, mais nous n’avons pas eu l’occasion d’en parler au cours de la journée. J’ai guidé un groupe de quatre, et en fait, nous sommes passés à cheval devant Connor, qui s’occupait aussi d’une sortie. Je les ai emmenés sur le plus long parcours, et, comme ils étaient tous bons cavaliers, je les ai même laissés aller au trot de temps à autre. C’est au moment où nous avons fait demi-tour, quand nous sommes passés par les bois et le sentier étroit, que j’ai vu le loup entre les arbres, qui observait, nous suivait. Mais…

Elle chercha les mots justes.

— Il était comme les ombres qui apparaissent à cet endroit, quand le soleil forme des taches en dardant à travers les feuillages. Plus distinct que ça, mais pas non plus une forme définie. J’avais l’impression de voir à travers lui, même si ce n’était pas le cas. Les chevaux l’ont vu ou senti, je ne saurais le dire, mais derrière moi, les clients n’ont rien perçu. Ils ont continué à discuter, et même à rire. Ça a duré une minute à peine, et Roibeard est apparu dans le ciel. Le loup, son image s’est estompée plutôt qu’il ne s’est enfui.

— Une projection, suggéra Fin.

— Pas d’un genre classique. (Tout en mangeant, Connor fit non de la tête.) Je l’ai vu moi aussi. Il ressemblait plus à un spectre. J’avais la sensation qu’il n’était pas vraiment là. Ce n’en était pas une présence d’une forme consistante et réelle, mais il n’en était pas moins puissant.

— C’est nouveau, réfléchit Fin. Il évolue entre deux dimensions, ou il passe de l’une de l’autre, comme il le fait avec le temps aux abords de la chaumière de Sorcha.

— Ça jaillit de lui tout de même. Quand on fixe sa pierre, la source de son pouvoir, on sent le flux et le reflux.

Meara chercha confirmation auprès de Connor.

— C’est exact mais comme pour tout art, le pouvoir grandit à mesure qu’on aiguise ses compétences.

— Les McKinnon, les gens que j’ai guidés en balade, insista Meara, ils n’ont rien vu.

— Pour eux, ce n’était qu’une ombre, dit Fin. Rien de plus.

— Un sortilège fantôme. (Branna réfléchit à cette idée.) J’ai trouvé une ou deux allusions dans le livre de Sorcha qui pourraient nous être utiles.

— Et tu as aussi trouvé la recette de ce plat dans son livre ? demanda Fin sans cesser de manger. C’est magique. Un jour, j’ai commandé le même plat dans un grand restaurant parisien et ce n’était pas aussi bon.

— Le résultat est assez réussi.

— C’est succulent, dit Boyle.

— Exact, dit Branna en riant. Ça prend une éternité pour obtenir cette sauce délicate. Je ne recommencerais pas tous les jours. Mais aujourd’hui, ça m’a donné le temps de me creuser la cervelle. Il poursuit Meara comme Iona auparavant. Il prend la température, pourrait-on dire. Et s’il a choisi Meara, c’est, je pense, parce qu’à long terme, c’est Connor qu’il compte renverser.

— Il s’en est d’abord pris au garçon. (Fin sirota son vin tout en réfléchissant.) Un jeune garçon, une cible facile, il a dû se dire. Mais

ensemble, le garçon et Connor l'ont blessé et repoussé. Il a dû être… déçu.

— Alors il cherche à se venger, continua Boyle. Il y a pris goût quand il s'est mesuré à Connor. Mais ça n'est pas allé plus loin. Ensuite, il a jeté son dévolu sur Meara.

— Après qu'elle et Connor se sont enflammés dans la camionnette, fit remarquer Iona. Le pouvoir d'un baiser.

— Oh, par pitié ! grommela Meara.

— Mais c'est assez juste. (Sous la table, Connor fit courir ses doigts le long de la jambe de Meara.) Et voyant les choses évoluer comme elles ont évolué, il est revenu. Par le biais d'un sortilège fantôme.

— Pourrait-il nuire sous cette forme qui n'en est pas une ? s'interrogea Meara.

— Je pense, oui. C'est un équilibre délicat, à ce que j'en sais, précisa Branna. Et l'illusionniste qui crée le sortilège doit être capable de changer de place sans briser ce fragile équilibre.

— S'il arrive à faire ça, pourquoi ne s'en est-il pas pris à moi aujourd'hui ? J'avais un couteau et je ne suis pas faible, mais il aurait eu le dessus, à mon avis.

— Il veut t'énerver plus qu'il n'a envie de te faire du mal, lui dit Fin. Te blesser lui procure de la satisfaction, bien entendu, puisque faire le mal le nourrit. Mais à ses yeux, tu as plus de valeur dans un autre domaine.

— Il te désire, déclara Connor en n'exprimant qu'un soupçon de la rage bouillonnante qu'elle avait vue déborder, parce que je te désire. Il a l'intention de te séduire en t'ensorcelant ou en te bouleversant suffisamment pour que tu cesses de lutter, pour que tu supplies…

Ses yeux étincelèrent tels des soleils noirs.

— Rien de tel n'arrivera jamais.

— Nous ne pouvons pas le sous-estimer, rétorqua sèchement Connor. C'est ce qu'il recherche dans le but de t'anéantir. Et t'anéantir de cette façon nous nuirait à tous. Il a compris quels liens nous unissent, mais il voit

ça comme une obligation qui entretient notre pouvoir – rien de plus. En te ravissant, il briserait le cercle. Tu peux te réjouir qu'il ne comprenne pas que ce n'est pas une question d'obligation ou de pouvoir, mais que nous sommes liés par l'amour et la loyauté. S'il comprenait ça, la force de ce lien, il te traquerait sans relâche.

— Tu lui as tapé dans l'œil, résuma Fin à sa façon. Et il a une bonne compréhension du sexe, même s'il n'en perçoit pas les vrais plaisirs ou la profondeur. Pour lui, c'est une autre forme de pouvoir et il éprouve un certain désir envers l'acte lui-même.

— Alors ces deux derniers jours, il m'a joué une sorte de parade amoureuse ?

— Plus ou moins, dit Branna à Meara. Sorcha a longuement écrit sur les nombreuses semaines pendant lesquelles il a cherché à la séduire, à la soudoyer, à la menacer, à l'épuiser mentalement et spirituellement. Il voulait s'approprier son pouvoir, c'est indéniable, mais il désirait aussi son corps – et il souhaitait avoir un enfant d'elle, je crois.

— Plutôt me trancher la gorge que de le laisser me violer.

— Ne dis pas ça ! s'écria Connor dans un éclat de colère. Ne redis plus jamais une chose pareille !

— Jamais, répéta calmement Iona avant que Meara n'ait pu répliquer. Connor a raison. Ne dis pas ça. Nous te protégerons. Nous sommes un cercle, et nous nous protégeons les uns les autres. Tu te protégeras toi aussi, mais tu dois avoir confiance en nous.

— J'aimerais dire quelque chose. (Avant de poursuivre, Boyle se resservit du bœuf bourguignon.) Tous les quatre, vous ne comprenez pas vraiment ce que c'est pour Meara et moi. Nous avons nos poings, notre tête, une lame, l'instinct, la stratégie. Mais ce sont des atouts ordinaires. Je ne cherche pas à appuyer là où ça fait mal, mais si vous nous mettez à l'écart par la pensée, si vous nous écartez du jeu, le fait est qu'il ne nous reste plus que ces atouts ordinaires.

— Boyle, tu dois savoir…

Fin interrompit Iona en lui effleurant le bras.

— J'aimerais répondre à cela, en tant que membre extérieur. J'aimerais revenir en arrière, insista-t-il face à l'air attristé d'Iona. Nous n'appartenons pas à la trinité, mais nous l'accompagnons. On peut parler d'un équilibre délicat. Ce que nous apportons au cercle est aussi vital que cet équilibre. Il peut arriver aux membres de la trinité – ou à ceux qui la soutiennent – de voir les choses autrement, mais les choses sont ce qu'elles sont, et nous devons nous en souvenir et le respecter.

— Tu manges à ma table, déclara Branna d'une voix posée. La nourriture que j'ai cuisinée. Je te manifeste du respect.

— C'est vrai, et je t'en suis reconnaissant. Mais le moment est venu pour toi d'ouvrir à nouveau la porte, Branna, et de me permettre de travailler avec toi sans que j'aie besoin de la forcer. C'est de Meara que nous parlons, et tout cela pèse dans la balance.

Branna serra les doigts autour du pied de son verre, puis les détendit.

— Tu as raison, je m'excuse. Je constate qu'il nous a perturbés. C'est une victoire pour lui, et cela doit se terminer sans tarder.

— Nous ne pouvons pas comprendre ce que c'est que d'être différent de nous. Toutefois, Iona en est capable, je pense, continua Connor, étant donné qu'elle a été si longtemps privée de ce qu'elle était, de ce qu'elle avait. Mais je crois que toi – et toi aussi, Fin –, vous ne comprenez pas que pour Branna et pour moi, sachant que vous êtes avec nous, tandis que pour Fin, retourner à Paris et vers son restaurant chic serait plus facile, pour toi, Meara, et pour toi, Boyle, qui n'avez pas de pouvoir mais qui êtes avec nous, c'est de loin plus courageux que de poursuivre cette tâche, comme Branna, moi et désormais Iona, nous devons le faire. Pour nous, c'est un devoir mais pour vous trois, c'est un choix. Nous ne l'oublions pas. Ne va pas croire que nous puissions l'oublier.

— Nous ne sommes pas en quête de reconnaissance, se défendit Boyle.

— Vous l’avez pourtant, que tu le veuilles ou non. Et notre admiration aussi, même s’il y a eu des moments, et il y en aura d’autres, où nous ne le montrons pas.

Branna se leva pour aller chercher une autre bouteille de vin et remplit les verres de la tablée.

— Mais enfin, tu crois que j’ai passé des heures à cuisiner un repas comme celui-ci pour moi-même ? Seule, je me contente d’un sandwich au bacon. Alors arrêtons tous de nous apitoyer sur notre sort, ou d’être désolés pour les autres. Soyons tout simplement nous-mêmes.

Comme à point nommé, Meara se servit du bœuf bourguignon.

— C’est absolument délicieux, Branna.

— Ça, c’est sûr, et à moins que vous ne vouliez dîner d’un simple sandwich au bacon la prochaine fois que vous viendrez, ne parlons plus de ça. Alors, à votre avis, pourquoi Cabhan a-t-il bondi sur le capot de la camionnette de Connor ?

— Au risque de pencher du côté des sandwichs au bacon – qui sont plutôt bons –, je dirais que répondre à ça nous ramène à l’autre sujet, dit Fin.

— Réponds à ma question. (Branna agita la main devant elle.) Ensuite, je déciderai si je te donne à manger la prochaine fois.

— Pour voir ce qui allait se passer. Il était sous une forme pleinement incarnée.

— C’est exact, confirma Meara. Tout en muscles, en os et en sang.

— Mais il a été véloce. Il a surgi de nulle part. Connor n’a rien vu venir, tout comme moi, alors que nous n’étions pas très loin de vous. Et d’un bond, il s’est enfui vers l’endroit secret où il attend son heure. Mais pendant ce bref laps de temps, qu’a-t-il appris ?

— Je ne te suis pas, dit Boyle.

— Qu’a-t-il vu Connor faire ? Sortir de la camionnette pour l’affronter seul – volontairement seul puisqu’il vous a enfermés, toi et Meara, à

l’intérieur. Par mesure de protection. Et il a vu Branna surgir en courant – armée, mais seule elle aussi – pour aider son frère.

— Aussi Iona et toi, précisa Meara.

— Il était déjà parti quand je vous ai rejoints, quand nous avons formé le cercle. Il nous épiait ? (Fin haussa les épaules.) Je ne peux rien affirmer, mais je ne sentais pas sa présence.

— Moi non plus, dit Connor pour répondre à son regard interrogateur.

— Il a donc pu constater que l’instinct a tout de suite poussé Connor à protéger… sa femme. Le terme n’est pas trop fort, ne fais pas la moue, dit Fin à Meara qui s’apprêtait à protester. Sa femme, son ami. Chasser le danger et protéger. L’instinct pousse Branna à s’allier à Connor, comme il a tendance à la soutenir. Mais elle protège aussi, puisqu’elle n’a rien fait pour libérer Meara ou Boyle, même si cela nous aurait permis d’être plus nombreux.

— C’était une erreur de ma part, et j’ai déjà présenté mes excuses à Meara. Je te présente aussi mes excuses, Boyle.

— Nous en avons déjà parlé, c’est oublié.

— Lui n’oubliera pas. (Iona survola la tablée du regard alors qu’elle comprenait mieux.) Et il va se servir de ce qu’il sait, ou il essaiera, pour avancer d’une façon ou d’une autre.

— Alors nous devons trouver le moyen d’utiliser ce qu’il sait, ou ce que nous pensons qu’il sait, contre lui. (Se réjouissant à cette idée, Meara sourit largement.) Comment pouvons-nous nous servir de moi pour le piéger ?

— Nous n’allons pas faire ça, affirma Connor d’un ton sans appel. Nous avons déjà essayé avec Iona, et ça n’a pas marché. Nous avons même failli la perdre et lui, la rafler.

— Quand on ne réussit pas du premier coup…

— On oublie, et on tente une autre approche, termina Connor.

— C’est mon choix. Rappelle-toi tes propres mots. Je t’ai demandé, dit-elle à Fin, s’il était possible de se servir de moi pour l’appâter ?

— Je ne sais pas – et ce n’est pas par crainte de m’opposer à Connor ou à Branna. Seulement, nous devons nous poser et retourner la question dans tous les sens. Je ne suis pas plus séduit que Connor par l’idée de prendre autant de risques qu’avec Iona, le soir du solstice.

— Je ne peux pas te le reprocher.

— Nous allons y réfléchir. Au bout du compte, il est essentiel que nous tombions tous d’accord. (Il consulta Connor du regard, qui accepta d’un signe de tête.) Ensuite, nous y travaillerons, en utilisant nos informations, en peaufinant ce que nous avons, puisque nous étions près du but.

Il regarda Branna.

— Nous étions près du but, comme Sorcha avec son poison. Mais les deux méthodes ont échoué au final. Je n’arrive pas à mettre le doigt sur ce qui manque – et oui, nous devrions travailler ensemble. Tu es habile avec les potions et les sortilèges. Nous avons jusqu’à Samhain.

— Pourquoi Samhain ? demanda Connor.

— C’est le début de l’hiver, et presque le début de l’année pour nous, les Celtes. J’y ai réfléchi en préparant le repas. Nous avons cru que le jour le plus long serait bénéfique, alors que la lumière l’emporte sur la nuit, mais c’était une erreur. C’est peut-être là que nous avons fait fausse route. Samhain, parce que nous avons besoin de temps – mais comme il s’attaque si ouvertement à l’un de nous, nous ne pouvons pas en prendre trop.

— La nuit où le Voile est plus fin, dit Connor. Et où l’on raconte que l’on peut aller d’un royaume à un autre sans mot de passe. C’est peut-être la solution, l’un des points que nous avons ratés. Il peut changer de monde aussi facilement que l’on traverse cette pièce. Ce soir-là, il est possible que nous puissions faire de même sans avoir besoin de commencer par chercher où et quand.

— La nuit où les morts cherchent à profiter de la chaleur du feu de Samhain, ajouta Fin, et à se réconforter auprès de ceux avec lesquels ils partagent le même sang.

— Les morts… les fantômes, maintenant ? s’interrogea Meara. La sorcellerie ne va plus suffire.

— Sorcha, dit simplement Branna.

— Ah, tu penses qu’elle viendrait, pour ajouter son pouvoir aux nôtres ? Sorcha, et aussi la toute première trinité ?

— C’est dans ce sens que je vais réfléchir et travailler. Si nous sommes tous d’accord.

— L’idée me plaît. (Boyle leva son verre en regardant Branna.) Le soir de Halloween ce sera.

— Si nous parvenons à le maintenir à distance aussi longtemps et à en apprendre suffisamment, précisa Branna.

— Nous le pouvons. Et c’est ce que nous ferons, déclara Connor avec détermination. J’ai toujours eu un faible pour Samhain et pas seulement pour les friandises. Un jour, j’ai eu une conversation enrichissante sur Samhain avec mon arrière-grand-mère.

— Qui était morte à ce moment-là, j’imagine.

Il adressa un clin d’œil à Meara.

— Morte des années avant ma naissance. Quand le Voile s’affine, j’arrive à voir au travers plus facilement qu’à d’autres moments. Et puisque nous pensons tous qu’il me teste, moi en particulier, c’est peut-être que je suis l’appât que nous recherchons. Tu y as pensé, Fin.

— Ça m’a traversé l’esprit. Nous allons y réfléchir longuement et travailler scrupuleusement. Je peux t’accorder tout le temps nécessaire, Branna. Quand tu veux.

— Pas de randonnées en vue ? demanda-t-elle d’un ton léger.

— Rien qui ne puisse être reporté. Je resterai ici jusqu’à ce que ce soit terminé.

— Et ensuite ?

Il la regarda, observa un long silence.

— Ensuite, nous verrons bien.

— Il n’a fait que nous renforcer. (Iona prit la main de Boyle.) Dans toutes les familles, il y a des disputes, des erreurs. Mais elles peuvent en ressortir plus fortes.

— Aux bisbilles et aux coups foireux !

Connor leva son verre, les autres l’imitèrent et dans un tintement musical, ils trinquèrent à leur pacte.

*OceanofPDF.com*

# 12

Il était conscient de rêver. Dans son esprit, il se voyait, lové au chaud et nu dans le lit de Meara, et, s'il s'abandonnait, il sentait les battements lents et réguliers de son cœur contre le sien.

*En sécurité et au chaud dans le lit*, pensa-t-il.

Mais alors qu'il parcourait les bois, le froid imprégnait la nuit, et les nuages qui planaient avec la lune aux trois quarts pleine amplifiaient les ténèbres.

— Que cherchons-nous ? demanda Meara.

— Je ne le saurai pas avant de l'avoir trouvé. Tu ne devrais pas être là. (Il s'arrêta pour prendre son visage en coupe.) Reste au lit, dors tranquille.

— Tu ne vas pas m'enfermer ni me tenir à l'écart. (D'un geste ferme, elle saisit ses poignets.) Tu m'en as fait la promesse. Et c'est autant mon rêve que le tien.

Il pouvait la renvoyer dans le lit, dans des rêves qui lui feraient tout oublier. Mais cela reviendrait à lui mentir.

— Alors reste tout près de moi. Je ne connais pas cet endroit.

— Nous ne sommes pas chez nous.

— Non.

Meara souleva son épée de telle façon que la lueur de la lune se refléta sur la lame.

— Tu m'as donné l'épée ou c'est moi qui l'ai apportée ?

— Ça aussi, je l’ignore. (Un reflet miroita sur sa peau, aiguisa ses sens.) Il y a quelque chose dans l’air.

— De la fumée.

— Oui, et autre chose.

Il leva la main, une boule de lumière en son centre. Elle leur servit de torche, dispersant l’obscurité afin de les aider à distinguer leur chemin.

Un cerf surgit sur le sentier grossier, ses bois telle une couronne d’argent, sa robe brillant comme de l’or. Il resta immobile un moment, figé comme une statue, comme s’il leur offrait l’occasion d’admirer sa beauté, puis il fit demi-tour et s’éloigna d’un pas royal pour s’enfoncer dans les tourbillons brumeux.

— Allons-nous suivre le cerf ? demanda Meara. Comme dans les chansons et les contes ?

— Suivons-le.

Mais Connor n’éteignit pas la source lumineuse. Les arbres s’épaissirent, et l’odeur de végétation, de terre et de fumée s’affirma tandis que le cervidé cheminait tranquillement, avec grâce.

— Ça t’arrive souvent ? De faire ce genre de rêve ?

— Pas souvent, mais ce n’est pas le premier – bien que ce soit le premier où j’ai de la compagnie. Là, tu la vois ? Une lumière droit devant.

— À peine, mais oui. Ça pourrait être un piège ? Le sens-tu, Connor ? Est-il là avec nous ?

— Il y a beaucoup de magie dans l’air.

C’était si présent qu’il s’étonna qu’elle ne la sente pas.

— Le noir et le blanc, l’obscurité et la clarté. Ils battent comme un pouls.

— Et ça me donne la chair de poule.

Ainsi, elle la sentait.

— Tu ne rebrousses pas chemin ?

— Non, je ne rebrousse pas chemin.

Mais elle resta tout près de lui pendant qu'ils suivaient le cerf en direction de la lumière.

Connor se projeta en avant, pour risquer un regard. Et il distingua la forme, puis le visage dans la faible lumière.

— C'est Eamon.

— Le garçon ? Le fils de Sorcha ? Nous sommes des siècles en arrière.

— On dirait bien. Il est plus âgé, mais encore un enfant, qui a grandi.

Alors Connor retourna près de la lumière, cette fois en parlant d'esprit à esprit. *C'est Connor des O'Dwyer qui vient. Ton sang, ton ami.*

Il sentit le garçon se détendre – légèrement. *Viens donc, sois le bienvenu. Mais tu n'es pas seul.*

*Je suis venu avec mon amie, et la tienne aussi.*

Le cerf disparaissait dans la nuit à mesure que les lumières émergeaient. Connor vit la maisonnette, un petit appentis pour les chevaux, un jardin bien tenu d'herbes aromatiques et de plantes médicinales.

Ils avaient refait leur vie ici, se dit-il, les trois enfants de Sorcha. Une bonne vie.

— Sois le bienvenu, répéta Eamon, et il écarta la torche pour saisir la main de Connor. Vous aussi, dit-il à Meara. Je ne pensais pas vous revoir un jour.

— Me revoir ?

Le garçon la regarda de plus près, de toute l'intensité de ses yeux du même bleu que la pierre formant l'œil-de-faucon qu'il portait autour du cou.

— Tu n'es pas Aine ?

— La déesse ? demanda Meara en riant. Non, pas du tout.

— Pas la déesse, mais la Gitane du même nom. Vous lui ressemblez beaucoup mais je vois que vous n'êtes pas elle.

— C'est Meara, mon amie, et la tienne. Elle fait partie de notre cercle. Dis-moi, cousin, pour toi, à combien de temps remonte notre dernière

rencontre ?

— À trois années. Mais je savais que je te reverrais un jour. La Gitane me l'a dit, et j'ai vu qu'elle avait le don. Elle est venue faire commerce par un matin de printemps et m'a dit que la magie et les présages l'avaient conduite jusqu'à notre porte. Ensuite, elle a raconté que j'avais un parent d'un autre temps, que nous nous reverrions, en rêve et dans la réalité.

— En rêve et dans la réalité, répéta Connor.

— Elle a dit que nous rentrerions à la maison, que notre destin nous y attendait. Vous avez son visage, madame, et son allure. Vous descendez d'elle, celle qui se fait appeler Aine. Alors je vous remercie comme je l'ai remerciée de m'avoir donné de l'espoir quand j'en avais besoin.

Il regarda Connor.

— C'était après notre premier hiver ici, et le jour ne semblait jamais vouloir se lever. Je me languissais de notre maison, je désespérais de jamais y retourner.

Il était devenu grand, remarqua Connor, et avait gagné en assurance.

— Vous êtes bien installés ici.

— Nous vivons, et nous apprenons. La terre est bonne, et la nature généreuse. Mais nous, la trinité, devons rentrer chez nous pour y faire notre vie et y rester.

— Mais le moment n'est pas encore venu, c'est bien ça ? Je te fais confiance pour savoir quand il viendra. Tes sœurs vont bien ?

— Bien, je te remercie. J'espère que ta sœur se porte bien, elle aussi.

— Elle va bien. Nous sommes six. Les Trois et trois autres, et nous apprenons nous aussi. Il a quelque chose de nouveau. Un sortilège fantôme, une façon de se tenir en équilibre entre les mondes et les formes. Ta mère a écrit des textes sur ce sujet, et ma sœur Branna étudie son livre.

— Tout comme ma sœur. Je lui en parlerai. Peut-être voulez-vous entrer ? Je vais la réveiller, ainsi que Teagan. Elles seront très heureuses de vous rencontrer tous les deux.

Eamon fit un pas vers la porte de la maisonnette.

Pour Meara, tout arriva soudainement.

Connor fit volte-face en même temps qu'Eamon, comme s'ils ne faisaient qu'un. Le grand cheval gris – et ça lui fit un choc de voir Alastar, ou un étalon identique à celui qu'elle connaissait – surgit de l'appentis. Comme dans un même élan, Roibeard fondit en piqué et Kathel bondit.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de pivoter sur elle-même, Connor la tira en arrière pour la plaquer dans son dos au moment où le loup s'élança.

Il apparut de nulle part, aussi silencieux qu'un fantôme, aussi rapide qu'un serpent.

Dans la confusion, il esquiva les coups de sabot d'Alastar et chargea. Droit sur le garçon, s'aperçut-elle, et sans réfléchir, elle poussa Eamon sur le côté et brandit son épée.

Elle fendit l'air, mais cela suffit à faire vibrer ses bras et ses épaules.

Le loup la heurta de plein fouet, la projetant en arrière. La douleur, le choc, l'amertume glacée de la collision transpercèrent tout le côté de son corps. Poussée par l'instinct de survie, elle serra les mains autour de son cou pour maintenir ses mâchoires à distance et l'empêcher de la mordre.

Là encore, tout se passa rapidement.

Le chien attaqua, et la lumière fut si vive que l'air vira au rouge. Des cris et des grognements déchirèrent ce rideau brûlant tandis que ses muscles tendus par l'effort tremblaient. Elle s'entendit hurler, sans honte puisque le loup criait en écho.

Elle vit ses yeux emplis de rage, assassins et affolés, avant qu'il ne vacille, faiblisse et disparaisse comme il était venu. Sans crier gare.

Son nom, Connor le répétant, encore et encore. Elle était dans l'incapacité de reprendre son souffle, de simplement inspirer – l'air qui empestait le soufre.

Des mains chaudes sur son côté, des lèvres brûlantes sur ses lèvres.

— Montre-moi, montre-moi. Ah ! mon Dieu ! N'aie crainte, *a ghrá* *, je vais tout arranger. Reste allongée.

— Je peux t'aider.

Elle entendit la voix, vit le visage. Celui de Branna, mais plus jeune. Elle se souvint de ce visage, songea Meara malgré la douleur et son état d'hébétude. Son souvenir remontait à sa jeunesse.

— Tu ressembles à elle dans quelques années. Notre Branna est d'une rare beauté.

— Restez calme, madame. Teagan, va aller chercher… ah, elle y est déjà partie. Ma sœur va revenir avec le nécessaire. Je suis compétente, cousin, dit-elle à Connor. Tu me fais confiance ?

— Bien entendu. (Mais il prit la main de Meara.) Je suis là, ma chérie, juste là, *mo chroi,* regarde-moi. Et en moi.

Alors elle s'abandonna au songe, rêvant à travers ses yeux verts, libérée de la douleur, hors de tout sauf de lui. Lui murmurant des mots doux comme il le faisait lorsqu'ils s'aimaient.

Iona – non, Teagan, la cadette – Teagan porta une tasse à ses lèvres, et le goût sur sa langue, dans sa gorge lui parut délicieux.

Quand elle prit une inspiration, fluide et profonde, elle avait le même goût – celui de la verdure et de la terre, du feu de tourbe et des simples qui poussaient alentour.

— Je me sens bien.

— Encore un moment, un petit moment. Comment a-t-il pu venir ici ? demanda Brannaugh à Connor. Nous nous trouvons au-delà de son territoire.

— Mais pas moi. D'une manière ou d'une autre, j'ai dû l'amener avec moi, lui ouvrir la voie. C'était un piège, en fin de compte. Il s'est servi de moi pour t'atteindre, Eamon, ainsi que tes sœurs. Je l'ai guidé jusqu'ici, et provoqué ça.

— Non, il s'est servi de nous deux, de nos rêves.

— Et nous a attirés en même temps, dit Brannaugh. Il ne reste rien de sa magie noire en vous, madame. Voulez-vous vous rasseoir, tout doucement ?

— Je vais bien. Même mieux qu'avant qu'il ne me blesse. Tu es aussi douée qu'elle, ou elle que toi.

— Vous avez défendu mon frère. Si vous n'aviez pas pris autant de risques, il aurait été blessé, ou pis encore, car Cabhan veut son sang, sa mort.

— Votre épée.

Teagan la déposa sur les jambes de Meara.

— Il y a du sang dessus. Je croyais l'avoir manqué.

— Vous l'avez bel et bien touché.

— C'est un sortilège fantôme, déclara Brannaugh.

— En effet, approuva Connor. Tant que je reste ici, il lui est possible de revenir. Je vous cause plus de tort que je ne vous fais de bien en m'attardant.

— Acceptez-vous de prendre cela, je vous prie ? (Teagan tendit une fleur s'élevant de son bulbe.) Quand vous le pourrez, voulez-vous bien la planter près de la tombe de notre mère ? Elle avait une préférence pour les jacinthes sauvages.

— Je le ferai dès que je le pourrai. Je dois partir et ramener Meara.

— Je me sens très bien, protesta-t-elle.

— Pas moi. Prenez soin de vous, tous les trois.

Il serra Meara dans ses bras, enfouit son visage dans ses cheveux.

Elle se réveilla sur son lit, assise, dans les bras de Connor qui la berçait comme un bébé.

— J'ai fait un rêve. Pas un simple rêve. Attends, donne-moi un instant.

Il déposa un baiser sur sa tête, ses tempes, ses joues, avec une lenteur délibérée.

— Montre-moi ta blessure.

— Je vais très bien. Très bien, répéta-t-elle lorsqu'il la fit pivoter pour passer ses mains le long de sa cage thoracique. En fait, j'ai senti que quelqu'un m'administrait un élixir magique. J'imagine que c'est exactement ce qui s'est passé. Comment est-ce arrivé ? Comment tout cela est-il possible ?

— Eamon a rêvé de moi et moi de lui. Il m'a amené à lui, et je t'ai entraînée avec moi. Et il est probable que Cabhan ait tout manigancé.

Ses poings se crispèrent dans ses cheveux, puis il déplia délicatement les mains.

— Dans le but de se servir de moi, de mes rêves, pour attaquer Eamon.

— Tu m'as poussée derrière toi.

— Et tu as fait la même chose avec Eamon. Ce qui est fait est fait. (Soupirant, il reposa son front contre le sien.) Ton épée l'a blessé au flanc, et ses griffes t'ont atteinte, mais comme il était encore en partie une ombre, la lame a fait couler son sang, mais sans l'arrêter. C'est du moins ma théorie.

— Il est tombé du ciel, Connor. Comment combattre ce qui vient de nulle part ?

— Comme nous l'avons fait. La lumière l'a chassé – celle d'Eamon jointe à la mienne, puis à celles des filles.

— Il a hurlé, se remémora Meara. Ce n'était pas le cri d'un animal, mais celui d'un homme.

— À cheval sur deux mondes, sur deux formes. Ça le saisit quand il se retire de l'un ou de l'autre, je pense. L'aube ne va pas tarder à se lever. Ça ne va pas être joli, mais je vais réveiller Branna. Je te laisse le soin d'appeler les autres. Nous devons partager cela avec eux au plus vite.

Mais avant de sortir, il prit son visage entre ses mains comme dans le rêve.

— Et ne sois pas aussi terriblement courageuse, la prochaine fois, car la prochaine fois pourrait signer mon arrêt de mort où que je sois.

— Ce n’était qu’un enfant, Connor, et il était pile sur son chemin. Et il te ressemble, ou c’est toi qui lui ressembles. La forme du visage, précisa-t-elle, sa bouche, son nez, et même sa façon de se tenir.

— Tu trouves ?

— C’est sûrement difficile pour toi de t’en rendre compte mais vous vous ressemblez beaucoup, oui. Je vais téléphoner à Iona et la charger de contacter Boyle qui réveillera Fin.

— Très bien. (Il caressa ses cheveux, longs et ondulés, tels qu’ils étaient lorsqu’il avait dénoué sa tresse, la veille au soir.) Le premier qui descend prépare le café.

— Ça marche. (Voyant qu’il était toujours inquiet, elle l’embrassa.) Vas-y, c’est toi qui as la tâche la plus ingrate : réveiller Branna avant le lever du soleil.

— Prépare la trousse de secours.

Roulant sur lui-même, il se leva et enfila son pantalon.

Dès qu’il quitta la chambre, Meara tendit la main vers le téléphone et vit la jacinthe des bois. Pensant à Teagan, qui ressemblait tant à la petite fille qu’Iona avait dû être, elle se leva, alla chercher un verre d’eau dans la salle de bains et y déposa le bulbe.

*Pour Sorcha,* se dit-elle avant de composer le numéro d’Iona.

Elle fut la première à descendre à la cuisine et fit le café comme prévu. Elle envisagea de faire des flocons d’avoine, le seul petit déjeuner qu’elle sache préparer correctement. Et Connor, quand il se chargeait du petit déjeuner, avait tendance à faire brûler les œufs.

Elle fut sauvée par l’arrivée de Branna. Son amie portait un bas de pyjama à rayures bleues et vertes, et un haut vert. Elle avait passé un gilet bleu par-dessus, assez bien assorti à ses grosses chaussettes.

Ses cheveux lui retombant librement jusqu’à la taille, Branna alla droit vers la cafetière.

— Ne me parle pas, pas un mot avant que j’aie bu mon café. Plonge des pommes de terre dans de l’eau bouillante, et quand elles commenceront à ramollir, coupe-les pour les faire frire.

Elle prit son café noir, sans ajouter de lait comme elle en avait l’habitude.

— Je fais le serment que très bientôt, je ne m’approcherai plus d’un réchaud pendant un mois.

— Ce sera mérité. Je ne parle à personne en particulier, précisa aussitôt Meara tout en lavant les pommes de terre dans l’évier. Ce n’est qu’une remarque dans le vide.

— Maudit Cabhan, marmonna Branna en sortant des ingrédients du réfrigérateur. Je vais le tuer de mes propres mains, et c’est un autre serment que je fais là, pour m’avoir obligée à voir le soleil se lever autant de fois. Les œufs seront brouillés, et si quelqu’un n’aime pas ça, il n’aura qu’à ne pas en manger.

Avec sagesse, Meara plongea les pommes de terre dans l’eau sans rien dire.

Sans cesser de grommeler, Branna fit cuire des saucisses, du bacon, trancha du pain à faire griller.

Et elle but une autre tasse de café.

— Je veux voir ton buste.

Meara se retint de dire qu’elle allait bien et souleva son haut.

Branna posa la main sur elle – comment connaissait-elle le point précis ? – et sonda sa peau. Meara sentit la chaleur s’immiscer en elle et ressortir.

Branna croisa son regard et la serra dans ses bras.

— La cicatrisation est parfaite. Bon sang, Meara…

— Ne commence pas. J’ai déjà eu droit à l’avis de Connor sur le sujet. À croire qu’il m’a éviscérée et pas seulement frappée à la volée.

— Que penses-tu qu’il visait, si ce n’était pas tes tripes ?

Branna s’écarta, pressa les paumes de ses mains sur ses paupières. Elle respira profondément avant de laisser retomber ses bras.

— Bon, terminons de préparer ce fichu petit déjeuner. Connor Sean Michael O’Dwyer ! Ramène tes fesses et rends-toi utile au lieu de te contenter de descendre pour t’empiffrer !

Comme il n’apparut qu’un instant plus tard, il était évident qu’il avait attendu qu’elle se calme.

— Tout ce que tu veux. Je peux m’occuper des œufs.

— Ne les touche pas. Mets la table puisqu’on dirait que je vais cuisiner pour six jusqu’à la fin de mes jours. Et quand tu auras terminé, tu pourras faire griller le pain.

Les pommes de terre rissolaient dans la poêle quand les autres arrivèrent.

— Tu n’as rien ? s’enquit aussitôt Iona auprès de Meara. Tu es sûre ?

— Je vais bien. Même mieux que cela puisque je déborde d’énergie grâce à la potion qu’ils m’ont donnée.

— Montre-moi, dit Fin en poussant Iona sur le côté.

— Vais-je devoir montrer mon ventre à tout le monde ? (Elle le fit néanmoins, fronçant les sourcils quand Fin posa la main sur elle.) Branna a déjà jeté un coup d’œil.

— Il est de mon sang. S’il y avait la moindre trace de lui, je le saurais. Il n’y a rien du tout. (Fin remit son vêtement en place d’un geste délicat.) Je ne t’aurais jamais fait de mal, *mo deirfiúr**.

— Je le sais. Bien entendu, il y a eu un moment délicat, et ça ne me dérangerait pas de le répéter, mais le reste ? C’était fascinant. Tu y es allé avec Iona, une fois, dit-elle à Boyle.

— En effet, alors je connais cette impression. C’était comme rêver mais avec la sensation de marcher, de parler, d’agir pendant que tu rêves. Ça donne un peu le tournis.

— Tu devrais t’asseoir, dit Iona. Allez, assieds-toi. Je vais aider Branna à terminer de préparer le petit déjeuner.

— Surtout pas ! riposta Branna. Boyle, tu es le seul qui n’ait pas deux mains gauches en cuisine. Prépare les œufs brouillés, veux-tu, j’ai presque fini le reste.

Il la rejoignit devant le réchaud, versa les œufs battus dans un poêlon avec du beurre fondu.

— Ça va ? demanda-t-il.

Branna se pencha vers lui.

— Ça va aller.

Elle éteignit le feu sous les pommes de terre et les déposa sur des serviettes en papier à l’aide d’une écumoire pour éponger le gras.

— Comment se fait-il que je n’aie rien senti ? s’interrogea-t-elle. Je dormais pendant ce temps-là, totalement inconsciente de ce qui se passait.

— Et moi ? Et Iona ? répliqua Fin. Ce n’était pas notre rêve. Nous n’y avons joué aucun rôle.

— J’étais dans la même maison, au bout du couloir. J’aurais dû sentir quelque chose.

— Je vois bien qu’en tant que centre de ce monde tu mérites de participer à tout.

La voyant sur le point de bondir, le regard menaçant, Iona s’interposa.

— Arrêtez tout de suite, tous les deux. Vous vous sentez responsables, l’un et l’autre, et c’est stupide. Vous n’êtes pas plus responsables l’un que l’autre. Le seul qui le soit, c’est Cabhan, alors laissez tomber. Mon sang, mon frère, ajouta-t-elle sans les laisser parler. Bla bla bla… Et alors ? Nous sommes tous dans le même bateau. Et si nous commencions par essayer de comprendre ce qui s’est passé avant de décider qui doit porter le chapeau ?

— Tu vas épouser une femme autoritaire, *mo deartháir*, dit Fin à Boyle. Une femme sensée, qui plus est. Assieds-toi, Iona, et Meara aussi. Je vais vous servir du café.

Iona prit place, croisa les mains sur la table.

— Voilà qui serait très gentil.

— Ne bois pas tout, l'avertit Meara en la rejoignant à la table.

Suivant les indications de Branna, Boyle déposa les œufs dans un plat, avec les saucisses, le bacon, les pommes de terre, les tomates frites et le pudding.

Il porta le tout sur la table pendant que Fin servait le café et Connor, le jus de fruits.

— Raconte-nous tout, dit Fin à Connor.

— Ça a commencé comme chaque fois, avec l'impression d'être réveillé, conscient mais ailleurs en même temps. Nous étions dans le comté de Clare, mais je l'ignorais au début. Dans le comté de Clare, et dans l'époque à laquelle Eamon a vécu.

Il raconta toute l'histoire pendant qu'ils se servaient à manger.

— Un cerf ? l'interrompit Branna. Il était réel, ou tu l'as amené avec toi ?

— Je n'y aurais pas pensé. Si j'avais voulu avoir un guide, j'aurais choisi Roibeard. C'est une bête imposante et splendide. L'allure royale, avec une robe plus dorée que brune.

— Des yeux bleus, précisa Meara.

— Exact. Bleus. Vifs et bleus, comme ceux d'Eamon, maintenant que j'y pense.

— Comme ceux de son père, souligna Branna. Dans son livre, Sorcha écrit que son fils a les yeux de son père, de la même couleur.

— Tu penses que c'était Daithi, en conclut Connor, ou qu'il le représentait. Il a pu être doté de cette forme pour vivre à proximité de ses enfants, les protéger de son mieux.

— Le cerf était peut-être l'esprit de Daithi vous guidant vers la lumière, et la lumière était Eamon. Pour lui, notre dernière rencontre remontait à

trois ans. Il a grandi, et son visage s’est affiné comme cela arrive au sortir de l’enfance. C’est un beau gars.

Il sourit largement en regardant Meara.

— Il dit ça parce que je lui ai dit qu’ils se ressemblaient. Ils n’ont pas la même carnation, c’est certain, mais on voit d’emblée qu’ils sont parents.

— Il a pris Meara pour Aine – une Gitane, expliqua Connor. Elle est venue le trouver un jour pour lui apprendre qu’ils rentreraient chez eux.

— C’est intéressant. Tu as une Gitane parmi tes aïeux, fit remarquer Iona.

— C’est vrai.

— Et Fin a baptisé Aine la pouliche qu’il a choisie pour Alastar.

— J’y ai pensé, et je préfère croire que ça ne veut pas dire que je ressemble à un cheval.

— D’une beauté et d’une énergie formidables, précisa Fin. Elle portait déjà ce nom, et je n’ai pas envisagé de le changer. C’était elle, dès que je l’ai vue. Bien évidemment, c’est intéressant, tous ces points communs, ces recoupements.

— Le problème est que je n’ai rien senti pendant que nous discutions, devant la petite maison. Et lui non plus, remarqua Connor. Nous avons pris des nouvelles de nos familles respectives. Je lui ai parlé du sortilège fantôme. Et c’est quand il m’a proposé d’aller chez lui que c’est arrivé. Je ne sentais rien et tout à coup, j’ai perçu sa présence. Toute proche, juste avant qu’il ne bondisse de nulle part. Et il l’a sentie aussi bien que moi.

— Vous vous êtes retournés en même temps, comme si vous n’étiez qu’un, ajouta Meara. C’était si rapide. Connor m’a poussée derrière lui, mais ce n’était pas moi qu’il voulait ; c’était le garçon.

— Alors elle a poussé Eamon sur le côté, s’est placée en bouclier devant lui en jouant de l’épée. Tout est allé trop vite pour que j’aie le temps de lui lancer un projectile quelconque. Il l’a percutée de plein fouet, toutes griffes dehors. Leur sang a giclé. Le chien a chargé. Eamon et moi sommes

passés à l’attaque, et les filles sont sorties en trombe de la maison. Ce sont elles qui ont jeté des pierres, ce qui m’a retenu de m’élancer vers lui. Elles l’ont bombardé avec tout ce qu’elles avaient sous la main. Je leur ai prêté main-forte au final, puisque c’est allé trop vite pour qu’on puisse faire autre chose. Mais avec le peu que nous avions, nous avons réussi à lui faire mal, avec le secours de Kathel, de Roibeard et d’Alastar. Il braillait comme une gonzesse.

— Oh !

Il adressa un grand sourire à Iona.

— Sans vouloir t’offenser. À nous tous, avec Kathel, les sabots d’Alastar et les serres de Roibeard, il s’est enfui aussi soudainement qu’il était arrivé. Disparu, envolé, ne laissant derrière lui qu’une forte odeur de soufre. Et Meara à terre, en sang. Tout cela en moins de deux minutes, quand j’y repense, à peine deux minutes.

— Chaque fois, c’est bref, non ? Détail intéressant, dit Branna. C’est possible que sa puissance ne lui permette que des attaques éclairs avec ce type de maléfice.

— Pour l’instant, ajouta Fin.

— Nous devons nous en tenir à ce que nous avons dans l’immédiat. Il s’est immiscé dans le rêve de Connor, s’est faufilé jusqu’à vous pour tenter d’atteindre le garçon – ou l’une des sœurs si elles étaient venues te saluer, Connor. Il ne peut pas entrer dans la maison, mais dans un rêve, oui, une fois que tu t’es éloigné de la protection que t’assure ce lieu… Ça me paraît clair. Il est incapable de les attraper dans leur époque, dans cet endroit, mais il y est parvenu par le biais du rêve.

— Là où le garçon aurait dû être vulnérable, ajouta Fin, dans le demi-monde des rêves actifs. Ensuite Cabhan attend à la lisière de ce monde, prêt à attaquer – jusqu’à ce que tu tournes le dos.

— Espèce de sale lâche, grommela Boyle.

— Tu as dit que Meara avait fait couler son sang. Où est ton épée ? demanda Branna.

— Chez moi. Je ne l'ai pas apportée. Dans le rêve, je la tenais à la main.

— Je vais aller la prendre, dit Fin. Où la ranges-tu ?

— Sur l'étagère, dans le placard de ma chambre. Je vais chercher la clé de chez moi. (Il répondit d'un sourire et elle se rassit.) Dont tu n'as pas du tout besoin, c'est ça ? Tiens, je n'avais jamais pensé à ça. N'importe lequel d'entre vous peut entrer chez moi à sa guise.

— Je la rapporte. Je fais vite.

— J'apprécie cette marque de respect, comme tu sais que je n'aime pas que l'on choisisse la facilité quand un petit effort et un tout petit peu de temps suffisent. (Branna soupira.) Mais nous n'en sommes plus là, et ce serait idiot que tu prennes ta voiture pour aller jusqu'au village et revenir.

Fin hocha vaguement la tête. Il leva la main, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il brandit l'épée de Meara.

La jeune femme sursauta, puis émit un petit rire.

— Magnifique, et c'est tellement rare de vous voir à l'œuvre qu'il m'arrive d'oublier de quoi vous êtes capables.

— Fin est un peu plus libéré que Branna sur le sujet, fit remarquer Boyle.

— Nous n'avons pas tous les mêmes limites. (Branna se leva pour la lui prendre des mains.) C'est assez pour travailler dessus. En plus, il m'en reste du solstice. Mais comme tu l'as dit, c'est du sang frais – et c'est le sien qui a coulé d'une plaie pendant un sortilège fantôme.

— Je reviendrai dès que je pourrai pour travailler avec toi, lui dit Connor.

— Moi aussi, ajouta Iona. Nous avons un planning chargé ce matin, mais je pense que mes patrons voudront bien m'accorder un moment de liberté dans le courant de l'après-midi.

Boyle passa la main sur la tête d'Iona.

— Ils pourraient se laisser convaincre. Je reviendrai avec Meara si nous pouvons t'être utiles. Nous apporterons à manger, ce sera déjà ça.

— En quantité, dit Branna en examinant l'épée. Il ne reste pas assez de bœuf bourguignon pour nous remplir l'estomac une deuxième fois.

— Nous nous occupons des courses, dans ce cas, Meara et moi, et nous reviendrons dès que nous en aurons terminé au centre équestre. Je libérerai Iona au plus vite.

— Je viendrai la chercher, dit Connor. Je pense qu'il vaut mieux repartir du principe que personne ne doit se déplacer seul, au moins pendant un moment. Je peux jongler avec le planning pour être disponible à quinze heures, si ça te va.

— Très bien.

— Je vais rester ici. (Un silence suivit la phrase de Fin.) Si ça te va.

— Entendu. (Branna baissa l'épée.) Je vous laisse le soin de remettre ma cuisine en état. Quand tout sera propre, tu pourras me rejoindre dans l'atelier, dit-elle à Fin avant de quitter la pièce.

*OceanofPDF.com*

# 13

Les jours suivants, Meara passa l’essentiel de son temps libre chez sa mère, pour l’aider à terminer ses bagages avant qu’elle ne parte pour ce qu’ils avaient convenu d’appeler un séjour prolongé. Puisque faire les valises implique de faire des choix – ce qu’il faut prendre ou laisser, donner ou jeter à la poubelle –, Meara passa également l’essentiel de son temps libre avec la migraine.

Prendre des décisions, Meara le savait bien, plongeait Colleen Quinn dans un état d’anxiété alimenté par l’hésitation. Le simple fait d’avoir à décider si elle devait prendre son trio de violettes africaines chéri lui fit monter les larmes aux yeux.

— Bien sûr, tu les emportes.

Meara, qui s’appliquait à l’encourager tout en restant ferme, avait du mal à trouver le juste milieu entre ces deux pôles.

— C’est-à-dire que si je les laisse ici, toi et Donal serez obligés de venir les arroser, et si jamais vous oubliez…

— Je te promets de ne pas oublier. (Parce qu’elle les emporterait directement chez Branna, qui saurait les entretenir.) Mais ce serait mieux que tu les gardes avec toi.

— Maureen ne les voudra peut-être pas chez elle.

— Dis-moi donc pourquoi Maureen n’en voudrait pas ?

En équilibre sur la fine ligne des émotions, Meara afficha un sourire déterminé en brandissant l’une des plantes feuillues qui portaient des

bourgeons violacés.

— Elles sont ravissantes !

— C’est tout de même chez elle, non ?

— Et toi, tu es sa mère, et ce sont tes plantes.

Une fois l’affaire classée, Meara les déposa avec précaution dans des cartons qu’elle avait récupérés au marché à grand renfort de supplications.

— Oh, mais…

— Elles voyageront en sécurité là-dedans. (*Sept fois sept égalent… ça m’énerve… quarante-neuf.*) Ne dis-tu pas que les plantes sont vivantes, et qu’elles réagissent à la musique, aux paroles et à l’affection ? Tu leur manquerais tellement qu’elles finiraient par dépérir, même si je m’en occupais bien.

Inspirée, Meara chanta *On the road again* en calant les pots avec des boules de papier. Au moins, cela lui valut une esquisse de sourire de la part de Colleen.

— Tu as une belle voix.

— Je la tiens de ma mère, tu ne crois pas ?

— Ton père aussi a une belle voix, qui porte, en plus.

— Mmm, fut la réponse de Meara qui reprit ses multiplications mentales. Bon, ensuite, tu dois aussi vouloir emporter des photos, pour décorer ta chambre.

— Oh…

Colleen croisa aussitôt les doigts comme lorsqu’elle se demandait si elle devait tourner à droite ou à gauche.

— Je ne sais pas, et comment veux-tu que je sache lesquelles prendre ? Et…

— Je vais choisir pour toi, et ça te fera une belle surprise quand tu déballeras tes affaires. Tiens, je prendrais bien une tasse de thé.

— Oh, je vais en faire.

— Excellente idée.

Qui lui offrait cinq minutes de tranquillité.

Sachant que Colleen se trouvait dans la cuisine, Meara décrocha rapidement quelques photos encadrées – des moments capturés du passé, son portrait, celui de ses frères et sœurs, et, même si c'était peu approprié, de ses parents ensemble.

Elle observa une image de ses parents, souriant au cœur des jardins verdoyants de la grande maison dans laquelle ils avaient vécu. Un visage séduisant, se dit-elle en s'attardant sur son père. Un gaillard bourré de charme.

Et dépourvu de cervelle.

Elle enveloppa la photo dans du papier pour protéger le verre et la rangea dans un carton. Si elle était plutôt d'avis que sa mère n'avait pas besoin d'un objet qui lui rappelle en permanence sa vie d'avant, ça ne la regardait pas.

Et sa vie actuelle, en cet instant, tenait dans deux valises, une besace et trois cartons.

Il y aurait plus d'affaires à emballer si son déménagement se révélait définitif – un mot que Colleen n'était pas prête à entendre. Plus d'affaires à ranger, mais au-delà de ça, Meara en était certaine, la promesse d'une nouvelle vie.

Une fois satisfaite, les bagages étant presque bouclés, elle retourna à la cuisine. Et trouva sa mère assise à la minuscule table, sanglotant sans bruit dans ses mains.

— Oh, Ma…

— Je suis désolée, vraiment désolée. Je n'ai pas préparé le thé. Je me sens perdue, Meara. J'ai passé toute ma vie à Cong et dans la région. Et maintenant…

— Ce n'est pas loin d'ici. Tu ne seras pas loin. (S'asseyant, Meara lui prit les mains.) À moins d'une heure de route.

Colleen leva la tête, l'air triste.

— Mais je ne te verrai plus aussi souvent ni Donal.

— Tu vas juste lui rendre visite, Ma.

— Peut-être que je ne reviendrai jamais ici. C’est ce que vous avez tous en tête.

Au pied du mur, Meara endossa la responsabilité de leur projet secret.

— C’est ce que nous pensons tous que tu souhaiteras, toi aussi, au bout d’un moment. Si tu restais à Galway chez Maureen, Sean et les enfants, nous viendrions vous voir. Évidemment, nous viendrons te voir. Et si tu n’es pas heureuse là-bas, tu reviendras ici. N’ai-je pas dit que je veillerai à ce que ta maison t’attende ?

— Je déteste cette maison. Je déteste tout ici.

Stupéfaite, Meara s’apprêta à répondre, puis se ravisa, faute de savoir quoi dire.

— Non, non, ce n’est pas vrai. (Se berçant, Colleen enfouit son visage dans ses mains.) J’aime énormément les jardins. Vraiment. J’aime les regarder, celui de devant autant que celui de derrière, et les entretenir aussi. Et je suis contente d’avoir cette petite maison, elle est adorable.

Sortant un mouchoir de sa poche, Colleen essuya ses larmes.

— Je suis reconnaissante envers Finbar Burke qui accepte de me la louer pour moins cher que ce qu’elle vaut réellement – et envers toi qui paies le loyer. Et envers Donal qui est resté vivre avec moi pendant longtemps. Envers vous tous, qui veillez à ce que l’un de vous me téléphone tous les jours pour prendre de mes nouvelles. Vous qui m’emmenez en vacances parfois. Je sais que vous vous êtes mis d’accord pour que j’aille vivre à Galway chez Maureen pour mon bien. Je ne suis pas si bête que ça.

— Tu n’es pas bête du tout.

— J’ai cinquante-cinq ans et je suis incapable de faire cuire un rôti d’agneau.

Comme cela provoqua de nouveaux sanglots, Meara changea de tactique.

— C’est vrai que tu es très mauvaise cuisinière. Quand je rentrais à la maison et que je sentais le repas qui mijotait, je demandais au ciel ce que j’avais fait pour mériter une telle punition.

Colleen ouvrit des yeux ronds, les larmes coulant sur ses joues. Puis elle éclata de rire. Un éclat de rire un peu forcé, mais elle rit néanmoins.

— Ma mère est pire que moi.

— C’est possible ?

— À ton avis, pourquoi ta grand-mère a-t-elle engagé un cuisinier ? Nous avons failli mourir de faim. Et Maureen, malgré l’amour que je lui porte, n’est pas meilleure aux fourneaux.

— C’est pour ça qu’on a inventé les plats cuisinés. (Espérant avoir endigué un nouveau flot de larmes, Meara alla mettre la bouilloire en marche.) J’ignorais que tu n’aimais pas vivre ici.

— Ce n’est pas vrai. Je n’aurais pas dû dire ça, c’était ingrat de ma part. J’ai un toit sur ma tête, et un jardin dont je suis fière. Mes voisins sont gentils, et toi et Donal n’êtes pas loin. Je déteste l’idée de n’avoir que ça – une maison qui appartient à quelqu’un d’autre et dont ma fille paie le loyer pour que je puisse rester dans le coin.

— Ce n’est pas tout ce que tu possèdes.

Elle devait être aveugle, se dit Meara, pour ne pas imaginer que vivre dans une location payée par sa fille puisse blesser la fierté de sa mère.

— C’est juste un logement, Ma. Une maison. Tu as tes enfants, tes petits-enfants, qui t’aiment suffisamment pour se soucier de ton bien-être. Tu t’as, toi, mauvaise cuisinière mais excellente jardinière. Tu vas être une bénédiction pour tes petits-enfants.

— Tu crois ?

— J’en suis sûre. Je sais que tu seras ultra-patiente avec eux et t’intéresseras sincèrement à tout ce qu’ils font et pensent. C’est différent du rôle de parent, j’imagine ? En tant que parents, on doit sans cesse se demander s’il vaut mieux dire oui ou non, maintenant ou plus tard. Il faut

inculquer la discipline et imposer des décisions tout en aimant et en soignant les enfants. Tu n'auras qu'à donner de l'amour, et ils absorberont tout comme des éponges.

— Ça me manque de les voir souvent, d'avoir le temps de les gâter.

— Alors c'est l'occasion de recommencer.

— Et si Maureen ne me laissait pas les gâter ?

— Alors j'irais lui botter le train à Galway.

Colleen sourit pendant que Meara préparait le thé.

— Tu as toujours été ma guerrière. Si déterminée et courageuse. J'espère qu'un jour tu me donneras des petits-enfants à gâter, toi aussi.

— Ah, ça…

— Il paraît que tu fréquentes Connor O'Dwyer.

— Je fréquente Connor O'Dwyer depuis que je suis toute petite.

— Meara…

Inutile d'éviter le sujet, se dit Meara en apportant les tasses sur la petite table.

— En effet, nous sortons ensemble.

— Personne ne l'apprécie plus que moi. C'est quelqu'un de bien, un homme très séduisant en plus. Il a bon cœur, et il est profondément gentil. Il passe me voir de temps en temps, juste pour savoir comment je me porte, et il demande toujours s'il peut faire quelque chose pour moi à la maison.

— Je ne savais pas, mais c'est tout lui.

— Il a une certaine assurance, et même si je sais comment le monde fonctionne, je n'approuve pas… le sexe avant le mariage.

*Sainte Mère de Dieu*, pria Meara, *ayez pitié et épargnez-moi une discussion sur le sexe…*

— Message reçu.

— Je pense la même chose au sujet de Donal et Sharon, mais… Les hommes sont ce qu'ils sont, après tout, et ils ont ce genre d'exigences avec ou sans les liens sacrés du mariage.

— Comme les femmes, Ma, et ça m’ennuie d’avoir à te l’apprendre, mais je suis une femme adulte.

— Ainsi va la vie, dit bien sagement Colleen, mais tu restes ma fille. Et malgré le point de vue de l’Église sur ce sujet, j’espère que tu prends tes précautions.

— Tu peux dormir tranquille.

— Je serai tranquille quand tu seras heureuse, mariée et que tu fonderas une famille dans ta propre maison. J’aime énormément Connor, comme je l’ai déjà dit, mais tout le monde sait que c’est un coureur de jupons. Alors sois prudente, Meara.

Lorsqu’elle entendit la porte s’ouvrir, Meara aurait pu embrasser le premier venu.

— Voici Donal, prêt à t’emmener à Galway, annonça-t-elle avec entrain. Je vais chercher une tasse pour lui.

Elle envisagea de rentrer chez elle, de fixer le plafond jusqu’à ce qu’elle se sente moins épuisée, moins coupable et, plus globalement, moins perturbée. En fin de compte, elle se rendit tout droit chez Branna.

À peine avait-elle franchi la porte de l’atelier qu’elle comprit son erreur.

Branna et Fin se tenaient devant le grand plan de travail, les mains immobiles au-dessus d’un bol en argent. Ce qui infusait dans le récipient rayonnait, une lumière orange crue s’élevait en tourbillons, tournoyant telle une colonne de fumée.

Branna leva un doigt de sa main libre pour lui demander de patienter un instant.

— Toi et tiennes, moi et miennes, nos vies et nos morts s’entrelacent comme des chaînes. Sang et larmes, versé et répandues s’unissent, mélange épais et rouge. Feu et fumée bouillonneront pour de bon et scelleront votre destin par cette potion.

Le mélange d’un orange vif se mit à faire des bulles et déborda.

— Bon sang ! (Branna s’écarta de son ouvrage, les poings serrés sur les hanches.) Ça ne va toujours pas. Ça devrait virer au rouge, au rouge sang. Un rouge meurtrier, épais. Nous avons encore raté quelque chose.

— Ce n’est sûrement pas mon sang, se défendit Fin. Je t’en ai déjà donné un litre.

— Juste quelques gouttes, ne fais pas l’enfant. (Visiblement frustrée, Branna tira sur ses cheveux qu’elle avait réunis en un chignon grossier au-dessus de sa tête.) J’ai bien pris le mien, celui de Connor et d’Iona, non ?

— Et ça fait trois contre le mien.

— Plus ce qui nous reste du sien depuis le solstice – et que nous avons utilisé – et ce que nous avons prélevé sur l’épée.

— Je peux te donner le mien si tu en as besoin, proposa Meara. Sinon, j’ai l’impression d’être là pour rien.

— Pas du tout. On pourrait avoir besoin de ton point de vue, de tes idées. Mais nous allons faire une pause pour que je réfléchisse un peu, décida Branna. Prenons le thé.

— Tu es contrariée, dit Fin à Meara pendant que Branna nettoyait le plan de travail. Ta mère est partie à Galway aujourd’hui.

— Il y a peu, oui, et à grand renfort de larmes et de grincements de dents.

— Je suis désolée. (Branna fit aussitôt le tour du plan de travail pour frotter le bras de Meara.) J’étais tellement accaparée par mes frustrations que je n’ai pas pensé aux tiennes. Alors, c’était difficile ?

— À la fois plus et moins que je ne l’avais imaginé. Mais globalement épuisant.

— J’ai des choses à faire, je peux vous laisser discuter toutes les deux.

— Non, ne pars pas à cause de moi. Ça me donne aussi l’occasion de te parler de la maison que tu lui loues.

— Tu n’as pas de souci à te faire. Comme je te l’ai dit, je peux attendre qu’elle ait décidé de la suite. Ça fait bientôt dix ans que c’est chez elle.

— C’est très gentil de ta part, Fin. Sincèrement.

Sans dire un mot, Branna alla préparer le thé.

— Je pense qu’elle ne reviendra pas, ou pas pour y vivre, dit Meara. À mon avis, le changement va lui faire du bien. Les petits-enfants, surtout eux, puisqu’elle va vivre avec certains, et à proximité des autres. Qui plus est, Sean, le mari de Maureen, va se plier en quatre pour elle, comme il a toujours eu un faible pour ma mère. Et le fait est que seule, elle n’est pas heureuse. Elle a besoin de quelqu’un avec qui bavarder, mais aussi de donner un sens à sa vie, et Maureen saura lui apporter tout cela.

— Alors arrête de culpabiliser, conseilla Fin.

— Pour l’instant, je patauge dans la culpabilité. (Écrasée par ce sentiment, Meara pressa ses paupières du bout des doigts.) Elle a beaucoup pleuré, et dit des choses que j’ignorais complètement qu’elle pensait ou éprouvait. Elle t’est reconnaissante, Fin, pour la maison, pour le loyer ridiculement bas que tu lui demandes depuis tout ce temps. Et envers moi qui croyais qu’elle n’avait pas le sens de l’argent ! Mais j’avais tort, elle a de la gratitude envers toi, autant qu’envers moi.

— C’est trois fois rien, Meara.

— C’est énorme pour elle, pour moi. Je n’aurais jamais pu me payer un appartement en plus de son loyer si tu ne lui louais pas pour une bouchée de pain, même avec l’aide de Donal, et ça aurait fini en bain de sang. Bref, tu as empêché qu’elle meure étranglée et que j’aille en prison, donc tu as toutes les raisons d’accepter notre reconnaissance.

— Tout le plaisir est pour moi. (Il s’approcha d’elle, la prit dans ses bras, ce qui la fit fondre en larmes.) Allez, ça va, ma petite chérie.

— C’est juste qu’elle s’est remise à pleurer quand j’ai chargé ses affaires dans la camionnette de Donal et elle s’est agrippée à moi comme si je partais au front. C’est vrai, en un sens, mais elle l’ignore. Je suis prête à parier qu’elle a fermé les yeux sur les activités de mes trois meilleurs amis

pendant toutes ces années, et maintenant, tout ce qui l'inquiète, c'est que Connor et moi couchons ensemble hors des liens sacrés du mariage.

Souriant malgré lui, Fin lui frotta le dos.

— On dirait que tu as eu une journée bien remplie.

— Que j'ai terminée en virant ma mère de chez elle.

— Tu n'as rien fait de tel. Tu l'as aidée à briser une chaîne qui la retient prisonnière ici pour s'en aller dans une maison, avec sa famille, où elle sera plus heureuse. Je suis certain qu'elle te remerciera avant la fin de l'année. Tiens, *dubheasa,* sèche tes larmes.

S'écartant d'elle, il tâta ses poches et fit apparaître un mouchoir multicolore en la faisant rire.

— C'est quoi, ça ?

— L'arc-en-ciel suit toujours la tempête. (Il cueillit ensuite une énorme pâquerette rose fuchsia dans ses cheveux.) Et les fleurs naissent de la pluie.

— Tu ferais un tabac dans les goûters d'anniversaires.

— Ça peut servir.

— Et moi, je ne suis qu'une pauvre cloche.

— Pas du tout, répondit-il en la reprenant dans ses bras. Juste à moitié cloche, au pire.

Il surprit le regard de Branna par-dessus la tête de Meara. Et son sourire lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur.

Elle but son thé, mangea trois biscuits au citron faits par Branna, et bien qu'elle n'y connût à peu près rien en livres de sortilèges et recettes de potions magiques, elle fit de son mieux pour se rendre utile.

Elle écrasa des plantes aromatiques dans un mortier, à l'aide d'un pilon – de la sauge, de l'herbe de Saint-Roch, du romarin pour le bannissement. Elle mesura la bonne dose de poussière d'un cristal de fluorite noir pilé, égalisa les tiges des tresses de cuivre, notant scrupuleusement chaque quantité dans le carnet de Branna.

Quand Connor arriva en compagnie d'Iona et de Boyle, tous les ingrédients choisis par Branna et Fin étaient fin prêts.

— Nous avons raté deux fois ce charme aujourd'hui, les informa Branna, alors j'espère que la troisième sera la bonne. Mais maintenant, nous avons l'aide de Meara, ça devrait nous porter bonheur.

— Tu es devenue apprentie magicienne ? fit Connor en l'embrassant.

— Pas vraiment, mais je suis capable de broyer et de mesurer les quantités des ingrédients.

— Tu as dit au revoir à ta mère ?

— Oui, et je l'ai épongée pendant qu'elle versait toutes les larmes de son corps. Après, je suis venue ici, et Fin m'a consolée à mon tour.

— Tu peux être heureuse pour elle, puisqu'elle sera plus heureuse là-bas, dit Connor en baisant son front.

— Je commence à le croire, après le message que j'ai reçu de Donal il y a une heure pour m'informer que la famille de Maureen lui avait réservé un accueil royal, assorti de banderoles et de fleurs, avec un gâteau et même du champagne. Je devrais avoir honte d'avoir cru que Maureen était incapable d'une telle générosité, mais je sais que ça me passera la prochaine fois qu'elle me tapera sur les nerfs. Donal dit qu'elle est aussi guillerette qu'une jeune fille – Ma, pas Maureen –, alors ça fait déjà un souci en moins.

— Nous irons la voir et nous l'emmènerons dîner en ville dès que nous aurons un moment.

« Bon cœur », avait dit sa mère. Et d'une gentillesse naturelle.

— Tu prends des risques, étant donné que tu couches avec sa fille hors des liens sacrés du mariage.

— Quoi ?

— Je t'expliquerai. Je crois que Branna veut te prendre du sang.

— À tout le monde, précisa Branna. Comme pour l'envoûtement qui a précédé le solstice.

— Ça n’a pas marché jusqu’au bout. (Boyle considéra le bol les sourcils froncés tandis que Branna additionnait soigneusement divers composants.) Pourquoi serait-ce différent cette fois ?

— Nous avons son sang, ramassé par terre et sur la lame, dit Fin.

— Ça ajoute son pouvoir au charme, ça ajoute aussi sa force maléfique, et nous retournerons ce pouvoir contre lui.

— Ferme l’atelier, Connor. (Branna mesura la juste quantité de sel avant de le verser.) Iona, veux-tu prendre les bougies ? Cette fois, nous allons le faire ensemble puisque nous sommes tous là et procéder au sein du cercle.

» En dedans et en dehors, commença-t-elle, en dehors et en dedans, la queue du diable nous faisons tourner tel un ouragan. (S’emparant d’un fil de cuivre, elle le modela pour lui donner la forme d’un homme.) Dans les ténèbres il se terre, dans les ténèbres nous attendrons notre heure et le piégerons sous sa forme primaire. Là, nous l’enflammerons et le réduirons en cendres par ce sort que nous lui jetons.

Elle déposa la silhouette en cuivre sur le plateau d’argent, à côté des fioles, d’une sphère en cristal et de son plus ancien athamé.

— Nous traçons le cercle.

Meara avait assisté à ce rituel une bonne dizaine de fois, mais cela ne manquait jamais de lui donner des frissons. Un simple mouvement de la main qui suffisait à allumer toutes les bougies blanches disposées en large cercle, l’air qui semblait s’apaiser, s’immobiliser à l’intérieur de leurs limites…

Puis s’agiter.

Les trois Ténébreux et Fin se tenaient aux quatre points cardinaux, chacun convoquant un élément, le dieu et les déesses, leurs guides.

Et le feu conjuré par Branna était blanc, ses flammes s’élevant à trente centimètres du sol, le bol en argent suspendu au-dessus.

Les herbes et les cristaux, l’eau bénite qui se déversa de la main de Branna – aussitôt agitée par l’air convoqué par Connor. De la terre noire

s’échappa du poing serré de Fin, humide des larmes versées par une magicienne.

Et le sang.

— D’un cœur courageux et fidèle. (Iona entailla la paume de Boyle à l’aide de son couteau rituel.) Pour mêler le mien au tien et ne faire qu’un.

Elle incisa sa main, pressa leurs paumes l’une contre l’autre.

— Vie et lumière, étincelantes et claires, dit-elle en laissant leurs sangs mêlés couler dans le bol.

Connor saisit la main de Meara, embrassa sa paume.

— D’un cœur loyal et fort. (Il entama la main de Branna, puis la sienne.) Joins-toi à moi pour que le bien l’emporte sur le mal. Vie et lumière, étincelantes et claires.

Branna se tourna vers Fin pour lui prendre la main mais il la dégagea pour déboutonner l’encolure de sa chemise et dénuder son épaule.

— Prends le sang sur la marque.

Comme elle refusait d’un signe de tête, il s’empara du poignet de sa main qui tenait le couteau.

— Sur la marque.

— Si c’est ce que tu veux.

Elle posa la lame sur le pentagramme, symbole de sa malédiction et de sa lignée.

— Sang qui coule de cette marque, mélange-toi au mien. Blanc et noir.

Au moment où elle appuya sa main entaillée sur son épaule, chair contre chair, sang contre sang, les flammes des bougies grandirent brusquement, faisant vibrer l’air.

— Noir et blanc, forts et puissants, lumière et vie, étincelantes et claires.

Un filet de sang coula le long de sa main et goutta dans le bol. La potion se mit à bouillir, à tourbillonner vigoureusement, crachotant de la fumée.

— Au nom de Sorcha, de tous ceux qui sont venus avant, de tous ceux qui sont venus après, nous unissons nos pouvoirs pour mieux combattre.

Nous projetons nos pouvoirs pour vaincre les ténèbres, pour que la lumière l'emporte.

Elle jeta la figurine en cuivre dans la potion en ébullition, où elle s'embrasa dans les flammes orange, dorées et rouges, rugissantes comme mille voix appelant à travers elles.

Le silence qui s'ensuivit fut si profond qu'elle trembla.

Branna risqua un regard dans le bol et poussa un soupir.

— C'est bon. C'est réussi. Cela devrait avoir raison de lui.

— Dois-je éteindre le feu ? lui demanda Iona.

— Nous allons la laisser mijoter pendant une heure, puis nous l'enlèverons du feu pour la nuit, le temps que ça sèche. Le jour de Samhain, nous l'étoufferons avec.

— Alors nous avons terminé pour l'instant ? demanda Meara.

— Nous en avons suffisamment fait pour que je mérite de me changer les idées devant un verre de vin.

— Dans ce cas, je reviens dans une minute. J'ai juste besoin de… (Elle entraîna aussitôt Connor à l'écart.) Juste besoin de Connor un instant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-il, tandis qu'elle serrait sa main de toutes ses forces pour le guider vers le fond de l'atelier, puis dans la cuisine. Ça t'a fait un choc ? Je sais que le rituel était intense, mais…

— Intense, très intense, oui, reprit-elle d'une voix chantante en lui faisant traverser le salon et monter l'escalier.

— C'est à cause du sang ? Je sais que ça peut sembler cruel mais je te promets que c'est essentiel à la préparation de la potion, pour renforcer l'envoûtement.

— Non. Oui. Je sais tout ça !

Le souffle court, elle le poussa dans la chambre puis le tira vers elle en claquant la porte.

Elle l'embrassa, leurs lèvres fusionnant presque tant elle irradiait de chaleur.

— Oh, parvint-il à articuler quand elle lui enleva son pull d’un geste impatient et qu’il comprit ce qui lui arrivait.

— Donne-moi. (Elle ôta son maillot de corps, planta ses dents dans son épaule nue.) Vas-y, donne-moi.

Il aurait aimé ralentir le cours des événements, rien qu’un peu, si elle n’avait pas déjà été en train de détacher sa ceinture. Que pouvait bien faire un homme dans ces conditions ?

Il tira sur le pull de Meara – déshabiller une femme était l’un des grands plaisirs de son existence – mais leurs mains agitées s’entravèrent. Il envisagea de le déchirer quand…

— Zut, on s’en fiche.

Meara se retrouva aussitôt nue, tout comme lui.

— Oui, oui, oui.

Elle serra les poings dans sa chevelure, plongea vers sa bouche, grommelant de plaisir quand il prit ses seins en coupe.

C’était la première fois qu’un désir aussi incontrôlable s’emparait d’elle. Jamais elle n’avait autant tremblé, eu intimement besoin d’un homme. Peut-être que les remous dans les airs, la pulsation des flammes, l’éveil stupéfiant et l’alliance des pouvoirs et des forces magiques la stimulaient.

Tout ce qu’elle savait, c’était que s’il ne la prenait pas sur-le-champ, elle perdrait la raison.

Il portait encore la saveur unique de la magie – virile, séduisante et flirtant avec le mal. Elle pouvait encore sentir les ondes ésotériques, pas tout à fait évaporées, agir sur lui.

Elle désirait cela, le désirait lui, désirait tout.

Les gestes de Connor se firent plus impatients, tout en restant gourmands et brusques.

Elle avait envie de ça aussi, désirait ardemment qu’il la touche, qu’il la prenne comme si sa vie en dépendait.

Elle avait l’impression que la sienne en dépendait.

Il la fit pivoter sur elle-même d’un geste rapide, la plaquant contre la porte. Elle eut juste le temps de le regarder dans les yeux – qui étaient en cet instant farouches et sauvages – avant qu’il ne la pénètre.

Elle avait cru perdre la tête s’il ne la prenait pas tout de suite, mais quand il s’introduisit en elle, elle devint tout simplement folle.

Elle ondula du bassin avec vigueur, le défiant de s’accorder à son rythme déchaîné. Ses ongles s’enfoncèrent dans sa chair – dans son dos, ses épaules –, ses dents mordillant et griffant. De petites douleurs, éphémères et vives, qui se muaient en autant de plaisirs insensés pour le réduire en esclavage. Dans ses veines, le sang affluait, le poussant à donner des coups de reins plus violents, plus rapides. Il alla plus loin en adoptant une cadence brutale à couper le souffle.

Elle poussa un cri, un mélange de choc et d’avidité. Elle cria encore, mais son nom jaillit de sa gorge avec émerveillement. Quand il agrippa ses hanches, la souleva, elle enroula les jambes autour de sa taille.

Il dévora sa gorge, emplit sa bouche de sa saveur tout en emplissant Meara de sa soif d’elle jusqu’à ce que la dernière attache s’effiloche et craque.

Il succomba, sentit l’air éclater comme du verre lorsqu’elle se contracta autour de lui, tandis que son dernier cri s’évanouissait dans un soupir tremblé.

À bout de forces, ils se laissèrent glisser sur le sol, leurs membres moites entrelacés.

— Mon Dieu ! Doux Jésus…

Elle inspira de longues bouffées d’air comme si elle refaisait surface après avoir frôlé la noyade.

Reprenant son souffle à grand-peine, il grommela en se détachant d’elle pour s’allonger sur le dos, les yeux fermés, pantelant.

— On dirait que le sol tremble, non ?

— Je ne pense pas. (Il ouvrit les yeux, fixa le plafond.) Peut-être. Non, décida-t-il. Je crois que ça vient de nous. Ou plutôt de nos vibrations. Il paraît qu'on ressent souvent des ondes de choc après un tremblement de terre.

Il tendit la main vers elle, à l'aveuglette, pour lui donner une petite tape, mais sa main atterrit sur son sein. Très bon endroit.

— Tout va bien ?

— Bof. Je suis époustouflée et stupéfaite. Comme si j'avais volé une seconde fois. C'est à cause de cet air que tu avais. On aurait dit que tu rayonnais de l'intérieur, tes cheveux volaient autour de ta tête, soulevés par le vent que tu produisais, et toute la puissance de l'instant battait comme des tambours tribaux. C'était plus fort que moi. Je suis désolée, mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Tu es tout excusée. L'indulgence, c'est dans ma nature.

Elle pouffa de rire, recouvrit sa main de la sienne.

— Et nous voilà nus, lessivés, couchés par terre, dans ta chambre qui est un vrai foutoir, comme d'habitude.

Il balaya la pièce du regard. Pas tout à fait un foutoir, constata-t-il. D'accord, il y avait des chaussures, des bottes, des vêtements éparpillés partout. Il n'avait jamais vu l'intérêt de faire son lit – amer sujet de discorde entre lui et sa sœur – alors qu'il revenait s'y coucher tous les soirs.

Pour lui faire plaisir, d'un geste de la main, il réunit les chaussures, les bottes, les vêtements, les livres et tout ce qui traînait par terre, et les empila dans un coin de la chambre. Il ferait le tri plus tard – un de ces jours.

Mais dans l'immédiat, il fit tournoyer sa main et des pétales de rose retombèrent en pluie. Elle rit, en saisit une poignée au vol et les éparpilla dans ses cheveux.

— Tu es bêtement romantique, Connor.

— Ça n'a rien de bête, le romantisme. (Il l'attira vers lui, reposant la tête de Meara sur son épaule.) Voilà qui est mieux.

C’était indéniable, mais quelque chose l’ennuyait.

— Nous devrions descendre. Ils vont se demander ce que nous manigançons.

— Oh, je suis prêt à parier qu’ils le savent très bien. Alors accordons-nous un petit moment à nous.

*Un petit*, accepta-t-elle intérieurement.

— Je vais avoir besoin de mes vêtements, où que tu les aies envoyés.

— Je vais te les rendre. Mais pas tout de suite.

Elle s’autorisa cet instant de bonheur, la tête confortablement nichée dans le creux de son épaule, les pétales de rose virevoltant autour d’eux.

*OceanofPDF.com*

# 14

Alors qu’octobre succédait à septembre, Branna força Connor et Iona à lui prêter la main pour récolter les légumes de son potager. Elle assigna Iona à la cueillette des petits pois, Connor à l’arrachage des pommes de terre, tandis qu’elle ramassait les carottes et les navets.

— Ça sent bon ! s’exclama Iona en redressant le dos pour humer l’air. Au printemps, quand nous avons tout planté, ça embaumait la fraîcheur et le renouveau, et c’était merveilleux. Maintenant, cet arôme de légumes à maturité est différent mais tout aussi merveilleux.

Connor considéra Iona d’un œil torve tout en bêchant.

— Tu me répéteras ça quand elle t’obligera à tout gratter, à faire bouillir ou blanchir, ou je ne sais pas quoi d’autre.

— Tu ne te plains jamais quand tu manges tous les plats que te prépare l’hiver, avec les légumes que je mets en conserve ou que je congèle. En fait…

Elle alla arracher une tomate gorgée de soleil et la huma.

— J’ai dans l’idée de préparer une soupe de tomates au bleu pour ce soir.

Sachant qu’il en raffolait, Branna sourit quand Connor la regarda de travers.

— C’est une ruse pour me faire travailler.

— Je suis une fille rusée.

La récolte la mettait d’excellente humeur. Bien qu’elle arrachât et cueillît pendant tout l’été, l’essentiel des provisions qu’elle mettait en bocaux pour l’hiver lui procurait un délicieux sentiment d’accomplissement.

Et le travail, aux yeux de Branna, participait à la satisfaction.

— Iona, tu voudras bien cueillir deux beaux concombres. Je vais en avoir besoin pour concocter mes crèmes de beauté.

— Je ne sais pas comment tu fais pour abattre autant de besogne. Entretenir la maison, le jardin, cuisiner, fabriquer les produits pour ta boutique, tenir un commerce. Comploter la destruction d’un démon…

— C’est peut-être magique. (Tout en se délectant de leur délicieux parfum, de la douceur de leur peau, Branna emplit son seau de tomates.) Mais la vérité est que j’aime ce que je fais, alors la plupart du temps, je n’ai pas l’impression de faire d’efforts.

— Va dire ça à celui qui manie la bêche, se plaignit Connor, sans obtenir de réaction.

— Tu ne rechignes pas à la tâche, toi non plus, dit Branna à Iona. Ça n’a pas l’air de t’ennuyer de passer tes journées à ramasser du crottin de cheval, à manier des balles de paille et de foin, à balader les touristes à cheval, dans les bois, des gens qui doivent poser les mêmes questions tous les jours. Plus le temps que tu as passé à étudier et à t’exercer à notre art depuis l’hiver dernier, alors que tu savais à peine produire une étincelle au bout de la mèche d’une bougie.

— J’adore tout ça, moi aussi. J’ai une maison, un endroit où je me sens chez moi, un but. J’ai une famille et un homme qui m’aime. (Tendant le visage vers le soleil, Iona prit une longue inspiration.) Et j’ai la magie. Je n’avais que trois fois rien, et Nan était ma seule vraie famille avant de venir ici.

Elle marcha jusqu’au carré de concombres, en choisit deux.

— J’aimerais énormément être capable de m’occuper d’un petit potager. Si j’apprenais à faire des conserves, j’aurais l’impression d’avoir participé aux repas que Boyle cuisine seul, la plupart du temps.

— Chez Boyle, il y a assez de place pour un petit jardin. Vous avez prévu de rester vivre là quand vous serez mariés ?

— C’est parfait pour l’instant. Idéal pour nous deux, et près de tout et de tout le monde. Mais… mais nous aimerions avoir des enfants, et même assez vite.

Branna replaça correctement le chapeau de paille qu’elle portait plus par goût des traditions que pour se protéger du soleil qui jouait à cache-cache avec les nuages moutonneux par cette journée plus estivale qu’automnale.

— Dans ce cas, il vous faut une maison. L’appartement au-dessus du garage de Fin ne conviendra bientôt plus.

— Nous y réfléchissons, mais nous n’avons vraiment pas envie de nous éloigner de vous ni du centre équestre, alors ça reste à l’état de vague projet. (Courbant l’échine pour se remettre à l’œuvre, Iona cueillit une courge jaune.) Nous devons d’abord nous concentrer sur les préparatifs de mariage, et je n’ai même pas encore choisi ma robe ni les fleurs.

— Mais tu sais ce que tu veux.

— J’ai une vague idée de la robe que je recherche. Je pense… Connor, bouche-toi les oreilles, tu vas t’ennuyer ferme.

— J’ai déjà les pommes de terre qui m’ennuient.

Il en ramassa quelques-unes dans la pelletée de terre et les jeta dans le seau.

— Enfin bref, j’ai envie d’une longue robe blanche, mais plutôt de style vintage, pas d’un chic moderne. Pas de traîne ni de voile, quelque chose de très simple mais de beau. Un peu dans l’esprit de l’époque de nos grands-mères, mais remise au goût du jour. Nan m’aurait donné la sienne, mais elle est ivoire et je la veux blanche, et elle est trop grande pour moi. Bon, ce

n’est pas exactement ce que je cherche, même si j’adorerais porter une robe de famille.

Elle cueillit une tomate cerise, toute chaude, et l’engloutit d’un geste.

— Ah, délicieux ! J’ai cherché sur Internet, pour me donner des idées et après Samhain, j’aimerais que toi et moi et Meara nous mettions à chercher sérieusement.

— Avec plaisir. Et pour les fleurs ?

— Pour ça aussi, j’ai farfouillé, et puis finalement, je veux tes fleurs.

— Les miennes ?

— Je veux parler du style de tes fleurs, de tes jardins.

Se redressant, Iona embrassa d’un geste le gai mélange de zinnias, de digitales, de bégonias, de cresson de fontaine.

— Sans restrictions d’espèces ni de couleurs. Je les veux toutes. Des couleurs et de la joie, ta façon de les planter en donnant une impression de joyeux désordre naturel, un effet stupéfiant au premier coup d’œil.

— Alors il te faut Lola.

— Lola ?

— Elle est fleuriste et tient une boutique à Galway. C’est l’une de mes clientes. Je lui envoie des pots de crème pour les mains, puisque soigner les fleurs abîme les mains. Elle me commande souvent des bougies en quantité pour aller avec les arrangements qu’elle compose pour les mariages. Elle crée des œuvres d’art avec les fleurs, tu peux me croire. Je te donnerai son numéro de téléphone, si tu veux.

— Je veux bien. Elle m’a l’air parfaite.

Iona jeta un coup d’œil vers Connor. Accroupi, il examinait une pomme de terre comme si elle renfermait toutes les réponses à ses questions.

— Je t’avais prévenu que tu allais t’ennuyer ferme.

— Non, ce n’est pas ça. Tu m’as fait penser à la famille, aux jardins et aux fleurs. Et à la jacinthe des bois que Teagan m’a demandé de planter sur la tombe de sa mère. Je ne l’ai pas fait.

— C’est trop dangereux d’approcher de la chaumière de Sorcha en ce moment, lui rappela Branna.

— Je le sais. Mais c’est tout ce qu’elle a demandé. Elle a soigné Meara, et tout ce qu’elle voulait, c’était que je plante le bulbe.

Posant son seau, Branna marcha vers lui et s’accroupit face à lui.

— Je ne prendrais pas ce risque, sachant que je mettrais tout en péril. Mais je me sens tiraillé, Branna. Ce n’était qu’une fillette. Et elle te ressemblait, Iona. Et quand je te regarde, dit-il à Branna, comme j’ai regardé la Brannaugh de Sorcha, je la vois dans dix ans, et toi comme tu étais à son âge. Il y avait du chagrin et de la détermination dans ses yeux, comme je n’en lis que trop souvent dans les tiens.

— Quand nous aurons accompli ce que nous avons juré d’accomplir, le chagrin et la détermination disparaîtront. (Elle serra sa main calleuse.) Ils le sauront eux aussi. J’en suis certaine.

— Pourquoi sommes-nous incapables de voir, à nous deux ? Et à nous trois, avec Iona ? Pourquoi ne pouvons-nous pas voir comment tout se termine ?

— Tu connais la réponse. Tant qu’il y a le choix, la fin n’est jamais fixée. Ce qu’il a, et tout ce qui s’est passé auparavant, brouille la vision, Connor.

— Nous sommes la clarté.

Iona se leva, son seau de petits pois à la main, les genoux souillés de terre. Et la bague offerte par Boyle brillant à son doigt.

— Quoi qu’il nous réserve, quelle que soit l’apparence qu’il revêtira, nous combattrons. Et nous vaincrons. J’y crois fermement. Et j’y crois parce que tu y crois, dit-elle à Connor. Parce que tu sais que toute ta vie est le chemin qui t’a mené à ça, et tu y as toujours cru. C’est une brute, un salopard qui se cache derrière le pouvoir qu’il a obtenu en pactisant avec un démon. Ce que nous sommes ? demanda-t-elle en touchant son cœur. Ce

que nous possédons provient de notre sang et de la lumière. Nous allons l'anéantir grâce à cette lumière et l'expédier en enfer. Je le sais.

— Bien dit ! (Branna donna un coup de coude à Connor.) Le discours de la Saint-Crépin[1] revu et corrigé par notre Iona.

— C'était très bien dit. Ça me taraude, c'est tout. Comme une promesse faite et pas encore honorée.

— Tu l'honoreras, dit Branna. Et ce n'est pas que ça et la récolte des pommes de terre qui te font broyer du noir, ce qui t'arrive rarement. Te serais-tu disputé avec Meara ?

— Pas du tout. Tout se passe super bien. Mais l'intérêt que Cabhan semble lui porter m'inquiète parfois. Quand il s'en prend à l'un de nous, nous avons de quoi lui rendre la monnaie de sa pièce et répondre à chacun de ses tours par la magie. Elle a du caractère et une grande force mentale, et une épée quand elle la porte sur elle.

— Et elle sait s'en servir, sans compter qu'elle possède tes pierres protectrices, les talismans que nous lui avons fabriqués. Nous ne pouvons rien faire de plus.

— Son sang a coulé sur mes mains. (Il baissa les yeux, vit le liquide vermillon coulant des plaies de Meara à la place de la terre.) Comme je n'arrive pas à chasser cette image de ma tête, à tourner la page, je lui envoie cinq à six SMS par jour, en inventant toutes sortes de prétextes rien que pour vérifier qu'elle va bien.

— Si elle le savait, ça irait mal pour ton matricule.

— J'en suis conscient.

— Je m'inquiète pour Boyle, moi aussi. Alors que Cabhan ne fait même pas attention à lui en particulier. C'est naturel, intervint Iona, de se faire du souci pour les êtres qui nous sont chers et qui n'ont pas le même arsenal que nous à disposition. Toi aussi, tu t'inquiètes, ajouta-t-elle à l'intention de Branna.

— Oui, bien sûr. Même si je sais que nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir.

— Si ça peut te rassurer, je passe beaucoup de temps auprès d'elle, au travail. Et quand elle emmène un groupe en balade, je tresse un talisman dans la crinière de son cheval, depuis que le loup l'a épiée.

Connor sourit.

— Tu fais ça ?

— Elle n'a rien contre, et Boyle non plus. J'en pare tous les chevaux dès que je peux. Ça m'aide à les laisser sans compagnie le soir.

— Je lui ai donné une lotion l'autre jour et lui ai demandé de l'appliquer quotidiennement pour la tester. (Branna sourit.) Je l'ai envoûtée.

— Celle qui sent l'abricot et le miel ? Adorable. (Connor déposa un baiser sur la joue de Branna.) Alors je vous remercie pour la magie et la touche romantique. J'aurais dû me douter que vous ne lésineriez pas sur les mesures de précaution, toutes les deux. De mon côté, Roibeard garde l'œil sur elle dès que je m'éloigne un peu.

— Confie-la à Merlin pendant une heure ou deux – Fin sera ravi de participer. Et va chasser au vol. (Prenant appui sur son épaule, Branna se leva.) Quand tu auras remisé les pommes de terre dans le petit cellier, va faire un tour avec ton épervier. Ça vous fera du bien à tous les deux.

— Il faut encore les faire bouillir, blanchir et tout le toutim.

— Tu es congédié.

— Et la soupe ?

Elle rit, lui donna un petit coup de poing sur la tête.

— Voici mon programme. Dis à Boyle que je vais avoir besoin de Meara dans… (levant les yeux vers le soleil, elle calcula le temps) … trois heures, ça ira. Vous autres, venez vers six heures et demie. Nous mangerons ta soupe préférée, et une salade de roquette puisque Iona va aller en cueillir, du pain bis et un gâteau à la crème.

— Un gâteau ? Que fêtons-nous ?

— Ce sera un *céili**. Ça fait trop longtemps que nous n'avons pas fait la fête.

Se frottant les mains sur son pantalon, Connor se releva.

— Si je comprends bien, je devrais être plus souvent de mauvais poil.

— Ça ne marchera pas à tous les coups. Va ranger ces pommes de terre, va retrouver ton épervier et reviens pour six heures et demie.

— D'accord, merci.

Elle repartit cueillir des tomates puisqu'elle devait désormais prévoir de la soupe pour six et regarda Iona à la dérobée une fois Connor parti.

— Il ne le sait pas encore, dit Iona. S'il savait, il te le dirait. Surtout à toi. Ce qui signifie qu'il ignore qu'il est amoureux d'elle.

— Il ne le sait pas encore, mais ça va venir. Bien entendu, il l'aime depuis toujours, alors prendre conscience qu'il s'autorise à croire en une autre forme d'amour prend du temps.

Tournant la tête vers le cottage, Branna pensa à lui, pensa à Meara.

— C'est la seule femme avec laquelle il aura jamais envie de faire sa vie, de la partager entièrement. Certaines ont éveillé des sentiments en lui, et d'autres le pourraient encore mais seule Meara pourrait lui briser le cœur.

— Elle ne ferait jamais ça.

— Elle l'aime, et depuis toujours. Et il n'y a qu'avec lui qu'elle aura jamais envie de faire sa vie, de la partager entièrement. Mais elle n'a pas sa foi en l'amour ni en ses pouvoirs. Si elle parvient à se faire confiance et à croire en lui, ils vivront heureux ensemble. Si elle n'y arrive pas, elle brisera le cœur de Connor et le sien.

— Je crois en l'amour et en ses pouvoirs. Et je crois qu'à choisir Meara ira dans ce sens, s'y accrochera et chérira ce trésor.

— Je souhaite plus que tout au monde que tu aies raison. (Branna poussa un soupir.) En attendant, ils se demandent chacun de leur côté pourquoi ils n'ont jamais rien ressenti de tel avant d'être ensemble. Le cœur, c'est quelque chose de sauvage et mystérieux. Allons porter tout ça à

l’intérieur et tout gratter. Je vais te montrer comment préparer la soupe, et ensuite nous ferons des conserves jusqu’à l’arrivée de Meara.

Elle arriva, à l’heure convenue mais pas dans son assiette.

Après avoir traversé la cuisine d’un pas raide, elle planta ses poings sur ses hanches, considéra d’un air désapprobateur les bocaux pleins de légumes colorés qui refroidissaient sur le plan de travail, la soupe qui mijotait à feu doux sur le réchaud.

— À quoi tu joues ? Si tu m’as fait venir pour faire la popote, tu vas être méchamment déçue. J’ai assez bossé pour aujourd’hui.

— Nous avons presque fini, dit Branna d’une voix enjouée.

— Je prends une bière.

Toujours aussi furibonde, Meara alla ouvrir la porte du réfrigérateur pour en extraire une bouteille de Smithwick.

— Tout va bien au centre équestre ?

Meara toisa Iona, l’air hargneux.

— Tout va bien ? Plus que bien, avec ce jour estival en plein mois d’octobre et tous les gens présents à cinq kilomètres à la ronde qui ont décidé qu’ils devaient absolument faire une petite balade à cheval aujourd’hui. Quand je ne promenais pas un groupe, j’époussetais ou je transbahutais des selles.

Elle agita sa bouteille de bière avant de l’ouvrir.

— Et Caesar qui s’est mis en tête de mordre les miches de Rufus, juste après que j’ai dit à cette dame espagnole qui le montait de laisser plus d’espace entre les chevaux. Alors je me suis retrouvée avec une Espagnole hystérique à gérer, et je la comprenais à peine puisqu’elle piquait sa crise en *espagnol* et qu’elle parlait à moitié avec les mains, ce qui fait qu’elle secouait les rênes dans tous les sens, et que Caesar a cru qu’elle avait envie de prendre le galop.

— Oh, mon Dieu.

Iona voulut paraître inquiète, mais échoua en étouffant un rire.

— C’est drôle, évidemment. Pour toi.

— Juste un peu, parce que je sais que ça va. Si elle était mal à l’aise à cheval, tu ne lui aurais pas attribué Caesar.

— Malgré sa crise de nerfs, elle montait comme un fichu conquistador, et je la soupçonne d’avoir cherché une occasion de galoper dès le départ. Par chance, j’avais ton Alastar et je l’ai rapidement rattrapée. Elle était tout sourire, même si elle a voulu me faire croire le contraire quand j’ai empoigné la longe de Caesar pour le faire ralentir. Et je te jure…

Livide, elle poursuivit d’un ton chargé de reproches.

— … je te jure que les deux chevaux ont vécu tout ça comme une partie de franche rigolade. (Elle but de longues rasades de bière.) Et après ça, j’ai eu cinq ados. Cinq filles. Et là, je n’en parlerai pas du tout sinon c’est moi qui vais piquer une crise à l’espagnole. Et toi, dit-elle en pointant un doigt accusateur vers Iona, tu n’as pas bossé de la journée, tu as pris du bon temps dans le jardin parce que tu couches avec le boss.

— Quelle putain je suis !

— Je ne te le fais pas dire. (Meara but encore.) Et c’est pour ça que je n’aiderai ni à la cuisine ni au jardin, et s’il y a des sortilèges ou des enchantements à faire, j’exigerai une autre bière, minimum.

Branna jeta un regard vers les bocaux desquels s’échappèrent trois petits « pop », signe que les couvercles étaient scellés.

— Voilà un bruit qui me plaît. Il n’y a rien à faire. Nous prenons une journée de repos.

Cette fois, Meara but lentement.

— Est-elle sous le coup d’un enchantement ? demanda-t-elle à Iona. Ou plutôt du whisky ?

— Ni l’un ni l’autre, mais il y aura du whisky plus tard. Ce soir, c’est *céili.*

— *Céili* ?

— La première récolte est terminée, et les conserves aussi. C’est l’été en plein mois d’octobre. (Branna s’essuya les mains, posa la serviette.) Alors échauffe ta voix, Meara, et enfile tes chaussures de bal. Je suis d’humeur festive.

— Tu es sûre que ce n’est pas à cause d’un enchantement ?

— Nous avons travaillé, ressassé nos soucis, mis un plan sur pied et comploté. Nous méritons de nous détendre. Nous espérons qu’il entendra notre musique, puisque ça lui déchire les tympans.

— Rien à redire à ton plan. (Songeuse, Meara but une gorgée de bière.) C’est rare de te voir de si bonne humeur, et ça m’ennuie de jouer les rabat-joie mais je dois te dire que je l’ai vu deux fois aujourd’hui – le spectre. D’abord en homme, et ensuite en loup. Il observait, rien de plus. Mais c’est assez pour jouer avec mes nerfs.

— C’est pour ça qu’il le fait et nous allons lui montrer que ça ne nous empêche pas de vivre. En parlant de ça, j’ai besoin de vous là-haut.

— Tu es pleine de surprises et de mystère, nota Meara. Les autres savent que tu prévois de faire la fête ? demanda-t-elle tandis qu’elles grimpaient l’escalier.

— Connor va le leur faire savoir.

Branna les entraîna vers sa chambre, où, contrairement à celle de Connor, l’ordre régnait en maître.

Elle disposait de la plus grande pièce, construite selon ses indications au moment où elle et Connor avaient fait agrandir la maison. Elle avait peint les murs en vert foncé, et avec les ornements couleur d’écorce, elle avait souvent l’impression de dormir au cœur de la forêt. Elle avait choisi la décoration avec soin et poussé la fantaisie jusqu’à peindre des sirènes et des fées, des dragons et des elfes.

Elle s’était fait plaisir en choisissant son lit dont la tête et le pied étaient gravés d’une trinité celte. Une débauche de coussins s’étalait sur l’épaisse

couverture blanche. Face au lit, une commode fabriquée et peinte par son arrière-grand-père contenait les instruments les plus précieux de son art.

Elle sortit un long crochet de sa penderie et, glissant l'extrémité recourbée dans une petite encoche du plafond, ouvrit la porte du grenier et déplia les marches.

— Je dois aller chercher quelque chose. Je n'en ai que pour une minute.

— C'est tellement paisible ici.

Iona alla devant les fenêtres qui donnaient sur les champs et les bois, et les collines verdoyantes qui s'étendaient au-delà.

— Ils font du bon boulot tous les deux, Branna et Connor. Je lui envie sa salle de bains attenante, sa grande baignoire et son immense meuble. C'est sûr que si j'avais une si grande surface autour du lavabo, elle déborderait de fouillis. Et sur le sien, il y a…

Meara jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Un joli vase de lys, des savons de forme rigolote dans une soucoupe, trois grosses bougies blanches sur de sublimes bougeoirs en argent. J'aimerais y voir l'œuvre d'une magicienne, mais je sais qu'elle est simplement très à cheval sur l'ordre.

— Si seulement c'était contagieux, dit Iona au moment où Branna redescendait les marches en portant une grande boîte blanche. Attends, je vais t'aider.

— Ça va, je la tiens, c'est léger. (Elle posa la boîte sur son lit.) Quand nous discutions mariage, robes et fleurs, j'ai eu une idée.

Après avoir ouvert le carton, elle écarta plusieurs épaisseurs successives de papier de soie, puis souleva une longue robe blanche.

Le cri de surprise émerveillé d'Iona était précisément la réaction qu'elle avait escomptée.

— Comme elle est belle ! Tout simplement magnifique.

— Oui, elle est très belle. Mon arrière-grand-mère l'a portée le jour de son mariage, et je me suis dit qu'elle devrait convenir pour le tien.

Les yeux écarquillés, Iona recula d’un bond.

— Je ne peux pas accepter. Je ne peux pas, Branna, c’est toi qui devrais la porter, le jour de ton mariage. Elle appartenait à ton arrière-grand-mère.

— C’est ton aïeule autant que la mienne. Elle ne m’irait pas, même si je la trouve ravissante. Ce n’est pas du tout mon style. Et elle était petite et fine, comme toi.

La tête penchée sur le côté, Branna tenait la robe à bout de bras devant Iona.

— J’aimerais que tu l’essaies. Fais-moi ce plaisir. Si elle ne te va pas, ou si elle ne correspond pas à tes envies, il suffira de la ranger.

— Allez, essaie-la, Iona. Tu en meurs d’envie.

— D’accord ! Oh, ce que c’est excitant ! (Elle se dévêtit en dansant.) Je ne pensais pas mettre une robe de mariée aujourd’hui.

— Tu as déjà les sous-vêtements pour ta lune de miel, dis-moi ?

Les sourcils arqués, Meara contempla l’ensemble en dentelle bleu clair d’Iona.

— J’ai renouvelé toute ma lingerie. Il se trouve que c’est un excellent investissement.

Elle rit tandis que Branna l’aidait à passer la robe.

— Tu veux bien boutonner le dos, Meara ? demanda Branna alors qu’Iona faisait prudemment glisser ses bras dans les manches de fine dentelle.

— Il y a des centaines de boutons minuscules, aussi mignons que des perles.

— Elle a appartenu à Siobahn O’Ryan, qui a épousé Colm O’Dwyer, et était la tante de ta grand-mère, Iona, si j’ai bonne mémoire. La longueur est bonne, puisque tu vas porter des talons, je pense.

Branna donna du gonflant au jupon en tulle bordé de dentelle.

— Elle te va si bien qu’on la croirait faite pour toi, commenta Meara en fermant le dos.

— Elle est si belle…

Souriant à son reflet dans le miroir en pied de Branna, Iona effleura le bustier en dentelle du bout des doigts, jusqu'à la jupe à volants.

— Voilà, terminé, déclara Meara en attachant les derniers boutons dans la nuque d'Iona. Tu es magnifique, Iona.

— C'est vrai, elle me va bien.

— La jupe est parfaite.

Hochant la tête, Branna suivait les mouvements d'Iona qui tournait sur elle-même pour faire valser les jupons.

— Douce au toucher, romantique, juste ce qu'il faut de fantaisie. Mais je crois que le corsage a besoin de quelques retouches. C'est beaucoup trop « à l'ancienne » et trop simple. Le vintage, c'est bien, mais te couvrir jusqu'au menton n'est pas nécessaire.

— Je refuse de la modifier. Tu la gardes depuis toujours.

— Si on peut la retoucher dans un sens, on peut la retoucher dans l'autre. Tourne-toi. (Elle fit pivoter Iona de façon à la replacer devant le miroir.) Ça, on les enlève.

Consultant Meara du regard, Branna fit glisser ses mains sur les manches, qui disparurent.

— C'est déjà mieux. Et le dos ? Tu crois que…

Branna retroussa les lèvres quand Meara traça une encolure plongeante en V, puis, hochant la tête, la dessina de sa main pour ouvrir le dos jusqu'à la taille.

— Oui, elle a un joli dos musclé, autant le montrer. Et maintenant, le corsage.

Inclinant la tête de côté et d'autre, Branna fit le tour de sa cousine.

— Peut-être ça…

Elle découpa un décolleté carré au ras de la poitrine et ajouta de fines bretelles.

Meara croisa les bras.

— J’aime beaucoup !

— Mmm, ce n’est pas encore ça.

Réfléchissant, imaginant, Branna tenta de découvrir les épaules et d’ajouter des mancherons discrets. S’écarta pour considérer la robe avec Meara.

Elles secouèrent la tête à l’unisson.

— Je peux juste…

— Non ! s’écrièrent-elles quand Iona tenta un regard par-dessus son épaule.

— La première version était de loin la meilleure.

— Oui, mais…

Branna ferma les yeux pour en retrouver le souvenir. Les rouvrant, elle fit lentement voler ses mains au-dessus du corsage.

— Comme ça ! (Meara posa la main sur l’épaule de Branna.) Ne touche plus à rien. Laisse-la regarder.

— D’accord. Si ça ne te plaît pas, n’hésite pas à le dire. Tourne-toi, regarde.

Et son avis s’inscrivit sur son visage. Au lieu d’un simple sourire ravi, elle eut l’air stupéfaite, émerveillée et radieuse.

Le haut sans bretelles était en dentelle blanche, avec un décolleté en cœur. De la taille cintrée, le tulle bordé de dentelle retombait en volants fluides et romantiques.

— Ça lui plaît, dit Meara en riant.

— Non, non. Je l’adore tellement que je ne sais pas quoi dire. Oh, Branna !

Des larmes brillaient dans ses yeux quand elle regarda sa cousine dans le miroir.

— Le dos, c’est mon idée, lui rappela Meara, ce qui fit pivoter Iona. Oh, Meara ! C’est merveilleux. Elle est magnifique. C’est la plus belle robe du monde.

Elle tournoya en faisant danser la robe, rit à travers ses larmes.

— Je suis une future mariée.

— Presque. Nous n'avons pas fini.

— S'il te plaît…

Comme pour protéger la robe, Iona croisa les bras.

— Branna, je l'aime exactement comme elle est.

— Je ne veux pas toucher à la robe, elle est parfaite pour toi. Pas de voile, tu l'as dit, et je suis d'accord. Que dirais-tu de quelque chose comme ça ?

Elle passa un doigt sur la chevelure dorée d'Iona pour faire apparaître un arc-en-ciel de minuscules boutons de rose sur un bandeau pailleté.

— Ça va bien avec la robe, et avec toi, je trouve… Quelque chose pour tes oreilles, maintenant. Ta Nan doit avoir ce qu'il faut, mais pour l'instant…

Elle ajouta de petites étoiles en diamants.

— C'est bien assorti.

*Une robe*, se dit Branna, *qui convient aux rayons du soleil comme au clair de lune. Parfaite pour une journée d'amour et d'échange de vœux, et une nuit de réjouissances*.

— Aucun mot ne suffirait à t'exprimer ma gratitude. Ce n'est pas seulement la robe, même si elle est encore plus belle que dans mes rêves. Mais en plus, c'est un objet de famille.

— Tu fais partie des miens, dit Branna, comme Boyle. (Elle prit Meara par la taille.) Notre famille.

— Nous formons aussi un cercle, nous trois. (Meara prit la main d'Iona.) C'est important de le savoir et d'y accorder de la valeur. En plus de tout le reste, nous sommes un cercle.

— Cela dépasse tout ce que j'espérais trouver. Le jour où j'épouserai Boyle, le jour le plus heureux de ma vie, vous serez toutes les deux à mes

côtés. Nous serons ensemble, toutes les trois, les Trois parmi les six. Rien ne brisera nos liens.

— Rien ne le peut et rien ne le pourra, confirma Branna.

— Je comprends pourquoi tu voulais faire la fête. Les crises de nerfs à l'espagnole, on s'en fiche, annonça Meara. Je suis d'humeur à chanter et à danser.

---

1. Célèbre tirade extraite d'une pièce de William Shakespeare, *Henri V.* Le roi y évoque ce martyr du IIIe siècle, et « Quiconque aura combattu avec nous le jour de la Saint-Crépin ». (*N.d.E*)

OceanofPDF.com

# 15

La cuisine était emplie d’odeurs appétissantes et de celle du feu de tourbe qui se consumait dans l’âtre. Il diffusait ses éclats rougeoyants, chassant l’obscurité, célébrant la victoire de la lumière sur la nuit qui se pressait aux fenêtres. Le chien était couché devant la cheminée, sa tête massive en appui sur ses grosses pattes, et posait un regard amusé sur sa famille.

De la musique, dominée par les cornemuses et les instruments à cordes, s’échappait du petit iPod de la cuisine tandis qu’ils apportaient la dernière touche au repas. Les voix se mêlaient, chantant ou bavardant, pendant que Connor faisait tourner Iona le temps d’une danse.

— Je suis toujours aussi maladroite !

— Pas du tout. Tu as seulement besoin d’entraînement. (Il la fit tournoyer une fois, puis une seconde quand elle pouffa de rire, et la confia à Boyle dans un mouvement fluide.) Fais-lui tourner la tête, mec. Elle s’est bien échauffée avec moi.

— Je vais lui briser les orteils si je lui marche sur les pieds.

— Tu sais te faire léger quand tu veux.

Boyle se contenta de sourire et de lever sa pinte de bière.

— Je n’ai pas encore assez bu pour ça.

— Nous allons nous occuper de ça aussi.

Connor prit Meara par la main, lui fit un clin d’œil et exécuta un pas rapide et compliqué, tapant des pieds tout en faisant claquer ses bottes sur le

parquet ciré.

Meara pencha la tête, signe qu'elle acceptait de relever le défi. L'imitant aussi fidèlement qu'un reflet dans le miroir, deux mesures plus tard, elle fit claquer ses talons, tapa du pied, leva la jambe en harmonie avec la musique, et observa Iona en suivant une chorégraphie dynamique qu'elle connaissait par cœur.

Elle les regarda se faire face, le dos droit et immobile, tandis que leurs jambes et leurs pieds semblaient voler en tous sens.

— On dirait qu'ils sont nés en dansant.

— Je ne sais pas comment sont les Quinn, commenta Fin, mais les O'Dwyer ont toujours eu la musique dans la peau. Les mains, les pieds, la voix. Les meilleurs *céilies* de la région sont depuis toujours ceux des O'Dwyer.

— Magique, dit-elle, le sourire aux lèvres.

Il porta son attention sur Branna et l'observa un instant.

— À tous égards.

— Et les Burke ? Ils aiment danser ?

— Ils ont la réputation d'être de bons danseurs. Mais moi, je préfère danser en tenant une femme dans mes bras. Et puisque Boyle n'a pas l'air décidé, je suis bien obligé de m'en charger à sa place.

Surprenant Iona, il la plaqua contre lui, l'encerclant rapidement de ses bras, puis prenant le train en marche, finit par adapter son pas à la musique. Après quelques mouvements malhabiles, Iona le rattrapa, se cala sur ses pas tout en se laissant guider.

— Je dirais que les Burke savent y faire.

Lorsqu'il la fit virevolter, elle se souleva à quelques centimètres du sol, ce qui fit rire Fin.

— Autant que toi, la cousine américaine. J'ai hâte de danser avec toi le jour de ton mariage. Peut-être que finalement, c'est moi qui occuperai la place du marié et qu'il restera sur la touche.

— Je vois que je n’ai pas le choix, si je ne veux pas être évincé par Finbar Burke.

Boyle entraîna Iona à l’autre bout de la pièce, résolvant la question de ses pieds malhabiles en la soulevant du sol pour la faire tourner sur place.

Et Branna se retrouva face à Fin.

Craignant sa réaction, Connor serra la main de Meara.

— Tu m’accordes cette danse ? demanda Fin.

— Je m’apprête à servir le dîner.

— Une seule fois, dit-il en la prenant par la main.

*Quelle allure*, se dit Connor en admirant la fluidité avec laquelle ils épousaient la musique, le tempo, enchaînant les pas et se répondant comme s’ils étaient faits pour bouger à l’unisson.

Cette image d’eux lui fit mal au cœur, sensible comme il était, car c’était de l’amour qui émanait de leurs pas de danse. Ils virevoltèrent tout autour de la cuisine, flottèrent, tournèrent sans se quitter des yeux un seul instant, aussi détendus et heureux qu’autrefois.

À son côté, Meara, figée par cette image, posa la tête contre son épaule.

Pendant ce bref instant plein de tendresse, chaque chose semblait à sa place. Tout était comme avant, et un jour prochain, tout serait de nouveau ainsi.

Quand Branna s’arrêta, malgré son sourire, le bref instant plein de tendresse vola en éclats.

— Bon, j’espère que danser vous a ouvert l’appétit.

Fin lui murmura quelques mots à l’oreille, en gaélique, mais trop doucement pour que Connor comprenne. Quand elle s’éloigna de lui, la tristesse avait gagné son visage souriant.

— Nous remettrons de la musique après le dîner et nous avons du vin en abondance. (D’un geste brusque, Branna éteignit la musique.) Ce soir, il n’y a pas de place pour le travail et les problèmes. Nous allons manger des légumes frais du jardin, et c’est notre Iona qui a préparé la soupe.

Cette annonce fut accueillie par un long silence qui dura jusqu'à ce qu'Iona éclate de rire.

— Quoi ? Je ne cuisine pas si mal que ça !

— Bien sûr que non, dit Boyle avec l'air d'un homme qui affronte une tâche difficile et peu stimulante.

Il alla vers le réchaud, prit une cuillerée dans la marmite. Il goûta, écarquilla les yeux et replongea sa cuiller dans la soupe.

— C'est bon. À vrai dire, ta soupe est même très bonne.

— Je ne sais pas si l'on peut faire confiance à un homme amoureux, s'interrogea Connor. Mais mangeons quand même.

Ils partagèrent les primeurs du jardin, bavardèrent de choses et d'autres en évitant les sujets graves. Le vin coulait à flots.

— Comment se sent ta mère à Galway ? demanda Fin à Meara.

— Je ne peux pas encore dire qu'elle va y rester, mais elle s'en rapproche. J'ai discuté avec ma sœur, qui est surprise que cet arrangement soit positif – pour l'instant, en tout cas. Ma mère s'occupe du jardin, elle le bichonne. Et elle a commencé à se lier d'amitié avec une voisine qui aime jardiner, elle aussi. Si tu veux bien lui garder la maison encore un peu…

— Aussi longtemps que nécessaire, l'interrompit Fin. J'ai dans l'idée d'effectuer quelques rénovations. Quand tu auras du temps, Connor, nous pourrions parler des changements à faire.

— Je trouve toujours du temps pour ça. Les travaux de construction, les défis de la réparation me manquent depuis que le cottage est terminé. C'est vraiment toi qui as fait cette soupe, Iona ? Elle est plus que délicieuse.

Comme pour prouver ses dires, il se resservit.

— Branna m'a surveillée d'aussi près que Roibeard et m'a guidée étape par étape.

— J'espère que tu te souviendras de toutes les étapes, car je vais te demander de la refaire à la maison.

Ravie, Iona adressa un grand sourire à Boyle.

— Nous allons devoir cultiver des tomates. Je jardine assez bien ; nous pourrions essayer l’an prochain, dans des jardinières.

— Pas de problème, et peut-être que d’ici là, nous aurons trouvé quelque chose avec un bout de jardin et tu pourras bénéficier d’un vrai potager.

— Il est possible qu’au printemps prochain vous soyez trop pris par les mariages et les lunes de miel pour planter des pieds de tomates, fit remarquer Meara.

— Et il y a assez ici pour partager, ajouta Branna. Vous n’avez rien trouvé qui vous convienne mieux que là où vous vivez ?

— Pas encore, et il n’y a pas d’urgence, dit Boyle en consultant Iona du regard.

— Aucune urgence, confirma-t-elle. Ça nous plaît de vivre à proximité de vous tous et du centre équestre. En fait, nous avons décidé de rester dans le coin, alors tant que nous n’aurons rien trouvé qui réponde à tous nos critères, nous ne bougerons pas.

— En construisant soi-même sa maison on se rapproche plus facilement de ce qu’on recherche, dit Fin en resservant du vin à tout le monde.

— Tu t’es lancé dans un grand projet en bâtissant ta maison, dit Boyle.

— C’était vraiment drôle de mettre la main à la pâte, se souvint Connor. Même si Fin était très tatillon sur tous les détails, du dessin des tuiles aux poignées des placards.

— C’est ce qui assure la réussite d’un projet, à condition de ne pas travailler dans l’urgence. J’ai un terrain derrière chez moi, continua Fin. Une maison pourrait venir se nicher entre les arbres si cette idée plaisait à quelqu’un. Et je serais prêt à en vendre une parcelle à de bons voisins.

— Tu parles sérieusement ?

La cuiller d’Iona tinta contre le bord de son assiette.

— Au sujet des bons voisins, oui. Je n’ai aucune envie d’en avoir d’horribles sur les bras, même en laissant plein d’espace entre nous.

— Une petite maison dans les bois. (Les yeux pétillants, Iona se tourna vers Boyle.) Nous serions d'excellents voisins. Nous serons même de *fabuleux* voisins.

— Quand tu as acquis cet immense terrain, tu disais que c'était pour empêcher que les maisons ne poussent comme des champignons autour de toi.

— Les étrangers, c'est une chose, dit Fin à Boyle. Les amis et la famille – et les associés –, c'en est une autre. Si ça vous intéresse, nous pouvons aller y faire un tour un de ces jours.

— J'imagine qu'on ne peut pas y aller tout de suite, dit Iona en riant. Mais en même temps, j'avoue que je n'ai aucune idée de la marche à suivre pour concevoir ou bâtir une maison.

— Ça, tu as de la chance d'avoir des cousins qui s'y connaissent, fit remarquer Connor. Et je connais de bons ouvriers dans la région, si jamais vous décidez de faire construire. Ce qui m'irait comme un gant, ajouta-t-il, si mon avis vous intéresse. Quand j'irai chasser au vol dans ce champ comme ça m'arrive souvent, j'aurai l'avantage de pouvoir m'arrêter pour partager votre soupe.

— Il ne pense qu'à manger, commenta Meara. Mais je suis d'accord. C'est un endroit ravissant pour bâtir une maison, et pile là où vous avez envie de vivre. C'est une excellente idée, Fin.

— Une excellente idée, mais j'attends de connaître son prix.

Fin sourit à Boyle, leva son verre.

— Nous en discuterons après que ta fiancée aura vu le terrain.

— Il est rusé en affaires, affirma Branna. Elle va tomber amoureuse et accepter son prix, quel qu'il soit, dit-elle avec humour mais sans malice. Et c'est effectivement une excellente idée. Et puis, ça m'enlève une épine du pied, car le champ qui se trouve derrière la maison est pour Connor. Mais Iona étant de la famille, j'étais embêtée – même si… je l'ai arpenté en long, en large et en travers et il ne semblait pas appeler Iona. Je ne t'imagine pas

vivre là avec Boyle, même si tu cherches ta place et que c'est un joli coin, avec une belle vue. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Maintenant, je comprends. Vous allez avoir votre petite maison dans les bois.

Elle leva son verre à son tour.

— Qu'il en soit ainsi !

Branna sortit son violon à la fin du repas. Et chanta avec Meara. Uniquement des chants joyeux et animés. Connor alla chercher son tambour irlandais dans sa chambre pour ajouter une note tribale. À la surprise d'Iona, et pour son plus grand plaisir, Boyle disparut un instant et revint avec un mélodéon.

— Tu sais jouer de l'accordéon ? demanda-t-elle, bouche bée. Je ne savais pas !

— Je ne sais pas jouer. Pas le moindre accord. Mais Fin en joue.

— Je n'ai pas joué depuis des années, se défendit Fin.

— À qui la faute ?

Boyle le força à prendre l'instrument.

— Joue, Fin, l'encouragea Meara. Faisons une vraie *seisún**.

— Ne venez pas vous plaindre des couacs.

Il jeta un coup d'œil à Branna. Elle finit par hausser les épaules, taper du pied et se lancer dans une mélodie légère et sautillante. Riant, Connor fit danser ses doigts sur la peau du tambour joyeusement coloré.

S'adaptant au tempo et à l'air, Fin se joignit à eux.

La musique retentissait, ne s'interrompant que le temps de boire du vin et de décider du morceau suivant. Iona se précipita pour aller chercher un carnet de notes.

— J'ai besoin des titres ! Je les veux pour la réception du mariage. Ils sont tellement amusants et joyeux.

S'imaginant dans sa parfaite robe de mariée, dansant sur ces rythmes entraînants avec Boyle, parmi leurs amis et leur famille, elle lui adressa un

large sourire.

— Comme notre avenir à deux.

Tandis que Meara poussait un « ooooh » exagérément long, Boyle embrassa bruyamment Iona.

Dans la chaleur de la cuisine vivement éclairée, les rires et les chansons retentissaient comme une célébration provocante de la vie, de l'avenir, de la lumière.

À l'extérieur, l'obscurité s'épaississait, les ténèbres s'imposaient et la brume flottait alentour.

Furieux, envieux, il faisait tout son possible pour étouffer la maison. Mais les protections soigneusement disposées repoussaient ses attaques si bien qu'il était réduit à se cacher, comploter et enrager contre autant d'éclat – chercher, chercher la moindre fissure dans le cercle.

La gorge sèche, Meara se mit à l'eau et proposa un verre à Branna. Elle se sentait fatiguée d'un coup et un peu ivre. Elle avait besoin de prendre l'air, se dit-elle. De l'air frais et humide, celui de la nuit.

— Après Samhain, dit Connor, nous donnerons un vrai *céilie*, nous inviterons les voisins et tous les habitants de la région comme le faisaient Ma et Da. Un peu avant Noël, qu'en dis-tu, Branna ?

— Avec un sapin à la fenêtre et des guirlandes partout. Tellement de nourriture que les tables grinceront. J'éprouve une tendresse particulière pour Yule, alors cette idée me plaît.

Connor s'immisçait rarement dans ses pensées, mais il le fit en cet instant.

*Il est tout près, il se rapproche peu à peu, avec détermination. Le sens-tu ?*

Branna hocha la tête, mais garda le sourire. *La musique l'appelle aussi sûrement que la lumière attire les papillons de nuit. Mais nous ne sommes pas prêts à l'anéantir, pas encore.*

*C’est l’occasion de tenter le coup, et nous aurions tort de la laisser passer.*

*Alors informe les autres, de cette façon. Nous allons essayer en espérant que l’effet de surprise suffise.*

Connor vit aussi nettement que Branna que Fin ressentait déjà la pression, celle de ces doigts noirs qui grattaient à l’orée de la clarté. Il vit Iona tressaillir, au moment où il lui transmit ses pensées.

Sa main serra celle de Boyle.

Il consulta Meara du regard.

En même temps qu’il constata son absence, il la *vit* tendre la main vers la poignée de la porte du cottage.

La peur le saisit à la gorge aussi rudement que des griffes, le vidant de son sang. Il cria son nom, de toute sa force mentale, et quitta la pièce à la hâte.

Assoupie, flottant dans les ténèbres et la brume, elle mit un pied au-dehors. Voilà de quoi elle avait besoin, c’était là qu’elle devait être. Dans la nuit, dense et tranquille.

À l’instant où elle prenait une profonde inspiration, Connor l’attrapa par la taille et la tira en arrière pour la ramener à l’intérieur.

Tout se mit à trembler – le sol de la maison, la terre, l’air. Devant ses yeux ébahis, elle vit les brumes sombres juste devant la porte se presser vers l’intérieur comme si quelque chose d’imposant et de terrible les poussait de tout son poids. Boyle claqua la porte et les isola du grognement sourd – tel un ressac enragé – qui les accompagnait.

— Que s’est-il passé ? C’est quoi ?

Meara poussa Connor, qui la protégeait de tout son corps.

— Cabhan. Restez en retrait ! ordonna Branna en rouvrant la porte d’un geste sec.

Une tempête faisait rage au-dehors, les ténèbres tourbillonnant, s’emmêlant. D’en dessous s’échappèrent une sorte de hurlement haut

perché et un grondement provoqué par le battement de milliers d'ailes.

— Des chauves-souris, c'est ça ? dit Branna, dégoûtée. Essaie autant que tu veux, cria-t-elle, les bras tendus de part et d'autre de son corps et les poings serrés. Essaie toutes les atrocités que tu veux, encore et encore. Mais ici, c'est *chez moi* et jamais tu n'en franchiras le seuil !

— Mon Dieu, murmura Meara devant les brumes qui se dissipèrent suffisamment pour qu'elle distingue les chauves-souris.

Dans ce mur animé qui ondulait, des yeux rouges étincelaient, des ailes pointues battaient l'air.

— Reste là, cria Connor en direction de l'infernal vacarme avant de rejoindre sa sœur d'un bond.

Iona et Fin le suivirent et se mirent en ligne.

— Dans notre lumière, tu feras des tours et des détours, commença Connor.

— Dans notre flamme, tu roussiras et brûleras, continua Iona.

— Ici fusionne le pouvoir de la trinité en un seul, ajouta Fin.

— Comme nous fusionnerons. Qu'il en soit ainsi, termina Branna.

Meara, que Boyle avait forcée à battre en retraite, vit les chauves-souris s'embraser comme des torches. S'en voulut de grincer des dents en les entendant crier au moment où elles éclatèrent, quand leurs corps s'entortillèrent avant de disparaître.

Les cendres retombèrent en pluie noire, emportées par le vent déchaîné.

Puis le calme revint.

— Tu n'es pas le bienvenu ici, murmura Branna, avant de claquer la porte.

— Tu es blessée ?

Le danger écarté, Connor s'agenouilla devant Meara.

— Non, non. Mon Dieu, c'est moi qui l'ai laissé entrer ? Je nous ai exposés à ça ?

— Rien n’est entré. (Connor la prit dans ses bras, déposa un baiser sur le dessus de sa tête.) Tu n’as fait qu’ouvrir la porte.

— Je n’avais pas le choix. J’étouffais, et j’avais envie – une envie irrépressible – du calme de la nuit. (Bouleversée, elle ferma les poings, les pressa contre ses tempes.) Il s’est encore servi de moi, il a encore essayé de me retourner contre vous.

— Et il a échoué, déclara vivement Iona.

— Il te croit faible. Regarde-moi. (Fin s’accroupit devant elle.) Il te croit faible parce que tu es une femme, pas une magicienne. Mais il fait erreur, il n’y a pas une once de vulnérabilité en toi.

— Il se sert de moi malgré tout.

— Il voulait que tu sortes, que tu t’éloignes des protections et des talismans. (Connor écarta ses cheveux de son visage.) Il a tenté de t’attirer à l’extérieur, loin de nous. Pas pour se servir de toi, ma chérie, mais pour te faire du mal. Ce que nous faisons ici le met en rage. La musique, la lumière, la joie simple que nous en tirons. Il t’aurait fait du mal, s’il avait pu, rien que pour ça.

— Tu es sûr ? La musique, les lumières ?

Le regard de Meara passa de Connor à Branna, pour revenir sur lui.

— Dans ce cas, nous allons jouer plus fort, et si vous voulez me faire ce plaisir, utilisez votre don pour que la lumière brille plus fort.

Connor l’embrassa et l’aida à se relever.

— Non, tu n’as vraiment rien d’une femme faible.

Tard dans la nuit, après qu’ils se furent aimés jusqu’à l’épuisement, Connor la tenait tout contre lui dans le lit. Cette image lui revenait sans cesse, elle dans les vapes passant de la lumière aux ténèbres.

— Il cherche à faire usage de sa force psychique, et il connaît suffisamment de ruses pour traverser les écrans de protection. (Tandis qu’il

parlait, son doigt effleurait les perles qu'elle portait.) Nous travaillerons à quelque chose de plus fort.

— Il ne s'en prend pas à Boyle de la même manière. Fin a raison ? C'est parce que je ne suis pas un homme ?

— Il s'attaque plus volontiers aux femmes, non ? Il a tué le mari de Sorcha pour arriver plus sûrement à ses fins, mais il a tué Daithi pour la faire souffrir, pour lui briser le cœur et l'esprit. Et il n'a pas cessé de la tourmenter au cours de son dernier hiver. L'histoire raconte qu'il enlevait des filles au château et dans les environs.

— Pourtant, c'est le garçon, Eamon, qu'il voulait atteindre.

— Anéantir le garçon, alors qu'il voit les filles comme plus vulnérables face à lui. Il veut Brannaugh – celle qu'elle était jadis, et la nôtre. Je le sens chaque fois que je le laisse entrer.

Elle leva les yeux vers lui.

— Tu le laisses entrer ?

— Dans ma tête – un peu. Ou quand j'arrive à m'immiscer dans la sienne, comme il le fait avec moi. Il y fait froid, noir, et c'est tellement plein de luxure et de rage que j'ai du mal à y comprendre quelque chose.

— Mais c'est dangereux de le laisser entrer, ne serait-ce qu'un instant. Il pourrait lire dans tes pensées et alors… s'en servir contre nous ? Contre toi.

— J'ai mes astuces. Il n'a pas ce que j'ai, ou juste un soupçon. Ce qu'Eamon a également, et il adorerait vider le garçon de tout son pouvoir, se l'approprier.

D'un geste machinal, il caressa ses cheveux détachés. Malgré tout cela, il se sentait étonnamment heureux avec elle, blotti contre son corps nu, chuchotant dans le noir.

— Il nous embêtait rarement avant l'arrivée d'Iona. Avec Fin, il s'acharne depuis qu'il porte cette marque sur son épaule.

— Il n'en parle jamais, notre Fin, ou presque.

— À moi, il en parle, lui apprit Connor, et parfois à Boyle. Mais même à nous, finalement, c'est rare. Tout a changé depuis l'apparition de la marque de Cabhan. Et tout a encore été bouleversé quand Iona est arrivée. Il la repoussait les premières semaines, non seulement parce que c'est une femme, mais aussi parce qu'elle était nouvelle et inexpérimentée, qu'elle commençait à découvrir tout ce qu'elle avait en elle et comment l'utiliser. Elle aussi, il la croyait faible.

— Elle lui a prouvé le contraire.

— Comme tu lui as plus d'une fois prouvé ta force. (Il déposa un baiser sur son front, sa tempe.) Mais il n'aura de cesse qu'il essaie. En te faisant du mal, il nous touche tous. Il a pu le constater, même s'il ne le comprend pas, étant donné qu'il n'a jamais aimé de toute son existence. Comment est-ce possible, selon toi, de vivre aussi longtemps, de traverser des siècles sans jamais connaître l'amour, sans en donner, sans en recevoir ?

— Il y a des gens qui vivent sans, même si c'est le temps d'une seule vie, et qui ne tourmentent ni ne tuent personne pour autant.

— Je ne suis pas en train de lui chercher des excuses. (Il prit appui sur un coude pour mieux la regarder.) Il envoûte les femmes pour les posséder physiquement et leur prendre leurs pouvoirs quand elles en ont. Le désir sans amour – sans aimer rien ni personne –, c'est sinistre. Ceux qui passent leur vie ainsi ? Je trouve que ce sont des créatures tristes, voire diaboliques. C'est le cœur qui nous permet de traverser les épreuves et qui nous apporte de la joie.

— Branna dit que ton pouvoir passe par ton cœur.

D'une main légère, Meara traça une croix sur son torse.

— C'est ce qu'elle pense, et c'est assez juste. Je ne serais rien sans mes émotions. Il éprouve des choses. Du désir purement charnel, de la colère et de l'envie, sans rien pour l'alléger. Prendre ce que nous sommes ne suffira pas. Rien ne le satisfera jamais. Il veut nous faire connaître sa noirceur, celle dont il souffre.

Au bord des frissons, elle prit sur elle pour les repousser.

— Tu trouves ça dans son esprit ?

— En partie. Le reste, je le vois. Et ce soir, brièvement, j'ai su ce qu'il ressentait – une sorte de joie horrible à l'idée de t'arracher à moi, à nous. À toi-même.

— Tu es entré en moi – dans mes pensées. Il n'a pas appelé mon nom, cette fois, mais toi, oui. Je t'ai entendu m'appeler et je me suis arrêtée un bref instant. J'avais l'impression de me tenir à la lisière d'un monde, d'être happée dans deux directions opposées. Ensuite je me suis retrouvée sous toi, par terre, sans savoir dans quel sens j'étais allée.

— Je sais, et pas seulement parce que tu es forte. Mais aussi pour ça. (Baissant la tête, il effleura ses lèvres.) Parce que nous, ça va au-delà du désir charnel.

À fleur de peau, des papillons dans le ventre.

— Connor…

— Plus que ça, susurra-t-il avant de l'embrasser.

Avec une douceur et une tendresse extrêmes, ses lèvres cajolèrent les siennes pour les inviter à donner, la séduction montant par crans vers la douleur.

Elle aurait dit non non, elle n'était pas ainsi, ne serait jamais ainsi. Mais il l'entraînait déjà dans un tourbillon de lumières de plus en plus rutilantes.

Ses mains, pareilles à des souffles, la caressaient avec une chaleur merveilleusement subtile.

Dans un silence bouleversant, il lui demandait de croire en ce qu'elle n'avait jamais cru. D'avoir confiance en ce qu'elle redoutait et niait.

En l'amour, en sa simplicité, sa force. Sa constance.

Pas pour elle. Non, pas pour elle – elle le pensa mais se laissa flotter sur ses nuages soyeux. Ce qu'il donnait, apportait, promettait, était irrésistible.

Le temps d'un instant, d'une nuit, elle s'abandonna. Se donna à lui.

Alors il prit, mais avec douceur, et donna plus en retour.

Il avait compris, pendant qu'elle se tenait entre la force maléfique de Cabhan et sa lumière, il avait compris toute l'authenticité de l'amour. Il avait perçu qu'elle était teintée de peur, qu'elle s'accompagnait de risques. Il avait su qu'il pouvait se perdre dans son dédale, accepter de traverser ses ténèbres, faire appel à sa lumière pour, toute sa vie durant, affronter ses hauts et ses bas, profiter de ses plages de bien-être et surmonter les heurts occasionnels.

Avec elle.

Leur longue amitié ne l'avait pas préparé à ce changement, ce passage radical de l'amour facile à ce qu'il éprouvait pour elle.

Elle, la seule, l'unique. Il chérirait cela.

Il n'attendait pas de réponses – elles viendraient en temps voulu. Pour l'instant, ses réactions suffisaient. Ses soupirs voilés, ses frissons, les battements irréguliers et intenses de son cœur.

Elle se redressa, épousant une vague de plaisir si absolu qu'elle sembla emplir son être d'une lumière d'un blanc pur.

Ce fut à son tour de l'emplir, de lui donner plus, toujours plus, jusqu'à ce que les larmes brouillent sa vision. Alors qu'elle atteignait le sommet, accrochée à lui pendant ce moment victorieux à l'orée de l'éblouissement, elle entendit sa voix, une fois encore, dans sa tête.

*Voilà plus,* lui dit-il. *C'est ça, l'amour.*

— Pourquoi ça te met autant mal à l'aise ?

— Quoi ?

Meara le regarda d'un air dur, puis scruta les environs du regard.

— Où sommes-nous ? C'est… c'est la chaumière de Sorcha ? Nous rêvons ?

— C'est plus qu'un rêve. Et l'amour dépasse le mensonge auquel tu cherches à croire.

— C’est la chaumière de Sorcha, mais elle est nichée sous la vigne vierge qui a poussé tout autour. Et le moment est mal choisi pour parler amour et mensonges. C’est lui qui nous a amenés ici ?

Elle brandit son épée, remerciant le rêve qui n’en était pas un de l’en avoir munie.

— La lumière provient de l’amour.

— La lumière provient de la lune, et nous avons de la chance qu’elle soit pleine où que nous soyons. (Elle pivota lentement en fouillant les ténèbres du regard.) Est-il là ? Tu le sens ?

— Si tu n’es pas encore prête à croire que tu m’aimes, essaie de croire que je t’aime. Je ne t’ai jamais menti de toute ta vie, hormis quand c’était sans conséquence.

— Connor. (Elle glissa son épée dans son fourreau, mais garda la poignée dans sa main gauche.) Aurais-tu perdu la tête ?

— J’ai gagné en raison. (Il lui fit un grand sourire.) C’est toi qui perds la raison parce que tu n’as pas le cran de voir les choses en face.

— Je suis armée, contrairement à toi, alors prends garde à ce que tu dis.

Il voulut l’embrasser mais elle le repoussa.

— Pas une once de vulnérabilité en toi. Ton cœur est plus puissant que tu ne l’imagines, et il va être à moi.

— Ce n’est pas ici, surtout pas ici, que je vais accepter de blablater avec toi. Je rentre.

— Ce n’est pas par là.

Connor l’attrapa par le bras alors qu’elle faisait demi-tour.

— Je connais le chemin.

— Ce n’est pas par là, répéta-t-il. Et ce n’est pas non plus le bon moment, puisqu’il arrive.

Elle serra le poing autour du pommeau de son épée.

— Cabhan…

Connor l’empêcha de dégainer, et sortit le caillou blanc de sa poche. Il brillait comme une petite lune dans sa main.

— Non, c’est Eamon qui approche.

Elle le vit arriver à cheval dans la petite clairière. Ce n’était plus un enfant, mais un homme. Très jeune, néanmoins grand et élancé. Il ressemblait tant à Connor qu’elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Ses cheveux étaient plus longs et tressés dans sa nuque. Il approcha lentement sur un robuste cheval brun qui semblait capable de traverser la moitié du pays au galop sans s’essouffler.

— Bonsoir, cousin, cria Connor.

— Bonsoir à toi et à vous, madame.

Eamon mit pied à terre en souplesse. Au lieu d’attacher le cheval, il posa les rênes sur son dos. À sa façon de rester immobile, comme une statue sous le clair de lune, il était évident qu’il ne chercherait pas à s’aventurer loin de son maître.

— Ça fait un certain temps pour toi, fit remarquer Connor.

— Cinq ans. Mes sœurs et leurs maris se sont installés à Ashford. Brannaugh a deux enfants, un fils et une fille, plus un autre fils à naître d’un jour à l’autre. Teagan attend un bébé. Le premier.

Son regard se porta sur la chaumière, puis sur la pierre tombale de sa mère.

— Nous sommes finalement rentrés chez nous.

— Pour le combattre.

— C’est mon vœu le plus cher. Mais il est dans ton temps, et c’est un fait que nous ne pouvons pas nier.

Grand et droit, l’œil-de-faucon autour du cou, Eamon se tourna une nouvelle fois vers la tombe de sa mère.

— Teagan est venue ici avant moi. Elle a vu sa descendante. L’a vue l’observer pendant qu’elle affrontait Cabhan. Nous sommes les trois

Ténébreux, les premiers, mais ce que nous sommes, ce que nous avons, nous vous le transmettrons. C'est tout ce que je vois.

— Nous sommes six, l'informa Connor. La trinité plus trois autres. Ma dame, le mari de ma cousine et un ami, un ami puissant. (Puisque le garçon était devenu un homme, le temps était venu de lui en parler, décida Connor.) Notre ami Finbar Burke. Il est du sang de Cabhan.

— Il porte sa marque ?

Comme Meara, Eamon mit la main à son épée.

— Ce n'est pas lui qui l'a gravée ni désirée.

— Le sang de Cabhan…

— Je lui voue une confiance aveugle. Je lui confierais la vie de ma dame les yeux fermés alors que je l'aime plus que tout – même si elle n'y croit pas. Nous sommes six, répéta Connor, contre lui seul. Nous allons combattre Cabhan. Le vaincre définitivement. Je t'en fais le serment.

Connor dégaina l'épée de Meara et monta sur la tombe. Il s'entailla la paume, fit couler quelques gouttes de sang dans la terre.

— Par mon sang, je jure de l'anéantir.

Plongeant la main dans sa poche, sans surprise, il y trouva la jacinthe sauvage. De la pointe de l'épée, il creusa un petit trou et la planta.

— Promesse tenue.

Il fit tourbillonner l'air du bout du doigt, en exprima l'humidité et versa le sang et l'eau mêlés sur la terre.

Se reculant, il vit en même temps que ses compagnons la fleur pousser et les bourgeons se multiplier.

— Je suis parti loin d'elle, déclara Eamon, le regard rivé sur la tombe. Je n'avais pas le choix, et c'était sa volonté et son vœu. À présent, je suis un homme et je rentre chez nous. Quoi que je puisse faire, quel que soit le pouvoir qui m'est donné, je ferai et je l'utiliserai. Une promesse tenue. (Il tendit la main à Connor.) Je me méfie des descendants de Cabhan, mais je te fais confiance, à toi et aux tiens.

— Il est des miens.

Eamon considéra la tombe, les fleurs et la chaumière.

— Ainsi donc vous êtes six. (Il posa la main sur son amulette, identique à celle de Connor, puis sur le lacet de cuir orné de pierres offert par son cousin.) Tout ce que nous avons vous accompagne. J'espère que nous nous reverrons, une fois que tout sera terminé.

— Quand tout sera terminé, lui assura Connor.

Eamon remonta en selle, sourit à Meara.

— Vous devriez croire mon cousin, gente dame, car quand il parle, ses mots lui viennent du cœur. Adieu.

Faisant demi-tour, il disparut aussi silencieusement qu'il était venu.

Meara s'apprêta à ouvrir la bouche… et se réveilla en sursaut dans le lit de Connor.

Assis à côté d'elle, il examinait sa main blessée avec un demi-sourire.

— Eh bien ! On ne sait jamais ce qui va se passer quand on s'allonge à côté de gens de ton espèce. Fais attention ! Tu vas tacher les draps.

— Je vais arranger ça.

Il se frotta les mains, étancha le sang, referma la plaie superficielle.

— C'était quoi, cette histoire ? demanda-t-elle.

— Une petite visite à la famille. Questions, réponses.

— Quelles réponses ?

— Je cherche. Mais j'ai planté la fleur, comme Teagan me l'a demandé, alors ça me suffit pour l'instant. Notre Eamon avait l'air splendide et en pleine forme, tu ne trouves pas ?

— Tu dis ça parce que tu lui ressembles. Cabhan aura vent de leur retour.

— Ils ne le détruisent pas, mais il ne les anéantit pas non plus. Comme pour les fleurs, ça suffit pour l'instant. C'est à nous de l'achever, je le sais.

— Et comment le sais-tu ?

— Je le sens. (Il montra son cœur.) J’ai confiance en mon intuition. Contrairement à toi, par exemple.

Après un coup d’œil impatient, elle quitta le lit avec vivacité.

— Je dois aller travailler.

— Tu peux manger un bout. Tu n’as pas à t’inquiéter, je n’ai pas le temps de te taquiner comme je le voudrais avec mes sentiments et les tiens. Mais le moment viendra bien assez vite. Je t’aime comme un fou, Meara, et bien que j’en sois le premier surpris, je me réjouis de cette découverte inattendue.

Elle s’empara de ses vêtements.

— Tu romances tout, et tu bricoles ta version à grand renfort de magie, de dangers, de sang et de sexe. Tu vas finir par retrouver le sens commun, mais pour l’instant, je vais aller faire ma toilette et me préparer à aller travailler.

Elle quitta la pièce.

Il la regarda sortir, le sourire aux lèvres, réjoui de profiter d’une si belle vue sur son postérieur quand elle entra dans la salle de bains qu’ils partageaient avec Iona.

Il avait recouvré la raison, se dit-il – même s’il lui avait fallu une grande partie de sa vie pour y parvenir. Il attendrait qu’elle emprunte la même voie.

D’ici là… Il examina sa paume cicatrisée. Il avait besoin de réfléchir.

*OceanofPDF.com*

# 16

Les femmes incarnaient un casse-tête perpétuel pour Connor, mais leurs mystères et leurs secrets faisaient partie de leur charme éternel.

Il songea à la femme qu'il aimait. Courageuse et franche en tout point – sauf en matière de sentiments. Dès que son cœur était en jeu, elle devenait aussi craintive qu'un oiseau pris au piège et risquait de s'enfuir à la moindre occasion.

Pourtant son cœur demeurait fort, loyal et sincère.

Une énigme.

Il l'avait effrayée, à n'en pas douter, en lui déclarant sa flamme. Il l'aimait, et pour lui le grand amour était unique et impérissable.

Toutefois, comme il préférait que le petit oiseau soit libre de voler – pour le temps présent – plutôt qu'il se blesse contre les barreaux de la cage, il réveilla Boyle.

Si Boyle se rendait au centre équestre en même temps que Meara – c'est-à-dire plus tôt que nécessaire – d'une part, elle aurait un ami avec elle et, d'autre part, ils auraient le temps de parler tous les trois avant l'arrivée des autres.

La pluie battait à travers les arbres et les collines, crépitait aux fenêtres. Il fit sortir le chien, sortit aussi, fit le tour du cottage – comme ils l'avaient fait la veille au soir – pour vérifier qu'il ne restait aucune trace du sortilège jeté par Cabhan.

Les fleurs de sa sœur arboraient leurs couleurs vives comme pour défier le temps morose, protégées par l'herbe grasse qui s'étalait autour d'elles telle une épaisse couverture verte. Dans l'air, il ne sentit rien d'autre que la pluie, le vent, la magie blanche qu'il avait participé à disperser autour de leur territoire.

Quand il s'arrêta devant l'appentis de Roibeard, l'épervier l'accueillit en frottant sa tête contre sa joue. C'était de l'amour, simple et spontané.

— Tu vas rester aux aguets, dis-moi ? (Connor caressa le poitrail du rapace de ses phalanges repliées.) Bien évidemment, tu vas rester vigilant. Prends un peu de temps pour toi, va chasser au vol avec Merlin puisque nous allons tous bien.

En réponse, l'oiseau déplia ses ailes, décolla. Il vola en cercles au-dessus de Connor, puis fila vers les bois où il disparut.

De nouveau, Connor fit le tour de la maison et entra par la porte de la cuisine qu'il tint ouverte pour laisser passer Kathel à sa suite.

— La patrouille est terminée ? La mienne aussi. (Il caressa longuement le chien, le gratta derrière les oreilles.) Dis, ça serait trop te demander d'aller donner des coups de museau à notre Branna pour m'éviter d'avoir à préparer le petit déjeuner ?

Kathel lui répondit d'un regard dur, aussi dur que possible pour un chien de meute.

— C'est ce que je pensais, mais j'ai tenté le coup.

Se résignant à son sort, Connor nourrit le chien, changea l'eau de son bol. Il alluma le feu dans la cheminée de la cuisine et du salon, et ensuite de l'atelier puis, comprenant qu'il ne pouvait plus se permettre de repousser l'inévitable, il se mit à l'œuvre.

Il fit frire le bacon, trancha du pain, battit les œufs.

Il versait les œufs dans la poêle quand Iona et Branna entrèrent – Iona en tenue de travail, Branna encore en chemise de nuit, avec l'air renfrogné qu'elle avait toujours avant d'avoir pris son café.

— Vous vous êtes tous levés de bonne heure. (Connaissant la règle, Iona laissa Branna se servir en premier du café.) Et Boyle et Meara qui sont déjà partis.

— Elle voulait se changer, et elle a promis à Boyle de lui préparer un petit déjeuner pour le remercier de lui servir de chauffeur.

— Surveille les œufs, Connor, ça va brûler, dit Branna, sachant ce qu'il se passait dès qu'il se mettait aux fourneaux.

— Mais non…

— Explique-moi pourquoi tu pousses la flamme à fond quand tu fais cuire quelque chose ?

— Parce que ça va plus vite.

Et, bon sang, il faillit les laisser brûler à cause d'elle.

Il les disposa dans un plat à côté du bacon, ajouta une pile de toasts et déposa le tout au milieu de la table.

— Si tu t'étais levée plus tôt, tu les aurais préparés à ton goût. Comme tu as traîné, tu es obligée de les manger comme ils sont… De rien !

— Ça a l'air délicieux, dit gaiement Iona, qui s'assit en coiffant avec les doigts sa chevelure claire.

— Ah, ne le flatte pas juste parce qu'il a fait à manger pour la première fois depuis des semaines !

Branna s'attabla, gratta Kathel derrière les oreilles.

— Ce n'est pas de la flatterie, j'ai faim, dit Iona en remplissant son assiette. Nous allons avoir des annulations aujourd'hui. (Elle fit un geste en direction de la pluie incessante.) Il pleut, et en plus il fait froid. En temps normal, ça me désolerait, mais aujourd'hui, ça nous fera du bien d'avoir du temps libre.

Elle se servit en œufs. Ils étaient très… cuits à point, décida-t-elle.

— Si on travaille aussi peu que je le pense, reprit-elle, je pourrai sûrement partir de bonne heure. Je peux venir travailler avec toi, Branna, si tu veux.

— Je dois remplir le stock car je n’y ai pas travaillé hier et aller le déposer au magasin. Mais je serai revenue avant midi, je pense. Fin et moi avons terminé de modifier la potion que nous avons utilisée le soir du solstice. Elle est plus forte qu’avant, je crois, mais on doit encore peaufiner le sortilège, et le déroulement des opérations. Tout ce fichu projet, en fait.

— Nous avons le temps.

— Le jour se rapproche à grands pas. Et il devient de plus en plus audacieux. Ce qu’il a tenté hier soir…

— N’a pas marché, si ? argumenta Connor. Ses chauves-souris diaboliques ne sont plus que des cendres emportées par le vent, dissoutes par la pluie. Et ça m’a donné une idée ou deux.

— Ah, tu as une idée ?

Branna prit sa tasse de café.

— Oui, et j’ai également une histoire à vous raconter. J’ai cherché Eamon dans mes rêves, et il m’a cherché aussi. Et nous nous sommes trouvés.

— Tu l’as revu.

Il hocha la tête à l’intention d’Iona.

— Oui, et j’ai emmené Meara avec moi. C’était un homme, d’environ dix-huit ans, puisqu’il a dit que notre dernière visite avait eu lieu cinq ans plus tôt. Sa Brannaugh a eu deux enfants, et elle attend le troisième, et Teagan est enceinte de son premier.

— Elle était enceinte, Teagan, ajouta Iona, quand je l’ai vue en rêve.

— Je m’en souviens. Donc j’ai dû me trouver dans leur monde la même année que toi. Ça s’est passé, pour moi comme pour toi, devant la chaumière de Sorcha.

— Tu sais qu’il ne faut pas aller là-bas, rétorqua Branna, même en rêve.

— En toute honnêteté, je ne peux pas te dire si c’était de mon fait ou du sien, et je te promets que même à présent, je l’ignore. Mais je savais que

nous ne courions aucun danger, à ce moment-là, sinon j'en serais parti. Je n'aurais pas mis Meara en danger.

— Très bien. D'accord.

— Ils étaient rentrés chez eux, poursuivit-il en étalant de la confiture sur du pain grillé, mais leur retour avait un goût doux-amer. Ils savent qu'ils vont devoir affronter Cabhan, et qu'ils ne vont pas l'emporter ni l'anéantir, qu'il existe dans notre temps, notre lieu de vie. Je lui ai dit que nous étions six, et que l'un de nous était du même sang que Cabhan.

— Et la pilule est bien passée ? interrogea Branna.

— Il me connaît. (Connor se tapota le cœur.) Et il me fait confiance. Par conséquent, il fait confiance aux miens, et Fin est des miens. Il porte le pendentif que je lui ai donné ainsi que l'amulette que nous avons en double. J'avais la petite pierre qu'il m'a offerte, et quand je l'ai sortie de ma poche, elle luisait dans ma main. Tu avais vu juste, Branna. Elle renferme un pouvoir.

— Je n'irais pas jusqu'à en faire une fronde et jouer à David et Goliath avec Cabhan, mais c'est bien que tu la gardes sur toi.

— C'est pour ça que je l'ai toujours dans ma poche. Et surtout, j'avais la jacinthe.

— La fleur de Teagan, précisa Iona.

— Je l'ai semée, arrosée de mon sang et d'eau que j'ai extraite de l'humidité ambiante. Et les fleurs ont aussitôt éclos sur la sépulture de Sorcha.

— Tu as tenu parole. (Iona posa la main sur son bras.) Et tu leur as donné quelque chose d'important.

— Je lui ai dit que nous l'achèverions, car je suis convaincu de notre réussite. Et je crois que je sais ce que nous avons dû oublier le soir du solstice. De la musique, et la joie qu'elle apporte.

— De la musique, répéta Iona tandis que Branna s'adossait dans sa chaise, l'air pensif.

— Ce qui l’a attiré ici hier soir, l’a enragé et rendu aussi hardi ? Notre clarté, oui, et nous en aurons. Nous-mêmes, bien entendu. Mais nous avons joué de la musique, et les notes diffusent leur propre lumière.

— Un joyeux tintamarre, dit Iona.

— C’est bien ça. Elle l’aveugle, parce qu’il oppose sa colère à la gaieté. Mais pourquoi ça ne suffit pas à le retenir ?

— La musique. Nous avons joué de la musique, ce soir-là, au printemps, tu te souviens, Iona ? Rien que toi et moi et Meara, ici. J’ai sorti mon violon, et nous avons joué et chanté, et il nous épiait dehors, alors que tout était ténèbres et brouillard. Ça l’attirait, expliqua Branna. La musique l’a alléché bien qu’il la déteste. Il a haï le fait que nous prenions plaisir à en jouer.

— Je m’en souviens.

— Tiens, je peux travailler à partir de ça. (Branna plissa les yeux, fit la moue.) Oui, c’est à incorporer à la recette. Bonne idée, Connor.

— Excellente, même, dit Iona.

— Je suis plutôt d’accord avec toi.

Tout sourire, Connor termina ses œufs d’une bouchée.

— Je suis certaine que c’est aussi l’avis de Meara.

— Sans doute, sauf que je ne le lui ai pas encore dit. Je n’y ai pas pensé tout de suite, ajouta-t-il, et elle était terriblement pressée de commencer sa journée.

— Comment ça se fait ? J’ai encore une petite demi-heure devant moi avant d’aller bosser. (Et puisqu’elle avait le temps, elle alla remplir sa tasse de café.) Si elle avait attendu, Boyle et moi aurions pu… Oh… (Elle écarquilla les yeux.) Vous vous êtes disputés ?

— Disputés, non. Elle s’est repliée sur elle-même dès que je lui ai dit que je l’aimais, mais je m’y attendais. Comme je connais Meara, il va lui falloir un peu de temps pour s’y faire.

— Tu as compris ça. (Dansant dans le dos de Connor, Iona passa les bras autour de son cou.) C’est merveilleux.

— Ce n’était pas très difficile à comprendre… Enfin, si. Il lui faut un peu plus de temps que moi pour accepter l’évidence. Elle sera plus heureuse dès qu’elle l’aura admise, et moi aussi. Mais pour l’instant, je tire un certain plaisir à la voir mal à l’aise.

— Sois prudent, Connor, déclara sagement Branna. Si elle résiste, ce n’est pas parce qu’elle est bornée ou aveugle. C’est à cause de ses cicatrices.

— Elle ne peut pas passer toute sa vie à nier ses sentiments juste parce que son salopard de père n’avait pas de cœur.

— Sois prudent, répéta Branna. Quoi qu’elle dise, quoi qu’elle pense croire, elle l’aimait. Elle l’aime toujours, et c’est pour cela que ses blessures ne se sont pas pleinement refermées.

L’agacement s’empara de lui.

— Je ne suis pas son père, et elle me connaît suffisamment bien pour savoir que je ne suis pas comme lui.

— Oh, non, mon frère chéri, ce qu’elle craint… c’est plutôt d’être comme son père.

— Foutaises !

— Bien sûr. (Branna se leva pour s’expliquer clairement.) Mais c’est son fardeau. Malgré tout l’amour que j’ai pour elle, et qu’elle a pour moi, je n’ai jamais réussi à la soulager de ce poids, pas complètement. C’est à toi de le faire.

— Tu vas y arriver. (Iona s’écarta de la table pour lui prêter main-forte.) Parce que l’amour, tant qu’on ne baisse pas les bras, est plus fort que tout.

— Je ne baisserai pas les bras.

Iona prit le temps de déposer un baiser sur le sommet de sa tête.

— Je le sais. Tes œufs étaient bons.

— Je n’irai pas jusque-là, dit Branna, mais nous allons faire la vaisselle puisque tu as tout préparé… tant bien que mal.

— Alors c’est d’accord, d’autant que je dois rappeler Roibeard et aller travailler.

Il décrocha sa veste de la patère et prit un bonnet pendant qu’elles débarrassaient la table.

— Je l’aime vraiment, dit-il du fond du cœur, je l’aime entièrement.

— Ah, Connor, grand benêt, tu l’aimes depuis toujours.

Il sortit sous la pluie en se disant que sa sœur avait raison : il l’aimait depuis toujours.

Son humeur massacrante, sa nervosité exacerbée et sa propension à tout critiquer lui valurent d’être assignée au retournement du tas de fumier pour favoriser le compostage.

*À journée merdique, boulot merdique*, se dit Meara en passant ses bottes les plus usées et l’un des épais manteaux de fermier à la place de son blouson. En même temps, elle se sentait plutôt sale. Et comme elle ne pouvait pas nier le fait qu’elle avait cherché des poux dans la tête de Boyle – après avoir adressé des reproches à Mick, grogné en voyant Iona et ruminé tout le restant de la matinée –, elle ne pouvait pas reprocher à Boyle de l’avoir punie en la chargeant des tâches ingrates.

C’est ce qui s’était passé, quoi qu’elle en dise.

Il avait confié ses promenades guidées à Iona – des gens robustes des Midlands que cette saleté de pluie ne rebutait pas. Comme Mick donnait une leçon sur la piste, cette saleté de pluie n’avait pas la moindre importance pour lui. Pas plus qu’elle ne perturbait Patty, occupée à nettoyer la sellerie, ou Boyle, enfermé dans son bureau.

Alors c’était à elle que revenait l’honneur de patauger sous cette saleté de pluie et de retourner la majestueuse pile de merde.

Elle enroula une écharpe autour de son cou, rabattit sa capuche sur son front et sortit d'un pas lourd – tirant derrière elle une fourche et une longue barre métallique – pour se rendre derrière les écuries vers ce qui était surnommé sans aucune tendresse la Montagne de Merde.

Toute écurie engendre en abondance ce genre de déchets, et ces produits dérivés, pour utiliser un terme technique, devaient être traités. Et les êtres sages et soucieux de l'environnement faisaient plus que s'en occuper. Ils s'en servaient.

Elle approuvait ce genre de pratique, d'ordinaire. Les jours où elle n'en voulait pas à la terre entière. Les jours où il ne pleuvait pas comme vache qui pisse.

Le fumier, dès lors qu'on l'entretenait correctement, se transformait en compost. Et le compost enrichissait la terre. Alors Fin et Boyle avaient aménagé une zone, assez éloignée pour que les odeurs ne parviennent pas au centre équestre, dans ce but précis.

Lorsqu'elle atteignit la Montagne de Merde, elle pesta en s'apercevant qu'elle avait oublié son iPod et ses écouteurs à l'écurie. Même pas de musique pour la distraire.

Pour seul divertissement, elle grommela entre ses dents pendant qu'elle enlevait les anciens sacs de nourriture vides de la grosse pile et retournait le fumier à la fourche.

Un bon compost avait besoin de chaleur pour tuer les germes, les parasites, pour que le fumier se transforme en fertilisant de qualité. Comme elle avait déjà fait ce boulot un nombre incalculable de fois, elle l'effectua d'un geste automatique, ajoutant de l'engrais naturel pour favoriser la transformation du fumier, retournant les couches supérieures vers le cœur et la chaleur, formant un second tas, ventilant à l'aide de la barre qu'elle enfonçait le plus profondément possible.

L'avantage étant qu'elle n'avait pas besoin de tirer le tuyau d'arrosage jusque-là puisque cette saleté de pluie ajoutait toute l'eau nécessaire à un

mélange boueux.

*Un mélange boueux*, se dit-elle en se remettant à l'ouvrage. C'était exactement ce dans quoi Connor les avait jetés.

Pourquoi avait-il fallu qu'il y ajoute l'amour ? L'amour et les promesses et les projets d'avenir à deux et une famille à fonder et l'éternité ? Tout ne se passait-il pas bien ? N'étaient-ils pas parfaitement heureux avec le sexe et l'amusement en plus de l'amitié ?

Mais non, il avait fallu qu'il prononce tous ces mots – et la plupart en gaélique. Un complot préparé d'avance, se dit-elle en retournant et en étalant. Un complot destiné à lui vriller le cœur. Un complot qui la faisait soupirer et succomber.

Il avait fait d'elle une femme faible – oui, tout à fait – et elle ne savait pas quoi faire de ses faiblesses. La faiblesse était un ennemi, un ennemi qu'il avait retourné contre elle. Pis encore, il l'avait effrayée.

C'est elle qui avait commencé, non ? Elle était la seule à blâmer, la seule responsable de la situation et des ennuis qui en découlaient.

Elle l'avait embrassé la première, elle ne pouvait pas le nier. Elle l'avait attiré dans son lit, transformant par ce geste la nature de leur relation passée.

Connor était un romantique – elle le savait, ça aussi. Mais vu comme il papillonnait, personne ne pouvait lui reprocher d'avoir été surprise quand il lui avait déclaré sa flamme.

Ils avaient assez à faire, non ? Le soir de Halloween approchait à grands pas, et s'ils avaient un vrai plan bien ficelé, elle n'en avait pas encore entendu parler.

L'optimisme de Connor, la détermination de Branna, la rage intérieure de Fin, la foi d'Iona. Ils avaient tout ça, et la loyauté de Boyle en plus de la leur.

Mais c'étaient de piètres stratégies et de pauvres tactiques face à la magie noire.

Et au lieu de rester concentré sur l'élaboration de ces stratégies et de ces tactiques, Connor O'Dwyer passait son temps à lui répéter qu'elle faisait battre son cœur, qu'elle était l'amour de toutes ses vies.

En gaélique. En gaélique, tout en faisant des choses inimaginables à son corps.

Ne l'avait-il pas regardée dans les yeux au réveil, après avoir quitté cet étrange monde onirique, pour lui dire purement et simplement qu'il l'aimait ?

Il lui avait *souri de toutes ses dents*, se souvint-elle en fulminant. Comme si mettre sa vie sens dessus dessous était une bonne blague amusante.

Elle aurait dû le pousser, le faire tomber du lit, sur les fesses. Voilà ce qu'elle aurait dû faire.

Elle allait lui mettre les points sur les *i*, elle s'en faisait la promesse. Parce qu'elle n'était pas faible, pas plus avec lui qu'avec quiconque. À l'avenir, elle ne serait ni faible ni craintive. Pas prête à faire des promesses qu'elle ne tiendrait pas.

Elle ne se laisserait pas attendrir, ne serait pas sotte comme sa mère. Si désemparée qu'elle ne savait pas s'occuper d'elle. Déshonorée et pleurant la perte d'un homme qui l'avait trahie avec la violence d'un coup de hache.

De plus, et surtout, elle refusait de devenir aussi imprudente et égoïste que son père. Un homme qui avait fait des promesses et ne les avait tenues que pendant l'âge d'or du couple. Pour les bafouer ensuite impitoyablement, brisant le cœur de ceux qui l'aimaient, dès les premiers nuages.

Non, elle ne serait ni l'épouse, ni le fardeau d'un homme, ni celle qui faisait battre son cœur. Surtout pas celui de Connor O'Dwyer.

Parce qu'elle l'aimait beaucoup trop pour ça.

Brutalement, elle ravala les sanglots qui lui serraient la gorge.

*Un truc temporaire*, se promit-elle en replaçant les sacs sur le tas de compost. Cette sensation de brûlure au cœur ne pouvait pas durer.

Personne ne pouvait y survivre.

Bientôt, elle redeviendrait comme avant, elle-même, et Connor aussi. Et tout cela serait comme l'un de ces étranges rêves qui n'étaient pas des rêves.

Elle se trouva plus calme, rassérénée par le travail manuel. Retourner à l'écurie, calmer le jeu avec Mick, en particulier, mais avec les autres aussi.

— Tu as fait pénitence, déclara-t-elle à haute voix, puis elle recula et se retourna.

Et son père lui sourit.

— Te voilà, ma princesse.

— Quoi ?

Un oiseau pépia dans le mûrier, et les roses fleurirent comme dans un pays enchanté. Elle aimait ce jardin féerique, ses couleurs, ses parfums, le chant des oiseaux, le murmure de l'eau de la fontaine qui s'écoulait d'une amphore tenue par une femme gracieuse dans le bassin rond.

Elle aimait tous ses recoins et ses tonnelles ombragées où elle pouvait se cacher de son frère et de ses sœurs dès qu'elle avait envie de solitude.

— Encore perdue dans tes rêves, tu ne m'as pas entendu t'appeler.

Il rit, et ce brusque éclat lui fit retrousser les lèvres malgré les larmes qui lui montaient aux yeux.

— C'est impossible que tu sois ici.

— J'ai le droit de prendre une journée de congé pour passer du temps avec ma princesse. (Sans se départir de son sourire, il se tapota l'aile du nez avec l'index.) Le temps viendra bien assez vite où tous les gars de la région demanderont après toi, et tu n'auras plus de temps pour ton vieux papa.

— J'en aurai toujours pour toi.

— Ma fille chérie… (Il lui prit la main, l'attira dans le creux de son bras.) Ma belle princesse gitane.

— Ta main est glacée.

— Tu vas me la réchauffer. (Il se mit à marcher avec elle, empruntant le chemin pavé, passant devant les roses et les corolles veloutées des lys calla, le bleu vif des lobélies illuminé par le soleil qui étincelait comme le cœur d'une perle.) Je suis venu exprès pour te voir, expliqua-t-il sur le ton de la confidence, lui adressant ce petit clin d'œil rusé auquel il avait recours pour annoncer un secret. Tout le monde est à l'intérieur.

Elle jeta un coup d'œil vers la maison de brique, avec ses trois étages et sa façade blanche fidèle aux volontés de sa mère. Un autre jardin entourait la vaste terrasse et menait à une prairie verdoyante où sa mère aimait prendre le thé avec des amis l'été.

Plein de mini-sandwichs et de gâteaux nappés de sucre glace.

Sa chambre, là, repéra Meara en levant la tête. Oui, sa chambre se trouvait juste là, avec sa porte-fenêtre ouvrant sur un petit balcon. Son balcon de Juliette, l'appelait-il.

Elle était sa princesse.

— Pourquoi tout le monde est à l'intérieur ? C'est une si belle journée. Nous devrions pique-niquer ! Mme Hannigan pourrait préparer des *bridies*[1] et nous pourrions manger du fromage et du pain, et aussi des tartelettes à la confiture.

Elle s'apprêta à courir vers la maison, à inviter sa famille à les rejoindre, mais il l'entraîna sur le chemin.

— Ce n'est pas le bon jour pour pique-niquer.

Elle crut entendre la pluie tambouriner sur le sol et, levant les yeux, il lui sembla voir une ombre passer devant le soleil.

— C'est quoi ? Dis-moi, Da ?

— Ce n'est rien du tout. Tiens, c'est pour toi.

Il coupa une rose d'un buisson, la lui tendit. Elle la sentit, sourit quand les doux pétales blancs caressèrent sa joue.

— Si on ne pique-nique pas, on pourrait quand même goûter, faire la fête, puisque tu es à la maison ?

Il secoua lentement la tête, l'air triste.

— Je crains qu'on ne puisse pas faire la fête.

— Pourquoi ?

— Personne ne veut te voir, Meara. Tout le monde sait que c'est ta faute.

— Ma faute ? Quoi donc ? Qu'ai-je fait ?

— Tu fraies et tu conspires avec des magiciens.

Il se retourna pour la prendre durement par les épaules. Alors que l'ombre obscurcissait son visage, elle sentit son cœur bondir de peur.

— Je conspire ? Je fraie ?

— Tu manigances des plans, tu t'associes aux créatures du diable. Tu as couché avec l'un d'eux, comme une putain.

— Mais… (Confuse, elle eut le tournis.) Non, non, tu ne comprends pas.

— Mieux que toi. Ils sont maudits, Meara, et toi avec eux.

— Non. (Suppliante, elle posa les mains sur son torse. Froid, comme ses mains.) Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu ne le penses pas vraiment ?

— Si je le dis, c'est que je le pense. Pourquoi suis-je parti, à ton avis ? C'était à cause de toi, Meara. C'est toi que j'ai quittée. Une traînée égoïste et diabolique qui brûle d'envie de posséder un pouvoir qu'elle ne pourra jamais avoir.

— C'est faux ! (Le choc la frappa si durement au ventre qu'elle recula en vacillant.) C'est faux !

— Tu m'as fait tellement honte que je ne pouvais plus te regarder en face.

Elle fut prise de sanglots, puis hoqueta quand la rose blanche qu'elle tenait à la main se mit à saigner.

— C’est ta force maléfique, dit-il quand elle la jeta loin d’elle. Qui détruit tous ceux qui t’aiment. Tous ceux qui t’aiment saigneront et dépériront. Ou s’enfuiront, comme moi. Je t’ai quittée, tant la honte me rendait malade.

» Entends-tu ta mère qui pleure ? demanda-t-il. Elle pleure toutes les larmes de son corps à cause de sa fille qui préfère l’engeance du diable à son propre sang. C’est ta faute.

Les larmes coulaient sur ses joues – des larmes de honte, de culpabilité et de chagrin. Quand elle baissa la tête, elle vit la rose noyée dans la mare formée par son sang.

Et la pluie tombait à verse, remarqua-t-elle.

La pluie.

Elle chancela légèrement, entendit l’oiseau pépier dans le mûrier, et l’eau de la fontaine clapoter gaiement.

— Da…

Le cri d’un rapace déchira l’air.

*Connor*, pensa-t-elle. *Connor*.

— Non, je n’ai rien à me reprocher.

Trempée de pluie, libérée par le cri de l’épervier, elle prit de l’élan, lança la fourche qu’elle tenait à la main. Malgré la surprise, il recula d’un bond, si bien qu’elle frôla son visage.

Un visage qui n’était plus celui de son père.

— Va en enfer.

Elle frappa encore, mais le sol parut se soulever sous ses pieds. Au même instant, une douleur lui transperça le cœur.

Alors qu’elle poussait un cri, Cabhan montra les dents dans un sourire haineux. Et il fondit pour se changer en brume.

Tremblante, elle parvint à faire un pas, puis un autre. Le sol continuait de se soulever, le ciel tournoyant au-dessus d’elle.

Dans le lointain, à travers la pluie et la brume, elle entendit son nom.

Elle se pressa. Un pas, puis un autre.

Elle entendit l'épervier, vit le cheval, sa silhouette floue et grise traversant précipitamment les brumes, et le chien qui le suivait au pas de course.

Elle vit Boyle accourir comme s'il était poursuivi par une meute enragée.

Tandis que tout tournait autour d'elle, elle vit, émerveillée, Connor bondir à cru sur Alastar.

Il cria quelque chose, mais les rugissements qui résonnaient dans sa tête étouffaient les sons.

*Les ténèbres*, se dit-elle. *Le monde des ténèbres*.

Elles se resserraient autour d'elle, assombrissant tout.

Elle nagea dans la brume, étouffant, au bord de la noyade. Elle entendit le rire de son père, cruel, terriblement cruel.

*C'est ta faute, égoïste, fille sans cœur. Tu n'as rien. Tu n'es rien. Tu es dénuée d'émotions.*

*Je te donnerai le pouvoir,* promit Cabhan d'une voix aussi douce qu'une caresse. *C'est ce que tu souhaites, au fond de toi, ce que tu convoites et désires ardemment. Apporte-moi son sang et je te donnerai le pouvoir. Ôte-lui la vie et je t'offrirai l'immortalité.*

Elle se débattit, tenta de déchirer le brouillard pour avancer, retrouver la lumière, mais ne parvint pas à bouger. Elle se sentait ligotée, écrasée au cœur des ténèbres qui allaient s'épaississant, qu'elle inhalait à chaque respiration.

À chaque souffle, l'air se faisait plus froid. Plus sombre.

*Fais ce qu'il te demande,* l'incita son père. *Ce magicien n'est rien pour toi ; tu n'es rien pour lui. Juste deux corps qui copulent dans le noir. Tue le magicien. Protège-toi. Je reviendrai auprès de toi, ma princesse.*

Soudain, Connor lui prit la main. Il étincelait dans les ténèbres, ses yeux aussi verts que des émeraudes.

*Viens avec moi. Reviens auprès de moi. J'ai besoin de toi,* a ghrá. *Reviens auprès de moi. Prends ma main. Il te suffit de prendre la main que je te tends.*

Elle en était incapable – il ne le voyait donc pas ? –, elle ne pouvait pas. On gronda et on claqua des dents dans son dos, mais Connor lui souriait.

*Bien sûr, tu le peux. Ma main, ma chérie. Ne te retourne pas. Prends juste ma main. Reviens vite auprès de moi.*

C'était douloureux de lever ce bras lourd, de tirer sur ces liens invisibles. Mais il y avait de la lumière en lui, de la chaleur et elle en avait désespérément besoin.

Pleurant à chaudes larmes, elle leva le bras, tendit la main vers lui. Elle eut l'impression qu'on la tirait par le bout des doigts pour l'extraire de la vase. D'en sortir centimètre par centimètre, douloureusement, pendant qu'une force contraire la tirait en arrière.

*Je te tiens,* dit Connor, sans la quitter des yeux un seul instant. *Je ne te laisserai pas partir.*

Alors elle eut l'impression d'exploser, comme un bouchon qui saute d'un goulot, pour être projetée vers la clarté.

La poitrine en feu, comme si son cœur avait été changé en braise. Quand elle voulut inspirer, il lui monta dans la gorge.

— Doucement, doucement. Respire… Tu es revenue. Tu ne crains plus rien. Tu es là. Chut, tout va bien.

Quelqu'un sanglotait, des larmes déchirantes, à fendre l'âme. Il lui fallut plusieurs minutes pour comprendre que ces pleurs étaient les siens.

— Tu es avec moi. Avec nous.

Elle enfouit son visage au creux de l'épaule de Connor – mon Dieu, son odeur aussi bienfaisante que de l'eau fraîche sur une brûlure. Il la souleva.

— Je la reconduis à la maison.

— Chez moi, c'est plus près, dit Fin.

— Elle va s’installer au cottage jusqu’à ce que tout soit terminé, mais merci. Je la ramène à la maison. Tu veux bien venir ? Quand tu pourras, viens.

— Tu sais bien que je vais venir. Nous allons tous venir.

— Je suis avec toi, Meara. (Elle entendit la voix de Branna, sentit sa main lui caresser les cheveux, la joue.) Je suis tout près de toi.

Elle voulut parler, mais seuls des sanglots déchirants sortirent de sa bouche.

— Va avec eux, dit Boyle. Accompagne-les, Iona. Les Trois doivent être à ses côtés. Je vais m’occuper d’Alastar. Prends la camionnette et va avec eux.

— Viens vite.

Meara tourna suffisamment la tête pour voir Iona courir vers la camionnette de Boyle, s’installer au volant. Courir sous la pluie, dans la brume, pendant que tout tournait, se balançait d’avant en arrière comme le pont d’un navire en pleine tempête.

Sa poitrine, sa gorge, chaque partie de son corps la brûlait aussi vivement que les flammes de l’enfer.

Elle se demandait si elle était morte. Si elle était morte comme l’avait annoncé celui qui prétendait être son père.

— Tout va bien maintenant, répétait Connor. Tu es vivante, hors de danger, tu es avec nous. Repose-toi, ma chérie. Dors.

Elle sombra aussitôt dans un sommeil réconfortant.

---

1. Sortes de friands à pâte épaisse proches de la *calzone* italienne. (*N.d.E*)

OceanofPDF.com

# 17

Elle entendait des voix, des murmures – doux, apaisants. Elle sentait des mains, des caresses – légères, tendres. Elle avait l'impression de flotter sur un courant d'air chaud imprégné du parfum de la lavande et de la cire de bougie. Baignant dans la lumière, elle était en paix.

Les murmures devinrent des mots, confus et indistincts, comme s'ils étaient prononcés dans l'eau.

— Elle a besoin de repos. De repos et de calme. De temps pour guérir.

La voix de Branna, inquiète.

— Elle a repris des couleurs, non ?

Et celle de Connor, anxieuse, tremblante.

— En effet, et son pouls a de nouveau un rythme régulier.

— Elle est forte, Connor. (Celle d'Iona, éraillée par le sommeil ou les larmes.) Nous aussi.

Elle retomba dans le sommeil, flottant, flottant dans un silence réconfortant.

Se réveillant, elle se crut dans un rêve.

Elle vit Connor assis à côté d'elle, les yeux fermés, son visage illuminé par la lueur des bougies disposées çà et là dans la pièce. Comme s'il était recouvert de peinture dorée lumineuse et pâle.

Sa première pensée consciente fut qu'il était ridicule d'être aussi séduisant pour un homme.

Elle voulut prononcer son nom mais avant qu'elle n'ouvre la bouche, il battit des paupières et la regarda droit dans les yeux. La couleur, l'intensité du vert de ses pupilles l'éclairèrent davantage que les bougies alentour.

— Te voilà. (Quand il sourit, l'intensité s'estompa, et ne restèrent plus que Connor et la lueur des bougies.) Ne bouge pas, reste tranquille un moment.

Il passa la main sur le visage de Meara, referma les yeux tout en glissant vers son cœur pour remonter jusqu'à son front.

— C'est bien. Tout va très bien maintenant.

Il ôta quelque chose de son front, de son cou, laissant un léger picotement sur sa peau.

— C'est quoi ?

Était-ce vraiment sa voix ? Ce coassement de grenouille ?

— Des pierres guérisseuses.

— J'ai été malade ?

— Oui, mais tu vas bien à présent.

Il la souleva légèrement, enleva les pierres glissées sous son dos, sous ses mains, les rangea dans une pochette qu'il ferma avec soin.

— Combien de temps ai-je dormi ?

— Oh, presque six heures… pas tant que ça, finalement.

— Six heures ? Mais j'étais… j'étais…

— Ne cherche pas à te souvenir tout de suite. (Son ton brusque mais enjoué l'intrigua.) Tu vas te sentir vaseuse, faible et tremblante pendant un petit moment. Mais ça va passer, je te le promets. Tiens, bois ça. Branna l'a préparé pour que tu le boives, en entier, à ton réveil.

— C'est quoi ?

— Quelque chose qui va te faire du bien.

Il l'aida à se redresser, lui cala le dos contre les oreillers avant d'enlever le bouchon d'une bouteille remplie de liquide rouge.

— Tout ça ?

— Tout. (Il plaça la bouteille entre ses mains, les entoura des siennes pour la porter à ses lèvres.) Bois doucement, mais jusqu'à la dernière goutte.

Elle s'attendait à un mauvais goût de médicament, mais découvrit une saveur rafraîchissante.

— On dirait du jus de pomme, avec les bourgeons.

— C'est en partie de la pomme. Termine, ma chérie. Tu as besoin de chaque goutte.

Ses joues reprenaient des couleurs, remarqua Connor. Et malgré ses paupières lourdes, elle avait le regard clair. Pas vide et fixe comme lorsqu'elle avait succombé au sortilège de Cabhan, ou lorsqu'elle était étendue, inerte, dans l'herbe trempée.

Cette image lui revint à l'esprit, fit trembler ses mains. Alors il la chassa, et la regarda telle qu'elle était dans l'instant présent.

— Ensuite, tu mangeras. (Il dut faire appel à toute sa volonté pour s'exprimer calmement, avec un brin de gaieté.) Branna a préparé un bouillon de viande, mais attendons d'abord de voir si la potion et un thé passent bien.

— Je crois que je meurs de faim, mais je n'en suis pas sûre. J'ai l'impression de ne pas être tout à fait là. Mais ça va mieux. Cette boisson m'a fait du bien.

Elle lui rendit la bouteille, qu'il posa aussi délicatement que si c'était une bombe.

— Apportez le repas !

Il s'efforça de sourire avant de poser ses lèvres sur son front. Là, il fut tout simplement incapable de bouger.

Elle le sentit trembler et lui prit la main. Il la serra si fort qu'elle dut ravaler un cri.

— C'était si grave que ça ?

— Ça va, maintenant. Tout va bien. Mon Dieu.

Il l’attira contre lui, l’étreignit de toutes ses forces. Il l’aurait fait entrer en lui s’il avait pu.

— Tout va bien, c’est fini, répéta-t-il en boucle, pour se réconforter lui autant qu’elle.

— J’ignore comment il a réussi à passer malgré le collier qui te protège. Il n’est pas assez fort. Je ne l’ai pas fait assez fort. Il t’a pris le bijou, alors que je n’aurais jamais cru cela possible. Il l’a emporté et tu as failli étouffer. J’aurais dû faire plus. Je vais faire plus.

— Cabhan. (Ses souvenirs étaient confus.) J’étais en train… de retourner le tas de fumier. Le compost. Et d’un coup… je n’étais plus là. Tout est confus dans ma tête.

— Ne t’énerve pas. (Il passa la main dans ses cheveux, sur ses joues.) Ça te reviendra dès que tu auras repris des forces. Je vais te fabriquer un autre collier, plus puissant. Les autres vont m’aider, puisque le précédent n’a pas suffi.

— Le collier. (Elle porta la main à son cou. Se rappela.) Il est dans ma veste. Je l’ai enlevé, je crois.

Alors qu’elle fouillait dans ses souvenirs, Connor se détendit lentement.

— Tu l’as enlevé ?

— Pour dire à quel point j’étais de mauvais poil. Je l’ai enlevé, je l’ai fourré dans la poche de ma veste. J’ai été odieuse avec le pauvre Mick – et avec tout le monde, d’ailleurs, même Boyle… Oui, et Boyle m’a envoyée retourner le tas de compost. J’ai enfilé une veste de travail et laissé la mienne à l’écurie.

— Tu ne le portais pas ? Et les talismans que je t’ai faits ?

— Dans ma poche. Celle de la veste que j’ai laissée à l’écurie. Je n’y ai pas pensé parce que… Connor…

Il se leva brusquement, son visage n’exprimant qu’une colère froide.

— Tu l’as enlevé, et tu es sortie sans, uniquement parce qu’il vient de moi.

— Non. Oui. (Quel méli-mélo dans sa tête !) Je n’avais pas les idées claires, tu ne comprends pas ? J’étais dans une colère noire.

— Parce que je t’aime, ça t’a mise suffisamment en rogne pour que tu sortes sans les pierres protectrices.

— Je n’ai pas vu les choses sous cet angle, sur le moment. Je n’ai pas réfléchi. J’ai agi bêtement. Pire que ça. Connor…

— Bon, c’est fait, et tu es à l’abri maintenant. Je vais demander à Branna de t’apporter à manger.

— Connor, reste avec moi. S’il te plaît, laisse-moi…

— Tu as besoin de calme pour guérir complètement, coupa-t-il. Je n’arrive pas à garder mon calme dans l’immédiat, alors je ne peux pas rester avec toi.

Il quitta la pièce, referma la porte entre eux.

Elle voulut se lever mais ses jambes refusèrent de lui obéir. Alors elle, une femme qui se flattait d’être forte, en bonne santé, dut se recoucher comme une invalide.

Allongée, respirant mal, la peau moite, le cœur et l’esprit perturbés par les conséquences d’un acte imprudent accompli sous le coup de la colère…

Quand Branna entra en portant un plateau, sa frustration était si vive qu’elle avait envie de pleurer.

— Où est-il ?

— Connor ? Il avait besoin de prendre l’air. Il est demeuré des heures à ton chevet.

Branna disposa le plateau – le plateau d’une impotente avec des pieds, conçu pour être posé à cheval sur les jambes des malades et des faibles. Meara le fixa avec un dégoût profond.

— Le bouillon et l’infusion vont te redonner des forces. C’est normal que tu te sentes faible.

— J’ai l’impression d’avoir passé la moitié de ma vie malade.

Elle leva les yeux, domina suffisamment son mécontentement pour s'apercevoir que Branna paraissait épuisée et soucieuse.

— Je suis chiante, hein ? Jamais été malade plus de quelques heures. Tu y veilles, depuis toujours. Je suis vraiment désolée, Branna. Je m'en veux pour tout ça.

— Ne dis pas de bêtises. (Le regard las, les cheveux rassemblés à la hâte, Branna posa une fesse sur un coin du lit.) Allez, mange. C'est l'étape suivante.

— Vers quoi ?

— Vers tes retrouvailles avec toi-même.

Puisque c'était son souhait – comment pourrait-elle se rabibocher avec Connor alors qu'elle avait du mal à soulever une cuiller ? –, elle commença à manger. La première cuillerée lui fit l'effet du nectar.

— Je croyais que j'étais affamée, mais en fait je ne sentais pas grand-chose. C'est merveilleux de sentir la faim, et c'est délicieux. Je n'arrive pas à assembler les pièces du puzzle. Je me rappelle l'essentiel, assez clairement jusqu'à ce que je décide de retourner aux écuries. La suite est floue.

— Une fois que tu seras remise sur pied, tes souvenirs te reviendront. C'est un réflexe de protection.

— Mon Dieu.

Meara ferma les yeux, les paupières serrées.

— Tu as mal quelque part ? Trésor…

— Non, non… pas physiquement. Branna, j'ai fait quelque chose d'absurde. J'étais bouleversée, tellement de mauvaise humeur que j'étais incapable de raisonner. Connor… il a dit qu'il m'aimait. D'un amour qui conduit au mariage et aux bébés et à la maison accrochée à la colline, et ça m'a chamboulée. Je ne suis pas faite pour ce genre de vie, tout le monde le sait.

— Personne ne sait rien de ce genre, mais je ne conteste pas le fait que tu le penses. Tu as besoin de calme, Meara. (Branna passa la main sur la jambe de Meara.) Repose-toi si tu veux récupérer vite.

— Comment veux-tu que je garde mon calme alors que Connor est parti, furieux contre moi comme jamais ? Et il y a pire, bien pire.

— Pourquoi serait-il furieux contre toi ?

— Je l'ai enlevé, Branna. (Ses doigts effleurèrent son cou, à l'endroit où le collier aurait dû se trouver.) Je n'ai pas réfléchi, je te jure. J'ai agi sous le coup de la colère. Alors j'ai enlevé le collier qu'il m'a donné et l'ai fourré dans ma poche.

La main apaisante se figea.

— La calcédoine bleue avec les perles de jade et de jaspe ? avança prudemment Branna.

— Oui, celui-là. Je l'ai mis dans ma poche, avec les talismans. Et je me suis disputée avec tous ceux qui croisaient ma route jusqu'à ce que Boyle en ait sa claque de moi. Il m'a envoyée retourner le compost, et comme c'est un boulot salissant et qu'il pleuvait des cordes, j'ai troqué mon caban pour une veste de travail. Je n'ai pas réfléchi. J'avais oublié que j'avais enlevé le collier, tu comprends. Sinon je ne serais jamais sortie sans. Je te le promets, même furieuse, je ne l'aurais jamais fait délibérément.

— Tu as enlevé ce qu'il t'a donné par amour, ce qu'il t'a offert pour te protéger du mal, toi, celle qu'il aime. Tu lui as brisé le cœur, Meara.

— Oh, Branna, je t'en prie ! (Elle sanglota tandis que Branna allait se poster devant la fenêtre, scrutant la nuit.) S'il te plaît, ne me repousse pas.

Branna pivota soudain vers elle, les yeux brillants de colère.

— Tu dois être insensible et cruelle pour me dire ça.

Meara blêmit.

— Non, non, je…

— Insensible, cruelle et égoïste. Aussi loin que mes souvenirs remontent, tu as été toujours été mon amie, ma sœur de cœur. Et tu

imagines que je serais capable de te tourner le dos ?

— Non. Je ne sais pas. Je suis perdue, complètement chamboulée…

— Pleurer te fait du bien, déclara sèchement Branna en soulignant sa phrase d'un hochement de tête. Tes larmes sont rares, et tu as besoin de les laisser couler. Pour te purger, en quelque sorte. Nous sommes cinq dans cette maison. Non, c'est faux, puisque Iona et Boyle sont partis dès ton réveil. Ils sont allés chercher tes affaires.

— Chercher mes…

— Tais-toi, je n'ai pas terminé. Ces cinq personnes t'aiment, et aucun de nous ne mérite que tu imagines qu'on puisse se détourner de toi dès que tu te montres blessante.

— Je suis désolée. Excuse-moi.

— Je sais que tu regrettes. Mais je suis là, Meara, entre toi et Connor, et je vous aime tous les deux. Il s'en veut, tu sais, de ne pas t'avoir offert de protection suffisamment forte.

— Je sais. (Sa voix se brisait et tremblait à chaque mot.) Il me l'a dit. Je m'en souviens. Je lui ai dit. Il m'a quittée.

— Il a quitté *la pièce*, Meara, pauvre sotte. Nous parlons de Connor O'Dwyer, l'homme le plus généreux, loyal et fidèle que la terre ait jamais porté. Ce n'est pas ton maudit père ni même un homme qui lui ressemble de près ou de loin.

— Je ne voulais pas…

Tout remonta à la surface, avec une limpidité si vive qu'elle étouffa.

— Du calme. Reste calme. (Branna accourut auprès d'elle, lui prit les mains, enrayant une crise de panique par la seule force de sa volonté.) Tout va bien se passer, respire profondément. Mes yeux, regarde-moi dans les yeux. Il y a de la sérénité, il y a de l'air.

— Je me souviens maintenant.

— Retrouve d'abord ton calme. La souffrance n'entre pas ici ni le mal. Nous avons allumé des bougies, disposé des herbes médicinales et des

pierres un peu partout. Ceci est ton refuge.

— Je me souviens, répéta-t-elle, d'une voix plus apaisée. Il était là.

— Laisse ton être intérieur retrouver la paix. J'ai beau souhaiter que tu te souviennes de tout, nous attendrons d'être tous réunis pour cela. De cette façon, tu n'auras pas besoin de te répéter.

Et Connor, se dit Branna, méritait d'entendre toute l'histoire.

— Que m'a-t-il fait ? Ça au moins, tu peux me le dire ? À quel point c'était horrible ?

— Bois d'abord ton bouillon.

Impatiente, reprenant déjà des forces, Meara porta le bol à ses lèvres et but tout son contenu d'un trait.

Branna eut un petit rire.

— Voilà qui est fait.

— Raconte-moi… oh !

Elle eut l'impression de recevoir une décharge électrique, d'avoir un orgasme soudain, ou d'être frappée par la foudre. Traversée par une onde d'énergie, elle se laissa retomber contre les oreillers.

— C'était quoi ?

— Quelque chose qui se boit lentement, mais tu n'en fais qu'à ta tête.

— Je me sens pousser des ailes. Je pourrais courir jusqu'à Dublin. Je te remercie.

— De rien. Nous allons garder ça pour plus tard.

Prudente, Branna posa l'infusion hors de sa portée.

— Je pourrais manger un sanglier que j'aurais encore une petite place pour le dessert. (Elle serra la main de Branna.) Je suis désolée. Sincèrement.

— Je le sais. Sincèrement.

— Raconte-moi, si tu veux bien, ce qu'il m'a fait. Il m'a empoisonnée, comme Connor ?

— Ce n'était pas du poison, non. Tu étais disponible et sans défense, et il l'a bien senti. Il a eu recours aux ténèbres, et je pense que ça t'a coupée

du monde pendant un moment. Mais elles se sont suffisamment dissipées au bout du compte. Comme dit Connor, il ne peut pas garder sa cage fermée trop longtemps. Nous étions tous en chemin. Ça aussi, il a dû le sentir, alors il a agi rapidement, et avec cruauté. Le sortilège qu'il t'a jeté ressemble un peu à celui de la Belle au bois dormant, mais en moins joli et moins féerique. Ça s'apparente à la mort.

— Je… il m'a tuée ?

— Non, ce n'est pas aussi simple. Il t'a privée de ta respiration. Il a arrêté ton cœur. C'est un état similaire à la paralysie, de sorte que le premier venu t'aurait crue morte. Si personne n'intervient, ça peut durer plusieurs jours, plusieurs semaines. Voire des années. Mais tu aurais fini par te réveiller.

— Un peu comme… quoi ? Un zombie ?

— Tu te serais réveillée, Meara, dans une rage folle. Tu aurais creusé la terre avec tes ongles, ou tu aurais déliré jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ou… il serait venu te rejoindre, au moment de son choix, et il aurait fait de toi sa créature.

— Alors je serais morte, déclara Meara. Tout ce que je suis aurait disparu. Il n'aurait jamais pu me faire ça si j'avais porté le collier protecteur que m'a donné Connor.

— Non. Il aurait pu te nuire, essayer de t'attirer à lui. Mais il ne peut pas te jeter un tel sort quand tu es protégée. (Elle se tut un instant.) C'est Connor qui t'a ramenée à la vie. Il t'a retrouvée en premier. Il t'a ranimée, t'a insufflé de l'air dans les poumons, a relancé ton cœur. Ensuite, nous sommes tous arrivés en même temps, alors qu'il t'extirpait du sommeil. Et même pendant ces quelques minutes, Meara, tu n'avais toujours aucune force. Tu sanglotais, et tu tremblais, c'est tout. Il a dû te rendormir, te plonger dans un sommeil réparateur pour que tu sois calme et qu'il puisse agir sur toi.

— Les bougies, les pierres, les herbes. Les mots. Je vous ai entendus… toi, Connor et Iona.

— Fin aussi, un petit moment.

Cinq personnes qui l'aimaient, se dit Meara, toutes mortes de peur à cause de son imprudence.

— Il aurait pu nous détruire, juste parce que j'ai été puérile.

— Ce n'est pas faux.

— J'ai honte, je regrette, Branna, et c'est ce que j'aimerais dire à tout le monde. Mais je me demande si je pourrais d'abord parler à Connor seul à seul.

— Bien sûr, bonne idée.

— Tu pourrais m'aider à m'arranger un peu ? (Elle esquissa un sourire hésitant.) Je reviens d'un bref séjour chez les morts, ça doit se voir.

Comme la pluie ne se calmait pas, Connor s'était réfugié dans l'atelier de Branna, où il buvait sa deuxième bière en broyant du noir au coin du feu.

Quand Fin entra, il le regarda de travers.

— Tu devrais faire demi-tour. Je ne suis pas d'humeur à bavarder.

— C'est bien dommage.

Fin se laissa tomber sur une chaise, une bière à la main.

— Tu as dit qu'elle s'était réveillée et qu'elle allait mieux – mais c'est tout. Branna n'est pas encore descendue, et comme Iona et Boyle viennent de rapporter ses affaires, j'aimerais savoir ce qu'il en est. Elle va mieux, comment ?

— Réveillée, consciente. Elle a bu la potion, et elle avait repris des couleurs lorsque je l'ai quittée.

— Tant mieux.

Fin but une gorgée, dans l'attente de précisions. Devant le silence de Connor, il s'apprêtait à lui tirer les vers du nez quand Boyle entra.

— J’ai apporté des fringues, des bottes et tout un tas de trucs, assez pour un mois à mon avis mais d’après Iona, c’est juste l’essentiel. On m’a viré de la chambre, et je ne m’en plains pas.

Comme Fin, il s’assit, une bière à la main.

— Branna dit qu’elle a bien récupéré, qu’elle prend une douche. Tu parles d’un choc, une frayeur pareille… Un putain de choc. (Il but de longues gorgées.) C’est moi qui l’ai envoyée dehors. Elle était hargneuse, elle cherchait des noises à tout le monde. J’en ai eu ma claque, je l’ai expédiée à la Montagne de Merde. J’aurais dû lui trouver du boulot dans l’écurie, à la sellerie peut-être. J’aurais dû…

— Ce n’est pas ta faute, dit Connor en se levant pour marcher de long en large. Tu n’as pas à te sentir responsable, tu n’y es pour rien. Elle l’a enlevé. Je lui ai dit que je l’aimais. Quand je pense que ça m’a amusé de la voir sortir en trombe en affirmant qu’elle devait filer au centre équestre de si bonne heure.

— C’est donc pour ça que j’ai perdu une heure de sommeil, ce matin ! Et, ajouta Boyle, c’est ce qui lui a mis les nerfs en pelote.

— Elle a enlevé quoi ? demanda Fin, en revenant à l’explication de Connor.

— Le collier, la calcédoine bleue avec les pierres de jaspe et de jade que je lui ai offert pour la protéger. Elle l’a enlevé, elle est sortie sans, parce que je lui ai dit que je l’aimais.

— Ah, non… (Fin leva les yeux au ciel.) Les femmes ! Elles vont finir par nous rendre dingues, et pour quoi faire ? La question devrait être, pourquoi voulons-nous être avec elles alors qu’elles nous diabolisent à la moindre occasion ?

— Parle pour toi, suggéra Boyle. Avec la mienne, ça se passe à la perfection.

— Tu vas voir, avec le temps, dit sombrement Fin.

— Va te faire voir. Elle était de mauvais poil, ajouta Boyle en observant Connor. C'était imprudent et irréfléchi, mais comme n'importe qui, quand on est mal vissé, on se comporte bêtement, sans réfléchir.

— Nous aurions pu la perdre.

— Ça n'arrivera jamais, promit Fin.

— Elle était morte, pendant un moment… ça m'a semblé durer des années. (Cette seule idée lui remuait les tripes.) Tu l'as vue de tes yeux, Boyle, tu n'es arrivé que quelques secondes après moi.

— Et pendant ces quelques secondes, j'ai eu l'impression que la vie me quittait, moi aussi. J'étais sur le point de lui faire un massage cardiaque mais tu m'as repoussé.

— Je suis désolé d'avoir été brusque.

— Tu n'as pas à être désolé. Tu savais ce qu'il fallait faire et je te gênais. Tu lui as insufflé de la lumière. Je n'avais jamais rien vu de tel.

Revivant tout, Boyle prit une longue inspiration.

— Tu étais à califourchon sur elle, par terre, tu en appelais aux dieux et aux déesses, et tes yeux, tu peux me croire, étaient presque noirs. Le vent qui tourbillonnait, les autres qui arrivaient en courant, et tu as levé les bras au ciel comme si tu t'accrochais à une bouée de sauvetage. Tu as extrait de la lumière de la pluie, de la pluie vers toi, tu t'es enflammé comme une torche. Et tu la lui as insufflée. Tu as fait ça à trois reprises, de plus en plus brûlant chaque fois, tant et si bien que j'ai cru que tu allais partir en flammes.

— Il faut répéter l'action trois fois, dit Fin, avec le feu et la lumière.

— Alors je l'ai vue respirer. Sa main a bougé, juste un peu, dans la mienne. La vache.

Boyle but une longue gorgée de bière.

— Je te dois tout, dit Meara, sur le pas de la porte. (Les mains serrées devant elle, ses cheveux retombant librement, les yeux débordants

d’émotion.) J’aimerais pouvoir parler seul à seul avec Connor. Juste un petit moment, si ça ne vous dérange pas.

— Bien entendu. (Boyle se leva d’un bond et alla la serrer dans ses bras.) Tu as l’air en forme.

S’écartant d’elle, il lui tapota affectueusement le dos et disparut.

Fin se leva plus lentement, observant ses yeux s’emplir de larmes. Il ne dit rien du tout, mais l’embrassa sur la joue avant de sortir à son tour.

Connor ne bougea pas.

— Branna t’a donné son feu vert pour que tu te lèves ?

— Oui. Connor…

— C’est mieux que tu parles devant tout le monde, pour t’éviter d’avoir à tout répéter.

— Je vais le faire. Connor, je t’en prie, pardonne-moi. Il faut que tu me pardonnes. Sinon, je ne le supporterais pas, comme je ne supporterais pas d’avoir tout fichu en l’air. J’ai eu tort, de toutes les façons possibles, et je ferai n’importe quoi, tout ce dont tu as besoin, tout ce que tu veux ou me demandes pour que tout s’arrange entre nous.

Sa honte, son chagrin se déversèrent dans des torrents de larmes. Et pourtant, il ne se résignait pas à faire un pas vers elle.

— Alors réponds à une question sans mentir.

— Je ne te mentirai pas, même si la vérité me coûte. Je ne t’ai jamais menti.

— As-tu enlevé ce que je t’ai donné parce que tu croyais que je m’en étais servi pour te retenir, pour te garder auprès de moi, pour te laisser croire que tu étais à moi ?

Sous le choc, elle marcha vers lui en vacillant.

— Oh, non. Mon Dieu, sûrement pas ! Tu ne ferais jamais ça. Jamais je ne pourrai imaginer de telles choses, pas venant de toi. Jamais, Connor, je te le jure.

— Très bien. (Alors, enfin, son cœur meurtri trouva de l'apaisement.) Ne t'énerve pas.

— C'était de la colère, dit-elle. Un coup de sang et… de la peur aussi. (*Honnête, sois honnête*, s'ordonna-t-elle.) De la peur avant tout, et c'est ce qui m'a fait perdre mon sang-froid, et ceci s'ajoutant à cela, je n'avais plus les idées claires. Je te le jure, je jure que je n'ai pas fait exprès de sortir sans. J'ai oublié. J'étais dans tous mes états quand Boyle m'a envoyée dehors, j'ai changé de veste sans penser que toutes mes protections étaient dans ma poche.

Se taisant, elle pressa ses paupières.

— Lis dans mes pensées. Entre dans ma tête… (Ses doigts se placèrent sur ses tempes.) Fouille mes pensées, car tu y trouveras la vérité.

— Je te crois. Je sais reconnaître la vérité quand je l'entends.

— Me pardonnes-tu ?

Avait-elle autant de mal à l'implorer que lui à accorder son pardon ? se demanda-t-il. Possible. Pourtant, ils devaient tout clarifier avant qu'il ne puisse répondre.

— Je t'ai donné un objet auquel je tiens parce que je tiens à toi.

— Et je l'ai négligé, tout comme je me suis peu souciée de toi. Ma négligence nous coûte cher à tous. (Elle esquissa un pas vers lui.) Pardonne-moi.

— Je te donne mon amour, Meara, comme je ne l'ai jamais donné à personne. Mais tu n'en veux pas.

— Je ne sais pas quoi en faire, mais c'est une autre question. Et surtout j'ai peur. (Elle posa ses deux mains sur son cœur.) J'ai peur parce que je ne peux pas contrôler ce qui se joue en moi. Si tu ne me pardonnes pas, si tu ne peux pas m'accorder ton pardon, je crois qu'une partie de moi mourra de chagrin.

— Je te pardonne, bien sûr.

— Je ne te mérite pas.

— Meara… soupira-t-il. L’amour n’est pas une récompense accordée aux plus méritants. On ne le reprend pas à la première erreur. C’est un don, autant pour celui qui donne que pour celui qui reçoit. Le jour où tu lui ouvriras les bras, où tu l’accepteras pleinement, tu n’auras plus peur.

Il secoua la tête sans lui laisser le temps de répondre.

— Arrêtons là. Tu ne te rends pas compte à quel point tu es fatiguée, et tu dois encore nous raconter ce qui s’est passé. Tu devrais t’asseoir un moment, puis nous verrons ce que Branna nous a préparé à manger. Le petit déjeuner remonte à loin.

Alors qu’il traversait l’atelier, elle lui prit la main.

— Merci. Pour la lumière. Pour l’air. De m’avoir sauvé la vie. Et merci, Connor, pour ce que tu me donnes.

— C’est un bon début, dit-il en l’accompagnant vers la cuisine.

Elle leur fit son récit sans marquer de pause, tout en dévorant ses spaghettis aux boulettes de viande, plat qu’elle appréciait particulièrement. Plus elle mangeait et buvait, plus elle avait faim et soif – même si la tête lui tourna après quelques gorgées de vin.

— Tu ferais mieux de t’en tenir à l’eau pour ce soir, conseilla Branna.

— Une partie de moi sait que ce n’était pas réel, mais ça avait l’air si vrai. Tout ce que je voyais, les sensations, les odeurs, les bruits. Les jardins, la fontaine, les chemins, exactement comme dans mes souvenirs. La maison, le costume de mon père, sa façon de se tapoter l’arête du nez du bout du doigt.

— C’est parce qu’il a créé ce sortilège à partir de tes pensées et de tes souvenirs visuels.

Fin lui remplit son verre d’eau.

— Il m’appelait « sa princesse ». (Meara hocha la tête.) J’avais l’impression d’être une princesse à la moindre preuve d’attention de sa part. Il était…

L’évoquer lui était pénible.

— Vous savez, il était la touche de fantaisie de la famille. Son rire bruyant, sa façon de nous glisser un billet ou du chocolat dans la main comme s’il partageait un secret avec nous. Je l’adorais, et tout est revenu, ces sentiments, pendant que nous nous baladions dans le jardin, avec l’oiseau qui chantait dans le mûrier.

Elle se tut le temps de se ressaisir.

— Je l’adorais, répéta-t-elle, et il nous a quittés – il m’a abandonnée, sans même se soucier de moi. Parti sur la pointe des pieds comme un voleur, et au bout du compte, c’est bien ce qu’il était puisqu’il a emporté tous les objets de valeur. Mais là, dans le jardin, c’était exactement comme au bon vieux temps. Le soleil brillait, et toutes ces fleurs, j’étais si heureuse…

» Et puis il a retourné sa veste, tout à coup. Il a affirmé qu’il était parti à cause de moi, parce que j’étais amie avec vous. Que je lui ai fait honte en frayant, en conspirant, pour reprendre ses termes, avec des magiciens. Que j’étais maudite à cause de ça.

— C’est une ruse. Il a puisé dans ton esprit et distordu tes pensées, expliqua Branna.

— Mes pensées ? Mais je n’ai jamais cru qu’il était parti parce que nous étions amis.

— Mais tu as pensé, plus souvent qu’à ton tour, que tu étais responsable de son départ. Je n’ai pas besoin de m’immiscer dans ta tête pour le savoir, ajouta Connor.

— Je sais que c’est faux. Je veux dire que je sais qu’il n’est pas parti à cause de moi.

— Pourtant, ça suffit à te faire douter de toi-même, dit Iona, compréhensive. Quand tu n’as pas le moral, ça te pousse à te demander ce qui, en toi, empêche les autres de t’aimer. Je sais ce que c’est, et je sais que c’est dur d’accepter que quelqu’un qui devrait te vouer un amour

inconditionnel ne t’aime pas. Ou pas assez. Mais ça ne vient pas de moi ni de toi. Le problème, c’est eux, un vide en eux.

— Je le sais, mais tu as raison. Parfois… La rose qu’il m’a donnée a commencé à saigner et il m’a traitée de putain parce que je couchais avec un sorcier. Mais avant le départ de mon père, c’est certain que ça ne m’était jamais arrivé. Et à bien y réfléchir, mon père était trop lâche pour dire ce genre de choses en face.

Elle se tut, la tête baissée vers son assiette.

— Il était si faible, mon père. Ce n’est pas facile d’admettre qu’on a aimé quelque chose… quelqu’un d’aussi faible.

— On ne choisit pas nos parents, dit Boyle, pas plus qu’ils ne nous choisissent. Nous ne pouvons que nous débrouiller tant bien que mal pour avancer.

— Et aimer… (Connor s’interrompit le temps qu’elle lève la tête vers lui.) On ne doit jamais en avoir honte.

— Ce que j’aimais n’était qu’illusion, tout comme ce que j’ai vu aujourd’hui. Mais j’ai cru aux deux, un moment. Et aujourd’hui, j’ai eu un déclic quand il m’a dit ces horreurs, si dures, car malgré tous ses défauts, mon père n’aurait jamais dit ça. Alors j’ai de nouveau entendu la pluie tomber, et Roibeard crier, et j’ai compris qu’il n’était que mensonge. J’avais la fourche à la main. Je ne l’avais pas pendant notre promenade, mais elle est réapparue. Je la lui ai lancée, il a vite réagi et elle n’a fait que lui frôler l’oreille. Puis tout s’est mis à tourner autour de moi. Et toi, Connor, tu as surgi comme un démon sur le dos d’Alastar, et Boyle est accouru, et Kathel et… Il m’a souri. C’était bien Cabhan à ce moment-là, plus du tout mon père.

Elle le revoyait clairement, son sourire cruel et charmeur.

— J’ai eu l’impression qu’on me transperçait le cœur. Une douleur vive et froide, pendant qu’il souriait et s’évanouissait en virevoltant avec le brouillard.

— Un éclair noir, déclara Boyle. Pour moi, ça ressemblait à ça, un flash qui a jailli de la pierre qu'il porte au cou.

— Je ne l'ai pas vue. (Meara prit son verre d'eau et le vida d'un trait.) J'ai essayé de marcher, mais j'avais l'impression de nager dans de la boue. J'avais la nausée, le tournis, et je ne sentais plus la pluie à cause des ténèbres denses qui se refermaient autour de moi.

» Je n'arrivais pas à en sortir, je n'avançais pas, j'étais incapable de crier à l'aide. Il y avait des voix dans les ténèbres. Celle de mon père, celle de Cabhan. Des menaces, des promesses. Je… il a dit qu'il me donnerait des pouvoirs. Que si je tuais Connor, il m'offrirait l'immortalité.

Elle tendit la main vers celle de Connor et fut rassurée qu'il la prenne.

— Je n'arrivais pas à me sortir de là, et il faisait de plus en plus noir. Je ne pouvais ni parler ni bouger, comme si j'étais attachée, et le froid était mordant ! D'un coup, tu es apparu devant moi, Connor, tu me parlais, et il y avait de la lumière. Tu étais la lumière. Tu m'as demandé de te donner la main. Je ne savais pas comment faire, mais tu répétais de te prendre ta main.

— Tu l'as prise.

— Je ne pensais pas y arriver, je souffrais trop. Mais tu répétais que j'allais y arriver. Tu répétais : « Prends ma main et viens avec moi. »

Elle entrelaça leurs doigts, les serrant plus fort.

— Quand j'ai saisi ta main, j'ai eu l'impression que tu me tirais hors d'une fosse pendant que quelque chose me retenait en arrière. Tu tirais, tirais, et la lumière, c'était aveuglant. Et j'ai de nouveau senti la pluie. C'était douloureux, tout l'était : mon corps, mon cœur, ma tête. Les ténèbres, c'était atroce, mais j'avais envie d'y replonger pour ne plus souffrir.

— C'est en partie dû au choc, dit Branna. Et à ce qu'il a utilisé pour te prendre. Et à la brutalité du retour. C'est pour cela que Connor t'a plongée dans le sommeil.

— Je vous dois tout.

— Nous sommes un cercle, se récria Boyle. Pas de dettes entre nous.

— Au contraire. Je vous suis reconnaissante d'être venus à mon secours. Mais c'est vrai, nous sommes solidaires. Et je vous dois des excuses pour mon comportement insensé qui lui a donné l'occasion de m'enlever. En agissant de la sorte, je nous ai tous mis en danger.

— Ce qui est fait est fait.

Boyle lui poussa gentiment l'épaule.

— Tout à fait, confirma Branna. Maintenant, tu vas boire une infusion et rester au calme, dans ton lit.

— J'ai assez dormi.

— Je ne pense pas, mais tu peux prendre ton infusion devant la cheminée si tu n'es pas encore prête à aller te coucher.

— Je vais t'aider à t'installer.

Meara regarda Fin, les sourcils froncés.

— Je peux encore marcher jusque-là.

— Après toutes ces excuses, le moment est mal choisi pour chipoter.

Sans lui en laisser l'occasion, il fit le tour de la table pour la soulever de sa chaise.

— Tu es une fille robuste, Meara Quinn.

— Tiens, tiens, je suis robuste, maintenant !

Il adressa un grand sourire à Connor par-dessus son épaule et alla la déposer sur le canapé. D'un claquement de doigts, il attisa les flammes et étala un plaid sur elle pendant qu'elle le considérait d'un œil torve.

— Je déteste qu'on s'occupe de moi.

— Moi aussi, ça me répugne autant que le poison. C'est pour ça que je le fais. Tu mérites qu'on t'embête un peu.

— Ne te gêne pas pour me faire culpabiliser un peu plus.

— Pas la peine. (Il s'assit à la hauteur de sa taille, l'examina un court instant. Et sortit la calcédoine bleue de sa poche.) Je me suis dit que tu le

voulais peut-être.

— Oh ! Comment as-tu…

— J’ai juste fait un saut à l’écurie, récupéré ta veste et sorti ça de ta poche. (Il laissa le cordon pendre au bout de ses doigts.) Tu n’en veux pas ?

— Mais si, je le veux !

Il le lui passa autour du cou.

— Prends-en grand soin, et de lui aussi.

— D’accord. (Elle plongea les yeux dans les siens.) Je t’en fais la promesse. Merci. Merci, Fin.

— De rien. Je vais voir si je te trouve quelques biscuits pour accompagner ton infusion.

S’éloignant, il jeta un coup d’œil vers elle. Elle tenait les pierres dans sa main, les caressait d’un doigt délicat.

*L’amour…*, se dit-il. Un sentiment capable de changer quiconque en idiot ou en héros. Ou les deux à la fois.

*OceanofPDF.com*

# 18

Meara se réveilla dans le lit de Connor. Seule. Trois bougies blanches étaient allumées sous des dômes en verre, sur sa commode. Certainement une méthode de guérison magique, se dit-elle – tout comme l'odeur de la lavande, dont des brins glissés sous son oreiller à côté de cristaux favorisaient le rétablissement et le sommeil.

Fouillant sa mémoire, elle se souvint de s'être allongée sur le canapé, au salon, de Fin qui la dorlotait, et d'avoir attendu que les autres la rejoignent pour prendre une infusion.

Elle se demanda s'ils étaient venus.

Ça lui déplaisait de s'être encore endormie comme une enfant malade. Et ça l'ennuyait encore plus d'être seule dans ce lit.

Se levant, elle s'aperçut que ses jambes tremblaient un peu, troisième sujet d'agacement. Elle avait eu un regain d'énergie après avoir avalé le bouillon, mais alors qu'elle prenait conscience qu'elle n'était pas complètement rétablie, elle sentit ses forces diminuer.

Quelqu'un l'avait déshabillée pour lui passer une chemise de nuit, et ça aussi, c'était démoralisant.

Elle fit quelques pas, titubant comme si elle était ivre, et alla jusqu'à la salle de bains pour se regarder dans le miroir accroché au-dessus du lavabo. En toute honnêteté, elle avait déjà eu meilleure mine, mais elle avait aussi connu pire.

Étonnée, elle découvrit sa brosse à dents, ses crèmes et autres produits de beauté rangés soigneusement dans un panier, près de la vasque.

Tout indiquait qu'ils l'avaient installée ici pendant qu'elle dormait. Ils avaient déménagé et déballé ses affaires sans lui demander sa permission.

Quand elle se souvint pourquoi, elle soupira.

Elle le méritait, et n'avait rien à dire pour sa défense. Elle s'était mise en danger, et les autres avec elle. Par sa faute, ils avaient enduré des heures d'inquiétude. Non, elle n'avait rien à redire à leur décision ; elle ne se plaindrait pas.

Mais où diable était Connor ?

Elle entrebâilla la porte donnant dans la chambre d'Iona. Si Boyle et Iona passaient la nuit chez lui, comme la plupart du temps, il se pouvait que Connor dorme dans cette chambre. Même si elle aurait préféré qu'il couche dans la sienne, avec elle.

Il pleuvait des cordes, et à défaut d'un clair de lune, elle laissa ses yeux s'adapter à l'obscurité avant de pénétrer dans la pièce sur la pointe des pieds. Elle perçut des bruits de respiration, s'aventura plus avant. Elle avait dans l'idée de se glisser sous les draps, juste à côté de Connor, et on verrait bien ce qu'il en dirait.

Au moment où elle se pencha au-dessus du lit, elle vit distinctement Iona, blottie contre Boyle, la tête sur son épaule.

Une image attendrissante, se dit-elle… et intime. Mais avant qu'elle n'ait eu le temps de s'éloigner, Iona murmura :

— Tu es malade ?

— Non, pas du tout, désolée, chuchota Meara. Toutes mes excuses. Je me suis réveillée et je pensais trouver Connor dans ce lit. Je ne voulais pas vous réveiller.

— C'est pas grave. Il est sur le canapé, en bas. Tu as besoin de quelque chose ? Je peux te préparer une infusion pour t'aider à te rendormir ?

— J'ai l'impression d'avoir dormi une semaine.

— Et il y en a d’autres qui n’ont pas dormi depuis des jours, marmotta Boyle. Sors d’ici, Meara.

— Je m’en vais. Désolée.

Elle ressortit par la porte ouvrant sur le couloir, entendit Boyle gronder et Iona pouffer de rire avant de la refermer derrière elle.

Ils étaient bien, se dit-elle, blottis dans les bras l’un de l’autre, au chaud, alors qu’elle parcourait la maison le plus discrètement possible, en pleine nuit, à la recherche de son homme.

Elle avait descendu la moitié des marches quand un détail la frappa.

Son homme ? Depuis quand pensait-elle à Connor comme à « son homme » ? Elle avait l’esprit embrouillé, voilà tout. Confuse, à cause de ces histoires de magies noire et blanche. Somme toute, puisqu’elle n’avait pas les idées claires, mieux valait retourner se coucher.

Et compter sur la nuit qui porte conseil.

Mais elle avait envie de sa présence. La barbe ! Poser sa tête sur son épaule, comme Iona avec Boyle.

Elle poursuivit jusqu’au bas de l’escalier.

Il s’était enveloppé dans le plaid, allongé sur le canapé trop court pour lui, si bien que ses pieds dépassaient d’un accoudoir et que son visage s’enfonçait dans un oreiller calé contre l’accoudoir opposé.

Seul un homme passablement alcoolisé pouvait se satisfaire d’une position aussi inconfortable. Elle secoua la tête, les mains sur les hanches, se demandant comment il faisait pour être aussi craquant, même dans cette position.

Ils avaient chargé l’âtre de sorte que les braises d’un rouge vif se consument lentement. La lueur des flammes dansait sur son visage, ajoutant une touche diabolique à cette image adorable.

Toutefois, elle avait deux ou trois choses à lui dire, et il allait devoir les entendre.

Elle se rapprocha sans le quitter des yeux et trébucha sur les bottes qu'il avait dû lancer en travers de la pièce.

Elle s'étala de tout son long sur lui et reçut son coude dans le ventre comme pour la punir. Le premier mot qu'elle lui dit fut donc « ouille ».

Et, en réponse, elle reçut un « Putain, c'est quoi ? » qu'il murmura en se redressant pour la saisir par les épaules comme s'il s'apprêtait à la repousser loin de lui. Puis il ajouta « Meara ? » et écarta les cheveux de son visage.

— Je me suis pris les pieds dans tes bottes de géant et je me suis enfoncé ton coude osseux dans le ventre.

— J'ai cru que tu m'avais perforé un poumon. Attends.

Il la déplaça, réussit à s'asseoir tout en la gardant à demi affalée sur ses genoux.

Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait prévu.

— Pourquoi tu t'es levée ? Tu ne te sens pas bien ?

Lorsqu'il voulut vérifier si son front était chaud, elle repoussa sa main.

— Pourquoi vous me croyez tous malade ? Je ne suis pas malade. Je me suis réveillée, un point c'est tout. C'est normal que je sois debout puisque j'ai passé la journée et une partie de la nuit à dormir.

— Tu en avais besoin, dit-il avec raison. Tu veux une infusion ?

— J'irais m'en faire une si j'étais d'humeur à boire cette saloperie.

— Je vois bien que quelque chose te trotte dans la tête, mais quoi…

Irritée, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Mais se laisser aller à pleurer ? Hors de question !

— Tu as dit que tu me pardonnais.

— C'est vrai. Je t'ai pardonné. Tiens, tu as froid.

Quand il voulut draper la couverture autour de ses épaules, elle se débattit encore.

— Arrête ça, arrête d'être aux petits soins pour moi.

Ses larmes tenaces remontèrent par vagues, la prenant à la gorge, l'humiliant, la stupéfiant.

— Laisse tomber, répéta-t-elle.

Elle tenta de lui échapper, roulant d'un côté puis de l'autre, mais il la prit dans ses bras, resserra son étreinte.

— Calme-toi, Meara Quinn, d'accord ? Reste tranquille un petit moment. Calme.

S'entêter à lui échapper l'avait épuisée, la laissant essoufflée et au bord des larmes.

— C'est bon, je suis calme.

— Pas encore, mais ça ne va pas tarder. Respire une fois ou deux.

Tout en la berçant lentement, il porta son regard sur la cheminée, et les flammes s'intensifièrent.

— Cesse de me dorloter, Connor. Ça me donne envie de chialer.

— Chiale autant que tu veux. C'est naturel après ce qui t'est arrivé, Meara. Une réaction normale aux agressions que tu as subies, et à ce qu'il était nécessaire de faire pour te défendre.

— Quand ça va s'arrêter ?

— C'est déjà moins terrible que dans la journée, non ? Et ça sera encore mieux demain matin avec du calme, du repos. Sois un peu patiente.

— Je déteste la patience.

Il rit, déposa un léger baiser dans ses cheveux.

— Ça, je le sais mais tu sais aussi attendre. Je l'ai vu de mes yeux.

Sauf qu'elle devait puiser au fin fond d'elle-même pour trouver les ressources nécessaires, se dit Meara. Pour Connor, c'était naturel. C'était inscrit en lui comme la couleur de ses yeux, le timbre de sa voix.

— Je ne déteste pas ton côté patient, murmura-t-elle.

— C'est bon à savoir, car j'aurais du mal à m'en défaire, même pour te faire plaisir. Bon, dis-moi, quelque chose t'a tirée du sommeil ou tu t'es réveillée naturellement ?

— Je me suis réveillée d’un coup et tu n’étais pas là.

Elle l’entendit, la pétulance dans sa voix. Elle ne pouvait qu’espérer que c’était dû au contrecoup, sans quoi elle finirait par se détester.

— Si tu m’as pardonné, pourquoi dors-tu sur le canapé, avec tes pieds qui dépassent de l’accoudoir ?

— Tu avais besoin de calme et de repos, c’est tout.

Comme il la sentait plus tranquille, il les installa l’un contre l’autre, face au feu de tourbe.

— Tu dormais déjà quand nous avons servi le thé, et tu n’as pas bougé quand je t’ai portée dans la chambre. Branna t’a mis ta chemise de nuit. Tu te rétablis, ma chérie, le sommeil est réparateur, et ton esprit et ton corps, même ton âme en ont tiré ce dont ils avaient besoin.

— J’ai cru que tu n’avais pas envie d’être avec moi, et en descendant, j’avoue que je m’attendais qu’on se dispute.

— Alors je suis ravi que tu te sois pris les pieds dans mes bottes. Ce câlin est plus sympa qu’une prise de bec.

— Je suis désolée.

— Tu n’as plus de raison d’être désolée.

Son doigt se promena le long de sa clavicule.

— Fin est allé le chercher à l’écurie.

— Je sais.

— Je ne l’enlèverai plus.

— Je sais.

Confiance, patience, pardon. Non, elle ne le méritait pas, se dit-elle avant d’enfouir son visage dans son cou.

— Je t’ai fait de la peine.

— Oui, c’est vrai.

— Comment fais-tu pour avoir l’amour aussi facile, Connor ? Tu aimes librement et naturellement. Je ne parle pas de ce que nous avons toujours éprouvé l’un pour l’autre ni de l’amour que tu ressens pour Branna.

— Eh bien, pour moi aussi, c’est nouveau, alors je ne sais pas vraiment. Mais c’est comme si j’avais gardé quelque chose en moi pendant longtemps et que ça faisait simplement partie de moi. Et qu’ensuite j’avais légèrement réorienté ce truc. Tu sais, comme lorsqu’on tient un morceau de verre, qu’il se met à refléter le soleil dès qu’on l’incline un peu, qu’il réfléchit la lumière ? On peut allumer un feu de cette façon, rien qu’en plaçant un bout de verre dans l’axe. Quelque chose dans ce goût-là…

— Mais si l’axe change, le morceau de verre ne reflète plus rien…

— Pourquoi bougerait-il alors que la lumière est tellement agréable ? Tu vois le feu, là ?

— Oui, évidemment.

— Il suffit de s’en occuper un peu, de remuer les braises, d’ajouter des bûches pour qu’il brûle jour et nuit, jour après jour, et diffuse de la lumière et de la chaleur.

— On peut toujours oublier de remuer les braises, ou tomber à court de bois.

Riant, il enfouit le nez dans son cou.

— Ce serait de la négligence, quelle honte ! L’amour a besoin d’attention, c’est là où je voulais en venir. Il faut faire des efforts pour entretenir la lumière et la chaleur, mais qui aurait envie de grelotter de froid dans le noir ?

— Personne n’en a envie, mais c’est facile d’oublier d’être prévenant.

— J’imagine qu’il y a des périodes où les amoureux s’occupent l’un de l’autre, qu’à d’autres moments l’un est plus attentionné que l’autre, quand il oublie d’entretenir la flamme, et puis les rôles s’inversent.

*Question d’équilibre*, se dit-il, *à condition que l’on fasse des efforts et que l’on y mette du cœur*.

— La voie facile ne mène pas toujours à ce qui est juste, et on a parfois besoin d’être rappelé à l’ordre. Mais surtout, Meara, je ne t’ai jamais vue céder à la facilité. Tu n’as jamais rechigné à la tâche.

— Pour déplacer, porter, nettoyer ou me casser le dos, ça va. Mais l'affectif, c'est un autre sujet.

— Dans ce domaine non plus, tu ne te dérobes pas facilement. Tu as tendance à te sous-estimer. L'amitié s'entretient aussi, non ? Comment as-tu fait pour rester une si bonne amie non seulement pour moi mais pour Branna, Boyle, Fin et maintenant Iona ? Et puis, il y a la famille, poursuivit-il sans lui laisser l'occasion de le contredire. Et avec la famille, il faut faire beaucoup d'efforts. Tu as fait plus pour les tiens qu'aucun de nous n'aurait fait pour les siens.

— Oui, mais…

— Peu importe que tu rouspètes, dit-il en anticipant sa réaction. Seuls les actes importent au bout du compte.

Il l'embrassa entre les deux yeux.

— Aie confiance en toi.

— C'est le plus difficile.

— Eh bien, entraîne-toi. Tu n'as pas appris à monter à cheval en restant à terre, à craindre de chuter.

— Je ne suis jamais tombée de cheval de toute ma vie.

— Voilà, tu as compris où je voulais en venir.

Ce fut à son tour de sourire.

— Serais-tu le plus futé de nous deux ?

— Ça fait de toi la plus chanceuse, puisqu'un homme futé est amoureux de toi. Assez patient pour te donner le temps de t'entraîner jusqu'à ce que tu arrives à son niveau.

— Ça me fait trembler quand tu dis ça, avoua-t-elle. Ça me fait si peur que j'ai le cœur qui tremble.

— Alors tu me diras quand il arrêtera de trembler pour produire de la chaleur. Essaie de dormir, maintenant.

— Ici ?

— Nous sommes ici, et plutôt bien installés, non ? Le feu est agréable. Tu vois les histoires dans le feu ?

— Je vois le feu.

— Il y a des histoires dans les tisons, dans les flammes. Je vais t'en raconter une…

Il évoqua un château à flanc de colline et un chevalier courageux sur un étalon blanc. Un soldat de la reine habile au tir à l'arc et à l'épée qui parcourait le ciel sur un dragon doré.

Quelle imagination ! se dit-elle. C'était si joli que son récit prenait presque vie devant ses yeux.

Alors quand le sommeil la gagna, elle avait le sourire aux lèvres et la tête abandonnée contre son épaule.

Il lui fallut trois jours pour réussir à passer plus de temps debout et réveillée qu'alitée et endormie. Le premier jour, entre les moments où elle était au lit ou sur le canapé, elle réussit à effectuer quelques tâches que Branna voulut bien lui confier. Dès le second jour, elle se sentit la force de retourner un peu au centre équestre, et aida à étriller les chevaux et à les nourrir.

Elle en profita pour présenter ses excuses à ses collègues.

Et le troisième jour, elle avait pleinement récupéré.

C'était si bon qu'elle chantait en déplaçant des pelletées de fumier.

— Écoute-toi chanter ! Adele n'a qu'à bien se tenir.

— Cette chanteuse a une voix incroyable. (Meara s'arrêta le temps de sourire à Iona qui était accoudée sur le rebord de la porte basse de la stalle.) C'est vrai que je n'ai jamais compris ce qu'on entend par le bonheur d'être en bonne santé. Jamais eu d'arrêt maladie de toute ma vie. Grâce à une bonne constitution et une amie magicienne dotée de talents de guérisseuse hors du commun. Mais maintenant que j'ai vu ce que c'était d'être clouée au lit, j'apprends à me réjouir d'être debout.

— Tu as une mine superbe.

— Et je me sens merveilleusement bien.

Meara poussa la charrette à bras hors de la stalle, et Iona y entra aussitôt pour balayer les dernières salissures. Une fois dans l'allée, Meara vérifia à droite puis à gauche qu'il n'y avait personne en vue.

— Comme je vais mieux, tu veux bien me dire dans quel état j'étais ?

— Tu ne t'en souviens pas ? Tu as pourtant tout raconté en détail, à ton réveil.

— Non, je me souviens de ça. Ce que je ne sais pas, c'est si j'étais vraiment dans un sale état, s'il était sur le point de m'anéantir. Je n'ai pas trouvé le bon moment pour poser la question à Branna ou à Connor, ajouta-t-elle en voyant Iona hésiter. Mais je suis en forme maintenant, et je te pose la question à toi. Parce que je crois que tout savoir m'aiderait à guérir totalement.

— C'était terrible. Jamais rien vu de pareil. Enfin, les autres non plus à mon avis, mais ils sauront mieux te le dire que moi. D'après ce que m'a expliqué Branna, les premiers instants sont cruciaux. Plus tu t'enfonces, plus c'est délicat de te ramener à la surface, et plus il y a de chances pour… qu'il y ait des lésions cérébrales.

— La folie.

— D'une certaine manière, oui. Une amnésie, une psychose. Branna a dit que le fait que Connor t'ait sortie de là aussi vite a fait pencher la balance du bon côté.

— Alors il m'a sauvé la vie, mais aussi ma santé mentale.

— Oui. Après ça, les deux heures qui ont suivi étaient déterminantes. Branna savait exactement quoi faire, ou alors elle a donné le change en nous aboyant des ordres, à Connor et à moi. Une fois que tout a été terminé, j'ai compris à quel point j'avais eu peur. Sur le moment, j'étais concentrée sur l'action, l'urgence. Quand Fin est arrivé, ça a aidé. Et Boyle. Il s'est assis, t'a tenu la main pendant tout le rituel. Ça a duré plus d'une heure, et

tu étais livide, blanche comme un linge, paralysée. Peu à peu, tu as repris des couleurs, pas beaucoup, mais un peu quand même.

— Je te fais pleurer. Je ne voulais pas.

— C'est pas grave. (Iona essuya ses larmes d'un geste, et ensemble, elles coupèrent les liens d'une balle de paille fraîche.) Tu as repris des couleurs et Boyle a dit qu'il sentait tes doigts bouger dans sa main. Et c'est là que j'ai compris que j'avais eu très peur… une fois que le pire, selon Branna, était passé.

— Il m'a donné un sale coup, dit Meara en libérant la paille à l'aide d'une fourche. Il a marqué un point.

— Peut-être, mais nous t'avons ramenée à la vie, et maintenant tu étales de la paille dans la stalle de Spud. Tu marques plus de points que lui.

*À quelque chose, malheur est bon*, se dit Meara. Iona savait tirer le positif de toute situation. Et il était probablement temps qu'elle en prenne de la graine.

— Je compte bien rester en tête. Je vais travailler le combat à l'épée. J'ai besoin de m'entraîner.

*Besoin d'entraînement*, se dit-elle alors qu'elles changeaient de stalle, mais pas seulement dans ce domaine.

De son côté, Connor fit aussi du ménage. Il s'attela aux dernières tâches de la journée, importantes à ses yeux. Les oiseaux devaient être nourris, et comme pour les chevaux, leur territoire devait être débarrassé de leurs déjections. Selon son planning personnel, c'était l'heure de nettoyer et de désinfecter le bassin des rapaces.

Travailler lui faisait du bien. Cette besogne purement physique l'avait aidé pendant la brève convalescence de Meara. Ces jours derniers, il avait redoublé d'efforts pour se montrer calme, pour son bien à elle, pour afficher une certaine gaieté et l'aider à garder le moral dans les instants de faiblesse ou de fatigue, états qui lui étaient si peu familiers.

Avec certaines femmes, il suffisait d'offrir des fleurs ou des chocolats. Avec Meara – non pas que les bouquets et les friandises soient malvenus –, raconter des anecdotes sur la vie du village, sa journée de travail, parler des gens qui étaient venus à la fauconnerie ou au centre équestre, était plus efficace.

Il l'avait accompagnée de son mieux, en se montrant détendu. Les pieds sur la table basse, une bière à la main, il l'avait régalée de ses histoires – certaines embellies, d'autres inventées de toutes pièces.

Mais ce qu'il souhaitait par-dessus tout, c'était pourchasser Cabhan, défier le salopard de se montrer. Soulever des bourrasques si cinglantes qu'elles lui briseraient les os et lui glaceraient le sang.

Sa soif de vengeance était telle qu'il en avait les lèvres constamment desséchées.

Pourtant, il savait qu'il devait patienter, se dit-il en grattant le bassin sous le regard des oiseaux posés sur leur perchoir. Mais savoir et ressentir étaient deux choses différentes. Il espérait seulement qu'en se tuant à la tâche il étancherait sa soif.

Elle apparut, traversant la vaste cour recouverte de graviers. Il laissa tout en plan pour aller à sa rencontre.

— Que fais-tu là, toute seule ? demanda-t-il.

— Je pourrais te poser la même question, mais comme je connais déjà ta réponse, ce n'est pas la peine. Iona et Boyle m'ont déposée en chemin, ils sont allés dîner à Cong, alors je n'ai pas été seule une seconde, et je ne le suis pas non plus maintenant.

Elle survola les environs du regard.

— Tu es à la bourre, Connor ? Où sont les autres ?

— Après la dernière balade de découverte des rapaces, je les ai renvoyés chez eux. Brian avait des recherches à faire pour son cours qu'il suit en ligne et Kyra avait rendez-vous avec son fiancé. Quant aux autres, j'ai pensé que partir une heure plus tôt leur ferait du bien.

— Et tu avais envie d’un moment en tête à tête avec tes camarades ? ajouta-t-elle en montrant les oiseaux du menton.

— Ça aussi. Je dois terminer ici, puisque je me suis lancé dans le grand ménage.

— Je vais te suivre, si ça ne te dérange pas. Comme ça, tu pourras me reconduire au cottage.

Ils retournèrent ensemble vers les volières. Les oiseaux s’agitèrent à l’arrivée de la visiteuse et l’observèrent longuement.

— Je n’ai pas souvent eu l’occasion de venir ces derniers mois, commenta-t-elle. Les petits ne me connaissent pas, ou trop peu.

— Ça viendra. (Il entreprit de terminer le nettoyage.) Comment s’est passée ta journée ?

— Une journée comme je les aime. J’ai guidé quelques balades à cheval. (Devant son regard inquiet, elle inclina la tête et montra les pierres qu’elle portait sous son écharpe.) Iona a insisté pour que je monte Alastar – *et* elle a tressé de nouveaux talismans dans sa crinière. Je n’ai rien vu d’autres que les bois et le sentier. Fini les imprudences, Connor. Pour mon bien, oui, mais aussi parce que je ne veux pas vous faire subir d’autres épreuves comme celle-ci.

Elle se tut un instant.

— J’ai besoin de travailler auprès des chevaux autant que tu as besoin de travailler auprès des rapaces.

— C’est vrai. J’espère qu’il a bien perçu ta personnalité. J’espère qu’il a senti que tu es forte et pleine de ressources, malgré ses attaques.

Il remplit le bassin, écouta l’eau couler.

— Tu crois que je ne sais pas que tu es en colère, dit-elle d’une voix calme. Détrompe-toi. Moi aussi je suis furieuse. J’ai toujours souhaité le détruire pour de bon, parce que c’est nécessaire, pour toi, pour Branna et pour Fin. Mais désormais je ne souhaite plus seulement l’anéantir. Je veux qu’il souffre et qu’il connaisse le désespoir, je veux *savoir* qu’il a connu la

souffrance. Je ne le dis pas à Branna, car elle désapprouverait. Pour elle, ce n'est qu'une question de bien et de mal, de clarté contre les ténèbres – de droit de naissance et de lignée. Et je sais qu'elle a raison, mais je veux qu'il endure des supplices.

Accroupi, il leva la tête vers elle.

— Je te le donnerai, ça et plus encore. Je t'offrirai son agonie.

— Nous ne pouvons pas faire ça. (S'agenouillant à côté de lui, elle posa la main sur son bras.) Parce que Branna a raison, et parce que ça changerait l'homme que tu es. Ne courir qu'après la vengeance ? Avoir pour seul but de le faire souffrir pour lui faire payer ce qu'il m'a fait ? Tu ne serais plus le même après ça, Connor. Par contre, je crois que ça ne me changerait pas, à cause de ce vide dans mon cœur.

— Ce n'est pas du tout un vide.

— Je suis faite ainsi, alors nous allons devoir vivre avec. Mais tu es la lumière, et la raison de tout ça. Achève-le, il le faut. Mais ça doit être réalisé correctement. Et s'il souffre, c'est parce qu'il doit en être ainsi, pas parce qu'on l'a voulu.

— On dirait que tu as réfléchi à la question.

Il mesura les doses d'additifs, puis comme toujours, remua la surface de l'eau avec les mains, ajoutant la lumière qu'elle avait évoquée, pour que ses oiseaux soient en bonne santé et heureux.

— Ah, ça oui, beaucoup trop. Et à trop y réfléchir, j'en suis venue à comprendre que tu avais besoin de savoir que je partage ton sentiment, mais la question n'est pas ce que j'attends de toi, ou de moi-même. Je veux ce que nous sommes, nous six. Je tiens à ce que nous soyons dans le vrai. Et quand nous l'aurons achevé, que ce sera fait, je tiens à ce que nous sachions que nous avons bien agi. Qu'aucune ombre ne pèse sur nous, aucun nuage sur toi. Cette vengeance me suffit.

— Je t'aime, Meara. Je t'aime pour avoir compris cela, clairement, et être venue m'en parler. J'étais partagé, ça ne m'arrive jamais.

— Il ne faut pas. Sache que je t’ouvre mon cœur. Je veux que tout se passe bien.

— Alors tout se passera bien.

Satisfaite, soulagée, elle hocha la tête.

— Et il est temps de reparler de tout ça. Ces derniers jours, vous avez tous cherché à éluder le sujet.

— Tu n’étais pas prête.

— Je suis plus que prête, à présent. (Elle se releva, fit gonfler ses biceps pour l’amuser.) Nous en reparlerons quand nous serons tous les six.

— Ce soir ?

— Ce soir, demain soir au besoin. Nous verrons ce qu’en disent les autres.

— Je vais terminer le boulot ici.

Il la regarda, sourit.

Avec certaines femmes, c’étaient les fleurs, se dit-il, ou les chocolats.

Avec Meara ?

— Tends tes bras.

— Quoi ? Pour quoi faire ?

— Parce que je te le demande. Tends les bras.

Les yeux au ciel, elle obéit. Il leva les mains vers les oiseaux, les plus jeunes, leur envoyant ses pensées.

Portés par les vibrations de ses mains, les plus jeunes rapaces se soulevèrent dans un doux battement d’ailes, et planèrent en cercles au-dessus de Meara. Elle éclata de rire.

— Ne bouge pas, et ne t’inquiète pas pour ta veste ou ta peau, j’ai aussi pensé à ça.

— Quoi… oh !

Ils se posèrent gracieusement sur ses bras tendus.

— Nous les avons bien éduqués, même si cela ne fait pas partie de leur apprentissage. Mais ça ne les dérange pas. Maintenant ils te connaissent et

ne t’oublieront pas, Meara.

— Ils sont beaux. Vraiment magnifiques. Quand on les regarde dans les yeux, on a l’impression qu’ils en savent plus long que nous. Bien plus.

Quand elle rit, la terrible soif qui le taraudait depuis des jours disparut enfin.

*OceanofPDF.com*

# 19

Ils prirent le thé, agrémenté de whisky pour ceux qui le souhaitaient, dans le salon du cottage. Branna apporta une assiette de biscuits en pain d'épices, dernière de ses tâches domestiques de la journée.

— Par où commencer ? s'interrogea-t-elle. Nous sommes toujours d'accord pour agir à Samhain ?

— Ça nous laisse deux semaines, fit remarquer Boyle. D'après ce que je vois, ce ne sera pas de trop. Mais…

— Mais. (Fin se versa deux doigts de whisky.) Il nous a joué un sale tour. Nous n'étions pas prêts, ça me paraît clair.

— C'était ma faute.

— Ce n'est pas une question de responsabilité, Meara, l'interrompit Fin. Il épie et traque comme il veut. Il pourrait s'en prendre à n'importe lequel d'entre nous, dans un moment de vulnérabilité. Il a commencé par Iona, et maintenant toi. Logiquement, si nous ne mettons pas un terme à son petit jeu, ce sera bientôt le tour de Branna.

— Qu'il vienne ! dit Branna en buvant calmement son thé.

— Tu es bien sûre de toi, rétorqua Fin. L'arrogance n'est ni un pouvoir ni une arme.

— Pourtant, tu n'hésites jamais à en faire usage.

— Stop. (Connor étira ses jambes devant lui en secouant la tête.) Tous les deux, arrêtez. Gardez vos piques pour une autre fois. Il pourrait aussi

bien continuer à viser Meara, sauf qu'elle ne commettra plus d'imprudences.

— Promis, juré, craché.

— Et rien n'interdit de penser qu'il puisse tenter le coup avec Boyle, ou Fin ou moi à la moindre occasion.

Prenant le risque d'être accusé d'arrogance, Connor haussa les épaules.

— Et bien que je pense que Fin a raison, s'il se lasse de traquer Meara, il reportera son attention sur Branna, sachant que ça ne change rien à ce que nous devons faire, ni à la date de l'attaque ni aux moyens utilisés pour l'envoyer en enfer une bonne fois pour toutes.

— Il a raison. Nous protéger, c'est de la défense, et c'est essentiel, ajouta Iona. C'est la partie offensive que nous devons perfectionner.

— Elle regarde les matchs avec moi, fit Boyle en lui décochant un grand sourire. Nous étions près du but lors du dernier assaut. Il est reparti en sang en poussant des hurlements. Mais ça n'a pas suffi. Que faut-il de plus ?

— La potion est plus forte qu'avant, ce qui la rend plus dangereuse. Mais c'est un risque à courir.

Fin consulta Branna du regard ; elle hocha la tête en réponse.

— Nous pensions le prendre par surprise le soir du solstice, rappela Connor, et il nous a eus. Malgré cela, comme l'a dit Boyle, nous étions près du but. Si nous nous opposons à lui à proximité de la chaumière de Sorcha, il aura l'avantage de pouvoir jouer avec le temps, sans que nous sachions à quelle époque il nous transporterait. Ou alors, comme il l'a déjà fait, il nous séparera afin de nous isoler, dans l'espoir que nous emploierons toutes nos forces pour nous rassembler.

— Si ce n'est pas là, demanda Meara, alors où ?

— C'est un lieu de pouvoir, autant pour nous que pour lui. Je crois qu'il faut s'arrêter sur cet endroit. Mais tu as raison, Connor, ajouta Branna. Nous devons éviter d'être séparés. La trinité doit rester unie. Fin, Boyle et

Meara forment un second trio, ceux qui partagent des liens indéfectibles. Ça, nous pouvons le faire. Et c'est ce que nous *allons* faire.

— Pouvons-nous l'empêcher de jouer avec le temps ? s'interrogea Iona.

— Possible, si nous savions comment il s'y prend. Mais pour contrer un sort de ce genre, nous aurions besoin d'avoir plus d'éléments. Nous avançons à l'aveuglette, résuma Branna, contrariée.

— Commençons par changer l'époque. (Connor se pencha en avant pour prendre un biscuit.) Il n'y a pas que toi qui puisses étudier, réfléchir et planifier. (Il esquissa un geste vers Branna, puis croqua dans son biscuit.) Mais tu es la seule qui fasse d'aussi bons biscuits en pain d'épices. Nous passons du côté de l'offensive et inversons les époques.

— Et comment, cher spécialiste, allons-nous trouver le moyen de l'attirer dans notre temps – ce qui nécessite un travail énorme ?

— Nous savons déjà comment faire, rappela-t-il à sa sœur. Iona l'a fait alors qu'elle en était aux balbutiements de la magie.

— J'ai fait ça ? (Après avoir cligné des yeux, Iona leva un poing victorieux.) Vive moi !

— Je l'ai fait moi aussi, ajouta-t-il, seul et avec Meara, et c'est comme ça que j'ai rencontré nos cousins d'antan.

— Voyager par le rêve ? (Branna posa sa tasse de thé.) Connor, c'est très dangereux.

— Nous devons nous montrer téméraires, et aussi faire preuve de finesse.

— Putain, c'est excellent ! dit Fin, suscitant un grand sourire de Connor et le regard noir de Branna.

— Il suggère de nous envelopper tous les six dans un filet à rêves d'un seul coup.

— Je le sais. C'est ce qui en fait un plan bigrement excellent. Pour s'en prendre à nous, il doit se placer au même niveau que nous, non ? Donc ce sera dans le temps et le lieu de notre choix.

— Il ne pourrait pas retourner la situation contre nous, fit remarquer Connor, puisqu'il lui manquerait certains éléments de notre sortilège, comme nous ne connaissons pas tout du sien. Il serait alors obligé de nous rejoindre et il perdrait le pouvoir de déplacer notre territoire.

— Attends une minute… (Boyle leva la main, puis se gratta la tête.) Tu veux dire que nous attaquerions Cabhan en dormant ?

— Le sommeil induit par un sortilège, c'est différent du sommeil naturel. Rien à voir avec le fait de roupiller. Tu as déjà pratiqué un peu, lui rappela Connor. Tu t'es glissé dans le rêve d'Iona – et n'as-tu pas écrasé le nez de ce salopard par la même occasion ?

— Un sacré coup de poing, je me suis même réveillé avec son sang sur les phalanges ! Mais une bataille illusoire ? J'accepte tout ce que vous faites sans broncher, puisque je vous fréquente depuis un moment, mais là, tu pousses le bouchon un peu trop loin.

— Aucune chance qu'il s'attende à ça, réfléchit Meara. C'est vraiment réalisable ?

— Tous les six en même temps, sans personne au volant, si l'on peut dire… (Pesant le pour et le contre, de quel côté pencherait la balance, Branna plongea les mains dans ses cheveux.) Jamais rien fait de pareil, c'est sûr. Mais ce serait facile d'essayer avec les Trois, de l'affronter par ce biais, pendant que vous trois resteriez ici. Fin aux commandes, bien sûr, pour nous ramener en cas de problème d'équilibre ou de direction.

— Nous six ensemble, déclara Meara, ou rien du tout.

— Meara, ne le prends pas mal. Je ne veux vexer personne. Mais un rêve nous mettant nous six en scène, dont deux dénués de pouvoirs…

— On perd de son arrogance ? demanda Fin sur un ton légèrement mordant.

— Va te faire voir ! rétorqua Branna.

— Toi-même, ma chère, qui oses suggérer que moi, Boyle ou Meara puissions rester là comme de bons chiots obéissants pendant que vous

partiriez au combat.

— Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— C’est l’impression que ça donne. (Meara s’adressa à Connor.) Qu’en penses-tu ?

— Nous six, dit-il sans hésiter, ou personne.

— Tous ensemble ou rien du tout, confirma Boyle.

— Oui. (Acquiesçant, Iona lui prit la main.) Si quelqu’un peut trouver le moyen d’y parvenir, c’est toi, Branna.

— Ah, flûte, laissez-moi réfléchir !

Elle posa sa tasse avec fracas, la remplit de whisky, encore plus généreusement que Fin n’avait rempli la sienne.

Elle le but comme du petit-lait.

— J’admire ta descente quand tu bois du whisky, dit Fin au moment où elle se leva d’un bond pour marcher de long en large.

— Silence. Plus un mot. Six d’un coup, répéta-t-elle en arpentant le salon, sur la tête de Morrigan, c’est de la folie. Dont deux qui n’ont pour seules armes que leur volonté, leurs poings et leurs épées. Et un autre qui porte la marque de Cabhan. Je ne veux rien entendre, lança-t-elle à Fin qui n’avait pas ouvert la bouche, c’est un fait.

— Ils possèdent plus que leur volonté et leurs poings et leurs épées, et sa marque imméritée n’est pas son seul atout, dit calmement Connor. Ils ont du cœur.

— Tu crois que je l’ignore ? Tu crois que je n’en connais pas la valeur, surtout ? (Elle se tut, ferma les yeux un moment. Soupira.) Tout est sens dessus dessous dans ma tête à cause de toi, Connor. J’ai besoin de faire le tri. C’est différent des rêves magiques qu’il nous arrive de vivre individuellement, en emmenant la personne qui dort à côté de nous, qui partage notre intimité. Et cette pratique présente des risques qui lui sont propres, comme Boyle et Iona en ont déjà fait l’expérience.

— Non, pas du tout, ce serait un acte délibéré, conscient, planifié. Ficelé par nos soins. (Connor leva les mains, écarta les doigts, la paume vers le ciel.) En ajoutant autant de sources de protection que possible au sortilège. Oui, c'est périlleux, mais qu'on s'y prenne d'une façon ou d'une autre, les risques sont là. Et le jour de Samhain, quand le Voile est plus fin, c'est le moment idéal.

Il se leva, marcha vers elle, lui prit les mains.

— Tu les placerais à l'abri si tu le pouvais, et moi aussi. Par amour et par amitié, et parce que c'est un fardeau et un devoir qui nous incombe. À toi, à moi, à Iona. Pas à eux.

Il déposa un léger baiser sur ses mains.

— Mais nous aurions tort pour plusieurs raisons. Nous sommes un cercle, trois plus trois. Depuis le début, ça nous concerne tous les six, Branna. J'y crois.

— Je le sais. Pour moi aussi, c'est évident.

— Tu crains de les décevoir. Mais ça n'arrivera pas. Tu ne les décevras pas, et ce poids ne doit pas peser que sur tes épaules.

— Nous ne l'avons jamais fait.

— Je n'avais jamais soulevé de plumes par la pensée avant d'arriver ici, lui rappela Iona. Et maintenant…

Elle leva les mains, les paumes vers le ciel. Le canapé sur lequel elle était assise à côté de Boyle se souleva doucement, sans bruit, tourna lentement sur lui-même, puis se posa de nouveau sur le sol.

— Bien joué, dit Fin, amusé.

— C'est toi qui m'as appris ça, avec Connor. Vous m'avez éveillée à mes pouvoirs. Nous trouverons la solution et nous l'emporterons.

— Très bien. Je ne peux pas lutter contre vous cinq. Et cette fichue idée est drôlement bonne. Audacieuse, terrifiante et brillante. Il y a bien une potion que je pourrais bidouiller efficacement. Le charme, nous allons

l’écrire. Bon, je vais avoir besoin de tout votre temps libre au cours des quinze prochains jours.

— Tu peux compter sur nous pour t’aider à bidouiller, souligna Connor.

— Je vais avoir besoin de vous tous. Mais ce serait plus facile si nous avions une sorte de contrôle extérieur au rêve.

— Il faut qu’il soit impérativement ici, avec nous ? demanda Meara.

— Physiquement, tu veux dire ? (Connor la considéra du regard en réfléchissant.) Non, je ne vois pas de raison à cela.

— Dans ce cas, vous avez votre père, à tous les deux. Plus la grand-mère d’Iona. C’est un partage équilibré des liens du sang par rapport à l’objectif, non ? Et d’amour aussi.

— De plus en plus brillant ! (Éclatant de rire, Connor se tourna vers Meara, la souleva de sa chaise pour la faire tournoyer.) Ça me va, même très bien. Branna ?

— Oui, ça pourrait marcher. Non, ça va marcher. Et si j’avais eu le temps d’éclaircir mes pensées, je l’aurais vu. La Nan d’Iona, notre Da et…

Elle regarda Fin.

— Ta cousine Selena. Elle serait d’accord ? Trois, c’est un meilleur chiffre que deux, ça lui donne tout le pouvoir et le sang de chacun de nous. À trois, ce sera équilibré, je dirais, au cas où nous ayons besoin de repères.

— Elle en serait ravie. Elle est en Espagne, mais je vais la contacter rapidement.

— Alors cette partie est réglée. Je vais travailler dessus.

— Je l’ai étudiée, dit Connor. La potion, pour ouvrir la vision, partagée par tous à l’intérieur du cercle rituel. C’est mieux que ça se passe dehors, au grand air. Nous emmènerons aussi nos guides, le cheval, le chien et l’épervier.

Branna ouvrit la bouche mais se ravisa.

— Tu l’as étudiée.

— Oui. Fin, ton cheval, ton oiseau… Tu ne pourrais pas trouver un chien dans les deux semaines qui viennent ? Trois plus trois.

— J’en ai un. Bugs.

— Le petit Bugs ? s’étonna Iona en pensant au chien errant qui vivait dans les grandes écuries.

— Ni plus petit que toi ni moins vaillant que toi. Trois plus trois, répéta Fin en soulignant son affirmation d’un signe de tête. Le cheval pour Boyle, l’épervier pour Meara, le chien, tel qu’il est, pour moi. C’est bien pensé, Connor.

— C’est toi qui dois les relier aux autres, puisqu’ils sont à toi.

— Je le ferai.

— Pour résumer, à l’intérieur du cercle, notre cercle et nos guides, dit Connor. Notre cercle, les six, mains jointes pendant que le sortilège sera prononcé puis jeté. Les esprits liés aussi, ce que je ferai. Les esprits, les cœurs, les mains liés, nous partons ensemble, plongeons dans le rêve, le soir d’All Hallow, le jour de Samhain, l’année où les enfants de Sorcha, Brannaugh, Eamon et Teagan sont retournés dans le comté de Mayo.

— Leur présence apporte du pouvoir. (Branna se rassit, prit un biscuit.) La nuit où le Voile s’affine. Nous allons peut-être attirer leur pouvoir et celui de Sorcha à nous. Non, jamais il ne s’attendra à ça. Il reste assez de temps pour perfectionner la potion et l’envoûtement. Et ensuite, l’attirer là-bas. Ça, c’est pour Meara.

— Pour moi ?

Exaspérée, Branna regarda son frère.

— Tu ne lui en as pas parlé.

— Avec tout ça, pas eu le temps. Puisqu’il cherche à se servir de toi, lui expliqua Connor, c’est toi qui vas te servir de lui. Tu le feras venir en chantant.

— En chantant ?

— De la musique, de la lumière, de la joie… des émotions. Ça l'alléchera aussi sûrement que le miel attire les abeilles. Quand il viendra, nous procéderons aussi vite que possible, sans lui laisser le temps de s'évanouir.

— Aussi vite que le soir du solstice, commença Branna.

— Non. (Ce fut au tour de Fin de se lever.) Nous avons échoué ce soir-là, non ?

— Mais nous avons une nouvelle stratégie, une arme plus forte.

— Et s'il trouve encore le moyen de séparer la trinité, ne serait-ce qu'un moment ? Si le charme, le rituel, la fin doivent venir de toi, alors il doit être tenu à distance pendant que tu l'évinces. Nous l'attaquons. Boyle, Meara et moi. Nous l'avons déjà fait saigner et souffrir. Ce coup-là, nous ferons encore pire. Nous ferons pire pendant que tu feras mieux.

— Tu veux sa destruction, Fin, ou juste répandre son sang ?

— Les deux. Tout comme toi, Branna. Tu ne peux pas le faire couler par intérêt ou pour le plaisir.

— Pas plus que toi.

— Ce n'est pas ce que je veux. Personne ne veut ça. Mais nous répandrons son sang et pire encore pour défendre les Trois. Au nom de la clarté. Et si ça apporte également de la joie ? Un magicien est avant tout un être humain.

— Je suis d'accord avec Fin, acquiesça Boyle. Iona est mienne. Et vous êtes tous ma famille. Je la défendrai, je vous défendrai. Je ne resterai pas en retrait.

— Ils m'enlèvent les mots de la bouche, dit Meara en haussant les épaules. Marché conclu. (Elle posa les mains sur ses genoux.) Donc, si j'ai bien compris, dans quinze jours, tous ensemble – y compris les chevaux, les chiens, les oiseaux – nous remonterons plusieurs siècles à travers un rêve. Je chanterai, et comme le joueur de flûte de Hamelin avec les rats, ça appâtera Cabhan. Trois d'entre nous combattent, trois d'entre nous jettent

un sortilège destiné à l'anéantir. Une fois le boulot terminé, nous tirons notre révérence et revenons ici, où nous pourrons à nouveau saluer puisque nous aurons vaincu le mal. Ensuite, je pense que nous mériterons d'aller prendre une bière au pub.

— Ça me semble bien résumé, conclut Connor.

— Parfait. Une tournée de whisky serait la bienvenue, puisque nous ne sommes qu'une bande de fous furieux. (Elle exhala, prit un biscuit et croqua dedans.) Mais au moins, il y en a une parmi nous qui sait faire un excellent pain d'épices.

Le sourire aux lèvres, Connor servit du whisky à l'assemblée, leva son verre, trinqua avec Meara.

— Que nous en ressortions victorieux ou foutus, il n'y a pas meilleur cercle que le nôtre. Le reste, on s'en fiche. *Sláinte**.

Ils burent d'un même geste.

Ils avaient du pain sur la planche, c'était peu dire. Branna quittait rarement son atelier. Quand elle n'avait pas le nez dans un livre de sortilèges – celui de Sorcha, de son arrière-grand-mère, le sien –, elle procédait à des essais complémentaires sur ses potions ou écrivait des envoûtements dans sa boutique.

Quand leurs occupations le leur permettaient, Connor, Iona ou Fin l'assistaient. Meara se retrouva chargée des commissions, de leur transport et de la cuisine, partageant parfois ces tâches domestiques avec Boyle.

À la moindre occasion, elle en défiait un à l'épée, pour s'exercer.

Mais tous surveillaient les bois, les champs et les routes, à l'affût d'un signe.

— C'est trop calme en ce moment.

Meara para aisément l'attaque de Connor, un jour où elle était parvenue à l'éloigner de ses activités professionnelles et de l'exercice de la magie.

— Il épie, il attend.

— Rien de plus ? Il patiente. Ces jours derniers, j'ai à peine aperçu son ombre. Il garde ses distances. Il attend qu'on fasse un mouvement puisqu'il sait que nous allons passer à l'action.

Elle donna un coup brusque, feinta puis monta au créneau, le désarmant presque.

— Tu n'es pas du tout concentré, se plaignit-elle. Si ces lames n'étaient pas enchantées, je t'aurais déjà tranché l'oreille.

— Alors je n'entendrais ta voix qu'à moitié, ça serait dommage.

— Nous devrions le prendre d'assaut, Connor.

— Nous avons un plan d'attaque, Meara. Patience.

— Ce n'est pas une question de patience mais de stratégie.

— De stratégie ? (Il fit tournoyer sa main libre, soulevant un petit cyclone d'air. Alors qu'elle le regardait de côté, il frappa et porta son épée à sa gorge.) Qu'en dis-tu ?

— Si tu veux tricher…

— Parce que Cabhan est beau joueur, bien sûr.

— Je vois. (Elle recula.) Je voulais dire par là que nous devrions feinter. (Elle lui porta un coup, se déplaça, frappa de nouveau.) Lui faire croire à une agression, le laisser marquer un point ou deux. Comme il pensera notre tour passé, il ne s'attendra pas à la suite.

— Tiens… intéressant. Aurais-tu quelque chose de précis en tête ?

— C'est toi le magicien, non ? Alors c'est à toi et à tes semblables de déterminer le rituel.

Baissant son épée, elle tenta de préciser le vague projet qu'elle avait en tête.

— Et si nous agissions par ici, près du cottage, pour pouvoir nous retrancher à l'intérieur, puisque battre en retraite fait partie du plan ? Qu'il croie nous avoir poussés dans nos retranchements.

— Dur à avaler mais je vois où tu veux en venir. Suis-moi.

Lui prenant la main, il l’entraîna dans l’atelier où Branna transvasait un liquide bleu clair dans une longue fiole. Iona broyait des herbes dans un mortier à l’aide d’un pilon.

— Meara a une idée.

Sourcils froncés, Branna était concentrée sur le liquide qui s’écoulait gracieusement dans la bouteille.

— Je travaille encore sur l’idée précédente.

— C’est parfait, Branna.

Iona s’arrêta pendant que Branna enfonçait un bouchon de cristal dans le goulot.

— Et combien de rêves ensorcelés as-tu jetés pour six et leurs guides ?

— Ce sera mon tout premier. (Mais Iona sourit.) Et c’est génial. Si vous aviez vu les étoiles ! dit-elle à Connor et Meara. À la fin, de minuscules étoiles bleues se sont élevées vers le plafond. Elles se sont mises à tourner en rond au-dessus du chaudron.

— Je crois que c’est bon. (Branna se massa le bas du dos.) J’ai ajouté de l’améthyste comme tu me l’as suggéré, Connor, et je pense que ça va. La potion doit encore reposer à l’abri de la lumière pendant trois jours minimum.

Elle la prit et alla la ranger dans un placard.

— Je vais te préparer du thé, proposa Iona, mais Branna refusa d’un geste.

— C’est gentil, mais pas pour moi. J’ai assez bu de thé pour six mois. J’ai plutôt envie d’un verre de vin.

— Alors allons en prendre un pendant que Meara nous explique son idée. Encore mieux, tu n’as pas envie de cuisiner quelque chose ? proposa Connor en tentant sa chance, l’air charmeur. Tes fourneaux ne te manquent pas, ma chère sœur ? C’est le genre d’idée qui se marie à merveille avec un bol de soupe, une soupière pour nous six, assis autour de la table.

Meara lui donna un coup de coude.

— Mon idée me plaît, et j'aimerais que tout le monde l'entende. Mais je peux préparer la soupe pendant que tu te détends devant un verre de vin.

— Je vais la préparer parce que malgré le fait que mon frère ne pense qu'à manger, j'avoue que cuisiner me manque. Il reste des légumes au potager. Va en chercher, ordonna-t-elle à Connor.

— Lesquels feraient plaisir à madame ?

— Ce que tu veux. J'improviserai avec ce qu'il y aura. Et puisque tu sembles avoir d'excellentes idées, Meara, viens m'en faire part pendant que je sirote un verre. Je ne vois pas de raison d'attendre les autres. Laisse ça, Iona. Nous nous en occuperons plus tard. Offrons-nous une pause popote.

Tout en les suivant, Meara éprouva le besoin de peaufiner son projet. Et quand, après l'arrivée des derniers du cercle, ils furent au grand complet, elle avait bel et bien affiné certains points.

— Donc, dit-elle en conclusion, en agissant maintenant alors qu'il n'y a aucun enjeu particulier, nous lui ferions croire que nous l'avons défié, que nous avons gâché notre chance, ou au moins raté ce coup-là. Ce qui nous contraint à nous réfugier au cottage, à l'abri. On l'embrouille, vous voyez ? Encore mieux, s'il nous mettait une vraie raclée, jamais il n'irait imaginer que l'on puisse revenir à l'attaque quelques jours plus tard.

— En faisant les choses à moitié, on lui laisse le moyen de causer de vrais dégâts, fit remarquer Boyle. Pourquoi ne pas sortir le grand jeu ?

— Nous avons besoin de tout le temps qu'il nous reste pour le plan de départ. J'ai travaillé sur l'envoûtement en fonction de la nuit que nous avons arrêtée, expliqua Branna. Je refuse de tenter le coup un autre soir. Il faut que ce soit pour Samhain.

— Son idée est qu'en perdant nous aurons plus de chances de l'emporter au final. (Connor donna un coup de poing amical dans l'épaule de Boyle.) Et je sais que perdre, même volontairement, affaiblit.

— Il faudrait que ce soit clinquant. Il ne se laisserait pas duper par un acte discret, à la va-vite. (Mais Fin sourit.) Et nous avons les moyens de

l’éblouir. Feu et tempête, tremblement de terre et inondation. Nous lui jetons les éléments au visage. Ce ne serait pas suffisant, en soi, mais ce serait tapageur et puissant, et ça aurait l’air méchamment violent.

— Convoquer les éléments. (Branna sourit à son tour.) Oh, oui, ça pourrait devenir féroce. Ça pourrait même l’ébranler. Mais il faut penser à un écran de protection, pour nos voisins. Le champ, la butte derrière le jardin.

— J’aurais vu ça plus près, objecta Meara. Si nous devons venir nous réfugier ici, ça fait un long chemin.

— Nous n’allons pas nous retrancher, pas en courant, dit Connor. Nous volerons.

— Voler ? (Meara expira longuement.) Je crois que je vais reprendre un peu de vin.

— Ça semble plus logique. (Iona remplit le verre de chacun.) Nous sommes vaincus, nous volons nous mettre à l’abri. Quand essayons-nous ?

— Nous sommes en lune descendante, constata Connor en jetant un coup d’œil par la fenêtre. Ça peut jouer en notre faveur. J’aurais été tenté d’essayer ce soir, mais je suis d’avis d’attendre encore un peu, pour que ce soit plus rapproché de la vraie attaque. Dans deux jours ? En cas de brûlures superficielles, nous aurons le temps de guérir.

— Dans deux jours.

Branna alla remuer la soupe.

Même pour le mystifier, un plan était nécessaire.

Les Trois ajoutèrent de nouvelles protections autour de la maison. Si Cabhan les croyait affaiblis, il y avait des chances pour qu’il entre leur asséner le coup de grâce. Aucune faille n’était permise.

Meara vécut ces moments comme une sorte de pièce de théâtre. Bien qu’une partie du jeu soit écrite, et qu’elle avait répété son rôle une bonne

douzaine de fois, certaines scènes ne seraient rédigées et communiquées qu'à la dernière minute.

— Je me sens nerveuse, confia-t-elle à Connor. Encore plus que le soir du solstice.

— Tout ira bien. Pour nous tous. N'oublie pas que le but est essentiellement défensif. L'offensive n'est qu'un joyeux bonus.

— C'est bientôt l'heure. (Comme pour les réchauffer, elle se frotta les mains.) Si ça se trouve, il ne viendra pas.

— À mon avis, il va venir. Il te pensera faible et imaginera que nous sommes dispersés. Il verra là une chance de passer à l'action et ne manquera pas de la saisir. Le sens de la famille lui échappe, les liens amicaux aussi. Mais il comprendra avec quoi nous l'appâtons.

Il lui prit la main, marcha avec elle jusqu'à l'atelier où les autres étaient déjà réunis.

Même pour cela, se dit Meara, le rituel devait être respecté.

Alors ils allumèrent les bougies prévues pour, regardèrent la fumée bleu clair s'échapper du chaudron.

Branna déposa le calice rituel au sein du cercle et prononça les mots désormais familiers.

— Ainsi nous buvons, un calice pour six, de main en main, de bouche en bouche, pour sceller notre unité par le vin. Six cœurs, six esprits en cette nuit pendant laquelle nous nous préparons à mener ce combat. Une gorgée pour un, une gorgée pour tous, et que chacun de nous réponde à l'appel.

Ils se passèrent trois fois le calice, de main en main, de bouche en bouche.

— Un cercle nous formons, deux alliances unies, trois plus trois. Ce soir nous en appelons à la force et au pouvoir afin de traverser l'heure noire. Les quatre éléments nous convoquons dans le but de provoquer la chute de Cabhan. Feu, terre, eau et air nous remuerons telle une mer déchaînée. Ceci est notre dessein, qu'il en soit ainsi.

Les Trois fermèrent le cercle.

— Nous sommes prêts. Le cercle est tracé, le sortilège débute. Si nous avons le temps de tracer un cercle sur la butte, tant mieux. (Branna regarda Meara.) Vous saurez quand commencer.

Elle l’espérait.

Ils cheminèrent jusqu’à la butte, portant bougies, chaudron, armes et baguettes magiques – soigneusement cachés, invisibles pour tous sauf pour Cabhan. Connor informa la jeune femme qu’ils avaient laissé une ouverture à son intention.

Une fois au sommet de la côte, il voulut lui prendre la main mais elle s’écarta vivement.

Le spectacle pouvait commencer.

*OceanofPDF.com*

# 20

— Je t’ai dit de ne plus m’approcher.

— Enfin, Meara, ce n’était qu’une pinte au pub.

— Les gens parlent, Connor, alors je sais comment tu passes ton temps au pub. (Elle lui décocha un regard de dégoût absolu.) Même quand je tenais à peine debout, après ce qu’on m’a fait. À cause de toi.

— Oh, Meara, j’ai juste un peu dragué. Bavardé, pour m’amuser un peu.

— Amuse-toi et *bavarde* autant que tu veux, mais après, ne viens pas me faire des cajoleries. (Elle accéléra volontairement le pas.) Je te connais bien. Mieux que personne.

— Que veux-tu ? (Il voûta le dos alors qu’ils grimpaient une pente douce.) J’avais besoin de me changer les idées, après être resté cloîtré pendant des jours au cottage, ou écrasé de boulot à la fauconnerie. À part dormir, tu ne faisais pas grand-chose.

— Et à cause de quoi ? (Elle s’arrêta pour mieux l’affronter.) C’est bien toi et ta magie qui m’ont mise à plat, non ?

Solidement planté sur ses jambes, il la toisa d’un regard noir.

— C’est moi et ma putain de magie qui t’ont sauvé la vie, oui !

— Et pendant que je m’accrochais à la vie, tu *bavardais* avec Alice Keenan au pub.

— Assez, ça suffit ! leur cria Branna. Nous n’avons pas de temps à perdre avec ça. Auriez-vous oublié que d’après ma carte stellaire, c’est ce

soir que nous avons le plus de chances de conclure ? Nous n'y arriverons pas avec vous deux qui vous prenez sans cesse le bec.

— Je suis là, non ? (Meara redressa le menton.) Une fois de plus, je mets ma vie en jeu parce que j'ai dit que je viendrais. Je tiens parole. Contrairement à certains.

— Offrir un verre à une fille, ça fait d'un homme un menteur ?

— Dispose les bougies, Connor. (Branna les lui fourra entre les mains.) Concentre-toi sur notre dessein. Par tous les diables, tu n'aurais pas pu attendre qu'on ait terminé pour flirter avec Alice Keenan ?

Indignée, Meara laissa tomber son paquet à ses pieds.

— Alors c'est normal qu'il coure le jupon dans mon dos après s'être servi de moi ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, rétorqua Branna en faisant peu de cas de ses protestations. Arrête de dire n'importe quoi.

— C'est ma faute ? Tu le défendrais, même s'il était dans le pieu de cette menteuse !

— Ça suffit, maintenant ! s'écria Iona en se bouchant les oreilles.

— Mieux vaut éviter de t'en mêler, conseilla Boyle.

— Comment ? Ils sont de ma famille, et je ne supporte plus leurs querelles. Donne-moi ça. (Elle arracha les bougies des mains de Connor, les plaça en cercle sur la pente.) Comment voulez-vous qu'on travaille ensemble, qu'on tienne nos promesses, si on se dispute perpétuellement ?

— Facile à dire pour toi. (Meara fit claquer sa main sur la garde de son épée.) Boyle te suit partout comme un petit toutou.

— Ne me compare pas à un chien, Meara, fais attention à ce que tu dis.

— N'avais-je pas dit que ce n'était pas le bon soir ?

Fin tira son athamé de son fourreau, l'examina à la lumière de la lune ascendante.

— Il suffit que je dise blanc pour que tu dises noir, se défendit Branna. Juste pour me contrarier.

— Ce n’est pas toi qui as insisté, pour le solstice ? Et nous revoilà, des mois plus tard, à suivre tes ordres.

— Moi, je me demande encore ce que tu as gardé pour toi, ce soir-là. Si vous aviez obéi à mes ordres, tu ne serais pas là, tu ne serais pas avec nous.

— Branna, tu dépasses les bornes.

Connor posa la main sur son épaule.

— *Il vient*, dit-il, à elle puis aux autres. *Il approche à grands pas*.

— Que j’en fasse trop ou non ne compte plus à présent. Nous sommes là.

Branna balaya l’air de la main, allumant les bougies. Elle installa le bol au nord.

Derrière elle, Connor frôla les doigts de Meara.

Elle prit une inspiration et rassembla son courage.

Le brouillard tomba d’un coup tel un épais rideau, apportant un froid mordant. Un rugissement le déchira, frémissant au-dessus des hautes herbes.

Au moment où elle dégaina son épée, Connor la poussa sur le côté.

Elle sentit quelque chose l’effleurer, lui écorcher le bras, provoquant une sensation de brûlure. La peur et la confusion l’assaillirent, la submergeant aussi brusquement qu’une inondation.

La voix de Connor résonna dans sa tête. *Je suis avec toi. Je t’aime.*

Elle fit volte-face, se mouvant dos à dos avec Boyle, se préparant à attaquer ou à se défendre.

Le sol trembla sous ses pieds lorsque Fin conjura la terre.

— Dana, déesse et mère, par ton pouvoir, que la terre tremble et frémisse.

Bien qu’elle fût protégée par le rituel, Meara faillit tomber à la renverse lorsque le sol se souleva.

— J’en appelle à Acionna et à Manannan Mac Lir, cria Branna. Que votre colère divine s’abatte sur la tête de Cabhan !

La pluie se mit à tomber à torrents, comme si une divinité avait détourné le cours d'une rivière déchaînée.

À travers le brouillard, le déluge, elle vit des traînées noires scintiller en plongeant vers elle comme des flèches. À sa stupéfaction, le brouillard grésilla. Il s'enroula autour de sa jambe comme un serpent. D'instinct, elle le trancha de sa lame. Des éclaboussures de sang noir giclèrent à travers la brume.

Des boules de feu furent catapultées, réduisant les flèches noires en cendres à l'injonction d'Iona.

— Au nom de Brigitt, que le pouvoir du feu roussisse l'obscurité par sa lumière et ses flammes !

Elle sentit Boyle vaciller, tournoyer dans un mouvement défensif, et le vit auprès d'une vrille épineuse de brouillard, frappant en direction de Fin.

Elle plongea en dessous, donnant des coups de lame, puis dut s'agripper au sol lorsqu'il se souleva sous elle.

— Sidhe, aie cure de ton serviteur, ton fils, et par ton souffle scelle sa damnation.

Elle observa Connor, flamme parmi les flammes, levant les bras vers le ciel. Pendant qu'elle s'efforçait de se relever, elle vit le ciel en effervescence s'ouvrir au-dessus d'elle. Et tourbillonner.

La foudre éclata, transperçant l'obscurité pour percuter le sol tremblant. Même la pluie faisait des étincelles. Elle vit Iona chuter, Boyle se précipiter pour la prendre dans ses bras. Des flammes jaillissaient de ses mains pour carboniser le loup, l'homme, les bandes de brouillard qui s'enroulaient et serpentaient autour d'eux.

Tant bien que mal, elle rebroussa chemin, rejoignit le cercle où les bougies brillaient encore comme des balises. Retrouva Connor, qui saisit la main de Branna puis celle d'Iona afin que la trinité s'embrase telles des bougies humaines.

La chose hurla à la mort – le loup.

La chose rit – l’homme.

Les bougies, cire et mèche, crachotèrent, faiblissant peu à peu.

— Rappelons tout ! cria Branna. Nous l’avons perdu. Nous avons perdu la nuit. Nous l’avons vidée de son énergie. Fuyons, tant que nous le pouvons.

Connor saisit Meara par la taille – de ses mains fortes, l’air enragé, brillant de sueur, de sang.

— Je reprendrai mes distances dès que je t’aurai sauvé la vie une seconde fois.

Virevoltant autour d’eux, des pluies d’étoiles, des étincelles de feu. La lumière fut si vive qu’elle dut fermer les yeux de toutes ses forces et tourner la tête.

Tombant trop vite, si vite que son pas accéléré priva ses poumons d’air.

Sans s’en rendre compte, elle s’affala de tout son long sur Connor, sur le carrelage de la cuisine, le cœur de son homme tambourinant sous elle à la vitesse d’un cheval au galop.

Un atroce rugissement les engloba, faisant vibrer les fenêtres. Des poings cognaient furieusement aux portes, aux murs, si fort que le cottage en fut secoué. Pendant un bref instant, Meara pria pour qu’il ne s’effondre pas sur eux.

Puis ce fut le silence.

Les autres étaient étendus, tels les survivants d’un terrible naufrage. Kathel surgit auprès de Branna, lui léchant le visage en geignant.

— Je vais bien, ça va. Nous allons tous bien.

— Voilà qui devrait le convaincre que c’est la guerre. Moi, ça m’a bigrement bien convaincu. (Connor caressa les cheveux de Meara en remuant sous elle.) Tu es blessée ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Tu saignes.

Il porta la main à sa tempe entaillée.

— Pas esquivé assez vite.

— Attends, montre-moi. (Branna se rapprocha.) Iona…

— Je sais ce qu'il te faut.

Pendant qu'elle se ruait vers l'atelier, Meara remonta sa jambe de pantalon et découvrit un hématome au-dessus de sa cheville.

— Fais voir.

Tandis que Branna s'occupait de lui, Connor tendit le bras pour poser la main sur le bleu.

— Le brouillard… Il s'est changé en serpents. Et en épines. Des épines en ont surgi.

— Pas des épines, des dents, dit Fin qui, luisant de sueur, était assis par terre, adossé contre un placard.

— Tu es blessé. Un peu de ça pour la tête de Connor, lança Branna à Iona avant de se lever pour se diriger vers Fin. Veille à bien nettoyer la plaie. Où as-tu été mordu ? lui demanda-t-elle.

— Je suis juste lessivé.

Elle posa la main sur son torse.

— Pas seulement. Fais voir.

— Je m'occuperai de moi dès que j'aurai repris mon souffle.

— Et puis quoi encore ?

D'un simple mouvement de la main, elle le mit torse nu.

— Si tu as envie de me voir tout nu, j'aimerais autant qu'on fasse ça en privé.

— Tais-toi. (Regardant par-dessus son épaule, elle ordonna d'une voix pressante :) Iona, le baume !

— Je peux me soigner tout seul, protesta Fin.

— Je t'endors si tu ne restes pas tranquille. Ne bouge pas. Tu sais que j'en suis capable. Connor, j'ai besoin de toi.

— C'est grave ?

Il obtint la réponse en rampant à travers la cuisine.

De part et d’autre du thorax, Fin portait des plaies perforantes noires et à vif comme si des mâchoires monstrueuses s’étaient refermées autour de lui.

— Elles sont assez superficielles, déclara Branna d’une voix maîtrisée. Remercions le ciel. Et le poison… (Elle examina la blessure avec attention.) Qu’as-tu fait pour éviter qu’il se répande ?

— Je suis du même sang que lui. (Haletant, Fin répondit lentement, avec une précision extrême.) Ce qui vient de son sang perd en force en se mêlant au mien.

— Tu souffres, dit Connor.

— C’est normal. (Mais il expira entre ses dents serrées pendant que Branna nettoyait la plaie en profondeur.) La vache, tes soins sont moins supportables que la plaie.

— Je dois extraire le poison, même s’il est moins fort.

— Regarde-moi, Fin, ordonna Connor.

— Je peux me débrouiller tout seul avec ma douleur, merci.

Connor prit la mâchoire de Fin dans sa main, le força à tourner la tête.

*Il prend sa douleur*, comprit Meara. Sans souffrance, Fin guérirait plus vite. Alors, elle sut que Branna ne pouvait pas la prendre.

Comme Boyle sortait la bouteille de whisky, elle alla chercher des verres. Se rasseyant par terre, elle se chargea de la distribution lorsque Branna se rassit, hochant la tête.

— Ça fera l’affaire.

— On a dépassé la prise de bec prévue. (Imitant Fin, Connor s’adossa contre les placards, le visage en sueur à cause de l’effort, de la douleur.) Mais nous lui avons bien botté le train, et nous sommes sains et saufs.

— Il va croire qu’il nous a intimidés, dit Branna. Que nous nous chamaillons, pansons nos plaies, nous demandons s’il est sage de retenter le coup.

— Et quand nous l'attaquerons dans deux jours, nous le réduirons en cendres avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre qu'il a été dupé. Bien joué, bravo à tous ! (Il leva son verre.) Un plan génial, ma chère Meara, et qui a probablement renversé la vapeur. Pas étonnant que je t'aime.

Il but, comme les autres, sauf Meara qui considérait le contenu de son verre.

— Pas envie de whisky ? demanda-t-il.

— J'attends les palpitations. Je suis peut-être encore sous le choc. Tu veux bien répéter ? Pour voir ce que ça me fait.

Il posa son verre, se rapprocha d'elle à genoux.

— Je t'aime, Meara, et je t'aimerai toujours.

Elle vida son verre cul sec et s'agenouilla face à lui.

— Non, aucun effet. Mais qui peut être assez idiot et faible pour trembler de peur face à l'amour ? Voyons le tien… (Elle plaqua la main sur son torse.) Vérifions si ton cœur frémit. Je t'aime, Connor, et je t'aimerai toujours.

— Je crois qu'il a sursauté. (Il enferma ses mains dans les siennes.) Mais il n'y a ni peur ni doute dans mon cœur. Tu le sens ? Il danse, de joie.

Elle rit.

— Connor O'Dwyer, l'homme au cœur qui danse. Je te veux.

Elle jeta les bras autour de son cou, pressa sa bouche sur ses lèvres.

— Vous voulez qu'on vous laisse ? lança Boyle. Envie d'un tête-à-tête sur le carrelage de la cuisine ?

— Laisse-moi réfléchir, murmura Connor avant d'embrasser son amour.

Il se redressa, la souleva de terre et la fit tournoyer pour la faire rire.

— Tout compte fait, c'est nous qui allons vous laisser.

Il la porta hors de la pièce, dans un nouvel éclat de rire.

— C'est ce que tu as toujours voulu, dit Fin à Branna.

— Je savais que c'était possible, je le sentais et oui, je le désirais. (Elle poussa un soupir.) Je vais préparer du thé.

Plus tard, alors qu'ils étaient enlacés dans le lit, que la maisonnée dormait et que le clair de lune filtrait à travers la fenêtre, Connor interrogea Meara.

— C'est la bataille qui t'a fait cet effet ? Jouer avec la vie et la mort a apaisé ton cœur ?

— Tu as pris sa douleur.

— Quoi ? Qui ?

— Dans la cuisine. Fin n'était pas d'accord, mais tu ne voulais pas le voir souffrir, alors tu as pris sa douleur. Là, je me suis dit : Il est comme ça. C'est lui. Un homme capable de souffrir pour soulager un ami – ou n'importe qui d'autre. Un être puissant et bon. Amusant, musicien et loyal. Et il m'aime.

Elle posa la main sur sa joue.

— Aussi loin que mes souvenirs remontent, je t'ai toujours aimé mais je ne l'acceptais pas, je refusais de prendre ce cadeau dont tu m'as parlé, ou de le donner. Par peur.

» Pendant que je t'observais ce soir, encore sous le coup de cette atroce bataille, sous le vif éclairage de la cuisine, je me suis demandé comment je pouvais continuer à craindre d'avoir ce que j'aime. Pourquoi je cherche à me convaincre que je suis comme mon père, pourquoi je laisse ses actes dicter ma vie. J'ai une dette envers Cabhan.

— Cabhan ?

— Il espérait me blesser, m'humilier, me bouleverser en me plaçant face à l'image de mon père. Il a réussi, mais dans le bon sens. Confrontée à tout ce que je gardais en moi, j'ai pu commencer à voir la vérité. Il ne m'a pas quittée, ni moi, ni ma mère, ni aucun de nous. Il a tourné le dos à sa honte, ses erreurs et ses échecs parce qu'il ne supportait plus de les voir chaque fois qu'il se regardait dans le miroir.

— Tu as toujours la force de supporter ce que tu vois dans le miroir.

— J’essaie, mais avant ce jour, je ne regardais pas comme il fallait. Je ne cherchais pas à changer de point de vue. C’est ma mère qui est restée, qui a porté le poids de la honte après son départ, et qui a vécu – à sa façon, équivoque – avec des erreurs et des échecs qui n’étaient pas les siens. Elle est restée là, pour moi et ma famille, même quand nous sommes devenus adultes. Elle est heureuse maintenant, libérée de tout ça même si elle n’en est pas consciente. Moi aussi, j’en suis débarrassée. Alors j’ai une dette envers Cabhan. Mais ça ne m’empêchera pas de faire tout mon possible pour l’expédier en enfer.

— Dans ce cas, j’ai indirectement une dette envers lui. Et nous l’enverrons en enfer ensemble.

Au cours des deux jours qui suivirent, en dehors du nid douillet du cottage, il avait du mal à réfréner sa joie. Quand il travaillait, il devait éviter de croiser le regard de Meara jusqu’à ce qu’ils se retrouvent dans leur refuge.

Il sentit Cabhan rôder une fois ou deux, mais à distance, avec prudence. Et le salopard portait des séquelles sérieuses, à la suite des coups qu’il avait reçus.

Il était venu affaibli, convaincu que leur cercle était abîmé alors qu’il était plus solide et plus vibrant d’énergie que jamais.

Et pourtant…

— Tu as des doutes, dit-il à Branna.

Comme il ne restait plus que quelques heures, il était rentré pour l’aider de son mieux.

— C’est un plan solide.

— Mais ?

Elle s’empara de la potion du rêve, la déposa délicatement dans une boîte argentée héritée de sa famille, à côté du brassage rouge sang destiné à achever Cabhan.

— Un pressentiment, mais je ne sais pas s'il est justifié. Je ne sais pas si c'est parce que j'étais sûre de moi le soir du solstice que maintenant je doute que ce soit le bon moment. Ou si je passe vraiment à côté de quelque chose, que je ne vois pas ce que je devrais voir, ce que je devrais faire.

— Tout ne repose pas sur tes épaules, Branna.

— Je le sais. Malgré ce qu'en pense Fin, je le sais très bien.

Elle rassembla les instruments qu'elle avait nettoyés et envoûtés et les enveloppa dans une bande de velours blanc.

Elle ouvrit un tiroir, en sortit une petite boîte en argent.

— J'ai quelque chose pour toi, et peu importe ce qui arrivera ce soir.

Poussé par la curiosité, il l'ouvrit, vit la bague, le rubis étincelant sur l'anneau en or ciselé.

— C'est pour toi, elle vient de notre arrière-grand-mère.

— Elle est à toi maintenant, si tu veux l'offrir à Meara. C'est ma sœur, et nos liens ne feront que se resserrer quand tu la lui donneras. Un autre cercle, la bague lui revient. Mais seulement si tu le désires.

Il contourna le plan de travail pour la prendre dans ses bras.

— Quand tout sera terminé. Je te remercie.

— J'ai envie que ça s'arrête, plus que jamais. Je veux te voir faire ta vie avec Meara.

— Nous l'achèverons. C'est notre destin.

— C'est ton cœur qui parle.

— Oui, et si tes pensées ne prenaient pas le dessus, tu entendrais aussi ton cœur. (Il s'écarta d'elle.) Si tu n'as pas confiance en ton cœur, aie foi en ton sang. C'est aussi le mien.

— J'ai confiance.

De son côté, il réunit son matériel et se prépara à la nuit qui s'annonçait.

Ils se retrouvèrent à la grande écurie, et à la demande de Fin, Connor sella Aine, la pouliche blanche achetée par Fin pour l'unir à Alastar.

— Je croyais que Fin prenait Baru, son étalon.

Connor regarda Meara par-dessus son épaule. Elle portait des bottes et un pantalon résistants, une épaisse ceinture équipée d'un fourreau dans lequel elle avait glissé son épée. Il savait qu'Iona avait tressé des talismans dans ses cheveux.

Et elle portait son collier sur sa chemise de flanelle.

— C'est le cas. Nous prenons Aine, et Iona et Boyle montent Alastar. Avec un troisième cheval, la route sera plus facile.

— Nous nous rendons à la chaumière de Sorcha à cheval, si je comprends bien.

— En un sens. Tu es prête pour ce soir ?

— Autant que possible.

Il lui prit la main par-dessus la selle.

— Nous en ressortirons vainqueurs.

— J'y crois.

Ensemble, ils menèrent le cheval à l'extérieur et rejoignirent le groupe éclairé par le faible croissant de lune.

— Quand nous serons sur place, il faudra agir vite, sans commettre d'impair. Mon père, la grand-mère d'Iona, la cousine de Fin sont prêts à intervenir pour nous ramener au cas où les choses tournent mal.

— C'est toi qui me ramèneras, dit-elle.

Il s'installa en selle, et elle se hissa derrière lui. Il jeta un coup d'œil à Boyle et à Iona, sur Alastar qui était agité.

Impatient d'y aller, d'agir.

Il vit Fin appeler son petit cabot, monter l'étalon noir puis tendre la main à Branna.

— C'est dur pour elle, murmura Connor. D'y aller comme ça, avec lui.

— Pour lui aussi.

Mais Branna monta en selle, puis fit un signe à Kathel. Le chien partit en courant. Dans le ciel, Roibeard poussa un cri, et Merlin, l'oiseau de Fin, lui répondit.

— Accroche-toi à moi, conseilla Connor.

Les trois chevaux s’élancèrent brusquement au galop.

Puis ils s’envolèrent.

— Oh là là ! s’exclama Meara en pouffant de rire. C’est merveilleux ! On aurait dû faire ça plus tôt !

Le vent lui fouettait le visage, frais et humide, tandis que des nuages jouaient à cache-cache avec la lune. Il apportait des parfums d’épices et de terre, de tous les végétaux en fin de maturité se préparant au repos hivernal.

Ils volèrent, sillonnèrent le ciel, puis plongèrent dans les grands bois, traversant la vigne vierge pour atteindre la chaumière de Sorcha.

— On se dépêche, lui dit Connor.

Il la laissa pour conjurer le cercle avec Branna et Iona, préparer une centaine de bougies, les bols, le chaudron.

Branna ouvrit la boîte argentée, en sortit la potion destinée à leur ouvrir la porte du monde des rêves.

— Par les esprits qui parcourent cette nuit, nous sommes venus nous joindre à eux par notre clarté. En ce lieu et en cette heure, nous convoquons les forces claires. Nous sommes les Trois, et sommes trois de plus. Ensemble nous passons la porte pour entrer dans le monde onirique et y rencontrer notre destin. Ainsi nous buvons une fois trois et une fois trois.

Elle versa la potion dans un calice en argent, le brandit vers le ciel. La portant à sa bouche, elle but une gorgée.

— Corps, sang, esprit et cœur, vers les rêves nous partons.

Elle passa la coupe à Fin. Il but, répéta l’enchantement puis la tendit à Iona, à tout le cercle.

Elle avait un goût d’étoiles, se dit Connor quand vint son tour.

Il donna la main à sa sœur et à Meara et, uni à son cercle, prononça les mots.

— Par la justice, par la volonté, par la lumière nous appelons la nuit. Que le rêve nous plonge dans le passé, que cette promenade vide Cabhan de

ses pouvoirs maléfiques. Retournons au temps des Trois de Sorcha. Qu'il en soit ainsi.

Il n'eut pas l'impression de flotter comme lors de ses précédentes expériences, mais plutôt de nager dans la brume et les couleurs, des voix murmurant derrière et devant lui, des images à la périphérie de sa vision.

Quand le brouillard se dissipa, il était toujours dans la même position, avec son cercle, tenant Meara d'une main et Branna de l'autre.

— Avons-nous remonté le temps ?

— Regarde, dit Connor à Meara.

La vigne vierge recouvrait la chaumière mais elle n'était plus en ruine. Les jacinthes étaient en fleur autour de la pierre tombale.

Les chevaux étaient perchés avec les rapaces sur les branches les surplombant. Kathel était d'un calme princier aux côtés de Branna, tandis que Bugs tremblait entre les pieds de Fin.

— Nous sommes tous là, comme prévu. Appelle-le, Meara.

— Maintenant ?

— Oui, confirma Branna, la fiole pleine de liquide rouge à la main. Fais-le venir.

Dans la fiole, le liquide vibrait et tournait. De la lumière liquide, un feu magique.

— Au centre du cercle. (Connor la prit par les épaules, l'embrassa.) Ne t'arrête pas de chanter, quoi qu'il arrive.

Elle dut commencer par se calmer, rassembler son courage avant d'ouvrir son cœur.

Elle avait choisi une ballade, qu'elle entonna en gaélique même s'il doutait qu'elle connaisse le sens des paroles. Touchantes à fendre l'âme, aussi belles que sa voix qui retentit dans la clairière, emplit la nuit, traversa le temps du rêve.

Il lui demanderait de la chanter pour lui, plus tard, quand ils auraient vaincu le mal, quand ils seraient seuls. Elle l'entamerait pour lui.

— Il l’entend, chuchota Fin.

— C’est une nuit qui convoque le noir et le blanc, le noir et la lumière. Il va venir.

— Quoi qu’il arrive, répéta Connor, chante. Il approche.

— Oui…

Fin quitta le cercle, laissant Meara sous la protection de Boyle.

Il brandit son épée et en incendia la lame.

Il arriva à travers le brouillard, une ombre qui se mua en loup. Tel un rôdeur, il approcha de la ligne des quatre magiciens, puis virevolta et bondit sur le cercle.

Boyle se plaça en bouclier devant Meara, mais le loup rebondit sur la boule de feu lancée par Iona et fut propulsé en arrière.

Il arpenta la clairière, regardant fixement les chevaux jusqu’à ce qu’Alastar donne des coups de sabot et qu’il se redresse dans la peau d’un homme.

— Vous croyez m’atteindre cette fois ? Vous pensez pouvoir me détruire avec une chanson et votre misérable magie blanche ?

D’un geste, il éteignit la flamme brûlant sur l’épée de Fin.

Fin se contenta de la brandir, et le feu se ralluma.

— Viens si tu l’oses, lança-t-il pour le provoquer en se postant devant les Trois.

— Mon fils, sang de mon sang, tu n’es pas mon ennemi.

— Je suis ta mort.

Fin bondit en agitant son épée, mais ne trancha que le brouillard.

Les rats envahirent le terrain par centaines, leurs yeux rouges exprimant toute leur sauvagerie. Ceux qui affluèrent vers le cercle hurlèrent en s’enflammant. Mais Meara vit l’une des bougies suinter.

C’est le moment qu’elle choisit pour dégainer son épée en chantant.

Aine se cabra, les yeux révulsés par l’effroi. Fin empoigna son licou et traça un cercle de feu autour d’elle de la pointe de sa lame. Pendant que les

deux étalons écrasaient les rats à coups de sabot, les rapaces les attaquaient en piqué.

Des chauves-souris emplirent le ciel.

Connor vit une autre bougie s'éteindre.

— Il attaque le cercle pour l'atteindre, elle. C'est maintenant ou jamais, Branna.

— Il faut attendre qu'il se rapproche.

Rejetant la tête en arrière, Connor convoqua le vent. Un souffle violent déchira les fines ailes des oiseaux de malheur, puis l'air s'emplit de fumée et de hurlements.

La voix de Meara se mit à trembler au moment où un corps vrillé s'abattait au bord du cercle, soufflant une troisième bougie.

— Reste concentrée, petite, murmura Boyle.

— Je suis concentrée.

Inspirant à pleins poumons, elle chanta plus fort pour couvrir les cris.

— Je vais te trancher la gorge et t'arracher le cœur par la bouche.

Cabhan, les yeux presque aussi rouges que sa pierre, projeta des éclairs noirs vers le cercle.

Boyle saisit l'occasion pour l'attaquer au couteau et fit d'abord couler du sang. Le souffle d'air qui suivit le fit violemment tomber à la renverse. Le sang qui perlait au bout de son couteau goutta sur le sol et noircit en crépitant.

— Maintenant ! brailla Connor avant de se mettre à chanter.

Le pouvoir s'éleva sous la forme d'une chaleur lumineuse. Il entendit encore des voix, d'autres en plus de celles de Meara et d'Iona. Lointaines, des murmures traversant le Voile fin. Le chant de Meara les recouvrait, emplissant son cœur.

Fin ralluma les bougies en balayant l'air de sa lame, et leurs flammes droites brûlèrent fièrement.

Les rats rebroussèrent chemin, affluant vers les Trois. Cabhan tomba à quatre pattes. Le loup chargea Kathel.

Connor sentit la peur de Branna, se tourna en même temps qu'elle et Iona pour écraser le loup de son pouvoir. Mais le sol se souleva sous lui – l'œuvre de Fin. Les dents de Kathel mordirent l'épaule du loup, et Roibeard plongea.

Il cria, se débattit pour s'enfuir vers les arbres qui bordaient la clairière.

— Bloque-lui le passage ! ordonna Connor. Ramène-le par ici.

Mais son cœur s'arrêta de battre lorsque Boyle et Meara quittèrent le cercle pour aider Fin.

Il s'élança vers la droite, tourna et, désespéré, passa à la charge. L'épée de Meara s'enflamma. Sa pointe roussit sa fourrure, puis le loup se retourna.

Du coin de l'œil, Connor perçut du mouvement. Jetant un coup d'œil vers la chaumière, il vit trois silhouettes postées devant sa porte. Une vision floue, leurs voix traversant le Voile à grand-peine.

Puis il n'eut plus conscience que de la présence de sa sœur, d'Iona, des Trois et de l'afflux brûlant de pouvoir.

Elle plaça la fiole en suspension devant eux et, mains jointes, esprits joints, pouvoirs joints, ils la lancèrent violemment vers le loup.

La lumière jaillit comme si des milliers de soleils explosaient. Elle l'attaqua, le traversa.

— Par le pouvoir de la trinité, tu es vaincu. Notre lumière a déchiré tes ténèbres. Avec notre lumière nous tissons cette toile, avec notre sang nous signons ta chute. Il ne te reste ni vie, ni esprit, ni pouvoir magique. Telle est notre volonté, qu'il en soit ainsi.

La lumière éclata, de plus en plus vive. Elle s'épanouit dans ses yeux, frémit dans ses veines. Et à travers elle, il revit les trois silhouettes. L'une d'elles lui tendit la main avec insistance.

Puis elles s’évanouirent, et la lumière se dissipa. La nuit retomba, seulement percée par le halo de la lune et le cercle des bougies. Se séparant des Trois, Connor se précipita vers Meara.

— Tu es blessée ? Où ça ?

— Non, rien du tout.

— Tu n’aurais pas dû cesser de chanter, tu n’aurais pas dû sortir du cercle.

— J’avais la gorge sèche. (Elle sourit, le visage noir de suie, et jeta les bras autour de lui.) Nous l’avons vaincu ? C’est terminé ?

— Donne-moi un moment.

Les cendres et le sang jonchaient le sol, de minuscules flaques noires brûlant encore par endroits.

— Par tous les dieux, ce qu’il reste de lui doit se trouver là. Attends un instant.

— Il n’y a rien. Je le sens. (Fin essuya le sang sur son visage.) Je sens sa présence, son odeur. Je vais le trouver. L’achever.

— Tu ne dois pas quitter la clairière, dit Branna en l’attrapant par le bras. Si tu t’éloignes, tu risques de ne plus pouvoir revenir.

Déterminé, Fin dégagea son bras.

— Ça change quoi si, au bout du compte, je l’achève ? Si je mets un terme à tout ça ?

— Tu n’es pas à ta place ici.

— Ce n’est pas à toi d’en décider.

— Ni à toi, dit-elle en le poussant à l’intérieur du cercle. Connor.

— Putain de merde !

Accablé de regrets, il immobilisa Fin et reçut son poing dans la figure. Boyle se joignit à lui.

— Vite.

Branna posa la main sur l’épaule de Connor, prit la main de Meara, adressa un signe à Iona pendant que les hommes se battaient en roulant dans

la terre.

Elle ferma les yeux, rompit le charme.

Ils traversèrent la nuit et la clarté rétablie, les couleurs et les brumes pour revenir dans la clairière, à côté de la chaumière en ruine, sous les hululements d'une chouette.

— Tu n'avais pas le droit de me retenir.

— Nous voulions tous t'empêcher de partir, répondit Connor en se massant la mâchoire tout en jetant un coup d'œil à Fin. Nous avons besoin de toi.

— Comment en être sûrs ? demanda Meara. Comment savoir si nous l'avons eu ?

Sans rien dire, Fin enleva son manteau, son pull. Sur son épaule, la marque était à vif et battait comme un cœur.

— C'est quoi ? demanda Branna. Tu ressens ses souffrances ?

— Ceux de ton sang s'en sont occupés. Il est blessé, mais impossible de dire si c'est fatal. J'aurais pu l'achever.

— Si tu avais quitté la clairière, tu te serais perdu, dit Connor. Tu es l'un des nôtres, Fin. Tu appartiens à ce lieu, à ce temps. Nous ne l'avons pas tué. Je le sentais moi aussi avant que Branna ne rompe l'envoûtement. Mais pas ici, pas maintenant. Et dans cette époque, nous avons quelques plaies et bosses, mais rien de plus – sans oublier ton coup de poing. Il est exténué, déchiré, brisé, à moitié aveugle aussi. C'est tout ce que je sais. C'est probable qu'il ne passe pas la nuit.

— Je peux atténuer la douleur.

Fin se contenta de fixer Branna.

— Ça ne changera rien.

— Fin. (Iona s'approcha de lui, se hissant sur la pointe des pieds pour prendre son visage en coupe.) *Mo deartháir.* Nous avons besoin de toi à nos côtés.

Renonçant à lutter, Fin plaqua son front contre celui d'Iona, soupira.

— Très bien.

— Nous devrions rentrer. (Meara tendit Bugs à Fin. Le chien frétilla dans ses bras, lui lécha le visage.) Même si nous ne l'avons pas anéanti, nous avons fait du bon boulot ce soir. J'ai tellement chanté que j'ai la gorge complètement sèche.

— Ce n'est pas fini. (Branna se rapprocha de la tombe de Sorcha, caressa du bout des doigts les mots gravés dans la pierre.) Pas encore fini, mais le jour viendra. J'en fais le serment.

Ils montèrent en selle, sales et épuisés. Connor accorda un dernier regard à la clairière avant de traverser la vigne vierge.

— Je les ai vus… je dois le dire aux autres.

— Tu as vu qui ?

— Les Trois. Les trois enfants de Sorcha – ou leurs ombres. Eamon portait une épée, Brannaugh un arc et Teagan une baguette magique. Ils n'étaient pas vraiment là, mais ils ont pénétré dans le rêve. Ils ont essayé de nous rejoindre.

— Ils auraient pu nous aider… s'ils avaient été physiquement présents.

— Tout à fait. (Il guida Aine vers la maison.) J'y ai cru, pendant un moment, j'ai cru que nous avions gagné.

— Moi aussi. Tu avais envie d'accompagner Fin. D'aller l'achever avec lui, sans penser aux conséquences.

— Exact, mais je n'ai pas pu.

— Parce que ce n'est pas comme ça que ça doit se passer.

— Pas seulement. Je ne pouvais pas te quitter. (Il arrêta Aine pour se tourner vers elle, lui caresser le visage.) Je ne pouvais pas et je ne désirais pas te quitter, Meara, même pour ça. J'ai quelque chose pour toi.

Il plongea la main dans sa poche, en sortit l'écrin argenté. Quand il l'ouvrit, le rubis refléta le clair de lune.

— Mais, Connor…

— C’est une belle bague. Je vais l’adapter à ton doigt… aussi justement que tu es faite pour moi et que je suis fait pour toi. Elle est dans la famille depuis plusieurs générations. Branna me l’a donnée pour que je te l’offre.

— Tu me fais ta demande en mariage à dos de cheval, alors que nous empestons le soufre ?

— Ça me semble romantique et inoubliable. Regarde. (Il la lui passa au doigt, la tapota.) Voilà, elle est pile à ta taille, je le savais. Tu ne peux plus refuser de m’épouser maintenant.

Elle regarda l’alliance, puis Connor.

— Dans ce cas, je vais dire oui.

Son baiser fut aussi tendre que maladroit.

— Accroche-toi, conseilla-t-il.

Et ils poursuivirent le trajet en volant.

Cherchant son gîte, la créature rampait au ras du sol, plus ombre que loup, plus loup qu’homme. Son sang noir calcinait la terre à son passage.

Il était réduit à la souffrance, à la haine et à une terrible soif.

Une soif que seule la vengeance étancherait.

*OceanofPDF.com*

# AU CRÉPUSCULE DES AMANTS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)*
*Sylvie Del Cotto*

*Combien semblent éloignées les étoiles,*
*Et loin notre premier baiser*
*Et, ah, combien vieux est mon cœur !*
William BUTLER YEATS (Éphémère.)

*Il y aura du sang, disent-ils,*
*le sang veut du sang.*
William SHAKESPEARE

OceanofPDF.com

Pour Kat,
l’une des lumières les plus étincelantes de ma vie.

*OceanofPDF.com*

1

# Été 1276

Par une belle journée de fin d’été, Brannaugh cueillait des bouquets d’herbes aromatiques, de fleurs et de feuilles, tout ce dont elle avait besoin pour composer ses baumes, ses potions et ses tisanes. Les voisins, les voyageurs, tous venaient la trouver avec leurs espoirs et leurs maux à soigner. Ils venaient à elle, la Ténébreuse, comme autrefois ils allaient trouver sa mère lorsqu’ils avaient le corps, le cœur ou l’esprit blessé, et payaient en pièces, en services ou en marchandises.

Ainsi, elle, son frère et sa sœur avaient construit leur vie à Clare, si loin de leur terre natale de Mayo. Loin de la chaumière dans le bois où ils avaient vécu, où leur mère s’était éteinte.

Brannaugh avait bâti son existence, plus satisfaite, plus joyeuse qu’elle ne l’avait cru possible depuis ce jour terrible où leur mère les avait laissés avec pour seul héritage la lie de ses pouvoirs, avant de les envoyer en lieu sûr tandis qu’elle se sacrifiait.

Rongée par le chagrin, se disait Brannaugh avec le recul, guidée par le sens du devoir et la crainte, elle avait fait ce qu’on lui demandait en emmenant son jeune frère et sa petite sœur loin de chez eux.

Ils avaient laissé derrière eux l’amour, leur enfance et toute leur innocence.

De longues années s’étaient écoulées. Ils avaient passé les toutes premières auprès de leur cousine et de son époux – comme leur mère l’avait exigé –, en sécurité, soignés, bienvenus. Mais le moment était venu de quitter le nid, d’embrasser ce qu’ils étaient et seraient toujours.

Les trois enfants de la Ténébreuse.

Quel devoir, quel objectif guidait leurs pas avant toute chose ? Annihiler Cabhan, le sorcier maléfique, l’assassin de leur père, Daithi le Brave, et de leur mère, Sorcha. Cabhan qui était parvenu à survivre à la malédiction que Sorcha lui avait jetée alors qu’elle était mourante.

Mais par cette journée ensoleillée de fin d’été, tout cela semblait bien lointain – les frayeurs du dernier hiver, le sang et la mort du dernier printemps.

Ici, sur la terre du foyer qu’elle avait aménagé, l’air était imprégné de l’odeur du romarin qu’elle transportait dans son panier et des roses plantées par son mari à la naissance de leur premier enfant. Des nuages cotonneux aussi blancs que des moutons planaient dans l’étendue bleue du ciel, au-dessus des bois, des petits champs qu’ils avaient défrichés, verts comme des émeraudes.

Son fils, qui allait sur ses trois ans, était assis dans une flaque de soleil et jouait sur le petit tambour fabriqué par son père. Il chantait, riait aux éclats et tapait avec tant de joie et d’innocence que l’amour de Brannaugh pour son enfant embuait ses yeux de larmes.

Sa fille, âgée d’à peine un an, dormait en serrant sa poupée de chiffon préférée contre elle, gardée par Kathel, leur fidèle chien de meute.

Pendant ce temps, un autre fils remuait et donnait des coups de pied dans son ventre.

De là où elle se trouvait, elle pouvait voir la clairière et la maisonnette qu’elle, Eamon et Teagan avaient bâtie voilà bientôt huit ans. Des enfants, se dit-elle. Ils n’étaient alors que des enfants privés de leur enfance.

Sa fratrie vivait toujours là, tout près. Eamon le Loyal, fort et authentique. Teagan, gentille et juste. Si heureuse désormais, se disait Brannaugh, et Teagan tant éprise de l'homme qu'elle avait épousé au printemps.

Tout était si paisible, malgré les tambourinements et les cris de Brin. La chaumière, les arbres, les collines verdoyantes ponctuées de pointillés formés par les moutons, les jardins, le grand ciel bleu.

Mais cela aurait nécessairement une fin. Et cette fin n'était plus si lointaine.

Le moment approchait – elle le pressentait aussi sûrement qu'elle sentait les coups de pied du bébé dans son ventre. Les jours heureux céderaient à l'obscurité. La paix prendrait fin dans le sang et le conflit.

Elle porta la main à l'amulette ornée du symbole d'un chien autour de son cou. La protection que sa mère avait convoquée par la magie du sang. Très prochainement, elle le savait, elle aurait de nouveau besoin de cette protection.

Elle se tint le bas de son dos, qui lui causait quelque douleur, et vit son homme arriver à cheval. Eoghan, si beau, son homme à elle. Les yeux aussi verts que les collines, ses cheveux du même noir que les ailes d'un corbeau qui retombaient en boucles sur ses épaules. De grande stature, il chevauchait avec aisance, le buste droit, sur sa vigoureuse jument à la robe brun clair, et sa voix résonnait – comme souvent – tandis qu'il chantait.

Par tous les dieux, il lui donnait le sourire, faisait tressaillir son cœur comme un oiseau en plein essor. Elle qui jadis était pétrie de la certitude que l'amour n'était pas pour elle, que sa seule famille était ceux de son sang, que sa vie se résumerait à sa mission… Elle était tombée éperdument amoureuse d'Eoghan de Clare.

Brin bondit sur ses petits pieds, et s'élança en courant aussi vite que ses jambes le lui permettaient, tout en criant :

— Pa ! Pa ! Pa !

Eoghan se pencha pour hisser le garçonnet en selle. Leurs rires, celui de l'homme et de l'enfant mêlés, parvinrent aux oreilles de Brannaugh. Les larmes lui montèrent aux yeux une nouvelle fois. En cet instant, elle aurait offert toutes ses forces, jusqu'à la dernière, pour leur épargner la suite de leur destinée. Lorsque le bébé auquel elle avait donné le nom de sa mère se mit à pleurnicher, Kathel remua ses vieux os et aboya doucement.

— Je l'entends.

Brannaugh posa son panier pour aller voir sa fille qui venait de se réveiller. La câlinant, elle était en train de l'embrasser quand la monture d'Eoghan s'arrêta à sa hauteur.

— Regarde un peu ce que j'ai trouvé sur la route. Un petit bohémien abandonné.

— Bien, je suppose que nous devrions le garder. Peut-être qu'une fois débarbouillé il sera joli. Ainsi nous pourrons le vendre au marché.

— On nous en offrirait assurément un bon prix, plaisanta Eoghan en déposant un baiser sur la tête de son fils secoué par un fou rire. Allez, descends, mon bonhomme.

Brin tourna la tête, et l'implora de ses grands yeux noirs.

— Avance, Pa ! S'il te plaît, avance !

— Rien qu'un petit tour. Ensuite, je veux prendre mon dîner.

Il fit un clin d'œil à Brannaugh avant de s'élancer au galop, provoquant les cris de plaisir de l'enfant.

Brannaugh reprit son panier et cala la petite Sorcha sur sa hanche.

— Viens, mon vieil ami, dit-elle à Kathel, c'est l'heure de ton tonique.

Elle marcha vers la jolie maison qu'Eoghan avait bâtie avec ténacité de ses mains habiles. À l'intérieur, elle raviva les braises, posa sa fille et entreprit de préparer le repas.

Caressant Kathel, elle l'arrosa du tonique qu'elle avait concocté pour le maintenir en bonne santé et pour qu'il garde l'œil vif. Il était son guide, son

cœur ; elle pouvait encore prolonger sa vie de quelques années. Elle saurait quand le moment viendrait de le laisser partir.

Mais pas tout de suite, non. Pas maintenant.

Elle disposa sur la table des galettes au miel et de la confiture, et le repas était prêt au moment où Eoghan et Brin entrèrent main dans la main.

— Allez, ça suffit maintenant.

Eoghan frotta la tête de Brin, se pencha pour embrasser Brannaugh, s'attardant un peu pour prolonger cet instant, comme à son habitude.

— Tu rentres bien tôt, commença-t-elle à dire avant que ses yeux de mère ne surprennent son fils qui tendait la main vers un gâteau. Va d'abord te laver les mains, mon garçon, ensuite tu viendras t'asseoir à table comme un gentilhomme pour dîner.

— Elles ne sont pas sales, Ma, protesta-t-il en les tendant sous ses yeux.

Sourcils arqués, Brannaugh considéra ses petits doigts potelés.

— À la toilette. Tous les deux.

— On ne discute pas avec les femmes, conseilla Eoghan à Brin. Tu apprendras cette leçon. J'ai terminé la remise de la veuve O'Brian. Je le jure devant Dieu, son fils est un sacré bon à rien et il est encore parti en vadrouille je ne sais où. J'ai travaillé plus vite sans lui.

Il parla de son travail tout en aidant son fils à s'essuyer les mains, évoqua les tâches à venir tout en soulevant sa fille pour la faire tournoyer dans les airs et la faire rire aux éclats.

— Tu apportes la joie dans cette maison, murmura-t-elle. Tu en es la lumière.

Il la regarda avec douceur et reposa le bébé.

— Tu en es le cœur. Viens t'asseoir, soulage tes pieds un moment. Prends ton dîner.

Il attendit. Elle savait qu'il était le plus patient des hommes. Ou le plus entêté, l'un allant rarement sans l'autre, tout du moins pour les hommes de la trempe de son Eoghan.

Une fois les tâches ménagères achevées, le souper terminé, les enfants couchés pour la nuit, il lui prit la main.

— Voudrais-tu venir en promenade avec moi, mon adorable Brannaugh ? C'est une belle nuit.

Combien de fois avait-il prononcé ces mots à l'époque où il la courtisait – et où elle s'appliquait à le chasser comme un vilain moucheron ?

Elle s'empara simplement de son châle – son préféré, cousu par Teagan pour elle – et l'enroula autour de ses épaules. Elle jeta un œil à Kathel, couché au coin du feu.

— Surveille les petits en mon absence, lui dit-elle en suivant Eoghan dans la nuit fraîche et humide.

— Il va pleuvoir, dit-elle. Avant le lever du jour.

— Dans ce cas, nous avons de la chance d'avoir la nuit devant nous. (Il posa la main sur le ventre de sa femme.) Tout va pour le mieux ?

— Tout à fait. C'est un petit homme très occupé, toujours en mouvement. Assez semblable à son père.

— Nous ne manquons de rien, Brannaugh. Nous pourrions embaucher quelqu'un pour t'aider un peu.

Elle le regarda de travers.

— As-tu des raisons de te plaindre de l'état de la maison, de l'éducation des enfants, de la nourriture qui t'attend sur la table lorsque tu rentres ?

— Aucune, pas la moindre. Mais j'ai vu ma mère se tuer à l'ouvrage. (Tout en parlant, il massait le bas du dos de sa femme, comme s'il savait que ce point la faisait souvent souffrir.) Ce n'est pas ce que je souhaite pour toi, *aghra*.

— Je me porte bien, je te le jure.

— Pourquoi es-tu triste ?

— Je ne le suis pas. (Un mensonge, prit-elle conscience, alors qu'elle ne lui mentait jamais.) Bon, un peu. Porter la vie affaiblit une femme par moments, comme tu le sais certainement. N'ai-je pas versé des torrents de

larmes lorsque j’attendais Brin et que tu as apporté le berceau que tu avais confectionné ? J’ai sangloté comme si c’était la fin du monde.

— De joie. Là, tu n’es pas joyeuse.

— Il y a de la joie en moi. Aujourd’hui encore, j’ai contemplé nos enfants, pendant que le bébé à naître bougeait en moi, en songeant à toi et à notre vie. Il y a tant de joie, Eoghan. Combien de fois me suis-je refusée à toi alors que tu voulais me posséder ?

— Une fois, c’est déjà une fois de trop.

Elle rit, malgré les larmes qui lui serraient la gorge.

— Mais tu as proposé encore et encore, inlassablement. Tu m’as courtisée en chantant et en me contant des histoires, en m’offrant des fleurs sauvages. Et je continuais à répéter que je ne prendrais aucun homme pour époux.

— Aucun homme sauf moi.

— Aucun homme sauf toi.

Elle inspira l’air de la nuit, les arômes du jardin, de la forêt, des collines. Elle respira ce qui était devenu sa terre, forte de savoir qu’elle allait devoir la quitter pour retrouver la maison de son enfance, et accomplir sa destinée.

— Tu savais ce que j’étais, ce que je suis. Et pourtant tu me voulais. Pas mon pouvoir, mais moi.

Cette idée comptait plus que tout pour elle, et cela avait ouvert son cœur alors qu’elle était déterminée à le garder verrouillé.

— Et quand je n’ai plus été en mesure de contenir mon amour pour toi, je t’ai tout dit, sans rien omettre, et j’ai continué à te refuser. Mais tu m’as encore demandé ma main. Te souviens-tu de ce que tu m’as dit ?

— Oui, et je vais le redire. (Il se tourna vers elle, lui prit les mains comme ce jour-là, survenu des années plus tôt.) Tu es mienne, et je suis tien. Tout ce que tu es, je le prendrai. Tout ce que je suis, je te le donnerai. Je resterai à tes côtés, Brannaugh, Ténébreuse de Mayo, dans le feu et les

déluges, dans la joie et le chagrin, dans le combat et dans la paix. Regarde dans mon cœur, puisque tu en as le pouvoir. Regarde en moi, et trouves-y l'amour.

— C'est ce que j'ai fait. Ce que je fais toujours, Eoghan. (Elle se blottit contre lui et se lova dans ses bras.) Il y a tant de joie.

Mais elle sanglotait.

Il la caressa, l'apaisa, puis l'écarta de lui pour observer son visage à la faible lueur du clair de lune.

— Nous devons partir. Retourner à Mayo.

— Prochainement. Bientôt. Je suis désolée…

— Non. (Leurs lèvres se frôlèrent, figeant ses paroles.) Je refuse d'entendre cela. N'as-tu pas compris ce que j'ai dit ?

— Comment aurais-je pu le savoir ? Même lorsque tu prononçais ces mots, quand je les sentais dompter mon cœur, comment aurais-je pu deviner que j'éprouverais cela ? Mon vœu le plus cher serait de rester, de simplement rester. Vivre ici avec toi, et oublier tout le reste. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas nous donner cela. Eoghan, nos enfants…

— Rien ne les atteindra. (Il posa la main sur son ventre.) Rien ni personne. Je le jure.

— Tu dois le jurer car, le jour venu, je devrai les quitter pour affronter Cabhan avec mon frère et ma sœur.

— Et avec moi. (Il la prit par les épaules et une lueur déterminée s'alluma dans ses yeux.) Quoi que tu affrontes, je l'affronterai aussi.

— Tu dois m'en faire la promesse. (Lentement, elle fit descendre les mains de son époux sur son ventre, là où leur fils donnait des coups de pied.) Nos enfants, Eoghan, tu dois jurer de les protéger envers et contre tout. Toi et l'homme de Teagan devez les protéger contre Cabhan. Je ne pourrai jamais mener à bien ma mission si leur père et leur oncle ne veillent pas sur eux et ne les défendent pas. Au nom de notre amour, Eoghan, promets-moi.

— Je donnerai ma vie pour toi. (Quand il appuya son front contre le sien, elle sentit la lutte qui se jouait en lui – entre l'homme, le mari, le père.) Je t'en fais le serment, je donnerais ma vie pour nos enfants. Je jure de les protéger.

— C'est un don de t'avoir rencontré. (Elle porta les mains de son époux à ses lèvres.) Je suis bénie de t'avoir. Tu ne me demanderas pas de rester ?

— Tout ce que tu es, lui rappela-t-il. Tu as prêté serment, et ce serment est aussi le mien. Je suis avec toi, *mo chroi*.

Dans un soupir, elle reposa la tête sur son épaule.

— Tu es ma lumière. La lumière qui fait briller nos enfants.

Elle aurait recours à toutes ses ressources pour préserver cette lumière, tout ce qui en découlait, et au final, enfin, elle vaincrait le mal.

Elle patienta et, vivant au jour le jour, elle profita de chaque instant. Quand ses enfants se reposaient, quand celui qu'elle portait la forçait à s'accorder un peu de répit, elle s'asseyait près du feu avec le livre des sortilèges de sa mère. Elle étudiait, ajoutait ses propres enchantements, ses mots et ses pensées. Ceci, elle le savait, elle le transmettrait en même temps que l'amulette. À ses enfants et à celui qui allait naître, qui poursuivraient la mission de la Ténébreuse si jamais elle et sa fratrie venaient à échouer.

Leur mère avait juré qu'ils – ou leurs descendants – anéantiraient Cabhan. Elle avait vu de ses propres yeux l'un de leurs descendants venu d'un autre temps, et lui avait parlé. Et elle avait rêvé d'une autre, une femme du même nom qu'elle, qui portait l'amulette qu'elle avait autour du cou, et qui était, tout comme elle, l'une des Trois.

Les trois enfants de Sorcha auraient des enfants, qui auraient des enfants à leur tour. Ainsi l'héritage se perpétuerait, leur objectif ne serait pas abandonné tant qu'il ne serait pas atteint. Elle ne s'en détournerait pas car elle en était incapable.

Elle ne nierait pas les flammes qui faisaient bouillonner son sang en cette fin d'été.

Mais elle avait des enfants dont elle devait s'occuper, un foyer à entretenir, des animaux à nourrir et à soigner, un jardin à cultiver, une petite chèvre à traire. Des voisins et des voyageurs à guérir et à assister.

Et des pouvoirs occultes, au service de la lumière, la magie bienfaisante à préserver.

Tandis que les petits faisaient la sieste – et Brin s'était débattu tel un héros pour garder les yeux ouverts – elle sortit prendre l'air.

Elle vit sa sœur, sa tresse blonde lui battant les reins, qui remontait le sentier, un panier au bras.

— Tu as dû m'entendre souhaiter ta visite, car je recherche quelqu'un de plus de deux ans avec qui bavarder.

— J'ai du pain noir pour toi, j'en ai fait trop cuire pour nous. Et moi aussi, j'avais très envie de te voir.

— Nous allons en manger sans tarder, j'ai faim à chaque heure de la journée.

Riant, Brannaugh tendit les bras pour accueillir sa sœur.

Teagan, si jolie avec sa chevelure aussi lumineuse que les rayons du soleil et ses yeux de la couleur des jacinthes des bois que leur mère chérissait.

Brannaugh la serra tout contre elle, puis s'écarta d'un bond.

— Tu portes la vie !

— Tu ne pouvais pas me laisser te l'annoncer moi-même ? (Radieuse, souriant largement, Teagan enlaça chaleureusement sa sœur.) Je n'en ai eu confirmation que ce matin. Dès que je me suis réveillée, j'ai su que j'attendais un enfant. Je ne l'ai pas encore dit à Gealbhan, car je souhaitais que tu sois la première à l'apprendre. Et j'attendais aussi d'être sûre, totalement sûre. Maintenant, c'est chose faite. Tu as entendu comme je pérore. Je ne peux pas m'en empêcher.

— Teagan… (Les yeux emplis de larmes, Brannaugh embrassa sa sœur sur les joues tout en se souvenant de la petite fille en sanglots, ce triste matin, de longues années plus tôt.) Sois bénie, *deirfiúr bheag*. Entre donc. Je vais te préparer une tisane, une boisson bonne pour toi et pour la vie que tu portes.

— J'ai envie de l'annoncer à Gealbhan près du petit ruisseau où il m'a embrassée la première fois, dit-elle en entrant à la suite de Brannaugh tout en ôtant son châle. Et ensuite je dirai à Eamon qu'il va être oncle une nouvelle fois. Je veux de la musique et des voix joyeuses. Toi et Eoghan, voudriez-vous venir avec les enfants, ce soir ?

— Nous viendrons, bien entendu, nous viendrons. Nous jouerons de la musique et bavarderons gaiement.

— Maman me manque. Oh, c'est idiot, je sais, mais j'ai envie de lui annoncer la nouvelle. J'aimerais le dire à notre père. La vie grandit en moi, celle d'un être qui descend d'eux. As-tu éprouvé le même besoin ?

— Oui, chaque fois. Quand Brin est né, puis ma petite Sorcha, je l'ai vue un court moment, rien qu'un bref instant. Je l'ai sentie, et notre père également. J'ai senti leur présence au moment où mes bébés ont poussé leurs premiers cris. Il y avait de la joie dans cet instant, Teagan, et du chagrin. Et puis…

— Dis-moi.

Ses yeux gris emplis de cette félicité, de ce chagrin, Brannaugh replia les mains sur l'enfant qu'elle portait.

— L'amour résiste à toutes les épreuves, l'amour est entier. Cette vie que tu portes, pas dans ton ventre, mais entre tes bras… L'amour qui t'inonde… Tu crois savoir, et c'est vrai, mais tu découvres alors que ce que tu connaissais est terne et faible comparé à ce qui te submerge ensuite. Désormais, je sais ce qu'elle éprouvait pour nous. Ce qu'elle et notre père ressentaient pour nous. Tu le comprendras à ton tour.

— Tu penses que ça peut être plus fort que ça ? s’enquit Teagan en posant la main sur son ventre. C’est déjà tellement intense.

— Oui, ça peut être plus grand que ça. Et ça le sera.

Brannaugh considéra les arbres par la fenêtre, et les jardins en renaissance. Son regard se perdit dans le vague.

— Ce ne sera pas le fils que tu portes, même s’il sera fort et maîtrisera rapidement le pouvoir. Ce ne sera pas non plus le fils qui viendra ensuite. La fille, ton troisième enfant, ce sera elle. Ce sera l’élue des trois. Juste comme toi, le cœur pur, vive d’esprit. Tu lui donneras le nom de Ciara. Un jour elle portera le signe que notre mère a fabriqué pour toi.

Prise de vertiges, Brannaugh prit un siège. Teagan se précipita vers elle.

— Je vais bien. Ces images me sont venues d’un coup, je n’y étais pas préparée. Je suis un peu plus lente qu’à l’accoutumée ces temps-ci.

Elle tapota la main de Teagan.

— Je n’ai jamais regardé. Je n’y ai pas pensé.

— Pourquoi y penserais-tu ? Tu as simplement le droit d’être heureuse. Je n’aurais pas dû gâcher ça pour tout l’or du monde.

— Tu n’as rien fait de tel. Comment pourrais-tu me causer du tort en m’apprenant que je vais avoir un premier fils, un second, puis une fille ? Allez, reste assise. Je vais finir de préparer le dîner. Lorsque la porte s’ouvrit, elles se tournèrent vers l’entrée.

— Il sent le pain frais à des lieux, notre Eamon, dit Teagan alors que leur frère entrait, sa tignasse brune décoiffée, comme toujours, autour de son visage d’une beauté saisissante.

Avec un grand sourire, il renifla l’air comme un chien de chasse.

— J’ai du flair, assurément, mais je n’ai pas besoin d’un bon fumet pour venir ici. Il y a suffisamment de lumière qui tourbillonne autour de ta chaumière pour éclipser la lune. Si tu cherches à conjurer un enchantement aussi vif, tu aurais bien fait de me le dire.

— Nous ne sommes pas en train de conjurer. Nous discutons seulement. Nous préparons une petite *céili*, ce soir à la chaumière. Et tu pourras tenir compagnie à Brannaugh après mon départ. Comme ça, j'aurai le temps d'apprendre à Gealbhan qu'il va devenir père.

— Puisqu'il y a du pain frais, je peux… Père, dis-tu ? (Les yeux bleu clair d'Eamon brillèrent de joie.) En voilà une heureuse nouvelle !

Il souleva Teagan de terre, la fit tournoyer et recommença comme elle éclatait de rire. Il la reposa sur la chaise, l'embrassa puis sourit à pleines dents à Brannaugh.

— Je ferais volontiers de même avec toi, mais tu es grosse comme une montagne et je crains de me briser le dos.

— N'espère même pas tartiner ce pain avec ma confiture.

— Une belle montagne. Une qui m'a déjà donné un beau neveu et une charmante nièce.

— Bon, tu vas peut-être avoir droit à une lichette.

— Gealbhan va déborder de joie. (Avec cette douceur qui le caractérisait si bien, il caressa sa joue.) Tu te sens bien, dis-moi, Teagan ?

— Je me sens merveilleusement bien. Je suis d'humeur à cuisiner un festin, ce qui n'est pas pour te déplaire, je pense.

— Ah oui, tout à fait.

— Et tu dois trouver une femme qui te convienne, ajouta Teagan, car tu serais un très bon père.

— Je suis très bien avec vous deux et vos enfants. Vous faites de moi un oncle heureux.

— Elle a une chevelure de feu, des yeux qui évoquent la mer en pleine tempête et elle scintille de puissance. (Brannaugh s'enfonça dans sa chaise, massant l'arrondi de son ventre.) Cela m'arrive par vagues en ce moment. Certaines proviennent de lui, je pense ; il est impatient. (Elle sourit.) C'est bon de voir la femme qui t'épousera, Eamon. Pas pour de simples galipettes, mais pour le grand saut.

— Je ne suis pas à la recherche d'une femme. Ou pas d'une en particulier.

Teagan recouvrit sa main de la sienne.

— Tu penses depuis toujours que tu n'es pas destiné à une femme, à une épouse, puisque tes deux sœurs te protègent. Tu te trompes, depuis tout ce temps. Nous sommes trois, Eamon, et sommes toutes les deux aussi capables que toi. Quand on aime, on n'a plus son mot à dire.

— Ne contrarie pas une femme enceinte, et encore moins si c'est une magicienne, dit gaiement Brannaugh. Je n'ai jamais cherché l'amour mais lui m'a trouvée. Teagan l'a attendu, et il l'a trouvée. Tu peux le fuir, *mo dearthair*. Mais il finira par te trouver.

— Quand nous rentrerons chez nous. (Ses yeux s'embuèrent de larmes.) Ah, mince, je me mets à pleurer chaque fois que je respire, on dirait. Tu dois t'attendre à cela, Teagan. Les émotions nous submergent par surprise.

— Tu l'as senti, toi aussi. (Eamon posa la main sur celle de Brannaugh afin de réunir le trio.) Nous allons rentrer, prochainement.

— À la prochaine lune. Nous devrons partir à la prochaine pleine lune.

— J'espérais que tu attendrais, murmura Teagan. J'aurais aimé patienter jusqu'à l'arrivée de ton enfant, même si je sais dans ma tête et dans mon cœur que nous ne pouvons reculer le départ.

— Mon fils verra le jour à Mayo. Cet enfant naîtra à la maison. Et pourtant… ici aussi, c'est chez nous. Sauf pour toi, dit-elle à Eamon. Tu as attendu, patiemment, tu es resté ici mais ton cœur, ton esprit, ton être sont restés là-bas.

— On nous a dit que nous finirions par rentrer. Alors j'ai patienté. Nos trois descendants. Ils attendent aussi. (Eamon caressa du doigt la pierre bleue qu'il portait autour du cou.) Nous allons les revoir.

— Je rêve d'eux, dit Brannaugh. De celle qui partage mon nom, et des autres également. Ils ont combattu et ont échoué.

— Ils repartiront à l'assaut, ajouta Teagan.

— Ils lui ont infligé des blessures. (Un éclat féroce scintilla dans les yeux d'Eamon.) Il a saigné, comme lorsque la femme qui se nomme Meara, celle qui est venue avec Connor, l'un des trois, l'a frappé avec son épée.

— Il a été blessé, concéda Brannaugh. Et il a guéri. Il a repris des forces. Il tire son pouvoir de l'obscurité. Je n'arrive pas à voir où ni comment. Je le sens seulement. Je n'arrive pas à voir si nous modifierons le cours des choses, si nous pouvons et parviendrons à l'anéantir. Mais je les vois, et je sais que si nous ne le détruisons pas, ils continueront à lutter.

— Alors rentrons chez nous et trouvons un moyen de le mettre à mal. De cette façon, nos descendants n'auront pas à combattre seuls.

Brannaugh pensa à ses enfants, endormis à l'étage. En sécurité, toujours innocents. Et aux enfants des enfants de ses enfants, dans des temps futurs, à Mayo. En danger, se dit-elle, et privés de leur pureté.

— Nous trouverons un moyen. Nous rentrerons. Mais ce soir, rien que ce soir, nous allons festoyer. Nous allons jouer de la musique. Et tous les trois nous remercierons ceux qui sont nés avant nous pour la lumière qu'ils nous ont transmise. Pour les vies, dit-elle, posant une main légère sur le ventre de sa sœur, une autre sur le sien.

— Et demain, dit Eamon en se levant, nous ferons commencer la déchéance de celui qui a pris la vie de notre père, et de notre mère.

— Veux-tu bien rester un instant avec Brannaugh ? demanda Teagan à Eamon. J'aimerais aller parler à Gealbhan maintenant.

— Pour aujourd'hui, ne lui donne que de la joie, dit Brannaugh en se levant en même temps qu'elle. Le reste peut attendre jusqu'à demain. Le temps passe vite, profite du bonheur aujourd'hui.

— Oui, la joie, dit-elle en embrassant sa sœur puis son frère. Il faut qu'Eoghan apporte sa harpe.

— N'aie crainte. Nous emplirons les bois de musique et nous la ferons résonner par-delà les collines.

Une fois Teagan partie, Brannaugh se rassit, et Eamon plaça sa tisane entre ses mains.

— Bois. Tu es toute pâle.

— Juste un peu fatiguée. Eoghan sait. J'ai parlé avec lui, et il est prêt à partir – à abandonner tout ce que nous avons construit ici. Je n'aurais jamais imaginé que ça puisse être aussi difficile de rentrer. Je n'aurais jamais cru que ce serait une déchirure dans un sens comme dans l'autre.

— Les frères de Gealbhan s'occuperont de la terre ici, pour toi et pour Teagan.

— Oui, cette idée me réconforte. Pas pour toi, puisque cette terre n'a jamais été à toi. (À cette évocation, elle fut saisie d'un mélange de tristesse et de joie.) Tu resteras à Mayo, quoi qu'il advienne. Je ne vois pas ce que nous allons faire, Eoghan, les enfants et moi. Mais Teagan reviendra ici, je le vois clairement. C'est chez elle, désormais.

— C'est juste, admit-il. Elle restera une Ténébreuse de Mayo, mais son cœur et son foyer sont à Clare.

— Comment allons-nous faire, Eamon, si nous ne vivons plus ensemble ? Nous avons toujours vécu en étant proches les uns des autres.

Il plongea ses yeux, du même bleu clair que ceux de leur père, dans ceux de Brannaugh.

— La distance n'est rien. Nous sommes toujours ensemble.

— Je suis trop sensible, je deviens sotte, et ça me déplaît fortement. J'espère que cette humeur va passer rapidement, sinon je devrais m'envoûter moi-même.

— Je dois t'avouer que, quand tu portais la petite Sorcha, dans les dernières semaines, il t'arrivait d'avoir des sautes d'humeur et des paroles cinglantes. Je crois que j'aime autant que tu pleurniches.

— Pas moi, je peux te l'assurer. (Elle but sa tisane qui, elle le savait, l'apaiserait.) Pour le voyage, je renforcerai un peu le tonique que je donne à Kathel et à Alastar. Roibeard n'en a pas besoin. Il est fort.

— Il est parti chasser, dit Eamon en parlant de son épervier. Il s’éloigne un peu plus chaque fois. Désormais, il vole vers le nord, tous les jours, le nord. Il sait aussi bien que nous que nous prendrons bientôt la route.

— Nous préviendrons nos hôtes de notre arrivée. Nous serons bien accueillis, au château d’Ashfrod. Les enfants de Sorcha et Daithi. Les Trois Ténébreux seront les bienvenus.

— Je m’en occuperai, dit Eamon en se calant dans sa chaise, sa tasse à la main, un sourire aux lèvres. Une chevelure de feu, dis-tu ?

Brannaugh rit, comme il l’espérait.

— Oh, et le jour où tu la rencontreras, tu resteras sans voix tant sa beauté t’aveuglera, je peux te le promettre.

— Pas moi, ma chère sœur, sûrement pas moi.

*OceanofPDF.com*

# 2

Pour les enfants, c’était une aventure. L’idée d’un long voyage, de découvrir un lieu inconnu, avec un château en ligne de mire, enchantait particulièrement Brin qui avait hâte de se mettre en route.

Tout en emballant le nécessaire, Brannaugh repensa à ce lointain matin où elle s’était empressée d’obéir à l’injonction de sa mère et d’empaqueter ce qu’elle lui avait dit d’emmener. L’urgence, l’acte définitif. Et ce dernier regard échangé avec elle, le sien brûlant de ses dernières forces, devant la chaumière dans les bois.

À présent, elle préparait son paquetage de retour, un devoir, un destin qu’elle acceptait depuis toujours. Elle n’avait espéré rien d’autre – jusqu’à la naissance de son premier enfant, jusqu’à ce qu’elle déborde d’amour pour le garçonnet qui courait dans tous les sens, pétillant d’excitation.

Mais il lui restait une tâche à accomplir à Clare.

Elle rassembla ce dont elle avait besoin – un bol, une bougie, un livre, des herbes aromatiques et des pierres. En jetant un œil à son petit garçon, elle éprouva de la fierté mêlée à des remords.

— Le moment est venu pour lui, pour cela, dit-elle à Eoghan.

Compréhensif, Eoghan déposa un baiser sur son front.

— Je vais emmener Sorcha à l’étage. C’est l’heure de la mettre au lit.

Avec un hochement de tête, elle se tourna vers Brin et l’appela.

— Je ne suis pas fatigué. Pourquoi on ne part pas tout de suite ? On pourrait dormir à la belle étoile !

— Nous partirons dès demain, mais avant cela, il y a des choses que nous devons faire, toi et moi.

Elle s’assit et lui tendit les bras.

— D’abord, viens t’asseoir avec moi. Mon fils, murmura-t-elle en le prenant sur ses genoux. Mon cœur. Tu sais ce que je suis.

— Maman, dit-il en se blottissant contre elle.

— C’est exact, mais tu sais, je ne suis pas que cela, comme je ne te l’ai jamais caché. Une Ténébreuse, gardienne des pouvoirs magiques, fille de Sorcha et de Daithi. C’est mon sang. Et c’est également le tien. Tu vois la bougie ?

— C’est toi qui as fabriqué la bougie. Maman fabrique les bougies et prépare les gâteaux, et papa monte les chevaux.

Elle rit, et préféra le laisser vivre dans cette illusion un peu plus longtemps.

— Ah oui ? Eh bien, c’est vrai que je fabrique des bougies. Tu vois la mèche, Brin ? La mèche est froide et sans lumière. Regarde la bougie, Brin, regarde la mèche. Regarde la lumière et la flamme, la minuscule flamme et la chaleur, produite par la lumière. Tu as la lumière en toi, la flamme en toi. Regarde bien la mèche, Brin.

Elle fredonna la phrase pour lui, plusieurs fois, et sentit son énergie se concentrer, ses pensées s’unir aux siennes.

— Le pouvoir naît de la lumière. La lumière naît du pouvoir. En toi, de toi, à travers toi. Ton sang, mon sang, notre sang, ta lumière, ma lumière, notre lumière. Sens ce qui vit en toi, ce qui attend en toi. Vois la mèche, elle attend ta lumière. Ton pouvoir. Apporte-la-lui. Laisse-la s’élever, lentement, lentement, doucement et clairement. Va à sa rencontre, car elle t’appartient. Rejoins-la, touche-la, laisse-la grandir. Apporte la lumière.

La mèche fit des étincelles, s’éteignit, se raviva puis resta allumée pour de bon.

Brannaugh embrassa le dessus de la tête de son fils. Voilà, se dit-elle, la première leçon est acquise. Son petit garçon ne sera plus jamais un enfant comme les autres.

La joie et le chagrin à jamais enchevêtrés.

— Bravo, c'est très bien.

Il leva les yeux vers elle et lui sourit.

— Je peux recommencer ?

— Oui, répondit-elle en l'embrassant encore. Mais tu dois d'abord m'écouter, et attentivement, car il y a d'autres choses à apprendre et à connaître. Et la première chose à savoir, à retenir, à promettre, c'est de ne jamais faire le mal avec ce que tu es, ce que tu détiens. Ton don, Brin ? Ce n'est pas pour faire le mal. Jure-le, à moi comme à toi-même, à tous ceux dont nous venons, comme à ceux qui viendront après nous.

Elle leva son athamé et s'entailla la paume.

— Par le sang, nous prêtons serment. De mère à fils, de fils à mère, de magicien à magicienne. L'air solennel, il lui tendit sa main, battit des paupières sous l'effet de la brève douleur lorsqu'elle lui incisa la peau.

— Jamais je ne ferai le mal, déclara-t-il lorsque, lui prenant la main, elle mêla leur sang.

— Jamais je ne ferai le mal, répéta-t-elle avant de le presser contre son sein et de guérir la petite plaie d'un baiser. Maintenant, tu peux allumer une autre bougie si tu le souhaites. Et ensuite, ensemble, nous réaliserons des talismans, pour nous protéger. Pour toi, pour ta sœur et pour ton père.

— Et toi, maman ?

Elle montra son pendentif.

— J'ai ce qu'il me faut.

Dans les brumes matinales, Brannaugh monta dans le chariot, sa petite fille blottie contre elle à ses côtés. Elle regarda son fils, en selle devant son père, les joues roses de plaisir. Elle regarda sa sœur, qui chevauchait Alastar

; son frère, l’épée de leur grand-père à son flanc, grand et droit sur le cheval qu’il appelait Mithra. Et Gealbhan, serein, qui attendait sur la jolie jument qu’Alastar avait mise bas trois étés plus tôt.

Elle donna le signal au vieux cheval d’attelage de Gealbhan et, alors que Brin poussait un cri de joie, ouvrit la marche. Elle se retourna une dernière fois, une seule, vers la maison qu’elle avait appris à aimer, en se demandant si elle la reverrait un jour.

Puis elle garda le regard fixé droit devant.

Un guérisseur était partout le bienvenu – tout comme un harpiste. Bien que le bébé qui prenait du poids dans son ventre fût souvent agité, elle et sa famille trouvèrent un toit et l’hospitalité, tout au long du chemin, en pleine nature.

Eoghan jouait de la musique, elle, Teagan ou Eamon offrait des baumes et des potions aux malades et aux blessés. Gealbhan proposait sa force physique et ses mains calleuses.

Par une belle nuit, ils dormirent sous la voûte étoilée, comme Brin en avait rêvé, et la présence du chien, de l’épervier et du cheval qui veillaient sur les siens réconfortait Brannaugh.

Ils firent route sans encombre, mais elle savait que l’annonce de leur arrivée s’était répandue. Les Ténébreux, tous les trois, traversaient Clare et poursuivaient leur périple vers Galway.

— Cabhan doit avoir eu vent de notre venue lui aussi, dit Eamon alors qu’ils faisaient halte pour laisser les chevaux se reposer et les enfants se dégourdir les jambes.

Elle était assise entre lui et Teagan pendant que Gealbhan et Eoghan abreuvaient leurs montures, et qu’Eamon installait des lignes au bord de l’eau.

— Nous sommes plus forts que par le passé, lui rappela Teagan. Nous étions enfants lorsque nous sommes partis vers le sud. Maintenant que nous remontons vers le nord, nous avons bien grandi.

— Il s’inquiète, dit Brannaugh en caressant son ventre. Parce que toi et moi portons plus qu’auparavant.

— Je ne doute pas de votre pouvoir ni de votre volonté.

— Et pourtant tu te fais du souci.

— Je me demande si nous avons eu raison de partir maintenant, admit Eamon, même si je sais que l’heure a sonné. Je le sens aussi nettement que vous deux, et pourtant ce serait plus facile si vous aviez le temps d’accoucher paisiblement avant que nous n’affrontions notre destin.

— Ce qui doit arriver arrivera, mais à dire vrai, je suis contente que nous nous arrêtions pour passer un jour ou deux avec nos cousins. Et par tous les dieux, je me réjouis de passer une journée hors de ce fichu chariot.

— Je rêve des galettes de miel d’Ailish, personne ne les cuisine mieux qu’elle.

— Il rêve avec son ventre, dit Teagan.

— Les hommes ont besoin de manger. Ah ! s’exclama-t-il en tirant sur la ligne et sur le poisson qui gesticulait au bout du hameçon. Nous allons nous nourrir.

— Il en faut plus d’un, dit Brannaugh, leur rappelant à tous les mêmes paroles que leur mère avait prononcées par une belle journée joyeuse au bord de la rivière de Mayo.

Ils quittèrent la nature sauvage et accidentée de Clare, fouettés par des vents déchaînés et de soudaines pluies battantes. Ils traversèrent les collines verdoyantes de Galway, des prés de moutons bêlant, passèrent devant des maisons dont les cheminées crachaient de la fumée. Roibeard les précédait dans le ciel, passant sous et entre les lourds nuages qui donnaient au ciel une allure de mer grise.

Les enfants dormaient dans le chariot, pelotonnés entre les ballots, et Kathel, assise à côté de Brannaugh, était constamment aux aguets.

— Il y a plus de maisons que dans mes souvenirs, dit Teagan qui venait à sa hauteur sur le dos de l’infatigable Alastar.

— De nombreuses années se sont écoulées.

— La terre est bonne par ici – j'entends quasiment Gealbhan s'en faire la remarque.

— Serais-tu prêt à t'installer ici ? Est-ce que ce pays t'attire ?

— Tout à fait, mais notre chaumière dans les bois de Clare me plaît également. Cependant, plus nous nous rapprochons de notre pays, plus je m'en languis. Nous avons été contraints d'ignorer notre peine pendant si longtemps, tous les trois, mais dorénavant… Le sens-tu aussi, Brannaugh ? L'appel de notre terre ?

— Oh oui.

— As-tu peur ?

— Oui, de ce qui va advenir, mais surtout d'échouer.

— Nous n'échouerons pas.

Devant le regard perçant de Brannaugh, Teagan secoua la tête.

— Non, je n'ai pas eu de vision, ce n'est qu'une certitude. Qui se renforce à mesure que nous approchons de chez nous. Nous n'échouerons pas, puisque la lumière l'emportera toujours sur l'obscurité, même si cela doit prendre mille ans.

— Tu parles comme elle, murmura Brannaugh. Comme notre mère.

— Comme elle vit en chacun de nous, nous ne faillirons pas. Oh, regarde, Brannaugh ! Cet arbre, là, avec les branches tortueuses. Eamon a raconté à notre cousine Mabh que cet arbre prenait vie à chaque pleine lune, pour lui faire peur. Nous sommes presque arrivés à la ferme d'Ailish. Nous sommes tout près.

— Vas-y, pars devant nous.

Son visage s'éclairant comme si elle retombait en enfance, Teagan rejeta la tête en arrière et rit.

— Fort bien, j'y vais.

Elle rejoignit son mari, laissa éclater un rire rafraîchissant, puis s'élança au galop. À côté de Brannaugh, Kathel gémit en tremblotant.

— Allez, pars avec elle, dit Brannaugh en le caressant.

Il bondit hors du chariot et courut en toute hâte derrière le cheval tandis que l'épervier volait au-dessus d'eux.

C'était un retour aux sources puisqu'ils avaient vécu dans cette ferme pendant cinq ans. Brannaugh la trouva dans le même état impeccable qu'auparavant. Des annexes avaient été ajoutées, ainsi qu'un nouveau paddock dans lequel dansaient de jeunes chevaux.

Elle aperçut un jeune garçon blond, les bras passés autour de Kathel. Quand il lui sourit, elle sut que c'était Lughaidh, le dernier né de la fratrie.

Ailish se précipita vers le chariot. Elle avait pris du poids, et des cheveux blancs parsemaient sa chevelure claire. Mais ses yeux étaient aussi vifs et jeunes qu'autrefois.

— Brannaugh ! Regardez notre Brannaugh ! Seamus, viens aider ta cousine à descendre du chariot.

— Je vais y arriver, dit Brannaugh en mettant prudemment pied à terre pour enlacer sa cousine. Ça me fait chaud au cœur de te revoir.

— Mon cœur aussi bondit de joie. Comme tu es belle, comme avant. Tu ressembles tant à ta mère. Et voilà notre Eamon, devenu un bien charmant jeune homme. Mes cousins, tous les trois, vous êtes revenus comme vous l'aviez promis. J'ai envoyé les jumeaux chercher Bardan dans les champs. Seamus, va vite dire à Mabh que ses cousins sont là.

Les larmes aux yeux, elle prit de nouveau Brannaugh dans ses bras.

— Mabh et son homme ont leur maison à présent, de l'autre côté du chemin. Elle est sur le point de donner le jour à son premier enfant. Je vais devenir grand-mère ! Mais je jacasse, je jacasse… C'est Eoghan, c'est bien cela ? Et le Gealbhan de Teagan. Bienvenue, bienvenue à vous tous. Mais où sont vos enfants ?

— Ils dorment dans le chariot.

Ailish ne put s'empêcher de les réveiller et de leur donner quelques-unes de ses galettes de miel dont Eamon avait gardé un souvenir gourmand.

Puis Conall, qui n’était qu’un nourrisson la dernière fois que Brannaugh l’avait vu, emmena ses enfants voir la nouvelle portée de chiots.

— On peut les laisser, ils seront très bien ensemble, tu peux me croire, dit Ailish en préparant un généreux dîner. C’est un bon garçon, notre Conall. Tu as accompagné sa venue au monde. Laissons les hommes soigner les chevaux pendant que vous vous reposez un peu, toutes les deux.

— Quelle joie, dit Brannaugh en sirotant sa tisane qui la réchauffait et l’apaisait autant que le feu de cheminée. Je suis enfin assise sur un siège immobile.

— Mange. Il y a quelqu’un dans ton ventre qui a besoin de nourriture, lui aussi.

— Je passe mes journées et la moitié de mes nuits à avoir envie de manger. Teagan a moins souvent faim, pour l’instant. Mais ça viendra.

— Oh, tu attends un enfant ? (Ailish cessa de s’affairer, le visage radieux, et posa les mains sur son cœur.) Ma petite Teagan qui va devenir maman. Les années passent trop vite. Tu étais si petite. Allez-vous rester un moment ? Resterez-vous ici jusqu’au grand jour ? demanda-t-elle à Brannaugh. La route est encore longue jusqu’à Mayo, et tu vas bientôt avoir ton bébé. Je vois qu’il ne va pas tarder.

— Il reste un jour ou deux de voyage seulement, par bonheur. Le bébé naîtra à Mayo. C’est ainsi. Il doit en être ainsi.

— Vraiment ? (Ailish saisit la main de Brannaugh puis celle de Teagan.) Est-ce nécessaire ? Vous avez construit votre vie à Clare. Vous êtes des femmes, des mères. Devez-vous retourner vers le diable qui se tient tapi dans l’ombre ?

— Nous sommes des femmes, des mères, mais pas uniquement. Nous ne pouvons ignorer aucune de nos facettes. Mais ne te tracasse pas, cousine. N’y pense pas. C’est aujourd’hui qui compte, et présentement, nous partageons un dîner, des galettes en famille.

— Nous reviendrons, déclara Teagan.

Comme les deux femmes la regardaient, elle posa la main sur sa poitrine.

— Je le sens clairement. Nous reviendrons. Croyez-moi. Crois en nous. Je pense que la foi nous renforce.

— Puisque c'est ainsi, tu as toute ma confiance.

Ils festoyèrent en famille et jouèrent de la musique. Ils trouvèrent la paix le temps d'une soirée et d'une journée. Néanmoins, Brannaugh se sentait agitée. Pendant que son homme dormait dans le lit prêté par Ailish, elle était assise au coin du feu.

Ailish surgit, en chemise de nuit, enveloppée dans un châle épais.

— Tu as besoin de cette infusion que tu me préparais lorsque la grossesse touchait à sa fin, et que le bébé pesait tant que je ne trouvais pas le sommeil.

— Je la cherche dans les flammes et la fumée, murmura Brannaugh. Je ne peux pas m'empêcher de fouiller le feu tant elle me manque. C'est de plus en plus fort à mesure que nous approchons de Mayo. Mon père me manque ; c'est une souffrance. Mais pour ma mère, mon chagrin ne tarira jamais.

— Je le sais, dit Ailish en s'asseyant à côté d'elle. Vient-elle te voir ?

— Dans mes rêves, par moments, mais c'est très fugace. Je me languis d'entendre sa voix, qu'elle me dise que je fais ce qu'il faut. Que je fais ce qu'elle attend de moi.

— Ma chérie, tu fais ce qu'il faut. C'est certain. Te souviens-tu du jour où tu nous as quittés ?

— Très bien. C'était difficile de partir.

— Les départs sont toujours douloureux, mais c'était la bonne décision, j'ai fini par le comprendre. Avant de partir, tu m'as parlé de Lughaidh, le bébé que j'attendais alors. Tu as dit qu'il devait être le dernier, ou ni moi ni le prochain bébé ne survivrions à la naissance suivante. Et tu m'as donné

une potion à boire, à chaque lune jusqu'à ce que la fiole soit vide. Cela pour que je n'aie pas d'autre enfant. Cela m'a attristée.

— Je le sais. (Et elle comprenait d'autant mieux son chagrin maintenant qu'elle avait sa propre progéniture.) Tu es la meilleure des mères, et tu as été comme une mère pour moi.

— Si j'avais succombé, je n'aurais pas vu mes enfants grandir, pas vu ma fille aînée devenir une jeune femme et une mère à son tour. Ni Lughaidh, si intelligent et si gentil, qui a la voix d'un ange, comme tu l'avais dit.

Hochant la tête, Ailish observa le feu à son tour, comme si elle revoyait ce jour dans la fumée et les flammes.

— Tu nous as accordé ta protection, à moi comme aux miens, tu m'as donné les années dont j'aurais probablement été privée. Tu es exactement ce que Sorcha aurait souhaité. Même si l'idée de ton départ me chagrine, tu affronteras Cabhan, je sais que c'est ton devoir. Elle est fière de toi, n'en doute jamais. N'en doute jamais, Brannaugh.

— Tu me réconfortes, Ailish.

— Je vais garder la foi, comme Teagan l'a demandé. Tous les soirs, j'allumerai une bougie. Je l'allumerai avec mes petits pouvoirs magiques afin qu'elle brille pour toi, pour Teagan et pour Eamon.

— Je sais que tu crains ton pouvoir.

— C'est aussi dans mon sang. Tu es de mon sang comme tu étais du sien. Je le ferai, tous les soirs au coucher du soleil, et je placerai ma foi dans la petite lumière. Sache qu'elle flamboiera pour toi et les tiens. Ne l'oublie pas, et ne prends pas de risques.

— Nous reviendrons. J'y crois. Nous reviendrons, et tu prendras dans tes bras l'enfant qui grandit dans mon ventre.

Ils poursuivirent leur voyage, avec un chiot tacheté en plus, offert cérémonieusement aux enfants. En partant, ils avaient fait la promesse de rester plus longtemps lors de leur prochaine visite.

Il faisait de plus en plus froid, et le vent était vif.

À plusieurs reprises, elle entendit la voix de Cabhan, sournoise et séductrice, portée par la bise.

*J’attends.*

Alors elle voyait Teagan porter son regard vers les collines, ou Eamon caresser son pendentif du bout des doigts – et elle savait qu’eux aussi l’avaient entendu.

Quand l’épervier dévia de sa trajectoire, Alastar peinant à le suivre, Kathel bondit hors du chariot et partit au trot vers un embranchement.

— Ce n’est pas le bon chemin, dit Eoghan en arrêtant son cheval à côté de la charrette. Nous devrions atteindre Ashford avant demain, mais ce n’est pas par là.

— Non, ce n’est pas le chemin d’Ashford, mais c’est celui que nous devons prendre. Fais confiance aux guides, Eoghan. Il y a quelque chose que nous devons faire avant. Je le sens.

Eamon arriva à sa hauteur de l’autre côté.

— Nous approchons de la maison, dit-il. Presque assez pour en sentir le parfum. Mais on nous convoque.

— Oui, on nous convoque. Et nous allons répondre à l’appel. (Elle tendit le bras pour toucher le bras de son époux.) Nous le devons.

— Bien, allons-y.

Elle ne connaissait pas le chemin, et pourtant il était familier. Avec son esprit lié à celui du chien, elle savait la route, les virages, les collines. Et elle sentait son appel, sa malveillance, affamé et avide qu’il était de lui ravir son don et plus encore.

Sous le pâle soleil qui descendait vers les collines à l’ouest, ils poursuivirent leur périple. Les longues heures passées dans le chariot rendaient douloureux le dos de Brannaugh, et sa soif devenait pressante. Néanmoins, ils continuèrent.

Devant eux, elle vit son ombre dans l’obscurité – son élévation, au milieu des champs. Un lieu de culte, sentit-elle.

Un lieu de pouvoir, également.

Elle arrêta la carriole, respira l’air environnant.

— Il ne peut pas approcher. C’est trop fort pour qu’il passe au travers.

— Je sens quelque chose, murmura Eamon.

— Une lumière, dit Teagan. Forte et vive. Ancienne.

— Avant nous. (Brannaugh descendit du chariot en acceptant avec reconnaissance l’aide de son mari.) Avant notre mère. Avant les temps qui nous sont familiers.

— Une église, dit Gealbhan en soulevant Teagan de selle. Mais il n’y a personne.

Exténuée, Teagan s’appuya contre lui.

— Ils sont ici. Ceux qui nous ont précédés, ceux qui ont sanctifié cette terre. Ils ne le laisseront pas passer. C’est un lieu saint.

— Ce soir, cet endroit est à nous, déclara Brannaugh en esquissant un pas, les bras levés. Dieux de la lumière, déesses de la clarté, nous en appelons à vous dans la nuit. Par le pouvoir que vous nous avez transmis, par la mission qui guide nos pas, nous implorons votre bénédiction. Accordez-nous une nuit entre vos murs avant d’affronter le destin. Nous requérons ce répit, ce bref repos. Nous sommes les Trois de Sorcha, les Ténébreux venus à vous. Que votre volonté soit faite, ainsi soit-il.

La lumière jaillit, aussi vive que le soleil, transperçant les fenêtres, et les portes s’ouvrirent sous la force d’un vent pareil à un souffle. De la chaleur s’en échappa.

— Nous sommes les bienvenus.

Avec un sourire, elle prit sa fille dans ses bras, et la fatigue du voyage se dissipa.

Brannaugh installa une couche de fortune pour les enfants sur des palettes qu’elle arrangea sur le sol de l’église. Elle se réjouit qu’ils fussent

l’un et l’autre trop fatigués pour pleurnicher ou protester, d’autant que son regain d’énergie passager s’estompait déjà.

— Les entends-tu ? murmura Eamon.

— Même moi, je les entends, dit Eoghan en scrutant l’église, les murs de pierre, les bancs de bois. Ils chantent.

— Oui. (Gealbhan prit le chiot dans ses bras pour le rassurer.) Doucement, petit. Les anges et les dieux chantent ici, c’est un lieu saint.

— C’est plus qu’un simple refuge pour la nuit. (Se tenant le dos d’une main, Brannaugh se releva.) Cet endroit nous gratifie de sa bénédiction, de sa lumière. Nous avons été appelés par ceux qui sont passés avant nous, dans ce lieu, précisément ce soir.

Avec respect, Teagan effleura l’autel.

— Bâtie par un roi dans un acte de bonté. Une promesse tenue. Construite ici, près d’un chemin de pèlerinage. Cette abbaye s’appelle Ballintubber.

Elle leva les mains en souriant.

— C’est tout ce que je vois. Oui, c’est un lieu sacré, et nous y trouverons la bénédiction de ceux qui nous ont convoqués, dit-elle à son mari.

— Comme le roi, dit Brannaugh, nous avons une promesse à tenir. Eoghan, mon amour, irais-tu me chercher le livre de ma mère ?

— Bien sûr, mais assieds-toi. Ne bouge pas, Brannaugh, tu es blême.

— Je suis épuisée, en vérité, mais je t’assure que nous devons le faire puisque nous irons mieux ensuite. Teagan…

— Je sais ce qu’il nous faut. Je vais…

— Reste là, insista son frère. Je vais aller chercher ce qu’il nous faut, pendant que vous vous reposez toutes les deux. Gealbhan, je jure par tous les dieux, affale-toi sur elles si elles essaient de se lever.

Gealbhan n’eut qu’à poser la main sur la nuque de sa femme et à prendre la main de Brannaugh pour qu’elles se conforment à cette demande.

— Que devons-nous faire ? s’enquit Teagan.

— Une offrande. Une requête. Un rassemblement. Il ne peut pas venir ici. Cabhan ne peut ni entrer ni voir entre ces murs. Ici, il n’a aucun pouvoir. Et ici, nous pouvons réunir les nôtres.

— De quoi avez-vous besoin ?

— Tu es le meilleur entre tous. (Elle l’embrassa sur la joue.) Si tu veux bien aider Eamon, je te promets que Brannaugh et moi ne bougerons pas avant d’avoir repris des forces.

Dès qu’il fut parti, elle se tourna vers sa sœur.

— Tu souffres.

— Ce ne sont pas les douleurs de l’accouchement. Tu vas découvrir que le bébé aime donner un avant-goût de sa naissance. Ça va passer. Mais j’apprécie ce répit. Ce que nous allons faire ici va nécessiter de l’énergie.

Elles prirent une heure pour se reposer et se préparer.

— Nous devons conjurer le cercle, dit-elle à Eoghan, et faire l’offrande. N’aie aucune crainte pour moi.

— J’ai toujours peur pour toi.

— C’est ton amour, ta foi, et ceux de Gealbhan dont nous avons besoin.

— Sache que tu les as.

Ils formèrent le cercle, le chaudron flottant au-dessus du feu qu’ils avaient allumé. L’eau s’écoula des mains de Teagan dans le récipient. Brannaugh ajouta des herbes aromatiques, et Eamon de la poussière minérale.

— Ceci vient du foyer que nous avons bâti.

— Et ceci, déclara Teagan en ouvrant une bourse pour verser ses biens précieux, vient du foyer vers lequel nous allons. De petites choses, une fleur séchée, un caillou, un peu d’écorce.

— Plus précieux que l’or et l’argent, ceci est notre offrande. Ici, une mèche de cheveux de mon premier né.

— Une plume de mon guide, annonça Eamon en la jetant dans le liquide en ébullition.

— Cette amulette réalisée par ma mère.

— Teagan… murmura Brannaugh.

— C’est ce qu’elle souhaiterait, se justifia Teagan en la déposant dans le chaudron.

— À vous, nous offrons ce qui nous est cher, en ajoutant la larme d’une magicienne. Et nous scellons par le sang ce mélange pour attester de notre sincérité.

Avec un couteau sacré, ils offrirent chacun leur hémoglobine. Le contenu du chaudron se mit à bouillonner et à fumer.

— Père, mère, sang de notre sang, chair de notre chair, recevez la foi éternelle de vos orphelins. Accordez-nous dans ce lieu saint, en cette heure sainte, la force et la droiture de votre pouvoir. Grâce à votre présent, nous n’échouerons pas et nous l’emporterons sur Cabhan. Emplissez-nous maintenant, nous, les trois magiciens. Que notre volonté soit faite, qu’il en soit ainsi.

Le vent s’était levé entre les murs. Les flammes des bougies avaient gagné en vivacité. Mais lorsque les Trois parlèrent de concert, le vent tourbillonna, et des éclairs de lumière zébrèrent l’espace.

Les murmures s’affirmèrent.

Brannaugh serra la main de son frère et de sa sœur, et ensemble ils s’agenouillèrent.

La lumière, les voix, le vent la transpercèrent. La force aussi.

Puis le silence retomba.

Brannaugh se releva et se retourna en même temps que Teagan et Eamon.

— Tu étais illuminée, dit Eoghan d’une voix émerveillée. Comme une bougie.

— Nous sommes les Trois, déclara Teagan d’une voix forte qui résonna dans le silence bourdonnant. Mais ils sont nombreux. Ils ont été nombreux avant nous, et ils seront nombreux à venir.

— Leur lumière est nôtre ; la nôtre est leur. (Eamon leva les bras, levant haut ceux de ses sœurs.) Nous sommes les Trois, et nous ne sommes qu’un.

Emplie de lumière, sa fatigue envolée, imprégnée d’énergie, Brannaugh souriait.

— Nous sommes les Trois. Nous projetons notre lumière pour vaincre le mal, nous l’extirpons de ses ténèbres. Et nous vaincrons.

— Par notre sang, clamèrent-ils en chœur, nous vaincrons.

Au matin, à la lumière du petit jour, ils reprirent leur route. Ils empruntèrent un chemin qui serpentait entre les collines vertes, l’eau bleue scintillant sous un soleil accueillant. Ils cheminèrent en direction des bâtisses en pierre grise d’Ashford, où ils trouvèrent les portails ouverts à leur intention, le pont abaissé, et l’astre du jour se réverbérant sur l’eau, sur leur terre d’origine.

Les enfants de Sorcha étaient de retour chez eux.

*OceanofPDF.com*

3

# Hiver 2013

Quand Branna O’Dwyer se réveilla, une pluie grise et incessante détrempait les environs. Elle n’avait qu’une seule envie : s’emmitoufler dans les couvertures et se rendormir. Depuis toujours, elle trouvait ses nuits trop courtes. Mais que ça lui plaise ou non, le jour était là, et à mesure qu’elle sortait du sommeil, le café l’appelait avec une insistance grandissante.

Agacée, comme souvent le matin, elle se leva, enfila d’épaisses chaussettes et passa un sweat-shirt par-dessus son haut de pyjama.

Par habitude autant que par goût de l’ordre, elle ranima le feu de sa cheminée pour que les flammes égaient la chambre et, tandis que son chien, Kathel, s’étirait sur le tapis devant l’âtre, elle fit son lit et arrangea tous ses jolis oreillers à sa convenance.

Dans son bain, elle démêla sa longue chevelure noire puis la rassembla en chignon. Du travail en quantité l’attendait – après le café. Elle se regarda dans le miroir, sourcils froncés, et envisagea une mise en beauté pour effacer les traces de sa nuit agitée. Puis finalement, elle n’en vit pas l’intérêt.

Elle préféra retourner dans sa chambre, et caressa vigoureusement Kathel jusqu’à ce qu’il remue la queue.

— Toi aussi, tu as mal dormi, hein ? Je t’ai entendu grogner cette nuit. Tu as entendu les voix, mon chien ?

Ils descendirent ensemble, en silence, bien que sa maison fût occupée, comme trop souvent ces derniers temps. Meara partageait le lit de son frère, et sa cousine Iona celui de Boyle.

Ses amis, sa famille. Elle les aimait et avait besoin d’eux. Toutefois, elle n’aurait pas refusé quelques moments de solitude.

— Ils restent pour moi, dit-elle à Kathel en entendant leurs pas dans l’escalier de sa maison. Comme si je n’étais pas capable de m’occuper de moi-même. N’ai-je pas suffisamment entouré et protégé les miens et leurs proches pour tenir éloignés une dizaine de Cabhan ?

Il fallait que ça cesse, absolument, décida-t-elle en se dirigeant vers sa machine à café. Comment un homme de la stature de Boyle McGrath pouvait être à son aise dans le petit lit de sa cousine Iona ? Elle devait les inciter à partir. De toute façon, il n’y avait eu aucun signe de Cabhan, pas même une ombre depuis Samhain.

— Nous avons failli l’avoir. Ça m’énerve, nous l’avons presque achevé.

Le sortilège et la potion étaient si puissants, pensa-t-elle en préparant le café. N’avaient-ils pas longuement et durement travaillé à l’un et à l’autre ? Et le pouvoir, par tous les dieux, le pouvoir s’était élevé et répandu comme une inondation ce soir-là, près de l’ancienne chaumière de Sorcha. Ils l’avaient blessé, ils avaient fait couler son sang. Il s’était enfui en hurlant – mi-loup, mi-homme. Et pourtant…

Mission inachevée. Il était passé au travers et finirait par se rétablir, par reprendre des forces. Inachevée, et par moments elle se demandait si Cabhan serait un jour anéanti.

Dès qu’elle ouvrit la porte, Kathel sortit précipitamment. Qu’il pleuve ou non, son chien avait besoin de sa balade matinale. Depuis le seuil, dans le froid de ce jour gelé de décembre, elle regarda en direction des bois.

Il patientait, elle le savait, au-delà des arbres. Dans cette époque ou dans une autre, elle l'ignorait. Cependant, il reviendrait, et ils devaient se tenir prêts.

Mais pas ce matin.

Elle referma la porte, ranima le feu de la cuisine et l'alimenta pour atténuer l'odeur de la tourbe. Elle se servit une tasse de café, savoura la première gorgée, tout comme ce bref moment de calme et de solitude. Et, comme par magie, la boisson lui clarifia les esprits et chassa sa mauvaise humeur.

« Nous vaincrons. »

Les voix, elle s'en souvenait à présent. Toutes ces voix qui s'élevaient, qui résonnaient. Lumière, force et détermination. Dans son sommeil, elle avait tout senti. Et cette voix unique, très claire, très ferme.

« Nous vaincrons. »

— Nous prierons, tu vois juste.

Elle se retourna.

La femme se tenait là, une main protectrice sur son ventre arrondi, un châle épais noué sur sa longue robe bleu foncé.

C'est presque comme dans un miroir, se dit Branna, presque comme regarder mon reflet. Les cheveux, les yeux, la forme du visage.

— Tu es Brannaugh de Sorcha. Je te connais de mes rêves.

— Oui, et toi, Branna du clan O'Dwyer. Je te connais de mes rêves. Tu es de mon sang.

— C'est exact. Je suis l'une des Trois.

Branna porta la main à l'amulette ornée du symbole du chien qu'elle ne quittait jamais – exactement comme son double.

— Ton frère est venu à nous, avec sa femme, une nuit à Clare.

— Connor, et Meara. Elle est comme ma sœur. (Branna posa la main sur son cœur.) Là. Tu comprends.

— Elle a protégé mon propre frère dans le combat, et elle a reçu la blessure à sa place. Pour moi aussi, c'est une sœur. (L'air émerveillée, la Brannaugh de Sorcha survola la cuisine du regard.) Quel est cet endroit ?

— C'est chez moi. Et chez toi, car tu es la bienvenue ici. Veux-tu t'asseoir ? Je vais te préparer du thé. Le café n'est pas bon pour le bébé.

— Ça sent délicieusement bon. Mais reste assise, avec moi, cousine. Reste là un moment. C'est un endroit merveilleux.

Branna considéra sa cuisine – bien rangée, joliment décorée, telle qu'elle l'avait conçue. Et, elle le supposait, complètement stupéfiante pour une femme du XIII^e siècle.

— Le progrès, dit-elle en prenant place à table avec Brannaugh. Ça allège le quotidien de quelques heures de travail. Comment te portes-tu ?

— Je vais très bien. Mon fils va bientôt naître. Mon troisième enfant.

Elle prit la main de Branna.

Chaleur et lumière, un puissant mélange de pouvoirs, intense et authentique.

— Tu vas l'appeler Ruarc, et ce sera un champion.

Sa cousine sourit.

— Oui, c'est vrai.

— Le jour de Samhain, nous – nous trois, ainsi que les trois qui nous accompagnent – avons combattu Cabhan. Nous l'avons blessé, il a brûlé et saigné, mais nous ne l'avons pas achevé. Je t'ai vue à ce moment-là. Ton frère avec une épée, ta sœur avec une baguette magique, toi avec un arc. Tu n'avais pas d'enfants.

— Dans mon époque, Samhain n'aura lieu que dans deux semaines. Qui est venu à toi ?

— Toi, à la chaumière de Sorcha où nous l'avons attiré, et à ton époque, car nous sommes retournés dans le passé pour le piéger. Nous étions sur le point de réussir, mais ça n'a pas suffi. Je peux te montrer mon livre, le livre

de Sorcha, dans lequel j'ai trouvé l'envoûtement et le poison que nous avons conjurés. Tu vou…

Brannaugh leva la main, appuyant l'autre sur le côté de son ventre.

— Mon fils arrive. Il me tire en arrière. Mais écoute-moi. Il existe un endroit, un lieu sacré. Une abbaye. Elle est bâtie dans un champ, à un jour de voyage vers le sud.

— Ballintubber. Iona doit y épouser son Boyle au printemps. C'est un lieu saint, très fort.

— Il ne peut pas y entrer, ni voir à l'intérieur. C'est sacré, et ceux qui l'ont construite la gardent. Ils nous ont donné, à nous, les trois enfants de Sorcha, leur lumière, leur espérance et leur force. La prochaine fois que vous affronterez Cabhan, nous serons avec vous. Nous trouverons un moyen. Nous vaincrons. Si ce n'est pas vous, ce sera les trois suivants. Aie foi, Branna des O'Dwyer. Trouve un moyen.

— Je ne peux rien faire d'autre.

— L'amour, dit-elle en pressant la main de Branna. L'amour, ai-je appris, est un bon guide. Fais confiance à tes guides. Mais il est impatient, mon enfant va arriver aujourd'hui. Que cela te mette en joie, car mon fils est une lumière de plus pour vaincre l'obscurité. Aie foi, répéta-t-elle avant de disparaître.

Branna se leva et, pensive, alluma une bougie pour célébrer la nouvelle lumière, la nouvelle vie.

Avec un soupir, elle accepta le terme de son moment de tranquillité.

Elle commença à préparer le petit déjeuner. Elle avait une histoire à raconter, et personne ne l'écouterait l'estomac vide. Avoir la foi, pensa-t-elle. Dans l'immédiat, elle était convaincue que cuisiner pour un régiment était son lot quotidien.

Elle se fit le serment qu'une fois Cabhan envoyé en enfer elle prendrait des vacances, dans un endroit chaud, ensoleillé – où elle ne toucherait ni casserole, ni poêle à frire, ni marmite pendant des jours et des jours.

Elle était en train de fouetter la pâte à pancakes – selon une nouvelle recette qu'elle désirait essayer depuis un certain temps – lorsque Meara arriva.

Son amie était déjà habillée, dans une tenue adaptée aux écuries : un pantalon épais, un pull chaud, des bottes robustes. Elle avait tressé ses cheveux châtain foncé, et de ses yeux noirs de Gitane, elle observa prudemment Branna.

— J'avais promis de me charger du petit déjeuner ce matin.

— Je me suis réveillée de bonne heure, j'ai mal dormi. Et j'ai déjà eu de la compagnie.

— Il y a quelqu'un à la maison ?

— Il y avait quelqu'un. Tu veux bien faire descendre tous les autres, pour m'éviter de raconter plusieurs fois mon histoire. (Elle hésita un instant.) Ce serait mieux que Connor ou Boyle téléphonent à Fin pour qu'il se joigne à nous.

— C'est Cabhan. Il est revenu ?

— Il va venir, malheureusement, mais ce n'est pas lui.

— Je vais chercher les autres. Tout le monde est réveillé, ça ne sera pas long.

Hochant la tête, Branna déposa les tranches de bacon dans une poêle chaude.

Connor, son frère, arriva en premier, et renifla l'odeur de la même manière que Kathel.

— Rends-toi utile, lui ordonna-t-elle, mets la table.

— Tout de suite. Meara a dit qu'il s'était passé quelque chose, mais que ce n'était pas Cabhan.

— Tu crois que je serais en train de préparer ces pancakes si j'avais affronté Cabhan ?

— Non, en effet. (Il sortit les assiettes du placard.) Il est tapi dans l'ombre. Il a repris des forces, mais il n'est pas entièrement rétabli. Je le

sens à peine, mais d'après Fin, il n'est pas totalement remis.

Et Finbar Burke était bien placé pour le savoir, puisqu'il était du même sang que Cabhan, comme en attestait la marque du sortilège de Sorcha qu'il portait à l'épaule.

— Il est en route, ajouta Connor.

Comme elle se contentait de hocher la tête, il alla ouvrir la porte à Kathel qui rentrait de promenade.

— Regarde ça, tu es tout trempé.

— Sèche-le, demanda Branna qui ne put que soupirer en voyant Connor simplement passer les mains sur le pelage mouillé du chien. Il y a des serviettes dans la buanderie pour ça.

Connor sourit largement, ce qui égaya brièvement son visage harmonieux et alluma une étincelle fugace dans ses yeux d'un vert intense.

— Il est déjà sec, et ça te fait une serviette de moins à laver.

Iona et Boyle entrèrent main dans la main. Un beau couple d'inséparables, se dit Branna. Si on lui avait dit un an plus tôt que cet homme autrefois bagarreur, taciturne et souvent brusque tomberait un jour amoureux à ce point, elle aurait ri à s'en tenir les côtes. Pourtant, il était épris de sa cousine américaine à l'esprit brillant, ce grand bonhomme aux épaules carrées, à la chevelure ébouriffée, et aux yeux fauve légèrement rêveurs.

— Meara ne va pas tarder, annonça Iona. Sa sœur lui a téléphoné.

— Tout va bien ? s'enquit Iona. Sa mère ?

— Impec. Juste des détails à propos de Noël.

Sans attendre qu'on le lui demande, elle sortit les couverts pour terminer ce que Connor avait commencé, et Boyle alluma la bouilloire.

Tandis que les éclats de voix résonnaient dans sa cuisine animée, Branna pouvait l'admettre, maintenant qu'elle avait bu son café : elle avait une famille chaleureuse. Puis l'excitation monta d'un cran lorsque Meara entra en trombe et saisit Connor par le bras pour le faire danser.

— Je dois emballer le restant des affaires de ma mère. (Elle tapa du pied, tournoya, tapa encore du pied puis attrapa Connor pour l'embrasser fermement.) Elle s'installe pour de bon chez ma sœur Maureen. Que Dieu soit loué, et merci au petit bébé Jésus qui dort dans sa mangeoire !

Malgré le rire de Connor, elle se figea, les mains sur les joues.

— Oh non, je suis une horrible fille, une horrible personne tout simplement. Je danse parce que ma mère est partie vivre chez ma sœur à Galway et que je n'ai plus à régler ses problèmes quotidiens.

— Tu n'es ni l'une ni l'autre, la rassura Connor. Es-tu heureuse que ta mère soit heureuse ?

— Évidemment, mais…

— Tu as toutes les raisons de l'être. Elle a trouvé un endroit où elle se sent bien, et elle peut gâter ses petits-enfants. Et qu'est-ce qui t'empêche de faire quelques pas de danse à l'idée qu'elle ne va plus t'appeler deux fois par jour parce qu'elle n'arrive pas à allumer la lumière ?

— Ou parce qu'elle laisse brûler son gigot d'agneau, leur rappela Boyle.

— Et puis zut, c'est la vérité ! s'exclama Meara en esquissant quelques pas supplémentaires. Je suis heureuse pour elle, sincèrement. Et je suis folle de joie pour moi-même.

Lorsque Fin entra, Meara s'élança vers lui – ce qui donna à Branna un moment pour se ressaisir, comme il était nécessaire chaque fois qu'il franchissait sa porte.

— Tu as perdu ta locataire, Finbar. Ma mère s'installe définitivement chez ma sœur. (Elle l'embrassa fermement lui aussi, le faisant rire.) C'est grâce à toi – et ne me dis pas que tu n'as pas besoin d'argent – qui as accepté un tout petit loyer pendant des années, et qui as retenu sa petite maison au cas où elle préférait revenir à Cong.

— C'était une excellente locataire. Avec elle, la maison était aussi impeccable qu'une église.

— C’est vrai que la maison est très bien comme ça, avec nos dernières rénovations.

Tandis qu’Iona terminait de préparer la table, Connor se servit son premier café.

— J’imagine que Fin va trouver un nouvel occupant, quand le moment viendra.

— Je vais me pencher sur la question.

Même si la réponse ne s’adressait pas à Branna, c’est elle qu’il regarda, et si intensément qu’il la perça à jour. Sans un mot, il s’attribua la tasse de Connor.

Tout en s’occupant, elle se maudit de ne pas s’être un peu arrangée avant de descendre. Le beau visage de Fin, aux contours nets, n’était pas altéré par le manque de sommeil, pas plus que ses yeux vert clair.

Il était parfait – en tant qu’homme aussi bien qu’en tant que sorcier – avec ses cheveux noirs mouillés par la pluie, sa silhouette élancée qui se révéla pleinement quand il ôta sa veste et la suspendit au portemanteau.

Elle l’aimait depuis toujours, et elle avait compris et accepté que ce serait éternel. Mais la seule fois où ils s’étaient donnés l’un à l’autre – alors qu’ils étaient trop jeunes et innocents –, la marque était apparue sur le corps de Fin.

La signature de Cabhan.

Une Ténébreuse de Mayo ne pouvait en aucun cas convoler avec un descendant de Cabhan. Par contre, comme elle le pouvait et le pourrait encore, elle avait travaillé avec lui puisqu’il avait souvent prouvé qu’il désirait la fin de Cabhan autant qu’elle. Mais il ne se passerait rien de plus entre eux.

Est-ce que savoir que cela le peinait autant qu’elle l’aidait à mieux le vivre ? Peut-être un peu, admit-elle. Un petit peu.

Elle souleva le plat chargé de pancakes cuits du réchaud, et ajouta les derniers tout juste frits.

— Asseyons-nous et mangeons. C’est la recette de ta grand-mère, Iona. Voyons si elle serait fière de moi.

Au moment où elle déplaça le plat, Fin le lui ôta des mains. Et pendant un bref instant, il soutint son regard.

— Tu as une histoire à nous raconter pour les accompagner, à ce qu’on m’a dit.

— Exact. (Elle prit le plateau de bacon et de saucisses et le posa sur la table. Enfin, elle s’installa.) Il y a à peine une heure j’étais assise là et j’ai eu une conversation avec la Brannaugh de Sorcha.

— Elle est venue ici ? s’étonna Connor qui s’immobilisa au moment où il se servait une généreuse pile de pancakes. Dans notre cuisine ?

— Tout à fait. J’ai eu une nuit agitée, chargée de rêves et de voix. J’ai entendu la sienne. Je ne sais pas où elle était, parce que c’était vague et décousu, comme tous les rêves. (Elle prit un seul pancake.) J’étais là, je buvais ma première tasse de café, et en me retournant… je l’ai vue. Elle me ressemble, à moins que ce soit le contraire. J’ai sursauté, j’ai été surprise parce qu’elle était toute proche de moi, malgré son gros ventre de femme enceinte. Son fils va naître aujourd’hui – enfin, dans son époque, il restait deux semaines avant Samhain.

— Décalage temporel, murmura Iona.

— C’est ça. Ils sont passés à l’abbaye de Ballintubber en venant ici. C’est là que mon rêve m’a emmenée.

— Ballintubber, fit Iona en se tournant vers Boyle. Je les ai sentis là-bas, tu te souviens ? Quand tu m’as emmenée la visiter, je les ai sentis, j’étais sûre qu’ils étaient venus là. C’est un endroit tellement fort !

— Très, confirma Branna. Mais j’y suis allée plusieurs fois, tout comme Connor, et je n’ai jamais senti leur présence.

— Tu n’y es pas allée depuis qu’Iona est ici, souligna Fin. Pas depuis que les Trois sont réunis à Mayo.

— C’est vrai. (Et bien vu, dut-elle admettre.) Mais je vais y aller, et vous aussi. Pour ton mariage, Iona, ou peut-être même avant. Elle a dit que les autres, d’avant nous, gardent les lieux et en bloquent l’accès à Cabhan. Il ne peut pas y entrer, ni voir ce qui se passe à l’intérieur. C’est un véritable sanctuaire, si jamais nous en avons besoin d’un. Ceux qui nous ont précédés ont offert la lumière et la force aux Trois. Et l’espoir ; je crois que c’est ce dont elle avait le plus besoin.

— Toi aussi, dit Iona, et nous tous. Un peu d’espoir ne nous ferait pas de mal.

— Je préfère agir qu’espérer, mais elle a trouvé là ce dont elle avait besoin, je l’ai bien vu. Elle a dit – dans le rêve, pas ici – que nous vaincrons. Que nous devons y croire et qu’ils seront à nos côtés la prochaine fois que nous affronterons Cabhan. Que nous devons trouver le bon moyen. Et ne pas oublier que si nous ne sommes pas destinés à l’anéantir, trois autres suivront. Mais nous l’emporterons.

— Même si ça doit prendre mille ans, ajouta Connor. Eh bien, j’accepte volontiers l’espoir et je suis prêt à passer à l’action. Mais ça m’ennuierait de devoir attendre mille ans pour voir la chute de Cabhan.

— Alors nous allons trouver le moyen, dans cette vie-là. J’ai mangé des pancakes une fois quand je suis allé dans le Montana, dans l’ouest de l’Amérique, commenta Fin. Ça s’appelle autrement là-bas…

— Des *flapjacks*, je parie, suggéra Iona.

— C’est ça. Ils étaient délicieux, mais ceux-là sont encore meilleurs.

— Tu t’es baladé partout, dit Branna.

— Oui, mais je ne repartirai pas tant que ce ne sera pas terminé. Alors, comme Connor, je trouve que mille ans, c’est trop long. Nous allons trouver le moyen.

Comment ? En claquant des doigts ? pensa Branna en contrôlant son agacement.

— Elle a dit qu’ils seraient avec nous la prochaine fois que nous lutterons. Mais ils étaient là le jour de Samhain, et ça ne l’a pas empêché de nous échapper.

— Ils étaient à peine présents, se remémora Connor. Plutôt leurs ombres. Comme une partie de notre envoûtement par le rêve, peut-être. Comment faire pour qu’ils soient pleinement là ? Est-ce réalisable ? Si nous trouvons la réponse à ça, aucune chance qu’il nous esquive. Les trois premiers plus nous trois. Et vous trois avec nous.

— Le problème, c’est le temps, intervint Fin en se calant dans sa chaise, son café à la main. Le décalage. Nous y étions à Samhain, mais d’après ce que tu dis, Branna, ils n’étaient pas là. Alors ils n’étaient que des ombres, incapables d’intervenir. Nous devons faire coïncider les jours. Le même, dans nos deux époques. Intéressant, cette énigme à résoudre.

— Mais quelle époque et quel jour ? questionna Branna. J’en ai déterminé deux, et l’un comme l’autre, ils auraient dû fonctionner. Le solstice, puis Samhain. Le temps aurait dû se trouver du côté de la lumière. Les envoûtements que nous avons répétés, le poison que nous avons créé, tout a été conçu pour concorder avec ce moment et ce lieu précis.

— Et les deux fois, nous l’avons blessé, lui rappela Boyle. Les deux fois, il a perdu du sang et s’est enfui. La dernière fois ? Ça aurait dû être fatidique.

— Son pouvoir est aussi maléfique que le nôtre est bénéfique, fit remarquer Iona. Et c’est la source de cette force qui le soigne. C’est plus lent cette fois. Il lui faut plus de temps.

— Si seulement on trouvait sa tanière, intervint Connor, l’air sombre. Si on pouvait l’attaquer pendant qu’il est plus vulnérable.

— Je n’arrive pas à le trouver. Même à nous deux, nous n’avons pas réussi, lui rappela Fin. Il a suffisamment d’énergie, ou ce qui le nourrit en a assez pour le cacher. Jusqu’à ce qu’il se faufile de nouveau au-dehors, et que je le sente – moi ou l’un de nous –, nous patienterons.

— J’aurais espéré avant Yule, mais c’est trop proche. (Branna secoua la tête.) J’aurais voulu le défier d’ici à Yule, même si c’était plus par envie d’en finir que par certitude que c’est une date propice. Je n’ai pas trouvé de jour dans les étoiles. Ou pas pour l’instant.

— Je dirais que dans les grandes lignes, nous savons sur quels points travailler, résuma Boyle en haussant une épaule. Déterminer le jour, l’année. Trouver le moyen d’inclure les trois premiers, si c’est vraiment possible.

— Je le crois, oui.

Fin regarda Branna.

— Nous allons étudier le sujet, y réfléchir.

— J’ai du temps libre ce matin.

— Je dois livrer du stock à la boutique. J’ai du mal à tenir le rythme à l’approche des fêtes de fin d’année.

— Je peux t’aider demain, c’est mon jour de repos, proposa Iona.

— Avec plaisir.

— J’ai un peu de shopping à faire aussi, ajouta Iona. Mon premier Noël en Irlande. Et Nan va venir. J’ai hâte de la voir, de lui montrer la maison. Enfin, le peu qu’il y a à voir. (Elle se pencha vers Boyle). Nous construisons une maison dans les bois.

— Elle a encore changé d’avis sur le carrelage de la grande salle de bains, expliqua Boyle à l’assemblée.

— C’est dur de décider. C’est la première fois que je fais construire. Aide-moi, dit-elle à Branna.

— Je t’ai déjà dit que ça me ferait très plaisir. Donne-moi ta journée de demain, et nous passerons une heure ou deux en fin de journée à étudier les échantillons de carrelage et de peinture autour d’un verre de vin.

— Dès que Connor et moi essayons d’imaginer la maison qui nous plairait, dans le champ derrière chez toi, je sens ma cervelle qui se décompose. (Meara trempa un morceau de pancake dans du sirop d’érable.)

J’ai du mal à me concentrer sur la construction d’une maison, à définir la couleur de la peinture des murs.

— Eh bien, viens prendre un verre avec nous et nous jouerons aussi avec les couleurs pour toi. En parlant de maison… ajouta Branna en voyant là l’occasion d’évoquer ses premières pensées matinales. Vous avez aussi un logement, Boyle et Meara. Pourquoi vous entasser tous chez moi tous les soirs ?

— Nous sommes mieux tous ensemble, insista Connor.

— Et l’idée que si vous dormiez chez Meara vous n’auriez que des flocons d’avoine au petit déjeuner n’y serait pas pour quelque chose ?

Il sourit de toutes ses dents.

— Pas impossible.

— Mes flocons d’avoine sont délicieux, fit Meara en lui donnant un coup de coude.

— C’est vrai, chérie, mais tu as goûté ces pancakes ?

— Je dois admettre que même mes meilleurs flocons d’avoine ne leur arrivent pas à la cheville. Tu as besoin d’être un peu seule chez toi, dit Meara à Branna.

— J’aimerais bien, de temps en temps.

— Alors nous allons faire des efforts.

— On a du pain sur la planche, dit Boyle en se levant. Je crois qu’on devrait commencer par faire le ménage dans la cuisine de Branna, avant d’aller gagner notre croûte.

— À quelle heure penses-tu rentrer du magasin ? demanda Fin à Branna.

Elle avait espéré que la suite de la conversation aurait chassé cette idée de sa tête, mais elle aurait dû se douter qu’il reviendrait à la charge. De plus, travailler avec lui était inéluctable, et l’éviter n’apporterait rien de bon.

— Je serai de retour vers quatorze heures.

— Alors je serai là à quatorze heures.

Il se leva et déposa son assiette dans l'évier.

Gagner sa vie était un impératif qui, en vérité, plaisait à Branna. Dès que sa maison fut déserte et calme, elle monta s'habiller, et calma son feu de cheminée.

En bas, dans son atelier, elle passa l'heure suivante à emballer les savons originaux qu'elle avait créés la veille. Elle noua des rubans et des fleurs séchées sur les bouteilles de lotions.

Elle rangea ses bougies parfumées à la canneberge dans des coffrets-cadeaux qu'elle avait achetés en vue de l'afflux des fêtes de fin d'année.

Après avoir vérifié la liste de sa responsable, elle ajouta des baumes, de l'huile de bain, un assortiment de crèmes, nota les fournitures manquantes, puis emmena ses cartons dans sa voiture. Elle préférait laisser le chien à la maison, mais Kathel, qui en avait décidé autrement, sauta dans le véhicule.

— Tu as envie de faire un tour ? Bon, d'accord.

Après un dernier contrôle, elle se mit au volant et emprunta le raccourci menant au village de Cong. En décembre, la pluie et le froid décourageaient les touristes à visiter la région. Elle trouva les rues escarpées vides, les ruines de l'abbaye désertes. Comme un lieu hors du temps, se fit-elle la réflexion avec un sourire.

Elle l'aimait, qu'il fût vide sous la pluie ou plein de monde et d'agitation sous le soleil. Même s'il lui arrivait de temps à autre de faire affaire directement dans l'atelier – en particulier avec les clients qui espéraient trouver une amulette ou un enchantement –, elle avait choisi une boutique au cœur du village, facilement accessible aux touristes comme aux autochtones. Et puisqu'elle avait le sens pratique, elle avait opté pour l'emplacement où ses produits se vendraient le mieux.

Elle se gara devant un bâtiment chaulé et le local d'angle qui ouvrait sur une jolie petite rue et qui abritait la boutique La Ténébreuse.

Kathel descendit à sa suite, et attendit patiemment qu'elle décharge son premier carton malgré la pluie. Elle ouvrit la porte du coude, faisant tinter le joyeux carillon, et se plongea dans les senteurs délicates, l'éclairage tamisé, tout un univers qu'elle avait créé elle-même, pour elle-même. Toutes les bouteilles, les bols, les rayonnages de boîtes, les bougies aux flammes dansantes, participaient à l'atmosphère délicatement parfumée. Des couleurs douces, calmantes et relaxantes, des plus vives pour stimuler, quelques cristaux pour la force.

Et bien sûr, comme c'était Noël, un petit sapin, des branches et des baies, quelques décorations qu'elle avait achetées à Dublin, des baguettes magiques incrustées de pierreries et des pierres montées en pendentifs achetées sur catalogue parce que c'était ce que les clients venaient chercher dans un commerce nommé d'après une magicienne.

Son petit corps frêle perché sur un marchepied, Eileen nettoyait une étagère haute. Quand elle se retourna, ses lunettes vertes glissèrent sur son nez.

— Ça alors, mais c'est la grande dame en personne. Ça me fait plaisir de te voir, Branna. J'espère que tu as apporté des bougies à la canneberge, j'ai vendu la toute dernière il y a à peine un quart d'heure.

— J'en ai deux douzaines, comme tu m'as demandé. J'ai pensé que c'était trop, mais puisque nous sommes à court, tu as vu juste, comme toujours.

— C'est pour ça que je gère ta boutique, dit Eileen en descendant du marchepied. Elle avait rassemblé ses cheveux blond foncé en chignon et était élégante, comme à son habitude. Sa tenue du jour consistait en des bottes hautes qui montaient sous sa robe vert sapin. Elle mesurait à peine un mètre cinquante, et avait mis au monde et élevé cinq fils bien bâtis.

— Il en reste dans la voiture, j'imagine ? Je vais les chercher.

— Mais non, reste là, ce n'est pas la peine qu'on soit trempées toutes les deux.

Elle posa son premier carton sur le comptoir, qui était d'une propreté étincelante.

— Tu n'as qu'à déballer les produits et tenir compagnie à Kathel, puisqu'il a tenu à m'accompagner.

— Il sait que j'ai toujours des friandises pour les bons chiens irrésistibles.

À ces paroles, il remua la queue et s'assit poliment, lui souriant quasiment.

Branna repartit sous la pluie, suivie par le rire d'Eileen.

Elle dut faire trois voyages, et finit trempée jusqu'aux os.

Elle se sécha d'un geste rapide, de la tête aux pieds, de la manière dont Connor avait séché le chien le matin même. Un geste qu'elle n'osait faire que devant peu de personnes en dehors de son cercle.

Sans réagir, Eileen continua à vider les cartons. Branna l'avait choisie pour tenir son commerce et gérer les employés à temps partiel pour plusieurs raisons pratiques. Parmi les motifs essentiels, elle sentait un pouvoir en elle, et Eilenn acceptait la personnalité de Branna.

— J'ai eu quatre touristes très cordiaux, venus des Midlands pour visiter le musée du Quiet Man et déjeuner au pub. Ils ont dépensé trois cent soixante euros à eux quatre avant de reprendre la route.

Autre raison pratique, et pas des moindres : Eilenn avait le don pour présenter le bon produit au bon client.

— C'est une excellente nouvelle pour une matinée pluvieuse.

— Tu veux peut-être un thé, Branna ?

— Non, je te remercie.

Branna préféra retrousser ses manches et l'aider à remplir la réserve.

— Et toi, comment ça va ?

Comme elle l'espérait, Eileen lui changea les idées en lui rapportant les derniers potins du village, des nouvelles de ses fils, de son mari, de ses belles-filles – elle en avait deux et se préparait à l'arrivée d'une troisième

au mois de juin –, de ses petits-enfants, et de tout ce qui lui passait par la tête.

Quelques clients entrèrent pendant cette heure de travail, et aucun ne repartit les mains vides. C'était aussi bon pour le moral que pour la comptabilité.

Branna se réjouissait de l'aménagement du magasin. Riche en couleurs, en lumière et en parfums, le tout bien ordonné comme l'exigeait son esprit soigneux – et artistique à la mesure de son sens esthétique.

Elle remercia encore une fois la vie pour Eileen et ses autres employés qui s'occupaient des clients, ce qui lui permettait de créer librement dans son atelier.

— Tu m'es précieuse, Eileen.

— Comme c'est adorable, répondit-elle en rougissant de plaisir.

— C'est sincère. (Elle embrassa Eileen sur la joue.) Nous avons une chance folle, toi et moi, de faire ce que nous aimons au quotidien, surtout que nous sommes bigrement douées. Si je devais tenir la boutique et tout ça, comme je l'ai fait les premiers mois d'ouverture, je deviendrais dingue. C'est pour cela que tu m'es indispensable.

— Eh bien, toi aussi, tu sais, parce qu'avoir un employeur qui me laisse faire les choses à ma façon, c'est un cadeau.

— Bon, je vais te laisser, comme ça nous pourrons chacune continuer à faire si bien ce que nous aimons !

Branna repartit revigorée. Quand elle passait à la boutique, en général, sa bonne humeur montait d'un cran mais, aujourd'hui, elle en avait gagné plusieurs. Elle roula sur les routes mouillées par la pluie, aussi familières que ses fourneaux, puis resta un moment assise devant chez elle.

Une bonne matinée malgré la grisaille, se dit-elle. Elle avait parlé avec sa cousine, l'une des trois premiers, à la table de sa propre cuisine. Elle avait l'intention de réfléchir, longuement et intensément, sur l'espoir et la foi nécessaires.

Elle avait rempli les réserves de son magasin, passé une bonne heure avec une amie, vu des gens choisir des objets qu'elle avait confectionnés de ses propres mains. Mes produits sont partis chez eux, se dit-elle avec un sourire. Ou chez d'autres qui les recevront en cadeaux ou en souvenirs. Des objets bénéfiques et utiles, et jolis en plus car l'aspect esthétique avait autant de valeur à ses yeux que l'aspect pratique.

Comme pour se le prouver, elle agita la main pour faire apparaître un sapin devant sa fenêtre, et allumer les lumières qui décoraient les vitres de son atelier.

— Et pourquoi je n'ajouterais pas quelque chose de joli et de lumineux à cette journée grise ? demanda-t-elle à Kathel. Allez, mon bon chien, nous avons du boulot.

Elle se rendit directement dans son atelier, rechargea le feu pendant que Kathel s'installait confortablement au pied de la cheminée.

Si elle avait dit à Fin qu'elle serait de retour à quatorze heures, en réalité, elle avait prévu de rentrer avant midi. Il était un peu plus tard que prévu, mais il lui restait presque deux heures de tranquillité avant son arrivée.

Elle passa un tablier blanc, et commença par préparer des biscuits au gingembre, juste pour se faire plaisir. Pendant qu'ils refroidissaient et que leur parfum embaumait la maison, elle rassembla le matériel nécessaire à la fabrication des bougies qu'Eileen avait inscrites sur sa nouvelle commande. Cette activité l'apaisait. Elle ne pouvait pas nier qu'elle ajoutait une touche de magie, mais c'était pour le bien des gens. Au final, c'était de l'attention, de l'art et de la science.

Sur le réchaud, elle fit fondre son acide et sa cire, versa les huiles parfumées et les colorants faits maison. La pomme et la cannelle se mélangèrent au gingembre. Avec un gros morceau, elle fixa les mèches dans les petits pots en verre aux bords cannelés, et les cala à la verticale à l'aide d'un fin bâton de bambou. Le remplissage exigeait de la patience, et

elle devait régulièrement percer la cire rouge vif avec un bâtonnet pour prévenir la formation de poches d'air. Elle versa, perça jusqu'à ce que ses petits pots soient pleins, puis les laissa refroidir.

Une seconde série, d'un blanc pur et parfumée à la vanille, et une troisième – car c'était un bon chiffre – vert comme la forêt et aux odeurs de pin. C'était de saison, et, puisque cela répondait à une demande ponctuelle, elle s'en tint à une demi-douzaine.

La prochaine fois qu'elle en fabriquerait, elle ajouterait une note printanière.

Satisfaite, elle vérifia l'heure et constata qu'il était presque quatorze heures trente. Fin était en retard, mais ça l'arrangeait puisqu'elle avait ainsi eu le temps de terminer son travail.

Par contre, elle n'allait pas l'attendre pour s'atteler à la tâche suivante.

Elle enleva son tablier, l'accrocha, se prépara du thé et prit deux biscuits dans son bocal. Elle s'assit avec le livre de Sorcha, le sien, son carnet de notes et son ordinateur portable. Dans le calme de la solitude, elle examina ce qu'ils avaient accompli jusque-là en cherchant ce qu'elle pouvait améliorer.

Fin arriva avec trois bons quarts d'heure de retard et trempé. Elle lui accorda à peine un regard, et lança d'une voix ferme :

— Évite de dégouliner sur mon sol.

Il marmonna quelques mots qu'elle ignora et se sécha rapidement.

— Inutile de t'énerver parce que je ne suis pas à l'heure. Un des chevaux est malade, il a eu besoin de soins.

Elle avait tendance à oublier qu'il travaillait, lui aussi.

— C'est grave ?

— Assez, mais ça va aller. C'est Maggie, prise d'une soudaine toux d'écurie. Les médicaments l'auraient peut-être calmée, mais… bon, je n'ai pas voulu prendre de risque.

— Tu as bien fait.

Elle le retrouvait tel qu'elle le connaissait. Son faible pour les animaux, pour tout et tous ceux qui avaient besoin d'attention. À mieux le regarder, elle voyait que les soins avaient été difficiles et éprouvants.

— Assieds-toi. Un thé te fera du bien.

— Ce n'est pas de refus. Je veux bien quelques-uns de ces biscuits que je sens. Au gingembre ?

— Assieds-toi, répéta-t-elle en mettant l'eau à bouillir.

Mais il était trop agité pour s'installer à table.

— Tu as bien travaillé, je vois. Des nouvelles bougies toutes fraîches.

— J'ai une boutique à approvisionner. Je ne peux pas consacrer toutes mes journées à ce maudit Cabhan.

— Tu peux les passer à t'offusquer de tout ce que je dis alors que je ne pense pas à mal. Et il se trouve que j'aimerais te prendre des bougies pour chez moi.

— Celles que je viens de fabriquer sont destinées à des coffrets-cadeaux.

— Alors je vais t'en prendre deux, j'ai des présents à offrir, et aussi… (Il se rapprocha des étagères.) J'aime bien celles qui sont dans des pots réfléchissants. Ils doivent scintiller à la lumière. (Il en prit une pour la sentir.) Canneberge. L'odeur de Yule, c'est parfait, non ? J'en prendrai une douzaine.

— Je ne dispose pas d'une douzaine de ce modèle. Seulement les trois qui sont devant toi.

— Tu pourrais en fabriquer d'autres.

Tout en préparant le thé, elle le regarda de travers.

— Je pourrais. Mais tu vas devoir patienter jusqu'à demain.

— Pas de problème. Et ces bougies fines aussi, les grandes blanches, et les petites rouges.

— Tu es venu pour travailler ou pour faire tes courses ?

— C’est formidable de pouvoir faire les deux au même endroit, en même temps.

Il déposa le tout sur son plan de travail.

Puis il s’assit, prit sa tasse de thé et regarda Branna droit dans les yeux. Son cœur bondit dans sa poitrine, mais elle l’ignora.

— De l’autre côté de la rivière, comme nous le savions déjà. Il se retranche dans le noir, tapi. Une grotte, je crois, mais où et quand, je ne sais pas, pas avec certitude.

— Tu l’as cherché. Zut alors, Fin…

— À travers la fumée, dit-il avec détachement. Pas la peine d’aller patauger dans la boue par un temps pareil. J’ai observé la fumée, et c’était comme la fumée : brumeux et flou. Mais je peux te dire qu’il n’est plus aussi faible qu’avant, même pas comme il y a quelques jours. Il y a quelque chose en lui, Branna. Quelque chose… d’autre.

— Quoi ?

— Quelque chose avec lequel il arrive à négocier pour être ce qu’il est, je pense, pour avoir ce qu’il possède. C’est encore plus sombre, plus profond, et… je ne sais pas, murmura-t-il en se frottant l’épaule, à l’endroit où la marque était imprimée sur sa peau. Je crois que cette chose s’amuse avec lui, qu’elle l’utilise autant qu’il s’en sert. C’est ce que j’ai vu malgré sa faiblesse. Plus fort que jamais. Ce n’est qu’une sensation, cette chose. Mais je sais, sans aucun doute, qu’il se rétablit, et qu’il ne va pas tarder à revenir.

— Nous serons prêts. Nous sommes passés à côté de quoi, Fin ? C’est la vraie question. Il ne reste plus qu’à trouver la réponse.

Il mordit dans un biscuit et sourit pour la première fois depuis son arrivée.

— Il va m’en falloir plus de deux pour tenir le coup si on doit reprendre tous ces maudits bouquins.

— Il y en a d’autres dans le bocal si tu veux. Bon, dit-elle en tapotant le livre. D’abord, la potion.

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 4

Ça lui faisait mal de la regarder – si proche mais si lointaine qu'elle semblait être sur une autre planète. Ça le revigorait bien mieux que les biscuits au gingembre de voir son visage, d'entendre sa voix, de sentir son parfum, juste le sien parmi les autres odeurs de l'atelier.

Il avait tenté de remédier à son amour pour elle de toutes les manières possibles. Il dut se rappeler qu'elle s'était détournée de lui, qu'elle l'avait rejeté. Avec d'autres femmes, il avait essayé de remplir le vide immense qu'elle avait laissé en lui et que leurs corps, leurs voix et leurs beautés comblaient à la perfection.

Il était parti de chez lui, souvent pendant plusieurs mois d'affilée, juste pour s'astreindre à vivre sans elle. Il avait voyagé, s'était baladé dans des villes proches et des terres lointaines, étrangères et familières.

Il avait bâti sa fortune, solide et rassurante, en travaillant, à grand renfort de patience, de volonté et de savoir. Il s'était construit une belle maison, et avait veillé à ce que ses parents ne manquent de rien, même s'ils étaient partis s'installer à New York pour se rapprocher de la sœur de sa mère. Ou, se disait-il souvent, pour vivre à l'écart des commérages, de la magie et des envoûtements. Ça, il ne pouvait pas le leur reprocher.

On ne pouvait pas dire qu'il avait gâché sa vie ou ses talents – magiques ou autres. Mais rien de ce qu'il avait accompli n'avait érodé cet amour, même partiellement.

Il avait envisagé une potion, un sortilège, mais il savait que la magie en amour – que ce soit pour l'attirer ou le chasser – avait des conséquences qui dépassaient le seul intéressé.

Il n'allait pas utiliser son talent pour apaiser son cœur. Il ne le pouvait pas.

Était-ce pire ou mieux, se demandait-il souvent, de savoir qu'elle l'aimait en retour, qu'elle souffrait aussi ? Certains jours, ça le réconfortait. D'autres jours, ça fichait sa vie en l'air.

Mais dans l'immédiat, ils n'avaient pas le choix. Ils étaient contraints de se fréquenter, de travailler et de s'associer pour accomplir un objectif commun : détruire Cabhan une bonne fois pour toutes.

Alors il œuvrait avec elle, supportait leurs désaccords et appréciait leurs ententes, dans son adorable atelier, devant une succession de tasses de thé – agrémenté d'une goutte de whisky en fin de journée –, décortiquant des livres, rédigeant de nouveaux sortilèges insatisfaisants, pour ensuite reprendre leurs batailles précédentes pas à pas.

Ni l'un ni l'autre ne concevait rien de nouveau, ni ne trouvait de nouvelle réponse.

Elle était la magicienne la plus rusée qui fût – et sa déontologie était trop souvent la plus stricte qu'il connaissait. Elle était belle, par-dessus le marché. Pas seulement du fait de son visage et de sa silhouette, de sa splendide chevelure et de ses yeux gris chaleureux. Ce qu'elle était, son pouvoir et sa présence, la différenciait des autres, et son dévouement infaillible envers son art, son don – sa famille – renforçait sa beauté.

Il était condamné à l'aimer.

Il travailla donc avec elle puis paya ses bougies – plein tarif, remarqua-t-il avec amusement, car il était de notoriété publique que pour une

magicienne, Branna O’Dwyer avait le sens pratique – et rentra chez lui en roulant sous une pluie battante.

Il commença par aller voir Maggie, et se réjouit de l’évolution de son état de santé. Il donna à sa jument une demi-pomme, ainsi que du temps et de l’attention. Il rendit visite aux autres chevaux, et leur accorda de longues minutes, à eux aussi. Ce qu’il avait bâti ici l’emplissait de fierté, tout comme les écuries de location qu’il avait construites avec Boyle. Il était fier, également, de son école de fauconnerie voisine, que Connor dirigeait d’une main de maître.

Sans Cabhan, il aurait pu s’envoler dès le lendemain pour l’Inde ou l’Afrique, l’Amérique ou Istanbul, rassuré à l’idée que Boyle et Connor prendraient soin de ce qu’ils avaient bâti ensemble.

C’est exactement ce qu’il ferait lorsque Cabhan ne serait plus qu’un vieux souvenir. Poser le doigt au hasard sur la carte du monde, et partir. S’en aller de là, découvrir autre chose. N’importe où pourvu que ce soit ailleurs, pendant un moment, puisqu’ici il avait trop d’attaches.

Il offrit une friandise à Bugs, le petit chien de l’écurie, puis, sans réfléchir, le prit dans ses bras et l’emmena chez lui. Fin se dit qu’ils apprécieraient tous deux d’avoir de la compagnie.

Il aimait autant la solitude que Branna – ou presque. Mais les nuits étaient atrocement longues en décembre, et le froid et l’obscurité si implacables. Il ne pouvait plus faire un saut chez Boyle, au-dessus du garage, comme ça lui arrivait souvent autrefois. En outre, il était probable que Boyle et Iona dorment chez Branna, malgré ses protestations.

Ils veilleraient sur elle, puisque lui ne pouvait pas le faire.

Cela suffisait à réveiller sa colère et sa frustration mal étouffées.

Une fois chez lui, il posa le chien, passa la main dans l’âtre pour allumer les flammes, et d’un autre geste, il illumina le sapin placé devant la grande fenêtre de devant.

Le chien se baladait dans la maison, heureux d'être au chaud. Fin sourit et se détendit un peu. Oui, avoir de la compagnie leur faisait du bien à tous les deux.

Il retourna dans la cuisine, dont il appréciait les surfaces brillantes, et se servit une bière.

Elle n'était venue chez lui qu'une fois, en présence de Connor, et cette idée lui faisait de la peine. Mais il la revoyait encore là. Il n'avait jamais eu de mal à l'imaginer chez lui. Sa fierté en prenait un coup lorsqu'il admettait qu'il avait construit sa demeure en pensant à elle, à partir des rêves qu'ils avaient tissés ensemble.

Il emmena quelques bougies dans la salle à manger, plaça les plus fines dans des bougeoirs argentés, disposa des pots miroitants. Il constata que ces bougies réfléchissaient bien la lumière. mais elle n'en apprécierait jamais le résultat chez lui.

Il soupesa l'idée de faire la cuisine, mais se ravisa puisqu'il détestait cuisiner. Il mangerait sur le pouce plus tard étant donné qu'avec ce déluge il rechignait à aller dîner au pub.

Il pouvait descendre, tuer le temps en regardant une chaîne sportive sur son grand écran, ou en jouant à des jeux. Il pouvait prendre une autre bière, allongé devant la cheminée, avec un livre qui ne parlerait pas de magie ou de sortilèges.

— Je peux faire tout ce qui me chante, dit-il à Bugs, et c'est entièrement ma faute si rien ne me fait envie. C'est peut-être dû à la pluie et à la nuit. Ce qui me ferait plaisir, c'est une plage dans un pays chaud, un soleil de plomb et une femme facile. Mais rien de tout cela n'est vrai, n'est-ce pas ?

Il s'accroupit pour frotter le ventre du chien, qui resta paralysé de joie.

— Si seulement nous avions tous le bonheur aussi facile qu'un petit chien errant. Bon, ça suffit. Je me fatigue tout seul. Nous allons monter nous mettre au boulot, puisque plus tôt ça sera fait, plus vite je saurai si la plage ensoleillée est vraiment la solution.

Le chien, aussi servile qu'un esclave, le suivit dans le grand escalier. À l'étage, Fin envisagea de prendre une douche chaude, et peut-être de profiter d'une séance de hammam, mais il bifurqua directement vers son bureau. Il alluma un feu d'un geste, et tandis que les flammes d'un vert de tourmaline s'élevaient, le chien partit en exploration.

Fin avait conçu cette pièce dans ses moindres détails, avec l'aide de Connor : les plans de travail en granite noir, les placards en ébène, les parquets à larges lattes de bois de cyprès que l'on retrouvait dans toute la maison. De grandes fenêtres arquées, dont celle du centre avec son vitrail. Son dessin représentait une femme portant tunique blanche resserrée par une ceinture sertie de pierreries. Elle tenait une baguette magique dans une main, une boule de feu dans l'autre tandis que ses cheveux noirs étaient soulevés par un vent imaginaire.

C'était Branna, évidemment, avec la pleine lune derrière elle, et entourée par les grands bois. La Ténébreuse posait sur lui ses yeux qui, même en verre, étaient emplis de force et de lumière.

Il avait un bureau ancien massif – agrémenté d'un ordinateur dernier cri, car les magiciens ne craignent pas la technologie. Dans un petit placard aux lourdes portes sculptées, il rangeait sa collection d'armes ramenées de tous les pays qu'il avait visités. Des épées, une machette, des masses, des fleurets, des shurikens. Dans d'autres placards, on trouvait des chaudrons, des bols, des bougies, des baguettes magiques, des livres, des cloches, des athamés, et tout un tas de potions et d'ingrédients.

Cette pièce plairait à Branna, songea-t-il, car dans sa vie professionnelle comme dans son quotidien, il était presque autant à cheval sur l'ordre qu'elle.

Bugs leva les yeux vers lui, remuant la queue pour exprimer son espoir. Lisant dans ses pensées, Fin sourit.

— Vas-y, fais comme chez toi.

Sans cacher sa joie, l'animal courut puis bondit sur un canapé en demi-lune, en fit le tour, et s'installa dans un soupir de pur bonheur.

Fin travailla jusque tard dans la nuit, traitant quelques problèmes pratiques tels que des charmes – toute protection devait être renouvelée régulièrement –, des toniques et des potions. Quelque chose de spécifique pour Maggie. Il nettoya des cristaux – son idée du ménage – puisque c'était également nécessaire.

Il aurait complètement oublié de dîner s'il n'avait pas remarqué la faim du chien. Il redescendit, Bugs sur les talons, prépara un sandwich sommaire, ajouta des chips et des tranches de pomme. Comme il n'avait pas pensé à acheter des croquettes, il partagea son repas avec son compagnon, jouant à lui lancer des morceaux de sandwich que l'animal s'amusait à rattraper au vol, avec la même facilité que lorsqu'il chassait les insectes. C'était de là qu'il tenait son nom.

Il fit sortir Bugs tout en restant lié à lui par l'esprit afin de savoir si le petit chien retournait aux écuries après avoir satisfait ses besoins.

Mais il revint rapidement se planter devant la porte de la cuisine et, assis, attendit que Fin le fasse rentrer.

— Bon d'accord, on dirait que tu vas passer la nuit ici. Si c'est ça, un rinçage te ferait encore plus de bien à toi qu'à moi. Tu sens les écuries, mon petit ami. Je vais m'occuper de toi.

Sous la douche, Bugs tentait de s'échapper mais Fin se dépêcha. Tout en riant, il prit le chien avec lui.

— C'est juste de l'eau. On va quand même ajouter un peu de savon sur toi.

Grelottant, Bugs lapait les multiples jets d'eau, et se tortilla contre le torse nu de Fin quand il versa du gel sur lui.

— Voilà. Tu vois, ce n'était pas si terrible que ça, dit-il en le caressant pour l'apaiser et le nettoyer par la même occasion. Pas mal du tout.

Il fit un geste vers le plafond. La lumière jaillit, dans des tons apaisants, et une musique douce comme une berceuse leur parvint aux oreilles. Il posa le chien, s'accorda un moment de plaisir sous les jets chauds tandis que le chien léchait les carreaux humides.

Fin l'avait lavé rapidement, mais il tarda à le sécher, si bien qu'il s'ébroua et projeta des gouttes dans toute la pièce.

Son rire résonna quand Bugs lui décocha un regard satisfait.

Après avoir nettoyé la salle de bains, il passa dans la chambre, jeta par terre l'un des gros coussins du canapé installé dans son coin salon. Mais le chien, tout à fait à son aise désormais, sauta sur le grand lit surélevé et s'allongea comme un potentat dans son royaume.

— Au moins, tu es propre, lui lança son maître.

Il grimpa lui aussi sur le lit, et préféra un livre à la télé pour s'endormir.

Quand Fin éteignit la lumière, Bugs ronflait doucement.

Les bruits du chien réconfortaient Fin qui se trouva plutôt minable d'atténuer sa solitude de cette manière.

Dans le noir, alors que le feu se réduisait à des braises rougeoyantes, il pensa à Branna.

Elle se tourna vers lui, ses cheveux retombant tel un rideau noir, comme un tissu de soie posé sur ses épaules nues. Dans le feu ranimé, les flammes dorées vacillèrent, créant un reflet argenté dans les pépites dorées qui dansaient dans ses iris.

Elle était souriante.

— Tu te languis de moi.

— Jour et nuit.

— C'est ici que tu me désires, dans ton grand lit, dans ta belle maison.

— Je te désire partout. Tu me tortures, Branna.

— Est-ce bien vrai ? (Elle rit, mais sans cruauté. C'était aussi chaud qu'un baiser.) Ce n'est pas moi, Finbar, pas moi seule. Nous nous torturons l'un l'autre. (Son doigt descendit le long de son torse.) Tu es plus fort

qu’avant. Plus fort que moi. Te demandes-tu si nous serions plus forts ensemble ?

— Comment pourrais-je réfléchir, comment pourrais-je m’interroger alors que tu m’obsèdes ? Il prit sa chevelure dans ses mains, l’attira vers lui. Et par tous les dieux, la savourer après si longtemps, presque une vie entière, lui donnait l’impression de renaître.

Il roula sur le côté, la pressa sous lui, s’enfonçant plus profondément dans cet émerveillement. Ses seins, plus pleins, plus doux, plus magnifiques que dans ses souvenirs, et son cœur battant la chamade sous ses mains quand elle s’arc-bouta sous lui.

Une tempête de sensations – sa peau aussi soyeuse que ses cheveux et chaude, si chaude qu’elle dissipait tout le froid. Sa forme, ses merveilleuses courbes, son nom qu’elle prononçait dans un souffle, sa manière de bouger sous lui, chassant toute sa solitude.

Il vivait pour elle ; son propre cœur s’emballa quand elle passa les mains dans ses cheveux comme autrefois, et quand elle les fit descendre dans son dos. Agrippée à ses hanches, cambrée. Offerte.

Il plongea. La lumière jaillit, blanche, dorée, projetant des étincelles comme un feu – un monde entièrement embrasé. Le vent fouettait le feu sans trêve pour le faire rugir. Le temps d’un instant, d’une respiration, le plaisir le submergea.

Ensuite vint la foudre. Ensuite vint l’obscurité.

Il se tenait dans la tempête avec elle, sa main dans la sienne.

— Je ne connais pas cet endroit, dit-elle.

— Moi non plus. Mais…

Quelque chose, quelque chose qu’il connaissait, un coin reculé. Trop reculé pour qu’il puisse y accéder. Des bois denses, des vents tourbillonnants, et le bouillonnement d’une rivière non loin.

— Pourquoi sommes-nous ici ?

— Il y a quelque chose tout près, dit-il pour toute réponse.

Elle leva la main, la paume tournée vers le ciel, une boule de feu en son centre.

— Nous avons besoin de lumière. Sauras-tu trouver le chemin ?

— C’est tout proche de nous. Tu devrais repartir. C’est le malin qui est proche.

— Je refuse de repartir. (Elle toucha son amulette et ferma les yeux.) Je le sens.

Lorsqu’elle fit un pas, il serra plus fort sa main. Il trouverait le moyen de la protéger, si besoin était. Mais il était impératif qu’ils poursuivent.

Des arbres épais, des ombres impénétrables qui semblaient étinceler dans l’obscurité. Pas de lune, pas d’étoiles, juste le vent qui transperçait la nuit de ses hurlements.

Et dans la nuit, quelque chose rugissait, d’un cri affamé.

Comme Fin avait besoin d’une arme, il puisa dans ses pouvoirs les plus enfouis pour faire apparaître une épée, qu’il enflamma.

— De la magie noire, murmura Branna qui semblait luire elle aussi, comme si son pouvoir l’illuminait de l’intérieur. Ce paysage. Ce n’est pas chez nous.

— Pas chez nous, mais pas très loin. Pas maintenant, mais il y a longtemps.

— Oui, jadis. Sa tanière ? Est-ce possible ? Le sais-tu ?

— Ce n’est pas la même. C’est… autre chose.

Elle hocha la tête comme s’il ne faisait que confirmer ses impressions.

— Nous devrions appeler les autres. Nous devrions former le cercle entier. Si c’est le bon endroit.

— Là.

Il la vit, dans l’obscurité. L’ouverture de la grotte nichée dans le flanc de la colline.

Hors de question de l’emmener à l’intérieur, se dit Fin. Jamais il ne l’entraînerait dans le royaume de la mort, ou pire encore.

Au moment où il se faisait cette réflexion, un vieil homme apparut. Il portait une robe grossière, des bottines en peau usées. Ses cheveux et sa barbe n'étaient qu'un long nœud gris. Ses yeux étincelaient de folie et de pouvoir magique.

— Vous arrivez trop tôt. Vous arrivez trop tard, clama-t-il en levant la main. (Du sang goutta de sa paume, souillant son modeste habit.) C'est fini. Aussi fini que moi. Vous arrivez trop tôt pour le voir, trop tard pour l'arrêter.

— Qu'est-ce qui est fini ? demanda Fin. Qui êtes-vous ?

— Je suis le sacrifice. Je suis le créateur de l'obscurité. J'ai été trahi.

— Je vais vous aider.

Mais au moment où Branna s'élança vers lui, le pouvoir rugit dans la grotte. Son souffle la projeta en arrière, et Fin avec elle, faisant tomber le vieil homme à terre, dans une mare de sang qui virait au noir sur le sol.

— Ténébreuse en devenir, dit-il, que le rejeton de Cabhan vienne. Il n'y a pas d'aide possible. Il a englouti l'obscurité. Nous sommes tous damnés.

Fin se releva, tentant de repousser Branna en arrière.

— Il est à l'intérieur. Il est là-dedans. Je le sens.

Mais alors qu'il s'apprêtait à bondir vers la grotte, elle l'en empêcha.

— Pas seul. Rien ne t'oblige à y aller seul.

Il se retourna soudainement vers elle, comme pris de rage.

— Il est à moi ; je suis à lui. Ton sang en a décidé ainsi. C'est ta malédiction que je porte, et je me vengerai.

— Pas par vengeance. (Elle s'enveloppa autour de lui.) Tu serais damné si tu agissais ainsi. Pas par vengeance. Pas seul.

Pourtant, il se réveilla seul, en nage, la marque à son bras brûlant comme une empreinte fraîche.

Il sentait toujours son parfum dans les draps, sur sa peau. Dans l'air.

Le chien tremblait en geignant contre lui.

— Tout va bien à présent, dit-il en la caressant d’un geste distrait. C’est fini pour l’instant.

Il se doucha pour se débarrasser de la sueur qui recouvrait sa peau, prit un pantalon et un vieux pull qu’il enfila tout en descendant l’escalier. Il fit sortir le chien, et remarqua à peine que la pluie avait cédé la place à un pâle soleil hivernal.

Puisqu’il avait besoin de réfléchir, d’avoir les idées claires, il prépara du café. Il jura en entendant frapper à la porte.

Craignant qu’il ne s’agisse de Maggie, il se hâta d’aller ouvrir en tentant de se rassurer sur l’état de la jument.

Mais c’est Branna qu’il découvrit sur son seuil.

Elle franchit l’entrée, le repoussant à deux mains.

— Tu n’avais pas le droit ! Espèce de salaud, tu n’avais aucun droit de m’attirer dans ton rêve. Il la prit par les poignets pour parer à une autre rebuffade. Et une fois de plus, il remarqua sa lumière, bien qu’elle débordât de rage.

— Je n’ai pas… pas fait exprès. Pour ce que j’en sais, c’est peut-être toi qui m’as attiré dans le tien.

— Moi ? Et puis quoi encore ? Tu m’as fait venir dans ton lit.

— Tu étais plutôt consentante.

Comme il lui tenait les mains, elle ne pouvait pas le gifler, mais elle se libéra à la force de son pouvoir et le frappa si fort qu’il recula de deux mètres. Sa joue piquait horriblement.

— Arrête ça. Tu ferais bien de te calmer, Branna. Tu es chez moi. J’ignore lequel de nous deux a attiré l’autre, ou si c’est autre chose qui nous a réunis. Et je ne suis pas fichu d’y réfléchir avant d’avoir bu mon café.

Sans attendre de réponse, il lui tourna le dos et partit vers la cuisine.

Elle le suivit d’un pas précipité.

— Eh bien, moi non plus, je n’ai pas eu mon café. Je veux que tu me regardes.

— Moi, c’est mon putain de café que je veux.

— Regarde-moi, Finbar, bordel. Regarde-moi et réponds à cette question : m’as-tu fait venir dans ton rêve, dans ton lit ?

Il se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Non… Je ne sais pas, voilà tout, mais si c’est moi, je l’ai fait en dormant et inconsciemment. Merde, Branna, je ne t’envoûterai jamais. Malgré tout ce que tu penses de moi, tu ne peux pas imaginer ça. Je ne me servirais jamais de toi de cette façon.

Elle prit une inspiration, puis réfléchit un bref instant.

— Dans le fond, je le sais bien. Je m’excuse. Je te crois, maintenant que je suis plus calme. Je suis désolée, sincèrement. J’étais… bouleversée.

— Pas étonnant. Moi aussi, je me sens tout chose.

— Je ne dirais pas non à une tasse de café, si tu veux bien.

— D’accord.

Il se dirigea vers la cafetière – un modèle qu’elle rêvait de s’offrir, qui faisait toutes les sortes de cafés, de thés et de chocolats chauds les plus originales.

— Tu veux bien t’asseoir ?

Du menton, il indiqua une petite véranda où elle imaginait qu’il prenait son café le matin.

Elle se glissa sur un banc recouvert d’un épais rembourrage orangé, examina le saladier en bois tourné – aussi lisse que du verre – rempli de pommes rouge vif.

Ils étaient adultes, se rappela-t-elle, et ils ne pouvaient pas fuir devant la discussion qui s’imposait à propos de leurs aventures dans ce grand lit.

— Je ne peux pas te reprocher à toi, ni à aucun homme, ce que ton esprit invente pendant ton sommeil, lança-t-elle.

Il posa son café, servi dans une tasse blanche démesurée, sur la table, devant elle.

— Je ne peux reprocher ni à toi ni à aucune femme ce qu'invente l'esprit. C'est vrai que ça aurait pu aussi bien être toi que moi.

Elle n'y avait pas pensé et, perplexe, elle se trouva réduite au silence. Elle prit le temps de réfléchir, but une gorgée de café et le trouva tout à fait à son goût.

— C'est de bonne guerre. Très bien. Si je m'étais donné le temps d'y réfléchir avant de venir, j'aurais eu l'idée que ça peut aussi bien être le fait d'un tout autre pouvoir.

— Un autre ?

— Comment savoir ? (Tandis que la frustration l'emportait sur la colère, elle leva les bras au ciel.) Tout ce que nous savons, c'est que je suis venue ou que j'ai été amenée dans ton lit, et dans cet état onirique, nous nous sommes comportés comme n'importe quelle personne saine d'esprit l'aurait fait à notre place.

— Ta peau est douce comme un pétale de rose.

— Pas étonnant, dit-elle avec légèreté. J'utilise des produits de ma fabrication, et ils sont très efficaces.

— Pendant ce rêve, Branna, c'était comme cette fois-là entre nous, sinon plus fort.

— Pendant ce rêve, nous étions tous deux envoûtés. Et que s'est-il passé, Fin, quand nous nous sommes unis ? À cet instant précis ? La foudre, la tempête, la lumière dominée par la nuit, et nous étions projetés dans un autre lieu et une autre époque. Ce n'est pas suffisamment clair, le prix à payer pour ces moments ?

— Pas pour moi. Ce n'est pas clair du tout. Qu'avons-nous appris, Branna ? Retournes-y.

Elle croisa les mains sur la table et, volontairement, fermement, refoula toute émotion.

— Très bien. Dans l'obscurité, la forêt dense, pas de lune ni d'étoiles, un grand vent sifflant dans les branches.

— Une rivière. L’eau qui coule quelque part derrière nous.

Elle ferma les yeux et se projeta dans ce lieu.

— Oui. C’est ça, oui. La rivière derrière, le pouvoir devant. Malgré son animosité, nous avons quand même avancé.

— La grotte. La tanière de Cabhan, je le sais.

— Nous ne l’avons même pas aperçu.

— Je le sentais mais… il n’était pas comme maintenant. Autre chose. (Il secoua la tête.) C’est confus. J’ignore où nous étions, mais c’était familier, en quelque sorte. Comme si j’aurais dû connaître cet endroit. Ensuite, le vieil homme est apparu.

— Je ne le connaissais pas.

— Moi non plus, mais là encore, j’ai l’impression que j’aurais dû. « Nous sommes venus trop tôt pour voir », a-t-il dit, « et trop tard pour l’arrêter. » Des énigmes. Rien que des maudites devinettes.

— Un décalage temporel, je pense. Nous n’étions pas dans le présent, mais pas non plus dans un temps où nous aurions eu accès à plus de connaissances. Il s’est désigné comme étant le sacrifice.

— Et le créateur de l’obscurité. Il n’arrêtait pas de saigner. Fou et mourant, mais il ne manquait pas de pouvoir. Affaibli, mais bien là.

— Le sacrifice de Cabhan ? se demanda Branna avant de poursuivre. Le créateur de Cabhan ? demanda-t-elle, tandis qu’elle entrevoyait la même idée dans les yeux de Fin. Est-ce possible ?

— Eh bien, il a été mis au monde par quelqu’un. Ah oui, il m’a appelé « le rejeton de Cabhan », et toi « la Ténébreuse en devenir ». Il nous connaissait, Branna, bien que nous ne soyons pas encore nés dans son temps. Il nous connaissait.

— Il n’a pas fait de Cabhan ce qu’il est. (Elle secoua la tête, et se reconnecta avec ses émotions de la nuit.) Il n’y avait pas suffisamment de pouvoir en lui pour ça. Mais…

— Dans la grotte, il y avait autre chose. (Apaisé, Fin ouvrit le poing qu'il serrait sur la table et déplia les doigts.) Le vieillard aurait conjuré quelque chose qui l'a dépassé, insufflé le mal en lui, et lui aurait donné une source ?

— Le sang de Cabhan – son créateur. Et le sang du créateur qui coulait. Sa vie se répandait sur le sol. Un sacrifice ? Mon Dieu, Fin, Cabhan aurait tué son propre père, et sacrifié son géniteur pour s'approprier les ténèbres ?

— Le sang est nécessaire, murmura Fin. Il faut toujours du sang. Le mal l'exige ; même la clarté en a besoin. Trop tôt pour voir. Si nous étions restés, l'aurions-nous trouvé au moment où il a hérité de son pouvoir ? Quand il est apparu mais qu'il n'était pas encore complètement formé ?

— C'était déjà arrivé, puisque le vieillard était mourant. Il a explosé, n'est-ce pas, nous propulsant de force dans le temps, rompant le sortilège. Et ce froid, tu te souviens, tu l'as senti ? L'atmosphère a même été glaciale soudainement pendant un moment, avant que ça s'arrête et que je me réveille dans mon lit.

Agité, Fin se leva et fit les cent pas.

— Impossible que Cabhan ait exigé notre présence. Il n'a pas pu vouloir nous attirer près de sa tanière, ni que l'on apprenne quelque information sur ses origines.

— Si toutefois nous sommes dans le vrai.

— Ce n'est pas lui qui nous a transportés là, Branna. Pourquoi aurait-il fait ça ? Plus nous en savons, mieux nous sommes armés contre lui. Tu as évoqué un autre pouvoir. Et j'ai dit que d'autres forces nous avaient envoyés là-bas. Ces pouvoirs peuvent aussi bien être en nous qu'extérieurs à nous.

— Pourquoi juste nous deux ? Pourquoi pas tous les six ?

— « La Ténébreuse en devenir », « le rejeton de Cabhan » ? (Il haussa les épaules.) Tu sais très bien que la magie ne s'explique pas toujours par la logique. Nous devons y retourner, en apprendre plus.

— Ça ne me dit rien de coucher avec toi juste pour voyager dans le temps jusqu'à la grotte de Cabhan.

— Pourtant, tu donnerais ta vie pour ça. (Comme elle s'apprêtait à répondre, il l'arrêta d'un geste.) Le sexe en tant qu'instrument magique ne m'intéresse pas, même avec toi. S'il doit y avoir un autre voyage, j'aime autant en avoir le contrôle absolu. J'ai besoin d'y réfléchir.

— J'aimerais que tu m'en fasses le serment.

— Quoi ?

Distrait, il la regarda par-dessus son épaule et la vit se lever de table, ses longs cheveux lâchés, vaguement décoiffés. Il ne sut trop comment, son regard devint calme et féroce à la fois.

— Ton serment, Finbar. N'y retourne pas seul. Jure que tu ne poursuivras pas cette piste sans moi, ni sans ton cercle. Tu n'es pas seul et tu n'agiras pas seul. Donne-moi ta parole, tout de suite.

— Tu me trouves donc tellement imprudent, tellement acharné à fomenter ma propre destruction ?

— Je te vois comme je t'ai vu à Samhain, quand tu étais prêt à quitter ton cercle pour traquer Cabhan seul en dépit de tous les dangers, même au risque de ne jamais revenir chez toi, dans ton époque. Tu as donc si peu d'estime pour nous, Fin ? Si peu que tu étais prêt à te séparer de nous et à nous abandonner ?

— Je ne pense que du bien de toi et des autres, mais Cabhan est de mon sang, pas du vôtre. (Ses mots avaient un goût amer, mais c'était la vérité.) Mais je n'agirai pas seul. Je ne le ferai pas parce qu'au moindre faux pas je vous mettrai en danger, toi, les autres, et tout le reste.

— Jure-le en me donnant la main. (Elle tendit la sienne.) Ta main pour sceller notre pacte.

Il lui prit la sienne. Des rais de lumière filtrèrent entre leurs doigts, crépitant et craquant comme des brindilles jetées dans le feu.

— Bien. Très bien, dit-il calmement. Ça faisait un moment que ça n'était pas arrivé.

Elle sentit la chaleur se répandre en elle – lui apportant à la fois réconfort et tourment. S'accroîtrait-elle si elle se rapprochait de lui, si elle le touchait ?

Elle sépara leurs mains, et recula.

— Je dois en parler aux autres avant qu'ils ne se dispersent pour la journée. Tu es le bienvenu, si tu souhaites m'accompagner.

— Je te laisse t'en occuper. J'ai des choses à faire, prétexta-t-il, alors qu'en réalité il avait besoin de prendre ses distances.

Il la suivit dans l'entrée.

— Très bien. Je vais travailler avec Iona aujourd'hui. Nous verrons ce que nous pouvons faire. Ça serait peut-être mieux qu'on se réunisse, nous tous, mais pas ce soir. Il me faut un peu de temps pour y voir plus clair. Demain soir, si ça te convient ?

— Tu vas cuisiner.

— C'est l'histoire de ma vie.

Malgré son envie de caresser sa chevelure, de toucher ses cheveux comme dans son rêve, il n'en fit rien.

— J'apporterai du vin.

— Ça, c'est l'histoire de ta vie.

Lorsqu'il ouvrit la porte, elle sortit sur le perron puis se retourna, et s'attarda un instant, entourée par les brumes matinales.

— Tu as construit un bon foyer, Fin. C'est juste une belle demeure pour certains mais elle dégage de bonnes ondes.

— Tu n'as vu que la cuisine.

— N'est-ce pas le cœur d'une maison ? Si tu pouvais venir vers quinze heures demain, nous pourrions travailler avant que les autres arrivent pour le dîner.

— Je vais m'arranger, je serai là.

Il la regarda marcher vers sa voiture. Surpris, il la vit s’arrêter et se retourner avec un petit sourire coquin.

— J’oubliais : la douceur de ta peau est assez proche du pétale de rose, en plus viril, évidemment.

Quand il rit, son ventre crispé se détendit un peu. Même si elle s’éloignait de lui.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 5

Après que Branna leur avait tout raconté et demandé au cercle de réfléchir à la signification de leur rêve, elle termina par une requête particulière.

— Ce serait bien que les hommes nous laissent ce soir, si ça ne vous ennuie pas. J'aimerais passer une soirée entre femmes, avec du vin et des échantillons de peinture et tutti quanti. Vous pourriez me faire la gentillesse, Connor et Boyle d'aller envahir la maison de Fin pour la nuit ? Faites comme tous les hommes qui passent une soirée sans femmes. Et épargnez-moi les détails.

Devant l'hésitation de Connor, elle pointa un doigt sur son ventre.

— Et ne va pas t'imaginer que nous avons besoin de la protection des hommes, toutes les trois. Nous sommes deux magiciennes au même titre que toi, et la troisième n'aurait pas de problème à te mettre K-O si tu l'agaçais.

— Je fais de mon mieux pour ne jamais l'énerver. Mais c'est d'accord. Qu'en dis-tu, Boyle, on pourrait emmener Fin au pub, et finir la soirée chez lui ?

— Je suis partant. J’imagine qu’il a envie de compagnie, dit-il en jetant un œil à Branna.

— Qu’il soit d’accord ou non, il en a besoin. Je serai dans l’atelier toute la journée. Iona, quand tu seras libre, je te chargerai d’une tâche.

— Je serai là à dix-huit heures au plus tard, lui dit Meara qui attendit que Branna fût sortie pour poursuivre. C’est dur pour eux deux. Je me demande comment ils le vivent. Mais ce soir, essayons de leur changer un peu les idées.

— Ça, nous savons le faire. (Boyle massa l’épaule de Meara, et se tourna vers Iona.) C’est une bonne chose que tu restes avec elle aujourd’hui.

Elle aurait aimé être utile, trouver les mots justes – ou ceux qu’il fallait éviter de prononcer. Quand Iona la rejoignit à l’atelier, Branna était déjà devant le réchaud, avec une douzaine de récipients réfléchissants disposés sur le plan de travail.

— On m’en a commandé, j’aimerais les terminer tout de suite, et aussi fabriquer quelques lots de petites bouteilles – de crème pour les mains, de gommage et de savons. Range-les ensemble dans les boîtes rouges qu’ils ont envoyées en surnombre, et ferme-les avec le ruban à carreaux rouge et vert. Eileen pourra les vendre en promotion puisque le fournisseur ne m’a pas fait payer les produits en trop étant donné que c’était une erreur de leur part. Il y a une partie qui attendra le dernier moment, jusqu’à la cohue des achats de Noël. Ils devraient bien se vendre.

Répondant à son instinct, Iona traversa l’atelier et, sans un mot, enlaça sa cousine.

— Je vais très bien, Iona.

— Je sais, mais c’est parce que tu es forte. Je le vivrais moins bien à ta place. Sache que si tu veux te libérer, je suis là.

— Me libérer de quoi ?

Iona s’éloigna d’elle avec un petit rire.

— Je voulais dire fulminer, t’emporter, jurer comme un charretier. Si jamais ça te prend à un moment ou à un autre, je suis là. Je vais chercher les bouteilles et les boîtes. Je sais où elles sont.

— Je te remercie, pour tout. Tu pourrais aussi livrer les petits coffrets à la boutique quand ils seront terminés ? J’aimerais les mettre rapidement en vente.

— Avec plaisir. Mais c’est juste pour remplir le magasin, ou c’est pour que je te laisse tranquille ?

Branna se fit la réflexion que sa cousine avait une excellente intuition.

— Les deux, mais en ce qui te concerne, c’est seulement pour un petit moment. Je suis heureuse que tu sois là, mais j’aimerais être un tout petit peu seule. Et à ton retour, nous pourrons nous occuper de l’essentiel.

— Très bien. Combien en veux-tu ?

Iona disposa les boîtes et entreprit de les remplir.

— Six, merci.

— Si mon avis t’intéresse, je trouve que tu as raison.

— Au sujet des coffrets ?

— Non, sur ce qui s’est passé. Sur le fait que c’est un pouvoir extérieur qui vous a réunis avec Fin.

— Je ne suis pas certaine d’avoir raison, c’est juste une supposition.

— C’est mon avis. (Elle se passa la main sur la tête et leva les yeux.) J’espère ne pas remuer le couteau dans la plaie, mais peut-être que toi et Fin désirez être ensemble, peut-être que ce désir sème la pagaille de temps en temps, et peut-être qu’hier soir, pour une raison que j’ignore, vous vous êtes trouvés dans un de ces moments délicats.

— Ça fait beaucoup de « peut-être » pour une hypothèse crédible, cousine.

— Je contourne le point sensible, j’imagine. En fait, votre désir et le fait qu’il ébranle des choses sont indéniables. Je suis navrée, Branna, mais c’est

impossible de ne pas le voir ou de ne pas le sentir, surtout que nous nous réunissons de plus en plus souvent.

Tout en s'appliquant à rester active, Branna répondit calmement :

— Les gens désirent toutes sortes de choses qu'ils ne peuvent avoir.

Le point sensible, se rappela Iona, sans insister.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il est possible que vous étiez un peu vulnérables tous les deux hier soir, que vos défenses ou vos boucliers étaient abaissés. Et ça a ouvert une brèche, pour ainsi dire, à cet autre pouvoir. Pas à Cabhan, ça n'a aucun sens.

— Ça nous a fait du mal. Il vit pour nous blesser.

— Oui, mais… (Iona secoua la tête.) Il ne nous comprend pas. Il ne comprend pas l'amour, ni la loyauté, ni le sens du sacrifice. Le désir, ça, oui. Je ne doute pas qu'il comprenne que toi et Fin en pincez l'un pour l'autre, mais il ne comprendra jamais tout ce que cela représente. Sorcha le comprendrait.

Branna cessa son activité et fixa Iona.

— Sorcha.

— Ou ses filles. Réfléchis.

— Quand j'y pense, je me rappelle que Sorcha est celle qui a maudit tout ce qui vient de Cabhan, et donc Fin, par conséquent.

— C'est exact. Elle a eu tort, mais c'est vrai. Et bien sûr, si l'on songe qu'il a tué son mari, l'a arrachée à ses enfants, elle n'hésiterait pas à recommencer. Mais elle connaissait l'amour. Elle le comprenait, elle a donné son pouvoir et sa vie par amour. Tu ne crois pas qu'elle s'en servirait si elle le pouvait ? Ou que ses enfants le feraient aussi ?

— Donc elle, ou ses filles, auraient jeté le sort du sommeil ? Là où nous étions tous les deux, sans méfiance, pour que nous venions ensemble. (Elle se mit à arpenter la pièce comme pour mieux réfléchir.) Et quand nous étions ensemble, ils ont utilisé ce pouvoir pour nous ramener dans le passé. Mais à la fois trop tôt et trop tard.

— Bon, réfléchis. En arrivant plus tôt, ce qui se trouvait dans la grotte aurait pu te forcer à entrer, et tu n'aurais pas pu combattre. Et plus tard, tu n'aurais pas parlé avec le vieillard, qui est potentiellement, et je partage cet avis, le père de Cabhan.

Iona prit le ruban et les bouteilles tandis que Branna se remettait à l'ouvrage en silence.

— Je crois que tu as vu ce que tu devais voir, c'est là où je veux en venir. Je pense que nous devons trouver le moyen d'en voir plus – c'est notre mission. Ils ne peuvent pas nous en charger, nous autres, pas vrai ? Et je crois, point sensible, que ça ne peut être que toi et Fin parce que vous avez l'un comme l'autre besoin de clarifier vos sentiments – pas de les dissimuler, de les enterrer ou de les ignorer.

— En ce qui me concerne, je suis résignée.

— Oh, Branna.

— Je peux l'aimer et me résoudre à vivre sans lui. Mais maintenant, je m'aperçois que c'était trop confus dans mon esprit. Cette vague impression que je n'arrivais pas vraiment à définir. Tu as mis le doigt sur des points essentiels, Iona. Nous avons vu ce que nous devions voir, et nous allons partir de là.

Elle la regarda par-dessus son épaule et sourit avant de verser de la cire parfumée dans un moule.

— Tu as beaucoup appris depuis le jour où tu es venue frapper à ma porte, sous la pluie, dans ton manteau rose. Tu étais tellement nerveuse, tu n'arrêtais pas de jacasser.

— Si seulement j'apprenais à cuisiner aussi facilement.

— Tu sais, il y a des choses qui nous échappent.

Branna termina les bougies, puis elles préparèrent ensemble les six coffrets-cadeaux. Quand sa cousine partit pour Cong, elle profita de cet instant de solitude pour siroter une tisane devant la cheminée, la tête de Kathel posée sur ses genoux.

Elle observa les flammes, laissa ses pensées suivre leur chemin. Puis, dans un soupir, elle posa sa tasse à l'écart.

— Bon, allez, dit-elle en levant les mains devant le foyer. Éclaircis-toi et montre-moi, à travers la fumée et dans le feu, emmène-moi là où la lumière le désire.

Des images dans les flammes, des voix sorties de la fumée. Branna se laissa dériver vers elles, les laissa l'attirer, s'abandonnant à l'appel qu'elle avait senti dans son sang, dans ses os.

Quand elles se furent dissipées, elle se tenait dans une pièce où un autre feu mijotait, où les flammes des bougies vacillaient. Sa cousine Brannaugh était assise dans une chaise, et fredonnait une chanson à un bébé qu'elle allaitait. Lorsqu'elle leva les yeux, son visage s'éclaira.

— Mère ? dit-elle.

Branna sortit de l'obscurité.

— Non. Non, je suis désolée.

— J'espérais qu'elle viendrait. Je l'ai vue quand mon fils est venu au monde, elle veillait. J'ai senti sa présence bienfaisante. Mais rien de plus, elle a disparu. J'espérais qu'elle reviendrait.

— J'ai demandé à la lumière de m'emmener là où ses désirs me porteraient. Elle m'a conduite ici.

Branna se rapprocha, regarda le bébé, sa couronne de cheveux noirs, ses joues rebondies, ses yeux d'un noir intense tandis qu'il tétait avec sérieux le sein de sa mère.

— Il est beau. Ton fils.

— Ruarc. Il est né si rapidement, et la lumière est devenue si vive à sa naissance. J'y ai vu ma mère, même si c'est Teagan qui a accompagné sa venue au monde. Je pensais ne plus jamais te revoir, ou pas si vite.

— Combien de temps pour toi ?

— Six jours. Nous logeons à Ashford, nous sommes bien accueillis. Je ne me suis pas encore rendue à la chaumière, mais Teagan et Eamon y sont

tous deux allés. Et l’un et l’autre ont vu Cabhan.

— Toi, tu ne l’as pas vu.

— Je l’entends. (Elle tourna la tête vers la fenêtre tout en berçant le bébé.) Il m’appelle, comme si j’allais lui répondre. Autrefois, il appelait ma mère et à présent, c’est moi. Et toi ?

— C’est arrivé, et il m’appellera encore, j’imagine, mais ça ne lui apportera rien. Aurais-tu connaissance de l’existence d’une grotte, derrière la rivière ?

— Il y a des grottes dans les collines, sous l’eau.

— Une grotte chargée de pouvoir. De mal.

— Nous n’avions pas le droit de franchir la rivière. Notre mère et notre père nous l’interdisaient l’un et l’autre. Ils n’ont jamais évoqué un tel endroit, mais ils ont parlé de quelques anciennes grottes, lors des fêtes populaires, et je les ai entendus parler de la grotte de Midor, et chaque fois ils faisaient le signe pour repousser le mal.

— Midor. (Un nom, enfin, se dit Branna. Un point de départ.) Connais-tu l’origine de Cabhan ? Je n’ai rien trouvé dans le livre de Sorcha.

— Elle n’en a jamais parlé. Nous étions enfants, cousine, et à la fin, le temps pressait. Cela t’aiderait-il de la connaître ?

— Je n’en suis pas certaine, mais la connaissance est toujours préférable à l’ignorance. J’y suis allée, en rêve. Avec Fin. Finbar Burke.

— Des Burke d’Ashford ? Non, non, dit-elle rapidement. C’est lui, celui de ton cercle qui est du même sang que Cabhan. C’est son sang qui l’a attiré en ce lieu, et peut-être toi aussi ?

— Je ne sais pas, et lui non plus. Il n’est pas Cabhan, il n’est pas comme lui.

Maintenant, la Brannaugh de Sorcha contemplait son propre feu.

— Est-ce ton cœur qui parle, cousine, ou ton esprit ?

— Les deux. Il a saigné à nos côtés. Tu l’as vu par toi-même, ou tu le verras la nuit de Samhain. Et tu jugeras par toi-même. Midor, répéta-t-elle.

La lumière m’a emmenée là-bas, et c’est peut-être uniquement pour cela. Je n’avais jamais entendu parler de la grotte de Midor. Je pense que l’entrée a dû être enterrée avec le temps, mais je sais manier la pelle et creuser.

Lorsqu’un rugissement se fit entendre au-dehors, elles regardèrent vers la fenêtre haute.

— Il chasse et épie. (Brannaugh serra son fils contre elle.) Depuis notre retour au village, une jeune fille a déjà disparu. Il repousse l’obscurité contre les vitres et fait tournoyer son brouillard. Méfie-toi de l’obscurité.

— Je fais attention, toujours.

— Prends ceci. (Décalant le bébé, elle tendit la main et révéla une pointe de cristal aussi pur que de l’eau.) Un cadeau pour toi, et une source de lumière.

— Je te remercie. Je la garderai sur moi. Porte-toi bien, cousine, et soyez heureux, toi et ton fils.

— Toi aussi. Samhain, murmura-t-elle alors que Branna se sentait disparaître. Je plongerai mes flèches dans le poison et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l’anéantir.

Mais tu n’y parviendras pas, se dit Branna une fois revenue devant sa cheminée, chez elle, le cristal dans sa main. Pas à Samhain.

Une autre fois, si les dieux le désiraient, mais pas à Samhain.

Elle se leva et rangea le cadeau dans sa poche. Préférant son ordinateur aux livres, elle lança des recherches sur la grotte de Midor sur Internet.

— Je n’ai absolument rien trouvé qui corresponde.

Branna s’assit, et planta sa fourchette dans la salade qu’elle avait préparée pour accompagner les penne au poulet et aux poivrons et la couronne de pain aux olives.

— Je doute que sur Google on trouve des informations sur la grotte d’un sorcier du XII$^{e}$ ou du XIII$^{e}$ siècle.

Meara étala du beurre sur son pain.

— On trouve tout et rien sur Google.

— C’est un nom irlandais, Midor ? s’interrogea Iona.

— Si c’est le cas, c’est la première fois que je l’entends. Mais il a pu venir de n’importe où, des profondeurs de l’enfer pour ce que nous en savons, et finir par mourir devant cette grotte.

— Et la mère ? (Iona montra le vin.) Midor avait besoin de quelqu’un pour engendrer Cabhan – si nous sommes sur la bonne voie. Où est la mère ? Qui est la mère ?

— Il n’y a rien, absolument rien du tout à ce sujet dans le livre de Sorcha, ni dans celui de mon arrière-grand-mère. Après tout, ce n’est peut-être pas important. (Branna appuya le menton sur son poing.) Foutaises. Ça l’est sûrement, au moins en partie, sinon pourquoi Fin et moi serions-nous allés dans cette maudite grotte.

— Nous trouverons la réponse. Ah, ces pâtes sont délicieuses, dit Meara. Nous finirons par tout éclaircir, Branna. C’est peut-être la foi absolue de Connor qui déteint sur moi mais je le crois sincèrement. Les affaires reprennent, tu vois ? Tu rencontres la Brannaugh de Sorcha, après que toi et Fin êtes allés vous balader la nuit après un petit coup d’enfer.

Iona se voûta puis redressa le dos quand elle constata sur le visage de Branna que Meara avait trouvé le bon angle d’attaque.

— Ce n’était pas un coup d’enfer, admit Branna. Il a porté l’éjaculation précoce à un niveau jamais atteint. Le destin est une garce qui fiche tout en l’air, voilà ce que j’en dis. C’était juste « Tiens, Branna, ça te rappelle un truc ? Alors voilà, les souvenirs, c’est tout ce que tu auras. Et maintenant tu retournes aux histoires de lignées, d’obscurité et de forfaits. »

— Tu en as marre.

Iona lui frotta le bras.

— Ce soir, oui, c’est certain. Personne ne m’a jamais touchée comme Fin, et ce soir je suis tellement lasse que je le dis à haute voix. Personne, pas mon corps et mon cœur et mon esprit en même temps. Et personne

d’autre n’y parviendra. Sachant cela, eh bien, il y a de quoi être fatiguée. Iona ouvrit la bouche mais Meara l’invita au silence d’un mouvement de tête.

— Je n’avais pas besoin qu’on me le rappelle. C’était cruel, mais la magie est parfois comme ça. « Tiens, un cadeau pour toi, et oh, mais, tu sais qui tu es, ce que tu possèdes, non ? » Hélas, on ne sait jamais d’avance le prix qu’on aura à payer.

— Lui aussi a payé, dit gentiment Meara.

— Je le sais, bien sûr. Mieux que personne. C’était plus facile quand je pouvais céder à la colère ou me sentir trahie. Mais notre mission ne peut pas être menée à bien dans la colère et la rancune. En renonçant à ces sentiments, tant de choses me sont revenues. C’est trop. Alors je ne peux pas m’empêcher de me demander comment je dois poursuivre notre mission avec toutes ces émotions qui me submergent. Je dois aussi y renoncer.

— L’amour est puissant, dit Iona au bout d’un moment. Je pense que même quand l’amour fait souffrir, il donne de la force.

— C’est possible. Non, c’est vrai, rectifia Branna. Mais comment s’en servir sans qu’il nous avale ? La limite est fragile, non ? Et en ce moment, je me sens alourdie et déséquilibrée et…

Elle ne termina pas sa phrase, posa une main sur celle d’Iona, l’autre sur celle de Meara.

— Prends garde à l’obscurité, murmura-t-elle en regardant par la fenêtre où de larges poches sombres perçaient l’épais brouillard.

— Non, reste tranquille, dit-elle quand Meara voulut se lever. Reste assise. Il ne peut pas entrer chez moi, malgré tout ce qu’il peut tenter. Et je suis là, dans ma cuisine, et je me comporte sottement. Je reste là à pleurnicher, et pendant ce temps il se glisse le long de mes murs et à mes fenêtres, en se régalant de me voir m’apitoyer sur mon propre sort. Bon, il s’est suffisamment nourri. Elle s’écarta de la table, ignorant Iona qui criait :

— Attends !

Se dirigeant d’un pas décidé vers la fenêtre, elle l’ouvrit en grand et lança une boule de feu, puis une seconde, puis deux d’un coup, tandis que la fureur de son pouvoir crépitait autour d’elle.

Un rugissement inhumain se fit entendre. Et le brouillard s’enflamma comme du petit bois avant de disparaître.

— Voilà qui est fait, déclara Branna en refermant sèchement la fenêtre.

— Putain. La vache. (Iona, une boule de feu dans la main, poussa un soupir tremblotant.) La vache, répéta-t-elle.

— Je doute qu’il ait apprécié. Et moi, je me sens mieux.

Après s’être époussetés les mains, Branna revint s’asseoir et reprit sa fourchette.

— Iona, tu devrais éteindre cette boule et terminer tes pâtes. (Elle goûta une première bouchée.) Elles sont délicieuses, et c’est moi qui le dis. Meara, si ça ne t’ennuie pas, tu veux bien envoyer un SMS à Connor ? Pour leur dire d’être sur leurs gardes, même si ça m’étonnerait que Cabhan leur cherche des noises ce soir.

— Je m’en occupe.

— Il a cru pouvoir porter un coup à des femmes, dit Branna tout en mangeant. Il n’arrêtera jamais de sous-estimer les femmes. Et il a cru pouvoir boire mes sentiments comme du petit-lait. Ils vont l’étrangler, j’espère. C’est la lumière qu’il ne peut pas supporter. (Claquant des doigts, elle renforça l’éclairage de la cuisine.) Et la joie, et nous allons aussi lui en montrer, car il y a peu de choses qui me mettent autant en joie que de choisir des couleurs et des finitions, et ce genre de choses.

Elle se resservit des pâtes.

— Alors, Iona, que penses-tu du travertin pour ta grande salle de bains ?

— Le travertin. (Iona expira) Hmmm.

— Nous avons aussi quelques détails à régler pour ton mariage, et nous avons à peine parlé du tien, Meara. La joie ne manque pas entre ces murs. (Elle reprit les mains de ses amies.) La douceur des femmes, à présent.

Alors reprenons du vin et parlons mariage, et servons-nous de la pierre et du verre pour bâtir des maisons.

Connor lut le SMS de Meara.

— Cabhan est venu chez Branna. Non, s'empressa-t-il de dire à ses amis qui réagirent vivement. Il est parti. Meara dit que Branna l'a repoussé, qu'il s'est enfui la queue en feu entre les jambes.

— Je verrai mieux dehors, à l'écart de la lumière et du bruit. Juste pour être sûr, dit Fin en se levant pour quitter la chaleur du pub.

— Nous devrions rentrer, dit Boyle.

— Meara dit que ce n'est pas la peine. Que Branna a besoin d'une soirée entre filles, et elle assure qu'elles sont à l'abri, bien au chaud. Elle ne prendrait pas cela à la légère, Boyle.

Il se concentra en faisant de son mieux pour ignorer les voix et les rires qui l'entouraient.

— Il n'est pas dans les parages.

Il chercha confirmation en regardant Fin qui revenait.

— Il est furieux, mais toujours affaibli, dit Fin. Il est loin de la maison maintenant, loin d'ici. J'aurais dû le sentir. Si nous avions été là…

— Que de l'obscurité et du brouillard, crut bon de préciser Connor. Il n'ira pas plus loin que ça pour l'instant. Mais nous sommes prêts à quitter le pub, j'ai l'impression. On va chez toi ?

— Nous pourrons facilement garder un œil sur elles depuis chez moi, que cela plaise ou non à Branna.

— Je suis de ton avis. C'est pour moi, dit Boyle en lançant des billets sur la table. Tu n'as pas encore dit à Connor ce que tu voulais lui dire.

— À quel sujet ? demanda Connor.

Fin enfila sa veste, et gagna du temps en chemin vers la sortie puisque la moitié des clients avaient quelque chose à dire à Connor. Il attire les gens

comme le miel attire les abeilles, se dit Fin, conscient qu'il perdrait à moitié la tête s'il possédait cette propriété.

Dehors, ils s'entassèrent dans la camionnette de Fin puisque, après une longue conversation, ils en étaient arrivés à la conclusion qu'il était préférable de ne prendre qu'un seul véhicule.

— C'est de l'école que je voulais discuter avec toi, commença Fin.

— Il n'y a pas de problèmes à ma connaissance. Tu veux discuter de mon idée de combiner la chasse au faucon et la balade à cheval ?

— Nous pouvons en parler aussi. J'ai fait rédiger un contrat de partenariat.

— De partenariat ? Boyle veut s'associer à toi ?

— J'ai assez à faire avec les écuries, merci bien, dit Boyle en essayant de déplier ses jambes dans l'espace réduit devant son siège.

— Alors avec qui veux-tu t'associer ? Dis-moi que ce n'est pas avec cet imbécile d'O'Lowrey de Sligo. Il connaît bien les rapaces, c'est certain, mais pour tout le reste, c'est un crétin.

— Pas avec O'Lowrey, avec un autre crétin. Tu vas devenir mon associé, imbécile.

— Moi ? Mais… je dirige déjà la fauconnerie, non ? Rien ne t'oblige à faire de moi ton associé.

— Ce n'est pas par obligation, ce contrat, c'est parce que c'est mérité et qu'il est temps de le faire. Je te l'aurais bien proposé plus tôt, mais tu semblais hésiter entre le métier du bâtiment et la fauconnerie. Je craignais que l'école ne te plaise pas, l'aspect administratif surtout, la gestion du personnel et tout le reste. Mais ça te plaît, sinon tu t'en serais tenu aux balades avec les rapaces et à l'entraînement. Finalement, tout semble te convenir, alors c'est réglé.

Connor garda le silence jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent devant la maison.

— Je n'ai pas besoin de ces papiers, Fin.

— C’est vrai, pas plus que moi. Pas plus qu’ils sont nécessaires entre Boyle et moi. Mais les avocats et le fisc, eux, en ont besoin. Alors nous allons les lire ensemble, les signer, et ce sera une affaire classée. Ça me rendrait service, Connor.

— Mon œil. Ce n’est pas un service que je te…

— Eh, tous les deux, laissez-moi descendre de ce fichu camion avant de vous chamailler. Je suis coincé au milieu.

Fin descendit du véhicule.

— Nous allons lui faire avaler deux autres pintes, et il signera les papiers. Demain, il aura même oublié leur existence.

— Je pourrais engloutir toute la bière de Mayo que je m’en souviendrais très bien.

Sentant de l’agacement dans la voix de Connor, Boyle secoua la tête et les laissa seuls. Fin posa les mains sur les épaules de Connor.

— *Mo dearthair*, tu ne crois pas que c’est pour des raisons juridiques ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu fais ça.

— Ah, merde alors, Connor. L’école est plus à toi qu’à moi, depuis le début. Elle n’existerait même pas sans toi, même si je l’avais voulu. Je suis un homme d’affaires, ou pas ?

— C’est ce qu’on raconte.

— Ça, ce sont les affaires. Mais c’est aussi pour les rapaces, et ils me sont aussi proches et chers qu’à toi.

Il leva le bras, sans gant. En quelques secondes, Merlin, son épervier, se posa sur son poignet, aussi léger qu’une plume.

— Tu prends soin de lui quand je pars en voyage.

— Bien sûr.

Fin inclina la tête de sorte que le rapace puisse se frotter contre lui.

— C’est une partie de moi, de la même manière que Roibeard est une partie de toi. J’ai confiance en toi pour veiller sur lui, et en Meara. Quand tout sera fini avec Cabhan, je partirai d’ici, au moins pour un temps.

— Fin…

— Il faut que je m’en aille, pour mon bien. J’ai besoin de partir et pour l’instant, je ne suis pas en mesure de dire si je reviendrai. J’ai besoin que tu me rendes ce service, Connor.

Ennuyé, celui-ci donna un coup dans le torse de Fin.

— Quand tout sera terminé, tu resteras ici. Et Branna sera avec toi, comme autrefois.

— La marque ne disparaîtra pas une fois Cabhan anéanti. (Fin releva le bras pour que Merlin s’envole.) Elle ne peut pas être avec moi, pas vraiment, tant que j’aurai cette empreinte. Tant que je ne m’en débarrasserai pas, je ne peux pas lui demander ça. Et je n’arrive pas à vivre, Connor, je te le jure, en la sachant à quelques centaines de mètres de chez moi, tous les soirs, sans pouvoir être avec elle. Avant, je croyais que c’était possible mais maintenant, je sais que non.

— Je vais signer tes papiers puisque c’est ce que tu veux. Mais laisse-moi te dire une bonne chose, les yeux dans les yeux : quand ce sera fini – et un jour, nous l’aurons – tu resteras ici. Tu peux le noter, Finbar. Note bien ce que je te dis. Je te parie un billet de cent, tout de suite.

— Les paris sont pris. (Il saisit Connor par les épaules.) Allons boire une bière et voir si nous réussissons à convaincre Boyle de nous préparer à manger puisque nous sommes partis du pub le ventre vide.

— Je te suis, sur ce coup-là.

Le sommeil lui échappait. La maison était silencieuse depuis longtemps quand Branna la parcourut, vérifiant les portes, les fenêtres, et les amulettes. Il était dehors, à l’affût. Elle le percevait aussi nettement qu’une ombre en plein soleil. En remontant dans sa chambre, elle caressa la tête de Kathel.

— Nous devrions dormir, lui dit-elle. Tous les deux. Demain, nous avons du pain sur la planche.

Dans sa chambre, elle fit un feu pour profiter de sa chaleur, du réconfort de sa lumière. Elle envisagea de consulter les flammes, mais craignit que les visions ne lui apportent pas que de la chaleur et du réconfort.

Elle avait suffisamment frémi pour la soirée.

Au lieu de ça, une fois Kathel installé, elle prit son violon. Il la regarda enduire son archet de colophane, et battit la mesure avec sa queue. Cela suffit à la faire sourire tandis qu'elle se rapprochait de la fenêtre.

De là, elle voyait au-delà des collines, les bois, le ciel, la lune qui jouait à cache-cache avec les nuages, et les étoiles qui scintillaient comme autant de bougies lointaines.

Il pouvait la voir à travers la fenêtre lui aussi, la voir debout derrière la vitre, derrière ses amulettes. Hors de sa portée.

Cela fit grandir son sourire.

Regarde autant que tu veux, se dit-elle, car tu n'auras jamais ce que je suis.

Elle cala le violon sur son épaule, et les yeux fermés, laissa la musique la transporter.

Elle joua, des notes sorties tout droit de son cœur, de son esprit, de son sang, de ses passions. Lentement, les ondes apaisantes et charmantes s'élevèrent des cordes, faisant vibrer les vitres comme pour défier les ténèbres.

Encadrée par le reflet du foyer devant elle et les flammes qui dansaient dans son dos, elle jouait ce qui l'attirait et le repoussait en même temps sous le regard de son chien, pendant que ses amis dormaient, devant la lune accrochée haut dans le ciel.

Dans son lit, seul dans le noir, Fin entendit sa musique, les notes qu'exprimait le cœur de Branna et qui transperçaient le sien.

Il se languissait d'elle.

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 6

Branna consacra la matinée suivante aux tâches domestiques, rangeant et astiquant sa maison d'une manière que Connor qualifiait de terrifiante. Elle se considérait comme une personne qui aimait l'ordre et le bon sens, et elle était heureuse lorsque son environnement était non seulement bien organisé, mais qu'il reflétait aussi ses goûts personnels.

Elle aimait savoir que les choses restaient là où elle le désirait, et son sens pratique lui faisait gagner du temps. Pour se sentir bien, elle avait besoin de couleurs, de textures et de jolis objets qui égayaient son cœur et sa vision.

Mais pour créer un cadre commode et agréable, il fallait s'investir. Toutefois, elle prenait plaisir à tenir sa maison, à effectuer les gestes simples et ordinaires du quotidien. Elle appréciait l'odeur discrète d'écorce d'orange qui s'attardait sur ses meubles après les avoir polis avec la solution qu'elle fabriquait, et le parfum de pamplemousse qui flottait dans sa salle de bains une fois qu'elle avait récuré sa baignoire.

Les coussins rembourrés apportaient une note douce, comme le joli dessus de lit, correctement étalé, offrait du confort tout en étant ravissant.

Après cela, elle plaça des bougies neuves, arrosa les plantes et remplit son vieux seau en cuivre de tourbe fraîche pour la cheminée.

Meara et Iona avaient remis la cuisine en ordre avant de partir aux écuries, mais… ce n'était pas assez net pour elle.

Après avoir mis du linge à laver dans la machine, elle continua à s'agiter, notant dans un coin de sa tête ce qu'elle devait acheter au marché, et dressa une seconde liste de nouveaux produits à envisager pour sa boutique. Tout en fredonnant et en réfléchissant à ses emplettes, elle termina le ménage en lavant le sol de la cuisine.

Puis, d'un coup, elle le sentit.

Ignorant les battements accélérés de son cœur, elle s'obligea à se retourner prudemment et découvrit Fin dans l'entrée de son atelier.

— Une bien jolie chanson pour faire du nettoyage.

— J'aime faire le ménage.

— Ça m'a toujours étonné. Mais c'est grâce à ça que tu es aussi ravissante quand tu astiques. Je pensais que nous avions décidé de travailler ensemble ce matin. Je me trompe ?

— Tu ne te trompes pas, mais tu es en avance, dit-elle en recommençant à frotter. Va mettre de l'eau à chauffer dans l'atelier. J'ai presque fini.

Elle avait eu sa matinée pour elle seule, son moment de solitude et d'absolue liberté. Mais le devoir l'appelait. Elle allait travailler avec Fin puisque c'était nécessaire. Elle l'acceptait, comme elle avait fini par l'admettre au sein du cercle.

Le devoir n'a pas que des bons côtés, se dit-elle. Pour atteindre un objectif aussi vital que le leur, il fallait en passer par quelques sacrifices.

Elle rangea sa serpillière et son seau, et détacha le chiffon qu'elle avait pendu à la taille de son pantalon pour le déposer sur la pile de linge sale. Après s'être accordé une petite minute pour rassembler son courage en vue des heures à venir, elle entra dans l'atelier.

Comme il avait fait une flambée, elle fut accueillie par la chaleur du feu. Ce n'était plus aussi troublant qu'autrefois, de le voir dans son espace de travail, devant son réchaud, en train de préparer le thé.

Il avait enlevé son manteau, et se tenait en pantalon noir et en pull vert de forêt dense, avec le chien à côté de lui.

— Si c'est un biscuit que tu veux, nous devrions demander à ta maîtresse d'abord, dit-il à Kathel. Je ne veux pas dire que tu n'en mérites pas un bout, ni une petite sieste au coin du feu. (Il interrompit la préparation du thé pour sourire à l'animal.) J'ai peur d'elle, tu crois ? Ce n'est pas en te moquant de moi que tu vas obtenir un biscuit, tu sais ?

Comme toujours, elle était déstabilisée de le voir lire dans les pensées de son chien avec la même facilité qu'elle.

De la même manière qu'elle avait senti sa présence dans la cuisine, il sentit qu'elle était là et se retourna.

— Il attend son biscuit.

— Je l'avais compris. Il est un peu tôt pour ça, dit-elle en regardant Kathel, mais il peut en avoir un.

— Je sais où tu les ranges.

Fin ouvrit un placard tandis qu'elle traversait la pièce. Il prit la boîte de gâteaux et l'ouvrit. Avant qu'il n'ait eu le temps de lui en donner un, le chien se dressa et posa ses pattes sur les épaules de Fin. Il le regarda longuement dans les yeux, puis lui lécha affectueusement la joue.

— Mais de rien, murmura Fin lorsque l'animal retomba sur ses quatre pattes, le biscuit dans la gueule.

— Il est brave et gentil, dit Branna. Il a de l'affection et beaucoup de tolérance envers les enfants. Mais il n'aime, sincèrement, que quelques rares personnes. Tu en fais partie.

— Il serait prêt à mourir pour toi, et il sait que moi aussi.

Sa franchise la bouleversa.

— Dans ce cas, nous devrions nous mettre au travail pour que ni l'un ni l'autre ne meure.

Elle s'empara de son livre.

Fin termina de préparer le thé et apporta deux tasses sur le plan de travail où Meara était installée.

— Si tu envisages de modifier la potion que nous avons concoctée pour le déjouer, tu fais fausse route.

— Nous ne l'avons pas détruit, je crois.

— Ce n'est pas à cause de la potion.

— Alors c'est quoi ?

— Si j'avais la réponse, j'aurais déjà fait ce qu'il faut. Mais je sais que cette potion l'a plongé dans la terreur, la souffrance, une extrême souffrance. Il a été brûlé, il a saigné.

— Et il nous a échappé. Ne dis rien, s'empressa-t-elle d'ajouter. Ne me dis pas que tu aurais pu l'achever si nous ne t'avions pas retenu. Ce n'était pas envisageable sur le moment, et ça ne le sera jamais.

— Tu ne t'es jamais dit que c'était peut-être la marche à suivre ? Que c'est moi, son sang, moi seul, celui qui porte la marque, qui doit mettre un terme à la malédiction, qui doit l'achever ?

— Non, parce que ce n'est pas vrai.

— Je te trouve bien sûre de toi, Branna.

— Sur ce point, oui. C'est écrit, transmis de génération en génération. Ce sont les enfants de Sorcha qui doivent l'achever. Et c'est ce qui arrivera. Pour tous ceux qui ont échoué avant nous, et nous avons quelque chose qui leur faisait défaut. Toi.

En parlant, elle s'efforçait de garder son calme, de laisser parler la voix de la raison.

— Je pense que tu joues un rôle essentiel. C'est nouveau d'avoir l'un de ses descendants parmi nous, qui œuvre avec les Trois. Ça n'apparaît dans

aucun livre. Notre cercle est le plus puissant de tous grâce à ta présence, c'est évident.

— Sur ce point aussi, tu es sûre de toi ?

— Je n'ai pas le moindre doute, insista-t-elle. Je ne voulais pas t'intégrer à notre mission, mais c'était par faiblesse, et par égoïsme. J'en suis désolée. Nous avons formé notre cercle ainsi, et s'il était rompu… je pense que nous perdrions. Tu m'as donné ta parole.

— C'était peut-être une erreur, mais je reste fidèle à ma promesse.

— Nous avons le pouvoir de l'anéantir. Je le sais. (Tout en parlant, elle sortit le cristal de sa poche et le plaça sous la lumière.) Connor, Iona et moi, nous avons tous vu les trois premiers. Dans de simples rêves, mais éveillés également. Nous avons créé des liens avec eux, physiques et spirituels, et aucun livre ne faisait allusion à cela.

Même s'il comprenait son raisonnement, Fin n'arrivait pas à se défaire d'une pointe de frustration et de ses doutes.

— Tu t'en remets beaucoup aux livres, Branna.

— C'est exact, car les écrits recèlent un immense pouvoir. Tu le sais aussi bien que moi. (Elle posa la main sur le livre.) Les réponses sont à l'intérieur, dans les chapitres déjà écrits et dans ceux que nous allons rédiger.

Elle ouvrit l'ouvrage, et chercha une page.

— Ici, j'ai écrit qu'ensemble nous avons voyagé en rêve jusqu'à la grotte de Midor, et vu sa mort.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est une piste qui nous conduira à une réponse, la prochaine fois.

— La prochaine fois ? Tu veux retourner à la grotte ?

— On nous a emmenés là. Si nous y allions délibérément, nous trouverions autre chose, apprendrions et verrions plus. Je ne trouve rien sur ce vieillard. Ce nom n'évoque rien à la Brannaugh de Sorcha. Nous devons partir à sa recherche.

Ce n’était pas l’envie qui manquait. D’ailleurs, il pensait même tous les jours à y retourner mais…

— Nous n’avons ni le lieu ni la date. Nous n’avons aucune indication, Branna.

— C’est possible, si on y travaille. Avec le reste du cercle pour nous ramener ici au besoin. Le créateur de Cabhan, Fin, combien de réponses détient-il, à ton avis ?

— Ce sont les réponses d’un vieillard sénile. Tu as vu aussi bien que moi sa démence.

— Si tu le pouvais, tu y retournerais sans moi. Mais nous devons y aller ensemble.

C’était indéniable.

— La mort hantait cette grotte.

— Ici aussi, la mort est présente, mais nous n’avons pas de réponses. Nous devons modifier la potion – sauf la base, tu as raison sur ce point. Mais la dernière fois, nous l’avions préparée spécifiquement pour Samhain. Attendrais-tu jusqu’au prochain Samhain pour recommencer ?

— Non, pas du tout.

— Je n’arrive pas à définir le bon jour, Fin. Et toi ? Je ne vois pas quel jour nous devrions retenter notre chance, et sans cela, nous avançons à l’aveuglette. (Elle se leva et arpenta la pièce.) J’ai pensé au solstice – c’est logique. La clarté l’emporte sur l’obscurité. Puis à Samhain, quand le voile s’affine.

— Nous les avons vus, les trois premiers. Quand le voile s’est dissipé, nous les avons vus avec nous. Mais pas complètement, ajouta-t-il.

— Alors c’est peut-être le solstice d’hiver ? Ou l’équinoxe de printemps ? Lammas ou Bealtaine, sinon ? Ou peut-être rien de tout ça.

Sa mauvaise humeur gagnait du terrain. Énervée de ne pas trouver la réponse, elle pivota vivement vers lui.

— Je nous vois devant la chaumière de Sorcha, en pleine lutte. Le brouillard et la nuit, les mains de Boyle en feu et toi en sang. Et nous avons perdu, Fin, parce que j'avais fait le mauvais choix. À moitié amusé par le côté dérisoire de sa réaction, il haussa les sourcils.

— Maintenant, c'est entièrement ta faute, si je comprends bien ?

— Le moment, c'est moi qui l'ai choisi, les deux fois. Et les deux fois, je me suis trompée. Tous mes calculs les plus minutieux, ratés. Donc cette fois, je dois me surpasser. Pour cette troisième fois.

— La troisième fois, c'est la bonne.

Expirant, elle lui fit un petit sourire.

— C'est ce qu'on dit. Ce dont nous avons besoin doit se trouver là-bas, ça nous tend les bras. Dis, tu veux bien rêver avec moi, Fin ?

Jusqu'à la fin de mes jours, pensa-t-il.

— J'accepte, mais nous devons d'abord vérifier l'envoûtement. Afin qu'il nous transporte au bon endroit pendant notre rêve, mais qu'il nous ramène ici également. Ça m'ennuierait que tu restes là-bas.

— Nous n'allons pas nous perdre. D'abord, nous allons nous assurer que l'envoûtement soit bien programmé. C'est l'époque de Cabhan, celle de ses origines ; nous sommes d'accord sur ce point ?

— Tout à fait, répondit Fin en soupirant. Tu vas encore me prendre du sang.

— Juste un peu, répondit-elle en haussant les sourcils. Tu fais des simagrées pour quelques gouttes alors que tu viens d'affirmer que tu serais prêt à mourir pour moi ?

— J'aimerais autant te protéger sans vider mes veines.

— Non, dit-elle quand il enleva son pull. Pas sur la marque. Ses origines, Fin. Il ne portait pas la marque à ses débuts.

— Le sang de la marque est plus proche de lui.

Allant contre ses habitudes, elle s'avança vers lui pour poser la main sur l'empreinte maudite.

— Pas de ça. De ta main, et de la mienne, pour mêler notre sang à nos rêves.

— Tu as déjà écrit l'enchantement ?

— Quelques bribes, juste dans ma tête. (Elle lui sourit, baissant suffisamment la garde pour laisser la main sur son bras.) Je réfléchis beaucoup quand je fais le ménage.

— Viens chez moi, tu pourras réfléchir tout ton soûl. Ton frère a laissé la chambre que je lui ai prêtée dans un état désastreux.

— C'est un garçon formidable, mais il est peu soigneux. Il ne voit même pas tout le fouillis qu'il provoque. C'est un véritable talent, et Meara va devoir apprendre à vivre avec.

— Il dit qu'ils envisagent le solstice – celui de l'été – pour leur mariage, et le champ derrière ta maison pour la fête.

— Comme ils aiment tous deux la vie au grand air, c'est un bon choix.

Elle alla chercher un bol et son plus petit chaudron.

— Ils vont bien ensemble.

— Oh, c'est certain, même si ça les a surpris eux-mêmes. Et avec le mariage de Boyle et Iona avant le leur, le printemps et l'été seront marqués par les réjouissances, les nouveaux départs, la volonté des dieux, et le reste sera derrière nous.

Elle sélectionna les bonnes herbes, déjà séchées, prit de l'eau de pluie recueillie à la pleine lune, et de l'extrait distillé de valériane.

Fin se leva pour s'emparer du mortier et du pilon.

— Je m'en occupe, dit-il en mesurant la quantité d'herbes.

Ils travaillèrent un moment en silence.

— Tu n'écoutes jamais de musique ici, fit-il remarquer.

— Ça me distrait, mais tu peux aller chercher l'iPod de la cuisine si tu veux.

— Non, ça va. Tu as joué de la musique, hier soir. Très tard.

Stupéfaite, elle leva le nez de son plan de travail.

— C’est vrai. Comment le sais-tu ?

— Je t’ai entendue. Tu joues souvent le soir, même la nuit, parfois. Des chansons tristes et plaisantes en général. Hier soir, ce n’était pas triste mais puissant. Et toujours aussi plaisant.

— Ce n’est pas normal que ma musique parvienne à tes oreilles.

Il soutint son regard.

— Certains liens sont incassables, même si on souhaite les briser et qu’on s’y applique. Même en voyage, très loin, il m’est arrivé de t’entendre aussi distinctement que si tu étais à côté de moi. Cette révélation lui serra le cœur.

— Tu ne me l’as jamais dit.

Il haussa vaguement les épaules.

— Ta musique m’a plusieurs fois ramené ici. C’était peut-être le but. Bol ou chaudron ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Les herbes que j’ai broyées. Dans le bol ou dans le chaudron ?

— Dans le bol. La dernière fois, qu’est-ce qui t’a ramené à la maison ?

— J’ai vu Alastar, et j’ai su qu’on avait besoin de lui. J’ai négocié, je l’ai acheté, et j’ai organisé son expédition. Ensuite j’ai vu Aine, et j’ai su qu’elle était destinée à Alastar et… au reste. Sa beauté et son esprit m’ont attiré, et je me suis dit qu’elle devait venir à la maison, mais pour moi, ce n’était pas encore le moment. Ensuite, Iona est venue en Irlande, à Mayo, elle a traversé la clairière de Sorcha en passant par les bois et elle est arrivée à ta porte. Sous la pluie, elle portait un manteau rose. Elle débordait d’enthousiasme, d’espoir et de pouvoirs magiques qu’elle ignorait elle-même.

Ahurie, Branna se figea.

— Tu l’as vue.

— J’ai vu son arrivée au pays, chez toi, et j’ai compris que je devais rentrer. Qu’il me verrait, qu’il saurait. Et qu’au moment où il viendrait, avec

les Trois réunis, j’avais enfin une chance de le détruire.

— Comment as-tu vu Iona, ou même seulement la couleur de son manteau ? (Déconcertée, elle ramena ses cheveux en arrière, et arrangea ses barrettes pour les rattacher.) Elle n’est pas de ton sang. Tu t’es demandé comment c’était possible ?

— Je me pose beaucoup de questions, mais je n’ai pas toutes les réponses. (Il haussa les épaules.) Cabhan la connaissait comme l’une des trois, alors je l’ai peut-être vue par ce lien.

— S’il t’arrive d’en douter, ça devrait te rappeler que ce lien de sang renforce notre cercle. (Elle alluma les bougies, puis le feu sous le petit chaudron.) À petit feu pour que ça arrive lentement à ébullition. Ça mijotera pendant que nous écrirons l’envoûtement.

Connor entra sans un mot, conscient qu’il y avait de la magie dans l’air. Branna et Fin se tenaient mains tendues au-dessus du chaudron d’où s’échappait une fumée bleu clair.

— Dormir pour rêver, rêver de voler, voler pour chercher, chercher pour savoir.

Elle prononça ces mots trois fois, et Fin l’imita.

— Rêver comme un seul être, un seul être qui voit, voir la vérité, la vérité et la connaissance. Des étoiles scintillèrent dans la fumée.

— Que la lumière des astres nous guide à travers la nuit et nous ramène sains et saufs vers la lumière.

Branna leva la main, et de l’autre fit un geste vers une fine bouteille transparente.

Le liquide s’éleva du chaudron, du même bleu que la fumée, illuminé par les étoiles, et se déversa en un seul flot gracieux dans la bouteille. Fin enfonça le bouchon.

— C’est fait. Nous avons réussi.

Elle poussa un soupir.

— Un autre envoûtement pour le rêve ? s'enquit Connor qui se sentit enfin libre de traverser l'atelier. Quand partons-nous à sa recherche ?

— Ce n'est pas pour ça, pas encore. (Branna voulut encore se recoiffer mais, se réprimandant intérieurement, elle enleva toutes les épingles de ses cheveux.) Quelle heure est-il ? Oh, le temps passe trop vite ! Qu'avons-nous fait de la journée ?

— Ça, dit Fin en montrant la bouteille. Elle a failli m'arracher les yeux quand j'ai suggéré qu'on s'arrête une heure pour déjeuner.

— C'est comme ça quand elle travaille, concéda Connor en donnant une tape compatissante dans le dos de Fin. Mais elle ne rate jamais le dîner. (Il offrit un sourire plein d'espoir à Branna.) Pas vrai ?

Elle rangea la bouteille dans le placard pour laisser reposer la potion.

— Les hommes ne pensent qu'à manger. Je vais préparer un repas rapidement. Ce serait préférable qu'on discute tous ensemble de ce que j'ai fait avec Fin aujourd'hui. Laissez-moi seule un moment.

— Je viens d'arriver, se plaignit Connor.

— Tu es venu chercher un repas chaud, et tu comptes sur moi, alors sors le temps que je réfléchisse à ce que je vais préparer.

— J'aimerais bien une bière avant…

Fin le prit par le bras et attrapa son manteau.

— Je t'offre un verre au pub. J'ai envie de prendre l'air et de marcher un peu. Et d'une bière.

— Bon, présenté comme ça, j'accepte.

Comme Kathel trottinait vers la porte à leur suite, Branna les salua tous les trois.

— Il a besoin de sortir, lui aussi. Ne revenez pas avant une heure – et passez le message aux autres.

Sans attendre de réponse, elle prit le chemin de sa cuisine.

Elle se réjouit de sa propreté et de son calme – c'était très appréciable après des heures à travailler et à conjurer. Elle aurait apprécié un verre de

vin au coin du feu, et passer cet instant à ne rien faire du tout, mais elle dut se rappeler au plaisir des tâches domestiques.

Les mains sur les hanches, elle chassa ses pensées désordonnées.

Elle pouvait faire des blancs de poulet sautés aux herbes et au vin, des pommes de terre rouges rôties à l'huile d'olive et au romarin, et elle avait des haricots verts du jardin au congélateur. Elle pouvait très bien les préparer à l'amandine. Et comme elle n'avait pas le temps de faire cuire du pain à la levure et que ses invités le dévoraient aussi goulûment que des fourmis s'attaquent à un pique-nique, elle s'arrêterait à deux miches de pain à la bière. Cela suffirait à leur remplir la panse. Elle commença par gratter les pommes de terre, les couper en morceaux, les rouler dans les herbes aromatiques et l'huile, ajouter du poivre, de l'ail et les mettre au four. Elle fit la pâte à pain – en offrant une gorgée de bière à la cuisinière –, et après avoir étalé du beurre fondu sur les boules de pâte, elle les mit à cuire à côté des pommes de terre.

Comme les blancs de poulet étaient congelés, elle les réchauffa d'un geste, et les trempa dans une marinade de sa création qu'elle conservait en bouteille.

Satisfaite d'avoir tout mis à cuire, elle se servit du vin et but la première gorgée debout. Elle avait besoin de prendre l'air et de se dégourdir les jambes, elle aussi. Elle prit une veste, enroula une écharpe autour de son cou et emporta son verre dehors.

Le vent soufflait en bourrasques froides, mais entre la chaleur de sa cuisine et celle que Fin avait générée dans l'atelier, le changement de température lui fit du bien. Le vent soulevant ses cheveux, elle se promena dans son jardin, imaginant les futurs bourgeons, les rangées de légumes qui pousseraient au printemps.

Elle remarqua qu'il restait des roses, et les pensées sortiraient leurs joyeuses têtes de la neige ou de la glace, si quelques flocons se décidaient à tomber avant le printemps. Quelques choux d'hiver, et les bourgeons de

calendula orange et jaune vif qu'elle chérissait pour leurs couleurs et leurs saveurs poivrées.

Si elle faisait de la soupe, le lendemain, elle en ajouterait un peu, ainsi que des carottes qu'elle avait protégées contre le gel.

Même par cette saison froide, son jardin la mettait en joie.

Elle but lentement son vin tout en se baladant, malgré l'obscurité grandissante et le brouillard qui frôlait les contours de sa maison.

— Tu n'es pas le bienvenu ici.

Elle parla calmement, puis sortit son petit couteau de sa poche pour couper du calendula, des gueules-de-loup touffus et quelques pensées. Elle allait composer un petit bouquet de fleurs d'hiver pour la table.

— Je le serai bientôt. (Cabhan se tenait là, séduisant et souriant, la gemme rouge de son pendentif luisant dans la pénombre.) Tu m'accueilleras impatiemment dans ta maison. Dans ton lit. – Tu es encore affaibli par mon dernier *bon accueil*, et tu délires en plus. (Finalement, elle se retourna, sirota délibérément son vin tout en le scrutant.) Tu ne peux pas me séduire.

— Tu vaux tellement mieux que tous les autres. Nous le savons bien, toi et moi. Avec moi, tu seras encore plus que ça. Plus que tout ce que l'on n'a jamais imaginé. Je te donnerai tout le plaisir que tu te refuses. Je peux prendre son apparence.

Cabhan agita la main devant son visage. Et Fin lui sourit. Elle ressentit une douleur lancinante, comme si elle s'était planté son canif dans le cœur.

— Rien qu'une apparence.

— Je peux prendre sa voix, dit-il avec la voix de Fin. *Aghra, a chuid den tsaol*.

La lame remua dans la plaie quand il prononça les mots que Fin lui disaient autrefois : « Mon amour, ma moitié. »

— Tu crois que cela me rend vulnérable ? Que ça me donne envie de m'ouvrir à toi ? Tu es tout ce que je méprise. Tu es la raison pour laquelle je

ne suis plus avec lui.

— Tu as fait un choix. Tu m'as repoussé. (Soudain, il était Fin à dix-huit ans, jeune mais dévasté par le chagrin et la fureur.) Que veux-tu que je fasse ? Je ne l'ai jamais su ! Je ne t'ai jamais trahie. Ne me tourne pas le dos. Ne me rejette pas.

— Tu ne me l'as pas dit, s'entendit-elle répondre. Tu es le seul à qui je me sois donnée, le seul, et tu es de son sang. Tu es à lui.

— Je l'ignorais ! Comment aurais-je pu le savoir ? Ça m'est tombé dessus, Branna, ça m'a dévoré. Ça n'était pas là avant…

— Avant que nous nous aimions. Depuis plus d'une semaine, tu n'as rien dit, et tu ne me le dis que maintenant parce que je l'ai vu de mes yeux. Je suis l'une des Trois.

Les larmes lui piquaient les yeux, mais elle refusait de laisser son chagrin altérer sa voix.

— Je suis une Ténébreuse, fille de Sorcha. Tu viens de Cabhan, du monde du mal et de la douleur. Tu es le mensonge, et ce que tu es m'a brisé le cœur.

— Pleure, magicienne, murmura-t-il. Pleure pour soulager ta souffrance. Offre-moi tes larmes. Elle se retrouva devant lui, à la lisière de son territoire. Il avait repris l'apparence de Cabhan. Et son visage luisait dans le noir, à l'instar de la pierre rouge, sur son buste, qui brillait de plus en plus fort.

Les sanglots prenaient le pas sur sa maîtrise. Faisant appel à toute sa volonté, elle les ravala, et redressa la tête.

— Je ne pleure pas. Tu n'obtiendras rien de plus de moi.

Elle brandit son couteau de jardin, parvint à en planter la pointe dans son torse tout en empoignant son pendentif de l'autre main. Le sol trembla sous ses pieds ; la chaîne glacée la brûla. Pendant un instant, ses yeux luisirent du même rouge que la pierre, puis le brouillard tourbillonna et au

travers, elle entendit des dents claquer. Soudain, elle ne tenait plus que son petit couteau dont le bout de la lame était enduit de sang.

Elle regarda sa main et la brûlure qui l'élançait dans sa paume. Elle serra le poing, réchauffa la lésion provoquée par le froid, l'apaisa et la guérit.

Ses mains tremblaient peut-être – il n'y avait rien de honteux à cela –, mais elle ramassa ses fleurs et le verre de vin qu'elle avait laissés tomber.

— Du vin gâché, dit-elle à voix basse en retournant vers la maison.

Toutefois, elle n'avait pas perdu son temps.

Elle remua les pommes de terre, sortit le pain du four et se servit un autre verre avant l'arrivée du reste du cercle.

— Que puis-je faire ? demanda Iona en se lavant les mains. Quelque chose qui ne provoque pas des brûlures d'estomac à tout le monde ?

— Tu peux émincer l'ail, si tu veux.

— Je suis douée pour émincer, pour découper aussi.

— Émincer, ça suffira.

— Est-ce que ça va ? demanda Iona d'une petite voix. Je te trouve pâle.

— Ça va, je t'assure. J'ai quelque chose à vous raconter, mais je préfère attendre d'avoir fini de tout préparer.

— D'accord.

Elle se concentra sur la cuisine et sur les conversations qui l'entouraient pendant qu'elle s'affairait. Elle n'eut pas besoin de demander de l'aide : ils mirent la table, servirent le vin, disposèrent la nourriture dans des plats et des bols.

— Tu as une liste de marketing ? demanda Meara tandis qu'ils se passaient les bols et les plats autour de la table. Si tu n'en as pas, et si tu peux en faire une, je m'occuperai de ton marketing. Sauf si tu ne veux pas.

— Tu veux commercialiser mes produits ?

— À partir de maintenant, nous allons tous nous en occuper à tour de rôle. Enfin, tant que tu es coincée là, à cuisiner pour tout le monde. Ça fait

longtemps que faire la vaisselle ne suffit plus à te remercier équitablement. Alors nous allons nous charger de ta distribution.

— J'ai commencé une liste, et j'ai prévu d'aller au marché demain.

— Pour ça, c'est mon tour, si tu es d'accord.

— Évidemment que je suis d'accord.

— Si tu as des produits à livrer au magasin, je peux les emmener en même temps.

Elle voulut répondre mais prit le temps de survoler l'assemblée du regard, les yeux plissés.

— Que me cachez-vous ? Vous occuper de mon marketing, livrer le stock…

— Tu as l'air fatiguée. (Comme Connor levait les yeux au ciel en soupirant, Boyle le regarda de travers.) À quoi bon prétendre le contraire ?

— Merci beaucoup de me le faire remarquer, rétorqua Branna.

— Tu veux la vérité ou tu préfères qu'on fasse semblant ? fit Boyle avec un regard noir. Tu as l'air fatiguée, c'est tout.

Les yeux toujours plissés, elle se passa les mains sur le visage et s'offrit une mise en beauté. À présent, elle était radieuse.

— Voilà, tout va très bien.

— C'est à l'intérieur que tu es fatiguée.

Elle voulut s'en prendre à Fin, mais Connor leva les mains.

— Arrête un peu, Branna. Tu es pâle, tu es cernée, et nous te connaissons bien.

Il pointa le doigt au moment où elle se leva, envoyant un peu de magie par-dessus la table pour la forcer à se rasseoir.

Maintenant, elle n'avait plus besoin de maquillage pour avoir le feu aux joues.

— Tu veux te mesurer à moi, hein ?

— Oh, arrêtez ça, tous les deux, ordonna Iona. Arrêtez. Tu as des tas de raisons d'être fatiguée, avec tout ce que tu fais, et nous avons tout à fait le

droit de te décharger de certaines tâches. Il ne s'agit que de vendre tes produits, pour l'amour du ciel, de faire un peu de ménage et quelques corvées. C'est pour que tu puisses respirer un peu, zut alors. Cesse d'en faire tout un plat !

Branna s'enfonça dans sa chaise.

— Qui croirait qu'il n'y a pas si longtemps que ça tu t'excusais toutes les deux minutes ? Désormais, ce sont des ordres qui sortent de ta bouche.

— J'ai évolué. Et je t'aime. Nous t'aimons tous.

— Pour le marketing, ça ne me dérange pas, reprit Branna d'une voix plus calme. Ni les tâches ménagères, au contraire. Mais j'aimerais autant en repousser certaines pour l'instant, puisque nous allons être occupés à des choses plus importantes, et que Yule approche à grands pas. Il va nous falloir de la lumière et de la joie pour Yule. Nous n'en manquerons pas.

— Affaire réglée, déclara Iona. C'est moi qui cuisine demain. Quelqu'un y voit quelque chose à redire ? (Elle se servit du poulet en souriant.) Je me disais bien que ça clorait le débat.

Branna tendit la main par-dessus la table pour lui presser le poignet.

— Efficace. Et il y a un autre sujet qui mérite qu'on s'y attarde. Cabhan est venu.

— Ici ? fit Connor en se levant d'un bond. Dans la maison ?

— Bien sûr que non, pas à l'intérieur. Ne divague pas. Tu penses vraiment qu'il pourrait passer à travers toutes les protections que j'ai installées – avec ton aide ? Je l'ai vu dehors, derrière la maison. Je suis sortie pour vérifier les plantations hivernales et pour prendre l'air, puisque j'ai passé la journée enfermée, à travailler. Il a eu l'audace de venir en bordure du jardin. Il ne peut pas s'approcher plus. Nous avons parlé.

— Après que je suis allé au pub avec Connor, dit froidement Fin. Et tu n'en parles que maintenant ?

— J'ai préféré préparer le dîner d'abord parce que, quand tout le monde est là, j'ai du mal. Et quand nous nous sommes assis, la conversation a

débuté sur ma mine défaite.

— Je n’ai jamais dit « défaite », marmonna Boyle.

— Quoi qu’il en soit, je vous le raconte maintenant, ou je le raconterais si Connor voulait bien cesser de vérifier toutes les fenêtres et revenir à table.

— Et tu te demandes pourquoi je n’aime pas te laisser seule…

Elle lança un regard assassin à son frère.

— Occupe-toi de tes oignons. Sinon tes remarques insultantes, tu les prononceras la langue nouée. Je faisais le tour du jardin, avec mon verre de vin. La lumière s’est modifiée, le brouillard est tombé.

— Tu ne nous as pas appelés.

Cette fois, elle pointa un doigt sur lui pour le mettre en garde.

— Arrête de m’interrompre. Je ne vous ai pas appelés, non, parce que j’étais curieuse de savoir ce qu’il avait à dire, et que je n’étais pas en danger. Il ne pouvait pas me toucher, et il le savait aussi bien que moi. Je ne risquerais pas ma peau, Connor, mais surtout, vous – vous tous – devriez savoir que je ne mettrais pas le cercle en danger. Ni par curiosité ni par fierté. Pour rien au monde je ne nous mettrais en péril.

— Laisse-la parler.

Bien que Meara fût tentée de donner un coup de pied à Connor sous la table, elle préféra lui serrer la cuisse d’un geste rassurant.

— Nous le savons bien. Aussi bien que nous savions qu’il tenterait d’atteindre Branna avant la fin, poursuivit-elle.

— Une piètre tentative, au moins cette fois, reprit Branna. Les approches habituelles. Il disait que je deviendrai sienne, qu’il me donnerait plus de pouvoir que je n’en rêverais jamais et ce genre de bêtises. Il est toujours souffrant, même s’il le cache, et sa pierre rouge brillait plus faiblement qu’avant. Mais il a encore quelques tours dans son sac. Il s’est transformé en Fin.

Dans le silence qui s’ensuivit, Fin leva les yeux de son verre de vin et la chaleur de son regard percuta celui de Branna.

— En moi ?

— Comme si son imitation de toi pouvait me faire baisser la garde. Mais ce n’est pas tout. Il est rusé, et il nous observe depuis toujours. Il s’est encore transformé, en toi à l’âge de dix-huit ans. Il est remonté au jour…

— Où nous étions ensemble. La première fois. La seule fois.

— Pas ce jour-là, non, la semaine suivante. Quand j’ai découvert la marque. Tout ce que tu as ressenti et dit, ce que j’ai ressenti et dit, tout était là comme à l’époque. Il a réussi à me donner l’illusion que j’y étais, à me repousser à la limite de mes défenses. Il s’en est tellement nourri que la pierre brillait plus intensément, qu’il est devenu plus arrogant puisqu’il n’a pas compris que j’en avais marre au point de brandir mon couteau de jardin et de le lui planter dans le torse. J’en ai profité pour attraper la chaîne qu’il porte au cou, et là, j’ai vu sa peur. Ensuite il s’est dispersé dans le brouillard, et je n’avais plus de prise. Je n’ai pas été assez rapide pour briser la chaîne. C’est de la glace. Si froide qu’elle brûle, murmura-t-elle en examinant sa paume où persistait une trace. Et quand je l’avais dans la main, pendant ce court instant, j’ai senti toute sa noirceur, sa faim, mais surtout sa peur.

Connor s’empressa de vérifier sa peau.

— Je l’ai soignée, le rassura-t-elle tandis qu’il examinait la cicatrice. On voyait les maillons de la chaîne imprimée en travers de ma paume.

— Tu disais que tu ne te mettrais jamais en danger ?

— Je n’ai pas pris de risques. Connor, il ne pouvait pas me toucher. Et s’il avait été assez rapide pour poser la main sur moi au moment où j’ai saisi la chaîne, c’est moi qui aurais eu le dessus.

— Tu en es certaine ? (Fin se leva, contourna la table en tendant le bras.) Montre-moi. Je vais te dire s’il reste une trace de lui.

Sans un mot, Branna posa sa main sur la sienne, et ne bougea pas lorsqu'elle sentit la chaleur affluer sous sa peau, dans ses veines.

— Et s'il t'avait pris le couteau ? demanda Boyle. S'il l'avait retourné contre toi, qu'il t'avait tranché les doigts ou l'avant-bras pendant que tu tirais sur la chaîne ?

— Me prendre le couteau ? (Elle prit le sien sur la table. Une rose blanche le remplaça dans sa main.) Il m'a donné une occasion d'agir, je l'ai saisie, sans rien lui donner. (Elle regarda Fin.) Il n'a rien insufflé en moi.

— Exact, dit-il en la lâchant avant de retourner à sa place. Rien.

— Il nous craint. C'est ce que j'ai appris. Ce que nous avons fait, le mal que nous lui avons causé, ça l'effraie. Il a puisé de la force dans mes émotions, je ne cherche pas à le nier, mais il a souffert et il s'est enfui.

— Il reviendra, dit Fin sans la quitter des yeux. Et sous le coup de la peur, il frappera plus fort à la source de la terreur.

— Il continuera à revenir tant que nous ne l'aurons pas achevé. Et s'il risque de frapper plus fort, plus sa peur est grande, plus il est faible.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 7

En prenant son café alors que l’aube poignait à peine dans le ciel, Fin décida de seller Baru pour partir à la chasse au faucon. Harnacher son cheval, appeler son épervier et partir. Au moins cinq heures qu’il ne consacrerait qu’à lui-même.

Ils avaient la potion des rêves, et même s’il leur restait encore du travail, il en avait besoin – surtout de prendre du temps seul et de la distance par rapport à Branna. Une pauvre petite demi-journée ne changerait pas grand-chose.

— Nous prenons notre matinée, pas vrai ? dit-il à Bugs qui, allongé sur le sol, rongeait joyeusement un os de cuir brut que Fin lui avait acheté au marché dans un moment de faiblesse. Tu peux venir aussi, comme ça nous serons au complet. Le cheval, le chien et l’épervier. Je suis d’humeur à me lancer dans un long galop épuisant.

Et si Cabhan était attiré par lui, eh bien, il n’était pas vraiment parti à sa recherche. Pas exactement.

Entendant frapper, il jeta un regard vers la porte. L’un des garçons d’écurie, pensa-t-il, puisqu’ils passaient toujours par l’arrière. Mais c’est Iona qu’il vit de l’autre côté de la vitre.

— Tu commences tôt, dit-il en lui ouvrant la porte.

— Je me suis levée aux aurores. Je vais chercher Nan à l'aéroport, annonça-t-elle avec un sourire aussi lumineux que des guirlandes de Noël.

— C'est vrai, j'avais oublié qu'elle arrivait aujourd'hui. Elle va rester jusqu'au jour de l'An, c'est ça ?

— Elle va rester avec nous pour Noël – Yule – et jusqu'au 2 janvier. J'aurais préféré qu'elle passe plus de temps ici.

— Tu dois être contente de la voir. Nous aussi. Et elle reviendra au printemps, pour ton mariage, non ?

— Ce serait impossible sans elle. Je n'ai pas réussi à la convaincre de rester jusqu'au printemps, mais c'est sûrement mieux ainsi. Avec tout ça…

— À l'abri du danger.

— Mais quand même… Et elle refuse de séjourner chez Branna. Je l'emmène chez son amie Margaret Meeney. Tu la connais ?

— C'est elle qui m'a appris à écrire et à compter, et elle continue à me dire de me tenir droit quand elle me croise. Mme Meeney est enseignante dans l'âme. Tu veux un café ?

— Merci, mais j'en ai déjà bu un. Tiens, c'est Bugs. Salut, Bugs.

Quand elle s'accroupit pour le caresser, Fin ne sut que faire de son embarras.

— Il vient là quand il se balade dans le coin.

— C'est toujours sympa d'avoir de la compagnie. Mme Meeney ne m'a appris ni à lire ni à compter. (Elle leva les yeux vers Fin.) Je n'ai pas grandi parmi vous. Mon histoire est différente.

— Ça ne change rien à nos liens.

— Je sais, et je le vis comme un miracle permanent. Cette famille. Tu fais partie de ma famille, Fin, mais comme je n'ai pas grandi avec toi ni avec Branna et vous tous, je peux dire ce que vous ne pouvez pas vous permettre de dire, ou l'exprimer autrement. Il s'est servi de toi et de ce que vous avez vécu pour la toucher. Ça t'a autant blessé qu'elle.

Elle se releva.

— Ce serait plus facile de te retirer du jeu, de laisser cela aux trois. Mais tu ne le fais pas. Tu ne le feras jamais. C'est en partie parce que tu as besoin de faire justice… pour ce qu'il t'a fait. Et c'est en partie pour ton cercle, tes amis. Et puis, toutes les raisons restantes, c'est pour Branna.

Il s'appuya contre le mur, les mains dans les poches.

— Ça fait beaucoup de raisons.

— Tu es un homme complexe. Je n'ai pas passé mon enfance avec toi, je n'étais pas là quand vous êtes tombés amoureux l'un de l'autre et je n'ai pas assisté à votre chagrin après votre séparation. Mais je vois comment vous êtes maintenant, tous les deux. Et de mon point de vue, elle a tort de se refuser l'amour, la joie. C'est tout à fait compréhensible, mais elle a tort. Et toi aussi, Fin, tu as tort. Tu te trompes de croire – au plus profond de toi – qu'elle agit ainsi pour te punir. Si c'était vrai, Cabhan ne se serait pas servi de toi pour la blesser. Bon, faut que j'y aille.

Il s'écarta du mur, puis lui souleva le menton et l'embrassa sur la joue.

— Tu es tellement gentille. Toute cette lumière en toi ! Si tu savais cuisiner, je changerais Boyle en mule et je te garderais pour moi.

— J'en prends bonne note. Nous allons passer Noël ensemble, en famille. Je sais que toi, comme Branna, tu préférerais qu'on avance sur cet envoûtement des rêves ce matin. Mais Connor a marqué un point hier soir. Nous allons passer un bon moment tous ensemble, passer des fêtes de fin d'année dans la couleur, la lumière et la musique. Lui lancer ça en plein visage pour commencer.

— Nous étions en minorité, mais je comprends ton point de vue.

— Tant mieux. (Elle se dirigea vers la sortie puis se retourna.) Tu as besoin de faire la fête. Cette maison merveilleuse le réclame. Tu devrais organiser une soirée pour le jour de l'An.

— Une soirée ? s'étonna-t-il, déstabilisé qu'elle saute du coq à l'âne. Ici ?

— Oui, une soirée et oui, ici. J'aurais dû y penser plus tôt. C'est le bon moment pour le cercle, l'heure du renouveau. Oui, excellente idée, le jour de l'An. Je vais envoyer un SMS à Boyle. Nous t'aiderons à tout préparer.

— Je…

— Faut que je file !

Il se retrouva à froncer les sourcils face à la porte close.

— Zut alors, Bugs, on dirait qu'on va avoir des invités.

Il réfléchirait plus tard aux tenants et aux aboutissants de ce projet. Dans l'immédiat, il avait toujours envie d'une balade à cheval. Il allait donc sortir, défouler Baru, permettre à Merlin de voler haut dans le ciel et de chasser. Et offrir à Bugs le meilleur moment de sa petite vie.

Et sur le chemin du retour, il s'arrêterait aux écuries, puis à l'école de fauconnerie, et accorderait du temps à chaque endroit. Si après tout ça il lui restait du temps, il irait prêter main-forte à Branna, à l'atelier. Il passerait la voir même s'il supposait qu'elle appréciait autant que lui de passer une journée sans qu'ils se croisent.

Dans les écuries, tandis qu'il sellait son grand cheval noir, il bavarda avec Sean de choses et d'autres, des chevaux, des commandes de nourriture, des femmes, du football, pour finalement revenir aux chevaux.

Alors qu'il s'apprêtait à sortir Baru, il s'arrêta devant son employé.

— Il est possible que je fasse une fête pour le jour de l'An.

Sean battit des paupières et repoussa sa casquette en arrière.

— Dans la grande maison, là ?

— Oui, c'est un bon endroit.

— Ah… une soirée dans la grande maison… un truc chic ?

— Pas du tout.

Il n'y avait pas du tout réfléchi. Il aurait peut-être dû consulter Iona puisque c'était son idée.

— Contente-toi de décrotter tes bottes avant de venir.

— Ah, répéta Sean. Il y aura de la musique ?

Fin expira.

— Ça me paraît normal de mettre de la musique. Et avant que tu ne poses la question, il y aura aussi à manger et à boire. Viens pour vingt et une heures, ça me paraît bien.

Il souleva Bugs, et se hissa en selle.

— Une soirée dans la grande maison, reprit Sean alors que Fin lança directement Baru au galop.

Quand Fin regarda en arrière, il vit son garçon d'écurie de longue date, les mains sur les hanches, qui examinait la maison comme s'il la voyait pour la première fois.

Tandis qu'ils galopaient, Bugs frémissait d'excitation. Le cheval était parcouru d'ondes de plaisir face à cette belle occasion de courir librement, et à plusieurs mètres au-dessus d'eux, le rapace criait en dessinant des cercles dans le ciel.

Il était grand temps qu'ils s'offrent cet instant.

Malgré son désir de parcourir les bois, de sentir leurs odeurs, d'entendre le chant des feuilles agitées par le vent, il se dirigea vers les grands espaces dégagés. Il parcourut les champs, grimpa la pente douce de la colline, laissa le cheval galoper dans la verdure pendant que l'épervier volait dans l'étendue bleue.

Il s'arrêta pour enfiler son gant. Ni lui ni Merlin n'en avaient besoin mais c'était mieux au cas où quelqu'un passerait par là. Il tendit le bras et envoya une pensée à l'oiseau. Le rapace fondit en piqué, frima en opérant un joli virage qui fit rire Fin, puis se posa, aussi léger qu'une plume, sur le gant.

Le chien observait son manège en tremblant.

— Nous sommes liés l'un à l'autre, tu vois. C'est le secret. Donc vous êtes frères tous les deux maintenant. Tu veux chasser ? demanda-t-il à Merlin.

En réponse, le rapace s’éleva et, poussant des cris, vola en cercles autour du champ.

— Nous allons marcher un peu.

Fin mit pied à terre et posa Bugs.

Le chien se roula dans l’herbe et jappa de plaisir.

— Il est encore jeune.

Fin tapota l’encolure de Baru en remarquant le regard compatissant qu’il posait sur le chien.

C’est ce qu’il lui fallait, se dit Fin en progressant à côté du cheval. L’espace, l’air pur. La journée était froide, mais le ciel était dégagé et l’air vivifiant. L’épervier plongea pour saisir sa proie.

Fin s’appuya contre Baru, admirant les tons verts et bruns du paysage et les fines colonnes de fumée qui s’élevaient des cheminées.

Il songea que tout était ce qui lui manquait profondément lorsqu’il partait en voyage. La terre de son sang, de ses os, de son cœur et de son esprit. La nature lui manquait, les collines ondoyantes, le gris des pierres, le brun riche de la terre labourée en vue d’être semée.

Il allait encore la quitter – il y serait obligé une fois qu’il aurait terminé sa mission. Mais il reviendrait toujours, attiré vers l’Irlande, attiré par Branna, attiré… C’est Iona qui avait dit ça. Ramené vers sa famille.

— Ils ne veulent pas de toi ici.

Appuyé contre le cheval, Fin sentait que Cabhan arrivait. Peut-être l’avait-il désiré.

— Tu es à moi. Ils le savent. Tu le sais. Tu le sens.

À son épaule, la marque l’élançait.

— Depuis que la marque est apparue, tu essaies de m’appâter. Épargne-moi tes promesses et tes mensonges, Cabhan. Tout cela m’ennuie, et j’ai besoin d’air et d’espace.

Cabhan traversait le champ sur une bande de brouillard, sa longue robe noire se gonflant autour de lui, la pierre rouge luisant sur son torse.

— Tu es venu ici. Loin d’eux. Tu es venu pour moi.

— Pas pour toi. Ni maintenant ni jamais.

— Mon fils…

La colère qu’il contenait jusqu’alors se mit à bouillonner.

— Pas ça ! Ni maintenant ni jamais.

— Mais c’est ce que tu es. (Souriant, Cabhan dénuda son épaule pour mettre sa marque en évidence.) Le sang de mon sang.

— Combien de femmes as-tu violées avant d’en ensemencer une, celle qui t’a donné un fils ?

— Une seule, celle qui était destinée à porter mon enfant. Je lui ai donné du plaisir, et j’ai pris plus encore. Je te donnerai Branna, puisque c’est elle que tu veux. Elle se donnera encore à toi, autant que tu le désireras. Il te suffit de venir à moi, de me rejoindre, pour la posséder.

— Ce n’est pas à toi d’en décider. Elle ne t’appartient pas.

— Elle sera bientôt à moi.

— Pas tant que je serai vivant.

Fin tendit la main, la paume en avant, et rassembla son pouvoir.

— Approche-toi, Cabhan. Le sang de mon sang, dis-tu ? Approche donc.

Il sentit le déchirement intérieur, la chaleur de son pouvoir enflammé. Et il vit, comme Branna précédemment, une lueur apeurée sur son visage. Cabhan s’élança vers Fin.

— Rien ne t’autorise à me convoquer !

Cabhan croisa les bras puis les écarta brusquement ; il avait rompu l’envoûtement.

— Ils te trahiront, évite-les. Quand tu seras étendu, mort, que ton sang se répandra sur la terre, ils ne te pleureront pas.

Il se fondit dans le brouillard, se baissa, s’arqua, et apparut en loup. Fin visualisa son épée restée dans son fourreau, à l’atelier. L’instant d’après,

lorsqu’il leva le bras, il la tenait dans la main. Au moment où il appela les autres pour former le cercle, le loup bondit.

Mais pas sur lui, pas sur l’homme qui tenait une épée de feu brûlante de pouvoir. Il se rua sur le petit chien qui tremblait dans les hautes herbes.

— Non !

Fin sauta en tournant sur lui-même. Il le heurta, n’entailla que le brouillard qui disparut à son tour, laissant le chien en sang dans l’herbe, le regard rendu vitreux par le choc et la douleur.

— Non, non, non, répétait-il en tombant à genoux.

L’épervier cria, le cheval hennit. Ils attaquèrent ensemble le loup qui s’était reformé derrière Fin.

Poussant un hurlement, Cabhan disparut encore une fois.

Alors qu’il était toujours agenouillé, Branna apparut.

— Mon Dieu.

Quand il tendit les mains vers le chien, elle les écarta promptement.

— Laisse-moi faire. J’ai le pouvoir de guérir, et le chien est mon animal.

— Sa gorge. Il l’a égorgé. Il est inoffensif, il est tout petit mais il s’en est pris à lui plutôt qu’à moi.

— Je vais le soigner. Fin, regarde-moi, vois en moi. Fin.

— Inutile d’essayer de me réconforter !

— Laisse-la faire, dit Connor en s’accroupissant à côté de lui, une main ferme posée sur son épaule. Laisse-lui une chance.

Pleurant sa perte, car il sentait la vie quitter l’animal, il resta dans l’herbe, impuissant, en proie à la rage et à un vif sentiment de culpabilité.

— Tout doux, chantonna Branna en posant les mains sur sa gorge blessée. Lutte avec moi. Entends-moi, et lutte pour la vie.

Les yeux de Bugs se révulsèrent. Fin sentit que le cœur du chien battait faiblement.

— Il souffre.

— La guérison est douloureuse. Il doit s’accrocher. (Elle toisa Fin d’un air puissant et furieux.) Dis-lui de lutter, c’est ton chien. Je ne peux pas le guérir s’il ne s’accroche pas. Dis-lui !

Dominant sa tristesse, Fin posa les mains sur celles de Branna. *Lutte.*

Quel déchirement ! Branna le sentait. Sa gorge brûlait de la même douleur, et son cœur faiblissait de concert avec celui du chien. Les yeux plongés dans ceux du petit animal, elle lui insuffla sa force et la chaleur de son pouvoir.

D’abord les profondeurs, se dit-elle. Répare, restaure ce qui a été déchiré. Malgré le froid et les bourrasques de vent, la sueur perlait sur son front.

Dans le lointain, elle entendit Connor lui ordonner d’arrêter. C’était trop, mais elle sentait la douleur et, avec elle, une étincelle d’espoir. Et l’immense chagrin de l’homme qu’elle aimait.

— Regarde-moi, dit-elle au chien. Regarde en moi. En moi. Vois en moi.

Bugs geignit.

— Il revient à la vie, Branna.

Connor, qui n’avait pas cessé de scruter les champs, sur ses gardes, posa la main sur l’épaule de Branna et lui donna ce qu’il avait.

La plaie béante se réduisit puis se referma.

Bugs tourna la tête et lécha faiblement la main de Branna.

— Voilà, dit-elle avec douceur. Oui, te revoilà. Encore un petit moment. Juste un peu. Sois courageux, petit toutou. Sois courageux pour moi pendant un instant.

Lorsque Bugs agita la queue, Fin posa son front contre celui de Branna.

— Il va s’en remettre. Il a besoin de boire de l’eau et de se reposer, maintenant. Il…

Ce fut plus fort qu’elle. Elle enlaça Fin.

— Il va bien, à présent.

— Je te revaudrai ça…

— Bien sûr que non, ce n’est même pas la peine d’y penser, Fin.

Elle s’écarta et prit son visage entre ses mains. Ils restèrent un moment ainsi, à genoux, le chien s’amusant à remuer la queue entre eux deux.

— Tu devrais le ramener chez toi.

— Oui, chez moi.

— Que s’est-il passé ? demanda Connor. Tu peux nous expliquer ? Nous avons préféré qu’Iona ne vienne pas. Elle allait chercher sa grand-mère à l’aéroport à Galway ce matin.

— Pas maintenant, Connor, dit Branna en se relevant. Nous aurons les détails plus tard. Emmène-le chez toi, Fin. Mon tonique lui ferait du bien. Je te l’apporterai. Mais il a essentiellement besoin de repos.

— Tu veux venir avec moi ? demanda-t-il en prenant sur lui parce qu’il craignait pour la vie du chien. Tu veux bien veiller sur lui un moment, le temps qu’on soit rassurés ?

— Très bien. Pas de problème. Connor, tu rentres avec Baru. Prends aussi les rapaces et Kathel. Je ne serai pas longue.

— Eh bien, je…

Mais Branna tenait déjà Fin par la main. Elle, Fin et le petit chien disparurent d’un coup.

— Eh, bien, comme je le disais… (Connor se passa une main dans les cheveux, leva les yeux vers l’épervier de Fin et son Roibeard qui volaient au-dessus de lui. Il caressa la tête de Kathel puis grimpa sur Baru.) Je m’occupe de tout.

Dans sa cuisine, le chien blotti dans ses bras, Fin cherchait quoi faire.

— Je ferais bien de le baigner pour nettoyer le sang.

— Pas ici, objecta Branna, lorsqu’il se dirigea vers l’évier, heurtant ses sensibilités. Tu ne peux pas laver un chien dans l’évier qui sert à laver la vaisselle. Tu dois avoir une buanderie, un autre évier quelque part.

Même si la nuance lui échappait, Fin bifurqua, franchit une porte ouvrant sur la buanderie, une pièce toute blanche remplie de grosses machines noires. Dans un placard, il prit de la lessive.

— Pas avec ça, pour l'amour du ciel, Fin ! On ne lave pas un chien avec la lessive pour les machines. C'est du liquide vaisselle qu'il te faut, celui qui sert pour le lavage à la main.

De mémoire, il lui semblait que son fichu liquide vaisselle devait se trouver sous l'évier, là où il avait eu l'intention de laver le chien en premier lieu. Mais Branna s'y affairait déjà, enlevant son manteau, l'accrochant à une patère, et retroussant ses manches.

— Donne-moi le chien, et va chercher le liquide vaisselle.

Très bien, se dit-il, parfait. Il n'avait pas les idées claires, de toute manière. Il alla chercher le produit nettoyant et retourna dans la buanderie.

— C'est très bien, murmura-t-elle à Bugs qui la couvait d'un regard admiratif. Tu es juste fatigué, et tu es encore un peu faible. Tu vas prendre un bon bain chaud, continua-t-elle en remplissant l'évier. Après, tu auras du tonique, tu feras une grande sieste et tout ira comme sur des roulettes.

— Je ne vois pas en quoi c'est rassurant, des roulettes, fit Fin en versant du liquide dans l'eau. — C'est assez. Stop, Fin ! Il va être couvert de mousse, pauvre petit cœur.

Il posa la bouteille sur l'étagère.

— J'ai quelque chose à l'étage, une potion qui devrait lui convenir.

— Bon, je le lave, si tu veux aller la chercher.

— Je te suis reconnaissant de ce que tu fais pour lui, Branna.

— Je sais. Allez, dans l'eau. Alors, c'est agréable, non ?

— Il adore la douche.

Alors que le chien était assis dans une mare de bulles, image que Fin trouvait soit dit en passant ridicule, Branna se tourna vers lui.

— Quoi ?

— Laisse tomber. Je vais chercher le tonique.

— La douche, hein ? murmura-t-elle une fois Fin sorti, tout en frottant délicatement le chien. Tandis que Bugs lapait les bulles ainsi que sa main, une image de Fin surgit dans ses pensées, nu sous l'eau, riant en tenant le chien dans une cabine de douche embrumée à l'intérieur de laquelle des jets jaillissaient en tous sens.

— Hmm. Il a su rester jeune, hein ? Je retrouve son côté enfantin, capable de prendre sa douche avec un chien.

Que cette image l'amuse et l'attendrisse, ce n'était pas un problème. Par contre, qu'elle la bouleverse, c'était plus embêtant.

Fin rapporta une jolie bouteille hexagonale remplie d'un liquide vert foncé. Devant la curiosité de Branna, il ôta le bouchon et le lui fit sentir.

— Ah, oui, exactement ce dont il a besoin. Si tu as un petit biscuit, ajoute trois, ou plutôt quatre gouttes dessus. Ça passera mieux s'il pense que c'est une récompense.

Sans réfléchir, Fin sortit de sa poche un biscuit pour chien de la taille d'un pouce.

— Tu en as dans la poche ? Pour quoi faire ? Au cas où toi ou le chien auriez un petit creux ?

— Je ne savais pas à quelle heure on allait rentrer, marmonna-t-il en comptant les gouttes.

— Pose-le le temps que ça absorbe. Tu aurais une vieille serviette de toilette ?

Il repartit, et revint avec un linge épais de la couleur de la mousse.

— Du coton égyptien, remarqua Branna qui sortit délicatement le chien de l'eau, et l'enveloppa rapidement avant qu'il s'ébroue.

— Je n'ai pas de vieilles serviettes. Et puis ça partira au lavage, non ?

Elle frotta énergiquement le chien et l'embrassa sur le museau.

— Sûrement. C'est mieux comme ça, non ? Tout propre et tu sens bon le citron. Comme une plantation égyptienne, je dirais. Donne-lui son biscuit, Fin. Il l'a mérité, c'est une brave bête.

Bugs posa sur Fin un regard empli d'adoration et de confiance, puis engloutit la friandise.

— On devrait lui donner de l'eau avant… (Baissant les yeux, elle resta interdite. Presque horrifiée.) Belleek ? Tu mets l'eau et la nourriture du chien dans des bols de Belleek ?

— Ils sont pratiques.

Décontenancé, il lui prit le chien des mains, lança la serviette sur l'étagère, puis posa Bugs devant le bol d'eau.

Assoiffé, le chien but bruyamment pendant une minute entière. Il rota discrètement puis s'assit, le museau tendu vers Fin.

— Tout ce qu'il lui faut maintenant, c'est un endroit chaud où dormir un moment, dit Branna. Fin reprit l'animal, attrapa un coussin sur le canapé de la salle de séjour, et le jeta devant la cheminée.

Du coton d'Égypte, des bols de Belleek, et maintenant un coussin damassé, nota Branna. Le chien de l'écurie menait une vie de prince désormais.

— Il est fatigué. (Agenouillé, Fin caressait Bugs.) Mais il ne souffre plus. Son sang est fluide. Il n'y a pas de poison dans son organisme.

— Il va dormir, et il se réveillera plus fort que jamais. J'ai dû le stimuler pour le ramener à la vie. Il a perdu beaucoup de sang.

— Il va garder une cicatrice, ici.

Fin suivit la fine ligne dentelée en travers de la gorge du chien d'un doigt délicat.

— Comme Alastar.

Hochant la tête, Fin se leva pour laisser son compagnon dormir.

— J'ai une dette envers toi.

— Tu ne me dois rien du tout, et c'est insultant pour nous deux.

— Ce n'est pas une insulte, Branna, c'est de la reconnaissance. Je vais te servir un verre de vin. — Fin, il n'est que quatorze heures.

— Ah oui.

Il dut se frotter le visage à deux mains pour retrouver son équilibre.

— Du thé, alors ?

— Ce n'est pas de refus.

Et puis ça l'occupera, le temps qu'il se ressaisisse, se dit-elle alors qu'il retournait dans la cuisine.

— Sa place est à l'écurie. Ça fait deux ans, environ, qu'il erre dans le haras. Je n'étais même pas là quand il a fait son apparition. C'est Sean qui l'a soigné et nourri. Et c'est Boyle qui lui a donné un nom.

— Il n'est peut-être pas venu là sans raison, ou pas seulement pour dormir sur un lit de paille, pour manger des restes et entendre quelques mots gentils. Il vit chez toi maintenant, il dort sur un coussin damassé devant la cheminée. Tu l'as pris à Samhain.

— Parce que je l'avais sous la main. C'était pratique, comme les bols.

— Ce n'est pas seulement ça, Fin.

Il haussa les épaules et mesura la quantité de thé.

— Il a un cœur puissant, et je n'aurais jamais cru que Cabhan lui prêterait attention. Il est…

— Inoffensif. Petit et inoffensif, et gentil.

— Je l'ai amené à la maison un soir. Il m'a lancé un de ces regards qu'il a par moments… alors je l'ai pris.

Oui, toujours un petit garçon, se dit-elle, et toujours le même fond de gentillesse.

— Les chiens sont d'une bonne compagnie. La meilleure, à mon sens.

— Il court après sa queue juste parce qu'elle est à l'autre bout de son corps. Je n'ai pas de biscuits, remarqua-t-il après avoir fouillé les placards. Pas pour les humains.

— Le thé me suffit.

Comprenant qu'il désirait être près de Bugs, elle s'assit sur une chaise près de la cheminée, et attendit qu'il vînt la rejoindre avec les tasses.

— Raconte ce qui s'est passé.

— J’avais envie d’une longue balade à cheval, d’un bon galop. Les collines, l’espace.

— Comme j’ai eu envie de faire un tour dans mon jardin. Je comprends ça.

— Sûrement. J’avais prévu de faire du cheval, un peu de chasse au faucon, et j’ai emmené Bugs pour lui offrir une petite aventure. Tu parles…

Son sentiment de culpabilité était si palpable qu’elle tenta de l’apaiser.

— Ton cheval, ton épervier, ton chien. C’est tout naturel. Tu es le seul à être aussi proche des trois.

— Je ne cherchais pas Cabhan, mais pour être honnête, j’étais plutôt content qu’il me trouve.

— Tout comme moi, dans mon jardin. Ça aussi, je peux le comprendre. Il t’a attaqué ?

— Il a commencé par son baratin habituel. Je suis de son sang, vous allez tous me trahir, « fuis-les », et patati et patata. On pourrait croire qu’il se serait autant lassé que moi, mais il a continué. Tout de même, cette fois, il a promis de t’offrir à moi si je te voulais, et ça, c’est nouveau.

Branna inclina la tête, et parla d’une voix éraillée tant sa gorge était sèche.

— Oh, vraiment ?

— Oui, vraiment. Il comprend assez bien le désir. Il comprend tout ce qui relève de la luxure, mais rien de ce qui vient du cœur ou de l’esprit. Il sait que je te désire, mais il ne comprendra jamais pourquoi. Je l’ai retourné contre lui en l’attirant à moi. Ça l’a surpris de voir que j’en étais capable, et ça l’a déstabilisé aussi. J’ai appelé les Trois – comme nous nous le sommes promis – et quand il s’est changé en loup, j’ai tiré l’épée du placard, là-haut, et je l’ai enflammée.

Il se tut un instant, le temps de faire le point.

— J’aurais pu le garder à distance, j’en suis sûr. J’aurais pu engager le combat avec Baru et Merlin pour me soutenir, jusqu’à ce que tu arrives et

qu’on le combatte ensemble. Mais il ne s’en est pas pris à moi. Il a bondi sur le côté, et il a pris Bugs à la gorge. C’était trop rapide. J’ai tenté de lui porter des coups, mais il s’est dégagé. Il s’en est pris au chien qui pèse trois kilos tout mouillé, il lui a tranché la gorge puis il a disparu avant que j’aie pu lui infliger la moindre blessure. Il ne m’a même pas attaqué.

— Il t’a attaqué, il t’a frappé en plein cœur. Baru, Merlin, toi ? C’est une bataille. Le petit chien, c’est un coup qu’il t’a porté sans se mettre en danger. C’est un sale lâche, il l’est depuis toujours et il ne changera pas.

— Il s’est rapproché derrière moi quand je me suis agenouillé près du chien.

Parce que, Branna le savait, Fin avait pensé à l’animal avant de penser à sa propre sécurité.

— Il savait que tu irais d’abord vers une bête blessée et sans défenses. Que tu commencerais par défendre ce qui t’est cher.

— Je l’aurais affronté d’homme à homme, de sorcier à sorcier. (Les yeux de Fin lançaient des flammes maintenant que la fureur l’emportait sur la culpabilité.) C’est ce que je voulais.

— Comme nous tous, mais il ne fonctionne pas ainsi. Vous avez peut-être le même sang, mais tu n’es pas né de lui. Il te préserve puisqu’il ne conçoit pas que tu n’aies pas les mêmes priorités que lui.

— Tu m’as quitté parce que je viens de lui.

— Je t’ai quitté parce que j’étais choquée, blessée et en colère. Et quand les émotions sont passées, il me restait une promesse à tenir. (Elle serra son pendentif dans sa main.) Je suis la garante, comme Connor et Iona, de la promesse de Sorcha et de tous ses descendants, selon laquelle nous devons utiliser tout ce qui est en notre pouvoir pour débarrasser le monde de Cabhan.

— Et de tous ceux de sa lignée.

Dans d’autres circonstances, elle aurait été indignée mais elle sentait, entre mille autres sentiments, qu’il restait accablé par la culpabilité.

— Non, non. Tu descends peut-être de lui, mais tu es l'un des nôtres. J'ai fini par comprendre qu'il devait en être ainsi. J'en suis venue à croire que si les générations précédentes ont échoué, c'est parce qu'elles n'avaient personne comme toi. Personne de ton sang dans leur camp. Aucune d'elles ne t'avait, Fin, toi et ta force, ta loyauté, ton cœur.

Il entendait ses paroles, et croyait en sa sincérité. Et pourtant…

— Je suis l'un des vôtres, mais tu ne seras jamais ma femme.

— Comment veux-tu que je pense à ça, Fin ? Comment le pourrais-je alors que je ressens si fort à quel point il est urgent de respecter notre serment ? Je ne vois rien après cela, mais quand il m'arrive de m'autoriser à penser à ce que ma vie pourrait être une fois que tout sera fini, je ne vois rien de ce que nous avons imaginé bâtir ensemble. Nous étions si jeunes…

— Ce sont des foutaises, Branna. Nos sentiments sont anciens. Nous n'étions pas des petits jeunes écervelés jouant au jeu de l'amour.

— Tu ne trouves pas que ça aurait été plus simple ? Et même maintenant ? Si nous prenions les choses à la légère, Fin, nous ne penserions plus au lendemain. Quel avenir aurions-nous ? Quelle vie, pour toi et moi ?

Il fixait le feu, conscient qu'elle avait raison.

Et pourtant…

— Aucune, je le sais, et pourtant c'est toujours plus que ce que nous ne connaîtrons jamais l'un sans l'autre. Tu es ma moitié, Branna, et je suis las au point d'arrêter de prétendre le contraire.

— Tu imagines que je ne suis pas nostalgique de la vie que nous aurions pu avoir ? Que je n'espère pas que ça arrive un jour ?

Sa peine, palpable, se ressentait dans ses mots.

— J'y ai pensé. Je survis en me raccrochant à cette idée.

— Alors tu fais fausse route, et peut-être que je suis moi aussi trop fatiguée pour faire semblant. Si ça ne tenait qu'à moi, mon cœur serait à toi. (Elle prit une respiration tremblante quand il posa son regard sur elle.)

— Il ne peut appartenir à personne d'autre. Il est déjà perdu. Mais ce n'est pas aussi simple. Je ne peux pas agir en fonction de ce qui *pourrait* advenir. Quand mon père m'a donné ça ? (Elle montra le pendentif.) J'avais le choix. Il m'a dit que je devais choisir, l'accepter ou non. Mais que, si je le prenais, le choix était définitif. Je devenais l'une des Trois, et je faisais le serment d'essayer, avant toute chose, d'achever ce que Sorcha avait commencé. Je ne te trahirai pas, Fin, mais je ne trahirai pas mon sang non plus. Il n'y a pas la place pour mes désirs et mes rêves, et je ne peux pas me raccrocher à l'hypothétique. Mon objectif était fixé avant ma naissance.

— Je le sais bien.

Et par moments, le savoir le vidait de toute énergie.

— Ta mission accapare tes pensées, ton pouvoir, ton esprit mais tu ne peux pas isoler ton cœur du reste.

— Pour moi, c'est le seul moyen d'arriver à mes fins.

— J'ai du mal à comprendre que tu crois que tous ceux qui sont nés avant toi aimeraient te savoir malheureuse.

— Ce n'est pas ce que je crois, évidemment. Seulement, je pense qu'ils ont besoin que j'accomplisse leur volonté, ce que nous avons tous juré d'accomplir. Je… (Elle hésita, peu convaincue de parvenir à exprimer clairement ce qu'elle éprouvait.) Je ne sais pas, Fin, je ne sais pas comment je peux accomplir mon devoir tout en étant avec toi. Mais je te promets que je ne souhaite pas te faire du mal ou te punir. C'est peut-être arrivé il y a bien longtemps, quand j'étais toute jeune, si blessée, si effrayée. Mais ce n'est plus comme ça maintenant, plus du tout.

Il garda le silence un instant, puis la regarda.

— Dis-moi une chose. Rien qu'une. Est-ce que tu m'aimes ?

Elle pouvait tricher. Il saurait qu'elle mentait, mais mentir l'aiderait. Et le mensonge était un acte de lâcheté.

— Je n'ai jamais aimé personne comme toi. Mais…

— Ça me suffit. Ça me suffit de t’entendre dire ce que tu ne m’as jamais dit en plus de douze ans. Sois reconnaissante que je te doive un service. (Les flammes du désir brûlaient dans ses yeux.) Si je n’appréciais pas que tu aies gardé tes mensonges pour toi, j’aurais trouvé un moyen de te coucher dans mon lit, et j’aurais mis fin à ce tourment.

— Par la séduction ? La persuasion ? (Rejetant ses cheveux par-dessus son épaule, elle se leva.) Je ne couche avec personne si ce n’est pas un choix délibéré.

— Bien entendu, et même un choix réfléchi. Pour une femme intelligente comme toi, tu peux te montrer bornée.

— Si tu recommences à m’insulter, je m’en vais. Je néglige mon travail pendant que je reste ici.

— Je vais te raccompagner en voiture, dit-il alors qu’elle était sur le point de s’emporter. Inutile de donner à Cabhan une autre cible si jamais il rôde encore dans les parages. Comme ça, je resterai chez toi pour travailler, comme convenu. Branna, cette mission est aussi la mienne, même si nous avons des conceptions différentes de la vie que nous menons en dehors d’elle.

Il était encore temps qu’elle exprime son mécontentement. La moutarde lui montait facilement au nez, et elle savait faire durer son courroux. Mais elle surprit le coup d’œil inquiet qu’il jeta au chien.

Oh zut !

— Bon, tant mieux, le boulot ne manque pas. Emmène le chien. Il dormira dans la voiture, et une fois à la maison, Kathel veillera sur lui.

— Ça me rassurerait. Au fait, Iona m’a dit d’organiser une soirée à la maison pour le réveillon du jour de l’An. Alors voilà.

— Une soirée ?

— Comment se fait-il que tout le monde répète ce mot comme si je parlais une langue étrangère ?

— C’est peut-être que je n’ai pas le souvenir d’être allée à une soirée chez toi.

— Il y a une première fois à tout, grommela-t-il en allant chercher Bugs.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 8

C’était la faute du chien. Il l’avait rendue vulnérable. Et celle de Fin, avec ses jolies serviettes, ses bols et son amour absolu pour le petit animal errant. À eux deux, ils avaient abattu ses défenses.

Elle avait plus parlé qu’elle ne l’aurait voulu, et plus qu’elle ne voulait bien l’admettre. Pour elle, les mots avaient autant d’impact que les gestes, mais elle ne pouvait pas reprendre tout ce qu’elle lui avait donné même s’il aurait été plus rationnel et plus commode de les garder pour elle. C’était trop tard, et elle n’avait aucun mal à reconstruire ses murs de protection. Avec Finbar Burke, ça faisait plus d’une décennie qu’elle en érigeait régulièrement.

Et en vérité, il y avait trop à faire, il se passait trop de choses dans sa vie pour qu’en plus elle se tracasse sur ce point.

Ils avaient passé un agréable et tranquille Yule, marqué par la présence de la grand-mère d’Iona. Maintenant qu’ils avaient dépassé le solstice et la nuit la plus longue, Branna pouvait de nouveau se concentrer sur l’arrivée du printemps.

Mais avant cela, il y avait Noël, un jour de fête qu’elle appréciait particulièrement avec tous ses préparatifs. Elle aimait faire des cadeaux, les

emballer, décorer, préparer des gâteaux. Et cette année en particulier, toutes les tâches représentaient un répit bienvenu.

Elle avait espéré qu'ils organiseraient un grand *céili* pendant cette période, mais cela semblait risqué avec Cabhan dans les parages. L'an prochain, se promit-elle. L'an prochain, elle inviterait ses parents, ses autres cousins, ses voisins et ses amis.

Mais cette année, la célébration ne réunirait que son cercle et la grand-mère d'Iona, ce qui était une excellente chose, puisqu'elle serait placée sous le signe de la joie.

Après avoir fait cuire les pains et les biscuits ainsi qu'une tarte aux fruits qu'elle accompagnait d'une sauce sucrée au cognac, elle vérifia l'oie qui rôtissait dans le four.

— Je retrouve l'odeur de mon enfance dans ta cuisine ! s'exclama Mary Kate, la grand-mère d'Iona, en entrant. (Les joues rougies par le froid, elle alla embrasser Branna avec un grand sourire.) Iona dépose des cadeaux au pied du sapin et il est probable qu'elle secoue quelques paquets aussi, pour en deviner le contenu. Je suis venue voir si je pouvais me rendre utile.

— Ça me fait plaisir de vous voir, et je suis contente d'avoir quelqu'un d'habile pour m'aider. Tirée à quatre épingles, Mary Kate portait un pull rouge vif. Elle souleva les couvercles des gamelles pour en humer l'odeur.

— Il paraît que tu as donné quelques conseils de cuisine à Iona, ce que je n'ai jamais réussi à faire.

— Elle a envie d'apprendre, et elle fait des progrès. Nous allons prendre un verre de vin avant de nous mettre au travail. C'est Noël, après tout. Vous êtes passée voir la nouvelle maison ?

— Oui, elle va être magnifique, n'est-ce pas ? À ce qu'ils m'ont dit, elle sera prête pour le mariage – à peu près. Ça me réchauffe le cœur de la voir heureuse.

Elle prit le verre que Branna lui tendait.

— J’avais envie d’un tête-à-tête avec toi, Branna, pour te dire que ça me touche que toi et Connor lui ayez offert un foyer.

— Elle fait partie de la famille, et c’est aussi une bonne amie.

— Elle a tellement bon cœur. J’ai eu beaucoup de mal à l’envoyer ici. Pas en Irlande ni auprès de toi. (Mary Kate jeta un œil vers l’avant de la maison.) Mais vers tout ce qui allait se passer. À l’envoyer en sachant ce que ça impliquait. J’ai envisagé de t’écrire pour t’annoncer sa venue et puis je me suis ravisée, puisque ça me donnait l’impression de te demander ou de t’imposer de l’accueillir, de l’aider à maîtriser ses talents. C’était essentiel que ce soit un choix.

Branna pensa à Fin.

— Avons-nous le choix ?

— Je crois, oui. J’ai choisi de lui donner l’amulette, même si cela m’a chagrinée. Une fois qu’on l’a donnée, on ne peut plus la reprendre. Mais c’est elle qui doit la porter. Je l’ai su la première fois où je l’ai tenue dans mes bras. Je vous ai tenus, toi et Connor, alors que vous étiez encore bébés. Et j’ai su, comme votre père et votre tante. Maintenant que vous êtes tous les trois devenus adultes, le moment est arrivé. Pour moi, ton père et ta tante, ce n’était pas le bon moment.

Elle alla regarder par la fenêtre.

— Je le sens. Il ne s’intéressera pas à moi. Iona se tracasse pour ça mais il ne s’embêtera pas avec moi. Je ne suis plus rien pour lui. Mais j’ai suffisamment de pouvoir pour vous prêter main-forte si nécessaire.

— Peut-être, quand il sera temps.

— Mais ce n’est pas pour aujourd’hui, dit Mary Kate en se retournant, de nouveau souriante. Alors aujourd’hui, je vais aider à préparer le repas. (Elle but une gorgée de vin.) Nollaig Shona Duit.

— Nous allons y veiller, dit Branna en trinquant avec Mary Kate. Un très joyeux Noël à vous aussi.

Grâce à un peu de magie, la table fut adaptée aux sept convives et à toute la nourriture, puisque Branna tenait à offrir un vrai festin – avec interdiction de parler de Cabhan.

— Nous n'allons pas manger comme ça demain chez ma sœur, annonça Meara en se servant de la farce. Entre Maureen et ma mère, nous pourrions remporter la palme du plus mauvais cuisinier d'Irlande.

— Alors nous allons en profiter ce soir, sans trop d'excès, et nous reviendrons finir les restes, décida Connor en prenant une tranche d'oie.

— C'est la première fête importante que je passe avec la famille de Boyle, dit Iona à l'assemblée avec une joie manifeste. Je vais apporter du pudding et je ne participerai pas au concours du plus mauvais cuisinier grâce à ma grand-mère qui m'a conseillée pendant toute la préparation. Nous allons choisir un jour férié, Boyle, pour accueillir tout le monde. Ça deviendra une tradition. Comment s'annonce le réveillon du jour de l'An, Fin ?

— Ça suit son cours.

— Je peux préparer du pudding.

Il sourit avec tendresse.

— J'ai réservé un traiteur.

— Un traiteur ?

Voyant l'air choqué de Branna, il lui jeta un coup d'œil.

— Un traiteur, dit-il fermement. J'ai consulté un menu, commandé un peu de ceci, un peu de cela, donné de l'argent, et c'est réglé.

— On s'amuse mieux quand on ne s'occupe de rien, dit Mary Kate d'un ton enjoué.

— C'est sûr que tout le monde passera un bon moment, meilleur que si j'avais essayé de cuisiner moi-même.

— C'est indéniable, dit Boyle. Il a engagé Tea and Biscuits pour la musique.

— Tu as engagé un groupe ? s'étonna Branna.

Cette fois, Fin haussa les épaules.

— Il faut de la musique, et c'est un bon groupe. Mais si les invités veulent sortir leur violon, leur pipeau ou pousser la chansonnette, je n'ai rien contre.

— Ça s'annonce comme une bonne *craic*, décréta Connor.

— Il y a combien d'invités ? demanda Branna.

— Je ne sais pas exactement. J'ai fait passer le mot.

— Tu risques d'avoir la moitié de la population de la région chez toi !

— Je n'en ai parlé qu'à des gens du coin mais, si c'est le cas, eh bien, c'est le traiteur qui va être débordé.

— Avec Patrick, nous aimions beaucoup organiser des soirées, se remémora May Kate. À l'époque, nous ne pouvions pas nous offrir les services d'un traiteur mais nous en parlions aux amis et aux invités. C'est amical, un bon *céili*.

— L'idée déplaît à Branna, intervint Connor.

— Elle préfère éviter qu'on fasse la fête tant que nous n'en avons pas terminé avec Cabhan.

— Nous ne parlons pas de lui ce soir, dit Branna sur un ton autoritaire. Est-ce vrai que Kyra a reçu une bague pour Noël, Connor ?

— Exact, et tu es très au fait de l'actualité puisqu'elle ne l'a eue qu'hier soir, d'après ce que je sais. Elle la montre à tout le monde. (Pensant à leur responsable administrative, il agita sa fourchette vers Fin.) En allant à l'école, n'oublie pas de t'enthousiasmer comme si c'était le plus beau diamant du monde. Elle sort facilement de ses gonds.

— Je n'y manquerai pas. Je me méfie de Riley. Tu te souviens de Riley, Boyle, dont le visage a malencontreusement rencontré ton poing il y a quelques mois ?

— Il ne l'avait pas volé.

— C'est vrai, et il paraît qu'il a aussi rencontré le poing de Tim Waterly, qui a un haras à Sligo. J'ai fait quelques affaires avec Tim, ça s'est bien

passé. Il donne l'impression d'être plutôt maniéré mais en l'occurrence, c'est le visage de Riley qui est tombé sur le poing de Tim au cours d'une discussion animée dont le sujet était de savoir si c'était correct de vouloir vendre du foin moisi.

— Riley est un connard, c'est clair. Je vous demande pardon, Nan.

— Je vous en prie. Un homme qui veut vendre du foin moisi, ou pire, qui maltraite les chevaux comme avec notre adorable jument, Darling, est effectivement un connard. Meara, tu veux bien me passer ce plat de pommes de terre ? Je crois qu'il me reste un peu de place.

Ils festoyèrent gaiement, puis firent la vaisselle plus ou moins de bon cœur, et réussirent encore à avaler de la tarte ou du trifle, voire les deux. Ensuite, ils burent du champagne apporté par Fin et échangèrent leurs cadeaux. Ils s'enlacèrent et entonnèrent quelques chants de Noël.

Aucun signe de Cabhan, se rassura Branna en jetant un coup d'œil par la fenêtre.

Quand elle alla vérifier celle de la cuisine, Fin la suivit.

— Si tu ne veux pas qu'on évoque Cabhan, arrête de le chercher.

— Je suis venue prendre une bouteille de champagne.

— Tu t'inquiètes trop. Il est tapi dans son terrier, Branna. J'ai ma manière à moi de le vérifier. — J'aimerais juste passer une soirée… sans ennuis.

— C'est une très bonne soirée. J'ai quelque chose pour toi.

Il ouvrit sa main, vide, la retourna et tendit une boîte enveloppée dans du papier doré et fermée par un élégant ruban argenté.

— Nous avons déjà échangé nos cadeaux.

— Il en reste un. Défais-le, pendant que je m'occupe de ça, dit-il en prenant une bouteille de champagne.

Déstabilisée, elle déballa le cadeau et ouvrit la boîte pendant que Fin faisait sauter le bouchon. La bouteille était ancienne – et belle. Ses facettes reflétaient si vivement la lumière qu'elle semblait briller dans sa main.

D’après les sensations de Branna, elle avait renfermé un pouvoir autrefois, il y a longtemps. Elle effleura le bouchon en verre, sur lequel était représentée une tête de dragon.

— Elle est magnifique. Ancienne, splendide, elle vibre encore de pouvoirs.

— Je l’ai trouvée dans une boutique d’antiquités à La Nouvelle-Orléans, même si elle ne vient pas de là. Elle est passée de main en main avant d’atterrir dans ce magasin chic où ils n’avaient pas idée de sa valeur. J’ai tout de suite pensé à toi en la voyant. Ça fait plusieurs années que je l’ai, mais j’avais peur que tu le refuses.

Elle fixait le cadeau.

— Tu me trouves si dure que ça.

— Pas du tout. Je te trouve forte, et ce n’est pas facile pour nous deux. Toutefois, je ne pouvais pas la laisser dans une boutique où personne n’avait conscience de son histoire, alors qu’elle est faite pour toi.

— Chaque fois que je la regarderai, je penserai à toi.

— Eh bien, il y a un avantage à toute chose. Quoi qu’il en soit, elle est tienne.

Elle ne pouvait pas se permettre un baiser sur la bouche, mais ses lèvres s’attardèrent sur sa joue puis ils restèrent un instant proches l’un de l’autre, aussi naturellement qu’auparavant.

— Merci, je… Elle l’a fait faire dans des circonstances précises. Il y a une image qui me parvient, murmura-t-elle en fixant la bouteille. Le dragon était à elle, je crois. Et elle l’a fait faire pour y verser ses larmes. Des larmes de magicienne – précieuses et puissantes quand elles sont versées dans la joie mais aussi dans le chagrin.

— Dans cette bouteille, c’étaient des larmes de quelle nature ?

— Je ne le vois pas, mais de la joie, je dirais, puisque c’est Noël, et que c’est un très beau cadeau. (Elle la posa délicatement sur une étagère.) Nous

devrions prendre du champagne et jouer de la musique. Promis, j'arrête de regarder par la fenêtre pour ce soir.

Ce soir-là, tard, Branna posa la bouteille sur sa commode et, alors qu'elle se glissait dans son lit, elle admira les reflets des flammes de la cheminée qui dansaient sur ses facettes.

Et elle pensa à lui. Et en pensant à lui, elle déposa un charme sous son oreiller pour bloquer les rêves. Elle avait le cœur trop lourd pour risquer de rêver.

Des tâches m'attendent, se dit Branna qui passa la journée dans son atelier, le cœur en joie. Elle avait passé un excellent Yule, et un Noël fameux. Elle avait aimé être entourée de son cercle, préparer le repas et jouer de la musique avec ses amis. Elle avait adoré son voyage à Kerry, le jour de Noël, et n'éprouvait pas la moindre culpabilité d'avoir rejoint ses parents grâce à ses pouvoirs magiques puisqu'elle avait ainsi pu passer du temps avec eux et sa famille éloignée. Toutefois, savoir que Connor et Meara avaient fait la même chose la rassurait.

Ça l'avait mise de bonne humeur de voir ses parents heureux dans leur nouvelle vie. Leur foi absolue en elle et en Connor avait renforcé sa confiance en elle.

Mais désormais, elle devait s'occuper de sa vie matérielle. De ses occupations qui lui permettaient de gagner sa vie, mais aussi du travail qui était son destin, et une question de vie ou de mort.

Elle fit le plein de ses lotions et des crèmes les plus appréciées, et fabriqua des petites bougies de voyage qui se vendaient comme des petits pains.

Ensuite, elle s'offrit le plaisir d'expérimenter de nouveaux parfums, de nouvelles couleurs, de nouvelles textures. L'esprit libre, elle pouvait se concentrer sur ses sens, sur l'aspect visuel de ses créations, sur l'humeur

qu’évoquait tel ou tel arôme, sur la sensation de tel ou tel produit sur la peau.

Lorsque la porte s’ouvrit, elle se réjouit de voir Meara entrer.

— Eh bien, tu tombes à pic. Enlève tes gants et viens essayer ma nouvelle crème.

Meara ôta son bonnet, son écharpe, et rejeta sa lourde tresse dans son dos.

— Quel temps horrible, froid, venteux et pluvieux. Mais ici, il fait chaud et ça sent délicieusement bon. Un contraste agréable par rapport à l’humidité et au crottin de cheval.

Elle accrocha son manteau, et se dirigea vers Branna les mains tendues.

— Oh, c’est agréable. (Elle se frotta les paumes pour faire pénétrer la crème et les sentit.) Très plaisant, vivifiant et ça sent… l’air. L’air frais, comme au sommet d’une montagne. J’aime la couleur dans le bol aussi. Clair, bleu clair. On dirait de la glace bleue.

— C’est le nom qui lui convient. Glace bleue, c’est décidé. C’est fait pour les mains et les pieds malmenés. J’ai dans l’idée de la vendre dans des pots tout simples que les hommes ne rechigneraient pas à garder chez eux. J’ai envie de créer toute une gamme. Un gommage, un gel douche, un savon en pain et un savon liquide. Pour ça aussi, je dois trouver un emballage qui plaise aux femmes mais qui ne porte pas atteinte à la virilité des hommes.

— Je ne sais pas comment tu arrives à penser à tout ça.

— Si je n’y pensais pas, j’aurais probablement passé la journée sous la pluie glacée et dans le crottin de cheval avec toi. (Elle mit de l’eau à chauffer.) Et comme l’année touche à sa fin, c’est le moment de penser à des nouveautés. Hier encore, ma mère m’a demandé si je pouvais créer des produits spécifiques pour leur petit bed and breakfast. Les plus petits seraient pour offrir à leurs invités, et les plus gros seraient réservés à la vente. Après le jour de l’An, je me pencherai sur la question.

— C’était merveilleux de voir ta mère hier, et ton père aussi, et tous les autres. Connor m’a prévenue à la toute dernière minute. « Tiens, et si on allait voir mes parents avant de partir pour Galway ? » J’ai voulu répondre que j’aimerais beaucoup aller les voir, mais qu’il serait plus convenable de les prévenir. Il m’a prise par la main, et hop, nous nous sommes retrouvés là-bas. (Elle posa la main sur son ventre.) Je ne m’habituerai jamais à voler.

— Ils étaient ravis, et moi aussi, de vous avoir tous les deux pendant quelques heures.

— Noël, c’est la famille, et quand on a de la chance, c’est aussi les amis.

— Et la tienne ? Ta famille ?

— Ah, Branna, ma mère s’épanouit chez Maureen. Je ne l’ai pas vue aussi heureuse depuis des années. Les joues roses, l’œil brillant. Elle m’a montré sa chambre, et je tire mon chapeau à Maureen puisqu’elle est aussi mignonne et pointilleuse que ma mère.

Meara soupira de contentement.

— Qu’on soit tous réunis sous le même toit, c’était un grand bonheur pour elle, je l’ai bien vu. Et Maureen m’a prise à part pour m’expliquer que ça faisait du bien à notre mère de vivre chez elle – je l’ai même écoutée patiemment, comme si l’idée venait d’elle.

— Tu as un poids en moins sur les épaules.

— Je n’ai jamais eu de responsabilité plus lourde. Et puis elle est ravie de savoir que, bientôt, je ne coucherai plus avec Connor en dehors des liens sacrés du mariage, dit Meara en riant, tout en s’asseyant près du feu. Elle parle déjà de ses futurs petits-enfants.

— Et toi, tu y penses ?

Branna apporta du thé chaud sucré et des biscuits sur un plateau.

— J’ai envie d’en avoir, bien sûr, mais pas aussi vite qu’elle aimerait. C’est un pas que je franchirai plus tard. (Elle but son thé.) Je suis contente d’être venue au bon moment. J’aimerais qu’on parle, juste toutes les deux.

— Quelque chose ne va pas ?

— C’est la question que je voulais te poser. Aussi loin que ma mémoire remonte, nous avons toujours été amies, même quand nous portions encore des couches.

Branna mordit dans un biscuit, et sourit à pleines dents.

— Et peut-être que notre amitié se terminera aussi en couches.

Meara pouffa.

— Drôle d’idée. Entre nous, c’est une amitié éternelle, et nous pouvons peut-être nous permettre plus de choses que d’autres. Alors j’aimerais te demander ça : en quoi est-ce bon pour toi, Branna, ce voyage par le rêve que tu prépares avec Fin ?

— Nous étions tous d’accord…

— Non, je ne m’adresse pas à toi en tant que membre du cercle. Je te parle en tant qu’amie, en tant que sœur. De couche à couche, si je puis dire.

— Ah, Meara !

— Là, je ne pense qu’à toi, puisqu’il n’y a que toi et moi dans cette pièce. C’est intime, ce rêve partagé. Je sais et je comprends, c’est beaucoup te demander, Branna, ça va puiser dans le fond de ton cœur et dans tes sentiments.

— La priorité, c’est de régler son compte à Cabhan.

— Pas pour moi. Pas entre toi et moi. Je sais que tu agiras sans penser aux conséquences, mais j’aimerais connaître ton sentiment. D’amie à amie, de femme à femme. Dis-moi ce que tu ressens, et ce que je peux faire pour t’aider.

— Mon sentiment ? fit Branna en soufflant. Eh bien, c’est quelque chose qu’il faut faire, et c’est la meilleure solution que nous ayons. Et je sais que cela implique une certaine souffrance puisque, comme tu l’as dit, c’est intime. Je sais que je dois travailler avec Fin pour le bien de tous, et je l’ai accepté.

— Mais ?

Elle soupira, certaine de pouvoir parler à Meara à cœur ouvert.

— Depuis qu'il est revenu il y a quelques mois et qu'il est resté ici tout ce temps, je l'ai vu combattre et souffrir à nos côtés. J'ai plus de mal à refréner ce que j'éprouve pour lui et que j'éprouve depuis toujours. La prochaine étape ne va rien arranger, ni pour l'un ni pour l'autre. Et je ne peux que me réjouir que tu sois là et que tu comprennes.

— Connor ne pourrait pas l'accompagner ? Ou Boyle ou l'un de nous ?

— Si c'était à Connor ou à Boyle ou à un autre d'entre vous d'y aller, ce n'est pas moi qui aurais été attirée dans le rêve qui nous a conduits à la grotte de Midor. Je vais y arriver, Meara, et lui aussi, même si je sais que ce n'est pas plus facile pour lui que pour moi.

— Il t'aime, Branna, aussi sincèrement qu'un homme puisse aimer. Je sais que ça te fait de la peine de me l'entendre dire.

— Non, tu ne me fais pas de peine, dit Branna en frottant la cuisse de Meara. Je sais qu'il m'aime, ou qu'une partie de lui m'aime. Et une partie de lui ne cessera jamais de m'aimer. L'amour est puissant et c'est vital, mais ça ne fait pas tout.

— Tu lui reproches toujours ses origines ?

— C'était plus simple quand je lui en voulais. Quand j'étais encore jeune, brisée, j'en avais les moyens. Mais même si je ne lui en veux plus, ça ne change rien aux faits. Il est du sang de Cabhan. Il porte la marque, et cette marque est apparue sur lui, elle s'est manifestée après que nous sommes sortis ensemble. Si une rancœur persiste, elle est également tournée contre moi.

— Si seulement tu ne t'en voulais pas, répondit Meara. J'aimerais tant que vous ne vous fassiez plus de reproches, l'un comme l'autre.

— Mon sang, son sang. S'il porte la marque, c'est autant à cause de Sorcha que de Cabhan, non ? Je pense que maintenant que nous avons grandi et appris des choses, nous comprenons tous deux que notre destin n'est pas d'être ensemble.

— Si nous déjouons Cabhan, continuerais-tu à le croire ? Continuerais-tu à penser que tu ne peux pas vivre heureuse avec lui ?

— Comment veux-tu que je te réponde ? Comment le savoir ? C'est le destin qui nous a réunis, et le destin qui nous a séparés. Le destin seul décide de ces choses.

— Je n'y crois pas un seul instant, protesta Meara avec emportement. Nous sommes maîtres de notre destin, de nos choix, de nos actions.

Branna sourit en se rasseyant.

— Tu marques un point. Bien sûr, nous ne sommes pas de simples marionnettes. Mais selon moi, le destin distribue les cartes. C'est la manière de les jouer qui compte, mais on doit composer avec ce que nous avons. Que ferais-je si le destin ne t'avait pas mise sur ma route ? Je n'aurais pas d'amie qui viendrait m'offrir son épaule au bon moment.

— Je suis toujours là pour toi.

— Je le sais. Je suis de nature à me débrouiller seule, mais c'est bon de pouvoir s'appuyer sur quelqu'un de temps à autre. Je peux regretter de l'aimer. Je peux espérer pouvoir regarder en arrière, la jeune fille que j'étais, et me dire : « Bon, elle a eu une passade et son lot de déception, sa petite peine de cœur. » Mais elle a tourné la page. Et quelles que soient les cartes que j'aie en main, il en fait partie. Il en fera toujours partie.

— Nous pourrions nous accorder plus de temps, chercher une autre solution.

— Nous avons déjà trop attendu. Nous méritions une pause avec nos familles et nos amis, mais le devoir nous appelle maintenant. Je suis prête, je te le promets.

— Veux-tu que je reste quand ce sera fait ? Quand tout sera fini, je veux dire ? Moi et Iona, peut-être ?

— Nous verrons comment ça se passe. Mais c'est rassurant de savoir que si j'ai besoin de vous, toi et Iona serez là. Avant que tu t'inquiètes de la suite, nous allons repartir en rêve, Fin et moi, et trouver qui est Midor pour

Cabhan, et vice versa. Et si le destin distribue correctement les cartes, nous découvrirons comment et quand l'arrêter.

Elle posa la tête sur l'épaule de Meara.

— Je sais que Fin est un homme bon, et cette idée m'apaise. À une époque, j'ai essayé de me convaincre du contraire, parce que ça simplifiait tout, mais c'était faux et idiot. Et puis au bout du compte, l'idée que j'aurais aimé un homme bon suffira à me satisfaire.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 9

Elle s’était préparée émotionnellement et psychologiquement. Branna se répétait que l’envoûtement et le voyage par le rêve étaient non seulement une étape nécessaire, mais qu’en plus elle s’en sortirait sans essuyer de problèmes personnels.

Après tout, avec Fin, ils avaient trouvé un équilibre dans leur relation au fil des mois. Ils étaient capables de collaborer, de se parler sans colère ni peine de cœur, non ?

Ils étaient devenus adultes, et l’époque de l’innocence était révolue. Elle avait un devoir envers sa lignée. Et Fin manifestait une loyauté sans failles à l’égard de leur cercle, ce qui était tout à son honneur.

Cela devrait suffire.

Et pourtant, alors qu’ils étaient réunis dans son atelier, longtemps après la tombée de la nuit, elle s’efforçait de maîtriser son anxiété.

— Tu es sûre de ça ? demanda Connor en lui passant une main dans le dos, geste qui lui valut un bref coup d’œil et un rejet tacite.

*N’entre pas dans ma tête.*

Sa main chaude s’attarda dans le creux de ses reins.

— Nous avons encore le temps de chercher un autre moyen.

— Je suis sûre de moi à cent pour cent, et c’est le meilleur moyen. Fin ?

— Affaire conclue.

— Cousine Mary Kate, vous êtes certaine de ne pas vouloir vous joindre au cercle ?

— Il vaut mieux que vous poursuiviez comme vous en avez l’habitude. Mais sachez que je serai là pour vous aider en cas de besoin.

— Nan est notre renfort.

Iona serra la main de sa grand-mère puis s’avança.

Ils formèrent le cercle, par sens du rituel et par respect, pour garantir protection et unité. Branna et Fin entrèrent ensemble dans le cercle. Il portait son épée à sa ceinture, elle son couteau rituel.

Cette fois, puisqu’ils partaient de leur propre volonté, ils étaient armés.

— Dans cette coupe, nous buvons la potion qui nous fera voyager en rêves l’un auprès de l’autre.

Branna but une gorgée et passa la coupe à Fin.

— Par cette potion, nous traversons le temps et l’espace côte à côte.

Fin but et passa la coupe à Connor.

— Au sein de notre cercle, main dans la main, nous traversons le ciel et survolons la terre.

Ils parlaient ensemble, les yeux dans les yeux, et Branna sentit leur force grimper en flèche.

— Dans les rêves, nous voulons aller, pour chercher, pour voir l’origine de la destinée de Cabhan. Avec toute notre foi, notre pleine confiance en eux comme en moi, qu’il en soit ainsi.

Fin tendit la main ; Branna posa les siennes dessus.

Dans un éclair de lumière, dans un éclat de pouvoir éblouissant, ils s’envolèrent dans le vent et les tourbillons, rapidement, si vite que l’air quitta leurs poumons. Elle eut juste le temps de se demander si la mixture n’était pas trop forte puis elle se retrouva sur ses pieds, chancelante, dans l’obscurité percée d’étoiles. Sa main était toujours agrippée à celle de Fin.

— Un peu trop d’essence de tourbillon.

— Tu trouves ?

Elle lui décocha un regard narquois. Il avait les cheveux aussi ébouriffés qu’elle, d’après son ressenti. Si son visage aux traits émaciés avait un air sombre, elle y perçut néanmoins une pointe de satisfaction.

Elle était exactement dans le même état d’esprit que lui.

— Pas la peine d’être sarcastique. J’ai autant participé à la formule que toi. (Branna secoua la tête pour chasser ses cheveux de ses yeux.) Et puis elle nous a conduits jusqu’ici. La grotte est devant nous.

Dans la nuit froide et étoilée, l’entrée de la grotte pulsait d’une lumière rouge. Branna entendit un léger grondement, comme si une tempête lointaine menaçait à l’intérieur. Mais rien n’éclata, rien ne bougea et rien ne s’agita.

— Il est à l’intérieur, lui dit Fin. Je le sens.

— Il n’est pas seul. Je sens une présence rusée, très affirmée.

— Je ferais mieux d’entrer d’abord, pour évaluer la situation.

— Ne sois pas insultant, Finbar. Côte à côte ou rien du tout.

Comme pour mettre un terme au débat, elle avança de quelques pas. Fin tenait fermement sa main, tandis que son autre main était posée sur la garde de son épée.

— Si la chose s’en prend à nous, nous rompons le sortilège. Sans hésitation, Branna. Nous n’allons pas finir ici.

Elle tituba certainement contre lui car l’envoûtement du voyage par le rêve provoquait ce genre de désirs. Mais elle se ressaisit, et tint bon.

— Je n’ai pas l’intention de finir ici. Nous avons des choses à faire chez nous, dans notre époque.

Ils franchirent l’ouverture de la grotte, traversant la lumière vibrante. Le bourdonnement devint plus affirmé, plus grave. Branna constata que ça ne ressemblait pas à un orage en mer, mais plutôt à une créature énorme et vivante au repos.

La grotte allait s’élargissant et débouchait sur des tunnels formés de murs si humides qu’ils gouttaient à un rythme régulier, produisant des plop ! plop ! sur la pierre, comme pour composer un fond sonore au grondement. Fin bifurqua vers la gauche, et comme l’instinct de Branna lui soufflait d’aller dans la même direction, ils s’enfoncèrent sans bruit dans la galerie.

Sa main était tout ce qui la reliait à la chaleur et à la réalité, et elle savait qu’il partageait son sentiment.

— Nous ne savons pas vraiment à quelle date nous sommes, murmura Branna.

— C’est après le jour de notre premier rêve. (Devant son air interrogateur, il secoua la tête.) J’ignore comment je le sais, mais je le sais.

Ils poursuivirent leur route. Plus ils avançaient, plus le vrombissement s’intensifiait. Branna le sentait presque vibrer en elle à présent, comme une pulsation, comme si elle avait avalé le mal incarné.

— Ça m’attire, murmura Fin. Il cherche à se nourrir. Ça m’attire à travers lui, de sang à sang. (Il se tourna vers elle et la prit fermement par les épaules.) Si cette chose ou Cabhan m’aspire, tu dois rompre l’envoûtement, sortir et retourner chez nous.

— Tu m’abandonnerais ici, moi ou l’un du cercle ?

— Ni toi ni les autres ne descendez de lui. Tu dois le promettre, Branna, sinon je romps l’envoûtement sur-le-champ et j’arrête tout avant même d’avoir commencé.

— Je le romprai, je t’en fais le serment.

Mais elle le ramènerait de force avec elle.

— Je te le jure sans difficulté puisqu’ils ne vont pas t’aspirer. Tu ne les laisseras pas faire. Et si nous continuons à nous disputer à ce sujet, nous n’aurons pas à rompre le sortilège puisqu’il s’achèvera à son époque sans qu’on ait appris quoi que ce soit.

Ce fut au tour de Branna de prendre la main de Fin. Une étincelle jaillit de leurs paumes jointes avant qu’ils eussent fait un seul pas.

Le souterrain, de plus en plus étroit, bifurquait vers une sorte de chambre – un semblant d'atelier dédié à la magie noire.

Des cadavres de chauves-souris, ailes dépliées, étaient cloués aux parois rocheuses comme une exposition d'art effrayante. Sur les étagères, des squelettes de pattes d'oiseaux, des têtes et des organes d'animaux, certains probablement humains, des corps de rats, tout cela flottait dans des bocaux remplis de liquide visqueux.

Un feu brûlait sous un chaudron dont s'élevaient des bulles et de la fumée d'un vert blafard. Sur la gauche, un autel de pierre était éclairé par des chandelles de suif noires. Il était taché du sang de la chèvre couchée sur le dessus, la gorge tranchée.

Cabhan recueillait le sang dans un calice.

Bien qu'il leur tournât le dos, il sembla à Branna plus jeune que le Cabhan qu'elle connaissait.

Il recula de quelques pas, s'agenouilla et brandit le bol à bout de bras.

— Reçois ce sang, un sacrifice offert à ta gloire. À travers moi tu te nourris, à travers toi je me nourris. Ainsi mon pouvoir grandit.

Il but dans la coupelle.

Le bourdonnement gagna en force pour battre comme un cœur.

— Ce n'est pas suffisant, murmura Fin. Il est pâle et faible.

Alarmée, Branna s'agrippa à sa main.

— Reste avec moi.

— Je suis avec toi, et avec lui. Les chèvres, les moutons et les bâtards. Si le pouvoir est une soif, étanche-la. S'il est la faim, mange-la. S'il est luxure, assouvis-la. Prends ce qu'il te faut.

— Encore, dit Cabhan en brandissant de nouveau la coupe. Tu as promis plus que ça. Je suis ton serviteur, je suis ton soldat. Je suis ton vassal. Tu as promis plus.

— Pour avoir plus il faut donner plus, dit calmement Fin. Du sang de ton sang, comme avant. Prends-le, fais-le couler, goûte-le et tu auras plus.

Tu seras moi, je serai eux. Et notre règne ne connaîtra pas de fin. La vie éternelle, le pouvoir infini. Tu n'auras plus qu'à cueillir la Ténébreuse que tu convoites. Elle doit céder son corps et son pouvoir à notre volonté.

— Quand ? Quand aurai-je plus ? Quand aurai-je Sorcha ?

— Verse-le, prends-le, goûte-le. Du sang de ton sang. Dans la coupe, entre tes lèvres. Dans le chaudron. Prouve que tu es digne d'estime !

La chaleur avait quitté la main de Fin. Branna la serra entre ses paumes en lui transmettant tout ce qu'elle pouvait.

— Je suis digne d'estime.

Cabhan posa le bol et se leva pour prendre une coupe. Il se retourna.

Pour la première fois, Branna vit la femme dans l'obscurité. Une vieille femme, mise aux fers, tremblante dans le froid piquant.

Il marcha vers elle en emportant la coupe.

— Aie pitié. Pour moi, pour toi-même. Pour ta maudite personne. Il ment. Il te ment, il ment à tous. Il t'a enchaîné avec ses mensonges comme tu m'as enchaînée avec ces liens de fer. Délivre-moi, Cabhan. Sauve-moi, épargne-toi.

— Tu n'es qu'une femme, vieille à présent, et tes pouvoirs dérisoires te quittent. Tu n'es plus bonne qu'à ça.

— Je suis ta mère.

— Je suis déjà né, dit-il en lui tranchant la gorge.

Choquée et horrifiée, Branna poussa un cri qui fut recouvert par le rugissement. Les forces obscures flottaient dans l'air depuis quelques instants, d'un noir profond, pesantes comme la mort.

Il remplit la coupe, but, et la remplit de nouveau. Puis il la porta jusqu'au chaudron et la vida dans la fumée, qui prit la couleur du sang.

— Maintenant, le créateur est aussi là, dit Fin tandis que Cabhan vidait le contenu d'une fiole dans le chaudron.

Les doigts de Fin, glacés dans la main de Branna, se plièrent et se déplièrent.

— Prononce les mots. Dis les mots, lie le tout.

— Sang mêlé au sang pour assouvir la faim et créer le pouvoir. Par la mère et le bélier mélangés et par la fumée et l'appel des forces du mal, j'invoque mon nom, mon pouvoir et ma destinée. Accorde-moi la vie éternelle et le refuge à travers ce portail. Je deviens dieu et démon et je règne présentement sur la femme et sur l'homme. Par mon sang et mon pouvoir, je conquerrai la Ténébreuse. Je suis Cabhan, ancien mortel, et par ces mots j'abjure l'être humain qui était en moi.

Son bras traversa la fumée, plongea dans le chaudron, et de sa main nue, il extirpa l'amulette ornée de sa pierre rouge sang.

— En cette heure, je reçois le pouvoir maléfique.

Il brandit le talisman au-dessus de sa tête et posa la pierre luisante sur son torse.

Le vent rugit en tourbillonnant au moment où Cabhan, le regard brillant du même éclat rouge que sa gemme, tendait les bras vers le ciel.

— Ainsi je suis né !

De l'autel sauta le loup, noir et féroce. Il s'élança vers Cabhan et rebondit sur lui dans un cri assourdissant.

Quand un hurlement victorieux retentit, même les pierres tremblèrent.

Il tourna la tête. Dans le noir, dans les ombres, ses yeux, toujours lumineux, croisèrent ceux de Branna.

Elle leva la main lorsqu'il lança ses bras vers elle, prête à repousser toute attaque magique. Mais Fin la fit pivoter vers lui et l'enveloppa dans ses bras. Quelque chose s'écrasa, quelque chose brûla.

Et il rompit l'envoûtement.

Trop rapide, trop déstabilisant. Branna s'accrochait à Fin autant pour le réchauffer – car son corps brûlait de froid – que pour éviter d'être emportée loin de lui.

Elle entendit d'abord leurs voix – celle de Connor aussi posée qu'un rocher et calme qu'un lac en été –, et ces voix la guidèrent. Puis celle d'Iona

se joignit à la sienne.

*Ne flanche pas maintenant*, pensa Connor. *Tu es avec nous. Vous êtes tous les deux avec nous. Vous êtes presque rentrés. Vous êtes bientôt là.*

Soudain, Branna se retrouva chez elle, prise de vertiges et les membres en coton, mais à la maison, où il faisait chaud, où la lumière brillait.

À l'instant où elle prit une inspiration, Fin lui échappa des mains et tomba à genoux.

— Il est blessé, dit Branna en s'effondrant à son tour. Laisse-moi voir. Attends que je regarde.

Elle prit son visage entre ses mains et dégagea ses cheveux.

— J'ai juste eu le souffle coupé.

— Le dos de son pull fume, constata Boyle, en intervenant rapidement. Comme la chemise de Connor l'autre fois.

Sans laisser à Branna le temps de le dévêtir, Connor arracha son vêtement d'un geste.

— Des brûlures. Moins profondes que celles de Connor, mais ça prend quasiment toute la surface de son dos.

— Allonge-le sur le ventre, dit Branna.

— Je n'ai pas très envie de me vautrer par terre comme un…

— Fais un somme, ordonna sèchement Branna tout en posant la main sur sa tête pour le forcer à dormir. Sur le ventre, répéta-t-elle.

Connor et Boyle s'empressèrent de l'allonger sur le sol de l'atelier.

Elle passa les mains au-dessus des brûlures qui recouvraient son dos.

— Pas très profond, et le poison ne peut pas se mêler à son sang. Je ne sens que le froid, la brûlure et la douleur. Je vais avoir besoin…

— De ça ? proposa Mary Kate en lui tendant un pot de baume. La guérison est mon art majeur. — C'est exactement ça, merci. Nous allons faire vite. Ça n'a pas eu le temps de creuser la peau. Iona, tu en prends ? J'ai une petite brûlure sur mon bras gauche. Ce n'est rien mais autant que ça disparaisse. Tu sais ce qu'il faut faire.

— Oui, répondit Iona en remontant la manche de Branna. C’est petit mais ça a l’air méchant. La blessure se refroidit à l’instant où Iona appliqua une noisette de baume. Comme la tête ne lui tournait plus grâce aux talents de guérisseuse de sa cousine, elle pouvait se concentrer entièrement sur Fin.

— Ça va mieux, non ? Bien sûr que ça va mieux. Un whisky nous ferait du bien, si ça ne t’ennuie pas. Nous sommes allés un peu plus vite que je ne l’avais calculé, et le retour m’a donné l’impression de chuter du haut d’un immeuble.

— Je l’ai déjà servi, dit Meara. Sa peau paraît saine maintenant.

Les mains posées sur lui, Branna chercha s’il y avait une blessure plus profonde, un restant de maléfice.

— Nous allons juste nous en assurer. Bon, ça ira. (Le soulagement lui serra la gorge si bien qu’elle parla d’une voix éraillée.) Il va très bien. Réveille-toi, Fin, dit-elle en posant la main sur sa tête. Il battit des paupières, et la regarda droit dans les yeux.

— Putain de merde, dit-il en se redressant.

— Je suis désolée, c’est grossier d’endormir quelqu’un sans sa permission mais je n’étais pas d’humeur à discuter.

— Elle avait une brûlure elle aussi, précisa Iona, sachant que cela calmerait Fin. Sur le bras gauche.

— Quoi ? Où ça ?

Il avait déjà empoigné le bras de Branna et remonté sa manche.

— Iona l’a soignée. C’était trois fois rien, comme tu t’es placé en bouclier. Tu m’as couverte comme si je n’étais pas capable de bloquer une attaque.

— Tu n’aurais pas réussi à la bloquer, celle-là. Avec son tout nouveau pouvoir, intact et frais, il était aussi déchaîné qu’un camé qui vient de prendre sa dose. Il était plus fort à ce moment-là qu’il ne l’est maintenant, ou que jamais depuis ce jour, je pense. Et il cherche désespérément à retrouver ce niveau.

Connor s’accroupit.

— J’ai quelque chose à dire. Merci pour avoir pris soin de ma sœur.

— Voilà que je deviens malpolie, soupira Branna. Je m’excuse pour ça aussi. Je suis encore chamboulée. Je te remercie sincèrement, Fin, de m’avoir protégée.

Elle prit les deux verres de whisky des mains de Meara et lui en tendit un.

— Il t’a prise pour Sorcha. Dans le noir, quasiment en état d’hallucination, il t’a sentie. Quand son pouvoir a atteint son maximum, il a senti ta présence mais il t’a confondue avec Sorcha. Il voulait…

— Bois.

— D’accord. (Fin trinqua avec elle, et avala le contenu de son verre.) Il t’aurait défigurée s’il avait pu, pour que personne ne voie plus jamais ta beauté, pour que ton époux te repousse. C’est du moins ce qu’il imaginait. J’ai vu dans son esprit à ce moment-là, toute la folie de ses pensées.

— Seul un dément peut trancher la gorge de sa propre mère et boire son sang.

— C’est absolument dégoûtant, décréta Meara. Mais puisque nous devons entendre l’histoire, j’aimerais autant l’écouter en entier, une fois que nous serons tous assis.

— Faisons cela. Fin, remets ton pull pour venir t’asseoir à table comme un homme civilisé, dit Mary Kate en lui passant son vêtement. Je vais farfouiller dans ta cuisine, Branna, et voir ce que je peux nous préparer. Je parie que personne n’a rien contre l’idée de manger un morceau.

Pendant que Mary Kate rassemblait les copieux restes du festin de Noël, Branna prit place – ravie de ne pas s’occuper du repas – et commença à raconter leur mésaventure.

— Sa propre mère…

Ahuri, Boyle prit l’un des jolis sandwichs de Mary Kate.

— Une simple femme, âgée, à ce qu'il a dit. Il n'éprouvait aucun sentiment envers elle. Il n'y avait rien en lui pour elle. Il n'y avait rien en lui du tout, continua Fin, à part le mal.

— Tu as entendu la voix qui lui parlait.

Fronçant les sourcils, Fin se tourna vers Branna.

— Pas toi ?

— Juste un bourdonnement, le même depuis notre arrivée, au moment où nous sommes entrés dans la grotte. Une sorte de… grondement.

Fin se massa inconsciemment l'épaule, à l'endroit de la marque.

— Je l'ai entendu. Les promesses d'un pouvoir accru, de la vie éternelle, tous les désirs de Cabhan. Mais pour l'obtenir, il devait donner plus. Sacrifier sa part humaine. Ça a commencé par le père.

— Tu le sais ou tu l'as deviné ? s'enquit Connor.

— Je le sais. Je voyais dans ses pensées, et je sentais le démon piégé dans la pierre, ses exigences, sa convoitise. Sa jubilation à l'idée de recouvrer sa liberté.

— Un démon ? s'étonna Meara en prenant son verre de vin tant attendu. Eh bien, ça, c'est nouveau… et terrifiant.

— Ancien, corrigea Fin. Plus ancien que le temps, et ça a attendu de trouver un vassal.

— Cabhan ?

— C'est toujours lui, dit Fin à Boyle. Bel et bien lui, mais avec une facette en plus, et toujours avide de pouvoir et de sang.

— La pierre est donc la source, comme nous le pensions, poursuivit Branna. Elle est née du sang du père et de la mère que Cabhan a sacrifiés pour obtenir son pouvoir. En le conjurant, en lui promettant allégeance, il a pris en lui ce… bon, si Fin dit que c'est un démon, c'est un démon.

— Pourquoi Sorcha ? s'étonna Iona. Pourquoi l'obsède-t-elle autant ?

— À cause de sa beauté et de son pouvoir… et de la pureté, dirons-nous, de son amour envers sa famille. Il voulait ardemment les deux

premiers, et souhaitait détruire le troisième.

Fin se massa les tempes pour atténuer les bourdonnements qui faisaient encore rage dans sa tête.

— Elle l'a rejeté, maintes et maintes fois, continua-t-il malgré sa violente migraine. Elle l'a traité avec mépris, et a repoussé toutes ses avances. Alors il…

Mary Kate le surprit en se plaçant dans son dos. Quand elle passa ses mains sur ses tempes, dans sa nuque, là où il n'avait pas remarqué qu'une autre douleur l'élançait, il perdit le fil de ses pensées.

Et son mal de tête disparut.

— Merci.

— Ce n'est rien.

Elle l'embrassa sur le dessus de la tête, à la manière d'une grand-mère, avant de se rasseoir. Troublé par son geste, il comprit de qui Iona tenait sa gentillesse et son grand cœur.

— Son vif désir pour elle, la femme et la magicienne, a viré à l'obsession. Il souhaite la faire céder, tout lui prendre et il croit qu'aucun envoûtement, aucun tour de magie ne peut l'en empêcher, ne peut l'atteindre. Le pouvoir de Sorcha peut lui faire du mal, menacer son existence, et son rejet a porté un coup à sa fierté.

— Donc ils étaient trois, calcula Branna. Avec les trois réunis, le pouvoir et la menace augmentent. Nous pouvons l'anéantir.

— À ce moment-là, dans la grotte, quand il a absorbé le démon et tout son mal, il a cru que rien ne saurait jamais lui nuire. Mais cette chose qui vit en lui sait. Elle lui a menti, et sa mère l'a prévenu. Cette chose lui a menti.

— Nous pouvons le diminuer, le mettre en pièces, le réduire en cendres mais… (Connor haussa les épaules.) À moins que nous ne détruisions aussi l'amulette, à moins que nous ne réussissions à détruire le démon qui s'est fondu en lui, il guérira, il reviendra toujours.

— C’est bien de le savoir, dit Iona en se préparant une tartine de fromage fondu. Mais comment détruire la pierre, le démon ?

— La magie du sang contre la magie du sang, décréta Branna. La lumière contre l’obscurité. Comme auparavant mais peut-être en nous concentrant sur un autre point. Nous devons déterminer le bon moment, avec certitude. J’ai la chaumière de Sorcha en tête, comme avant, pour attirer ce qu’elle renfermait, mais nous devons trouver un moyen de le piéger, de l’empêcher de s’enfuir si l’on veut l’achever. Et si nous y arrivons, c’est Fin qui devra détruire la pierre, la source du mal.

— J’ai senti l’attrait du démon, du sorcier. Et c’est devenu plus fort une fois qu’ils se sont unis. J’ai senti… l’attirance, la soif de posséder ce qu’ils m’offriraient.

— Et malgré cet attrait, tu t’es mis en danger pour me protéger. Ce sera à toi d’agir le moment venu, dit vivement Branna. Il ne nous reste plus qu’à définir quand et comment. Mary Kate, vous devez vraiment rentrer aux États-Unis ? C’est un vrai bonheur que quelqu’un s’occupe des repas à ma place.

Comprenant qu’elle avait besoin de changer de sujet, Mary Kate sourit.

— Oui, je le crains, mais je serai de retour pour le mariage d’Iona, et même un peu avant pour aider aux préparatifs. Et il se pourrait que je reste ici ensuite.

— Tu vas rester pour de bon ? fit Iona en se levant pour lui prendre les mains. Nan, tu veux dire que tu vas vivre en Irlande ?

— Je l’envisage sérieusement. Je suis restée aux États-Unis après la mort de ton grand-père pour ta mère, puis pour toi. J’aime ma maison là-bas, mon jardin, la vue de mes fenêtres. J’ai de bons amis là-bas, mais… je peux trouver une maison ici, et des jardins et de jolies vues depuis d’autres fenêtres. J’ai de bons amis ici. Et je t’ai, toi. Vous êtes tous ici, et vous êtes aussi une partie de la famille.

— Tu peux venir vivre avec nous. Comme je te l’ai montré, nous préparons une chambre pour toi, quand tu viendras nous voir. Mais tu peux très bien t’y installer définitivement, avec nous, dit Iona en consultant Boyle du regard.

— Bien sûr, ça nous ferait très plaisir.

— Tu es si gentille, dit Mary Kate à Iona, et Boyle, tu es très généreux. Mais si je dois m’installer ici, je préfère avoir ma propre maison. Près de chez vous, évidemment. Plutôt dans le village, pour faire mes courses et aller voir mes amis à pied. Comme ça, je pourrais vous rendre visite dans votre belle maison aussi souvent que vous en aurez envie.

— J’ai une maison à louer, proposa Fin, piquant la curiosité de Mary Kate.

— J’en ai entendu parler, mais il reste plusieurs mois d’ici à avril.

— Je n’aurai pas de mal à la louer à des touristes à la recherche d’un meublé dans le village pour de courtes périodes. Vous pourriez aller la visiter avant de rentrer aux États-Unis.

— Très bonne idée, mais je dois admettre que j’ai déjà jeté un coup d’œil par la fenêtre, dit-elle avec un grand sourire. Un joli nid douillet, très bien rénové.

— Je vous donnerai une clé pour que vous puissiez y faire un tour quand vous en aurez envie.

— Je n’y manquerai pas. Bon, je dois vous laisser, Margaret va commencer à se faire du souci.

— Je vais vous conduire chez elle, dit Boyle en se levant.

— C’est moi qui l’accompagne, dit Fin en se levant lui aussi. Je vous donnerai la clé comme ça, avant de vous déposer chez votre amie. J’ai besoin de rentrer.

— Je vais chercher mon manteau. Mais non, ce n’est pas la peine de tous vous lever, insista Mary Kate. Je suis ravie d’être escortée par un aussi séduisant jeune homme.

Une fois qu'ils furent partis, Iona se leva.

— Je vais te faire couler un bain.

Branna haussa les sourcils.

— Vraiment ?

— Un bain avec des sels relaxants de ta création, et Meara va te préparer une tasse de thé. J'aimerais envoyer Connor et Boyle chez Fin pour qu'ils en fassent autant pour lui…

— Je refuse de préparer le bain de Fin Burke, déclara Boyle.

— … Mais ils vont tous les deux faire du ménage ici, exactement à ta façon. Comme ça, tu vas pouvoir te reposer, et sortir tout ça de ta tête le temps d'une nuit.

— Quand elle est lancée, il ne faut pas la contrarier, conseilla Boyle.

— Je ne dis pas non à un bain et à un thé.

— Alors c'est réglé, dit Iona en quittant la pièce.

— Mais ça ne me dérange pas que vous laissiez la cuisine dans cet état tant que l'un de vous va voir Fin, dit Branna. C'était plus épuisant pour lui que pour moi, et je dois avouer que je suis lessivée.

— Je le laisse un peu seul avant d'aller le voir, lui dit Connor. Je resterai chez lui s'il a besoin de moi, au moins jusqu'à ce qu'il aille se coucher. Nous nous occuperons de la cuisine. Allez, monte et ne te fais pas de souci.

— J'y vais. Bonne nuit.

Une fois Branna arrivée à l'étage avec Kathel à côté d'elle, Meara mit de l'eau à bouillir.

— C'est toi qui te fais du souci, Connor.

— Elle n'a rien avalé, même pas une bouchée. (Il jeta un œil vers l'entrée de la cuisine et enfonça les mains dans ses poches comme s'il ne savait pas quoi en faire.) Elle a fait semblant de manger, reprit-il. Elle a des cernes, elle n'en avait pas avant l'envoûtement. Qu'elle vous laisse, toi et Iona, vous occuper d'elle sans faire d'histoires ? Elle est exténuée, voilà

pourquoi. Tu veilles sur elle, hein, Meara ? Toi et Iona, vous vous occupez bien d'elle ? Je ne resterai pas longtemps chez Fin, sauf s'il me le demande.

— Donne à Fin tout ce dont il a besoin, et nous nous occupons de Branna.

— Ne montre pas trop que tu la surveilles.

Elle le regarda de travers.

— Je la connais depuis presque aussi longtemps que toi, Connor. Je pense savoir m'y prendre avec Branna O'Dwyer, même mieux que personne. Nous allons passer un moment entre filles, et ensuite nous la laisserons tranquille. Elle se reposera mieux dans le calme et la solitude.

— C'est vrai. Je file chez Fin et je rentre dès que possible.

— Si jamais tu restes chez lui pour la nuit, tiens-nous au courant.

Comme il s'approchait, elle tendit la joue pour l'embrasser et sourit quand il l'enlaça brièvement.

Elle termina de préparer le thé de Branna pendant que Connor enfilait son manteau. Quand il sortit, elle se tourna vers Boyle.

— On dirait que la vaisselle sale est pour toi, dit Meara en lui donnant une tape sur l'épaule.

Il considéra la cuisine en soupirant.

— Bon… fit-il en relevant ses manches.

Connor entra chez Fin sans frapper, comme il en avait l'habitude depuis que la porte était en place. Même avant, à bien y réfléchir, puisque c'était lui qui l'avait posée.

Il trouva Fin au salon, un whisky à la main, devant la cheminée, avec Bugs couché à ses pieds.

— On m'a donné l'ordre de passer prendre de tes nouvelles, annonça-t-il en se félicitant d'être venu.

Fin avait l'air aussi usé et chamboulé que Branna.

— Je vais bien, comme tu peux le constater.

— Ce que je constate, c’est plutôt le contraire, rectifia Connor en se servant un verre avant de s’asseoir. Iona a décidé de faire couler un bain à Branna, et Meara lui a préparé un thé. Elle les laisse faire, ce qui me porte à croire qu’elle a besoin d’attention. Et toi, de quoi as-tu besoin ?

— J’aurai tout ce que je demande ?

— Je ferai de mon mieux, même si l’idée de te faire couler un bain et de te border me dérange un peu.

Le visage dénué d’expression, Fin détacha son regard des flammes, qu’il fixait d’un air absent, pour le porter sur son ami.

— C’était une violente attraction, salement brutale. Pendant un moment, ses promesses m’ont trompé. Ce pouvoir qui va au-delà de ce que nous possédons tous. C’est noir, c’est froid mais c’est… séduisant. Il m’aurait suffi de dire : « D’accord, je prends. »

— Tu ne l’as pas pris. Tu ne l’accepteras jamais.

— Pas cette fois, non. Ni avant, mais c’est un appel du sang. Un appel à l’animal qui vit en chacun de nous. Alors je vais te demander quelque chose, Connor, puisque tu es comme un frère pour moi, autant que pour Branna.

— Je suis votre frère à tous les deux.

— Alors tu dois me promettre, sur mon sang, sur ton cœur dans lequel tes pouvoirs magiques sont enracinés, que si je fais volte-face, si l’attrait est si fort que j’en viens à céder, tu m’arrêteras par tous les moyens possibles.

— Jamais tu ne…

— Je te demande de me le promettre, interrompit Fin, le regard féroce. Sinon, je m’en irai, je partirai loin d’ici, loin d’elle. Je vous quitterai tous. Je refuse de prendre le moindre risque.

Connor étendit ses jambes, croisa les chevilles et fixa ses pieds un instant.

Lentement, il leva les yeux vers Fin.

— Tu t’entends parler ? Tu souhaites sa mort plus qu’aucun de nous trois, plus que les trois dont nous sommes nés, mais tu serais prêt à te mettre à l’écart uniquement parce que tu t’es mis en tête que tu risques de flancher alors que tu as toujours tenu bon.

— Tu n’étais pas dans la grotte. Tu n’as pas ressenti la même chose que moi.

— Mais je suis là maintenant. Je te connais depuis toujours, avant l’apparition de la marque. Je sais qui tu es. Et comme je te connais bien, je te le promets, Fin, puisque c’est ton souhait. Ce que j’ai me vient du cœur, comme tu l’as dit, et mon cœur te connaît. Alors continue à ruminer, et permets-moi de te dire que tu ne l’as pas volé. Demain, nous en reparlerons.

Rasséréné, Fin but une gorgée de whisky.

— Très bien. J’ai gagné une soirée à broyer du noir.

— C’est sûr, et je vais ressasser avec toi le temps de finir mon verre.

Connor but une gorgée en silence.

— Nous l’aimons tous les deux, dit-il.

Adossé dans son fauteuil, Fin ferma les yeux.

— Ça, c’est la fichue vérité.

Et l’amour, Connor en était convaincu, avait un plus grand pouvoir d’attraction que n’importe quelle promesse maléfique.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 10

Fin se trouvait plutôt sociable. Il était le premier à payer sa tournée au pub et, dans les dîners, c'était un convive agréable qui participait facilement aux conversations. S'il invitait des copains à regarder un match sportif ou à jouer au billard, il avait toujours de la bière et à manger pour eux, et il ne protestait jamais quand ils laissaient tout en fouillis.

Après tout, il n'avait pas grandi dans la jungle, et lorsqu'il donnait une soirée, il comprenait aussi bien que n'importe qui les attentes basiques des invités et ses devoirs d'hôte.

Mais Iona bouleversa ses principes.

Le dernier jour de l'année, dans l'après-midi, elle surgit à sa porte, sa chevelure claire rassemblée dans un bonnet bleu azur que Nan lui avait tricoté pour Noël. Elle avait les bras chargés de sacs de courses.

— Noël est déjà passé, je crois.

— Ce sont des accessoires pour la fête, dit-elle en lui fourrant des sacs dans les mains, avant de porter le reste dans sa cuisine. Après les avoir déposés sur l'îlot central, elle enleva son manteau, son écharpe, son bonnet, ses gants puis ses bottes, et emmena le tout dans la buanderie.

— Nous avons des bougies, commença-t-elle.

— J’ai déjà des bougies. J’en ai acheté à Branna avant Yule.

— Pas assez, loin de là, fit-elle en secouant la tête d’un air ferme et désolé. Il faut en mettre partout.

Elle plongea la main dans son sac pour le vider.

— Celles-ci sont pour le manteau de la cheminée. Comme elles brûlent pendant douze heures, tu les allumeras une demi-heure avant l’arrivée des premiers invités.

— Je vais faire ça, moi ?

— Tout à fait, dit-elle sur un ton sans appel. Elles apporteront une note charmante tout en donnant un élégant air de fête. Celles-là sont pour la salle d’eau de l’étage et les toilettes du bas, et aussi pour la grande salle de bains du haut. Personne ne doit entrer dans ta chambre, à moins d’y être invité, mais comme j’en ai pris en trop, au cas où, tu peux aussi en mettre dans ta salle de bains. Ça, ce sont des serviettes de toilette pour les invités – jolies, simples et jetables.

Elle disposa une pile de linges blancs ornés d’une flûte de champagne gaufrée.

— De cette manière, personne ne s’essuiera les mains sur la même serviette que les autres. Fin éclata de rire.

— Sérieusement ?

— Fin, regarde-moi bien, dit-elle en pointant l’index sur son visage. Je suis tout ce qu’il y a de plus sérieux. J’ai aussi pris des bougies pour ta salle à manger au cas où il en manquerait, et d’autres pour le manteau de la cheminée d’en bas. Bon, il faut absolument des réserves de papier toilette dans tous les sanitaires. Les femmes détestent littéralement se retrouver coincées là sans PQ.

— Je ne connais pas ça, mais j’imagine.

— J’ai prévu de vérifier les toilettes toutes les heures, donc le problème ne devrait pas se poser.

Elle prit le visage de Fin entre ses mains.

— C’est mon idée et j’ai dit que j’allais t’aider. Alors, tu vois, je suis venue t’aider. Bon, les traiteurs vont envahir la cuisine, et ils connaissent leur boulot. Je viendrais voir comment ça se passe de temps en temps. Ils sont réputés pour être pros. Excellent choix.

— Merci, je fais ce que je peux.

Elle se contenta de sourire.

— Nous devons seulement veiller à ce que les serveurs comprennent qu’ils doivent remplir le sous-sol de nourriture et de boissons parce que beaucoup de monde va s’y rassembler pour jouer, danser et bavarder. Tu allumeras des feux dans les cheminées, évidemment.

— Évidemment.

— Je sais que personne ne va manquer de rien. Ça ne s’appelle pas la Nuit de la Grosse Portion ou… attends. (Elle ferma les yeux un instant.)… ou *Oiche ne Coda Moire*, pour rien.

Il lui sourit de toutes ses dents.

— Tu parles très bien l’irlandais maintenant.

— J’apprends. Nous ne sommes pas obligés de respecter les traditions à la lettre et de nettoyer la maison – je me suis documentée sur les coutumes irlandaises – parce que chez toi, c’est déjà impeccable. Tu as des manières aussi effrayantes que celles de Branna dans ce domaine, alors je vais placer ces bougies là où il faut, ainsi que les serviettes des invités et… (Elle ouvrit un autre sac.) J’ai pris ces adorables bonbons à la menthe et aux amandes. Les couleurs sont vraiment jolies, et c’est sympa d’en mettre dans des bols un peu partout. Au fait, Boyle est passé chercher la tringle sur roulettes chez la fille des amis de Nan.

— La tringle sur roulettes ?

Pour des raisons qu’il préférait ignorer, il imagina un instrument de torture portatif.

— Pour accrocher les manteaux. Il faut bien ranger les manteaux des invités quelque part, alors j’ai emprunté ce vestiaire. Ça sera parfait dans la

buanderie. L’un de nous sera chargé de débarrasser les invités à leur arrivée, d’aller les pendre et de leur rendre au moment du départ. On ne va quand même pas les empiler sur le canapé ou sur le lit.

— Je n’y avais pas pensé. J’ai de la chance de t’avoir.

— C’est vrai, et c’est aussi un bon entraînement pour moi. J’ai déjà commencé à préparer notre pendaison de crémaillère, l’été prochain, quand la maison sera totalement aménagée et que nous serons installés.

— J’ai hâte d’y être.

— D’ici là, nous aurons détruit Cabhan. J’y crois. Nous n’aurons plus à travailler tous les jours comme maintenant, pour savoir comment et quand attaquer. Je sais que la semaine a été difficile, pour toi et pour Branna surtout.

— On ne s’attendait pas à ce que ce soit facile.

Iona arrangea soigneusement les piles d’essuie-mains.

— Tu l’as vue aujourd’hui ?

— Pas aujourd’hui, non.

— Ce matin, elle devait faire des calculs dans l’idée de l’achever un an pile après mon arrivée en Irlande – le jour où je suis allée frapper à sa porte et que je l’ai rencontrée pour la première fois.

Il considéra cette piste.

— Il fallait y penser.

— Elle avait l’air aussi incertaine que toi, mais pourquoi pas. Nous allons creuser cette idée. Mais pas ce soir. Ce soir, on fait la fête.

— Hmm… l’autre sac, qu’est-ce qu’il contient ?

— Eh bien… il y a des gens qui aiment les chapeaux rigolos et les sifflets.

Ouvrant le cabas, il se retrouva face à une montagne de chapeaux en papier multicolores et de tiares scintillantes.

— Je vais être franc avec toi. J’ai beau vénérer le sol que tu foules, je ne porterai jamais ça.

— Ce n’est pas une obligation. Je pensais les ranger dans des gros paniers pour ceux que ça intéresse. Bon, je vais installer tout ça, et ensuite j’irai travailler avec Branna pendant une heure ou deux avant d’aller passer mes habits de fête. Je serai là une heure avant le début de la soirée pour les touches finales.

Tandis qu’elle déballait les bougies, il fouilla dans le sac de chapeaux en papier. Non, il n’en porterait pas, mais puisqu’il acceptait la place d’assistant, il l’aida à tout arranger.

Ensuite, il s’accorda une heure de calculs en solitaire.

Plus tard, après que l’équipe du traiteur avait envahi sa cuisine et qu’il avait répondu à leurs dizaines de questions, qu’il avait pris trop de décisions à son goût sur des détails auxquels il n’avait même pas pensé, il s’enferma dans sa chambre pendant une heureuse demi-heure qu’il occupa en se préparant. Il se demanda s’il avait des chances de pouvoir rester caché là. Mais, étant donné la joyeuse détermination d’Iona, il les estima inexistantes.

Où était-il l’an dernier, à la même date ? Dans les Alpes italiennes, près du lac de Côme. Il y avait passé trois semaines environ. Il avait alors trouvé plus facile de passer les fêtes de fin d’année loin de chez lui, de les célébrer à sa façon avec des inconnus.

Cette année, il allait voir comment il s’en tirait en les passant non seulement chez lui, mais aussi en accueillant ses proches sous son toit.

Il lambina plus que nécessaire, puis enfila un jean noir et un pull noir avant de descendre.

Dans l’escalier, il entendit des voix, de la musique, des rires. Il vérifia à sa montre s’il avait mal calculé son moment de répit, mais il se réjouit d’avoir quarante minutes devant lui, avant l’arrivée des premiers invités.

Des bougies dans des pots en verre rouges étaient allumées sur le manteau de la cheminée, au-dessus du feu qui crépitait. Son sapin

clignotait. Un morceau rythmé sortait des enceintes. Le massif candélabre sur pied qu'il avait acheté dans un pays lointain était placé dans un coin, astucieusement chargé de chandelles votives qui dispersaient de la lumière dans cette zone.

La lumière et la musique, l'arme de son cercle contre le mal.

Iona avait bien fait. Elle avait eu parfaitement raison.

Poursuivant son chemin, il remarqua qu'elle avait disposé d'autres bougies dans sa bibliothèque, et d'autres encore dans la salle de musique.

Elle avait également apporté des fleurs – des roses dans des petits pots en verre décorés d'un ruban argenté.

Il la trouva en compagnie de Meara et des restaurateurs, dans la salle à manger.

Un autre feu de cheminée, d'autres chandelles, d'autres roses, d'autres plateaux en argent et des saladiers en cristal remplis de nourriture, des chauffe-plats proposant d'autres mets.

Une quantité de desserts disposés sur son buffet – des gâteaux, des biscuits et des pâtisseries. Et des plateaux de fromages sous une cloche transparente.

Iona, vêtue d'un fourreau court gris foncé, les mains sur les hanches, considérait la présentation d'un œil expert. Meara se tenait à côté d'elle, ses cheveux lâchés retombant sur ses épaules, sa robe couleur chair moulant ses formes.

— Je crois que j'ai été idiot, dit-il à ses deux amies qui se tournèrent vers lui. Pourquoi ai-je invité du monde alors que je pourrais avoir deux belles femmes pour moi toute seule.

— C'est le genre d'atout qui fait que tous tes invités vont parler de cette soirée pendant des mois, lui dit Iona.

— J'allais dire que c'est du pipeau, mais c'est tout de même assez charmant, déclara Meara. Et pour couronner le tout, ta maison est absolument splendide comme ça.

— Je n’y suis pas pour grand-chose.

— Au contraire, tu es responsable de tout, rectifia Iona. J’ai seulement eu le droit de jouer avec la cheminée. (Riant, elle lui prit le bras.) Et Cecile et son équipe sont les meilleurs. Honnêtement, ces plats sont si jolis qu’on n’ose pas y toucher.

Cecile, une grande blonde vêtue d’un pantalon, d’une veste noirs et d’une chemise d’un blanc immaculé, rougit de plaisir.

— Merci, c’est gentil, mais notre but est que tout le monde mange. Nous avons disposé quelques buffets en bas, comme Iona l’a suggéré, apprit-elle à Fin. Et nous avons aussi installé un bar. Des serveurs passeront régulièrement en bas et en haut, pour que tous les invités soient satisfaits.

— Tout ça m’a l’air formidable.

— Et tu n’as pas vu en bas, dit Iona en l’entraînant dans l’escalier. J’ai eu la main lourde sur les bougies, et comme j’ai eu des craintes, j’ai prononcé un petit envoûtement pour nous protéger. De cette manière, ni rien ni personne ne prendra feu.

— Tu penses à tout.

Encore des bougies, du vert, de magnifiques plats et des fleurs. Il se dirigea vers le bar et le contourna pour sortir une bouteille de champagne du réfrigérateur.

— Tu mérites le premier verre.

— Avec joie.

Il déboucha le champagne dans un petit *pop* étouffé et servit deux flûtes.

— C’était un jour heureux, celui où tu as surgi dans nos vies, *deirfiúr bheag*.

— Le plus heureux de ma vie.

— Aux jours heureux !

Ils trinquèrent.

— Aux jours heureux, pour nous tous.

Dans l’heure qui suivit, la moitié du village parut accourir chez lui. Ils déambulaient, se rassemblaient par grappes, tantôt admiratifs, tantôt détendus, dès leur arrivée. Ils remplirent leurs assiettes et leurs verres, s’assirent ou restèrent debout dans sa salle de séjour ou, comme Iona l’avait prévu, ils descendirent lorsque le groupe de musique entama sa première chanson.

Il se surprit à être heureux de passer d’une conversation à une autre, une bière à la main. Mais parmi tous ces visages, il en manquait un.

Soudain, comme s’il en avait fait le vœu, elle apparut.

Quand il remonta au rez-de-chaussée pour accueillir ses invités, il la trouva en grande conversation avec le traiteur dans sa cuisine.

Ses cheveux retombaient comme une cascade noire qui lui battait les reins, et sa robe en velours était de la couleur du vin de Bordeaux. Il se dit que même en allumant cent bougies supplémentaires, Iona n’aurait pas pu égaler la lumière que Branna dispersait entre ses murs.

Il lui apporta une coupe de champagne.

— Tu veux un verre ?

— Avec plaisir, dit-elle en se tournant vers lui.

Elle avait maquillé ses yeux de gris et ses lèvres du même rouge que sa robe.

— Félicitations pour ta soirée, Fin. C’est très réussi.

— C’est réussi parce que j’ai obéi aux ordres d’Iona.

— Ce soir, elle était à moitié folle d’excitation et d’anxiété, d’autant plus qu’elle t’a un peu forcé la main. Elle m’a acheté toutes mes bougies ! Je vois qu’elle a su en faire usage.

— Il y en a partout, comme elle l’a exigé.

— À ce propos, où est-elle ?

Tout en parlant, il l’entraîna vers la salle à manger.

— En bas. Comme Meara, et Boyle, et Connor, et Nan. Tu veux manger quelque chose ?

— Tout a l’air délicieux, mais pas pour l’instant.

— Tu as toujours un faible pour ça ? demanda-t-il en prenant un petit chou à la crème recouvert de sucre glace.

— Je n’y résiste pas, ce que je nie en temps normal. Pour ce soir, je vais faire une exception. (Elle croqua dedans pour goûter.) Oh, un vrai péché mignon.

— Prends-en deux. *Oiche na Coda Moire*.

Elle rit et secoua la tête.

— Je reviendrai plus tard pour le deuxième.

— Dans ce cas, allons rejoindre le cercle, et nous rapprocher de la musique.

Il lui tendit la main.

— Voudrais-tu danser avec moi, Branna ? Oublions hier et demain et dansons ensemble ce soir.

Elle le suivit en direction de la musique, de la chaleur et des lumières.

— D’accord.

Elle avait failli ne pas venir. Elle avait cherché des raisons de l’éviter, ou de rentrer tôt. Mais chaque excuse lui donnait la même impression.

D’être lâche. Ou pire, mesquine.

Elle ne pouvait pas être suffisamment lâche, ni suffisamment mesquine pour le snober uniquement parce qu’elle était stressée à l’idée d’aller chez lui, de voir, de sentir la vie qu’il s’était construite sans elle.

Son choix à elle, la vie sans lui. Son devoir à elle, sans lui.

Donc elle était venue.

Elle avait passé un temps infini à se coiffer, à se maquiller, à soigner son apparence en général. Puisqu’elle allait célébrer la fin de l’année et le début de la suivante chez lui, en sa compagnie, autant qu’elle soit sur son trente et un.

En arrivant au pied de l’escalier, elle découvrit la pièce qu’elle perçut comme son aire de jeu, tout à fait à son image. De belles couleurs riches

répondaient aux teintes neutres, des meubles anciens restaurés cohabitaient avec des plus modernes. Des petits éléments de décoration apparemment achetés d'occasion. Et tout un tas de loisirs à disposition.

Le téléviseur mural d'une taille démesurée, la table de billard, le vieux flipper et le juke-box ainsi qu'une magnifique cheminée en marbre de Connemara surmontée d'une épaisse planche brute à la place du manteau.

Les musiciens jouaient des morceaux près d'un bar en bois d'acajou dont il lui apprit qu'il venait de Dublin. Bien que la salle fût spacieuse, les meubles avaient été déplacés sur les côtés pour former une plus grande piste de danse.

Quand il la fit danser, elle retrouva la joie innocente d'autrefois, avec sa simplicité et tous ses possibles. Mais elle repoussa son pincement au cœur en s'exhortant à profiter de cette soirée comme d'une parenthèse hors du temps.

Elle leva la tête vers lui en riant.

— Tu as réussi.

— À quoi faire ?

— À donner la soirée de l'année, celle que l'on attendra impatiemment l'année prochaine. Et les suivantes.

À moitié horrifié par cette idée, il regarda autour de lui.

— J'avais prévu de passer le flambeau à Iona et Boyle.

— Oh, non, ils auront leur soirée. Je me disais plutôt que le jour de l'An, ce serait toi qui t'en occuperais, dorénavant. Là, je vois Sean avec un chapeau sur la tête qui danse et tape des pieds dans ses bottes propres et cirées, et Kyra et son petit ami – son fiancé maintenant – qui porte une chemise assortie à sa robe et une couronne de roi en carton sur la tête. Et là-bas, Eileen qui danse avec son mari comme s'ils avaient quinze ans et la vie devant eux. Tu as construit une maison assez grande pour accueillir la plupart des villageois et ta fête est réussie.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle.

— Il était plus que temps. Tiens, regarde Alice qui te fait les yeux doux puisqu'elle s'est enfin résignée à ne jamais conquérir Connor. Tu devrais l'inviter à danser.

— Je préfère danser avec toi.

— Tu danses avec moi. Mais le devoir t'appelle, Finbar. Va la faire danser. J'aimerais voir quelques personnes.

Elle s'écarta de lui et tourna les talons. Si elle dansait encore avec lui, trop longtemps, on finirait par parler d'eux au lieu de discuter avec elle.

— Tu ne trouves pas ça génial ? demanda Iona en l'attrapant au passage pour la faire virevolter. Sur sa tête, une tiare rose annonçait le début de l'année 2014 en lettres scintillantes. Cette soirée est formidable. Je vais juste vérifier les toilettes, comme toutes les heures, et je reviens.

— Vérifier les toilettes ?

— Voir s'il y a du PQ et des serviettes de toilette jetables, et tout ça.

— Je te nomme responsable de toutes les fêtes que je donnerai dorénavant.

— Tu as l'habitude de gérer des fêtes et des dîners, protesta Iona. Pour Fin, c'est tout nouveau. Pour moi aussi, mais je crois que je suis douée pour ça.

— Mon Dieu… fit Boyle en l'embrassant sur la tête.

Branna profita de la musique et des conversations entretenues ici et là. Après être remontée, elle mangea et passa un moment agréable avec les invités qui, à la recherche de calme, étaient réunis au salon ou dans la salle de séjour.

Cela lui donna l'occasion de poursuivre sa découverte de la maison, de s'imprégner de son énergie. Au passage, elle vérifia les fenêtres et, les sens aux aguets, elle chercha un signe de Cabhan.

— Il ne viendra pas.

Se détournant des portes-fenêtres de la bibliothèque, elle vit Fin entrer dans la pièce.

— Tu en es certain ?

— Peut-être parce qu'il y a trop de lumière, trop de monde, de voix, de pensées, de bruits, je ne sais pas, mais il ne viendra pas ce soir. Il est probablement tapi dans l'ombre en attendant le passage à la nouvelle année, mais en tout cas, on ne le verra pas ce soir. J'aimerais vraiment que tu cesses de te tracasser.

— Je suis vigilante, pas soucieuse.

— Tu t'inquiètes, ça se voit.

Instinctivement, elle se massa la ride du lion qui se creusait entre ses yeux lorsqu'elle était préoccupée. Ce geste le fit sourire.

— Tu es parfaitement belle. Ça ne changera jamais. L'inquiétude est comme imprimée dans tes yeux.

— Puisque tu affirmes qu'il ne viendra pas ce soir, j'arrête de m'en faire. J'ai un petit penchant pour cette pièce.

Elle passa la main sur le dossier d'un large fauteuil en cuir chocolat.

— C'est un lieu paisible, conçu pour les récompenses.

— Les récompenses ?

— À la fin d'une journée de travail, je viens m'installer ici, dans un bon fauteuil comme celui-ci avec un livre, devant un feu de cheminée. Avec la pluie qui fouette les fenêtres, ou le vent qui souffle, ou la lune accrochée dans le ciel. Un verre de whisky, une tasse de thé – ce qui me fait plaisir – et un chien à mes pieds.

Elle pivota en tendant la main.

— Tous ces livres à disposition. Une belle couleur chaude pour les murs – tu as fait du beau travail dans cette pièce, avec le bois foncé qui la met en valeur.

Devant son petit sourire, elle pencha la tête sur le côté.

— Quoi ?

— Je l'ai construite en pensant à toi. Avant, tu disais toujours, lorsque nous imaginions la demeure de nos rêves, qu'il devait y avoir une

bibliothèque avec une cheminée et des fauteuils, de grandes fenêtres contre lesquelles la pluie battrait, ou à travers lesquelles le soleil filtrerait. Il y aurait des portes vitrées qui ouvriraient sur un jardin dans lequel tu pourrais te balader par beau temps, ou t'installer pour lire.

— Je me souviens.

Elle revoyait cette image. Il venait de ressusciter l'un de ses fantasmes.

— Et il y aurait une salle dédiée à la musique, ajouta Fin. Les notes résonneraient dans toute la maison, mais dans une pièce spéciale, il y aurait un piano et tout le reste. Les enfants pourraient y apprendre la musique.

Il jeta un coup d'œil dans son dos.

— C'est par ici.

— Oui, je sais. Je l'ai vue. Elle est ravissante.

— En un sens, je croyais qu'en la faisant construire, en te gardant présente à mon esprit, tu viendrais. Mais tu n'es pas venue.

À présent qu'elle avait ouvert les yeux, elle voyait clairement que la maison était celle dont ils avaient rêvé ensemble.

— Je suis là, maintenant.

— Tu es là maintenant. Qu'est-ce que cela signifie pour nous ?

Son cœur était rempli de lui, dans cette pièce qu'il avait sortie tout droit de ses songes.

— Je garde en tête ce qui ne peut pas arriver. C'est si clair, si rationnel. Je ne peux pas voir ce que ça pourrait être.

— Peux-tu dire ce que tu souhaites ?

— Ce que je souhaite est impossible, et c'est plus dur qu'avant de le constater, puisque j'en suis venue à croire que ce n'est ni ta faute ni la mienne. C'était plus simple quand je pouvais t'en vouloir ou m'en vouloir à moi-même. Je pouvais bâtir un mur à partir de cette culpabilité, et garder mes distances lorsque tu ne restais que quelques jours ou quelques semaines ici et que tu repartais.

— C'est toi que je veux. Ça passe avant tout le reste.

— Je sais. (Elle expira.) Je sais. Nous devrions rejoindre tout le monde. Ce n’est pas bien que tu passes trop de temps à l’écart des invités.

Mais ni l’un ni l’autre ne bougea.

Elle entendit des cris, des éclats de voix, le compte à rebours. Derrière elle, l’horloge posée sur le manteau de la cheminée sonna les premiers coups.

— Il est presque minuit.

Quelques secondes seulement, se dit-elle, entre ce qui a été et ce qui est. Et de là, ce qu’il adviendrait. Elle fit un pas vers lui. Puis un second.

L’aurais-je dépassé sans m’arrêter ? se demanda-t-elle quand il l’attira vers lui. Non, pas cette fois. Au moins pour cette fois-là.

Au lieu de ça, elle passa les bras autour de son cou, le regarda dans les yeux. Au dernier coup de minuit, leurs lèvres s’unirent.

La lumière jaillit entre eux comme un choc électrique qui pénétra leurs veines, et remonta jusqu’à leurs cœurs. Puis, faisant écho à ce qu’ils attendaient depuis si longtemps, elle se changea en une vague de chaleur infinie.

Être dans cet état, ressentir enfin cela… Tenir enfin le corps de Branna, sentir ses pulsations, son esprit uni à lui dans cet élan de joie singulière, cette chaleur si bénéfique.

Lèvres contre lèvres, leurs souffles mêlés, leurs poitrines battant l’une contre l’autre. Tout le chagrin s’envola comme s’il n’avait jamais existé.

Autrefois, il avait cru que ce qu’il éprouvait pour elle dépassait tous les sentiments humains. Mais il avait eu tort. Ce moment, après toutes ces années vécues dans la privation, était bien plus grand.

Il s’enivra de son parfum, de son goût. Elle se donna comme par le passé, entièrement, dans un simple baiser. Douceur et force, pouvoir et abandon, exigence et générosité.

Il désirait seulement la retenir, faire durer cet instant jusqu’à la fin de ses jours.

Mais elle se détacha de lui, s’attarda quelques secondes, lui caressa la joue et s’éloigna.

— C’est une nouvelle année qui commence.

— Reste avec moi, Branna.

Elle posa la main sur son cœur. Avant qu’elle n’ait eu le temps de parler, Connor et Meara surgirent dans la pièce.

— Nous étions juste…

— Sur le point de partir, termina Meara à la place de Connor. On retourne faire la fête, tout de suite.

— Ah oui, évidemment, nous ne sommes pas descendus.

— Pas de problème, dit Branna qui laissa sa main sur la poitrine de Fin un peu plus longtemps avant de la retirer. Nous venons avec vous. Fin doit retourner auprès de ses invités. Nous allons trinquer à la nouvelle année. À la chance. À la lumière. À l’avenir qui nous accueillera peut-être positivement.

— À ce que l’avenir devrait être, dit Fin en les précédant dans le couloir.

— Va avec lui, suggéra Meara en s’approchant de Branna. Tu te sens bien ?

— Très bien. Mais plus que jamais, j’ai besoin d’un verre, et bien que ce ne soit pas dans ma nature, le bruit et la foule me font envie.

— Nous allons te trouver tout ça.

Quand elle passa le bras autour de la taille de Branna, celle-ci s’appuya sur elle un instant.

— Comment puis-je l’aimer plus maintenant qu’avant ? Comment est-il possible que j’aie plus à lui donner que lorsque nous étions ensemble et qu’il était tout pour moi ?

— L’amour peut se faner et mourir. J’ai déjà vu ça. Mais il peut aussi grandir et se construire solidement. Je pense que si c’est sincère et décidé, il ne peut que devenir plus important et plus fort.

— L’amour n’est pas fait pour rendre malheureux.

— Non. C’est ce que nous en faisons qui le change en source de chagrin ou de joie, je pense, ce n’est pas l’amour en soi.

Branna soupira, et considéra longuement Meara.

— Depuis quand es-tu aussi sage ?

— Depuis que j’ai ouvert mon cœur à l’amour.

— Allons trinquer à ça. À toi qui t’es ouverte à l’amour, aux talents d’organisatrice de soirée d’Iona, à cette sacrée nouvelle année, et à la fin de Cabhan. Je crois que je vais me soûler un peu.

— Quel genre d’amie serais-je si je ne me soûlais pas avec toi ? Allons chercher du champagne.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 11

Fin en avait sa claque de tout ce monde. À deux heures et demie du matin, il restait encore beaucoup trop d'invités chez lui, tous confortablement installés comme s'ils comptaient rester là jusqu'au printemps. Il soupesa l'idée de monter s'enfermer dans sa chambre et de les laisser se débrouiller. Il était terriblement fatigué, mais ce n'était pas tout : ce moment, cet incroyable moment avec Branna avait court-circuité ses émotions, si bien qu'il ne savait plus ce qu'il ressentait.

Du coup, il lui avait paru plus simple de fermer les écoutilles pour ne plus rien éprouver.

Elle paraissait tout à fait heureuse avec sa coupe de champagne, à bavarder avec les derniers invités. Mais c'était tout Branna, non ? Solide comme un roc.

Pour sa part, il ne pouvait rien lui arriver de mieux que de s'évader dans le sommeil pendant quelques heures. Dès le lendemain matin, Cabhan serait de nouveau au centre de toutes les attentions. Peut-être même que cela attendrait jusqu'en fin de matinée. Le plus tôt serait le mieux. En l'achevant, il remplirait ses obligations. La fin de Cabhan mettrait un terme à ses propres tourments.

Alors il s’était mis à l’écart. À ce stade de la soirée, il ne manquait à personne.

Mais Iona apparut à ses côtés, comme si elle avait lu dans ses pensées, et lui prit le bras, puis la main.

— Quand la fête est réussie, le problème, c’est que les invités ne veulent plus partir.

— Moi, si.

Elle rit, et lui pressa la main.

— Il ne reste plus que les irréductibles mais nous allons lentement les pousser vers la sortie. Ton cercle ne te laissera pas seul avec eux. Donne-nous une vingtaine de minutes. En attendant, tu pourrais commencer à rassembler les verres vides puisque le traiteur est parti depuis deux heures. C’est le signe qu’il est temps de s’en aller.

— Si tu le dis.

— Tu peux me croire.

Comme pour le prouver, elle ramassa des flûtes et des bouteilles et lança un regard significatif à Boyle pour l’inviter à l’imiter.

En peu de temps, une poignée d’invités se prépara à partir. Ils ne tarissaient pas de remerciements et de bons vœux pour la nouvelle année. Et pour quelques-uns, comme Sean, on termina par des embrassades sincères mais exagérément sentimentales.

— Tours de magie de fin de soirée, décréta Fin qui entreprit de jeter des tasses de thé et de café.

Il les emmena à la cuisine, où il dit au revoir à un autre groupe d’invités. D’une pierre deux coups, décida-t-il. Il allait se débarrasser en même temps des déchets et des traînards.

Bien que cela lui ait pris une demi-heure au lieu des vingt minutes annoncées par Iona, il ne se plaignit pas.

— C’étaient les derniers, annonça Iona.

— Ouf, merci.

— Grâce à toi, ils se sont tous amusés et ils ont tous emporté des souvenirs mémorables. (Elle se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.) Et toi aussi, tu as passé une bonne soirée.

— Maintenant que c'est fini, je peux dire que je vais en garder en bon souvenir. Merci pour tout ce que vous avez fait.

— J'ai passé une merveilleuse soirée. (Elle survola la pièce du regard.) Et nous n'allons pas te laisser avec tout ce bazar. Branna, je peux rentrer avec toi si tu veux. Tu n'as qu'à laisser ma voiture ici. Je ne conduis Nan à l'aéroport que dans l'après-midi, demain. J'aurai le temps de revenir la chercher.

— C'est mieux que tu montes en voiture avec Boyle.

— Rentrons à la queue leu leu, proposa Connor en mettant son manteau. La route n'est pas longue mais il fait nuit noire. Branna peut vous suivre, toi et Boyle, et Meara et moi fermerons la marche.

— Je ne rentre pas chez moi. Je reste ici, dit Branna en regardant Fin.

Il se demanda comment il tenait encore debout après un tel choc.

— On fait comme ça ! déclara gaiement Meara en enfonçant son bonnet sur sa tête. Allez, on file. Bonne nuit, et bonne année.

— Attends, fit Boyle tandis que Connor le traînait littéralement à l'extérieur et qu'Iona le poussait à sa suite. Tu peux me laisser mettre mon manteau ? se plaignit-il alors qu'Iona claquait déjà la porte derrière eux quatre.

Fin n'avait pas bougé d'un pouce. Un seul mot jaillit de ses pensées embrouillées :

— Pourquoi ?

— J'ai décidé que pour cette fois, ici, je ne penserai ni à hier ni à demain. Il est possible que nous le regrettions tous les deux un jour ou l'autre, mais j'ai envie d'être avec toi. J'en ai envie depuis toujours, et il est probable que ça ne change pas, mais ne pensons qu'au présent. Cette fois, il n'y a pas de place pour les promesses et les châteaux en Espagne, mais nous

le savons tous les deux. La nécessité est bien réelle, et enfin, nous avons fini par retrouver confiance.

— Ça te convient ?

— Il se trouve que oui, et je ne nierai pas que j'ai retourné cette idée dans tous les sens possibles, mais je dois admettre que ça me va. Ce choix est le nôtre. Tu m'as demandé de rester avec toi. J'accepte.

Son tourment intérieur s'apaisa en même temps que toutes ces années à vivre dans la résignation firent place à un mélange de joie et d'impatience.

— J'ai peut-être changé d'avis.

Quand elle rit, il vit une étincelle lumineuse s'allumer dans ses yeux gris.

— Si c'est le cas, je peux rapidement faire machine arrière.

— Le moins que je puisse faire, c'est te donner une chance, dit-il en lui tendant la main. Si je t'embrasse ici, nous allons finir par terre. Viens dans mon lit, Branna.

Elle lui prit la main.

— Nous n'avons jamais partagé le même lit, pas vrai ? Je suis curieuse de découvrir ta chambre. J'ai résisté à la curiosité d'aller jeter un œil à l'étage pendant toute la soirée. J'ai dû faire preuve d'une volonté surhumaine.

— Tu n'en as jamais manqué. (Il déposa un baiser sur ses doigts.) Je t'ai imaginée dans mon lit des centaines de fois. Des milliers de fois.

— Je ne pouvais pas faire comme toi, sinon ma volonté surhumaine aurait freiné mon imagination. (Stupéfaite d'être aussi calme, elle embrassa sa main à son tour.) Quand Iona est arrivée à l'atelier, la première fois, j'ai su que tu reviendrais. Que tu ferais partie de cette aventure, et partie de moi de nouveau. Je me suis demandé pourquoi, mais pourquoi, alors que j'avais construit ma vie, trouvé un équilibre, le destin te renvoyait à moi.

— Quelle est la réponse ?

— Je la cherche toujours. Mais pas ce soir. C’est immense, chez toi. Toutes ces pièces, tous les détails personnels dans tous les recoins de la maison.

Et il remarqua qu’aucun recoin n’évoquait un foyer aussi nettement que la cuisine de sa maisonnette.

Il ouvrit la porte de sa chambre, puis l’emmena à l’intérieur. Au lieu d’allumer la lumière, il fit tourner son poignet.

Le feu prit vie dans l’âtre et les flammes des bougies s’animèrent.

— Toujours aussi majestueux, dit-elle. C’est un repaire viril et somptueux, mais chaleureux et attirant au lieu d’être fonctionnel et spartiate. Ton lit est majestueux. (Elle s’en approcha, passa la main sur les pieds de lit massifs.) Ancien, très ancien. Il t’arrive de rêver de ceux qui y ont dormi avant toi ?

— Je l’ai purifié pour éviter d’avoir l’impression de partager mon lit avec des inconnus d’une autre époque. Alors non, je ne rêve pas d’eux. Quand je dors ici, c’est de toi que je rêve.

— Je le sais pour avoir partagé ton lit dans mes songes.

— Ce n’était pas exceptionnel, ça m’est arrivé des centaines de fois.

Elle lui fit face, regarda son visage sur lequel la lumière et les ombres dansaient. Son cœur, qu’il lui avait ravi des années plus tôt, gonfla dans sa poitrine.

— Ce ne sera pas un rêve ce soir, dit-elle et, bras ouverts, elle se plaqua contre lui.

Sa nervosité disparut. L’un contre l’autre, leurs bouches unies, son univers se mit en place. C’était, bien entendu, le seul maillon manquant de la chaîne de son existence.

Pour ce soir, si ce devait être le seul, elle allait s’offrir ce cadeau. Se concentrer sur les sensations. Ouvrir son cœur, son corps et son esprit pour éprouver tout ce qu’elle avait tenté de repousser depuis si longtemps.

Le lendemain, si besoin était, elle se dirait que c'était seulement physique, juste un moyen de soulager la tension entre eux pour mieux avancer. Mais cette nuit, elle embrassait la vérité.

Elle aimait. Elle aimait depuis toujours, aimerait toujours.

— Tu m'as manqué, murmura-t-elle. Finbar, tu m'as tellement manqué.

— Je me suis langui de toi.

Elle embrassa délicatement sa joue, puis revint à sa bouche.

Elle s'accrocha à lui lorsque leurs pieds quittèrent le sol, qu'ils s'élevèrent en tournoyant. Riant, elle leva les bras au ciel, dispersa des étoiles au-dessus d'eux.

— Au nom de la lumière des flammes et des étoiles, au nom de la flamme des bougies, ce soir, tout ce que je suis t'appartient.

— Et ce que tu es est chéri.

Il les fit descendre sur le lit, puis ils s'allongèrent en s'embrassant.

Avec elle, enfin, il était libre de boire à ses lèvres, libre de presser son corps sous lui, de voir ses cheveux décoiffés.

Ce don d'elle était si magnifique qu'il devait prendre son temps. Il allait savourer ce cadeau, et tout donner en retour.

Il fit lentement remonter ses mains le long de son corps, et captura délicatement ses seins. Ce n'était plus la jeune fille qu'il avait gardée en mémoire, mais une femme mûre.

De nouveaux souvenirs à superposer à ceux du passé.

Il embrassa sa gorge, savoura l'odeur qu'il découvrit là, et qui le hantait jour et nuit. Elle était de nouveau offerte, et il pouvait s'imprégner de son parfum aussi naturellement qu'il respirait.

Lorsqu'il baissa sa robe sur ses épaules, elle s'arc-bouta pour l'aider. Sur sa peau laiteuse, les reflets dorés des flammes et le halo argenté de ses étoiles se reflétaient. Il l'effeuilla comme s'il mettait le plus précieux des bijoux au jour.

Son cœur s’emballait à son contact. Il était le seul à provoquer cette sensation en elle, à éveiller tous ses sens en lui donnant du plaisir. Chacun de ses baisers était langoureux et profond, comme si le monde disparaissait autour pendant qu’il la savourait.

— Tu es plus patient qu’avant, parvint-elle à dire en frémissant de bonheur.

— Tu es encore plus belle qu’avant. Comment est-ce possible ?

Elle prit son visage entre ses mains, ses doigts se perdant dans ses cheveux, puis elle s’assit sur lui, entourée d’étoiles scintillantes.

— Et toi, dit-elle en lui enlevant son pull. Sorcier et guerrier. Plus fort que le garçon que j’ai aimé. (Elle posa les paumes sur son torse.) Blessé mais loyal. Courageux.

Comme il secouait la tête, elle lui fit toucher son cœur.

— C’est important pour moi, Fin, plus que je ne saurais le dire. Ça compte beaucoup.

Elle se baissa pour l’embrasser, puis posa ses lèvres sur sa poitrine.

Elle lui avait brisé le cœur, et il avait brisé le sien. Elle ignorait ce que le destin leur réservait, et si leurs cœurs pouvaient être réparés. Mais ce soir, elle voulait qu’il sache qu’elle connaissait le sien, et qu’il lui était cher.

Poussée par une envie de légèreté, elle taquina ses flans. Fin bondit comme un lapin.

— Arrête !

— C’est toujours ton point sensible. Juste là, dit-elle en voulant le toucher encore.

Il lui prit le poignet.

— Fais attention, moi aussi, je me souviens de tes points sensibles.

— Tu peux me titiller autant que tu veux, aucun ne me fait couiner comme une petite fille, Finbar Burke.

Alors qu’il se cabrait, elle en profita pour enrouler les jambes autour de sa taille, et les bras autour de son cou.

— J’aime encore mieux un coup de poing dans le nez que des chatouilles.

— L’un est moins humiliant que l’autre.

Elle rejeta ses cheveux en arrière et rit à gorge déployée.

— Tu te souviens…

Baissant la tête, elle plongea dans ses yeux. Tout était là, dans cet instant, dans ce regard. Son vif désir pour elle, enveloppé dans l’amour. Le passé et le présent réunis la soulevèrent comme un vent chaud, éveillant son besoin brûlant et irrésistible.

— Mon Dieu, Fin.

Il n’y avait plus de place pour la patience et les explorations timides. La fougue les envahit, déclenchant un désir déchaîné et désespéré. Ses mains se firent brutales, pressantes, et plus exigeantes tandis qu’elle tirait sur ses vêtements pour le déshabiller entièrement.

Rien entre nous, se dit-elle alors. Elle n’aurait même pas supporté que l’air les sépare. Leurs bouches se trouvèrent fiévreusement lorsqu’ils roulèrent sur le lit pour aller plus loin.

Elle mordit son épaule, enfonça les doigts dans ses hanches.

— Prends-moi. Je te veux en moi.

Quand il la pénétra, la Terre s’arrêta de tourner. Plus de respiration, plus de bruit, plus de mouvement. Le tonnerre gronda, la foudre éclata dans un rugissement, chargeant comme une bête surgie des collines. Et un éclair, aussi vif que le soleil de l’après-midi, traversa la pièce.

Les yeux dans les yeux, ils se tenaient les mains.

— Cette nuit nous appartient, dit-elle. Rien qu’à nous. Aime-moi.

Elle se cambra pour mieux le sentir.

— Toi, et toi seule. Toi pour toujours.

Il s’abandonna totalement au besoin, à sa demande, à son propre cœur. Quand ils jouirent ensemble, ils étaient le tonnerre, ils étaient la foudre. Et au-dessus de leurs têtes, les étoiles de Branna brillaient plus fort que jamais.

Quand il émergea de son sommeil, le soleil était déjà levé et inondait la chambre. Une belle journée pour bien commencer l'année. Et surtout, Branna dormait à côté de lui.

Il eut envie de la réveiller, de lui faire l'amour dans ces bandes de lumière solaire, comme ils l'avaient fait dans la nuit et jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Mais des ombres hantaient ses yeux. Elle avait besoin de repos, de calme et de paix. Alors il se contenta d'effleurer ses cheveux, et sourit en se souvenant qu'au réveil au mieux elle était irritée, au pire, féroce.

Il préféra se lever, enfiler son pantalon et se glisser hors de la chambre.

Il allait travailler. Il souhaitait trouver le moyen de mettre un terme à leur quête, de la résoudre une bonne fois pour toutes. Il devait également trouver comment rompre la malédiction qu'une sorcière mourante lui avait jetée, des siècles plus tôt.

S'il parvenait à briser ce sortilège, à effacer la marque, lui et Branna pourraient être ensemble, pas seulement pour un soir, mais pour toute la vie.

Il avait abandonné tout espoir d'être avec elle, jusqu'au jour de l'An, jusqu'à ces heures passées ensemble. Désormais, il avait pleinement retrouvé l'espoir et la foi.

Je trouverai un remède, se dit-il avec conviction en entrant dans son atelier. Le moyen d'éliminer Cabhan tout en protégeant les Trois, et tout ce qui découlait d'eux. Un moyen de supprimer la marque imprimée sur son corps, et de purger son sang de la moindre trace de Cabhan. Aujourd'hui, le premier jour de l'année, il entendait renouveler leur quête.

Il réfléchit au poison qu'ils avaient concocté pour le dernier combat. Fort et efficace, il leur avait permis de se rapprocher du but. Les blessures de Cabhan – ou de ce qui l'habitait – avaient été profondes. Mais pas fatales. Parce que Cabhan tirait son pouvoir d'une source immortelle.

Un démon, songea Fin en feuilletant ses livres. D'un genre qui, une fois libéré par le sacrifice du sang, se fondait dans un hôte volontaire. Un hôte

déjà doté de pouvoirs.

Le sang des procréateurs.

Il s’assit pour prendre des notes.

Le sang de la mère.

Recueilli par le fils.

Il écrivit tout, chaque étape, chaque mot, tout ce qu’il avait vu et ressenti.

La pierre rouge créée par les pouvoirs magiques du sang de l’espèce la plus sombre, dans l’acte le plus diabolique. La source du pouvoir, guérison, immortalité.

— Et un portail, murmura Fin. Par lequel le démon entre dans l’hôte.

Ils pouvaient réduire Cabhan en cendres, comme Sorcha l’avait fait, mais ils n’en viendraient pas à bout tant qu’ils n’auraient pas détruit la gemme, et le démon.

Il se leva pour arpenter la pièce, tout en envisageant une seconde potion. Destinée à fermer le passage. À piéger le démon dans le tunnel, pour le détruire ensuite. Cabhan n’était rien sans le démon, et le démon n’existait pas sans Cabhan.

Il prit un autre livre, l’un de ses carnets de voyage. En appui sur le plan de travail, penché au-dessus de l’ouvrage, il y chercha de nouvelles idées.

— Fin.

Absorbé par les magies noire et bienfaisante, il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule.

Elle portait l’une de ses vieilles chemises en chambray défraîchi, qu’il lui arrivait d’enfiler pour aller aux écuries. Pieds et jambes nus, les cheveux en bataille, ses yeux débordaient de chagrin et d’étonnement.

Son cœur bondit – rien qu’à la voir ainsi – avant même qu’il ne suive son regard vers la fenêtre, vers son reflet dans le verre coloré.

Il se redressa, glissa les pouces dans les poches de son pantalon.

— D’une certaine manière, ça me semble normal que la Ténébreuse regarde par-dessus mon épaule quand je travaille ici. Ça me rappelle la raison de tout ça.

— Aimer ainsi, c’est un chagrin constant.

— C’est vrai.

— Comment allons-nous faire maintenant, si ça ne change jamais ?

— Nous prenons ce que nous avons, et nous nous appliquons à changer les choses. N’avons-nous pas suffisamment vécu l’un sans l’autre ?

— Nous ne pouvons pas modifier ce que nous sommes, Fin, et nous n’avons pas choisi d’être ceci. Il ne saurait y avoir de promesses entre nous, ni de lendemain.

— Alors profitons du présent.

— Seul aujourd’hui compte. Je vais préparer le petit déjeuner. (S’apprêtant à quitter la pièce, elle le regarda par-dessus son épaule.) Tu as un bel atelier. Comme le reste de la maison, il est à ton image.

Elle descendit. D’abord le café, se dit-elle. Celui du matin lui clarifiait toujours les pensées.

Elle avait commencé l’année avec Fin, ce qu’elle s’était juré de ne jamais faire. Mais elle s’était fait cette promesse dans un moment de trouble. Et elle l’avait tenue autant pour se préserver que par devoir, elle devait bien l’admettre.

Et maintenant, par amour, elle l’avait rompue.

Le monde continuait à tourner, se rassura-t-elle en mettant en marche la cafetière complexe de Fin. Aucune boule de feu n’était tombée du ciel. Ils avaient couché ensemble, passé une nuit bouleversante, et le destin semblait l’accepter.

Elle s’était réveillée légère, vive et détendue et… heureuse, s’avoua-t-elle. Et elle avait dormi d’un sommeil profond et paisible comme ça ne lui était pas arrivé depuis Samhain.

Le sexe est énergie, se dit-elle en appréciant ses premières gorgées de café. C'était positif – lorsque c'était partagé de bon gré –, bienfaisant, et ça répondait à des besoins basiques. Le sexe était donc autorisé, ce dont elle était reconnaissante envers les déesses.

Mais l'avenir était une tout autre question. Elle n'allait pas retomber dans les projets, ni s'autoriser à rêvasser et à s'émerveiller. Seulement le présent, se rappela-t-elle.

Ce serait plus que ce qu'ils avaient connu par le passé, et ils allaient devoir s'en contenter.

Elle farfouilla dans l'imposant réfrigérateur de Fin – si massif qu'il la faisait rêver – et trouva trois œufs, un maigre morceau de bacon, et une seule tomate de serre chaude.

Comme pour le présent et le sexe, ça allait devoir suffire.

Elle l'entendit entrer alors qu'elle terminait d'accommoder ce qu'elle surnomma une « omelette du pauvre ».

— Ton garde-manger fait pitié, Fin Burke. Il y a de quoi avoir honte. Tu vas devoir te contenter de ce que j'ai trouvé.

— Je suis très content.

Elle le regarda à la dérobée. Il avait enfilé un tee-shirt noir à manches longues, mais il était resté pieds nus lui aussi. Et surtout, il arborait un beau sourire.

— Tu as l'air heureux avec ce bout de bacon et cette tomate mélangés à trois œufs brouillés.

— Tu fais la cuisine en chemise chez moi. Faudrait être idiot pour ne pas avoir le sourire.

Elle plaça une deuxième tasse dans la machine à café et appuya sur les boutons appropriés.

— Ça, idiot, tu ne l'as jamais été. Ta cafetière est mieux que la mienne. Je devrais acheter la même. Ta confiture était vieille comme Mathusalem, et

faisait à peu près autant envie. Tu vas devoir te contenter de beurrer tes toasts. J'ai commencé une liste de courses pour toi. Il va falloir…

Il l'obligea à se tourner vers lui, la hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa fougueusement. Quand elle recouvra la faculté de penser, elle se félicita d'avoir ôté la poêle du réchaud, sinon les œufs auraient brûlé.

Comme ils étaient en sécurité, elle s'abandonna à son baiser.

— Reviens te coucher.

— Ah non. J'ai pris le temps de préparer un petit déjeuner avec tes misérables réserves, dit-elle en s'écartant. Bois ton café. Je vais servir avant que ça refroidisse. Comment fais-tu le matin quand tu es seul ?

— Maintenant que j'ai plus Boyle sous la main pour me préparer quelque chose quand j'insiste, je fais simple. Il y a des boîtes de flocons d'avoine à cuire au micro-ondes.

Elle plaça son assiette devant lui, et s'assit face à la sienne.

— Quelle tristesse. Avec une si belle cuisine. Quand Boyle et Iona auront emménagé, d'ici, tu apercevras les lumières de leur maison à travers les arbres. Ça les a beaucoup touchés, que tu leur vendes ce terrain.

— Il est comme un frère pour moi, et il a de la chance, sinon je lui aurais pris Iona. Même si elle n'est pas fichue de faire à manger.

— Elle a fait des progrès. D'un autre côté, elle ne pouvait que s'améliorer dans ce domaine. Elle progresse de jour en jour. Son pouvoir reste jeune et frais, mais il a quelque chose de fougueux. C'est peut-être pour cela que le feu est son élément.

Elle trouva agréable de bavarder tranquillement devant un café et des œufs.

— Tu penses que sa grand-mère va louer ta maison ? lui demanda-t-elle.

— Je crois, oui.

Branna repoussa ses œufs du bout de sa fourchette.

— Il y a des tas de connexions entre toi et moi, et toi et nous. Je les ai ignorées pendant longtemps, mais ces derniers mois, je me suis demandé

pourquoi il y en avait tant. Elles ne relient pas que nous deux, Fin. Il y a toujours eu toi, Boyle, Connor et Meara.

— Notre cercle, confirma-t-il, moins un jusqu'à l'arrivée d'Iona.

— Sa venue était un fait du destin, comme le reste. Et ta petite maison, exactement ce dont la mère de Meara avait besoin, et qui est maintenant parfaite pour Nan. Toi et Boyle et les écuries, toi et Connor avec l'école de fauconnerie. Ta terre sur laquelle Boyle et Iona vont s'installer pour la vie. Ces dernières années, tu as passé l'essentiel de ton temps à l'étranger, mais tes liens avec nous sont toujours aussi forts. On pourrait dire qu'il ne faut pas chercher un sens à ça, mais je n'y crois pas. Ou plus.

— Que crois-tu ?

Elle regarda par la fenêtre sans cesser de piquer son omelette.

— Je n'en suis pas sûre… Je sais qu'il y a des liens, les Trois d'aujourd'hui, les Trois d'avant. Et chacun de nous est plus lié que jamais à l'un d'eux. Eamon a même confondu Meara avec une Gitane – du nom d'Aine, comme la pouliche blanche que tu as achetée pour la reproduire avec Alastar. Je sens que Boyle aussi a des connexions, en partie, et si besoin était, nous trouverions le lien avec Teagan, des trois premiers.

— Il n'y a pas de mystères, dit-il en se massant l'épaule. Pour moi, c'est Cabhan.

— Je pense qu'il y a autre chose. Tu descends de lui, de son sang, mais tu n'es pas relié à lui de la même manière que moi avec la Brannaugh de Sorcha, ou que Connor et Eamon, par exemple. Si c'était le cas, je ne sais pas comment tu aurais ramené Alastar pour Iona, et Aine pour Alastar.

— Je n'ai pas amené Aine pour Alastar, en réalité, ou pas seulement. Je l'ai achetée pour toi.

Alors qu'elle portait sa tasse à ses lèvres, Branna se figea.

— Comment ça ?

— Quand je l'ai vue, c'est toi que j'ai vue. Tu aimais monter à cheval. Je t'ai vue sur elle, traversant la nuit avec la pleine lune qui brillait dans le

ciel. Et toi, tu étais aussi lumineuse qu'une bougie avec…

— Quoi ?

— Comme sur le vitrail là-haut, exactement comme je t'ai vue des années avant de le faire réaliser. Une baguette magique dans une main, du feu dans l'autre. L'image était fugace mais très nette. Alors je l'ai ramenée pour toi, pour le jour où tu serais prête.

Elle resta interdite un instant, puis elle se leva, alla vers la porte, et fit entrer le petit chien dont elle avait senti la présence.

Bugs tourna autour de ses pieds puis courut vers Fin.

— Ne le fais pas manger à table, dit-elle d'un air distrait en se rasseyant. Ce sont de mauvaises habitudes pour vous deux.

Fin, qui allait précisément faire ce qu'elle lui déconseillait, considéra le chien plein d'espoir.

*Tu sais où est ta gamelle, mon toutou. Ne contrarions pas la dame.*

Satisfait, Bugs fonça vers la buanderie et ses bols.

— Je la monterai la prochaine fois que nous affronterons Cabhan, et que je serai plus forte. Tu nous as apporté des armes puisque Alastar et Aine sont des défenses efficaces contre lui. Tu as saigné avec nous, conjuré avec nous, comploté avec nous pour qu'il périsse. Si tu étais connecté à lui, s'il te donnait plus de force, comment aurais-tu pu faire tout ça ?

— Parce que je le hais, je maudis tout ce qu'il est.

Branna secoua la tête. La haine ne rendait ni courageux ni loyal. Or, ce que Fin avait fait exigeait de posséder ces deux qualités.

— J'ai eu tort d'essayer de te mettre à l'écart au début, et c'était égoïste de ma part. J'ai voulu croire que tu étais uni à lui mais il n'y a pas de connexion. Pas comme il le souhaiterait, pas comme il en aurait besoin. Tu es uni à nous. Je ne comprends pas comment c'est possible, mais c'est la vérité.

— Je t'aime.

Son cœur se réchauffa et se serra. Elle ne put que toucher sa main.

— L’amour est puissant, mais ça n’explique pas, ou pas de façon logique, pourquoi tes sentiments envers moi te relient si fortement aux autres.

Elle se pencha vers lui, oubliant complètement son petit déjeuner.

— Je n’ai pas trouvé de relations aussi fortes qu’entre les trois premiers et nous. Personne d’autre n’est retourné les voir en rêve, et n’a eu droit à leur visite. Certains ont essayé et échoué, mais personne n’a été aussi près de le détruire avant nous. Dans les livres, je n’ai trouvé aucune allusion à l’un des trois qui aurait combattu sur le dos d’Alastar, avec Kathel et Roibeard à ses côtés. Et rien qui parle d’un quatrième, ou de quelqu’un qui porte la marque et qui serait venu les rejoindre. C’est notre destinée, Fin, mais tu incarnes le changement dans le cercle. Voilà ce que je crois aujourd’hui. C’est grâce à toi que nous avons de plus grandes chances de l’emporter, c’est toi qui portes sa marque et qui es de sa lignée. Et pourtant, je ne comprends pas pourquoi.

— Avec le pouvoir et les liens de sang, on doit faire des choix, comme tu le sais.

— Je sens qu’il y a autre chose, mais c’est peut-être suffisant.

— Ça ne suffira pas à anéantir Cabhan. Je veux dire par là que nous ne réussirons pas à l’anéantir, pas plus que Sorcha, si nous ne détruisons pas ce qui l’habite.

Comme elle en était arrivée à la même conclusion, elle hocha la tête.

— Le démon avec lequel il a passé un marché.

— Le démon qui s’est servi de lui pour gagner sa liberté. Le sang de son père, le sang de sa mère, qu’il a recueilli, bu, et dont il s’est servi à la demande du démon pour créer la pierre.

— Et la source du pouvoir.

— Pas seulement une source de pouvoir, je pense. Un portail, Branna, l’entrée qui donne accès à Cabhan.

— Un portail, répéta-t-elle en se calant dans sa chaise. Ça mérite réflexion. Passer par la pierre conjurée par les pouvoirs maléfiques du sang pour accéder au sorcier qui a passé ce marché. C'est là, le siège du pouvoir, et la voie vers le monde. Si ce portail s'ouvre…

— Il se ferme, termina Fin.

— Oui, bonne idée. Il faut agir par étapes. Affaiblir et piéger Cabhan pour l'empêcher de fuir et de se rétablir. Et quand il – l'hôte – est faible et piégé, fermer le portail, piéger le démon qui est la source. En le détruisant, on détruit Cabhan une bonne fois pour toutes.

Elle reprit sa fourchette et mangea ses œufs refroidis.

— Bon, alors, il ne nous reste plus qu'à définir de quelle manière nous allons nous y prendre, quand, puis passer à l'action.

— J'y ai un peu réfléchi, et j'aurais sûrement plus d'informations quand j'aurais tout lu. J'ai passé du temps avec un prêtre Shaolin il y a quelques années.

— Tu… as travaillé avec un prêtre Shaolin ? En Chine ?

— Je voulais voir la Grande Muraille, dit-il avec un haussement d'épaule. Il a une théorie sur les démons en tant qu'énergie, en quelque sorte. J'ai aussi côtoyé des chamans, d'autres sorciers, un sage, un Aborigène. J'ai tenu des carnets de voyage que je vais relire attentivement.

— On dirait que tu as beaucoup appris au cours de tes expéditions.

— Certains endroits du monde renferment une énergie très forte. On y ressent un pouvoir très ancien. Ça attire les êtres comme nous. Rien qu'aujourd'hui, dit-il en tendant la main vers elle. Mais si jamais demain existe aussi, je te les montrerai.

En peine de répondre, elle lui pressa les doigts puis se leva pour débarrasser la table.

— C'est le jour présent qui a besoin de nous. Je n'ai jamais réfléchi sérieusement à la destruction des démons, et pour tout te dire, je n'ai jamais

cru qu'ils existaient dans notre monde. Mais je vois bien en quoi c'était simpliste puisque certains ne croient pas en la magie.

— Je vais faire la vaisselle. C'est la règle chez toi, et elle me semble juste.

— Très bien. Je vais rentrer à la maison, je pense, et me plonger dans la lecture d'ouvrages sur les démons, moi aussi.

— C'est le premier jour de l'année, dit-il en se dirigeant vers elle. C'est un jour chômé.

— Pas pour les gens comme nous, surtout avec ce qui nous attend. En plus, je dois aussi gagner ma croûte. Tu as peut-être des employés et tout ce qu'il faut pour faire tourner ton école mais tu as certainement du travail, toi aussi.

— Il n'y a pas de cours aujourd'hui, et ils n'ont que quelques balades à cheval et chasses au faucon à se partager à deux. J'ai quelques heures devant moi avant de retrouver Boyle et Connor.

Elle leva la tête vers lui.

— Tu as de la chance d'avoir autant de temps libre.

— Aujourd'hui, oui. Mais je me disais que tu devais bien avoir une heure à perdre.

— Eh bien, tu ne…

Elle laissa sa phrase en suspens et plissa les yeux lorsque sa chemise disparut, et qu'elle se retrouva nue.

— Ça, c'est grossier et inhospitalier.

— Laisse-moi te faire profiter de mon sens de l'hospitalité, *aghra*.

La prenant dans ses bras, il les fit voler jusqu'à sa chambre.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 12

Branna ne partit que sur les coups de midi. Dehors, Kathel s’amusait avec Bugs. Elle ignora le fait que les employés des écuries avaient dû remarquer que sa voiture était toujours là à leur arrivée.

Les ragots iraient bon train, mais qu’y pouvait-elle ? Elle caressa Bugs en passant et lui dit qu’il pouvait venir chez elle avec Fin quand il voulait pour jouer avec Kathel.

Puis elle siffla son chien pour le faire monter en voiture, et partit retrouver sa maison.

Elle monta directement se changer, et troqua sa robe de soirée contre des leggings chauds, un pull douillet et des bottines molletonnées. Après avoir noué ses cheveux, elle se sentit prête à se mettre au travail.

Dans son atelier, elle fit chauffer de l’eau et alluma un feu de cheminée. Sentant du mouvement alentour, elle pivota sur elle-même.

La Brannaugh de Sorcha se tenait derrière elle, un carquois dans le dos, et son Kathel sur les talons.

— Quelque chose a changé, dit-elle. Une tempête s’est levée pendant la nuit. Le tonnerre a grondé, les éclairs ont zébré le ciel malgré les chutes de

neige. Cabhan a chevauché la tempête au point de faire trembler les murs de pierre du château.

— Es-tu blessée ? Comment vont les autres ?

— Il n'a pas réussi à nous atteindre, il n'y arrivera pas. Mais une autre servante a disparu, une parente, et je crains le pire. Quelque chose a changé.

Oui, se dit Branna, quelque chose a changé. Mais d'abord, elle avait des questions à poser.

— Que sais-tu sur les démons ?

La Brannaugh de Sorcha regarda le Kathel de Branna qui s'approchait du sien. Les deux chiens se reniflèrent.

— Ils marchent, se nourrissent, ils ont soif du sang des mortels. Ils peuvent revêtir la forme de leur choix, mais il n'y en a qu'une qui n'est pas mensonge.

— Et ils sont en quête, n'est-ce pas ? ajouta Branna. Ils recherchent ceux qui accepteront de les nourrir, d'étancher cette soif ? La pierre rouge, nous avons assisté à sa création, et nous avons vu le démon avec lequel Cabhan a passé un marché pour qu'il entre en lui via la pierre. Ils ne sont qu'un. Sorcha n'a pas pu anéantir Cabhan parce que le démon l'habite, et le guérit. Je crois qu'ils se soignent l'un l'autre.

— Comment as-tu vu tout cela ?

— Par l'envoûtement du rêve, nous y sommes allés, Fin et moi.

— Celui qui est du même sang que Cabhan. Tu es allée avec lui, dans l'époque de Cabhan, dans sa tanière. D'où te vient cette confiance en lui ?

— Et pourquoi ne lui ferais-je pas confiance ? Ça aussi, c'est de la confiance, dit-elle en montrant les chiens qui jouaient à se bagarrer. Je connais le cœur de Fin, et sans lui, nous ne saurions pas tout ce que nous savons maintenant.

— Tu es allée dans le lit de Fin.

Malgré l'inquiétude et la désapprobation de sa cousine, elle était certaine de bien faire en lui disant la vérité.

— C’est vrai. La tempête est venue jusqu’à toi. Je l’ai entendue en m’unissant à Fin, et j’ai cru que le destin se révoltait contre notre choix. Mais tu as dit que c’était Cabhan qui chevauchait la tempête, et tu as senti qu’elle émanait de son pouvoir, ou de sa rage. Qu’elle avait fait trembler les murs. C’est peut-être notre union qui a déclenché sa fureur – ça me semble cohérent. Et tout ce qui le met en colère me réjouit.

— Je sais ce que c’est d’aimer. Sois prudente, cousine, car l’amour t’attache à celui qui porte la marque.

— Je suis prudente depuis que cette marque est apparue sur son épaule. Je ne dérogerai pas à mon devoir. J’en fais le serment. Je pense que c’est Fin, l’élément déterminant, l’arme qui a toujours fait défaut. Avec lui en plus, nous réussirons là où les trois précédents ont échoué. Nous achèverons Cabhan et tout ce qui a fait de lui ce qu’il est. Il faut détruire les deux si nous voulons l’anéantir pour de bon. Mais dis-moi, que sais-tu sur les démons ?

Brannaugh secoua la tête.

— Peu de choses, mais je vais étudier. Tu l’appelleras par son nom. Cela, je l’ai entendu. Tu dois prononcer son nom dans le sortilège.

— Alors nous allons trouver son nom. Combien de temps s’est écoulé depuis notre dernière conversation ?

— Aujourd’hui c’est La nag Cearpairi.

Le jour du Pain Beurré, traduisit Branna pour elle-même. Le jour de l’An.

— Comme ici. Nous sommes le même jour, c’est nouveau. C’est notre année, cousine, l’année des Trois. L’année de la Ténébreuse.

— Je vais prier pour cela. Je dois te laisser, le bébé se réveille.

— Attends. (Branna ferma les yeux, vit en pensée la malle qu’elle rangeait au grenier. Puis elle tendit un petit chien en peluche.) Pour le bébé. Un cadeau de ses cousins.

— Un petit chien, dit la Brannaugh de Sorcha en le caressant, le sourire aux lèvres. Il est tout doux, et habilement confectionné.

— Il était à moi quand j'étais petite, je l'ai aimé. Tous mes vœux de bonheur à toi et à ta famille.

— À toi et à ta famille aussi. Nous nous reverrons. Nous serons avec vous quand notre présence sera nécessaire, en cela j'ai foi, et confiance.

Elle posa la main sur la tête du chien, et ils disparurent.

À son tour, Branna toucha la tête de son chien, et le caressa.

— J'avais prévu d'offrir ce petit chien à mon enfant. Mais comme je n'en aurai pas, il fait un beau cadeau pour celui de ma cousine. (Comme pour la réconforter, Kathel se blottit contre elle.) Bon, nous avons du travail. Mais avant ça, je trouve que tu t'es montré très accueillant avec le chien de notre cousine, et que tu as mérité un biscuit.

Elle alla chercher la boîte et sourit en le voyant s'asseoir poliment.

— J'ai de la chance d'avoir autant de trésors dans ma vie.

Elle se pencha pour embrasser la tête de l'animal, puis lui offrit sa récompense.

Profitant du calme, elle se prépara du thé, et s'installa devant son manuel de sortilèges pour chercher d'éventuelles informations sur les démons.

Elle apprécia de pouvoir passer l'après-midi entier seule, et en profita pour combiner le travail et la lecture à la préparation du repas. Elle fit cuire un poulet pour le préparer en soupe avec des légumes, qu'elle servirait avec des nouilles aux œufs. Si les convives ne venaient pas en nombre, elle congèlerait le reste.

Au coucher du soleil, elle emmena ses livres dans la cuisine pour surveiller la soupe tout en étudiant. Elle venait de s'offrir un verre de vin quand Iona arriva.

— Oh, j'en veux bien un, moi aussi. J'ai conduit Nan à l'aéroport, en larmes. Je suis triste qu'elle soit rentrée, et contente qu'elle revienne

bientôt. Je me suis dit que c'était assez pour la journée. (Elle se servit du vin.) Mais Boyle m'a appris qu'ils avaient un groupe de douze qui avaient fêté le jour de l'An à Ashford, et qui avaient eu l'idée de faire passer leur gueule de bois pendant une promenade guidée. Alors j'ai dû retourner travailler. (Elle but une première gorgée.) Et si je te raconte tout ça – d'ailleurs, je peux continuer si tu veux –, c'est pour éviter de te poser des questions sur toi et Fin. Tu n'as peut-être pas envie d'en parler.

— Tu as peut-être deviné que nous avons couché ensemble.

— Je crois que nous avons tous deviné que c'était très probable. Es-tu heureuse, Branna ?

Celle-ci alla remuer la soupe.

— Une forte démangeaison a été soulagée, et je m'en réjouis. Je suis heureuse, dit-elle devant le regard impatient d'Iona. Aujourd'hui, je suis heureuse, et ça me suffit.

— Alors je suis heureuse aussi. (Elle enlaça Branna.) Que puis-je faire pour t'aider ? À la cuisine ?

— Pour le dîner, j'ai la situation bien en main. Tu n'as qu'à t'asseoir, parcourir mes notes et me donner ton avis.

— D'accord. Nous dînons dehors avec Boyle, et nous dormirons chez lui – pareil pour Connor et Meara. Nous nous sommes dit que vous aviez des projets avec Fin, et nous préférons vous laisser tranquilles. Mais puisque tu as lancé la préparation de ce tonneau de soupe…

— Ne modifiez pas vos projets pour moi. J'avais prévu de tout congeler, au besoin. J'étais d'humeur à faire de la soupe, ça me détend.

Elle se garda de préciser qu'elle n'avait pas prévu de voir Fin – et qu'une nuit seule ne la dérangerait pas.

— Tu as l'intention de continuer à le voir ? À sortir avec lui, je veux dire ?

— Un jour après l'autre, Iona. Je refuse de voir plus loin.

— Très bien, mais j'aimerais te dire que Fin est passé parler affaires avec Boyle et que j'ai trouvé qu'il avait l'air… heureux. Détendu.

— Le sexe, ça détend. Nous avons passé un accord, Fin et moi. Il nous convient à tous les deux.

— Si tu es satisfaite comme ça, moi aussi, dit Iona en s'asseyant pour lire.

Branna goûta sa soupe et, après réflexion, ajouta du romarin.

— Un portail ! s'écria Iona. Ça se tient. C'est une pierre diabolique, créée à partir du sacrifice humain – après un double parricide. Pour un démon, c'est le meilleur moyen de se transporter dans Cabhan. Ça explique tout. Sorcha l'a réduit en cendres. Nous l'avons envoyé dans les cordes – il était dans un sale état mais nous n'avons pas réglé son compte au démon. Comment faire ?

— Lis la suite, suggéra Branna.

Elle envisagea de manger sa soupe en pyjama. Peut-être même de se servir un plateau dans sa chambre et de lire un livre qui ne parlerait pas de magie, ni de mal, ni de démons.

— Un second poison, marmonna Iona, une sorte d'attaque en deux temps. Et un sortilège qui ferme le passage. Comment allons-nous fermer un portail qui s'ouvre grâce au sacrifice humain ? Pas facile. Et… appeler le démon par son nom. (Elle regarda Branna.) Tu connais son nom ?

— Non, pas encore. Mais c'est un conseil que Brannaugh des trois premiers m'a donné. Elle m'est apparue aujourd'hui. J'ai tout noté, mais le plus important de l'histoire, c'est que c'est aussi le premier jour de l'année pour elle, aujourd'hui. Si nous arrivons à préserver cet équilibre, nous échangerons plus.

— Nous connaissons un démonologue ?

— Je n'en ai pas sous la main, mais quelque chose me dit que nous pouvons en dénicher un. Mais je crois que c'est plus basique et plus simple que ça finalement.

— Comment veux-tu obtenir le nom d’un démon de manière simple et basique ?

— On n’a qu’à lui demander.

Iona s’affala dans sa chaise en éclatant de rire.

— Facile ! Tu veux qu’on se réunisse tous ici, ou qu’on se retrouve au pub pour tout reprendre ensemble ?

— Je crois que tu sauras transmettre le message.

— Je m’en charge. Fin vient vers quelle heure ? Je ne voudrais pas vous déranger.

— Oh… fit Branna en se tournant vers sa marmite de soupe. Nous n’avons pas fixé d’heure précise. C’est mieux que ça reste spontané.

— Compris. Je vais aller prendre une douche et me changer. Je vais demander à Boyle de passer me prendre. Tous les quatre, nous nous pencherons sur la question. Et quand tu verras Fin, vous pourrez en parler jusqu’à plus soif de votre côté.

— Excellente idée.

Rester évasive, se dit Branna une fois seule. Elle préférait être évasive que mentir. Elle n’avait pas vraiment dit qu’elle attendait Fin. Avant qu’ils n’en parlent tous ensemble, elle préférait laisser sa tête se reposer, un jour ou deux, le temps que ça mijote.

Peut-être qu’elle allait se changer les idées devant la télé plutôt qu’en bouquinant. Regarder une émission drôle et légère. Elle était incapable de dire à quand remontait la dernière fois qu’elle avait passé une soirée entière devant un divertissement.

— Je sors ! cria Iona. Envoie un SMS si tu as besoin de moi.

— Amuse-toi bien !

Branna attendit que la porte claque puis, souriant, prit un récipient pour congeler sa soupe, à l’exception de sa part.

Un bol de soupe, un verre de vin, suivis d’une part de crumble aux pommes qu’elle avait cuit plus tôt. Une maison calme, un vieux pyjama, et

une émission gaie à la télévision.

Au moment où elle se réjouissait de son programme, la porte s'ouvrit.

Fin, avec Bugs sur les talons, entra les bras chargés d'un bouquet de lilas démesuré. Leur parfum évoquait le printemps et le temps des promesses. Se demandant jusqu'où il était allé pour lui dégoter ces fleurs, elle haussa les sourcils.

— Et je suppose que tu penses qu'avec un champ de fleurs tu peux acheter un dîner et une nuit avec moi ?

— Le lilas a toujours été ta fleur préférée. Et Boyle et Connor ont précisé qu'ils sortaient ce soir pour nous laisser tranquilles. Je serais un mauvais ami si je les décevais.

Elle alla chercher son plus gros vase et le remplit d'eau pendant que Bugs et Kathel se saluaient en se bagarrant joyeusement.

— J'avais prévu de manger une soupe devant la télé.

— C'est parfait.

Elle prit le bouquet de lilas et le huma – et se souvint d'avoir fait de même un lointain jour de printemps, alors qu'il lui avait offert un bouquet identique.

— J'ai fait un crumble aux pommes pour le dessert.

— Je raffole du crumble aux pommes.

— Je n'ai pas oublié.

Et cela expliquait pourquoi elle avait brusquement eu envie d'en préparer un.

— Je m'étais concocté un excellent programme pour la soirée. Presque parfait. (Elle posa les fleurs pour se tourner vers lui.) Maintenant que tu es là, il est parfait. (Elle plongea dans ses bras et posa le visage contre son épaule.) Tu es là, murmura-t-elle.

Branna considéra cette soirée comme une occasion de se recentrer. Après des semaines passées à étudier, mettre au point des plans, calculer,

elle n’avait toujours la moindre idée de la date à laquelle situer la troisième attaque, qui serait, il fallait l’espérer, la dernière. Il lui arrivait rarement de faire de longues nuits reposantes, et son manque de sommeil commençait à marquer le contour de ses yeux. Au moins par vanité, un changement s’imposait.

Maintenant qu’elle couchait avec Fin, qu’ils se faisaient l’amour avec délectation, elle ne pouvait pas dire qu’elle dormait plus mais après, ces brèves séquences d’endormissement, elle se sentait considérablement plus reposée.

Toutefois, elle n’avait pas avancé d’un pouce quant au moment et surtout à la manière d’agir. Elle devait donc revoir son approche.

La routine était pour elle une source d’équilibre. Son travail, sa maison, sa famille et le cycle qui faisait tourner tout ça. Comme à chaque début d’année, elle devait réapprovisionner la boutique, semer des graines dans sa serre. Chasser les énergies négatives et régénérer les charmes protecteurs.

En plus de tout cela, elle participait à la planification de deux mariages.

Elle consacra la matinée suivante à son stock. Satisfaite par ses nouveaux parfums, elle remplit les récipients qu’elle avait commandés pour la ligne Glace Bleue, les étiqueta, et les mit en cartons pour les transporter au village avec les réserves de bougies qu’elle avait remplies depuis que Iona avait vidé tout son stock pour la fête de Fin.

Après avoir vérifié sa liste, elle composa du baume dont Boyle se servait au haras. Si la journée se passait sans encombre, elle y ferait un saut et, dans cette perspective, elle ajouta un second pot pour les grandes écuries.

Elle devait aussi faire un saut au marché. Bien que ce soit au tour d’Iona d’y aller, Branna avait envie de se rendre au village. Comme le dîner avec le reste du cercle après leur soirée à l’extérieur n’avait fait que vider ses boîtes de soupe congelée, un arrêt au marché s’imposait.

Elle estima être de retour deux heures plus tard, au pire. Ensuite, elle s'essaierait à la création d'une potion contre les démons. Emmitouflée dans son manteau et son écharpe rouge et bleu vif, elle enfila ses mitaines en cashmere qu'elle s'était offertes pour Yule, et chargea sa voiture.

Comme Kathel n'était pas dans les parages, elle le chercha par la pensée et le trouva en train de s'amuser avec Bugs et les chevaux. Elle lui donna l'autorisation d'y rester autant qu'il en avait envie, puis partit pour Cong.

Elle passa la moitié du temps imparti au village, traînassant avec Eilenn dans la boutique. Puis au marché, où elle fit des achats et échangea des potins avec Minnie O'Hara, à qui rien n'échappait. Y compris le fait que lors du réveillon du jour de l'An, Tim McGee le Jeune – par opposition à son père, le Gros Tim, et à son grand-père, le Vieux Tim – était ivre à se rouler par terre. Dans cet état, il avait joué les jolis cœurs avec Lana Kerry – qui avait rompu leurs fiançailles au bout de trois ans, faute de projets concrets –, entonnant sous sa fenêtre des chansons pleines de désespoir. C'était d'autant plus grave qu'il avait chanté tristement faux.

Il était de notoriété publique que Tim le Jeune faisait hurler à la mort tous les chiens du village dès qu'il fredonnait le moindre air. Il avait entrepris de lui chanter la sérénade à trois heures et demie du matin, jusqu'à ce que la Française qui vivait en dessous de chez Lana – une certaine Violet Bosette qui travaillait au café – ouvre sa fenêtre et lui lance une vieille botte. Pour une Française, aux dires de Minnie, elle n'avait pas raté son tir puisqu'elle l'avait touché en pleine tête. Il était tombé sur les fesses, mais ça ne l'avait pas empêché de poursuivre son récital amoureux.

C'est à ce moment-là que Lana était sortie pour le forcer à rentrer. Quand ils avaient émergé à l'heure du dîner, le jour suivant, la bague avait reparu au doigt de Lana et ils avaient fixé leur date de mariage au 1er mai.

C'était une excellente histoire, se dit Branna en quittant le village, d'autant qu'elle en connaissait tous les protagonistes, à l'exception de la Française championne de tir.

Elle ne regrettait pas d’avoir fait une entorse à son planning.

Elle emprunta le chemin le plus long pour le plaisir de rouler. Les écuries étaient presque en vue lorsqu’elle aperçut un vieil homme sur le bas-côté de la route, à genoux, et appuyé lourdement sur une canne.

Elle freina brutalement, et descendit de voiture.

— Monsieur, vous êtes blessé ? demanda-t-elle en l’examinant mentalement pour vérifier s’il portait des traces de blessure ou de maladie. (Elle s’arrêta, et inclina la tête.) Vous êtes tombé, monsieur ?

— Mon cœur, je crois. J’ai du mal à respirer. Voulez-vous me donner un coup de main, jeune demoiselle ?

— Bien entendu, je vais vous aider.

Tendant la main vers lui, elle lui envoya un coup de poing qui le fit tituber en arrière.

— Tu crois vraiment que tu vas m’avoir avec ton stratagème ? (Elle dégagea ses cheveux lorsque le vieillard releva la tête vers elle.) Tu croyais vraiment que je n’allais pas voir qui tu es à travers cette piètre enveloppe ?

— Tu t’es arrêtée en dehors de ta zone de protection.

Tout en se redressant, le vieil homme se changea en Cabhan, souriant de plus en plus à mesure que la pierre rouge s’illuminait.

— Tu penses que je manque de protection ? Vas-y alors. (Elle le nargua d’un geste insultant.) Attaque-moi !

Le brouillard se répandit, mordillant ses chevilles pareil à des aiguilles gelées ; le ciel s’assombrit rapidement, comme si le crépuscule était tombé d’un coup. Cabhan se laissa tomber à quatre pattes, prit l’apparence d’un loup qui, se ramassant sur lui-même, bondit.

D’un geste de la main, paumes tendues, Branna projeta un bloc qui envoya le loup valser dans les airs et le fit chuter en arrière.

Mauvais choix, se dit-elle pendant qu’il la traquait. Car sous cette forme, elle pouvait lire en Cabhan comme dans un livre ouvert.

Elle le sonda à la recherche d’un nom, mais ne sentit que de la fureur et de la voracité.

Par conséquent, lorsqu’il chargea par la droite sous l’apparence d’un loup, elle était déjà prête à ce que l’homme l’assaille par la gauche. Elle répondit au feu par le feu, au pouvoir par le pouvoir. Elle s’étonnait que la terre ne se scinde pas en deux sous l’effet de la force qui jaillissait d’elle, des étincelles magiques qu’elle projetait. Mais l’air crépitait en harmonie. Elle tenait bon, malgré ses muscles, ceux de son corps et de son pouvoir, qui souffraient d’un tel effort. Et pendant qu’elle se défendait, la brume givrée continuait à l’envelopper.

Bien qu’entièrement concentrée sur lui, les yeux dans les yeux et ses pouvoirs magiques tendus vers lui sans faillir, elle sentit ses doigts – les doigts de cette chose – remonter le long de sa jambe.

Son geste outrageux lui redonna de l’énergie. Elle rassembla toutes ses ressources intérieures et les projeta si violemment qu’il les reçut comme un coup de poing. La bouche ensanglantée, il rit. Elle comprit qu’elle s’était méprise sur son compte, sa colère ayant brouillé son bon sens, lorsqu’il plongea vers elle et referma les mains autour de ses seins.

Ce geste, pourtant bref, fut insupportable. Rassemblant sa rage, son intelligence et son talent, elle convoqua la pluie. Un torrent d’eau chaude dissipa alors le brouillard et brûla la peau de Cabhan. Elle se prépara à l’attaque suivante, la vit prendre forme dans ses yeux puis, comme lui, elle entendit le tonnerre des sabots du cheval foulant le sol, le cri menaçant de l’épervier, les hurlements féroces du chien.

— Comme ils sont doux, ronds et fertiles ! En toi je déposerai ma semence et mon fils.

— Je te ferai griller le sexe à la racine et je le donnerai à manger aux corbeaux si tu oses essayer. Mais ne t’en va pas, Cabhan, dit-elle en écartant les bras pour arrêter la pluie, une baguette magique à la lumière aveuglante dans une main, une boule de feu dans l’autre. Mon cercle vient te saluer.

— Une autre fois, Sorcha, car je préfère t’avoir seule.

Au moment où Fin descendait de Baru toujours au galop, son épée en feu, Cabhan tourbillonna pour se transformer en brume.

Fin et Kathel la rejoignirent en courant.

— Il t’a fait mal ? demanda Fin en la prenant par les épaules.

— Je ne suis pas blessée, non. (Mais en disant cela, elle prit conscience que ses seins l’élançaient d’une douleur aussi lancinante qu’une carie.) Ou pas assez pour me déstabiliser.

Elle posa la main sur le cœur de Fin, l’autre sur la tête de Kathel.

— Calme-toi, dit-elle tandis que les autres arrivaient à cheval ou en camionnette.

Les éperviers – Roibeard et Merlin – se posèrent dans un même mouvement sur le toit de la camionnette de Boyle. Avant qu’elle n’ait eu la chance de répondre au flot de questions qu’on lui posait, elle vit Bugs dévaler la route dans sa direction.

— Qu’il est courageux, dit-elle en s’accroupissant pour le prendre dans ses bras. Nous sommes à découvert ici, dit-elle aux autres. Mais je vais bien.

— Connor, tu prends la voiture de Branna ? Elle va monter avec moi. Ma maison est la plus proche d’ici.

— Je suis tout à fait en état de conduire, protesta Branna mais il se contenta de la soulever pour la mettre en selle, avant de se hisser derrière elle.

— Tu as trop tendance à tout prendre pour acquis, dit-elle d’une voix sévère.

— Et toi, tu es trop pâle.

Lorsque Baru bondit en avant, elle serra Bugs dans ses bras.

Si elle était blême, c’était seulement parce que la bataille avait été intense, malgré sa brièveté. Elle retrouverait ses couleurs et son équilibre en un rien de temps.

Mais c’était inutile d’insister, puisqu’ils ne faisaient que lui témoigner leur inquiétude, comme elle l’aurait fait à leur place.

Quand ils arrivèrent devant l’écurie, Fin mit agilement pied à terre, la fit descendre, et interpella Sean qui était bouche bée :

— Occupe-toi du cheval !

N’étant pas d’humeur à se débattre, Branna se laissa porter à l’intérieur.

— Tu fais une scène pour pas grand-chose. Maintenant, les ragots vont se répandre dans tout le pays.

— Cabhan qui s’en prend à toi au milieu de la route, en pleine journée, c’est une raison suffisante. Je vais te servir un whisky.

— Non, merci, je préfère un thé, si ça ne t’ennuie pas.

Il ouvrit la bouche mais, se ravisant, il tourna les talons et partit vers la cuisine, la laissant sur son canapé.

Pendant cet instant de solitude, elle tira sur l’encolure de son pull pour examiner sa poitrine. Les doigts de Cabhan avaient laissé une empreinte nette sur sa peau, par-dessus le bord de son soutien-gorge. Elle se leva, préférant traiter la plaie en privé.

Le reste du cercle et son chien envahirent la maison.

— Attends avant de commencer. J’ai besoin d’utiliser la salle d’eau.

Elle lança un regard significatif à Meara et à Iona qui la suivirent dans la petite pièce nichée sous l’escalier.

— Qu’y a-t-il ? demanda Iona. Pourquoi tu ne veux pas qu’ils te voient ?

— J’aime autant que mon frère et ton fiancé ne reluquent pas mes seins, dit-elle en enlevant son pull.

Puis, alors que Meara soupirait, elle ôta son soutien-gorge.

— Oh, Branna, murmura Iona en levant les mains. Laisse-moi faire.

— Alors pose tes mains sur les miennes. (Branna se recouvrit les seins avec ses paumes.) Je pourrais le faire toute seule mais ça ira plus vite si tu m’aides.

Branna puisa au fond d’elle la chaleur de la guérison, s’y abandonna quand Iona se joignit à son geste, et encore plus lorsque Meara la prit par la taille.

— C’est superficiel. Il ne m’a touchée qu’une fraction de seconde.

— Mais la sensation est profonde, dit Iona.

Branna confirma d’un hochement de tête.

— Assez, mais ça va déjà mieux. C’est ma faute, j’ai commis l’erreur de lui ouvrir une brèche.

— Si tu veux bien me regarder, ça passera plus vite. Unis ton pouvoir au mien. Juste pour ça, d’accord ? Regarde-moi, Branna. Regarde en moi. Laisse partir la douleur. Les bleus s’estompent. Sens la chaleur.

Elle lâcha prise et s’ouvrit en assemblant leurs forces.

— C’est parti. Il n’y aucune marque ni sur toi ni en toi. Tu…

Iona s’interrompit pour se concentrer sur l’examen du reste de son corps. Elle écarquilla les yeux.

— Oh, Branna…

— Bon, c’est la prochaine étape, céda-t-elle en déboutonnant son pantalon.

Quand il tomba à ses pieds, elles découvrirent de longues contusions à l’intérieur de ses cuisses.

— Salopard, marmonna Meara en serrant la main de Branna.

— C’était le brouillard, une sorte d’attaque sournoise. Ça m’a juste frôlée et c’est moins foncé et moins douloureux que la poitrine. Tu veux bien t’en occuper, Iona ?

Elle s’abandonna de nouveau, se laissant porter par la chaleur qu’Iona lui transmit jusqu’à ce que la douleur disparaisse.

Branna se rhabilla calmement, enfilant d’abord son pantalon puis son soutien-gorge et enfin son pull.

— Il a voulu m’effrayer en m’attaquant aux points sensibles chez une femme. Mais il ne m’a pas fait peur. Il m’a enragée, et ça lui a donné

l’occasion de mettre mes défenses à mal et de se faufiler dans cette brèche. Ça n’arrivera plus.

Se tournant vers le miroir, elle se considéra durement – et s’offrit une discrète mise en beauté.

— Et voilà, c’est réglé. Merci à vous deux. Je vais voir si Fin a réussi à préparer un thé buvable, et je vous raconterai tout.

Elle sortit. Connor, qui arpentait le salon, s’arrêta pour venir à sa rencontre.

— Je vais très bien. Je t’assure. Je… ne t’immisce pas dans mes pensées, Connor, ou tu vas m’énerver.

— J’ai le droit de vérifier si ma sœur va bien.

— Je t’ai dit que ça allait.

— Il a laissé la marque de ses doigts, une empreinte d’un noir profond, sur ses seins.

Branna se tourna vers Meara, stupéfaite par sa trahison.

— Inutile d’avoir des secrets, dit Meara en redressant le dos. C’est injuste et inapproprié, et ce n’est pas malin non plus. Si c’était Iona ou moi, c’est ce que tu nous dirais.

Alors que Connor voulut relever son pull, Brana lui éloigna la main d’une tape.

— Bas les pattes ! Nous l’avons soignée, Iona et moi. Demande-lui si tu ne me crois pas.

— Il n’y a aucune trace de lui sur sa peau et à l’intérieur, confirma Iona. Mais il a apposé sa marque sur elle, sur ses cuisses et sa poitrine.

— Il a posé les mains sur toi, gronda Fin sans parvenir à cacher sa fureur.

Branna ferma les yeux un instant. Elle ne l’avait pas senti arriver dans son dos.

— Je l’ai laissé me mettre les nerfs en pelote, c’est ma faute.

— Tu as dit que tu n’étais pas blessée.

— Je ne le savais pas avant de jeter un œil sous mon pull en arrivant ici. C'était trois fois rien comparé à ce que Conor, Boyle ou toi avez enduré. Juste des contusions, mais à des endroits qui évoquent clairement un viol.

Fin se détourna et marcha vers la cheminée, le regard perdu dans les flammes.

C'est finalement Boyle qui s'avança vers Branna et la prit par la taille.

— Allez viens, ma petite chérie. Viens t'asseoir, et prendre ton thé. Avec une goutte de whisky, ça te ferait encore plus de bien.

— Je ne suis pas ébranlée à ce point. Je ne suis pas aussi délicate que ça. Mais c'est gentil. Je vous remercie tous d'être arrivés aussi rapidement.

— Pas assez vite.

Elle pressa le bras de Connor lorsqu'il s'assit à côté d'elle.

— C'est probablement ma faute, ça aussi. Je l'avoue volontiers puisque Meara m'a très justement balancé la triste vérité au visage. J'avais envie d'un petit duel, et j'ai un peu tardé à vous appeler. Et avant que vous ne me tombiez dessus, ça n'a que trop duré, mais j'avais une bonne raison d'agir ainsi.

— Une bonne raison ? tonna Fin en lui faisant face. De ne pas appeler ton cercle ?

— Juste un petit moment, répéta-t-elle. Je suis bien protégée.

Les yeux de Fin brillaient de colère et de violence.

— Pas tant que ça puisqu'il a réussi à poser la main sur toi et à te laisser des marques.

— C'est entièrement ma faute. J'espérais le voir se changer en loup, et c'est ce qu'il a fait. Le chien est mon fétiche, et le loup est de la même famille. J'espérais lui faire cracher le nom du démon puisque nous en avons besoin. Mais ça n'a pas duré assez longtemps, et je n'ai trouvé que le mal et la convoitise en lui. J'ai besoin de le sonder plus longtemps. Je crois, de tout mon cœur, que j'arriverais à le déterrer avec plus de temps.

Elle but son thé et le trouva suffisamment fort pour combattre quelques sorciers. Mais ça lui convenait pleinement.

— Il est apparu en vieillard. Il avait l'air malade, mal en point, sur le bord de la route. Il pensait me duper, et il a réussi – seulement quelques secondes, et seulement parce que je suis guérisseuse et que c'est de mon devoir d'aider les autres.

— Il le sait très bien, dit Connor.

— Évidemment. Mais il persiste à considérer les femmes, quel que soit leur pouvoir, comme des êtres inférieurs, faibles et stupides. Alors j'ai retourné son piège contre lui, en faisant comme si je le prenais pour un vieil homme démuni, et je l'ai frappé. C'est vrai que j'aurais dû vous appeler immédiatement, et je vous donne ma parole, plus jamais je n'essaierai de le prendre en duel. Il a fait ce que j'espérais, comme je l'ai déjà dit, il s'est transformé en loup avant de m'attaquer.

Elle leur raconta tout dans les moindres détails puis posa sa tasse de thé.

Connor la serra contre lui.

— Alors comme ça, tu vas donner son pénis grillé à manger aux corbeaux ?

— C'est ce qui m'est venu à l'esprit sur le moment.

— Et la pierre ?

— Elle brillait d'une lumière intense dès le début du combat. Et elle s'est ravivée quand il m'a touchée. Mais lorsque la pluie s'est abattue sur lui, elle s'est ternie. (Elle prit une profonde inspiration.) Là, il y avait une lueur de folie dans ses yeux. Il m'a appelée Sorcha. Quand il m'a regardée, c'est elle qu'il a vue, comme dans la grotte, d'après Fin. Pour lui, je suis restée Sorcha.

— Depuis des siècles, confirma Boyle, les yeux plissés. Des siècles à être ce qu'il est, à désirer la même femme sans jamais la posséder. Il y a de quoi devenir fou, et pour lui, elle est au cœur de sa quête.

— Maintenant, c’est toi qui es devenue centrale, termina Fin. Tu as son physique. Comme je suis capable de voir dans ses pensées, je sais qu’il la voit à travers toi.

— Elle est en moi, mais comme il est dément, il nous confond. La confusion est une faiblesse. Et toute faiblesse de sa part joue en notre faveur.

— Je l’ai aperçu ce matin, au cours d’une promenade guidée, dit Meara.

— Moi aussi, je l’ai vu pendant une balade. Je n’ai pas eu l’occasion de vous en parler plus tôt, dit Iona en expirant. Il se sent plus fort, il gagne en audace.

— C’est plus facile de l’achever s’il ne se cache pas, souligna Boyle. Je dois retourner au haras. Je peux me passer de Meara ou d’Iona si tu ne veux pas rester seule, Branna.

— Non, tout va bien maintenant, et je… Oh, zut ! s’écria-t-elle en se levant d’un bond. J’ai fait des courses, et tout est resté dans la voiture.

— Je vais les chercher, dit Connor.

— Pour que tu les ranges n’importe où et que je ne retrouve plus rien ? J’ai acheté une belle pièce de bœuf, que je pensais faire rôtir.

— Avec des petites pommes de terre, des carottes et des oignons grillés ?

Meara leva les yeux au ciel.

— Connor, il n’y a que toi pour penser à manger alors que ta sœur est encore sous le choc.

— C’est parce qu’il sait que je vais bien, et que même si ce n’était pas le cas, cuisiner me remonterait le moral.

— Nous allons ramener tes courses ici, décréta Fin d’un ton sans appel. Si tu as la tête à cuisiner, tu peux le faire chez moi. Et s’il te manque quelque chose, nous irons le chercher. J’ai à faire aux écuries, et aussi dans mon bureau, mais il y a toujours quelqu’un dans les parages.

Puis il sortit. Probablement pour aller décharger mon coffre, supposa-t-elle.

— Sois cool avec lui, dit calmement Iona qui, en se levant, frotta le bras de Branna. Ce n’est pas un acte de faiblesse, de lui ficher la paix. C’est juste pour le laisser tranquille.

— Il aurait pu me demander mon avis.

Connor l’embrassa sur la tempe.

— Toi aussi, tu aurais pu lui demander son avis. Bon, on te laisse. On revient pour le dîner. Si tu as besoin de quelque chose, dis-le-moi.

Une fois seule, elle se rassit et broya du noir devant le feu de cheminée.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 13

Branna décida que, étant donné les circonstances, elle allait faire apparaître ses affaires. Le coin petit déjeuner de Fin semblait être le meilleur endroit pour mener ses recherches et étudier tout en surveillant la cuisson du rôti.

Il gardait ses distances et restait silencieux – deux attitudes qu'elle ne connaissait que trop bien –, délibérément. Ça lui passera, se dit-elle. Elle n'avait pas le moral, elle non plus, et sa froideur ne faisait qu'empirer les choses.

Pour couronner le tout, ça l'énervait de devoir admettre qu'elle prenait plaisir à cuisiner un vrai repas dans sa cuisine. Elle était si agréable, avec ses détails judicieux, comme le robinet placé à proximité du réchaud qui permettait de remplir une grosse marmite sans avoir à la porter depuis l'évier.

La plaque de cuisson était un rêve. Elle aurait opté pour une plaque à six feux dernier cri chez elle si elle avait su qu'elle cuisinerait régulièrement pour autant de monde.

C'était déplacé qu'un homme qui ne cuisine jamais fût mieux équipé qu'elle – d'autant que, jusqu'alors, elle avait toujours trouvé sa propre

cuisine élégante et pratique.

Elle ressassait tout ça pendant que la viande marinait et qu'elle installait son bureau temporaire sur sa petite table.

Une autre tasse de thé, quelques biscuits – achetés dans le commerce, évidemment – et les deux chiens qui ronflaient sous la table. Elle passa le temps en travaillant à la composition du deuxième poison – les ingrédients, les mots, la date. Elle envoya un long e-mail à son père pour s'enquérir de ses connaissances en matière de démons – ou de celles de quelqu'un de son entourage.

Quand Fin revint des écuries, crasseux, elle avait délaissé ses livres pour peler les carottes, assise devant le plan de travail.

Il prit une bière dans le réfrigérateur sans dire un mot.

— C'est toi qui as voulu que je reste dans ta cuisine, dit-elle d'une voix modérément cinglante, alors si tu dois continuer à ruminer ta colère, j'aimerais autant que tu changes de pièce.

Il se tenait là, dans sa veste usée, son pull encore plus abîmé, son jean troué au genou et ses bottes qui avaient connu des jours meilleurs. Ses cheveux ébouriffés par le vent cernaient son visage qui arborait une expression clairement distante.

Son air terriblement sexy raviva sa mauvaise humeur.

— Je ne suis pas en colère contre toi.

— Tu as une étrange manière d'exprimer ta joie, dans ce cas. Tu es entré et sorti deux fois de la maison sans m'adresser la parole.

— Je suis en train d'acheter deux autres canassons pour les visites guidées, et de négocier la vente de jeunes oiseaux à un fauconnier. C'est mon travail, ce qui fait tourner la maison, et j'ai fait des allers-retours dans mon bureau pour éviter de parler affaires devant mes employés et la jeune fille venue prendre sa leçon d'équitation.

Il pencha sa bouteille vers elle, et but.

— Si tu ne trouves pas que ça fait une différence…

— Je ne trouve pas, et je persiste à dire que tu peux traîner ta mauvaise humeur dans une autre partie de la maison. Elle est immense.

— C'est comme ça que je l'aime. (Il alla se poster de l'autre côté de l'îlot.) Je ne suis pas en colère contre toi, alors ne sois pas sotte.

— Voilà autre chose ! Maintenant, je suis sotte, dit-elle en sentant le sang bouillonner dans ses veines.

— C'est l'image que tu renvoies.

— Puisque tu tiens à rester ici, c'est moi qui m'en vais.

Elle posa bruyamment l'économe et quitta la pièce. Il la rattrapa dans l'entrée.

Elle le repoussa si violemment qu'il aurait traversé la pièce malgré lui s'il ne s'y était pas préparé.

— Calme-toi, Branna. C'est ce que je m'applique à faire depuis des heures.

Le regard noir, elle répondit avec emportement :

— Je ne t'autorise pas à me traiter de sotte ou de quoi que ce soit.

— Je n'ai pas dit que tu l'étais, je t'ai simplement demandé d'être prudente, rétorqua-t-il d'une voix aussi glaciale qu'une pluie de janvier. Et pour la troisième fois, je ne suis pas en colère contre toi. Et la rage, c'est encore trop doux pour exprimer ce que j'éprouve envers lui, envers ce salopard qui a posé les mains sur toi.

— Il a empoisonné Connor, failli tuer Meara et Iona, brûlé les mains de Connor et t'a laissé inerte dans ma cuisine. Mais tu es furieux parce qu'il a touché mes seins ?

Lorsqu'il la prit par les épaules, elle vit qu'il ne mentait pas. Il y avait plus que de la rage dans ses yeux.

— C'est normal de sortir blessé d'un combat. Mais là, ça n'a rien à voir. Tu m'as laissé te toucher, et il te fait ça ? Tu ne vois pas que c'est délibéré, qu'il a choisi son moment ? Il t'a touchée précisément aujourd'hui afin que

la prochaine fois que j’aurais envie de te prendre dans mes bras, tu penses à mon sang, à mes origines.

— Ce n’est pas…

— Et tu ne vois pas, tu ne comprends pas malgré ton intelligence qu’il a eu un contact avec toi ? Un contact physique, qui aurait pu lui permettre de t’emmener sur-le-champ où il le souhaitait ? Elle voulut répondre, mais elle leva les deux mains lorsqu’il la lâcha. Elle retourna s’asseoir.

— Bon, tu peux me traiter de sotte maintenant, puisque je l’ai mérité. Je n’ai pas pensé à ça, mais présenté ainsi, c’est plus évident. Je n’ai pas pensé qu’il voulait me détourner de toi, puisque tu n’as aucun rapport avec ce qu’il a fait, ou ce qu’il a essayé de me faire. Je ne pense pas à lui quand tu me touches, Fin. C’est là que tu fais fausse route. C’est dans ta tête qu’il voulait mettre cette idée, et on dirait qu’il a réussi son coup.

Elle tendit la main vers sa bière, puis se ravisa.

— Non, pas envie de bière.

Sans un mot, il alla déboucher la bouteille de Pinot noir dont elle s’était servie pour la marinade. Elle but lentement le verre de vin qu’il lui servit.

— Et deuxièmement, je suis solide. Il se croit peut-être capable de m’emmener où il veut. Je peux te promettre que c’est impossible. J’ai pris mes précautions depuis qu’il a cherché à séduire Meara, et nous avons compris qu’il sait se déplacer dans le temps. Tu peux me faire confiance.

— Très bien.

Elle haussa les sourcils.

— C’est tout ?

— Ce n’est pas suffisant ?

— Il a cherché à m’effrayer et à m’humilier, et il a échoué. Il se peut qu’il ait également cherché à jouer avec la corde sensible pour que je ne te laisse plus me toucher. Mais là aussi, il a manqué son coup. Par contre, il a réussi à provoquer ta colère. La rage, il connaît bien. Nous couchons

ensemble maintenant, et personne d'autre ne pourra ne serait-ce que m'effleurer.

Légèrement apaisé, il se passa une main dans les cheveux.

— Ce n'est pas ça, Branna. Pas seulement… C'est ce qui t'a touché.

— Seul le besoin de posséder lui parle. Il ne comprendra jamais tes remords, ta culpabilité, car peu importe le nombre de fois où tu lui montres que tu rejettes le fait qu'il fasse partie de toi, il ne voit rien d'autre que ce lien. Il ne te conçoit pas en dehors de votre lien d'hérédité. C'est ce que nous devons garder à l'esprit. Nous tous. Moi, je te vois autrement, sinon je n'aurais pas accepté que tu me touches.

— C'est son sang que je veux. Le faire couler de mes propres mains.

Elle le comprenait, car plus d'une fois, elle avait ressenti la même chose.

— Je le sais. Mais ça, c'est de la vengeance, et ce n'est pas ainsi que nous l'anéantirons. Ou pas seulement par vengeance, car malgré nos pouvoirs, nous sommes aussi des êtres humains, et il a largement mérité notre soif de le détruire.

— Je n'arrive pas à rester calme quand il est question de lui. Je ne sais pas comment tu fais.

— Je l'ai regardé dans les yeux aujourd'hui, alors qu'il était encore plus près de moi que tu ne l'es maintenant. J'ai senti ses mains glacées me brûler la peau. Et ce n'est pas de la peur que j'ai éprouvée. Avant, oui, il m'est arrivé d'avoir peur malgré mes pouvoirs. Mais pas aujourd'hui. Nous sommes plus forts, chacun de nous, plus forts que lui, malgré ce qui l'habite. Et ensemble ? Nous représentons son arrêt de mort.

Il contourna le comptoir et posa délicatement les mains sur ses épaules.

— Nous devons l'avoir cette fois, Branna, quel que soit le prix à payer pour y parvenir.

— Nous l'aurons.

Quel que soit le prix à payer, se dit-il en l'embrassant sur le front.

— Je te protégerai, quoi que cela me coûte.

— Tu penses vraiment que j'ai besoin qu'on me protège, Fin ?

— Non, mais ce n'est pas pour autant que je ne veillerai pas sur toi. J'ai besoin de faire ça pour toi.

Il l'embrassa encore sur le front.

Quel que soit le prix à payer.

Il avait un commerce à faire tourner, et les tâches ne pouvaient pas être repoussées à sa convenance. Il devait tenir sa comptabilité, répondre à des appels, et il avait des documents administratifs à lire et à signer presque tous les jours.

Très tôt, il avait compris que pour faire prospérer une affaire, il ne suffisait pas d'en être le propriétaire et d'avoir des rêves. Il avait de la chance que Boyle et Connor traitent les affaires courantes – et toute la paperasse, le planning et les décisions urgentes à prendre au quotidien. Mais ce n'était pas suffisant pour qu'il puisse se permettre de décrocher.

Même quand il était en voyage, il restait informé – par téléphone, Skype ou e-mails. Quand il était chez lui, il se sentait obligé de mettre la main à la pâte. En échange, il avait le plaisir de soigner les chevaux car ce contact physique et cette connexion mentale lui étaient chers. Pendant qu'il les étrillait, qu'il décrottait leurs sabots, qu'il les nourrissait ou les entraînait, il avait un aperçu sur la vie intérieure de chacun d'entre eux.

Ça ne le dérangeait pas plus de nettoyer la volerie de l'école de fauconnerie, ni de passer un temps fou à sécher des plumes mouillées. Il avait connu des moments d'intense satisfaction en participant au dressage des plus jeunes, et il s'était surpris à créer des liens forts avec une femelle qu'il avait baptisée Sassy.

Bien que les jours allongeassent lentement, il manquait de temps pour venir à bout de tout ce qu'il souhaitait ou devait accomplir. Mais il savait où il désirait être, et c'était chez lui.

Presque un an maintenant, se dit-il alors qu'il était avec Connor dans l'enceinte de l'école, où il lançait un ballon bleu à Roméo, l'épagneul débordant d'enthousiasme du responsable administratif. La plus longue ligne droite depuis ses vingt ans.

Les affaires, la curiosité et le besoin de trouver des réponses finiraient par le rappeler à l'étranger, mais pas pour plus de quelques mois d'affilée. Du moins l'espérait-il. Pour la première fois depuis l'apparition de la marque sur son épaule, il se sentait chez lui.

— À mon avis, l'hiver, comme il y a moins de clients, c'est la meilleure période pour tenter les promenades avec les rapaces dont nous avons discuté.

— Ce serait un bon moyen de proposer un service unique aux visiteurs en quête d'aventure. (Connor tapa dans le ballon, et le chien s'élança à sa poursuite.) J'ai estimé les tarifs, si jamais nous tentons le coup, et Boyle a grommelé que ça lui semblait correct.

— Je suis d'accord. Il va falloir une nouvelle licence, et apporter quelques modifications aux contrats d'assurance, mais je m'en occuperai.

— Je suis content de te déléguer ça.

Fin lança la balle à son tour.

— L'autre partie du boulot, c'est la planification. Je vous laisse, à Boyle et à toi, le soin de tout coordonner. Comme cavaliers et maîtres fauconniers, nous avons toi et Meara, et Iona se débrouille bien à la chasse au faucon.

— Il n'y a pas meilleur cavalier qu'elle. Ce qui fait que nous sommes trois à pouvoir combiner les activités. Tu pourrais faire le quatrième.

Fin lança un regard à Connor qui lui souriait de toutes ses dents.

— Je n'ai pas guidé une promenade depuis… le début, quand Boyle et moi avons lancé l'affaire.

— Je suis sûr que tu t'en tirerais sans problème avec l'un de nous, un peu comme un apprenti.

Alors que Connor ajustait son tir, à son grand désarroi, Fin bloqua le ballon, le lui prit et s'amusa à faire quelques jeux de jambes qu'il avait appris enfant, avant de taper dedans de toutes ses forces.

— On se fait un match ? demanda Connor.

— Je relèverai le défi quand j'aurai du temps, c'est-à-dire quand j'aurais fait un brouillon de la nouvelle brochure pour vous la montrer à toi et à Boyle. En attendant, tu devrais chercher quelqu'un qui sache monter à cheval, chasser au faucon et guider un petit groupe de personnes puisque je pense que c'est l'offre combinée que nous allons proposer, au moins pour les groupes de six personnes maximum. Tu as quelqu'un en tête ?

— Certains ont plus d'expérience avec les rapaces, mais je pencherais pour Brian. C'est le plus ouvert à la nouveauté.

— Tu lui en parleras, et si ça le tente, il pourra commencer à s'entraîner et on verra comment ça se passe. Il vaut mieux qu'on fasse quelques essais, juste entre nous ou avec des amis. Et si tout se passe bien, nous proposerons l'offre globale dès le mois de mars, disons. Fixons l'équinoxe comme échéance.

— Ça laisse le temps de régler les détails qui coincent, si jamais il y en a.

— Bon, je vais emmener Sassy dans la nature. Je vais aller chercher une monture au haras, et nous verrons comment elle se comporte avec un cheval et un cavalier. Merlin va nous accompagner, puisqu'il sait la faire aller droit. Et puis j'ai envie de voir s'ils s'entendent bien. J'ai dans l'idée de les accoupler.

Connor lui fit un grand sourire.

— J'allais justement t'en parler. Ils vont bien ensemble, à mon sens. Ils se complètent – la dignité de Merlin et l'impertinence de Sassy. Je pense qu'ils nous donneraient une nichée exceptionnelle.

— C'est à eux d'en décider.

Comme la femelle continuait d'attendre une récompense, Fin prit une sacoche d'appâts et après avoir passé son gant, il fixa la longe au cou de Sassy. Elle se lissa les plumes un instant, fière d'avoir été choisie, et inclina la tête sur le côté pour le regarder d'un air ouvertement séducteur.

— Tu cherches un amoureux, hein ?

Il franchit le portail avec elle, et tout en empruntant le chemin des écuries, il appela Merlin. Son épervier vint planer au-dessus de lui, puis opéra une longue descente gracieuse en piqué que Fin trouva un tant soit peu frimeuse. Sur son bras, Sassy déploya ses ailes.

— Tu as envie d'aller le rejoindre, dis-moi ? Si je te lâche, tu me promets de bien te tenir et de me suivre.

Il desserra les jets de la longe, leva le bras et la regarda s'envoler.

Les deux rapaces volèrent en cercle côte à côte, s'accordant quelques joyeuses boucles. En les observant, il se dit que, oui, Connor et lui avaient vu juste. Ces volatiles étaient bien assortis.

Il apprécia la marche, les arbres familiers, le sentier qui serpentait, les odeurs de la nature. Malgré ses espoirs, il ne sentait pas du tout la présence de Cabhan, et il fit tout le chemin entre l'école et le haras avec les oiseaux pour seule compagnie.

Il trouva les écuries belles ainsi, avec les bâtiments ponctués par le paddock, les camionnettes et les voitures, et la tête majestueuse de Caesar qui apparut par la fenêtre ouverte de la stalle. Comme le cheval accueillit Fin avec un léger hennissement, il alla directement le caresser et discuter brièvement avec lui. Ensuite, il entra dans les bâtiments.

Dans le bureau, Boyle lançait des regards noirs à l'ordinateur.

— Pourquoi les gens posent-ils tout le temps des questions idiotes ? demanda-t-il.

— Tu les trouves stupides parce que tu connais les réponses, répondit Fin en s'asseyant sur un coin du bureau – le seul qui fût dégagé. Je viens de

voir Connor à l’école, lança-t-il avant de parler avec Boyle de leurs projets de nouvelle offre combinée.

— L’idée plaît à Iona, c’est sûr. Et Brian, eh bien, il est jeune mais d’après ce que j’ai vu et entendu, il ne rechigne pas à la tâche. C’est devenu un assez bon cavalier. Je vais dessiner un trajet potentiel.

— Fais attention. Ce matin, je suis passé avec Iona voir la progression des travaux à la maison. Elle a vu le loup, ou son ombre, puisqu’il s’est éclipsé furtivement entre les arbres.

— Et pas toi ?

— Non, j’étais tourné du mauvais côté. Je discutais avec un charpentier. Elle a dit qu’il ne s’était jamais autant approché, bien qu’elle ait protégé les abords de la maison.

— J’irai jeter un œil.

— J’aimerais bien.

Fin sella Caesar, qui trépignait d’impatience à l’idée de galoper en pleine nature au lieu de son petit entraînement habituel. Après avoir fait sortir le cheval, être monté en selle et s’être un peu éloigné, il appela Sassy en brandissant un appât dans sa main gantée.

Elle se posa gracieusement, goba le morceau de poulet comme si elle n’avait rien mangé depuis un mois puis resta immobile. Elle échangea un long regard avec Caesar, puis le cheval la dédaigna comme si la présence du rapace ne le concernait pas.

— Excellente attitude, commenta Fin qui s’élança au galop pour tester le cheval et l’épervier.

Le rapace, pris de court, déploya élégamment ses ailes et se serait envolé si Fin ne l’avait pas apaisé.

— Tu es bien, là. C’est juste une autre manière de voler.

Moyennement convaincue, elle s’agita un peu mais resta sur le gant. Satisfait, Fin ralentit au trot et bifurqua vers les bois avant de l’autoriser à reprendre de l’altitude.

Elle prit son essor et alla rejoindre Merlin qui l'attendait sur une branche.

— Bien joué, excellent. C'est toi qui nous guides, Merlin.

Son épervier zigzagua entre les branches, suivi par la femelle. Fin mena le cheval entre les arbres à bonne allure.

Pendant une demi-heure, ils suivirent des sentiers, et il rappelait Sassy sur le gant de temps à autre.

L'air était froid et humide, et une bruine se mit à tomber, mais cela ne perturba pas leur moment de liberté et de jeux.

Il traça mentalement le parcours, le trouvant adapté à l'offre combinée. Les promeneurs pourraient admirer la danse des rapaces entre les arbres, et leurs retours intermittents sur le gant sans interrompre la marche des chevaux.

Assez proche de la rivière pour percevoir son murmure, et assez éloigné du haras pour avoir l'impression de cheminer dans une autre époque. Il sentait la neige arriver. Avant la tombée de la nuit, son manteau blanc recouvrirait la végétation et la terre nue, et plongerait la nature dans un calme passager.

Au printemps, les prunelliers et les fleurs sauvages que Branna aimaient cueillir pour le plaisir et pour ses potions magiques fleuriraient abondamment.

Au printemps, l'espérait-il, il pourrait se promener avec elle, en paix.

Pensant à elle, il changea de direction. Les éperviers et le cheval pourraient se reposer devant chez elle pendant qu'ils travailleraient ensemble.

Alors qu'il débouchait sur un chemin dégagé, il laissa Caesar aller au trot puis rit en voyant Bugs accourir, langue pendante.

— Avec le chien, les trois sont réunis. Nous allons chez Branna. Elle aura peut-être quelque chose pour vous. Ensuite, nous irons voir la maison

en construction de Boyle avant de rentrer. Manifestement ravi par ce projet, Bugs courait aux côtés du cheval.

Fin ralentit à l'approche du gros arbre couché et des vignes épaisses qui cachaient les ruines de la chaumière de Sorcha.

Bugs se mit à grogner.

— Oui, il approche. Moi aussi, je le sens.

Fin ordonna à Sassy de poursuivre son vol et à Merlin de revenir sur son gant.

Le brouillard s'immisçait déjà entre les vignes. Fin tendit sa main libre et fit léviter le chien pour l'asseoir sur la selle devant lui.

Il sentit l'attraction, l'invitation presque joyeuse à traverser le mur de végétation pour accepter les cadeaux maléfiques qui les attendaient.

— Si tu n'as rien de mieux…

Haussant les épaules, Fin s'apprêtait à rebrousser chemin.

Le loup surgit hors de la vigne vierge, le dos luisant, la pierre rouge pulsant de pouvoir. Impressionné, Caesar se cabra, mais Fin parvint à rester en selle et rattrapa Bugs de justesse.

À sa grande surprise, Sassy plongea en piqué vers le loup, et remonta se percher dans un arbre juste avant de le toucher tout à fait. Elle ne le quittait pas des yeux.

Elle est intelligente, se dit Fin. Courageuse et rusée.

— Je répète, si tu n'as rien de mieux…

Fin ordonna à Caesar de charger et, d'un geste de la main, ouvrit le sol en deux sous les pattes du loup. Tandis que le cheval bondissait au-dessus de la brèche, le loup disparut.

Un rire éclata dans le dos de Fin et fit tourner le cheval dans cette direction.

Cabhan flottait au-dessus du sol ouvert sur un tapis de brouillard.

— Loin de là, mon garçon. Tu n'as pas encore vu le meilleur. Épargne-toi cette peine puisque tu finiras par venir à moi. Je sais ce qui coule dans

tes veines.

Fin refréna son envie de charger une seconde fois, car il savait d'expérience qu'une nouvelle offensive ne lui apporterait rien de bon.

Alors il se contenta de s'éloigner sans précipitation.

— Épargne-toi cette souffrance, l'entendit-il murmurer. Et quand j'en aurais fini avec toi, je t'offrirai la Ténébreuse pour l'éternité.

À son envie de faire demi-tour et de passer à l'attaque s'ajouta la fureur.

Sans se retourner, Fin soigna la terre, et s'enfonça dans le bois.

Il attacha le cheval devant la maison et, mettant pied à terre, posa la joue contre la tête de Caesar.

— Tu as été à la hauteur de ton nom, aujourd'hui. Tu n'as pas hésité à charger quand je te l'ai demandé.

Comme dans un tour de passe-passe, il tendit la main, montra sa paume vide, tourna son poignet et fit apparaître une pomme.

Pendant que Caesar croquait sa friandise, Fin appela Sassy sur son gant.

— Et toi, quelle bravoure pour une demoiselle aussi jeune. Tu vas aller chasser. (Il fit signe à Merlin.) Vous allez chasser ensemble dans le champ de Branna, et vous pourrez vous reposer dans l'appentis de Roibeard. (Il se pencha pour caresser Bugs.) Je te parie qu'il y a des biscuits pour toi à l'intérieur.

Avec le chien, Fin pénétra dans l'atelier.

— Voilà ma récompense, dit-il en voyant Branna sortir un plateau de biscuits du petit four de sa pièce de travail.

— Tu tombes vraiment à pic, dit-elle en posant la grille sur le réchaud. Il s'est passé quelque chose, affirma-t-elle d'emblée.

— Rien d'important, mais ce chien a mérité un biscuit.

— Bien sûr, dit-elle en en prenant deux dans le bocal, puisque Kathel se réveillait de sa sieste au coin du feu pour aller faire la fête à son petit camarade.

— Je préfère ceux-là, dit Fin en piochant un biscuit sur la plaque de cuisson. J’avais des choses à faire à la maison, à l’école et au haras. Nous préparons l’offre combinée éperviers-chevaux pour le printemps.

— C’est très bien, mais que s’est-il passé ?

— J’ai emmené le rapace et le cheval en promenade pour tester le parcours. Caesar et Merlin, et une jolie femelle qui s’appelle Sassy et qui s’accouplera avec Merlin quand elle sera prête.

— Et comment réagit-elle avec lui ? s’enquit Branna en mettant de l’eau à chauffer, tandis que Fin attrapait un autre biscuit.

— Il lui plaît bien, et c’est réciproque. J’étais de sortie pour tracer un ou deux parcours pour l’offre combinée, et Bugs nous a rejoints près des grandes écuries. Avec toute la compagnie, j’ai pensé à venir travailler une heure ou deux avec toi. En chemin, nous sommes passés devant la chaumière de Sorcha.

— Tu aurais pu éviter ce coin-là.

— Ce n’est pas faux. Mais je n’avais pas envie de faire un détour. Et grâce à ça, j’ai appris que la femelle que j’ai choisie pour Merlin va parfaitement bien avec lui.

Tout en lui racontant leur expérience, il prit la tasse de thé qu’elle lui tendit et envisagea sérieusement de prendre un troisième biscuit.

— Il est de plus en plus arrogant, commenta Branna.

— Assez pour nous narguer, c’est d’ailleurs tout ce qu’il se contente de faire. Il voulait que je l’attaque, et je me suis dit que lui refuser ce plaisir serait la pire des insultes pour lui.

— Il tient à nous faire savoir qu’aucun de nous ne peut s’aventurer dans les bois sans risque. Il nous défie, en effet, dans le but de nous saper le moral, de nous pousser dans nos retranchements.

— Je ne l’ai jamais vu aussi sûr de lui qu’en ce moment. C’est frappant.

— Nous l’avons blessé deux fois, même plus, et la dernière fois nous avons bien failli l’avoir.

— Mais nous ne l’avons pas détruit, souligna Fin. Et il se rétablit. Il sait qu’il lui suffit de regagner son antre pour se remettre sur pied. Il sait qu’il peut combattre encore et encore, et revenir chaque fois. Pour qui est joueur, on peut miser sur le fait que la balance finira par pencher de son côté. L’heure a encore sonné, Branna, et il a ça dans sa manche.

— Il se croit invincible – ou il croit que ce qui l’habite est intouchable. Mais j’y travaille.

Se dirigeant vers la table, elle tapota son cahier du bout du doigt.

— J’ai contacté mon père, qui a pris contact avec d’autres personnes, et j’ai rassemblé les ingrédients et leur préparation qui, à mon avis, pourraient anéantir le démon. J’ai aussi avancé sur le sortilège. Il nous manque le nom. Je ne pense pas que ça puisse fonctionner sans le nom du démon, et c’est ce que les amis de mon père m’ont confirmé.

Prenant un troisième biscuit, Fin se plaça derrière Branna pour consulter ses notes par-dessus son épaule.

— Aile séchée de chauve-souris – de Roumanie, dans l’idéal ?

— C’est ce qu’on m’a dit.

— Poils de la queue d’un yack femelle qui attend un petit, lut Fin en haussant les sourcils. Pas d’œil de triton ni de langue de chien. Excusez-moi, dit-il à Kathel et Bugs.

— Tu peux te moquer de la littérature des magiciennes, mais j’ai puisé dans les meilleures sources pour rédiger cette formule.

— Aconit, baies de belladone atropa – écrasées – teinture de trompettes d’ange d’Amazonie, pétales de conium d’Arménie, écorce de mancenillier. J’en connais certains.

— Que du poison. Ce sont tous des poisons naturels. Nous en avons utilisé certains dans la concoction que nous avons préparée pour Cabhan, mais je n’ai jamais utilisé les ingrédients les plus exotiques. Je vais devoir aller les chercher. Pour s’en procurer, il faut de l’eau bénite par un prêtre, ce qui ne pose pas de problème. Le sang reste le liant indispensable. Nous

avons besoin du tien. Ton sang, quelques-uns de tes cheveux, et des rognures d'ongles.

Il bougonna.

— J'ai commencé à évaluer les quantités et j'ai passé des commandes. Mes sources ne sont pas d'accord sur ces points, mais nous trouverons le bon dosage. Et les mots doivent être précis. Une fois réussie, la potion sera noire et dense. Elle ne contiendra aucune lumière, et sera totalement opaque.

Il lui massa les épaules.

— Tu es nouée. Tu devrais te réjouir, pas te crisper. Tu as bien progressé, Branna.

— Nous ne pouvons pas espérer que ça fonctionne tant que nous n'arrivons pas à déterminer le moment approprié. Et sur ce point, je stagne.

— J'y ai réfléchi. Ostara ? L'équinoxe. Nous avons essayé le solstice d'été, pour la lumière. Ostara, c'est aussi la lumière, le moment où le point d'équilibre penche vers la clarté.

— J'y suis revenue plusieurs fois. (Elle ajusta ses épingles à cheveux.) Mais ça ne prend pas comme les précédents. Il faut que ce soit précis. Ça l'est peut-être, et je ne le vois pas dans les autres éléments.

Il la fit pivoter vers lui sans cesser de lui masser les épaules.

— Nous pouvons essayer de créer le sortilège et la potion en fonction d'Ostara, et nous verrons si le mélange prend. Si toutefois nous trouvons une femelle yack en gestation, dit-il, réussissant à la faire sourire.

— Mon père connaît un homme qui peut tout acheter, si on y met le prix.

— Nous paierons ce qu'il faut, et nous commencerons. Il me reste une heure de libre, je vais t'aider pour le sortilège. Mais ce soir, je crois que tu auras besoin de te changer les idées.

— C'est ce que tu penses ?

— Je pense que tu devrais accepter mon invitation à dîner. J'ai un restaurant en tête. Il te plaira.

— Sortir dîner ? Dans quel genre d'endroit ?

— Un endroit très chic. Romantique et élégant, où l'on mange bien. (Il entortilla une mèche de ses cheveux autour de son doigt.) Tu pourrais mettre la robe que tu portais au jour de l'An.

— Ce n'est pas ma seule robe, et je pourrais même envisager d'y aller nue comme un ver si l'on me servait des mets divins encore meilleurs que les miens.

— Si tu y tiens… Mais je préférerais t'avoir nue pour moi seul après le dessert.

— Est-ce un rendez-vous galant, Finbar ?

— C'en est un. Dîner à vingt heures, mais je passe te prendre à dix-neuf heures pour que tu aies le temps de profiter de la ville avant d'aller au restaurant.

— De la ville ? Quelle ville ?

— Paris, dit-il avant de l'embrasser.

— Tu veux qu'on vole jusqu'à Paris juste pour aller dîner ?

— Pas n'importe quel dîner, et pas n'importe où… c'est la Ville lumière.

— Paris, répéta-t-elle en essayant vainement de se convaincre que c'était frivole et insensé. Paris, dit-elle encore avant de lui rendre son baiser.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 14

— Alors, c’était comment, Paris ? demanda Iona. Nous n’avons pas eu l’occasion d’en parler seule à seule depuis votre escapade.

— C’était merveilleux. Assez époustouflant, je dirais même. Les lumières, les voix, la nourriture et le vin, évidemment. Pendant quelques heures, nous étions dans un autre monde.

— Romantique ? demanda Iona en nouant des ficelles de raphia autour des savons aux couleurs douces et d’autres aux teintes plus criardes.

— Ça, oui.

— Alors qu’est-ce qui te tracasse ?

— Je ne cours pas après le romantisme. C’est le genre de chose qui ramollit les résolutions et embrouille le bon sens, dit Branna en pesant ses herbes pilées. Je ne peux pas prendre ce genre de risques en ce moment.

— Vous vous aimez.

— L’amour n’est pas la réponse à tout.

Tandis qu’Iona l’aidait à reconstituer le stock du magasin, Branna pouvait se concentrer sur les fournitures magiques. Une autre bataille se préparait, d’autres attaques étaient à prévoir. Elle tenait à disposer de toutes les plantes médicinales nécessaires en cas de complication.

— Dans ton cas, ça l’est, et je m’en réjouis, fit Branna. Ça consolide ce que tu es, et ça renforce ton objectif.

Elle ajouta six gouttes d’extrait de nasturtium dans le petit chaudron.

— Mais tu crois que toi, ça t’affaiblit.

— Je pense que c’est un risque, et plus que jamais, c’est à proscrire. Fin sait aussi bien que moi que nous sommes capables de vivre l’un sans l’autre. Nous avons longtemps vécu ainsi, sans en souffrir. Nous sommes conscients que notre liaison n’a peut-être pas d’avenir. Quelle que soit la suite, que l’on poursuive notre route seuls ou ensemble, ça devra attendre que Cabhan ne fasse plus partie de ce monde.

— Tu es plus heureuse avec lui, souligna Iona.

— Quelle femme n’est pas plus heureuse avec un homme qui la fait régulièrement grimper aux rideaux ?

Comme Iona ricanait, elle imposa le silence d’un geste puis, levant les mains au-dessus du chaudron, porta le mélange à ébullition. Murmurant, elle déversa de la lumière d’une main, et une fine pluie bleue de l’autre. Un arc-en-ciel se forma puis se mélangea au contenu du chaudron.

Branna fit chauffer la potion à feu doux.

Satisfaite, elle se retourna et surprit le regard intrigué d’Iona.

— Je t’observe à l’action, expliqua Iona. C’est si joli, si gracieux, avec tout ce pouvoir qui flotte autour de toi.

— Il nous faut une réserve de cette potion réparatrice en plus de tous mes baumes.

Branna tapota la porte du placard qui renfermait son « matériel de guerre », comme elle aimait l’appeler.

— Espérer le meilleur mais se préparer au pire.

— Une excellente devise.

— C’est comme ça que tu abordes ta relation avec Fin ?

— Maintenant que je passe du temps en sa compagnie, et pas seulement pour coucher avec lui, je repense à toutes les raisons pour lesquelles je suis

tombée amoureuse de lui. Il est d'une telle gentillesse – j'ai essayé de l'oublier mais son sens de l'humour, sa détermination, sa loyauté… J'ai envie de me souvenir de tous ses bons côtés aujourd'hui. Cette relation me réconforte. En me rappelant toutes ses qualités, je peux lui accorder toute ma confiance. Et je doute d'y être parvenue autrefois. Mais comme je m'y autorise, quoi qu'il arrive, je pourrai toujours me raccrocher au meilleur.

— Il vient, aujourd'hui ?

— Je lui ai dit que ce n'était pas la peine. Puisqu'il nous manque encore certains ingrédients, nous ne pouvons pas commencer la fabrication du poison. Il a son travail tout comme j'ai le mien. D'ailleurs, j'apprécie que tu m'accordes autant de temps.

— Je m'amuse beaucoup en t'aidant à reconstituer ton stock – et plus je t'aide, plus ça te laisse de temps pour travailler sur le poison contre les démons. J'aimerais emmener Alastar en promenade plus tard, et ça me ferait plaisir que tu nous accompagnes.

— En balade ?

— Je t'ai vue monter, et Meara m'a dit que tu n'y passais plus autant de temps qu'avant. Branna admit qu'elle ne montait plus souvent parce que ça lui faisait trop penser à Fin. Mais désormais… il avait acheté Aine pour elle, et elle ne s'était pas offert la joie de découvrir le lien qui l'unissait au cheval.

— Si j'arrive à terminer tout ce que j'ai prévu de faire, je t'accompagnerai. Et si jamais nous sortons chevaucher ensemble, ce serait un beau pied de nez à Cabhan.

— Nous le voyons tous les jours ces temps-ci, dit Iona en empilant tranquillement les savons par couleurs. Il rôde dans les parages.

— Je le sais. Je le vois aussi. Il teste souvent mes limites en ce moment.

— J'ai rêvé de Teagan la nuit dernière. Nous nous sommes parlé.

— Et tu ne me le dis que maintenant ?

— Ce n’est qu’une sorte de petite visite. Assises devant la cheminée, avec une tasse de thé. Son ventre s’est arrondi, et elle m’a fait sentir le bébé qui bougeait. Elle m’a parlé de son mari, et je lui ai parlé de Boyle. J’ai repensé à ce que tu m’avais dit à propos de nos liens, à nous tous. C’est frappant comme son mari et Boyle se ressemblent. Le même tempérament, l’amour des chevaux et de la région.

— Boyle est lié aux trois par l’homme que Teagan a épousé ? Oui, c’est possible.

— Nous n’avons pas parlé de Cabhan. C’est bizarre, non ? Nous avons simplement pris le thé, discuté de son mari et du bébé à naître, de Boyle, des projets de mariage. À la fin de mon rêve, elle m’a offert un petit porte-bonheur, en précisant que c’était pour Alastar.

— Tu l’as sur toi ?

— Je l’ai accroché à sa bride ce matin, avant de venir. J’avais un porte-bonheur dans ma poche, un que j’ai fabriqué pour Alastar, alors je le lui ai donné.

— Nous avons échangé des objets, chacun de nous avec chacun d’eux. Je pense que ce n’est pas un simple cadeau. Quelque chose de nous dans leur époque, et quelque chose d’eux dans la nôtre. Nous prendrons leurs trois objets avec nous la prochaine fois que nous combattrons Cabhan.

— Nous n’avons toujours pas la date.

— C’est frustrant, admit Branna, mais c’est impossible à déterminer avant d’avoir réuni tout le nécessaire pour détruire le démon. Je me raccroche à la conviction que le moment s’imposera à nous.

— Des démons et des cousins qui traversent les siècles pour nous rendre visite. Des batailles, des tourbillons et des mariages. Ma vie a changé du tout au tout en douze mois. Je suis ici depuis presque un an, et j’ai l’impression que ma vie d’avant a à peine existé. Tu trouverais ça idiot – et irréaliste – que je prépare et que je cuisine un dîner d’anniversaire pour

Boyle ? Pour lui faire la surprise – qu'il puisse le manger sans devoir faire semblant que c'est mangeable.

Amusée et touchée, Branna lui jeta un coup tandis qu'elle arrangeait ses tours de savons.

— Bien sûr que non.

— J'ai gardé cette image de lui la première fois que je l'ai vu sur Alastar. Leur manière de foncer droit vers moi. Maintenant, ils sont à moi. J'ai envie de marquer cette journée.

— Alors fais-le.

Branna sentit une présence, et s'immobilisa dans l'attente de savoir qui approchait. La porte s'ouvrit brusquement.

Une voisine, une grand-mère guillerette, entra dans l'atelier.

— Bonjour, madame Baker.

— Bonjour, Branna. Tiens, Iona est là aussi. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout. Vous voulez un thé ? proposa Branna.

— Avec plaisir, puisque vous le proposez. Je suis venue pour du thé, justement – s'il vous reste de ce mélange de votre fabrication contre les rhumes de cerveau. Ça m'éviterait de marcher jusqu'au village.

— Bien sûr, j'en ai pour vous. Enlevez votre manteau et venez vous asseoir près du feu. Vous avez attrapé froid ?

— Pas moi, mais mon mari. Il est très pris et ses jérémiades me rendent folle. Une tasse de thé près du feu, avec des femmes qui ne geignent pas que leur vie est finie à cause d'un coup de froid, voilà qui m'aiderait à garder la raison. Oh, ces savons sont aussi ravissants que des bonbons dans un bocal.

— Je les aime tous, mais j'ai un faible pour celui-là, dit Iona en faisant sentir un pain rouge à Mme Baker.

— Très plaisant. Je vais m'en offrir un pour me récompenser de ne pas m'être assommée avec un poêlon.

— Vous le méritez.

— Un homme qui a la goutte au nez, c’est pire qu’une tripotée de bébés. Vous le découvrirez bien assez vite puisque votre mariage approche.

— J’espère qu’on va m’offrir un bon poêlon en cadeau de mariage, dit Iona, faisant rire Mme Baker si bien que sa respiration se fit sifflante.

Acceptant l’invitation, elle ôta son manteau, son écharpe, et s’installa près du feu.

— Notre Kathel est là aussi. C’est excellent, un chien, un feu, une tasse de thé. J’ai cru le voir en sortant de chez moi, qui rôdait à la lisière du bois. Je l’ai même appelé avant de m’apercevoir que ce n’était pas du tout Kathel. Un gros chien noir, assurément, et j’ai même cru, brièvement, que c’était un loup. Il a disparu d’un coup, dit-elle en claquant des doigts. Mes yeux sont usés, ils me jouent des tours.

Après un rapide coup d’œil à Iona, Branna lui apporta son thé et des biscuits.

— Peut-être un chien errant. C’est la première fois que vous le voyez ?

— Oui, et la dernière, j’espère. Il m’a donné la chair de poule, je dois l’admettre, quand il a tourné la tête vers moi après que je l’ai pris pour Kathel. J’ai bien failli faire demi-tour et m’enfermer chez moi. C’est la preuve qu’il m’a vraiment fait peur puisqu’à l’intérieur M. Baker pleurnichait encore. Oh, Branna, merci, c’est adorable ! s’exclama-t-elle devant les biscuits.

— De rien. J’ai un tonique que vous pouvez ajouter aux boissons de M. Baker. C’est bon pour ce qu’il a et ça l’aidera à dormir.

— Votre prix est le mien.

Elles changèrent les idées de Mme Baker, conclurent la vente du thé et du tonique, et lui offrirent un joli savon en remerciement. Branna envoya Kathel l’accompagner pour être sûre qu’elle rentre en toute sécurité.

— Tu penses qu’il s’est montré à elle, demanda Iona dès l’instant où elles se retrouvèrent seules, ou sa… présence, si c’était bien lui, est

simplement plus tangible qu’avant ?

— En réalité, je me demande s’il ne serait pas devenu insouciant. Il rôde dans les parages, comme elle dit, dans l’espoir de nous perturber, et il ne se cache pas des autres. Comme il ne souhaite pas attirer l’attention générale, je pense que c’est de l’imprudence.

— Il est impatient.

— Possible, mais il va devoir attendre que nous soyons prêts. Je vais terminer cette crème réparatrice puis nous sortirons. Nous allons nous offrir cette balade à cheval.

— Tu espères qu’il s’en prenne à nous.

— Disons que je n’espère pas le contraire, affirma Branna en redressant le menton avec un air de défi. J’aimerais lui faire goûter aux pouvoirs combinés de deux femmes.

Branna n’était pas déçue que Fin fût occupé de son côté. S’il avait été chez lui ou au haras, il n’aurait pas apprécié qu’elle sorte avec Iona, ou il aurait tenu à les accompagner.

Elle portait des bottes d’équitation qu’elle n’avait pas mises depuis plusieurs années, et elle dut admettre que c’était plaisant. Mais le meilleur moment arriva lorsqu’elle sella Aine.

— Nous ne nous connaissons pas encore très bien, alors si jamais je te pose un quelconque problème, j’espère que tu le feras savoir à Iona.

Elle prit le temps d’approcher la tête de la pouliche, de caresser ses joues et de la regarder dans les yeux.

— Il t’aurait sûrement choisie rien que pour ta beauté et ta grâce car tu n’en manques pas. Mais il a aussi senti que tu m’étais destinée, comme je le suis pour toi. Puisque c’est ainsi, je vais faire de mon mieux. C’est un serment. J’ai fabriqué ça pour toi aujourd’hui, ajouta-t-elle en tressant un porte-bonheur pendu à un ruban rouge vif dans la crinière d’Aine. Pour te protéger, car que tu sois à moi ou non, je te protégerai.

— Elle pense que tu es presque aussi jolie qu’elle, dit Iona à Branna.

Riant, Branna régla les étriers.

— Ça, c’est un beau compliment.

— Avec toi sur son dos, vous formerez une image peu commune – une image qu’elle est ravie de donner à Alastar.

— On ne va pas se gêner.

Elles menèrent les chevaux hors de l’écurie, et Branna se hissa en selle comme si elle avait fait ça la veille.

— Nous avons un programme particulier ? demanda Iona en se penchant pour flatter le col d’Alastar.

— Parfois, il est préférable de prendre les choses comme elles viennent.

Elles rejoignirent la route au pas, accompagnées par Kathel et Bugs.

— Je ne sais pas appeler les éperviers, dit Iona.

— Ils viendront si nous avons besoin d’eux. Mais ça aurait été une bonne idée, de sortir avec tous nos guides. Envie de pousser au trot ?

— C’est parti !

Gracieuse, se répéta Branna lorsque Aine répondit en s’élançant avec fluidité. Et séductrice, ajouta intérieurement Branna qui, bien qu’elle n’eût pas le don d’Iona pour interpréter le comportement des chevaux, comprit le geste d’Aine lorsqu’elle rejeta sa crinière en arrière.

Jetant un coup d’œil dans son dos, elle vit le fidèle Kathel ralentir l’allure pour rester avec Bugs et sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres devant la joie manifeste des deux chiens.

Alors elle s’autorisa à en profiter pleinement.

L’air frais et piquant annonçait l’arrivée prochaine de la neige. L’odeur des arbres et des chevaux, le rythme régulier de leurs sabots foulant le sol.

Elle avait probablement laissé passer trop de temps depuis sa dernière promenade si un petit trot dans le voisinage la mettait aussi facilement en joie.

Elle se sentait en osmose avec sa monture. Fin avait vu juste, de la même manière qu'il avait souvent raison sur des sujets comme celui-ci. Quelle qu'en soit la raison, Aine était son cheval, et leur association venait de débuter.

Elles bifurquèrent vers un sentier qui passait entre les arbres, où il faisait encore plus frais. De petites plaques de neige persistaient dans les zones ombragées, et un oiseau pépiait sur une branche.

Elles ralentirent au petit trot.

— Comme Alastar, elle espère aller galoper dans les plaines.

— Pourquoi pas. Je ne suis pas venue par ici depuis plus d'un an. J'avais presque oublié comme c'est joli en hiver, les bruits étouffés et la solitude.

— Je ne m'en lasserai jamais, dit Iona. Chaque fois, c'est comme la première fois. Je ne sais pas combien de promeneurs j'ai guidés par ici l'an dernier, et pourtant, ça continue de m'émerveiller.

— Tu ne trouves pas cela ennuyeux, habile cavalière que tu es, de simplement te balader ?

— On pourrait le croire, mais pas du tout. La plupart des gens sont intéressants, et je suis payée pour faire du cheval. Et puis… poursuivit Iona avec une grimace complice, ça me donne l'occasion de coucher avec le patron. L'un dans l'autre, c'est un bon système.

— Nous pourrons faire un détour par ta maison au retour.

— J'espérais que tu le proposerais. Ils sont censés monter les cloisons aujourd'hui, enfin normalement. Connor est super, il passe régulièrement les encourager.

— C'est sûr qu'il aime les métiers du bâtiment, et il est doué pour ça.

Elles virèrent d'un même geste en direction de la rivière qu'elles longèrent.

L'air se refroidit, et Branna aperçut les premières langues de brouillard.

— Nous avons de la compagnie, murmura-t-elle à l'intention d'Iona.

— Message reçu.

— Veille à ce que les chevaux restent calmes, et de mon côté, j'apaise les chiens.

Cabhan surgit sous l'apparence d'un homme, beau et sombre, vêtu d'un habit noir bordé d'argent. Branna remarqua qu'il avait été assez superficiel pour se faire une beauté à en croire son visage coloré qui respirait la santé.

Il les salua d'une profonde révérence.

— Mesdames. Vous embellissez cette journée hivernale.

— Tu n'as donc rien de mieux à faire que de fureter là où tu n'es pas le bienvenu ? répondit Branna.

— Mais vous voyez que j'ai été récompensé puisque je croise sur ma route les deux belles fleurs des trois. Tu envisages d'épouser un mortel, dit-il à Iona. Tu vas gaspiller ton pouvoir pour quelqu'un qui ne te le rendra jamais. J'ai tellement plus à t'offrir.

— Tu n'as rien qui m'intéresse, et tu ne vaux rien comparé à lui.

— Il te fait bâtir une maison de pierre et de bouts de bois tandis que moi, je t'offre un palais. (ll écarta les bras, et de l'eau noire de la rivière jaillit un palais brillant, tout d'argent et d'or.) Une demeure à ta mesure, pour toi qui n'a jamais eu de véritable foyer. Ce qui t'a toujours manqué, je te le donne.

Puisant dans ses ressources, Iona chassa l'image.

— Tu peux le garder.

— Je prendrai ton pouvoir, et tu vivras dans les cendres de ce qui aurait pu être. Et toi, dit-il en s'adressant à Branna. Tu couches avec mon fils.

— Il n'est pas ton fils.

— Nous avons le même sang, tu ne peux pas le nier. Tu peux le prendre et te donner, cela ne fera que t'affaiblir. Tu porteras ma semence d'une manière ou d'une autre. Choisis-moi, choisis-moi maintenant, pendant que tu en as le choix. Car sinon, le jour où je viendrai pour toi, c'est de la

souffrance que je t’infligerai. Choisis-le, et lui et son sang, le sang de tout ce que tu prétends aimer, sera sur tes mains.

Depuis sa selle, elle se pencha.

— Je me choisis moi. Je choisis mon don et mon droit d’aînesse. Je choisis la lumière, quel qu’en soit le prix. Là où Sorcha a échoué, nous n’échouerons pas. Tu vas périr, Cabhan.

Lorsqu’elle déploya son bras au-dessus de l’eau froide et trouble de la rivière, une tour de feu s’éleva, et entre les flammes et la fumée, l’image d’un Cabhan hurlant.

— Ça, c’est le cadeau que je te fais.

Il s’éleva à trente centimètres du sol, tandis qu’Iona rassurait les chevaux.

— Je te forcerai à me donner un plaisir immense. Je t’obligerai à me regarder lorsque j’étriperai ton frère, lorsque je déchiquetterai en morceaux l’homme de ta cousine. Tu me verras trancher la gorge de celle qui est comme ta sœur, tu me regarderas violer ta cousine. Et après cela, quand leur sang trempera la terre, je t’achèverai.

— Je suis la Ténébreuse de Mayo, dit-elle simplement. Et je représente ta perte.

— Prends garde, dit-il d’une voix menaçante, car le jour venu, je surgirai de nulle part.

Il se dissipa dans le brouillard.

— Ah, ces menaces…

Iona fit un geste vers les tours enflammées, les hurlements.

— Ça ne t’ennuie pas de… ?

— Hmm, ça me plaît bien, mais bon… (Branna les étouffa d’un geste.) Pour lui, ce ne sont pas des menaces, plutôt des promesses. Nous allons nous arranger pour qu’il ne les tienne pas. J’avais espéré qu’il prendrait l’enveloppe du loup, au moins un instant. Je veux le nom de son créateur.

— Satan, Lucifer, Belzébuth ?

Branna eut un petit sourire.

— Je ne crois pas. Un démon plus modeste, qui a besoin de Cabhan autant qu'il a besoin de lui. À eux deux, ils ont laissé une sale odeur. Partons galoper à présent, et allons voir ta maison.

— Celle en bouts de bois et en pierre ?

— Solides et puissants. Et bien réels.

Iona hocha la tête.

— Branna, et si… et si tu tombais enceinte de Fin ?

— Ça n'arrivera pas. Je prends mes précautions.

À peine eut-elle terminé sa phrase qu'elle poussa Aine au galop.

Branna donnait une carotte à sa monture et la brossait dans l'écurie en compagnie d'Iona lorsque Fin arriva.

— Il paraît que vous êtes parties en balade.

— Exact, et ça m'a rappelé à quel point j'aime faire du cheval, répondit-elle en posant sa joue contre celle d'Aine. Tu avais dit qu'elle et moi, nous nous entendrions bien.

— Ça n'impliquait pas que vous ne sortiez que toutes les deux.

— Nous n'étions pas seules. Iona nous a accompagnées, avec Alastar et les chiens. Pas la peine de te débiner parce qu'il a l'air fâché, dit-elle à Iona. Il en faut plus pour t'impressionner. Nous avons eu une conversation avec Cabhan – plutôt un échange de vacheries, en réalité. Tu sauras tout quand nous serons tous réunis.

— Tu as intérêt à tout me raconter, dit-il, voulant saisir le bras de Branna.

Aine lui donna un coup de tête dans l'épaule.

— Tu la défends ? fit-il à jument.

— C'est mon cheval, non ? Elle sait aussi bien que moi qu'il ne nous est rien arrivé. Nous n'avons pas pris plus de risques qu'en mettant le pied à

l’extérieur. Je suppose que tu veux que je te serve un repas pour agrémenter mon récit ?

— J’ai un petit creux, dit Iona.

— Nous avons tout ce qu’il faut ici, dit Fin.

— Comme quoi ?

Il reprit le bras de Branna, mais avec décontraction cette fois.

— Tu m’as donné un tas de listes. La cuisine est suffisamment remplie pour manger pendant une semaine.

— Elle devrait toujours être bien approvisionnée. Bon, très bien. Iona, tu veux prévenir les autres pendant que je vais voir ce que je peux préparer dans la fameuse cuisine de Fin ?

— Tu es sortie dans le but de le rencontrer, l’accusa Fin.

— Pas du tout, même si je m’attendais plus ou moins à le croiser.

— Tu savais très bien qu’il t’attaquerait.

— Il ne nous a pas attaquées, ou pas comme tu l’entends. Juste par des paroles. Je pense qu’il a voulu prendre la température, en quelque sorte. J’avais espéré qu’il apparaîtrait en loup, pour lui arracher un nom, mais il a gardé son enveloppe humaine du début à la fin.

Une fois qu’ils furent arrivés chez Fin, elle lui donna son manteau.

— Et notre balade était très agréable. Au retour, nous sommes passés par la maison d’Iona. Je voulais voir comment les travaux avançaient. Elle va être charmante, vraiment charmante. Un grand espace ouvert, avec des petits coins douillets. Revenir par ce côté m’a donné une tout autre perspective sur cette maison. Cette pièce avec toutes les fenêtres qui donnent sur les bois… Ça doit être formidable de contempler la nature de là, le changement des saisons. Assez intime, et à quelques pas du bosquet.

Tout en parlant, elle farfouillait dans le réfrigérateur, le congélateur, les placards.

— J’ai une recette pour préparer tes blancs de poulet que Connor adore. Ça leur fera quelque chose à se mettre sous la dent.

La tête inclinée sur le côté, elle regarda Fin d’un air provocateur.

— Et toi, Fin, qu’as-tu envie de te mettre sous la dent ?

— Devine, répondit-il en l’attirant vers lui pour lui mordiller la lèvre inférieure.

— Si tu veux plus, sers-moi d’abord un verre de vin.

Il alla chercher une bouteille, et en examina l’étiquette.

— Tu comprends ce que j’aurais ressenti s’il t’avait fait du mal ?

— Nous ne pouvons pas nous permettre de voir les choses sous cet angle. Aucun de nous. Les sentiments qui nous attachent les uns aux autres, nous tous, sont forts, sincères et profonds. Il ne faut pas penser de cette manière.

— Ce n’est pas une façon de penser, Branna. Ce sont des sentiments.

Elle posa les mains sur son torse.

— Alors disons que nous ne pouvons pas nous ouvrir à ce genre de sentiments. Si nous le laissions nous dissuader de prendre des risques, il nous affaiblirait.

— Il nous atteint plus gravement si nous devons couper court à nos émotions.

— Vous avez tous les deux raison, dit Iona en entrant. Nous ne pouvons pas les étouffer. J’ai peur pour Boyle en permanence, mais ça ne nous empêche pas de faire notre boulot. Nous acceptons nos ressentis, et nous poursuivons notre route.

— C’est une bonne remarque. Tu vis tes émotions, mais ça ne t’arrête pas, dit-elle à Fin. Moi non plus, je ne peux pas baisser les bras. Je te promets de me protéger au maximum. Et je suis très forte pour ça.

— C’est vrai. J’allais ouvrir une bouteille de vin, Iona. Tu veux un verre ?

— Tu m’as déjà vue refuser une telle proposition ?

— Quand tu auras servi le vin, Fin, tu pourras gratter les pommes de terre.

— Iona, dit Fin avec une gentillesse exagérée, ça t’ennuierait de gratter les pommes de terre, ma douce ?

Sans laisser le temps à Branna de répliquer, Iona se débarrassa de son manteau.

— C’est moi qui vais cuisiner. D’ailleurs, Branna, je ne sais pas ce que tu avais l’intention de préparer, mais j’aimerais que tu me guides. Ça pourrait être le dîner de célébration que je voulais organiser pour Fin.

— C’est un peu trop simple pour une célébration, objecta Branna, mais… bon, très bien ! Pour l’amour de… Pourquoi n’y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Penser à quoi ? s’étonna Iona.

— La date. Le jour où nous anéantirons Cabhan. Je l’avais sous le nez. J’ai besoin de mon livre. Il me faut ma carte des étoiles, je ne peux pas me tromper. Je vais m’installer sur cette table… ça ne devrait pas être long.

Elle prit son verre de vin et, se dirigeant vers le coin repas, elle claqua des doigts. Ses livres de sortilèges, son ordinateur et son carnet apparurent sur un côté de la petite table.

— Iona, coupe ces pommes de terre en quarts quand elles seront nettoyées, et dispose-les dans un grand plat. Fais préchauffer le four à cent quatre-vingt-dix degrés.

— D’accord, mais…

— Donne-moi vingt minutes. Peut-être trente. Ensuite, tu ajouteras quatre cuillères à café, plus ou moins, d’huile d’olive sur les pommes de terre. Arrose-les bien et ajoute du poivre et du romarin broyé. Tu doses à vue de nez. Je te fais confiance. Au four pendant trente minutes, et après je te dirai quoi faire. J’aurais fini d’ici là. Et maintenant, silence ! exigea-t-elle en s’asseyant avant qu’Iona ait pu réagir.

— J’aime pas ça quand elle dit « plus ou moins » ou « à vue de nez », se plaignit Iona.

— Je te promets que j’ai encore moins le trac que toi, la tranquillisa Fin.

— À nous deux, on devrait y arriver, non ?

Elle fit de son mieux – frotta, trancha, versa, arrosa, saupoudra, en regrettant que Connor ne soit pas là pour la rassurer. Comme Fin haussait les épaules, elle enfourna le plat. Et régla la minuterie.

Ensuite, son verre à la main, elle observa Branna avec espoir.

Sortant une barrette de nulle part, elle s'attacha les cheveux. Elle releva ses manches jusqu'aux coudes tout en consultant tour à tour l'ordinateur et les cartes du ciel. Elle prenait des notes, procédait à des calculs.

— Et si elle n'a pas terminé quand la minuterie sonne ? s'inquiéta Iona.

— Nous sommes seuls sur ce coup-là. Si on l'interrompait, elle nous arracherait les yeux.

— C'est ça ! s'exclama Branna en tapant sur son cahier. Par tous les dieux, j'ai trouvé. C'était simple comme bonjour, tellement évident ! Et je suis passée à côté…

Elle alla remplir son verre.

— Le jour anniversaire. Évidemment ! Et quel autre jour sinon ?

— Anniversaire ? répéta Iona en écarquillant les yeux. Le jour de mon arrivée, quand je t'ai rencontrée pour la première fois ? Mais tu as dit que ça n'avait pas marché… Le jour où j'ai rencontré Boyle, alors ? Cet anniversaire-là ?

— Non, pas le tien. Celui de Sorcha. Le jour de sa mort. L'anniversaire de sa mort, le jour où elle a réduit Cabhan en cendres. Ce jour-là, dans notre temps, c'est le jour de sa fin. Le jour où nous allons attaquer. Pas Sabbat ni Esbat. Pas un jour sacré. Le jour de Sorcha.

— Le jour où les Trois ont reçu son pouvoir, commenta Fin. Le jour où ils sont devenus magiciens, et vous aussi. C'était sous nos yeux, et personne ne l'a vu.

— C'est chose faite, déclara Branna en levant son verre. Maintenant, nous allons pouvoir l'achever.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 15

Revigorée, Branna s’affairait avec plaisir à la préparation du repas, d’autant qu’Iona accomplissait habilement ses tâches. Ensuite, elle partagea un moment chaleureux avec son cercle, réuni autour de la table de Fin, bien que la conversation tournât principalement autour de Cabhan. En réalité, c’est ce qui lui redonnait de l’énergie.

Désormais, elle voyait clairement comment ils allaient s’y prendre. Elle avait défini le moment et la manière d’attaquer. Des risques demeuraient, mais ils les affronteraient. De plus, la confiance de Connor et d’Iona avait chassé ses derniers doutes.

La justice et la lumière triompheraient de l’obscurité et du mal.

Et de quelle autre manière aurait-elle pu mieux terminer la soirée que dans l’eau chaude du bain à remous de Fin, en buvant son dernier verre de vin, tout en regardant les flocons de neige tomber lentement ?

— Tu m’as surprise, Finbar.

Face à elle, il s’adossa dans la baignoire et la considéra entre ses paupières mi-closes.

— Ah bon ?

— Oui. Comment aurais-je pu imaginer que le garçon que j'ai rencontré bâtirait un jour cette grande maison élégante et luxueuse ? Que le jeune globe-trotter deviendrait un homme d'affaires accompli ? En plus, tu as réussi à développer un commerce en t'implantant dans ton village natal. Il y a douze ans, je n'aurais jamais cru possible qu'un jour je me prélasserais dans cette jolie pièce en regardant la neige tomber.

— Qu'imaginais-tu ?

— Quelque chose de considérablement plus modeste, j'avoue. Tes rêves ont pris plus d'ampleur que les miens, et tu les as brillamment réalisés.

— Certains sont restés les mêmes.

Elle sourit simplement, et fit remonter son pied le long de sa jambe, sous l'eau mousseuse.

— On se croirait dans un chalet suisse, et ça me plaît bien, mais ça m'intrigue que tu aies installé cette baignoire dans cette pièce vitrée, dans ce coin à la fois intime et ouvert sur les bois.

Il but une gorgée de vin.

— J'ai fait construire cette pièce en pensant à toi.

— Moi ?

— En espérant qu'un jour tu m'épouserais comme nous l'avions prévu, que tu vivrais ici avec moi. Et que tu installerais ton atelier ici.

— Fin…

Leurs vœux s'entremêlèrent en une tresse serrée autour de son cœur.

— Tu aimes avoir une vue dégagée quand tu travailles, des fenêtres pour regarder au-delà. L'impression d'être dehors, ça te plaît. Douillet à l'intérieur mais suffisamment ouvert pour t'imprégner de l'extérieur. Cette pièce vitrée face au bois offre à la fois l'intimité et l'ouverture.

Elle garda le silence de peur que sa voix tremble.

— Si mes pouvoirs magiques me permettaient de changer la réalité, de réaliser mes souhaits, ma vie serait comme ça, je vivrai et je travaillerai ici avec toi. Mais ce que nous avons, c'est ça.

Elle posa son verre sur le rebord et, traversant l'eau, alla se presser contre lui.

— Nous avons l'instant présent.

Il caressa ses cheveux sur toute leur longueur, jusqu'aux pointes qui flottaient à la surface de l'eau.

— Pas de lendemains.

— Aujourd'hui, dit-elle en plaçant sa joue contre la sienne. Je suis avec toi, tu es avec moi. Je ne croyais pas, ou je ne me suis jamais autorisée à croire qu'un jour nous aurions tant. Le présent représente tout pour moi, et toi aussi. Ça ne sera peut-être jamais suffisant, mais tout de même, c'est l'essentiel, termina-t-elle avec une pointe de prudence.

Elle l'embrassa avec douceur, projetant dans ce baiser toute la tendresse dont elle était capable.

Elle allait lui donner tout ce qu'elle avait à lui offrir. Et tout, c'était l'amour. Plus que physique, à travers son corps et son cœur. Puisqu'il en était ainsi depuis toujours, et que ça ne changerait jamais, ce don d'elle lui paraissait aussi naturel que le fait de respirer.

— Tu dois y croire, murmura-t-elle. Ce soir.

Avec délicatesse, ce que le côté « pratique » de sa personnalité tendait généralement à effacer, elle lui donna un baiser à la fois émouvant et apaisant.

Son unique amour.

Il était conscient de ce qu'elle lui donnait, et il comprenait ce qu'elle demandait. Il allait prendre, et donner. Ignorer ses frustrations et embrasser cette nuit comme si c'était la dernière. Alors qu'il la tenait dans ses bras, il trouvait l'instant magique, sa douceur et son abandon, son soupir chaud contre sa joue. La chaleur l'envahit lentement, l'enveloppa, tandis que la neige les séparait du monde en jetant son rideau silencieux autour d'eux.

Il prit ses seins dans ses mains, avec une infinie tendresse, tout en ayant à l'esprit les marques agressives que lui avait infligées la créature du même

sang que lui. Tandis que le cœur de Branna battait dans sa paume, il jura de ne jamais lui faire de mal, de donner de sa vie pour la protéger.

Quoi que le lendemain leur réservât, il ne romprait jamais son serment.

Alors qu'elle caressait son torse, sa main s'arrêta sur sa cicatrice. Ce contact, si léger fût-il, raviva une douleur enfouie au plus profond de lui. Un prix qu'il était prêt à payer.

L'eau et les remous qui vrombissaient dans le silence de la nuit tournoyaient autour d'eux alors que leurs mains plongeaient dans le bain pour se donner du plaisir mutuellement.

Les émotions et les sensations, si intenses, lui coupèrent le souffle si bien qu'elle s'émerveilla devant la violence de son désir.

Comment la tendresse pouvait-elle allumer une telle chaleur – semblable à un courant électrique traversant ses veines, attisant un feu dans son ventre – tout en entretenant son désir de prolonger chaque instant pour l'éternité ?

Quand elle se plaça à califourchon sur lui, qu'il la pénétra au plus profond de sa féminité, elle sut qu'aucun autre homme n'entrerait en elle. Quels que seraient ses besoins physiques, personne ne pourrait accéder à son cœur, à son âme. Elle passa les mains dans ses cheveux, et tint son visage tout en bougeant sur lui afin qu'il puisse la voir, voir en elle, et savoir.

Alors qu'ils approchaient de la jouissance, les tourbillons d'eau se mirent à luire comme s'ils se baignaient dans un bassin de lumière. Au moment où ils succombèrent, serrés l'un contre l'autre, la lumière transperça l'obscurité et illumina le doux rideau de neige.

Plus tard, dans son lit, détendue et somnolente, elle se blottit contre lui. Alors qu'un jour nouveau s'annonçait, elle s'accrochait à son amour.

Plusieurs jours précieux s'écoulèrent avant que Branna ne réunisse tous les ingrédients nécessaires en quantité suffisante pour procéder à des

expériences et préparer le poison.

Sous l'œil attentif de Connor, elle les rangeait dans des bocaux individuels hermétiques sur son plan de travail.

— Ceux-ci sont dangereux, Branna.

— C'est ce qu'il faut.

— Tu dois prendre des précautions. (Lorsqu'elle lui lança un regard cinglant, il resta de marbre.) Tu es toujours prudente, je le sais très bien. Mais je sais aussi que tu n'as jamais utilisé de tels ingrédients, ni concocté de mixtion fatale. J'ai le droit de me faire du souci pour ma sœur.

— C'est vrai, mais ce n'est pas la peine. Ça fait des jours que j'attends de pouvoir les tester. Meara, emmène-le quelque part, tu veux ? Vous devriez partir travailler, tous les deux, au lieu de rester là à me surveiller.

— Puisque nous devons patienter jusqu'au printemps, tu ne peux pas attendre un peu pour la fabriquer ? avança Meara.

— Comme Connor l'a justement fait remarquer, c'est une première pour moi. Je vais peut-être avoir besoin de plusieurs essais avant d'obtenir le bon résultat. Il est même possible que je doive passer une autre commande avant d'être sûre de mon coup. C'est une affaire délicate.

— Iona et moi devrions t'aider.

Sois patiente, s'exhorta Branna en puisant dans ses dernières réserves.

— Et si les Trois sont réunis plusieurs heures par jour, peut-être pendant des jours d'affilée, Cabhan se doutera que nous préparons une potion. C'est mieux que l'on continue à vivre normalement. (Maîtrisant son agacement puisqu'elle savait que ses inquiétudes étaient un témoignage de son amour, elle se tourna vers lui.) Connor, nous en avons déjà longuement parlé.

— Parler et mettre en pratique, ce sont deux choses différentes.

— Nous pourrions faire quelques entorses à nos habitudes, suggéra Meara, prise entre deux feux. L'un de nous peut rester une heure ou deux le matin, un autre peut venir vers midi et un troisième quitter le travail plus tôt pour passer.

— Bon, très bien, dit Branna, qui était prête à tout accepter pourvu qu'ils avançassent. Mais pas ce matin puisque vous êtes attendus au travail. Je vais seulement confectionner des poudres, et distiller. Préparer les ingrédients. Je sais ce que je fais. Comme Fin doit venir à midi, nous serons deux.

— Marché conclu, dit Meara en prenant la main de Connor avant qu'il ne protestât. Je ferais bien de me dépêcher si je ne veux pas que Boyle me tire les oreilles et me botte le train en même temps. Branna, n'hésite pas à nous appeler si tu as besoin d'aide.

— Je n'y manquerai pas.

Connor alla embrasser sa sœur.

— Ne t'empoisonne pas.

— J'avais prévu d'y goûter mais puisque tu le demandes si gentiment…

Elle poussa un soupir de soulagement lorsqu'ils refermèrent la porte derrière eux. Kathel la fixa du regard.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ! Depuis quand suis-je devenue une incapable aux yeux de tous ? Si tu veux m'aider, pars en patrouille. Je vais tirer les rideaux de l'atelier et fermer à clé. J'aime autant éviter que quelqu'un passe prendre de la crème pour les mains pendant que je travaille. Rends-moi ce service, Kathel, dit-elle dans un regain de douceur, et reviens me dire si Cabhan est dans les parages.

Elle poussa un autre soupir de soulagement en refermant derrière le chien.

Elle voila les vitres de manière à n'être visible que par quelques élus. Elle enchanta les portes pour que seuls les rares élus en question puissent les ouvrir.

Devant son plan de travail, elle commença – très soigneusement – par l'aconit.

C'était un travail de fourmi puisque parmi les nombreuses mesures de précaution, il fallait purifier mentalement chaque ingrédient.

Elle avait entendu dire que ceux qui s'adonnent à l'art de la magie noire développent parfois d'étranges maladies rien qu'en touchant ou en respirant des plantes vénéneuses.

Elle n'avait ni le temps ni l'envie de tomber malade.

Après la purification, elle replaça la plante entière dans le bocal ainsi que les pétales concassés, les baies ou leur essence distillée.

De l'extérieur, Fin l'observait à travers le fin voile de gaze qui recouvrait les vitres. Il se réjouit de constater qu'elle avait eu la sagesse de dissimuler son atelier, bien que de là où il se trouvait, il distinguait la belladone, la trompette d'ange – même s'il n'était pas en mesure d'affirmer que cette dernière provenait effectivement d'Amazonie.

Elle utilisait le mortier et le pilon parce que le geste et la pierre multipliaient le pouvoir des ingrédients. De temps à autre, une discrète étincelle de lumière ou un fin nuage néfaste s'échappait du bol ou d'un bocal.

Les deux chiens se tenaient de part et d'autre d'elle. Il se demandait si Bugs était là pour lui ou pour Kathel, mais le petit chien errant manifestait la même patience que le molosse de Branna.

Fin n'avait pas souvenir d'avoir jamais surveillé Branna à travers la vitre sans s'inquiéter pour elle. Si une telle chose était envisageable, l'aube du jour de sa concrétisation n'était pas près de se lever.

Il alla vers la porte et l'ouvrit.

Elle avait mis de la musique, des violons tristes, ce qui étonna Fin puisqu'elle travaillait généralement en silence.

S'il n'entendit pas ce qu'elle dit aux chiens, il remarqua néanmoins qu'ils se figèrent sur le pas de la porte. Il enleva son manteau et attendit aussi.

Elle versa la poudre de sa fabrication dans un entonnoir posé sur un bocal et le ferma.

— Je voulais enfermer ça avant que les chiens approchent en remuant la queue dans tous les sens. Ça serait gênant qu'un grain de poussière ou qu'un poil se faufile dans le pot.

— Ça m'étonne que tu n'aies pas déjà banni les poussières.

Elle porta l'entonnoir, le mortier et le pilon vers le réchaud, et les plongea délicatement dans l'eau bouillante.

— Je préfère faire la chasse aux moutons avec un chiffon ou un balai. Il est midi ?

— Presque treize heures. J'ai été retardé. Tu travailles depuis le départ de Connor et Meara ?

— Je n'ai pas chômé. Non, ne me touche pas pour l'instant.

Elle alla se laver les mains dans l'évier, puis les frictionna avec une lotion.

— J'ai tenu parole, dit-elle. J'ai été excessivement prudente.

— On n'est jamais trop prudent avec ce genre de choses. Maintenant, tu vas faire une pause, manger quelque chose et prendre un thé.

Sans lui laisser le temps de protester, il la prit par le bras et l'entraîna vers la cuisine.

— Si tu as faim, tu aurais dû prendre des plats à emporter en chemin. Tu vas devoir te contenter d'un sandwich.

Il lui avança une chaise.

— Assieds-toi, dit-il avant de mettre de l'eau à chauffer.

— Je croyais que tu voulais manger.

— J'ai dit que tu allais manger, mais c'est vrai que j'ai un petit creux. Je suis capable de préparer un sandwich. Je suis même doué pour ça, puisque c'est à peu près tout ce que je cuisine.

— Embauche un cuisinier, puisque tu en as les moyens, fit-elle remarquer.

— Pourquoi je ferais ça alors que je peux manger ici la moitié du temps ?

Quand il ouvrit le réfrigérateur, elle s'apprêtait à lui indiquer l'emplacement des différents ingrédients mais elle se ravisa, préférant le laisser se débrouiller seul.

— Connor t'a transmis ses inquiétudes ?

— Il n'a pas eu besoin. Je trouve aussi que ce serait mieux qu'on t'assiste. Et mieux aussi que tu prennes le temps de manger.

— C'est ce que je fais.

Elle le regarda superposer entre deux tranches de pain de la roquette, de fines tranches de jambon, du munster, et ajouter quelques chips dans l'assiette. Il prépara le thé, puis posa le tout sur la table sans plus de chichis.

Branna se leva pour aller chercher un couteau puisqu'il avait omis de couper son sandwich en deux.

— Il faut que tu chipotes.

— Eh oui. Et merci, dit-elle avant de prendre une bouchée en soupirant. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais faim. C'est la partie la plus astreignante, elle m'a accaparé l'esprit.

— Que reste-t-il à faire ?

— À cette étape, rien. J'ai les poudres, les teintures et les extraits. Les pétales et les baies doivent être pilés à la dernière minute. J'ai tout nettoyé, ça m'a pris du temps. Stériliser tous les instruments entre chaque ingrédient pour éviter les contaminations, c'est long aussi. Je vais laisser reposer pour l'instant, et je ne commencerai les mélanges que demain.

— Nous, corrigea-t-il. Je me suis libéré au maximum. À moins qu'on ait besoin de moi aux écuries ou à l'école, je reste avec toi jusqu'à ce que tu aies terminé.

— Je suis incapable de dire combien de temps ça va prendre pour atteindre la perfection.

— Jusqu'à ce que tu aies terminé, Branna.

Elle haussa les épaules sans cesser de manger.

— Tu as l'air perturbé. Ta réunion de ce matin s'est mal passée ?

— Non, plutôt bien, même.

Elle laissa passer un peu de temps avant de revenir à la charge.

— Tu envisages d'acheter des chevaux ou des rapaces ?

— J'ai vu un jeune cheval d'un an. Comme il me plaît bien, j'ai conclu la vente. Avec Iona, nous avons trouvé de nouveaux élèves pour le parcours d'obstacles. Je pense que c'est elle qui l'entraînera puisqu'il vient d'une bonne lignée. Si ça l'intéresse, nous pourrons développer ces cours en la nommant responsable.

Branna haussa les sourcils.

— Elle est contente de s'occuper des visites guidées, à ce qu'elle dit, mais je pense que ce projet va lui plaire. Si tu as eu cette idée, c'est que c'est une bonne monitrice.

— Elle est compétente et ses élèves l'adorent. Elle n'a que trois élèves réguliers pour l'instant, mais leurs parents la couvrent de louanges. Au départ, nous n'avions qu'un élève mais grâce au bouche-à-oreille, nous en avons deux nouveaux.

Branna hocha la tête, et continua à manger tandis que Fin se murait dans le silence.

— Tu vas me raconter ce qui te tracasse, oui ou non ? demanda-t-elle. Je le sens bien. Si c'est à propos de nous…

— Nous, nous nous en tenons au présent, comme convenu. (Il perçut l'agacement dans sa propre voix mais l'ignora.) Rien à voir avec nous, ou notre relation. Cabhan est apparu dans mes rêves, lui apprit-il. Ça fait trois nuits d'affilée.

— Tu ne m'en parles que maintenant ?

— Nous ne pouvons rien y faire, rétorqua Fin. Il ne m'a pas attiré dans le rêve. Je pense qu'il ne cherche pas à se battre, ça lui demanderait trop d'énergie. Alors il se faufile sournoisement dans mes rêves, il répète ses promesses, distord les images. Il m'en a montré une de toi la nuit dernière.

— De moi.

— Tu étais avec un homme, un blond aux yeux bleus, avec un accent américain. Vous étiez ensemble, dans un endroit que je ne connais pas, mais je pense qu'il s'agissait d'une chambre d'hôtel. Tu riais pendant que vous vous déshabilliez l'un l'autre.

Elle serra les mains sous la table.

— C'est David Watson. Il est venu à Cong, ça fait au moins cinq ans. Un photographe de New York. Nous avons partagé de bons moments, dont deux nuits, et il est retourné aux États-Unis. Ce n'est pas le seul que Cabhan risque de te montrer. Ils ne sont pas nombreux, en plus de David Watson. Tu n'as couché avec personne ces dernières années, Finbar ?

Il la regarda dans les yeux, l'air vaguement mauvais.

— Il y a eu quelques femmes. J'ai essayé de ne faire de mal à personne, mais la plupart du temps, elles se rendaient compte qu'elles étaient juste là pour m'apporter du réconfort, ou pire, que la place était réservée. Je n'imaginais pas que tu n'avais… eu personne dans ta vie, Branna, mais c'était difficile d'être forcé à te regarder avec un autre.

— C'est sa façon de te blesser. Il ne veut pas ta mort, puisqu'il espère mêler vos pouvoirs, te garder comme fils, alors que tu n'es rien de tel. Mais c'est comme ça qu'il te diminue sans laisser de cicatrice.

— Je porte déjà sa marque, sinon ni toi ni moi n'aurions eu d'aventures. Je connais son objectif, Branna, aussi bien que toi. Ça ne m'aide pas à avaler la pilule pour autant.

— Nous pourrions chercher quelque chose qui l'empêcherait de s'immiscer dans tes rêves.

Fin secoua la tête.

— Nous avons assez à faire comme ça. Je le supporterai. Il y a autre chose, quelque chose que je ne vois ni n'entends, mais je sens que quelque chose d'autre essaie d'entrer en moi.

— Quelque chose ?

— Peut-être quelqu’un, et je ne veux pas faire barrage avant de l’identifier. C’est comme s’il jouait des coudes pour passer. J’ai du mal à l’expliquer autrement. J’ai l’impression qu’une voix parle mais qu’elle est trop loin pour que je l’entende. Quand je me réveille, je tends l’oreille.

— Tu ferais mieux de dormir au lieu d’écouter les voix dans ta tête. Je ne peux rien changer à ces dernières années, Fin.

— Moi non plus, dit-il en croisant son regard.

— Ce serait plus facile pour toi si nous n’étions pas ensemble maintenant ? Si on se contentait de travailler tous les deux, comme avant ? S’il ne pouvait pas se servir de moi comme d’une arme pour t’atteindre, ça…

— Il n’y a rien de pire que de vivre sans toi.

Elle se leva, contourna la table pour s’asseoir sur ses genoux.

— Tu veux les noms des hommes que j’ai connus ? Je peux même te les décrire pour éviter que tu sois surpris.

Au bout d’un long moment, il tira durement sur sa queue-de-cheval.

— En voilà une proposition cruelle et insensible !

Elle rejeta la tête en arrière.

— Mais j’ai bien failli t’arracher un sourire. Je vais t’aider à dormir ce soir, Fin. D’accord ? dit-elle en l’embrassant sur la joue. Ça ira mieux ensuite. Cette chose qui essaie de s’immiscer en toi en même temps que lui attendra.

— J’ai connu une rouquine qui s’appelait Tilda, à Londres. Elle avait des yeux de la couleur des jacinthes des bois, et un rire de sirène. Et des fossettes.

Les yeux plissés, Branna le prit à la gorge.

— Donnant-donnant, c’est ça ?

— Tant que tu n’as pas eu un aperçu de l’impressionnante souplesse de Tilda, nous ne sommes pas encore à égalité. Mais te parler d’elle devrait m’aider à mieux dormir cette nuit.

Il pressa son front contre celui de Branna.

— Je ne le laisserai pas m'affaiblir, ni moi ni nous.

Entrant en trombe par la porte arrière, Iona s'écria :

— Oups !

— Nous ne faisons que déjeuner, la rassura Branna.

— Je vois ça. Vous devriez venir voir dehors.

Sans attendre, elle se précipita dans l'atelier.

Lorsque Branna et Fin l'eurent rejointe devant la fenêtre, ils se retrouvèrent face à une armée de rats alignés en bordure de la zone de protection.

Kathel se mit à grogner, aussi Branna posa-t-elle une main sur sa tête.

— Il n'apprécie pas de ne pas voir ce qui se passe à l'intérieur, dit-elle d'une voix calme.

— J'ai commencé à les brûler, mais j'ai préféré te les montrer. C'est pour ça que je suis entrée par-derrière.

— Laissez-moi faire, dit Fin en s'approchant de la porte.

— Ne les enflamme pas ici, lui dit Branna. Ils laisseraient de vilaines traces noires sur la neige, et on devrait encore nettoyer. C'est tellement joli comme ça.

Fin secoua la tête puis sortit sans manteau.

— Les voisins…

Poussant un soupir irrité, Branna fit apparaître un mur pour cacher Fin.

Rapidement, les rats se dispersèrent devant son pouvoir tout en poussant des cris suraigus. Il les repoussa millimètre par millimètre, opposant sa volonté à leur détermination.

Branna sortit sur le seuil dans l'idée de lui prêter main-forte, mais elle s'aperçut bien vite que ce n'était pas nécessaire.

Il convoqua le vent qui les chassa en les faisant rouler sur eux-mêmes comme des vagues malfaisantes. Il fendit le sol et les entassa dans la

tranchée en les happant dans un tourbillon. Quand les flammes s'élevèrent de la terre, leurs cris stridents déchirèrent l'air.

Quand le silence retomba, il fit appel à la pluie pour éteindre le feu et laver les cendres. Ensuite, il referma simplement la tranchée sur leurs cadavres.

— C'était génial, dit Iona dans un souffle. Dégoûtant mais extraordinaire. J'ignorais qu'il jonglait aussi bien avec les éléments.

— Il en a fait des tonnes, rétorqua Branna. Pour impressionner Cabhan.

Fin se tenait immobile, à découvert, comme pour le mettre au défi de répondre à son attaque.

Il leva les bras au-dessus de sa tête, et appela son épervier. Comme un éclair doré, Merlin descendit en piqué, puis, suivant la main de Fin, plongea entre les arbres.

Fin fit tournoyer ses bras dans un sens puis dans l'autre, et disparut dans un tourbillon de brume.

— Oh, mon Dieu… Cabhan.

— Ce n'était pas le brouillard de Cabhan, dit Branna en s'astreignant au calme. C'était celui de Fin. Il est parti à sa poursuite.

— Que pouvons-nous faire ? Nous devrions appeler les autres, et aller rejoindre Fin.

— C'est impossible de le rejoindre puisque nous ignorons où il est parti. Il devrait nous le dire, mais il ne le fait pas. Il veut agir seul.

Il volait, caché par le brouillard, et il voyait avec les yeux de l'épervier. Et grâce à cette vue perçante, il distingua le loup qui sortait des bois. Il ne laissait aucune empreinte sur son passage, et ne projetait aucune ombre.

Une fois arrivé près de la rivière, il se ramassa sur lui-même, bondit, se redressa et sauta par-dessus la surface froide et sombre comme un caillou projeté d'un lance-pierre. Et pendant ce mouvement, la marque de Fin le brûla brutalement.

Ainsi, Cabhan payait cher sa traversée de la rivière.

Il suivit le loup, camouflé par son propre brouillard jusqu'à ce qu'il sente un changement, un tremblement. Il appela Merlin, freina son vol quelques secondes avant que le loup ne disparaisse.

Fin avait peut-être envie de faire cavalier solitaire, mais cela n'empêcha pas Iona de faire appel aux autres. Placide et silencieuse, Branna faisait infuser du thé.

— Tu es tellement flegmatique, dit Iona qui, anxieuse, faisait les cent pas. Mais comment fais-tu pour garder ton calme ?

— Je suis tellement furieuse que j'ai l'impression de brûler de l'intérieur. Si je n'étouffais pas ma rage, je me consumerais sur place.

Iona se plaça dans le dos de Branna et la prit dans ses bras.

— Tu sais qu'il va bien. Tu sais qu'il est capable de faire attention à lui.

Elle tapota la main d'Iona, alla chercher un plat pour les biscuits tandis que son cœur battait contre ses côtes.

— Je le sais très bien, mais ça ne change rien. Je ne t'ai pas demandé pourquoi tu rentrais si tôt.

— Nous avons décidé de changer nos horaires dès aujourd'hui. J'ai une leçon au grand haras à seize heures, mais Boyle m'a libérée jusque-là. (Iona se rua vers l'entrée.) Ils arrivent. Oh, Fin est là ! Il va bien.

Comme Branna ne disait rien, elle ouvrit la porte.

— Entrez vite, dit-elle d'une voix cinglante. Tu n'as même pas pris de veste.

— J'avais assez chaud comme ça.

— Tu auras encore plus chaud quand je t'aurai botté le train, le menaça Boyle. C'est quoi, cette histoire ? Tu es parti seul à la poursuite de Cabhan, dans une espèce de tunnel brumeux ?

— Un petit truc que j'ai mis au point. C'était l'occasion de le tester. (Fin chassa ses cheveux de son front, et fit rouler ses épaules.) Me faire la morale ne t'avancera à rien, mais ne te gêne pas si ça te soulage.

— C’est moi qui vais te plaquer au sol pendant qu’il te bottera le train, gronda Connor en ôtant son manteau d’un geste énervé. Tu ne devrais pas partir seul à sa poursuite.

— Rien ne me l’interdit.

— Nous formons un cercle, lui rappela Iona.

— Exact, répondit Fin en se radoucissant. Et nous sommes aussi des individus avec des intérêts personnels.

— Nos intérêts personnels vont dans le même sens. Ce que tu vis nous touche tous, dit Meara en jetant un œil à Branna qui était toujours occupée à préparer un encas. Chacun de nous.

— Il ne savait pas que j’étais là. Il n’a même pas remarqué que je le pistais. J’étais caché. C’est là-dessus que j’ai travaillé et j’ai voulu essayer mon tour.

— Et tu n’as pas cru bon de nous avertir ? lança Connor.

— Eh bien, je ne pouvais pas être sûr que ça fonctionnerait avant d’avoir essayé. (Il se rapprocha de Branna.) Je me suis servi de son maudit sang pour conjurer le brouillard. Ça fait des semaines, et même des mois que je m’entraîne puisque je n’ai pas eu beaucoup de temps libre. Aujourd’hui, c’était l’occasion idéale. Honnêtement, c’est un peu comme aller faire du cheval dans les bois en espérant tomber sur lui.

— Je n’étais pas seule.

— Moi non plus, se défendit-il froidement. J’avais Merlin avec moi, et je l’ai suivi à travers ses yeux. Il nous a nargués, et il faut bien lui rendre la monnaie de sa pièce parce que sinon, comme nous le savons tous, il se douterait qu’on mijote quelque chose. Et pour quelle autre raison aurais-je fait tout un tralala pour chasser les rats ?

Percevant l’énervement général, il leva les mains.

— Personne ne me fait confiance ?

— Ce n’est pas une question de confiance, expliqua Iona. Nous avons eu peur pour toi. Au début, j’ai cru que Cabhan t’avait pris en embuscade

mais Branna m’a dit que c’était toi qui avais provoqué le brouillard. Mais nous ne pouvions pas te voir, et nous ne savions pas où tu étais. Nous avons eu peur.

— Pour ça, je te présente mes excuses, *deirfiúr bheag*. Je suis désolé de vous avoir fait peur, à vous tous, mais plus particulièrement à toi qui me soutenais presque avant de me connaître.

Iona soupira.

— C’est ta façon de t’éviter des ennuis supplémentaires ?

— Ce n’est que la vérité, dit-il en l’embrassant sur le front. J’avoue que j’ai agi dans l’instant, et j’ai saisi l’occasion. J’ai réussi mon coup, si ça peut justifier mes agissements.

— Il a raison, dit Branna sans laisser le temps aux autres de répondre. Je vais peut-être avoir du mal à chasser ma colère, comme vous autres, mais d’un point de vue pratique, Fin a raison et c’est tout ce qui doit compter. Il s’est servi de son potentiel. Je me suis demandé pourquoi tu en avais fait des caisses. C’était presque embarrassant. (Devant l’air interrogateur de Fin, elle s’adressa à Connor :) Emmène le plateau devant la cheminée, s’il te plaît. Les bocaux sont fermés hermétiquement sur le plan de travail mais je préfère que le thé ne reste pas à côté.

— Il s’est servi des éléments, l’un après l’autre, rapidement, expliqua Iona. Le vent, le feu, la terre, l’eau. C’était fabuleux.

— Carrément exagéré, lança Branna avec aigreur. Mais maintenant, je comprends pourquoi.

— Ce qui est fait est fait, dit Boyle dans un haussement d’épaules avant de prendre une tasse de thé. J’aimerais savoir ce que nous avons appris de neuf, et puisque personne n’est en danger, faisons vite. J’ai du boulot.

— Il s’est enfui comme un loup-fantôme, sans laisser d’empreintes dans la neige. Rapide, très rapide. Mais il courait, il ne volait pas. Je pense qu’il économise son énergie. (Fin prit un biscuit puis poursuivit en arpentant la pièce.) Il s’est juste envolé pour traverser la rivière et au moment où il a

bondi, ma marque est devenue brûlante. Ça lui coûte cher de franchir la rivière, mais maintenant je sais que chaque fois que je ressens cette douleur, et c'est fréquent, c'est qu'il passe de l'autre côté. Il a repris par le bois, puis il a tourné vers le lac. Cette longue course l'a épuisé. Ensuite, j'ai senti un changement, et j'ai ramené Merlin vers moi. Le loup a disparu. Il a changé d'époque. Parti dans la sienne, je dirais. Vers sa tanière.

— Tu saurais y retourner ? Oui, évidemment, sinon tu n'aurais pas cet air suffisant.

— Je saurais retrouver l'endroit où le loup a disparu et je pense qu'en y retournant nous découvririons le repaire de Cabhan à proximité.

— On peut y aller bientôt ? demanda Meara. Cette nuit ?

— Il se trouve que je suis libre ce soir, proposa Connor.

— Pas ce soir, dit Branna en secouant la tête. Il y a des choses à préparer, au cas où nous mettrions la main dessus. Des choses qui nous seraient utiles. Ce que nous trouverons, si jamais nous trouvons quoi que ce soit, se situerait dans notre temps. Mais…

— Tu envisages d'y retourner. Une fois que nous l'aurons localisé, tu y retourneras en te projetant dans son époque, réfléchit Boyle à voix haute. Et tu prévois de l'attaquer là ?

— Non, pas du tout. Il nous manque des éléments, et c'est à nous de déterminer le moment. Mais si nous pouvions laisser quelque chose dans sa grotte, quelque chose qu'il ne remarquerait pas et qui nous permettrait de le voir… de l'entendre. Alors nous obtiendrions probablement le nom. Et nous aurions connaissance de ses projets avant qu'il ne les mette à exécution.

— Pas tous ensemble, s'opposa Fin. C'est trop risqué qu'on remonte tous le temps d'un coup. S'il nous prenait au piège, nous serions fichus. Un seul ira.

— Toi, évidemment, conclut Branna.

— Eh oui, moi, je sais y aller. Sous mon manteau de brouillard, je serai invisible. Je dépose ton cristal puisque c'est le mieux pour voir à distance,

et je reviens.

— Et s'il est dans la grotte ? s'enquit Iona en donnant un coup de poing dans l'épaule de Fin. Tu es fichu.

— C'est pourquoi deux d'entre nous, au moins deux, estima Connor, devraient être là pour l'attirer à l'extérieur et l'occuper un petit moment. Ça te tente ? proposa-t-il à Meara avec un grand sourire.

— Je trépigne d'impatience.

— Bon… reprit Boyle en prenant un biscuit dans sa main et en en mettant un autre dans sa poche. Nous allons tous les quatre à l'endroit jusqu'où Fin l'a suivi aujourd'hui et, de là, nous cherchons une piste. Connor et Meara attirent l'attention de Cabhan de manière à ce qu'il parte à leur poursuite, et libère la tanière. Si nous le trouvons, Fin prend le cristal, remonte le temps jusqu'au XIIIe siècle, dépose le truc dans la grotte, revient, et nous filons tous au pub nous rafraîchir le gosier.

— Voilà, dans les grandes lignes, dit Branna en lui tapotant le bras. Nous allons régler les petits détails, qui ne sont pas des moindres. Mais d'ici là, personne ne va là-bas. Aucun de nous ne va dans ce coin. Nous sommes bien d'accord ? s'assura-t-elle en regardant Fin dans les yeux.

— Nous sommes d'accord, dit-il, et j'ai quelques idées au sujet des petits détails.

— Moi aussi.

Satisfaite, quoique toujours un peu en colère, Branna prit un biscuit.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 16

Il fallut près d’une semaine pour que Branna soit pleinement satisfaite, et cela représentait des heures en moins à consacrer au poison. Toutefois, elle n’avait pas perdu son temps.

Le délai était court, et le cercle serait séparé à plusieurs étapes. Par conséquent, le moindre pas de chacun devait être soigneusement programmé.

Ils choisirent d’opérer en début de soirée afin que même en préservant leurs habitudes quotidiennes, il leur reste une heure ou deux de lumière avant le coucher du soleil.

Dans son atelier, Branna plaça délicatement dans une pochette le cristal qu’elle avait choisi et envoûté.

— Tu dois le placer en hauteur, en face de l’autel, pour qu’il réfléchisse ce qui se passe en dessous, expliqua-t-elle à Fin. Et tu dois agir vite, et revenir encore plus vite.

— Tu me l’as déjà dit.

— Ça mérite d’être répété. Tu vas être tenté de t’attarder dans la grotte – comme n’importe qui à ta place – pour voir si tu peux trouver ou apprendre quelque chose. Plus tu passes de temps dans sa tanière et dans

son temps, plus tu as de chances de laisser des traces, ou qu'il sente ta présence.

Elle rangea la pochette dans une sacoche de cuir puis brandit la fiole.

— Si jamais ça se passe mal, ou s'il revient avant que tu aies fini, ça devrait le mettre hors d'état de nuire pendant un petit moment, assez longtemps pour que tu puisses revenir vers moi, Iona, Boyle et notre époque. C'est à n'utiliser qu'en cas d'urgence.

Elle rangea la fiole dans une bourse puis dans la sacoche. Elle la fixait du regard comme si elle espérait qu'ils n'en auraient pas besoin.

— Ne mets pas tout en péril.

— Puisque tu fais partie du tout, tu peux être sûr que je ne prendrai pas de risques.

— Ne touche à rien qui lui appartient. Ne…

Il prit son visage entre ses mains pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Branna. Nous avons déjà tout répété en détail.

— Je sais, tu as raison. Et c'est l'heure. (Elle lui donna la sacoche et alla chercher sa veste.) Iona et Boyle vont arriver d'une minute à l'autre.

— Quand ce sera fait, nous aurons une fenêtre à travers laquelle l'observer comme il lui arrive trop souvent de faire avec nous. Et nous pourrons accorder tout le temps nécessaire à la mise au point du poison.

— Ça me met mal à l'aise, si tu veux la vérité.

Elle ne savait pas si son aveu était utile, mais elle savait que c'était insensé et peut-être même dangereux de faire semblant.

— Plus nous approchons de la fin, car je crois sincèrement que nous allons l'anéantir, plus je me sens tiraillée. Ce n'est pas simplement une question de confiance ou de doute. J'ai du mal à interpréter mes propres sentiments et ça me perturbe.

— Rassure-toi. Au moins sur ce point.

Elle ne pouvait que faire de son mieux, puisqu'il n'y avait pas de place pour le doute. De plus, il était impossible de retarder l'événement puisque Iona et Boyle arrivaient déjà devant la maison.

Elle attrapa une épée courte, et fixa le fourreau à sa ceinture.

— Mieux vaut être prêt à tout, dit-elle simplement lorsque Iona et Boyle entrèrent.

— Connor et Meara sont en route.

— Dans ce cas, nous devrions y aller.

Branna prit la main de Fin, puis celle de Boyle. Quand Iona saisit celle de Boyle, ils s'envolèrent.

Ils traversèrent l'air frais et humide et le vent, volant au-delà des arbres, par-dessus la rivière puis le lac. Les lumières du château d'Ashford brillaient derrière eux.

Ils se posèrent en douceur, dans un petit bois, un lieu qu'elle ne connaissait pas.

— Ici ?

— C'est ici que j'ai perdu sa trace. Des siècles se sont écoulés depuis l'époque de Midor et de sa grotte, fit remarquer Fin. Il y a quelques maisons, des chemins dans le coin, mais comme la chaumière de Sorcha, je pense que le lieu de la création de Cabhan est fait pour perdurer, sous une forme ou sous une autre.

— C'est assez calme ici, remarqua Boyle en scrutant le paysage. Ce silence est oppressant.

Comme il partageait son sentiment, Fin hocha la tête.

— Nous sommes un peuple de superstitions, nous, les Irlandais, et nous sommes assez sages pour bâtir autour d'une colline féerique sans la déranger, pour laisser la pierre vivre à sa place. Et pour rester à l'écart d'un lieu où le mal règne.

Il jeta un œil à Boyle.

— Nous avons décidé de rester ensemble, mais nous couvrirons plus d'espace en nous séparant.

— Ensemble, déclara Branna d'un ton sans appel, comme si elle s'était attendue à sa suggestion. Et si le mal règne ? demanda-t-elle en montrant un morceau de cristal translucide. La lumière saura le trouver.

— Ce n'était pas au programme.

— Mieux vaut être prêt à tout, répéta-t-elle.

Elle leva la main vers le ciel jusqu'à ce que le cristal vibre de lumière. Elle vit Merlin voler en rond au-dessus d'eux.

— Entre ma baguette magique et ton rapace, nous devrions trouver sa tanière. Elle m'attire vers le nord.

— Alors allons vers le nord.

Boyle reprit la main d'Iona, et ils partirent tous les quatre dans la direction indiquée.

De l'autre côté de la rivière, Connor et Meara parcouraient les bois. Il avait pris contact avec Roibeard, qui slalomait entre les arbres, et avec Merlin, qui suivait le reste du cercle des yeux pendant qu'ils parcouraient un autre bois.

— C'est un plaisir d'avoir enfin une occasion d'aller à la chasse au faucon avec toi. Ça fait trop longtemps qu'on ne s'est pas accordé ne serait-ce qu'une heure.

— Il faut que je pratique plus souvent, répondit Meara avec décontraction, malgré sa gorge sèche. Pour être prête quand nous proposerons l'offre globale.

— Nous aurions pu venir à cheval.

— Ce sera pour une autre fois.

Elle leva sa main gantée vers Roibeard et, bien que la chasse au faucon fît partie de leur stratagème, elle appréciait l'exercice.

— Tu aimerais avoir un rapace à toi ? demanda Connor.

Elle le regarda avec une surprise sincère.

— Je n’y ai jamais pensé.

— Tu devrais en avoir un. Une femelle, si tu en trouves une qui te parle. Ton oiseau pourrait se reproduire avec le mien.

L’idée, touchante, la fit sourire, bien que cela fût dans l’ordre des choses.

— Je n’ai jamais soigné un oiseau qui soit à moi.

— Je t’aiderai si tu veux, mais tu seras parfaite avec lui. Tu m’as souvent aidé avec Merlin quand Fin était occupé à parcourir le monde. Nous pourrions leur construire un endroit à eux, lorsque nous ferons bâtir notre maison. Si tu envisages toujours d’en faire construire une.

— Je n’ai pas trop pensé à ça non plus, étant donné que j’avance très lentement sur le projet de mariage. (Elle laissa Roibeard s’envoler.) Et nous sommes préoccupés par Cabhan.

— Ne pensons pas à lui aujourd’hui, dit Connor même si c’était le contraire de ce qu’ils avaient en tête. Aujourd’hui, nous suivons la danse de Roibeard. Chante pour nous, Meara, une chanson légère qui porterait les ailes de Roibeard.

— Une chanson légère, c’est ce que tu veux ?

Elle lui prit la main et fit balancer son bras d’un geste joueur tout en marchant. Dans le fond, elle avait besoin de ce contact physique rassurant puisque sa musique était destinée à attirer Cabhan.

C’était du moins ce qu’ils avaient prévu.

Elle choisit *The Wild Rover*, une chanson joyeuse et assez longue pour que Cabhan ait le temps d’être tenté.

Elle rit lorsque Connor s’associa à elle pour entonner le refrain. En une autre occasion, elle aurait grandement apprécié leur promenade, avec le rapace, la chanson qui résonnait dans le joli bois où la neige fondue ramollissait le sol et où des plaques de neige s’accrochaient dans l’ombre.

Au moment où il lui pressa la main, elle comprit qu'il avait mordu à l'hameçon et que le moment était venu de jouer son rôle.

Sa voix ne faiblit pas lorsqu'elle vit les premières bandes de brouillard ramper au ras du sol, ni quand Roibeard se posa sur une branche à proximité, tel un guerrier aux ailes dorées en faction.

— Une pensée me suffirait à figer ta voix.

Cabhan s'éleva du brouillard et arbora son sourire le plus mielleux quand Meara se tut pour dégainer son épée.

— D'ailleurs j'ai réussi. Tu mets ta dame en danger, sorcier, en te baladant dans les bois sans ta sœur pour te défendre.

— Je suis capable de protéger ma femme, si toutefois elle a besoin de moi. Mais je pense que tu sais qu'elle est tout à fait apte à se défendre. Pourtant… je vais quand même lui offrir ça en plus, dit Connor et, passant le doigt sur le bord tranchant de l'épée de Meara, il l'embrasa.

— Quel genre d'hommes es-tu pour laisser ta femme se placer en bouclier ?

— Elle est à côté de moi, pas devant, rectifia Connor avant de brandir son épée et de l'enflammer.

— Tu ne la protèges pas, dit Cabhan en lançant un éclair noir à Meara.

Connor l'envoya s'écraser sur le sol d'un vif coup de vent.

— Elle est toujours à l'abri.

Sur l'autre rive, les vibrations de la baguette de Branna gagnèrent en force.

— Nous sommes tout près.

— Là.

Fin pointa le doigt vers des fourrés denses ponctués d'épaisses épines noires, des branches de vigne serpentines supportant des baies pareilles à des gouttes de sang séché.

— C’est là-dedans que se trouve la grotte de Midor. Je sens qu’elle m’attire, aussi clairement que j’ai senti la brûlure lorsque Cabhan a franchi la rivière. La voie est dégagée.

— Ça ne m’a pas l’air si dégagé que ça, dit Iona. Plutôt fatal.

Elle tapota prudemment le plat de sa lame sur une épine, et écouta le cliquètement du métal contre le métal.

— Ça aussi, ça me semble mortel.

— Ce ne sont pas les buissons que je vais traverser, mais le temps. Mais quand nous aurons fini, nous reviendrons ici, tous ensemble, et nous brûlerons ces vignes épineuses, nous les salerons et nous sacrerons la terre.

— Attends, dit Branna en lui prenant le bras. Connor ne m’a pas encore annoncé que Cabhan était tombé dans leur filet.

— C’est fait. Il y est presque, et plus vite j’entrerai, moins Connor et Meara auront à se mesurer à lui. Il faut agir, Branna, vite.

Malgré son sentiment d’effroi, ils formèrent le cercle et elle lâcha la main de Fin, accédant à sa requête pour le bien de leur mission.

— En ce lieu, chanta-t-elle avec les autres, de mort et de maléfice, nous envoyons celui qui porte la marque dans l’espace et dans le temps. Que le pouvoir de la clarté l’accompagne, que notre volonté le porte. Envoyez-le à travers le temps et que la lumière des Trois le ramène à nous.

— Reviens-moi, ajouta Branna à l’envoûtement.

— Que notre volonté soit faite, qu’il en soit ainsi, dit Fin sans la quitter des yeux.

Happé dans un tourbillon de brouillard, il disparut.

— Ça ne sera pas long, la rassura Iona en la prenant par les épaules.

— Il fait si noir. Si froid. Et il est seul.

— Il n’est pas seul, contesta Boyle en lui prenant la main avec fermeté. Nous sommes tout près. Avec lui.

En vérité, il était seul dans le froid et dans l’obscurité. La force était si dense et si pesante qu’il ne sentait plus rien. Des taches de sang

noircissaient le sol là où Cabhan avait ligoté et tué sa mère.

Il parcourut les horribles bocaux du regard, tous remplis des parties du corps de la femme qui l'avait mis au monde, et que Cabhan conservait pour les besoins de sa magie noire.

Le monde que Fin connaissait, son monde, ne semblait pas être distant de plusieurs siècles, mais bel et bien inexistant. En libérant le démon, en lui donnant forme et vie, la grotte était devenue un enfer à part entière où tout était voué à la damnation.

Ça sentait le soufre et le sang – du sang séché et frais. Il dut redoubler d'effort pour lutter contre le vif désir d'aller vers l'autel, de s'emparer de la coupe posée au pied d'une croix constituée d'os jaunis et d'en boire le contenu.

Boire.

La sueur recouvrait sa peau, bien que son souffle se changeât en buée dans l'air glacial qui semblait onduler comme une mer avec les gouttes fétides qui suintaient des murs et retombaient sur le sol à un rythme régulier.

Sans comprendre pourquoi, ce rythme le mettait en transe.

Ses mains tremblèrent lorsqu'il se força à en plonger une dans la sacoche, à ouvrir la pochette, et à en sortir le cristal.

Pendant un bref instant, Branna fut avec lui. Sa présence chaude et puissante, rayonnante, ralentit les battements de son cœur, calma ses tremblements. Il se leva dans le brouillard, se hissa le long du mur détrempé de la grotte. Parmi les symboles creusés dans la pierre, il reconnut celui des signes Ogham, sans pouvoir déchiffrer les autres.

Il plaça le cristal dans un interstice, sur un fin rebord, en se demandant si le charme de Branna serait assez puissant pour le cacher dans un lieu habité par autant de noirceur.

Une obscurité si profonde, si fascinante, dans laquelle des chants résonnaient, et où les sacrifiés hurlaient et sanglotaient pour demander une

grâce que jamais ils n’obtiendraient.

À quoi bon faire preuve de compassion envers les plus faibles ? Leurs pleurs et leurs cris tourmentés composaient une musique vraie, un appel à la danse, une faim formulée.

Le mal avait besoin d’être nourri. Enlacé. Adoré.

Le mal était source de satisfaction. Une récompense éternelle.

Fin se tourna vers l’autel et s’avança lentement.

— Il met trop de temps.

Branna se frottait les bras pour se réchauffer, car le froid, né de l’angoisse, l’imprégnait jusqu’aux os.

— La nuit tombe, il est parti depuis plus d’une demi-heure, c’est beaucoup trop long.

— Et Connor ? s’inquiéta Iona. Il est…

— Je sais, je sais. Avec Meara, ils ne vont pas pouvoir retenir Cabhan plus longtemps. Allez retrouver Connor, toi et Boyle, allez retrouver Connor et Meara. Allez les aider. Je vais rejoindre Fin. C’est trop long, il s’est passé quelque chose. Je ne le sens plus du tout depuis qu’il a traversé le temps.

— Non, Branna, tu n’y vas pas, s’opposa Boyle en la prenant par les épaules pour la secouer doucement. Nous devons avoir confiance en Fin, il va revenir, et nous ne pouvons pas risquer de te perdre. Sans toi, tout s’arrêterait ici, et pas parce que ce serait la fin de Cabhan.

— Son sang pourrait le trahir, même s’il lutte de toutes ses forces. Je pourrais l’obliger à revenir. Je dois essayer. Oh, non, Cabhan, il revient. Fin…

— Tu crois qu’on peut le ramener, à nous deux ? proposa Iona en s’agrippant à la main de Branna. On doit essayer.

— À nous tous, on devrait y arriver… Oh, merci, mon Dieu.

Lorsque le brouillard se dispersa autour de Fin et qu'il tomba à genoux à ses pieds, Branna se jeta sur lui.

— Il arrive, parvint-il à dire. J'ai réussi mais il arrive. Nous devons partir, et vite. Je veux bien un coup de main.

— Nous allons t'aider, dit Branna en passant un bras autour de ses épaules tout en donnant le signal aux autres. Nous te tenons, dit-elle en s'accrochant à lui juste avant que le cercle s'envole.

Sa peau était glacée, et elle n'arrivait pas à la réchauffer pendant qu'elle le tirait au-dessus de la cime des arbres, du lac, puis du château éclairé.

Elle l'emmena directement chez elle et chargea le feu avant de s'agenouiller devant lui.

— Regarde-moi, Fin, j'ai besoin de voir tes yeux.

Ils brillaient sur sa peau blanchie par le givre, mais c'étaient bien ceux de Fin, et seulement les siens.

— Je n'ai rien ramené, lui dit-il. Je n'ai rien laissé de moi. Juste ton cristal.

— Whisky, réclama-t-elle juste au moment où Boyle plaça un verre entre les mains de Fin.

— J'ai l'impression d'avoir marché cent kilomètres dans l'Arctique sans faire de pause.

Il vida son verre et laissa sa tête retomber en arrière.

— Il est blessé ? s'enquit Connor dès qu'il arriva avec Meara.

— Non, juste à moitié gelé et épuisé. Et vous, ça va ?

— Quelques brûlures superficielles, je vais les soigner.

— Il a déjà traité les miennes, précisa Meara en allant droit vers Fin. Une vraie mère poule. Que pouvons-nous faire pour toi, Fin ?

— Je vais bien.

— On ne dirait pas. Je vais chercher une de tes potions, Branna ?

— Je n'ai pas besoin de potion. Le whisky, c'est parfait. Tu fais la mère poule, toi aussi.

Meara se laissa tomber sur une chaise.

— À côté de toi, un fantôme passerait pour un vacancier qui rentre d'un séjour sous les tropiques.

Tandis qu'il se réchauffait peu à peu, et malgré la douleur, Fin lui sourit.

— Tu es pâlotte, toi aussi.

— Il s'en est pris sans cesse à elle, dit Connor en soulevant Meara qui fut d'autant plus surprise qu'elle était robuste. (Il prit sa place et l'assit sur ses genoux.) Moi aussi, il m'a attaqué, mais c'était plus pour l'esbroufe. C'est notre Meara qui l'intéressait. Il voulait lui faire du mal, il frappait sans cesse. Il cherchait la faille dans ses défenses. Au début, nous avons brandi toutes nos protections, tout donné, mais ça a duré plus longtemps que prévu et le combat a mal tourné.

— Connor a provoqué une tornade, raconta Meara en faisant tournoyer son doigt dans le vide. Assez petite mais impressionnante. Puis il l'a embrasée. C'est ce qui a repoussé Cabhan.

— Nous ne pouvions pas résister plus longtemps, termina Connor.

— C'était assez long comme ça. Prenons tous un whisky, décréta Branna. Montre-moi ta brûlure, Connor, je vais la guérir.

— Laisse-moi faire, s'interposa Iona en obligeant Branna à se rasseoir. Reste avec Fin.

— Mais je vais bien, insista Fin. Il faisait très froid, c'est tout. Ce froid est tellement piquant qu'il vide de toute énergie. C'est éreintant. Pire qu'avant, dit-il à Branna. Plus violent que la première fois.

Elle s'assit par terre et prit un des verres que Connor distribuait.

— Explique-nous.

— Il faisait plus sombre. Les ténèbres étaient plus intenses que lorsque nous y sommes allés en rêve. C'était plus froid, plus humide. Tellement épais que c'était impossible de respirer à fond. Il y avait un chaudron sur le feu, ça empestait le souffre et les flammes de l'enfer. Des voix chantaient. Je ne comprenais pas ce qu'elles chantaient, mais c'était du latin, et un peu

de vieil irlandais. Comme des hurlements, des voix implorantes qui résonnaient en même temps. Celles des sacrifiés. Ça sonnait comme un écho dans le lointain. Mais ça sentait le sang.

Il but une gorgée et se ressaisit.

— Je me sentais attiré, de l'intérieur. J'avais envie de me rapprocher, plus fortement qu'avant, j'étais tiraillé entre deux directions. J'ai déposé le cristal en hauteur, dans une petite niche entre les pierres, en haut du mur face à l'autel.

Il faisait tourner son verre dans ses mains, le regard fixé sur le liquide ambré comme s'il revoyait tout le déroulé de sa mission.

— L'attirance est devenue irrépressible. Un besoin, comme si j'avais été séduit. Il y avait une coupe sur l'autel, remplie de sang. J'en ai eu envie. Le sang des innocents, d'après moi. Il aurait suffi que je m'en saisisse, que je boive pour devenir celui que je suis destiné à être. Je me suis demandé pourquoi je résistais. Pourquoi je rejetais tout ça – mon destin, ma gloire personnelle. J'ai fait un pas vers l'autel, je me suis rapproché. Les chants emplissaient la grotte, et les cris étaient doux comme de la musique à mes oreilles. J'ai tendu la main vers la coupe. J'étais à deux doigts de la saisir, c'était tout ce que j'avais à faire.

Il se tut, vida son verre d'un trait.

— Et à travers ces hurlements, ces chants, les vibrations dans l'air dense, je t'ai entendue, dit-il en regardant Branna. « Reviens vers moi », tu disais, et au fond de moi, sur le moment, c'est ce qui l'a emporté. J'avais plus besoin de te retrouver que du sang dont j'avais déjà l'arrière-goût dans la bouche. Alors j'ai reculé. Il s'est mis à faire encore plus froid, et l'air était si humide que j'avais l'impression d'avoir les poumons remplis de chiffons mouillés. La tête me tournait, j'avais la nausée et je tremblais. J'ai cru que j'allais m'effondrer mais j'ai prononcé la formule et je me suis retrouvé dehors, avec vous.

Il posa son verre.

— C’est important que vous sachiez tout, en détail. J’ai failli flancher. J’étais à deux doigts de succomber au mal. Et si j’avais cédé, je m’en serais pris à vous.

— Mais tu n’as pas saisi la coupe, Fin, lui rappela Iona. Tu es revenu.

— J’en ai eu envie. Une partie de moi le souhaitait désespérément.

— Et malgré cela, tu n’y as pas touché, souligna Connor. Et tu es assis avec nous, et tu bois un whisky au chaud.

— J’aurais pu trahir votre confiance…

— Foutaises, l’interrompit Branna en se relevant d’un bond. Ce sont des absurdités, Fin. Et je n’aime pas t’entendre dire que tu es revenu pour moi, parce que je ne suis pas l’unique raison de ton retour. Ni moi ni aucun de nous. Si tu es revenu, c’est pour ce que tu es. Par respect envers toi-même, envers ton don, ta haine envers tout ce que Cabhan représente. Alors non. Au départ, je refusais de te faire confiance, et tu m’as plusieurs fois prouvé que j’avais tort. Après tout ça, je ne te laisserai pas douter de toi, tu m’entends ? Je vais faire réchauffer le ragoût. Nous avons tous besoin de manger après tout ça.

Quand elle s’éloigna, Meara se leva en hochant la tête.

— Tout est dit. Viens, Iona, on va donner un coup de main à Branna.

Une fois qu’elles furent parties, Boyle alla chercher la bouteille de whisky et resservit Fin.

— Si tu veux sombrer dans l’auto-apitoiement, autant que tu sois ivre.

— Ce n’est pas de l’auto-apitoiement, à la fin ! Tu n’as pas entendu ce que j’ai dit ?

Assis sur une chaise, Connor déplia ses jambes devant lui, son verre à la main.

— J’ai entendu, comme tout le monde. Nous avons compris que tu avais mené un combat, intérieur et extérieur, et que tu l’avais remporté. Alors je te félicite. Laisse-moi te dire autre chose. Il faudrait me trancher la gorge

avant de pouvoir faire du mal à Branna, ou à n’importe lequel d’entre nous. Alors bois, mon frère, et arrête de faire l’imbécile.

— L’imbécile, marmonna Fin qui but le whisky simplement parce qu’il l’avait dans la main.

Il attendit qu’ils soient tous passés à table, tous assis sauf lui.

— Je vous suis reconnaissant, commença-t-il.

— Ferme-la et viens manger, suggéra Boyle.

— C’est toi qui vas la fermer. Je vous suis reconnaissant et j’ai le droit de le dire.

— Message reçu, dit Branna en remplissant son bol de ragoût à l’orge. Maintenant ferme-la et viens manger.

Il goûta un morceau de bœuf chaud, le sentit glisser dans sa gorge encore transie de froid et réchauffer son ventre.

— Tu as mis quoi dedans, à part le bœuf, l’orge et les pommes de terre ?

Branna haussa les épaules.

— Une pointe de tonique ne peut faire de mal à personne après une journée pareille.

— C’est bon, dit Connor en se resservant. Excellent, même. Je te ressers, Fin, pour te faire taire.

— Très bien, fit Fin en prenant du pain. Dans ce cas, je ne vous raconte pas la suite puisque ça ne vous intéresse pas.

— Il y a autre chose ? demanda Iona.

Fin haussa les épaules.

— Je la ferme, comme on me l’a conseillé.

— Moi, je ne t’ai rien dit de tel, dit Meara en souriant avec gentillesse. Ça m’intéresse, tu peux me parler.

— Bon, alors rien que pour toi, Meara, il y avait des inscriptions gravées dans les parois de la grotte. Anciennes. Des signes Ogham.

— Ogham ? Tu en es sûr ? demanda Connor, intrigué.

Comme le ragoût faisait du bien à Fin, il en reprit.

— C’est à Meara que je m’adresse.

— Passe-moi le pain, dit Boyle en riant. Bon, Ogham, c’est ça ? Ça disait quoi ?

Fin le regarda longuement avec dureté.

— J’ai de nombreux talents mais je ne lis pas l’Ogham. Par contre, ça nous indique que la grotte a été occupée, et comme les inscriptions étaient en hauteur, parmi quelques symboles magiques, probablement à des fins maléfiques bien avant l’arrivée de Cabhan.

— Certains lieux sont destinés au mal ou au bien, avança Branna.

— Je n’ai ressenti que le mal, un peu comme… la racine du mal. Les ombres bougeaient comme si elles étaient vivantes. Et sur l’autel, quand je me suis rapproché, j’ai vu des ossements dans un plat à côté de la coupe de sang. Trois bougies noires et un livre avec une couverture en peau. La marque gravée dessus. (Il se toucha l’épaule.) Cette marque.

— Alors elle est ancienne, cette marque. Elle date d’avant le moment où Teagan a jeté la pierre et blessé Cabhan. Avant la malédiction de Sorcha. (Iona pencha la tête sur le côté.) Un symbole du démon sur lui ? Ou de sa noirceur ? Excuse-moi, ajouta-t-elle rapidement.

— Pas de quoi, dit Fin en reprenant sa cuillère. Près du livre, il y avait une cloche en argent avec une poignée en forme de loup dressé sur ses pattes arrière.

— Une cloche, un livre, des bougies, des os et du sang. Le symbole de la marque de Cabhan, le symbole du loup, résuma Branna. Il disposait donc des symboles de son devenir. Des objets anciens ?

— Très anciens, à part les bougies. Et ils sont constitués de graisse humaine mélangée à du sang. Ils lui ont été transmis, puis ils ont été utilisés pour servir le mal. Même si nous ignorons si son créateur était versé dans le mal et pourquoi il a choisi cette grotte comme lieu de prédilection.

— Il en était peut-être le gardien, suggéra Meara. Un homme doué de pouvoir qui gardait le démon, ou qui le retenait prisonnier.

— C’est bien vu, admit Branna. Que Cabhan soit né des ténèbres ou de la lumière, ou de quelque chose entre les deux, il a fait son choix.

— Ce n’est pas tout, lui dit Fin. Une figure féminine en cire, pieds et poings liés, en habit noir, qui supplie à genoux.

— Sorcha. (Branna secoua la tête.) Son obsession pour elle remonte à loin. Mais il n’a jamais réussi à la ligoter ou à la forcer à s’agenouiller.

— Presque huit cents ans, c’est une longue obsession, ou une longue rancune, fit remarquer Iona. Je dirais que c’est sa folie qui est ancestrale.

— Je suis d’accord.

— Aussi, reprit Fin, la figurine était barbouillée de sang sur le ventre et entre les cuisses. Branna posa délicatement sa cuillère.

— Elle a perdu un enfant, au début de son dernier hiver. Elle a fait une fausse couche et elle ne s’en est jamais remise. Elle était atteinte d’une maladie qu’elle n’a pas réussi à soigner. Des douleurs lui transperçaient le ventre.

Malgré l’ancienneté des faits, Iona eut les larmes aux yeux.

— Il a tué son enfant ? En elle ? C’est possible ?

— Je ne sais pas. (Bouleversée, Branna se leva, se servit du vin et apporta la bouteille à table.) Et si elle ne l’avait pas protégé contre lui, ou pas comme il faut ? S’il avait trouvé un moyen de… elle avait trois enfants à élever, et son mari était souvent parti avec les hommes de leur clan. Cabhan la poursuivait avec acharnement. Elle a pu exposer un point sensible, dans un moment de faiblesse ou par manque de vigilance.

— Nous resterons vigilants, affirma Fin en lui prenant la main. Nous ne lui donnerons rien, et nous prendrons tout. C’est une raison supplémentaire pour qu’il paie de sa vie.

— Elle était en deuil. On perçoit son chagrin dans son livre quand elle évoque cette perte. Oui, affirma durement Branna. Il doit répondre de ça, et de tout le reste.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 17

Elle multipliait ses efforts, mais elle ne pouvait pas accélérer le processus. Élaborer une décoction mortelle exigeait de la patience. Ainsi, Branna passa chaque minute de son temps libre à la préparation du poison.

Quel que fût le membre du cercle qui lui tenait compagnie dans l'atelier, il se chargeait d'une tâche – magique ou autre. Elle sortait rarement, à part pour s'offrir une balade quotidienne dans son potager afin de se sortir la tête des formules, des enchantements et des potions.

Même lors de ces brèves promenades, Branna ne cessait de se demander si cinq gouttes de teinture de trompette d'ange étaient excessives, ou si quatre seulement étaient suffisantes. Devait-elle piler les baies juste avant de les utiliser, ou les laisser tremper dans leur jus ?

— C'est important, marmonna-t-elle comme à elle-même tout en alignant méticuleusement les bocaux en vue de ses essais du jour. À une goutte près, on doit tout recommencer.

— Hier, avec quatre gouttes, ça n'a pas marché, alors mets-en cinq, suggéra Connor.

— Et si c'était plutôt six ?

Frustrée, elle fixait les bocaux comme s'ils allaient lui livrer leur secret.

— À moins que ce ne soit l’autre recette, la bonne, celle qui comporte cinq amanites phalloïdes cueillies au pied d’un chêne ?

— Plus il y aura de poison et mieux ce sera, si tu veux mon avis.

— Mais je ne peux pas me tromper sur les mesures. Ce n’est pas comme cuisiner une soupe avec tous les restes, dit-elle d’un ton irrité qu’elle ne parvenait pas à maîtriser. Il est impératif que ça marche, Connor, d’autant que j’ai le sentiment que ce sera notre seule chance. Si nous échouons, au mieux, nous devrons attendre un an avant de réessayer. Au pire, le démon trouvera un moyen de se protéger quand il s’apercevra que nous avons une idée pour l’atteindre.

— Tu chipotes trop, Branna. Ça ne te ressemble pas de couper les cheveux en quatre et de douter.

Il avait raison, bien sûr, et en général, en ressassant, on se mettait des barrières plus qu’on ne trouvait de solution, admit-elle en se pressant les paupières.

— Je sens qu’il y a urgence, comme jamais. J’ai la certitude, Connor, qu’il faut que ça marche cette fois, sinon c’est fichu pour nous. Tu veux savoir ce que m’inspire l’idée de ne jamais faire mieux que gifler Cabhan, comme chaque fois ? De seulement le tenir à distance pour ensuite passer le flambeau aux trois prochains ? C’est insupportable. Tu vas avoir des enfants avec Meara. Tu veux que l’un d’eux, ou même tous, portent ce fardeau ?

— Non, évidemment. Mais nous n’échouerons pas.

Il posa les mains sur ses épaules pour la masser.

— Pense à autre chose un peu. Tu bloques ton instinct avec tous ces doutes. C’est une force en moins.

— C’est la troisième fois que j’essaie de préparer cette mixture. Mes doutes ne viennent pas de nulle part.

— Alors mets-les de côté. Cette recette plutôt qu’une autre, oublie ça aussi. Concentre-toi sur tes impressions. Ce n’est peut-être pas la même

chose que de faire de la soupe mais tu concoctes des potions depuis l'âge de quatre ans.

Pour appuyer ses propos, il ferma les ouvrages même s'il savait qu'elle les connaissait par cœur.

— Et maintenant, quel est ton sentiment ? Dis-moi ce que te dit ton cœur, et non ta tête.

— Eh bien… commença-t-elle en chassant ses cheveux d'un geste impatient. Mais où diable est Fin ? J'ai besoin de son sang pour ça, bien frais.

— Il a dit qu'il serait là avant midi, il va arriver. Et si je t'aidais pour les commandes et les formules ? Comme ça, quand il se pointera, tu lui prendras du sang et tu pourras commencer.

— D'accord, très bien.

Il est temps d'arrêter de se perdre en futilités et d'agir, s'exhorta-t-elle.

— L'eau bénite doit être le premier ingrédient. Je lis : « D'abord nous versons l'eau bénite qui sera le bain de tout le reste. Les baies de belladone écrasées et pilées, les jus mélangés lentement. L'aile de chauve-souris se dissout dans le poil d'une femelle yack qui porte la vie mélangé à l'écorce de mancenillier. Ajoutons la trompette d'ange, les pétales d'aconit et laissons reposer. Ensuite… »

— Que penses-tu, Branna ? la pressa Connor.

— Eh bien, je pense que j'ai trop précipité les choses la dernière fois. Je pense que cette étape doit être exécutée lentement, que ça doit bouillir un moment.

— Donc… mélanger, porter à ébullition et mélanger…

— Jusqu'à ce que de la fumée s'échappe – oui, j'étais trop pressée. Ça doit bouillir et s'évaporer un peu. Très bien. (Hochant la tête, elle prit des notes.) Les champignons, nous allons essayer avec les champignons – tiens donc, ça m'a l'air bon.

— Eh bah voilà, dit Connor en lui donnant un coup de coude encourageant.

— « Des amanites phalloïdes blanches et belles confèrent la nuit éternelle. » Non, non, pas pour un démon. (Elle raya et recommença tout.) « Les amanites phalloïdes, trois plus deux, dispersent le poison par leur feu. »

— C'est mieux, confirma Connor.

— Et les pétales d'*Erodium cicutarium*. Ah, « parsemez de jolis pétales, et la magie sera fatale. »

— Plutôt des pétales dramatiques.

— Oui, dramatiques, corrigea-t-elle. Du sang pour lier, goutte à goutte, et le cœur du démon cesse de battre. Mon pouvoir, le pouvoir des Trois, unis pour accomplir notre destinée. Que notre vœu soit exaucé, qu'il en soit ainsi. (Elle posa son stylo.) Je ne sais pas…

— Ça me plaît, ça sonne juste. C'est assez fort, Branna, tout en restant simple. Avec la mort, inutile de faire des simagrées.

— Ce n'est pas faux. Zut alors, ça doit épaissir, virer au noir. Je dois ajouter ça. De plus en plus noir, de plus en plus épais sous mes mains…

— Pour que ce poison achève le maudit, termina Connor.

— J'aime bien, décida-t-elle, je vais tout récrire.

— Si tu ne peux pas commencer sans Fin, tu n'as qu'à… il s'interrompit alors que Fin entrait. Eh bien, le voilà. Elle a l'intention de te prendre du sang.

Fin se figea sur place.

— J'en ai assez perdu hier, et avant-hier.

— Il me faut du sang frais.

— Elle veut du sang frais, grommela Fin en enlevant son manteau. Que vas-tu faire de tout le sang que tu m'as pris hier, et le jour d'avant ?

— Je l'ai mis à l'abri – on ne sait jamais, je risque d'en avoir besoin un jour ou l'autre. Mais aujourd'hui, j'ai envie de tout reprendre de zéro. J'ai modifié l'envoûtement.

— Encore ?

— Oui, encore, dit-elle avec un réel agacement. Des changements s'imposaient. Connor étaient d'acc…

— Je n'y suis pour rien, se défendit Connor en levant les mains. Je vous laisse régler vos comptes entre vous. D'ailleurs, puisque Fin est là, je m'en vais. C'est Boyle qui va venir tout à l'heure, je crois. Il n'aura qu'à ramasser les morceaux après votre bagarre.

Il s'empara de son manteau, de son bonnet, de son écharpe, et sortit. Kathel lui emboîta le pas comme s'il préférait prendre ses distances, lui aussi.

— Pourquoi es-tu fâché ? demanda Branna.

— Moi ? Et toi alors ? Tu fronces les sourcils comme chaque fois que tout t'agace.

Doublement énervée, Branna frotta sa ride du lion.

— Je ne suis pas fâchée… Bon, je suis très énervée, d'accord, mais pas contre tout et rien, et sûrement pas contre toi. Je n'ai pas l'habitude d'être mise en échec comme avec ce fichu mélange.

— Ce n'est pas parce que tu n'as pas encore trouvé la bonne recette que c'est un échec.

— Je ne serais pas en situation d'échec si je trouvais la bonne recette. Donc le contraire, c'est échouer.

— Si on dit « pratiquer la magie », c'est bien que ça ne vient pas tout seul, Branna, et tu le sais très bien.

Elle faillit s'emporter, mais soupira.

— Ça, oui, je le sais bien. Seulement, les premières fois, je pensais me rapprocher un peu plus de la perfection. Si je ne tape pas dans le mille au prochain coup, je vais devoir me faire expédier plus d'ingrédients.

— Bon, reprenons depuis le début, dit-il en allant l'embrasser. Bonjour, Branna.

— Tiens, bonjour, Finbar, répondit-elle en riant. Bon alors ? fit-elle en prenant son couteau.

Elle s'attendait à ce qu'il relève sa manche, mais il ôta son pull.

— Prends le sang à la marque, dit-il. Comme pour le poison de Cabhan. Sur la marque, Branna, comme tu aurais dû le faire la première fois.

— J'aurais dû, c'est vrai. Mais ça te fait mal, ça te brûle quand j'entaille là.

— Parce que l'objectif est de détruire l'origine de l'empreinte. Prends-le d'ici, Branna. Ensuite, j'exige un fichu biscuit.

— Tu en auras six.

Elle s'avança vers lui avec le couteau rituel et une coupe.

— Ne la bloque pas, dit-il en la forçant à le regarder. La douleur va avec. Il faut l'accepter, ça passera.

— Très bien.

Agissant le plus rapidement possible, elle entailla le pentagramme de la pointe de sa lame. Elle récupéra le sang dans le calice – et sentit qu'il souffrait même s'il n'eut aucune réaction.

— C'est assez, murmura-t-elle avant de poser le couteau et de prendre un chiffon propre pour le presser sur la coupure.

Elle posa la coupe près des pots, et se tourna vers lui pour soigner l'entaille superficielle.

Le prenant de court, elle embrassa la marque sans avoir réfléchi à son geste.

— Non, dit-il en reculant d'un bond, stupéfait et consterné. J'ignore si ça peut te faire du mal ou je ne sais quoi.

— Ça ne me fera rien puisque tu ne l'as pas méritée. J'ai passé des années à essayer de t'en vouloir, et j'aurais pu le reprocher à Sorcha – ou pire, à son chagrin. Elle t'a causé du tort. Elle a rompu notre serment le plus sacré et t'a blessé, comme tous les autres avant toi. Des innocents. Si je le pouvais, je la porterais à ta place.

— Tu ne peux pas. Tu crois que je n’ai pas essayé de l’effacer ? fit-il en se rhabillant. Des magiciennes, des prêtres, des sages, des saints, des maîtres de la magie blanche et noire. Rien n’y fait. Je me suis rendu dans tous les coins du monde, partout où j’ai vaguement entendu parler d’un moyen de rompre la malédiction.

Tous ses voyages, comprit-elle. C’était leur but.

— Tu ne m’as jamais dit…

— Qu’y avait-il à dire ? se défendit-il. Ce symbole apparent de ce qui coule dans mes veines est inaltérable. J’ai tout essayé, mais c’est toujours là. Aucun sortilège, aucun rituel ne parvient à briser la malédiction qu’elle a jetée en poussant son dernier soupir. On ne peut pas l’annuler, ni l’extraire de moi. J’ai même pensé à me couper le bras, mais j’ai eu peur qu’elle réapparaisse sur une autre partie de mon corps.

— Tu… mon Dieu, Fin.

Il n’avait pas prévu de lui raconter tout ça, mais c’était trop tard.

— Bon, j’étais passablement éméché ce jour-là, heureusement. Que j’aie un ou deux bras, une malédiction reste une malédiction, même si ça semblait héroïque, à vingt-deux ans, après avoir descendu presque une bouteille de Jameson.

— Tu ne vas pas te faire du mal, dit-elle bouleversée. Oublie ça.

— Ça ne servirait à rien. C’est ce qu’on m’a répété à chaque tentative, à chaque échec. L’anathème d’une magicienne mourante – qui s’est sacrifiée pour ses enfants, pour les protéger contre les desseins les plus obscurs ? C’est trop puissant.

— Quand tout sera fini, je t’aiderai à trouver une solution. Nous t’aiderons tous…

— C’est à moi de la trouver, si toutefois il y en a une. Je n’arrêterai jamais de chercher puisque c’est à cause de ça qu’il n’y a pas d’avenir possible entre nous. Je ne peux pas te demander d’envisager un futur avec

moi comme je ne peux pas te l'offrir. Nous ne pourrons jamais avoir d'enfant en sachant qu'il portera ce fardeau.

Cette prise de conscience brutale et le désespoir qui naquit de son acceptation lui brisèrent le cœur.

— Non. Quand tout sera fini, alors tu repartiras…

— Quand tout sera fini, tu crois que nous pourrons continuer à vivre ainsi, l'un à côté de l'autre, alors que la vie dont nous avons rêvé nous est interdite ? En sachant que ça (il se toucha l'épaule) continuera à se dresser entre nous même après la fin de Cabhan ? Aussi longtemps que je la porterai, il continuera à exister et la malédiction de Sorcha se poursuivra à travers moi. Alors non, je n'arrêterai jamais de chercher la solution.

— Sa malédiction est triple. Elle pèse sur toi, moi, et la vie que nous aurions pu partager.

— Nous avons le présent. Ça dépasse tous mes espoirs.

— J'ai cru que ce serait suffisant.

Elle plongea dans ses bras, et le serra contre elle.

— Il ne faut pas le gâcher.

— Non, nous ne gâcherons rien. (Levant son visage vers lui, elle l'embrassa.) Si je pouvais faire un vœu, je demanderais à ce que nous soyons des gens ordinaires.

Il parvint à sourire.

— Tu n'as rien d'ordinaire.

— Je ne suis qu'une femme qui fabrique des savons et des bougies, qu'elle vend dans une jolie petite boutique du village. Et toi, juste un homme à la tête d'un haras et d'une école de fauconnerie. Si je pouvais en faire le vœu. Mais…

Il suivit son regard vers le plan de travail, jonché de livres de sortilèges et de bocaux.

— Si nous étions comme tout le monde, nous ne pourrions pas mettre un terme au mal. Autant essayer l'envoûtement, sinon tu vas encore me

prendre du sang sous prétexte qu'il n'est pas assez frais.

Le devoir, se rappela-t-elle, et le destin. Impossible de se dérober.

Elle mit le chaudron à chauffer à petit feu.

Le long processus exigeait de la précision et du pouvoir. Avancer progressivement. Branna s'ordonna d'oublier ses précédents échecs, et d'aborder cet essai-là comme une première fois. Alors que le mélange toxique bouillonnait et produisait de la fumée, ils placèrent leurs mains au-dessus du chaudron pour le remuer très lentement.

Elle prit une inspiration juste avant de passer à la dernière étape.

— Plus noir, plus épais sous mes mains, dit-elle.

Fin prit le relais :

— Produire ce poison pour le maudit.

— Par mon pouvoir, dirent-ils à l'unisson alors que le mélange bouillonnait de plus en plus fort. Par le pouvoir des trois, accomplis notre destin. Ceci est notre volonté, qu'il en soit ainsi.

Elle sentit un changement lorsque leurs pouvoirs magiques et leurs souhaits se propagèrent autour d'eux. Ils se prirent la main pour unir leurs forces et en multiplier les effets.

Bloquant tout le reste, elle se concentra uniquement sur cette fusion tandis que son cœur tambourinait dans sa poitrine, pendant que la chaleur et les odeurs de son atelier disparaissaient. Cette fusion physique, intime, psychique et vigoureuse qui l'emportait comme dans une tempête lui fit l'effet d'un orgasme.

Sa tête partit en arrière. Elle leva les bras, paumes tendues vers le ciel, doigts écartés.

— Vois l'arme forgée pour combattre le mal. Portée par la foi et la lumière. Sur la terre sacrificielle de la Ténébreuse, trois plus trois plus trois, nous nous opposons au diable né de l'obscurité. Que le sang coule jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ses yeux, devenus noirs, se révulsèrent, ne laissant plus voir que le blanc. Fin réussit à la rattraper juste avant qu'elle tombe, repliée sur elle-même comme une marionnette dont les ficelles auraient été coupées.

Pendant qu'il la soulevait, elle posa la main sur son épaule.

— Je vais bien. Juste un vertige.

— Tu vas t'asseoir, dit-il en la déposant sur le petit canapé devant la cheminée. Il fouilla dans sa réserve, et trouva ce qu'il voulait.

Sans se donner la peine de faire chauffer de l'eau, il fit apparaître du thé d'un claquement de doigts, versa six gouttes de tonique dans la tasse puis la lui apporta.

— Bois sans discuter, ordonna-t-il. C'est ta potion.

— J'étais là, avec la lumière et le pouvoir qui montaient en moi, devant la potion qui bouillonnait dans le chaudron en s'épaississant. Et puis je me suis vue, je t'ai vu aussi et je me suis entendue parler sans prononcer les mots. J'ai déjà eu des flashs – comme nous tous –, mais rien d'aussi fort et d'aussi bouleversant que ça. Mais ça va maintenant, juré.

Ou presque, pensa-t-elle en buvant son thé vivifiant.

— Mais quand ça m'a quittée, j'ai eu la sensation d'être brièvement vidée.

— Tes yeux sont devenus noirs comme la nuit, et ta voix résonnait comme si tu parlais depuis le sommet d'une montagne.

— Je n'étais pas dans mon état normal.

— En effet. Que t'est-il arrivé, Branna ?

— Je ne sais pas. Mais cette puissance et cette lumière me consumaient. Et Fin, c'était tellement beau que ça échappe à toute description. C'était tout ce que nous sommes mais magnifié, comme si j'étais entourée et habitée de mille soleils. Je ne peux pas l'expliquer autrement.

Elle but du thé et recouvra son calme.

— J'ai envie de tout écrire, tout ce que j'ai dit. Il ne faut pas l'oublier.

— Je ne l'oublierai pas, pas un mot.

Elle sourit.

— Mieux vaut l'écrire de toute façon. L'arme forgée… ça semble avoir fonctionné.

— Le poison noir et épais.

— Nous devons le sceller, le garder à l'abri, et envoûter la bouteille pour éviter que le liquide s'échappe.

— Je vais le faire.

— Mais non, nous l'avons conjuré ensemble, et je pense que ça change tout. Nous devrions faire tout le reste ensemble aussi. Je vais très bien en fin de compte, Fin.

Elle posa sa tasse, et se leva pour lui en donner la preuve.

— Ne perdons pas de temps. Ça m'ennuierait que le poison se gâte et qu'on doive tout recommencer.

Il garda un œil sur elle le temps de se rassurer sur son état.

Après avoir placé l'envoûtement en sécurité, elle prit deux petites fioles, opaques et noires, dans le placard sous son plan de travail.

— Deux ?

— Nous en avons fabriqué suffisamment pour en remplir deux, c'est plus sûr. Si jamais il arrive quelque chose à l'une – avant ou pendant l'attaque –, nous en aurons une autre.

— Futé, et comme toujours, efficace. (Quand elle voulut prendre l'entonnoir, il secoua la tête.) Je ne crois pas que nous devions nous y prendre de cette manière. Je comprends que c'est pratique mais à mon sens, pour ça, nous devons nous en tenir au pouvoir.

— Tu as sûrement raison. Un point chacun. Il faut faire vite et les fermer hermétiquement. (Elle posa la main sur une fiole.) La tienne. (Puis sur l'autre.) La mienne. (Ils retournèrent se poster devant le chaudron.) Remplis la bouteille, sans laisser de trace dans l'air, ni de goutte par terre.

Elle lui donna la main, et tendit l'autre en même temps que lui. Deux filets de liquide noir visqueux s'élevèrent du chaudron, s'arquèrent pour

plonger dans les fioles, et se glissèrent à l'intérieur. Une fois les bouteilles remplies, ils firent voler les bouchons au-dessus du goulot, et les fichèrent à l'intérieur.

— Préservées de la lumière, bien scellées, à n'ouvrir qu'au nom du bien.

Soulagée, Branna alluma des étincelles blanches dans le chaudron pour brûler d'éventuels résidus.

— Mieux vaut prévenir que guérir, dit-elle en rangeant les fioles dans le placard où elle entreposait ses bocaux d'ingrédients et le poison qu'elle avait déjà préparé pour Cabhan. Je vais tout de même détruire le chaudron. Il ne faut pas qu'on s'en resserve. C'est dommage, il m'a souvent été utile.

Enfin, elle envoûta la porte du placard.

— Elle ne s'ouvrira que pour le cercle.

Dans un autre placard, elle prit une bouteille vert clair placée dans un panier en argent filigrané, puis choisit deux verres à vin.

— Et ça, c'est quoi ?

— Un vin de ma fabrication, que je gardais pour une grande occasion – sans savoir laquelle. Je pense que le moment est venu. Nous avons fait notre devoir, et pour tout te dire, Fin, je n'étais pas certaine d'y arriver. Chaque fois que j'ai eu une certitude, nous avons failli. Alors qu'aujourd'hui… ? (Elle versa le vin ambré dans les verres, et lui en tendit un.) Aujourd'hui, nous n'avons pas failli. Donc…

Comprenant où elle voulait en venir, il trinqua.

— Buvons à aujourd'hui. (Il but une gorgée et pencha la tête sur le côté.) Un talent de plus car c'était extraordinaire. La lumière unie à l'audace. Avec un goût d'étoiles.

— On peut dire que j'en ai ajouté quelques-unes. C'est bien, confirma-t-elle. Nous avons mérité une récompense. Et si je me souviens bien, tu as aussi gagné un biscuit.

— Six, c’était le marché mais, maintenant, je trouve que nous méritons plus que des biscuits. (Il la prit par la taille.) Tiens bien ton verre, l’avertit-il en s’envolant avec elle.

La surprise et la vitesse la grisaient. Quand il l’embrassa au moment de s’élever dans les airs, elle redoubla de passion. Elle éclata de rire lorsqu’elle se retrouva allongée sous lui, sur un lit immense drapé dans de fins rideaux blancs.

— C’est notre récompense ?

— Ce n’est pas tout.

— J’ai perdu mon verre de vin.

— Pas du tout.

Il indiqua une table sur laquelle étaient posés deux verres. Elle découvrit alors que le lit et la table flottaient sur une mer d’un bleu profond.

— Lequel de nous deux a l’esprit pratique ? Où sommes-nous ? Il fait si chaud… c’est merveilleux.

— Dans les mers du Sud, loin de tout, et à l’abri des regards. Même les poissons ne peuvent pas nous voir.

— Dans les mers du Sud, sur un lit flottant. Tu es un peu fou, dans le fond.

— Surtout quand il est question de toi. Une heure ou deux avec toi, Branna, dans notre nid à nous au paradis. Là où il faut chaud, où nous sommes en sécurité, et où tu es nue.

En un claquement de doigts, elle se retrouva effectivement dans le plus simple appareil. Avant qu’elle n’éclate de rire, il fit remonter ses mains jusqu’à ses seins.

— Je n’aime rien plus que te sentir dévêtue sous moi. Nous avons accompli notre devoir, lui rappela-t-il. Maintenant, nous sommes libres de savourer notre bonheur.

Quand il l’embrassa de sa bouche chaude et possessive, elle décolla comme une fusée. Elle répondit à son baiser, pas parce qu’elle succombait,

mais avec une passion égale.

L’union de leurs pouvoirs magiques les habitait encore, si bien qu’ils s’y ouvrirent comme ils se donnèrent l’un à l’autre.

Ses lèvres avides sur sa peau déclenchèrent une tempête de désirs. Ses mains parcoururent son corps avec une telle impatience que la tempête devint tourbillon. Ils roulèrent sur le lit qui se berçait au-dessus de l’étendue marine tandis qu’en eux des vagues passionnées se dressaient et se brisaient comme une marée sans fin.

Si c’était de la folie, elle l’acceptait volontiers et inondait Fin en retour de sa propre aliénation. L’amour, au-delà du raisonnable, l’envahissait simplement. Et là, dans cette parenthèse à deux qu’il lui offrait, elle pouvait s’abandonner. Là, où il n’y avait plus de place que pour la magie la plus sincère, elle pouvait donner à la mesure de ce qu’il lui offrait.

Son corps tremblait, son cœur tressautait. Un afflux de sensations, d’envies. Quand un cri de plaisir s’échappa de ses lèvres, il traversa le bleu vers l’éternité.

La posséder, entièrement, là où ils étaient inaccessibles. Réaliser le fantasme qu’elle s’accordait rarement, en sachant qu’elle le souhaitait, le prenait, l’acceptait avec tous ses sentiments. Cela le comblait plus sûrement que tous les pouvoirs, la magie et les mystères du monde.

Il n’y avait plus de place pour les mots. Les yeux de Branna exprimaient ses émotions, et reflétaient celles de Fin.

L’instant où il la pénétra fut pareil à un torrent de plaisir, d’amour et de luxure mélangés. Quand elle se contracta autour de lui, si violemment, ils furent totalement unis.

Ils firent l’amour avec fougue dans un monde qui se résumait à la pleine mer qui allait et venait sous eux. Elle coucha avec lui, paisiblement bercée par le ressac, la chaleur du soleil, l’atmosphère iodée. Et sa peau contre la sienne, chaude, luisante.

— Pourquoi ici plutôt qu’ailleurs ? demanda-t-elle.

— Ça ne ressemble à rien de ce que nous avons vécu ensemble. Nous avons grandi dans un paysage verdoyant et humide, qui fait partie de nous. Mais ici ? La chaleur et le bleu ? Un peu de fantaisie pour quelqu'un qui cache trop souvent la sienne. Et puis, Branna, l'hiver a été froid et pénible.

— Exact. Mais au printemps, nous serons comblés. Nous aurons accompli notre mission, et cela nous apportera de la lumière ou un nouveau souffle. Quand ce sera fini…

Il leva la tête pour la regarder dans les yeux.

— Dis-moi.

— Ramène-moi ici, rien que nous deux, quand ce sera fini. Et avant que tu ne sois obligé de repartir. Ramène-moi ici.

— Je le ferai. Tu veux rentrer ?

— Non, restons encore un peu. (Elle se redressa pour attraper leurs verres.) Nous allons terminer notre vin en profitant du soleil et de l'eau. Faisons durer cette fantaisie, parce que la prochaine fois, nous manquerons de temps.

Elle posa la tête sur son épaule, but une gorgée de vin étoilé et admira la mer qui s'étendait à perte de vue.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 18

Quand ils se réunirent enfin tous les six, Branna opta pour un dîner de fête simple composé de côtelettes d'agneau, de purée de courge butternut et de petits pois au beurre et à la menthe.

— Je ne m'attendais pas à tout ça, dit Connor en se chargeant de découper la viande. Mais je ne vais pas me plaindre.

— C'est la première fois que nous sommes tous ensemble à table depuis une petite semaine, souligna Branna. Nous avons discuté entre nous, par petits groupes, si bien que tout le monde sait ce qui s'est passé et à quel stade nous en sommes. La potion tient bien, je l'ai vérifiée cet après-midi. (Elle se servit de la purée et fit passer le plat.) Avec Connor, nous avons rempli une seconde fiole du poison destiné à Cabhan. Comme pour celui du démon, nous avons une fiole en réserve si quelque chose clochait.

— Je refuse de penser que ça risque de mal se passer, dit Meara en donnant le plat de petits pois à Boyle. Pendant près d'un an ce salopard nous a évités, et il n'avait jamais esquivé les Trois aussi longtemps ; mais cette année, il nous a constamment nargués et attaqués. On dit que la troisième fois, c'est la bonne, non ? J'y crois dur comme fer et ça me revient en tête chaque fois que je l'aperçois pendant une promenade guidée.

— Tu l’as vu aujourd’hui ? demanda Branna.

— Oui, comme tous les jours en ce moment. Il rôde dans les bois, il nous suit même par moments. Il se rapproche du sentier, on dirait. Il est venu assez près pour qu’à deux reprises Roibeard ait plongé en piqué vers lui. Mais qu’est-ce qu’il fiche ?

— C’est pour nous déstabiliser, expliqua Boyle. Il ne faut pas se laisser impressionner.

— C’est vrai. (Connor prit deux des côtelettes qu’il avait découpées.) Il devient de plus en plus fort, ou plus audacieux, ou les deux. Je l’ai souvent vu traîner dans les parages pendant une chasse au faucon. Mais aujourd’hui, Brian a évoqué un loup qui traversait le chemin.

— Mme Baker l’a vu aussi, ajouta Branna.

— Exact. Brian, qui est du genre à croire qu’un coup de vent annonce l’apocalypse, je n’ai pas eu de mal à le convaincre qu’il avait dû apercevoir un chien errant. Mais c’est inquiétant qu’il se montre aux autres.

— Tu crois qu’il pourrait blesser quelqu’un ? demanda Iona. Nous ne pouvons pas le laisser attaquer un innocent.

— Il en est capable, affirma calmement Fin. C’est plus vraisemblable qu’il garde ses forces pour nous, mais il n’hésiterait pas à s’en prendre à n’importe qui. Il serait peut-être plus tenté par quelqu’un qui détient un certain pouvoir, parce que ça le grandirait en quelque sorte.

— Ou par une femme. (Après un moment de silence, Boyle poursuivit en hochant la tête.) Nous savons tous qu’il a des besoins dans ce domaine. Et s’il capturait une femme, puisque nous l’en croyons capable, comment l’arrêterions-nous ?

— Nous pouvons étendre la protection sur une plus grande zone, proposa Branna. S’il décidait d’étancher ce genre de soif, il opterait pour une jeune fille séduisante. Vulnérable. Faisons de notre mieux.

— Je m’y prendrais autrement, intervint Fin en découpant méticuleusement sa viande au ras de l’os. Il peut voyager dans le temps,

aller là où ça lui chante. Pourquoi attirer l'attention sur l'endroit où il se trouve, et sur ses projets ici et maintenant ? À sa place, je retournerais dans le passé, cent ans en arrière au moins, et j'emmènerais ce que je veux, je ferais comme bon me semble. De cette manière, je resterais discret dans l'époque qui m'intéresse.

— Donc, nous ne pouvons rien faire pour aider ses victimes éventuelles, dit Iona.

— Nous allons l'achever, lui rappela Branna. Et ça, ça réglera tous les problèmes.

— Mais il reste un mois avant la date anniversaire de la mort de Sorcha.

— Il a eu huit cents années pour s'adonner aux pires horreurs, dit Boyle en prenant la main d'Iona. Nous ne pouvons agir que sur le présent.

— Je le sais, et pourtant c'est tout ce que nous pouvons faire. Malgré tous nos pouvoirs, nous n'avons pas la possibilité de l'empêcher de nuire.

— Je consulte la boule de cristal tous les matins, lui dit Branna. Et tous les soirs. Parfois plus. Je l'ai vu travailler, et j'ai noté certains des envoûtements qu'il conjure. Il y a du sang, toujours, mais j'attends encore de le voir amener un mortel ou une sorcière dans sa grotte. Je n'ai toujours rien vu et rien entendu d'utile.

— Nous ne pouvons rien faire de plus pour l'instant, déclara Connor à l'assemblée. Jusqu'au grand jour. Un mois, on a l'impression que c'est long, mais nous avons encore du pain sur la planche. Il nous faut la potion et l'enchantement pour détruire la pierre. Par la lumière, comme l'a auguré Branna.

— J'en ai un très bon, affirma Branna. J'ai juste besoin de toi et d'Iona pour le terminer avec moi. Cette tâche revient aux trois, expliqua-t-elle à la tablée.

— Ce sera fait, répondit Connor. Mais il nous manque toujours le nom et sans ça, nous n'avancerons pas, malgré la force du poison et les bienfaits de la lumière.

— Attirer le loup au-dehors, réfléchit Branna. Assez longtemps pour que je fouille ses pensées et que je trouve son nom. Moi ou Fin.

— Nous ne savons pas si, sous cette forme, le nom sera dans ses pensées, fit remarquer Fin. Cabhan dort, non ? Il doit bien lui arriver de dormir.

— Tu envisages de pénétrer ses rêves ? s'étonna Connor. C'est trop risqué, Fin. Encore plus pour toi que pour nous.

— En le surveillant à travers le cristal, Branna peut nous indiquer quand il se repose. À ce moment-là, je pourrai m'infiltrer dans sa tête, si vous vous tenez tous prêts à m'en faire sortir en cas de pépin.

— Je refuse de participer à ça, décréta Branna quand Fin la consulta du regard. Je refuse, c'est trop dangereux pour toi, pour nous tous, et pour ce dernier élément, il nous reste plusieurs semaines pour trouver un meilleur moyen. La dernière fois, tu as failli rester coincé.

— C'est totalement différent.

— Je partage l'avis de Branna, intervint Boyle. Il jouerait avec toi plus qu'avec n'importe lequel d'entre nous. Si nous ne trouvons pas mieux, quelqu'un d'autre ira à ta place.

— Vous ne me faites pas confiance.

— Ne sois pas bête, rétorqua Boyle. Autour de cette table, nous serions tous prêts à te confier notre vie, et celle de ceux que nous aimons.

— Tu nous es précieux, le réprimanda Meara. C'est la seule raison. Et arrête d'être bête.

— Je suis désolé, mais c'est un fait : là où vous ne voyez que des risques, je vois un avantage. Je peux entrer et sortir de sa tête plus vite que personne.

— C'est hors de propos, dit Connor en continuant volontairement à manger. Et plus tu insistes, plus ce délicieux repas refroidit. Quoi qu'il en soit, j'ai une idée, si ça intéresse quelqu'un…

— Tiens donc, il a une idée, répéta Meara avec un sourire amusé. Dire que je suis témoin de cet événement !

— Mon idée est la suivante : pourquoi ne pas essayer avec Kathel ? Il peut nous accompagner, moi ou Meara ou Iona pendant une promenade. Il est possible que Kathel lise dans les pensées du loup. Ensuite, Branna n'aura plus qu'à consulter dans les pensées de son chien.

— Ce n'est pas si absurde que ça, jugea Branna.

— Merci, c'est gentil, dit Connor en reprenant de la viande.

— Je peux toujours donner le feu vert à Kathel, nous verrons bien. Je me suis posé des questions au sujet de cette vision et des mots que j'ai prononcés inconsciemment à la fin de la mixtion. « Trois plus trois plus trois. »

— Eh bien, les trois présents, les trois dans leur époque, dit Connor, et Fin avec Boyle et Meara. Ça me paraît clair.

— J'ai l'impression qu'il y a autre chose. C'est difficile à expliquer. Et même si c'est simplement ça, nous devons convoquer les trois de Sorcha, le moment venu. C'est notre époque, ça, c'est clair. Pas la leur, la nôtre. C'est dans ce temps que nous devons coincer Cabhan.

— Cloche, livre, bougie, reprit Iona en repoussant ses petits pois sur le bord de son assiette. Les instruments basiques. Et il faut que nos guides soient présents.

— Le sang coule jusqu'à ce que mort s'ensuive, dit Meara en remplissant son verre de vin puis celui d'Iona. Nous le savons depuis le début. Sorcier, démon, ou sang mortel et mort, ça ne change rien.

— Vous êtes précieux. (Le regard de Branna alla de Meara à Boyle.) Sœur et frère, pour avoir choisi l'amour et la loyauté, la justice et la lumière. Nous avons toujours été conscients de votre valeur, mais maintenant c'est tellement flagrant que la destinée le sait aussi.

Une pensée troublait Branna. Alors que Connor se penchait au-dessus de la table pour embrasser Meara qui riait, elle chassa cette idée. Elle la

garda pour elle, la dévidant comme une bobine de fil pendant que son cercle terminait le repas.

Durant les quelques jours qui suivirent, elle étudia et retourna cette bobine de fil dans tous les sens. Elle voyait comment agir, mais elle devait s'assurer que c'était bien la marche à suivre. Au bout du compte, quelle que serait sa décision, son choix devait être valable pour tous.

Elle se glissa hors du lit, et prit son violon sous le coup d'une impulsion. Laissant Fin dormir, elle descendit dans son atelier où elle conservait la boule de cristal sur un socle. Après l'avoir posée sur la table, elle alluma un feu dans la cheminée et trois bougies. Puis elle s'assit, et joua doucement tout en regardant Cabhan dormir dans un somptueux lit en or, dans une chambre sombre de sa grotte.

Il sommeillait près d'un foyer qui brûlait faiblement, et elle se demanda quelles images il voyait dans les flammes. Des images de sang et de mort, comme le voulait la prédiction ? Ou ne voyait-il que ses propres désirs ?

Elle pouvait lui envoyer sa musique pour troubler son sommeil de la même manière qu'il perturbait souvent ses nuits. Mais elle ne souhaitait laisser aucune trace qui l'aiderait à remonter jusqu'à ce qu'elle aimait.

Alors elle joua pour se réconforter, pour se faire plaisir tout en restant vigilante.

Elle sentit sa présence avant d'entendre sa voix, et tourna la tête lorsque Fin s'assit à côté d'elle.

— Tu ne dors pas assez, ou trop mal.

— Quand tout sera terminé, je ferai de longues nuits paisibles. Regarde comme il se repose tranquillement. Il dort sur ses deux oreilles, comme on dit.

— Il rêve, je le sais.

— Oublie cette idée, Finbar. Nous sommes cinq contre toi. La majorité l'emporte. Je sais ce que tu ressens. J'ai envisagé de brouiller son sommeil

par la musique. Mais à quoi bon ? Tout ce que nous faisons, tout ce que nous envoyons peut se retourner contre nous. Et nous savons ce que nous aurons à faire, quand le mois de mars touchera à sa fin.

— Que ferons-nous ? Tu as une idée en tête, tu nous caches un truc. Je croyais que la majorité l'emportait, Branna ?

— Non, ce n'est pas ça… seulement, ce n'est pas encore très clair. Je te promets de te le dire, sans rien te cacher, s'il s'avère que j'y tiens toujours. Mais je veux d'abord être sûre de moi.

— Alors reviens te coucher. Il ne te donnera aucun nom ce soir, et il ne fera aucun mal. Il dort, et c'est ce que tu devrais faire, toi aussi.

— Très bien, dit-elle en rangeant délicatement son violon dans son étui avant de prendre la main de Fin. Kathel sort encore demain. Il a déjà accompagné Connor, Meara, Iona, Boyle et toi. Vous avez tous vu le loup. Je le vois à travers Kathel. Mais tout ce que je trouve dans son esprit, c'est de la colère et… de la méfiance, ajouta-t-elle alors qu'ils traversaient la cuisine et empruntaient l'escalier. C'est différent d'une pensée active, cette méfiance, cette colère. Mais elle connaît son nom, comme toutes les créatures.

— J'accompagnerai Connor demain, avec les rapaces et Kathel. Peut-être qu'avec moi et Connor comme source supplémentaire de pouvoir nous obtiendrons quelque chose.

— Il faut que ce soit toi et moi, prit-elle conscience. Il lui arrive de me confondre avec Sorcha et il continue de la convoiter – et de te convoiter. Nous deux, avec Kathel. Nos deux pouvoirs unis au chien. J'aurais dû y penser plus tôt.

— Tu penses bien assez comme ça. Gardons cela pour demain, dit-il en l'entraînant dans le lit, les bras passés autour d'elle. Maintenant, dors.

Avant qu'elle ne comprenne ses intentions, il l'endormit d'un baiser sur le front.

Il resta un instant étendu à côté d'elle dans le rayonnement du clair de lune puis il céda au sommeil.

Il plongea dans le monde des rêves.

Les sabots de Baru frappaient la terre dure du chemin encore gelé. Fin ne reconnaissait pas ce paysage qui lui semblait pourtant familier. L'Irlande. C'était l'odeur de l'Irlande, mais pas de sa terre. Ce n'était pas chez lui.

La nuit noire l'enveloppait, seulement percée de quelques étoiles et de la lumière sélénienne intermittente qui jouait à cache-cache avec les nuages.

Le halo de la lune lui révéla une brume rouge sang. Une image de mort.

Le vent apportait l'odeur de la fumée, et il crut apercevoir des flammes vaciller dans le lointain. Un feu de camp.

Il portait une cape dont il entendait les pans fouetter dans le vent tandis qu'il galopait – à vive allure – à travers la terre. Un sentiment d'urgence le dévorait ; il ne savait pas où il allait mais il devait se hâter.

Le sang coule jusqu'à ce que mort s'ensuive. Alors que les mots résonnaient dans sa tête, il accéléra sa course et s'envola sur Baru sous la lune enveloppée d'un nuage rouge.

Le vent soulevait ses cheveux et faisait battre sa cape, les claquements emplissant ses oreilles. Pendant son vol, sous lui, il perçut l'écho des sabots d'une monture.

Baissant les yeux, il vit le cavalier – sa chevelure blonde dans le vent – qui allait à bride abattue pour échapper à ses poursuivants.

Les tourbillons de brouillard enveloppèrent le cavalier, et l'isolèrent du reste.

Sans hésiter, Fin plongea, dirigeant son cheval droit dans la couverture brumeuse. Il étouffait dans ce nuage épais qui continuait de s'étendre, repoussant le vent et l'air. La lumière des étoiles et de la lune ensanglantée s'éteignit comme la flamme d'une bougie pressée entre les doigts.

Il entendit le cri, le hurlement d'un cheval – sentit la peur de l'animal pris de panique, qui souffrait. Brandissant la main, Fin saisit l'épée qu'il fit

apparaître et l’embrasa.

Il chargea, la lame en avant, tranchant le brouillard, sectionnant son froid piquant, pour dégager un chemin à la force de sa flamme et de sa volonté.

Il vit le cavalier, un bref instant : ses cheveux blonds, sa cape noire, l’éclat faible d’une broche de cuivre, celle de l’épée qu’il brandit à l’approche du loup qui l’attaquait.

Puis le brouillard se referma.

Poursuivant sa course à l’aveuglette, Fin assaillit le brouillard, appela le loup pour qu’il s’en prenne à lui plutôt qu’à l’homme sur sa monture. Il convoqua le vent, une bourrasque destinée à déchirer en lambeaux la couverture crasseuse qui l’enfermait. À travers ses morceaux déchiquetés, il vit le cheval trébucher, le loup se préparer à bondir. Il bloqua son attaque d’un tour de magie.

Le loup se retourna, sa pierre et ses yeux d’un rouge aussi brillant que le feu. Il attaqua Fin à la gorge avec une telle agilité qu’il eut à peine le temps de faire pivoter Baru. Ses griffes entaillèrent son bras gauche, de l’épaule au poignet. La force de son agression faillit le désarçonner. La douleur était aussi cuisante que les flammes de l’enfer. Tournant sur lui-même, il tendit son bras armé de sa lame enflammée, et entailla le flanc du loup. Son geste provoqua une douleur glacée dans la marque de son épaule.

Il pivota de nouveau, attaquant, tranchant la brume aveuglante qui se refermait autour de lui. Dans sa lutte, il nota que sa manœuvre les avait éloignés l’un de l’autre. Il repartit à la charge dans un regain de force, mais le loup était déjà en suspension dans l’air, et pendant que le guerrier blessé maniait son épée, le loup sauta au-dessus de la lame tournoyante et referma ses mâchoires sur la gorge du cavalier.

Dans un cri de rage, Fin poussa Baru dans les rideaux mouvants de brume.

Le cheval et le cavalier chutèrent, et dans un hurlement victorieux, le loup et le brouillard disparurent.

Baru avançait toujours au galop, mais Fin sauta à terre et retomba à genoux à côté de l'homme blond aux yeux bleus vitreux.

— Reste avec moi, lui dit Fin en posant la main sur la plaie béante à son cou. Regarde-moi. Regarde en moi. Je peux t'aider. Reste avec moi.

Il savait que ses paroles étaient vaines puisqu'il n'avait pas le pouvoir de déloger la mort, car c'était bien elle qui s'immisçait sous ses mains.

Il la sentit dans le dernier battement du cœur, dans le dernier souffle.

— Tu t'es battu pour lui.

Alors que la colère, la douleur et le chagrin éclataient en lui aussi violemment qu'une tempête, Fin leva les yeux et vit la femme. Il pensa d'abord à Branna, mais il sut presque aussitôt qu'il faisait erreur.

— Sorcha.

— Je suis Sorcha. Je suis la Ténébreuse de Mayo. C'est mon mari, inerte à terre. Daithi le Brave.

Sa robe, du même gris que le brouillard, balaya le sol lorsqu'elle se rapprocha, fixant Fin de ses yeux noirs.

— Je le regarde mourir, nuit après nuit, année après année, siècle après siècle. C'est ma punition pour avoir trahi mon don, mon serment. Mais ce soir, tu t'es battu pour lui.

— Je suis arrivé trop tard. Je n'ai pas pu l'arrêter. En le sauvant, j'aurais peut-être tout changé, mais je suis arrivé trop tard.

— Nous ne pouvons changer ce qui a été ; et ton sang, celui de mon amour et de Cabhan tache ce sol désormais. Pas pour changer ce qui a été mais pour te montrer ce qui peut arriver.

Elle s'agenouilla pour embrasser les lèvres de Daithi.

— Il est mort pour moi, pour ses enfants. Il est mort courageux et sincère, égal à lui-même. C'est moi qui ai échoué. C'est moi et ma rage qui

t’avons fait du mal, qui avons jeté cette malédiction sur toi, un innocent comme tant d’autres avant toi.

— C’est ton chagrin, dit Fin. Ton chagrin et ton tourment qui t’ont guidée.

— Mon chagrin et mon tourment ? fit-elle en posant son regard noir sur lui. Ça ne justifie rien. Je t’ai maudit, toi et tous ceux qui sont nés entre toi et Cabhan, et comme c’est écrit, ce que j’ai donné me revient en triple. J’ai accablé mes enfants de ce fardeau, ainsi que tous leurs descendants. — Tu les as sauvés. Tu as donné ta vie pour eux. Ta vie et ton pouvoir.

Elle sourit et, malgré sa tristesse, il vit Branna dans ses yeux.

— Je me suis accrochée à ce chagrin, comme à un amoureux ou à un enfant chéri. Je pense que c’est ce qui m’a nourrie depuis toujours. Je refusais de croire ce qui m’était donné de voir. Toi et en toi. Je savais que tu n’étais pas seulement du sang de Cabhan mais j’ai nié la vérité.

— Quelle vérité ?

Elle regarda Daithi.

— Tu viens aussi de lui. Plus de lui que de Cabhan, je le sais à présent.

De sa main rougie par son sang et celui de Daithi, Fin prit le bras de Sorcha. Le pouvoir afflua à son contact.

— Que veux-tu me dire ?

— Cabhan s’est rétabli – ce qui l’habite l’a aidé à renaître de ses cendres après qu’il a brûlé. Une fois guéri, il a voulu se venger. Il n’arrivait pas à atteindre mes enfants – ils étaient intouchables. Mais Daithi avait des sœurs, et l’une d’elles était si juste, si fraîche et si gentille. Il l’a choisie, l’a prise et a déposé sa semence en elle de force. Elle a poussé son dernier soupir au moment où l’enfant a poussé son premier cri. Tu viens de cet enfant. Tu descends d’elle. Tu es du sang de Daithi. Tu es né de lui, et donc, Finbar du clan des Burkes, tu es ma famille. Je t’ai trompé.

Elle détacha soigneusement la broche de Daithi qu’elle avait fabriquée pour le protéger et qui était ornée d’un cheval, d’un chien et d’un épervier,

le symbole de ses trois enfants.

— Elle te revient puisque tu es de son sang. Pardonne-moi. Elle a ton visage, et je l'entends à travers chacun de tes mots.

Il baissa les yeux vers la broche.

— J'ai tout de même le sang de Cabhan.

Secouant la tête, Sorcha referma les doigts de Fin autour du bijou.

— La lumière l'emporte sur la nuit. Je te promets sur tout ce que je suis que si je pouvais rompre la malédiction, je le ferais. Mais cela ne dépend pas de moi.

Elle se leva sans lâcher sa main, si bien qu'ils se retrouvèrent debout au-dessus du corps de Daithi.

— Le sang a coulé jusqu'à ce que mort s'ensuive aujourd'hui, et le sang coulera encore. Je n'ai pas le pouvoir de changer cela. Je t'accorde ma foi comme j'ai transmis mon pouvoir à mes enfants, aux trois qui sont nés d'eux, aux deux qui seront à leurs côtés et à toi, Finbar, enfant de Daithi, qui porte le bien et le mal. Le règne de Cabhan doit cesser, et pour cela la chose qui l'habite doit périr.

— Connais-tu son nom ?

— Cela aussi échappe à mon pouvoir. Achève-le, mais pas par vengeance car cela ne servirait qu'à faire couler plus de sang qu'à servir la mort, comme je l'ai appris à mes dépens. Achève-le au nom de la lumière, de l'amour, et pour tous ceux qui naîtront de toi.

Elle l'embrassa sur la joue et recula.

— N'oublie pas, les pouvoirs de l'amour sont plus forts que la magie. Retourne auprès d'elle.

Il se réveilla perturbé et désorienté tandis que Branna répétait son nom d'une voix pressante. Accroupie au-dessus de lui dans la faible lueur de l'aube, sa main était posée sur son bras blessé. Elle parlait en sanglotant, insufflant de la chaleur dans sa blessure. Il la considéra avec stupéfaction.

Branna ne pleurait jamais.

— Reviens, reviens. Je n’arrive pas à soigner ta blessure. Je ne peux pas arrêter les saignements. Reviens. (Elle expira entre deux sanglots et, les joues baignées de larmes, elle porta le regard sur son visage.) Reste avec moi. Je n’arrivais pas à communiquer avec toi, tu saignes toujours. Je ne peux pas… oh, merci, ça guérit… Reste là, reste… regarde-moi, Fin. Regarde-moi. Vois en moi.

— Je n’ai pas réussi à le sauver. Il est mort entre mes mains. C’est son sang sur mes mains. Son sang sur moi, dans mes veines.

— Chut, laisse-moi te soigner. Ces entailles profondes sont sérieuses. Tu as déjà perdu beaucoup de sang.

— Tu pleures.

— Mais non, dit-elle alors que ses larmes gouttaient sur la plaie, la renfermant proprement. Reste tranquille, et laisse-moi terminer. Ça cicatrise bien. Tu vas avoir besoin d’une potion, mais ça guérit vite.

— Je n’en ai pas besoin, dit-il comme il se sentait déjà plus fort, l’esprit plus clair. Je vais très bien. Tu trembles. (Quand il voulut s’asseoir, ses doigts frôlèrent les joues mouillées de Branna.) C’est plutôt toi qui aurais besoin d’une potion.

— Tu as mal ? Essaie de plier ton bras. Bouge-le pour voir si tout est en place.

Il obtempéra.

— Tout va bien et, non, je ne souffre plus. (Baissant les yeux, il vit les draps imbibés de sang.) Tout ça, c’est le mien ?

Encore tremblante, elle se leva pour changer les draps. Elle alla dans la salle de bains pour se laver les mains mais aussi pour calmer son anxiété dans la solitude.

Elle revint en enfilant un peignoir.

— Tiens, dit Fin en lui tendant un verre de whisky. Je crois que tu en as plus besoin que moi. Secouant la tête, elle s’assit précautionneusement au bord du lit.

— Que s’est-il passé ?

— Toi d’abord.

Elle ferma les yeux un instant.

— Bon, d’accord. Tu as commencé à t’agiter dans ton sommeil. Violemment. J’ai voulu te réveiller mais c’était impossible. J’ai essayé de me glisser dans ton rêve pour te ramener à la réalité mais je n’ai pas réussi non plus. C’était comme être au pied d’un mur impossible à escalader, malgré toutes mes tentatives. Les lacérations sont apparues sur ton bras, et le sang s’est mis à couler.

Elle dut se taire un instant et prendre son visage entre ses mains pour recouvrer son calme.

— Je savais que tu étais dans un endroit inaccessible. J’ai essayé de te ramener. De soigner tes plaies, mais rien n’empêchait le sang de couler. J’ai cru que tu allais mourir en dormant, piégé dans un rêve dans lequel il t’avait entraîné, et qui m’était interdit. J’ai cru que tu allais mourir parce que j’étais incapable de t’atteindre. Qu’il t’avait enlevé à moi alors que je viens de te retrouver. Que tu allais mourir parce que je n’étais pas assez forte pour te soigner.

— Mais tu as réussi, et je ne suis pas mort, dit-il en se rapprochant d’elle pour l’embrasser sur l’épaule. Tu as pleuré pour moi.

— Des larmes de panique et d’impuissance.

Mais quand il déposa un autre baiser sur son épaule, elle pivota brusquement vers lui pour le prendre dans ses bras et le bercer.

— Où étais-tu ? Où t’a-t-il emmené ?

— Ce n’est pas lui qui m’a attiré dans ce rêve, j’en suis sûr. J’ai remonté le temps jusqu’à la nuit où Cabhan a tué Daithi. J’ai vu Sorcha. J’ai parlé avec elle.

Branna fit un bond.

— Tu as parlé avec elle.

— Aussi clairement que je te parle en ce moment. Tu lui ressembles tellement, dit-il en ramenant ses cheveux en arrière. C’est frappant, bien que ses yeux soient plus foncés, ils sont comme les tiens. La même force. Le même pouvoir.

— Que t’a-t-elle dit ?

— Je vais tout te raconter mais je préfère attendre que nous soyons tous réunis. Et pour tout te dire, j’aimerais avoir un peu de temps pour faire le tri dans ce qui vient de m’arriver.

— Je vais leur demander de venir.

Elle s’habilla sans poser d’autres questions. En vérité, elle avait besoin d’un moment de solitude, elle aussi, le temps de rassembler ses esprits et de revêtir son armure. Elle n’avait pas éprouvé de peur aussi vive ni de chagrin aussi profond depuis le jour où elle avait découvert la marque de Fin. Elle se demanda si l’intensité de ses sentiments n’avait pas bloqué ses pouvoirs de guérison, comme sa capacité à l’extirper hors du rêve. Et elle se trouva en peine de répondre.

Quand elle descendit, elle remarqua qu’il avait mis de l’eau à chauffer et que son café était déjà servi.

— Ne pense pas à préparer le petit déjeuner pour tout le monde, dit-il. Nous pouvons nous débrouiller seuls.

— Ça m’occupe. Si tu veux te rendre utile, gratte et épluche des pommes de terre. C’est dans tes cordes.

Ils cuisinèrent en silence jusqu’à l’arrivée des autres.

— On dirait qu’un repas copieux se prépare, remarqua Connor. Si seulement il n’était pas un peu tôt pour ça… Tu as vécu une aventure, à ce qu’il paraît ? dit-il à Fin.

— On peut dire ça.

— Mais tu vas bien ? s’enquit Iona en touchant son bras comme pour vérifier par elle-même.

— Ça va. J’ai toute ma tête apparemment puisque j’ai l’intelligence de confier le couteau à Boyle, qui sait mieux préparer les pommes de terre que moi.

— Presque tout le monde sait éplucher des pommes de terre, répliqua Boyle en remontant ses manches pour prêter main-forte à Branna.

Avec une impatience croissante, ils mirent la table, firent infuser du thé, du café, et tranchèrent du pain.

Une fois qu’ils furent tous attablés, ils se concentrèrent sur Fin.

— C’est une étrange histoire, même si nous en connaissons certaines parties par les écrits. Je me suis retrouvé à galoper sur Baru, la nuit, sur un chemin de terre encore gelé.

Il partagea son récit en s’appliquant à n’omettre aucun détail.

— Attends une minute, l’interrompit Boyle. Comment peut-on être certains que ce n’est pas Cabhan qui t’a attiré dans ce rêve ? Le loup t’a attaqué à la gorge, et Branna ne pouvait pas te venir en aide. Ça m’a tout l’air d’être l’œuvre de Cabhan.

— Je l’ai pris par surprise, j’en suis convaincu. Le loup m’a agressé parce que j’étais là et que je risquais de l’empêcher d’assassiner Daithi. Si Cabhan avait voulu me faire du mal, il aurait aussi bien pu attendre un meilleur moment. Non, il visait Daithi et mon irruption était inattendue. Je n’ai pas pu le sauver, et avec le recul, je comprends que ce n’était pas le but de mon apparition.

— C’était un sacrifice, affirma calmement Iona. Sa mort, comme celle de Sorcha, a engendré les Trois.

— Il avait les mêmes yeux bleu clair que toi. J’ai vu comme il était brave et acharné au combat. Mais malgré ça, malgré mon aide, rien ne pouvait influencer le cours des choses. Le pouvoir de Cabhan était immense, plus que maintenant. Sorcha l’a affaibli. Je pense qu’une partie de sa soif de vengeance provient de son désir de le récupérer pleinement. Et pour ça, il doit le dérober aux trois.

— Il n’y arrivera jamais, déclara Branna. Mais continue. Je ne sais pas tout, moi non plus.

— Daithi est tombé. J’ai cru pouvoir le soigner mais c’était déjà trop tard. Il a poussé son dernier soupir au moment où j’ai posé les mains sur lui. C’est là que Sorcha est apparue.

— Sorcha ? s’étonna Meara en posant sa tasse de café. Elle était avec toi ?

— Nous nous sommes parlé. J’ai eu l’impression que ça durait longtemps, sur ce chemin baigné de sang mais, en réalité, c’était sûrement bref.

Il reprit tout, répéta chacun de ses mots, évoqua son chagrin, ses remords, sa force. Puis il parla de la révélation qui l’avait profondément changé.

— Daithi ? Tu descends de lui, tu es issu de lui et de Cabhan ? (Bouleversée, Branna se leva lentement.) Comment n’y ai-je pas pensé ? Pourquoi ça n’est venu à l’esprit d’aucun de nous ? C’est lui que tu portes en toi, c’est lui et son héritage qui repoussent chaque assaut de Cabhan. Mais je n’ai rien vu. Je n’ai pas pu parce que je ne voyais que la marque.

— Comment aurais-tu pu voir ce que moi-même je ne voyais pas en moi ? Depuis l’apparition de la marque, j’ai laissé ce poids peser sur moi, comme toi. Plus lourdement, même. Elle savait, c’est ce qu’elle a dit, mais elle refusait de croire ou de faire confiance. Alors je pense qu’elle m’a fait venir pour vérifier ma réaction. Le test ultime pour savoir quelle partie de moi l’emporte sur l’autre.

Il mit la main dans sa poche.

— Et à la fin, elle m’a donné ça. (Il ouvrit la main pour montrer la broche.) Elle l’a fabriquée pour lui et me l’a donnée.

— La broche de Daithi. Certains l’ont cherchée, dit Branna en se rasseyant pour examiner le bijou de cuivre. Nous la croyions perdue.

— Les trois guides réunis. (Connor tendit la main et Fin lui donna la broche.) Comme tu es le seul d'entre nous qui puisse parler avec les trois animaux. Elle t'appartient depuis toujours. Elle attendait que tu la reçoives.

— Elle revoit la mort de Daithi tous les soirs. Sa punition pour la malédiction. Je pense que les dieux sont trop cruels envers une femme en deuil. « Le sang coule jusqu'à ce que mort s'ensuive », elle a dit, comme toi, Branna. Jusqu'à ce que mort s'ensuive, et c'est pour cela qu'elle nous transmet sa foi – à nous tous, à ses enfants. Nous devons l'exterminer mais pas par vengeance. Je dois admettre que le désir de vengeance l'emportait avant cela. Mais si nous devons l'achever, c'est pour sauver la lumière, l'amour, et épargner nos descendants. Elle a dit que le pouvoir de l'amour dépasse celui de la magie, puis elle m'a renvoyé ici. Elle a déclaré : « Retourne auprès d'elle », et je me suis réveillé à côté de toi qui étais en larmes.

Sans rien dire, Branna tendit la main vers Connor puis étudia la broche.

— Elle l'a fabriquée par amour, comme les porte-bonheur des trois. Elle renferme énormément de magie. Et tout comme nous, tu ne dois jamais t'en séparer maintenant qu'elle te l'a remise.

— Nous pourrions lui confectionner une chaîne de cou, suggéra Iona, comme les nôtres.

— Bonne idée. Maintenant je comprends mieux pourquoi il me faut toujours autant de ton sang pour réaliser le poison. Il ne contient pas suffisamment de Cabhan.

Riant jaune, Fin préféra manger ses œufs qui refroidissaient dans son assiette.

— Toujours l'esprit aussi pratique.

— Tu es l'un des nôtres, conclut Iona. Je veux dire que tu es notre cousin. Très, très éloigné, mais un cousin tout de même.

— Dans ce cas, bienvenue dans la famille, entonna Connor en trinquant avec sa tasse de thé. Il est peut-être écrit qu'à un moment ou un autre, les

cousins O’Dwyer, ainsi que leurs amis et leurs amours, renvoient Cabhan brûler en enfer.

— Je porte un toast à ce dessein.

Comme Fin, Boyle serra la main d’Iona.

— Je propose que nous portions tous un toast ce soir, au pub, et que notre nouveau cousin paie sa tournée.

— Rien à redire à ça, tant que la deuxième est pour toi, répondit Fin en levant sa tasse avant de boire son café qui était aussi froid que ses œufs.

Rien ne pouvait amoindrir la chaleur qu’il ressentait au fond de lui.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 19

Fin sentait le poids de sa broche qu'il portait attachée à une chaîne de cou. Et pourtant, quand il se regardait dans le miroir, c'était le même homme qu'il contemplait. Il était comme avant.

Si sa broche reposait près de son cœur, sa marque poinçonnait toujours son épaule. Savoir que son sang était constitué de l'un et de l'autre n'y changeait rien. Il restait le même.

De la même manière, ça ne changerait pas ce qui se passerait dans quelques semaines.

Il continuait à diriger ses affaires, à travailler aux écuries, à l'école, à passer du temps dans son atelier dans le but de perfectionner des envoûtements utiles à son cercle.

Il se promenait avec Branna, à pied ou à cheval, avec les chiens, dans l'espoir d'attirer Cabhan et qu'ils parviendraient à lui arracher l'élément manquant.

Mais le nom du démon continuait de leur échapper alors que février touchait à sa fin et que mars s'annonçait.

— Il ne nous reste plus qu'à retourner dans la grotte, dit Fin avec détachement alors qu'il observait le vol de deux jeunes rapaces au-dessus

d’un champ en compagnie de Connor.

— Il nous reste du temps.

— Mais le temps passe vite, et il attend, lui aussi.

— Et l’attente te rend impatient, ça ne fait pas un pli. Mais retourner dans la grotte, ce n’est pas la solution. Rien ne dit que tu y trouverais le nom qui nous fait défaut.

Connor sortit de sa poche la pierre blanche offerte par Eamon des trois premiers.

— Nous patientons tous, Fin. Trois plus trois plus trois, car je ne retrouve plus Eamon dans mes rêves maintenant. Je ne le vois plus, même si je sais qu’il est toujours là. Il attend, comme nous.

Fin admirait la sérénité de Connor – même si elle l’énervait aussi.

— Sans le nom, nous attendons quoi ?

— La suite, et ça a toujours été plus facile pour moi que pour toi. Dis-moi, quand ce sera fini, car nous l’aurons, que feras-tu ?

— Il me reste des contrées du monde à découvrir.

Connor fut pris de colère, bien que cela ne fût pas dans sa nature.

— Ta place est ici, auprès de Branna, avec nous.

— C’est ici chez moi, je ne peux pas le nier. Mais Branna et moi ne pouvons pas vivre comme nous l’espérions, alors en attendant, nous prenons les choses comme elles viennent. Nous ne pouvons pas partager notre vie comme toi et Meara, ou Boyle et Iona. C’est notre destin.

— Des sornettes, oui. Elle pense trop, et tu te reproches des actes qui ne dépendent pas de toi. Le passé est peut-être scellé, mais le futur reste à écrire, et deux êtres doués d’intelligence comme vous devraient trouver le moyen de vivre en couple.

— Le fait que je descende de Daithi ne change rien à mon lien de sang avec Cabhan, ni à ma marque. Si nous l’emportons, si nous le détruisons, lui, le démon, sa tanière, qui peut dire si je ne serai pas attiré comme il l’a été, dans un an ou dans dix ans ? Je sais à quel point cette attirance peut être

obscure et tentante, et Branna sait que ça fait partie de moi. Nous ne pouvons pas mettre au monde des enfants en sachant qu'ils porteront ce fardeau.

— Des « si » et des « peut-être »… (Connor rejeta tout en bloc d'un geste de la main.) Encore des sornettes. Tous les deux, vous ne voyez que les mauvais côtés.

— La magicienne regrette peut-être la malédiction qu'elle a prononcée en mourant, mais ça n'atténue pas son pouvoir. Il se peut que la clé se trouve dans l'un des coins du monde que je n'ai pas encore visités. Je continuerai à chercher un moyen de briser cet anathème.

— Dans ce cas, quand tout sera fini, nous nous y mettrons tous. Une fois que nous serons débarrassés de Cabhan, imagine tout ce temps libre que nous aurons.

Fin sourit, mais il se dit qu'ils avaient chacun leur vie.

— Restons concentrés sur son anéantissement pour l'instant. Bon, raconte-moi quel genre de maison tu imagines faire construire pour toi et ta fiancée ? Quelque chose comme ça…

Faisant tournoyer son doigt, Fin fit apparaître l'image d'un palais scintillant flottant au-dessus d'un lac argenté.

Riant, Connor agita son doigt.

— Pour commencer, plutôt quelque chose dans ce goût-là.

Il transforma le palais en une maisonnette à toit de chaume entourée d'une pelouse.

— C'est plus ton genre. Et qu'en pense Meara ?

— Qu'elle y réfléchira après le mariage d'Iona et Boyle, une fois que leur maison sera terminée. À ce moment-là, vu qu'elle doit libérer son appartement le premier du mois, et que Boyle et Iona s'installeront chez eux, nous laisserons Branna tranquille. Nous avons pensé nous installer un moment dans l'appartement au-dessus de ton garage.

— Oui, pourquoi pas. Vous pouvez y rester aussi longtemps que vous le souhaitez mais à mon avis, vous allez rapidement avoir envie de votre propre maison.

— Eh bien, il se pourrait que j'aie quelques idées à ce sujet. Je pense…

Il fut interrompu par l'arrivée d'un SMS.

— C'est Branna. Non, elle va bien, dit-il comme Fin se levait d'un bond. Elle aimerait nous voir, c'est tout. Elle veut nous parler de quelque chose, à nous et à Iona. Hmm, fit Connor en envoyant une réponse brève. Que des magiciens, on dirait. Je me demande ce qu'elle a en tête.

— Quelque chose la tracasse en ce moment, ajouta Fin. Elle a peut-être fini de ruminer.

Ils appelèrent les rapaces.

Branna attendit en travaillant. Elle avait effectivement fini de ruminer, et elle sentait qu'il était temps de demander l'avis des autres.

Elle avait étudié les moyens à mettre en œuvre, avait revu le rituel approprié un nombre incalculable de fois – mais le plus difficile, c'était de leur proposer.

Était-ce une solution viable ? Une étape nécessaire vers la fin qu'ils espéraient tous ? C'est tout sauf primesautier, se rassura-t-elle en remplissant les dernières bouteilles d'huiles parfumées pour sa boutique. Elle y avait beaucoup trop réfléchi, l'avait envisagé sous tous les angles possibles si bien qu'on ne pouvait pas la taxer d'impulsivité.

Non, c'était une décision, un choix qui devait être accepté de plein gré par tous.

Elle se lava les mains, essuya son plan de travail, puis elle consulta sa boule de cristal.

La grotte était vide, à l'exception de la lueur rouge du feu, et de la fumée noire qui s'échappait du chaudron. Ainsi, Cabhan allait là où bon lui semblait. Et s'il l'épiait, il ne verrait rien d'intéressant. Elle y avait veillé.

Elle se leva lorsque Iona entra, et comme d'habitude, elle mit de l'eau à chauffer pour le thé.

— Tu as dit qu'il n'y avait pas de raison de s'inquiéter mais…

— Il n'y en a pas, la rassura Branna. J'aimerais seulement vous parler d'une idée, à toi, à Connor et à Fin.

— Mais pas à Boyle ni Meara.

— Pas pour l'instant. Nous ne ferons rien sans eux, bien sûr, mais nous devons d'abord en discuter entre nous. Au fait, tu as arrêté ton choix pour les fleurs ?

— Oui, répondit Iona en accrochant sa veste et son écharpe, tout en s'obligeant à changer de sujet pour faire plaisir à Branna. Tu avais raison à propos de cette fleuriste, elle est formidable. Nous avons tout réglé, et j'ai presque terminé mes changements de menu pour la réception. Enfin, c'est ce que j'ai envie de croire. Je suis contente de vous avoir laissées vous charger de la musique, toi et Meara, sinon je serais devenue dingue.

— Nous sommes ravies de pouvoir t'aider, d'autant que Meara prend des notes pour organiser son mariage. Elle a beau affirmer qu'elle n'y pense pas encore, ça lui trotte dans la tête.

Branna mit le thé à infuser.

— Voilà Fin et Connor. Débarrassons la petite table pour nous installer ensemble.

— C'est sérieux, on dirait…

— C'est à chacun d'en décider. Tu veux bien sortir les tasses ?

Branna posa la théière sur la table, ainsi que le sucre, le lait et les biscuits que son frère allait réclamer.

De fait, Connor haussa les sourcils en entrant.

— On est venus prendre le thé ?

— Pas tout à fait, mais il est prêt. Si vous voulez bien vous asseoir, je suis prête à vous révéler mon idée.

— Une idée qui te trotte dans la tête depuis un moment, dit Fin en s’asseyant.

— Je préférais être sûre de moi avant de vous consulter.

— Le cercle n’est pas au complet, souligna Connor.

— Pas cette fois, mais tu vas comprendre.

— Bon, soupira Iona. Je suis impatiente. Raconte.

— J’ai réfléchi à ce qui m’était arrivé le jour où j’ai préparé le poison pour le démon avec Fin. Tous les mots que j’ai prononcés et tout notre travail ont porté leurs fruits. Nous avons défini les moyens de détruire Cabhan et ce qui l’habite. Enfin, nous serons prêts dès que nous obtiendrons le nom. Et nous avons trouvé comment détruire la pierre et fermer le portail.

— J’adore ce coup-là, commenta Iona. Toute la lumière et la chaleur qui vont avec.

— Il nous en faut autant pour éradiquer le mal. Mais ce sont d’autres choses que des poisons et des armes qui me sont venues à l’esprit. Tout est question de risques, de devoir, et le sang et la mort concernent chacun d’entre nous. Et pourtant, même avec le recul, un détail fait écho en moi. Trois plus trois plus trois.

— C’est ce que nous sommes, concéda Connor. Si tu as trouvé un moyen de nous relier aux trois enfants de Sorcha, j’aimerais l’entendre parce que je sens, au plus profond de moi, qu’ils doivent participer. Ils doivent être présents.

— Je crois fermement qu’ils seront là, puisque leurs ombres sont apparues à Samhain. Quant à savoir s’ils seront pleinement présents, c’est une autre question. Trois plus trois plus trois, répéta Branna. Deux ne sont armés que de courage, de leur épée ou de leurs poings. Ils n’ont pas de pouvoir magique. Les trois de Sorcha, nous trois, et Fin – à moitié nous, à moitié Cabhan. Et puis il y a Boyle et Meara. Ce n’est pas équilibré.

— Tu as dit que nous ne laisserions personne de côté, dit Iona.

— J’ai donné ma parole que je ne les mettrai pas à l’écart, malgré mon désir de les protéger.

Ignorant les biscuits, Connor considéra sa sœur, sourcils froncés.

— Si tu envisages de faire appel à d’autres de notre sang, à notre père ou…

— Non, nous formons un cercle, et ça ne changera pas. Nous agissons, trois plus trois plus trois, comme c’est écrit. Mais l’équilibre est possible, si nous le souhaitons. Et si Boyle et Meara donnent leur accord.

— Tu veux leur céder des pouvoirs. (Fin recula dans sa chaise alors qu’il commençait à comprendre.) Tu veux leur transmettre notre don, comme Sorcha avec ses enfants.

— Je suis prête à le faire – mais il n’y aurait rien de semblable à ce qu’elle a fait. Nous avons besoin de toute notre force, et pour rien je ne ferai porter ce fardeau à ceux qui nous sont chers. Mais on pourrait leur en donner une partie, un peu de chacun de nous. C’est faisable. J’ai étudié la manière dont Sorcha s’y est prise, et comment nous pouvons léguer, le plus délicatement possible, une partie de notre magie. C’est risqué, car j’ai pu me tromper quelque part et c’est pour cela que j’ai besoin de votre avis.

— Les enfants de Sorcha étaient déjà doués de pouvoir, puisqu’ils en avaient hérité d’elle par le sang, fit remarquer Iona. Je suis novice par rapport à vous, mais je n’ai jamais entendu parler de transmission de pouvoir magique, disons, d’humain à humain.

— Ils sont liés. Pas seulement à nous, mais à travers leurs liens de sang. Avec ou sans pouvoir, cette connexion est bien réelle. Et c’est ce lien qui rend la transmission possible, si ça doit marcher.

— Ils seraient mieux protégés, soupesa Connor.

— En effet, même si mon objectif premier est de trouver l’équilibre. C’est l’accomplissement de la prophétie qui m’est venue. Mais ça doit être le fruit de notre volonté. De la nôtre comme de la leur. Et puis nous n’avons

aucun moyen de savoir, ou pas avec certitude, quels effets ces pouvoirs auront sur eux.

— Mais une fois dotés de ces pouvoirs, reprit Fin, ils formeront, avec moi, une nouvelle trinité. Comme c'était précisément ce qu'elle avait en tête, Branna libéra le soupir qu'elle contenait.

— Oui, une autre trinité. J'en suis de plus en plus convaincue. Maintenant, vous devez tous y réfléchir longuement, et décider si vous êtes disposés à leur céder ce qui est à la fois un don et un fardeau. Je peux vous montrer de quelles manières nous procéderions, sans nous épuiser, et sans leur insuffler plus qu'ils ne peuvent en supporter. Si l'un de nous a des doutes, ou s'y oppose ouvertement, nous mettrons cette idée de côté. Si nous sommes d'accord, mais pas eux, l'idée sera oubliée. Un don comme celui-ci doit être délibéré, fait de bon cœur et accepté à bras ouverts.

— Ce n'est pas dangereux que je donne de mon pouvoir, puisqu'il est infecté par mes origines communes avec Cabhan ? Dans le cas où tout le monde serait d'accord ? demanda Fin.

— Je n'aime pas quand tu dis ça, répliqua Iona.

— C'est un pas trop décisif pour qu'on enjolive les choses, *deirfiúr bheag*.

— Moi aussi, je vais parler vrai. J'avoue que je me suis posé la question. (Après avoir observé les réactions de chacun, Branna regarda Fin dans les yeux.) Avant même d'apprendre que tu étais du sang de Daithi, j'étais parvenue à la conclusion que, oui, toi aussi. Je le pense sincèrement. Ils sont ta famille, lui dit Branna, comme tu es la leur. Et tu descends des trois. Ton talent n'est pas pur, mais à mon sens, c'est ce qui rend la lumière plus forte.

— Je suis d'accord, s'ils acceptent de leur côté. Ils doivent être certains d'accepter ce qui vient de moi.

— Tu dois t'accorder un temps de réflexion, dit Branna, faisant ricaner Connor qui prit un biscuit.

— Je ne vous avais pas dit qu'elle réfléchissait trop ? Tu ne t'es pas suffisamment creusé les méninges pour nous ? demanda-t-il à Branna. Tu n'as pas ruminé les moindres détails, décortiqué les différents processus, les pour et les contre et dieu seul sait quoi d'autre ? S'ils sont partants, moi aussi.

Il regarda Iona.

— Tout à fait. Je ne sais pas comment Boyle va réagir. Il accepte tout ça, comme nous le savons. Et il se battra à nos côtés jusqu'au bout. Mais au fond de lui…

— Il a les pieds sur terre, dit Fin. C'est très juste. Nous pouvons toujours proposer, et les laisser prendre leur décision.

— Bon, je vois que j'ai perdu mon temps en faisant la liste des détails pour vous trois.

Connor fit un grand sourire à sa sœur.

— Tu réfléchis trop, dit-il avant de manger son biscuit.

— Quand leur poserons-nous la question ? réfléchit Iona.

— Le plus tôt possible, décréta Fin. Après le boulot ?

— Alors je prépare un dîner pour six, dit Branna en chassant ses cheveux de son visage.

— Il se trouve que j'ai le gros poulet que tu as inscrit sur ma liste de courses, lui dit Fin. Et tout ce qu'il faut pour préparer un colcannon.

— Parfait. Nous dînerons chez Fin. Je vais aller chez lui me mettre aux fourneaux, mais je pense qu'il est préférable de leur en parler avant de manger. Il va leur falloir du temps pour… digérer.

— S'ils acceptent, quand comptes-tu essayer ? demanda Iona.

Branna hocha la tête et prit sa tasse de thé.

— Là aussi, le plus tôt serait le mieux. Tu sais mieux que quiconque que la magie nécessite de l'entraînement.

Elle parsema le poulet d'ail, de sauge et de citron, composa le colcannon, pela les carottes qu'elle ferait revenir dans du beurre pendant que le poulet rôtirait. Puisque c'était son idée, ils avaient décidé d'un commun accord que c'était à elle d'aborder le sujet avec Boyle et Meara.

Tout en cuisinant, elle avait comparé différentes approches et en était venue à la conclusion qu'une proposition directe et franche était la meilleure option. Cela l'apaisa, jusqu'à l'arrivée de Meara.

— Une fête se prépare ici ! On dirait que tu as déjà fini alors que je suis partie plus tôt du travail pour te donner un coup de main.

— Pas de soucis.

— Bon, je peux tout de même mettre la table.

— Ne t'embête pas pour l'instant.

Elle préférait éviter le bruit des couverts pendant leur conversation.

— Tiens-moi simplement compagnie. Et allons faire une descente dans la cave de Fin.

— Je te suis. Ça me met les nerfs en pelote de voir Cabhan rôder dans tous les coins où j'emmène des groupes. Ça doit être la même chose pour Iona, ajouta-t-elle en sortant une bouteille de vin de la réserve thermorégulée de Fin. Je l'ai trouvée un peu nerveuse aujourd'hui, surtout en fin de journée. Elle va bientôt arriver avec Boyle.

— Donc il se montre à toi, à Iona, et même à Connor de temps en temps, mais quand je sors avec Fin, il nous évite. Nous allons persévérer, décida Branna. Il ne résistera pas longtemps à l'envie de nous malmener ou de nous narguer.

— Il ne lui reste que peu de temps, c'est ce qui me rassure, dit Meara en débouchant la bouteille. C'est super qu'on se retrouve, nous tous, aussi régulièrement. On ne sait jamais, une idée lumineuse pourrait surgir.

D'ailleurs, j'en ai une à te soumettre, se dit Branna qui se contenta de sourire.

— Sûrement, mais laissons cela de côté pour l'instant. Dis-moi plutôt, comment va ta mère ?

— Plus heureuse que jamais. Imagine qu'elle prend des leçons de piano avec une femme de sa paroisse ! Elle me dit qu'avec tout ce temps libre qu'elle a maintenant elle peut enfin réaliser son rêve. Comme si elle n'avait pas tout son temps avant qu'elle aille vivre avec Maureen, et… (Meara leva les deux mains comme pour se forcer à s'arrêter.) Non, je ne dirai rien de négatif. Elle est là-bas, pas ici, heureuse et non plus malheureuse et irritable, et Maureen est ravie de l'avoir chez elle.

— Il n'y a que du bon, alors.

— Enfin, elle occupe une partie de tout ce temps libre dont elle ne sait que faire à m'envoyer des milliers de suggestions pour le mariage. Des photos de robes qui me feraient ressembler à une princesse géante habillée en pièce montée, et qui prendrait tout le stock de tulle et de dentelle du comté de Mayo. Regarde, dit Meara en sortant son téléphone de sa poche. Sa dernière inspiration.

Une fois qu'elle eut affiché l'image, Branna examina la robe à la jupe démodée exagérément bouffante, composée d'une superposition de tulle et bordée de dentelle, de perles et de rubans.

— Tu as de la chance de pouvoir choisir ta robe de mariage seule.

— C'est vrai, et elle sera déçue quand elle apprendra que j'ai plutôt ça en tête.

Elle afficha la photo d'un fourreau simple, souple et sans fioritures.

— Très joli, vraiment, et c'est tout à fait ton style. Avec une petite tiare, à mon avis, car je ne t'imagine pas porter des fleurs dans les cheveux comme Iona. Juste cette petite touche de fantaisie et de brillance. Mais ça m'étonnerait qu'elle soit déçue en te voyant dans cette robe.

— Une tiare… ça me plaît. Exactement la petite touche « princesse » que je recherche.

— Tu pourrais en sélectionner trois – trois à ton goût. Tu lui envoies les photos et tu lui demandes de choisir pour toi.

Meara prit son verre de vin.

— Tu es futée.

— Et comment !

Alors que Boyle et Iona apparurent, Branna espéra que Meara ne regretterait pas de s'être fiée à elle une fois que sa mère aurait fait son choix.

Elle attendit que Meara serve du vin à tout le monde, après l'arrivée de Fin et de Connor, puis elle demanda à tous de s'installer à table car une discussion s'imposait.

— Il est arrivé quelque chose aujourd'hui ? demanda Meara.

— Pas aujourd'hui. On peut dire que c'est arrivé il y a un petit moment, et que j'y travaille depuis ce jour.

Franc et direct, se sermonna Branna.

— Je vous ai tous parlé des mots que j'ai prononcés le jour où j'ai parachevé la deuxième potion avec Fin, commença-t-elle.

Et lorsqu'elle termina par : « C'est réalisable, et nous sommes tous les quatre d'accord. Mais c'est à vous que revient la décision finale », un long silence stupéfait s'ensuivit.

Boyle prit la parole.

— Tu nous fais une blague.

— Non, dit Iona en lui caressant la main. Nous sommes prêts à le faire mais c'est une grosse décision pour toi et Meara.

— Tu veux dire, faire de Boyle et de moi des magiciens, et qu'il nous suffit d'être d'accord ?

— Pas tout à fait. Je crois que nous portons tous la graine du pouvoir en nous, continua Branna. Pour certains, elle germe plus facilement que pour d'autres. L'instinct, les sentiments, l'impression d'avoir déjà fait quelque

chose, ou d’être déjà allé quelque part. Ce que nous vous transmettrions cultiverait ces graines.

— Comme de l’engrais ? demanda Boyle. Ça fait penser à une charrette de fumier.

— Vous resteriez les mêmes personnes, expliqua Connor en écartant les mains. Les mêmes, mais avec des traces de pouvoir magique à nourrir et à entretenir.

— Si le but est de nous protéger… fit Boyle.

— C’est un des avantages, interrompit calmement Fin. Mais le but est, comme l’a dit Branna, l’équilibre, l’accomplissement de la prophétie.

— J’ai besoin de marcher pour réfléchir, dit Boyle en se levant pour faire les cent pas. Vous voulez nous donner ce qui nous manque.

— De mon point de vue, il ne vous manque rien. Rien du tout, insista Branna. Et dans mon esprit, c’était écrit depuis toujours. Seulement, nous ne le comprenons qu’aujourd’hui. Je me trompe peut-être mais même si je suis dans le vrai, si ça vous gêne, nous trouverons un autre moyen.

— Ça me dérange que vous nous cédiez une partie de votre don pour accroître le nôtre, dit-il. Sorcha s’est quasiment vidée de cette façon.

— C’est ce qui m’inquiète, moi aussi, dit Meara. Céder son pouvoir lui a coûté la vie.

— Elle était seule à donner aux trois. Nous sommes quatre, et nous ne donnerions qu’une petite partie de notre don à deux personnes, dit Connor en souriant. C’est mathématique.

— Si vous acceptez ce premier point, il y a un autre choix à faire. Ça peut faire trois pour deux, ajouta Fin. Ce que je transmettrais contiendrait un peu de Cabhan, il faut y penser.

— C’est tout ou rien, rétorqua sèchement Boyle. Ne nous insulte pas.

— Je suis d’accord, dit Meara en buvant une longue gorgée. Tout ou rien.

— Prenez tout le temps qu'il vous faut, dit Branna en se levant. Réfléchissez. Posez toutes les questions qui vous viennent à l'esprit et nous nous efforcerons d'y répondre. Et sachez que votre choix, quel qu'il soit, sera respecté. Nous allons manger, si cela convient à tout le monde, nous allons mettre cela de côté à moins que vous n'ayez des questions.

— Manger, marmonna Boyle sans cesser d'arpenter la pièce pendant qu'on servait le repas.

Iona finit par aller le prendre dans ses bras.

Il expira, croisa le regard de Meara au-dessus de la tête d'Iona. En réponse, Meara haussa simplement les épaules.

— Si nous donnions notre accord, comment procéderions-nous ? voulut-il savoir.

— À peu près de la même manière que Sorcha avec ses enfants, expliqua Branna. Pour l'essentiel, avec quelques ajustements, bien sûr, pour correspondre à nos besoins.

— Si nous étions d'accord, poursuivit Meara, quand ferions-nous ça ?

— Ce soir, dit Connor en rejetant les protestations de sa sœur. Ils nous font mariner avec leurs « si ». Ils ont déjà pris leur décision, parce qu'ils se rendent aussi bien compte que nous que c'est une solution plausible. Alors c'est pour ce soir. On agit vite, et on leur laisse le temps de s'adapter à leur changement intérieur. (Il se servit généreusement en colcannon, puis passa le plat à Meara.) Je me trompe ?

— Tu es un filou, Connor, mais tu n'as pas tort. Viens à table, Boyle, et mange de bon cœur puisque c'est notre dernier repas tel que nous sommes là.

— Ça ne changera rien à ce que vous êtes, dit Iona en frottant le bras de Boyle. C'est… comme apprendre une nouvelle compétence ou un nouveau talent.

— Comme prendre des leçons de piano, dit Meara.

Branna rit à gorge déployée.

Ils dînèrent, bavardèrent, puis débarrassèrent la table sans cesser de discuter.

Plus tard, ils se réunirent dans l'atelier de Fin.

— Cabhan ne doit pas voir ce que nous faisons ici, dit Branna à Fin.

— Il ne verra rien. J'ai masqué mes fenêtres et mes portes à sa vue depuis longtemps, mais renforcer la protection ne peut pas faire de mal. Après toi. J'ai tout ce qu'il nous faut. J'ai lu tes notes, précisa-t-il. Je vais réunir le nécessaire et nous te laisserons faire.

— Il va tout de même sentir quelque chose, non ? s'inquiéta Iona en jetant un œil vers les fenêtres. La force sent la force.

— Il sentira peut-être un truc, mais il ne saura pas quoi. (Connor prit la main de Meara.) Tu es l'amour de ma vie, avant et après.

— Sûrement, mais j'espère que nous allons recevoir suffisamment de force pour que ça te donne un coup de fouet par la même occasion.

— Tu es le meilleur stimulant qui soit.

Il la renversa en arrière pour lui donner un baiser théâtral.

— Vous prenez ça à la légère, commenta Boyle.

— Plus nerveuse que moi, tu meurs, dit Meara en posant la main sur son ventre. Mais soyons honnêtes, Boyle, depuis toujours nous le vivons au quotidien. Vous quatre, vous nous avez montré que c'était respectable et honorable, et c'est ce que nous allons faire. Plus j'y pense, plus j'aime l'idée d'être plus forte face à Cabhan et son maître.

— C'est un plus, c'est sûr, et j'avoue que ça me séduit. Même si j'aimerais autant me servir de mes poings pour l'abattre.

— Tu es ce que tu es. Tu ne vois pas que c'est toi, le plus généreux, ce soir. (Iona prit son visage entre ses mains.) C'est toi. (Puis elle recula.) On peut t'aider, Branna ?

— J'ai besoin de trois gouttes de sang de chacun de ceux qui transmettent leur force. Trois seulement. Mais d'abord, nous devons former

le cercle, et allumer le feu pour le compléter. C’est chez toi ici, Fin. Commence.

— Ici et maintenant, le cercle protège tous ceux qu’il renferme, ainsi commence le rituel. Les flammes qui naissent ne brûlent pas, de la lumière jaillit notre pouvoir. Fermez la porte et tournez les verrous. Ignorez ceux qui frappent à la porte.

Les flammes les encerclèrent, froides et blanches.

— Nous sommes reliés, dit Branna. Maintenant, auparavant et à l’avenir. Par le sang et la chair ou par le cœur et l’esprit. Nous scellons ce lien par un don, accepté et accordé délibérément.

— Nous sommes tous d’accord ? demanda Branna.

— Nous sommes tous d’accord, répondirent-ils à l’unisson.

Sur ces mots, elle commença.

— Vin et miel, doux et fort. (Elle versa un peu des deux dans un calice.) Pour que la lumière qui luit en vous étincelle. Huiles végétales et larmes de joie mélangées pour apaiser vos peurs. De mon cœur, une goutte de sang fois trois. (Elle se trancha le poignet et versa trois gouttes dans la coupe.) Sœur, frère, les miens, je partage ma lumière avec vous deux.

Elle passa la coupe à Fin.

— Dans mon cœur, dans mon esprit, je puise pour eux une goutte de sang fois trois. Sœur, frère, les miens, je partage ma lumière avec vous deux.

Il passa ensuite la coupe à Connor.

— Ainsi vous embarquez pour un nouveau voyage, accompagnés par trois gouttes de mon cœur. Amoureuse, frère, les miens, je partage ma lumière avec vous deux.

Ce fut au tour d’Iona.

— Vous êtes mon cœur, vous êtes ma lumière, cela l’emporte sur les ténèbres. De mon cœur qui bat, pour ma sœur, pour mon amour, un, deux, et trois. Je partage ma lumière avec vous deux.

— Scellé par le feu, pur et blanc, le don que nous vous faisons cette nuit. (Branna prit le calice et le brandit vers le ciel tandis que le feu clignotait au centre du cercle.) Bénis ce don et ceux qui l'acceptent en toute conscience. Du calice à la coupe, pour deux, déverse cette potion consacrée. Dans le bol, le liquide s'éleva en filet, se scinda en deux, chaque arche allant remplir une coupe.

Branna fit signe à Connor, puis à Iona.

— Ceux qui sont plus proches doivent faire l'offrande finale.

— D'accord.

Iona prit une coupe et se tourna vers Boyle. Elle toucha sa joue puis la lui tendit.

— En ce lieu et en cet instant, nous t'offrons une part de notre pouvoir. Si tu choisis librement de l'accepter, répète ma phrase : « Je prends ceci dans mon corps, dans mon cœur, dans mon esprit volontairement. Que notre volonté soit faite. »

Il répéta les mots, n'hésita qu'un instant puis la regarda dans les yeux. Et il but.

Connor se tourna vers Meara, prononça la formule qu'elle répéta.

Souriant largement malgré elle, elle but.

— C'est tout ? demanda-t-elle. Ça a marché ? Je ne sens aucune différence.

Elle regarda Boyle.

— Tout comme avant.

— Comment savoir si ça a fonctionné ? demanda Meara.

L'anneau de flammes cracha des étincelles qui s'élevèrent jusqu'au plafond. L'air crépitait sous l'afflux de lumière et de chaleur. Un rayon étincelant aspergea Boyle et Meara en signe de bienvenue.

— Ça, c'est sûrement un signe, conclut Boyle.

— Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous remercions, fermons le cercle. Nous allons bien voir, ajouta Branna en souriant à son amie d’enfance.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

# 20

Meara et Boyle s’avérèrent être des élèves habiles, si bien qu’au bout d’une semaine ils savaient faire étinceler la mèche d’une bougie. Branna les fit passer de ce genre de tour basique à la manipulation d’autres éléments.

Sans surprise, Meara se montra plus à l’aise avec l’air et Boyle avec le feu. Encore ce lien, conclut Branna. Entre Meara et Connor, et Boyle et Iona.

Ils consacrèrent beaucoup de temps à s’entraîner, à découvrir, et leurs progrès étaient satisfaisants. Meara parvenait désormais à provoquer des petits cyclones ravageurs et son affinité avec les chevaux se renforçait. Quand on le poussait un peu, Boyle conjurait des boules de feu de la taille d’une balle de golf.

Irrité, il se laissa choir sur une chaise chez Fin.

— À quoi ça sert ? Quand il apparaîtra, il a été convenu que je ne lui montrerai pas mes tours, et que je ne pourrai rien faire de plus que le regarder de travers. Si je pouvais lui offrir un aperçu de ce que j’ai appris, il me renverrait mes boules de feu d’un lob de joueur de tennis professionnel.

— Le tennisman a des chances de se faire assommer, souligna Connor, si le lob vient d’une direction inattendue. Vous avez fait d’énormes

avancées, toi et Meara, avec le peu que vous avez reçu, surtout en si peu de temps.

— C'est le temps, le vrai problème, pas vrai ? fit Boyle.

— Oui, et il n'y a pas de solution, dit Fin en contemplant sa bière. Nous pensions trouver facilement le nom du démon d'autant qu'il ignore que nous le cherchons. Je finis par me demander si Cabhan l'a oublié tellement le démon fait partie de lui depuis longtemps.

— C'est ennuyeux, considéra Connor. Si c'est le cas, nous ne pouvons pas l'achever sans le nom du démon, et s'il n'y a plus de nom à dégoter, il faut peut-être utiliser le nom de Cabhan pendant l'empoisonnement.

— Tu as l'impression que la solution est toujours aussi simple avec ces questions-là ? demanda Fin.

— D'expérience, non, mais peut-être que cette fois, c'est le cas. Juste le nom. Le reste est suffisamment compliqué comme ça.

— Il ne nous reste plus que quelques jours, précisa Boyle. Quelques semaines avant notre mariage, et Iona ne se concentre pas comme une future mariée le devrait. Parce qu'il y a ça avant.

— C'est peut-être mieux, dit Connor. D'après ce que je constate autour de moi, et ce que m'ont raconté des copains, il y a des femmes qui deviennent dingues à l'approche de leurs noces.

— Il est dehors, dit Fin d'une voix posée, attirant l'attention de Connor.

— Je ne le sens pas.

— Il est tapi dans l'ombre mais je le sens dehors. Il essaie de voir ce qui se passe, de pénétrer mes pensées. Il attend son heure. Il nargue et il se cache, mais il patiente. Comme il l'a prouvé, il a tout son temps.

— Il ne recherche pas un autre conflit, dit Boyle en se penchant en avant. Non pas qu'il ne se battrait pas si on lui en donnait l'occasion, mais il attend qu'on le provoque. C'est logique. Il veut nous épuiser moralement, et il attend un moment d'inattention pour agir. Je pense que l'attirer vers la

chaumière de Sorcha n’est pas la bonne stratégie car alors il comprendra que nous sommes parés à l’attaque.

— Nous devons le faire venir à la chaumière, fit remarquer Connor. Tout repose sur cet endroit.

— Mais il n’est pas utile qu’il sache qu’on veut l’emmener là-bas. Et s’il pense que nous cachons le fait que nous y allons pour lui, mais qu’avec sa malice et sa force, il parvient à déjouer les protections et qu’il nous voit ?

— Pour quelle raison irions-nous là-bas si ce n’est pas pour nous battre ? protesta Connor.

— Pour rendre hommage. (Comprenant où Boyle voulait en venir, Fin hocha la tête.) Pour honorer Sorcha le jour de sa mort, pour observer un rituel de célébration – et peut-être pour qu’elle nous apporte son aide. Nous irions cachés dans notre propre brouillard pour éviter qu’il nous empêche de lui rendre hommage ou de la faire venir à nous.

— Alors qu’en fait nous occuperons les lieux en vue d’un combat, termina Boyle, de plus en plus enthousiaste alors qu’il imaginait la bataille. Au lieu d’être pris par surprise, nous le surprenons.

— Cette idée me plaît bien, dit Connor en buvant une longue gorgée. Rien de tel que parler stratégie entre hommes. Et si l’un de vous le répète à l’une des femmes, je ferai comme si j’étais choqué et stupéfait par vos mensonges.

— Comme je tiens à ce qu’elles restent en retrait, aucune information ne sortira de ma bouche. Nous le piégeons en lui laissant croire qu’il nous a piégés, dit Fin.

Chez Fin, Branna écoutait le nouveau plan d’action devant une pizza. Ils avaient évoqué l’idée de sortir, mais personne n’avait autant le sens des priorités que Branna O’Dwyer.

— C’est intelligent, concéda-t-elle. Et ça m’ennuie de ne pas y avoir pensé moi-même. Nous manquons de temps pour revenir sur notre plan

initial.

— Celui-là présente l'avantage d'être simple, ajouta Meara. Nous nous transportons sur place – ou tu nous transportes tous, avec les chevaux, les éperviers et le chien, et nous l'appelons. Il viendra, ne serait-ce que par fierté. Mais… c'est plus sournois, ça me plaît, c'est plus fort que moi.

— Ça va lui plaire qu'on essaie de se cacher, admit Iona. Ça flattera sa suffisance. Et s'il croit que nous essayons d'appeler Sorcha, il viendra obligatoirement – même s'il y a peu de chances pour que nous réussissions à l'atteindre et qu'elle s'expose à lui.

— Du coup, tu laisserais tomber ton sortilège de l'ombre, dit Branna à Fin. Il ignore que tu le maîtrises. Ça te sera moins utile le moment où il viendra.

— Il aura été utile. Ça ne change pas grand-chose à ce que nous ferons le moment venu. Seule l'approche diffère.

— Nous apporterons des fleurs, du vin, du pain et du miel. (Branna nota tout cela dans un coin de sa tête.) Tout ce qu'on apporte habituellement pour rendre hommage aux défunts. Nous serons d'humeur sombre et émue, sur le point de réveiller l'esprit d'une magicienne qui a maudit l'un de nous. Il verra là une excellente occasion de nous défier.

— Nous ne pourrions pas commencer le rituel ? se demanda Iona. Et au dernier moment, appeler les trois ?

Boyle rit et l'embrassa bruyamment.

— Qui a dit que les femmes n'étaient pas faites pour la stratégie militaire ?

Meara pencha la tête sur le côté.

— Quelqu'un a dit ça ?

— Purement rhétorique, dit Connor avec insouciance. Bon, élaborons une stratégie.

Le jour venu, Branna rassembla le nécessaire. Des roses blanches, du vin, du miel, du pain qu'elle avait fait elle-même, des herbes aromatiques, toutes les offrandes. Dans une autre besace, elle rangea les poisons, chaque fiole étant soigneusement emballée.

Et, enveloppée à part pour parer aux risques de contamination, la bouteille de lumière créée par les Trois.

Elle se baigna et s'enduit d'huile, tressa des porte-bonheur dans sa chevelure, et en attacha au collier de Kathel. Elle en confectionna d'autres pour la crinière d'Aine.

Seule, elle alluma les bougies, conjura un cercle et s'y agenouilla au centre pour offrir son acceptation de ce que le destin leur réservait. Elle avait l'intime certitude que ce soir, ce serait la fin de Cabhan ou la fin des Trois. Quelle que soit leur destinée, elle était certaine que sa vie ne serait plus jamais comme avant.

Ce serait toujours sa vie, menée par ses propres choix. Elle était, et serait toujours, une servante et une enfant de la clarté. Mais elle était également une femme.

Elle se leva, motivée par son objectif. Avec ses affaires et son chien, elle alla rejoindre Fin en volant.

Elle surgit dans son atelier alors qu'il sélectionnait ses armes.

— Tu es en avance.

— J'avais envie de passer du temps avec toi avant l'arrivée des autres, avant de commencer. Je m'en suis remise au destin, j'ai accepté mon sort, quoi qu'il advienne. Accepter me poussera à me battre plus vigoureusement que jamais.

— Je n'accepterai rien d'autre que sa fin.

— J'espère que ce n'est pas vrai, dit-elle en se rapprochant de lui. M'accepteras-tu, Fin ?

— Bien sûr.

Ma vie, mes choix, se répéta-t-elle. Magicienne et femme.

— Je me donne à toi. Me prends-tu ? Acceptes-tu que je t’appartienne, et que tu m’appartiennes en retour ?

Il effleura sa joue et enroula une mèche de cheveux autour de son index.

— Je ne pourrais jamais appartenir à une autre femme.

— Moi non plus. Sois mon homme, et reste avec moi. C’est ici, chez nous. Je désire vivre avec toi ici, dans cette maison que tu as bâtie à l’image de nos rêves de jeunesse. Je veux devenir ta femme, comme nous nous le sommes promis. Je veux faire ma vie avec toi.

Le cœur serré, il posa son épée et fit quelques pas en arrière.

— Tu sais que c’est impossible. Pas avant que j’aie brisé la malédiction…

— Je ne sais rien de tel, s’empressa-t-elle de répondre sans réfléchir car seuls ses sentiments comptaient désormais. Je sais que nous avons laissé le bien et le mal qui sont en toi nous arrêter. C’est tout, Fin. Nous ne pourrons pas avoir d’enfants sans qu’ils ne portent ces traces, eux aussi, et c’est un grand chagrin pour nous deux. Mais nous serions ensemble. Nous n’aurons pas la vie dont nous rêvions plus jeunes, celle que nous avions prévue mais nous pouvons rêver d’une autre. Je m’en suis remise aux forces supérieures. Il est possible que je trouve la mort cette nuit, et je suis prête à l’accepter. Mais quand j’ai fait ce don de moi, les pouvoirs ne m’ont pas exhortée à renoncer à toi. Alors, non, je ne renonce pas.

Il prit son visage entre ses mains et embrassa ses joues.

— Branna. Je dois trouver le moyen de briser cette malédiction. J’ignore où ma quête va me conduire. Je ne peux pas le savoir, pas plus que je ne sais combien de temps cela me prendra et si un jour je trouverai la réponse.

— Alors je te suivrai, où que tu ailles. Je chercherai avec toi, partout où ta quête nous mènera. Tu ne peux pas me fuir. Je te suivrai, Finbar, je suivrai ta trace comme un chien de chasse, j’en fais le serment. Je refuse de recommencer à vivre sans celui que j’aime. Je t’aime.

Bouleversé, il appuya son front contre le sien.

— Tu me coupes le souffle. En douze ans, tu ne me l'as jamais dit. Ces trois petits mots qui contiennent tout le pouvoir du paradis et de la vie sur terre.

— Par ces mots, je t'attache à moi. Nous sommes faits l'un pour l'autre, je le sais du fond de mon cœur. Si tu ne peux pas rester à mes côtés, c'est moi qui t'accompagnerai. Que l'on reste ou que l'on parte, épouse-moi, Fin. Offre-moi ce vœu, et reçois le mien. Avant que nous n'affrontions ce qui nous attend, accepte mon amour et promets-moi de m'aimer.

— Tu pourras vivre avec ça, au quotidien ? (Il se frotta l'épaule.) Tu pourras vivre avec ça et tout ce que nous n'aurons jamais ?

Elle s'était donnée à la lumière, et la réponse s'imposait dans toute sa simplicité.

— Toi, tu vis avec tous les jours. Puisque je suis à toi, j'en ferai autant. Je te donnerai ma vie par devoir si c'est nécessaire, mais je ne bâillonnerai plus mes sentiments. Mon cœur ne sera plus fermé, ni pour toi ni pour moi-même. Et surtout pas à l'amour.

— Ton amour vaut tout l'or du monde à mes yeux. Nous pouvons vivre au jour le jour jusqu'à…

— Non, je ne peux pas continuer à me contenter du présent. (Elle posa les mains sur son torse, sur son cœur.) Je te le demande. Prends mon amour et ses promesses, et donne-moi ton amour. Quoi qu'il advienne.

— Tu es tout ce que j'attends de la vie. Le suc de l'existence, dit-il d'une voix tendre comme un baiser.

Il l'embrassa légèrement, puis se dirigea vers une étagère. Il ouvrit une boîte à secrets, en sortit une bague qui brilla à la lueur des flammes.

— Un cercle, dit-il. Un symbole, une pierre faite de chaleur et de lumière. Je l'ai trouvée dans la mer, dans une mer bleue et chaude dans laquelle j'ai pensé à toi en me baignant. Je suis parti pour t'oublier, le plus loin possible d'ici, de tout ça. Sur une île déserte. J'ai nagé loin de la côte,

et j’ai vu ses reflets sous l’eau. J’ai su qu’elle était pour toi, même si je n’ai jamais eu l’idée de te la donner car je pensais que tu la refuserais.

Elle tendit la main.

— Donne-moi ta promesse, et reçois la mienne. Si nous survivons à cette nuit, Fin, nous nous tournerons vers l’avenir.

— Je te le jure, je trouverai le moyen de t’offrir tout ce que ton cœur désire.

— Tu ne vois donc pas que je suis comblée ? Je te parle d’amour, et l’amour peut tout accepter.

Quand il lui passa la bague au doigt, les flammes se ravivèrent dans la cheminée. Dans la nuit, au-dehors, un éclair zébra le ciel.

— L’avenir nous attend, dit-elle en s’accrochant à lui, à leur baiser.

Quoi qu’il arrive, se dit-elle. Même si le sang et la mort les attendaient au tournant, ils avaient leur amour.

Unis par le cœur et l’esprit, la loyauté et le sens du devoir, ils se réunirent en un cercle scellé par la magie. Au cœur de la nuit, ils brandirent leurs armes.

— Nous n’avons pas le nom du démon, commença Branna. Tant que nous ne le trouvons pas, nous devons empêcher Cabhan de s’échapper. Il doit rester dans notre périmètre, sans changer d’époque.

— Nous élevons des murs solides, fermons le portail, confirma Connor. Et nous faisons tout notre possible pour faire sortir le démon et obtenir son nom.

— On peut aussi l’obliger à sortir par la force, argua Boyle.

— Chacun sait ce qu’il a à faire ce soir, et comment s’y prendre, poursuivit Fin. Nous sommes plus forts désormais, et si le bien doit l’emporter, Cabhan sera anéanti. J’ai de la chance de combattre à vos côtés. Il n’y a pas meilleurs amis que vous.

— Tout ce que je dis, c’est qu’on va griller ce salopard, revenir, et partager un bon festin. Connor serra Meara contre lui.

— Je te suis, dit Meara en posant la main sur la garde de son épée. Et je suis prête comme jamais à passer à l’attaque.

— Vous m’avez donné une famille, un foyer. Je viens de passer la meilleure année de ma vie, continua Iona. Et cette année, je vais épouser l’amour de ma vie, et ce n’est pas un démon de l’enfer qui va m’en empêcher. Alors, oui, allons calciner cette ordure.

Riant, Boyle la souleva et l’embrassa.

— Comment perdre avec une équipe pareille ?

— Nous ne perdrons pas, dit Iona en observant chacun tour à tour. Impossible.

— Nous devons nous préparer à…

— Attends, dit Iona en se tortillant pour échapper aux bras de Boyle, le doigt pointé sur Branna. C’est quoi, ça ? (Elle saisit la main de Branna, et rit avec émotion.) Mon Dieu ! (Elle la serra avec une effusion de joie.) J’ai tellement attendu ça. Exactement ce que j’espérais.

— Vous croyez qu’elle nous en aurait parlé ? fit Meara en prenant la main de Branna à son tour tandis qu’Iona alla enlacer Fin. C’est la preuve que le bien l’emportera. C’est évident.

Joue contre joue, les deux femmes se bercèrent un moment.

— Il était temps, dit Boyle en donnant un petit coup de poing dans le torse de Fin. Bravo, mon pote.

Connor attendit de croiser le regard de Fin.

— Tu as fini par m’écouter et par t’en remettre à ma grande sagesse.

— J’ai surtout écouté ta sœur.

— Ce sera comme ça jusqu’à la fin de tes jours. Tu me dois cent livres.

— Quoi ? Ah oui… dit Fin en se souvenant de leur pari. Exact.

Connor félicita chaleureusement Fin puis prit le visage de Branna entre ses mains pour l’embrasser.

— L’équilibre est solidement établi à présent. L’amour nourrit la clarté.

Branna prit Connor par les poignets et l’embrassa sur la joue.

— Bon, allons griller ce salopard.

— Nous sommes tous prêts ?

Fin attendit leur feu vert, et patienta le temps que le cercle se forme.

— Notre lieu, notre temps, quand trois heures sonneront, dit Branna en prenant une inspiration. L’aube scellera notre destin.

— Par les poings et la lumière, nous allons combattre, poursuivit Boyle.

— La fin du démon-sorcier est pour cette nuit, termina Meara.

— Trois plus trois plus trois, nous chevaucherons.

Connor prit la main de Meara et regarda Iona.

— Guidés par le cheval, l’épervier et le chien, dit Iona.

— Derrière nos brumes, Cabhan ne verra que ce que nous souhaitons lui montrer.

Fin écarta les bras, les replia en formant un cercle, et les écarta encore. Branna sentit les volutes de brouillard s’enrouler autour d’elle – chaudes et douces. Non, ce n’est pas le manteau froid et mordant de Cabhan, se rassura-t-elle.

Ils descendirent aux écuries. Pendant que Branna tressait des porte-bonheur dans la crinière d’Aine, Iona s’approcha.

— Elle va bientôt avoir ses chaleurs.

— Aine ?

— Dans un jour ou deux. Elle sera prête pour Alastar, si c’est ce que tu veux.

— Très bien.

— Elle n’a pas peur. Aucun des chevaux n’a peur mais ils savent qu’ils vont voler, et pourquoi.

— Le chien aussi. Ils sont prêts.

Branna se tourna vers Connor.

— Les rapaces aussi.

— Contrôlez vos pensées et vos paroles à partir de maintenant, leur conseilla Fin. Je vais devoir le laisser s'immiscer afin qu'il en voie assez pour croire que nous allons rendre hommage à Sorcha et tenter de communiquer avec elle.

Hochant la tête, Branna s'accroupit pour poser sa tête sur celle de Kathel, puis elle monta en selle. Tous ensemble, ils s'envolèrent dans la nuit noire.

— Comment pouvons-nous être sûrs d'être invisibles ? cria-t-elle à Fin.

— C'est la première fois que je commande un brouillard aussi vaste, mais il englobe tout, non ? Et pourquoi Cabhan nous observerait-il à cette heure ?

Toutefois, Fin ouvrit son esprit et appela celui de son sang. Tandis qu'ils volaient au-dessus des arbres, les bourrasques de vent perçant de petits trous dans le manteau de brume, il sentit le vilain s'agiter.

Il suffit d'un regard pour en informer Branna.

— La brume doit tenir, le temps que je lui interdise l'accès à la clairière, que nous rendions nos hommages à Sorcha et procédions à l'enchantement pour éveiller son esprit à notre présence.

— Je préfère combattre que discuter avec les fantômes, marmonna Boyle.

— Elle a bien failli le vaincre, souligna Iona. Elle doit détenir des informations utiles. Nous avons tout tenté. Il nous reste ça, et si ça marche…

— Il faut que ça marche, intervint Meara. Ça me rend folle de savoir qu'il nous épie tous les jours.

— Elle fait partie des nôtres, lui dit Connor. Nous allons communiquer avec elle, cette nuit, car c'est l'anniversaire de sa mort, de son sacrifice, de sa malédiction, et c'est notre meilleur espoir de réussite.

— Nous ne pouvons pas attendre l'année prochaine.

Branna fit ralentir Aine lorsqu'ils traversaient le mur de vignes pour pénétrer dans la clairière. Comme convenu, Fin et les trois se postèrent en bordure de la clairière, chacun à un point cardinal. Elle allait bientôt commencer, en espérant qu'au lieu de maintenir Cabhan à distance le rituel lui laisserait le temps de se faufiler à l'intérieur – et d'être pris au piège.

Elle leva les bras, appela le nord et versa le sel. Iona se chargea de l'ouest. Ce fut Connor, à l'est, qui murmura dans la tête de Branna : *Il arrive. Il n'est pas loin*.

Au moment où son frère en appelait à l'est, le cœur de Branna se mit à battre la chamade.

La première étape – l'attirer dans leurs filets – était accomplie.

Fin appela le sud, puis tous les quatre, ils marchèrent autour du cercle, salant la terre tandis que Boyle et Meara installaient les instruments pour l'étape suivante.

Elle sentit le changement – un léger refroidissement – lorsque la brume de Cabhan se fondit dans celle de Fin.

Quand ils fermèrent la barrière qui les isolerait de tout, les cloîtrerait tous ensemble, elle pria pour qu'il ne lance pas une attaque de tornades avant qu'ils ne fussent prêts.

Contrôlant son impatience, elle s'empara lentement du bouquet qu'elle leur présenta tour à tour. Chacun prit une fleur.

— Ça m'étonnerait que mes hommages la touchent. Elle va sûrement refuser, dit Fin en hésitant.

— Tu vas lui témoigner ton respect et lui rendre hommage. C'est important qu'elle comprenne que tu as combattu à nos côtés et que sans toi nous ne vaincrons jamais Cabhan. Nous devons essayer, Fin. Tu peux leur accorder ton pardon pour la marque que tu portes, en même temps que tu lui rends hommage ?

— Je vais essayer, répondit-il simplement.

Ils se rapprochèrent tous les six de la sépulture de Sorcha.

— Nous déposons sur ta tombe ces roses d’un blanc pur pour marquer la date anniversaire de ton malheur. Nous t’apportons du vin, du miel et du pain, un hommage des vivants à leur défunte.

Le froid s’abattit sur eux. Branna sentait quasiment l’excitation croître en Cabhan, son avidité s’affûter. Mais elle ne devina aucun nom entre les bancs de brume.

— Nous dispersons ces herbes aromatiques sur le sol pour libérer ton esprit. Avec respect, nous nous agenouillons et attendons ta venue. Unis par le sang, trois plus trois, le feu brûle dans la nuit et accompagne notre vœu le plus cher.

L’un après l’autre, ils s’entaillèrent la paume de la main, et déposèrent quelques gouttes de sang sur la terre, près de sa stèle.

— En ce lieu, en cette heure, par la force de ton amour et de ton pouvoir, envoie-nous tes enfants, rassemble les trois sur le chemin de leur destinée.

Une chouette surgit dans le brouillard, hululant furieusement. Fin laissa tomber sa cape en tirant son épée du fourreau, et bondit auprès de Branna et des autres.

— Envoie-les ici et maintenant, cria Branna tandis que Fin et Connor se postèrent en bouclier autour d’elle. Iona, Boyle et Meara se hâtèrent de fermer le cercle pendant qu’elle terminait le rituel.

— Ceux à qui tu as transmis ton pouvoir. Trois plus trois plus trois, nous combattons.

Elle lança des flammes pour repousser Cabhan pendant que ses amis se dépêchaient de clore le cercle et d’ouvrir un portail à la première trinité.

— Trois plus trois plus trois, nous prenons la nuit. Mère, accorde-nous ta bénédiction, laisse-les voler au-delà de la lune et libérer ton esprit. Que notre volonté soit faite, qu’il en soit ainsi.

La terre se mit à trembler. Elle faillit perdre l’équilibre lorsqu’elle tourna les talons pour s’élancer vers son cercle. Derrière elle, Cabhan

projetait un mur de flammes noires en direction de Fin et de Connor. Au moment où elle s'apprêtait à prendre la main d'Iona pour unir leurs forces, le vent glacé la souleva et la propulsa dans la clairière.

Tandis qu'elle retombait lourdement sur le sol, elle vit Fin repousser les flammes de son épée et gagner du terrain, pendant que Connor fouettait l'air. La clarté et l'obscurité se percutèrent dans un bruit détonnant, comme si les deux mondes se renversaient l'un l'autre.

Meara partit à la charge, agitant son épée, et Boyle libéra une salve de petites boules de feu qui brûlèrent les serpentins de brouillard. Iona restait seule dans le cercle, n'ayant pas d'autre choix que de se défendre.

Il a gagné en force depuis Samhain, constata Branna. Ce qui l'habitait s'était nourri d'une manière ou d'une autre. La dernière bataille, se dit-elle ; ils le savaient aussi bien que Cabhan.

Il convoqua les rats qui jaillirent par flots du sol. Il appela les chauves-souris, qui tombèrent du ciel comme autant d'oiseaux vengeurs. Et Iona, isolée, luttait pour les repousser tandis que l'épervier, le chien et le cheval les piétinaient.

Devoir, loyauté. Amour. Branna bondit sur ses pieds et se précipita vers Aine, écrasant la marée de rats sur son passage. En selle, une boule de feu dans une main, une baguette magique scintillante dans l'autre, elle vola vers sa cousine et le cercle incomplet.

Elle lança des flammes et se fraya un chemin à la force de la lumière. Elle fit appel à son art pour déverser une pluie chaude destinée à noyer les armes sauvages de Cabhan. Une fois près d'Iona, elle déclencha un torrent pour laver les abords de la chaumière de Sorcha.

— Termine-le ! cria-t-elle. Tu peux en venir à bout.

Les serpents entrèrent en scène, envahissant le sol par dizaines. Elle entendit – sentit – la douleur de Kathel lorsqu'il se fit mordre. La fureur qui monta en elle suffit à réduire les reptiles en cendres. Branna ordonna à son cheval de veiller sur Iona, mais sa cousine lui cria :

— C’est bon ! Je contrôle la situation ! Va aider les autres.

Craignant le pire, Branna fonça dans le mur de flammes noires.

L’odeur de soufre la saisit à la gorge. Elle fit tomber la pluie, chaude et pure, pour dissoudre ce mur. Le feu crépitait sur son chemin.

Sa famille souffrait dans la bataille.

Elle poussa sa monture plus avant en faisant appel à toute la force de son pouvoir.

La pluie, le vent, le sol tremblant et le feu. Les éléments s’unirent dans un maelström pour repousser le courroux de Cabhan. Des tourbillons de fumée s’élevèrent et, bien que ses yeux piquaient et que sa gorge la brûlait, elle vit de la peur, un bref instant, dans les yeux du sorcier avant qu’il ne s’arc-boute et se change en loup.

— Ça fonctionne ! cria Iona. C’est bon. La lumière gagne du terrain.

— Je les vois, cria Meara, le visage trempé de sueur et de sang. Je les vois, leurs ombres sont là. Va, dit-elle à Connor. Va.

— Nous le retenons, décréta Boyle en donnant des coups de poing.

— Par tous les dieux, nous l’aurons. Va. (Fin croisa le regard de Branna.) Sinon, ça n’aura servi à rien.

Pas le choix, se dit-elle en saisissant la main de Connor pour qu’il se hisse sur Aine.

— Elle est blessée. Meara est blessée.

— Nous devons les faire entrer, Connor. Ce sont les trois qui ont engendré les trois. Sans eux, nous ne pourrons peut-être pas la guérir.

Elle pensa à Kathel, dont le museau et le flanc saignaient. À Alastar qui donnaient des ruades, aux rapaces qui poussaient des cris en plongeant en piqué, leurs serres tendues vers l’avant.

Tout ça pour rien s’ils n’arrivaient pas à amener pleinement les trois enfants de Sorcha dans ce lieu et en cet instant.

À cheval, elle se dirigea droit vers le centre du cercle, et mit pied à terre avec son frère. Elle prit la main d’Iona et de Connor et sentit le pouvoir

monter autour d’eux, sentit la chaleur de sa lumière.

— Trois plus trois plus trois, cria-t-elle. Ceci est la prophétie de la magie. Joignez-vous à nous à tout prix, venez à nous immédiatement ou nous perdrons tout. Luttez avec nous cette nuit, et notre sang sera victorieux.

Les trois enfants de Sorcha apparurent. Brannaugh avec son arc, Eamon avec son épée, Teagan avec sa baguette magique et son ventre arrondi. Sans un mot, ils se donnèrent la main, si bien que les Trois devinrent six.

Il y eut une explosion de lumière, blanche et aveuglante. La chaleur du pouvoir la pénétra, la laissant titubante et essoufflée. Elle n’avait jamais connu d’expérience aussi puissante.

— Éloignez-le d’eux ! cria une voix dans l’air tremblant. Nous avons tout ce qu’il faut pour l’achever mais ils sont trop près.

— Pour moi.

La Brannaugh de Sorcha tendit la main, lâchant celle de son frère. Les flèches jaillirent de son carquois, lançant des flammes blanches qui zébrèrent le sol entre le loup et les trois autres.

Comme fou, l’animal se retourna et chargea.

Branna rompit la chaîne ; Connor la referma.

— Vite, lui dit-il.

— Encore un peu plus près, juste un peu.

Elle plongea la main dans sa besace et en sortit le poison. La bouteille pulsait comme une créature vivante dans sa main. Au moment où le loup bondit vers le cercle, elle lança la bouteille dans les airs.

Ses hurlements emplirent la clairière si violemment qu’elle tomba en arrière. Tous ses alliés jaillis des entrailles de l’enfer s’embrasèrent, poussant des cris qui firent écho à ceux du loup.

— Ce n’est pas terminé, dit Iona en saisissant la main de Teagan. Tant que nous n’aurons pas tué ce qui l’habite, il n’y aura pas de fin.

— Le nom, articula Branna en se relevant péniblement, également rattrapée par Eamon avant qu'elle ne s'écroule. Le nom du démon, vous le connaissez ? les pressa-t-elle.

— Non, nous allons roussir ce qu'il reste de lui puis nous salerons la terre.

— Ce n'est pas suffisant. Il nous faut son nom. Fin !

Alors qu'elle s'apprêtait à courir vers lui, il l'arrêta d'un geste et tomba à genoux devant le corps ensanglanté du loup.

— Commence le rituel.

— Tu saignes. Meara et Boyle sont blessés aussi. Vous serez plus forts si on vous soigne avant.

— Débute le rituel, dit-il entre ses dents tout en serrant le cou du loup. Ça, c'est pour toi. Et pour moi.

— Vas-y, la pressa Meara, étendue sur le sol avec Boyle. Et termine-le.

Alors ils firent sonner la cloche, ouvrirent les livres, allumèrent les bougies.

Et commencèrent à répéter l'envoûtement.

Chaudron de sang, issu de la lumière et du mal. Dans des ombres mouvantes.

Fin enfonçait les doigts dans le collier de fourrure déchiqueté du loup.

— Je te connais, murmura-t-il en fixant ses yeux rouges. Tu es des miens, mais je ne suis pas comme toi. (Il arracha la pierre et la brandit vers le ciel.) Je ne serai jamais comme toi. Je suis le fils de Daithi. (Lorsque la broche sortit de l'encolure de Fin, le loup, horrifié, écarquilla les yeux.) Je suis ta mort. Je te connais. Je me suis tenu devant ton autel, j'ai entendu le damné crier ton nom. Je te connais.

Le démon qui habitait le loup se gonfla pour repousser les mains de Fin si bien qu'elles devinrent brûlantes et qu'elles saignèrent.

— Au nom de Sorcha, je te désapprouve. Au nom de Daithi, je te désapprouve. En mon propre nom, je te désapprouve, car je suis Finbar

Burke et je te connais.

Quand il pénétra son esprit, il faillit faire exploser son âme. L'attrait du mal, si fort, le déchirait intérieurement. Mais il tint bon, le regard rivé sur Branna. Il se raccrocha à sa lumière.

— Il s'appelle Cernunnos. (Il tendit la pierre à Connor.) Cernunnos. Détruis-le. Vite. Je ne vais pas résister longtemps. Dépêche-toi. Éloigne-la. Éloigne Meara d'ici ! cria-t-il à Boyle, la respiration lourde.

— Tu dois le lâcher ! cria Branna en larmes. Fin, lâche-le et viens nous rejoindre.

— Je ne peux pas. Si je le lâche, il se faufilera sous la terre, jusqu'à ses entrailles et nous le perdrons une fois de plus. Je peux encore le retenir un peu, mais fais vite. Accomplis ton devoir, pour nous tous, pour moi. Branna, si tu m'aimes, libère-moi. Au nom de ce que nous sommes, libère-moi.

Comme pour s'en assurer, il utilisa ses dernières forces pour arracher la pierre des mains de Connor et la lancer dans le chaudron et, alors que la lumière, d'une blancheur aveuglante, se diffusait, il cria lui-même le nom.

— Achève-le !

— Il souffre, murmura Teagan. Assez. Donne-lui la paix.

En sanglots, Branna cria le nom du démon, et brandit le poison.

Il était d'un noir d'encre, visqueux comme du goudron. Son jet souleva des braillements déchaînés, des cris étouffés. Des milliers de voix poussèrent des cris stridents dans des langues inconnues.

Elle sentit l'instant où la lumière reprenait le dessus, avant que le chaudron ne se consume spontanément. La clairière, le ciel, le monde entier s'embrasaient de flammes blanches.

Elle sentit la pierre se craqueler, entendit sa destruction aussi distinctement que si des mains de géants écrasaient des arbres géants. Le sol vibra comme une mer en pleine tempête.

Elle sentit la mort du démon et aurait parié que sa propre fin n'était pas moins proche.

Vidée de son pouvoir, de son souffle, de sa lumière, elle tomba à genoux.

Que le sang coule jusqu'à ce que mort s'ensuive, pensa-t-elle. Le sang et la mort.

Soudain, elle se releva et courut vers Fin qui était immobile, blême et ensanglanté. Couché sur le ventre, le nez dans les cendres noires, dans les restes de Cabhan, son procréateur.

— Hecate, Brighid, Morrigan, toutes les déesses, je fais appel à votre miséricorde. Ne le prenez pas. (Elle posa la tête de Fin sur ses genoux.) Prenez ce que je suis, tout ce que j'ai, mais ne lui prenez pas la vie. Je vous en supplie, ne l'emmenez pas.

Elle tourna son visage vers le ciel toujours éclairé d'un feu blanc, projetant sa force vers qui voudrait bien l'entendre.

— Prenez tout ce que vous voulez, ce que vous devez prendre, mais laissez-le vivre.

Des larmes chaudes inondaient ses joues et tombaient sur la peau brûlée de Fin.

— Sorcha, supplia-t-elle. Que ce soit bien ou mal, épargne-le.

Les doigts de Fin se contractèrent dans sa main.

— Chut, je ne suis pas mort. Je suis là, marmonna Fin.

— Tu as survécu.

Le monde s'apaisa, le sol cessa de trembler et les flammes s'estompèrent au-dessus d'eux.

Elle embrassa délicatement son visage puis ses cheveux.

— Comment as-tu… peu importe. Tu es vivant. Mon Dieu, tu saignes, de partout. Ne bouge pas, reste tranquille, mon amour. Aide-moi, dit-elle en regardant la Brannaugh de Sorcha. Je t'en conjure.

— Bien sûr, je vais t'aider. Tu es exactement ce qu'elle m'a décrit.

Elle s’agenouilla, posa les mains sur le torse de Fin, à l’endroit où sa chair était écorchée et roussie.

— C’est mon Eoghan en chair et en os.

— Comment ?

Elle serra la main de Branna.

— Il a le visage de mon amour, son cœur, le cœur de mon amour. Il n’a jamais été comme Cabhan, au fond de lui. (Elle regarda Fin et embrassa son front.) Tu es autant à moi qu’à elle. Je vais te guérir mais tu risques d’avoir un peu mal.

— Un peu, articula Fin les dents serrées, malgré la douleur.

— Regarde-moi. Vois en moi, susurra Branna d’une voix apaisante.

— Non, je ne te prendrai rien. C’est ma souffrance. Et les autres ?

— On les soigne. Va au diable, Finbar, pour m’avoir laissée croire que je t’avais tué ! Avec tout ce sang, et ta chemise qui ne s’éteint pas… (elle l’arracha d’un geste rapide.) Oh, ces plaies sont profondes. Connor !

Boitillant, Connor essuya son visage en sueur.

— J’arrive. Meara et Boyle se rétablissent lentement, mais elle a reçu quelques mauvais coups. Mais… Fin ! Regarde dans quel état tu t’es mis.

Pour résoudre le problème, il empoigna la tête de Fin et força un passage dans ses pensées pour entrer en contact avec sa douleur.

— Oh, merde, siffla Connor.

Les minutes s’écoulèrent comme des siècles, malgré la présence du cercle qui s’était réuni autour d’eux. Rapidement, les deux hommes furent en nage, essoufflés et tremblants.

— Ça va aller, dit Teagan en caressant le bras de Branna. Toi et ma sœur, vous êtes d’excellentes guérisseuses. Un peu de repos, un peu de tonique et il sera remis sur pieds.

— Oui, merci. Merci, dit Branna en posant la tête sur l’épaule de Connor. Merci.

— Il fait partie de ma famille, à moi aussi.

— De notre famille, corrigea Eamon. Nous sommes rentrés chez nous, et nous avons participé à la destruction de Cabhan. Mais c'est lui qui a joué le rôle majeur. Alors tu es des nôtres, Finbar Burke, même si tu portes la marque de Cabhan.

— Plus maintenant, murmura Teagan. C'est moi qui ai marqué Cabhan de ce symbole, et notre mère l'a mis dans son sang. C'est pour cela que tous ceux qui sont de son sang la portent. Je pense que maintenant elle et la lumière l'ont reprise, car ce n'est pas la marque de Cabhan.

— Que veux-tu dire ? C'est…

Fin se tordit le cou et constata qu'à son épaule, à l'endroit où il était marqué du signe de Cabhan depuis ses dix-huit ans, il portait désormais le symbole celte de la trinité, le triquetra.

La marque des Trois.

Cela l'époustoufla, plus que le feu du poison, plus que les flammes blanches aveuglantes.

— Elle a disparu, dit-il en la touchant, stupéfait de n'éprouver aucune douleur, aucune énergie négative, aucune tentation. Je suis libre. Libre !

— Tu étais prêt à donner ta vie. Ton sang, prit conscience Branna, tandis que des larmes de joie lui montaient aux yeux. Prêt à te sacrifier pour qu'il périsse. Tu as brisé la malédiction, Fin.

Elle posa la main sur la sienne puis sur le symbole des Trois.

— Tu t'es sauvé toi-même en sauvant l'esprit de Sorcha, je pense. Tu nous as tous sauvés.

— Il y en a d'autres qui ont participé, lui rappela Connor en souriant largement à Fin. C'est un beau symbole. Nous devrions tous nous faire tatouer le même dessin.

— Ça me plaît bien, affirma Meara en essuyant ses larmes.

— Nous avons d'autres soucis que les tatouages pour l'instant, dit Boyle en lui tendant la main. Allez, debout. Bon retour parmi nous, ajouta-t-il en enlaçant fermement Fin.

— C’est bon d’être avec vous, dit-il alors qu’Iona le serrait à son tour dans ses bras avec quelques sanglots. Mais qu’est-ce que j’aimerais être chez moi ! Il faut qu’on termine, tout de même. (Il embrassa Iona sur le dessus de la tête.) Nous devons tourner la page et vivre notre vie.

— Nous allons poursuivre notre route.

Eamon serra la main de Fin d’une poigne d’acier.

— Quand j’aurai un fils, je lui donnerai ton nom, cousin.

Ils mirent le feu aux cendres, dispersèrent des flammes blanches, retournèrent la terre de manière à les éparpiller et salèrent les environs.

Enfin apaisés, ils se regroupèrent dans la clairière.

— Voilà qui est fait. Nous avons terminé. (La Brannaugh de Sorcha marcha vers la tombe de sa mère.) Elle est libre maintenant. J’en suis certaine.

— Nous avons rendu hommage à son sacrifice et accompli notre destinée. Je sens l’appel de notre foyer. (Eamon prit la main de Teagan.) Mais je pense que nous nous reverrons, mes cousins. Connor prit la pierre blanche dans sa poche et la regarda briller.

— Je le crois, oui.

— Nous sommes les Trois, dit Branna, tout comme vous, tout comme eux, ajouta-t-elle en montrant Fin, Boyle et Meara. Nous nous reverrons. Prenez soin de vous.

— Vous aussi. (Alors qu’elle commençait à disparaître, Teagan accorda un dernier regard à la tombe de sa mère.) Les jacinthes sauvages étaient ses fleurs préférées. Merci.

— C’est fini, déclara Meara en considérant la clairière. J’ai envie de danser mais je suis encore trop chamboulée pour ça. Que faisons-nous, maintenant que c’est bel et bien fini ?

— Nous allons prendre un copieux petit déjeuner. L’aube point à l’horizon, nota Connor en attirant leur attention sur une fine bande de lumière rosée à l’est.

— Rentrons, accepta Iona qui rit lorsque Boyle la fit tournoyer. Mais restons ensemble un moment. Tous ensemble.

— Nous vous suivons, mais j'aimerais rester un instant ici. Juste un peu, dit Fin à Branna.

— Si vous tardez trop, c'est moi qui préparerai les œufs et elle va se plaindre.

Sur ces mots, Connor déposa un baiser sur la main de Meara, puis ils montèrent à cheval.

Iona jeta un regard en arrière, posa la main sur son cœur, puis la fit virevolter vers Fin et Branna, son geste formant un joli petit arc-en-ciel.

— Elle est d'une tendresse infinie, dit Fin. Et maintenant… (Il fit tourner Branna vers lui.) Nous sommes à l'endroit où tu t'es donnée à moi pour la première fois. C'est ici que tout a commencé, et où tout se termine enfin. Alors c'est ici que je vais te poser ma question.

— Je n'ai pas déjà répondu à toutes tes questions ?

— Pas à celle-là. Branna, veux-tu partager avec moi la vie dont nous avons un jour rêvé ? La vie, la famille, tout ce que nous avons imaginé il y a longtemps ?

— Oh, je le veux, Fin. Je veux tout ça, et plus encore. Je prends aussi tous nos rêves à venir. Et les futures promesses.

Elle plongea entre ses bras.

— Je t'aime. Je t'aime depuis toujours et pour toujours. Je vais vivre avec toi dans ta belle maison, et nous aurons autant d'enfants que nous le souhaiterons, et aucun d'eux ne portera la marque. Je veux voyager avec toi, et que tu me fasses découvrir le monde.

— Ce sera magique.

— Aujourd'hui et à jamais.

Elle l'embrassa près de la chaumière de Sorcha, près des murs de vigne vierge effondrés, là où les jacinthes sauvages avaient éclos sous un petit arc-en-ciel suspendu dans le vide.

Puis en compagnie du cheval, du chien et de l’épervier, ils s’envolèrent vers demain.

*OceanofPDF.com*

*OceanofPDF.com*

# GLOSSAIRE

**Gaélique**

***a ghrá***, mon amour

***céili,*** bal de danses traditionnelles celtiques, célébration

***cennfine***, chef de clan

***dealg***, broche

***deirfiúr bheag***, petite sœur

***dubheasa, beauté*** brune. Terme pouvant aussi désigner la guérisseuse, celle qui veille sur le groupe

***fine***, clan, tribu

***mhic***, fils

***mo chroi***, mon cœur

***mo deartháir***, mon frère

***mo deirfiúr,*** ma sœur

***Oiche na Coda Moire,*** bonne année

***Samhain,*** fête de transition propice aux événements magiques, célébrée le 1er novembre

***seisún***, rassemblement de musiciens célébrant leur passion pour le folklore

***sláinte***, santé (pour trinquer)

***Yule,*** fête païenne qui célèbre le solstice d'hiver (le 21 décembre)

OceanofPDF.com

**Du même auteur aux Éditions J’ai lu**

Les illusionnistes (nº 3608)
Un secret trop précieux (nº 3932)
Ennemies (nº 4080)
L’impossible mensonge (nº 4275)
Meurtres au Montana (nº 4374)
Question de choix (nº 5053)
La rivale (nº 5438)
Ce soir et à jamais (nº 5532)
Comme une ombre dans la nuit (nº 6224)
La villa (nº 6449)
Par une nuit sans mémoire (nº 6640)
La fortune des Sullivan (nº 6664)
Bayou (nº 7394)
Un dangereux secret (nº 7808)
Les diamants du passé (nº 8058)
Coup de cœur (nº 8332)
Douce revanche (nº 8638)
Les feux de la vengeance (nº 8822)
Le refuge de l’ange (nº 9067)
Si tu m’abandonnes (nº 9136)
La maison aux souvenirs (nº 9497)
Les collines de la chance (nº 9595)
Si je te retrouvais (nº 9966)
Un cœur en flammes (nº 10363)
Une femme dans la tourmente (nº 10381)
Maléfice (nº 10399)
L’ultime refuge (nº 10464)

Et vos péchés seront pardonnés (nº 10579)
Une femme sous la menace (nº 10745)
Le cercle brisé (nº 10856)
L’emprise du vice (nº 10978)
Un cœur naufragé (nº 11126)

*Lieutenant Eve Dallas*

Lieutenant Eve Dallas (nº 4428)
Crimes pour l’exemple (nº 4454)
Au bénéfice du crime (nº 4481)
Crimes en cascade (nº 4711)
Cérémonie du crime (nº 4756)
Au cœur du crime (nº 4918)
Les bijoux du crime (nº 5981)
Conspiration du crime (nº 6027)
Candidat au crime (nº 6855)
Témoin du crime (nº 7323)
La loi du crime (nº 7334)
Au nom du crime (nº 7393)
Fascination du crime (nº 7575)
Réunion du crime (nº 7606)
Pureté du crime (nº 7797)
Portrait du crime (nº 7953)
Imitation du crime (nº 8024)
Division du crime (nº 8128)
Visions du crime (nº 8172)
Sauvée du crime (nº 8259)
Aux sources du crime (nº 8441)
Souvenir du crime (nº 8471)

Naissance du crime (nº 8583)
Candeur du crime (nº 8685)
L’art du crime (nº 8871)
Scandale du crime (nº 9037)
L’autel du crime (nº 9183)
Promesses du crime (nº 9370)
Filiation du crime (nº 9496)
Fantaisie du crime (nº 9703)
Addiction au crime (nº 9853)
Perfidie du crime (nº 10096)
Crimes de New York à Dallas (nº 10271)
Célébrité du crime (nº 10489)
Démence du crime (nº 10687
Préméditation du crime (nº 10838)
Insolence du crime (nº 11041)
De crime en crime (nº 11217)

*Les trois sœurs*

Maggie la rebelle (nº 4102)
Douce Brianna (nº 4147)
Shannon apprivoisée (nº 4371)

*Trois rêves*

Orgueilleuse Margo (nº 4560)
Kate l’indomptable (nº 4584)
La blessure de Laura (nº 4585)

*Les frères Quinn*

Dans l’océan de tes yeux (nº 5106)
Sables mouvants (nº 5215)
À l’abri des tempêtes (nº 5306)
Les rivages de l’amour (nº 6444)

*Magie irlandaise*

Les joyaux du soleil (nº 6144)
Les larmes de la lune (nº 6232)
Le cœur de la mer (nº 6357)

*L’île des Trois Sœurs*

Nell (nº 6533)
Ripley (nº 6654)
Mia (nº 8693)

*Les trois clés*

La quête de Malory (nº 7535)
La quête de Dana (nº 7617)
La quête de Zoé (nº 7855)

*Le secret des fleurs*

Le dahlia bleu (nº 8388)
La rose noire (nº 8389)
Le lys pourpre (nº 8390)

*Le cercle blanc*

La croix de Morrigan (n° 8905)
La danse des dieux (n° 8980)
La vallée du silence (n° 9014)

*Le cycle des sept*

Le serment (n° 9211)
Le rituel (n° 9270)
La Pierre Païenne (n° 9317)

*Quatre saisons de fiançailles*

Rêves en blanc (n° 10095)
Rêves en bleu (n° 10173)
Rêves en rose (n° 10211)
Rêves dorés (n° 10296)

**En grand format**

*L'hôtel des souvenirs*

Un parfum de chèvrefeuille
Comme par magie
Sous le charme

*Les héritiers de Sorcha*

À l'aube du grand amour
A l'heure où les cœurs s'éveillent

**Intégrales**

Les frères Quinn
Les trois sœurs
Le cycle des sept
Magie irlandaise
Affaires de cœurs
Quatre saisons de fiançailles

*OceanofPDF.com*